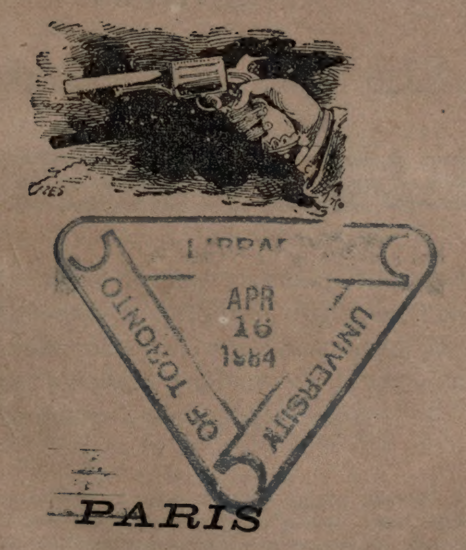
HISTOIRE SECRÈTE

DE

NAPOLÉON III

L'INVASION



PARIS

Administration des Publications Illustrées Républicaines

Gérant PAUL ROY

3, RUE DE PROVENCE, 3

HISTOIRE SECRÈTE

DE

NAPOLÉON III

L'INVASION[1]

CHAPITRE Ier

L'IMPÉRATRICE ET M. ÉMILE OLLIVIER

Le trône d'Espagne. — Le candidat de l'impératrice. — L'homme au cœur léger. — Coups de Bourse. — Les intrigues de l'impératrice. — Comédie jouée par M. de Bismarkc. — M. Thiers patriote. — Le maréchal Bouton-de-guêtres. — Les Mameluks. — Déclaration de guerre.

Lorsque les journaux encore dévoués au bonapartisme défendent aux républicains, sous peine d'être taxés de forfaiture, d'attaquer l'impératrice, auguste victime, souveraine déchue, mais sacrée par le malheur, ils oublient que cette Espagnole qui s'assit, par aventure d'amour, sur le trône, à côté d'un aventurier, fut l'auteur de cette guerre qui a coûté au pays :

(1) Nous allons passer rapidement en revue la trop longue histoire de nos désastres. Nous ferons de très-curieuses révélations sur les causes de la guerre, nous établirons un parallèle des plus étudiés entre l'armée allemande et l'armée française, puis nous décrirons chaque bataille en quelques pages.

Il faut que chaque Français sache enfin la vérité sur nos défaites. Nos récits courts, rapides et vrais, rectifieront les erreurs inouïes qui ont cours dans le peuple et nous espérons que notre œuvre très-concise, et qui ne contiendra plus que quelques livraisons, sera une utile, intéressante et solide leçon d'histoire que chacun voudra graver dans sa mémoire.

Quand on sait pourquoi et comment on a été vaincu, on se met à même de vaincre à son tour.

Cinq milliards versés aux Prussiens;

Trois milliards dépensés par la France;

Cent mille morts;

Deux provinces;

La ruine de notre prestige en Europe;

Et enfin, trois années d'angoisse, pendant lesquelles la France fut à la merci de l'Allemagne.

Peut-on oublier?

Peut-on pardonner à cette femme qui voulut cette guerre pour la satisfaction d'un caprice ?

Ce serait une générosité étrange que celle qui, par galanterie, parce que Mlle de Montijo, devenue impératrice, fut reine du chiffon, ensevelirait dans l'oubli le crime de lèse-nation qu'elle commit en risquant les destins de la France pour mettre sa petite-nièce sur le trône d'Espagne.

Ce trône, on le sait, était visé par M. de Bismarck pour un Hohenzollern.

La candidature de ce prince une fois posée, il fallait la faire réussir.

M. de Bismarck s'adressa au général Prim, soldat parvenu, homme de bravoure et de talent, mais d'une vanité outrée et d'une ambition sans frein.

Prim fut tout aussitôt acquis à la Prusse. Voici pourquoi:

Le général avait rêvé, quelque temps auparavant, de créer à son profit un empire des Espagnes, et il avait sondé à ce sujet Napoléon III, dans une entrevue qui fut fort remarquée.

L'impératrice voulait alors marier le prince des Asturies, fils d'Isabelle, avec sa nièce, la fille du duc d'Albe, et les placer sur le trône d'Espagne. L'empereur avait adopté ce projet, et avait écrit à ce sujet une note où l'on trouve ce curieux passage:

« *Puisque la République n'est pas possible en Espagne, tout ce qui en approche le plus* nous semble ce qu'il y aurait de plus profitable. Or le hasard a voulu qu'il y eût un jeune prince, le prince des Asturies, sur la tête duquel reposent tous les droits monarchiques. Il est d'un âge où les opinions personnelles ne peuvent pas compter, et peut être élevé dans les opinions du jour, *loin des flatteurs et des intrigues.* Son âge permet une régence qui serait probablement exercée par les hommes *qui ont donné le plus de gages à la Révolution.* Et ce régime ressemblerait fort, pendant sept ou huit ans, *à une République*, où les agents pourraient être changés par la voie des Cortès, et le prince des Asturies ne serait que l'enfant chargé d'occuper un poste auquel *nul ambitieux* ne peut prétendre. »

Ces mots *nul ambitieux* frappaient directement le général Prim au cœur; il fut éconduit, humilié par des allusions blessantes pour sa vanité, exaspéré par les gorges chaudes que fit l'entourage de l'impératrice sur les prétentions du lieutenant de fortune aspirant au trône.

Il était dans cette situation d'esprit, quand M. de Bismarck, qui avait prévu cette déconvenue et en avait été instruit, proposa au général irrité le moyen de se venger en faisant roi le prince Léopold.

Prim accepta avec empressement, gagna le maréchal Serrano, puis quelques autres personnages, et la candidature du prince fut officiellement annoncée.

Le croirait-on ?

Malgré une brochure très-significative, lancée à profusion en Espagne, posant carrément la candidature allemande, le gouvernement français ne se doutait de rien.

La brochure contenait cependant le passage suivant :

« *Un prince allemand étendra notre perspective au delà des Pyrénées;* Léopold est de cette race. Et si l'Allemagne voyait que *nous favorisons un de ses fils*, elle contracterait avec nous des liens plus intimes et nous enverrait peut-être une partie de cette belle population qui porte maintenant aux Etats-Unis *le capital, le travail et le sens pratique dont nous avons tant besoin.* »

Elle était signée d'un M. Mazaredo, qui était l'homme de M. de Bismarck.

D'autre part, la Prusse armait formidablement et manifestait sa haine contre nous.

M. le colonel Stoffel, notre attaché militaire de Berlin, envoyait vingt rapports pour avertir l'empereur.

Il avait, notamment, écrit cette phrase significative :

« ... Aujourd'hui, la France, loin d'exciter aucune sympathie en Prusse, y est, au contraire, un objet de haine pour les uns, d'envie pour les autres, de méfiance et d'inquiétude pour tous.

« J'insisterai principalement sur ce sentiment général d'inquiétude et de maladie, qui nous aliène toute la Prusse, et qui est la conséquence fatale des événements de 1866...

« ... Cette situation n'a rien qui doive étonner, car elle est la conséquence forcée des événements et de la rivalité des deux peuples. Mais j'ai tenu à en préciser le caractère pour mieux *montrer qu'elle amènera infailliblement la guerre.*

« Elle est à la merci d'un incident... »

Le colonel ne cessa point de pousser le cri d'alarme; mais cette sentinelle de la France, au cœur même de la Prusse, lançait en vain le *garde à vous!*

Le colonel d'Andlau (voir : *Metz, campagnes et négociations*) a révélé que des hommes du plus grand mérite avaient appuyé le colonel Stoffel.

« Le public, dit-il, fut profondément étonné de l'apparition des remarquables rapport du colonel Stoffel; il l'aurait été plus encore, s'il avait connu les annotations qu'y avaient faites les autorités les plus compétentes; il aurait vu avec quelle légèreté étaient appréciées les trop justes observations de notre attaché militaire à Berlin. Ce qui ne le surprendra pas moins aujourd'hui, ce sera d'apprendre que le ministre de la guerre avait eu entre les mains une foule d'autres rapports aussi intéressants, traitant des mêmes questions militaires à des points de vue différents, mais arrivant tous aux mêmes conclusions : la supériorité de l'organisation et de la tactique des armées allemandes, la nécessité pour nous de modifications immédiates et de l'étude des moyens pratiques de les exécuter. Des généraux, des officiers de tous les grades et de

toutes les armes avaient fourni leur contingent de travail sur ces graves questions : les efforts de chacun se brisèrent devant la résistance des directions et des comités d'armes (1). »

Enfin, voyant que l'on ne pouvait stimuler l'empereur, il lui envoya la belle Mme Pourtalès qui revenait de Berlin et qui, passant à Strasbourg, avait dit au général Ducrot :

« Ils se moquent indignement de notre gouvernement, de notre armée, de notre garde mobile, de nos ministres, de l'empereur, de l'impératrice, prétendent qu'avant peu la France sera une seconde Espagne ! Enfin, croiriez-vous que le ministre de la maison du roi, M. de Schlenitz, a osé me dire qu'avant dix-huit mois notre Alsace serait à la Prusse ? Et si vous saviez quels énormes préparatifs se font de tous côtés, avec quelle ardeur ils travaillent pour transformer et fusionner les armées des Etats récemment annexés, quelle confiance dans tous les rangs de la société et de l'armée ! Oh ! en vérité, général, je reviens l'âme navrée, pleine de trouble et de craintes. Oui, j'en suis certaine maintenant, rien, non, rien ne peut conjurer la guerre, et quelle guerre ! »

Ducrot en avait écrit à Frossard.

L'empereur vit et écouta Mme Pourtalès. Il ne s'alarma point.

Toutes ces inquiétudes si vivement manifestées se heurtèrent contre un parti-pris incroyable de ne rien voir, de ne rien faire.

A la veille des hostilités, alors que la Prusse allait poser ouvertement la candidature du prince Léopold, le gouvernement, ignorant cette trame, ne voulant rien entendre des conseils qu'on lui donnait, proposait à la Chambre de réduire de dix mille hommes le contingent annuel.

M. Thiers, qui voyait le danger de longue date, monta sur-le-champ à la tribune et prononça un discours mémorable : il demandait au gouvernement de se défier de la Prusse et d'armer.

En vain conjura-t-il la Chambre de repousser la réduction !

En vain supplia-t-il l'empire de mettre les troupes sur un bon pied !

En vain fit-il entendre des paroles prophétiques !

M. Émile Ollivier, au nom du gouvernement, maintint la réduction.

Le ministre qui devait bientôt venir redemander à la Chambre des levées en masses et des emprunts immenses montrait ce jour-là une imprévoyance inouïe, une assurance impertinente.

Du haut de la tribune il répondait presque dédaigneusement à M. Thiers :

« Le gouvernement n'a aucune espèce d'inquiétude. A aucune époque le maintien de la paix en Europe n'a été plus assuré : de quelque côté qu'on regarde, on ne voit aucune question irritante engagée...

« S'il en était autrement, si le gouvernement avait la moindre inquiétude, il ne vous eût pas proposé, cette année-ci, une réduction de dix mille hommes sur le contingent ; il serait venu tout nettement vous demander de vous associer à sa sollicitude et d'augmenter les forces de son armée. »

(1) Le ministre de la guerre était le maréchal Lebeuf. Quant aux membres des comités, il en est qui ont encore des commandements.

Et quelques jours plus tard, il disait encore à la Chambre :

« Nous n'avons, depuis le 2 janvier, qu'une seule question grave sur laquelle il sera nécessaire que notre conduite soit expliquée à la Chambre : c'est la question du concile. »

Voilà quelle était la pensée du gouvernement dans les premiers jours de juin.

Et les bonapartistes osent encore dire et écrire que c'est l'opposition qui a désorganisé l'armée et refusé des crédits pour la constituer ! C'est le gouvernement lui-même qui diminuait ses effectifs.

Et avant la fin du mois, la dépêche télégraphique annonçant la candidature du prince Léopold arrivait aux Tuileries...

Cette intrigue, préparée comme nous l'avons dit, fut menée avec une adresse consommée : tous ceux qui en tenaient les fils se dispersèrent, jouant le rôle de sembler peu intéressés au succès de l'affaire et peu occupés de ses conséquences.

Le roi Guillaume alla prendre les eaux à Ems ; M. de Bismarck alla en villégiature à Karlsbad ; M. de Moltke, le chef d'état-major de l'armée, se retira dans son château.

Quant au prince Léopold, on l'envoya en Suisse, dans les Alpes, comme un innocent touriste qui n'a jamais pensé au trône qu'une nation vient lui offrir spontanément.

Alors la dépêche fut lancée. L'émotion fut vive en Europe, profonde en France, extrême aux Tuileries.

Il eût été prudent et adroit de laisser ce prince allemand régner en Espagne, s'y épuiser en stériles efforts pour assurer son pouvoir, et tomber comme tomba le roi Amédée.

On se fût préparé, en outre, à la guerre, et deux ou trois mois de répit eussent permis d'assembler cinq ou six cent mille hommes, d'approvisionner nos places fortes et d'assurer nos alliances.

Les partis hostiles au prince Léopold auraient paralysé son action contre nous ; et l'Espagne, le renversant, aurait mis à sa place un gouvernement ami de la France.

Mais l'impératrice, née Espagnole, tenait à donner un roi de sa main à sa patrie. Faire arriver au trône le prince des Asturies était le rêve qu'elle caressait ; Napoléon III avait épousé cette idée et y tenait singulièrement. Le ministre qui avait inauguré le nouveau système de gouvernement, qui s'intitulait l'empire libéral, était mal vu de l'impératrice, très-peu considéré par l'entourage. Ayant perdu tout crédit dans l'opinion, sentant partout le terrain peu solide sous ses pieds, M. Ollivier voulut, en poussant à la guerre, s'assurer la faveur de sa souveraine, qui, nous l'avons dit, désirait ardemment que l'on entrât en campagne.

L'empereur était, de son côté, vivement poussé à une détermination belliqueuse : il avait voulu essayer du faux libéralisme, et un courant violent emportait la nation vers la liberté, dont les apparences ne lui suffisaient plus.

Il fallait détourner le cours des idées, leur ouvrir une autre voie, lancer le pays dans les appréhensions et les émotions des grandes batailles, car l'empire se sentait menacé par la Révolution.

Malgré sept millions de suffrages recueillis au dernier plébiscite, il était miné de toutes parts, et n'avait dû la majorité des *oui* qu'aux manœuvres des fonctionnaires, aux craintes des classes conservatrices qui redoutaient une commotion et l'ajournaient, enfin à cette force, plus apparente que réelle, qui rallie un grand nombre d'indécis : masse flottante, appui peu sûr.

On jugeait dans les hautes régions du pouvoir, qu'il fallait la guerre, la victoire, pour raffermir la dynastie sur le trône.

Cette nécessité est affirmée par le *Pays* même, qui s'inspirait directement de la cour ; on y lit ce passage significatif :

« Pour nous la guerre est impérieusement réclamée par les intérêts de la France et *par les besoins de la dynastie.* »

Et tous, empereur, généraux de cour, ministres, sénateurs, députés, se jetèrent dans cette aventure avec une sorte de démence.

Au lieu de se donner du temps pour préparer nos armées et les grossir de nos réserves, au lieu de laisser le rôle de provocatrice à la Prusse qui l'avait pris, on mit les apparences contre nous, et l'Europe, malveillante alors, put feindre de croire que nous étions les agresseurs.

Malgré ce qu'il y avait de patent dans l'intrigue ourdie, l'opinion européenne saisit avec empressement les prétextes de blâme que lui fournirent nos diplomates et notre gouvernement, qui sut indisposer tout le monde contre nous.

Dès que la candidature du prince fut connue, des ordres furent envoyés à notre ambassadeur de Berlin, M. Benedetti ; mais, en son absence, le chargé d'affaires, M. Lesourd, demandait à Berlin des explications qu'un simple secrétaire d'État lui remit, en prétendant « que cet incident fortuit n'ayant aux yeux du gouvernement prussien aucune existence officielle, il ne pouvait donner le moindre renseignement sur les circonstances qui l'avaient accompagné. »

Le jeu des diplomates prussiens fut de paraître attacher à la candidature du prince une médiocre importance, de prétendre ne s'en être mêlés en rien, de soutenir que, du reste, cette question ne regardait que le prince et son père. Le roi Guillaume se désintéressait de cette affaire.

Et personne à qui parler !

Ministres, rois, ambassadeurs s'esquivaient, les uns ici, les autres là, du moins pour un temps, afin de voir venir les événements : tactique habile, mais peu digne.

Le baron de Werther, ambassadeur de Prusse, eut à Paris une conférence avec M. de Gramont, notre ministre des affaires étrangères, et avec M. Emile Ollivier ; le baron déclara qu'il ignorait le premier mot de la question, qu'il avait appris la candidature par le télégraphe ; mais que, se rendant à Ems pour



Le général Schmitz

y prendre les eaux, il y verrait le roi Guillaume et lui soumettrait les observations des ministres français.

Le baron partit le 5 juillet.

Le 6, avant d'avoir reçu aucune nouvelle d'Ems, avant que le baron eût entamé sa mission, M. de Gramont commettait l'incroyable imprudence de lancer une sorte de défi à la Prusse et à l'Espagne.

En répondant à une demande d'interpellation dont il était facile d'obtenir l'ajournement, le ministre, sans savoir rien ni de ce qui se passait à Ems, ni des réponses que le roi préparait, laissa tomber de la tribune une déclaration menaçante :

« Nous ne croyons pas que le respect des droits d'un peuple voisin nous oblige à souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe, et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France.

« Cette éventualité, nous en avons le ferme espoir, ne se réalisera pas. Pour l'empêcher, nous comptons à la fois sur la sagesse du peuple allemand et sur l'amitié du peuple espagnol.

« S'il en était autrement, forts de votre appui, messieurs, et de celui de la nation, nous saurions remplir notre devoir sans hésitation et sans faiblesse. »

L'Europe désapprouva l'inconvenance et la hâte avec laquelle on mettait le roi de Prusse en demeure de prendre une décision pour la paix ou la guerre.

Contre toute attente, le roi de Prusse recula d'abord.

Le gouvernement prussien craignit de s'être trompé sur l'état de nos forces et de nos alliances. Le roi, dès le 7, envoya l'ordre au prince de se désister comme de son propre mouvement.

La situation, de mauvaise qu'elle était pour nous, devenait excellente.

Le jeu du roi ne trompait personne en Europe : c'était un échec, et la Prusse perdait de son prestige.

Avec de l'activité et de l'habileté, nous profitions de ce répit; nous établissions la garde mobile sur une base solide; nous mettions nos armées sur un pied formidable; nous nous dégagions de notre intervention en Italie, nous augmentions notre matériel, et nous essayions de contracter de fortes alliances.

Mais l'empereur et ses ministres devaient commettre toutes les fautes : déjà les embarras de la concentration de l'armée effrayaient les esprits clairvoyants; les difficultés et les lenteurs de la mobilisation les inquiétaient ; déjà l'on savait de combien nos troupes seraient inférieures en nombre à celles de l'ennemi, et cependant le gouvernement décida la guerre alors que la paix était assurée.

MM. Émile Ollivier et de Gramont, qui voulaient obstinément la lutte, firent naître dans l'esprit de l'impératrice cette prétention qu'il fallait obtenir du roi Guillaume une lettre humiliante, par laquelle il s'engagerait à empêcher toute tentative ultérieure du prince pour monter sur le trône d'Espagne.

Dans cet engagement imposé au roi, l'impératrice vit le concurrent du prince des Asturies, son protégé, écarté de la lice : elle se passionna pour cette idée, qui fut adoptée.

Aussitôt M. de Gramont et M. Émile Ollivier eurent une entrevue avec M. de Werther, l'ambassadeur allemand, revenu à Paris.

Ceci se passait le 12.

Dans cette entrevue, les ministres pressèrent l'ambassadeur de faire accepter leur nouvelle prétention au roi; et comme M. de Werther faisait sentir l'inconvenance de ce procédé, les ministres eurent l'audacieuse naïveté de présenter l'argument suivant : « Il nous faut cette satisfaction, dirent-ils, pour conserver nos portefeuilles. »

Ainsi le roi Guillaume devait entrer dans ces considerations, et subir les exigences de MM. de Gramont et Ollivier pour qu'ils restassent au pouvoir.

Ce trait caractéristique est moins connu que les mots fameux : « *le cœur léger* » et « *J'en appelle à la postérité.* » Mais il peint la niaise suffisance de ceux

qui avaient en main les destinées de la France. L'authenticité du fait est officiellement affirmée dans l'œuvre historique de l'état-major prussien, et elle s'appuie sur d'autres témoignages.

M. de Werther, pressé d'agir, refusa de télégraphier, préférant écrire.

Les ministres voulaient une réponse immédiate.

Des instructions furent envoyées sur-le-champ à notre ambassadeur, qui demanda au roi Guillaume une entrevue le 13 au matin.

Celui-ci, de son côté, pensait que le renoncement du prince arrangeait tout; mais, pour dissimuler cette défaite diplomatique, pour ne pas avoir l'air de reculer, le roi continua à jouer le rôle qu'il s'était donné de sembler n'être pour rien dans les résolutions du prince.

Dans toute cette intrigue, il y eut une mise en scène habile en somme, mais où l'on relève des détails ridicules. Ainsi le roi, croyant que M. Benedetti voulait lui parler simplement de la renonciation du prince, ne prévoyant pas que l'on prétendait exiger de lui un engagement d'avenir, le roi, disons-nous, ne dédaigna pas de préparer une scène digne d'un opéra-bouffe.

Il s'arrangea, le 13 même, pour avoir l'air de rencontrer par hasard l'ambassadeur français à la promenade du matin; et, au moment où M. Benedetti abordait le roi, on remit à celui-ci une gazette annonçant le désistement du prince (1).

Le roi eut l'air étonné de la nouvelle, en fit part à M. Benedetti, et affirma qu'il ignorait cette résolution quelques instants auparavant, attendu que, n'étant point le *pater familias* (*sic*), il ne pouvait rien ordonner au prince, dépendant de soi-même et de son père, le prince Antoine; mais il ajouta qu'il approuvait cette décision, et que si elle était confirmée dans la journée, il autorisait M. Benedetti à en instruire le cabinet des Tuileries.

« — Mais, observa l'ambassadeur, depuis hier je suis informé de la renonciation.

— En ce cas, c'est une affaire terminée! » dit le roi.

Et il croyait que tout l'était en effet.

Notre ambassadeur, qui avait ses instructions, insinua que le gouvernement français désirait que Sa Majesté prît le formel engagement de ne point souffrir qu'à l'avenir le prince pût changer de résolution et représenter à nouveau sa candidature.

Le roi donna, avec une fermeté accentuée, une réponse négative. M. Benedetti, sur un ordre venu de Paris, deux heures plus tard, demanda audience pour renouveler formellement sa demande.

(1) Cette scène est racontée officiellement par le *Moniteur* prussien lui-même, numéro du 17 juillet 1870.

On y lit :

« Le 13, au matin, à la promenade des Eaux, le roi remit à l'ambassadeur un supplément extraordinaire de la *Gazette de Cologne*, qu'on venait de lui présenter, contenant un télégramme privé de Sigmaringen au sujet de la renonciation du prince. Le roi fit observer à l'ambassadeur que lui-même n'avait pas encore reçu de lettre de Sigmaringen, mais qu'il pouvait bien en recevoir aujourd'hui. »

C'était d'une insistance blessante.

Le roi avait télégraphié l'incident à M. de Bismarck et à M. de Moltke; ce dernier avait répondu qu'il était prêt à la guerre, quelle que fût l'avance de préparatifs qu'on pût soupçonner du côté de la France en raison de son attitude.

M. de Bismarck était aussi d'avis qu'il fallait accepter la lutte, car rien ne lui faisait présager que l'Autriche eût pris des engagements sérieux vis-à-vis de nous; et, du reste, un traité avec la Russie parait à l'éventualité d'une entrée en lice de l'Autriche, prenant parti pour la France.

Voici les principaux articles de cette convention :

« 1. La Russie promet son intervention armée, si les succès de la France venaient à menacer la tranquillité de la Pologne.

« 2. Si l'Autriche faisait une démonstration militaire contre la Prusse, la Russie ferait immédiatement une démonstration semblable, en envoyant un corps d'armée sur la frontière d'Autriche.

« 3. Si une puissance européenne quelconque s'allie d'une manière active à la France, la Russie, comme alliée de la Prusse, déclarera la guerre à la France. »

Fort de ce traité, encouragé par la stupeur que nos prétentions ne pouvaient manquer de causer à l'Europe, rassuré par M. de Bismarck et par M. de Moltke, le roi se décida à braver les éventualités d'une guerre et à résister : il fit donc demander à notre ambassadeur qui avait sollicité une audience, comme nous l'avons dit, et qui faisait antichambre, sur quelle question il désirait l'entretenir; et, lorsqu'il le sut, il refusa de recevoir M. Benedetti pour se soustraire à des importunités inutiles.

Le lendemain, M. Benedetti essayait en vain de voir le roi. Celui-ci, néanmoins, fit savoir à notre ambassadeur que, partant pour Coblentz, il le saluerait volontiers avant son départ, mais sans lui accorder d'entretien; car il lui était impossible de revenir sur sa décision.

Le roi n'insulta donc pas l'ambassadeur, dans le but de rendre la guerre inévitable, comme le prétendirent MM. de Gramont et Émile Ollivier.

M. Benedetti a écrit lui-même aux journaux anglais une longue lettre, dans laquelle il établit qu'il désapprouvait les dernières démarches qu'on lui avait imposées, et il dit expressément :

« Ce que je puis affirmer, sans crainte d'être démenti, c'est que j'avais heureusement exécuté mes premières instructions et sauvé la paix du danger dont l'avait menacée la candidature du prince Léopold, quand nous avons élevé de nouvelles prétentions, qui nous ont conduits fatalement à la guerre. C'est ce que montreront, au surplus, les rapports que j'ai adressés d'Ems au gouvernement français, et qui termineront la série des pièces que je me propose de publier. — J'ajouterai qu'il n'y a eu à Ems ni insulteur, ni insulté; et le roi lui-même a été fort surpris, quand il a eu connaissance des fables publiées par certains journaux, qui croyaient cependant imprimer le récit de témoins oculaires. »

M. Benedetti a raison de nier qu'il y eût insulte; mais l'attitude du roi n'en était pas moins irritante, et elle le devint plus encore quand, bien déterminé à faire sortir la guerre de l'incident, le cabinet de Berlin télégraphia aux grandes puissances européennes, pour faire connaître et les prétentions de l'Empire français et les refus que la Prusse y opposait.

C'était en quelque sorte appeler l'Europe à juger les procédés diplomatiques de notre cabinet.

Cette habile manœuvre mettait notre gouvernement à son tour dans la nécessité de reculer ou de commencer la lutte : l'Empire se décida sur-le-champ pour la guerre.

Cette résolution précipitée fut annoncée le 15 juillet au Sénat, qui applaudit avec enthousiasme à la belliqueuse allocution de M. de Gramont, notre ministre.

Bravos inconscients qui saluaient *César* courant à la défaite!

Le même jour, à la Chambre des députés, M. Émile Ollivier annonçait la guerre, et une scène émouvante suivait cette déclaration.

Quelques jours auparavant, M. Ollivier avait déclaré que la paix ne serait pas troublée, et que l'on pouvait réduire l'armée!

C'était le même ministre sans solidité de jugement, sans portée d'esprit, sans prévision, qui annonçait la lutte d'un air dégagé!

Ne se souvenait-il donc pas de son précédent discours et des assurances de paix qu'il avait données d'un ton si dédaigneux pour M. Thiers, dénonçant l'hostilité de la Prusse?

Jamais ministre ne porta si allègrement le fardeau d'une plus lourde bévue.

M. Thiers se leva pour conjurer l'assemblée de s'opposer à cette guerre et d'arrêter le gouvernement sur la pente qui le conduisait aux abîmes, et, avec lui, la France!

Le patriote qui avait annoncé le combat prochain, alors que le ministre méprisait ses avis, l'homme clairvoyant qui savait que la France n'était point prête et qui avait demandé l'armement, M. Thiers enfin avait le droit, le devoir de conseiller qu'on ne se jetât point tête baissée dans le précipice.

Il fut accablé d'interruptions, d'insultes, d'épithètes violentes. Il n'en dit pas moins :

« En présence de la manifestation qui vient d'avoir lieu, je veux dire pourquoi je ne me suis pas levé avec la majorité de la Chambre. Je crois aimer mon pays. Quand la guerre sera déclarée, personne ne sera plus empressé que moi de donner au gouvernement les moyens de la rendre victorieuse. Mon patriotisme est égal à celui de tous ici. Mais s'agit-il, en ce moment, de donner ou de refuser au gouvernement les moyens qu'il réclame? Non, je proteste contre cette pensée. Il s'agit d'une déclaration de guerre faite à cette tribune par le ministère. Eh bien! est-ce au ministère seul à la faire? Ne devons-nous pas avoir, nous aussi, la parole? Pour la prendre, il nous faut

le temps de la réflexion. L'histoire, la France, le monde nous regardent, messieurs. De la résolution que vous allez prendre, peut résulter la mort de milliers d'hommes, et dépend peut-être la destinée de notre pays. Pour moi, avant cette décision redoutable, il me faut un moment de réflexion. (*Bruit, exclamations.*) Je suis très-résolu à entendre vos murmures et à les braver.

« Est-il vrai qu'au fond votre réclamation à la Prusse avait été écoutée? Est-il vrai que vous rompez sur une question de susceptibilité? Voulez-vous que l'Europe dise que, le fond vous étant accordé, pour une question de forme vous avez fait verser des torrents de sang? (*Bruit prolongé.*)

« Je demande, à la face du pays, qu'on nous fasse connaître les dépêches qui ont inspiré une décision qui est une déclaration de guerre. Je sais ce dont les hommes sont capables sous le coup de leurs émotions. Si j'avais eu l'honneur de gouverner mon pays, j'aurais voulu lui laisser le temps de la réflexion. Je regarde cette guerre comme une imprudence.

« Vous ne comprenez pas que je remplis le devoir le plus pénible de ma vie! Offensez-moi, si vous voulez, je souffrirai tout. J'ai été plus douloureusement affecté que personne des événements de 1866; mais je répète, malgré vos cris, que vous choisissez mal l'occasion de la réparation que je désire comme vous. Quand je vois que vous ne voulez pas prendre un moment de réflexion et demander la communication des dépêches, je dis que vous ne remplissez pas, dans toute leur étendue, les devoirs qui vous sont imposés. » (*Réclamations bruyantes. — Très-bien! à gauche.*)

M. Émile Ollivier répondit alors par ce mot à jamais fameux, qui peint l'homme d'un trait:

« Oui, de ce jour, commence pour les ministres mes collègues et pour moi une grande responsabilité. Nous l'acceptons d'un cœur léger. »

Cette phrase incroyable fut accueillie avec stupeur par la majorité même, et révéla par quelles têtes folles nous étions conduits à notre perte.

M. Thiers essaya de profiter de cette impression et fit les efforts les plus persévérants pour convaincre la Chambre, mais il ne réussit qu'à exciter contre lui une tempête d'injures. Il céda enfin.

« Je vais descendre de cette tribune, dit-il, sous la fatigue que vous me faites éprouver en refusant de m'écouter. J'aurai toutefois démontré que les intérêts de la France étaient saufs et que vous avez fait naître des susceptibilités d'où la guerre est sortie: c'est là votre faute. »

En ce moment, M. de Gramont, qui voulait la guerre à tout prix, arrivait du Sénat, s'élançait à la tribune, et entraînait la Chambre en lui lançant cette apostrophe:

« De ce que vous venez d'entendre, il résulte, s'écria-t-il, que le gouvernement prussien a informé tous les cabinets de l'Europe du refus qu'il a fait de recevoir notre ambassadeur. C'est un outrage pour l'empereur et pour la France. Et si, par impossible, il se trouvait dans mon pays une Chambre

pour le supporter et le souffrir, je ne resterais pas cinq minutes ministre des affaires étrangères. »

La Chambre, enlevée par la virulence de langage du ministre, vota le crédit de cinquante millions demandé pour les premiers frais de guerre par deux cent quarante-six voix contre dix.

Dans le gouffre qui se creusait, la France devait engloutir huit milliards !

Cependant, le 15 juillet, après la séance du Corps législatif, lord Granville proposait par lord Lyons la médiation de l'Angleterre à M. de Gramont.

C'était une planche de salut, mais l'empire devait refuser toutes les solutions heureuses.

L'accord proposé aurait eu lieu sur les bases suivantes :

« La France devait retirer ses exigences vis-à-vis de la Prusse ; le roi de Prusse accorderait, de sa propre volonté, ce que la France demandait. »

M. de Gramont répondit sèchement « qu'il priait lord Granville de retirer son projet ».

Et ce ministre, coupable de toutes les incapacités, de toutes les fautes, avait l'incroyable audace d'écrire à toute la France, dans une circulaire, que : « quel que dût être le sort des batailles, il attendait, sans inquiétude, le jugement de ses contemporains et celui de la postérité. »

Ainsi l'un de nos ministres était *sans inquiétude*, l'autre avait le *cœur léger*, en face de la nation et de l'histoire.

Aujourd'hui, le prince Jérôme Napoléon, prétendant éventuel au trône impérial, veut, dit-on, rétablir l'empire libéral, avec le concours d'Emile Ollivier.

Eh bien, tant mieux.

Avec Emile Ollivier, le prince n'arrivera jamais.

La République n'a rien à redouter de lui.

Ah ! s'il était une justice en politique, M. Emile Ollivier ne conseillerait plus personne depuis longtemps.

Si le 4 Septembre avait été une véritable révolution, la tête de l'homme au cœur léger serait tombée sur l'échafaud, vengeant la France de l'invasion.

On a fusillé trente mille égarés de la Commune, qui furent certainement moins coupables et surtout moins responsables.

Rochefort est en exil et M. Ollivier est... à l'Académie.

La déclaration de guerre fut notifiée au gouvernement prussien par notre chargé d'affaires, M. Lesourd, le 19 juillet, à une heure et demie de l'après-midi.

De ce jour, le vent de la défaite souffla dans les plis de nos drapeaux.

CHAPITRE II

FORCES DE LA FRANCE ET DE L'ALLEMAGNE

Au moment de la déclaration de guerre, quelles étaient les forces réciproques des deux pays?

La disproportion était effrayante!

Et M. Lebeuf, ministre, les conseillers de l'empereur, l'empereur lui-même et l'impératrice le savaient bien.

Ils voulurent la guerre cependant.

A examiner seulement les deux tableaux qui suivent et qui étaient dressés depuis longtemps, il était facile de juger que nous étions vaincus d'avance.

TABLEAU DES FORCES FRANÇAISES

Quelles étaient donc les forces dont disposait l'empire au moment où il déclarait cette guerre dans un intérêt dynastique?

Avions-nous la possibilité de réunir en quelques jours cinq cent mille hommes, bientôt portés au nombre de huit cent mille, comme permettait de le croire la fantasmagorie des chiffres officiels?

En réalité nous avions au début de la guerre :

Sous les drapeaux	393.500 hommes.
Dans les réserves des classes soumises à l'ancienne loi	61.500
Dans la seconde partie du contingent, d'après la nouvelle loi.	112.000
Soit	567.000

La mobile n'existant que sur le papier, nous ne la faisons pas figurer ici.

On s'explique ainsi comment l'armée de Metz, sous Bazaine, compta 273.000 hommes, alors que l'armée du Rhin, au début des hostilités, ne mettait en ligne que 154.000 hommes.

Les cinq corps de Bazaine étaient au complet, au *plein* de leur réserve.

Les cinq corps de l'armée du Rhin et la garde étaient vides de ces réserves.

On peut mesurer par une comparaison entre les deux armées la disproportion des forces.

TABLEAU DES FORCES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

(31 *juillet* 1870)

En Allemagne, tout le monde est soldat sans autre exception que les réformés pour cause de difformités.



Le baron Larey

Une certaine catégorie de jeunes gens est admise au volontariat d'un an après certains examens, et en s'entretenant à ses frais.

Tous les autres conscrits sont incorporés pour trois ans dans l'armée active ; ils passent quatre ans dans la réserve de cette armée, pour y être réincorporés en cas de mobilisation ; au bout de ces huit années, ils passent dans la landwehr où ils figurent pendant cinq ans.

Confédération du Nord

LA PRUSSE, LA SAXE ET LA HESSE

Armée active constituée en corps d'armée.	300.000 hom.
Dépôts de cette armée	135.000 —
Landwehr sous les armes	156.000 —
Landwehr à appeler.	174.000 —
	965.000 hom.

LANDWEHR EN RÉSERVE

(Non encore appelée.)

174.000 hommes	174.000 hom.	174.000 hom.
Total général des forces de la Confédération du Nord		965.000 hom.

C'est donc en réalité avec près d'un million d'hommes que la Prusse engageait la lutte.

800.000 étaient sous les drapeaux.

Voilà ce que, même si les États du Sud étaient restés neutres, nous aurions trouvé devant nous.

Mais il faut y ajouter les forces de la

Confédération du Sud

BADE, WURTEMBERG, BAVIÈRE

Armée active	94.300 hom.
Réserves	72.000 —
Forces de la Confédération	166.300 hom.
Forces de toute l'Allemagne	1.131.300 hom.

Sur ces 1.131.300 soldats, il y avait dans l'armée active mise en ligne contre nous :

12 corps de la Confédération du Nord, plus la garde et 3 corps de la Confédération du Sud, soit :

16 corps à 37.500 hommes, tout compris. Soit, en chiffres ronds	600.000 hom.
Dont fantassins	472.000 —
Cavaliers	56.000 —
Pièces	1.584 —

Telles étaient les forces formidables dont la Prusse, à la tête de l'Allemagne, disposait contre nous comme premier effort !

Nous rappelons au lecteur que la landwehr est une force réelle très-militaire, très-solide.

Tous les hommes qui la composent assistent à des manœuvres annuelles qui les retrempent, et tous ont passé trois ans sous les drapeaux.

Division de ces forces par contingents, avec la *valeur* de chaque contingent comme solidité sous le feu, figurée par des traits plus ou moins gros.

1re année.	Sous les drapeaux.. 325.000 hommes.
2e année.	
3e année.	
4e année.	Dans leurs foyers à la disposition du ministre .. 310.000 —
5e année.	
6e année.	
7e année.	
8e année.	Landwehr. 330.000 —
9e année.	
10e année.	
11e année.	
12e année.	Total... 965.000 hommes.

Un homme qui, comme le maréchal Lebœuf, ose monter à la tribune pour déclarer que nous sommes prêts, que pas un bouton de guêtres ne manque, un homme qui sait la vérité, qui a lu les rapports de Stoffel, qui connaît notre infériorité en nombre, en organisation, en matériel, cet homme n'a-t-il pas trahi la France ?

Et pourquoi ?

Pour conserver la faveur de l'impératrice.

Périssent des armées !

Meure le pays !

Sauvons mon portefeuille !

Et celui qui a fait cet odieux calcul est libre ; il a touché et il touche encore son traitement de maréchal de France.

Il foule le sol de la patrie !...

Et l'on ferme la frontière à ceux qui ont cru défendre la République, en proclamant la Commune contre une Assemblée réactionnaire...

CHAPITRE III

L'ARMÉE ALLEMANDE (1)

L'historien de la dernière guerre doit la vérité à son pays. — Les qualités de l'armée prussienne sont des qualités acquises. — Causes de la régénération de cette armée après Iéna. — Création de la landwehr. — L'instruction obligatoire. — Les véritables vainqueurs de Sadowa. — La gymnastique. — Les punitions et l'avancement. — Les officiers allemands : leurs qualités et leurs défauts. — Les sous-officiers allemands : comparaison avec les sous-officiers français de la *Caisse de dotation*. — Ce que nous ont coûté les rires de nos commis-voyageurs. — Le soldat prussien : son éducation militaire ; ce qu'il possède et ce qui lui manque. — La machine et le ressort. — Soldat et militaire. — Le passé et l'avenir. — L'artillerie ennemie : sa supériorité. — Avantages du canon prussien. — Rôle intelligent et utile de la cavalerie ennemie. — Les uhlans et les espions. — L'infanterie prussienne : son organisation. — L'état-major prussien. — Son incontestable supériorité. — Si nous voulions !... — L'Académie de guerre. — Le général de Moltke : son rôle vis-à-vis des officiers d'état-major. — Mode de recrutement de ces officiers. — Les généraux prussiens.

Dire la vérité est l'impérieux devoir de l'historien.

Si c'est une douloureuse nécessité pour l'écrivain français, qui sent ce qu'il doit à son pays, de lui montrer comment et pourquoi notre armée fut battue, il y a pour lui obligation plus rigoureuse encore de montrer quels étaient les éléments de supériorité de l'armée ennemie.

Tâche pénible, mais à laquelle nous ne devons pas faillir !

Tout en nous gardant d'un engouement exagéré pour les institutions de l'ennemi, tout en lui rendant justice, mais rien que justice, nous ferons res-

(1) Demain peut-être, bientôt certainement, la lutte éclatera entre la Russie et l'Allemagne. Que ferons-nous ? Les circonstances en décideront. Mais il nous sera permis d'attirer l'attention du lecteur sur ce chapitre d'étude sur l'armée allemande, qui a joué, qui joue et qui jouera encore un rôle prépondérant, jusqu'au moment où nous aurons recouvré notre prestige par des victoires.

sortir et ses qualiiés, dont nous n'avons que trop fait l'épreuve, et ses faiblesses, dont malheureusement nous n'avons pas fait l'expérience, mais qui existent.

De cette comparaison de l'armée prussienne à la nôtre, il résultera que, chez nous, le soldat est meilleur comme fond et comme tempérament; après cette étude approfondie, il sera établi que tout ce que l'on envie à l'armée ennemie, nous pouvons l'acquérir; tandis que celle-ci ne saurait avoir les précieuses vertus natives de la nôtre.

A nous de travailler !

Cette armée prussienne, à laquelle nous allions nous heurter, avait été battue à Iéna pour les mêmes causes qui firent notre défaite.

Comme la nôtre en 1870, cette armée se trouvait, en 1806, en face d'une tactique et d'une stratégie nouvelles, en face d'une armée formidablement organisée et qui avait réformé un vieux système de combat.

Elle fut battue, écrasée.

Mais de ce jour date sa rénovation.

Réduite à n'entretenir que 40.000 hommes sous les drapeaux, la Prusse éluda cette loi du vainqueur en faisant passer successivement tout son contingent sous les armes, et en instruisant tous ses conscrits, qu'elle renvoyait dans la réserve.

C'est ainsi que fut créée la landwehr.

Mais avoir beaucoup de conscrits, ce n'était pas avoir une armée : il fallait des troupes exercées, énergiques, et des cadres.

La Prusse tout entière, saisie d'une fièvre de réforme, se passionna pour le métier des armes; toutes les forces vitales, toutes les facultés de la nation, en haut comme en bas de l'échelle sociale, se tendirent vers ce but : avoir une armée puissante, ou plutôt être une nation armée : tous militaires et bons militaires.

Le gouvernement dirigea cet immense effort; la noblesse le soutint; la bourgeoisie le féconda de sa fortune, et le peuple s'y associa.

La Prusse ne fut plus qu'un champ de manœuvres; aujourd'hui même, c'est une vaste caserne.

On cultive, on commerce, on fabrique; mais, en réalité, tout citoyen est militaire.

Après un demi-siècle de ce travail, la Prusse en était arrivée à son but, elle ne l'a que trop prouvé : tout ce que le labeur incessant, patient, tenace, peut produire, elle l'obtint; tout ce que la science peut donner, elle se l'appropria.

L'instruction, qui élève le niveau moral et intellectuel de l'homme, prête une plus-value au soldat; aussi la nation se soumit-elle à ce grand principe de l'instruction obligatoire qui, appliqué pendant cinquante ans, produisit des effets remarquables ! La Prusse eut ce qui manque à la France : une prodigieuse quantité d'intelligences moyennes, produites d'une façon un peu factice par le développement forcé des facultés, mais propres presque à tout, sans

être, il est vrai, supérieures en rien ; intelligences capables de tenir solidement, sinon brillamment, le plus grand nombre de positions et d'emplois.

Dans l'armée, cette instruction permit au soldat de mieux saisir la notion des intérêts généraux et de se pénétrer du sentiment du devoir.

Etant donné le caractère du paysan et de l'ouvrier prussien, la lourdeur de leur intelligence et la paresse naturelle de leur esprit, on ne peut qu'admirer la façon dont cette torpeur a été secouée par les maîtres d'école prussiens, « auxquels on doit la victoire de Sadowa », a dit M. de Bismarck.

Sans doute, cette instruction ne remplace ni le tempérament, ni les dons naturels ; le soldat prussien reste toujours un peu froid, manque d'inspiration, d'entrain ; mais on est parvenu a lui imprimer l'impulsion et à l'y associer ; s'il ne se jette pas de lui-même en avant, il suit le chef.

Sans l'instruction, sa nature molle et l'engourdissement de son cerveau ne lui permettaient pas d'exécuter sous le feu l'école de tirailleurs, qui demande de l'initiative.

A force d'études et de répétitions, on lui a mis cette manœuvre dans la tête et dans les jambes : il s'en tire assez bien, par habitude, par méthode.

Enfin, l'instruction produit aussi ce remarquable résultat dans l'armée prussienne, qu'elle fait comprendre mieux la nécessité de la discipline aux troupes, et que les punitions, dans cette armée, sont infiniment moins nombreuses que dans la nôtre.

D'autre part, les Prussiens ne se dissimulaient pas qu'ils étaient mauvais marcheurs, comme toutes les races qui habitent les vastes plaines ; de plus, les muscles de leur corps, nourris de seigle et de bière, manquaient de fermeté.

Il y avait de la mollesse dans leur ancienne armée ; la dyssenterie en avait vite raison ; c'était une troupe lymphatique.

On transforma l'éducation de la jeunesse ; on réveilla ses nerfs engourdis ; on stimula son organisme, et l'on donna du ton à cette chair flasque par les exercices rationnels de la gymnastique.

A un demi-siècle de distance, on retrouve vigoureuse, résistante et marcheuse, cette armée qui, en 1792, s'était laissé abattre par la diarrhée, la pluie et les marches, au point de fondre en une seule campagne.

Le pays féodal était dévoré par les abus : sans donner l'égalité, et tout en conservant la noblesse, les castes, les priviléges même, on établit dans l'armée une sorte de justice relative.

On ouvrit à la bourgeoisie et au peuple le chemin de l'épaulette dans les corps de l'artillerie et du génie ; on fit une situation honorable aux sous-officiers qui sont aux sept dixièmes officiers dans cette armée ; un sergent-major notamment y est quelqu'un.

Au lieu d'abandonner, comme en France, le droit de punir à l'arbitraire d'un caporal, parfois imberbe, on le retira au sous-officier, au cadet, à l'enseigne, au lieutenant.

Le capitaine seul peut infliger des punitions.

L'avancement est réglé sur la capacité *prouvée* et *eprouvée*, éclatante, indiscutable ; sur la valeur exceptionnelle et constatée au su et vu de tous ; sur l'ancienneté, avec cette garantie que les règlements n'admettent comme officier qu'un homme capable de devenir un jour colonel.

Le grade de général se trouve occupé dans la pratique, comme nous l'expliquerons, par ceux que leurs facultés exceptionnelles ont poussés rapidement en avant, et qui gagnent en moyenne huit années sur les autres par une intelligence, un zèle, une supériorité constatés à la suite d'examens sévères.

Les officiers d'état-major sont plus généralement dans ce cas.

Tout cela est réglé si rigoureusement qu'il n'y a pas de porte ouverte à la faveur.

Le roi seul, par exception, nomme parfois au choix ; jamais il n'use de ce droit plus de deux fois sur cent nominations.

Nation féodale, soit ; mais nation où l'armée n'est pas à la merci de favoris qui ont reçu et qui donnent à leur tour des avancements scandaleux.

Sans doute l'officier, en principe, doit être noble dans cette armée ; et c'est là un système qui ne conviendrait en rien à notre tempérament ; mais outre les débouchés ouverts à tous dans les corps d'artillerie et de génie, il arrive très-fréquemment que les aptitudes et la bravoure donnent l'épaulette au roturier. Ainsi l'on a fait, après cette guerre, d'assez nombreuses nominations d'officiers sortis des rangs du peuple.

Déjà, en 1868, sur 13.000 officiers, les *deux tiers* n'étaient point nobles.

Cette proportion doit certainement avoir été dépassée depuis la dernière campagne.

Parmi les officiers supérieurs, le peuple et la bourgeoisie comptaient en 1868 :

	2	généraux lieutenants.
	5	généraux majors.
	46	colonels.
	78	lieutenants-colonels.
	225	majors.
Total	356	officiers supérieurs sur 1.332.

On serait fort étonné, en faisant la statistique des noms de nos officiers de cavalerie, d'en trouver plus d'un tiers qui sont nobles.

Ainsi, dans la pratique, la Prusse, tout en gardant l'apparence du principe aristocratique, ouvre à l'avancement des classes inférieures des voies très-larges.

C'est en apportant de pareils correctifs à ses institutions féodales, que la Prusse les a rendues supportables et en a diminué les inconvénients.

Du reste, on ne peut juger cette armée sur les mêmes données que la nôtre : le génie des deux nations étant absolument différent, ce qui serait odieux à nos soldats, ce qu'ils ne subiraient certes pas, les Prussiens le trouvent légitime et naturel.

La noblesse a conservé, en Allemagne comme en Angleterre, tout son prestige ; par les fortes études, par la fortune territoriale, par les positions conquises et gardées, elle se maintient à la tête de la nation ; et le paysan ne s'étonne point de retrouver son seigneur officier à l'armée.

Ce privilége, atténué considérablement, froisse d'autant moins les plébéiens que le chef, par l'étendue du savoir, l'éducation toute militaire et la bravoure, se montre digne du commandement.

Les idées égalitaires couvent, il est vrai, au sein des masses ; l'explosion se fera un jour ; mais elle est retardée précisément parce que le sentiment de l'égalité des droits est moins vif chez l'Allemand que chez le Français, et parce que la noblesse travaille incessamment pour justifier l'abus dont elle profite, tout en faisant de grandes concessions.

Les officiers allemands, les Prussiens surtout, sont le nerf de l'armée, il serait impossible de le méconnaître ; ils se distinguent par beaucoup de courage et d'abnégation sur le champ de bataille ; ils font leur devoir avec ardeur, et ils déploient une initiative qui n'est jamais ni frondeuse, ni exagérée.

Ils ont de l'orgueil, de la morgue, des prétentions ; leur cupidité mérite de devenir proverbiale ; leur politesse n'est qu'un vernis, et le fond, chez eux, est rude, grossier, brutal.

Il n'y a rien de chevaleresque dans leurs façons d'être ou d'agir ; cette fine fleur de délicatesse qui fait le galant homme leur est inconnue. Enfin ils s'enivrent en dehors du service, et leurs appétits sont gloutons. Mais ce sont des commandants capables, entreprenants, sur lesquels un général peut compter.

Quand ils hurlent le hurrah, sabre au point, et se jettent en avant, ils entraînent leurs hommes.

Un contraste bizarre, inexplicable pour qui n'a pas étudié la nature de ces tempéraments, c'est qu'ils frappent leurs inférieurs, les soufflettent, les injurient, les cravachent, quand ceux-ci se mettent en faute ; tandis que, d'habitude, ils les traitent avec une bonhomie familière.

Un capitaine prussien aime beaucoup sa compagnie, la soigne, veille à son bien-être avec sollicitude ; il est très-bon pour son brosseur. Nous avons vu des officiers jouer aux boules avec leurs domestiques : ce qui n'empêche pas le gentilhomme hautain de reparaître en mainte occasion, et le brosseur de recevoir un coup de poing pour une négligence.

On peut définir ainsi le sentiment de l'officier prussien pour son soldat : il y tient comme à son chien, le dresse, le nourrit, le caresse et le bat. Il ne semble pas que ce dernier soit très-sensible aux coups, qui sont la menue monnaie de la discipline et ne tirent pas à conséquence ; nous le disons sans ironie.

Si la voie de fait du chef avait pour résultat d'irriter la troupe, on la proscrirait sévèrement ; nous n'en voulons pour preuve que cette sollicitude qui ne permet qu'au capitaine de prononcer une punition, restriction grâce à laquelle le soldat se trouve soustrait à l'arbitraire des chefs inférieurs.

Si l'on tolère les coups dans cette armée, c'est qu'on les considère comme des stimulants passagers qui ne tirent pas à conséquence.

Ce que le soldat regarde chez nous comme une mortelle offense n'est chez eux qu'une correction sans importance, moins grave que deux jours de consigne, puisque le règlement ne permet qu'au capitaine d'appliquer cette peine, tandis que le moindre officier gifle un soldat sans protestation de la part de ce dernier, sans intervention des supérieurs.

Le respect du troupier prussien pour son officier est profond, mais son obéissance pour le sous-officier est parfaite.

Le sous-officier est plus près, nous l'avons fait remarquer déjà, de l'officier que du soldat ; il a d'assez bonnes manières, il est plus sincèrement, plus foncièrement poli ; car il sort des classes bourgeoises, où les mœurs sont plus douces que dans la noblesse ; il a été et il sera commerçant, industriel, gros fermier ; il est instruit, très-dégourdi, qu'on nous passe ce mot de bivac, très-alerte, et il a l'intelligence ouverte ; sa responsabilité est plus grande que celle de notre sergent, son commandement plus étendu.

Il a, dans la caserne, bon logement, bonne pension ; il n'a d'autre contact avec la troupe que celui qu'exige le service ; il jouit du respect d'en bas, de la considération d'en haut.

Des écoles qui n'existent chez nous que pour la cavalerie, fournissent à chaque régiment des sous-officiers types, sur lesquels les autres se modèlent ; enfin ces sergents prussiens sont jeunes, et on ne saurait jamais leur appliquer ce terme, grossier mais significatif, d'*encroûtés,* que trop de sergents ont mérité chez nous, alors que florissait la *Caisse de dotation.* Bref, sans valoir le sous-officier français des bonnes époques, qui brille par une ardeur de courage et une verve d'intelligence sans égales, le sous-officier allemand est un bon serviteur sur lequel on peut faire fond.

C'est un puissant secours pour l'officier, un précieux engrenage de la machine militaire allemande : il rend très-facile la transmission des ordres, la régularisation des mouvements ; il complète les cadres, qui sont solides et qui valent mieux que la troupe.

Le soldat, en effet, sans être mauvais, est l'élément le moins bon de l'armée prussienne.

Chez nous, c'est le meilleur.

Cependant *l'homme de troupes*, en Prusse, vaut mieux que jadis ; au temps de notre première République et du premier Empire, c'était un assez piètre adversaire que le soldat prussien.

Mais on l'a amélioré comme les éleveurs améliorent une race, par l'éducation et les soins.

Assez lent de geste, paresseux d'esprit, sans chaleur, sans vigueur, tel serait le Prussien ; mais, déjà préparé par la gymnastique et l'instruction obligatoire, il subit par l'éducation militaire des transformations extraordinaires ; il est soumis dans le régiment à un entraînement constant, rationnel et efficace.

En employant ces mots d'*entraînement*, d'*éleveurs*, nous ne cherchons pas à tourner l'ennemi en ridicule, car nous entendons respecter les convenances



Le général Boyer.

autant que l'impartialité vis-à-vis de nos adversaires ; mais nous voulons peindre avec exactitude leur système d'éducation. Et vraiment, n'est-ce pas dresser un homme comme on dresse un cheval, que lui faire décomposer les mouvements de la marche, jeter violemment le pied en avant, relever le genou à hauteur de la poitrine et pratiquer d'autres exercices qui excitent le rire de l'étranger ? Cependant les rires de nos touristes et de nos commis-voyageurs nous ont coûté cher : nous savons aujourd'hui que les Prussiens, gens pratiques et sérieux, ne font généralement rien qui ne soit inspiré par la logique.

Ces gestes exagérés ont en effet un but : disloquer les membres, les rendre forts et souples, vaincre la nature rebelle, la tremper par la fatigue, en un mot, obtenir de longues marches d'hommes nés mauvais marcheurs.

Ainsi pour tout.

Le tir, si négligé en France, est soigné en Prusse au delà de ce qui se pratique ailleurs : on y fait feu sur des cibles mobiles, simulant un fantassin en marche ; on y soigne la position de chaque tireur avec minutie ; on fait tirer à chaque soldat 120 cartouches par an ; de plus, chaque bataillon tire 4.000 cartouches dans les tirs d'ensemble.

En France, on accordait à chaque homme 60 cartouches par an.

Les nuits d'hiver étant trop longues, on fait l'exercice et le manége au gaz. Les officiers *travaillent* leur compagnie pendant huit et neuf heures par jour.

Le soldat prussien ne perd pas une heure en trois ans de service : il est à la géhenne; l'uniforme est pour lui comme un carcan de fer; mais il sort de là transformé.

Il a tout, tout ce que peut donner cette éducation, tout, excepté l'âme, l'élan, le feu sacré.

Il marche, il est vrai; il court même à l'ennemi; mais ce n'est point par un effort énergique et spontané de volonté : il n'a pas les instincts belliqueux, le flair du combat, l'intuition rapide de la manœuvre à opérer; c'est une machine qui obéit à l'impulsion du ressort.

Le ressort est l'officier; le rouage de transmission est le sergent; le soldat, lui, roule, roule toujours, et le mouvement est admirable de régularité et de précision; mais que l'huile manque, tout s'use rapidement; que le ressort casse, et tout s'arrête.

Une armée prussienne à laquelle les vivres feraient défaut serait une proie pour les maladies épidémiques; on a soutenu le soldat prussien en France, pendant l'hiver, avec le vin, la viande, l'eau-de-vie à profusion; on l'a couvert de triples manteaux; on l'a surchauffé en dedans et au dehors.

Mais étant dénué de tout, s'il lui eût fallu mener la même vie que les nôtres, le soldat prussien déjà aguerri n'eût pas tenu aussi longtemps que nos jeunes gens, si peu préparés à ces épreuves.

Cette armée a un point faible : il lui faut le succès, le succès complet, le succès constant.

Si les défaites désorganisaient les cadres, elles sèmeraient dans les rangs une démoralisation irrémédiable; car dans le soldat prusssien tout est, nous ne dirons pas factice, mais acquis : ce qui s'acquiert, ce qui n'est pas l'essence même de l'individu, se perd vite.

La langue française a deux mots qui sont synonymes et qui cependant font opposition tranchée entre eux : soldat et militaire. On naît soldat; on devient militaire.

L'Allemand est militaire; le Gaulois, fils de Gaulois, est soldat.

On a pu observer que les escouades d'Allemands logés chez l'habitant, n'étant plus sous l'influence du chef, affichaient des inquiétudes puériles chaque fois que le mot de *francs-tireurs* était prononcé; on a remarqué que la troupe cantonnée, surprise par une attaque, cédait à la panique, si le chef n'était pas là, tenant chacun sous l'œil et l'épée.

Vienne l'insuccès et la déroute suivra.

Toutefois, ce soldat encadré, nourri, poussé, son officier en avant, son sergent derrière, son *schnik* dans le ventre, l'espoir de vaincre au cœur parce qu'il a le nombre et le matériel pour lui, ce soldat fait son métier, sinon avec enthousiasme, du moins avec une certaine bonne volonté. On lui a trouvé des

armes et une tactique qui réduisent son rôle à celui d'une machine, et la machine fonctionne bien et docilement.

Mais qu'un jour un million de Français ayant, eux aussi, des canons et des généraux, se lèvent et marchent contre ce million d'Allemands et. . . . .
Arrêtons-nous, car ceci est l'avenir, et nous racontons le passé, le passé lamentable !

Encore si nous avions eu des pièces en assez grand nombre pour répondre à ces canons d'acier qui nous écrasaient, nous aurions pu lutter : mais la supériorité de l'artillerie ennemie était trop grande comme quantité et comme qualité.

L'armée prussienne disposait d'un peu plus de 3 pièces par 1.000 hommes, tandis que nous n'en avions que 2 pour 1.000.

A nombre égal d'hommes, il y avait déjà un tiers de canons en plus : mais les pièces se chargeant par la culasse tiraient un tiers au moins plus vite que les nôtres et de beaucoup plus juste.

Enfin, l'ennemi ayant toujours engagé plus de corps d'armée que nous dans les rencontres qui eurent lieu, la disproportion des deux artilleries fut énorme.

Le canon se chargeant par la culasse offre en outre cet avantage d'abriter pointeurs et servants par les pièces mêmes ; les artilleurs ne venaient pas se montrer en avant d'elles ou sur les côtés ; enfin les obus, envoyés à trois mille six cents mètres, démontaient nos batteries de quatre, qui ne pouvaient atteindre les batteries ennemies à cette distance.

Ajoutons encore que le tir du canon se chargeant par la culasse est plus juste, parce que le projectile est forcé ; tandis que le boulet introduit par la bouche a du jeu dans l'âme de la pièce ; il y a déperdition de gaz, ballottement, et par conséquent moins de sûreté.

Nous tirions par batteries de divisions droit devant nous.

Eux, formant de grands cercles, s'exerçaient à faire pleuvoir en écharpe et en flanc, sur une seule de nos batteries, tout le feu concentrique de ce cercle ; ils démontaient et accablaient ainsi, une à une, ces batteries françaises déjà si faibles.

Et, pour comble de malheur, notre artillerie était mal distribuée ; ses réserves au corps d'armée étaient trop fortes eu égard à la faiblesse des batteries divisionnaires. Il en résultait que nous n'avions au début que peu de canons à mettre en ligne ; les Prussiens, eux, débutaient toujours par une puissante canonnade, seule méthode rationnelle.

La cavalerie de cette armée devait jouer un rôle important, alors que celui de la nôtre serait nul.

Nombreuse, bien distribuée dans les divisions, bien dressée, ayant dans chaque peloton des hommes parlant le français et connaissant les localités, elle arrivait partout inopinément, fouillait le terrain à grandes distances, réquisitionnait avec audace et en connaissance de cause, éclairait la marche, surprenait nos mouvements et semait la terreur au loin.

Elle se répandait en rideau sur le front des corps d'armée, les couvrait, nous

empêchait de rien voir de ce qui se passait derrière elle et permettait aux ennemis d'opérer mystérieusement leurs grands mouvements tournants, toujours périlleux quand on est surpris; mais les Allemands n'étaient jamais assaillis à l'improviste, grâce à ces escadrons qui les masquaient.

Des nuées d'espions complétaient ces reconnaissances de uhlans: on savait tout au quartier général prussien; nous ne savions rien.

L'infanterie, nous l'avons vu, morcelée en unités tactiques de compagnie, mobile, maniable, facile à dissimuler, fut habilement conduite.

Elle était rompue à toutes les manœuvres et on lui avait fait entrer dans le sang et dans les os, comme dans la tête, tous les exercices à faire, toutes les positions et toutes les attitudes à prendre, selon telle ou telle circonstance du combat.

Peu prodiguée, attendant que l'effet de l'artillerie se fût produit, elle n'avançait que pour s'emparer d'une position devenue intenable pour nous sous les obus prussiens.

Bref, comme direction, comme matériel, comme armes, excepté en ce qui concerne le fusil chassepot, cette armée prussienne eut tous les avantages.

Mais elle brilla surtout par son état-major, qui est sans rival au monde. C'est lui, lui surtout, qui donna la victoire; car il était le souffle et l'âme de cette armée.

Ici nous citons le colonel Stoffel, car il est impossible de peindre mieux que lui les incroyables épreuves, les épurations incessantes, le travail opiniâtre, les efforts soutenus et violents de tête et de corps que l'on exige de cette élite. Que le lecteur lise ce que le colonel Stoffel a écrit sur l'état-major prussien, qu'il se souvienne de ce que dit le colonel d'Andlau sur l'état-major français, et il jugera que nous devions être battus.

Et si nous voulions pourtant...

Il n'y a pas un ingénieur chargé de la direction d'une grande usine de France qui ne travaille tout autant, tout aussi intelligemment que les élèves de M. de Moltke, et les dons de race chez nous sont supérieurs.

Voici comment le colonel Stoffel explique la façon dont on a recruté l'état-major, après avoir établi que l'on est convenu en Prusse de rechercher, par tous les moyens possibles, les sujets les plus distingués pour les faire concourir aux examens.

« Une fois admis ce principe, dit-il, que, de tous les officiers, ceux de l'état-major doivent être les plus capables, qu'a-t-on fait pour en faciliter l'application? On est convenu de recruter ces officiers parmi ceux de *toute l'armée*, à quelque arme qu'ils appartiennent, et de faire aux jeunes gens qui se présenteront des avantages sérieux sous le rapport de l'avancement, tout en se réservant la faculté de renvoyer de l'état-major ces officiers à un moment quelconque de leur carrière s'ils ne fournissent plus la preuve du zèle et de l'aptitude convenables. La conséquence de ces dispositions est forcément celle-ci : il ne se présente pour l'état-major que de jeunes officiers ambitieux, intelli-

gents et travailleurs : ambitieux, parce qu'ils désirent avancer plus vite ; intelligents et travailleurs, parce qu'ils savent qu'en ne satisfaisant pas aux études exigées, ils s'exposeraient à être renvoyés au service de leur arme.

« Tout lieutenant, à quelque arme qu'il appartienne, a la faculté, après trois années de grades passés au corps, de s'offrir pour entrer à l'Académie de guerre (*Kriegs Akademie*), instituée à Berlin. C'est une école d'enseignement militaire supérieur, sans égale en Europe, tant par le mérite des professeurs que par la nature et l'étendue des études. Ce n'est pas une école spéciale d'état-major : son but est plus vaste. Il consiste à familiariser des officiers de choix et de bonne volonté avec les parties élevées de l'art de la guerre, en leur donnant une instruction qui serve de base à leur développement intellectuel ultérieur, et qui les rende aptes au service de l'état-major et au commandement supérieur des troupes.

« Aujourd'hui presque tous les généraux de l'armée prussienne sont d'anciens élèves de l'Académie de guerre, et les trois quarts ont servi dans l'état-major. La proportion ira en augmentant. L'École polytechnique, celles de Metz et de Saint-Cyr, ne sont que des écoles spéciales, comparées à l'Académie de guerre avec son programme si vaste.

« A la suite d'examens sérieux, auxquels se présentent environ 120 lieutenants chaque année (je prends des chiffres moyens), il en entre à l'Académie 40, tous avec le désir plus ou moins avoué de parcourir la carrière d'officier d'état-major. La durée des études est de trois ans datant du 1er octobre.

« Ces trois années écoulées, tous ces lieutenants, sans examens de sortie ni liste de classement, sont renvoyés à leurs régiments. Les professeurs et le directeur de l'Académie désignent au général de Moltke ceux qui se sont montrés les plus capables et les plus studieux. On en choisit douze, en ayant soin qu'il figure dans ce nombre des officiers des différentes armes (infanterie, cavalerie, artillerie), et, dans le courant de l'année qui suit leur sortie de l'Académie, on les détache pour six ou neuf mois, chacun dans un régiment d'une autre arme que la sienne. Ceux qui, pendant ce stage, ont témoigné du zèle et de l'aptitude nécessaires, sont acceptés par le général de Moltke, qui les appelle à Berlin au grand état-major général *pour faire le service*, comme on dit ici. Ils conservent l'uniforme et le caractère d'officiers de leur arme.

« Le temps que ces officiers passent au grand état-major général (un an et demi ou deux ans) a une importance capitale pour leur carrière à venir, car ils sont là comme dans une école supérieure spéciale d'état-major dont le chef est le général de Moltke lui-même. Celui-ci, en les instruisant, apprend à les connaître et à les juger. Il a soin de les familiariser successivement avec les travaux propres à chacune des subdivisions qui composent le grand état-major général ; il leur fait des conférences, leur donne à rédiger des Mémoires sur des sujets qu'il choisit, lit et critique ces productions devant les officiers réunis, sans jamais en faire connaître l'auteur, aussi bien pour ne pas froisser les moins instruits que pour ne pas exciter la vanité des plus capables.

« Après ce séjour des officiers au grand état-major général, le choix du général de Moltke est fait : il renvoie une dernière fois, dans leurs régiments respectifs, tous les officiers indistinctement. Les moins capables y sont laissés et continuent la carrière dans leur arme, en ne conservant que le souvenir des épreuves subies ; les autres sont promus, après quelques mois, au grade de *capitaine* et désignés comme officiers de l'état-major, dont ils revêtent l'uniforme.

« Le général de Moltke, toujours comme major-général permanent de l'armée, répartit ces capitaines, selon les besoins, dans les différents services. Il conserve les uns au grand état-major général, en les employant à des travaux pour lesquels ils ont montré des dispositions particulières, et il envoie le plus grand nombre aux états-majors des corps d'armée ou des divisions, dont ils auront à apprendre le service spécial. Mais on se garde bien, dans ces états-majors, de charger les officiers de travaux d'écritures qui absorberaient leur temps. Ces travaux sont faits par des sous-officiers et des soldats, sous la seule surveillance des officiers, qui peuvent ainsi, à l'encontre de ce que nous voyons en France, consacrer leur temps à des choses plus utiles et plus dignes d'eux.

« Au bout de deux ans ou deux ans et demi, ces capitaines cessent de faire le service d'officier d'état-major : on les place dans un régiment.

« Après deux ans moyennement de ce service dans la troupe, ils sont promus au choix au grade de *chef d'escadron*, et reprennent la qualité et l'uniforme d'officier d'état-major. Le général de Moltke les emploie comme tels, selon les besoins du service, soit à l'armée dans les états-majors, soit à Berlin à l'état-major général.

« Si l'on venait à reconnaître que parmi les capitaines il s'en trouvait dont le zèle se fût ralenti ou dont l'aptitude générale eût été appréciée trop haut, on ne les nommerait pas au choix chefs d'escadron, et on les laisserait au service de leur arme, sans jamais les remployer comme officiers d'état-major.

« Avant d'aller plus loin, je dirai que ce qui constitue le grand avantage fait aux officiers d'état-major, c'est précisément le passage rapide du grade de capitaine à celui de chef d'escadron. Ils gagnent, d'un de ces grades à l'autre, moyennement 6 à 7 ans ; ils avaient gagné 1 an à leur promotion comme capitaines : total, 7 à 8 ans.

« Comme on doit le penser, ces officiers sont un sujet de jalousie pour le reste de l'armée. Mais ce sentiment n'est que très-limité, parce qu'on tient compte aux officiers d'état-major de leur mérite réel et des travaux incessants auxquels ils sont soumis.

« Parvenus au grade de chef d'escadron, les officiers d'état-major n'ont plus, comme avancement, d'avantages particuliers ; mais, chose digne de remarque, ils restent soumis à cette règle constante qu'à tous les degrés de la hiérarchie ils ne sont promus au grade supérieur qu'après être sortis chaque fois de l'état-major pour rentrer pendant un an au moins au service de leur

arme. Ces officiers ne perdent donc ni l'habitude du cheval, ni celle du commandement des troupes.

« Mais là ne se bornent pas les soins de toute nature employés pour constituer un corps d'état-major d'élite. On s'est dit que, parmi les nombreux lieutenants de l'armée ayant trois années de grade, il se trouve sûrement des sujets distingués qui, par une raison ou par une autre, ne se sont pas présentés à l'Académie, et que, même parmi les quatre-vingts exclus, il peut s'en rencontrer de très-capables. On n'a pas voulu négliger cette autre chance de recruter de bons officiers pour l'état-major, et voici comment on agit :

« Les colonels de l'armée sont invités à proposer aux généraux, et ceux-ci au général de Moltke, les officiers de leurs régiments qui se distinguent par l'étendue de leurs connaissances, le goût du métier ou leurs aptitudes. Le général de Moltke envoie aux officiers désignés des questions à étudier, des problèmes à résoudre, et, s'il les juge capables, il les appelle auprès de lui au grand état-major général. S'ils lui donnent là les preuves de qualités réelles, le général de Moltke les nomme officiers d'état-major et les emploie en conséquence.

« J'ai dit plus haut que, dans les états-majors des corps d'armée et des divisions les travaux d'écriture, stérile occupation pour des officiers, sont faits par des sous-officiers et des soldats, ce qui permet aux officiers d'employer leur temps d'une façon plus utile. Effectivement, en dehors du service proprement dit, les généraux leur donnent des questions militaires à étudier, et annuellement le chef d'état-major de chaque corps d'armée fait avec tous les officiers un voyage dit d'état-major, pour confirmer ou étendre les connaissances acquises. Les officiers du grand état-major général de Berlin font annuellement aussi, sous la direction même du général de Moltke, tantôt dans une province, tantôt dans une autre, un voyage semblable, dont la durée est de quinze jours à trois semaines. »

Tel est l'ensemble des dispositions qui règlent l'entrée au corps d'état-major prussien et l'avancement plus rapide de ce corps.

Ces sept années, gagnées sur la moyenne générale, permettent aux officiers d'état-major d'arriver jeunes au grade de colonel, et ils forment une sorte de pépinière de généraux, à la tête d'un très-grand nombre de régiments.

C'est ainsi que les généraux prussiens sont presque tous des hommes supérieurs par la science, la pratique, la généralité des connaissances et un grand sens de la guerre.

On en a eu un exemple dans presque toutes les batailles : on y a vu les généraux de brigade, inopinément dans des circonstances périlleuses, prendre, avec une précision vigoureuse, les dispositions nécessaires, et, quand les ordres supérieurs arrivaient, ils étaient toujours devancés.

A Spikeren, notamment, les généraux d'avant-garde allèrent au-devant de toutes les intentions des chefs de corps et d'armée : tous accouraient intelligemment au canon, changeant d'itinéraire ou levant le camp pour amener des

renforts, malgré des ordres précédents qu'ils modifiaient d'eux-mêmes en raison du combat engagé.

Chez nous, Bazaine laissait écraser Frossard ; de Failly n'envoyait que trop tard une division à Mac-Mahon.

Telle était l'armée prussienne : incomparablement plus nombreuse que la nôtre, bien commandée, bien outillée, bien nourrie, solidement constituée, elle devait nous écraser et nous écrasa bien plus encore par la faute de notre état-major général et de certains chefs de corps que par suite de notre infériorité en nombre et en matériel.

Si de Failly avait soutenu Mac-Mahon, si Bazaine avait appuyé Frossard, nous étions vainqueurs à Reichshoffen et à Spikeren.

L'ennemi lui-même admet cette probabilité.

N'est-il pas effrayant de songer que le gain des batailles dépend du bien joué de celui qui tient les cartes, et que ces cartes sont des armées ?

L'enjeu, de notre côté, était l'Alsace, la Lorraine, cinq milliards et le sang de cent mille Français !

CHAPITRE IV

L'ARMÉE FRANÇAISE

Dans les premiers jours de la lutte, nous n'avions à lancer contre l'Allemagne que 210.000 hommes, comme nous l'établissons par un tableau officiel ci-dessus publié.

Encore cette armée n'avait-elle ni ses services, ni son matériel au complet.

L'empereur et ses ministres ignoraient-ils la vérité ?

Non, à coup sûr.

Quelques jours avant qu'il fût question de lutte, le maréchal Lebœuf avait déclaré, au Corps législatif, que nous n'avions que 300.000 hommes sous les drapeaux ; et il avait avoué que « dans son état actuel, la garde mobile n'était guère qu'une force *inerte*, n'existant que sur le papier. »

Dans une brochure écrite par l'empereur lui-même, celui-ci avoue qu'il savait ne pouvoir mettre en ligne que 300.000 hommes ; mais il comptait sur des alliances, sur la mitrailleuse, sur une offensive énergique et prompte pour compenser l'infériorité du nombre.

Puisque l'empereur était instruit de cette disproportion énorme, pourquoi n'a-t-il pas pris des mesures sérieuses, efficaces, persistantes surtout, afin de rétablir l'égalité du nombre entre notre armée et celle de la Prusse ?

Il le tenta sous le ministère Niel ; mais il se heurta à des obstacles que lui-même avait créés : la routine obstinée des incapacités dont l'administration et les comités étaient encombrés, les manœuvres des favoris, les institutions



Le général Von Schmidt.

militaires créées par l'empire, enfin avant tout et surtout l'*intérêt dynastique* firent échouer tous les essais de réforme, dont le plus sérieux ne put réussir, même sous l'énergique direction du maréchal Niel, que la mort surprit à l'œuvre.

Il avait néanmoins réalisé des progrès et obtenu des améliorations notables; mais à sa mort le maréchal Lebœuf prit le contre-pied de toutes les mesures adoptées par son prédécesseur, et, plus que jamais, on vit les dilapidations et les abus ruiner l'armée.

Non que nous accusions la probité du maréchal, mais sa faiblesse.

Lassée d'un ministre de la guerre aussi vigoureux que Niel et qui troublait la quiétude de la cour, celle-ci imposa à l'empereur, fatigué lui aussi, un ministre moins inquiet du sort de la France, plus soucieux d'être bien avec l'entourage que le maréchal Niel ne l'était, incapable de déplaire à sa souveraine et aux généraux d'antichambre.

Le maréchal Lebœuf fut nommé, à la grande joie de la cour et de certains états-majors.

Ce ministre, on en était sûr, ne ferait rien qui pût déplaire.

La plus grande, la plus grosse faute du maréchal Lebœuf, fut de ne pas organiser sérieusement le service obligatoire pour tous.

On tenait à ne pas mécontenter les classes supérieures influentes, qui dirigeaient l'opinion, surtout dans les campagnes.

C'est pourquoi l'on n'admit point le système prussien du service franchement obligatoire.

On laissa subsister l'exonération; on ne prit qu'une partie du contingent; et, pour avoir l'air d'établir, au moins en temps de guerre, l'égalité entre les classes riches, dont les fils se faisaient exonérer, et les classes pauvres, on constitua la mobile; mais on savait que l'on ne créait point une force sérieuse.

On ne comptait que sur les huit cent mille hommes de la première partie du contingent, conservés sous les drapeaux pendant cinq ans, et à la disposition du ministre pendant quatre autres années.

C'était la chair à canon.

Sauf les bataillons de Paris, tenus en suspicion comme mal pensants, la mobile, composée surtout de fils de famille exonérés, aurait formé les garnisons à l'intérieur; c'était sa seule utilité.

L'ouvrier, le paysan, qui n'avaient pu racheter leurs enfants, les verraient au premier rang sous la mitraille; mais le peuple est habitué au sacrifice de son sang et ménage peu sa vie. Les riches, sentant leurs fils abrités derrière de bons murs, laisseraient le gouvernement entreprendre, poursuivre, terminer toute guerre qu'il lui plairait de faire, sans l'assourdir de leurs protestations bruyantes.

Nous disons bruyantes, car la bourgeoisie crie bien plus haut que le peuple et dispose de tribunes retentissantes.

Cette loi satisfaisait donc à ces deux buts du gouvernement : ne pas mécontenter les classes influentes; former l'armée d'éléments dociles et dévoués en la composant de paysans faciles à discipliner et à fanatiser pour l'empereur.

Pouvait-on cependant tirer de la mobile quelque chose de sérieux ?

Non.

Que pouvaient faire ces jeunes gens, venus souvent de douze kilomètres de distance, ayant à retourner, le soir, dans leurs foyers, 24 kilomètres à faire par conséquent? Pouvait-on leur demander de s'habiller, de s'assembler, de prendre leurs repas et de faire un exercice sérieux en un jour ?

C'était absurde.

Aux causes qui nous ont fait déchoir et qui ont affaibli l'armée, il faut ajouter cet esprit de routine qui fut, pendant si longtemps, favorisé sous l'empire, dans les commissions et dans les bureaux.

Ces bureaux de la guerre formaient une coalition d'intérêts puissants, de personnalités unies par de solides liens et présentant une résistance acharnée à tous les contrôles, à tous les progrès.

Ces bureaux, cantonnés dans leurs attributions comme en des forts, défendaient leur influence avec ténacité, regardaient toute innovation comme un danger, tout progrès comme une menace; ils s'opposaient systématiquement à toute réforme.

Leur force leur venait des gaspillages et des tripotages qui se faisaient sur les fonds militaires, les commandes, les marchés.

On a constaté un coulage de cent millions par an au ministère de la

guerre, et le rapport de M. Riant, du 20 septembre 1871, est venu mettre à nu cette plaie de la corruption des bureaux et de la cour.

« La guerre, dit le colonel d'Andlau, paraît tout à coup imminente, et les directions du ministère se trouvent en présence de difficultés inextricables, qu'elles n'ont pas voulu prévoir et qu'elles ne savent comment résoudre.

« Le désordre est à son comble dans l'administration de la guerre ; on s'y est écarté du but déterminé ; il n'existe plus de direction unique ; les ordres et les contre-ordres se croisent ; les directions agissent sans concert, chacune pour son compte ; les assurances les plus trompeuses sont données pour masquer les fautes ; les négligences, les insuffisances viennent ajouter encore aux difficultés du moment : c'est le chaos. »

La question des chemins de fer avait la plus haute importance ; les Prussiens et les Américains du Nord avaient tiré, dans les dernières guerres, un parti immense des voies ferrées ; elles étaient devenues des *objectifs*, c'est-à-dire des buts stratégiques : on livrait une bataille pour s'emparer d'une tête de ligne.

En France, on vit cette opinion incroyable se produire, que les voies ferrées n'avaient point l'importance qu'on leur attribuait ; les vieux généraux, accoutumés aux longues étapes, étaient hostiles à l'emploi de ce moyen de transport qui permit si souvent aux Prussiens d'amener sur le champ de bataille des troupes fraîches qui décidèrent de la victoire.

Le maréchal Niel, sur la question des chemins de fer, ne partagea point ces opinions surannées, et il la mit à l'étude.

Une commission, dite des voies ferrées, fut constituée. Elle avait préparé un immense travail dont le maréchal Lebeuf ne voulut pas se servir.

« Au moment même où l'on allait pouvoir profiter de tant d'études, dit le colonel d'Andlau, il signifia à la commission, par l'organe du général Jarras, qu'elle n'existait plus.

« Toutes les études préparatoires furent donc laissées de côté, et on s'en remit aveuglément à l'imprévu dès le premier jour. »

Continuant à apprécier le rôle des bureaux, le colonel signale les faits suivants :

« La deuxième direction (Infanterie, Recrutement) a eu la triste spécialité de fournir au Corps Législatif l'état d'effectif de l'armée que nous avons fait connaître plus haut, et qui permettait de compter sur quatre cent cinquante ou cinq cent mille hommes disponibles. Le rappel des réserves, qu'on prétendait assuré en quelques jours, a donné des résultats à peu près nuls. Cette déception est encore due au non-endivisionnement de l'armée, comme au système des dépôts régimentaires, incompatible avec la rapidité de la mobilisation. Envoyer des hommes du Nord s'habiller et s'armer dans le Midi, pour les renvoyer combattre sur la Moselle ou sur le Rhin, c'est un procédé administratif qui heurte le simple bon sens ; outre l'augmentation de dépense et la perte de temps, il en résulte une perte d'hommes momentanée que rien ne compense.

« Un ancien zouave abandonna sa position, au premier bruit de nos désastres, pour courir à Châlons et reprendre sa place dans les rangs du 1er régiment; on l'envoya s'équiper au dépôt, à Alger! Y a-t-il un exemple plus frappant des vices de notre ancienne organisation? »

Telles étaient les directions, et leur part de responsabilité est grande; celle des comités est plus grande encore.

Les comités des différentes armes, composés, contre toute logique, de personnalités trop âgées, contribuèrent beaucoup à notre mauvaise organisation.

Ils avaient une tendance inévitable à considérer comme excellentes les armes et les méthodes avec lesquelles on avait vaincu jusqu'alors.

La vieillesse rend conservateur; elle enlève au corps sa sève, à l'esprit sa netteté, à l'imagination sa puissance: les vieux militaires n'ont plus cette ardeur, cette verve qui lance les jeunes gens dans l'avenir.

Des comités de vieillards devaient tout paralyser: ce fut ce qui arriva.

Le comité d'artillerie se fit surtout remarquer par ses idées rétrogrades et son hostilité à tout progrès.

On n'en obtint qu'une réforme, et encore fallut-il l'éclatant succès du fusil prussien à Sadowa pour la lui arracher; ce fut celle du fusil à piston, que l'on remplaça par le chassepot.

Mais il fut impossible de faire admettre les canons d'acier se chargeant par la culasse.

Déjà, le maréchal avait montré une invincible répugnance à encourager l'aérostation militaire, qui devait rendre tant de services dans Paris.

La France n'eut donc pas de canons se chargeant par la culasse et ne disposa que d'une artillerie insuffisante comme rapidité de chargement, comme portée et comme quantité.

Ce fut une de nos infériorités les plus sensibles.

Le véritable motif des refus opposés à une réforme de notre artillerie fut, outre la routine obstinée des comités, l'engouement de l'état-major pour la mitrailleuse.

L'empereur, qui tenait à la réputation d'artilleur qu'il s'était faite, avait voulu, sinon inventer, du moins perfectionner un engin de destruction dont il attendait des effets foudroyants: on dépensa des sommes énormes en essais, en expériences, en tâtonnements, et enfin on arriva à constituer la mitrailleuse, sur laquelle on fonda tant d'espérances si peu justifiées.

On était parti de cette idée fausse que cet engin, qui envoyait une pluie de projectiles avec peu d'hommes pour la manœuvrer, suppléerait au nombre qui nous manquait.

Mais la mitrailleuse, utile pour la défense des places tirant à poste fixe, dans un rayon connu, est très-difficile à pointer juste en rase campagne; un peloton, armé de chassepots, fait plus d'effet qu'elle; et si l'ennemi s'approche du peloton, il reste des baïonnettes pour répondre aux baïonnettes, des soldats qui reculent, avancent, s'embusquent intelligemment; tandis que, menacée

par une charge, la mitrailleuse ne peut qu'être mise en retraite avant d'avoir rempli efficacement son œuvre à courte portée ; sinon elle court risque d'être enlevée.

De plus, n'envoyant la mitraille qu'à quinze cents mètres, elle est impuissante contre les canons, qui écrasent sous leurs projectiles, à distance de trois kilomètres, une batterie de mitrailleuses, incapable de riposter.

L'obus à balles, qui porte au loin et produit souvent jusqu'à soixante éclats est bien autrement meurtrier.

L'empereur crut malheureusement aux éloges, aux flatteries des courtisans ; il prit une confiance excessive dans son arme favorite, compta sur elle pour compenser les infériorités et fixer la victoire.

Il semblait que l'on disposât d'un engin mystérieux propre à foudroyer des bataillons entiers. On fit du mécanisme et des effets de la mitrailleuse un secret bien gardé et l'imagination publique en resta vivement frappée.

Comme tout fut caché sur la mitrailleuse, le contrôle des hommes compétents ne put s'exercer. L'entourage criait merveille ; personne n'y contredisait.

Il faut toujours se défier de ces prétendues inventions surprenantes, que l'on dérobe à la vue du public, il est rare qu'elles réussissent.

L'arme aurait néanmoins rendu des services et en rendit plus tard ; dans certaines circonstances, et, bien utilisée, elle est terrible ; mais que pouvaient en tirer des artilleurs novices à son maniement ?

On gaspilla, dans la fabrication de ces pièces, l'argent qui eût servi à doter l'armée de canons Krupp.

Une fois encore, la question dynastique, c'est-à-dire l'influence du souverain, était fatale à la patrie.

La croyance à l'efficacité des mitrailleuses fut telle, qu'on peut lui attribuer, en partie, la folle confiance avec laquelle on entreprit la guerre.

Si le comité d'artillerie fut coupable, celui d'infanterie ne le fut pas moins ; il faut ici étudier une question très-sérieuse de tactique pour comprendre quelle fut sa faute et à quel point il fit décimer nos bataillons, en maintenant un système de tactique qui exposait nos régiments en pâture au feu des nouvelles armes : canons à longue portée et fusils à tir rapide.

Cette question a une telle importance que nous devons la développer ; car elle explique nos pertes et nos défaites par le déplorable usage que l'on fit de l'infanterie dans toute cette guerre.

Nous prions le lecteur étranger à l'art militaire d'apporter une grande attention à ce qui va suivre : il saura pourquoi nous, qui avions la défensive, c'est-à-dire l'avantage de pouvoir tirer sur un ennemi obligé de marcher sur nous, nous avons perdu tant d'hommes.

On peut définir ainsi cette erreur de notre vieille tactique que le comité maintint :

Nous combattions par bataillon, au lieu de combattre par compagnie.

Supposons un bataillon en colonne qu'il s'agit de déployer : les compagnies

auront également, pour former la ligne de bataille, beaucoup de chemin à faire de flanc.

De plus, le bataillon, ployé en une seule colonne, présente une grosse masse.

Cette formation offrait un avantage alors que les feux ne portaient qu'à trois cents mètres, n'avaient pas une grande efficacité ; alors que l'artillerie n'avait ni la justesse, ni le tir allongé d'aujourd'hui ; elle donnait plus de solidité contre les charges de cavalerie et plus de force pour les charges de l'infanterie.

Mais cet avantage devient inutile à cette heure, en raison de l'extrême puissance du fusil nouveau, qui donne à une seule compagnie une force énorme de résistance contre la cavalerie ; tandis que, quand il s'agit d'aborder une position, plus l'attaque se divise en petits groupes, moins les assaillants souffrent du feu.

Le bataillon, *comme unité tactique*, forme donc une trop grosse masse sans aucun avantage et aboutit, au contraire, à faire décimer les hommes.

Les Prussiens, eux, avaient renoncé aux manœuvres par bataillon, pour adopter celles de compagnie ; ils avaient renforcé leurs compagnies à l'effectif de 250 hommes environ et ils avaient formé leurs bataillons de 4 compagnies en constituant la compagnie comme unité tactique.

Supposons donc une ligne d'un bataillon prussien ; il s'agit de le ployer en colonnes : chaque compagnie se replie sur elle-même, et l'on obtient quatre petites colonnes ; si l'on veut, on double celle du centre pour lui donner plus de force et en former un noyau de résistance et de ralliement : on a, dans ce cas, trois colonnes, tandis que chez nous on n'en a qu'une.

Or ces petites colonnes sont extrêmement favorables pour toutes les opérations : chaque capitaine a une initiative, une liberté de mouvements précieuse ; il fait embusquer son monde dans les plis de terrain, déplace, selon la nature des lieux, plus ou moins de tirailleurs, les appuie de *groupes* plus ou moins nombreux, abrite sa réserve à plus ou moins de distance, selon les ressources que le sol présente.

Ces colonnes ont une mobilité admirable ; elles sont maniables et souples ; les déploiements se font en très-peu de temps ; un bataillon ployé ainsi par compagnie se déploie en ligne en six fois moins de temps que celui qui est ployé en une seule masse.

Enfin ces compagnies sont si faciles à *défiler*, c'est-à-dire à dérober à la vue de l'ennemi, que nos soldats se sont plaints, pendant toute la campagne, de ne point voir les masses ennemies.

Les Prussiens avaient adopté en outre ce principe, qu'il fallait disposer en échelons les grosses masses de réserves, pour les amener successivement sur le terrain, en les tenant hors de portée pendant l'action, toujours dans le but de ne pas subir de pertes.

Les principes exposés dans la fameuse brochure du prince Frédéric-Charles

(l'Art de combattre les Français) firent le fond de la nouvelle théorie prussienne; l'armée les appliqua dans ses manœuvres, et ils furent signalés à nos autorités militaires.

Celles-ci trouvèrent cette tactique nouvelle très-inférieure à la nôtre.

« Le comité d'infanterie, dit le colonel d'Andlau, chargé de l'examen des nouvelles manœuvres, répondit qu'il n'y avait rien à emprunter à la Prusse.

« Notre infanterie se forma sur deux lignes comme à Châlons, comme au bois de Boulogne, sans se préoccuper des accidents du terrain ni de l'appui qu'elle pouvait y trouver. Partout elle s'offrit vaillamment à découvert aux coups de l'artillerie, sans but et sans utilité, jusqu'au moment où la marche des tirailleurs ennemis lui permettait d'entrer elle-même en action; la première ligne présentait un but invariable et facile à atteindre; la deuxième, à peine éloignée de 300 à 400 mètres, n'était pas plus épargnée par des projectiles dont la portée dépassait 2.500 mètres, et il s'ensuivait que des troupes qui auraient dû être fraîches et prêtes à de nouveaux efforts se trouvaient déjà atteintes, tristement impressionnées, affaiblies par des pertes sérieuses, avant même qu'on songeât à mettre en œuvre leur concours. Au lieu de masquer nos bataillons, comme le faisaient les Prussiens, et de reculer ceux de la seconde ligne, on crut remédier au mal en faisant coucher les hommes à terre; mais les obus ne les atteignaient pas moins, les pertes n'en étaient pas diminuées, et elles étaient d'autant plus regrettables qu'elles ne pouvaient produire aucun résultat.

L'esprit routinier était général dans les comités. Celui de la cavalerie s'opposa à toute innovation, et cependant il était encore plus urgent de réformer sa tactique que toute autre.

Il était hors de doute qu'en face du fusil nouveau et du canon à tir rapide, les grandes charges étaient impossibles : pas une seule fois, la Prusse, dans la guerre de 1866, n'avait pu employer en masse ses escadrons contre l'infanterie.

Un nouveau règlement fut rédigé et l'attention de notre comité fut attirée sur les changements à apporter dans l'emploi, et, par suite, dans les manœuvres de la cavalerie. Mais l'attitude de l'état-major de notre cavalerie fut plus fâcheuse encore que celle des comités d'infanterie et d'artillerie.

« Contrairement, dit le colonel d'Andlau, à ce qui se passait dans les autres pays, on vit chez nous les chefs de la cavalerie, son comité, s'opposer systématiquement à toute innovation et refuser dédaigneusement les leçons qu'ils auraient pu prendre chez nos ennemis. »

Aussi fûmes-nous surpris partout, n'étant pas protégés, comme l'ennemi, par un rideau impénétrable de cavalerie, et les grandes charges n'aboutirent-elles qu'à des boucheries.

Infanterie, artillerie, cavalerie, matériel, étaient donc chez nous dans la plus déplorable situation; et l'incapacité de notre intendance vint encore ajouter des désordres inouïs aux causes de défaites qui nous vouaient à l'invasion et à la honte d'un démembrement.

Quoi qu'on en ait dit, l'intendance a été atteinte dans sa considération par des actes qui ont publiquement déshonoré certains de ses membres; mais ce qui est plus grave encore que le vol possible, c'est l'incapacité prouvée.

Or l'intendance, avec un système de centralisation à outrance, de bureaucratie méticuleuse, des habitudes sédentaires, et cet idéal qu'elle s'est fait de nourrir les troupes de biscuit et de viandes salées, accumulées dans des magasins centraux péniblement transportés aux bivacs, l'intendance, impuissante à tirer des localités les ressources qu'elles offrent, à donner du pain frais, de la viande et des légumes quand l'armée est au milieu de régions qui en regorgent, l'intendance, qui a causé tant de souffrances, est en outre responsable d'une partie de nos défaites.

Nous allons voir maintenant comment notre armée était dirigée, dans le *détail* des opérations, par ses officiers d'état-major.

Ici encore nous nous appuierons de l'autorité du colonel d'Andlau.

Il est bon, en effet, d'étayer notre jugement de celui d'un officier supérieur de notre propre armée, qui, par ses lumières et son caractère, jouit de l'autorité la plus incontestable.

Les officiers d'état-major sont en quelque sorte les yeux, les bras, la voix d'un général, un déboublement de sa personne : ils sont chargés de porter ses ordres, de les faire exécuter, de relier entre elles les différentes armes, les différents services, de diriger les marches, les distributions de vivres, de munitions, d'établir les grand'gardes, de pousser des reconnaissances, de tout voir et tout prévoir.

En un mot, le général a une idée, un plan, une volonté, des intentions, mais il ne peut être partout à la fois : les officiers d'état-major se pénètrent de sa pensée d'ensemble, se chargent des détails et vont, chacun dans son service et suivant la mission qui lui est assignée, porter cette pensée du général, l'esprit qui a présidé à ses ordres, le souffle dont il est animé.

On voit quels hommes doivent être ces officiers, quelle science multiple il leur faut, quelles facultés ils doivent avoir : hommes de détail et d'ensemble à la fois, ils devraient représenter l'élite de l'armée.

Cela est ainsi en Prusse. « En France, dit un écrivain distingué, il en est malheureusement tout autrement, non par la faute des officiers de ce corps, mais par les vices mêmes de l'institution.

« Le premier danger qu'offre cette institution, c'est que le génie et l'artillerie, autrement dit les armes spéciales, ont des états-majors particuliers: les officiers s'y enferment dans leurs attributions, négligent d'étudier le jeu de l'infanterie et de la cavalerie, n'y ont pas de connaissances générales ; ainsi, au lieu d'être les liens de l'arme dans laquelle ils servent avec les autres armes, au lieu de généraliser les rapports, ils s'enferment de plus en plus dans une tendance fâcheuse à négliger tout ce qui n'est pas leur spécialité.

« De là cet absurde esprit de routine qui caractérise les comités du génie et de l'artillerie, la quintessence des états-majors des deux armes.

« D'autre part, l'état-major proprement dit, n'ayant aucune part à l'avan-



Le général Beutman.

cement dans les états-majors spéciaux, peu de relations avec eux, ne se préoccupe guère que de la cavalerie et de l'infanterie dans les divisions et les corps d'armée : il abandonne l'artillerie et le génie à eux-mêmes. Ses membres, ne cultivant ni la science du canonnier, ni celle de l'ingénieur, oublient vite les notions reçues, se désintéressent de ces deux armes et ne cimentent point leur union avec l'armée.

« Il en résulte une sorte de juxtaposition et non d'union entre les quatre armes ; leur action se contrarie ; elles se gênent souvent au lieu de s'entendre.

« Les comités d'infanterie et de cavalerie ont ces défauts de l'état-major dont ils sortent le plus souvent, et, faute d'apprécier les conditions nouvelles que fait un progrès d'artillerie à l'infanterie et à la cavalerie, on les voit repousser avec un ignorant dédain les modifications nécessaires.

« L'état-major général manque de pratique et d'aptitudes pour le génie et l'artillerie ; il est incomplet.

« Les états-majors spéciaux manquent d'horizon et d'idées générales.

« C'est une lacune énorme des deux côtés. »

Ainsi, chez nous, tout contribuait à nous perdre.

Et nous n'avions pas le nombre, puisque nous allions opposer en tout 220.000 hommes à 550.000 Allemands.

A qui la faute?

A l'empereur ?

Non.

A nous, à nous seuls !

Un peuple n'a que le gouvernement qu'il mérite.

Il ne fallait pas supporter vingt ans d'empire !

Il fallait réagir au lendemain du guet-apens du Deux Décembre.

Au moins, souvenons-nous.

Défendons la liberté et la République.

Nous aurons alors une armée nationale et nous pourrons défendre le sol de la patrie contre toute attaque.

CHAPITRE V

LA MOBILISATION

L'ennemi complétait sa mobilisation en vingt et un jours.

Par suite des plus faux calculs, on se figurait, au ministère, pouvoir masser à la frontière 320.000 hommes en douze jours.

Loin d'y arriver, nous fûmes en retard sur l'ennemi qui nous attaqua avant que nous fussions organisés, munis de nos réserves en vivres et munitions, avant que les réserves d'hommes fussent arrivées.

Notre armée présentait le spectacle du plus complet délabrement.

Au milieu de plusieurs milliers de dépêches adressées par nos généraux, au ministère, cris d'appels désespérés qui constatent le désordre dans lequel était plongée l'armée, nous en citons quelques-unes des plus navrantes :

On jugera de la situation.

Général de Failly à Guerre. — Paris.

« Bitche, le 18 juillet 1870.

« Suis à Bitche avec 17 bataillons infanterie. Envoyez-nous argent pour faire vivre troupes. Les billets n'ont point cours.

Général Ducrot à Guerre. — Paris.

« Strasbourg, le 20 juillet 1879, 8 h. 30 m. soir.

« Demain il y aura à peine 50 hommes pour garder la place de Neuf-Brisach ; et Fort-Mortier, Schlestadt, la Petite-Pierre et Lichtenberg sont également dégarnis.

Général commandant 2e corps à Guerre. — Paris.

« Saint-Avold, le 22 juillet 1879, 8 h. 55 m. matin.

« Le dépôt envoie énormes paquets de cartes inutiles pour le moment ; n'avons pas une carte de la frontière de France.

Général Michel à Guerre. — Paris.

« Belfort, le 21 juillet 1879, 7 h. 30 m. matin.

« Suis arrivé à Belfort ; pas trouvé ma brigade ; pas trouvé général de division. Que dois-je faire ? Sais pas où sont mes régiments.

Guerre à Général de Failly. — Bitche.

« Paris, le 21 juillet 1870, 4 h. 50 m. soir.

« Pas de revolvers dans les arsenaux ; on a donné 60 francs aux officiers pour en faire venir par le commerce.

Commandant 4e corps au major-général. — Paris.

« Thionville, le 24 juillet 1879, 9 h. 12 m. matin.

« Le 4e corps n'a encore ni cantines, ni ambulances, ni voitures d'équipages pour les corps et les états-majors.

« Tout est complétement dégarni.

Major-général à Guerre. — Paris.

« Metz, le 27 juillet 1870, 1 h. 12 m. soir.

« Les détachements qui rejoignent l'armée, continuent à arriver sans cartouches et sans campement. »

Maréchal Canrobert à Guerre. — Paris.

« Camp Châlons, le 4 août 1870, 8 h. 15 m. matin.

« Dans les vingt batteries du 6e corps d'armée, il n'y a en ce moment qu'un seul vétérinaire. Prière de combler cette lacune. »

Le major-général, qui croyait que le général Félix Douay, chef du 7e corps à Strasbourg, lui télégraphiait :

« Où en êtes-vous de votre formation ? où sont vos divisions ? L'empereur vous commande de hâter cette formation, pour rejoindre le plus tôt possible Mac-Mahon dans le Bas-Rhin. »

Le général était à Paris !

Le même jour, cette dépêche était adressée de Metz par l'intendant général au ministre de la guerre : « L'intendant du 1er corps m'informe qu'il n'a encore ni sous-intendant, ni soldats du train, ni ouvriers d'administration, et que, faute de personnel, il ne peut atteler aucun caisson, ni rien constituer. »

Napoléon écrivait : « Je vois qu'il manque du biscuit et du pain à l'armée. Ne pourrait-on pas faire cuire du pain à la manutention de Paris et l'envoyer à Metz ? »

Dépêche du général commandant Douai.

« Le colonel commandant le train m'informe d'un fait grave : sur 800 colliers restant à la direction de Saint-Omer, 500, destinés autrefois à l'artillerie, se trouvent trop étroits. Que faut-il faire pour parer à cette éventualité ? Il y a encore à Douai 700 colliers, dont les deux tiers se trouvent dans le même cas. »

Intendant 3e *corps à Guerre. — Paris.*

« Metz, le 24 juillet 1870, 7 h. soir.

« Le 3e corps quitte Metz demain. Je n'ai ni infirmiers, ni ouvriers d'administration, ni caissons d'ambulance, ni fours de campagne, ni train, ni instruments de pesage, et, à la 4e division et à la division de cavalerie, je n'ai pas même un fonctionnaire. »

Enfin le télégramme qui va clore cette série invraisemblable est la dépêche la plus folle que jamais général ait envoyée et que le ministère de la guerre ait reçue.

Nous n'avions pas assez d'hommes, il fallait au plus vite compléter nos forces, les envoyer à la frontière.

Le général commandant à Marseille avait 9.000 réservistes : de quoi représenter l'infanterie d'une division !

Mais il est encombré, il est gêné, fatigué de la présence de ces 9.000 hommes.

En pleine France, en plein Marseille, avec des ressources immenses, il est troublé : ces 9.000 réservistes lui pèsent.

Qu'imagine-t-il pour s'en débarrasser ?

De les envoyer en Algérie !

Ils étaient déjà à 250 lieues du théâtre de la guerre ; on les éloignera encore et on leur fera passer la mer.

Voici cette dépêche inouïe :

« J'ai ici 9.000 réservistes ; je ne sais qu'en faire. Pour me dégager, je vais les expédier sur l'Algérie, au moyen des navires qui sont dans le port. »

Enfin de Strasbourg partait cette dépêche navrante qui résume toutes les autres :

« Je manque de biscuit pour marcher en avant. Dirigez sans retard sur Strasbourg, tout ce que vous avez dans les places de l'intérieur. »

On se figure maintenant en quel état se trouvait notre malheureuse armée.

Les généraux se désespéraient ; quelques-uns perdaient la tête ; d'autres restaient insouciants, laissant aller les choses ; l'empereur était sombre, impuissant à remédier à rien, et il sentait déjà la défaite dont il était menacé.

On prétend qu'il eut des accès de morne tristesse et qu'on le vit pleurer au reçu d'un rapport constatant que l'offensive devenait impossible.

La déroute était dans l'air, la confusion dans les rangs, l'inquiétude sur les fronts, le pressentiment des désastres dans les cœurs.

A Metz, la population avait gardé un lourd silence à l'arrivée de l'empereur : la ville avait vu passer, non pas des troupes, mais des cohues.

Plus d'ordre, plus de surveillance, plus de discipline, des traînards innombrables, voilà quel était l'envers de l'armée ; et la ville avait assisté à ces scènes désolantes.

Elle ne se sentait pas protégée par ses forts, que l'on avait négligé de finir ; Metz la guerrière, qui avait fait front à tant d'ennemis et dont nul vainqueur

n'avait foulé les remparts, Metz la pucelle tremblait pour son honneur de cité vierge, menacée d'un outrage.

Elle se tut quand César entra dans ses murs : devinait-elle qu'il allait se rendre et non mourir ?

On dit qu'éclairé, comme cette ville, par son patriotisme, Mac-Mahon, dans une heure d'abattement, murmura devant un de ses aides de camp : « Nous marchons à notre perte, et pour la première fois je serai vaincu ! »

Le mot ne fut point démenti par l'événement.

Les soldats passaient, au hasard, vagues humaines poussées par des vagues, faisant place à d'autres, jusqu'à ce qu'une rencontre fortuite réunit ces groupes.

Effarés de se sentir secoués par cette houle, n'ayant plus la cohésion qui fait la force, sans vivres, sans distributions régulières, ils mangeaient de toutes mains tendues vers eux : à défaut de l'intendance, les habitants les nourrissaient.

Rien de plus fâcheux pour la dignité et la discipline.

Le soldat qui sent le vide dans les magasins, pense malgré lui à la maraude.

Cette fois, il n'y eut pas de rapines, de pillage, comme plus tard à Reims ; les bons éléments primaient encore les mauvais ; mais on s'apercevait déjà du mécontentement légitime de tant de détachements éparsà la recherche du pain.

Peu à peu, lentement, trop lentement, les corps se formèrent, mais non au complet ; derrière eux les réserves éperdues couraient toujours, arrivant sur des champs de bataille abandonnés, comme à Wissembourg, sautant du chemin de fer qui les amenait sur les baïonnettes de l'ennemi qui les massacrait.

A Paris, l'armée avait traversé la ville avec une vive allure ; à Metz, le soldat était déterminé, mais il y avait déjà une nuance de résignation dans la fermeté avec laquelle il promettait à la population civile qu'il ferait son devoir.

Le soldat a un sens exquis pour préjuger du sort des campagnes et de la perte des batailles : c'est un atome perdu dans un océan, mais cet infiniment petit est pénétré du fluide qui se dégage du heurt des flots ; il a ce sens intime du souffle qui les soulève ; on le mène, mais il sait où il va. Cette fois, il sentait qu'on le conduisait à la boucherie.

L'officier qui devait son épaulette à la faveur se montrait léger, outrecuidant ; mais l'autre était grave : il ne croyait pas, lui, qu'on soufflerait sur l'armée prussienne : Sadowa l'avait éclairé ; il avait jugé que c'était une victoire plus complète que Solférino ; le regard était ferme, assuré ; mais l'attitude était sévère, et il y avait dans les pensées un recueillement austère, qui se traduisait sur les traits.

Cette armée passait, laissant cette impression qu'elle ferait son devoir avec héroïsme, mais sans la foi au succès : l'espérance radieuse ne s'abritait plus sous les plis des drapeaux.

CHAPITRE VI

WISSEMBOURG

L'ennemi termina sa mobilisation, sans que nous fussions en état de l'inquiéter autrement que par la ridicule affaire de Sarrebruk, où le *petit prince* ramassa une balle morte.

Triste comédie !

Farce qui servit de lever de rideau au drame de l'invasion.

Les forces prussiennes avaient été divisées en trois armées.

L'ennemi, intelligent, n'admettait pas qu'un seul homme pût commander plus de quatre, cinq corps d'armée au plus.

Napoléon avait la prétention d'en diriger sept !

Aussi perdit-il la tête.

Il adopta un système défensif insensé qui consistait à vouloir couvrir tous les points à la fois.

Le 4 août, nos corps étaient toujours divisés, sans cohésion ; ils étaient répartis sur une étendue beaucoup trop vaste, et plusieurs de leurs divisions étaient *en l'air*, c'est-à-dire détachées si loin de tout soutien, qu'il était impossible de les secourir à temps.

Le 2e corps était à Forbach ; le 4e corps à Boulay ; le 3e corps à Saint-Avold ; le 5e corps à Bitche ; le 1er corps à Reichshoffen ; la garde à Metz ; la cavalerie de réserve à Pont-à-Mousson.

C'était, comme front de bataille, une ligne de trente lieues.

Non-seulement cette armée s'étendait de front sur une largeur de trente lieues, mais elle s'échelonnait sur une profondeur de douze à vingt lieues ; à ce point que la garde, réserve générale, aurait dû fournir deux longues journées de marche pour secourir l'aile gauche et quatre étapes pour renforcer l'aile droite.

Enfin les avant-gardes, sur beaucoup de points, étaient follement aventurées.

Tout homme intelligent comprendra, fût-il même peu familiarisé avec les questions militaires, que cette dispersion était contraire à tous les principes de stratégie : le bon sens indique que tous les corps d'une armée doivent être étendus de façon à pouvoir se développer sans difficulté, ce qui nécessite un certain espace entre les groupes divers ; mais que, d'autre part, il faut mesurer cette dispersion de telle sorte que la concentration puisse se faire en un jour, afin qu'en cas de bataille chaque corps puisse secourir les autres, au moins à la fin de la bataille.

Et, par suite du développement exagéré de la ligne de défense, nous n'avions que quelques divisions en état de secourir le 1er corps, qui allait être attaqué

à Reichshoffen, vers la droite ; de même pour le 2e corps, qui allait être abordé à Spikeren, vers la gauche.

De plus, cette armée restait toujours dirigée par un seul homme : l'empereur, dont nous avons démontré l'impuissance à régler les mouvements de pareilles forces.

Encore si nous avions eu deux groupes, avec la garde comme réserve générale !

Mais, nous l'avons dit, Napoléon III, par des raisons dynastiques, par infatuation de son mérite, par les intrigues des courtisans, s'obstinait à garder un commandement qui eût été trop vaste pour un homme de génie.

En face de cette malheureuse armée française, si étrangement commandée, s'avançaient trois armées prussiennes, souples, maniables, dont les trois chefs obéissaient à un plan général, mais restaient maîtres d'agir selon leurs inspirations et les circonstances.

Ainsi l'attaque de Wissembourg fut ordonnée par le prince héritier ; de même celle de Wœrthe.

L'attaque de Spikeren fut le résultat d'un ordre de Steinmetz ; le grand quartier général prussien, commandé en réalité par M. de Moltke, honorifiquement par le roi, n'avait pas cette vanité de vouloir imposer des ordres à longue distance. Après *conseil de guerre* des chefs d'armée, l'on arrêtait un plan, et la seule contrainte imposée aux généraux était de se conformer aux *intentions* de ce plan dans la mesure du possible.

Ce fut l'armée du prince héritier qui attaqua, dans Wissembourg, cette malheureuse division Douay détachée imprudemment du corps de Mac-Mahon pour occuper cette bicoque, véritable nid à bombes, sans importance stratégique.

Pourquoi la défendre alors ?

Parce que l'intendance, incapable de subvenir aux besoins de Mac-Mahon, lui demanda de défendre cette place qui avait une manutention.

Voilà pourquoi une division fut sacrifiée !

Cette affaire de Wissembourg est cependant glorieuse pour nos armes en raison de l'écrasante supériorité des forces ennemies et des pertes qu'il subit.

Il mit en ligne trois corps d'armée : le 2e bavarois, le 5e et le 11e prussiens, à 40.000 par corps, 16.000 hommes !

En étudiant le tableau des pertes de l'ennemi, on trouve des blessés dans tous les régiments bavarois ; la 21e division entière donna, le même tableau le prouve ; la 9e division du 5e corps fut aussi engagée tout entière.

Deux divisions furent en réserve.

Ce flot puissant vint battre une petite division de 5.500 hommes qui opposait 18 pièces inférieures aux 80 pièces de l'ennemi.

L'aspect du champ de bataille peut s'esquisser en quelques traits :

Dans un trou, au fond d'un entonnoir, Wissembourg, traversée par la Lauter.

Sur une colline du côté de Paris, un vieux château, le Yeissberg que nous occupons en même temps que la ville.

En face du Yeissberg, de l'autre côté de Wissembourg, les hauteurs de Sweegen et de Vindoff, par où viendront les Bavarois.

Au pied du Yeissberg, une plaine dont le fond est couvert de bois d'où déboucheront les Prussiens.

Si la plus coupable négligence n'avait pas présidé à notre organisation militaire, l'on aurait dû démanteler Wissembourg et ses lignes, établir des redoutes puissantes sur le Geissberg (montagne des chèvres), faire de cette position une citadelle d'avant-postes de défense facile.

Lorsque l'on voit le faible château qui couronne ces hauteurs tenir si longtemps, l'on ne doute point qu'appuyé de tranchées, devenu le réduit d'un bon système de fortifications passagères, il n'eût arrêté toute l'armée du prince héritier pendant plusieurs jours.

Mais là, comme à Metz, comme partout, le comité de défense s'était montré incapable, imprévoyant, endormi dans la routine.

Campé depuis le 3 août à Wissembourg avec ses 5.000 hommes, le général Douay n'était pas sans inquiétudes; il se sentait faible, sans soutien, exposé à être pris dans un coup de filet.

Derrière lui s'opérait cette série de mouvements dont nous avons parlé, concentrations à peine ébauchées que les contre-ordres de dispersions arrêtaient.

Aventuré au milieu de ces manœuvres indécises, résultat du trouble où se trouvait notre état-major général, le général Douay devait être la première victime expiatoire des fautes commises.

Il était préoccupé d'une attaque possible, car il fit opérer, à quatre heures du matin, sous la pluie qui tombait depuis la veille, une reconnaissance par un bataillon d'infanterie et par sa cavalerie qui rentra sans avoir rien vu.

Comment la cavalerie du général de Septeuil, une forte brigade, ne s'étendait-elle pas en protection permanente bien au delà de Wissembourg?

Pourquoi cette insignifiante reconnaissance qui ne reconnut rien?

Pourquoi des détachements de nos escadrons n'éclairaient-il point à longue distance les abords d'une division aussi aventurée ?

C'est ce que l'on ne peut comprendre.

Ce fut la constante erreur de cette guerre de ne pas se couvrir de cavalerie, de ne point fouiller, à une journée de marche en avant, le terrain devant soi.

Si la brigade avait signalé dès l'aube l'immense déploiement des forces adverses, le général Douay aurait pu demander des renforts ou un ordre formel de retraite au général Ducrot.

Mais, rassurée par le retour de la reconnaissance, la division préparait la soupe du matin, quand l'ennemi fut signalé : le lecteur se rappelle que ce furent les Bavarois qui commencèrent l'attaque.



Le général Frank

L'ennemi paraît. — C'était une avant-garde bavaroise qui débouchait au nord de Wissembourg, sur les hauteurs un peu au-dessous de Sweigen, et qui, établissant une batterie sur la croupe de la montagne, canonnait la ville.

La surprise était complète; l'émotion et le trouble furent grands au début : beaucoup des nôtres couraient par la campagne en quête de bois et d'eau; les obus tombaient sur les foyers fumants où cuisait le repas des soldats; les tentes s'abattaient au milieu de la confusion générale, et des lignes de faisceaux se renversaient avec un cliquetis d'acier retentissant.

De toutes parts et confusément, les hommes accouraient aux fronts de bandière; il y eut tumulte et brouhaha : mauvais début pour un combat.

Cependant, l'énergique général Douay prit sur-le-champ une détermination et improvisa un plan, imposant bientôt sur toute la ligne l'ordre et le silence.

Un bataillon du 74e occupait déjà la place; on le soutint, comme nous l'avons dit, par trois bataillons de turcos.

Puis, sur les hauteurs, on fit occuper le Geissberg par le 50e de ligne : deux bataillons.

Deux bataillons du 74e furent d'abord envoyés vers l'extrême gauche du côté de Klimbach et bientôt ramenés vers le Geissberg.

C'étaient toutes les forces dont on pouvait disposer.

En occupant Wissembourg, le général, nous l'avons démontré, commettait une faute; mais elle lui avait été imposée par ordre : ses instructions portaient de défendre la place.

Entre celle-ci et les hauteurs du Geissberg, il y a une trouée; l'ennemi, débouchant d'Altenstadt, y traversant la Lauter, pouvait s'introduire entre la place et les collines, coupant ainsi la retraite à la garnison.

Si l'on voulait tenir dans Wissembourg, il fallait donc occuper Altenstadt : cette tête de pont importante couvrait la trouée et les abords de la ville. Mais, du moment où l'on se serait décidé à occuper ce pont et cette localité, comme l'ennemi pouvait passer la Lauter au Bienvald-Moulin ou à Scheibenhard et tourner Altenstadt par Schleithal-Gutlenthen, il eût été indispensable d'établir toute la ligne de bataille derrière les vieilles lignes de Wissembourg, tout le long de la Lauter, en plaine, sous le feu plongeant et d'écharpe des hauteurs de Steinfeld et de Windoff.

Le général Douay n'avait pas assez de monde pour risquer une pareille partie, et c'est à tort que M. de Moltke, dans la relation du grand état-major prussien, lui reproche cet abandon d'Altenstadt comme une faute.

Le général n'occupa donc que Wissembourg et les hauteurs du Geissberg, espérant opérer à temps la retraite de la garnison laissée dans la ville en couvrant la trouée par l'occupation de la gare du chemin de fer.

Par malheur la mort l'empêcha de mener à bonne fin son plan, qui peut-être eût réussi complétement, et qui, du reste, ne manqua qu'en partie.

Bombardement de la place. — Cependant le canon bavarois tonne toujours et l'infanterie ennemie se déploie.

Pour lui faire face, le bataillon du 74e se répartit sur les remparts et autour des portes qu'il garda.

Un bataillon de turcos, le 2e, s'établit à la porte de Landau, en avant de la lunette qui en couvre l'accès.

Les deux autres bataillons de turcos se retranchent dans la gare et dans les magasins du chemin de fer, en même temps que dans une vieille redoute des lignes de Wissembourg.

L'attaque ne porta, dans toute cette première phase, que sur la ville.

Le deuxième corps bavarois, commandant Hartmann, s'avançait par les montagnes en suivant la route qui descend à Wissembourg par Obersterback et Sweigen.

La quatrième division, général de Bothmer, était en tête; la 8e brigade, général Maillinger, formait l'avant-garde.

Le général de Bothmer, qui, au début, n'avait que très-peu de monde sous la main, place deux batteries au milieu d'un petit plateau peu favorable, à 500 mètres en avant de Sweigen; il fait garder ces douze pièces par le 10e chasseurs et le 3e bataillon du 5e régiment.

Le bataillon du 74e, du haut des remparts, et les turcos, dans les vignes qui couvrent les pentes, font feu de tirailleurs et gênent beaucoup l'ennemi.

Une batterie française établie un peu en avant de la gare, sous les murs de la place, tire aussi sur l'artillerie ennemie, mais sans succès, faute de voir les pièces, perdues que sont celles-ci au milieu d'une verdure épaisse.

Les deux batteries prussiennes sont dans une situation assez défavorable ; leurs vues sont masquées par les vignes ; elles ne peuvent tirer que sur la place au juger ; mais les coups portent.

Bientôt plusieurs incendies éclatent, et, des toits des maisons, les flammes s'élancent en gerbes au milieu d'épais tourbillons de fumée que l'humidité de l'atmosphère empêchait de se lever.

La ville est donc bombardée sans sommation, sans délai, contrairement à tous les usages : le droit des gens exige l'envoi d'un parlementaire.

Les habitants, indignés de cette violation des lois de la guerre, s'exaltent contre l'ennemi ; les plus déterminés préparent cette résistance qui coûtera si cher à la population.

Au fond des caves on charge déjà les vieux fusils qui doivent faire feu plus tard, si l'ennemi entre : la conduite des Bavarois les met hors la loi et montre d'avance en quel dédain ils tiennent les règles d'humanité consenties par toutes les nations civilisées.

La ville a comme un sinistre pressentiment du sort qui l'attend et des horreurs qui vont se commettre : les citoyens restent sombres ; les femmes ont aux yeux des regards farouches ; des cris de colère et de désespoir saluent chaque obus qui effondre un mur.

Les turcos, dans les vignes, poussent leurs rauques clameurs de bataille et s'agitent avec frénésie, brandissant leurs armes, défiant l'ennemi, bondissant avec fureur, se livrant aux ardeurs de la lutte avec une rage effrénée.

Du dehors et du dedans, on apporte les blessés sur des civières rougies ; le sang tache le pavé de la vieille cité alsacienne, et la grande voix du canon traverse l'espace, couvrant tous ces bruits et portant au loin les échos du combat.

La lutte devint très-vive en peu d'instants : des renforts arrivant aux Prussiens, ils accablent quelques compagnies de tirailleurs qui défendent les dehors de la place ; les turcos, décimés, reculent déjà débordés.

Mais une batterie française, sur les hauteurs du Geissberg, entre en action ; ses projectiles sillonnent l'air par-dessus la ville ; ils accablent l'artillerie prussienne, mal placée pour la riposte ; les turcos s'entraînent et s'enflamment à ce succès ; ils font une poussée qui leur redonne le terrain perdu ; mais une batterie prussienne vient s'installer sur la colline de Windoff ; elle est en belle position : elle prend les turcos de flanc et notre artillerie d'écharpe. Les canons d'acier se chargeant par la culasse affirment dès cet instant leur supériorité ; le tir est rapide, précis et d'une justesse inouïe ; notre batterie ne répond qu'avec peine, et ne se maintient que par le dévouement des servants.

Une autre batterie survient à Windoff : elle appuie la première ; puis toutes

deux poussent en avant, trouvent une sorte d'éperon de montagne qui est d'un kilomètre plus rapproché de Wissembourg; les douze pièces se développent. Les unes prennent position pour continuer le duel d'artillerie contre nos canons impuissants; les autres se placent de façon à cribler la ville, les remparts, et surtout l'infanterie qui est dehors.

Attaque de l'infanterie bavaroise contre le bataillon de turcos devant la porte de Landau. — Dès la première heure la méthode prussienne se dessine, et nous sommes accablés par les obus au début de l'action.

L'action énervante, démoralisante de l'artillerie se fait sentir peu à peu; les hommes qui sont exposés à ce feu meurtrier, dont le bruit énerve, dont les explosions fatiguent, les hommes qui sentent l'infériorité de nos canons, finissent par perdre l'enthousiasme et par se battre avec une extrême lassitude morale et physique.

Le général bavarois, qui n'a d'abord en ligne que le 10e chasseurs et un bataillon du 5e d'infanterie, reçoit des renforts et dessine une attaque de front par une forte ligne d'infanterie de cinq mille hommes, gardée sur ses flancs par deux bataillons ayant une énorme réserve et donnant contre un petit bataillon de turcos, écrasé par l'artillerie.

Cette poignée d'hommes était seule en présence de toute une masse, et les rangs du petit bataillon étaient labourés par une grêle de balles et d'obus.

Ils ripostent avec un acharnement inouï; ils résistent pendant trois heures...

Par malheur, ils n'ont pas eu le temps de prendre leurs sacs au camp; ils n'ont donc pas leur réserve de cartouches; leurs munitions sont épuisées.

Ils ont perdu la moitié de leur effectif, presque tous leurs officiers, qui, par un point d'honneur exagéré, restent debout, sans abri, sous les balles.

La fusillade de l'adversaire redouble, la nôtre s'éteint.

Alors l'ennemi prononce une offensive irrésistible en raison de ses forces.

Les tirailleurs bavarois doublent leur ligne, s'appuient de groupes nombreux qui, dans leur tactique, sont désignés sous le nom d'essaims; les sections de réserve suivent à distance; quatre mille hommes descendent en cet ordre, et les turcos sont refoulés sous l'action d'un feu dévorant et sous le poids d'une masse considérable qui les tourne.

Ils chargent, ils tiennent avec cette colère qui est le fond de leur tempérament; ils se ruent à la baïonnette, ils s'enracinent au sol pour ne pas reculer; mais un orage de fer et de plomb les fait rouler jusqu'à la porte de Landau, à laquelle ils arrivent en tourbillonnant.

Ils échappent à la poursuite en se mettant à l'abri du tir des remparts et ils se replient décimés et exténués vers la gare, sans munitions, laissant les Bavarois se heurter au pied des murailles.

Ils font en vain deux tentatives, l'une contre la porte de Landau, l'autre contre celle de Bitche. Ils sont repoussés et doivent se contenter de garder ces deux portes pour empêcher une sortie des nôtres. Les Bavarois attendent dès

lors que les Prussiens rentrent en ligne. Là commence la deuxième phase de la bataille.

DEUXIÈME PHASE

Entre temps, le 5e corps prussien marchait sur Wissembourg et lançait une brigade d'avant-garde en deux colonnes sur la Lauter.

L'une de ces colonnes (58e prussien) débouchait par la trouée d'Altenstadt que, faute grave, nous ne défendions pas ; le colonel Rex, chef de la colonne, avait devant lui la gare de Wissembourg, défendue par deux bataillons de turcos (le troisième luttait dans les vignes contre les Bavarois).

Ce colonel lança un bataillon contre la gare

La grande route, suivie par ce bataillon, court entre le chemin de fer et les vieilles défenses ruinées appelées *lignes de Wissembourg* ; deux bataillons de turcos étaient embusqués dans les bâtiments mêmes de la gare, derrière les levées de terre de la voie ferrée et dans les tranchées des *lignes*.

Ces troupes d'Afrique, rompues aux ruses de la guerre de montagne, avaient dressé à l'ennemi un piége admirablement dissimulé ; ventre à terre, les armes basses, tapis sous les haies, dissimulés contre les talus, l'œil ardent et le corps immobile, les turcos attendaient les Prussiens.

Le colonel Rex commit la faute de ne pas faire fouiller le terrain par quelques cavaliers ou tout au moins par des tirailleurs ; le 1er bataillon du 58e et 500 hommes du 5e bataillon de chasseurs s'avançaient le long de la route et s'enfonçaient dans l'embuscade.

Tout à coup, à droite sur les lignes de Wissembourg, la fusillade se déroule en longs serpents de flammes ; le talus du chemin à gauche s'illumine d'éclairs et, en face, un rideau de feu s'élève devant la colonne ; les hauteurs du Geissberg semblent s'allumer comme un volcan ; c'est la batterie de mitrailleuses qui tire ; ses volées de biscaïens passent en rafales meurtrières au milieu de cet orage de plomb qui bat la colonne sur son front et sur ses flancs.

Elle s'arrête, flotte, recule et va fuir.

Mais le colonel Rex répare son imprudence en lançant les fusiliers du 58 (1.000 hommes) en soutien, les dirigeant contre les talus de la voie ferrée ; cette forte masse donne contre une ligne de tirailleurs très-mince et les pousse malgré une courte et très-vive mêlée ; il était impossible à un cordon de troupes aussi faible d'arrêter cette forte poussée.

Ce mouvement préparait la mise en batterie de six pièces prussiennes qui débouchent au galop, s'installent et foudroient la batterie de mitrailleuses, pendant que la colonne renforcée fait tête et tient plus ferme, bientôt débarrassée des coups de mitraille.

En effet, là comme toujours, les mitrailleuses ne peuvent tenir contre les pièces ennemies qui les accablent d'obus ; deux caissons sautent. Le général Douay meurt dans cette catastrophe et nos pièces se retirent.

Les deux bataillons du 58e et les chasseurs entretiennent le combat en

attendant l'arrivée de renforts qui sont en vue, car le gros du 5e corps arrivait en ce moment.

Il était dix heures.

L'artillerie du 5e corps entre en action à Windoff et en avant d'Altenstadt. — Le général de Kirchbach, chef du 5e corps, atteignait alors Altenstadt, se rendait compte de la situation et prenait la résolution de pousser l'offensive et de donner l'assaut à la gare.

Il dispose d'une artillerie puissante; il prépare les attaques par une furieuse canonnade.

Par son ordre, trente pièces (trois batteries) s'établissent à Windoff et foudroient la gare et la ville; ce fut un furieux orage d'artillerie. Sous Altenstadt, une batterie renforce celle qui était installée sur la voie : ces douze pièces canonnent de front les bâtiments du chemin de fer.

Souvent, selon la méthode prussienne, ces quarante-deux pièces concentrent leur action sur un seul point, tantôt sur une porte, tantôt sur un bataillon, tantôt sur la gare; alors cent vingt projectiles tombent par minute sur un espace étroit. Il y a deux détonations d'obus par seconde; tout croule, tout s'enflamme, tout périt. Le fer et le feu déchirent et dévorent les bâtiments et les hommes.

Attaque et prise de la gare. — Le gros du 5e corps s'avance vers Altenstadt, le général de Kirchbach hâte sa marche et parcourt, de sa personne, toute la ligne du combat : il engage le 58e à pousser contre la gare et va porter assurance de secours aux Bavarois, toujours en échec devant la porte de Landau; il les anime et les pousse à l'attaque.

Il croit devoir s'exposer au feu, il se montre sous les balles, il excite les troupes.

Le colonel Rex, secouru bientôt par de gros détachements arrivant successivement, enlève le bataillon qui occupe la route; il le lance en avant.

Le mouvement est devenu possible, car une colonne de chasseurs dégage la droite du 58e en débusquant nos tirailleurs d'une vieille redoute et des anciens retranchements, dits lignes de Wissembourg.

D'autre part, nous avons vu le talus du chemin de fer occupé par les Prussiens, qui n'ont plus d'adversaires qu'en face d'eux.

Mais les turcos, concentrés dans une vaste construction, sont irrités de subir la canonnade qui les décime et dévorés du désir de se venger : ils sont sous le coup de l'exaltation qui leur fait oublier la mort s'abattant sur eux.

Malgré les obus, ils restent inébranlables à leurs créneaux, derrière les murs du bâtiment dans lequel ils sont retranchés; de ce vaste enclos, ils dominent la longue avenue droite bordée de peupliers; leurs balles enfilent toute cette vaste voie; les arbres et les hommes sont hachés par la fusillade meurtrière des nôtres.

Trois cents turcos font un feu roulant; c'est un flot de plomb qui balaie la route; en dix minutes, près de vingt mille balles sont tirées.

Deux compagnies prussiennes se jettent dans les fossés, mais deux autres restent sur l'avenue et à découvert; les Prussiens, qui se sont ébranlés, ralentissent leur course.

Le major Gronefeld tombe en cherchant à entraîner les soldats qui fléchissent; les officiers se dévouent: ils sont en avant, mais leur groupe est criblé et il fond sous les balles.

Bientôt un lieutenant, que quelques officiers entourent encore, commande le bataillon.

Tous excitent leurs hommes par des hurrahs; mais le feu est si intense que le soldat résiste à l'entraînement; alors le lieutenant Baron (un descendant des réformés français exilés par l'édit de Nantes) saisit le drapeau et se jette en avant: suprême ressource pour donner l'élan.

Blessé, il continue de courir, et les compagnies décimées le suivent, appuyées par les forces qui sont à droite et à gauche de la route.

En ce moment, les turcos plient.

L'ordre venait de leur arriver de battre en retraite.

Tout en se retirant, ils font tête; ils tiennent dans le faubourg, ils arrêtent l'ennemi par des charges à la baïonnette, ils reculent lentement jusqu'aux dernières maisons du faubourg.

Ils s'arrêtent une dernière fois en combattant avec un héroïque entêtement, mais ils sont tournés par des chasseurs du 5e bataillon; ceux-ci ont suivi la Lauter, débusqué des tirailleurs des lignes de Wissembourg, enlevé une redoute effondrée et occupée par un petit peloton; ils apparaissent derrière les turcos.

Ces derniers se jettent avec des cris stridents sur les chasseurs et s'ouvrent un passage à la baïonnette; ils se replient sur les pentes du Geissberg, envoyant leurs dernières salves à leurs adversaires, qui sont épuisés et reprennent haleine.

Les Prussiens tenaient la gare et allaient fermer à la garnison de Wissembourg la retraite par la porte de Haguenau.

Le bataillon du 58e prussien trouva la porte inoccupée d'abord, et il allait pénétrer, comme nous le verrons plus tard, quand la garnison, chassée de tous côtés par les Bavarois vainqueurs, arriva de rue en rue jusqu'à cette porte, où eut lieu le dernier engagement que nous décrirons après avoir raconté la prise de la porte de Landau.

Prise de la porte de Landau. — Nous avons laissé les Bavarois devant la porte de Landau et devant celle de Bitche.

Le général prussien de Kirchbach était venu encourager les Bavarois, promettre le secours de son corps (5e) et donner un élan nouveau.

Des renforts considérables appuient les compagnies engagées sous les rem-

parts ; on amène du canon pour battre en brèche et abattre la porte et le pont-levis.

A ce moment, les trente pièces de Windoff tonnaient comme nous l'avons décrit.

Il s'agissait d'obtenir d'elles un concours efficace pour déloger les défenseurs du rempart, dont le feu gênait l'établissement de la batterie de brèche que l'on voulait hisser sur la contre-escarpe même.

Les batteries de Windoff suspendent un instant le feu contre la gare et le dirigent sur la ville : les obus écrêtent les remparts ; des volées de quinze ou vingt projectiles battent le couronnement des murailles, et les défenseurs de la place sont couverts d'éclats de fer et de pierre.

Les incendies dévorent la cité.

La position devient si périlleuse que la garnison ralentit le feu.

Les Bavarois hissent aussitôt deux pièces sur la contre-escarpe et ils envoient sous la voûte de la porte de Landau une trentaine d'obus qui éclatent avec fracas, tuant tout ce qui cherche à tenir dans cette fournaise.

Aussitôt des soldats, armés de haches, grimpent le long des piliers de la porte et coupent les chaînes du pont-levis, sur lequel un soldat du 11ᵉ régiment, nommé Schroll, passe le premier : derrière lui deux bataillons entrent dans la ville ; à leur suite, des compagnies du 5ᵉ régiment et du 14ᵉ y pénètrent.

Le massacre. — Les habitants se sentaient perdus.

Les nouvelles les plus alarmantes circulaient dans les rues pavées d'obus et sillonnées d'éclairs.

On avait annoncé que les Bavarois massacraient les blessés dans les faubourgs et fusillaient les habitants sans merci ; on avait vu du haut des murs les vainqueurs égorger des turcos mourants et sans défense ; des bandes de civils, fuyant vers la ville, avaient été saluées par des salves meurtrières.

Le bombardement sans sommation avait annoncé ces horreurs.

On craignait tout d'une soldatesque brutale et féroce : mourir pour mourir, mieux valait se battre et tomber en se défendant.

Tous ceux qui purent se procurer une arme et des cartouches le tentèrent ; mais bien peu avaient des fusils.

Quelques armes de chasse, des chassepots ramassés dans les rues, des fusils à piston de la garde nationale, mais peu ou point de cartouches pour les charger, telle fut la suprême ressource des Wissembourgeois.

Ils luttèrent aux portes et aux fenêtres de leurs maisons éventrées par les projectiles ; ils firent çà et là des efforts héroïques, impuissants, dangereux.

Les Bavarois, qui avaient commis déjà, hors la ville, des cruautés que rien ne justifiait, agirent en brutes exaltées par la victoire ; ils faisaient voler les portes en éclats à coups de crosse, sautaient dans les chambres et éventraient tout sans pitié ; ils ressortaient les poches pleines de bijoux volés et les baïonnettes rougies.



Le colonel Saint-Régls

Derrière eux, des cadavres gisaient sur les planchers, dans des mares de sang...

La capitulation. — Pendant que les Bavarois s'attardaient à ce massacre barbare, la garnison, ralliée très-difficilement, se repliait sur la porte de Haguenau en passant la Lauter : barricadant les ponts, elle arrêta les progrès de l'ennemi, qui occupa la mairie et la place du Marché.

Le bataillon du 74ᵉ espérait gagner le Geissberg, pensant que les turcos tenaient encore à la gare et que le passage était libre ; mais les Prussiens, à la suite du combat de la gare et de la retraite des deux bataillons de turcos, étaient arrivés devant la porte de Haguenau.

Le petit bataillon du 74ᵉ, très-faible en face de l'ennemi, si nombreux déjà dans la place, devait faire tête partout, soutenir et dégager des compagnies compromises.

Enfin, quand toute la garnison fut ralliée, il devint impossible de sortir.

Devant la porte, l'ennemi était embusqué ; au delà, sur le chemin de retraite, les pentes du Geissberg se couvraient de Prussiens.

Plus d'espoir !

Le bataillon se maintint, lutta, défendit le passage de la Lauter contre les Bavarois, la porte contre les Prussiens ; quand il manqua de cartouches, il demanda la capitulation et l'obtint.

Les Prussiens firent 500 prisonniers.

Les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 47ᵉ entrèrent, occupèrent les remparts et établirent la communication avec les Bavarois, maîtres de l'autre partie de la ville.

Le pillage et les assassinats continuèrent...

Le 5e et le 11e corps, qui avaient déjà commencé l'assaut du Geissberg, étaient au fort du combat sur ce point (1).

TROISIÈME PHASE

Les Bavarois avaient d'abord couronné les hauteurs, bombardé la ville et rejeté un bataillon de turcos dans la ville : première phase.

Le 5e corps prussien, débouchant par la trouée d'Alstentadt, avait pris la gare et débusqué les deux autres bataillons de turcos qui se repliaient sur Geissberg. Wissembourg et un bataillon de ligne étaient au pouvoir de l'ennemi : deuxième phase.

Le Geissberg tenait toujours ; déjà le 2e corps prussien avait entamé l'action contre lui ; c'était la troisième phase qui commençait.

Nous ferons observer au lecteur que l'attaque du Geissberg par le 11e corps prussien fut commencée au moment même où le 5e corps prussien enlevait la gare.

Le 11e corps prussien, commandé par le général Bosc (encore un protestant émigré), déboucha de la forêt de Buzenval.

Il avait en avant-garde la 42e brigade, qui prit les armes à huit heures du matin en entendant le canon des Bavarois tonnant contre Wissembourg.

Le chef du 5e corps prussien s'entendit avec celui du 11e, pour que cette 42e brigade, quoique non soutenue encore par le gros du corps d'armée, encore éloigné, menaçât l'extrême droite française du Geissberg.

Cette brigade nous inquiéta beaucoup en effet, quoiqu'elle ne s'engageât pas tout d'abord.

Mais cette menace d'un mouvement tournant était suffisamment indiquée pour rendre la résistance difficile et hésitante sur l'extrême droite française.

Lorsque, plus tard, survint la 22e division, cette brigade prononça son offensive.

Mais pendant qu'elle figurait l'arme au pied, formant l'extrême gauche prussienne, tant que durèrent la première et la deuxième phase de la lutte, la 41e brigade, survenue vers onze heures sur le terrain, recevait l'ordre de combler le vide entre le 5e corps qui marchait sur la gare et la 42e brigade installée à Schleithal.

Bombardement des hauteurs du Geissberg. — Ce fut cette 41e brigade qui soutint d'abord seule tout le poids du combat contre le Geissberg.

(1) Dans la brochure du général Ducrot (*Réponse à l'état-major prussien*), on lit cette accusation très-nette de trahison, portée par le général Robert, au sujet de la prise de Wissembourg :

« On m'a dit, en outre, qu'une poterne avait été ouverte aux Bavarois, au moment décisif, par des agents qu'ils avaient aussi réussi à introduire dans la place. »

Il serait à désirer qu'une enquête prouvât cette assertion, qui semble sérieuse.

La gare n'était pas enlevée, et pendant quelque temps cette troisième phase de la lutte se passa simultanément avec la seconde. Nos tirailleurs bordaient le chemin de fer depuis l'embranchement jusqu'à Guleithoff; ils s'échelonnaient sur les pentes du Geissberg, au milieu des plantations.

La 41e brigade s'avance, elle est assaillie par un violent feu de chassepots au moment où elle se développe; notre artillerie, tout entière sur les hauteurs en ce moment, produit d'abord un effet puissant contre l'infanterie ennemie; mais malheureusement son tir est éteint bientôt.

La terrible ligne des 30 pièces placées sous Windoff et qui entraient en action concentre ses projectiles sur nos batteries; deux batteries du 5e corps, qui protégeaient l'attaque de la gare que nous avons décrite et qui s'opérait en cet instant, joignent l'action de leurs douze pièces à ce bombardement et s'attaquent surtout à nos mitrailleuses, qui tiraient contre les troupes dirigées sur la gare.

(Nous avons déjà constaté que ces mitrailleuses furent obligées à une prompte retraite.)

Deux batteries du 11e corps tiraient aussi de la lisière du bois.

C'était en tout cinquante-quatre pièces qui tonnaient contre les hauteurs, dont vingt-quatre continuellement, et trente (celles de Windoff) par intermittence, quand elles suspendaient le bombardement de la place.

Nos batteries essayèrent en vain de résister, de riposter, de tenir; elles changèrent d'emplacement, elles parurent et disparurent à l'improviste, mais elles furent toujours inondées par un tel flot de projectiles qu'elles reculaient sous cette poussée des obus.

Mort de Douay. — Le général Douay sentit que le danger était imminent, que l'attaque contre la gare réussirait et que Wissembourg serait pris avec sa garnison si l'on n'ordonnait pas la retraite. Il envoya donc au général Pellé, qui commandait les turcos, l'ordre de se replier lentement, en tenant néanmoins le plus longtemps possible pour couvrir la retraite du bataillon du 74e par la porte de Haguenau.

Douay s'avança ensuite pour étudier les dispositions de l'ennemi devant le Geissberg et pour essayer de maintenir les mitrailleuses en action contre les assaillants de la gare, sur lesquels elles avaient produit effet.

Mais en ce moment, nous l'avons déjà dit, les batteries prussiennes réunirent tous leurs feux contre les mitrailleuses.

C'est un des principes de tactique prussienne de concentrer ainsi sur une batterie ennemie, pendant un certain laps de temps, le tir général de tous les canons en ligne; il en résulte des effets foudroyants; les projectiles arrivent de tous côtés, tombent comme une grêle fouettée en tous sens par des vents contraires, et s'abattent en tourbillon sur un seul endroit.

Le terrain est creusé, bouleversé, sillonné, crevassé par les projectiles qui fouillent la terre, s'enfoncent, éclatent, soulèvent des gerbes de débris, de

fragments d'obus et de cailloux ; au milieu de cet orage, les artilleurs tombent, perdent le calme nécessaire, ne peuvent plus manœuvrer et pointer.

Les chevaux s'abattent, les caissons sautent...

Il faut reculer.

Ce fut ce qui arriva.

Le général se trouva au milieu d'une de ces tempêtes de projectiles ; en un instant un nuage de poussière et de fumée, une averse de fer et de pierres enveloppa les mitrailleuses et l'état-major du général ; deux explosions d'avant-train augmentèrent le fracas et les chances de mort ; la batterie fut compromise ; une pièce fut culbutée ; on enleva les autres au milieu de ce désordre et on les abrita derrière un pli de terrain.

La fumée se dissipa ; le cadavre du général était étendu sur le sol...

Il avait eu le trépas d'un héros. Surpris par cette foudroyante concentration des feux, il n'avait pas voulu reculer alors que ses artilleurs mouraient, alors qu'il leur avait demandé un effort ; il resta sur son cheval de bataille, impassible comme une statue équestre ; il fut de bronze au milieu de cet ouragan déchaîné autour de lui ; le fer put le renverser, mais non briser son courage.

Ce général, qui brava ainsi la mort certaine par un scrupule de loyauté vaillante, ce chef qui voulut s'associer à l'effort surhumain demandé à une poignée des siens pour le salut de tous, cet homme de cœur enfin qui eut cette délicatesse exquise dans les choses d'honneur, Douay, le plus généreux soldat de l'armée française, n'a que faire de la légende qu'on a inventée ; et, pour que sa mâle figure plane immortelle sur le souvenir de ce combat, il n'est pas besoin d'une fable qui le rapetisse, quand la vérité le grandit à la taille de ceux qui vivent éternellement dans le cœur d'une nation.

Victime de l'incapacité de ceux qui dirigeaient nos armées, il est à la tête de ce défilé lamentable de cent mille morts qui va passer sous nos yeux attristés.

Le général Douay, qui mourut dans ce combat, était l'un de ces trois frères, généraux tous trois, que l'armée considérait comme étant des plus braves et des plus habiles.

Abel Douay, grand et beau soldat, imposant et sympathique, était adoré de sa troupe ; il avait un courage franc, solide, généreux, qui le portait à se prodiguer au feu ; peut-être avait-il trop de chevalerie dans l'âme pour commander dans cette guerre méthodique où l'homme devient machine, où les mathématiques jouent un rôle prépondérant, où tout se décide par le jeu de l'artillerie, où la bravoure trop ardente est imprudence.

Toutefois, tombé au fort de l'action, il ne peut être qu'imparfaitement jugé.

On ne saurait dire comment il eût opéré la retraite ; il la commanda un peu tard peut-être, mais encore à temps.

S'il n'eût pas été tué à dix heures du matin, moment où il venait de se déterminer à évacuer Wissembourg, peut-être eussions-nous perdu très-peu de monde, après avoir très-glorieusement résisté.

Il est déplorable qu'au sujet de sa mort des écrivains fantaisistes aient cru devoir inventer une légende absurde de désespoir qui déshonorerait la mémoire de ce vaillant homme, si l'histoire laissait cette fable s'accréditer.

On a prétendu que le général, *à la fin de la journée,* voyant sa division vaincue, aurait voulu, seul, pousser à l'ennemi et chercher la mort.

C'est faux.

Le général fut tué à dix heures du matin, par l'explosion des caissons de la batterie de mitrailleuses placée sur les hauteurs ; il s'était un peu trop aventuré en avant pour reconnaître l'effet des pièces ; mais il n'avait pas eu cette lâcheté de chercher à ses angoisses un dénouement dans le trépas.

C'eût été une défaillance.

A cette heure, du reste, rien n'était absolument perdu ; la retraite était possible ; le général s'y décidait ; il l'eût opérée peut-être très-brillante.

En tout cas, il se devait à la France et à ses soldats.

Rien ne peut justifier la légèreté des auteurs de la fable qui a cours encore aujourd'hui, car rien ne les autorisait à supposer ce qu'ils ont écrit.

Ni le moment, ni les circonstances de cette mort ne permettaient de la présenter sous ce jour fâcheux au point de vue de la fermeté d'âme et de la discipline.

C'est abdiquer toute fermeté, manquer à ses plus impérieux devoirs, que de se faire tuer quand un combat menace de se transformer en désastre.

Tout officier de cœur doit se roidir contre la fortune adverse et sauver le plus possible de ses soldats ; si, vers l'issue de la journée, quand tout est perdu, quand la retraite est opérée, un général incapable se reconnaît inutile au pays, dangereux même, coupable de la déroute, s'il croit devoir se punir du sang versé en donnant le sien, qu'il cherche l'oubli et le pardon dans l'éternel sommeil, soit !

Mais en plein combat, qu'il s'abandonne et qu'il abandonne les siens, c'est d'un lâche !

Et jamais homme de guerre ne tint en main loyale plus brave épée de combat que le général Abel Douay.

Il mourut au matin, non à la fin du jour, faisant un peu plus que son devoir, s'exposant sans doute, mais aux obus de l'ennemi seulement, et non aux balles ; après sa chute, le combat dura quatre heures encore !

Et s'il n'eût pas succombé, s'il n'y eût pas eu intérim dans le commandement, l'ordre d'évacuation de Wissembourg serait parvenu à temps ; la garnison n'aurait pas été forcée de capituler.

Nos pertes auraient été moins douloureuses et l'ennemi aurait payé chèrement un succès de peu d'importance.

Dans la brochure du général Ducrot, rectifiant les erreurs commises par la *Relation de l'état-major allemand*, nous trouvons le précieux témoignage suivant, apporté par le général Robert, alors officier d'état-major de Douay.

Le général proteste vigoureusement.

« Non, dit-il, le général Douay ne s'est pas fait tuer de désespoir : il savait,

quand la mort l'a frappé, qu'il pouvait compter sur l'énergie de ses troupes et que sa ligne de retraite était assurée pour le moment où il jugerait nécessaire de se replier vers vous. Il est mort tout simplement en accomplissant, trop bravement peut-être, mais en tout cas avec sang-froid, un des devoirs de son commandement. Il a été tué au moment où, pour observer les mouvements de l'ennemi, il s'était porté avec nous sur ce sommet des Trois-Peupliers, où se trouvait alors notre batterie de mitrailleuses, dont pour la première fois nous expérimentions les effets, et près de cette ferme de Schafbusch, où j'ai dû faire établir une ambulance improvisée et vers laquelle je l'ai fait transporter en même temps que le capitaine d'état-major du Closel, blessé près de lui ; c'est là que j'ai dû me résigner à les laisser l'un et l'autre, au moment de notre retraite, avec nos autres blessés relevés aux environs, *parce que notre division n'avait alors, vous le savez, ni une seule voiture d'ambulance, ni même un seul cacolet.* »

Telle est la vérité sur la mort de Douay et nous serions heureux si M. Jules Claretie, un écrivain républicain, voulait rectifier dans son œuvre, lue par un million de Français, l'énorme erreur qu'il a commise à ce sujet, erreur excusable, si l'on considère que cette histoire fut écrite un peu précipitamment, au lendemain même de nos désastres.

M. Jules Claretie est trop l'ami de la vérité pour ne pas étudier la question et reconnaître qu'il s'est trompé en cette circonstance.

Le général Pellé prend le commandement. — Le général Douay mort, le commandement passait aux mains du général Pellé : malheureusement, il fallut une heure (de 10 à 11) pour que la nouvelle de cette mort parvînt à ce dernier et qu'il arrivât de Wissembourg sur le Geissberg.

Il en résulta un retard fâcheux, et le bataillon du 74e, pris dans Wissembourg, s'en fût retiré probablement à temps sans ce fâcheux incident.

Le général Pellé recevait la direction de la lutte à une heure difficile ; il exécuta la retraite avec sang-froid, envoyant partout l'ordre de se replier.

Nous avons vu les turcos abandonner la gare et revenir sur la hauteur ; ils prennent leurs sacs au camp et, comme ils sont décimés, on leur fait commencer les premiers la retraite générale, pendant que deux bataillons du 50e et deux bataillons du 74e soutiennent l'assaut dirigé sur les hauteurs.

La garnison de Wissembourg a capitulé et toute l'action de guerre va se reporter sur les collines.

C'est alors que, comme période de temps, commence réellement la troisième phase ; l'action du 11e corps a jusqu'alors été simultanée avec celle des deux autres.

Quelques incidents, dans Wissembourg, continuent, il est vrai, la deuxième phase ; mais ils ne sont plus liés à ce qui se passe sur le Geissberg ; nous avons du reste raconté ces épisodes.

Aspect du château de Geissberg. — Le général Pellé, certain d'être inévita-

blement tourné par les masses qui s'avançaient, résolut de ne défendre les crêtes que pendant le temps nécessaire pour faire subir des pertes à l'ennemi : cette résistance permettait au gros de nos bataillons de se replier.

Une garnison de trois cents hommes fut désignée pour occuper le château de Geissberg; elle devait se sacrifier au besoin pour prolonger suffisamment la lutte.

Le château du Geissberg est un solide bâtiment dont les murailles ont quinze pieds d'épaisseur; il est très-élevé et il occupe une position dominante sur une crête.

Il est entouré d'une cour extérieure et il possède une cour intérieure.

La face nord, qui regarde la ville, a des portes de chêne que le canon seul peut abattre; la face sud est aussi percée de quelques entrées pareilles.

Les fenêtres sont étroites, favorables aux assiégés; elles ont vue au loin et elles dominent les cours.

Les trois faces du nord, de l'est et du sud sont enveloppées d'une houblonnière à quelque distance en avant, deux cents mètres environ.

La face ouest, par laquelle la retraite de la garnison pouvait s'opérer après la sortie par une des portes, regarde une colline à quelques cents pas : trois peupliers couronnent cette hauteur.

Enfin, un potager descend par terrasses successives dans la direction de Wissembourg; il fut occupé et fournit des positions échelonnées à la garnison.

L'assaut. — Jusqu'alors la 41e brigade (11e corps) a maintenu sa position, formée sous la protection des batteries.

Elle a terminé son déploiement; elle reçoit ordre d'avancer contre Guleithoff, en même temps que la 42e brigade, d'abord maintenue à Schleithal, prononce son mouvement vers Riedseltz et que le 5e corps, laissant quelques bataillons à la porte de Landau, monte vers le Geissberg.

Nous allons d'abord suivre cette 41e brigade : son premier objectif était Guleithoff.

Le colonel Grolmann avec deux bataillons (2e du 8e et 2e du 87e) tournait Guleithoff par la gauche : le colonel de Colomb avec deux autres bataillons (fusiliers du 87e et 1er du 80e) tournait la droite.

Ces deux groupes repoussent nos tirailleurs, atteignent le chemin de fer; puis celui de gauche s'empare des houblonnières et des maisons. La brigade ensuite monte les rampes de la montagne, et quelques compagnies du 87e parviennent sur la face sud du château en même temps que les colonnes du 5e corps arrivent sur la face nord.

Nous retrouverons bientôt ces compagnies engagées dans une vive fusillade avec la garnison et soutenant le combat jusqu'à l'arrivée des soutiens et de l'artillerie.

Suivons maintenant la marche du 5e corps.

Après la prise de la gare, sûr que Wissembourg allait bientôt se rendre, le colonel Rex, qui avait enlevé cette gare, détachait de sa colonne (première

avant-garde du 5ᵉ corps) trois compagnies (deux du 58ᵉ et une du 5ᵉ chasseurs), qui opéraient leur jonction avec la seconde avant-garde, que les Prussiens appelaient le *gros* : ces compagnies se plaçaient à l'extrême droite. Ce *gros* s'était séparé de la colonne Rex pour traverser le Bienvald. Ce *gros*, colonne de Bothmer (général prussien), forma le centre d'attaque, bientôt appuyé par la 18ᵉ brigade ; la 9ᵉ division se trouva de la sorte presque toute en ligne. De la colonne Rex, deux compagnies du 58ᵉ vinrent former la gauche et se relier au 80ᵉ du 11ᵉ corps, qui attaquait les faces ouest et sud.

La 9ᵉ division (5ᵉ corps) se reliait donc avec les troupes du 11ᵉ corps.

En arrière, la 10ᵉ division (5ᵉ corps) s'apprêtait dans Altenstadt à soutenir la 9.

Tout le 5ᵉ corps est donc sur le terrain.

D'autre part, la 22ᵉ division, qui a traversé la Lauter, arrive comme réserve de la 21ᵉ ; tout le 11ᵉ corps est en bataille.

Avec le 2ᵉ corps bavarois dans Wissembourg, le total des troupes engagées est de 105.000 hommes au feu, tant pour l'attaque que pour le soutien.

Et ces 105.000 hommes disposent de 232 pièces dont beaucoup sont en batterie.

N'est-ce pas un honneur impérissable pour les 5.000 hommes de Douay, avec leurs 18 pièces, d'avoir forcé l'ennemi à déployer toutes ces forces, de l'avoir tenu en échec de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi, de lui avoir tué autant de monde qu'il en tua ?

On voit quelle ligne formidable montait au Geissberg, défendu par une poignée de braves gens. Nous insistons sur ce détail, car les historiens prussiens ont caché la vérité avec une sorte de honte :

Au nord, la 9ᵉ division, sauf deux bataillons.

Au sud, la 41ᵉ brigade.

Plus au sud, la 42ᵉ.

Enfin l'artillerie et la cavalerie !

Soit 30.000 hommes pour l'action directe, pour le combat proprement dit contre le seul château du Geissberg !

Ils avaient eu à Wissembourg même le 2ᵉ corps bavarois, en tout 55.000 hommes.

En ce moment, ils n'avaient pas deux mille hommes devant eux.

On va voir quelle fut la lutte et quelles pertes l'ennemi subit.

La vaste ligne de bataille s'ébranle, tambours battants ; nous avons vu la 41ᵉ brigade aborder les hauteurs par le 80ᵉ.

Le 5ᵉ corps l'aborde, lui, par une compagnie du 47ᵉ et le 7ᵉ régiment (grenadiers du roi), qui devance les autres.

Quelques détachements français tiennent d'abord dans la houblonnière ; ils sont débusqués, mais ils tuent le major Winterfeld.

La houblonnière est occupée par plusieurs bataillons qui font feu ; on prépare une colonne avec trois compagnies des grenadiers du roi (9ᵉ, 12ᵉ, 11ᵉ ; —



Le général Marchal

700 hommes) : elle sort de la houblonnière et s'élance à découvert contre le château : le major Kaisenberg la commande.

La garnison française, qui se sent destinée à une capitulation inévitable, est résolue à ne l'accepter qu'après avoir tenu jusqu'à la dernière extrémité.

Elle ne se trouble pas, malgré son faible effectif ; elle garde un sang-froid merveilleux ; bien groupée à tous les étages et jusque dans les combles, elle attend que la colonne soit sortie des houblonnières.

Tout à coup, les fenêtres se hérissent de canons de fusil, les meurtrières et les créneaux s'illuminent des lueurs de la fusillade qui crépite et roule. Le château s'enveloppe d'une auréole de fumée rougeâtre qui le couronne au faîte, tandis que de la base aux toits il se ceint d'écharpes de feu ; à chaque étage, la colonne est sous une pluie de plomb.

Elle n'a que deux cents mètres à franchir ; c'est un bond à faire d'un élan.

Mais si le soldat allemand marche, se laisse entraîner le plus souvent jusqu'à courir, tant le prestige du chef est puissant, dans ces heures d'écrasement où la fusillade est intense, on ne peut que le maintenir et le pousser par des efforts inouïs, par des exemples héroïques, par l'empire et la force de la discipline.

De là des pertes énormes.

Les officiers de la colonne se dévouent, crient et menacent, brandissent

leurs épées et s'élancent ; mais la troupe est affreusement décimée : l'officier portant le drapeau tombe, et l'aigle est haché.

Le major de Kaisenberg ramasse la hampe, le pavillon déchiré, élève ces débris et pousse en avant en lançant un hurrah.

Trois balles le renversent.

Le lieutenant Siméon relève l'étendard et s'affaisse en jetant l'aigle à un sergent qui rassemble les débris et les cache.

Cinq autres officiers sont à terre, mais la colonne est soutenue par un mouvement tournant de 500 hommes des 5e et 8e compagnies : elle arrive, dans le sang et sur les cadavres, au pied des murs.

Elle a laissé derrière elle trois cents hommes qui pavent de leurs corps le chemin suivi.

Impossible d'escalader les murs.

Les survivants regardent derrière eux ; ils aperçoivent les cadavres sur la voie du retour, se sentent abrités au pied même des murailles, n'osent plus les quitter et se collent contre l'abri.

Pour les fusiller, les Français auraient dû se pencher à mi-corps hors des fenêtres et subir les décharges partant de la houblonnière ; ils sentent que ce détachement ne peut rien et le laissent blotti là où il est.

Du côté sud, un détachement du 87e a profité de l'attaque tentée au nord ; pendant que la garnison fait tête de ce côté, trois cents hommes se glissent vers le point opposé, franchissent les obstacles et arrivent par surprise jusque dans la cour intérieure.

Ils sont signalés ; on les arrête par un feu très-rapide ; beaucoup tombent ou fuient ; quelques-uns se cachent, s'embusquent dans des réduits et entretiennent la fusillade, mais sans oser sortir de leurs embuscades.

Les généraux prussiens demandent de l'artillerie à tout prix ; on presse l'arrivée des canons qui débouchent enfin des chemins creux et apparaissent.

Le général de Kirchbach, qui s'était porté jusqu'à la houblonnière, dirige vers la colline des peupliers, à l'ouest, plusieurs bataillons et 24 pièces.

En ce moment, une batterie française qui avait été fort maltraitée se repliait en abandonnant une pièce faute d'attelage; la plupart des chevaux avaient été tués, deux compagnies du 58e prussien et une compagnie de chasseurs aperçoivent cette pièce et veulent l'enlever ; une cinquantaine d'hommes du 74e français la défendent avec un admirable dévouement ; des artilleurs accourent avec six chevaux pour dégager le canon, mais le feu des 800 Prussiens abat hommes et chevaux ; le détachement ennemi s'empare de la pièce en passant sur le corps de ceux qui la défendaient.

Ce fut un sergent-major, nommé Meyer, qui, le premier, toucha au bronze de la pointe de son sabre.

Les forces lancées vers l'ouest, sur la colline des Peupliers, par le général de Kirchbach, appuient le détachement qui vient de prendre ce canon : la hauteur est débordée par la gauche ; de grosses masses s'avancent.

Un bataillon français en retraite défend un instant avec énergie la position et se replie ; le château est cerné sur quatre faces.

Mais le général de Kirchbach reçoit une balle au cou ; il a été bien près de subir le sort du général Douay.

Il quitte le champ de bataille assuré du succès.

Partout l'artillerie surgit des pentes.

Sur toutes les faces, un cercle de canons et de baïonnettes se forme menaçant ; plus de cinquante pièces vont anéantir le château.

La garnison, sommée de se rendre, avait refusé jusque-là; on apercevait des combles nos bataillons en retraite, trop rapprochés encore.

Mais en ce moment ils disparaissaient à l'horizon.

Alors les officiers consentent à se rendre.

Ils sortent avec leurs soldats que l'ennemi compte quand ils ont jeté leurs armes...

Ils étaient deux cents!...

Les Prussiens se jetèrent dans le château; se refusant à croire qu'ils avaient en face d'eux toute la garnison, ils fouillèrent l'immense bâtiment.

Ils n'y trouvèrent que cent sept tués ou blessés.

La retraite. — La division française opéra sa retraite sur trois colonnes dans la direction de Climbach ; elle ne fut pas poursuivie...

Les troupes engagées dans l'assaut du Geissberg étaient maintenues par la résistance de la garnison, et leurs pertes les avaient jetées dans une certaine confusion.

Les officiers, moins nombreux dans les régiments prussiens que dans les nôtres, avaient été très-éprouvés; dans certaines compagnies, les sergents commandaient; une confusion extrême régnait parmi les vainqueurs, et l'ordre fut difficile à rétablir dans le premier moment.

Un bataillon des grenadiers du roi avait perdu 13 officiers sur 23, un autre 10; le 3e bataillon du 7e d'infanterie en avait perdu 11, et le 1er bataillon du 58e, 12.

On peut apprécier, par ces chiffres, l'état où se trouvaient les régiments d'avant-garde et les vraies raisons pour lesquelles nos bataillons ne furent point poursuivis.

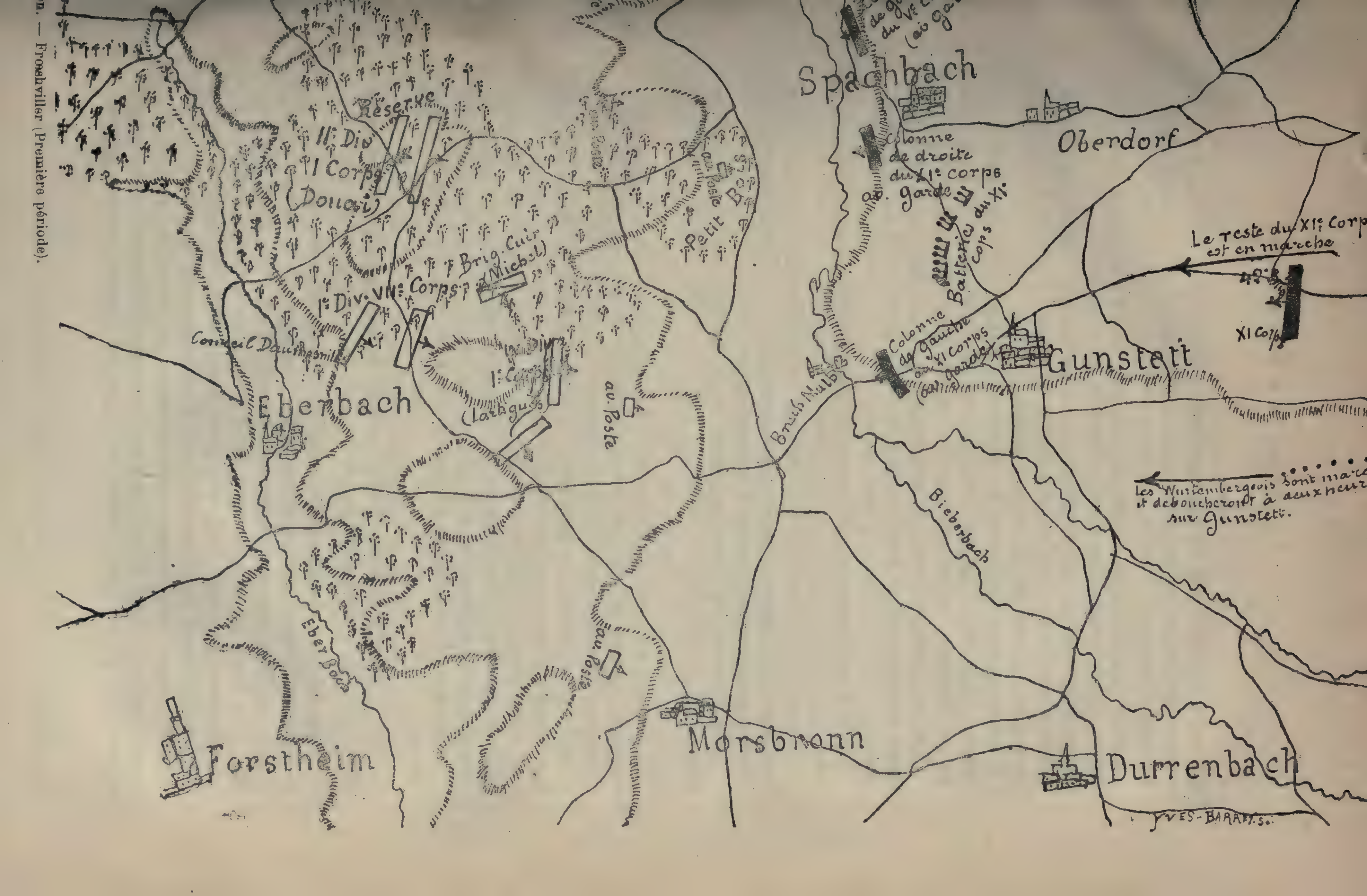
On voyait nos colonnes se retirer fièrement, mutilées, mais ayant rendu coup pour coup à cette puissante armée contre laquelle elles venaient de soutenir une lutte de géants.

Enlèvement d'un groupe de réservistes. — La lutte n'était cependant pas terminée complétement : un incident que nous allons citer prouve que, contrairement aux assertions du colonel Borbstaedt, qui fait de si étranges calculs, la 42e brigade tout entière figura au feu et donna même en partie : elle fut engagée sur Riedseltz.

Un de ses bataillons, 1er du 88e, et quelques hommes du 11e bataillon des



Vue d'ensemble de la bataille



n. — Frœshviller (Première période).

chasseurs attaquèrent le village, qui était défendu par des réservistes de toutes armes venant des dépôts et qu'un train avait amenés aux régiments de la division Douay.

Ces détachements, qui avaient cherché longtemps leurs corps respectifs, étaient dirigés en plein combat sur leur division.

Ces hommes firent tête, se défendirent de leur mieux, battirent en retraite sur Haguenau, et ne laissèrent aux mains de l'ennemi qu'une trentaine de prisonniers, surpris dans le premier moment.

Il y avait parmi ces prisonniers des hommes appartenant au bataillon de chasseurs à pied de la division Douay, aux 96e et 78e de ligne : ces trois corps étaient détachés loin du théâtre de la lutte; ils n'y prirent aucune part.

Mais les historiens allemands ne manquent pas d'affirmer que ces régiments furent engagés et ils en citent, comme preuve, qu'on leur a fait des prisonniers.

Ceux-ci appartenaient aux détachements de réservistes surpris dans Riedseltz.

Ce qu'il faut déplorer, c'est que certains historiens français ont eu le tort de commettre la même erreur, et ils ont même poussé la légèreté jusqu'à faire figurer un régiment de zouaves à Wissembourg.

Nous espérons qu'ils rectifieront ces assertions fâcheuses et tout à fait fausses.

Exécutions sanglantes après la lutte. — Les Allemands, dans l'exaltation du triomphe, se montrèrent féroces; les Bavarois se firent particulièrement remarquer par leur cruauté et leur insolence.

Maîtresse de la ville, la soldatesque allemande pilla et assassina avec une sauvagerie qui rappela les plus mauvais temps du moyen âge : sur le terrain, elle acheva les blessés; après le combat, elle cherchait partout les mourants pour terminer leur agonie à coups de baïonnette. Rien ne saurait rendre ces scènes sanglantes comme le récit des témoins oculaires; nous empruntons à M. Albert Duruy, volontaire au régiment de turcos, les pages émouvantes qui suivent.

C'est d'une lettre de M. Duruy, publiée le 24 septembre 1871, dans la *Liberté*, que nous tirons ces citations :

« Quand nous avons commencé notre retraite, dit M. Duruy, une nuée de Bavarois, qui s'étaient jusque-là cachés dans les vignes, s'élancèrent à travers champs jusqu'aux maisons situées entre le chemin de fer et la porte sud de la ville. C'est dans ces maisons qu'avaient été transportés nos blessés, qui n'avaient pu rentrer en ville. Il y en avait partout : dans les caves, dans les chambres et jusqu'au grenier. Les brutes d'Allemagne arrivaient à travers les vergers attenant à ces maisons, fusillant tout ce qui se montrait, habitants et soldats, brisant à coups de fusil portes et fenêtres, tirant de force les femmes et les enfants des caves où ils s'étaient réfugiés, et se faisant ouvrir les portes

des chambres. On avait beau leur dire qu'il n'y avait plus un homme valide, que tous les soldats et officiers qui avaient été transportés là étaient blessés, ils ne voulaient rien entendre. Dans une chambre que le propriétaire montre à tous les visiteurs français, et qui garde encore la trace des balles, se trouvait le lieutenant de ma compagnie, le brave Vuillemin, blessé, dès le commencement de l'action, d'une balle au-dessus du genou, qui lui avait fracassé l'os. Il était étendu sur un lit : cinq ou six turcos, tous grièvement blessés, gisaient par terre auprès de lui. Les Bavarois entrent : dix au moins s'élancent sur ces malheureux et les achèvent, séance tenante, à coups de baïonnette. Ils prennent Vuillemin, le jettent par terre, le tirent hors de la maison, et se mettent à le traîner par sa jambe cassée, en poussant des exclamations de joie féroces, jusqu'au pied d'un arbre, où l'on s'apprêtait à le fusiller, quand, par hasard, un docteur (non pas un officier) arrive et met fin à cette boucherie. Ce récit, je le tiens du lieutenant Vuillemin, que j'ai retrouvé là-bas sur son lit de douleur, commençant à peine à marcher, malgré les soins dévoués dont il est l'objet chez ceux qui l'ont recueilli. C'est un homme d'honneur, s'il en fut : on ne le démentira pas non plus, celui-là !

« Dans une autre maison, trois turcos s'étaient réfugiés au grenier et cachés dans la paille. On les découvre, on les saisit, on ouvre la fenêtre, on les précipite sur le pavé de la cour où ils se brisent les reins. Un seul échappe à la fureur tudesque ; il était parvenu à s'enfouir si profondément dans la paille qu'on ne l'avait pas aperçu ; mais on le retrouva mort quatre jours après.

« A côté, dans une auberge (je pourrais citer le nom du propriétaire), se trouvait le capitaine Tourangin. Blessé d'une balle à la jambe et d'une autre à la poitrine, il n'avait pas une heure à vivre : ils la lui ont volée. Quand ils arrivèrent, il fit signe à la fille de l'aubergiste, qui était restée bravement près de lui à le soigner, et voulut lui remettre un portefeuille, qu'il destinait sans doute à sa jeune femme. Les Bavarois arrachèrent brutalement des mains de la jeune fille ce portefeuille qui contenait peut-être un dernier adieu ; puis, à coups de baïonnette, ils l'achevèrent, malgré les supplications et les cris d'horreur des gens de la maison.

« Un peu plus loin, le lieutenant Grandmont gisait dans un champ de pommes de terre. Le malheureux avait les deux bras cassés, une jambe fracturée et deux balles dans la poitrine. Des soldats l'aperçoivent remuant encore et criant au secours. Ils le prennent pour cible, déchargent leurs armes sur lui et fracturent son autre jambe. Il a vécu un mois, grâce aux bons soins du docteur O..., qui le recueillit un soir ; vingt personnes l'ont entendu, à son lit de mort, raconter cet odieux attentat.

« Je n'en finirais pas, si j'entreprenais de vous redire toutes les scènes de cruauté. — Parmi toutes les dépositions que j'ai recueillies, j'ai choisi, pour vous les envoyer, celles qui sont appuyées de témoignages irrécusables. »

Les victimes, parmi les habitants, furent nombreuses : mais Alfred Michiels a relevé un détail révoltant.

Le *lendemain* de la bataille, un groupe d'habitants fut amené sur le Geissberg et fusillé !

L'état-major allemand discuta cette question de savoir si l'on brûlerait la ville. Une seule considération arrêta l'exécution d'une pareille mesure : on réfléchit que la guerre débutait à peine, et que si plus tard survenaient des revers, on s'exposait à de terribles représailles.

On renonça donc à détruire la ville.

Plus tard, à Bazeilles, à Châteaudun, quand l'issue de la lutte ne sembla plus douteuse, l'ennemi n'eut plus de ces scrupules et il incendia villes et villages.

Pertes des deux armées. — Lorsque l'on étudie le tableau comparatif des pertes des deux armées, on est surpris de voir que ce combat est loin d'être pour nous un désastre : il a été présenté sous cet aspect, et la défaite de Reichshoffen, qui suivit, n'a pas peu contribué à fausser les opinions sur les conséquences de cette glorieuse affaire de Wissembourg.

En somme, une division trop aventurée était repoussée ; mais elle avait combattu avec courage et intelligence ; elle avait donné ce spectacle admirable d'une troupe de 5.500 hommes, avec 18 pièces, tenant pendant sept heures contre 110.000 hommes et 280 pièces ; elle avait battu en retraite sans se débander, n'abandonnant qu'une pièce, faute de chevaux pour l'enlever ; enfin elle avait eu moins d'hommes hors de combat que l'ennemi.

Il est vrai qu'on lui avait fait neuf cent et quelques prisonniers.

C'était un total de deux mille hommes tant morts et blessés que prisonniers.

Mais les Allemands avaient laissé sur le carreau 1.460 hommes et 98 officiers.

Cette perte est énorme, surtout en officiers ; il est incroyable que si peu de monde, surtout dans de pareilles conditions, on peut dire presque sans artillerie, ait résisté de telle sorte que la victoire de Wissembourg a coûté aux Prussiens plus cher que ne nous coûta notre victoire de l'Alma.

Il faut remarquer aussi que les officiers sont tombés dans une proportion qui prouve ce que nous avons dit à propos de la nécessité où se trouvent les cadres prussiens d'enlever leurs hommes en se prodiguant.

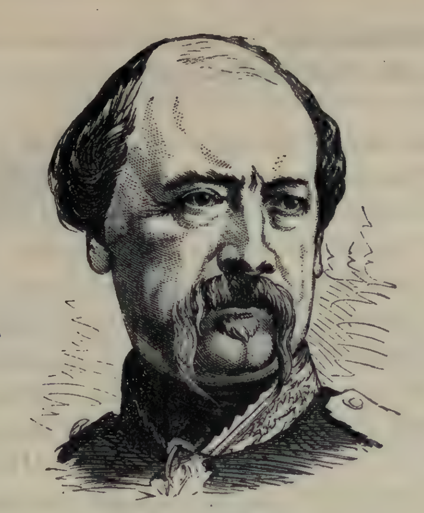
On compte en Prusse une proportion de 1 officier pour 50 hommes.

Si l'officier ne se jetait pas en avant et ne devait pas payer de sa personne plus que le soldat, pour l'entraîner par l'exemple, il ne devrait y avoir qu'un officier touché pour 50 soldats.

A Wissembourg, il y eut un officier touché par 19 soldats touchés !

Le colonel Borbstaedt prétend (encore une grave erreur) que l'armée allemande ne perdit que 800 hommes ; les aveux de l'état-major prussien lui donnent un démenti formel.

Mais ce colonel a calculé comme nous que la disproportion entre le nombre des officiers touchés et celui des soldats était démesurée.



Le général Henrion

Et il en tire cette conclusion que les officiers ont dû se dévouer, ce qui exalte l'orgueil du colonel Borbstaedt ; il ne s'aperçoit pas qu'il abaisse le soldat d'autant plus qu'il constate les pertes effrayantes des cadres obligés à des efforts prodigieux pour obtenir l'élan de la troupe.

Nous insistons sur ces détails parce qu'il est toujours très-important de signaler les erreurs de fait et d'appréciation chez les historiens de l'ennemi ; avec le temps, ces erreurs s'accréditent si elles ne sont pas relevées ; dans vingt ans d'ici, on citerait comme une autorité non contredite ce colonel Borbstaedt, dont le récit est un tissus d'assertions fausses inspirées par le désir de dissimuler l'énorme supériorité des forces allemandes et les pertes que leur ont infligées nos armées, toutes faibles qu'elles étaient.

(Voir le tableau des pertes publié officiellement par l'état-major prussien. Nous l'avons donné surtout pour prouver que les historiens allemands ont tous plus ou moins dissimulé et le nombre d'hommes mis hors de combat et le chiffre des bataillons engagés.)

CHAPITRE VII

PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE DE FRESCHWILLER

Le plan général de l'ennemi. — Détail sur les tergiversations de notre état-major du 2 au 6 août. — Division des forces en deux armées : cette mesure n'est qu'illusoire. — Le 4 août, le maréchal de Mac-Mahon rappelle à lui le 5e corps (de Failly) et le 7e corps (Douay): motifs pour lesquels cette concentration ne fut point opérée. — Projets et plans du maréchal. — Il voulait prendre l'offensive et se résigne à la défensive. — Attitude du général de Failly : sa responsabilité dans le désastre. — Position des armées allemandes le 5 au soir; leurs mouvements projetés pour le 6 ; elles n'avaient pas l'intention de livrer bataille avant le 7 ; comment l'affaire s'engagea. — Forces des deux partis. — Marche des Allemands. — Le terrain. — Position de Mac-Mahon. — Division du récit par périodes.

Situation générale. — Nous avons exposé les plans stratégiques du général de Moltke d'après lesquels le prince héritier avait livré le combat de Wissem-

bourg ; on se souvient que la IIe armée, masse principale des forces allemandes, était encore éloignée de nos frontières le 3 août ; elle était concentrée en avant de Mayence.

Cette armée, formant centre, devait déboucher sur Deux-Ponts, se relier vers Sarrebruck à la Ire armée, vers Sarreguemines et Bitche à la IIIe armée.

Pour se porter de Mayence à Deux-Ponts la IIe armée devait faire une conversion, des marches et des manœuvres difficiles et jusqu'à un certain point dangereuses ; aussi calcula-t-on ses mouvements de façon à ce qu'elle fût en arrière des deux autres armées d'au moins une étape.

Si l'armée française, concentrée par des ordres rapides, cherchait à tomber sur cette armée du centre au milieu de ses marches, cette attaque ne pouvait se faire qu'en s'engageant entre les Ire et IIIe armées, ailes des Allemands débordant leur centre d'une ou de deux journées de marche.

On s'exposait ainsi à être broyé par une attaque sur chaque flanc, pendant que, de front, le centre ennemi ferait tête, après avoir eu 24 heures pour se mettre en ligne et se développer.

Toute surprise était donc évitée.

D'autre part, les Prussiens, par les ailes, comptaient nous donner assez de besogne pour nous distraire de toute pensée d'attaque sur le centre.

La Ire armée, forte de 80.000 hommes, était en mesure d'inquiéter les corps de notre aile gauche (2e, 3e, 4e) ; elle pouvait tenir assez longtemps pour que la IIe armée eût terminé sa marche de Mayence à Deux-Ponts. A Wissembourg et à Wœrth, Mac-Mahon et de Failly étaient menacés par la IIIe armée.

Si, nous concentrant, nous marchions sur la IIe armée, les deux autres nous cernaient sur les flancs et bientôt sur les derrières.

Les indécisions de l'état-major français. — Après le combat de Wissembourg, qui démontrait que l'ennemi prenait l'offensive et marchait sur nous, l'état-major français donna le spectacle d'une indécision, d'un trouble, d'un désordre qui firent l'étonnement de l'Europe.

Chose étrange à constater ! le major général Lebœuf, auquel on attribue toutes les fautes et toutes les défaites, fut le moins inintelligent de tous ceux qui entouraient et qui conseillaient Napoléon III.

Le maréchal avait assez de métier et de science pour voir que la dispersion des corps était un danger ; que l'absence de plan nous livrait à l'ennemi ; que, manquant l'offensive, nous devions au moins nous décider à la défensive et prendre des mesures en conséquence.

Impartiaux pour tous et sur tout, nous tenons dès aujourd'hui à relever en faveur du maréchal ces bonnes intentions ; il ne mérite pas les accusations d'ineptie qu'on lui a prodiguées.

Mais la responsabilité du maréchal Lebœuf n'en est pas moins engagée : major général, c'est-à-dire chef réel sous un commandant en chef incapable, ministre de la guerre, c'est-à-dire armé d'une double autorité politique et mili-

taire, voyant que l'on commettait erreurs sur erreurs, le maréchal devait avoir l'énergie de s'y opposer.

Il ne le fit pas.

Se contentant d'exposer ses idées dans les conseils de guerre et dans les conversations, il ne savait pas imposer silence aux courtisans, arracher le souverain à des influences funestes et montrer l'énergie que l'on est en droit d'attendre d'un ministre, chef suprême de l'armée.

Les quelques semblants de parlementarisme que l'Empire avait tentés donnaient encore au maréchal une puissance de plus; il pouvait parler d'assez haut pour écarter les importuns qui, sans mission officielle, sans commandements effectifs, dirigeaient l'armée en s'emparant de la volonté chancelante de l'empereur.

La nuée de ces parasites, bourdonnant sans cesse aux oreilles de Napoléon III, l'assourdissait et l'empêchait d'entendre aux conseils des vrais généraux.

Autour de la personne du souverain s'était formée la cohue ordinaire de courtisans, ambitieux sans génie, importants sans talents, médiocrités sans dignité, meute avide de la curée, telle qu'elle se montre toujours autour des rois sur le déclin : les maîtres énergiques la maintiennent à coups de fouet dans son rôle, et ne lui laissent à ronger que les os ; ils en tirent les bas services qu'elle sait rendre.

Mais vienne la décadence, la meute indocile, âpre, ardente, n'est plus maintenue ; on ne la mène plus, elle entraîne ; la chaîne dorée qui la retenait lui sert à son tour pour tirer le maître à travers les halliers ; le despote suit en croyant conduire.

Cet entourage de l'empereur était le plus étrange qui eût jamais étonné l'Europe.

Il y avait dans cette cour une senteur de malhonnêteté qui saisissait à la gorge, une âcre odeur de bas-lieux que des parfums factices de fausses vertus et de bigotisme outré ne parvenaient pas à déguiser.

On avait employé aux basses œuvres et aux guets-apens du coup d'Etat des aventuriers qui, ayant les secrets du maître, s'imposant par les souvenirs passés, restaient de plus comme l'en-cas suprême d'une monarchie aux abois.

On ménageait ces hommes tarés que l'indignation de la France pouvait rendre indispensables un jour pour une sanglante répression.

En vain avait-on doré, chamarré, décoré, brodé, enrichi ces coupe-jarrets ; on les reconnaissait toujours et ils se décelaient par ce je ne sais quoi d'indélébile qui trahit toujours l'homme qui a vécu d'expédients dans le monde interlope.

Cette contagion d'immoralité, cette lèpre rongeait l'entourage et gangrenait tout. Les pots-de-vin scandaleux, les falsifications audacieuses étaient les moyens de fortune des familiers qui avaient l'oreille du maître et la coterie tenait bon envers et contre tout, solidement liguée pour se maintenir dans cette exploitation fructueuse de la faveur.

Cette ligue était bigarrée d'intérêts divers; mais toute lutte d'influence cessait contre l'ennemi commun: la morale.

Il y avait auprès de l'empereur, à l'armée du Rhin, des hommes qui étaient chargés de maintenir en faveur tel ministre ou tel personnage; l'impératrice y avait notamment ses créatures à elle pour faire triompher sa politique à elle.

C'est à ces agents que nous devons nos plus grands désastres.

L'immixtion de l'impératrice dans les questions militaires fut déplorable.

Passionnée, impérieuse, arrivée à prendre une domination presque absolue sur l'empereur depuis que, malade, affaibli, il n'avait plus de fermeté, l'impératrice jugeait de tout en femme qui désire violemment et qui s'aveugle.

Elle avait dit: *Cette guerre, c'est ma guerre!*

Elle voulait qu'on la fît à son idée et, ne se rendant point compte des difficultés imprévues, elle réclamait l'offensive, encore l'offensive, toujours l'offensive.

C'est ainsi que Napoléon III, presque déterminé à reculer, à se renforcer, à n'accepter bataille qu'après avoir reçu l'appui de deux cent mille hommes en voie d'organisation, fut ramené à l'idée de marcher en avant; puis il flotta entre deux courants et enfin reçut le choc de l'ennemi.

C'est à l'impératrice que nous avons dû la marche sur Sedan, voulue par elle, obtenue par elle.

Et nous donnerons sur ce point des révélations curieuses et désolantes.

Subordonnant les opérations militaires à la vaine recherche du maintien d'une popularité impossible à conserver intacte, l'impératrice n'entendait pas qu'on reculât d'un pas, dans la crainte que Paris ne se désaffectionnât.

Elle était poussée en outre par une certaine crânerie de caractère, une de ces fausses vaillances qui jettent souvent les femmes de ce caractère et de ce tempérament dans des tentatives folles et leur font adopter le parti le moins sage, s'il se présente comme le plus téméraire.

Aussi, quand le maréchal Lebœuf, si tolérant, si complaisant pendant trop longtemps, et ramené par le sentiment du métier à une appréciation plus exacte de ses devoirs; quand il voulut faire triompher le bon sens auprès de l'empereur, quand il l'engagea à opérer une concentration et à faire une guerre défensive, le maréchal, bien inspiré cette fois, devint sur-le-champ le point de mire des hostilités de la camarilla qui défendait les idées de l'impératrice.

Toutes les autres coteries se rallièrent d'instinct contre le maréchal.

On l'avait poussé, imposé pour qu'il fût un ministre de paille, laissant tout faire et fermant les yeux; mais voilà qu'il s'avisait de contrarier l'impératrice, d'avoir une opinion et de la formuler; il devenait aussi dangereux que Niel; il allait bientôt trancher du ministre sérieux.

Que deviendrait-on?

Comment réaliserait-on les immenses espérances que cette grande guerre faisait naître dans l'entourage?



Aile droite française attaquée sur deux colsnnes par le XIe corps prussien. (Reischoffen)

Il allait peut-être porter une main hardie sur les abus, supprimer les sinécures, empêcher les concussions !

Et l'alarme fut vive, mais la défense fut chaude et opérée avec ensemble.

L'empereur fut assiégé, circonvenu, prévenu et travaillé avec une habileté extrême.

La plus humble valetaille comme les plus dorés des généraux d'antichambre agirent et parlèrent d'après un mot d'ordre donné.

On mina le crédit du maréchal, on se ligua contre lui, on le peignit à l'empereur comme dangereux et incapable.

Le maréchal sentit gronder cet orage, il en craignit les éclats, et il se tut, croyant avoir assez fait pour la France et pour lui-même.

Il aurait dû vouloir, vouloir avec force, avec énergie ; mais, si l'intelligence est lucide chez le maréchal, le caractère n'a pas cette trempe qui résiste à l'action énervante de l'atmosphère des cours.

Le maréchal, du reste, se trouvait dans une position dangereuse et fausse ; il se sentait coupable déjà d'avoir partagé ou fait semblant de partager les illusions du début ; il n'avait pas su crier que l'on n'était pas prêt.

Il avait affirmé le contraire.

Et cette faute pesait sur ses décisions.

De plus, imposer une résolution lui semblait pénible.

Il nous voyait faibles, très-menacés ; si, contre la volonté générale de la cour, il faisait opérer une manœuvre de concentration et que l'on fût battu, il serait responsable et on lui reprocherait énergiquement d'avoir fait triompher son idée pour aboutir à un désastre.

Le maréchal de Mac-Mahon lui-même, bien moins soucieux de la faveur impériale que son collègue, n'eut-il pas aussi de ces hésitations ?

Commander sous la direction d'un incapable est une situation terrible.

Le maréchal Lebœuf n'osa donc pas vouloir, et il payait à cette heure ses faiblesses par une défaillance qu'il devait racheter à Gravelotte et à Saint-Privat, par son dévouement et son habileté dans le commandement d'un corps d'armée.

Nous admettons donc que le maréchal ait réclamé le bénéfice des circonstances atténuantes, quand, à Metz, en plein conseil de guerre, il protesta contre les fautes commises ; il n'en est pas précisément l'auteur ; mais il s'y est associé en restant l'instrument docile de la volonté de l'impératrice, en pliant devant les intrigues de la camarilla, en n'exigeant point l'adoption de ses plans, sous menace de démission.

Ce n'est pas impunément que l'on prend un ministère dans le but de réagir contre un prédécesseur qui a fait la guerre aux abus et aux dilapidations.

Le portefeuille reçu dans ces conditions devient un bât très-lourd, et l'on doit ou s'en débarrasser, ou se résigner à le porter en assumant sur soi les plus pénibles responsabilités.

Le maréchal Lebœuf voulut donc concentrer nos forces. Pendant vingt-quatre heures son avis prévalut ; l'empereur fut effrayé en reconnaissant que la II[e] armée, en grande masse, s'avançait dès le 3 août ; il reconnaissait l'offensive impossible ; il se décida, sur les conseils du maréchal, à masser toute l'armée, y compris le 6[e] corps rappelé de Châlons et le 7[e] rappelé de Belfort.

La position choisie était une admirable situation défensive à Câlenbronn, déjà étudiée et reconnue par les ordres du maréchal Niel : c'est une série de plateaux et de crêtes formant une forteresse naturelle, et s'étendant entre

Forbach et Sarreguemines, en avant de Metz, sur lequel elle permet de faire retraite en cas de défaite.

L'armée, obligée à une retraite, se serait repliée en deux journées et même en une, sur le camp retranché de cette dernière ville qui n'est située qu'à treize lieues de la position.

Par une marche de jour, suivie d'une marche de nuit, on peut gagner la protection des forts de la place.

Le flanc droit de cette position est couvert par la Sarre et le bois de Velferdeng ; le flanc gauche est protégé par la forêt de Rennfingg ; pour déboucher de front, l'ennemi devait descendre dans une vallée coupée de ruisseaux et remonter des escarpements formidables ; la position n'a que six kilomètres d'étendue ; il eût suffi de 120.000 hommes pour la garder.

En l'occupant, notre retraite nous eût fait gagner de cinq à sept jours ; les armées allemandes n'auraient été en mesure de nous attaquer que le 11 ou le 12 ; de nombreuses réserves seraient arrivées.

Il nous serait resté une masse de 180.000 hommes pour se jeter contre les corps allemands qui auraient tenté de nous tourner.

L'appui prochain de Metz nous donnait une grande solidité.

Quand on voit les 45.000 hommes de Mac-Mahon résister si longtemps à toute l'armée du prince héritier à Freschwiller, on ne peut douter que 120.000 hommes, dans une position beaucoup plus forte, n'eussent arrêté l'une des armées allemandes sur le front de Calenbronn.

Sur la droite, en arrière, des forêts et des hauteurs ne permettent pas à une armée ennemie un mouvement tournant facile ; enfin, sur la gauche, on a les mêmes avantages et de plus la protection de deux rivières.

Une masse en réserve de 180.000 hommes opérant contre l'une ou l'autre armée tournante de l'ennemi, l'aurait arrêté et probablement battu.

Nous insistons sur ce point, car il a une très-grande importance.

Cette magnifique position de Calenbronn, adoptée enfin par Napoléon, aurait été occupée sans l'influence néfaste de cette coterie qui mettait toujours en avant la question dynastique et le coup fatal que l'invasion d'une partie du territoire et la moindre apparence de retraite porteraient au crédit du gouvernement.

Les ordres allaient être expédiés pour la concentration, quand on apprit que la trouée de Belfort était menacée.

L'ennemi faisait une feinte sur ce point et l'empereur fut dupe.

Un petit détachement ennemi avait été envoyé en face de Colmar, pour faire croire à une tentative de ce côté et à une opération en vue de tourner Belfort.

Ces quelques troupes avaient pour instruction de se donner beaucoup de mouvement et de multiplier leurs feux de bivac.

Avec quelques bons espions, on aurait éventé cette ruse ; mais on s'effara au quartier général et l'on maintint le 7e corps, partie à Colmar, partie à Belfort.

D'autre part, on reçoit, dans la nuit du 3 au 4 août, la nouvelle que 40.000 Prussiens passent par Trèves et descendent vers Sarrelouis et vers Thionville : on projetait en ce moment de faire opérer par Bazaine une grande reconnaissance ; on en abandonne l'idée et l'on s'imagine que l'ennemi va venir nous attaquer avec ces 40.000 hommes pour réparer le petit échec de Sarrebruck.

Et l'on ordonne des mouvements en conséquence.

Ainsi, des grandes combinaisons de M. de Moltke, voilà ce que l'on devinait : on lui prêtait les plus mesquines préoccupations et l'on jugeait par soi-même. Mais, ce jour 4, au matin, à peine les ordres étaient-ils donnés, que les contre-ordres partaient encore.

L'empereur change encore d'idée : de l'espoir insensé il passe à la crainte non justifiée.

Il croit que l'objectif général des Allemands est Nancy, et de nouveau, pour faire tête partout, les corps sont disséminés.

(La garde avait été plusieurs fois appelée, puis contremandée.)

Ainsi, après tant d'hésitations, on en revenait à la première erreur, à la dispersion.

Le soir même, comme un coup de tonnerre, la nouvelle de l'échec de Wissembourg éclatait au milieu de l'état-major général.

Au reçu de la dépêche qui annonçait notre première défaite, l'entourage fut consterné ; mais cette impression dura peu ; de ce malheur, chacun chercha vite à tirer avantage sur ses rivaux. Tous nièrent les mauvais conseils donnés ; chacun chercha le moyen de se blanchir et d'en noircir un autre.

On chercha un bouc émissaire qui portât toutes les fautes d'autrui, et l'on trouva naturellement le major général.

Parce qu'il avait fait hésiter l'empereur et avait failli l'arrêter sur la pente où il s'engageait, on démontra que c'était par sa faute que l'on avait tergiversé ; on cria à tue-tête que l'empereur avait un plan superbe d'offensive, que le maréchal ne l'avait pas laissé exécuter, qu'il était incapable, qu'il fallait lui retirer son commandement. A ces clameurs, l'armée s'émut, s'inquiéta plus que jamais ; il se créa un courant défavorable au maréchal ; la tactique habile de la camarilla dévouée à l'impératrice finit par égarer l'opinion publique : le but fut atteint.

Pour détourner l'impopularité de la personne de l'empereur, on jeta le maréchal Lebœuf en pâture aux commentaires de la malignité publique et l'on affaiblit bientôt cette influence, considérée comme dangereuse à partir du moment où elle avait contrecarré les vues de l'impératrice.

Bientôt le crédit du maréchal fut absolument usé, et, avec ce raffinement de cruauté qui caractérise la femme irritée, ce fut l'impératrice qui, de sa main, porta le dernier coup à son ancien favori.

Après avoir envoyé plusieurs télégrammes à l'empereur, tous minant la position du maréchal et nuancés avec un art tout féminin, l'impératrice envoya le dernier au maréchal lui-même.



Le général Larcher.

Voici la dernière dépêche :

L'impératrice au maréchal Lebœuf.

« Au nom de votre *ancien* dévouement, donnez votre démission de major général, je vous en supplie. *Je sais combien cette détermination va vous coûter ;* mais, dans les circonstances actuelles, nous sommes tous obligés aux sacrifices. Croyez qu'il n'en est pas de plus dur que la démarche que je fais auprès de vous. »

C'est un chef-d'œuvre de perfidie : il est impossible de tuer moralement un homme avec plus de grâce et de lui dire plus finement pourquoi on le frappe.

« Votre ancien dévouement ! »

C'est-à-dire, vous n'êtes plus à moi, je le sais et je vous arrache à votre commandement.

« Je sais combien cette détermination va vous coûter. »

C'est-à-dire, je vous frappe au cœur et je me venge.

Nous verrons, après la bataille de Wœrth, le maréchal tomber en disgrâce, et c'est justice que ce soit l'œuvre de celle à qui il avait tant sacrifié de sa dignité et de sa réputation.

N'est-il pas étrange que l'opinion se soit égarée à ce point que l'on attribuât au maréchal les fautes qu'il aurait voulu empêcher, et que l'on ait su gré à l'impératrice de cette destitution, alors que c'était à l'ingérence fatale de la souveraine qu'on devait les défaites ?

Que ce soit la leçon des généraux avides de la faveur des cours !

Cependant il fallait aviser ; l'empereur sentait que l'échiquier était trop vaste ; il eut conscience de son infériorité et il pensa que l'heure était venue de diviser l'armée en deux groupes. Il annonça ses intentions.

Aussitôt l'entourage de se récrier, de protester, d'intriguer ; on alarma l'empereur ; on lui montra que c'était folie de créer des chefs d'armée indépendants, qui pouvaient devenir des prétendants ou soutenir tel parti hostile ; on fit tant et si bien qu'après avoir donné le commandement du 2e, du 3e et du 4e corps à Bazaine, du 1er, du 5e et du 7e à Mac-Mahon, l'empereur revint sur cette formation de deux armées.

Il restreignit les attributions des deux chefs, leur laissa le commandement direct de leur corps particulier, ne leur permit de diriger les autres corps qu'en cas d'imprévu, comme une bataille non attendue et pour laquelle le quartier général n'aurait pas donné d'instructions.

Il n'y eut pas d'état-major spécial pour chaque armée.

De plus, l'empereur se réservait le commandement général comme par le passé ; il donnait des instructions minutieuses pour l'emplacement et les marches de chaque corps ; au lieu de déterminer un but général et de laisser à chaque général en chef le soin de prendre ses mesures en conséquence, il intervenait dans le détail.

En un mot, les maréchaux ne purent se considérer que comme investis du commandement pour les cas fortuits où il est d'usage que le plus haut gradé ou le plus ancien prenne l'autorité.

C'était une mesure illusoire, et l'on va voir quelles terribles conséquences elle eut.

Origine de la trahison de Bazaine. — Pour le maréchal Bazaine, ce fut une cause d'irritation et d'implacable rancune.

Un homme qui paraît avoir étudié à fond les impressions du maréchal n'hésite pas à faire dater de cette mesure le mauvais vouloir de Bazaine, qui s'est trahi par les faits que le procès a mis en lumière ; le colonel d'Andlau a publié à ce sujet la précieuse page qui suit.

Après avoir constaté que le maréchal Bazaine comptait sur le commandement d'une armée, et qu'il n'eut qu'un corps d'armée sous ses ordres, malgré des promesses formelles, le colonel d'Andlau dit :

« Le maréchal Bazaine fut profondément affecté de cette déception ; il s'en plaignit hautement devant tous ceux qui l'approchèrent à cette époque ; c'était une blessure cuisante pour son amour-propre et une atteinte à son importance politique. Froissé de l'oubli de la promesse qui lui avait été faite, il put y voir une suite des rancunes qu'on lui avait gardées à son retour du

Mexique ; il n'avait pas oublié le mauvais accueil qu'il avait reçu, ni l'espèce d'ostracisme dont on l'avait frappé à la cour. Sa nomination à Nancy d'abord, à la garde ensuite, n'avait pas effacé les tristes impressions qui lui étaient restées de cette époque ; la substitution d'un commandement moins important à celui d'une armée, sur lequel il comptait, constitua à ses yeux un véritable grief dont il fit remonter la responsabilité jusqu'à l'empereur. Ce sentiment exerça sur sa conduite et ses actes, dès le début des hostilités, une profonde influence, dont se ressentirent les opérations militaires, jusqu'à la nouvelle de la catastrophe de Sedan.

« Le maréchal partit de Paris fort mécontent ; il se rendit à Metz, pour y retrouver le troisième corps, à la tête duquel il était placé. A son arrivée, le 21 juillet, il fut investi seulement du commandement *temporaire* de toutes les troupes placées entre les Vosges et la Moselle..

« De pareilles restrictions n'étaient pas faites pour lui donner même l'apparence d'une satisfaction ; son influence était nulle sur les dispositions à prendre ; son autorité, purement nominale, était à peine reconnue par les autres commandants de corps, qui prétendaient ne relever que de l'empereur et continuaient à correspondre avec lui, sans se préoccuper de la décision qui venait d'être prise. Afin qu'il ne subsistât aucun doute dans son esprit sur la valeur négative de son commandement, on ne le consulta même pas pour le premier mouvement que les troupes placées sous ses ordres durent exécuter le 23 juillet, et qui ouvrit la série des trop nombreuses étapes que l'armée devait parcourir pour s'éloigner de Metz et y revenir quelques semaines après. Les commandants des corps reçurent directement leurs instructions et on se borna à les lui communiquer.

« Bien plus, il apprit, le lendemain 24 juillet, par le télégraphe, que l'empereur avait décidé de se faire représenter à Metz jusqu'à son arrivée par le major général, qui devait partir le soir même avec le général Lebrun et une partie de l'état-major général. Il n'était guère possible de froisser plus maladroitement un homme dont la situation exigeait des ménagements ; penser qu'il resterait insensible à un tel manque de procédés, c'était bien peu le connaître. Son mécontentement s'en augmenta ; il eut soin de le témoigner, en quittant Metz à l'heure même où le maréchal Lebœuf y entrait et en négligeant de l'y attendre, afin de n'avoir ni explication à donner, ni ordre à recevoir.

« Les procédés singuliers dont on continuait à user à l'égard du maréchal Bazaine n'étaient pas faits pour dissiper son mécontentement ; à la vue des petitesses et des faux-fuyants qui avaient été mis en œuvre vis-à-vis de lui, il n'y avait pas lieu de s'étonner de la véritable irritation qui l'animait et dont son entourage se faisait volontiers l'écho ; le maréchal vit, dans la situation qu'on se plaisait à lui faire, une sorte de dédain pour son expérience et un manque d'égards blessant ; il s'isola de plus en plus dans le commandement de son corps d'armée, indifférent à ce qui se passait autour de lui, désireux d'échapper à une responsabilité qu'on se refusait à lui donner et résolu à ne

prendre d'autres initiatives que celles qui lui seraient ordonnées. C'est ainsi que peut s'expliquer sa conduite pendant le combat de Spikeren (Forbach), dans cette malheureuse journée du 6 août, qui devait être marquée en même temps par le désastre de Reichshoffen (ou Wœrth). »

Telles furent, chez le maréchal Bazaine, les conséquences de cette mauvaise mesure, qui semblait créer deux armées et qui, en réalité, maintenait sous la dépendance d'un généralissime incapable les deux généraux d'armée.

La responsabilité de la défaite de Reichshoffen remonte directement à l'empereur. — Nous venons de voir que la prétention de l'empereur d'intervenir en tout, de tout commander, de ne laisser aucune initiative aux deux maréchaux entre lesquels il venait de partager nos forces, avait eu pour conséquence de préparer Bazaine à la trahison.

Nos troupes avaient l'air de former deux armées; mais, ni Bazaine, ni Mac-Mahon n'avaient d'autorité réelle.

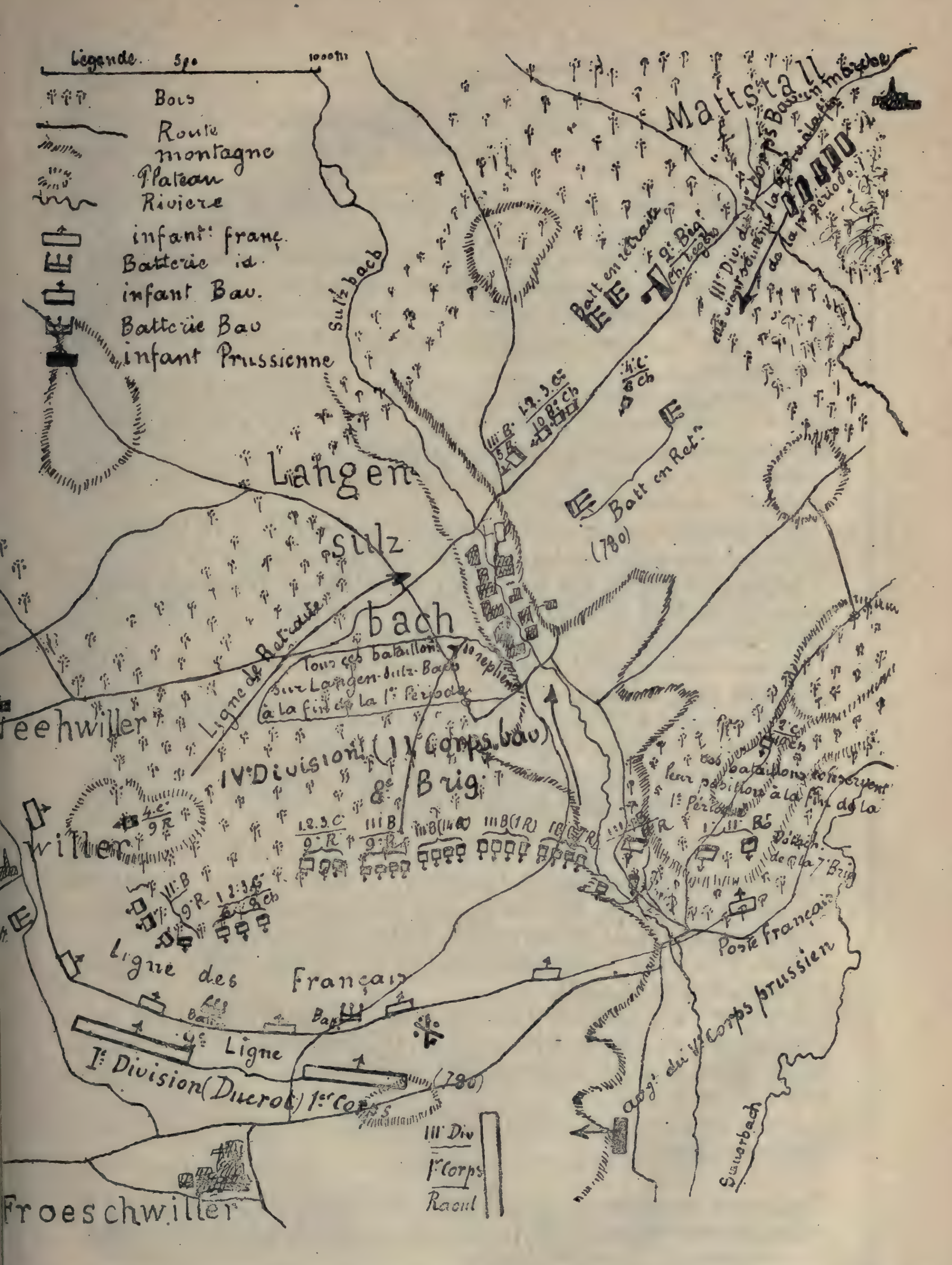
Avec le maréchal Mac-Mahon, tout dévoué, loyal et chevaleresque, cette mesure bâtarde eut néanmoins des résultats désespérants.

La manie de l'empereur de donner lui-même des ordres, de parer à tout et de se mêler de tout, le porta à fixer le jour où la concentration devait avoir lieu pour les corps de l'armée de Mac-Mahon, et ce dernier, qui avait si souvent réclamé cette concentration, ne put la hâter, l'avancer d'un jour, en présence des ordres du quartier général la fixant au 7 août: ce fut le 6 que l'on se battit à Wœrth. Le colonel d'Andlau reporte directement la responsabilité au quartier général.

« La malheureuse affaire de Wissembourg avait enfin ouvert les yeux sur les dangers qu'il y avait à laisser les corps isolés les uns des autres, sans être à même de se prêter un appui réciproque; devant une assurance aussi certaine du voisinage de l'ennemi, il semblerait qu'on eût dû ne pas perdre une minute; il fallait mettre en mouvement immédiatement les troupes, leur faire doubler les étapes, les faire marcher la nuit afin de ne pas être surpris et de pouvoir présenter, au besoin, le solide faisceau de nos forces réunies. Ces dispositions étaient d'autant plus urgentes que le maréchal de Mac-Mahon avait insisté plusieurs fois pour qu'elles fussent prises, en ce qui le concernait; déjà il avait demandé que le corps du général de Failly, qui s'était porté à Bitche, se reliât étroitement à ses divisions, ce qui n'avait pas été fait. Sur ses nouvelles observations, l'ordre fut envoyé dans la journée du 5 août, mais sans qu'on appuyât sur la rapidité de l'exécution, telle que les circonstances l'exigeaient. Il est certain que si le cinquième corps en avait été prévenu, il aurait pu marcher la nuit et se trouver en ligne le lendemain assez à temps pour prendre part à la bataille de Reichshoffen, tandis qu'une seule de ses divisions arriva pour assister à la déroute. »

Il n'y a donc pas de doute à conserver; ce fut l'empereur lui-même qui fut cause du retard de de Failly.

Mais ce général doit porter une certaine partie de la responsabilité.



roquis de détail représentant les positions de l'aile gauche française (division Ducrot) repliée en potence, en face de e droite de l'ennemi. — 2e puis plus tard 1er corps bavarois. — Ce croquis ne donne qu'une partie du champ de ille.

Il reçut ordre du quartier général de commencer sa concentration et de laisser une brigade à Sarreguemines pour garder des convois et du matériel.

La brigade devait rester en position jusqu'à l'arrivée du troisième corps, qui devait la remplacer.

Le maréchal Mac-Mahon, aussitôt investi du commandement, télégraphiait à de Failly qu'il eût à le rejoindre *le plus tôt possible* à Reichshoffen.

Le général, soit mauvaise humeur de se voir sous les ordres d'un maréchal et moins libre de ses agissements, soit manque de coup d'œil, fit des observations.

Il objecta que sa concentration serait lente à opérer, qu'il avait une brigade à Sarreguemines et ne pouvait l'abandonner, qu'il avait du quartier général l'ordre de rejoindre pour le 7 seulement.

Mac-Mahon, qui venait de recevoir des instructions en ce sens, ne réitéra pas un ordre formel d'accourir.

Il se contenta, malgré sa vive inquiétude, de demander à ce général, qui montrait si peu de bon vouloir, quel jour on pourrait compter sur lui.

Le général répondit, s'en tenant aux indications de l'état-major général, que, « le 6 au matin, il enverrait une division, et que les autres suivraient le mouvement au fur et à mesure qu'elles arriveraient. »

Le maréchal ne pouvait qu'accepter cette décision, si conforme aux volontés exprimées par l'empereur.

C'est ainsi que la division Guyot de Lespart, du quatrième corps, n'arriva que trop tard sur le terrain, après la perte de la bataille.

Nous prouverons que, si le corps de de Failly avait paru tout entier à temps, les Bavarois, puis le centre prussien, eussent été repoussés et écrasés.

D'autre part, si, négligeant le faible corps qui, devant Belfort, donnait des inquiétudes si peu justifiées à l'empereur, le septième corps (Douay) eût été appelé auprès de Mac-Mahon, les Wurtembergeois et le onzième corps prussien auraient certainement été battus avec de grandes pertes.

Mais, de ce corps, Mac-Mahon n'obtint qu'une division, celle de Conseil-Dumesnil, campée à Colmar.

Les ordres et les contre-ordres se suivaient à si courte distance que cette division avait été appelée à Mulhouse par le général Douay; c'est en chemin de fer qu'elle reçut le télégramme par lequel Mac-Mahon lui enjoignait de venir à lui sur-le-champ.

Douay, plus dévoué que de Failly, ne mit aucune mauvaise volonté à réexpédier cette troupe.

Forces de Mac-Mahon et des Prussiens. — Mac-Mahon allait donc disposer de quatre divisions de son 1er corps, dont une entamée fortement par le combat de Wissembourg, soit 38.000 hommes.

Plus la division du 7e corps, Conseil-Dumesnil, en tout 47.000 hommes, et

encore prêtons-nous aux bataillons d'infanterie un effectif que beaucoup n'avaient pas atteint, les réservistes n'ayant pas rejoint.

L'armée du prince héritier (IIIe) devait donner tout entière, excepté les Badois qui jouèrent un rôle sans cependant être engagés : nous allions avoir à combattre 163.000 hommes sans les Badois !

Nous n'avions que 120 pièces de canon et 30 mitrailleuses.

L'ennemi nous opposait 420 pièces de tir plus rapide et de portée plus longue que les nôtres.

La IIIe armée était très-rapprochée des positions françaises; les avant-postes se touchaient.

Libre des ses actes, instruit par le voisinage de l'ennemi, Mac-Mahon aurait certainement imposé à de Failly (5e corps) une marche forcée; et il eût demandé à tout le 7e corps un embarquement rapide sur le chemin de fer, pour venir le rejoindre, le 6 au matin, dût-on marcher toute la nuit.

Mais l'état-major général avait voulu laisser une partie du 7e corps à Belfort; de plus, il avait trouvé suffisant qu'on fût massé le 7.

Le maréchal se résigna.

Du reste, la IIIe armée ne devait pas attaquer avant le 7, et ce fut par une maladresse du général Hartmann, commandant le 2e corps bavarois, et par une désobéissance du général de Kirchbach, que l'affaire s'engagea le 6, contrairement aux ordres formels du prince héritier, qui ne trouvait pas assez avancé le mouvement de la IIe armée pour risquer, lui, chef de la IIIe, la bataille le 6.

Il arriva même qu'en plein combat, un ordre de se retirer du feu fut envoyé par le prince.

Il était trop tard.

Le 6 août, le prince ne voulait faire qu'une rectification de son front de bataille pour la journée du lendemain; il fut obligé de changer ses dispositions et d'accepter la bataille engagée par ses lieutenants.

Positions de Mac-Mahon. — Les forces du maréchal de Mac-Mahon étaient dans une excellente position, formée par un pâté montagneux détaché en avant des Vosges et situé entre deux rivières, la Falkensteiner et la Sauer; ce dernier cours d'eau couvrait le front de nos troupes.

Par suite de la configuration du terrain, nos divisions étaient distribuées de façon à former les trois faces d'un carré.

La première face, aile gauche, regardait le nord; elle s'étendait sur la lisière du bois qui entoure de ce côté le village de Freschwiller; elle courait de Neehwiller au plateau marqué ⨯ sur le croquis n° 8.

C'était la première division qui couvrait cette ligne; la forêt de Grosswall la protégeait à gauche; elle se raccordait, à droite, par un angle droit, avec la face orientale du carré formant notre centre.

Cette seconde face regardait l'est; elle était la plus étendue; elle courait sur des crêtes depuis le point ⨯ jusqu'à Albrechtshauserhof : la 1re brigade de

la 3e division défendait une croupe de montagne qui du point × s'étend jusqu'à la route de Wœrth à Freschwiller ; la 2e brigade couvrait une seconde croupe qui, de la route, s'étend au bois du Niederwald.

La 4e division couvrait ce bois de ce côté. La troisième face, regardant le sud, formait angle avec la deuxième; elle allait d'Albrechtshauserhof à la rivière de l'Eberbach : elle défendait les abords du Niederwald de ce côté. C'était la division Conseil-Dumesnil, 1re du 7e corps, qui occupait cette face.

En réserve, la 2e division, qui s'était battue à Wissembourg, se tenait derrière le Niederwald, prête à soutenir la 3e ou la 4e division, et au besoin celle de Conseil-Dumesnil.

La brigade de cuirassiers Michel se tenait en arrière d'Albrechtshauserhof.

La brigade de Septeuil (cavalerie légère) et la division de Bonnemain se tenaient sous Freschwiller.

Nos troupes occupaient donc, comme nous l'avons dit, trois faces d'un carré au centre duquel se trouvait Freschwiller, village à constructions solides, dont on pouvait faire un dernier centre de résistance, au cœur même du carré qu'il dominait.

Enfin la ligne de la retraite était la route de Reichshoffen.

Ces positions étaient très-fortes et fort bien choisies ; le maréchal de Mac-Mahon avait fait preuve d'un coup d'œil sûr en s'établissant sur ce champ de bataille.

Malheureusement notre artillerie, concentrée sur les crêtes et très-inférieure sous tant de rapports, devait être foudroyée par celle de nos adversaires qui avait l'espace pour s'étendre et pour prendre la nôtre de flanc.

Il eût fallu nous couvrir d'épaulements, nous donner une grande force en nous mettant à l'abri du feu de l'ennemi.

On n'en eut pas le temps.

Si l'empereur, laissant à Mac-Mahon sa liberté et lui donnant sérieusement le commandement plus tôt, l'avait laissé à ses inspirations, nous aurions eu à Reichshoffen une position imprenable.

Dans le peu d'heures dont elles disposèrent, les troupes d'infanterie se creusèrent des tranchées, et il n'est pas douteux que le maréchal n'eût voulu hérisser ses positions de fortifications passagères, s'il en eût eu le loisir.

Qu'on s'imagine ces hauteurs couvertes de batteries solides, avec plusieurs lignes de tranchées successives ; qu'on se présente le corps de de Failly (5e) rallié, et aussi les deux autres divisions du 7e corps, c'est-à-dire 64 bataillons, 36 escadrons, 130 pièces, 18 mitrailleuses de plus, ce qui eût permis de constituer d'imposantes réserves à la fin du jour ; qu'on calcule nos chances et l'on reconnaîtra que nous aurions remporté une victoire complète, désorganisé la IIIe armée, coupé très-probablement les Wurtembergeois et le 11e corps du reste de l'armée. En tous cas, nous aurions frappé un grand coup.

Si avec ses quarante-sept mille hommes, Mac-Mahon tint si longtemps et fit perdre plus de quinze mille hommes à l'ennemi, on est en droit de croire



Le général Schœller.

qu'avec cinq autres divisions, c'est-à-dire le double de forces, il eût vaincu ses adversaires, très-épuisés à la fin de la bataille et ne disposant que de très-faibles réserves.

On voit quelles fatales conséquences entraîna la préoccupation constante de l'empereur pour les intérêts de la dynastie.

Il ne laissa les divisions du septième corps à Mulhouse que poussé par la crainte d'alarmer l'opinion, si l'on apprenait que la frontière était envahie du côté de la haute Alsace.

C'est encore la préoccupation dynastique de remettre un grand commandement à un dévoué de l'empire, qui lui fit choisir le général de Failly pour chef du cinquième corps.

On a vu et l'on verra ce général taxé d'incapacité flagrante par sa protectrice même, l'impératrice.

CHAPITRE VIII

WŒRTH-FRESCHWILLER

PREMIÈRE PÉRIODE DE LA BATAILLE

Le pourquoi de la bataille. — La fusillade aux avant-postes. — La reconnaissance sur Wœrth par le 5e corps; autres reconnaissances. — Le général bavarois Hartmann attaque. — Il est vigoureusement repoussé. — Incident curieux. — Les erreurs volontaires et les aveux involontaires des historiens prussiens. — Attaque du 5e corps sur deux colonnes: elles sont repoussées. — Attaque du 11e corps sur deux colonnes: elles échouent. — L'ennemi, à midi, est refoulé de toutes parts au bas des pentes, de l'autre côté de la Saüer. — Considérations tactiques et stratégiques.

DROITE BAVAROISE

Pourquoi la bataille s'engagea un jour trop tôt. — Le prince royal, nous l'avons dit, ne voulait livrer bataille que le 7 août; mais il avait cette crainte que Mac-Mahon ne décampât pendant la journée du 6, pour se concentrer sur Nancy, avec le gros de l'armée commandée par Bazaine, que l'on soupçonnait de vouloir se replier sans combattre: ce qui fut, en effet, un instant la pensée de l'état-major général.

Le prince voulait forcer Mac-Mahon au combat, si cette éventualité d'une retraite se réalisait.

En conséquence, l'ordre était donné au 5e corps de surveiller attentivement nos mouvements et de pousser des reconnaissances le 6 au matin, pour savoir si nous partions ou si nous restions.

Mais défense était faite au 5e corps prussien de s'engager à fond.

D'autre part, il était ordonné au 2e corps bavarois de faire de son côté une démonstration offensive, mais dans le cas seulement où le 5e corps prussien s'apercevant que nous décampions, il engagerait le combat à fond.

Le général Hartmann, commandant les Bavarois, prit les reconnaissances que nous allons décrire pour une bataille, et il fit son attaque.

Le commandant du 5e corps prussien, de Kirchbach, entendant le canon des Bavarois, s'imagina que, de leur côté, on voyait Mac-Mahon se replier et qu'on l'arrêtait par une poursuite; il crut devoir pousser l'attaque.

De cette double erreur surgit la nécessité pour le prince héritier de livrer la bataille le 6 et non le 7 comme c'était son intention.

Escarmouches. — Les avant-postes des armées se touchaient. Toute la nuit l'on avait tiraillé; mais, au jour, la fusillade avait été des plus vives.

Des deux côtés, les troupes ardentes gaspillaient leurs munitions; les Français, outrés de l'échec de Wissembourg, étaient très-surexcités et provoquaient les grand'gardes ennemies par un feu incessant, auquel les Prussiens répondaient.

A quatre heures du matin, le général de Walther, chef de la 20ᵉ brigade prussienne (5ᵉ corps), se portait aux avant-postes, inquiet de tout ce bruit et supposant qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Il vit les nôtres se livrer à une dépense de munitions qui lui parut mal justifiée par les résultats que l'on en pouvait espérer ; il supposa que cette fusillade, presque sans but, était une ruse pour dissimuler la retraite de Mac-Mahon.

Le général crut entendre dans nos bivacs des mouvements de départ ; aussitôt il se décida à marcher sur Wœrth ; il établit une batterie qui tira sur le village ; le 2ᵉ bataillon du 37ᵉ prussien marcha en colonne et poussa sa reconnaissance jusque dans les rues ; elles étaient désertes.

Les ponts avaient été détruits.

Le général se confirma dans l'idée que nous avions battu en retraite ; il lança des tirailleurs à travers le gué de la Saüer ; ceux-ci poussèrent à travers le village, sur la rive opposée du cours d'eau, et s'arrêtèrent en voyant les hauteurs se couvrir de nos troupes.

Le reste du bataillon prussien s'engagea, et une courte lutte montra au général de Kirchbach que nous avions sur ce point de très-grandes forces.

Il compta quatre batteries et plusieurs bataillons qui firent feu ; il s'assura que le maréchal restait sur ses positions.

Le bataillon prussien avait déjà perdu du monde ; le général le fit rentrer vers huit heures et demie.

A Gunstett, le 5ᵉ corps prussien se gardait aussi bien qu'à Wœrth ; pendant la nuit on avait poussé des reconnaissances ; à cinq heures du matin, deux compagnies de zouaves étaient venues s'assurer de la présence de l'ennemi ; il y avait eu un engagement : les zouaves avaient forcé les Prussiens à se déployer ; puis, simulant une attaque, étaient-ils parvenus à faire avancer des réserves contre eux ; s'embusquant alors, ils avaient envoyé plusieurs salves et s'étaient retirés sans pertes.

A sept heures, une colonne française s'ébranle, descend jusqu'à la route qui court entre Gunstett et Albrechtshauserhof ; des tirailleurs français s'engagent contre le Bruch-Mule (moulin), qui est incendié par les obus, car notre artillerie tire sur lui ; on croit un instant à une attaque générale ; mais nous nous bornons à une fusillade qui n'aboutit à aucune attaque sérieuse.

Cependant cette canonnade contre Gunstett, et surtout celle que nous avions dirigée contre Wœrth, avaient alarmé vivement le général bavarois Hartmann.

On va le voir exécuter une attaque très-vive, en croyant obéir aux ordres du prince, en vue de l'éventualité d'une retraite de Mac-Mahon et d'une lutte sérieuse entre ce dernier et le 5ᵉ corps, cherchant à arrêter le maréchal.

Le général Hartmann commit là une erreur grave, qui lui aurait été vivement reprochée si la victoire n'avait tout effacé.

Combat de Langensulzbach entre les Bavarois et la division Ducrot (1ʳᵉ du

1er *corps*). — Le 2e corps bavarois était bivaqué à Lembach ; mais sa 4e division occupait Malstatt, pour être prête à se porter rapidement sur Freschwiller en cas de retraite du maréchal de Mac-Mahon.

Le commandant de cette 4e division, général Bothmer, entendant gronder le canon à Wœrth, marcha sur Langensulzbach, village situé sur le Sulzbach, et il le traversa sans rencontrer personne.

Il hésitait toutefois à pousser plus loin, car la canonnade n'était pas très-vive du côté de Wœrth ; mais le général Hartmann, chef du corps, donna l'ordre à son subordonné de pousser en avant.

C'était une faute.

Le général Hartmann envoya des appels aux réserves pour que la 4e division fût soutenue, et celle-ci s'avança contre la division Ducrot.

L'avant-garde bavaroise s'ébranla ; mais, dès le début, l'artillerie française lui fit beaucoup de mal : pour protéger l'attaque, deux batteries bavaroises s'étaient installées au-dessus de Langensulzbach au point marqué ; mais elles étaient trop éloignées pour riposter assez juste contre notre artillerie ; la disposition du terrain ne permettait pas à ces pièces de s'avancer ; elles n'avaient vue sur nous que de la hauteur où elles étaient ; placées plus près, elles auraient été en contre-bas.

Néanmoins la 7e brigade bavaroise, avant-garde du corps, pousse son mouvement.

Elle tâte le terrain par un bataillon de chasseurs (6e), qui débouche du village en colonne.

Notre artillerie le voit ; elle le crible d'obus avant qu'il se soit déployé ; il se manifeste dans les rangs un certain trouble ; toutefois la dispersion en tirailleurs rend le feu des obus moins périlleux, et les chasseurs marchent vers la pointe de droite du village de Neehwiller.

Mais, loin d'être en retraite, Mac-Mahon tient et accepte la bataille ; les tirailleurs sont vigoureusement reçus sur la lisière du bois que nous occupons.

Tout le 9e régiment bavarois se déploie aussitôt et soutient cette tentative ; l'un des bataillons, massé, forme réserve, et les Bavarois, avec une longue ligne de tirailleurs ainsi soutenue, arrivent à deux cents pas de nous.

Quelques-unes de nos compagnies tombent sur la gauche de l'ennemi, qui est ramenée très-vivement ; mais le bataillon de réserve arrête cette charge et rétablit le combat.

Notre feu, cependant, redoublait et s'étendait ; cette fois nous n'étions pas écrasés par l'artillerie ennemie et nous prenions l'avantage ; le bataillon de réserve tout entier fut obligé de se développer à gauche ; bientôt la position de ces quatre bataillons fut critique ; ils se maintenaient très-difficilement sur les crêtes, et trois charges de nos compagnies de soutien les refoulèrent à plusieurs reprises ; mais, comme les renforts approchaient, le général Ducrot ne pouvait s'engager et nos troupes rentraient sous bois après chaque attaque : l'ordre général était de lutter sur place et de ne point s'aventurer.

Cependant ces bataillons bavarois étaient assez maltraités pour montrer



Croquis représentant la célèbre charge de Morsbronn, la première de la bataille, faite par les 9e et 8e cuirassiers et le 6e lanciers, pour arrêter l'offensive de l'ennemi sur notre droite. Cette charge est dirigée contre l'aile gauche ennemie (11e corps).

de l'indécision, quand la 8e brigade bavaroise parut sur le flanc gauche, très-compromis de l'aveu même de l'ennemi.

Cette brigade se déploya jusqu'au Sage-Mule, et la ligne de bataille s'étendit ainsi de Neehwiller au Sulzbach ; elle se prolongea même bientôt jusqu'à la Saüer, sur la crête placée entre les deux rivières, parce que quelques compagnies françaises, cachées dans les bois de cette hauteur, nuisaient beaucoup aux Bavarois.

Cette vaste ligne comptait dix bataillons, plus deux bataillons de réserve; soit, avec l'artillerie et les escadrons à portée, 13.000 hommes.

La division Ducrot était moins forte (9.000 hommes) ; mais elle se montra très-supérieure à l'ennemi.

L'état-major prussien, racontant cette affaire, dissimule mal la mauvaise contenance de cette troupe devant la nôtre. Non-seulement il fut impossible à l'ennemi de se maintenir dans la forêt de Freschwiller, mais il fut chassé à portée de fusil de la lisière du bois. Un peu plus loin, vers le centre, la position des Bavarois était plus compromise encore ; ils perdaient beaucoup de monde, et leur 3e bataillon du 1er régiment était écrasé par nos feux.

Une batterie cherchait à soulager ce bataillon ; elle s'avançait pour être plus à portée, mais elle était aussitôt le point de mire de nos chassepots ; à 1.800 pas de distance, nos fantassins, tirant à longue portée, la firent battre précipitamment en retraite.

Ce beau résultat d'un feu d'infanterie est constaté par l'ennemi lui-même dans sa relation.

Une autre batterie, qui essaya d'une pareille tentative, fut accueillie de même et se replia en désordre.

C'est à ce moment que se place un curieux incident de la journée.

Retraite des Bavarois. — Les Prussiens prétendent qu'à ce moment les Bavarois reçurent, par erreur, l'ordre de battre en retraite.

Il était dix heures du matin.

D'après la version prussienne, un officier d'ordonnance prussien, se trompant assez lourdement, aurait porté au général bavarois l'ordre de cesser la lutte, ordre destiné au commandant du 5e corps.

Mais cet ordre ne fut donné, dit la *Relation* prussienne, que verbalement.

Voilà où perce l'invraisemblance. Comment un officier d'ordonnance sérieux aurait-il commis cette bévue de confondre des Bavarois, qui ont des casques à chenille, avec des Prussiens du 5e corps, qui ont des casques à pointe?

Comment confondre le général Hartmann avec le général de Kirchbach ?

Comment prendre Langensulzbach pour Wœrth ?

Et comment cet ordre important est-il donné de vive voix, quand on exige, pour ces mouvements de retraite si meurtriers et si sérieux, un ordre écrit, alors même que le général en chef est là ? On se compromet trop gravement, en pareil cas, pour ne pas demander l'ordre écrit.

Mais comme le registre d'état-major ne contient pas cet ordre, on a imaginé de dire qu'il avait été verbal.

Enfin le nom de cet officier n'est pas cité.

Il y a pour cela de bonnes raisons.

Nous verrons plus tard et nous voyons ici même la *Relation* citer les noms des porteurs d'ordres avec un soin minutieux ; elle omet celui-là, le plus important.

C'est parce qu'il eût été bien difficile de dire comment s'appelait cet officier, qui n'a jamais existé.

Tout homme de bonne foi conviendra que l'affirmation de l'ennemi se présente avec tous les caractères de la falsification historique.

La vérité est que les Bavarois ne pouvaient plus tenir.

Repoussés partout, impuissants partout, ils abandonnèrent le terrain et se retirèrent à Langensulzbach.

Ils étaient battus quoique plus nombreux.

Leurs batteries, n'ayant pas la grande supériorité du nombre, furent forcées de quitter la lutte.

Nous allons insister sur ce sujet et mettre nos assertions hors de doute, car cet échec montre ce que nous aurions fait à nombre égal ; et l'ennemi le sentait si bien que, chaque fois qu'il fut repoussé, il imagina des subterfuges pour le dissimuler ; quant à ses victoires, dues à une supériorité de forces énorme, il les raconte en faussant habilement les chiffres.

Afin de cacher cette défaite partielle, peu honorable pour les Bavarois, il y eut accord tacite pour attribuer la retraite à la prétendue erreur que l'on imagina.

Nous verrons que les Bavarois ne parvinrent point à reprendre l'offensive avec succès, même aidés par la 3e division ; il leur fallut le secours de leur premier corps d'armée.

Enfin leur désordre était tel que, dans la retraite, un groupe de compagnies du 5e corps, qui se reliait à la gauche bavaroise, fut coupé de son régiment et forcé de se replier avec les Bavarois.

En face de toutes ces preuves, nous croyons pouvoir affirmer que cette retraite fut absolument involontaire.

Résumé de l'engagement sur l'aile gauche jusqu'à une heure. — En résumé, de 7 heures du matin à 11 heures, les Bavarois sont battus et reculent ; à 11 heures, nous venons de le voir dans les citations ci-dessus, les Bavarois tentent une nouvelle offensive avec des troupes fraîches : elle échoue, et les régiments engagés le matin sont si maltraités qu'ils ne peuvent soutenir ce retour offensif.

Cet échec complet clôt le rôle des Bavarois pendant la première période de la bataille.

CENTRE : 5e CORPS PRUSSIEN

Le cinquième corps prussien attaque Wœrth et les positions sous Freschwiller. — Le lecteur doit se souvenir de la reconnaissance par laquelle l'avant-garde

du 5e corps prussien constatait, de 5 à 8 heures du matin, que le corps de Mac-Mahon était toujours campé à Freschwiller. Cette reconnaissance terminée, il n'y aurait eu aucune raison pour engager une offensive ce jour-là (6 août), puisque ni l'un ni l'autre général ne voulait la lutte avant le lendemain.

Mais le général Hartmann, du 2e corps bavarois, avait cru que l'escarmouche était un début de bataille; il s'était engagé à fond, comme nous venons de le voir.

Sa canonnade et le peu d'effet de ses offensives inspirèrent de vives craintes aux Prussiens du 5e corps. Le général de Schmidt, chef de la 10e division qui était à l'avant-garde, comprit que les Bavarois commettaient une faute; il craignit de les voir écrasés et il résolut d'attirer à lui une partie de nos forces, en lançant sur Wœrth la 10e division qu'il commandait; il envoyait demander à son chef de corps, le général de Kirchbach, d'approuver cette résolution et de le faire soutenir par la 9e division.

Le chef du 5e corps, de Kirchbach, prit sur lui de ratifier ces dispositions, absolument contraires aux ordres du prince; il avait pour excuse la nécessité de soutenir les Bavarois.

Le général vint donc au galop sur le terrain, pressa l'arrivée des batteries et mit en ligne 84 pièces de son corps; plus, à gauche, 24 pièces du 11e corps tonnèrent bientôt.

C'était donc une ligne de 108 pièces faisant feu contre nos positions de Freschwiller.

Nous n'avi ns sur ce point que 52 pièces en batteries.

Le duel d'artillerie fut assez court, mais terrible pour nous.

Nos batteries, inférieures en calibre, en portée, en rapidité et en nombre, sont enfilées de tous côtés; elles sont obligées de céder devant les obus qui tuent les attelages, déciment les servants et détruisent le matériel.

Elles renoncent à maîtriser l'artillerie ennemie et se retirent; leur rôle se bornera, pendant le reste de la bataille, à profiter des marches de l'artillerie prussienne nécessitées par le déplacement de la lutte, à saisir certaines occasions pour tirer sur l'infanterie ennemie.

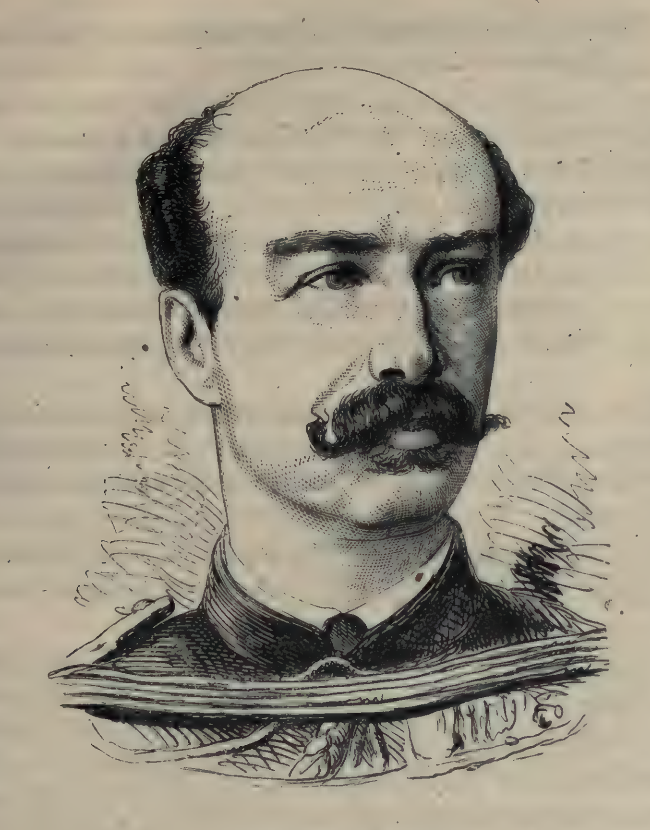
Notre artillerie se dévouera pendant toute la bataille; mais chaque fois qu'elle tentera quelque vigoureuse canonnade, elle sera bientôt réduite au silence.

C'est à ce moment que l'on dut regretter de ne pas avoir levé des épaulements, comme le général Chanzy le fit faire si souvent depuis à son armée avec tant d'avantages.

Un bon système de redoutes improvisées et étagées sur les hauteurs, bien défendues par l'artillerie ainsi couverte contre l'ennemi, et des tranchées en plus grand nombre que celles qu'on avait creusées, auraient assuré le succès.

Nous allons voir malheureusement nos fantassins aux prises avec l'ennemi sans avoir l'appui de la canonnade, et recevant, eux, celle de l'ennemi.

Donc notre artillerie se tut.



Le colonel d'Espeuilles

Le général de Kirchbach, voyant nos pièces silencieuses, ordonne aux siennes de fouiller avec leurs projectiles les plis de terrain où se tenaient nos bataillons, et il donne le signal d'une attaque générale.

Il dispose de la 10e division (15.000 hommes) comme première ligne et de la 9e (15.000 hommes) comme deuxième ligne.

Il n'a devant lui que la 3e division française du 1er corps : elle ne compte que 8.000 hommes.

Le général, la voyant sans appui d'artillerie, et très-vivement battue par le feu des canons prussiens, ne doute pas de la culbuter; il forme avec sa 20e brigade deux colonnes, dont l'une se dirige sur Wœrth et l'autre sur Spachbach.

Celle qui marche sur Wœrth a pour tête d'attaque deux bataillons du 37e (2e, 3e), plus sa 4e compagnie : c'est une masse de plus de deux mille hommes, bien soutenue par une seconde ligne.

Ces 9 compagnies trouvent Wœrth inoccupé, traversent la Saüer sur des ponts et à gué, puis elles se forment en petites colonnes, précédées de tirailleurs.

Elles gravissent les pentes défendues par les tirailleurs de la 1re brigade de la 3e division française.

Nos fantassins, malgré le feu des obus qui les gêne, arrêtent la droite de l'ennemi, forte de 5 compagnies; les Prussiens restent à mi-côte, comptant toujours sur l'effet formidable de leur artillerie; mais, loin de plier, le général Raoult ordonne de charger l'ennemi.

Il groupe une colonne et la lance sur le flanc droit des 5 compagnies prussiennes; notre colonne, au débouché, est criblée de projectiles par l'artillerie; mais elle se jette en avant avec des hurrahs retentissants, heurte et disperse les tirailleurs avec l'entrain le plus brillant: elle rejette toute cette aile au bas des pentes.

L'alerte est si vive qu'un lieutenant nommé Timm craint pour les drapeaux des deux bataillons engagés; il les retire de la mêlée et va précipitamment les mettre en sûreté dans Wœrth, où se rallient les douze cents hommes de l'aile droite ainsi maltraitée.

A gauche, les choses tournaient encore plus mal pour les Prussiens; deux compagnies s'étaient engagées jusqu'à la route de Haguenau; deux autres compagnies les soutenaient; c'était un millier d'hommes.

Le général Raoult voit cette aile gauche très-compromise par la fuite de la droite, balayée, comme nous l'avons vu, sous une charge à fond : il masse un bataillon et fait sonner la charge. La colonne française tombe à la baïonnette sur les compagnies prussiennes; elle les coupe et les disperse en un instant.

« La plus grande partie des compagnies, dit la *Relation* du grand état-major prussien, se jette à gauche et court se rallier aux deux bataillons du 50e qui avaient débouché entre Wœrth et Spachbach. Une portion de la 2e compagnie est refoulée sur Wœrth; elle se joint *aux débris du* 2e *bataillon*. »

Cette colonne, sortie de Wœrth, était donc repoussée dans le plus grand désordre et rejetée dans le village.

L'autre colonne, qui avait passé la Saüer un peu au-dessus de Spachbach, n'était pas plus heureuse.

La tête d'attaque, composée de trois bataillons et non de deux, comme le disent les Prussiens, franchit le cours d'eau.

Les trois mille hommes de ces bataillons traversent la route de Haguenau et abordent les bois et les vignes en avant d'Elsasshausen; mais tout à coup cette colonne s'aperçoit de l'échec de la colonne voisine; le premier bataillon reçoit une partie des fuyards dans ses rangs. Il est très-ébranlé; il n'attend pas la charge qu'on va diriger sur lui et il recule en toute hâte; les deux autres bataillons quittent le terrain et se retirent assez rapidement pour éviter les baïonnettes; ces trois bataillons s'embusquent dans les fossés profonds de la route de Haguenau, qui forment des tranchées très-favorables. L'artillerie prussienne redouble ses feux; nos colonnes, que nos pièces ne peuvent soutenir, viennent se heurter, contre Wœrth et Spachbach, aux réserves puissantes du 5e corps.

La 19e brigade apporte un appui de troupes fraîches qui nous arrête.

Nos colonnes se replient, trop faibles pour enlever Wœrth et Spachbach; les ordres sont de ne pas lancer les réserves dans l'offensive.

Retour offensif. — Cependant les Prussiens sont serrés de près par la fusillade qui part des pentes que nous occupons ; leurs généraux s'inquiètent de l'échec essuyé et s'indignent de voir le feu des chassepots tenir en respect toute la 10e division.

Une seule division française de 10.000 hommes, sans l'aide de la canonnade, tenait contre 84 pièces et contre plus de 15.000 hommes.

Elle rendait dangereuse et précaire la position de cette 10e division prussienne.

Cette pensée exalte les courages des officiers ; ils font une série de tentatives désespérées.

Le major Sydnow rallie le 37e, lui reproche sa retraite, enlève à force d'énergie le 3e bataillon de ce régiment et en obtient une charge ; mais à peine le bataillon débouchant de Wœrth a-t-il ébauché son attaque, que nos tirailleurs se massent et tombent sur ce bataillon, qui se rejette dans le bourg précipitamment.

Les nôtres l'y poursuivent et ils sont sur le point de s'en emparer ; mais l'entrée en ligne de la 19e brigade (7.000 hommes) les force à lâcher prise.

Cependant l'audace de nos tirailleurs va croissant toujours ; quoique peu nombreux, ils s'approchent de Wœrth, y harcèlent l'ennemi, pénètrent sur certains points, sont refoulés, reviennent encore, et « vers midi et demi, dit la *Relation* prussienne, la situation devenant de plus en plus menaçante, on est obligé de faire appel comme renfort au 2e bataillon du 46e. »

Ainsi la 10e division du 5e corps prussien se trouvait refoulée à Wœrth vers midi, battue par la division Raoult, dans l'impossibilité d'avancer, quoique de moitié supérieure en nombre et quoique disposant d'une artillerie qui éteignait les feux de la nôtre.

Ainsi cette 10e division se trouvait exactement à Wœrth, comme la 4e division bavaroise à Langensulzbach. Il en était de même pour le 11e corps à Gunstett.

On voit, en résumé, quel rôle joua le 5e corps : jusqu'à onze heures il était battu, repoussé au bas de nos positions ; il y resta impuissant jusqu'à midi.

Le 11e corps n'était pas plus heureux.

GAUCHE. — 11e CORPS PRUSSIEN

Le 11e corps passe la Saüer à Gunstett et attaque le Niederwald. — L'avant-garde du 11e corps, en arrivant à huit heures du matin sur le terrain de bivac qui lui était assigné, entendit le canon qui tonnait à Wœrth.

Quoique le prince commandant l'armée n'eût pas ordonné le combat pour ce jour-là, le général Schachtmeyer fit ce que firent toujours les généraux

prussiens ; du moment où il supposa qu'une bataille inattendue s'engageait, il prit ses dispositions pour soutenir les corps voisins par une diversion.

Il ordonna aux quatre batteries divisionnaires dont il disposait de s'établir sur une croupe de terrain au nord de Gunstett, et il fit garder cette artillerie par le 1er bataillon du 80e.

Cette artillerie engagea le feu contre cinq batteries françaises, dont une de mitrailleuses ; trois des batteries françaises étaient en face de Gunstett ; les deux autres couronnaient les crêtes en avant de Spachbach.

Malheureusement les batteries du 5e corps prussien aidant de leur feu puissant celles du 11e, nos pièces furent très-rapidement mises hors d'état de continuer ce duel d'artillerie ; elles furent accablées et réduites au silence.

Nous allons voir l'infanterie prussienne s'engager, être chassée sur la rive gauche de la Saüer, qu'elle avait franchie ; mais ce résultat fut obtenu uniquement par notre infanterie, et malgré les décharges de l'artillerie prussienne qui, l'ennemi l'avoue lui-même, canonna nos bataillons, *ce qui était devenu nécessaire*.

L'avant-garde prussienne (21e division, 41e et 42e brigades) s'était formée en plusieurs colonnes.

L'une de ces colonnes, celle de droite, que nous allons suivre, se dirigea sur Spachbach pour se relier à la gauche du 5e corps, que nous avons vue passer la Saüer sur ce point.

Cette colonne se composait de six compagnies du 87e et d'un bataillon du 80e, le 2e ; soit une masse de 2.500 hommes.

Les compagnies du 87e passent les premières à gué ; elles laissent la garde du drapeau à une réserve qui s'embusque dans un fossé, et la colonne, bientôt soutenue par le bataillon du 80e, force, par une marche en avant, nos avant-postes à plier ; mais à peine ceux-ci ont-ils démasqué l'ennemi, que le feu de nos tirailleurs accable les compagnies prussiennes ; celles-ci sont arrêtées. Alors, comme il arriva si souvent dans cette journée, les officiers se dévouent et font de tels efforts qu'ils donnent le branle aux rangs et les font avancer ; les cadres, en perdant beaucoup d'officiers, parviennent à lancer la troupe et à refouler les tirailleurs français dans le bois du Niederwald ; mais, comme l'atteste l'ouvrage officiel prussien, presque tous les capitaines étaient morts ou blessés ; les soldats, en abordant les fourrés, s'y dispersaient, s'embusquaient derrière les arbres, disparaissaient aux yeux des chefs survivants, qui n'en obtenaient plus rien. Impossible de maintenir l'élan : les ressorts brisés, la machine s'arrêtait.

C'est à ce moment que, sur toute la ligne, contre le 5e corps prussien, les Français prirent l'offensive ; ils lançaient en même temps sur le 11e corps, et notamment sur cette colonne, plusieurs bataillons. Découverte à droite par la débandade du 50e, aile gauche du 5e corps prussien dont nous avons raconté la défaite, menacée à gauche par un mouvement tournant, cette colonne, sans chef, fuit dans une confusion inexprimable.



Les Prussiens redescendant les pentes du Calvaire. (Bataille de Reichshoffen, 1re période.)

Elle rencontre son soutien, le bataillon du 80e, dont le chef est démonté ; le capitaine qui prend le commandement du bataillon est tué aussitôt.

La panique s'empare de toute cette troupe, qui redescend les pentes à toute vitesse.

La déroute est complète.

La *Relation* officielle ne cherche même pas à le dissimuler.

« Hors d'état, dit-elle, d'opposer une longue résistance, les compagnies du 87e sont refoulées sur la pente, avec des pertes considérables, jusqu'en arrière de la route, entraînant dans leur retraite le bataillon du 80e. Le chef de ce dernier avait été jeté bas de son cheval : le capitaine de Borcke, qui l'avait remplacé, ne tardait pas à être mortellement frappé, de sorte que, sur ce point encore, l'action dirigeante faisait défaut. Emportés par les tirailleurs qui évacuent le bois en désordre, tous refluent pêle-mêle sur la Saüer ; ce n'est qu'à Spachbach qu'il devient possible de remettre un peu d'ordre parmi ces troupes. Quelques fractions seulement — entre autres les pelotons de la 12e compagnie embusqués dans le fossé dont il a été parlé plus haut — se maintiennent sur la rive droite. »

Ainsi, échec complet, suivi d'une débandade que l'on a peine à maîtriser.

Ce n'est qu'après avoir mis la rivière entre eux et nous que les Prussiens sont enfin ralliés et reconstitués.

Même insuccès sur la gauche.

Les chasseurs du 11e bataillon, une compagnie du 50e (du 5e corps), dirigée en enfants perdus de ce côté avant l'arrivée du 11e corps, le 2e bataillon du 87e formant une réserve et le 3e bataillon du 80e en soutien, composent une forte masse assaillante qui débouche de Gunstett et qui passe la Saüer au Bruchmühle après une assez longue fusillade.

Cette colonne n'avait pas fait cinq cents pas et atteint la route, que le général Lartigues lançait sur son flanc gauche une charge de notre infanterie qui jetait les Prussiens dans la rivière ; « assaillis *impétueusement*, dit la *Relation* officielle, les nôtres sont rejetés dans la rivière. »

Défense était faite à nos troupes de passer la Saüer ; elles se maintiennent dans leurs positions et font feu de tirailleurs.

Le 11e corps était donc arrêté lui aussi.

Situation de l'ennemi à la fin de la première période, vers midi. — Ainsi, sur toute la ligne, nous avions refoulé l'ennemi.

Les Bavarois étaient au bas des pentes, devant la division Ducrot, à Langensulzbach ; le 5e corps bordait la Saüer à Spachbach, et derrière la rivière, de ce dernier village au Bruchmühle, s'étendait le 11e corps, fort maltraité.

Cinq divisions avaient été mises en action, soit plus de 75.000 hommes avec 120 pièces, trois divisions avaient été fortement engagées.

Et l'effort était demeuré impuissant !

Telle fut la première période du combat. Elle est très-glorieuse pour le corps de Mac-Mahon et prouve que, même avec un effectif supérieur, une artillerie incomparablement plus forte que la nôtre, les Prussiens ne parvenaient pas à entamer nos positions.

Il fallut une disproportion démesurée de forces, par suite de l'arrivée des renforts, pour nous arracher ces hauteurs.

Les fautes commises pendant la première période du combat. — Il importe de préciser quelles furent, pendant cette première période de la bataille, les possibilités du succès.

Avons-nous eu des chances de victoire?

Oui, dit l'ennemi; mais faut-il l'en croire?

Jusqu'à un certain point.

Certes il est assez difficile d'établir que les 45.000 hommes du maréchal, avec si peu d'artillerie, seraient parvenus à culbuter complétement cette armée prussienne de 180.000 hommes.

N'ayant pas reçu le concours de de Failly, le maréchal ne pouvait espérer qu'une chose : conserver ses positions en attendant le renfort du 5e corps pour le lendemain.

Mais en raisonnant dans cette hypothèse qu'on ne devait tendre qu'à conserver les lignes de crêtes qu'on occupait, était-il bon de rester sur la stricte défensive?

Fut-il d'une bonne tactique de ne pas pousser à fond les succès obtenus et de rester sur la rive gauche de la Saüer?

Eût-il mieux valu franchir la Saüer et refouler les avant-gardes ennemies?

Nous n'hésitons pas à répondre par l'affirmative, étant donné que le maréchal tenait à ne pas battre en retraite pour se dérober à l'ennemi. (Nous aurons à examiner s'il n'eût pas mieux valu prendre ce dernier parti.)

A notre avis, après les aveux des Prussiens, du moment où le maréchal voulait accepter sérieusement la lutte et tenir bon, il fallait attaquer dès neuf heures et demie sur toute la ligne.

On a vu les avant-gardes allemandes impuissantes et chassées de toutes parts derrière la Saüer; à dix heures, ce mouvement général de recul était dessiné.

Il avait suffi, pour le déterminer, d'engager seulement notre première ligne; aucune réserve n'avait donné. En poussant en avant à neuf heures, le maréchal, qui disposait de 45.000 hommes, aurait heurté une masse de 70.000 Allemands environ; mais, sur certains points, les conditions étaient extrêmement favorables.

Sur la droite ennemie, la fortune nous offrait une occasion qui ne fut pas saisie.

La 4e division bavaroise, avec son artillerie fort malmenée par la nôtre, s'était repliée sur Langensulzbach, et une vigoureuse offensive l'aurait à coup sûr délogée et rejetée avec de grandes pertes sur Mattstall; on lui laissa le

temps d'attendre les renforts de la 3e division, puis du 1er corps bavarois.

Si, la poussant vigoureusement, on l'avait mise en pleine retraite sur Mattstall, on aurait dégagé ainsi l'action de la division Ducrot.

Celle-ci aurait pu être ramenée sur le flanc droit du 5e corps, qui, abordé de front à Wœrth par la division Raoult, aurait été refoulé sur Sultz, selon toutes probabilités.

La 2e division Douay aurait appuyé ce choc contre le 5e corps.

A coup sûr, le mouvement contre les Bavarois aurait réussi : on verra combien leur 4e division, la seule en présence de Ducrot, avait été maltraitée, puisque ce n'est que fort avant dans l'après-midi qu'elle put rentrer en ligne.

Si on l'eût poursuivie, elle aurait lâché pied jusqu'à Mattstall, et Ducrot aurait eu un long répit pour revenir sur le 5e corps prussien.

Celui-ci n'aurait été secouru que vers deux heures de l'après-midi.

N'est-il pas probable que, très-impressionné par l'échec de sa 9e division, rejetée sur Wœrth, menacé sur sa droite par les 9.000 hommes victorieux de Ducrot, et en outre poussé de front par 15.000 hommes en pleine voie de succès, il eût été chassé fort loin, quoique disposant de 33.000 hommes? car nous allons voir que son flanc gauche aurait été bientôt à découvert par la retraite du 11e corps, retraite qui aurait été déterminée en raison du mouvement suivant.

La division Conseil-Dumesnil, descendant par Morsbronn, aurait opéré un mouvement tournant sur l'extrême gauche ; la division Lartigues eût attaqué de face. L'ennemi n'avait encore qu'une division de 15.000 hommes à nous opposer sur ce point. Le 11e corps aurait reculé sur ses réserves très promptement en se voyant assailli par 18.000 Français ; et le 5e corps, découvert sur sa gauche, serait resté en pointe sur le champ de bataille ; très-compromis, il aurait plié, nous le répétons avec conviction.

On le voit, rien d'invraisemblable dans ces espérances, et nous pouvions compter que l'ennemi reculerait jusque sur ses renforts.

Lorsque les divisions et les corps en marche auraient rejoint les corps repoussés, leur soutien doublant l'effectif de l'ennemi, nous n'aurions pu remporter une victoire définitive : le 1er corps bavarois, le corps de Werder, une division du 11e corps, une division du 2e corps bavarois débouchant vers une heure, auraient apporté un renfort de 100.000 hommes à nos adversaires.

S'engager à fond dans ces conditions eût été de l'imprudence.

Mais en chassant les premiers corps engagés, en les repoussant vers Sultz, on gagnait du temps, du terrain, du prestige.

Ensuite une retraite sur nos premières positions, bien menée, commencée à propos, nous ramenait intacts sur la Saüer.

En coupant les ponts de ce ruisseau, nous gagnions assez de temps pour reprendre nos solides positions sur les crêtes.

Il est à croire que l'ennemi n'aurait pu commencer le passage de la rivière avant quatre ou cinq heures...

Il restait alors trop peu d'heures avant la nuit pour mener la lutte à bonne fin.



Le général Niol

Le prince, qui déjà n'était point disposé à combattre ce jour-là, aurait remis l'attaque au lendemain ; nous aurions eu alors le corps de de Failly tout entier rappelé par une marche de nuit ; nous aurions eu peut-être même les deux divisions du 7e corps restées à Mulhouse.

Ces deux divisions transportées en une nuit par la voie ferrée, débarquées à Haguenau le 7 au matin, auraient rendu impossible tout mouvement tournant sur notre droite.

Eclairé par le combat de la veille, le maréchal n'aurait plus hésité à prendre beaucoup sur lui et à masser autour de Reichshoffen tous lés rénforts possibles.

Il eût obtenu des pleins pouvoirs du grand quartier général.

On ne peut objecter à ces calculs de probabilité qu'une seule chose : la grande supériorité de l'artillerie ennemie.

Mais on peut répondre que l'artillerie de Ducrot et nos pièces de réserve, établies sur le flanc des pièces du 5e corps et les enfilant, auraient soulagé beaucoup les batteries de notre front.

De plus, le feu des chassepots, très-efficace à 1.200 mètres, a plus d'une fois, dans cette guerre, forcé les batteries ennemies à se retirer.

Nos tirailleurs, en grandes bandes sur les pentes de Wœrth à Sulzbach, auraient criblé de balles cette artillerie si redoutable et déterminé sa retraite.

On eut cet exemple sous Metz par la division de voltigeurs de la garde.

Malheureusement, à cette époque, les vérités tactiques ne s'étaient pas encore dégagées.

Pourquoi une franche offensive ne fut-elle pas tentée?

Il est certain que ce fut d'abord l'intention du maréchal de pousser une vigoureuse attaque; les ponts de la Saüer ne furent pas rompus, dans la pensée qu'ils serviraient à notre armée.

Mais le maréchal fut arrêté dans l'essor de son initiative par le sentiment de la responsabilité qui pesait sur lui.

Il sentait l'autorité jalouse du quartier général, toujours en éveil, observant avec un soin soupçonneux tous les généraux.

Il craignit, étant battu, d'encourir le reproche d'avoir été imprudent, de s'être aventuré hors d'excellentes positions défensives.

Le mauvais esprit des officiers de l'entourage lui était connu; on suspectait tout et tous au quartier général; on incriminait les plus pures réputations.

L'offensive, même réduite aux proportions restreintes que nous avons définies, était encore une manœuvre hardie; pour l'exécuter, il fallait prendre beaucoup sur soi.

Le maréchal vit au bout d'une résolution pareille des éventualités redoutables qui paralysèrent son initiative; il ne se risqua point.

Non-seulement le maréchal ne tenta pas l'offensive quand elle était possible, mais il tomba dans un excès contraire en poussant la défensive jusqu'à se laisser couper et écraser.

Du moins, si l'on n'attaquait pas au moment favorable, devait-on s'attendre à être tourné et forcé de plier devant toutes les forces ennemies une fois rassemblées.

Mais, chose étrange, contraste bizarre et fréquent dans les situations fausses!

Les mêmes raisons qui empêchèrent le maréchal d'être audacieux pour l'offensive l'empêchèrent aussi d'être prudent dans la défensive.

Il n'y avait qu'un parti à prendre :

Défendre vigoureusement les positions, mais avoir l'arrière-pensée de les céder, après avoir fait essuyer à l'ennemi de fortes pertes; en un mot, lui faire payer par le sang de quinze ou vingt mille hommes ces hauteurs formidables; ne pas exposer la troupe dans des combats à découvert; garder tous les avantages de celui qui se défend.

En résumé, cette bataille, du moment où elle n'était point une attaque sur les avant-gardes ennemies compromises, aurait dû être une retraite savante, meurtrière pour l'ennemi.

Qu'on juge de l'effet produit en Europe et en France par le bulletin d'une

journée dans laquelle 45.000 hommes en auraient tué 15.000 à un ennemi fort de 180.000 hommes après l'avoir tenu en échec pendant de longues heures !

Dans ces conditions, le maréchal n'aurait perdu ni un canon ni un drapeau.

Il se fût trouvé en bon ordre sur les crêtes des Vosges, en arrière de Reichshoffen et à portée du renfort de de Failly.

La bataille aurait recommencé le lendemain ou le surlendemain dans des conditions meilleures; en tous cas, nous n'aurions pas subi la déroute de la fin, qui fut si malheureuse.

Mais le maréchal craignit, en ne poussant point la résistance jusqu'à son extrême limite, d'être accusé de n'avoir point fait son devoir jusqu'au bout; une retraite voulue, bien qu'exécutée brillamment, eût été incriminée.

On aurait critiqué le maréchal de n'avoir pas été jusqu'aux dernières limites de la défensive.

Il tint donc au delà du possible, s'acharnant à violenter la victoire.

Ce fut la grande faute de cette journée héroïque.

Le soupçon, qui s'attaquait à tous dans cette cour impériale, étouffa les plus mâles ou les plus prudentes résolutions; on ne s'arrêta qu'à des mesures bâtardes.

L'éternelle loi de la logique s'appliquait avec une régularité mathématique.

Une force heurtant une autre force, il se produisait un équilibre statique; le mouvement s'arrêtait ou déviait.

Le quartier général, sous le heurt des courants divers, restait inerte ou se jetait dans des velléités qui étaient des déperditions de volonté.

Que l'on observe attentivement les faits dans cette première partie de la campagne : on verra partout une tendance à s'immobiliser, à attendre, ou à se fourvoyer dans des voies sans issue :

A Wissembourg, l'attente !

A Reichshoffen, l'attente !

A Spikeren, l'attente !

L'attente toujours et partout !

A Borny, à Gravelotte, à Saint-Privat, pendant tout le siége de Metz, l'attente !

Enfin, à Sedan, la marche, mais la marche hésitante, le louvoiement, l'indécision qui est encore l'attente !

Les armées qui s'immobilisent ainsi sont vouées à toutes les défaites.

Comme il est important de prouver que nous voyons juste et vrai en regrettant qu'on n'ait pas attaqué l'ennemi au début, quitte, après lui avoir infligé cet échec, à se replier au moment où ses forces seraient devenues menaçantes; comme c'est chose grave que d'émettre une opinion semblable, nous allons prouver que l'ennemi lui-même, sentant bien son péril, se félicite de ne pas avoir été assailli à une certaine heure.

La *Relation officielle* laisse percer une satisfaction secrète, quand elle constate que l'*heure était passée* où le maréchal pouvait prononcer une offen-

sive, et tout le passage suivant exprime la joie d'avoir échappé à une attaque et d'avoir maintenu ses positions au bord de la rivière.

Elle dit :

« A 1 heure, au moment où le prince royal prenait le commandement sur le champ de bataille, il trouvait deux de ses corps d'armée très-chaudement engagés. [Une partie seulement de leur infanterie avait franchi la Saüer ; l'autre partie se tenait encore en réserve, sur la rive gauche. Ces attaques partielles, et purement parallèles, contre une position excessivement avantageuse, défendue par des forces bien supérieures, n'avaient abouti jusqu'alors qu'au seul résultat — toujours précieux d'ailleurs — de contenir l'adversaire. »

En parlant de forces supérieures, la *Relation* prussienne regarde évidemment la division bavaroise comme déjà rejetée hors du champ de bataille et paralysée, sans quoi elle n'aurait pu parler d'une supériorité de notre côté.

Borbstaëdt est encore plus explicite :

« Pendant la matinée, dit-il, les Allemands s'étaient bornés à entretenir le combat ; dans l'après-midi, la 22e division étant arrivée, le 11e corps tout entier étant en ligne, la bataille proprement dite allait réellement commencer par une vigoureuse offensive de trois corps d'armée : à l'aile droite le 2e corps bavarois, au centre le 5e corps, et à l'aile gauche le 11e. Le maréchal de Mac-Mahon n'avait pas su profiter du vrai moment où il avait encore la supériorité numérique sur quelques points, pour prononcer un mouvement sérieux : maintenant il allait en être réduit à défendre sa forte position contre des forces supérieures (cinq divisions d'infanterie contre six divisions et demie). »

L'avis de Borbstaëdt est très-net, on le voit : mais nous devons ici encore constater la mauvaise foi de ses énumérations.

Il dit que cinq divisions prussiennes allaient par la suite être engagées contre nous.

C'est une affirmation mensongère et de parti pris. Comptons d'après le tableau même des pertes :

IIe	corps	bararois,	2 divisions qui ont	subi	des pertes.
Ier	—	—	1 division qui a	—	—
Ve	—	prussien,	2 divisions qui ont	—	—
XIe	—	—	2 — —	—	—
	—	Werder,	1 brigade qui a	—	—

De troupes engagées sous le feu, cela donne donc sept divisions et demie, soit 130.000 hommes.

Il restait encore une brigade et une division en réserve, plus une division en observation vers Haguenau, plus les réserves et armes spéciales de chaque corps avec les divisions de cavalerie.

Il ne faut pas oublier que le corps d'armée prussien à deux divisions est de 37.000 hommes, alors que deux divisions françaises ne forment que 18.000 hommes.



Croquis d'ensemble de la bataille de Reichshoffen-Freschwiller représentant les Prussiens maîtres du bois du Niederwald et du Calvaire, poussant leur succès, assaillant Elsassnausen et Freschwiller, derniers points d'appui des Français. Fin de la deuxième période de la bataille.

On peut se convaincre par les tableaux que la division prussienne a le double d'hommes de la nôtre.

Mais jamais Borbstaëdt ne manque l'occasion de fausser un effectif en vue de diminuer le nombre des Allemands.

Si telle est l'opinion de l'ennemi sur l'offensive pendant la matinée, on va voir que depuis une heure il n'eut plus qu'une crainte : celle que Mac-Mahon ne battît en retraite.

On lit, en effet, dans les considérations qui décidèrent le prince à pousser l'attaque, vers une heure, avant l'arrivée des renforts :

« Outre les considérations prépondérantes, déjà indiquées précédemment, qui rendaient désormais impossible de rompre l'action, il était fort douteux que l'on pût retrouver plus tard des conditions aussi favorables. On devait s'attendre, au contraire, à ce que le maréchal, reconnaissant le danger de sa situation, mît à profit, pour évacuer sa position, le premier moment d'arrêt dans les attaques. »

Ainsi l'ennemi, une fois en force, ne craignait rien tant qu'une retraite qui mettrait le corps de Mac-Mahon à l'abri de la formidable attaque prête enfin sur les deux heures de l'après-midi.

Résumé. — Toute la première période de la bataille fut une série de succès pour nous ; les Bavarois surtout se trouvèrent dans une situation précaire ; on pouvait, de neuf heures à une heure, repousser l'ennemi sur toute la ligne jusque sur ses renforts, gagner du temps et du terrain, recevoir ensuite ses attaques après avoir reculé et réoccupé la vraie position de défense : Freschwiller. On aurait atteint la nuit sans être rompu ; peut-être n'eût-on pas été attaqué ce jour-là, et l'on aurait reçu des renforts dans la nuit.

D'autre part, du moment où l'on restait sur la stricte défensive, il eût été très-avantageux de se préparer à une retraite bien ménagée. On ne prit ni l'un ni l'autre de ces partis.

Maintenant nous allons reprendre le récit de la bataille et décrire la seconde période.

CHAPITRE IX

WŒRTH-FRESCHWILLER-REICHSHOFFEN

DEUXIÈME PÉRIODE

L'aile gauche bavaroise (1er et 2e corps). — La situation après la retraite de l'ennemi sur toute la ligne. — Le général de Kirchbach du 5e corps prussien et le général de Bose du 11e s'engagent à fond, malgré les instructions du prince royal. — Initiative laissée aux généraux prussiens. — Le désarroi du 2e corps bavarois à l'aile gauche ne lui permet pas de reprendre l'offensive avant l'arrivée du 1er corps bavarois, qu'il appuie très-faiblement pendant le reste de la journée. — Le 1er corps bavarois entre en action ; il agit très-mollement ; le 5e corps prussien lui prête le secours d'un bataillon de chasseurs et de plusieurs compagnies ; ce renfort ne suffit pas, quoique les Prussiens se soient portés en première ligne. — Les progrès du 5e corps au centre aident aux attaques des Bavarois sur l'aile gauche ; ils tentent un assaut avec leur élite ; mais l'intervention d'un régiment du 5e corps leur ouvre la voie, et ils se portent enfin sous Freschwiller, qui est menacé par le centre et l'aile droite prussiens.

Situation générale à onze heures. Reprise du feu. — La première période de la bataille, terminée à peu près sur toute la ligne vers onze heures du matin, ramenait les Prussiens sur la Saüer, les Bavarois sur Langensulzbach, points de départ de leur attaque, l'ennemi était repoussé sur toute la ligne.

C'est en ce moment que le commandant du 5e corps prussien au centre, le général de Kirchbach, recevait l'ordre de ne pas s'engager et de cesser le combat ; ordre formel du prince royal.

Celui-ci n'était pas sur le terrain.

Le général de Kirchbach comprit que les Français s'attribueraient à bon droit devant l'Europe, une victoire indiscutable, si les Prussiens reculaient au delà de la rivière ; il jugea que Mac-Mahon pourrait se replier en toute sécurité ou recevoir des renforts et tenir le lendemain avec plus de chances de succès ; il prit l'audacieuse résolution de passer outre à l'ordre du prince et de s'engager à fond.

Il manda au général de Bose, son collègue du 2e corps, de lui prêter son concours et d'imiter son exemple ; il en reçut promesse formelle qu'il serait secondé.

En agissant avec cette décision, le général de Kirchbach réparait la maladresse des Bavarois qui s'étaient portés à tort en avant le matin, et sa propre faute à lui, commise en tentant une attaque, lorsque le canon des Bavarois lui avait fait supposer que ceux-ci voyaient Mac-Mahon battre en retraite et le poursuivaient.

Ce double malentendu allait être une cause de victoire, grâce à l'énergique persistance du général de Kirchbach.

Certes, il semble étrange que ce soit dans une armée prussienne, modèle de discipline, que des généraux aient désobéi si formellement en apparence.

On en conçut en France un long étonnement.

Chez nous, l'on exigeait avec une défiance jalouse une abdication presque

complète de volonté des chefs de corps d'armée; on les paralysait, on les liait par des soupçons et des instructions.

Triste résultat des préoccupations dynastiques et du peu de foi dans les talents des généraux placés cependant à la tête des corps par le choix du gouvernement lui-même.

Aussi y avait-il dans notre état-major une subordination absolue qui entravait toute résolution spontanée.

Et notre armée cependant ne passait pas pour être bien disciplinée.

C'est que l'on exigeait l'obéissance passive de ceux qui, au sommet de la hiérarchie, auraient dû être invités à montrer de l'initiative, tandis que bien des causes de démoralisation et de relâchement énervaient le commandement inférieur et son action sur le soldat.

C'est tout le contraire en Prusse.

Les généraux n'arrivent qu'après avoir fait preuve de science et de talent; il n'y a pas de motifs pour les soupçonner d'être au-dessous de leur situation par leurs facultés ou leurs intentions.

Le commandement est ferme, l'obéissance est parfaite.

Mais, en Prusse, l'autorité supérieure invite, au contraire de chez nous, les généraux, surtout les chefs de corps, à s'inspirer avant tout des circonstances.

Le mot désobéissance n'est donc pas précisément juste, si ce n'est comme constatation du fait même, car l'esprit général des instructions aux chefs de corps est qu'ils doivent surtout prendre conseil de la physionomie du combat.

Il y a donc un principe supérieur reconnu et qui prime tout : les nécessités du champ de bataille !

Le général d'armée dirige, imprime une direction, confie à ses subordonnés le but auquel il tend ; mais il a foi en eux pour l'exécution.

Jamais un ordre ou un contre-ordre n'est lancé sans que l'intention qui le fait donner ne soit clairement indiquée.

De la sorte, le général qui le reçoit sait quelles sont les intentions du chef et il se conforme bien plus à ces intentions qu'à la *lettre* même de l'ordre.

L'objectif, dans cette bataille, était de retenir Mac-Mahon et de l'écraser; le général de Kirchbach, ne perdant pas de vue cette donnée première, y conforma sa conduite.

Il poussa en avant autant qu'il put, malgré l'échec subi.

A onze heures, il résolut de reprendre le combat; en ce moment, les Bavarois étaient au bas des pentes, à Langensulzbach, à droite.

Le 11ᵉ corps était à gauche, à Gunstett et à Spachbach.

Les Wurtembergeois du corps Werder s'avançaient plus à gauche encore et devaient paraître trois heures plus tard.

Le 5ᵉ corps était au centre.

Il attendait le 1ᵉʳ corps bavarois, qui allait établir une division entre le 5ᵉ corps et le 2ᵉ bavarois, en laissant une autre division comme réserve du 5ᵉ corps.



Le général Bunelle.

Le reste du corps Werder gardait le flanc gauche de toute l'armée vers Haguenau.

Les renforts allaient donc donner beaucoup de forces à l'ennemi.

De Kirchbach, ce chef énergique du 5e corps prussien, ne les attendit point et se lança en avant dès que tout son 5e corps l'eut rejoint.

Mais, de son côté, non moins résolu, le général de Bose n'attendait pas les Wurtembergeois pour se lancer en avant.

A peine, vers midi, eut-il le secours de la 22e division, qu'il rompit l'espèce de trêve qui durait depuis une heure et recommença les attaques.

Le seconde période comprend les événements qui se sont passés depuis la reprise de la lutte, vers midi, jusqu'au moment où, tous les obstacles autour de Freschwiller étant enlevés, la lutte se concentra sur ce village, à quatre heures environ.

Nous allons voir, à la droite de l'ennemi, les Bavarois du 2e corps renouveler mollement leurs attaques contre la division Ducrot jusqu'à l'entrée en ligne du 1er corps bavarois, qui donne également et contre notre aile gauche et contre le centre.

Puis nous décrirons les attaques du 5e corps prussien contre la division Raoult, au centre. Enfin nous ferons le récit des attaques dirigées par le 11e corps contre Morsbronn, le Niederwald et Elsasshausen, jusqu'au moment où l'arrivée des Wurtembergeois décide de la reprise de ce dernier village et amène le 11e corps sous Freschwiller, menacé de toutes parts.

Nous commençons par la droite ennemie, les Bavarois.

Du rôle des Bavarois du 2e corps pendant la 2e période. — Nous avons laissé le 2e corps bavarois à Langensulzbach, repoussé par la division Ducrot.

Cette aile de l'armée allemande était dans un état de démoralisation profonde, car elle ne reprit que très-difficilement et très-péniblement la lutte : ces Bavarois du 2e corps, si féroces à Wissembourg, se montrèrent peu solides et peu ardents à Freschwiller.

Déjà, n'ayant devant eux que très-peu de monde, ils n'avaient pas su, au nombre de 37.000, enlever Wissembourg ; un Prussien, le général de Kirchbach, avait dû les haranguer et les pousser en leur promettant des renforts puissants.

A Langensulzbach, on eut beaucoup de peine à les remettre en ligne.

Les Prussiens, las de les attendre en vain, envoyèrent un bataillon de chasseurs, le 5e, et deux compagnies du 37e, pour redonner un peu d'élan à ces troupes ; mais, jusqu'à une heure et demie, l'on ne voit aucune offensive se dessiner, et la *Relation officielle* prussienne raconte que les Prussiens eux-mêmes furent réduits à entretenir une fusillade insignifiante du reste.

A une heure et demie seulement, on voit le 1er corps bavarois entrer en ligne.

Alors la lutte recommence, mais les chasseurs prussiens et la compagnie du 37e sont obligés de donner l'exemple, et ils sont au poste le plus périlleux, en première ligne.

Le courage des chasseurs prussiens produisit peu d'effet.

Le 2e corps ne remit en ligne que trois bataillons sur 37.000 hommes.

La *Relation officielle* énumère elle-même ces forces et dit expressément que le 2e corps n'avait en ligne que ces 3.000 combattants.

Il faut en conclure que le 2e corps bavarois, malgré le danger que courait le 5e corps prussien, malgré d'instantes prières de marcher, se trouvait moralement si fort atteint par son insuccès de la matinée, qu'on ne pouvait en obtenir un sérieux effort.

Il ne paraît même pas que le 1er corps bavarois se soit d'abord montré beaucoup plus ardent que le 2e, quand il arriva sur le terrain.

La 1re division fut lancée en avant à une heure.

La 2e brigade était en avant-garde ; elle passa la rivière partie au Vieux-Moulin, partie plus bas.

Les six bataillons de cette 2e brigade, malgré le secours des trois bataillons du 2e corps et des chasseurs prussiens, ne parviennent pas à avancer.

La *Relation officielle* en fait l'aveu.

« Ainsi mêlées, dit-elle, les troupes réunies à l'extrême droite de la ligne

de bataille des Allemands cherchent à gagner peu à peu du terrain en avant de la crête, mais elles ne peuvent y parvenir tout d'abord. Les tirailleurs bavarois se trouvaient en face d'une position naturellement très-forte, défendue par un adversaire bien abrité derrière des abattis et des tranchées. L'action se transforme en une fusillade de pied ferme, à laquelle l'artillerie de la rive gauche de la Saüer prend part également, en tirant par-dessus ses troupes. »

Voilà donc toute l'aile droite arrêtée et ne se maintenant qu'avec le secours de l'artillerie.

Mais la première brigade arrive au secours de ces dix mille hommes ; c'est un renfort de sept bataillons ; il y aura donc en ligne dix-sept mille hommes et d'énormes réserves.

Cependant les Bavarois ne prononcent pas encore leur mouvement.

L'action se traîne au bas des pentes ; la *Relation officielle* prussienne est obligée d'en convenir comme il suit en décrivant l'entrée en ligne de la première brigade :

« La 1re brigade, dont la tête était arrivée à Gœrsdorf vers une heure trois quarts, et qui avait aussitôt continué, en colonne de marche, vers le Vieux-Moulin, s'engage alors à son tour, à côté et en arrière de la 2e.

« Tout d'abord, l'intervention de ces nouvelles troupes ne produisait encore aucun résultat ; plusieurs attaques à la baïonnette étaient arrêtées par le feu meurtrier de l'ennemi. Vers trois heures, *une méprise* entraîne même un mouvement rétrograde : les deux bataillons les plus avancés du régiment du corps, assaillis de dos par une fusillade partant de la forêt, se replient sur la scierie, entraînant avec eux le 3e bataillon du 11e ; *l'ennemi, débouchant de sa position, les suit vivement*. Le général Dietl marche alors à sa rencontre, avec deux bataillons. Les troupes en retraite se rallient et se joignent aux bataillons frais qui s'avancent, en même temps que, sur la droite, les deux bataillons chargés du mouvement tournant et des détachements du 5e bataillon de chasseurs prussiens s'engagent également. Les efforts combinés de ces troupes parviennent à rétablir le combat et à faire rentrer l'adversaire dans ses retranchements. »

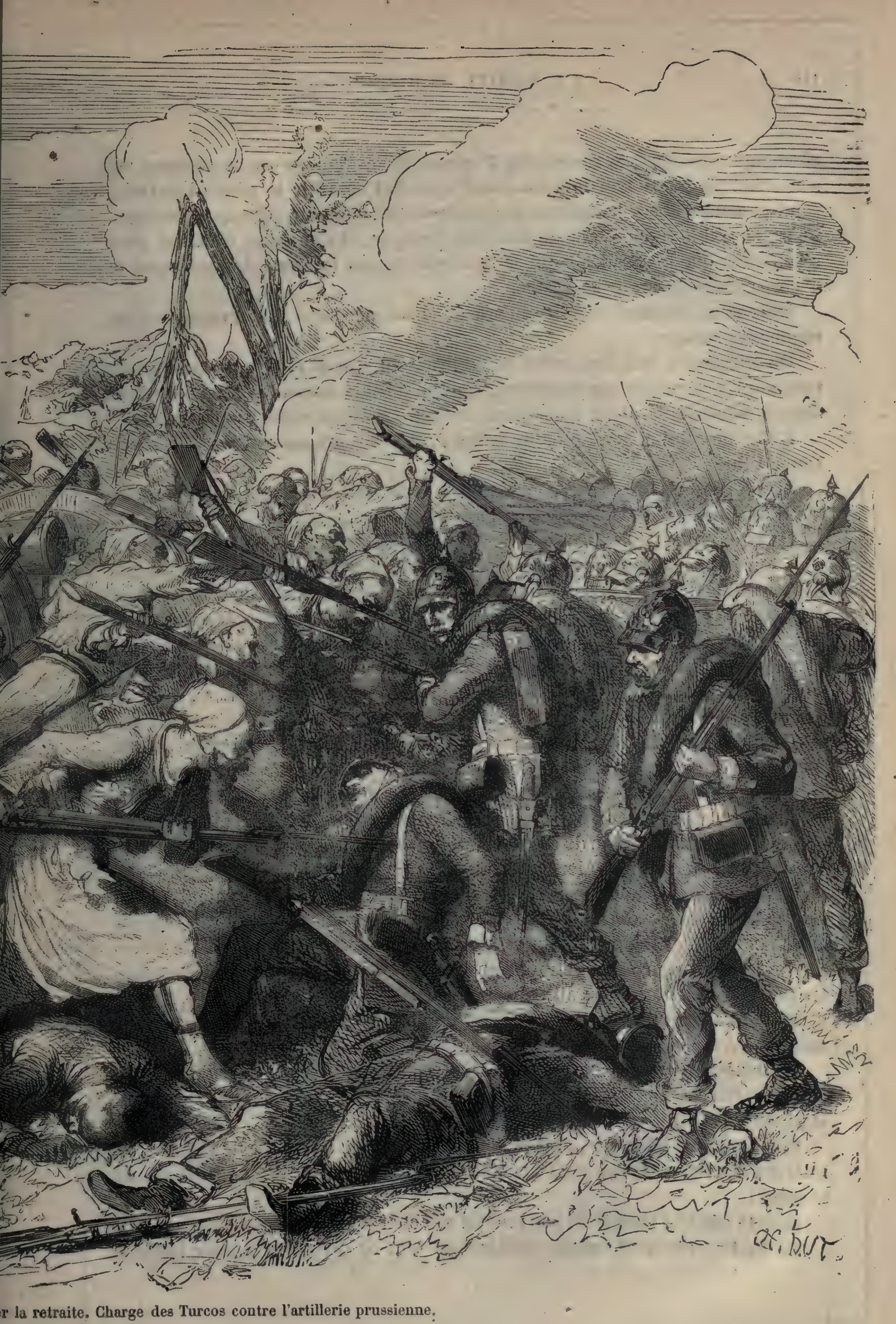
Ainsi non-seulement les 37.000 hommes engagés devant les 8.000 hommes de Ducrot se maintiennent difficilement ; mais ils reculent, ne retrouvent un peu de vigueur qu'en s'appuyant sur leurs réserves, et ils cèdent le terrain chaque fois que nous chargeons ; malheureusement notre système défensif ne permet pas de pousser loin les succès, et nous devons reprendre nos positions.

Mais il est impossible de déguiser le peu de succès de cette aile ; on sent même, dans la *Relation officielle* des Prussiens, percer une certaine amertume.

Enfin, à trois heures et demie, on apprend dans les rangs bavarois que le 5e corps prussien, bien autrement vigoureux, est parvenu sous Freschwiller ; le général bavarois de Orff s'indigne et montre à ses hommes les Prussiens sur les crêtes. Ce général est à gauche de la ligne bavaroise ; il touche presque au 5e corps ; il juge que celui-ci étant sur les collines, il doit être facile de l'y rejoindre en cherchant à se lier à lui ; on lui donne l'appui de plusieurs déta-



Bataille de Reichshoffen. Dernier mouvement offensif pou



…er la retraite. Charge des Turcos contre l'artillerie prussienne.

chements prussiens; la réserve du 5e corps (59e) est lancée en ce moment, et son effort se porte non loin du point que doit assaillir le général de Orff; celui-ci a massé trois bataillons de chasseurs (les meilleures troupes du corps, 2e, 9e, 11e); il les appuie par un bataillon de ligne, et il marche d'autant plus résolûment que les Français qui se trouvent devant lui sont débordés par le 5e corps, en progrès sur les crêtes.

Mais ce mouvement aurait encore été manqué, sans l'intervention d'un régiment prussien.

On vit tout à coup apparaître le 59e prussien, qui fit tout, enleva la position au prix de pertes considérables, sans qu'il fût le moins du monde question des chasseurs bavarois et du général de Orff. (*Relation officielle* prussienne.)

L'élan de celui-ci avait été vite refroidi, et le 50e prussien avait dû se substituer à lui.

Si cette réserve du 5e corps prussien n'avait pas donné un coup de main aux Bavarois, ils seraient restés au bas des pentes...

Le paragraphe de la *Relation officielle* prussienne qui suit en fait foi :

« Sur ces entrefaites, dit le rédacteur officiel, à l'aile gauche bavaroise, les deux bataillons du 59e, jusqu'alors maintenus à Gœrsdorf, s'étaient également engagés. *Voyant qu'au début les Bavarois ne faisaient aucun progrès sur les hauteurs de la rive opposée*, au moment où le mouvement de retraite dont nous avons parlé venait à se produire, le colonel Eyl traversait la Sulzbachel avec ses huit compagnies, les fusiliers en seconde ligne; puis, prenant au sud, de la route de Freschwiller, il se dirigeait vers la pente orientale des coteaux qui lui faisaient face. *Bien qu'il y rencontrât la résistance la plus acharnée, et que chaque pas en avant fût acheté au prix de sanglants sacrifices, le 59e enlevait à la baïonnette les retranchements ennemis et s'emparait d'un fanion du 3e zouaves.* Le colonel Eyl avait eu deux chevaux tués; lui-même était blessé; mais il n'en restait pas moins à la tête de ses troupes. Le 59e se reliait maintenant, par sa droite, aux Bavarois qui, alors, gagnaient également du terrain. »

Ainsi toutes les attaques des Bavarois furent vaines; ils avaient 50.000 hommes (un corps entier et une division devant une division française de 9.000 hommes), et il leur fut impossible de la faire reculer; il ne semble même pas qu'ils aient enlevé nos retranchements avant que l'attaque de Freschwiller par le front et le revers ait été commencée.

La *Relation* prussienne dit seulement que les Bavarois gagnaient du terrain au moment où les crêtes étaient enfin enlevées par le 59e prussien.

N'étions-nous donc pas en droit d'espérer qu'une marche énergique de la division Ducrot sur les Bavarois les aurait culbutés complétement dans la matinée?

Combien plus hésitante, plus molle encore eût été la reprise de l'assaut, si Ducrot avait repoussé l'ennemi sur Mattstall et s'était rabattu ensuite sur le 5e corps!

Mais le général Ducrot ne pouvait, de son chef, tenter ce coup d'audace.

De tout ce que nous venons de dire, de tout ce qu'on verra plus tard, il

faut conclure que l'armée bavaroise ne valait pas les autres armées allemandes.

A Bazeilles elle fut repoussée; à Coulmiers elle fut vaincue.

On ne saurait mettre ces défaillances sur le compte de la politique : les généraux se montrèrent impitoyables contre nous; ils ne sauraient être accusés d'avoir modéré l'élan de leurs troupes avec cette arrière-pensée de nous ménager.

Quant aux soldats, ils furent, vis-à-vis des populations françaises, d'une cruauté qui exclut toute idée de sympathie.

Ils se déshonorèrent par des exécutions sanglantes après les batailles.

Il semble que, dans toute cette campagne, les Bavarois aient eu à cœur de justifier cette vérité, trop souvent prouvée, que ce sont les troupes les moins vaillantes qui se montrent les plus féroces.

On pourrait supposer que les Bavarois avaient subi de grandes pertes, ce qui justifierait jusqu'à un certain point leur attitude; mais ils eurent beaucoup moins d'hommes hors de combat que les autres corps.

Leur 2e corps compta 667 hommes et 36 officiers tués ou blessés, leur 1er corps 746 hommes et 205 officiers.

Comparées aux 5.000 hommes tués ou blessés du 5e corps, ces pertes sont faibles. Voyons maintenant ce qui se passait au centre.

CHAPITRE X

WŒRTH-FRESCHWILLER-REICHSHOFFEN.

DEUXIÈME PÉRIODE. — LE CENTRE. — 5e CORPS PRUSSIEN.

Rôle du 5e corps prussien pendant la 2e période. — Le 2e de zouaves et le 2e de tirailleurs algériens écrasent la 10e division prussienne. — Les Prussiens reprennent l'offensive à l'aide de quatre bataillons de renfort. — Enlèvement par surprise de deux retranchements français. — Succès définitif du 5e corps prussien qui pénètre jusqu'à Freschwiller.

Le 5e corps enlève les crêtes et parvient jusqu'au pied de Freschwiller. — Pendant que les Bavarois combattaient à l'aile droite, le 5e corps prussien attaquait de front la division Raoult, centre français.

Cette division était à cheval sur la route de Freschwiller à Wœrth.

Le 5e corps, repoussé au bord de la Saüer pendant la première période, ne se montrait que difficilement dans la partie du village de Wœrth située au delà de la rivière; il attendait les secours de sa 9e division.

Nous avons vu le général de Kirchbach se décider à l'offensive vers midi : il appela sa 9e division et la lança contre nous.

La 10e division était dispersée sur la ligne de bataille; on lui envoya les bataillons de la 9e pour la soutenir, et les deux divisions se trouvèrent mêlées.

Le lecteur devra tenir compte de ce fait ;

La division prussienne engagée (10ᵉ) était très-menacée quand le 58ᵉ envoya deux bataillons au delà de Wœrth, sur la gauche, pour dégager le terrain.

Deux bataillons du 59ᵉ prussien qui étaient venus secourir la 10ᵉ division, se trouvaient compromis ; on lança le 47ᵉ à leur secours.

Mais le 2ᵉ régiment de zouaves et le 2ᵉ régiment de turcos s'élancèrent en poussant ces cris de guerre stridents qu'ont adoptés les troupes d'Afrique, et les Prussiens, qui étaient sortis d'une sorte de tranchée, sont assaillis et repoussés. Ce fut une charge heureuse et brillante, mais meurtrière. Les Algériens s'étaient engagés à fond ; ils eurent cet honneur de rejeter l'ennemi en désordre dans ses fossés et dans le village ; mais ce succès ne pouvait aboutir à un solide résultat.

Le canon manquait.

L'artillerie française, réduite au silence, ne pouvait appuyer cette valeureuse infanterie, lui ouvrir des débouchés, fouiller les retranchements et renverser les murs.

Nos soldats, balayés par une fusillade extrêmement meurtrière, furent écrasés sous les obus ; ils perdirent énormément de monde ; mais les Prussiens n'en avaient pas moins été fortement ébranlés ; et si des réserves françaises avaient appuyé la brigade engagée, Wœrth eût été enlevé.

L'ennemi en eut la crainte.

« Aussitôt, dit la *Relation officielle* prussienne, que les bataillons du 47ᵉ se mettent en mesure de traverser les prairies de cette rive, pour aborder les collines d'Elsasshausen et le Niederwald, l'ennemi lance contre eux des forces supérieures, qui arrêtent leur mouvement. Cet incident démontrait la nécessité de préparer, à tout événement, des soutiens sur la rive gauche ; on y ramenait donc la majeure partie du bataillon de fusiliers, qui n'avait point encore été engagé. On complétait ces premières dispositions, en installant dans une tranchée, sur la colline au nord de Spachbach, les 9ᵉ et 11ᵉ compagnies du régiment des grenadiers du roi nº 7, tandis que le reste de ce régiment gagnait la rive droite, en passant par le village. Bien que les retours offensifs que les Français renouvelaient sans cesse contre la route de Haguenau vinssent constamment échouer devant la ferme attitude des quatre bataillons du 47ᵉ et du 50ᵉ, ce n'était plus qu'au prix des plus grands efforts que l'on parvenait à tenir tête à un adversaire supérieur en nombre.

« Les deux régiments perdaient leurs chefs dans cet engagement opiniâtre : le colonel de Burghoff était tué ; le colonel Michelmann, grièvement blessé. »

Ainsi, en vue d'une retraite, les Prussiens avaient déjà disposé des réserves en arrière de la Saüer.

Malheureusement nous disposions de trop peu de monde.

Les généraux prussiens nous maintinrent à force d'artillerie ; notre effort s'épuisa dans une lutte impossible, et quand nos bataillons furent affaiblis par le feu, on envoya en renfort aux troupes attaquées par nous, trois bataillons des grenadiers du roi nº 7 et un bataillon du 50ᵉ.

En ce moment, les nôtres étaient épuisés : tout à coup les quatre mille



Le général Claverit.

hommes qu'on lançait contre eux débouchent, et leur fusillade fauche les rangs français déjà décimés; cette ligne de quatre bataillons forme la gauche du 5e corps; elle dégage le 47e, se porte résolûment sur notre flanc; elle nous déborde, nous crible de balles et force nos soldats à céder; la retraite est commencée; elle redouble les pertes.

En reculant, on ne tire plus et l'ennemi en profite; il accable les nôtres et escalade les pentes derrière eux; il s'empare d'un plateau appelé le Calvaire et s'y installe.

Par malheur pour nous, une batterie du 11e corps prussien, qui avait passé la Saüer, s'aperçoit de ce succès; elle accourt aux allures vives, s'installe sur ce point culminant et tire à outrance; ses projectiles accablent les groupes des nôtres qui se reformaient pour pousser en avant.

Le 47e prussien arrive et il soutient les forces considérables déjà établies sur les crêtes; toute cette ligne se développe et s'étend vers Elsasshausen, où le 11e corps prussien commençait à arriver, comme nous le dirons plus tard.

Les troupes de la 10e division prussienne, qui étaient en ligne, de ce côté, dans la matinée, et qui étaient découragées, reprennent force et vigueur; elles poussent à leur tour au secours de ceux qui les ont sauvées d'une défaite imminente; ce sont le 6e de ligne et le 46e, dont quatre compagnies arrivent sur les hauteurs à gauche du Calvaire, vers Elsasshausen.

Elles impriment un élan nouveau aux assaillants; toute la gauche fait

encore un pas en avant à la gauche prussienne, pendant que le gros du 46e et du 6e, avec un demi-bataillon du 37e, se porte au centre et s'installe sur la route de Freschwiller.

Mais ces attaques ont masqué nos troupes à l'artillerie prussienne ; elle ne peut plus foudroyer nos bataillons, qui débouchent de Freschwiller et arrêtent l'ennemi.

Celui-ci est tenu en échec sur toute la ligne, jusqu'au moment où le bataillon de fusiliers du 46e, laissé en réserve, s'empare par surprise de deux épaulements sur la droite.

Ce bataillon, conduit par le major Compe, un très-habile officier, se risque dans un passage peu surveillé, en apparence impraticable : c'est une digue étroite, bordée d'un fossé plein d'eau et de houblonnières épaisses qui masquent cette marche.

Au sortir de ce défilé, le bataillon débouche brusquement sur notre ligne de tirailleurs, qu'il perce, et il tombe au milieu de nos retranchements qu'il enlève d'autant plus facilement que les défenseurs reçoivent, au moment le plus inattendu, des salves terribles qui les couchent à terre blessés ou morts.

Ce succès de la droite assure celui du centre ; il s'établit solidement sur la route ; le 58e, plus à droite que les épaulements enlevés, prononçait aussi son offensive.

Sept batteries du 5e corps passaient la rivière et venaient couronner les collines enlevées et bombarder Freschwiller ; les sept autres restaient sur l'autre rive et tiraient sur les points que l'infanterie prussienne ne lui masquait pas.

Le 5e corps, fortement appuyé, se trouvait bientôt sous Freschwiller ; mais les Bavarois n'avançaient pas.

C'est alors que le général de Kirchbach les soutenait de sa dernière réserve, et que le 59e régiment donnait, ouvrant la voie au premier corps bavarois, et donnant enfin le branle à toute cette aile gauche, qui parvint sous Freschwiller aussi.

Nous allons voir à la suite de quels drames sanglants, de quelles scènes de guerre émouvantes le 11e corps arriva également au pied du village ; ce 11e corps était resté sous Gunstett, repoussé des pentes et ramené sur la Saüer.

CHAPITRE XI

WŒRTH-FRESCHWILLER-REICHSHOFFEN.

DEUXIÈME PÉRIODE. — L'AILE GAUCHE. — 11e CORPS PRUSSIEN.

Rappel de situation. — Attaque générale de l'ennemi. — Prise de Morsbronn par les Prussiens du 11e corps (colonne de gauche). — Prise d'Albrechtshauserhoff par les Prussiens du 11e corps (colonne du centre). — Prise de la lisière du bois (Niederwald) par les Prussiens du 11e corps (colonne de gauche). — Résultats du premier élan des trois colonnes du 11e corps prussien. — Grande charge des cuirassiers français sur Morsbronn, à travers les houblonnières. — Retour offensif des Français sur Albrechtshauserhoff. — Reprise de ce village par l'ennemi. — Attaque du bois de Niederwald. — Prise d'Elsasshausen.

Rappel de situation. — Pour suivre cette bataille, nous avons divisé les événements en périodes. Nous avons raconté la première, qui fut sur toute la ligne une attaque repoussée; nous avons raconté ensuite, en entamant la seconde période, comment la droite allemande (Bavarois), puis le centre (5e corps prussien) se portèrent en avant avec l'aide des renforts, et nous repoussèrent des pentes jusqu'à Freschwiller, point culminant. Nous allons montrer comment la gauche ennemie (11e corps prussien) remonta aussi les pentes pour se rabattre autour de Freschwiller, nœud et position culminante de la bataille.

Attaque générale du 11e corps. Dispositions. — Lorsque le général de Bose reçut des renforts, sa première brigade, celle qui avait été si maltraitée, se trouvait disséminée de Spachbach à Gunstett, le long de la Saüer.

Elle était dans un grand désordre.

La *Relation officielle* dit :

« Par suite des combats antérieurs, les bataillons et les compagnies appartenant à la 41e brigade se trouvaient disséminés sur toute la ligne de Gunstett à Spachbach, de sorte que, dès le début de l'attaque, il n'existait plus d'unité tactique d'ordre supérieur, et que les éléments de divers régiments se trouvaient confondus. »

Aveu précieux que nous notons et qui prouve que nous aurions pu culbuter cette avant-garde et la repousser fort loin, malgré l'appui de la 42e brigade.

Cette dernière brigade était en deuxième ligne de Gunstett à Spachbach, près de ce dernier village.

Toute la 21e division du 11e corps se trouvait donc étendue sur un espace mais plus assez vaste.

Les Prussiens, quand il arrive des renforts, les dirigent par bataillons et même par compagnies sur toute la ligne, selon les besoins.

Il en résulte que les brigades se mêlent et aussi les régiments et les bataillons.

Mais les compagnies, qui comptent 250 hommes, restent unies, assez fortes pour former une bonne unité tactique et toujours assez faciles à rallier et à manier.

Les généraux, les colonels, selon leur ancienneté, prennent le commandement des groupes de compagnies à leur portée : ils improvisent des lignes, des colonnes, selon l'inspiration du moment, avec toute troupe qui se trouve à leur portée.

Un général commande souvent des groupes de trois, quatre, cinq mille hommes dont très-peu sont de sa brigade ou de sa division.

Les capitaines de compagnies obéissent et ils agissent comme s'ils se trouvaient sous la main de leur général de brigade.

On va voir plusieurs de ces groupes se constituer au début même de l'action.

Les deux brigades de la 21e division avaient déjà mêlé leurs bataillons et leurs compagnies ; les bataillons de renfort de la 22e division, qui arrivaient, furent distribués en soutien sur tout le front : la 43e brigade, deux bataillons du 32e, au sud de Gunstett, deux bataillons du 95e, se dirigent plus à droite et plus près du village.

La 44e brigade devait arriver bientôt.

Les mouvements s'opérèrent sous la protection d'une artillerie puissante.

Sauf deux batteries, toutes les pièces du 11e corps sont arrivées et en action sur la crête entre Spachbach et Gunstett ; c'est une ligne de 72 pièces.

Moins que jamais nos canons peuvent lutter contre ceux de l'ennemi.

La ligne formée, les renforts reçus et distribués, le général de Bose donne le signal : *Tout le monde en avant!*

Les colonnes d'assaut se forment et le 11e corps s'ébranle.

Il dispose de 37.000 hommes, bientôt renforcés de 15.000 Wurtembergeois qui détermineront la retraite par un mouvement tournant.

En face de lui se trouve, à Albrechtshauserhoff, la 4e division du 1er corps.

Du côté des Français :

A Eberbach, la division Conseil-Dumesnil du 7e corps.

Soit 18.000 hommes.

La 2e division (Douay), mutilée à Wissembourg, formait une réserve assez faible d'environ 6.000 hommes, en arrière de Niederwald.

C'était en tout 24.000 hommes.

Nous allons raconter la marche des diverses colonnes, en partant de l'extrême gauche.

Le feu d'artillerie est terrible du côté de l'ennemi ; en avant de Niederwald, qui forme le nœud de notre position et notre force sur ce point, nous n'avons que peu de monde sur toute la ligne qui s'étend de Morsbronn à un bouquet de bois en face de Spachbach.

La grande forêt de Niederwald cache nos réserves.

La colonne de gauche s'empare de Morsbronn. — A la gauche, au village de

Reprise d'Elsasshausen par les Français.



Croquis improvisé sur le terrain et reproduit d'après le carnet d'un officier. Nous avons exigé la reproduction absolument fidèle

Durrenbach, le 32e régiment (43e brigade) forme tête de colonne avec deux bataillons; le 94e de la 44e brigade forme le soutien : c'est le général Schkopp de cette brigade qui commande.

Il a laissé en arrière les fractions du 80e (41e brigade) engagées dans la période précédente : il a échelonné d'autres bataillons du 94e et du 32e en arrière de la colonne jusqu'au pont de Durrenbach.

La colonne marche sur Morsbronn; notre artillerie, en cet endroit, établie sur le sommet, est à longue distance oblique de la grande ligne de feux des batteries prussiennes; elle échappe à son action et tire avec succès sur la colonne, qui perd beaucoup de monde.; si nous avions eu des forces suffisantes, à Morsbronn, la position eût été difficile à prendre; mais nous n'avions là que très-peu de tirailleurs.

Le général Schkopp s'en aperçoit, brave le danger d'une marche sous les obus, ordonne que l'on se hâte, arrive au pied des collines dont les pentes très-raides dissimulent la vue de ses bataillons à nos artilleurs; le 32e escalade les collines et en déloge le faible détachement français qui l'occupait.

La colonne du centre s'empare d'Albrechtshauserhoff. — Au centre, à Gunstett, la ligne d'assaut fut formée de six compagnies du 95e, troupes fraîches de la 43e brigade qui tinrent la tête de l'attaque.

Les 6e, 8e, 3e, 4e, 7e et 5e du 87e (41e brigade) s'échelonnent en soutien des ailes de la ligne au pont.

Plus à gauche, les 10e et 11e compagnies du 80e (41e brigade) prolongent la ligne, et le 11e bataillon de chasseurs forme, à l'extrême gauche, un front d'assaut contre Albrechtshauserhoff, avec une compagnie du 95e (43e brigade) en soutien.

On voit quel mélange de brigades offrait cette masse.

Mais chaque capitaine tenait bien sous sa main sa compagnie, dont 250 hommes d'effectif formaient une force suffisante pour avoir confiance en elle-même et se sentir capable d'un effort.

Les faibles compagnies françaises de 95 hommes sont trop petites pour en faire ainsi des unités tactiques ; aussi ces mélanges auraient-ils été dangereux chez nous.

Cette forte colonne du centre est précédée de nuées de tirailleurs ; ne craignant rien de notre artillerie foudroyée sur ce point, elle s'ébranle et refoule nos tirailleurs ; mais sur un point nous tenons énergiquement.

La ferme d'Albrechtshauserhoff, quoique peu de Français y fussent retranchés, est fermement tenue; les chasseurs prussiens sont accueillis par une fusillade meurtrière au moment où ils franchissent la grande route de Morsbronn à Wœrth : ils sont arrêtés net et ils s'embusquent.

Aussitôt un mouvement tournant est ordonné par le général de Bose; l'attention de l'artillerie est appelée sur la ferme.

Soixante-douze pièces, pendant dix minutes, foudroient les bâtiments.

Les chasseurs, voyant le feu prendre partout, les murs s'abattre et les toits

s'écrouler, sortent des houblonnières qui les ont abrités; ils croient la ferme évacuée.

Mais nos soldats sont intrépidement restés dans cette fournaise; ils font payer aux chasseurs cette tentative, et les chassent dans les houblonnières.

Enfin le mouvement tournant se dessine et devient menaçant; les collines qui entourent la ferme sont déjà couvertes de Prussiens qui font feu dans les cours; un étroit espace reste seul ouvert à la garnison.

Elle sort et on voit nos soldats, noirs de fumée, les uniformes brûlés, se précipiter sur la seule hauteur encore libre, s'y reformer, pousser un hurrah de défi, tirer une salve sur l'ennemi et disparaître vers Eberbach.

Le général de Bose a souvent avoué depuis qu'il avait admiré cette défense.

L'ennemi occupe aussitôt la ferme.

La colonne de droite s'empare de la lisière du bois de Niederwald. — A Spachbach, à droite, la colonne se forma du 88e (de la 42e brigade); il avait été peu engagé dans la première période : il est appuyé par six compagnies du 80e et six du 87e (41e brigade), qui avaient été refoulées le matin.

Ici encore des brigades sont mêlées.

La colonne, forte de 5.000 hommes, marche sur le Niederwald et ne trouve devant elle que des tirailleurs auxquels leur petit nombre ne permet pas de tenir; un petit bouquet de bois détaché en avant de Niederwald a été désigné à la colonne comme objectif; l'artillerie ennemie fouille ce coin par ses obus et le rend intenable; les Prussiens pénètrent sous les massifs que les nôtres sont forcés de quitter.

Mais quand l'ennemi veut pousser plus avant, il est arrêté par un feu terrible qui part des fourrés de Niederwald.

Résultats du premier élan du 11e corps. — Le 11e corps, par suite du succès de ses trois colonnes, se trouvait donc transporté de l'autre côté de la Saüer, et il occupait une ligne assez avancée déjà en avant de la rivière de Morsbronn, à ce bouquet de bois qui est enfermé dans l'angle formé par la rencontre de la route allant d'Eberbach vers Wœrth par celle qui monte de Morsbronn.

C'était une bande de terrain large d'un kilomètre que l'on avait conquis; les renforts allaient déboucher dans cet espace.

Le bouquet de bois, la ferme d'Albrechtshauserhoff et le village de Morsbronn formaient autant de points d'appui.

Le général Lartigues comprit que, forts de ces positions, les Prussiens allaient tenter un grand mouvement sur le Niederwald et probablement l'emporter; le général résolut de reprendre Morsbronn et la ferme.

Il était trop tard pour cela.

C'était à l'instant même où les colonnes ennemies débouchaient qu'il eût fallu jeter sur elles les réserves; mais celles-ci n'étaient pas à portée.

On les tenait sous bois, assez loin des terribles batteries de l'ennemi.

Notre infériorité en artillerie continuait à produire les plus fâcheuses conséquences.

Le général Lartigues voyait à Morsbronn l'ennemi se préparer pour faire une grande conversion, chasser les nôtres d'Eberbach et se porter sur les faces sud et orientale du Niederwald ; c'était le commencement d'un mouvement tournant dangereux.

Le général conçut le projet d'arrêter l'ennemi en l'inquiétant à son extrême gauche par une démonstration de cavalerie ; il voulait gagner du temps.

Il espérait amener ses réserves, du canon qui pourrait tirer sans gêne, étant à Eberbach hors de vue et presque de portée de la grande batterie ennemie.

Il donna donc ordre de s'avancer à la brigade de cavalerie Michel, formée du 7e et du 8e cuirassiers et du 6e lanciers.

Nous allons voir ces héroïques cavaliers pousser cette charge devenue légendaire qui devait les immortaliser.

Mais nous ferons remarquer que les renseignements ont si longtemps manqué sur cette bataille, qu'on appelle les 8e et 7e régiments cuirassiers de Reichshoffen, alors qu'ils combattirent et moururent à Morsbronn, c'est-à-dire à six kilomètres de Reichshoffen, qui a donné son nom à toute la bataille, on ne sait pourquoi.

Pour beaucoup, cette charge fut faite à la fin de la bataille pour assurer la retraite : erreur complète, enracinée dans l'esprit des masses par des récits inexacts.

Il y eut une seconde charge, à la dernière heure, sous Freschwiller, loin de Reichshoffen également ; elle fut terrible aussi et aussi poussée par les cuirassiers ; mais ils appartenaient à une autre brigade.

Écrire l'histoire de cette bataille, c'est avoir à rectifier un long tissu d'erreurs.

Charge de la brigade de cuirassiers Michel. — Le général Lartigues, qui commandait à notre aile droite, avait à sa disposition la brigade de cuirassiers Michel et une brigade de lanciers.

Le général sentait notre position compromise et l'extrémité droite de son aile très-menacée ; voulant la dégager et reprendre la position d'Albrechtshauserhoff, contre ce village il comptait employer des colonnes d'infanterie ; contre Morsbronn, d'où les Prussiens allaient déboucher, il employa de la cavalerie.

Son intention n'était pas, ceci appert de ses ordres, d'engager à fond cette cavalerie ; il ne lui demandait qu'une démonstration pour paralyser le mouvement tournant des troupes prussiennes sortant de Morsbronn.

En les menaçant de flanc par ses escadrons, il les arrêtait, et cette suspension dans la marche permettait d'attaquer Albrechtshauserhoff, sans avoir à craindre l'intervention des forces ennemies massées à Morsbronn.

En conséquence, le général Lartigues ne demanda au général Michel que de lancer un seul régiment de cuirassiers dans le flanc de l'ennemi à Morsbronn.



Le général Tamplié

Cet ordre fut-il détaillé, formel ?

Ce point n'est pas éclairci.

Le général Michel lança toute sa brigade, et celle-ci fut même appuyée par une partie de la brigade de lanciers.

Fut-ce par suite d'un malentendu ?

Faut-il y voir le désir de prouver que les grandes charges de cavalerie que l'on disait impossibles pouvaient encore produire de grands résultats ?

C'est ce qu'il est difficile de prouver.

Il semble, en tous cas, que l'on ne saurait attribuer l'erreur ou la fausse interprétation de l'ordre au général Michel.

Celui-ci avait un chef immédiat, le général Dehesme, commandant toute la division de cavalerie du 1er corps.

Il semble que c'est à lui que reviendrait la responsabilité des décisions.

Quoi qu'il en soit, la brigade de cuirassiers et celle de lanciers, sortant d'un ravin situé près d'Eberbach, se portèrent sur Morsbronn, à travers un terrain coupé extrêmement défavorable pour une charge.

Selon la fâcheuse routine de la cavalerie française, celle-ci, loin de battre les positions et de les reconnaître à fond, n'avait pas étudié la topographie des lieux ; elle s'avançait à l'aventure, risquant de tomber dans les casse-cous si dangereux pour les escadrons lancés à fond de train.

La charge allait avoir à parcourir un sol coupé de fossés profonds, semé de souches débordant à peine, hérissé d'obstacles.

Il eût fallu se contenter, dans de semblables conditions, de déployer quelques escadrons, de les lancer en fourrageurs et d'inquiéter l'ennemi en l'enveloppant par des nuées de cavalerie caracolant et entravant les mouvements.

Les escadrons éparpillés auraient beaucoup moins souffert de la fusillade, le but aurait été atteint.

Une infanterie ne peut avancer sérieusement tant qu'elle a sur son flanc une menace de charge par un fort parti de cavalerie.

Les intentions du général Lartigues furent malheureusement dépassées, et la charge à fond et d'ensemble eut lieu comme au temps du premier empire.

Cette faute des chefs ne laisse néanmoins aucune ombre sur la gloire éclatante de ces intrépides cavaliers, qui déployèrent une fougue héroïque et moururent comme jadis les chevaliers français dans les sanglantes journees d'Azincourt et de Poitiers, comme autrefois les cuirassiers à Waterloo.

Ces régiments de fer ont une tradition naïve et sublime : c'est qu'on ne les engage qu'à la dernière extrémité, alors qu'il faut vaincre ou mourir.

Ils attendent ces heures suprêmes avec une impassibilité qui étonne ; ils n'ont rien des impatiences, des ardeurs bruyantes de la cavalerie légère ; placés à la réserve, ils voient d'un œil calme les drames de la bataille se dérouler autour d'eux ; ils semblent froids comme l'acier de leurs armes.

Des campagnes entières se terminent sans qu'une seule fois on les appelle au feu.

Ils restent fiers et tranquilles, certains de la haute considération des autres corps alors même que dans vingt combats ils n'auraient pas tiré le sabre ; car il suffit qu'une fois le salut de l'armée soit en péril pour qu'ils atteignent aux plus sublimes hauteurs du dévouement. Vainqueurs ou vaincus, ils forcent l'admiration, car ils anéantissent les carrés ou périssent avec un stoïcisme qui les grandit au delà des proportions humaines.

Dans ce siècle qui repousse la fable et la légende, ils restent les demi-dieux de la bataille.

Le cuirassier est un type qui attire les sympathies ; il est taillé sur le patron des héros antiques.

Enfant des campagnes, fils de la terre, simple et bon, il a dans sa vaste poitrine un cœur d'or ; il ne sait rien des raffinements du point d'honneur ; il a une patience inaltérable et la bonhomie des hommes forts ; s'il se bat en duel, c'est sans fiel ni rancune ; il est rarement mêlé aux rixes, aux rivalités de corps ; mais il a un sens exquis du devoir, une droiture de pensées parfaite, des délicatesses d'âme touchantes ; son rire homérique sonne franc et clair comme une fanfare de cor ; sa large main a l'étreinte cordiale et chaude ; le regard est loyal, tranquille et ferme.

Mais lorsque le colosse s'anime, quand la furie du combat le transforme, il est superbe d'audace et d'élan : le feu sacré secoue ce centaure bardé de fer ; l'éclair des yeux fait pâlir l'éclat des épées ; le geste prend une ampleur tra-

gique, et la lourde masse de ces escadrons pésants est soulevée par le souffle embrasé d'un brûlant enthousiasme.

Mens agitat molem.

Ces natures fortes, sans culture, sont plus accessibles que les autres à l'élan, une fois entraînées : elles se laissent aller aux extrêmes, et, la rude écorce étant pénétrée, l'homme est atteint jusqu'au fond des entrailles ; ce tempérament explique les tendances de ce soldat à pousser jusqu'au bout de la carrière ; il subit la fascination de la lutte irrésistiblement, pour peu qu'il s'y mêle activement.

Ce fer glacé hors de la flamme s'échauffe à blanc dans la fournaise.

A Reichshoffen, nos cuirassiers étaient, de plus, sous le coup d'une surexcitation qui s'explique.

Lorrains, Alsaciens pour la plupart, fortement attachés à leurs provinces, c'étaient leurs champs que foulait l'ennemi, leurs villages qu'il attaquait, leurs clochers qu'il menaçait.

Les hommes des pays frontières ont plus que les autres l'amour de leur berceau et la haine de l'étranger ; mais ces provinces d'Alsace et de Lorraine ont des mœurs particulières, un caractère spécial, un parfum de terroir dont la saveur est chère aux enfants du pays ; ils aspirent l'air natal par tous les pores de la peau.

Et ils étaient chez eux, en face du Prussien odieux, que dès l'enfance leurs mères leur avaient appris à haïr ; car, depuis 1814, ces deux provinces ont eu vivace le pressentiment du danger dont elles étaient menacées.

Etant données les traditions du corps, qui ne se croit appelé à s'engager que dans les cas décisifs ; étant données, d'autre part, les colères de ces hommes voyant l'ennemi chez eux, on comprend les emportements inouïs de cette lutte inouïe.

Nos cuirassiers, s'exaltant dans un parcours de plus de deux mille mètres, en arrivèrent au paroxysme de l'ivresse belliqueuse, aux emportements de laquelle la chute ou la mort seule les arrachèrent.

Formés en échelons, le 8e régiment en colonne, par escadrons, le 9e déployé, avec un seul escadron en colonne, le 6e lanciers en arrière, cette masse sort du ravin, apparaît, resplendit sous le ciel, s'ébranle et s'avance vers Morsbronn.

Le canon tonne et fait des trouées profondes ; les colonnes, au trot, cherchent sous les obus la direction de Morsbronn, et continuent leur route imperturbablement. On voyait les projectiles renverser les rangs ; la fumée enveloppait un groupe, montait, se dissipait ; les escadrons avaient poussé en avant, resserrant les rangs, et, derrière eux, les chevaux et les hommes étendus marquaient les traces.

Les régiments devaient passer à portée d'Albrechtshauserhoff ; ils défilèrent sous le feu de l'infanterie nombreuse postée là.

« Ils supportent, dit la *Relation* prussienne, cette fusillade meurtrière

avec un admirable courage; » ils tombent déjà par centaines; mais rien ne les ébranle et ils arrivent sur Morsbronn, entamés déjà, mais irrités et indomptables.

Des rangs pressés d'infanterie les attendaient, armés de ces fusils à aiguille dont le tir rapide donne aux fantassins une supériorité effrayante; les lignes des bataillons sont nombreuses et la disproportion du nombre est énorme.

Les cuirassiers ne comptent pas...

Les Prussiens avaient neuf mille baïonnettes à opposer aux mille sabres des cuirassiers et des lanciers.

C'était d'abord, au nord-ouest de Morsbronn, sur le plateau marqué X, deux compagnies du 32e (2e et 4e); puis, descendant vers Morsbronn, le 2e bataillon du 32e et le 2e du 94e; dans les rues, en débouchant encore au moment de l'attaque, la 1re et la 3e compagnie du 32e; au sud de Morsbronn, le 3e bataillon du 32e et le 3e du 94e; au nord, le 80e régiment en marche.

Ce dispositif fut particulièrement désastreux pour les cuirassiers; si l'ennemi avait été en bataille, la charge, perçant le front ou glissant devant lui après avoir manqué son effet, se fût ralliée hors de portée des balles, n'ayant subi qu'une fois le feu; mais elle vint se heurter contre plusieurs échelons masqués les uns par les autres; elle donna tout à coup et successivement contre divers corps, après avoir perdu l'élan et la cohésion.

Des rangées d'arbres, des houblonnières et des plis de terrain masquaient les différents échelons.

Les Prussiens avaient subi avec beaucoup de succès les grandes attaques de la cavalerie autrichienne pendant la campagne de 1866; ils mettaient dans leur fusil une confiance qui fut encore une fois justifiée.

Au lieu de se former en carré, ce qui diminue l'étendue des feux, ils se déployèrent, certains de foudroyer leurs adversaires et de ne pas même recevoir le choc.

Cependant la charge accourait ardente, mais déjà désunie par les difficultés d'un sol défavorable et par les salves de l'infanterie postée à Albrechtshauserhoff, qui envoyait ses volées de balles dans le flanc des escadrons.

Les cuirassiers du 8e, qui tiennent la tête, aperçoivent les deux compagnies du 32e sur le plateau; ils serrent les rangs en galopant toujours et enfoncent leurs éperons au ventre de leurs montures; ces grands chevaux, de formes allongées, bondissent, les naseaux en feu. Les crinières au vent, les queues fouettant l'air, les sabots battant le terrain et lançant des volées de cailloux dont le fer fait jaillir des étincelles; les sabres haut pointés sur l'ennemi, les corps penchés en avant, les crins des coursiers et des casques flottant forment des lignes qui donnent une ampleur pittoresque au tableau. Les temps de galop et les ondulations du sol présentent à la fois et par grandes masses ondoyantes l'acier poli des cuirasses et des lames; c'est un resplendissement de feux emporté par un large coup d'aile du vent.

Il y a dans ces escadrons terribles une force qui fait penser tout ensemble



Une batterie écrasée par le feu de l'ennemi, d'après le carnet d'un officier

aux vagues échevelées que soulève la rafale et aux tourbillons de flammes qui dévorent une forêt. Les deux impressions se mêlent invinciblement.

Sur le mamelon, une ligne sombre et silencieuse, ne couvrant pas deux cents pas.

C'est l'ombre devant la lumière.

Il semble que cette muraille d'hommes à peine visible, qui se détache mesquinement sur le relief du mont, sera couchée dans un instant sous les sabots des chevaux.

Ce n'est rien, ce rideau de fantassins, devant cette tempête à cheval (*procella equestris*) qui va s'abattre sur eux.

Mais quand la charge arrive à quatre cents pas, la ligne d'infanterie s'éclaire à son tour ; une salve du premier rang part ; on dirait un cratère qui s'allume et lance ses gerbes de lave en fusion ; la salve du second rang suit la première à trois secondes d'intervalle.

Ces deux décharges meurtrières s'abattent sur l'escadron de tête ; les balles font tinter lugubrement les cuirasses, qui rendent des sons étranges ; les chevaux s'abattent par rangées ; les larges averses de plomb ont couché bas ces colosses, hommes et montures, par larges fauchées qui font des vides béants dans les colonnes.

Les rangs se renversent les uns sur les autres avec un fracas sinistre ; cliquetis de fer contre fer ; la vie se heurte à la mort et le choc des armures sonne le glas funèbre.

La fusillade redouble, non plus par volées d'ensemble, mais à volonté : c'est un feu d'une violence et d'une intensité dont un nuage de grêle crevant sur un champ d'épis peut seul donner une idée affaiblie ; les brèches s'ouvrent en un instant et partout ; les amoncellements de corps montent avec une prodigieuse rapidité ; les balles pleuvent toujours, hachant tout ce qui est chair, broyant tout ce qui est fer : les débris de la charge obliquent devant les entassements de cadavres et dévient sur la gauche et sur la droite, courant sur Morsbronn.

Le bataillon du 32ᵉ, sur la gauche, fait une conversion rapide, et la charge rompue passe sous un front qui lance de mortelles décharges ; les cuirassiers sont balayés vers le sud du village par cette tempête.

A droite, ils renversent une ligne de tirailleurs et ils disparaissent en contournant Morsbronn.

Au moment où ces deux tronçons du 8ᵉ régiment cherchent à se rejoindre derrière le village, ils sont assaillis par une mousqueterie inattendue et d'une puissance d'effet irrésistible ; le 80ᵉ régiment est là, caché par les maisons. Il reçoit le choc impuissant des chevaux affaiblis ; la charge vient mourir sous les baïonnettes.

Là, 17 officiers, 130 chevaux sans maîtres et une centaine de soldats démontés sont cernés et pris.

Le 8ᵉ cuirassiers n'existe plus.

« Bien peu de ces braves cavaliers, dit la *Relation* prussienne, parvenaient à se faire jour et à s'échapper dans la direction du sud-est. »

C'était à peine cinquante hommes restés en selle.

Le 9e cuirassiers a suivi le 8e, mais il est légèrement couvert. Il a porté son effort à l'extrême gauche.

Une compagnie de pionniers qui vient de rejoindre est jetée à cette aile, massée fortement; elle fait bloc.

Le 9e régiment est écrasé par les balles comme le 8e; mais il arrive à toute bride sur les pionniers, et il parvient à effleurer un angle de leur colonne qu'il renverse.

Faible succès, payé de pertes énormes!

Le régiment espère se rallier, lui aussi, derrière Morsbronn; mais il trouve le 80e qui est déployé, les fusils en joue.

Le feu est effrayant d'intensité et les escadrons culbutés font volte-face, laissant derrière eux les deux tiers de l'effectif...

Où chercher le salut?...

Les chevaux haletants, blancs d'écume, sont secoués par de longs frissons; derrière Morsbronn, le 80e forme muraille; en avant, la ligne d'infanterie s'étend, barrant le retour; il faut pousser jusqu'à Walburg avec des montures épuisées et faire un long circuit pour revenir sur nos positions, hors de portée des coups de l'ennemi.

Soudain apparaissent les lanciers.

Le 6e régiment de cette arme, malgré la folie de cette tentative, malgré l'évidence de la catastrophe, avait eu cette vaillance à jamais mémorable de vouloir s'engouffrer dans ce désastre inévitable; il avait été commandé; l'impossibilité de réussir annulait l'ordre; mais l'enivrement des glorieux trépas avait gagné cette brillante troupe.

Trois escadrons partent.

Les gaies couleurs des pavillons des lances font un contraste navrant avec la boucherie qui va suivre; les lanciers galopent sur un terrain où le sang coule dans les rigoles et s'étale en plaques; ils poussent leurs chevaux sur la 8e compagnie du 32e; ils sont splendides de crânerie et d'entrain.

Le fusil à aiguille fait son œuvre meurtrière avec une sûreté et une rapidité inconcevables; les lanciers, poitrines découvertes, sont décimés plus vite encore que les cuirassiers; ils meurent avec une coquetterie de courage touchante, et les spectateurs de cet égorgement ont dit que jamais on ne se fit tuer avec plus de grâce et d'élégance.

Quelques lances croisent des baïonnettes; les cavaliers ont fait briller les flammes des lances aux yeux de l'ennemi et sont tombés dévorés par la fournaise; une poignée d'entre eux survit et court rejoindre les cuirassiers.

C'était un spectacle désolant que celui de ces pelotons épars, confondus, se cherchant et se reformant; de ces trois régiments, on voyait à peine deux cents hommes se grouper et disparaître vers Walburg.

Tout à coup ces hommes sans forces, sur les chevaux chancelants, se

heurtent contre un gros de cinq cents hussards prussiens, détachés en observation sur l'extrême gauche.

Cette rencontre fatale eut lieu au moment où les nôtres descendaient vers Laubach pour regagner nos positions par un détour.

Les hussards, nombreux, sur des montures fraîches, se forment et tirent le sabre.

Nos cavaliers se raniment et cherchent à enlever leurs chevaux.

Vains efforts !

Les montures sont à bout.

Nos cavaliers sont chargés avec vigueur: ils reçoivent le choc de pied ferme : ils se défendent intrépidement, mais ils sont paralysés ; l'escadron prussien de tête, qui, le premier, a poussé l'attaque, n'en subit pas moins des pertes.

Mais une seconde, une troisième charge rompt nos pelotons, les pousse sur Morsbronn, les rabat sur l'infanterie, et une fois encore les fusils font feu...

C'en est fait !...

Cuirassiers et lanciers sont anéantis ; il ne reste rien de cette brigade, rien qui ressemble à une troupe.

Çà et là des chevaux affolés qui hennissent en flairant le sang ; des blessés qui se relèvent en poussant une imprécation, menacent et retombent ; au loin, de rares cavaliers qui disparaissent.

Ceux qui en sont revenus sont si grands, qu'un prestige de respect les entoure dans l'armée ; ils sont quelque cinquante à peine qui portent vivante la gloire immortelle de ces mille héros dormant sous la terre alsacienne.

De ce sol sacré, un jour jailliront des vengeurs...

Retour offensif des Français sur Albrechtshauserhoff. — Pendant la charge que nous venons de décrire, le général Lartigues faisait contre Albrechtshauserhoff la vigoureuse tentative qu'il avait méditée.

Il fit charger sa 2e brigade (87e et 3e turcos), les Algériens en première ligne.

Ce fut une scène de guerre admirable que cette marche hardie de nos bataillons contre les Prussiens embusqués dans des maisons, abrités sous des houblonnières et des bouquets d'arbres.

L'ennemi avait pour lui le nombre et la position ; il tirait à outrance, caché et protégé.

Les Algériens, déployés en grandes bandes de tirailleurs, avec soutiens derrière chaque compagnie, se mirent en marche contre la ferme et les crêtes avoisinantes ; ils glissèrent sur le sol, rasés comme des fauves, ne livrant de leur corps que ce que les accidents de terrain ne permettaient point de cacher, rampant, bondissant et tirant, ne se décelant que par le feu des chassepots.

On ne voyait qu'une ligne de fumée qui avançait avec une inconcevable rapidité.

A deux cents pas de l'ennemi, une clameur stridente et terrible, le cri de guerre indigène, s'éleva tout à coup, dominant tous les grands bruits de la bataille ; la fusillade cessa ; on vit les turcos, debout et l'arme au poing, s'élancer



Le général Mercier

à la baïonnette avec un emportement sauvage; toute cette ligne de tirailleurs convergea sur plusieurs points, tomba par groupes sur les positions et culbuta l'ennemi.

Le 11e bataillon de chasseurs prussiens fut décimé; les autres bataillons n'attendirent pas l'attaque.

Les Prussiens ne tinrent pas une seconde; ils s'enfuirent de toutes parts.

Albrechtshauserhoff était repris...

Nouvelle attaque de l'ennemi sur Albrechtshauserhoff. — Par malheur, pendant toute cette journée, l'artillerie française, réduite au silence, ne put soutenir les charges.

Les Prussiens, avec les nombreuses batteries dont ils disposaient, firent converger un feu d'obus d'une violence incroyable sur la ferme.

Nos soldats, sous les projectiles, s'épuisaient sans combattre; ils éprouvèrent des pertes graves, bientôt énormes; les rangs se creusaient d'une façon désastreuse.

Après une demi-heure de ce bombardement, le général de Bose fit reformer la colonne qui avait plié, lui donna comme tête d'attaque un bataillon de renfort du 83e et la lança sur les nôtres, décimés, lassés par la canonnade.

Les turcos reçurent le choc sans broncher, fusillèrent la tête de colonne et la repoussèrent; ils la firent reculer sur la pente; mais c'était le dernier effort d'une troupe à bout de forces; elle donna sur un bataillon frais du 83e, mille hommes compactes, pleins de vigueur et ménagés jusque-là; un tir rapide de

ce bataillon, suivi d'une offensive, ramena les turcos d'Albrechtshauserhoff jusqu'au Niederwald.

Sur la lisière du bois, ils essayèrent de tenir; ils s'arrêtèrent bravement, firent volte-face et commencèrent le feu.

Mais les Prussiens disposaient en ce moment de forces disproportionnées.

La colonne de Morsbronn, débarrassée de la charge des cuirassiers, avait poussé en avant; la colonne d'Albrechtshauserhoff, puissamment renforcée par le 83e et des bataillons du 95e, était très-forte; plus de vingt mille hommes montaient à l'assaut des pentes, et les turcos notamment étaient menacés par plus de sept mille hommes.

Ils étaient entamés sur la droite, et débordés, qu'ils tenaient encore.

Ils lâchèrent pied, haletants, harassés par cette longue lutte, lorsque l'ennemi fut à cinquante pas, sur leur front et déjà sur les flancs entamés par les mouvements tournants.

Une compagnie dut se faire jour sous bois à la baïonnette; les Prussiens tuèrent le porte-fanion de cette petite troupe et s'emparèrent du trophée.

Au même moment, la colonne de Morsbronn atteignait Eberbach et s'emparait des bagages du maréchal de Mac-Mahon.

Cette charge sur Albrechtshauserhoff était une imprudence.

On y dépensa inutilement et d'un seul coup le jet puissant de forces que pouvait donner ce magnifique régiment du 3e tirailleurs algériens, composé de Kabyles belliqueux, montagnards intrépides de la province de Constantine.

Albrechtshauserhoff n'était pas une bonne position; battue par l'artillerie prussienne, trop en contre-bas, trop en vue des pièces ennemies, elle ne pouvait et ne devait servir qu'à marquer un degré de la défensive.

S'y acharner, comme on le fit, n'aboutit qu'à épuiser inutilement une brigade.

Il eût mieux valu s'organiser dans le Niederwald et y recevoir le choc des Prussiens avec toute la solidité que donne la protection d'un bois épais.

Attaque du Niederwald. — Ce bois du Niederwald, qui formait la meilleure barrière à opposer aux Prussiens, ne fut pas utilisé comme il aurait dû l'être.

Il ne me semble pas que le maréchal lui ait accordé toute l'importance qu'il avait; on n'y fit aucun préparatif sérieux de résistance.

Ce bois couvrait tout le sud de la position entre Eberbach et Albrechtshauserhoff.

Par un retour, il s'étendait en partie sur le front de défense, devant Spachbach; par un autre retour, sur sa face nord, il formait d'Elsasshausen à la route de Haguenau une ligne précieuse qui menaçait tout l'espace compris en avant de Freschwiller; de cette ligne, on frappait en plein dans le flanc des colonnes qui assaillaient Freschwiller.

Mais pour défendre un bois avec avantage, il faut le faire occuper par des troupes qui doivent y attendre l'ennemi de pied ferme.

C'est une condition essentielle.

Une colonne qui bat en retraite et qui arrive sous bois éprouve une invin-

cible tentation de se disperser : le moral étant ébranlé, l'ombre épaisse des fourrés invite le soldat à échapper aux exhortations des officiers et aux appels d'énergie de camarades plus braves; l'action des hommes les uns sur les autres ne s'exerce plus; le lien se brise vite.

En outre, une fois dispersé, un bataillon n'a plus qu'une pensée : sortir du bois.

Il y a vu d'abord une protection; il n'y voit bientôt plus qu'un danger.

Le regard est borné : on craint d'être tourné dans les massifs et l'on veut retrouver l'air et l'espace.

L'ennemi qui poursuit a plus d'audace : il a conçu une haute opinion de lui-même; il est enhardi; il ne redoute pas une troupe qui a reculé et il s'avance avec audace.

Il est donc très-important de recevoir l'attaque avec des troupes qui sont installées de pied ferme, qui savent où elles sont, auxquelles on a fait fouiller les massifs, parcourir les sentiers, ouvrir des routes et des champs de tir par des abatis.

De plus, on doit couvrir les lisières des bois par des redoutes; des abatis fournissent des matériaux nombreux, excellents, pour improviser des block-haus impénétrables à l'obus.

Les projectiles, il est vrai, font sauter des éclats de bois meurtriers, mais en plaçant aux embrasures des sacs à terre et des blindages de branches vertes en fascines, on pare très-bien à ces inconvénients.

Comment ne mit-on pas le Niederwald en plus sérieux état de résistance?

C'est ce que l'on ne s'explique pas.

De même que l'on fit à Saint-Privat pour le bois de Genivaux, on aurait dû faire pour cette forêt.

Ce fut la grande faute de cette journée.

Que le lecteur s'imagine toute la façade sud de la forêt bordée de redoutes avec des mitrailleuses et du canon, avec des masques assez élevés pour rendre les obus de l'ennemi impuissants.

Les colonnes prussiennes n'auraient pu ni prendre Eberbach ni dépasser Albrechtshauserhoff.

Quelques milliers d'hommes en garnison dans ces redoutes auraient maintenu le 11e corps.

De même sur la face est.

Sur la face nord, le feu des forts improvisés aurait été terrible pour le 5e corps qui, pris d'écharpe et de flanc, n'aurait pu se maintenir sur les crêtes avec une aile gauche si menacée.

Notre artillerie, bien abritée, aurait joué contre l'infanterie ennemie.

Ces redoutes, facilement défendues avec peu de monde, auraient permis de disposer de fortes colonnes pour parer aux mouvements tournants et pour défendre les points plus faibles.

Intelligemment comprise, cette défense du Niederwald eût assuré la victoire.

Au lieu d'être combinée avec art, elle fut livrée au hasard.

Ce qui devait être une protection devint un péril.

Le soldat, parvenu au cœur de la forêt, s'inquiéta des bruits du dehors : il entendait le canon autour de lui, à l'ouest vers Eberbach, au sud contre la lisière du bois, à l'est sur les hauteurs de Spachbach, au nord sur le Calvaire : il se crut cerné.

Rien n'ébranle les plus fiers courages comme la pensée d'être enveloppés.

L'artillerie prussienne tirait de plus à outrance sur la forêt, et les obus éclataient dans les arbres, criblant la troupe de hachures d'écorce arrachées aux chênes.

L'ennemi ne manqua de nous tourner que pour produire cet effet moral que nous venons de signaler.

Si le lecteur s'est familiarisé avec la configuration du terrain, il remarquera que le village d'Eberbach et le cours d'eau de ce nom avaient une importance très-grande.

C'est par là que l'on pouvait tourner la forêt, arriver sous Elsasshausen à revers et inquiéter les défenseurs du bois.

Le général de Bose comprit parfaitement la situation, et il enjoignit à la colonne de Morsbronn (extrême gauche) de se porter de ce côté.

Le 32e, partie du 94e, partie du 80e, marchant sur le village, l'avaient enlevé, nous l'avons dit : les Français se replient sur des hauteurs voisines.

Malheureusement, ils n'ont point élevé de fortifications passagères, ils sont très-inférieurs en nombre; ils se préoccupent vivement des progrès faits par l'ennemi dans le bois ; par contre, les défenseurs du bois se sentent influencés par la lutte sous Eberbach ; les Français se maintiennent, il est vrai ; mais on sent que la cohésion, la confiance, le sentiment de la solidité et de la solidarité manquent chez nous.

Ah ! si le soldat avait vu des retranchements s'élever formidables, si la nouvelle avait couru que l'on barricadait la forêt partout, l'armée se serait crue invincible.

Mais elle se sentait dans une situation précaire.

Le général de Bose, qui a pris pied sur tout le pourtour du Niederwald, de l'est au sud, fait avancer batteries et réserves. Il sent que l'on peut oser beaucoup en ce moment : la prise d'Eberbach lui donne foi au succès.

Il dessine avec l'appui de ses batteries une offensive énergique à travers le Niederwald, sur la route de Morsbronn à Freschwiller, qui n'était même pas défendue par un abatis sérieux.

La colonne venue d'Albrechtshauserhoff est chargée de l'attaque.

Une première ligne est formée par deux bataillons du 83e, le premier à droite, le second à gauche de la route.

Le 94e, le 11e bataillon de chasseurs, le 3e bataillon du 95e, sont en seconde ligne.

La gauche de cette seconde ligne est soutenue par un échelon formé d'un bataillon et demi des mousquetaires du 95e (1er et 2e bataillon) et par des com-



Massacre des blessés et de la population à Freschwiller, d'après le carnet d'un officier

pagnies du 80e et du 87e, celles-ci très-désorganisées par la belle charge des turcos. On reformait péniblement cette fraction de troupes, en troisième ligne, pour en faire une réserve quand on aurait rassemblé les compagnies.

Ainsi, sur ce point, l'attaque était composée de plusieurs lignes; elle comptait onze bataillons, soit 11.000 hommes.

L'attaque sur Eberbach la favorisait; d'autre part, l'occupation du petit bois par le 88e et d'autres troupes donnait en quelque sorte une amorce.

La marche de la colonne tendait à se raccorder avec les forces établies dans ce petit bois.

La forte colonne avance, pénètre, pousse devant elle nos troupes très-affaiblies; malgré mille causes de désarroi, les turcos et le 87e français tiennent, et leur résistance arrache cet aveu à la *Relation* prussienne : « Ce n'est que lentement et au prix des plus lourds sacrifices que le 83e gagne du terrain dans la forêt, et les tirailleurs opposent une opiniâtre résistance. » Néanmoins le Niederwald est pris pied à pied; la jonction se fait entre la colonne, celle du petit bois et les troupes de l'aile gauche du 5e corps.

Le Niederwald est à l'ennemi...

Des groupes de fuyards repoussés gagnent vers Eberbach et jettent le découragement parmi ceux des nôtres qui tiennent les crêtes voisines; la colonne venue de Morsbornn, 32e en tête, s'aperçoit que l'occasion est propice; elle charge et s'empare des collines.

Des flots d'isolés en retraite viennent donner dans les rangs ennemis au débouché du bois; on les capture.

Le général de Bose presse le 32e d'agir encore, de pousser plus loin; assuré de ce côté, il donne l'ordre à tout le 11e corps de marcher sur Elsasshausen.

En ce moment voici quelle était la situation :

La colonne venue de Morsbronn, en voie de progrès à l'extrême gauche, mais non encore raccordée à la ligne de bataille, tendait à tourner la face ouest du Niederwald.

Le gros du 11e corps occupait la lisière nord de la forêt et se reliait au 5e corps.

Une grande ligne de bataille est formée.

Les deux premiers bataillons du 83e et du 88e deviennent les anneaux solides d'un vaste front d'attaque; les compagnies des 95e, 80e, 87e, très-mêlées par le combat sous bois, comblent les intervalles; les 7e, 47e, 50e régiments, du 5e corps, s'alignent à la droite de cette force considérable qui s'ébranle et marche sur une petite coupe de forêt, placée en avant d'Elsasshausen et séparée du Niederwald par un espace découvert d'environ deux cents pas.

Le 83e est en réserve, le 94e et les chasseurs du 11e au centre sur la route de Morsbronn.

Les Prussiens s'avancent tambours battant, clairons sonnant: c'est une marche imposante.

On peut se figurer quel effet de masse produisait cette ligne pour nos faibles bataillons.

C'est une heure solennelle dans cette journée.

Des régiments de la division Conseil et de la division Lartigues sont massés dans la coupure de forêt ; le 3e régiment de zouaves est au centre d'attaque ; c'est lui qui donnera contre le 83e, centre prussien.

Une fusillade très-vive, mais très-courte, est dirigée par les Français contre la grande ligne de bataille prussienne, puis nos bataillons chargent.

Les zouaves, commandés par le colonel Bocher, lancent leur clameur de guerre, rauque et prolongée, plus puissante encore que celle des turcos, coupés de cris : En avant ! A la baïonnette ! suivis de hurrahs terribles.

Une pluie de balles qui tombe drue et serrée n'arrête pas la charge ; les zouaves abordent le 83e et l'écrasent, il se fait une grande trouée.

Sous cet élan et sous les attaques des autres régiments, la première ligne recule.

Par malheur, les zouaves ne sont arrivés sur l'ennemi qu'au nombre de 600 ; le reste est tombé en route ; cette poignée d'hommes est reçue par la réserve, 4.000 hommes qui tirent à outrance et qui présentent une muraille de fer impossible à renverser après la fatigue d'un premier élan.

Il faut reculer.

Les Français, sur toute la ligne, avaient poussé jusqu'à la forêt ; mais le secours de la réserve avait redonné partout l'avantage aux Prussiens ; ils enlèvent la petite coupure de forêt en ramenant les nôtres, impuissants à arrêter ce flot, irrésistible par sa grande masse.

La *Relation* prussienne avoue que le 83e dut plier et fuir en désordre, puisqu'on fut obligé de recueillir ses bataillons débandés, et elle raconte ainsi en détail la prise de la coupure de forêt, qui eut une grande influence sur le résultat définitif de la journée :

« Les Français occupaient le petit bois en question ; de grosses réserves se trouvaient derrière, dans la direction d'Elsasshausen. Jusqu'alors, l'ennemi ne s'était occupé que du 88e, qu'il accablait sous ses attaques réitérées ; mais, à l'apparition de nos troupes sur la lisière nord du Niederwald, tous ses efforts se portent contre ce nouvel adversaire. Après un feu très-vif, mais de peu de durée, des masses profondes débouchent du bouquet de bois et marchent résolûment contre le Niederwald, par la route de Morsbronn. Le 85e, encore désuni et déjà épuisé, cède sous l'effort de l'assaillant ; il est recueilli par les troupes qui venaient en arrière et qui se déploient, savoir : les deux bataillons de mousquetaires du 94e, des deux côtés de la route, se prolongeant à gauche par leur bataillon de fusiliers et à droite par la fraction ralliée du bataillon de chasseurs. Toute cette ligne marche, tambours battant, à la rencontre des Français qui pénétraient dans la forêt ; les troupes de première ligne, qui avaient plié, se joignent à ce mouvement. Les tirailleurs ennemis reculent à leur tour ; un bataillon de soutien s'éparpille sous les feux à volonté des 7e et 12e compagnies du 94e ; la clairière est franchie, pêle-mêle avec l'adversaire en retraite, et le bois enlevé. »

Sur cette charge du 3e zouaves et sur les terribles pertes de ce régiment,

nous avons une lettre du colonel Bocher dont nous extrayons les passages suivants :

« J'ai le cœur brisé et surtout le cœur navré : mes pauvres officiers, mes pauvres soldats ! Je n'ose te dire ce que j'en ai perdu, cela te ferait trop de peine. Plus tard, tu sauras les noms de ceux que tu connaissais, que tu aimais, que tu ne reverras plus ! Braves gens ! C'étaient des lions, des héros !

« Sur 65 officiers, 47 sont blessés, morts ou disparus. Le matin, à sept heures et demie, ils étaient encore pleins de vie, de force et d'ardeur ; à deux heures, la plupart n'étaient plus ! L'infortuné lieutenant-colonel Deshorties a été blessé à mes côtés, d'une balle dans le ventre, reçue à bout portant.

« J'ai pu lui serrer la main, lui dire adieu comme on l'emportait. Il faut croire qu'il sera mort, ce soir, entre les mains des Prussiens. Les deux commandants Charmes et Pariset ont été tués. Morland (le troisième chef de bataillon) est mort, s'il n'est pas prisonnier. Saint-Sauveur a été blessé si grièvement que j'ai bien peu d'espoir. Par les plus grands efforts, j'ai pu le faire transporter à une ambulance.

« Une balle lui a traversé la poitrine. Il avait été magnifique. Pierron a été tué raide.

« Hélas ! hélas ! il vaut mieux te dire les survivants, ceux qui sont ici avec moi : Hervé, Saint-Marc, Puymorin, Revin, d'Aiguillon. Tous les autres sont entre les mains de Dieu. Il en est de même de mes sous-officiers : les trois adjudants, presque tous mes sergents-majors ont été tués. De mes pauvres sapeurs, si bons, si dévoués, il en reste cinq. Tiquet et Salomon, qui étaient aux bagages, ont été sabrés ou sont prisonniers. Mes chevaux ont dû être pris là.

« Mon pauvre cheval noir a été tué sous Saint-Marc, à qui je venais de le prêter, le sien ayant été tué avant. De tout ce que j'avais, il me reste ce que j'ai sur le corps et 70 francs dans mes poches. Tous mes bagages, ceux du maréchal lui-même, presque tous ceux de l'armée, ont été pris le soir. Je n'ai plus rien. Mais qu'importe cela quand, avec des larmes plein le cœur, je songe à ceux que j'ai perdus !

« Nous nous sommes battus comme des lions, trente-cinq mille contre cent mille, qui ont fini par nous envelopper de toutes parts. Le général Colson tué, Robert de Vogué tué ; Alfred de Gramont, le frère du duc, le bras gauche emporté.

« La bataille avait commencé à sept heures et demie après une nuit de pluie battante, que nous avons reçue sans tentes, sans feu et dans la boue. La veille, nous avions fait 70 kilomètres en vingt-quatre heures. Du champ de bataille à Saverne, il y a bien 36 kilomètres ; nous les avons faits, la nuit, pêle-mêle, sans nous arrêter, sans dormir.

« Je n'ai autour de moi que 5 à 600 zouaves, sans sacs, sans tentes, sans effets et sans vivres ; mais ils ont leurs armes, et ils ne se plaignent pas. Privés d'officiers et de sous-officiers, il serait impossible de les ramener au combat. Il est probable que l'on nous enverra à Strasbourg pour nous refaire.



Le colonel d'Abzac

« La caisse du régiment, la comptabilité ont été prises. C'est tout un régiment à reconstituer.

« Le colonel Gandil, des turcos, a aussi échappé par miracle, ainsi que son lieutenant-colonel.

« Le maréchal a été excellent pour moi ; il m'a tenu la main serrée et fait toutes sortes de compliments. Il doit être bien malheureux, mais il n'est pas découragé.

« Saint-Sauveur a été soigné, plaint et admiré partout. Dieu veuille qu'on le sauve ! mais sa blessure est bien grave ; il souffre cruellement, c'est affreux ! Mon malheureux lieutenant-colonel Deshorties avait de cruels pressentiments !

« Que de sang, de larmes, de deuil, et c'est à peine commencé ! »

Prise d'Elsasshausen. — Ainsi tous les bois étaient enlevés ; les Prussiens se trouvaient sous Elsasshausen, bien près déjà de Freschwiller ; mais la situation du 11e corps fut un instant très-critique.

Il n'avait pas encore son artillerie, et, à longue distance des pièces prus-

siennes encore en batterie sur l'autre rive de la Saüer, nos canons tonnaient sans que les redoutables pièces prussiennes pussent les accabler.

L'ennemi se trouvait là devant la mitraille et les obus qui tombaient sur la coupure de forêt; à vrai dire, cette infanterie faisait mauvaise contenance.

Nous allons citer la *Relation* prussienne; on verra que les bataillons ennemis se trouvèrent compromis, disloqués.

Il fallut que le général de Bose se hâtât d'appeler de l'artillerie, de la sacrifier, de l'engager très avant sous le feu de notre infanterie, pour que les colonnes de fantassins du 11e corps reprissent courage.

Ils n'eurent en réalité qu'à prendre possession d'un terrain conquis par une formidable pluie d'obus qui balaya tout pour faire place à ces bataillons.

« L'artillerie française d'Elsasshausen, dit la *Relation* prussienne, dirigeait un feu d'une telle violence contre la lisière nord du Niederwald et le bouquet de bois enlevé par les troupes prussiennes, qu'il ne restait d'autre alternative à ces dernières que de pousser plus avant ou de renoncer aux avantages achetés au prix de si lourds sacrifices. Au premier parti, on pouvait objecter, il est vrai, que *les troupes étaient exténuées, que les combats précédents les avaient désorganisées et que l'on ne disposait plus que de trois bataillons encore intacts, le bataillon de fusiliers du* 83e, *qui arrivait par la route de Wœrth, avec l'artillerie, et les deux bataillons du* 82e *venus par Spachbach;* mais, d'autre part, interrompre l'offensive dans la phase actuelle du combat, c'était donner du répit à l'ennemi et lui laisser la faculté de se jeter, avec toutes ses forces, sur le 5e corps.

« Le général de Bose, *qui appréciait fort nettement la situation, avait déjà fait avancer les batteries immédiatement disponibles, pour contre-battre l'artillerie française.* Le colonel de Bronikowski prenait position, en arrière d'une allée de cerisiers, à l'est d'Elsasshausen, avec la 1re batterie à cheval et la 5e batterie lourde; à gauche entraient en action, sous la direction du général Haussmann, la 3e batterie à cheval, les 5e et 6e batteries légères, ainsi que les 3e et 4e batteries légères de la 2e Abtheilung, et plus en arrière, la 4e batterie lourde. Cette ligne d'artillerie dirigeait son feu contre le village et les pièces établies sur ses flancs; *il avait donc fallu venir assez près de l'infanterie française, et plus particulièrement des troupes qui occupaient le chemin, bordé de haies et profondément encaissé, de Wœrth à Gundershoffen.* Notre artillerie réussit à mettre le feu à Elsasshausen, sans que, pour cela, le défenseur se décide à l'évacuer. Le général de Bose ordonne alors l'attaque générale. Au signal: « Tout le monde en avant, » les lignes de tirailleurs, débouchant du Niederwald, courent à l'ennemi, sur les pas de leurs officiers et avec de formidables hurrahs. Dans la seconde ligne, tout ce qui a conservé un reste de vigueur s'associe à ce mouvement; les fractions du 5e corps les plus voisines de l'aile droite se joignent également à cette attaque, que les batteries appuient vigoureusement. Malgré le feu meurtrier des Français, l'espace découvert qui sépare le bois du village est rapidement franchi. Les fusiliers du 83e et une partie du 2e bataillon du 82e

pénètrent, par l'est, dans Elsasshausen, pêle-mêle avec des contingents du 5e corps; le reste de ce dernier bataillon, longeant un pli de terrain à la droite du village, tente de l'aborder par derrière. Les bataillons de fusiliers du 82e et du 88e, les 1re et 3e compagnies du 83e, le 1er bataillon du 94e, suivis de fractions d'autres régiments, se portent contre les hauteurs de l'ouest, d'où l'artillerie ennemie nous avait canonnés. Deux pièces et cinq mitrailleuses y tombent aux mains du vainqueur.

« L'enlèvement du village, succédant aux combats dans les bois, avait achevé de confondre toutes les brigades; les bataillons eux-mêmes étaient en partie désorganisés. La direction générale de la nouvelle ligne de bataille bordait le chemin d'Elsasshausen à Gundershoffen. La 44e brigade avait seule conservé une formation à peu près régulière. Des fractions de tous les autres régiments étaient groupées sur ses flancs et sur ses derrières, mais dans un état tel, que, pour le moment, elles ne pouvaient compter comme une réserve sérieuse. Durant les premiers instants, c'était à peine si, de leur côté, les bataillons de première ligne pouvaient être considérés comme formant encore des unités tactiques; mais, de toute part, les officiers s'efforçaient de reconstituer les compagnies et les bataillons, stimulés dans leur tâche par la présence, sur la ligne même des tirailleurs, de quelques-uns des principaux chefs, et en particulier des généraux de Bose, de Gersdorff et de Schachtmeyer. »

On voit que cette affaire ne fut, du côté des Prussiens, qu'une question d'artillerie; on sent, en lisant la description, que le général de Bose ne comptait pas sur son infanterie.

Et quel désordre dans les rangs de celle-ci!

Mais huit batteries (48 pièces!) firent toute la besogne.

Comment tenir contre ce bombardement dans un village en flammes et ruiné?

Partout et toujours, cette terrible et nombreuse artillerie prussienne brisait notre résistance et forçait notre admirable infanterie à reculer.

Certes, les bataillons prussiens, pour qui sait lire un document, firent peu de chose pour enlever Elsasshausen, et si nous avions eu là une artillerie suffisante, le 11e corps eût été rejeté dans le Niederwald.

On va voir, dans la troisième période, l'artillerie arrêter le dernier retour offensif des Français contre Elsasshausen, foudroyer escadrons et bataillons, assurer la victoire.

Mais, dès cet instant, la bataille était perdue.

La dernière période va se dérouler, remplie par une tentative désespérée des nôtres sur Elsasshausen, la prise de Freschwiller et la retraite.

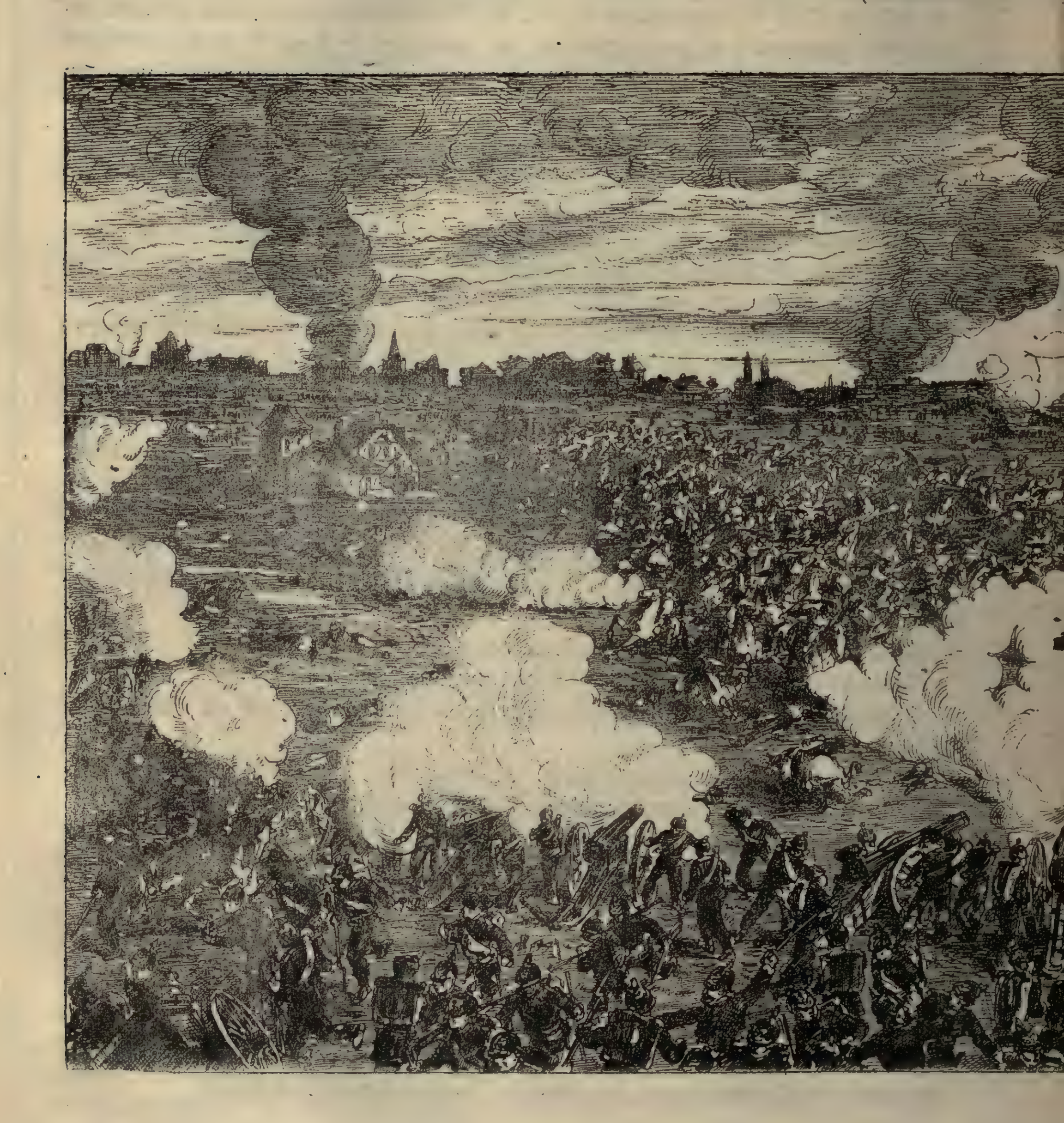
Considérations tactiques et stratégiques. — Cette seconde période de la bataille, qui amenait quatre corps ennemis sous Freschwiller, est la plus importante. Il y fut commis des fautes graves.

Résumons-en d'abord les mouvements.

A l'aile droite ennemie, le 1er et le 2e corps bavarois sont très-maltraités,

Vue d'ensemble de la grande charge exécutée à la

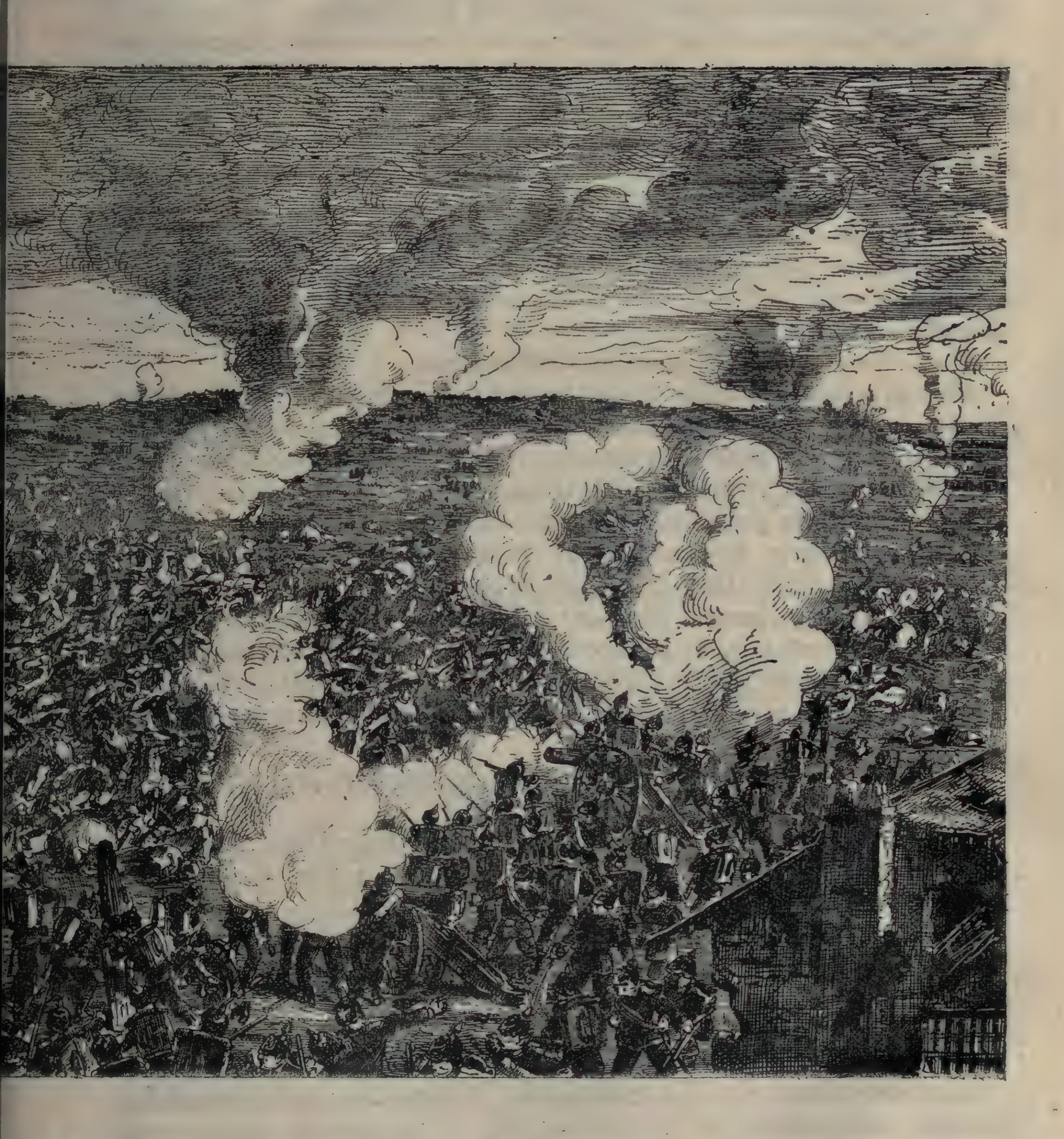
(Fac-simila d'un croq



La charge, partie de Frœschwiller, vient échouer dans le demi-cer
aux premières maisons duquel s'a

a bataille par la division de cuirassiers de réserve.

uniqué à l'auteur.)



atteries prussiennes, établies en avant du village d'Elsashaussent,
nfanterie prussienne de soutien.

n'avancent que fort tard et ne parviennent sous Freschwiller qu'après le succès du 5e corps.

Le 5e corps lui-même, au centre, subit des pertes énormes et ne parvient que très-tard, vers trois heures, à prendre pied sur les crêtes.

Si l'on avait profité du désarroi et de la mollesse des Bavarois pour demander une brigade de renfort à Ducrot, au moment propice, on aurait pu culbuter le 5e corps vers deux heures et le ramener à la rivière.

Il eût fallu beaucoup de temps à l'ennemi pour se remettre de ce coup.

Notre centre dégagé, les Bavarois plus découragés que jamais, le 11e corps aurait eu à supporter tout le poids de la bataille.

En dirigeant contre son flanc droit une forte attaque avec une partie de la division Raoult (notre centre), en faisant donner à propos toutes les réserves, on eût fait évacuer le Niederwald et ramené le 11e corps sur Albrechtshauserhoff.

Toutes les probabilités permettent de le supposer.

Mais on ne sut pas utiliser le répit laissé à notre aile gauche par l'inaction relative de l'aile droite prussienne.

Le 11e corps (aile gauche prussienne) prit Morsbronn, Albrechtshauserhoff, puis Eberbach et le Niederwald, puis Elsasshausen.

On peut déplorer que les efforts de nos réserves aient porté à contre-temps.

La grande charge de cavalerie sur Morsbronn eut lieu trop tôt; la belle charge d'infanterie sur Albrechtshauserhoff était inutile.

Il fallait laisser l'ennemi s'engager sur le Niederwald garni de troupes fraîches bien distribuées, diriger une forte attaque sur le flanc ennemi après une défense du Niederwald; c'était le moment d'utiliser la 11e division pour une grande charge sur le flanc, et la cavalerie pour ramener sur la Saüer l'ennemi ébranlé.

Ce n'est que dans la troisième période, lorsque tout sera perdu, qu'on verra la 11e division s'engager.

Le bois fut courageusement défendu, mais les dispositions furent faites incomplétement et la résistance fut opposée par des troupes que la charge intempestive contre Albrechtshauserhoff avait exténuées.

Enfin, le Niederwald pris, il fallait comprendre que la journée était finie, ne tenir à Elsasshausen que pour assurer la retraite et opérer celle-ci en bon ordre.

A cette heure, nous n'avions perdu ni canons ni drapeaux.

L'ennemi avait subi de grandes pertes, plus fortes que les nôtres.

Tout en lui cédant à propos Elsasshausen, Freschwiller, puis Reichshoffen, on aurait augmenté les pertes de l'adversaire, et le maréchal aurait ramené son corps d'armée entier, en bon ordre, sur les Vosges.

Il aurait été renforcé par de Failly, et l'on aurait eu, sinon une victoire, du moins une glorieuse journée, une belle retraite, de bonnes positions sur des montagnes difficiles à enlever.

Le lendemain, l'arrivée de de Failly avec ses trois divisions aurait donné

une force considérable au maréchal ; il aurait pu accepter une nouvelle bataille ou se retirer sur Metz après jonction avec le reste de l'armée.

Mais l'indécision de l'état-major général entraîna celle du maréchal.

Il n'osa pas se risquer à l'offensive tant qu'elle fut possible ; il ne prit pas sur lui d'ordonner la retraite quand elle pouvait s'opérer dans de bonnes conditions.

On va voir le premier corps atteint par la déroute à la suite de ces fautes.

CHAPITRE XII

WŒRTH-FRESCHWILLER-REICHSHOFFEN

TROISIÈME PÉRIODE. — PRISE DE FRESCHWILLER ET DE REICHSHOFFEN. — LA RETRAITE.

Positions des deux armées au moment où commence la 3e période. — Entrée en ligne des Wurtembergeois. — Efforts de notre droite pour reprendre Elsasshausen. — Les Prussiens (50.000 hommes et 84 pièces de canon) reculent devant l'admirable élan de l'infanterie française. — Les Français, qui avaient occupé le village, en sont délogés à leur tour par l'artillerie ennemie. — Lettre d'un sergent-major du 47e français sur l'affaire d'Elsasshausen. — La charge des turcos en avant d'Elsasshausen racontée par un témoin oculaire. — Conduite des Prussiens à l'égard des blessés. — La retraite. — Le maréchal de Mac-Mahon demande aux cuirassiers de la division Bonnemain d'arrêter l'ennemi pendant vingt minutes. — 2.000 hommes contre 15.000 et 50 pièces de canon. — Le sacrifice. — Le 1er régiment, le 4e régiment et la moitié du 2e sont anéantis successivement par l'artillerie ennemie. — Les erreurs de Borbstaëdt et des historiens français sur la fin de cette bataille. — L'ennemi pénètre dans Freschwiller et s'en empare, après une résistance énergique. — Un épisode de la retraite : singulière capture de 400 zouaves. — La prise de Reichshoffen termine la bataille et achève notre défaite. — Pertes respectives des deux armées.

La situation. — Au moment où commence la 3e période, voici la situation :

Les Bavarois sont à la droite ennemie, gauche française, sous Freschwiller, en ligne, ranimés par le succès, ardents et féroces comme à Wissembourg, comme plus tard à Bazeilles, comme partout.

Ils menacent Neehwiller et nos lignes de retraite sur Reichshoffen.

Le 5e corps prussien est au centre, devant Freschwiller même.

Sept de ses batteries battent le village à courte portée ; elles sont sur les crêtes.

A la gauche ennemie (droite française), le 11e corps prussien est maître d'Elsasshausen et s'avance sur Freschwiller, menaçant notre retraite sur Reichshoffen par la forte colonne qui, partie de Morsbronn, n'a cessé de nous tourner, d'abord vers Eberbach, maintenant bien au delà.

Les Wurtembergeois, une forte brigade soutenue par une division en arrière, vont entrer en ligne à la gauche et à la droite du 11e corps épuisé, auquel ils redonneront élan et force.

Du côté des Français, la première division (Ducrot) tient ferme contre les

Bavarois; la troisième division (Raoult) lutte opiniâtrément contre le 5e corps prussien et maintient sa position sur le front de bataille.

Contre le 11e corps prussien et les Wurtembergeois nous opposons la division Lartigues à peu près écrasée, hors de combat, usée par les charges qu'elle a faites.

Ses régiments sont désorganisés.

La division Conseil-Dumesnil a une brigade vers l'extrémité de l'aile, du côté d'Eberbach, au delà du cours d'eau; une autre brigade, peu engagée jusqu'alors, soutient la division Lartigues.

La division Douay (2e) est l'en-cas-suprême, et l'on va la lancer.

Dispositions de retraite. — Le maréchal de Mac-Mahon, voyant Elsasshausen en flammes au pouvoir de l'ennemi, se décida enfin, mais trop tard, à la retraite.

Tout était perdu.

Débordé, presque enveloppé, il allait être cerné, pris dans un coup de filet, s'il ne parvenait pas à se dégager.

Il prescrivit à sa gauche, division Ducrot, de contenir les Bavarois. Ceux-ci n'avaient pas encore toute confiance; leurs assauts étaient décousus, leurs marches en avant peu résolues; ils ressemblaient à ces meutes de mauvaise race qui ne s'animent qu'en sentant la curée, qui tâtent le cerf à l'agonie, mais ne le coiffent que quand il est tombé.

Le général Ducrot fit tête avec énergie, contint jusqu'au bout ces adversaires nombreux et disposa même d'un régiment, le 1er de zouaves, pour soutenir la division Raoult dans Freschwiller et la dégager.

Le maréchal ordonna à son centre, division Raoult, de se replier en laissant une arrière-garde dans Freschwiller jusqu'au dernier moment.

Pour permettre au centre de défiler sans que le 11e corps prussien, si menaçant sur le flanc de la position, pût se jeter sur nos colonnes du centre en retraite, le maréchal résolut de reprendre Elsasshausen et de sacrifier sa cavalerie et les dernières réserves.

Toute l'importance du combat dans la dernière période est donc dans l'action de la cavalerie et des réserves contre le 11e corps et les Wurtembergeois.

Tout se passe entre notre droite et la gauche ennemie, sur le terrain compris d'Elsasshausen à Freschwiller.

La situation détaillée du 11e corps prussien au moment des dernières charges. — Il importe de préciser et d'énumérer ici les positions occupées par le 11e corps et partie du 5e.

On va voir contre quelles forces considérables la 2e brigade de la division Conseil-Dumesnil et plus tard la 2e division (Douay) se heurtèrent dans leurs charges héroïques.

On verra surtout quelle ligne puissante d'artillerie couvrait cette nombreuse infanterie prussienne, et l'on comprendra ce que fut cette grande charge de



Le général Douay (Wissembourg).

cuirassiers (la seconde de la journée) qui vint se briser sur des batteries imprenables.

Les Prussiens avaient à Elsasshausen le gros du 11e corps, soutenu en arrière par des réserves énormes sortant du Niederwald, et le flanc droit appuyé par la gauche du 5e corps prussien.

C'était une masse de près de cinquante mille hommes.

Quatre-vingt-quatre pièces de canon couvraient cette ligne puissante, incomparablement supérieure aux faibles ressources dont nous disposions.

Ce que nous allons raconter semble incroyable ; toutes ces troupes furent délogées d'Elsasshausen par l'infanterie.

Et cette infanterie française se composa de colonnes d'une faiblesse d'effectif inouïe !

Une première charge fut poussée par la 2e brigade Conseil-Dumesnil, deux régiments, 4.500 hommes.

D'autres charges furent ensuite exécutées par la cavalerie, puis par la division Douay, éprouvée à Wissembourg et réduite à 7.000 hommes.

Reprise d'Elsasshausen par la 2e brigade Conseil-Dumesnil. — Les Prussiens,

sous la protection de leurs nombreuses batteries, remplissaient donc Elsasshausen.

Le village était bondé de bataillons.

L'artillerie se porta sur-le-champ en avant, comme le dit la *Relation prussienne;* derrière elle on reforma les colonnes, dont les têtes débouchèrent du village pour prendre Freschwiller d'assaut.

En ce moment, deux régiments français, de la 2e brigade de la division Conseil-Dumesnil (99e et 47e), étaient lancés sur Elsasshausen en flammes, par le maréchal.

Et cette charge de 4.500 hommes réussissait contre cette énorme masse ennemie, qui recula jusqu'au Niederwald.

La mitraille de quatre-vingts pièces arrêta notre succès, et permit aux Prussiens de reprendre l'offensive et de rentrer dans le village; mais leurs bataillons n'en avaient pas moins fui devant les baïonnettes françaises.

Jamais troupe ne fournit plus bel élan que le 47e dans cette affaire.

Sans leur artillerie, les Prussiens étaient perdus.

Avec beaucoup d'art, la *Relation prussienne* raconte cette phase du combat : elle avoue bien la retraite, mais elle ne dit pas un mot de notre rentrée dans le village.

On y lit :

« Le premier choc se produit à Elsasshausen, contre l'aile droite prussienne, c'est-à-dire contre les fusiliers du 83e, le 2e bataillon du 82e et les fractions du 5e corps qui combattaient avec eux sur ce point. Sans soutiens compactes, presque sans chefs, ces corps, déjà désunis et épuisés par des engagements opiniâtres et prolongés, *ne peuvent tenir contre la charge des Français ; ils vont chercher un abri dans le Niederwald, entraînant dans leur retraite les troupes qui les suivaient immédiatement et même la* 3e *batterie à cheval*, alors en marche pour contourner le village et venir prendre un nouvel emplacement à l'ouest. *Mais le mouvement d'une partie du* 94e *contre la droite de l'assaillant vient alors arrêter les succès de cette attaque. Sur l'ordre du général Haussmann, la batterie à cheval, et la* 5e *batterie légère, qui débouchaient à ses côtés, font halte et commencent un feu à mitraille;* les fractions qui avaient plié sont rapidement reformées et se reportent en avant.

« *La* 1re *batterie à cheval, qui avait été rapprochée d'Elsasshausen lors du début de l'attaque des Français, trouvait une occasion propice pour agir efficacement.* En même temps qu'elle, le 2e bataillon du 58e appuyait vers le côté oriental du village. C'était l'instant où les têtes de colonne ennemies apparaissaient à 800 pas à peine sur les hauteurs opposées. *Bien que, sur la gauche, l'infanterie prussienne continuât encore à céder du terrain, la batterie à cheval se met en position; tandis qu'à l'est d'Elsasshausen d'autres batteries du* 11e *corps entrent également en action*, elle lance d'abord quelques obus ; puis ouvrant un feu à mitraille, elle le continue jusqu'au moment où l'ennemi, qui n'était plus qu'à 150 pas des pièces, se voit contraint de faire demi-tour. Le capitaine Sylvius, qui commandait cette batterie, était blessé d'un coup de feu. »

La *Relation* masque avec beaucoup d'habileté les défaillances de son infanterie.

Comme nous en avons prévenu le lecteur, elle n'avoue pas que le village fut enlevé; puis elle fait apparaître dans le mouvement en avant le plus d'infanterie possible.

Mais il ressort clairement que nous ne fûmes arrêtés dans notre succès, puis délogés, que par les batteries nombreuses qui vinrent nous mitrailler de flanc, pendant que nous étions canonnés de front par une ligne de pièces formidable.

Qu'on relise les passages en italique.

Le bataillon du 94e, on le verra, n'était qu'un soutien pour 12 pièces qui attaquèrent notre droite.

Le 2e bataillon du 58e n'est qu'une garde pour la batterie légère qui mitraille notre gauche avec l'appui d'autres pièces un peu plus éloignées.

On ne voit tenir ferme que ces deux bataillons, soutiens d'artillerie ; tout le reste plie et fuit.

Ces considérations que nous faisons valoir ici ont une très-grande importance : elles prouvent que si notre artillerie avait valu, comme matériel, celle des Prussiens, la victoire était à nous.

Vienne le jour où nous aurons des canons se chargeant par la culasse, où nous pourrons égaliser le duel entre les deux artilleries, et l'on verra ce que vaudra l'infanterie prussienne devant la nôtre!

Nous avons donné trop de preuves de notre impartialité pour qu'on croie cette opinion inspirée par un patriotisme aveugle.

Nous avons cette conviction qu'une armée française, les choses étant égales comme direction supérieure, battrait une armée prussienne plus nombreuse, si les deux artilleries se valaient.

Notre infanterie fut admirable dans ce combat.

Nous allons citer une lettre naïve et sincère d'un sergent-major du 47e français qui raconte cette sanglante affaire de la reprise d'Elsasshausen.

On verra que nous avons réellement pénétré dans le village et l'on comprendra que, pour nous en chasser, l'artillerie seule entra en jeu.

C'est sous un ouragan de mitraille que nous fûmes contraints de plier.

Voici la lettre si intéressante de ce sergent-major :

« Le 5, à dix heures et demie du soir, nous arrivions au bivouac de Reichshoffen ; défense expresse d'allumer des feux ; nous nous roulons donc dans les toiles de tente, et nous nous couchons dans la boue sous une pluie battante (1).

« Il fallait voir ces têtes que l'on avait le lendemain ! nous partions à sept heures du matin pour camper à Freschwiller, nous disait le colonel ; rien ne faisait pressentir la bataille.

« Nous arrivons en face de Freschwiller : un combat d'artillerie est engagé,

(1) N'était-il pas absurde de défendre à ces troupes d'allumer des feux? On abusa pendant toute la campagne de ces mesures prohibitives, et l'on fut toujours surpris.

on ne connaît pas les forces de l'ennemi ; nous avons quelques batteries d'artillerie et une de mitrailleuses. On nous forme en bataille, sur un coteau vis-à-vis des batteries ennemies. Les obus commencent à pleuvoir ; on voit une trentaine de batteries prussiennes prendre successivement position sur les collines qui dominent le village. Le combat d'artillerie fait une profonde impression sur les jeunes soldats, mais tout va bien une fois la salutation de rigueur faite ; les lazzis et les quolibets pleuvent.

« Tout à coup une batterie d'obusiers, qui nous a aperçus, nous crible de projectiles ; on fait retirer le bataillon et on s'installe derrière une tuilerie incendiée par les obus. Un feu d'enfer commence sans que l'infanterie y prenne part ; ce n'est qu'au bout de trois quarts d'heure que l'infanterie reçoit l'ordre d'enlever le village. Tambours et clairons sonnent la charge ; le feu ennemi redouble ; nous jetons les sacs à terre et tout le monde se précipite sur l'ennemi à la baïonnette aux cris de : Vive la France ! C'est un élan et un enthousiasme indescriptibles.

« Nous sommes reçus par une grêle de balles et de mitraille à bout portant. Les Prussiens reculent, et nous entrons dans le village au milieu d'un feu infernal et d'une effroyable densité de projectiles. Des fenêtres, des portes, des arbres, de tous les coins possibles, sortent des coups de feu. J'entre dans quelques maisons ; le sang ruisselle dans les escaliers ; il y a des monceaux de cadavres prussiens dans toutes les pièces ; je redescends dans la rue avec un sergent et une dizaine d'hommes ; je n'y suis pas plutôt arrivé que trois pièces d'artillerie qu'on a placées là nous crachent la mitraille à cent pas ; là, je crois que j'ai pâli. Tous les hommes qui étaient avec moi étaient par terre, et j'étais seul dans la rue, trébuchant à chaque pas sur des monceaux de morts et de blessés.

« Enfin, je sors du village sain et sauf ; la retraite commençait. On essaie en vain de faire charger les cuirassiers qui se font écharper.

« Nous continuons la retraite sur Saverne, où les régiments se sont ralliés. »

Le lecteur, par cette lettre, empreinte de l'accent le plus vrai, peut juger de la vérité et se faire une idée de ce qui serait advenu si nous avions eu une artillerie suffisante.

La charge du 2e tirailleurs algériens. — A la suite de cette reprise d'Elsasshausen, les Prussiens devenaient plus menaçants que jamais ; le maréchal, qui avait déjà disposé d'une partie de la 2e division (Douay), n'avait plus sous la main que les turcos de cette division, vaillante troupe qui avait si brillamment combattu à Wissembourg.

Le maréchal ordonna d'engager ce régiment.

Les turcos marchèrent sous les yeux des cuirassiers de la division de Bonnemain, et, dans le 4e régiment de cette armée notamment, ils laissèrent impérissable le souvenir de leur bravoure.

Ils défilèrent devant les escadrons avec cette crânerie qui leur donne au



Saarbruk

feu un caractère singulier et pittoresque ; ils brandissaient leurs armes et jetaient aux cavaliers des interpellations en arabe ; ils promettaient, selon leur coutume, « de montrer à l'ennemi des figures de lions » ; ils juraient « qu'ils étaient des vrais fils de la gloire et que leurs yeux ne se voilaient pas devant la fusillade ».

C'était étrange et saisissant.

Leurs clairons sonnèrent la charge, qui retentit claire malgré la canonnade, et ils se jetèrent sur les colonnes et sur les canons prussiens.

Ce que firent ces héroïques enfants de l'Algérie dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Ils se jetèrent sur l'ennemi en lions, comme ils l'avaient dit ; et tout le terrain en avant d'Elsasshausen fut balayé en cinq minutes.

Pas un bataillon prussien ne tint ferme.

Nous pouvons affirmer que ces grosses masses d'infanterie s'évanouirent, disparurent et cherchèrent refuge derrière les canons.

Et ces canons, ressource suprême, mais efficace, de nos adversaires, firent leur œuvre de mort

Avec un acharnement qui leur assure une renommée immortelle, les turcos poussèrent à une batterie et touchèrent aux pièces ; mais les enlever était impossible.

Point d'attelage.

Les autres batteries tiraient avec une justesse et une précision qui accablaient les turcos ; ils étaient forcés de lâcher prise, revenaient encore sur cette proie qui les fascinait, étaient couverts d'obus et de mitraille, pliaient et s'élançaient toujours.

Enfin, il fallut renoncer à cette espérance d'emporter les pièces.

Le régiment, menacé par deux mouvements tournants, recula.

Mais l'ennemi avait senti sur sa poitrine la griffe léonine de ce régiment, et le 11e corps prussien n'oubliera jamais les turcos d'Oran.

M. Albert Duruy a raconté cette charge.

Nous donnons des fragments de sa lettre :

« Éprouvés comme nous l'avons été, fatigués comme nous l'étions, on ne pouvait songer à nous faire engager l'action ; nous sommes donc restés, pendant les premières heures de la bataille, l'arme au bras, attendant que le maréchal, qui nous réservait, a-t-il dit plus tard, pour une mission spéciale, nous donnât l'ordre d'avancer. Nous sommes ainsi restés jusqu'à midi, attendant qu'on nous mît en ligne. A midi, nous étions vainqueurs à gauche, où les mitrailleuses avaient fait d'épouvantables ravages dans les rangs prussiens ; mais le centre, engagé depuis le matin, commençait à fléchir, et à droite nous commencions à nous replier, écrasés par des réserves que l'on peut évaluer à plus de 40.000 hommes, qui s'étaient tenus cachés, comme à Wissembourg, dans les bois, et qui arrivaient en masses compactes sur nos régiments déjà éprouvés par une lutte de cinq heures. A ce moment seulement, notre division fut engagée. Nous restâmes, nous, les turcos, deux heures durant, sous le feu de

l'ennemi, sans tirer un coup de fusil, l'arme au bras, attendant en frémissant. Le maréchal était près de nous, sur une éminence où il pleuvait des obus, et d'où il pouvait tout voir. De temps en temps nous le voyions se tourner avec inquiétude du côté de Niederbronn et regarder avec sa lorgnette dans la direction du corps d'armée de de Failly ; mais ce corps d'armée n'arrivait pas.

« Cela dura deux heures environ, deux heures d'angoisses mortelles ! Après quoi il fallut bien songer à la retraite. Notre droite était enfoncée ; la gauche tenait encore, mais commençait à se replier. Il fallait à tout prix arrêter le centre. Ce fut notre mission, celle du 1er zouaves, celle du 2e et du 9e cuirassiers. Soutenus par deux batteries de mitrailleuses, nous fûmes lancés les premiers : sous une véritable grêle de balles et d'obus, nous avons trois fois de suite chargé à la baïonnette, et trois fois les Prussiens se sont enfuis à plus de 1.500 mètres : trois fois nous avons été maîtres de toute une batterie d'artillerie qu'ils nous avaient abandonnée ; trois fois nous avons été rejetés par la mitraille et contraints de nous replier. J'ai vu là des scènes que je n'oublierai de ma vie ; j'ai vu des hommes couverts de sang et de blessures, à qui il restait à peine un souffle de vie, faire un dernier effort et tomber en voulant revenir à la charge une dernière fois.

« J'ai vu cette héroïque charge du 2e et du 9e cuirassiers ; héroïque, mais inutile. Que faire avec des chevaux contre d'innombrables tirailleurs et contre des batteries ? Ils sont tombés, du moins, ces hommes de fer, en héros, et l'histoire parlera d'eux comme de leurs grands aïeux les cuirassiers d'Eylau et de Waterloo.

« Pendant ce temps, l'armée tout entière avait pris le chemin de Niederbronn. Il fallait lui donner le temps de passer. Nous nous embusquâmes alors dans un grand bois que les Prussiens devaient traverser pour arriver jusqu'à Niederbronn, et là, nous essayâmes encore d'arrêter l'ennemi par un feu roulant ; mais il était trop loin. C'est alors que nous reçûmes le renfort de deux batteries de mitrailleuses. Les Prussiens descendaient en masses profondes sur le terrain que nous venions d'abandonner. J'ai vu là un régiment entier couché par terre en trois minutes par nos douze mitrailleuses. A peine quelques hommes purent-ils s'échapper en rampant, et gagner le fossé voisin. Ce furent nos derniers coups. Sous cette grêle de balles, les Prussiens se replièrent un instant, et nous pûmes, nous autres, songer à la retraite ; comme à Wissembourg, ils auraient pu nous poursuivre avec de la cavalerie : ils n'ont pas osé ; ils se sont contentés de ramasser leurs morts.

« Quant à nos blessés, vous savez que le soir ils les ont brûlés dans Niederbronn. Il paraît qu'ils n'avaient pas vu le drapeau blanc. »

Nous avons publié de cette lettre ce qui concerne la retraite, mais nous allons revenir sur nos pas.

Après cette charge des turcos, et avant la prise de Freschwiller se place la charge des cuirassiers de la division de Bonnemain.

Charge des cuirassiers de la division de Bonnemain. — La retraite des turcos

nous menaçait d'un désastre. Nous tenons d'un témoin oculaire que Mac-Mahon s'alarma beaucoup des terribles éventualités qui menaçaient son armée.

Le maréchal accourut au-devant des escadrons de cuirassiers de la belle division de cavalerie de Bonnemain; il était dans un état d'exaltation indicible.

L'œil en feu, le visage enflammé, le geste brusque et la voix tonnante, le maréchal montra aux cuirassiers l'artillerie prussienne qui tirait et celle qui s'avançait au trot pour prendre des positions plus rapprochées.

— Je vous demande d'arrêter ces batteries pendant vingt minutes, dit-il avec un accent désespéré. Sacrifiez-vous pour la retraite (1).

Les cuirassiers, à l'aspect du maréchal, avaient deviné ce que l'on attendait de leur dévouement; les paroles de Mac-Mahon passèrent sur les rangs au milieu d'un profond silence.

Cette scène était grande et solennelle.

Le maréchal, droit sur ses étriers, maintint son cheval immobile, promena un long et triste regard sur ces splendides escadrons qui allaient mourir, puis il étendit de nouveau le bras sans dire un seul mot et s'éloigna.

La grande ligne de batteries et de bataillons s'avançait au milieu d'une fumée épaisse, déchirée par des lueurs de la fusillade et de la mousqueterie.

Les Prussiens énumèrent ainsi les forces qui étaient opposées aux cuirassiers en première ligne.

DANS LE XIe CORPS :

1er bataillon du 94e régiment;
Bataillon de fusiliers du 88e;
1er bataillon du 83e;
Bataillon de fusiliers du 12e et fractions mélangées de divers autres régiments;
3 pièces de la 5e batterie lourde;
1re batterie à cheval;
6e et 2e batteries légères;
1re et 2e batteries lourdes; } à l'est d'Elsasshausen.
3e batterie à cheval;
5e batterie légère; } à l'ouest d'Elsasshausen.

DANS LE Ve CORPS :

5e et 6e compagnies du 59e;
1er bataillon du 7e;
2e bataillon du 58e;
1er bataillon du 50e et parties de diverses compagnies des 6e, 46e, 47e régiments.

C'était plus de quinze mille hommes à enfoncer, plus de cinquante pièces à enlever.

(1) Au dire des nombreux témoins oculaires, il n'y eut ni poignées de mains, ni embrassades entre les colonels et Mac-Mahon. Cette scène théâtrale paraît impossible. Il est difficile que des officiers à cheval, sous une grêle de projectiles, échangent des baisers d'adieu. L'écrivain qui a raconté cette scène étant le même qui inventa la légende d'Abel Douay, nous tenons son récit pour suspect.



Le colonel d'Estaing

Deux mille sabres furent engagés seulement.

Réussir était impossible.

Un souffle de mort glacial passait dans l'air, et ceux qui virent s'ébranler les cuirassiers eurent froid au cœur.

Comme leurs frères à Morsbronn, hauts et fiers sur leurs montures, les cuirassiers s'ébranlèrent dans un ordre parfait; ils exécutèrent les mouvements préparatoires avec la précision d'une manœuvre de Champ-de-Mars.

La première brigade, 1er et 4e régiments, prend le trot, et la terre sonne sous les sabots des lourds coursiers.

L'ennemi distingue le mouvement de cette masse; les canons tonnent, le feu prend une intensité dont rien ne saurait rendre la violence.

Des chiffres peut-être, avec leur brutalité, donneront une idée de cette avalanche de projectiles.

Pendant la charge, il fut tiré plus de mille obus sur l'espace restreint qu'occupait la brigade et plus de cinq cents coups de mitraille.

Environ cinquante mille balles furent tirées par l'infanterie.

L'ennemi était couvert par un rideau de fer et de plomb.

Pas un point d'une ligne tracée à hauteur d'homme qui ne marquât la place

d'un projectile; la brigade rencontrait un torrent de boulets dont chaque peloton semblait fendre des flots.

Ce spectacle était si émouvant que, malgré les pressants appels des généraux, les bataillons en retraite s'arrêtaient, cloués au sol par la stupeur et l'admiration.

Même terrain coupé qu'à Morsbronn, même ignorance des obstacles.

Le 1er régiment rencontre un fossé, culbute, s'entasse dans un pêle-mêle affreux : hommes et chevaux roulent, se débattent et meurent sous la mitraille, qui fouille à fond cet amoncellement de corps jusqu'à ce que plus rien ne bouge aux abords du fossé.

La charge est finie par cette catastrophe et les débris du régiment se retirent, poursuivis par les obus, qui devancent le galop des chevaux.

Le 4e régiment a poussé plus à gauche.

Il a plus d'un kilomètre à franchir et la fumée lui cache les bataillons ; il ne distingue que les batteries.

Il est lancé à toute vitesse, mais en trois minutes il est dévoré par ce feu terrible au-devant duquel il court.

Enveloppé dans cet embrasement, il perd sa direction, glisse vers la gauche et reparaît réduit à quelques pelotons sans liens et sans chefs.

Le colonel est tombé blessé à trente pas du 2e bataillon du 58e prussien.

Nul n'a pu pousser plus loin.

Le maréchal a demandé vingt minutes : ce drame en a duré dix à peine.

La seconde brigade, qui vient d'assister à cette affreuse boucherie, n'a rien perdu de ce merveilleux sang-froid qui caractérise l'arme des cuirassiers.

Une seule chose la préoccupe.

Durera-t-elle assez longtemps ?

Elle calcule qu'en divisant les charges par demi-régiment, elle atteindra le terme fixé.

Le 2e régiment part le premier, entre dans la fournaise en deux fois ; chaque détachement ressort, et ce qu'il en reste se disperse, faisant place au 3e cuirassiers.

La moitié de ce dernier régiment s'élance et s'enfonce avec une résignation stoïque dans le terrain battu par l'artillerie ; il se heurte aux mourants et aux morts ; il mêle son sang au sang répandu, et il se fait broyer jusqu'au moment où toute cohésion est brisée entre ses groupes.

On voit ses cavaliers courir çà et là dans toutes les directions et se rallier à longue distance par petits pelotons qui reviennent pour recommencer encore.

Mais le délai fixé est atteint.

On sauve le demi-régiment qui reste, et les charges sont terminées sans qu'une seule compagnie prussienne ait été sabrée.

Et ceux qui ont échappé à ce massacre, rassemblés par groupes, défilent, salués par les bravos, mais toujours impassibles ; ils passent intrépides, sans sourciller, montrant casques et cuirasses faussés, chevaux ensanglantés ; mais la face reste de bronze.

On dirait que rien d'humain ne bat dans ces poitrines.

Cette grande attitude a frappé d'étonnement tous ceux à qui il fut donné de la remarquer.

Il y eut donc deux charges de cuirassiers dans cette bataille, deux charges que l'on confond à tort.

Enlèvement de Freschwiller. — Après ces sublimes efforts, la retraite, sans se trouver précisément assurée, était un peu moins dangereuse.

Il ne restait dans Freschwiller qu'une partie de la division Raoult et le 1er zouaves qui formait l'arrière-garde.

Le 5e corps était toujours contenu de front ; les Bavarois s'arrêtaient devant une brigade de Ducrot ; le 11e corps était très-impressionné et son action s'en trouvait ralentie. Toutes ces charges l'avaient frappé d'étonnement, et son infanterie se trouvait harassée, confondue, peu disposée à la suprême attaque.

Si la division Guyot de Lespart, arrivée du corps de Failly jusqu'à Niederbronn, eût franchi les quelques kilomètres qui la séparaient du champ de bataille, si elle eût paru à deux heures et demie, tout changeait de face.

Par ce que la *Relation prussienne* dit de l'état où était le 11e corps, très-peu de troupes étaient ralliées et disponibles quand déboucha sur Elsasshausen une brigade de 8.000 Wurtembergeois.

Onze mille hommes à peine, très-fatigués et très-maltraités, étaient en état de marcher dans le 11e corps; avec les Wurtembergeois c'étaient tout une vingtaine de mille hommes.

Nous ne le répéterons jamais assez : la victoire dépendait d'un renfort ; sans l'artillerie, jamais les Prussiens n'auraient enlevé les crêtes ; ils étaient à bout de forces.

Mais les Wurtembergeois parurent.

On les répartit sur tous les points faibles du 11e corps, et le signal de marcher contre Freschwiller fut donné.

A cette dernière heure, la poignée de Français qui défendait cette dernière position fut encore héroïque.

Le 1er zouaves, l'artillerie et quelques bataillons de la division Raoult montrèrent une intrépidité dont peu de troupes ont donné l'exemple.

La résistance fut longue, meurtrière, et coûta cher à l'ennemi.

Une poignée d'hommes, dont on ne pouvait attendre que quelques coups de fusil et une fuite précipitée, nécessita des assauts réitérés et l'attaque d'ensemble de toute l'armée allemande.

Les quatre corps ennemis et les Wurtembergeois enveloppaient la position, battaient le village par une centaine de batteries.

Les pièces survenant ne trouvaient même plus de place.

Les zouaves et les fantassins français, soutenus par les mitrailleuses et les canons, aventurés à ce point que les artilleurs se firent tuer et que plusieurs furent pris, ces braves de la dernière heure enfin firent des prodiges.

Cette prise de Freschwiller, qui aurait dû être une affaire d'un instant et d'une charge, demanda de grands efforts.

Laissons l'ennemi en témoigner lui-même :

« L'attaque de Freschwiller, dit la *Relation prussienne*, avait été préparée par l'artillerie; les deux batteries d'Ohnesorge et de Gillern (3e à cheval et 5e légère du 11e corps) avaient dépassé la ligne des tirailleurs et s'étaient hardiment avancées jusqu'à portée de mitraille du village, s'emparant, chemin faisant, de 4 pièces abandonnées par les Français. Assaillie par une charge de la cavalerie ennemie, la première de ces batteries la repoussait seule ; puis, bien qu'une grêle de projectiles décimât leurs attelages, toutes deux concentraient leur feu, du plus meurtrier effet, sur le village et sur la route de Reichshoffen, fermant ainsi le chemin à l'infanterie qui s'y précipitait.

« Le lieutenant-colonel de Link, commandant le 3e bataillon de chasseurs wurtembergeois, avec son adjudant et une trentaine d'hommes sous les ordres du capitaine de Grieff, avait gagné un pli de terrain, à peu de distance du village. Remarquant un mouvement de recul des tirailleurs français à l'ouest de ce point, il donne le premier, sur cette partie du champ de bataille, le signal : « En avant ! » puis, bien que blessé, prenant bravement la tête de ses chasseurs, il se jette vers la route de Reichshoffen.

« Au sud, le commandant en chef du 11e corps poussait sur Freschwiller, sous un feu terrible de l'adversaire, ses bataillons en partie reformés, en partie encore en voie de se rétablir. Les troupes subissent de nouveau des pertes considérables ; le général de Bose est blessé, une seconde fois, grièvement ; le lieutenant de Heineccius, de l'état-major, et deux cavaliers d'ordonnance tombent à ses côtés ; le chef d'état-major, général de Stein, a son cheval tué sous lui ; le major Kasch, du 87e, atteint trois fois déjà dans le cours de la bataille, est frappé à mort. Cependant le général de Schkopp poursuit imperturbablement son but. Le colonel Marschall de Bieberstein, à la tête d'une réserve, formée à la hâte, au moyen d'hommes de tous les régiments, pénètre à sa suite dans le village, déjà en flammes sur plusieurs points.

« En même temps, Freschwiller était abordé et enlevé dans d'autres directions. Les deux bataillons du régiment des grenadiers du roi, le 2e bataillon du 59e, le 2e du 47e, auquel s'était joint le capitaine Sarwey, de l'état-major wurtembergeois, avec des fractions du 1er bataillon du 2e régiment, y entraient au sud de la route de Wœrth. Conduit par le commandant du régiment, colonel de Ringler, ce bataillon wurtembergeois, dont le chef, lieutenant-colonel de Wangenheim, avait été blessé, s'était rendu maître des jardins situés au sud-ouest du village, et, de cette position, il avait contraint une batterie de mitrailleuses à battre en retraite.

« Sur la route même de Wœrth, et à droite de cette route, le colonel de Henning, commandant la 19e brigade, s'avançait, conduisant en personne des fractions de divers régiments du 5e et du 11e corps. Des troupes wurtembergeoises avaient marché contre le débouché sud-est du village, savoir : la 5e compagnie du 2e régiment, la 6e compagnie, qui enlevait le cimetière, le



Bataillon de réserve recevant l'ennemi au débouché d'un bois (Division Ducrot). — Croquis pris sur le terrain par un officier.

2e bataillon du 5e régiment, lequel, après avoir franchi la route de Wœrth à Freschwiller, avait longé le vallon parallèle à cette route, et entrait dans le village en même temps que les Bavarois.

« Au nord aussi, des deux côtés du chemin de Langensulzbach, la 1re division bavaroise et les troupes du 2e corps bavarois et du 5e corps prussien, qui combattaient sur ce point, étaient parvenues, vers 4 heures, à triompher de la résistance opiniâtre de l'adversaire sur les hauteurs de Freschwiller, et à le refouler sur le village. Ces contingents atteignaient le périmètre nord et est de Freschwiller en même temps que l'ennemi en retraite, et peut-être même un peu avant que la portion sud ne fût en notre pouvoir. Une partie pénètre dans le village; le reste pousse dans la direction de l'ouest, vers la route de Reichshoffen.

« Pendant quelque temps encore, les Français continuent une résistance acharnée, mais sans espoir, dans les rues du village, dont le 94e occupait déjà la portion occidentale. Le général Raoult, commandant la 3e division, y tombait, blessé, aux mains du 1er bataillon du 5e régiment bavarois. Déjà, dans le bois, le 3e bataillon du 2e régiment s'était emparé d'une aigle, dont la hampe avait été fracassée. Bientôt le désordre est à son comble dans le village; tout ce qui n'est pas pris se précipite, par toutes les issues et dans une débandade presque complète, vers Reichshoffen et Niederbronn; mais c'est pour y tomber sous le feu des batteries prussiennes et des fractions du 11e corps qui, s'élevant de la vallée d'Eberbach en devançant le reste du corps d'armée, touchaient déjà à la principale ligne de retraite des Français. »

Cette page écrite par l'ennemi n'est-elle pas la précieuse attestation que nous avions des soldats incomparables?

Rien n'abattait leur indomptable énergie.

A la dernière minute de cette lutte qui dura de huit heures à quatre heures, notre infanterie se grandit encore aux yeux de ses adversaires.

On a bien le droit de dire, en terminant la description de cette grande bataille, qu'à Reichshoffen, mieux qu'à Pavie encore, si tout fut perdu, l'honneur fut sauf.

La retraite. — Nos troupes, désorganisées par une résistance prolongée au delà de toutes limites, forcément débandées, se jetèrent sur la route de Reichshoffen; la cavalerie ennemie les poursuivit; mais malgré l'état de confusion où se trouvait notre arrière-garde, elle fit encore plusieurs fois tête aux escadrons allemands.

Cinq escadrons prussiens et six escadrons wurtembergeois furent lancés par le sud-est contre notre arrière-garde avec deux batteries.

Les cinq escadrons prussiens tenus en réserve furent envoyés dès deux heures au delà de la Saüer, vers Eberbach, pour se tenir prêts à donner dès que la retraite se dessinerait.

Ces escadrons, vers trois heures, trouvent près d'Albrechtshauserhoff 400 zouaves égarés.

Ce détachement s'était perdu dans le Niederwald, avait été cerné, et tout le 11e corps avait passé sans le voir dans les massifs.

Les zouaves, ayant à dos 37.000 hommes, n'avaient pu songer à rejoindre vers Freschwiller ; ils étaient descendus vers Albrechtshauserhoff dans l'espoir de s'échapper par Morsbronn et le sud, vers Haguenau.

Ce fait est un des plus étranges de la bataille.

Les zouaves se seraient dégagés et auraient réussi peut-être, s'ils n'avaient été coupés et cernés par les batteries et les escadrons prussiens.

Impossible de faire une marche très-longue entourés de forces de cavalerie si considérables ; il fallut se rendre.

Après cette capture importante, opérée dans de si bizarres circonstances, les escadrons prussiens continuent leur route.

Le 1er escadron du 4e régiment de cavalerie était chargé d'escorter les prisonniers ; les quatre autres escadrons poursuivaient sur Reichshoffen par Eberbach et le « Gross-Wald ». La destruction d'une barricade à Eberbach, la nécessité de fouiller le bois, infesté de soldats ennemis débandés, occasionnaient plusieurs temps d'arrêt, de sorte que cette colonne approchait de la lisière qui fait face à Reichshoffen au moment où la lutte tirait vers sa fin à Freschwiller.

Les escadrons se hâtent, arrivent à Gundershoffen, et un flot de fuyards apparaît.

Ces derniers font tête de l'autre côté du ruisseau qui coule près du village : tout débandés qu'ils sont, nos soldats tiennent pour dégager un convoi ; malheureusement celui-ci est de l'autre côté du cours d'eau.

La cavalerie fond sur lui et le capture.

« Le colonel de Bernuth, dit la *Relation* prussienne, le fait tourner par les quatre escadrons de hussards, tandis que, à la tête du reste de sa cavalerie, il se jette, en suivant la rive gauche, sur l'escorte, dont une partie seulement réussit à s'échapper de l'autre côté du ruisseau. 13 officiers et médecins, 186 hommes, 240 chevaux, 1 bouche à feu, 4 caissons de munitions et 16 autres voitures tombent au pouvoir des cavaliers prussiens. Quelques partis ennemis, encore compactes, essaient de dégager les prisonniers et les voitures ; mais leur tentative échoue devant le feu de la batterie wurtembergeoise, qui avait pris position à l'est de Gundershoffen. Dans la soirée, le colonel de Bernuth s'installait au bivouac, à Eberbach, après avoir renvoyé l'escadron de dragons à la 10e division, à Freschwiller. »

Les Wurtembergeois (6 escadrons et une batterie) avaient tiré plus à droite.

« La tête de colonne de la réserve de cavalerie wurtembergeoise débouchait du « Gross-Wald », vis-à-vis de Reichshoffen, quand elle se trouve en face d'un gros, encore compacte, d'infanterie française ; elle le charge aussitôt et le disperse. Un autre détachement ennemi se replie sur Reichshoffen, lorsque le 4e régiment de cavalerie se déploie en avant du bois. La 5e batterie (de Rüpplin) s'établit sur le chemin d'Elsasshausen à Reichshoffen, et couvre de

mitraille la route de Freschwiller, sur laquelle des hordes de fuyards de toutes armes se pressent pêle-mêle, descendant vers la vallée du Falkensteinbach. »

Prise de Reichshoffen. — « A ce moment approchaient, également par le sud, les deux escadrons commandés par le lieutenant-colonel d'Ausin, et qui avaient pris sur la droite des forges, tandis que la batterie précitée lançait ses obus sur Reichshoffen. Bien que cette localité fût barricadée et occupée par l'ennemi, la cavalerie wurtembergeoise n'hésite pas à l'aborder, le sabre au poing. Traversant les barricades qui fermaient l'entrée sud, elle pénètre dans l'intérieur de la ville, où tout se rend sans résistance ; le maréchal des logis Koch, du 4e escadron du 1er régiment de cavalerie, s'emparait d'un fanion de turcos.

« Au sud-est, le 4e escadron du 4e régiment de cavalerie venait de se jeter dans le parc du château de Reichshoffen, quand il est arrêté par la rupture d'un pont. Le lieutenant Kurr, devançant sa troupe, pousse droit sur le château, où il fait prisonnier le général de brigade Nicolaï, de la division Conseil-Dumesnil, avec son état-major. Le colonel comte Normann s'était dirigé, avec le 2e et le 3e escadron, vers la route de Niederbronn, où le peloton d'avant-garde de ce dernier escadron, sous les ordres du lieutenant Speth-Schülzburg, se rencontrait avec la cavalerie du lieutenant-colonel d'Ausin, qui s'avançait pareillement dans cette direction. Près de l'usine à papier (Papier-fabrik), à moitié chemin de Niederbronn, on atteint une batterie française, qui est prise et conservée, malgré les balles qui tombent dans les rangs de nos cavaliers. Le lieutenant Speth était tué dans cette affaire, et le lieutenant-colonel d'Ausin blessé.

« En continuant sur Niederbronn, les escadrons wurtembergeois, maintenant reliés à l'infanterie bavaroise qui arrivait par l'est, entraient dans la zone de la position de soutien prise par la division de Lespart. Fusillés par l'infanterie postée dans le bois situé en avant, incommodés par les obus que leur envoyait une batterie bien abritée, les cavaliers rétrogradent, à sept heures, sur Reichshoffen.

« A neuf heures, la cavalerie wurtembergeoise installait ses bivouacs à l'entrée sud de cette ville et lançait des patrouilles vers Gumbrechtshoffen et Zinswiller. Durant le retour sur Reichshoffen, une partie des prisonniers avait trouvé l'occasion de s'échapper. Il était fait remise de 2 officiers, 107 hommes, plusieurs fourgons chargés, 1 fanion, 3 canons et 1 mitrailleuse. Notre perte n'avait été que de 2 officiers et de 3 hommes, tant tués que blessés.

« La 5e brigade bavaroise avait reçu l'ordre, déjà relaté, de pousser sur Reichshoffen, quand sa tête de colonne arrivait au nord-est de Langensulzbach. Après avoir traversé, avec beaucoup de peine, les rues du village, encombrées de voitures, elle s'engageait, suivie de la brigade de uhlans, dans le chemin qui mène à Neehwiller, au travers de la forêt. La lutte étant encore fort vive alors à Freschwiller, le commandant de la brigade portait une compagnie vers ce village, le long de la lisière occidentale du bois, afin de se mettre en communication avec les troupes engagées sur ce point ; le 8e bataillon de chasseurs,



qui tenait la tête de la colonne, suivait dans la même direction, après avoir fouillé Neehwiller. Mais, sur ces entrefaites, le combat avait cessé à Freschwiller ; le général de Schleich prenait alors, avec sa brigade, le chemin qui descend dans le Jagerthal, en ne laissant provisoirement à Neehwiller que le 3e bataillon du 7e régiment et la brigade de uhlans, avec la batterie de Massenbach. Des coups de feu ayant été tirés sur les tirailleurs du 8e bataillon de chasseurs, tant du « Gross-Wald » que de la rive opposée du Schwarz-Bach, la brigade se divise. Le 2e et le 3e bataillon du 6e vont se former à la gauche des chasseurs et s'avancent dans la direction du sud, à travers la forêt, en tenant la rive gauche du ruisseau ; chassant devant elles l'adversaire qui se replie précipitamment, ces troupes débouchent des bois, à six heures du soir, sur les crêtes qui dominent Reichshoffen. Les fractions primitivement maintenues à Neehwiller avaient suivi sur ces entrefaites, et le 3e bataillon du 7e prenait position à l'angle sud-ouest de la forêt, près d'un gué du ruisseau.

« Les deux autres bataillons de la brigade éprouvaient d'abord quelques difficultés pour franchir le Schwarz-Bach. Le 1er bataillon du 6e le passe sur des arbres abattus ; le 2e bataillon du 7e trouve à le traverser un peu plus au nord, probablement aux forges de Rauschenwasser. La colonne continue ensuite vers Reichshoffen ; mais des détachements ennemis se montrent sur la droite, la majeure partie des deux bataillons se porte alors contre Niederbronn.

« Pendant ce temps, le général de Schleich avait reçu de son commandant de corps l'ordre « de poursuivre vigoureusement l'adversaire, d'utiliser sa cavalerie pour tirer parti de la victoire, et surtout d'occuper la gare de Reichshoffen. » Mais d'autres troupes allemandes étant déjà maîtresses de la ville, le général de Schleich se borne à y envoyer un bataillon et deux escadrons du 1er régiment de chevau-légers, puis il dirige également sur Niederbronn les autres bataillons qu'il avait encore à l'est du Falkensteinbach, en les faisant suivre par les batteries de Massenbach et Lossl. Quelques obus des deux batteries bavaroises déterminent l'ennemi à se retirer vivement sur Oberbronn. Tandis que l'artillerie le poursuit de son feu meurtrier, l'infanterie bavaroise occupe Niederbronn. Le général de Hartmann y arrivait également. Sur son ordre, à huit heures du soir, le 2e régiment de uhlans se met à la poursuite de l'adversaire, et, devançant l'infanterie, il le rejoint à l'ouest de Niederbronn. Jusqu'à la tombée de la nuit, on faisait encore de nombreux prisonniers, tant dans la localité même qu'aux alentours. A la gare de Reichshoffen, on trouvait deux locomotives, cent wagons chargés et une bouche à feu qui avait été laissée sur place ; dans l'intérieur de la ville, on découvrait une seconde pièce, et on capturait 1.300 Français blessés et non blessés.

« La brigade de Schleich s'était rencontrée, en avant de Niederbronn, avec les troupes que le général Von der Tann avait chargées de la poursuite, et qui prenaient également leur part du succès. Le 3e escadron du 3e régiment de chevau-légers, sous le capitaine Nagel, gagnait au trot, en avant de l'infanterie, vers Niederbroon et enlevait, sous le feu des fantassins ennemis, deux pièces attelées, ainsi que plusieurs voitures, qui, dans la précipitation de la retraite, s'étaient embarrassées les unes dans les autres, en tentant inutilement de s'échapper vers la gare de Reichshoffen. Le 1er escadron ramenait une bouche à feu qu'il trouvait renversée sur la route, entre Reichshoffen et Niederbronn.

« Quand l'obscurité eut mis un terme à la poursuite, la 5e brigade et les deux batteries installaient leurs bivouacs à Niederbronn, avec des avant-postes des deux côtés de la route de Bitche, vers Oberbronn et le Jagerthal. La brigade de uhlans et les détachements du général Von der Tann bivouaquaient à Reichshoffen, où la fraction de la 3e division qui avait suivi arrivait également assez tard dans la nuit.

« Le soir, le prince royal parcourt à cheval le champ de bataille, saluant ses troupes victorieuses, qui l'acclament avec enthousiasme. Partout, entre Morsbronn et Langensulzbach, mais surtout sur la route de Freschwiller à Reichshoffen, se montraient les traces de cette grande et décisive victoire, dont on pouvait apprécier maintenant toute l'étendue.

« Les prisonniers étaient au nombre de 200 officiers et 9.000 hommes ; les trophées recueillis par la IIIe armée consistaient en : 1 aigle, 4 fanions des turcos, 28 canons, 5 mitrailleuses, 91 avant-trains, 23 fourgons de fusils et d'armes blanches, 158 autres voitures et 1.193 chevaux. Ce succès avait été acheté, de notre côté, par une perte de 489 officiers et 10.153 hommes. »

Tels furent les incidents de la poursuite que la *Relation* prussienne qualifie de très-vigoureuse.

On voit qu'elle ne fut pas aussi ardente qu'on aurait pu s'y attendre.

L'infanterie ennemie y prit très-peu de part et la cavalerie ne fit pas de captures aussi importantes qu'on le supposerait en se rendant compte de l'état où sa résistance prolongée avait mis notre armée.

Les 1.300 hommes enlevés à Reichshoffen étaient presque tous blessés.

La batterie enlevée n'avait plus d'attelage, les autres pièces capturées étaient également abandonnées faute de chevaux.

Nos soldats prisonniers cherchaient avec un courage surprenant à s'évader, et ils y réussissaient plusieurs fois.

En somme, même dans la déroute, l'armée se battait encore, et l'ennemi vit tenir des groupes sans chefs et sans cohésion.

Ce que la *Relation* prussienne ne dit pas, c'est que le manque de cartouches paralysa plusieurs fois l'énergie des nôtres.

La journée était finie.

Elle nous coûtait 15.000 hommes, dont 10.000 prisonniers sur lesquels les deux tiers étaient blessés.

Le maréchal Mac-Mahon avait voulu tenir jusqu'au bout.

Ce fut un grand malheur.

Si le maréchal s'était retiré en ordre et à temps, après la prise d'Elsasshausen, l'ennemi aurait dû continuer la bataille au delà de Freschwiller, enlever Reichshoffen de vive force sur une armée encore intacte ; il eût perdu là cinq ou six mille hommes.

A Niederbronn la division du corps de Failly (Guyot de Lespart), arrivée enfin, eût apporté un renfort puissant ; les avant-gardes prussiennes se seraient brisées dans leur choc contre ce dernier village.

Mac-Mahon aurait eu de quatre à cinq mille hommes hors de combat, et l'ennemi de quinze à seize mille.

Les conséquences stratégiques eussent été considérables.

Le maréchal, renforcé le lendemain par tout le corps de Failly, aurait pu demander au 7e corps de déboucher vers Haguenau et de menacer le flanc gauche de l'ennemi avec deux divisions, pendant que lui-même aurait reçu, dans les Vosges, sur des positions admirables, une nouvelle bataille.

En tous cas, si l'on se fût décidé à une retraite sur Metz, cette marche se serait opérée dans de bonnes conditions.

Tout au contraire, le maréchal, sentant la moitié de son corps d'armée en fuite vers le sud, fut invinciblement attiré de ce côté.

Il fit une marche rapide sur Saverne, entraînant avec lui la brigade Fontanges de la division Guyot de Lespart.

L'autre brigade de cette division se replia sur Bitche.

Le maréchal inquiet ordonna même une marche de nuit, et il se trouva au jour hors de portée.

Il continua ses marches forcées jusqu'à ce qu'il eût mis l'épaisseur des

Vosges entre lui et l'ennemi; il rallia le 5e corps (de Failly) et il poursuivit son mouvement de retraite sur Nancy et sur le camp de Châlons; la colonne de fuyards qui avait gagné vers Strasbourg rejoignit par le chemin de fer.

On a beaucoup parlé de la démoralisation des troupes du 1er corps.

Il faut tout d'abord faire remarquer que les troupes françaises étaient épuisées au delà des forces humaines; après ces grandes tensions de force et de volonté, prolongées trop longtemps, il se produit une détente d'autant plus marquée que l'on a dépensé plus d'énergie.

Ce sont les batailles trop disputées qui entraînent les déroutes.

De plus, les pertes subies ont désorganisé les cadres, les engagements à fond ont mêlé les troupes; il n'y a plus d'ordre.

Or l'on ne se bat bien qu'en raison de la confiance qu'inspirent les chefs et les voisins.

Tout lien étant rompu par les entraînements d'une défense acharnée, les bataillons étant dispersés, au lieu d'une troupe où chacun se connaît, où l'on compte l'un sur l'autre, il ne reste qu'une cohue.

Et l'on fuit, malgré bonne envie de faire tête, parce que l'on n'est pas sûr que les autres tiendront.

Les divisions Lartigues et Conseil, du moins en partie, furent donc atteintes par la déroute; cela s'explique aisément.

Elles avaient eu tout contre elles.

La lutte dans la forêt du Niederwald surtout les avait désorganisées.

On doit reconnaître cependant que tant de fuyards et de débandés montrèrent alors une intelligence et une décision étonnantes.

Ces troupes séparées du gros de l'armée de Mac-Mahon, entourées, perdues, trouvèrent le salut.

Comment?

On ne se l'explique pas.

L'instinct, le flair, l'inspiration leur montra des chemins pour échapper à cette aile gauche allemande qui était au travers de la route.

Il passa dix mille hommes qui gagnèrent Strasbourg.

Ces soldats débandés présentaient le plus triste aspect en arrivant à Haguenau, puis à Strasbourg; mais du moins on peut leur rendre cette justice qu'ils firent tous leurs efforts pour rejoindre le corps.

Il n'y eut pas de désertions.

Le sentiment général était une rage furieuse de la défaite et un désir de revanche.

Certains détachements, certains hommes firent des prodiges pour atteindre Châlons sans être pris.

Des bandes arrivaient quinze jours après la bataille, ayant traversé les forêts, s'étant cachées avec l'instinct des fauves, ayant devancé l'armée allemande. On a vu de nombreux prisonniers s'évader.

Ces traits prouvent qu'individuellement le soldat restait brave et dévoué.

D'après Schneegans et des témoins oculaires, M. Alfred Michiels a tracé le



Charge à la baïonnette par un bataillon de soutien de la division Ducrot. — (Croquis pris sur le terrain.)

tableau désolant de la déroute de notre droite, fuyant sans chefs vers Haguenau et Strasbourg.

« L'armée française en déroute formait un tableau lamentable. Toute discipline avait cessé ; les hommes marchaient pêle-mêle, par groupes de quarante tout au plus. Les fourgons étaient renversés dans les fossés, les traits coupés, les chevaux absents. Tous les soldats avaient abandonné leurs sacs, un grand nombre avaient même jeté leurs armes ; beaucoup étaient en bras de chemise ; la plupart portaient un morceau de pain au bout de leur sabre, qu'ils appuyaient contre leur épaule. Pendant trois heures continua le défilé lugubre, de quatre à sept : à cinq heures, la cavalerie était hors de vue ; l'artillerie et quelques voitures de bagages passèrent ensuite ; l'infanterie, plus lente, terminait le sombre cortége.

« Ainsi roulaient du côté de Saverne l'aile gauche et le centre ; l'aile droite se dirigea vers Strasbourg. La ville écoutait depuis le matin le sourd grondement du canon. Peu à peu le bruit cesse ; un triste pressentiment saisit la foule. On monte sur les remparts, et bientôt on aperçoit dans le lointain une colonne de fugitifs. Ce n'étaient pas encore les soldats ; c'était la population des campagnes qui venait s'abriter derrière les murailles, les uns à cheval, d'autres en voiture, le plus grand nombre à pied, criant, se poussant, ayant hâte de franchir les portes. Des groupes plus sinistres allaient leur succéder. L'administration du chemin de fer avait reçu une dépêche qui lui annonçait la perte de la bataille et un train de blessés. Tout à coup un convoi énorme, traîné par deux locomotives, entre dans la gare. Les six premières voitures sont des trucs, des chariots découverts : sur les plates-formes gisent les soldats les plus grièvement blessés, répandant leur sang par toutes leurs plaies : le sang inonde les roues, le sang coule sur la voie. Des plaintes, des gémissements, des cris de douleur s'échappent de ces funèbres entassements. Une longue file de wagons fermés suivait, contenant des hommes moins maltraités par la bataille. Pâles, défigurés, ils sortent péniblement des voitures. La foule est saisie d'horreur. Au sentiment de la défaite, à l'inquiétude, se mêle une profonde pitié : les fronts se découvrent, et l'on pleure !

« Un peu plus tard, dans un désordre sans nom, arrivèrent des soldats débandés, « les cavaliers au milieu des fantassins, les zouaves montés sur des « chevaux de hussards, les lanciers à pied, les cuirassiers portant des débris « de cuirasses à la main, les turcos armés de sabres de cavalerie, les artilleurs « coiffés de colbacks de chasseurs à cheval, » débâcle affreuse d'une armée vaincue !

« Ils entrèrent ce soir-là, et, harassés, se traînèrent par les rues, cherchant un gîte ; ils entrèrent pendant toute la nuit, ils entrèrent pendant toute la journée du lendemain, ils entrèrent le surlendemain encore. »

C'est une scène navrante que celle-là, et nous avons voulu en conserver le récit émouvant.

Mais, au milieu de cet affreux désordre, que remarque-t-on surtout ?

Une singulière intelligence de la voie qui conduisait au salut.

Tous ces soldats avaient nette et vive la pensée que vers Strasbourg était le refuge, l'espoir de se reconstituer, de se battre encore, de se venger.

Relativement, l'ennemi fit peu de prisonniers.

C'est toujours un bon signe d'énergie chez les vaincus, quand on ne les voit point se lasser, demeurer sur le terrain, se laisser prendre volontiers, comme il arrive presque toujours après les grandes débâcles.

Sur dix mille prisonniers que l'ennemi captura, un très-grand nombre étaient blessés.

Les plus attardés des traînards, ceux qui n'arrivèrent que dix ou quinze jours après au camp de Châlons, furent ceux qui durent déployer le plus de ténacité et d'adresse pour éviter les Prussiens.

Loin de se dire : « Assez de cette guerre! Qu'importe d'être pris? Je ne me battrai plus! » ils s'ingéniaient, harassés, traqués, à gagner le point de ralliement.

Cette persévérance fut mal comprise de certains officiers et la m récompensée.

Nous citerons le fait suivant, raconté par un témoin oculaire :

« J'ai assisté, mardi dernier, à Mourmelon, à une scène émouvante qui a indigné tous les spectateurs qui s'y trouvaient. Trois zouaves, revenus du combat de Reichshoffen, étaient entourés de plusieurs mobiles auxquels ils contaient les divers incidents de la bataille; ils avaient échappé, grâce à la Providence, à cette boucherie de un contre cinq. Tous trois portaient sur leurs vêtements des traces du combat terrible qu'ils avaient eu à soutenir.

« L'un avait la veste traversée par une balle, la manche brûlée par un éclat d'obus, l'autre avait collée sur le dos la trace de cervelle d'un camarade renversé par un boulet, le troisième était en lambeaux.

« Passe un commandant d'artillerie ; il interpelle ces malheureux :

« — Que faites-vous ici? Vous n'êtes pas à votre place; vous êtes des lâches, vous avez déserté le champ de bataille pour venir vous enivrer ici.

« — Mon commandant, répond respectueusement l'un d'eux, nous ne sommes pas des déserteurs, nous avons combattu dix ans en Afrique. Nous étions si avancés au combat de Reichshoffen, que la ligne tirait sur nous, nous confondant avec les Prussiens.

« — Je répète, dit le commandant, que vous êtes de lâches ivrognes et que je vais vous faire arrêter ; cela vous apprendra à me faire des observations.

« Gendarme, dit-il à un brigadier qui se trouvait dans la foule, demandez la feuille de route de ces hommes.

« — Nous n'en avons pas, dit l'un d'eux; on nous a dit de venir ici pour nous faire équiper de nouveau.

« — Vous mentez, vous êtes des lâches, répète le commandant. Gendarme, menez ces hommes au corps de garde.

« — On voit bien que vous n'avez jamais vu le feu, dit un zouave.

« — Empoignez donc ces hommes! crie le commandant. »

Ces zouaves appartenaient précisément à ce groupe de 400 des leurs qui

avait tenté si singulièrement de se dégager du bois de Nieder (Niederwald) et qui avait été cerné d'une façon si malheureuse par la cavalerie.

Ces trois hommes avaient pu s'esquiver en se tenant cachés dans la Saüer, dans l'eau jusqu'au cou pendant sept heures!

La correspondance que nous citons donne encore des détails typiques et bons à recueillir comme témoignage.

« Hier, 14 août, j'ai été avec un de mes amis faire une petite excursion à Bouy, village situé à six kilomètres du camp; et, tout le long de la route départementale, nous avons vu défiler de ces malheureux soldats.

« Clairon en tête, vient une petite colonne composée de turcos marchant crânement, la tête levée, l'air sauvage, portant au bout de leurs fusils noirs de poudre, rouges de sang et de rouille, différentes pièces de gibier; ils rient beaucoup en nous voyant; ils trouvent que notre uniforme ressemble à celui des Prussiens. Des zouaves d'Afrique, quoique très-fatigués d'un grand voyage et venant à pied de Châlons, marchent avec cette désinvolture qui caractérise si bien l'enfant de Paris, en riant, en blaguant, cueillant des fruits le long de la route, faisant la cour aux villageoises, supportant avec philosophie leur défaite contre les Prussiens et nous exprimant leur impatience de prendre la revanche; enfin des soldats de la ligne, des artilleurs, des chasseurs à pied. Quelques-uns portent des parties de vêtement, d'autres marchent pieds nus.

« Plus loin vient un chariot couvert de paille chargé de blessés couchés pêle-mêle.

« Nous voyons constamment arriver des bandes de soldats accompagnés de volontaires lorrains; de temps en temps un officier conduisant son cheval par la bride.

« Nous avons interrogé plusieurs officiers et soldats de divers régiments, et leurs récits s'accordent. Tous se plaignent de ce que l'artillerie a manqué de munitions, tandis que l'ennemi en avait à profusion. »

Déjà, dans la marche, les fuyards s'étaient groupés.

Ils rencontraient un clairon, ils se rassemblaient autour de lui, formaient un détachement.

Ils échappaient à la démoralisation; la gaieté railleuse leur revenait avec le défi à la mauvaise fortune et l'indomptable espoir.

Ils allaient se montrer encore intrépides à Sedan...

Oui, c'était la déroute; oui, la défaite avait dispersé cette aile du 1er corps; les régiments n'existaient plus, mais les individualités étaient si vigoureusement trempées qu'elles restaient intactes.

Le moral n'était pas atteint, et, comme les Gaulois, leurs pères, ces soldats vaincus bravaient les pires destins, le rire aux lèvres.

Le gros du 1er corps, c'est-à-dire la colonne qui avait pris par Saverne avec le maréchal, ne fut pas désorganisé par cette terrible journée.

La plupart des régiments furent ramenés en ordre.

Les troupes souffrirent beaucoup; l'intendance ne sut rien prévoir, rien préparer, rien distribuer à Saverne.



Le général Von Ferbach

M. Edmond About, qui rencontra cette colonne, constate cependant que certains bataillons avaient une belle attitude militaire, et pourtant tous avaient subi des atteintes mortelles et désorganisatrices.

Nous citons la pittoresque description que cet écrivain de grand talent a faite *de visu ;* rien ne saurait remplacer cette lettre, écrite au lendemain même des douloureux événements qu'elle relate.

Après avoir vu ce défilé, M. Edmond About écrivait la page suivante :

« Dire qu'ils fuient serait mentir. On voit des régiments solides qui battent

fièrement en retraite, tandis qu'un petit nombre de mauvais soldats débandés, désorientés, démoralisés et désarmés, se jettent à corps perdu dans les chemins de traverse. J'arrive à temps pour arrêter trois malheureux turcos, montés sur des chevaux d'artillerie, au moment où ils s'engageaient dans une ancienne carrière de grès, croyant couper au court. On devine que notre artillerie a dû être rudement éprouvée quand on voit passer des caissons sans leurs canons. Voici pourtant un, deux, trois régiments de ligne, bien fermes, assez complets, le fusil sur l'épaule, le sac au dos. Derrière eux, le maréchal de Mac-Mahon, calme et digne.

« Je le salue au passage; il répond sans me reconnaître. Un de ses aides-de-camp, M. d'Absac, me nomme; alors il s'arrête, me demande des nouvelles, écoute avec un beau sang-froid la défaite de M. Frossard, qu'il ignorait encore, et me conte très-simplement, en peu de mots, son propre malheur :

« — Je n'avais que 35.000 hommes, j'en ai trouvé 150.000 devant moi. Nous avons succombé sous le nombre. Ils nous ont tué ou blessé 5.000 hommes environ; mais nous prendrons notre revanche. Expliquez cela au public. Mais où allez-vous donc ainsi?

« — A Saverne.

« — Vous vous ferez prendre; les Prussiens y seront dans deux heures : on les voit.

« — J'y ai ma femme et mes enfants.

« — Alors à la garde de Dieu! Ne manquez pas de dire que le moral des troupes est excellent.

« Je cherche inutilement, dans cet état-major qui s'éloigne, la figure riante et sympathique de M. Vogué, officier d'ordonnance. Ce beau jeune homme, plein d'avenir, est mort d'une balle dans le front, comme le général Colson d'une balle au cœur, tous les deux à côté du maréchal, qui a été prodigue de sa vie.

« Vient ensuite un régiment de turcos, le plus complet et le plus solide des trois. A la bonne heure! ceux-là n'ont jeté ni leurs sacs ni leurs armes. Un des premiers sort des rangs et me saute au cou. C'est Albert Duruy. Et l'excellent garçon commence par me dire :

« Je suis allé chez vous; la maison était vide. Tout votre monde est en sûreté.

« — Mais vous? vous?

« — Moi, comme vous voyez, solide au poste. Ah! mon pauvre ami! quel désastre! nous réparerons tout cela!

« Il court et disparaît dans la foule bariolée de ses camarades.

« Un peu plus loin je rencontre un *civil* tout habillé de velours gris, qui marche, en officier, entre deux compagnies de ligne. C'est M. Gaildrau, le dessinateur de l'*Illustration*, une vieille connaissance d'avant-hier. Il porte son carton en sautoir, et demain matin, à Phalsbourg, il fera sans doute un croquis de cette retraite houleuse.

« Je trouve la petite ville (Saverne) en proie à une fabuleuse panique. Le

maréchal de Mac-Mahon y est arrivé samedi soir à sept heures, suivi des restes de son armée, et précédé par une multitude de fuyards hors d'haleine. En un clin d'œil, Saverne s'est vu rempli de soldats du 1er corps, que l'ennemi, fort heureusement, croyait repliés sur Bitche. Ils se sont entassés où ils ont pu : les plus heureux chez l'habitant, ceux qui avaient apporté leur sac et leur campement sous la tente ; beaucoup sur le pavé des rues, dans les champs, à la belle étoile. La nuit s'est passée dans les transes ; si l'ennemi avait su profiter de l'occasion, il faisait dix ou quinze mille prisonniers d'un seul coup.

« Les hommes étaient si las qu'on n'a pas eu la dureté d'en mettre un seul en vedette. Les officiers disaient : « Que ferons-nous si nous sommes surpris? « Nous monterons à cheval sur un seul front, et nous nous ferons tuer devant « nos troupes. Mais après ce qu'elles ont fait dans la journée, il serait absurde « et cruel de leur demander un effort de plus. »

« Dimanche, à six heures, sur une fausse alerte, causée par l'arrivée du 5e corps, le duc de Magenta fit battre la générale et Saverne se crut perdu. Tandis que les officiers et les soldats se jetaient en tumulte sur la route de Phalsbourg, les trois quarts de la population émigraient éperdument vers les forêts voisines. L'exemple, un triste exemple, fut donné par les gendarmes et les sergents de ville. On ferma les boutiques, on entassa les mobiliers sur des charrettes, plusieurs fermiers poussèrent leur bétail devant eux, comme au temps d'Abraham ; il se fit d'incroyables accumulations d'hommes et d'animaux dans les maisons forestières et sur les ruines des vieux châteaux.

« Ce matin, tout est calme en ville, ou, pour mieux dire, tout est mort. On attend l'invasion d'un moment à l'autre, et l'on ne songe pas à se défendre contre les 150.000 hommes du prince royal. Le maire invite les boulangers et les bouchers à rouvrir leurs boutiques. Quelques hommes dévoués et quelques femmes de cœur se partagent entre deux ambulances, dont une est à l'hospice, l'autre à l'asile impérial. Il n'y reste qu'une soixantaine de blessés ; on en a évacué 160 sur Sarrebourg ; presque tous les zouaves et les turcos se sont échappés hier soir, craignant d'être égorgés par les Prussiens. Comment ont-ils pu se traîner jusqu'à Phalsbourg dans l'état où ils étaient? Je ne sais trop.

. . . .

« Dans ce torrent humain que le malheur des armes disperse au hasard sur les routes, il y a des éléments de toute sorte, du grand et du petit, du beau et du laid, du bon et du mauvais ; mais, tout compensé, c'est encore le sublime qui l'emporte. On ne voit au premier coup d'œil que la confusion et le trouble moral, l'indiscipline du soldat, l'abattement des chefs, les défiances réciproques, le doute universel et la hâte de trouver un abri sûr ou non.

« Lorsqu'on a l'esprit moins troublé et les yeux moins troubles, on se rappelle un certain nombre de visages tristes, fermes et intrépides qui dominaient la foule et qui semblaient planer au-dessus du malheur même. Parmi les milliers d'hommes qui reviennent sans blessures d'un combat meurtrier, il en est malheureusement trop qui ont fui devant la mort, mais il en est d'autres qui l'ont fait fuir devant eux, tant ils la regardaient fièrement, face à face.

« Et de ceux-là il n'en faut pas beaucoup pour sauver une armée et ressusciter une nation.

« Notre petit Saverne est plein d'anecdotes authentiques qui, dès aujourd'hui, appartiennent à l'histoire. Si quelques misérables ont jeté leurs fusils sur la route, nous avons vu un turco blessé à mort se cramponner obstinément à son arme, l'emporter avec lui sur la civière, et mourir sans lâcher prise. Un jeune Kabyle, beau comme la nuit, sanglotait à l'ambulance du château. — « Ta blessure te fait bien mal, pauvre turco? — Non, je pleure de n'être pas mort avec mes quatre frères. Nous étions cinq fils du même père dans la même compagnie, et il faudra que je rentre seul au pays. »

« Un soldat du 96e arrête un bourgeois et lui dit: — «Voyez-vous cet homme, qui porte une capote comme la nôtre? C'est notre colonel; il a fait le coup de fusil comme nous toute la journée, et tué plus de Prussiens que pas un de nous. »

« Les cuirassiers racontent que dans une de ces malheureuses charges, où trois de leurs régiments ont presque entièrement péri, il fallut galoper sur le corps des blessés français. Les malheureux se relevaient à demi, entre les jambes des chevaux, et criaient : Vive la France!

« Le colonel Parmentier, du génie, a eu deux chevaux tués sous lui ; un capitaine de cuirassiers en a eu quatre. Au dernier, il n'avait plus la force de se remettre en selle, étant depuis vingt-cinq heures à cheval. Son maréchal-des-logis-chef l'enleva par le fond de sa culotte, le posa comme un enfant sur une autre monture, et en route!

« A quatre heures du matin, par un froid vif, un officier arrive au pas sur un cheval demi-mort. Il a eu le bras gauche cassé entre la main et le coude, mais entre l'humérus et le coude il serre vigoureusement un drapeau.

« Pas un drapeau n'est resté au pouvoir de l'ennemi! C'est la grande affaire des soldats et leur consolation suprême. Une dame aperçoit sur le pont du canal un jeune blondin aux yeux bleus, qui semble tout dépaysé. Elle l'interroge : il raconte qu'il est seul du 18e de ligne avec trois camarades et qu'il ne sait où retrouver les autres. — « Vous n'avez pas de nouvelles de votre régiment? — Oh! si, madame! nous savons que le drapeau n'est pas pris. »

« Deux officiers discutent avec beaucoup d'animation les mérites de leurs régiments respectifs. Lequel des deux a fait la meilleure besogne? Quel est celui qui a perdu le moins de monde et qui sera le plus tôt reconstitué pour la guerre? Tandis qu'on les écoute, on s'aperçoit que le premier est blessé au cou et au dos par des éclats d'obus. L'autre a le bras droit traversé et la poitrine labourée dans toute sa largeur. Le débat terminé, ils vont faire soigner leurs blessures.

« Je me trompe : ils vont d'abord les faire constater. Ce n'est pas tout d'être blessé, il faut que le coup de sabre ou de fusil ait ses papiers bien en règle. La préoccupation de l'avancement reparaît.

« Eh bien! malgré ce sentiment bien naturel, les officiers pleurent, sans arrière-pensée, les camarades qui leur ont fait de la place. Il y en avait deux



Les uhlans chargeant les fuyards de Reichsoffen.

du même régiment, devant l'hôtel du Soleil d'Or. On ne s'était pas vu depuis le commencement de l'affaire; on se reconnaît, on s'écrie, on s'embrasse. — « Te voilà donc, mon vieux! Quel bonheur! Je te croyais perdu. Et un tel? — Tué d'une balle dans la tête. — Et un tel? — Une balle de mitrailleuse en pleine poitrine. — Et un tel? — Le bras emporté par un boulet pendant qu'il ramassait le commandant X... — Le commandant aussi? Ah! malheur! »

« On voit, dans ces occasions, combien l'intimité du régiment est étroite et semblable à l'union des familles. Vous croiriez que ces braves garçons se demandent des nouvelles de tous leurs parents à la suite d'une épidémie... »

La lettre de M. About se termine par le trait suivant sur l'intendance :

« Ce qui achèvera de peindre l'absurdité de nos grands chefs, c'est que ces malheureux réchappés affirment que ni les hommes, ni les chevaux n'avaient mangé avant l'affaire, et qu'ils sont revenus à jeun. Exagèrent-ils? Probablement; mais, à les voir se jeter sur le pain, on sentait bien qu'ils n'avaient pas fait bombance.

« Saverne a vu non-seulement des soldats, mais des capitaines affamés qui s'en allaient de porte en porte, mendiant un morceau de pain. Les hommes étaient épuisés à tel point, que j'ai ramassé moi-même, avec M. du Solier, le sous-préfet, un malheureux couché sur le trottoir; il trouvait bien plus simple de croupir là que de se laisser conduire à l'ambulance.

« Il est difficile d'admettre que nos intendants aient fait tout leur devoir. Les vivres surabondent où l'on n'en a que faire; on en est absolument dépourvu partout où l'armée en aurait besoin. Les munitions n'ont manqué qu'à Wœrth, où un convoi de poudre impatiemment attendu s'est trouvé être un convoi de chaussures; mais le pain a manqué partout. »

Quelle lourde responsabilité pour ce corps de l'intendance, qui dans aucune guerre de l'Empire ne fut à la hauteur de sa tâche!

Ainsi, sauf quelques débandés, cette colonne, harassée, affamée, défilait avec ordre!

On a donc exagéré beaucoup, à l'étranger, la déroute subie; il n'y eut débandade qu'à l'aile droite, et le soldat y fit néanmoins d'admirables efforts pour accomplir son devoir et rejoindre l'armée.

Le maréchal fit tout ce qu'il était humainement possible de faire pour ses troupes.

Il les déroba à l'ennemi par une marche rapide, et il arriva dans Nancy épuisé de fatigues.

Les récits des témoins oculaires sont précieux, et nous citons la lettre suivante sur cette entrée du maréchal dans la ville.

« Le dimanche 7 août, un train spécial ramenait à Nancy une partie des blessés de la veille. Ils étaient accompagnés du maréchal de Mac-Mahon, qui venait précipitamment chercher à Nancy des vivres pour son corps d'armée; l'ennemi lui avait pris tous ses approvisionnements; ses soldats n'avaient pas mangé depuis vingt-huit heures. Le maréchal se rendit à pied de la gare au café Boillot, rendez-vous habituel des officiers; il était méconnaissable,

couvert d'une boue épaisse des pieds à la tête ; ses mains étaient toutes noircies ; un coup de feu lui avait enlevé l'une de ses épaulettes ; les basques de sa tunique étaient criblées de trous provenant de coups de feu ; il ne lui restait plus que la moitié de sa longue-vue ; l'autre avait été emportée par une balle, qui l'avait légèrement blessé à la main ; il portait des bottes molles avec d'énormes éperons ; chacun se découvrait sur son passage ; sa physionomie exprimait la plus violente exaltation.

« Arrivé au café Boillot, il se fit servir précipitamment de la viande froide : il était à jeun depuis vingt-huit heures. Il écrivit en mangeant une lettre en quelques lignes et fut rejoint par un officier supérieur que l'on croit être le général de Failly ; ils se renfermèrent tous les deux dans une pièce voisine, et, après une courte conférence, le maréchal reprit le chemin de la gare pour rejoindre avec ses vivres son corps d'armée.

« Une personne de Nancy, qui le connaissait, lui ayant demandé des nouvelles d'un régiment de cuirassiers : — « Des cuirassiers, répondit le maréchal, il n'y en a plus ! »

Le maréchal, quoique brisé moralement et physiquement, sentait cependant que quelque chose de grand survivait à cette défaite : le courage indomptable du soldat !

Il écrivit alors la proclamation suivante :

« Soldats,

« Dans la journée du 5 août, la fortune a trompé votre courage ; mais vous n'avez perdu vos positions qu'après une résistance héroïque qui n'a pas duré moins de neuf heures. Vous étiez 35.000 combattants contre 140.000, et vous étiez accablés par le nombre. Dans ces conditions, une défaite est glorieuse, et l'histoire dira qu'à la bataille de Freschwiller les Français ont déployé la plus grande valeur.

« Vous avez éprouvé des pertes considérables ; mais celles de l'ennemi sont plus considérables encore. Si vous n'avez pas été suivis, cherchez-en la cause dans le mal que vous lui avez fait. L'empereur est content de vous, et le pays tout entier vous est reconnaissant d'avoir si dignement soutenu l'honneur du drapeau.

« Nous venons d'être soumis à de rudes épreuves, qu'il faut oublier. Le premier corps va se reconstituer, et Dieu aidant, nous reprendrons bientôt une éclatante revanche.

« *Le maréchal commandant le premier corps d'armée,*

« Signé : MAC-MAHON. »

Cette vaillance des troupes françaises devait, sous les ordres du maréchal, éclater de nouveau à Sedan, et, cette fois encore, aboutir à un désastre.

Les mêmes causes produisent éternellement les mêmes effets.

Nous reverrons le maréchal, obsédé par des volontés puissantes, se croyant

lié par un serment à l'obéissance au gouvernement qui perdait le pays et marchant à la déroute, dont il avait cependant le clair pressentiment.

Le maréchal ne fut pas seul à constater l'héroïsme de nos troupes.

La presse étrangère leur rendit justice.

La *Perseveranza* de Milan écrivait :

« La conduite de l'Assemblée française et de toute la presse de France envers l'armée et les généraux défaits est digne d'un peuple grand et généreux. Pendant que chez nous il est des journaux qui plaisantent Mac-Mahon, — ce Mac-Mahon auquel l'Italie doit la victoire de Magenta, — en France personne ne prononce un mot de blâme contre lui, personne ne montre une diminution d'admiration et de confiance.

« Souvenons-nous de notre conduite envers l'armée italienne et des généraux après Custozza, et rougissons. L'attitude de la France est virile. La France peut perdre encore une bataille, la guerre peut encore tourner mal pour elle; mais elle restera l'indomptable nation qu'elle a toujours été et elle ne touchera la terre que pour se redresser plus vigoureusement et recommencer la lutte dans laquelle est le gage certain de sa grandeur. »

On lisait dans le *Globe* du 12 août :

« Les généraux prussiens conviennent que Mac-Mahon s'est battu de manière à laisser bien loin derrière lui tous les exploits connus jusqu'ici; mais l'énorme supériorité numérique des forces contre lesquelles il a lutté ne lui laissait aucune chance de succès. »

On lisait dans la *Pall Mall Gazette* du 12 août :

« Il est universellement admis que les soldats français se sont battus avec leur bravoure ordinaire, et les pertes énormes que l'on a à déplorer prouvent suffisamment qu'ils se sont comportés d'une manière digne d'un meilleur sort. »

Les Allemands furent très-frappés de la résistance acharnée des nôtres et des grandes pertes que l'armée du prince héritier avait subies.

On trouve chez eux, mêlée aux enivrements du succès, une sorte d'inquiétude vague, une tristesse profonde et un germe de découragement.

Si l'on avait manœuvré de façon à recevoir plusieurs batailles défensives dans de bonnes conditions, si Bazaine ne s'était pas laissé cerner à Metz, si chaque étape de l'ennemi en France avait été marquée par une bataille de Reichshoffen, les défaillances se seraient bientôt produites parmi les confédérés.

Nous avons deux précieux témoignages des appréhensions que l'on éprouvait, en haut comme en bas, dans l'armée allemande.

Pour montrer l'effet produit sur l'état-major ennemi par cette grande journée, nous citerons une lettre du duc de Cobourg à la duchesse :

« Nous pouvions, dit le duc, voir toute la bataille de près, et de l'endroit où nous étions postés, le prince royal donnait ses ordres. Lorsque le dernier hur-



Le général Mourin.

rah retentit, nous nous élançâmes sur le plateau occupé par l'ennemi, après avoir été, pendant des heures, exposés aux grenades qui éclataient autour de nous.

« Mais quel épouvantable spectacle se déroula à nos yeux ! La plume est impuissante à le décrire. Une belle soirée d'été, au milieu de villages et de fermes embrasés, au milieu de monceaux de morts et de mourants et des cris de joie de nos soldats victorieux ! Les drapeaux se déployaient, la musique militaire jouait le chant national. Tous s'embrassaient avec effusion ; on pressait la main aux braves qui agonisaient; mais ces cris de victoire étaient dominés par les soupirs des blessés ! Mêlez à cela des milliers de prisonniers de guerre, les canons pris à l'ennemi, entourés de monceaux d'artilleurs morts et blessés ! Tous les yeux se mouillaient de larmes.

« C'était le spectacle le plus grandiosement affreux que l'on pût voir. Lentement la nuit l'enveloppa de ses ombres et nous fit oublier le présent. Comment te décrire ma joie et ma tristesse, en visitant notre régiment décimé, mais couvert de lauriers !

« Nous ne connaissons pas encore exactement nos pertes cruelles.

« Tous les villages, Sultz compris, où est notre quartier général, sont encombrés par des milliers de blessés ; impossible de donner un chiffre. *Le pansement est comme nul.* Il y a défaut de tout, même d'eau. Je ne saurais dire combien tout cela m'émeut. En trois jours, deux batailles de cette importance, avec

toutes les autres fatigues! Treize heures consécutives à cheval, sans une gorgée de vin ou d'eau ni une bouchée de pain. Il fallait se borner à ce qu'on avait sur soi. Hier, tard dans la nuit, j'ai reçu la première cuillerée de soupe. On ne dort guère, il y a trop de bruit. Demain, en avant! à de nouvelles boucheries! Que Dieu nous protége! »

Cette dernière phrase n'est-elle pas un cri d'angoisse?

Ces officiers de l'état-major allemand, hommes d'intelligence et de clairvoyance, comprenaient que si un homme surgissait, capable de conduire nos armées, l'invasion serait noyée dans le sang.

Le soldat en avait aussi l'instinct: rien n'est plus curieux que la conversation échangée entre M. Edmond About et une sentinelle prussienne, près de Saverne occupée par l'ennemi.

« Je m'occupe, dit M. About dans son récit, à broyer du noir jusqu'à cinq heures. Les Prussiens battent la campagne: on les voit par toutes les fenêtres, à droite, à gauche, en haut, en bas, sur la voie du chemin de fer où les trains ne circulent plus, sur la route élevée qui ferme l'horizon entre Saverne et le Haut-Barr, à tous les angles de la forêt et jusqu'à l'entrée du jardin. Cette sentinelle mouillée, qui semble avoir élu domicile sous mes noyers, m'agace au dernier point. Je chausse une paire de sabots, car tout est enfoncé, et je vais droit à l'homme.

. . . .

« — Vous êtes Prussien?

« — Non, monsieur, Nassauvien.

« — En d'autres termes, vous n'êtes Prussien qu'à demi.

« Il sourit, et j'ajoute:

« — Comme les Wurtembergeois et les Bavarois.

« — Vous vous trompez sur les Bavarois, monsieur; ils attaquaient comme des enragés à l'arme blanche (littéralement: au couteau blanc). On aurait dit des hommes poussés par la vengeance. Les Prussiens n'y mettaient pas tant de feu: car, en somme, nous étions tous conduits comme à la boucherie.

« — Vous étiez donc à l'affaire de Wœrth?

« — Et à Wissembourg aussi. Mais qu'est-ce que Wissembourg en comparaison de la grande et effroyable bataille? On n'a jamais rien vu de plus terrible: six heures de ciel et de cadavres! Ah! Dieu!

« — Par quelles causes expliquez-vous notre défaite?

« — On dit que si vous n'avez pas été vendus, vous êtes au moins bien mal commandés.

. . . .

« — Je n'ai pas vu de pain depuis quatre jours.

« — Malheureux! vous êtes à jeun?

« — Non, monsieur, nous n'avons pas encore manqué de viande.

« On courut lui chercher un énorme morceau de pain, qu'il avala presque sans mâcher, un véritable escamotage! Il en mit un peu dans son sac pour demain.

« Mon jardinier me conte que tout à l'heure, en passant près d'une autre vedette, il était médiocrement rassuré. L'Allemand lui dit :

« — Je ne veux aucun mal aux Français, moi !

« — Qu'est-ce que vous voulez donc ?

« — Ce que je veux, ce que je voudrais, c'est retourner dans mon pays, revoir ma femme et mes enfants ! »

« Et des larmes. »

Telles étaient les impressions des armées allemandes, et nous pourrions en multiplier les preuves ; nous citerons d'autres documents, d'autres lettres qui, après Borny, Gravelotte et Saint-Privat, donnent la mesure des inquiétudes de nos ennemis.

Malheureusement les fautes de notre état-major furent telles que le dévouement de nos troupes resta inutile et que nous rendîmes, par des erreurs stratégiques, confiance, espoir et force à nos adversaires, chaque fois que les pertes qu'ils éprouvèrent eurent momentanément semé chez eux le découragement.

Dans la conversation relatée par M. About, nous relèverons un trait.

Le soldat prussien constate que les Bavarois montraient de l'acharnement.

Ce soldat, étant Nassauvien, appartenait au 87e ou au 88e (1er et 2e régiments de la province de Nassau) ; cet homme était donc du 11e corps ; il n'a pu voir les Bavarois à l'œuvre que lors de la prise de Freschwiller, où les corps se mêlèrent dans l'attaque concentrique.

A ce moment les Bavarois, qui avaient été si mous dans la bataille, se montrèrent féroces et sanguinaires.

Ils étonnèrent les Prussiens mêmes par leur cruauté.

Du reste, les Allemands de toutes nations se montrèrent avides de meurtre dans cette bataille : si les Bavarois se signalèrent au sac de Freschwiller en égorgeant les blessés au *couteau blanc*, pour employer l'expression du soldat nassauvien, les Prussiens se conduisirent en barbares à Gunstett et à Wœrth.

Dans le premier village, ils firent sortir des caves les habitants qui s'y étaient réfugiés, et, à coups de fusil, ils les poursuivirent dans les rues.

A Wœrth, même conduite indigne d'une armée civilisée.

Un meunier notamment, deux paysans et deux journalistes français allaient être fusillés, sans l'intervention d'un général qui craignit le retentissement qu'aurait eu la mort de deux correspondants de la presse parisienne.

A Freschwiller, on acheva des agonisants.

Ce qui donne à ces exécutions un caractère particulièrement odieux, c'est que le roi Guillaume lança, le 11 août, du champ de bataille de Sarrebruck, la proclamation suivante, dans laquelle il déclarait que la population civile serait bien traitée.

Il ne cherchait qu'à tromper l'Europe et à couvrir de sa mensongère déclaration les assassinats commis par son armée.

Et l'Europe crut à la mansuétude allemande jusqu'au jour où la presse

anglaise montra le roi Guillaume assistant impassible à l'incendie de Bazeilles.

Cette proclamation du roi de Prusse doit être burinée par l'histoire dans le souvenir des peuples : c'est un monument impérissable de l'hypocrisie prussienne si bien définie par Henri Heine :

« Nous, Guillaume, roi de Prusse, faisons savoir ce qui suit aux habitants des territoires français occupés par les armées allemandes.

« L'empereur Napoléon ayant attaqué par terre et par mer la nation allemande, qui désirait et désire encore vivre en paix avec le peuple français, j'ai pris le commandement des armées allemandes pour repousser cette agression et j'ai été amené par les événements militaires à passer les frontières de la France.

« Je fais la guerre aux soldats et non aux citoyens français.

« En conséquence, ces derniers continueront à être protégés dans leurs biens et dans leur personne, tant que, par des actes hostiles contre nos troupes ils ne me forceront pas à leur retirer ma protection. Par dispositions spéciales et qui seront publiées, les généraux commandant les différents corps détermineront les mesures à prendre contre les communes ou les personnes qui violeront les lois de la guerre.

« Ils régleront de la même manière tout ce qui se rapporte aux réquisitions qui seront jugées nécessaires pour les besoins des troupes, et ils fixeront la différence du cours entre les monnaies allemandes et françaises, afin de faciliter les transactions individuelles entre les troupes et les habitants.

« GUILLAUME. »

Le roi, qui avait signé cette proclamation, devait faire charger nos mobiles de Vitry prisonniers, faire fusiller nos francs-tireurs en uniforme, faire pétroliser les villages et refuser de traiter de la paix avec le peuple français après la chute de l'Empire.

Telle fut cette journée de Freschwiller, la plus funeste des trois batailles livrées dans la première période.

La guerre s'y déchaîna dans toute son horreur, et, dans la nuit qui suivit, les scènes de désolation frappèrent le vainqueur lui-même d'épouvante.

Sur les hauteurs, au fond des ravins, dans les bois profonds, des voix désespérées lançaient des appels déchirants à travers les ténèbres : protestations de la douleur contre ces luttes fratricides entre les peuples ! Et, dans une clairière du Niederwald, le cadavre d'un capitaine français tenait entre ses doigts crispés une petite lettre qu'il avait reçue de sa fille la veille de la lutte :

« Mon cher papa,

« Depuis que tu es parti, je ne cesse de penser à toi. Je suis si triste de ne pouvoir te voir et t'embrasser tous les matins ! Mais j'espère bien que Dieu te conservera la santé et que tu reviendras bientôt embrasser ta fille. Je suis sage afin de dédommager un peu maman de ton absence.



Bataille de Forbach-Spikeren. — Les Prussiens lançant leur artillerie sur les hauteurs, par un chemin de bûcherons, ont deux pièces culbutées dans un précipice.

« Adieu, bien-aimé papa, je t'embrasse bien tendrement.

« Ta fille qui t'aime,

« MARGUERITE. »

C'était un soldat de Thuringe, père de famille lui-même, qui avait trouvé cette lettre touchante en enterrant les morts : il l'avait envoyée aux siens, et une gazette allemande la publia.

Nous avons voulu terminer un tel récit par ce trait qui forme un émouvant contraste avec les horreurs de la lutte.

La guerre est impie, quand les peuples s'égorgent pour le compte des rois. Vienne enfin l'ère de la liberté et les conflits s'apaiseront entre les nations, et les filles ne pleureront plus sur leurs pères, les femmes sur leurs maris, les mères sur leurs fils ensevelis dans la poussière des champs de bataille.

D'après le tableau des pertes publié par la *Relation* prussienne officielle, et dont le total s'élève à 489 officiers et 10.153 hommes hors de combat, on voit que trois corps d'armée au complet, 5e et 11e prussiens, 2e bavarois, à 37.000 hommes chacun, ont donné et subi des pertes.

Soit 111.000 hommes.

Un demi-corps d'armée (1er corps bavarois) et la division bavaroise avec la cavalerie portent le total général à 147.000 hommes ! Encore faut-il ajouter une division bavaroise en réserve, à portée de canon ; elle n'eut pas de blessés parce que notre artillerie fut réduite au silence presque au début.

Telles furent les forces énormes contre lesquelles le corps de Mac-Mahon tint pendant neuf heures !

CHAPITRE XIII

AVANT SARREBRUCK. — MARCHE DES ARMÉES

Situation générale. — Positions réciproques des armées. — Habiles dispositions stratégiques de M. de Moltke pour la concentration de ses troupes. — Espérances offensives de l'Empereur évanouies. — Les escarmouches.

Situation générale. — Nous avons raconté comment l'une des trois armées prussiennes, celle du prince héritier, forte de deux cent mille hommes, avait passé la frontière, marché sur Wissembourg, culbuté la division Douay et repoussé Mac-Mahon, réduit à fuir en déroute sur Châlons.

Nous avons à raconter comment l'armée du prince Charles et celle de Steinmetz vinrent, après la petite comédie militaire de Sarrebruck, attaquer Frossard à Forbach-Spikeren, le jour même de la bataille de Reichshoffen.

Cette simultanéité des rencontres était le résultat de l'admirable plan de M. de Moltke, qui, en mobilisant ses troupes, les avait concentrées en trois

armées, dont chacune pouvait tenir contre l'ennemi pendant le temps nécessaire aux autres pour accourir et l'appuyer.

Il importe de connaître ces dispositions de l'ennemi et de jeter un vaste coup d'œil sur l'échiquier stratégique où vont se dérouler les marches et les batailles.

Lorsque la vue embrasse le panorama de la lutte, tout s'éclaire vivement dans l'esprit ; l'horizon s'étend immense et lumineux devant le regard ; chaque bataille devient une scène émouvante d'une grandiose épopée, au dénouement de laquelle sont attachés les destins des peuples.

Alors paraissent évidentes ces fautes qui précipitent la ruine d'une nation ; alors éclatent les grandes conceptions qui assurent le triomphe d'une armée.

Le lecteur comprendra donc que nous ayons écrit ce chapitre des stratégies qui montre les vices de notre système militaire sous l'empire, les fautes du commandement, et qui jette un jour nouveau sur les combinaisons remarquables par lesquelles M. de Moltke déjoua nos projets d'offensive immédiate, offensive sur laquelle on avait basé le succès de la campagne militaire et diplomatique.

Que nous soyons abandonnés ici par les lecteurs légers qui ne cherchent dans l'histoire que l'anecdote, nous nous y attendons.

Mais nous avons le ferme espoir que tous les esprits vigoureux nous suivront dans cette étude.

Puissions-nous ne point nous tromper, car nous n'avons écrit ce livre destiné au peuple que pour vulgariser la connaissance des erreurs commises, afin d'en rendre le renouvellement impossible.

En Allemagne, les livres comme celui-ci, sérieux et utiles à la nation, sont lus, étudiés, commentés. Puissions-nous devenir sérieux !

De l'impossibilité de l'offensive. — Tout le calcul de l'empereur était basé sur une offensive immédiate, qui culbuterait les Allemands en plein désordre de mobilisation.

Pour réaliser ce plan, il eût fallu avoir sous la main une armée bien outillée, bien munie, bien organisée, de trois cent à quatre cent mille hommes. On comptait en rassembler 350.000.

L'empereur, en arrivant à Metz, le 28 juillet, n'y trouvait pas 340.000 hommes comme il y avait compté, mais 210.000, non munis, non concentrés, hors d'état d'avancer.

Ces 210.000 hommes étaient répartis ainsi :

Garde impériale,	Bourbaki.	20.000 hommes.
1er corps,	Mac-Mahon.	37.000
2e corps,	Frossard.	23.430
3e corps,	Bazaine.	35.800
4e corps,	Ladmirault	26.000
5e corps,	De Failly.	23.000
6e corps,	Canrobert.	29.000

7e corps,	Douay (Félix).	9.900
Réserve de cavalerie,		4.100
Réserve du génie,		1,850
	Total	210.080 hommes.

C'était donc 210.000 hommes en tout, 210.000 hommes seulement.

Mais ce chiffre doit encore être réduit, parce que les divisions du 7e corps, en voie de formation, étaient dénuées de tout.

En outre, le corps Canrobert n'avait rien de ce qui lui eût permis l'entrée en lice: administration, canons, train, tout lui manquait.

Il était du reste à Châlons, loin des frontières.

On ne pouvait donc compter que sur 150.000 hommes, formant des corps qui étaient loin d'être solidement concentrés et suffisamment pourvus.

C'était trop risquer que les lancer dans l'offensive.

Le colonel d'Andlau et d'autres écrivains remarquables ont émis cette opinion que l'on pouvait tenter l'invasion du territoire allemand par la Bohême.

Ce plan, qui était celui de l'empereur au début, consistait à pousser l'armée jusqu'au Mein, à battre les contingents de l'Allemagne du Sud, à les neutraliser, à tomber au milieu des concentrations de la Prusse et à disloquer ses armées en voie de formation.

Les documents publiés depuis l'époque où cette opinion a été formulée permettent de prouver qu'elle était mal fondée.

Ce qui a contribué à la faire naître, c'est que l'on ignoraït à quel point les Allemands, même au début, étaient plus prêts que nous.

Il y eut alarme dans le duché de Bade et en Bavière ; on y prit peur ; on s'y affola.

En réalité, on s'y trouvait sans défense ; les troupes avaient quitté toute cette région ; mais c'était le résultat d'un plan.

Etudions les conditions diverses qui se présentaient selon les différentes hypothèses d'offensive.

M. de Moltke avait divisé les forces prussiennes en trois armées et groupé ces armées, de façon à les tenir à l'abri des coups qu'au début nous pouvions tenter de leur porter ; mais il les avait en outre disposées de façon à rendre très-dangereuses toutes les attaques possibles.

Il avait notamment rassemblé les divisions de la Ire armée (Steinmetz), autour de Trèves, tout contre la frontière belge, inviolable pour les belligérants. Cette armée, on va le voir, difficilement attaquable, appuyée à la frontière infranchissable de la Belgique, cette armée, disons-nous, pouvait nous échapper par la retraite, si nous marchions avec toutes nos forces contre elle ; mais elle menaçait nos derrières, si nous marchions contre les autres armées.

Supposons que, négligeant cette Ire armée, l'on eût marché vers Mayence contre la IIIe, prince héritier, en voie de formation : la première armée nous laissait nous engager ; après six jours de marche, nous trouvions à Mayence



Le général Schimermann.

de très-grosses forces, et, sur notre flanc comme sur nos derrières, nous avions les attaques dangereuses de la première armée.

Nous risquions d'être cernés.

Ainsi, en plaçant comme une épée, nous le répétons, cette première armée en arrière de Trèves, avec la difficulté de manœuvres que la frontière belge occasionnait pour nous, M. de Moltke faisait un coup de maître.

Pour marcher contre Mayence en sûreté, il eût fallu laisser en face de cette première armée 75.000 hommes au moins.

Il ne nous serait resté, pour combattre la IIIe armée sur le Rhin, à Mayence, que 75.000 hommes ; c'était trop peu.

On voit clairement, nous l'espérons, le rôle de la première armée.

Étudions celui des deux autres.

La IIe armée, prince Charles, venant des provinces éloignées de la Prusse, devait arriver la dernière au Rhin.

La IIIe armée, prince héritier, plus rapprochée, avait reçu le rôle difficile de recueillir les contingents bavarois, badois, wurtembergeois, qui la complétaient et qui montaient du sud au nord ; en même temps elle devait garder le Rhin de Carlsruhe à Cologne et surtout à Mayence, jusqu'à ce que la IIe armée, débouchant sur le fleuve, fît sa jonction, ce qui permettait de prendre l'offensive.

Il semblait prudent de ne concentrer la IIIe armée et de ne lui faire opérer de mouvements qu'en arrière du Rhin.

M. de Moltke, après des calculs très-exacts, reconnût qu'il pouvait risquer d'opérer cette concentration et ces marches en avant du fleuve.

Il y avait à cela l'avantage de gagner plusieurs jours pour l'offensive et de dégager les passages pour l'arrivée de la IIe armée.

Si cette armée parvenait à rester en avant du Rhin, à y concentrer toutes ses forces, à y faire sa jonction avec la IIIe armée, l'offensive générale se faisait à l'aise sur un vaste échiquier et sans perte de temps.

En restant derrière le Rhin, cette offensive débutait par un long défilé sur des ponts : de là dangers et retards.

Donc M. de Moltke risqua de placer sa IIIe armée en avant du Rhin, et il désigna comme centre de rassemblement à tous les corps de cette armée la région qui s'étend dans le triangle formé par la Nahe et le Rhin, de Mayence à Carlsruhe.

Plus tard on devait se resserrer vers Manheim, en dégageant Mayence, pour faire place à la IIe armée.

En regardant le croquis de mobilisation, on verra que de Metz et Strasbourg où nos troupes étaient concentrées, à Carlsruhe et à Mayence, où était massée la IIIe armée allemande, il y avait plusieurs jours de marche à exécuter dans une région vide de troupes.

Si l'armée française, à force d'activité, avait eu dès le huitième jour de mobilisation 150.000 hommes, — ce qui était improbable, mais possible, — M. de Moltke esquivait l'attaque que ces 150.000 hommes auraient dessinée.

En effet, supposons une marche vers Mayence, sur le Rhin.

M. de Moltke repliait derrière le fleuve la IIIe armée et attendait.

En nous mettant en marche le neuvième jour de la mobilisation, en marchant huit jours pour atteindre Mayence, on arrivait au seizième jour de la mobilisation prussienne, qui ne demande que vingt et un jours pour être terminée.

Des forces, très-supérieures et plus complétement munies, auraient donc été opposées aux nôtres et auraient eu l'immense avantage de la défensive, derrière un fleuve ; gardant les têtes de pont, elles eussent pu franchir le Rhin en reprenant l'offensive ; quand l'heure en serait venue, on était sûr de nous opposer au moins 180.000 hommes de la IIIe armée, un fort détachement de la IIe concentrée à Binden (en tout deux cent quatre-vingt mille hommes) ; et la première armée menaçait nos communications, nous obligeant ou à laisser un détachement, ce qui nous affaiblissait, ou à exposer nos lignes de communication et de retraite.

Ainsi la marche sur Mayence était dangereuse, presque impossible.

Si nous cherchions, au lieu de pousser vers Mayence, à nous emparer du duché de Bade et de la Forêt-Noire, on nous laissait nous engager dans le vide, ce territoire étant évacué ; la IIe armée venait remplacer la IIIe dans sa position devant Mayence, descendait sur notre flanc en s'appuyant au Rhin qu'elle remontait, nous livrait bataille en nous tournant, ou nous forçait à reculer sans combattre pour assurer nos lignes de retraite.

Pendant ce temps, la IIIe armée et la première marchaient directement et audacieusement sur Paris, et comme nous aurions engagé le gros de nos forces dans la pointe sur la Forêt-Noire, ces deux armées n'auraient trouvé aucune résistance sérieuse dans leur offensive.

Résumé de l'étude sur les conditions d'une offensive à prendre au début par l'armée française. — En somme, si l'empereur, les choses étant au mieux, avait eu 150.000 hommes disponibles le 23 juillet, il avait trois partis d'offensive à prendre :

1° Une attaque vers Trèves, contre la Ire armée Steinmetz ; mais il lui fallait poursuivre cette armée, qui aurait reculé, et, dans cette marche, présenter le flanc à la IIIe et à la IIe armée en voie de réunion sur le Rhin. Après huit jours de marche contre Steinmetz en retraite, les deux autres armées nous cernaient par derrière et par le flanc droit ; Steinmetz nous faisait tête : nous étions acculés à la frontière belge.

2° Une marche sur Mayence amenait la retraite de la IIIe armée derrière le Rhin ; nous abordions le fleuve avec 150.000 hommes contre près de 300.000, et Steinmetz, avec sa Ire armée, nous tournait.

3° Une marche vers la Forêt-Noire, avec le gros de nos forces, nous laissait le vide devant nous, 220.000 hommes de la IIe armée sur nos flancs et par derrière 180.000 hommes de la IIIe armée et 74.000 hommes de la Ire marchant sur Paris presque sans obstacles.

4° Un détachement de 50.000 hommes envoyés dans le duché de Bade eût agi dans le vide aussi et se fût bientôt compromis ; le corps principal, allant sur Mayence ou sur la Forêt-Noire, se fût trouvé trop affaibli. Quel que fût le parti auquel l'empereur se fût arrêté, l'offensive eût été impossible.

Enfin pour serrer et condenser la formule du plan allemand, M. de Moltke avait partagé ses forces en trois armées, laissant du vide (7 jours de marche) entre nous et ces armées. Si nous en attaquions une, elle reculait, permettait ainsi à la mobilisation de se compléter et aux deux autres armées de tomber sur nos flancs et de nous envelopper. Donc impossibilité d'offensive.

Et cette impossibilité d'attaquer avec quelque chance de succès était d'autant plus terrible, que tout le plan de cette guerre reposait sur une invasion rapide de l'Allemagne ! L'offensive seule nous aurait donné des alliances.

Les documents diplomatiques publiés par M. de Gramont prouvent que l'Autriche s'était engagée jusqu'à un certain point vis-à-vis de nous ; mais elle avait jugé que notre trop grande hâte ne lui avait point laissé le temps de se préparer, et elle tergiversait.

M. de Gramont demandait des victoires et encore des victoires pour déterminer le cabinet de Vienne à réaliser ses quasi-promesses d'alliance.

De même pour l'Italie, dont le roi était bien disposé pour nous, affirmait le ministre ; mais il prétextait que la Chambre et la nation étant opposées à la guerre, une victoire seule pouvait lui permettre d'entraîner députés et nation dans notre alliance.

L'opinion publique en France était très-surexcitée et réclamait aussi une action vigoureuse ; on avait affirmé que « tout était prêt ; » on déclarait qu'on entreprenait cette guerre d'un cœur léger, qu'il ne manquerait pas un bouton de guêtre, dût la campagne durer deux ans..... et l'on restait l'arme au bras !

La France s'indignait et s'alarmait.

L'empereur se trouvait donc de toutes parts pressé, sommé de marcher, et il était au milieu d'embarras inextricables.

C'est ce qui explique pourquoi il voulut toujours conserver l'apparence de l'offensive, n'en eut pas les avantages, n'eut pas non plus ceux de la défensive. Il tergiversa et fut surpris sans avoir ni plan de bataille, ni conception de défense, ni prévisions en cas de retraite.

Du commandement. — Du reste, la façon dont nos forces étaient divisées comme commandement nous vouait à toutes les conséquences du manque de direction.

On avait réparti l'armée en sept corps sous un seul chef : l'empereur ! Or l'empereur pouvait-il être à la hauteur de ce commandement? Avant de répondre, il est bon de rappeler quelles sont les conditions d'une pareille direction.

Quand on compare la guerre à une partie d'échecs, on devrait tenir compte d'une différence énorme entre ce jeu et celui de la guerre ; en campagne, on n'a pas le temps de méditer ses coups ; on doit, sous le feu, répondre sans hésiter à toute attaque. On n'a pas la vue complète de l'échiquier : il faut deviner ce qui se passe sur les points éloignés, prévoir et surtout se décider vite.

Les incidents se succèdent avec une soudaineté, une rapidité qui trouble.

Napoléon III, esprit lent, endormi, lourd, rêveur, était incapable de faire un bon général, d'avoir cette pénétration du coup d'œil, cette vivacité de jugement, cette imagination intuitive nécessaires à un chef d'armée.

Déjà, en 1859, pendant la campagne d'Italie, il avait commis fautes sur fautes, il s'était toujours trouvé en forces inférieures devant l'ennemi : à Magenta, il n'avait eu que 45.000 hommes à opposer à 120.000 Autrichiens.

A Marignan, il avait donné des ordres impossibles à exécuter : le premier corps seul soutint l'effort du combat et le 2e corps manqua le mouvement tournant par les faux calculs de l'empereur.

A Solférino, nous étions surpris.

Partout ce furent le canon rayé et la baïonnette qui gagnèrent les victoires.

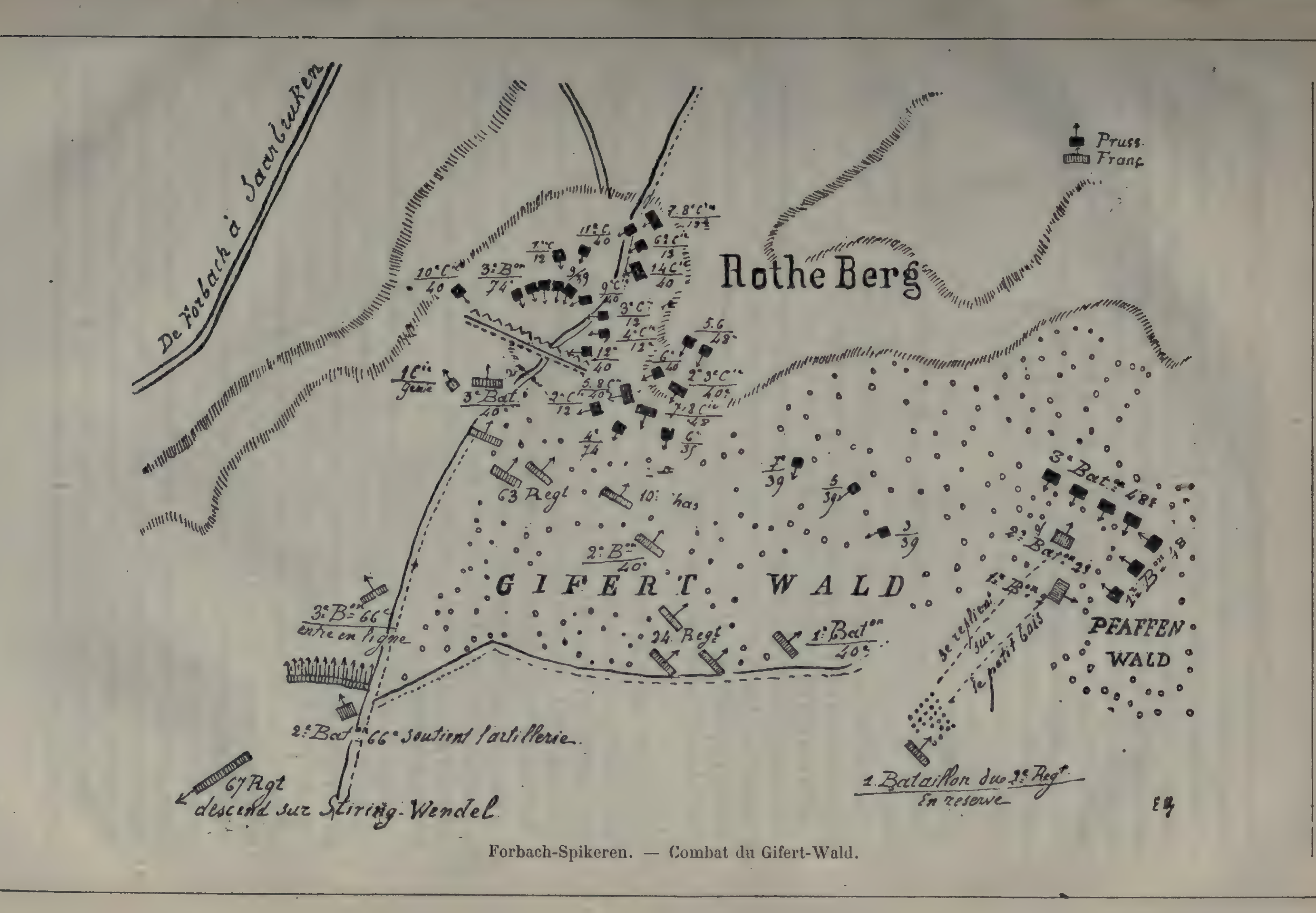
Les plus justes critiques, impartialement écrites, en France et à l'étranger, auraient dû convaincre l'empereur qu'il était incapable : loin de le reconnaître, il conserva cette illusion qu'il était grand capitaine !

Cependant, avec l'armée qui passe pour être la meilleure marcheuse de l'Europe, Napoléon III ne fit faire que 18 kilomètres par jour à ses troupes en Italie.

Cette lenteur provenait de l'embarras du commandement chez lui.

Sans audace, sans éclair dans l'entendement, gris, terne et froid, tel était l'homme. Malade, affaibli, et dans l'impossibilité de supporter la fatigue, il se mettait sur les bras le fardeau d'un commandement qu'un homme de génie eût trouvé trop lourd.

Sept corps d'armée à diriger, à nourrir, à surveiller sans cesse ; savoir à toute heure où ils se trouvent, comment ils se fractionnent, quel danger les



Forbach-Spikeren. — Combat du Gifert-Wald.

menace ; centraliser toutes les correspondances, les rapports, et envoyer les ordres, c'était une tâche impossible.

Les Prussiens fractionnaient leurs forces en trois armées ; c'était d'un bon exemple. Nos ennemis ne croyaient pas possible qu'un seul homme pût commander directement trois cent mille hommes : ils constituaient trois groupes dont la direction générale devenait plus facile. On convenait d'un plan d'ensemble, et on laissait chaque général à ses inspirations.

C'était logique, raisonnable : le bon sens indiquait que nous n'avions pas autre chose à faire.

L'empereur refusa de constituer plusieurs armées.

Était-ce vanité ?

Peut-être.

Mais à coup sûr l'intérêt dynastique fut pour quelque chose dans cette résolution.

On craignit de grandir certains maréchaux, d'en faire des personnalités trop populaires et trop puissantes : on redoutait Bazaine surtout.

Puis il y eut des intrigues de cour.

On avait donné un commandement de corps d'armée au général Frossard ; on tenait à lui faire gagner son bâton de maréchal. Ce général du génie était excellent spécialiste, il s'était illustré par ses services en Crimée, mais il n'avait jamais commandé que son arme et n'avait jamais conduit une division au feu.

Il était précepteur du prince impérial ; il avait la faveur ; il désirait un corps d'armée : on résista un peu, car on ne le jugeait pas apte à ce genre de commandement. Il insista ; on céda.

Le général de Failly était bien en cour depuis Mentana ; il avait conquis les bonnes grâces de l'entourage ; il eut son commandement.

Les généraux chefs de corps d'armée étaient donc mis sur le même pied que les maréchaux. Pour donner un peu moins d'importance au commandement des premiers, on ne leur confia que trois divisions ; aux maréchaux, l'on en donna quatre.

On eut ainsi des groupes inégaux, les uns de quarante-cinq mille hommes, les autres de trente-deux mille, ce qui constituait des unités bâtardes, lesquelles ne correspondaient plus aux divisions logiques d'une grande armée.

Ces fautes furent inspirées par l'entourage.

Autour de l'empereur se pressaient nombre de généraux, tous influents, tenant à échapper à toutes les supériorités d'intelligence ou de grade, conseillant les manœuvres à faire, se donnant de l'importance, s'attribuant, à l'avance, les succès à venir.

La création de trois armées, avec trois généraux en chef, ayant des positions culminantes et liberté d'action, eût réduit cette coterie à s'agiter dans le vide ; elle n'aurait pu peser sur les hautes personnalités de chefs d'armée.

Aussi cette camarilla militaire s'opposa-t-elle à la création de plusieurs armées. Les troupes restèrent donc divisées en sept corps, et la crainte de voir

le territoire envahi fit échelonner ces forces sur un mince cordon, le long de la frontière, au lieu de les masser en deux ou trois groupes solides, compactes, capables d'opposer une résistance sérieuse à l'ennemi. Ce fut une faute dont les effets furent désastreux.

Du moment où l'on ne prenait point l'offensive, il fallait se résigner à cet inconvénient de voir le territoire envahi; nous aurions dû défendre intelligemment l'Alsace et la Lorraine, non point en nous étendant sur un front facile à percer, mais en occupant avec deux armées des points stratégiques d'où l'ennemi devait nous débusquer ; à moins de risquer beaucoup pour lui-même, s'il s'engageait à pousser des pointes aventurées entre ces deux armées ou sur leurs flancs.

Supposons Mac-Mahon établi à Freschwiller avec 110.000 hommes, Bazaine avec 100.000 hommes, à Calabronn, près de Forbach, sur des positions excellentes, désignées longtemps auparavant par le maréchal Niel : il eût fallu des efforts inouïs pour les en chasser; tandis que les 40.000 hommes de Mac-Mahon, les 30.000 de Frossard furent vaincus dans ou près de ces mêmes positions.

Mais, loin d'adopter ce plan, on dispersait le premier corps au sud de Haguenau, le 3e corps à Bitche, le 2e corps entre Sarrebruck et Forbach avec un détachement à Sarreguemines, le 3e corps à Bouley, le 4e corps à Bougonville.

La garde était à Metz.

Le 6e corps était à Châlons.

Le 7e était en partie à Belfort, en partie vers Strasbourg.

Aucun de ces corps n'était en mesure de se rapprocher rapidement d'un autre, de l'appuyer ou de s'appuyer sur lui.

Cette situation dura jusqu'au 2 août, au moment du combat de Sarrebruck.

L'ennemi, lui, avait une armée de 70.000 hommes à Trèves ; sa IIe armée à Mayence, soit 216.000 hommes ; sa IIIe à Carlsruhe, soit 180.000 hommes, en avant du Rhin; et à mesure que ses forces devenaient plus nombreuses, il poussait plus avant, dégageant du terrain en avant du fleuve pour faire place aux renforts qui se succédaient toujours, se rapprochant de nous à mesure qu'il nous craignait moins : ainsi jusqu'au 4 août, jour du combat de Wissembourg, où la IIIe armée nous atteignit.

Mais tant qu'il ne fut pas en nombre supérieur, l'ennemi se tint hors de portée, laissant le vide entre lui et nous, comme nous l'avons dit : sur un seul point les Prussiens étaient accessibles ; ils avaient laissé à Sarrebruck une petite garnison qui avait mission de nous observer, et d'être en quelque sorte l'extrême avant-garde de la première armée prussienne.

Cette troupe était très-faible, très-aventurée ; elle se trouvait à peu près dans la situation où fut la division Douay à Wissembourg : mais elle avait reçu ordre de se replier, si elle était trop vivement pressée ; elle ne devait qu'escarmoucher.

On lui avait ménagé des soutiens pour la recueillir, et deux escadrons de uhlans, *connaissant bien la contrée*, dit le rapport prussien, pour l'éclairer.

Aussi cette troupe ne fut-elle ni surprise, comme la nôtre à Wissembourg,

ni écrasée; elle ne subit que des pertes insignifiantes, et elle se retira après une passe d'armes assez brillante, comme nous allons le raconter.

Escarmouches avant le combat de Sarrebruck. — Jusqu'au combat de Sarrebruck, rien de sérieux ne fut tenté, il n'y eut que des escarmouches sans importance quant au nombre, mais sérieuses quant au système de reconnaissances qu'elles révélaient.

Les Prussiens préludaient ainsi à ces courses aventureuses, tentées par des poignées de cavaliers risquant les pointes les plus hardies, réquisitionnant, terrifiant et surtout éclairant.

Par malheur, nous n'imitâmes que trop peu ces exemples d'audace, de témérité même, donnés par la cavalerie ennemie.

En ne lançant que des petits pelotons qui se glissaient partout, les Allemands savaient tout, contrôlaient les indications de leurs espions et surprenaient nos secrets.

Quelques-unes de ces incursions amenèrent des engagements.

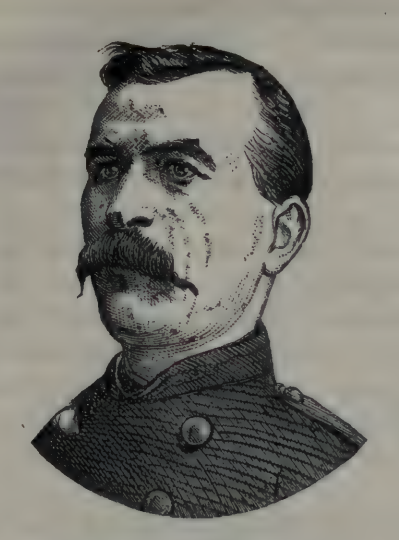
L'une d'elles eut lieu le 24 juillet, entre une compagnie prussienne et nos douaniers, à Schreckling; les Prussiens enlevèrent la caisse de la douane, tuèrent deux hommes et firent quatre prisonniers; les douaniers s'étaient défendus et leur avaient blessé un officier.

Le même jour une autre escarmouche se terminait par des prises assez importantes, et on fit quelque bruit de cette affaire.

Le comte Zeppelin, capitaine d'état-major wurtembergeois, suivi de trois officiers de l'armée badoise, dont l'un était Anglais, accompagnés de trois dragons, poussait une pointe audacieuse de Lauterbourg jusqu'auprès de Niederbronn, en plein territoire français.

Un détachement du 12e chasseurs surprit cette reconnaissance à Schirlenhoff, pendant une halte; il y eut une lutte assez rude, dans laquelle l'Anglais Herbert Winsloe fut tué, ainsi qu'un vieux sous-officier français, nommé Pagnion, bien connu par sa bravoure et son originalité; les barons de Williers et de Weimar furent pris; seul le comte Zeppelin s'échappa et vint rendre compte de sa mission; le but était atteint. L'ennemi savait ce qu'il voulait savoir.

Ces escarmouches avaient lieu à grande distance de l'armée allemande.



Le lieutenant-colonel Souton

CHAPITRE XIV

SARREBRUCK

Position aventurée de la garnison de Sarrebruck. — Soin avec lequel elle se garde. — Prudence de l'ennemi. — L'état-major français déploie trois corps d'armée contre le bataillon de garnison. — Motifs de cette démonstration exagérée. — Nous attaquons. — Résistance habile de l'ennemi. — Le rapport français. — Une dépêche ridicule. — Effet déplorable de cette emphase du rapport. — Nos pertes et celles de l'ennemi.

Le 2 août, quoique leur concentration fût presque terminée, les Prussiens étaient partout hors de portée de nos coups, d'après le système que nous avons expliqué précédemment, et qui consistait à masser leurs forces assez loin de nous pour qu'une offensive de notre part ne surprît point leurs armées avant qu'elles fussent constituées.

Cependant ils avaient laissé à Sarrebruck, en face de Forbach, une petite garnison pour en faire un centre d'espionnage et de reconnaissances, qui agit du reste très-activement.

Cette garnison se composait du 40e régiment et d'un bataillon du 69e, avec le soutien d'un bataillon du 29e à Hensveiler.

Cinq escadrons, sans cesse en mouvement, gardaient au loin la position.

Le général comte Gneisenau commandait ces forces.

Plus heureux que Douay à Wissembourg, il avait un service d'éclaireurs admirablement fait ; on ne lui avait pas enjoint, comme à notre malheureux

général, d'accepter la bataille quand même ; il lui était au contraire défendu de s'engager au delà des limites de la plus stricte prudence.

Si sa cavalerie lui annonçait un mouvement tournant, il devait sur-le-champ se replier.

Enfin il lui était surtout recommandé de n'engager que peu de monde en avant de la Sarre et de la ville, de se conserver des soutiens et de ne rien risquer.

L'unique but de sa résistance était de tâter l'ennemi qui viendrait à lui et de s'assurer de son nombre.

Malgré tant de précautions, l'incessante préoccupation du général Steinmetz, chef de la première armée, dont cette garnison dépendait, était précisément sa position aventurée : il envoyait les plus pressantes recommandations.

On maintenait ce poste, malgré le danger, pour surveiller nos mouvements et protéger les voies ferrées que l'on voulait, selon les éventualités, ou détruire ou conserver.

Jusqu'alors on avait peu inquiété cette garnison ; mais l'empereur, pressé par les ministres d'agir contre l'ennemi, averti que l'opinion publique en France et en Europe augurait mal de cette guerre en nous voyant rester l'arme au bras, l'empereur, dévoré de ce désir de parader qui le tourmenta toujours, cherchait un moyen d'en imposer au pays et au monde.

Il lui était encore impossible de pousser sérieusement en avant, d'attaquer le gros des Prussiens, trop éloigné : il sentait qu'il eût trop risqué.

Cette faible garnison de Sarrebruck attira son attention ; il résolut de la refouler et de présenter cette escarmouche comme une affaire importante et brillante, comme début d'une sérieuse offensive.

Il espérait mentir ainsi à la nation et aux puissances ; en tous cas, il gagnait du répit, et, selon le mot d'un de ses généraux, « il jetait un os à ronger aux impatiences du public ; » il calculait que pendant quelques jours la France et l'Europe s'occuperaient de cet incident, et il espérait que l'ordre se ferait dans nos corps d'armée pendant ce délai.

Avec Napoléon III, toujours des expédients, en politique comme en campagne !

On prit donc en conséquence toutes les dispositions pour réussir.

Contre la poignée d'hommes qui occupaient la ville, on dirigea le corps Frossard tout entier et deux forts détachements des corps Bazaine et de Failly, qui furent chargés de faire diversion.

Ainsi, pour cette escarmouche, et dans l'unique but de donner de l'importance à une comédie militaire, on massait trois corps d'armée !

Et quand il s'agit de batailles sérieuses, on laissa un seul corps supporter tout le poids de la lutte !

Certain que les renforts de la Ire armée prussienne étaient à trop longue distance pour que l'affaire devînt une bataille, s'étant assuré le succès par l'énorme disproportion des forces, l'empereur n'hésita point dans cette circonstance à exposer son fils au baptême du feu.

Ce fut une sorte de cérémonie réglée jusque dans ses détails ; tout fut calculé, pesé, arrangé, afin de mettre le prince en relief sans grand péril.

Il y eut des rois de France qui, chevaliers, conduisaient leurs enfants au plus épais des combats ; en ce temps-là, les dauphins gagnaient leurs éperons à grands coups d'épée.

Mais on vit bien à Sarrebruck qu'il ne s'agissait pas d'exposer sérieusement et franchement l'espoir de la dynastie aux hasards de la guerre ; on voulait seulement que l'enfant figurât, afin que, dans un bulletin habile et pompeux, on pût le prendre pour un héros naissant et le rendre cher au pays, qui s'attendrirait à l'idée des dangers encourus par ce frêle adolescent.

C'était double comédie.

Le sang allait couler « pour amuser le tapis », comme le disait ce général qui avait la spécialité des bons mots au quartier général, et « pour donner au *moutard* l'occasion de jouer au soldat ».

La représentation de cette scène militaire fut fixée au 2 août.

Les corps désignés se mirent en marche et arrivèrent : le 3e (Bazaine) devant Wehrden, le 5e (de Failly) devant Sarreguemines, le 2e devant Sarrebruck.

Cette ville, qu'il s'agissait d'enlever, est coupée en deux par la Sarre ; elle est protégée du côté de la France, en avant de la Sarre, par une ceinture de collines qui la couvrent fortement : ce sont, à partir du chemin de fer, le Terrain de manœuvres, le Reppertsberg ; puis, en formant amphithéâtre vers le sud-ouest, le Nussberg et le Winterberg qui s'adosse à la Sarre.

Les Prussiens occupaient avec 250 hommes seulement (la 7e compagnie du 40e) le champ de manœuvres et la Maison-Rouge sur le Reppertsberg ; avec une autre compagnie (6e du 40e), ils tenaient les hauteurs du Nussberg, s'appuyant sur le hameau de Lawenburg ; la même compagnie tenait aussi le Winterberg et Saint-Arnual.

C'était en tout cinq cents hommes.

A Bibrach, sur l'autre rive de la Sarre, la 8e compagnie du 40e soutenait avec deux pièces, en face Saint-Arnual, la gauche prussienne ; mais elle ne pouvait que l'appuyer de son feu.

La 5e compagnie du 40e était dans la ville même, prête à couvrir les abords des ponts pour protéger la retraite.

Telles furent les seules forces prussiennes qui passèrent la Sarre, c'est-à-dire le 2e bataillon du 40e, major de Horn. En tout mille hommes.

Les deux autres bataillons du même régiment étaient à Raschpfühl ; la 10e compagnie du 69e était détachée pour défendre le pont du chemin à Malstatt. Un demi-bataillon de la réserve et 4 pièces vinrent à la fin du combat protéger la sortie de la ville et recueillir les blessés et les éclopés dans le faubourg Saint-Jean ; mais il ne franchit point la Sarre.

Nous détaillons ainsi ces forces pour montrer combien il était puéril d'envoyer un corps d'armée pour déloger ce bataillon du 40e ; il suffit aux Prussiens

de donner le détail de leurs faibles forces et l'énumération de nos divisions pour nous rendre ridicules.

Trente mille hommes contre mille !

C'était faire jouer à la France un rôle indigne d'elle.

Et pour tromper qui ? Personne.

Quand on sut que le pompeux bulletin de la brillante victoire de Sarrebruck était un ballon gonflé, l'ironie le creva.

On fit le relevé de nos forces, et on trouva que la division entière du général Bataille avait donné en première ligne contre trois compagnies, car la 8e du 40e prussien, nous l'avons dit, n'avait point passé la Sarre.

La brigade Bastoul de cette division Bataille se portait sur Saint-Arnual, le Reppertsberg et Russberg contre la 6e compagnie prussienne, étendue sur ce vaste front ; la brigade Micheler de la division Laveaucoupet appuyait ce mouvement,

La brigade Pouget, division Bataille, marchait vers le terrain de manœuvres, appuyée par la brigade Valazé de la division Vergé.

Le reste du corps était en réserve.

Ayant décrit le terrain et les forces des deux partis, nous allons raconter l'action.

Nous devons le constater, les Prussiens montrèrent du sang-froid et de la ténacité ; mais, dans l'ouvrage de l'état-major allemand, on sent percer une admiration mal dissimulée pour la conduite que tinrent les compagnies engagées.

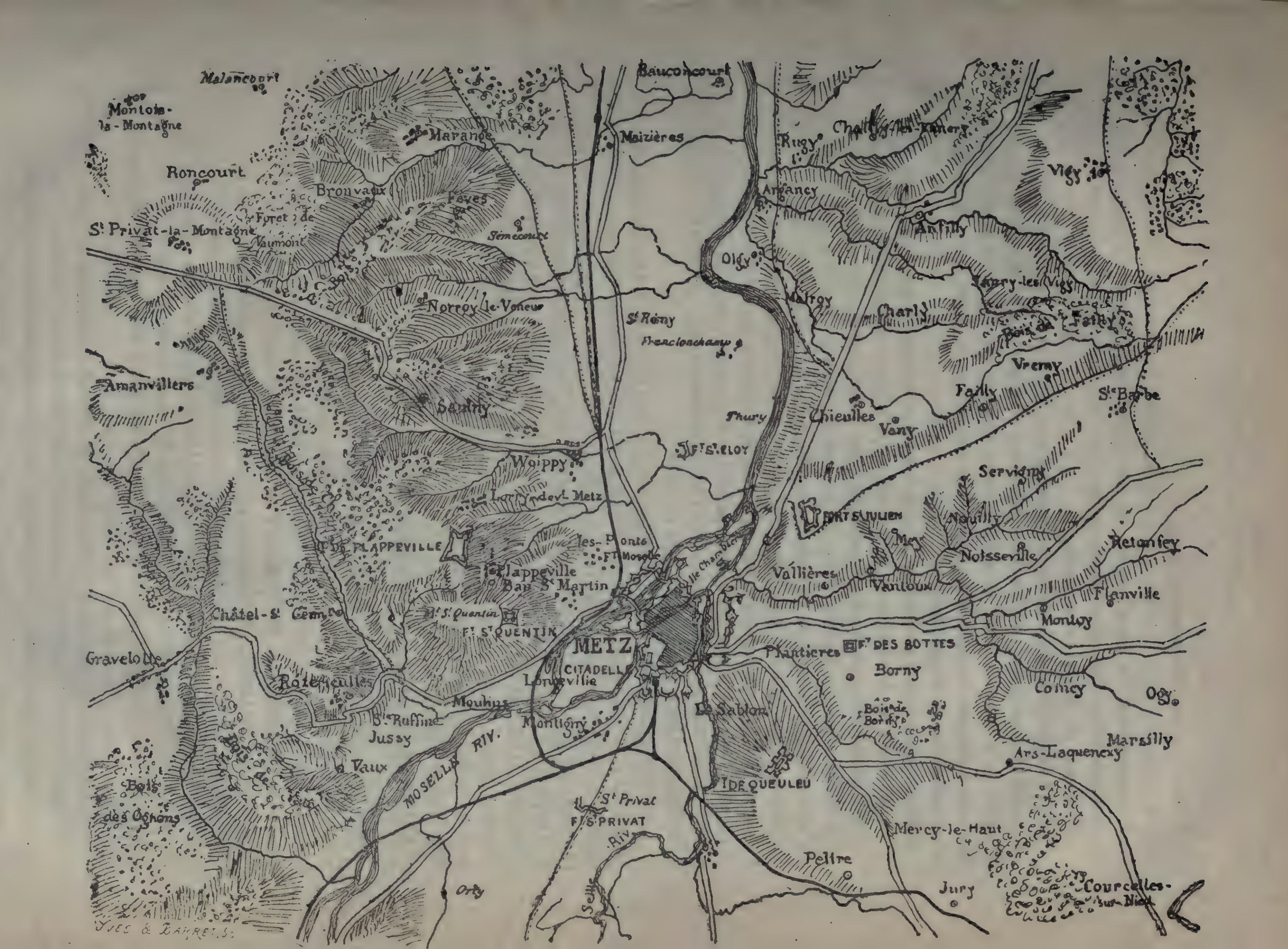
Rien de comparable entre cette retraite, savante, il est vrai, vaillante, soit, et la résistance acharnée, inouïe, de nos 5.000 hommes contre 110.000 à Wissembourg !

Nous rendrons justice à l'ennemi ; nous ne dissimulerons rien de ce qui fut honorable pour lui ; mais nous ne croyons pas que cet engagement mérite d'exciter l'enthousiasme dont les Allemands font montre, quand ils parlent de cette affaire.

Toutefois, nous le répétons, les détachements eurent bonne contenance ; on fit grand bruit en Europe de cette attitude ; on en exagéra de beaucoup le mérite.

La faute en fut à ceux qui, par une mise en scène exagérée, excitèrent les protestations de l'opinion publique.

Les Prussiens eurent l'air d'avoir tenu contre des forces énormes ; en réalité, ils échangèrent contre nos avant-gardes une assez vive fusillade ; ils montrèrent du coup d'œil en se retirant au moment où l'affaire devenait dangereuse, et de la précision en exécutant les manœuvres de retraite ; mais si nous n'avions point fait parade de tant de troupes, si l'on avait envoyé un régiment pour enlever Sarrebruck, si l'on n'avait pas cherché à donner l'importance d'une bataille à cette escarmouche, l'historien l'aurait notée en passant comme une affaire insignifiante, et les Prussiens n'auraient pas eu occasion de se mettre en relief.


Malancourt
Montois-la-Montagne
Roncourt
St Privat-la-Montagne
Marange
Brouvaux
Feves
Semecourt
Maizières
Bauconcourt
Rugy
Argancy
Olgy
Malroy
Charly
Antilly
Vigy
Norroy le Veneur
St Rémy
Amanvillers
Saulny
Woippy
Thury
Chieulles
Vany
Failly
Vremy
St Barbe
Servigny
Noisseville
Retonfey
Flanville
Montoy
Coincy
Ogy
Marsilly
Ars-Laquenexy
Courcelles-sur-Nied
Jury
Peltre
Mercy-le-Haut
Borny
Plantières
Ft DES BOTTES
Le Sablon
Vallières
Vantoux
Mey
FORT ST JULIEN
Ft St ELOY
Ft DE PLAPPEVILLE
les-Ponts
Plappeville
Ban St Martin
Châtel-St Germain
Gravelotte
Rozerieulles
St Ruffine
Jussy
Vaux
Moulins
Montigny
Longeville
METZ
CITADELLE
Ft St QUENTIN
DE QUEULEU
St Privat
Ft St PRIVAT
MOSELLE RIV.
Orly
Bois des Ognons
Yves & Barret Sc.

Ceci dit, nous décrivons la lutte :

La lutte à la droite des Français (Saint-Arnual) et au centre. — Nous avons vu le dispositif du terrain et des troupes.

Le signal de l'attaque est donné.

Notre droite s'ébranle contre la gauche prussienne.

Le 40e régiment français (brigade Micheler) s'élance contre une demi-section prussienne à Saint-Arnual ; le 67e régiment marche contre une autre demi-section placée sur le Winterberg, et le 66e aborde le reste de cette compagnie prussienne sur le Reppertsberg.

Deux régiments et un bataillon contre cette 6e compagnie prussienne !

On est saisi de douleur et d'indignation, quand on voit cette mise en scène.

Le général Bataille, ce héros de Solférino, en dut souffrir cruellement.

D'autant plus que l'ennemi se montra à la fois habile, ferme et prudent.

Le capitaine Grunder, qui commandait cette 6e compagnie, tint bon à l'extrême gauche dans Saint-Arnual pendant un certain temps ; les deux pièces et la 8e compagnie, sur la rive droite, firent feu sur le 40e français ; le village ne fut évacué qu'après une résistance honorable ; et, repliant ses détachements des hauteurs à mesure que l'attaque devint trop pressante, le capitaine finit par battre en retraite sur la ville.

Le désir de faire tête et de ne pas avoir l'air de fuir trop vite maintint tardivement l'un des détachements à son poste ; il fut compromis un instant, mais la 5e compagnie, en réserve à Sarrebruck, sort de la ville, entraînée par le capitaine Kosch, son chef : elle s'élance sur le Reppertsberg, dégage la 6e compagnie et refoule un petit groupe de nos tirailleurs plus aventurés ; elle se maintient, donne le temps à la compagnie en retraite de passer sur le pont d'amont (vieux pont), et, au moment d'être tournée, se retire en se couvrant de deux pelotons commandés par les lieutenants Schlesinger et Schilgen, qui firent assez bonne contenance.

Cette compagnie repassa le pont neuf.

La lutte à la gauche (Terrain de manœuvres). — Du côté du Terrain de manœuvres, vers le chemin de fer, la 7e compagnie, baron de Rosen, tenait en échec l'avant-garde de la brigade Pouget : c'était un bataillon du 8e de ligne qui, lancé sur le chemin de fer même, se déploya en tirailleurs.

Cette ligne de tireurs, nombreuse et pressante s'avança, ouvrant le feu à 1.000 mètres ; elle franchit le ravin qui couvre le champ de manœuvres.

Un bataillon français, s'engageant dans la forêt communale, dessinait en même temps un mouvement tournant à gauche du chemin de fer.

Ce bataillon fut salué par les salves de la 10e compagnie du 69e régiment prussien.

Cette compagnie, placée de l'autre côté de la Sarre, à Malstatt, gêna fort notre bataillon qui ne pouvait la joindre, étant séparé par la rivière.

Ce bataillon français est un instant arrêté ; l'autre bataillon de tirailleurs,

qui attaquait de face, est assailli par un feu bien nourri à sa sortie du ravin qu'il était obligé de franchir; il est un instant maintenu à trois cents mètres des faubourgs, dans lesquels la compagnie prussienne est embusquée sans péril, sous les murs des maisons.

Le capitaine prussien de Rosen tient bon, quoiqu'on l'invite de la part du général à être prudent; il ne bat pas encore en retraite; enfin il va être tourné et on lui intime l'ordre formel de reculer.

Il se replie; mais le lieutenant Goldschmidt couvre ce mouvement avec un peloton de tireurs de la compagnie, et on le voit s'arrêter trois fois pour faire face aux plus ardents de nos tirailleurs, qui, lancés à corps perdu, s'engageaient trop.

Trois fois même cette poignée de Français aventurés fut chargée et contenue.

En ce moment, le général comte Gneisenau donne ordre d'avancer au 2e bataillon du 40e, qui était en réserve à Raschpfühl; il fait mettre quatre pièces en batterie, occupe la gare du côté de la Sarre et, avec une compagnie, la 11e, il couvre les ponts jusqu'à midi pour recueillir tous les traînards et les blessés.

Les premiers coups de mitrailleuses. — La lutte finit par un combat d'artillerie qui, d'une rive à l'autre de la rivière, dura une heure sans résultat; les Prussiens évacuèrent la ville à deux heures, sous le feu de nos obus.

En ce moment une batterie de mitrailleuses qui enfilait le viaduc du chemin de fer balaya quelques groupes, et de ce fait l'on conçut en cette arme un espoir qui fut mal justifié depuis.

Vers le soir seulement nous occupions la ville.

La démonstration de Bazaine à Vallenken et du général de Failly à Sarreguemines n'avait produit aucun incident.

Tel fut ce combat, que l'on aurait dû mentionner comme une escarmouche sans importance, et qui fut annoncé et décrit comme une victoire importante par le gouvernement français.

Les rapports et la dépêche de Napoléon III.— On lit dans le rapport officiel :

« Soutenu par un bataillon du 10e de ligne et par une compagnie du génie, aidé par le mouvement tournant du colonel Maugin, qui, avec le reste du 67e et avec le 66e, descendait sur sa gauche, le lieutenant-colonel Thibaudin put enlever le village de Saint-Arnual et le faire occuper; puis les bataillons du 67e abordèrent avec un grand élan les pentes du mamelon de Saint-Arnual et vinrent s'établir sur le couronnement, en face de Sarrebruck. Le 66e, avec non moins de résolution, s'emparait des hauteurs jusqu'au champ de manœuvres, chassant successivement l'ennemi de toutes ses positions. »

Ainsi le gouvernement prenait soin lui-même de montrer la disproportion de nos forces par une énumération de nos bataillons; il croyait donner de

l'importance à l'affaire; il ne faisait que constater combien le succès était facile à obtenir.

On exagérait fort l'effet des mitrailleuses, et le rapport contient cette phrase :

« La batterie de 12 de la réserve vint, *par mon ordre*, appuyer le feu de la batterie du champ de manœuvres, et, en dernier lieu, la batterie de mitrailleuses de la 2e division jeta un désordre complet au milieu *des colonnes d'infanterie*, qui évacuèrent la ville. »

Pour rétablir la vérité, il suffit à la Prusse de publier le bulletin de ses pertes : 8 morts, 4 officiers blessés, 64 hommes hors de combat, 7 prisonniers.

L'état-major prussien publia en outre le récit exact de cette affaire, et la réaction qui se fit contre nous, en raison des forfanteries de notre gouvernement, fut à la fois soudaine et violente.

L'effet cherché fut manqué.

Une dépêche de l'empereur, relativement au jeune prince, produisit en Europe et en France la plus déplorable impression.

La voici :

« Louis vient de recevoir le baptême du feu : il a été admirable de sang-froid et n'a été nullement impressionné. *On aurait dit qu'il se promenait au bois de Boulogne.* Il a ramassé une balle qui est tombée près de lui. Il y avait des soldats qui pleuraient en le voyant si calme. »

Paris, si fin, si sceptique, ne crut pas un mot de cette farce ; lorsque le danger devint grave, on renvoya le prince à l'impératrice, et l'on vit alors qu'à Sarrebruck il ne s'agissait que d'escamoter la victoire et de simuler le péril pour faire à l'enfant une gloire précoce.

Triste farce !

Et si mal conçue !

Qui pouvait croire à l'*admirable sang-froid* d'un enfant, quand de vieux généraux ont toujours le cœur serré au début d'une bataille?

Et la balle ramassée ! et les soldats qui pleuraient !

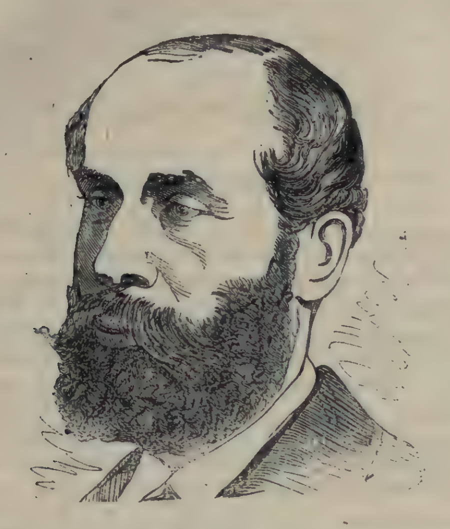
De pareils traits sont la marque indélébile du mensonge ; personne ne s'y trompa. Cette dépêche avait un parfum de charlatanisme, une *odor sui generis* qui en trahissait l'origine ; ce qui fit dire à un familier resté à Paris : « Elle est du cru de l'empereur ! Il faut l'arranger ; personne n'y croirait. »

Et l'on supprima la phrase où Napoléon annonçait qu'au milieu des obus, des balles, des morts et des blessés, son fils semblait être aussi tranquille, aussi indifférent qu'à la promenade.

L'opinion publique en France et en Europe. — Mais, malgré cette précaution, il n'y eut qu'un cri de protestation.

L'armée s'indignait surtout : toute cette fantasmagorie lui déplaisait souverainement.

Le soldat qui risque sa vie est sérieux ; les vantardises lui sont odieuses ; tout ce qui sent le mensonge lui répugne ; un chef hâbleur perd sa confiance.



M. de Stolz.

Et le lendemain de cette affaire on accueillait dans les bivacs la lecture de ce bulletin par des mots méprisants : Blagueurs ! disaient les soldats ; Farceurs ! murmuraient les officiers.

La confiance s'envolait dans ces exclamations.

Nous avions eu 6 hommes morts et 69 blessés.

Le lendemain on évacuait ces positions conquises...

Et l'Europe de rire !

La France allait pleurer, car le 4 août, à quarante-huit heures de là, les Prussiens allaient nous montrer, à Wissembourg, comment on écrase un détachement, quand on se mêle de l'aborder avec des forces supérieures.

Mais là nos soldats devaient déployer une intrépidité qui jette une gloire immortelle sur cette défaite.

Leur bravoure fut incomparable, et l'on ne saurait lui égaler la solidité dont les Prussiens firent preuve à Sarrebruck.

Ceux-ci firent métier de bons militaires dans ce combat ; à Wissembourg, nos soldats luttèrent en héros.

CHAPITRE XV

SPIKEREN-FORBACH

PRÉLIMINAIRES

Sarrebruck, prélude de Spikeren-Forbach. — Les mensonges de l'ennemi. — La réponse du général Frossard aux calomnies prussiennes. — M. de Gasparin et le *Journal de Genève*. — Conduite des Français à l'égard de Sarrebruck. — Situation de l'aile gauche de l'armée pendant que l'aile droite est battue à Wœrth-Freschwiller-Reichshoffen. — Les mêmes fautes sont commises à Forbach et à Freschwiller. — Les erreurs et les tergiversations de l'état-major général. — Bazaine est nommé au commandement en chef des trois corps de l'aile gauche. — Position des différents corps. — Portrait du général Frossard. — Sa conduite en Crimée. — L'historien républicain doit être juste envers tous, amis ou ennemis. — Rectification de la position le 5 août au soir. — Le général Frossard ne mérite pas les reproches qu'on lui adressa après Forbach : ils doivent retomber sur d'autres que lui. — Conduite du maréchal Bazaine avant la bataille. — Marche de la division Montaudon. — Singulière inaction du général Castagny. — Les lenteurs du général Metman. — Motifs que l'opinion publique et même de graves autorités ont attribués à la conduite du maréchal Bazaine à Forbach. — Réflexions sur le rôle des généraux divisionnaires dans une bataille. — Projet de retraite sur Calenbronn pour le 7 au soir. — L'attaque de l'ennemi le fait échouer. — Pourquoi les Prussiens devancèrent d'un jour l'attaque projetée pour le 7 août : leur plan général. — Résumé des opérations de la Ire et de la IIIe armée allemande.

Une protestation du général Frossard. — Le jour même où Mac-Mahon, à notre aile droite, était vaincu à Freschwiller, le malheureux combat de Forbach-Spikeren forçait toute notre aile gauche à rétrograder sur Metz ; ces deux affaires, engagées le 6 août, déterminèrent la retraite de toute l'armée.

La bataille de Freschwiller avait été précédée de l'échec de Wissembourg ; le combat de Spikeren avait eu pour prélude, le 2 août, la prise de Sarrebruck, que nous avons racontée.

Avant de reprendre le récit des événements qui se passèrent à l'aile gauche depuis cette date, nous devons enregistrer une énergique protestation du général Frossard contre une odieuse invention de l'ennemi.

Les Prussiens, frappés par l'énergie de certains blâmes contre d'inutiles bombardements, essayèrent de donner le change à l'opinion.

Ils affirmèrent que nous avions incendié Sarrebruck.

Voici comment le général Frossard répond à ces mensongères accusations :

« On a accusé, dit-il, le commandant du 2e corps d'un prétendu bombardement de Sarrebruck. Ce reproche, formulé d'abord dans des télégrammes officiels prussiens, s'est trouvé reproduit dans plusieurs publications. Un journal, organe officiel de l'administration allemande à Versailles, répondant à une circulaire du ministre français des affaires étrangères, s'est permis de dire :

«... M. de Chaudordy parle d'un procédé unique dans l'histoire, du bombar-
« dement des villes ouvertes. Il est à la connaissance de tout le monde que
« l'armée française a commencé la campagne en bombardant Sarrebruck... »

Dans un autre numéro de ce même journal (1), on lit : « Sarrebruck, ville « ouverte et sans défense, a été brûlée de gaieté de cœur. »

« Un Français même, M. de Gasparin, dans un de ses articles insérés au *Journal de Genève* (2), excusant en quelque sorte les procédés des armées allemandes en matière d'incendies, s'est exprimé ainsi : « La guerre est la « guerre... ; nous-mêmes, si nous avions réussi, n'aurions-nous pas fait comme « eux?... Quant au bombardement, nous avions emporté des bombes et des « obus. *Après nous en être servis à Sarrebruck*, nous comptions bien, je pense, « nous en servir contre Coblentz et Rastadt (3). »

« Eh bien! en ce qui concerne Sarrebruck, toutes ces allégations sont absolument contraires à la vérité. Cette ville n'a été ni bombardée, ni brûlée, ni même menacée du feu. Le général Frossard a été pendant quatre jours (du 2 au 5 août) maître de Sarrebruck. Il a fait tirer sur la gare du chemin de fer, sur des colonnes ou des voitures en retraite; il a fait canonner en dehors de la ville, aux abords de la gare, des convois de troupes ou de matériel qui, la nuit, essayaient de se servir encore de la voie ferrée; mais pas un obus n'a été tiré sur la ville elle-même, quoiqu'il eût été dit au général que des habitants et en particulier des membres de la société de tir avaient pris une part active au combat du 2, en faisant feu sur nos troupes (4). Il ne voulut même pas frapper cette ville d'impôts ni de réquisitions quelconques. Ayant fait appeler sur la place publique, au milieu de la foule, le bourgmestre un peu ému, le général le rassura, lui dit que tout serait respecté dans sa ville, que la discipline la plus rigoureuse serait observée, et c'est ce qui fut fait. En agissant ainsi, le commandant du 2e corps français voulait marquer ce que doit être la guerre vis-à-vis des populations en pays civilisés. Il devait croire que son exemple serait suivi par nos ennemis, s'ils pénétraient en France.

« Cette réserve n'a pas été imitée par eux. Nous laissons aux Allemands la responsabilité de leurs actes et nous ne regrettons point de n'avoir pas fait ce que nous condamnons dans leur conduite. Si, depuis, nous avions pu éprouver des regrets à cet égard, c'eût été peut-être le jour où nous avons vu incendier tous ces villages inoffensifs autour de Metz, et notamment le village et même l'église de Peltre, qu'ils voulaient sans doute punir de l'échec que leur y avait fait subir le général Lapasset du 2e corps, le 27 septembre. Il nous semble pourtant qu'avec un peu de réflexion les Prussiens se seraient montrés plus modérés. La fortune des armes étant changeante, il y a toujours péril à créer de mauvais précédents. »

Le démenti est clair, formel et sincère.

(1) N° du 14 janvier 1871 (*Moniteur officiel* du département de Seine-et-Oise).

(2) N° du 15 décembre 1870 (*Journal de Genève*).

(3) Sarrebruck est une ville ouverte; Coblentz et Rastadt sont des places fortes.

(4) Le général Frossard a en main une lettre du bourgmestre de Saint-Jean-Sarrebruck (rive droite), qui, de lui-même et allant au-devant des récriminations à cet égard, défend ses administrés de toute participation au combat du 2.

Situation de l'aile gauche. — Cette rectification faite, nous allons apprécier la situation de l'aile gauche.

Par la configuration même du terrain, l'armée française se trouvait dès le début partagée en deux groupes : l'une au delà des Vosges, sur le versant est de la chaîne (corps de Mac-Mahon) ; l'autre sur le versant ouest ; c'était l'aile gauche, dont les trois corps furent bientôt placés sous le commandement de Bazaine.

Nous avons tout dit sur les événements douloureux qui amenèrent la défaite de Mac-Mahon ; nous avons vu de Failly mis trop tard sous ses ordres ; nous avons expliqué comment ce dernier général ne sut pas courir au canon et comment il faut admettre pour lui cette circonstance atténuante que les ordres du maréchal ne furent point assez pressants, tandis que, d'autre part, les instructions de l'état-major général prescrivaient à de Failly de couvrir Bitche.

Nous n'avons donc plus à revenir sur ce qui se passa sur le versant est des Vosges.

A l'aile gauche, les mêmes fautes furent commises qu'à l'aile droite :

Même dissémination ;

Même incertitude dans l'organisation du commandement ;

Même écrasement d'un seul corps, laissé seul aux prises avec des forces disproportionnées ;

Même conduite de Bazaine envers Frossard que celle de de Failly envers Mac-Mahon, avec cette circonstance aggravante que Bazaine, qui était le supérieur de Frossard, se trouvait plus libre de son action ;

Même ingérence du quartier général dans les ordres donnés à des chefs de corps qui relevaient d'un général en chef ;

Même terrain, bois semblables, pareils mouvements tournants.

Cette aile gauche s'étendait de Sarreguemines à Sierck ; mais cette ligne fut plusieurs fois modifiée.

Sierck, pour nous, marquait l'extrémité gauche de notre développement. Le lecteur remarquera que cette localité est en face de Sarrelouis.

Réduits à garder la défensive, comme nous l'avons expliqué, l'empereur et son quartier général se demandaient sur quel point l'ennemi se porterait.

Par malheur, les préoccupations de notre état-major général furent toujours attirées vers Sarrelouis ; comme l'on redoutait une attaque de ce côté et un mouvement sur Metz par cette direction, on ne se résigna jamais à une concentration qui eût été indispensable.

Ce fut la grande faute stratégique de cette période de la campagne.

Rien n'était plus invraisemblable, plus en dehors des règles et de la prudence, qu'une attaque par les Prussiens de ce côté.

Ils concentraient, non loin de Sarrelouis, il est vrai, les 80.000 hommes de leur première armée.

Mais comment supposer que cette force, relativement faible, s'engagerait dans une marche contre Metz, s'éloignant ainsi des autres armées, risquant



Les dragons à la bataille de Forbach (Dernière heure).

d'être accablée par la garde, les trois corps de notre gauche et au besoin encore par le 5e corps de Failly?

Il y avait toute présomption de croire que cette armée s'étendrait au contraire vers sa droite, sur Sarrebruck, pour se relier au centre ennemi.

L'aveuglement de Napoléon III et de son conseil fut poussé à ce point que l'on médita sur Sarrelouis une offensive pour se dégager de ces préoccupations sans fondement.

Puis bientôt on crut à une attaque de 40.000 Prussiens, comme nous l'avons dit dans un des précédents chapitres.

On renonça à la reconnaissance et l'on ne fut point attaqué par ces 40.000 hommes.

On fit faire divers mouvements inutiles, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, pour parer à ces craintes ou à ces espérances imaginaires.

Car, si l'on redoutait le mouvement tournant de la première armée, on désirait être attaqué de front par un de ses détachements.

Rendons cette justice au général Frossard, qu'il n'admit ni l'une ni l'autre de ces éventualités : il explique clairement sa façon de penser à ce sujet. « Nous avouons, dit-il, n'avoir pas compris qu'on ait pu croire à des opérations sérieuses venant directement de la vallée de la basse Moselle et ayant pour base Trèves, qui n'est pas relié au Rhin par une voie de fer. Sans doute il fallait bien que le corps prussien qui s'était concentré à Trèves (le 7e) sortît de cette ville pour venir se joindre aux autres corps allemands ; et il n'avait, pour faire sa jonction, d'autre voie rapide que le chemin de fer de Trèves à Sarrebruck par Sarrelouis. Mais supposer que ce corps s'arrêterait en route, soit pour marcher sur Thionville, soit pour déboucher de Sarrelouis contre notre gauche et faire une invasion de notre territoire, isolément, pour son propre compte, c'était assurément se tromper et oublier que nos ennemis ont pour règle de n'agir que par armées concentrées.

« Si nous insistons sur ce point, c'est parce que l'erreur dans laquelle on fut à cet égard a été extrêmement préjudiciable à nos affaires, en empêchant la concentration des 2e, 3e et 4e corps en une armée, du 3 au 5 août, disposition qui eût bien changé la face des choses dans la journée du 6. »

Jusqu'au 5 août, toutes les dispositions furent ordonnées par le quartier général.

Bazaine est nommé au commandement en chef des trois corps de l'aile gauche. — Le 4 août au soir, l'échec de Wissembourg étant connu, l'empereur se décidait, nous l'avons dit précédemment, à diviser nos forces en deux groupes.

Mac-Mahon était investi du commandement des 5e, 1er et partie du 7e corps.

Bazaine était nommé au commandement des 2e, 3e et 4e corps.

Malheureusement, nous l'avons vu, ce n'était pas une mesure nette, franche, absolue.

On ne constituait pas d'état-major général pour chacune de ces armées ; on laissait aux généraux en chef le commandement direct de leur corps particu-

lier ; ils n'exerçaient leur autorité qu'éventuellement, en cas d'événements militaires.

Cette fausse position laissait aux généraux qui commanderaient mal et à ceux qui n'obéiraient pas la possibilité de présenter comme excuse à leurs fautes le peu de latitude qu'on leur accordait, l'incertitude où ils étaient placés.

Aussi l'opinion publique n'aurait-elle jamais accusé de Failly de mauvaise volonté à Freschwiller, s'il ne s'était montré par la suite d'une négligence et d'une incapacité notoires à Beaumont ; et si Bazaine avait fait son devoir à Metz, on n'aurait pas prétendu qu'il avait trahi à Spikeren.

Nous discuterons plus tard à fond ces questions.

Toujours est-il que Bazaine, déjà supérieur aux deux autres chefs de corps parce qu'il était maréchal, fut officiellement averti qu'il exercerait le commandement en chef, à de certaines conditions, à partir du 5.

La situation fut établie à cette date, en vertu de l'ordre général suivant, que le commandant du 2e corps reçut par voie télégraphique :

« Par ordre de l'empereur, à dater de ce jour, les 2e, 3e et 4e corps d'armée « sont placés, en ce qui concerne les opérations militaires, sous les ordres « directs du maréchal Bazaine, et les 1er, 5e et 7e corps sous ceux du maréchal « de Mac-Mahon. »

Dès le soir, le maréchal faisait acte de commandement en confirmant la dépêche précitée et en se faisant donner par les 2e et 4e corps la situation d'emplacements et d'effectifs de leurs divisions, ainsi que les renseignements recueillis sur l'ennemi. Le général Frossard lui fit connaître en même temps le mouvement qu'il allait opérer en arrière de sa position de Sarrebruck.

Positions de l'aile gauche au moment où Bazaine prenait le commandement. — Le 5 au matin, avant la nomination de Bazaine, une demi-concentration, mesure incomplète, avait été opérée.

Le 4e corps (Ladmirault) s'était rapproché de Boulay, et il campait aux environs ; le 2e corps (Frossard) était à Sarrebruck, avec une division à Forbach ; une autre à Sarreguemines ; le 3e corps (Bazaine), en réserve, s'étendait de Saint-Avold à Puttelange.

La garde était sous Metz, à Courcelles, beaucoup trop éloignée.

Le général Frossard jugeait très-sainement cette concentration insuffisante : il était inquiet de se trouver en flèche à Sarrebruck, exposé à des attaques de flanc.

Il a expliqué ainsi ses appréhensions et les changements de position qu'il obtint ensuite :

« L'ensemble de ces mouvements, dit-il, n'était pas encore une concentration. Nous croyons qu'il eût fallu, en se dégageant nettement des préoccupations que donnait Sarrelouis, faire appuyer aussi vers l'est tout ou partie du 4e corps, le porter avec le 3e en avant de la ligne des nouveaux campements de ce dernier, de façon à occuper la belle ligne de bataille, le centre à Calen-

bronn, puis faire rétrograder sur cette position le 2e corps, et y attendre l'ennemi à l'état d'armée concentrée forte de 9 à 10.000 hommes.

« Cette disposition d'ensemble nous eût assuré de grands avantages. On dut regretter, deux jours après, de ne l'avoir pas prise.

« La position, un peu en l'air, du 2e corps ne laissait pas cependant de préoccuper l'état-major général. Ce corps se trouvait, en effet, au sommet d'un triangle assez facile à pénétrer par ses deux côtés. Le 5, à sept heures du matin, le général Frossard reçoit du maréchal Lebœuf cette dépêche :

« Donnez-moi de vos nouvelles. » A ce moment, la situation était nette pour le général : la première armée prussienne (7e et 8e corps) entourait Sarrebruck à des distances de 8 à 12 kilomètres. Déjà aussi la division de cavalerie Rheinbaben du 3e corps était à proximité de la ville. Les reconnaissances, les renseignements ne laissaient aucun doute (1). Aussi le général Frossard répond-il immédiatement : « La nuit a été calme ; j'ai reporté une brigade en arrière de ma « gauche à Forbach, et une brigade en arrière de ma droite à Spikeren, avec « cinq escadrons. J'ai envoyé un escadron à Sarreguemines. Je ne fais rien sur « ma position avancée. J'y suis un peu en flèche : le 2e corps serait beaucoup « mieux sur les plateaux, de Forbach à Sarreguemines, en gardant Forbach. « L'empereur juge-t-il que je doive me reporter là suivant les circonstances ? »

« Deux heures après, le commandant du 2e corps recevait du major général la dépêche télégraphique suivante :

« Metz, 5 août, 9 h. 10 m. du matin.

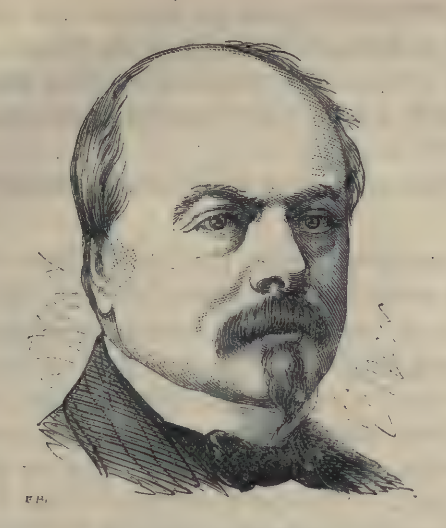
« En réponse à votre télégramme, l'empereur décide que vous reporterez « votre quartier général à Forbach, vous laissant libre de disposer vos divi- « sions en les concentrant autour de vous, de manière à mettre votre quartier « général à Saint-Avold, dès que l'ordre vous en sera donné par l'empereur. »

« Cet ordre n'était pas de nature à nous éclairer beaucoup sur ce qu'il y aurait à faire ultérieurement. Nous ne comprenions pas bien la marche rétrograde jusqu'à Saint-Avold. Pensait-on déjà à une concentration sur Metz ? Quoi qu'il en soit, l'exécution de l'ordre devait avoir lieu le 6 au matin. C'était un peu tard ; la marche pouvait être inquiétée, pendant le jour, par l'ennemi, dont les mouvements de convergence sur Sarrebruck s'accentuaient de plus en plus. Le 2e corps étant exposé à une attaque imminente et pouvant être tourné à la fois par ses deux ailes, auxquelles on n'avait donné quelque appui qu'en dégarnissant le front, le général Frossard résolut d'effectuer dans la soirée même son changement de position en arrière, lequel n'était que de quelques kilomètres. Il réunit ses généraux de division et leur donna des instructions en conséquence. »

A ce moment, Bazaine allait recevoir le commandement.

Portrait du général Frossard. — Quelles que soient les préventions et les

(1) Les relations allemandes sont parfaitement d'accord avec nous sur ce point.



M. le colonel von Estens.

haines, il faut reconnaître que le général Frossard fit preuve en cette circonstance d'initiative et d'énergie.

Il osa prendre sur lui l'initiative d'un mouvement; il reculait autant qu'il pouvait vers ce beau champ de bataille de Calenbronn qu'il avait désigné, plusieurs années auparavant, comme la meilleure position défensive de cette région.

Il montrait de la science, de la décision et du coup d'œil.

Par malheur pour lui, précepteur du prince impérial, il était peu en faveur dans l'opinion publique, précisément parce qu'il était trop en faveur à la cour.

Peu aimé, peu aimable, brusque d'allures, raide, gourmé, il s'était fait de nombreux ennemis.

On le trouvait maladroit dans son attitude, pédant dans ses façons de faire la leçon à son élève et à ses inférieurs. Le soldat ne le comprenait pas et se moquait de lui : l'armée française adore la bonhomie et la rondeur chez les chefs, qualités dont le général est dépourvu. Il avait excité l'impitoyable verve des zouaves, dans les tranchées sous Sébastopol, par sa manière de porter la tête et de donner de la férule sèchement à tout le monde : les troupiers frondeurs avaient baptisé le général du sobriquet de *Faux-col-de-fer*. Les courtisans avaient pris en grippe le précepteur du prince, qu'ils jugeaient trop sévère ; son honnêteté, sa dignité un peu trop affectée, étaient un thème à calembours pour les meneurs de cotillons des soirées de l'impératrice.

Les fonctionnaires civils avaient été outrés de la morgue militaire du général et on daubait sur lui à outrance.

Des généraux courtisans, qui ne le valaient pas et le jalousaient, s'ingé-

niaient à lui trouver des ridicules dont ils alimentaient la malignité publique.

Et cependant c'est un homme de science et de valeur : en Crimée, comme froide bravoure, il ne le cédait à personne. Il avait de plus ce courage civique de rester fièrement fidèle à ses devoirs d'amitié ; il avait un culte pour l'austère Cavaignac, et il ne s'en cacha jamais.

On lui doit d'excellentes mesures et de bonnes méthodes pendant le siége de Crimée.

A Spikeren, il fit tout ce qu'il était possible de faire ; nous le prouverons.

Nous savons bien, en écrivant ces lignes, que nous heurtons l'opinion établie ; nous nous devons la vérité à tous ; nous nous sommes juré, précisément parce que nous sommes républicains, de faire preuve d'une impartialité absolue, même à l'égard de nos adversaires politiques. Nous dirons sur les coupables toute notre pensée ; nous n'hésiterons jamais devant une réhabilitation, si difficile, nous pouvons même dire, si pénible que soit la tâche.

Rectification de la position le 5 août au soir. — Le général Frossard, nous l'avons vu, avait donc reculé le 5 août au soir sur les hauteurs de Spikeren, évacuant Sarrebruck. Il avait rappelé la division Lapasset de Sarreguemines, où la division Montaudon du 5e corps allait la remplacer.

Sous sa main il avait donc tout son 2e corps. Bazaine, de Sarreguemines, de Puttelange, de Saint-Avold, pouvait soutenir Frossard : il formait réserve.

Le corps Ladmirault pouvait détacher, aux premiers coups de canon, la division Lorencez, qui, en cinq heures, serait arrivée à Forbach, bientôt soutenue par le reste de son corps (4e).

Aucun de ces renforts ne fut envoyé.

Donc, Sarrebruck évacué, le 2e corps en flèche sur les hauteurs de Spikeren, le 3e corps à distance de vingt ou trente kilomètres sur le flanc droit et en arrière, le 4e corps sur le flanc gauche et en arrière, à distance de 16 à 25 kilomètres, telle était la situation le 5 août au soir.

Reproches injustes adressés à Frossard. — Le général Frossard, qui fut accusé depuis d'avoir à tort évacué Sarrebruck, le fit par ordre : il devança l'ordre, il est vrai, mais il eut raison.

Du moment où, en principe, la retraite était décidée, ne valait-il pas mieux l'opérer le 5 au soir, l'ennemi absent, que le 6 au matin, l'ennemi arrivant ?

Spikeren, du reste, était un meilleur champ de bataille que Sarrebruck et le Winterberg.

Refoulés de là, nous aurions eu à nous entasser, sous le feu ennemi, dans des ravins en entonnoir pour gagner Spikeren.

Tout au contraire, ce fut l'ennemi qui dut descendre dans ces creux pour venir à nous.

De plus, en reculant vers Forbach et Spikeren, on rendait moins dangereux les mouvements tournants ; on risquait moins d'avoir la retraite coupée.

Et l'on verra que 18.000 Prussiens tentaient de s'établir, vers la gauche, sur notre ligne de retraite.

Toutes ces considérations justifient parfaitement la mesure prise par le général.

D'autre part, il a été accusé d'avoir laissé ses soldats se battre, sans paraître sur le terrain et sans s'exposer.

Le passé du général Frossard ne permettrait pas d'expliquer cette absence par la crainte de la mort ; il serait, du reste, assez difficile, croyons-nous, de trouver un général de ce rang lâche à ce point.

On se bronze au métier d'ingénieur, tel que l'a fait le général ; la bravoure devient habitude et seconde nature.

En Crimée, il ne se passait guère de jour ou de nuit que le général ne s'exposât aux boulets.

Faut-il penser qu'il abandonnait ses soldats par insouciance ou par calcul ?

On ne saurait admettre qu'un général se soit oublié à ce point, ou qu'il se soit ruiné dans l'esprit public de parti pris.

Dans l'entraînement du premier moment, des officiers et des soldats, puis des correspondants de journaux, formulèrent ces accusations.

On ne calculait pas sur les nécessités rigoureuses du commandement.

Un général doit choisir une place de bataille qui lui permette de surveiller toute sa ligne, et il doit y rester pour recevoir les nouvelles.

Il n'aurait que faire de cavalcader d'un point à un autre, de déployer une vaillance inutile, de faire métier de sabreur.

C'est affaire aux colonels, aux généraux en sous-ordre, d'enlever la troupe quand il le faut ; encore un chef ne doit-il jamais se prodiguer qu'à bon escient.

Le général Frossard explique parfaitement pourquoi et comment il choisit Forbach pour son quartier général pendant la bataille.

« Pendant une grande partie de la journée, écrit-il dans son rapport, le général Frossard s'était tenu en arrière de sa gauche, à proximité de sa division de réserve, du télégraphe, de l'arrivée possible des secours. D'incessantes relations avec ses deux ailes, qui ne communiquaient l'une avec l'autre que par le point où il se trouvait, l'avaient mis en mesure de répartir suivant les besoins son insuffisante réserve. »

Nous ne croyons pas qu'il y eût place ailleurs qu'à Forbach pour le général : et de plus, c'est près de là, sur la gauche, que le mouvement tournant des Prussiens était dangereux ; il fallait le surveiller attentivement.

Ce point éclairci, nous avons à expliquer comment les divisions de Bazaine n'arrivèrent pas en ligne pour soutenir le 2e corps.

Nous croyons devoir élucider toutes ces questions avant le récit de l'affaire.

Conduite du maréchal Bazaine pendant la bataille. Explication du général Frossard. — Lors de la défaite de Spikeren, personne, excepté dans l'entourage de l'empereur, n'accusa le maréchal Bazaine ; on fit retomber le poids de

la défaite sur le général Frossard, et l'on prétendit même que, pour gagner seul la bataille, il avait refusé d'accepter le concours de Bazaine.

Le général ayant subi l'accusation, il lui appartient de se défendre.

Il a expliqué toute sa conduite et il a réfuté victorieusement, selon nous, les assertions mensongères dirigées contre son honneur.

Il pose d'abord la question ainsi dans une note :

« Quelques brochures, dit-il, traitant un peu légèrement des opérations de la campagne, ont avancé que le commandant du 2e corps avait préféré ne pas accepter les secours qui lui étaient offerts par le 3e. Cette allégation est puérile. Que ceux qui ont pu y ajouter foi veuillent bien lire attentivement ce que nous allons écrire. D'ailleurs il y avait là, non pas deux collègues, mais un chef et son inférieur. Le chef ne pouvait avoir à faire une *offre* de concours, et l'inférieur n'aurait pas eu la faculté d'*accepter* ou de *refuser*.

« Dans une dépêche officielle émanant de notre état-major général à Metz, il était dit que le général Frossard avait eu le concours de deux divisions du 3e corps. Cette erreur, reproduite par des écrivains allemands, a été, il est vrai, pleinement reconnue plus tard. On avait confondu l'ordre donné avec l'exécution de cet ordre.

« Un écrit, auquel est attribuée une haute origine, présente l'observation suivante sur le combat soutenu par le 2e corps à Spikeren, le 6 août : « ... Bien « que le résultat de cet engagement n'ait pas été favorable, on peut affirmer « que, si les deux divisions qui étaient en mesure de soutenir le général Fros- « sard avaient exécuté *plus promptement* les ordres qu'elles avaient reçus du « maréchal Bazaine, nous aurions ce jour-là remporté la victoire. » Il appartient au maréchal Bazaine d'apprécier si, dans cette circonstance, ses ordres ont été exécutés plus ou moins promptement, non pas par *deux*, mais par *trois* divisions du 3e corps. »

Voici maintenant les preuves que, loin de repousser le concours de Bazaine, le général Frossard l'a réclamé.

La série de télégrammes que l'on va lire ne laisse sur ce point aucun doute.

Dès les premiers coups de canon, le général Frossard se hâte d'informer le maréchal Bazaine à Saint-Avold. Il lui télégraphie ceci :

« 6 août, 9 h. 10 m. matin.

« J'entends le canon à mes avant-postes et je vais m'y porter. Ne serait-il « pas bien que la division Montaudon envoyât de Sarreguemines une brigade « vers Grossbliederstroff, et que la division Decaen se portât en avant vers « Merlebach et Rosbruck ? »

A dix heures du matin, seconde dépêche.

Le général dit dans sa défense :

« Dès dix heures du matin, le général commandant le 2e corps avait informé le maréchal Bazaine que c'était une bataille qui s'engageait, qu'il n'y avait pas à en douter. Le maréchal, qui se tenait à Saint-Avold pour être au centre de ses corps d'armée, répond à la fois à cette dépêche et à la précédente :



N° 3
Landau
Insheim
Rohrbach
Rulzheim
Rheizabern
Langenkandel
Bergzabern
Bollenborn
Billigheim
Barbeloth
Minfeld
Schaidt
Bobenthal
La Lauter
Sweigen
Altenstadt
Wissembourg
Le Geisberg
Forêt du Bienwalt
Wooghauser
Bienwaldsmuhle
Lauterbourg
Pfortz
Riedseltz
Schlethal
La Lauter
Le Rhin
Marche du IIe Corps bavarois
Ve Corps
XIe Corps
Colonne Rex
Colonne Bothmer
St Remy
Corps Werder
LÉGENDE
Marche du IIe Corps Bav.
" de son détt latéral de droite
" du Ier Corps Bav.
Chemin de fer
Légende
Marche du Corps Werder
" " XIe Corps
" " Ve "
" de la Colne Rex
" " " Bothmer

« Saint-Avold, 6 août, 11 h. 15 m. du matin.

« Quoique j'aie peu de monde sous la main pour garder la position de Saint-« Avold, je fais marcher la division Metman sur Macheren et Bening, la divi-« sion Castagny sur Farschwiller et Theding. Je ne puis faire plus; mais « comme vous avez vos trois divisions réunies, il me semble que celle qui est « à Œtingen peut très-bien envoyer une brigade et même plus sur Morsbrach « afin de surveiller Rosbruck, c'est-à-dire la route passant par Emersweiler et « Gross-Rossell, vers Sarrelouis. Notre ligne est malheureusement très-mince « par suite des dernières dispositions prises; et si ce mouvement est vraiment « aussi sérieux, nous ferons bien de nous concentrer sur la position de Calen-« bronn. Tenez-moi au courant. »

Le général Frossard se jugea trop engagé pour reculer sur Calenbronn : battre en retraite à ce moment où il espérait secours, renfort et victoire, eût été une faute.

Il aurait fallu abandonner, sans y être obligé, un immense matériel.

« Le maréchal Bazaine, continue le général Frossard, avait été tenu au courant des choses. Aux télégrammes que je lui adressais, le maréchal répondait par les deux dépêches successives suivantes :

« Saint-Avold, 2 h. soir.

« Je fais partir la division Montaudon pour Grossbliederstroff. La brigade « de dragons marche sur Forbach. »

« Saint-Avold, 2 h. 25 soir.

« Je vous ai déjà répondu que le général Montaudon partait pour Gross-« bliederstroff. »

Le général Frossard avait aussi réclamé des renforts de la division Metman.

« Pour hâter son arrivée, dit-il, il avait adressé, à quatre heures, une dépêche télégraphique très-instante au commandant de cette division. Il lui vint seulement la brigade de dragons du général de Juniac, annoncée par la dépêche précitée du maréchal Bazaine, et comme ce n'était pas de cavalerie que le général Frossard manquait, comme cette brigade encombrait la route, qu'il importait de tenir libre pour l'artillerie de réserve et le service des ambulances, il dut la faire rétrograder sur Bening. »

Toutes ces dépêches, tirées du rapport de Frossard et du corps du récit, doivent déjà porter un commencement de conviction dans l'esprit du lecteur; mais le général Frossard, poussant à fond sa démonstration, détaille les marches et contre-marches faites par les divisions dont il réclamait le concours.

Ces explications un peu longues du général n'en doivent pas moins être lues et méditées.

La question est grave et complexe.

Les généraux de division eux-mêmes sont engagés d'honneur dans cette

affaire, et il faut juger qui est coupable, de Frossard, de Bazaine, ou des divisionnaires de ce dernier.

Après avoir raconté toute la bataille, le général Frossard explique ainsi ce qui se passa dans les divisions envoyées à son aide par Bazaine :

« C'est le moment d'examiner, dit-il, comment mon corps d'armée fut réduit à ses propres forces dans cette journée.

« Nous l'avons exposé déjà, et les dépêches relatées ci-dessus l'ont fait voir, le maréchal Bazaine avait été tenu au courant des événements, conformément à ses ordres. Il nous télégraphiait encore à cinq heures du soir : « Donnez-moi des nouvelles pour me tranquilliser. » A nos renseignements qui, adressés à notre chef, équivalaient à des demandes instantes de renforts, répondaient les télégrammes suivants :

« Saint-Avold, 6 h. 6 soir.

« Je vous envoie un régiment par le chemin de fer. Le général Castagny « est en marche vers vous ; *il reçoit l'ordre de vous joindre.* Le général Mon- « taudon a quitté Sarreguemines à cinq heures, marchant sur Grossblieders- « troff. Le général Metman est à Bening. Vous avez dû recevoir la brigade de « dragons du général de Juniac. »

« Saint-Avold, 8 h. 6 soir.

« Je vous ai envoyé tout ce que j'ai pu. Je n'ai plus que trois régiments « pour garder la position de Saint-Avold. Définissez-moi bien les positions que « vous croirez devoir occuper. »

« Toutes ces dépêches établissent que le maréchal Bazaine avait donné l'ordre à trois divisionnaires du 3e corps de se porter à l'appui du 2e.

« Voyons comment les choses se sont passées.

« 1° A 9 heures 10 du matin, le général Frossard demande qu'une brigade de la division Montaudon soit envoyée de Sarreguemines sur Grossbliederstroff. Il y avait sept kilomètres à faire pour atteindre ce point, et même distance pour se porter à Spikeren, où combattait la division Laveaucoupet. Le maréchal fait savoir, par deux télégrammes, de 2 heures et 2 heures 25, que la division Montaudon part pour Grossbliederstroff. Il ne disait rien de plus, il est vrai ; mais le commandant du 2e corps comptait que cette division, une fois arrivée là, ne s'arrêterait pas et viendrait prendre part au combat. Une dépêche ultérieure du maréchal annonce qu'elle n'a quitté Sarreguemines que plus tard (1). Or, voici les faits d'après le *Journal des marches* de la division Montaudon : « A Sarreguemines, à midi, on entend une vive canonnade du côté de « Sarrebruck (2). A 3 heures, la division Montaudon reçoit du maréchal « Bazaine l'ordre de se porter sur Grossbliederstroff, pour appuyer la droite du

(1) Le sous-préfet de Sarreguemines, de son côté, nous télégraphiait ceci à 5 h. 20 minute : « La division Montaudon vient de se mettre en marche vers Grossbliederstroff. »

(2) Divers officiers disent qu'on entendait le canon vers 11 heures, et quelques-uns même dès 10 heures du matin.

« 2[e] corps engagée en avant de Forbach (1). la division part de Sarreguemines
« à 4 heures. A 7 heures, elle se forme sur le plateau de Roulhing et va prendre
« position un peu plus loin à gauche, sur le plateau de Calenbronn. Le géné-
« ral Montaudon reçoit là un officier d'état-major du 2[e] corps qui le cherchait ;
« mais comme il était trop tard pour se porter efficacement sur le champ de
« bataille, la division reste en position sans bivouaquer. Le général de divi-
« sion envoie un capitaine d'état-major avec celui du 2[e] carps pour prévenir
« à Forbach le général Frossard qu'il se mettait à sa disposition *pour le lende-*
« *main*. A minuit, ces deux officiers, qui n'ont pu arriver jusqu'à Forbach,
« reviennent et rendent compte que le 2[e] corps est en retraite sur Sarregue-
« mines. La division prend les armes et se porte, par une marche de nuit, sur
« Puttelange, où elle établit, de 9 à 10 heures du matin, son campement le 7. »

« Ainsi la division Montaudon, qui a reçu tard l'ordre qu'elle a attendu pour marcher au canon, n'est pas venue en aide au 2[e] corps.

« 2° La division Castagny était, comme on l'a dit, à Puttelange (16 kilomètres de Forbach). Vers 11 heures, elle entend distinctement une canonnade très-vive. Elle prend les armes et se met en marche de 11 heures et demie à midi, le 90[e] de ligne en tête, laissant le camp établi et ses sacs au camp. Après avoir fait cinq à six kilomètres dans une direction trop à droite, la division s'arrête et prend position. De là, n'entendant plus le canon, le général de Castagny ramène ses troupes à leur camp de Puttelange de 4 à 5 heures. A peine est-il rentré que la canonnade se fait entendre de nouveau. La division repart vers 6 heures, marchant droit, cette fois, sur Forbach. Elle était en route depuis une heure environ, lorsque le général de Castagny reçoit, par un officier du maréchal Bazaine, l'ordre de joindre le 2[e] corps et de se mettre sous le commandement du général Frossard. On continue la marche et on arrive à 9 heures en arrière de Folckling (4 kilomètres de Forbach). Le général de brigade Duplessis avec le 90[e] pousse jusqu'auprès de Forbach même. On apprend alors que le général Frossard s'est mis en retraite et se dirige sur Sarreguemines. La division, après être restée là quelque temps, rétrograde sur Puttelange et y regagne son camp au point du jour. A 4 heures du matin, le général de Castagny écrivait de Puttelange la lettre suivante au commandant du 2[e] corps :

« Mon général,

« Son Excellence le maréchal Bazaine m'avait mis sous votre commande-
« ment. Je n'ai pu me mettre en communication avec vous. Le général
« Metman m'a dit qu'il se dirigeait sur Sarreguemines, que tout le corps
« d'armée que vous commandez s'y dirigeait. Je suis revenu prendre mes sacs
« à Puttelange, et maintenant je marcherai sur Sarreguemines, me mettant
« en route vers les 9 heures, à moins que le maréchal Bazaine, à qui j'écris,
« ne me donne l'ordre de me porter sur un autre point. »

« Un ordre du maréchal, en effet, l'appela immédiatement sur Saint-Avold.

(1) La communication des ordres de Saint-Avold à Sarreguemines se faisait par le télégraphe.



M. le marquis de Pontorçon.

« Donc, pour cette division aussi, il y avait eu un retard bien regrettable dans la réception des ordres. Mais si le général commandant la division avait persisté dans la résolution qui l'avait porté vers nous, le matin, dès qu'il avait entendu notre canon, s'il n'y avait pas eu ce retour au camp qui a fait perdre une demi-journée, nul doute qu'il ne fût arrivé en temps opportun sur le champ de bataille, en devançant ainsi l'ordre formel qu'il a reçu le soir de rejoindre le 2e corps.

« Le général de Castagny dit qu'il n'a pu se mettre en communication avec le général Frossard. Rien n'était plus facile; il n'avait qu'à lui envoyer un officier, tout en continuant de marcher à son canon.

« 3° Quant à la division Metman, d'après les ordres du maréchal Bazaine, elle quitte Marienthal de 10 heures à midi pour se porter vers Bening (7 à 8 kilomètres). Elle était rendue à 3 *heures* avec son artillerie à l'embranchement du chemin de fer de Sarreguemines, près de Cocheren, à 6 kilomètres au plus de Forbach. Elle s'y arrête et attend. Elle entendait très-distinctement le canon depuis longtemps déjà. A 4 *heures et demie*, le commandant de cette division reçoit, du général Frossard, le télégramme suivant : « Si le général « Metman est encore à Bening, qu'il parte de suite pour Forbach. » Sa coopération, en effet, était vivement désirée. Une de ses brigades eût remplacé la brigade Valazé au retranchement de la route de Sarrelouis et eût arrêté le mouvement tournant qui détermina notre retraite. L'autre brigade, en se portant sur l'extrême gauche de notre ligne de Stiring, aurait permis aux généraux Vergé et Bataille de reprendre efficacement l'offensive sur ce point. Le général Metman se remet en marche à 6 *heures* et arrive à 9 *heures* près de Forbach. Il traverse cette ville, que nous venions d'évacuer pour faire retraite

sur les hauteurs et où les Prussiens n'avaient pas encore osé pénétrer. Apprenant, là, que le 2e corps se retirait sur Sarreguemines, il prend lui-même cette direction, et, après avoir parcouru quelques kilomètres, arrête ses troupes pour leur donner du repos; puis, au point du jour, il se dirige sur Puttelange.

« Cet officier général, pendant la journée, ne s'était pas mis en relation avec le commandant du 2e corps et ne lui avait aucunement manifesté sa présence à quelque distance de lui. Le *Journal des marches* de sa division mentionne la dépêche ci-dessus reçue à 4 heures et demie.

« 4° Enfin le maréchal Bazaine, dans son télégramme de 6 h. 6 du soir, parle d'un régiment qu'il envoyait de Saint-Avold à Forbach par la voie ferrée et dont le départ était annoncé par une dépêche spéciale. Ce régiment, débarqué du train avant d'arriver à la gare, que les Prussiens dominaient déjà par leur feu, fut obligé de rétrograder sur Saint-Avold.

« On le voit, le concours annoncé au commandant du 2e corps, *et demandé par lui avec instance*, lui fit défaut de tous côtés. »

Le doute n'est pas possible après la lecture de ce document!

Le général Frossard a tenu, dès le matin, le maréchal Bazaine au courant de sa situation : le maréchal, supérieur du général Frossard, son chef dès la veille, avait fait acte de commandement le 5 au soir; avisé qu'une bataille se livrait, il devait prendre toutes les dispositions nécessaires, sans attendre aucun appel de son inférieur.

Donc, prévenu à 9 heures, à 10 heures, supplié plus tard, le maréchal devait agir.

L'a-t-il fait?

Oui, en apparence; non, en réalité.

Le maréchal a donné, il est vrai, des ordres à ses divisionnaires de secourir Frossard, mais quand?

Trop tard, beaucoup trop tard.

A 9 heures, Frossard demande le concours de la division Montaudon; il le demande avec la réserve d'un inférieur qui ne peut même pas se permettre de donner un avis péremptoire.

La division Montaudon avait 14 kilomètres à faire seulement pour arriver à Spikeren.

Si elle était partie à 10 heures, elle aurait pu, bien menée, arriver à 2 heures et donner avec 8.000 hommes dans le flanc droit de l'ennemi, qui eût été certainement écrasé.

A 2 heures et à 2 heures 25 seulement, le maréchal fait savoir que la division Montaudon se met en marche; mais au lieu de décamper à 2 heures, ce qui lui eût permis d'arriver à 4 heures sur le terrain, encore à temps, cette division se met en route à 4 heures seulement...

Pourquoi ce retard?

Le général Montaudon en est-il coupable?

Il semblerait, au premier abord, que ce général n'a pas mis toute l'activité désirable à marcher en avant.

Mais quand on examine les choses de près, on voit que le général, au lieu de recevoir l'ordre de se mettre en marche à 2 heures, comme Bazaine l'annonçait, ne le reçut qu'à 3 heures. Et cependant la communication se faisait télégraphiquement.

De plus, quoique les circonstances fussent devenues critiques, Bazaine n'enjoignait point à la division Montaudon de marcher rapidement, pas alerte, mais seulement d'aller occuper un poste d'observation sur le plateau de Roulhing.

En sorte que le général Montaudon crut qu'il s'agissait d'une mesure de précaution, d'un simple changement de position.

Résumant la discussion pour ce qui concerne cette division, nous pouvons considérer comme acquis :

1° Que Bazaine, dès 9 heures, était *prié* par le général Frossard d'envoyer des soutiens et notamment une brigade de la division de Montaudon ;

2° Que Bazaine annonçait à 2 heures, puis à 2 heures 20 minutes, que la division était en marche ;

3° Que le maréchal n'envoyait l'ordre qu'à 3 heures ;

4° Que les instructions du maréchal, quoiqu'il sût que le combat était engagé à fond, portaient seulement qu'il fallait occuper le plateau de Roulhing ;

5° Que le général de Montaudon pouvait ne voir là qu'une mesure de prudence et non une demande urgente d'intervention.

Reste cette question générale à résoudre pour tous les divisionnaires :

Pourquoi, entendant le canon, ont-ils cru devoir attendre des ordres ?

Nous reviendrons sur ce point.

Le général Castagny et sa division jouèrent un tout autre rôle.

Le général entend le canon à 11 heures ; il est à 4 lieues de Forbach, c'est-à-dire à 4 heures de marche pour son avant-garde.

Il prend les armes et va trop à droite prendre position.

Il attend, écoute, n'entend plus la canonnade et retourne à son camp.

Il n'a pas cette idée si simple d'expédier un officier au général Frossard : il revient sur ses pas.

En une heure, cependant, il aurait pu, de la position où il s'était arrêté, envoyer un aide-de-camp bien monté vers Forbach et en recevoir des nouvelles.

Revenu à son camp, il y entend encore le canon.

Il est 4 heures.

A 6 heures le général, inquiet enfin de cette persistante canonnade, repart droit sur Forbach ; mais il est trop tard.

Quel jugement porter ?

Comment le général explique-t-il l'incroyable oubli d'envoyer aux informations ?

Nous ne le savons pas.

Il est fâcheux qu'au cours du procès Bazaine cette question de Spikeren, posée par Frossard, n'ait pas été résolue.

Le conseil de guerre ne permit pas qu'on en traitât le fond.

Mais la conduite du général Castagny est difficile à qualifier : si, d'une part, le voyant marcher au canon de lui-même, on lui en sait gré ; d'autre part, on est stupéfait de le voir rentrer à son camp. Si l'on doute à propos de lui, du moins n'éprouve-t-on aucune hésitation en voyant le maréchal Bazaine n'envoyer ordre d'avancer à ce général que fort tard.

A 7 heures du soir seulement cet ordre arrive au général Castagny.

On peut conclure, quant à la responsabilité du maréchal Bazaine, qu'il ne fit pas prévenir à temps la division Castagny.

Pour la division Metman, il résulterait des dépêches citées qu'elle aurait reçu à 10 heures l'ordre de se porter sur Bening. Cette division arriva à 3 heures seulement près de Cacheren; elle aurait donc mis 5 heures pour franchir 8 kilomètres.

Le général Frossard s'étonne de ne pas voir paraître cette division.

Celle-ci est à 6 kilomètres de Forbach; elle entend le canon; son arrivée peut tout sauver

Elle reste immobile!

Il faudrait savoir de quelle nature étaient les ordres et les instructions donnés par le maréchal Bazaine au général Metman. Y a-t-il pour ce dernier quelque excuse?

On ne le sait point.

Peut-être lui aussi ne reçut-il la dépêche lui enjoignant d'avancer que beaucoup plus tard qu'il n'est dit dans le télégramme du maréchal Bazaine à Frossard.

D'autre part, supplié à 4 heures et demie par Frossard d'accourir, le général ne se remet en marche qu'à 6 heures pour arriver seulement à 9 heures.

Il avait six kilomètres à faire!

Y avait-il dans le texte des instructions du maréchal une intention assez clairement exprimée de ne pas s'engager pour que le général Metman se montrât si lent?

Ce point mériterait d'être éclairci.

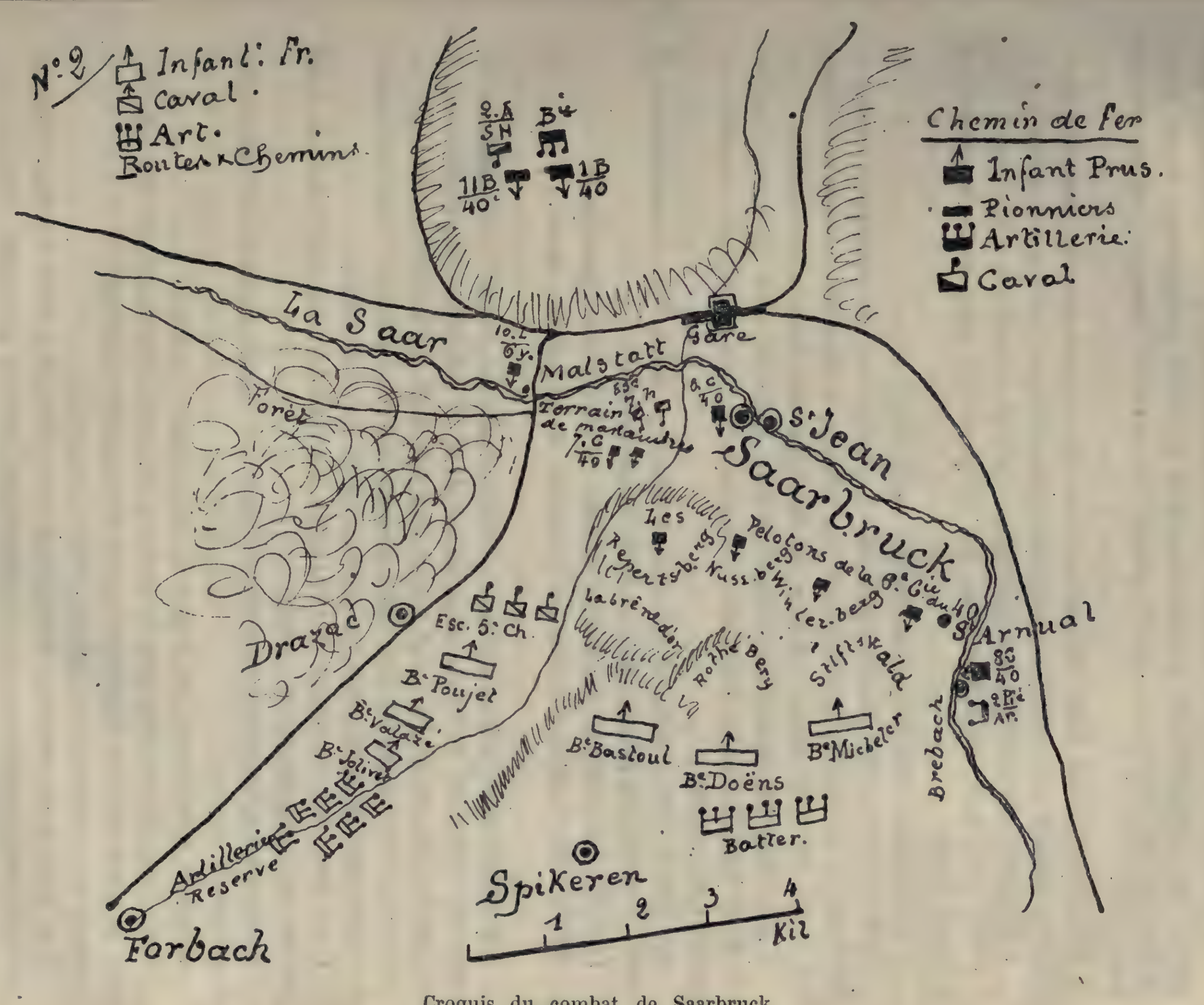
A défaut d'explications nettes, il reste ce doute dans l'esprit de qui veut se faire une conviction, que le maréchal est coupable ou que ses lieutenants ont mal exécuté ses ordres.

L'entourage de l'empereur formula nettement les accusations suivantes, résumées dans cette exclamation d'un général :

« C'est à croire que Bazaine trahit! »

On disait que, jaloux de Frossard, furieux de n'avoir qu'un commandement restreint, ne voulant point contribuer à faire obtenir une haute dignité à son inférieur, le maréchal aurait calculé ses actions de façon à sembler prêter son concours et à le rendre illusoire.

Il aurait annoncé des renforts, affirmé à Frossard qu'ils étaient en route,



Croquis du combat de Saarbruck

alors que les dépêches, non encore envoyées, étaient retardées de plusieurs heures.

On prétendit que certains généraux connaissaient la pensée intime du maréchal; qu'ils redoutaient fort son caractère et qu'ils craignaient de se compromettre en secourant, contre son gré, le général Frossard, très-jalousé du reste.

On rappela des faits qui remontaient à la campagne du Mexique, et on colporta partout cette exclamation échappée, affirmait-on, au maréchal :

« Frossard veut le bâton de maréchal; qu'il le gagne tout seul!... »

Puis, plus tard, impatienté par les télégrammes suppliants du général, il se serait écrié :

« Il s'est mis dans la... (l'embarras), qu'il s'en tire! »

Une enquête seule aurait pu établir la vérité sur ces assertions; mais le maréchal, jugé pour la capitulation, n'avait pas à répondre sur sa conduite à Spikeren; l'accusation ne visait point et ne pouvait viser cette bataille.

L'historien, cependant, est obligé de faire fond sur des propos rapportés par de graves autorités. Il doit les consigner, et c'est au lecteur à se faire sur ce point une opinion.

Le procès du maréchal terminé, la lumière faite sur la capitulation de Metz, il nous sera permis de dire toute notre pensée.

D'ici là, nous devons exposer seulement les faits avec impartialité.

Reste l'importante question de la marche spontanée au canon.

Les généraux de division auraient-ils dû marcher au canon? — Les opinions ont beaucoup varié sur cette question de savoir si un général doit prendre sur lui de marcher au canon. On peut cependant affirmer qu'en thèse générale les plus beaux succès ont été dus à des généraux qui avaient eu l'initiative hardie de venir, sans un ordre reçu, au secours de troupes engagées.

Il est rare, dans l'histoire des batailles, que cette intelligente audace n'ait pas été récompensée par la victoire.

En revanche, fréquents ont été les désastres causés par la non-intervention de généraux timorés.

Grouchy, à Waterloo, en donna un mémorable exemple.

Enfin dans les armées dont la tactique et la stratégie sont en voie de progrès, le principe de la *marche au canon* est toujours en faveur.

Dans les armées en décadence, c'est le contraire.

Ceci posé, nous croyons néanmoins qu'il est impossible d'établir comme ligne de conduite absolue qu'un général doit marcher au canon.

Il y a des circonstances où abandonner son poste serait livrer un passage, faire défaut à un chef qui compte sur vous.

Enfin, en cas d'ordre formel de demeurer en place, on doit obéir à peu près passivement, à moins d'une évidence clairement démontrée.

Tout dépend, en un mot, de la situation où l'on se trouve.

Un général de division doit être assez fort pour bien connaître l'échiquier

des positions, pénétrer les intentions de l'état-major général, se rendre compte de son rôle dans les opérations et être au courant de ce qui se passe devant lui, derrière lui et sur ses flancs.

Le temps n'est plus où l'on opérait avec de très-petites armées, maniables, bien dans la main du général en chef, qui pouvait cacher ses plans, dissimuler son but, agir par surprise et coup de tonnerre.

Aujourd'hui, avec des armées de trois cent mille hommes, un quartier général ne peut qu'esquisser des intentions; chaque corps, chaque division même doit avoir une liberté d'action qu'explique l'impossibilité de diriger les détails de tant de manœuvres.

Il se dégage de là cet axiome que la responsabilité des divisionnaires est plus étendue que jamais; et que, partant, leur initiative doit être plus grande.

Il est commode de recevoir un ordre, de l'exécuter de son mieux, de n'assumer sur soi aucune décision; mais si les généraux de division n'avaient pas mieux à faire, on pourrait les remplacer par des sergents.

En Allemagne, il est de règle que les généraux doivent oser beaucoup.

A Freschwiller, les chef de corps et les divisionnaires couraient tous à la bataille et prenaient même sur eux de se jeter dans la mêlée, malgré les intentions du général en chef, qui ne voulait engager l'armée que le lendemain.

A Spikeren, même conduite chez les divisionnaires ennemis.

Nous concluons par ce principe : il n'y a pas de règle fixe pour marcher ou ne pas marcher au canon. Tout est soumis aux circonstances et dépend du jugement du général et même du colonel commandant un seul régiment.

Or, dans l'affaire de Spikeren, nous croyons que tous les divisionnaires de Bazaine auraient dû courir au secours de Frossard.

Il eût été facile à la division Montaudon de savoir qu'elle n'était menacée sérieusement de près sur aucun point.

De même pour la division Castagny; elle était en seconde ligne, et il était évident qu'elle devait se porter en avant.

Quant à la division Metman, elle était impérieusement commandée par les circonstances; si elle pensait avoir à veiller sur un mouvement tournant, c'est à Forbach qu'elle pouvait le mieux l'arrêter.

Mais, nous le répétons, l'état-major général, sous la direction de l'empereur et des généraux de cour, affectait de vouloir présider à tout; il faut admettre que l'inquiétude de déplaire devait peser sur l'esprit des généraux.

Dès que des chefs sont obligés de se préoccuper des jugements que certaines coteries porteront, dès que la dynastie ne fait plus un avec la nation, dès que le seul amour du pays n'inspire plus toute l'armée en haut comme en bas, dès qu'il y a soupçon, défiance, craintes, l'hésitation paralyse les meilleurs.

On tend nécessairement à se couvrir de l'ordre donné, à s'immobiliser, à ne rien prendre sur soi.

Préoccupations fatales!

La retraite générale était décidée en principe sur Calenbronn. — Nous avons

étudié la position générale de l'armée de Bazaine du 2 août au 5 août au soir; nous avons dégagé le récit des discussions qui l'auraient entravé; nous avons encore à montrer que, le 5 au soir, une idée de salut avait prévalu, grâce au maréchal Lebœuf, dans les conseils du gouvernement, et qu'elle faillit être adoptée. Il importe de consigner ce fait et de voir par suite de quel déplorable retard on ne se replia pas sur Calenbronn; cette magnifique position défensive qui couvrait Metz admirablement et qui nous aurait donné une force invincible contre l'ennemi.

Le général Frossard raconte ainsi cet incident, qui montre à quel point les questions d'heures influent sur les destins d'un peuple pendant la guerre :

« Nous avons su, dit le général Frossard, et nous devons dire qu'une concentration générale dans ce but était dans la pensée du commandant en chef des forces françaises et qu'elle se serait opérée, s'il avait eu deux jours encore à sa disposition avant le mouvement d'attaque que l'ennemi effectua, sur ses deux grandes lignes d'invasion, le 6. Voici, en effet, une dépêche que, le matin même de cette journée, au moment où avait lieu la double attaque contre les 1er et 2e corps, le maréchal major général adressait au maréchal Bazaine :
« L'intention de l'empereur est de se relier avec le maréchal de Mac-Mahon, et
« en même temps de concentrer les corps d'armée d'une manière compacte. A
« cet effet, le 2e corps se rendrait à Bitche, le 3e à Sarreguemines, le 4e à Haut-
« Hombourg et la garde à Saint-Avold. Les mouvements commenceraient
« demain matin 7 août. . . . .
« . . . .
« Veuillez accuser réception de cette dépêche et indiquer sommairement les
« instructions de détail que vous donnez pour vous conformer aux intentions
« de l'empereur.

« Quant à la division de cavalerie de Forton, elle se rendrait à Folsch-
« willer. »

« Une autre dépêche, adressée au général Bourbaki, lui prescrivait, en exécution de ce plan, de porter la garde impériale sur Saint-Avold et lui faisait savoir que l'empereur la plaçait, jusqu'à nouvel ordre, sous le commandement du maréchal Bazaine, dont le général devait prendre les instructions. »

Les attaques de l'ennemi, le 6, firent manquer ce mouvement de concentration; on se battit à Spikeren, puis on se trouva trop entamé pour tenir à Calenbronn et l'on se replia sous Metz.

Mais il n'en faut pas moins considérer la retraite de Sarrebruck sur Spikeren comme le premier acte de la marche rétrograde sur Calenbronn et de la concentration générale.

Plan général des Prussiens : pourquoi ils devancèrent d'un jour l'attaque projetée pour le 7 août. — Cet abandon de Sarrebruck eut un résultat singulier : les Prussiens, qui avaient ordre de ne nous attaquer que le 7, craignirent de nous voir échapper à la bataille qu'ils méditaient; ils supposèrent que nous



De Party, chef de corps franc.

reculions franchement, rapidement; ils voulurent nous retarder et nous forcer à une bataille le 6.

Ils y arrivèrent d'autant plus facilement que le général Frossard n'avait pas d'ordre pour se replier plus loin que Spikeren, et que la concentration ne devait s'opérer sur Calenbronn que le 7 ou le 8.

C'est donc, comme à Freschwiller, par suite d'une erreur que l'ennemi attaqua. De même que le prince héritier craignait de voir Mac-Mahon se dérober le 6; de même Steinmetz, chef de la première armée, crut que Frossard battait en retraite le 6.

Étrange similitude entre ces deux affaires!

Dans l'une comme dans l'autre, les avant-gardes attaquent contrairement aux ordres reçus; les divisions se précipitent au canon; les réserves courent vers le terrain de combat.

Tous devancent les instructions ou les modifient; tous arrivent en hâte et se ruent à l'assaut.

Nous avons déjà esquissé à grands traits le plan général et les positions de l'ennemi.

Pour mémoire, nous allons résumer ce que nous en avons dit déjà, avant la bataille de Freschwiller.

Plan général des Prussiens. — L'armée ennemie devait avoir terminé sa concentration vers le 5 août; mais certains corps étaient plus avancés que d'autres dans leur formation.

Les forces prussiennes, partagées en trois armées, étaient réparties : la III[e] armée, aile gauche (prince héritier), vers Manheim, la plus rapprochée de Wissembourg, la première en état d'avancer.

Nous l'avons vue enlever Wissembourg et Freschwiller.

La IIe armée (Frédéric-Charles), la plus éloignée, se formait à Mayence : elle constituait le centre et devait être prise la dernière.

La Ire armée (Steinmetz), aile droite, deux corps seulement (75.000 hommes), se formait à Trèves.

Une distance assez considérable séparait cette dernière armée des deux autres.

Le plan des Prussiens était de faire culbuter par la IIIe armée (prince héritier) le corps de Mac-Mahon ; ce qui fut fait le 6 août, un jour plus tôt qu'on ne l'avait résolu.

L'armée de Steinmetz devait batailler le 7 août contre les corps de Bazaine ; les corps les plus rapprochés de la IIe armée (Frédéric-Charles), profitant des engagements livrés ainsi aux deux ailes, arrivaient sur Deux-Ponts en grande masse par la voie ferrée : ils comblaient ainsi l'intervalle laissé entre les deux autres armées, et 210.000 hommes entraient en ligne pour repousser de front nos forces déjà inquiétées, entamées sur leurs flancs.

Ainsi le combat de Freschwiller, celui de Spikeren, n'avaient qu'un but : permettre à la IIe armée, la plus forte de l'ennemi, de se transporter avec sécurité et promptitude par les voies ferrées de Mayence à Deux-Ponts, de se déployer, de prendre position, sans avoir à craindre d'être surprise dans cette grande conversion.

Il importait aux Prussiens de faire cette manœuvre très-vite en chemin de fer, pour gagner sur nous huit jours et nous surprendre avant que nous eussions reçu les réserves, le matériel, et terminé notre organisation, très-imparfaite encore.

Par malheur, la défaite de Freschwiller fut si désastreuse, notre échec de Spikeren fut si fatal et si mal réparé, que ces deux combats suffirent à nous débusquer, sans que le gros des forces prussiennes (la IIe armée) eût à livrer sa grande bataille de front.

Positions prussiennes le 5 août au soir. — Dans la Ire armée, le 7e corps avait sa 13e division à Bettingen, sa 14e division à Lebach.

Dans le 8e corps, la 15e division était à Maingweiler, la 16e à Stenweiler.

Dans la IIe armée, le 3e corps avait sa 6e division à Saint-Wendel, sa 5e division à Neukirchen.

Telles étaient les forces qui devaient prendre part à l'affaire de Spikeren.

Le gros de la IIe armée, dont le 4e corps était déjà à Ecnod et à Homburg, devait descendre par les chemins de fer sur Deux-Ponts, le 6 août.

Résumé des opérations des deux armées ennemies du 2 août au 5 août, veille de la bataille. — Pour l'armée française, du 2 août au 5 août, on avait perdu un temps précieux ; on n'avait constitué deux groupes principaux que beaucoup trop tard. De Failly, en marche pour renforcer Mac-Mahon (groupe de droite), ne devait pas arriver à temps le lendemain 6 août pour combattre à Freschwiller.

D'autre part, dans le groupe de gauche, commandé par Bazaine, on n'avait pas assez concentré les forces; on avait commencé d'une façon trop indécise la retraite sur Calenbronn. On laissait à Spikeren Frossard trop en pointe exposé aux coups de l'ennemi.

Chez les Prussiens, on avait activement poussé la concentration : l'aile gauche (prince héritier) avait donné le 4 août à Wissembourg contre notre aile droite; le 5 au soir, elle était près de Freschwiller, sur le point d'attaquer.

L'aile droite (Steinmetz), renforcée du 3e corps, était à portée de Sarrebruck; elle allait s'en emparer le 6 au matin et livrer bataille contre Spikeren.

Le centre descendait à sa place de bataille, pendant que les deux ailes nous occupaient par ces deux attaques.

Telle était, à grands traits, la situation générale le 5 au soir.

Comment et pourquoi les Prussiens attaquèrent le 6 août, devançant d'un jour l'exécution du plan de M. de Moltke. — Lorsque nous avons raconté la bataille de Freschwiller, nous avons constaté que le prince héritier trouvait la IIIe armée, qu'il commandait, un peu trop engagée déjà dans le mouvement tournant qu'elle exécutait contre notre aile droite.

Le centre ou IIe armée (Frédéric-Charles) lui semblait trop peu rapproché; il se sentait hors d'état de déboucher contre nos corps d'armée et de les arrêter si, victorieux des ailes prussiennes, ils tentaient une poursuite contre elles, puis une offensive.

A l'autre aile, vers Sarrebruck, la Ire armée (Steinmetz) devait éprouver les mêmes craintes.

Avec ses deux corps, elle risquait de se faire écraser, n'ayant pour soutien que le 3e corps de la IIe armée, puisque le gros de celle-ci était encore sur les chemins de fer et devait y être pendant toute la journée du 6 août.

Donc Steinmetz à Sarrebruck-Spikeren comme le prince héritier à Freschwiller se trouvaient dans la même situation, et tous deux, entraînés par les circonstances, livrèrent bataille un jour trop tôt, ce qui était une faute grave, dont les conséquences, en cas de défaite, eussent été désastreuses.

En effet, si Mac-Mahon avait été soutenu par de Failly, il eût certainement rejeté au bas des pentes de Freschwiller cette armée du prince héritier, et il lui eût fait éprouver des pertes énormes dans la retraite qu'elle aurait dû exécuter.

Étant donnée la conduite molle, indécise, des deux corps bavarois, on peut affirmer qu'ils auraient été démoralisés.

Les Wurtembergeois et les Badois auraient certainement éprouvé un certain refroidissement dans l'enthousiasme qu'ils affectaient; ces trois corps d'alliés, formant le gros des forces de la IIIe armée, auraient montré peu d'ardeur pour recommencer le lendemain une lutte difficile.

Les Allemands, vainqueurs, perdirent plus de dix mille hommes; vaincus, ils auraient été très-maltraités.

Le maréchal de Mac-Mahon aurait donc pu, après avoir rejeté cette armée

au delà de la Sauer, se porter par une marche rapide sur Deux-Ponts, pour y combattre le centre prussien (IIe armée).

D'autre part, si Bazaine avait secouru Frossard avec trois divisions, si Ladmirault avait reçu du maréchal l'ordre de se porter en avant, Steinmetz et sa 13e division notamment auraient été culbutés dans la Sarre.

Les deux ailes ennemies ainsi bousculées le 6 août, les trois corps de Bazaine et les deux corps de Mac-Mahon, avec la garde en réserve, marchaient réunis le 7 août contre le centre prussien à Deux-Ponts.

Il y avait toute chance pour que celui-ci, abordé par près de deux cent mille hommes victorieux et exaltés, en bonne haleine de combat, fût battu et repoussé.

Il eût été assailli avant d'avoir fini sa grande conversion et certaines divisions n'auraient pu paraître à temps pour lui être utiles.

En tout cas, si l'on n'avait pas voulu tenter ce grand coup d'audace de marcher contre la IIe armée, on aurait néanmoins remporté deux grands succès, retardé de beaucoup la marche de l'ennemi, obligé celui-ci à des modifications de plan.

Les corps en voie d'organisation auraient rejoint, et nous aurions complété les effectifs avec les réserves arrivant de tous côtés.

Attaquer le 6 août était donc pour les Prussiens une faute.

Cette faute, ce furent les Bavarois, par leur maladresse, qui forcèrent le prince héritier à la commettre contre Mac-Mahon. Mais à Spikeren, ce fut Steinmetz qui eut la responsabilité de la lutte : il poussa ses forces en avant.

On est trop disposé en France à croire les Prussiens infaillibles dans les choses de la guerre ; il est utile de détruire ce préjugé, qui grandit beaucoup trop l'ennemi.

La vérité est que les Allemands sont très-instruits ; ils ont tout ce que l'étude peut donner ; leurs généraux sont des hommes capables de remplir leur rôle d'une façon remarquable chaque fois qu'il s'agit d'appliquer un principe connu ou de manœuvrer d'après les meilleures méthodes.

Évidemment M. de Moltke avait su combiner un plan de mobilisation qui est un chef-d'œuvre de calcul et de stratégie : nous l'avons montré au début de cette histoire.

Mais, dans ce plan, le point faible, celui que nous aurions dû deviner, c'était précisément cette conversion du centre par les voies ferrées, pendant que les deux ailes attaqueraient.

Et, comme nous l'avons prouvé, c'était augmenter le péril de cette manœuvre que de faire assaillir le 6 (24 heures trop tôt) nos ailes par les ailes allemandes.

L'erreur était flagrante.

Si le lecteur a bien compris, s'il a étudié les croquis, s'il voit cette IIe armée sur les chemins de fer, descendant de Mayence sur Deux-Ponts, le 6 août ; s'il se rend compte, d'autre part, de l'effet produit par deux victoires aux ailes ce



Forbach, plan partiel. — Le Rotherberg. (Attaque prussienne.)

jour-là, il jugera que la position de la IIe armée eût été très-critique en face de nos corps victorieux.

Il y aurait eu probablement retraite générale de l'ennemi sur le Rhin.

Tout le nœud de la première période de la guerre se trouvait là.

Un grand général, un véritable homme de cœur, au lieu de craindre, comme Napoléon III, une attaque impossible sur Sarrelouis, aurait deviné qu'à un moment donné cette inévitable conversion du centre devait avoir lieu, qu'il descendrait évidemment de Mayence vers Deux-Ponts pour prendre sa place de bataille; il eût tout fait pour saisir l'instant propice et pour battre à tour de rôle des ailes prématurément risquées en avant, un centre découvert ensuite.

Nous avions des chemins de fer, des moyens de transport.

Si, non pas seulement de Failly, mais une forte partie de l'armée de Bazaine avait été concentrée dans la journée et dans la nuit du 4 août; si, alors que l'échec de Wissembourg montrait clairement que le prince héritier massait ses forces, on avait transporté par le chemin de fer le plus grand nombre de troupes possible vers Reichshoffen; si de Failly était venu rejoindre Mac-Mahon par une étape forcée, dès le 5 août nous aurions été en état de surprendre le prince héritier au moment où il opérait sa marche rectificative.

Puis nous nous serions retournés contre Steinmetz.

Mais Napoléon III était incapable de ces grandes conceptions.

Si nous n'avons pas vaincu, ce n'est point parce que l'ennemi n'a pas fait de fautes, mais parce que nous n'avons point profité de celles qu'il a commises.

Steinmetz surtout préluda, le 6 août, aux erreurs graves qui devaient amener son remplacement plus tard.

Le prince héritier, lui, voulait se conformer aux ordres généraux, et ce furent ses lieutenants qui le jetèrent malgré lui dans l'offensive.

Quant à Steinmetz, il n'a pas d'excuses,

Il fut vainqueur; mais en Prusse on ne se laisse pas facilement éblouir, même par le succès : on commença à se défier des ardeurs trop juvéniles du vieux général.

Voici comment celui-ci fut amené à livrer combat.

L'état-major prussien surveillait nos mouvements avec attention par des reconnaissances de cavalerie nombreuses, contrôlant les renseignements des espions; avis fut donné de la retraite de Frossard sur Spikeren.

Cet avis était certainement le résultat d'une trahison; car l'état-major avait été averti de l'abandon de Sarrebruck avant que le mouvement fût commencé.

Nous en avons la preuve dans le passage suivant de la *Relation officielle* de l'état-major ennemi :

« Dans la soirée du 5 août, le grand quartier général avait télégraphié de Mayence au commandant en chef de la Ire armée que « l'ennemi paraissant se retirer de la Sarre, il lui est loisible, désormais, de passer la frontière; toute-

fois la rivière devra être franchie en aval de Sarrebruck, la route qui conduit par cette ville sur Saint-Avold étant affectée à la IIe armée. » Mais ce télégramme ne parvenait à la première armée que dans la nuit du 7 août. »

Ainsi le mouvement était à peine décidé que l'ennemi en était prévenu.

Le quartier général prescrivait donc au général Steinmetz de passer la Sarre, d'occuper Sarrebruck, de surveiller ce mouvement de retraite et de talonner nos corps d'armée, s'ils se retiraient plus loin encore; mais aucun ordre ne modifiait l'idée générale de livrer seulement bataille le 7 août.

Le passage suivant de Borbstaëdt ne laisse aucun doute à ce sujet :

« En conséquence, la Ire armée ne devait pas prendre l'offensive le 6 août; sa mission était seulement de se porter jusqu'à la Sarre, et de s'y établir pour couvrir le mouvement de la IIe armée jusqu'à sa hauteur et pour attendre les résultats de l'offensive prise à l'aile gauche par la IIIe armée. Un enchaînement de circonstances particulières, et aussi le désir qui se manifestait partout dans les rangs allemands de se mesurer le plus tôt possible avec l'ennemi, entraînèrent cependant, dès le 6 août, l'aile droite dans un combat improvisé des plus violents, qui, en dépit de toutes les difficultés à vaincre, se terminait par la défaite complète de l'ennemi. »

Ainsi ce sont des *circonstances* qui ont amené l'attaque prématurée.

Ces *circonstances*, c'est l'erreur de Steinmetz, qui crut que nos troupes s'embarquaient à Forbach pour une destination inconnue; il voulut les retenir par une bataille.

Faute, à coup sûr; faute grave, malgré le succès.

Cette faute, cette erreur, la *Relation officielle* l'avoue; elle dit en effet :

« Ainsi que nous l'avons rapporté précédemment, les 5e et 6e divisions de cavalerie avaient été jetées vers la Sarre et couvraient le front des deux armées allemandes.

« A l'aile gauche, on avait réussi à couper, en plusieurs points, la voie ferrée de Sarreguemines à Rohrbach; *les renseignements émanant du front confirmaient de plus en plus l'opinion que l'on s'était déjà formée de la situation de l'adversaire. Ils portaient que, depuis le* 5 *août, un mouvement rétrograde se produisait sur toute la ligne ennemie, et que des embarquements de troupes avaient lieu à Morsbach et à Forbach.*

« Il est vrai que, dans la nuit du 6 encore, un détachement du 3e régiment de uhlans, sous les ordres du capitaine Hammerstein, s'étant avancé de Saint-Johann au delà du pont de la Sarre, avait essuyé une fusillade très-vive; mais, de très-grand matin, les avant-postes de la brigade Redern remarquaient que les hauteurs au sud de Sarrebruck étaient abandonnées par l'infanterie et l'artillerie qui les avaient occupées jusqu'alors. La grand'garde du régiment des hussards de Brunswick, commandée par le lieutenant Schweppe, s'avançait aussitôt, au trot, au delà de la ville; le reste de l'escadron d'avant-postes suivait ce mouvement. Un peloton du 6e régiment de cuirassiers, de la brigade Grüter, s'y joignait à gauche, afin de suivre vivement l'adversaire en retraite. Parvenus entre Drahtzug et la forêt dite « Stiftswald, » ces petits

partis de cavalerie se heurtaient à des troupes ennemies représentant environ deux bataillons, avec un escadron et une batterie. Il s'ensuivait de petites escarmouches ; mais cette première tentative était bientôt refoulée par l'artillerie, sans qu'il eût été possible d'apprécier exactement l'emplacement de l'ennemi. *Cependant ces troupes françaises ne paraissaient destinées qu'à couvrir les prétendus embarquements qui avaient lieu à Forbach.*

« Dans la même matinée, d'autres reconnaissances poussaient de Wehrden, par delà la Sarre. Après avoir laissé un escadron à Ludweiler, le régiment de dragons d'Oldenbourg se portait, au trot, contre le flanc gauche de l'ennemi, vers Carling et Ham-sous-Varsberg. A l'est de ce dernier village, on rencontrait de la cavalerie française; en arrière, de l'infanterie était en marche vers l'ouest, sur Guerting ; un camp considérable se remarquait à Saint-Avold.

« Des fractions du 11e régiment de hussards avaient également franchi la Sarre à Wehrden, à 8 heures du matin, et s'avançaient ensuite dans diverses directions. Un peloton observait, de Gerveiler, l'évacuation du Terrain de manœuvres par l'ennemi, et relevait les camps établis au sud de Stiring-Wendel. Un autre peloton s'était dirigé vers Schoeneck ; à 11 heures, au moment où il longeait la lisière nord du Stiringerwald, il essuyait une fusillade qui lui faisait perdre 3 hommes (1).

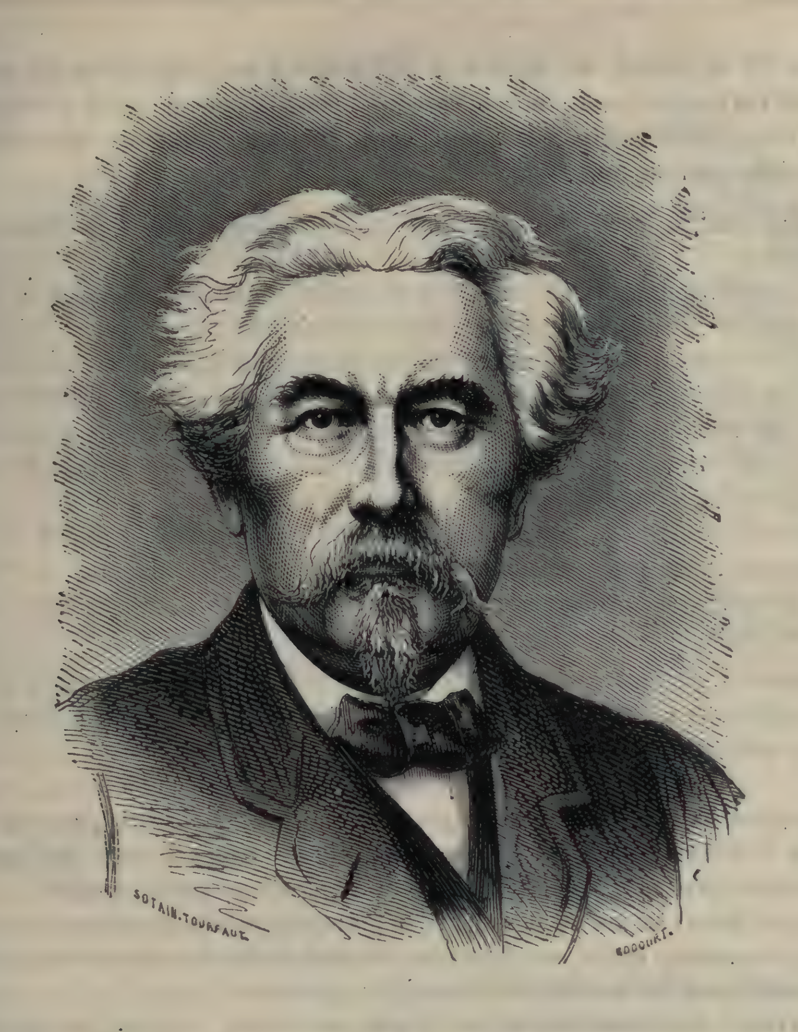
« Le commandant du régiment, qui avait pris Ludweiler avec un escadron, apercevait très-distinctement, d'une hauteur voisine, les camps ennemis de Forbach et des troupes en mouvement sur Saint-Avold. De petits détachements de hussards, qui s'étaient avancés plus loin encore, sur les derrières de l'adversaire, vers Carlsbrunn et Saint-Nicolas, confirmaient ces dernières observations.

« Le résultat de toutes ces reconnaissances était que, pour le moment, des forces considérables se trouvaient encore à Stiring-Wendel, Forbach et Saint-Avold ; cependant il devenait de plus en plus vraisemblable que déjà elles avaient commencé à se replier. Il était assurément étrange de trouver intacts tous les ponts de la Sarre.

« Le lieutenant général de Rheinbaben qui, comme on le sait, avait alors le commandement de deux divisions de cavalerie, s'était transporté de sa personne à Sarrebruck. Accompagné d'un escadron du 6e régiment de cuirassiers et du 3e régiment de uhlans, il traversait la ville et s'établissait sur le Terrain de manœuvres, sous un feu violent de l'artillerie postée sur les hauteurs de Spikeren.

« Vers 11 heures il en rendait compte, par voie télégraphique, au commandant en chef de la IIe armée, en ajoutant ce qui suit : « Les Français tiennent les hauteurs de Spikeren avec de l'artillerie et de l'infanterie ; ils commencent la retraite; » puis, peu après dans un second télégramme : « Les

(1) Le général Vergé y avait établi un demi-bataillon du 77e de ligne pour couvrir son flanc gauche.



lignes ennemies se déploient sur les hauteurs en avant de Forbach. L'avant-garde de la 14e division est entrée à Sarrebruck, pour occuper la ville. »

La note suivante, tirée textuellement de l'ouvrage de Borbstaëdt, prouve d'une façon plus expresse encore que l'on ne devait attaquer que le 7 :

« Les rapports français, dit l'historien prussien, ne mentionnent aucunement que, le 6 août, le général Frossard ait été en train de se retirer avec son corps, qu'il ait fait faire front de nouveau à la première attaque de l'ennemi, et qu'il ait fait occuper la position de Spikeren. Ils font seulement observer qu'au début de l'affaire le général Frossard se trouvait à Forbach pour y régler diverses questions d'administration, et que, dans les premiers moments, il n'accordait aucune importance à l'attaque des Prussiens. On a blâmé l'évacuation peu justifiée du Terrain de manœuvres, parce que le général Frossard s'enlevait ainsi la possibilité de gêner le passage de la Sarre et d'engager déjà le combat sur ce point. Sans cette évacuation du versant immédiat de la rive

gauche de la Sarre, les généraux prussiens n'auraient pas eu ce prétexte d'éluder les dispositions générales arrêtées pour la journée, et il n'y aurait eu aucun engagement sérieux le 6 août; car le commandement en chef n'en avait pas projeté pour ce jour-là. »

Ainsi, malgré les espions, malgré les reconnaissances, les Prussiens se trompaient.

Ainsi leurs généraux ne croyaient attaquer qu'une arrière-garde et se compromettaient dans une marche en avant prématurée.

Dans le cours de cette guerre, les Allemands se mirent, à différentes reprises, en flagrant délit de fausses manœuvres; par malheur, tantôt l'incapacité ou les calculs politiques de nos généraux nous empêchèrent d'en profiter, tantôt le petit nombre ou l'inexpérience de nos soldats improvisés ne permit point de faire les tentatives hardies que nécessite l'offensive.

Mais encore une fois, nous le répétons, on a beaucoup exagéré l'habileté stratégique de l'ennemi, et nous protestons contre cette légende de l'infaillibilité des généraux prussiens, qui a cours en France bien plus que dans le reste de l'Europe.

Rabaisser systématiquement les mérites du vainqueur est aussi absurde que dangereux; mais il est non moins dangereux, non moins absurde de les grandir outre mesure.

Le général Frossard est convoqué pour le 6 août à un conseil de guerre qui n'est pas tenu. — Cette bataille de Spikeren abonde en faits curieux, en incidents que l'on ne s'explique pas tout d'abord et qui étonnent profondément.

Comme nous l'avons vu plus haut, le plan général de Napoléon III semblait être de concentrer enfin ses troupes; l'abandon de Sarrebruck était la première manifestation de cette tendance qui s'accusait.

Mais rien n'était absolument, énergiquement arrêté; on tergiversait encore; on hésitait à se replier franchement sur Calenbronn. On laissait Frossard à Spikeren, trop en l'air, exposé aux coups de l'ennemi.

Et, ce qui paraîtra inouï, prévenu que l'ennemi avançait, au lieu d'accentuer la manœuvre de concentration, l'empereur la suspendit.

Il devait y avoir grand conseil le 6 août; ce conseil n'eut pas lieu et on enjoignit à Frossard de se tenir en garde, parce qu'il devait être attaqué ce jour-là même.

Ainsi le voisinage des Prussiens et leur attaque prochaine, prévue, sont constatés par Napoléon III; il en découle naturellement qu'il faut se hâter de se retirer sur la belle position défensive de Calenbronn, qu'à tout le moins les corps doivent être rapprochés, massés près du point menacé (Spikeren), si l'on se décide à y tenir. Mais les choses sont laissées en l'état où elles se trouvent.

Et c'est Frossard qu'on accuse.

Il y avait à coup sûr impéritie au quartier général, manque de décision, paralysie de volonté ou calculs de trahison chez le chef de l'aile gauche,

Bazaine. Frossard était abandonné : ce fut cependant lui qu'on calomnia. L'histoire impartiale doit le réhabiliter.

A l'appui de ce que nous avançons, citons le document suivant :

« Avant de rendre compte de la journée du 6, écrit le général Frossard dans son rapport, disons encore que, dans la nuit, plusieurs dépêches arrivèrent; l'une d'elles convoquait le général Frossard pour le 6, à la gare de Saint-Avold, à une heure et demie après midi. L'empereur, en prévision sans doute d'une offensive des Prussiens et d'une bataille prochaine, voulait réunir, avec le maréchal Bazaine, les commandants des trois corps d'armée, afin de donner ses ordres généraux et de régler une action d'ensemble. Cette réunion, qu'on regretta probablement de n'avoir pas tenue plus tôt, fut contremandée par un autre télégramme daté de Metz, 4 h. 40 matin (le 6), et conçu en ces termes : « Tenez-vous prêt contre une attaque sérieuse qui pourrait avoir lieu « aujourd'hui même. Restez à votre poste et ne venez pas trouver l'empe-« reur. »

« Le major général ne se trompait pas quant à l'attaque qu'il annonçait pour le 6; mais, puisqu'on s'y attendait, pourquoi n'a-t-on pas en même temps donné ordre au maréchal Bazaine de faire une concentration immédiate de ses corps d'armée, tout au moins du 3e et du 2e? »

Observation juste du général.

Pourquoi, en effet, n'a-t-on pas donné cet ordre à Bazaine?

Parce que l'on ne se décidait à rien.

Parce que Napoléon III, valétudinaire, impuissant pour penser et pour agir, était engourdi dans une somnolence fatale; parce qu'il était tiraillé en tous sens par des influences diverses, neutralisées l'une par l'autre, et par la force d'inertie de cet empereur épuisé.

Donc Frossard garda sa position, et Bazaine, commandant en chef, ne prit aucune mesure; il put profiter des tergiversations du quartier général pour donner des ordres de marche tardifs aux renforts et opposer ensuite un semblant de justification en arguant de l'indécision de l'empereur.

Tels furent les faits qui précédèrent la bataille.

Nous les avons exposés longuement, minutieusement, avec autant de clarté que le permettait l'inextricable enchevêtrement de ses fausses situations, de ces demi-mesures, de ces fautes commises des deux côtés.

Il ne nous reste plus, avant d'aborder le récit proprement dit, qu'à discuter la question des effectifs, faussés par les historiens allemands.

La *Relation officielle* elle-même se garde d'un aveu franc, d'une énumération nette; il faut la suivre pas à pas pour trouver la vérité.

Effectifs comparés des deux armées. — Les Allemands attachent à la bataille de Spikeren une importance considérable au point de vue de la vanité nationale : ils prétendent en effet qu'ils ont combattu à forces presque égales, qu'ils avaient le désavantage d'être assaillants, et ils en tirent cette conséquence

flatteuse pour l'amour-propre de leur nation, qu'ils ont déployé une bravoure très-supérieure à celle des nôtres.

Fidèles aux lois de l'impartialité, nous étudierons les chiffres réels, et nous nous garderons d'exagérer. Il ressortira indiscutablement de notre travail, irréfutable du reste, appuyé sur les tableaux officiels des pertes de l'ennemi, que la retraite de Frossard ne fut pas déterminée par les forces très-supérieures déjà qui combattaient en face de lui et qui tinrent sur les plateaux jusqu'au soir, ne se repliant que sur un ordre formel.

Ce fut un mouvement tournant de 18.000 hommes, menaçant nos communications sur la gauche, et l'entrée en ligne, pour le lendemain, de renforts disproportionnés qui nécessitèrent l'abandon du champ de bataille.

Voyons d'abord les tableaux des pertes, qui donnent brutalement le total des corps atteints par le feu.

Frossard avait trois divisions incomplètes, puisque, le soir même de la bataille, des réservistes débarquaient précisément à Forbach.

Ces trois divisions, *tout compris*, s'élevaient au chiffre de 28.000 hommes.

Voici, d'autre part, les tableaux des pertes de l'armée prussienne.

CHAPITRE XVI

SPIKEREN-FORBACH

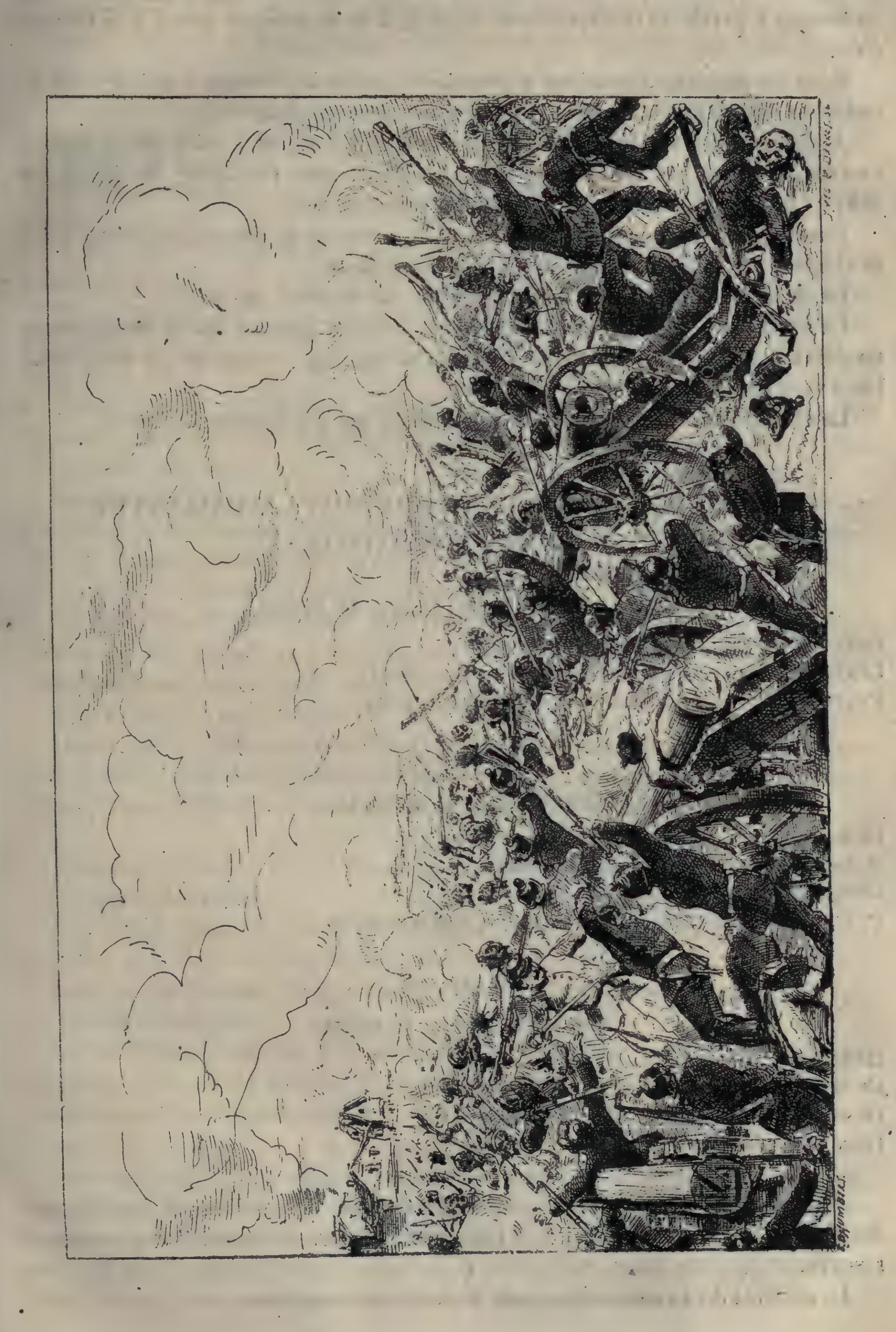
AILE DROITE : SPIKEREN.

Coup d'œil général sur la ligne de défense française et sur les forces qui l'occupaient. — Tableau des forces de la division Laveaucoupet. — Positions détaillées de l'aile droite. — Marche de l'ennemi. — Réflexions fort justes de l'Allemand Borbstaëdt au sujet de la conduite des généraux prussiens pendant la lutte. — Tableau des forces de la 14e division d'infanterie prussienne. — Premier assaut des hauteurs. — Deuxième attaque contre les hauteurs. — Échec des Prussiens contre le Rotheberg. — Combat d'artillerie. — Enlèvement de la première tranchée du Rotheberg. — Reprise du Gifertwald par la brigade Micheler. — La brigade Doëns entre en ligne. — Des renforts arrivent aux Prussiens. — Nouveau succès de ceux-ci sur la crête du Rotheberg. — Préparatifs de l'ennemi pour reprendre le Gifertwald, et des Français pour le défendre. — L'artillerie prussienne couronne le Rotheberg. — Reprise du Gifertwald par la division Laveaucoupet, à 7 heures du soir. — Attaque de l'ennemi sur le Forbacherberg. — Il est contenu. — Retraite ordonnée par Frossard. — Considérations générales.

Coup d'œil général sur la ligne de défense française et sur les forces qui l'occupaient. — La ligne de bataille française commençait au Stiffswald de Saint-Arnual (bois communal de Saint-Arnual); elle l'occupait faiblement, laissant ainsi un espace entre son extrême droite et la Sarre, qui coule au bas des hauteurs que couvre cette forêt.

Il était fâcheux que le 2e corps ne fût pas assez fort en effectif pour s'étendre jusqu'à la rivière même et pour s'y appuyer avec sécurité.

La ligne, partant donc du Stiffswald, se prolongeait par le Pfaffenwald et



le Rotheberg; celui-ci dessinait une sorte de redan en avant et au centre des hauteurs; à partir de la chaîne des collines, il se recourbait jusqu'à la Brême d'Or.

Tous ces plateaux formaient le premier système de défense à droite; c'est le cadre du drame militaire auquel nous consacrons ce chapitre.

A gauche, une vallée, traversée par une route et par la voie ferrée, offrait une trouée qui allait remontant et s'escarpant vers Forbach; le village de Stiring-Wendel donnait à nos troupes un point d'appui.

Plus à gauche encore, bordant la vallée, s'élevaient les collines boisées du Stiringerwald, que nous occupions trop faiblement.

La division Bataille était à Œtingen comme réserve générale.

La division Vergé occupait la vallée et les bois à gauche. (Nous reviendrons en détail sur ses positions dans le chapitre suivant, consacré au récit de la lutte vers l'aile gauche.)

La division Laveaucoupet était échelonnée sur les collines de droite.

TABLEAU DES FORCES DE LA DIVISION LAVEAUCOUPET

3e DIVISION D'INFANTERIE

DE LAVEAUCOUPET, général de division.

BILLOT, lieutenant-colonel, chef d'état-major;
LARROQUE, lieutenant-colonel, commandant l'artillerie;
PEAUCELLIER, chef de bataillon, commandant le génie.

1re BRIGADE.

DOENS, général de brigade.

10e bat. de chass. à pied: SCHENK, commandant;
2e de ligne: DE SAINT-HILLIER, colonel;
63e de ligne: ZENTZ, colonel;
7e, 8e, 11e batt. du 15e rég. d'art.: BEDOIN, chef d'escadron.

2e BRIGADE.

MICHELER, général de brigade

24e de ligne: DARGUESSE, colonel;
40e de ligne: VITTOT, colonel;
13e comp. de sapeurs du 3e rég. du génie;
Train des équipages.

Positions détaillées de l'aile droite. — La défense des collines à l'aile droite était donc confiée à la division Laveaucoupet, avec renfort éventuel de la réserve.

Le général de Laveaucoupet prit d'excellentes mesures.

Il observa une des premières lois de l'art de la défensive, qui consiste à engager au début le moins de monde possible, afin de subir peu de pertes sous le feu de l'ennemi et de se ménager des troupes fraîches pour des dégagements successifs.

Le général distribua donc une seule brigade, celle du général Micheler, sur les positions, et il conserva la brigade Doëns comme grande réserve en arrière du village de Spikeren.

Le général Micheler, se trouvant ainsi en première ligne, posta sa brigade comme il suit :

A l'extrême droite, le 1er bataillon du 40e, gardant un débouché entre le Pfaffenwald et le Gifertwald et s'étendant dans cette forêt vers le Rotheberg.

Sur le Rotheberg, une compagnie du génie et le 10e bataillon de chasseurs, à la pointe de cet éperon de la montagne, dans une tranchée creusée pendant la nuit ;

Sur le plateau, en arrière, comme soutien, mais à distance assez grande pour être abrités du feu, deux bataillons du 40e et tout le 24e régiment de ligne (reste de la brigade).

Le général Micheler, comme son chef, le général de Laveaucoupet, n'engageait donc que très-peu de monde, sachant combien il importe dans la défensive de se ménager des troupes fraîches pour redonner de la solidité à la ligne des positions dans les diverses phases de l'action.

Le point important de cette ligne était cet éperon du Rotheberg qui, débordant les collines, commandait toutes les positions, en balayait les flancs et présentait de grandes difficultés pour l'assaut.

Une remarque importante :

Devant les hauteurs, entre elles et cette autre chaîne dominant Sarrebruck (Winterberg, Nussberg, Champ de manœuvres), se creusait un vallon dans lequel devait défiler l'armée prussienne pour arriver jusqu'à nous.

Marche de l'ennemi. — Les Prussiens, nous l'avons dit, se trouvaient de l'autre côté de la Sarre.

Les 7e et 8e corps (Ire armée) et le 3e corps (IIe armée) étaient seuls en mesure d'arriver le 6 août sur le champ de bataille.

Le 7e corps entama l'action : il croyait n'avoir affaire qu'à quelques régiments d'arrière-garde.

La 14e division, arrivée à Sarrebruck, en déboucha pour nous attaquer ; elle lança d'abord la brigade François, qui se répartit sur tout notre front, partie contre notre aile gauche, dans la plaine, partie contre notre aile droite.

Le combat devenant sérieux, les généraux prussiens se sentirent engagés ; ils résolurent de continuer vigoureusement la lutte ; on soutint la brigade François, sur toute la ligne également, par la brigade Voïna. Successivement parurent des fractions de la 16e division et de la 5e (8e corps et 3e) qui se répartirent de tous côtés, sur la vaste étendue du champ de bataille.

Au sujet de cette attaque et sur la façon dont les Allemands la menèrent, Borbstaëdt, dont nous aurons si souvent à contrôler les assertions, a présenté cependant les réflexions très-vraies que l'on va lire :

« Du côté des Prussiens, dit-il, la continuation de la lutte à Sarrebruck, et la victoire décisive qui s'ensuivit, ne furent possibles que grâce à la rapide réunion, sur le champ de bataille, des forces les plus diverses. Si, dans l'armée prussienne, la canonnade n'avait pas constamment poussé en avant tous les chefs qui l'entendaient, il manquerait une belle page à la brillante histoire de nos armes ; et cette journée du 6 août, d'une gloire sans égale pour toutes les troupes qui ont combattu à Sarrebruck, n'aurait peut-être été qu'un combat d'une issue plus ou moins favorable.

« Un autre caractère particulier de cet engagement est le fréquent changement du commandement sur le champ de bataille. Dans le cours d'une après-midi, le général de Kamecke, puis le général de Stülpnagel, ensuite le général de Goeben, et enfin le général de Zastrow, dirigent successivement les opérations dans des conditions très-difficiles et constamment modifiées, car chaque heure qui s'écoulait amenait de nouvelles troupes. Et cependant le plus grand accord, la plus complète unité dans la direction ne cessèrent de présider au combat. C'est là une preuve manifeste que tous les chefs suprêmes des armées prussiennes étaient également imbus des grands principes de la tactique, et que, dans l'exécution des ordres, il n'y avait place ni pour l'envie, ni pour la jalousie. »

Quelle différence, en effet, entre la conduite des généraux prussiens et celle de Bazaine !

Ces arrivées en toute hâte de renforts venus de toutes parts font qu'il est impossible, dans le récit, de suivre un ordre divisionnaire ; car chez les Français il en fut de même : brigades, régiments, bataillons se mêlèrent, moins pourtant que dans les rangs ennemis.

Nous signalerons donc seulement l'entrée en ligne des bataillons et des compagnies, sans tenir compte des corps auxquels ils appartenaient.

TABLEAU

DES FORCES DE LA 14e DIVISION D'INFANTERIE PRUSSIENNE

Commandant : lieutenant-général de KAMECKE.

27e BRIGADE D'INFANTERIE.

DE FRANÇOIS, **général-major.**

Régiment N° 39 : colonel d'ESKENS.
Rég. d'inf. N° 74 : colonel de PANNEWITZ.



28e BRIGADE D'INFANTERIE.

DE WOYNA, général-major.

Rég. d'inf. N° 53 : colonel de GERSTEIN-HOHENSTEIN.
Rég. d'inf. N° 77 : colonel de CONRADY.
Rég. de huss. N° 15 : colonel de COSEL.
1re Abth. montée du rég. d'art. de campagne N° 6 : major baron DE EYNATTEN.
1re comp. de pionniers de campagne du 7e corps d'armée, avec un équipage de pont léger : capitaine JUNKER.
Détachement sanitaire N° 2.

Premier assaut des hauteurs. — Le général François, commandant la 27e brigade, arriva le premier à Sarrebruck ; il avait ordre de marcher en avant pour tomber sur ce que l'on croyait être une simple arrière-garde chargée de protéger la retraite de Frossard. Le général dirigea d'abord deux bataillons du 39e (2.000 hommes, 1er et 2e bataillons) contre la brigade Micheler. La marche de cette colonne fut protégée par quatre batteries, deux sur les hauteurs près de Drathzug, deux sur le Galgenberg. Il est dix heures du matin en ce moment.

Dès le début, ces pièces prirent avantage sur nos batteries postées au sommet du Rotheberg et plus en arrière sur les plateaux.

Il est regrettable que l'on n'eût point couvert nos pièces par des masques et des ouvrages solides, faciles à établir.

Une nombreuse cavalerie éclairait jusqu'au pied des pentes la marche de ces bataillons.

Le colonel d'Eskens, qui dirigeait ces forces, descendit du Winterberg et il eut à souffrir de nos obus, malgré l'infériorité déjà constatée de nos pièces.

Si nous avions eu un meilleur matériel d'artillerie, nous aurions à peu près anéanti cette avant-garde.

Arrivées dans le vallon, les compagnies prussiennes y trouvèrent un abri.

Près de Tielweiler, elles se formèrent en colonnes d'attaque et s'engagèrent dans un col qui se trouve entre le Pfaffenwald et le Gifertwald.

Après avoir mis sacs à terre, la colonne monta jusqu'à la crête, repoussant un faible rideau de tirailleurs français.

Hors du col, cette colonne se développa et elle aborda franchement nos positions.

Le général Micheler attendait l'ennemi au moment où, fatigué de son ascension sur les pentes boisées, il arriverait sur les plateaux.

A la gauche prussienne, l'action fut vive.

La 1re et la 4e compagnie du 39e prussien paraissent sur les bords d'une clairière coupée par un chemin creux : encouragées par la retraite des tirailleurs, ces compagnies poussent des hurrahs et saluent ainsi avec joie la lumière qu'elles revoient en sortant du couvert.

Elles envahissent l'éclaircie. Mais une compagnie du 1er bataillon du 40e français est couchée dans le chemin creux; deux autres sont sous bois, à droite et à gauche du chemin (270 hommes contre 500).

Les Français sont là, silencieux; l'ennemi s'avance, bruyant et animé.

Tout à coup un feu violent et inattendu, rasant le sol, fauche les rangs prussiens; les compagnies, qui lançaient leurs cris de guerre avec enthousiasme, se taisent, s'arrêtent, tournent et fuient sous les arbres; les officiers parviennent difficilement à y rallier leurs hommes.

Enfin la discipline triomphe; les balles françaises s'égarant dans la forêt à la recherche d'adversaires invisibles, le feu cesse d'être meurtrier; l'ennemi se remet de cette panique et borde la clairière.

Il fusille à son tour les Français.

Les deux troupes sont à l'abri, l'une dans le chemin, l'autre derrière les arbres. Après une demi-heure de mousqueterie, les officiers prussiens, qui veulent à tout prix montrer que leurs hommes chargent à la baïonnette (car tel était le vif désir de l'état-major allemand), ordonnent deux mouvements tournants à l'arme blanche.

La 4e compagnie cherche à nous déborder par notre gauche, la 1re par notre droite. Elles se glissent dans les fourrés longeant le bord de la clairière.

Mais une partie des nôtres est sous bois, des deux côtés de cette clairière; la fusillade crépite, hachant les sapins; les balles et les éclats de bois qu'elles soulèvent font des ravages dans les sections désunies qui se sont élancées; le mouvement avorte et les compagnies prussiennes sont contenues jusqu'à l'arrivée des renforts.

La *Relation prussienne* avoue cet insuccès; mais quand elle parle de *gros contingents français*, elle exagère; nous n'avions sur ce point que 270 hommes, et les forces étaient à peu près égales.

Nous pensons devoir citer les lignes consacrées par l'état-major prussien à cette affaire :

« A l'aile gauche, les deux autres compagnies du bataillon ouvraient aussi successivement l'action dans la partie moins épaisse du bois : la 1re compagnie tout entière s'engageait d'abord, moins une section laissée à la garde du drapeau; plus à gauche apparaissait ensuite la 4e, qui cherchait à déborder le flanc droit du défenseur. Ce mouvement l'amenait dans la clairière qui sépare le Gifertwald du Pfaffenwald, où elle se trouvait en face de gros contingents français embusqués sur le revers d'un fossé. Quand la compagnie s'élance, baïonnette au canon, l'ennemi se replie par une demi-conversion à droite, puis il accable d'un feu si terrible l'assaillant qui débouche du couvert que celui-ci est contraint de regagner au plus vite l'abri de la forêt. Un pareil insuccès marque une seconde tentative dans le but de s'établir sur le flanc de l'adversaire, en appuyant plus à gauche. Le contact avec le bataillon était perdu et un feu violent, venant de tous côtés, forçait à revenir dans la position antérieure. »

Telle fut l'issue de la lutte à la gauche des Prussiens : une action en plein bois, au centre et sur la droite prussienne, avait lieu simultanément.

Dans le Gifertwald, s'étendant vers le Rotheberg, les autres compagnies prussiennes étaient arrivées, il est vrai, jusqu'au premier échelon des collines boisées; mais les bois, sur les pentes, n'avaient point été défendus.

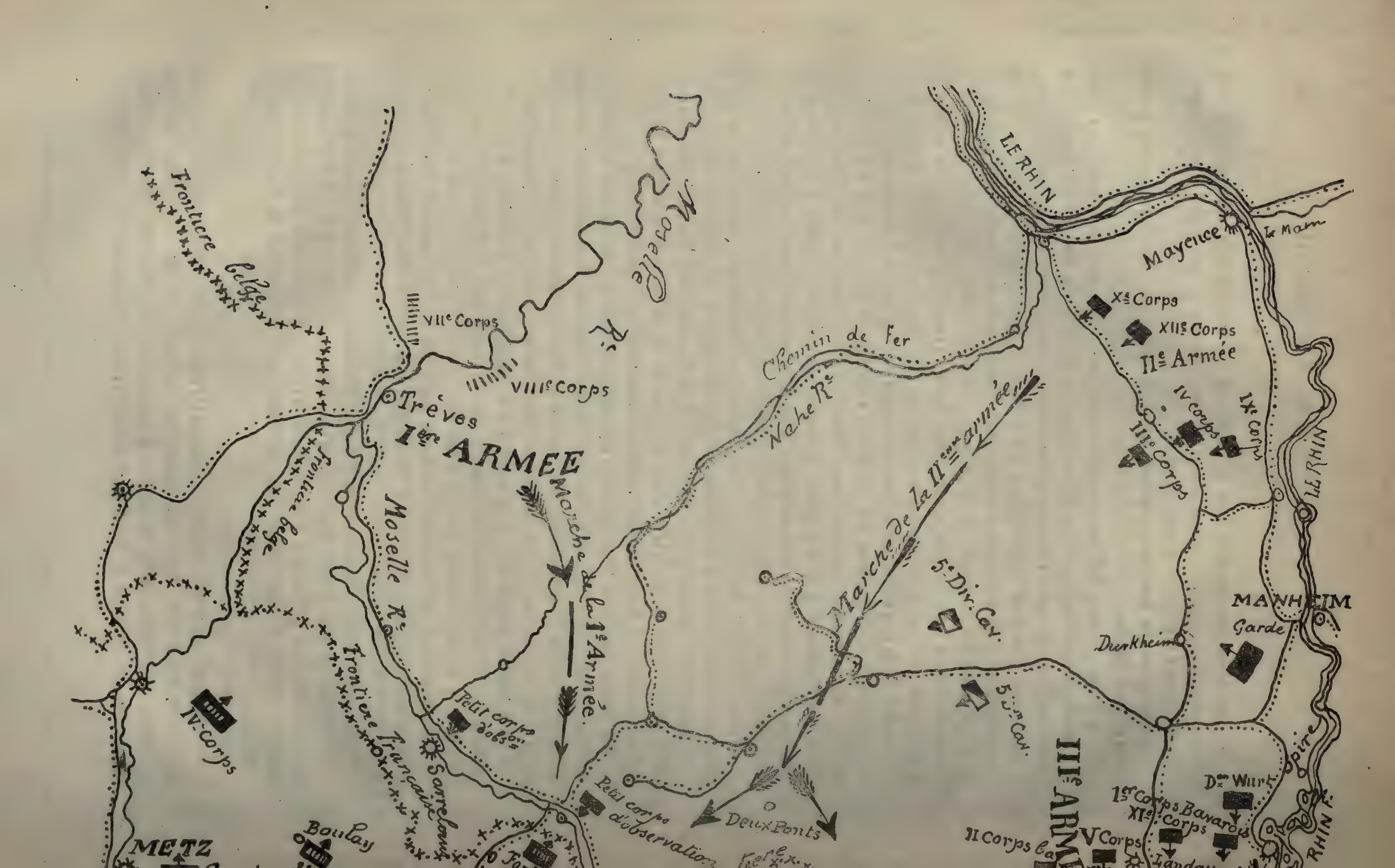
De même que pour l'aile gauche ennemie, le combat fut rude au centre et à droite. Les Prussiens, qui avaient vu les tirailleurs se replier assez vivement (par ordre), s'enhardirent et crurent à des défaillances; mais ils tombèrent dans les embuscades tendues par les trois compagnies du 1er bataillon du 40e; ils furent décimés et payèrent leurs imprudences fort cher; leur droite surtout fut criblée par les chasseurs, qui occupaient le retranchement du Rotheberg et qui avaient vue sur l'ennemi.

Les Prussiens, qui enregistrent avec une répugnance marquée les moindres échecs subis par eux, déguisent l'insuccès complet de leur avant-garde au centre et à droite.

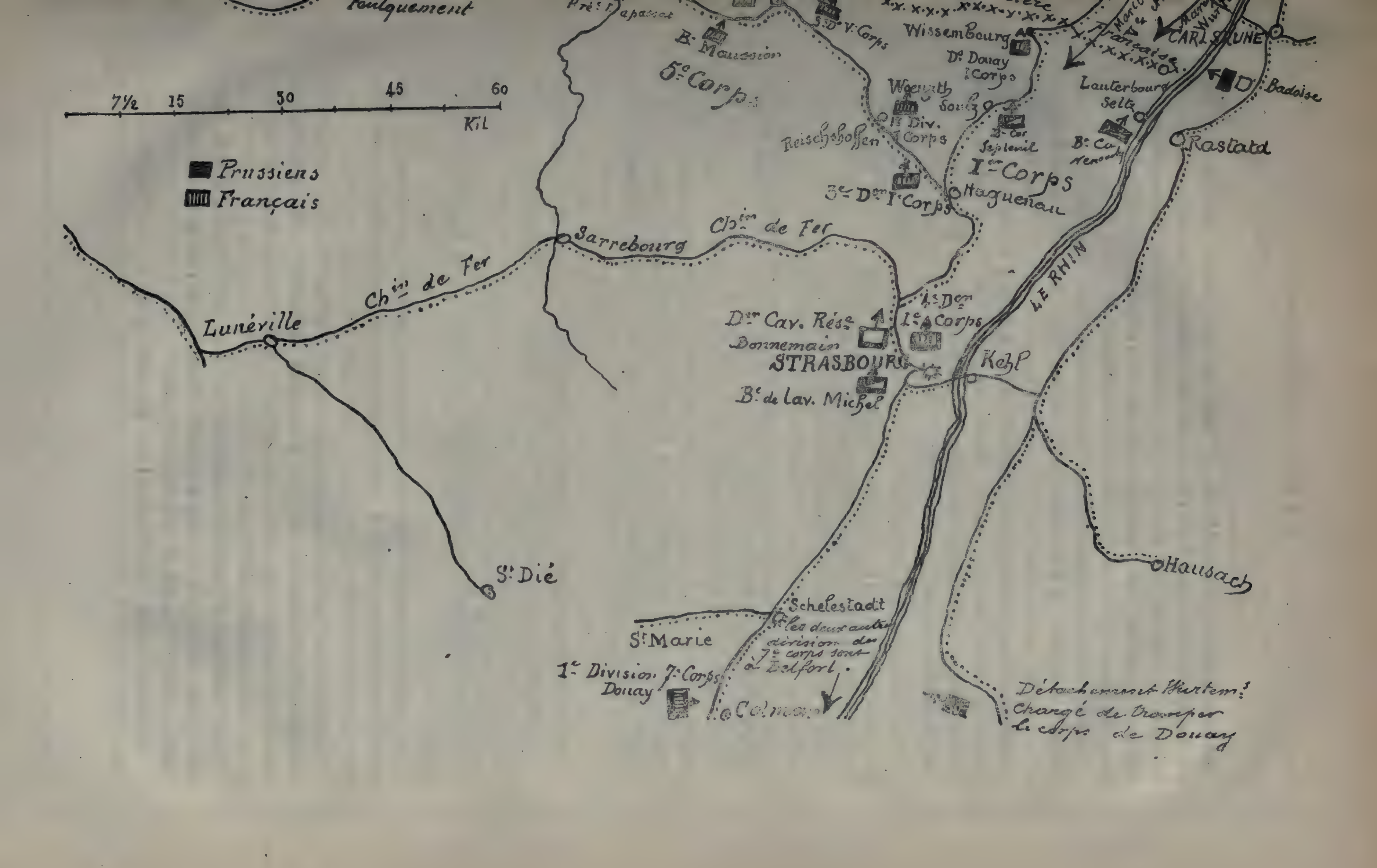
On va voir qu'ils regardent comme un avantage sérieux l'ascension facile de la droite de leur avant-garde dans le Stiffswald et en face du Rotheberg; mais la *Relation officielle* est forcée de convenir qu'il fut impossible à ces compagnies du 39e de mordre sur nos positions et de déboucher de la forêt sur le plateau.

On y lit :

« Tandis que le 1er bataillon combattait ainsi, le 2e s'était également porté en avant, avec les 6e et 7e compagnies en première ligne et la 5e en arrière. Conversant légèrement à droite, il appuyait plus directement vers le Rotheberg, dont il recevait en flanc un feu très-vif. La 7e compagnie, escaladant les



Frontière belge
Moselle Re
VIIe Corps
VIIIe Corps
LE RHIN
Mayence
Le Main
Xe Corps
XIIe Corps
IIe Armée
IV corps
IXe Corps
IIIe Corps
Chemin de fer
Nahe Re
Trèves
1ère ARMEE
Marche de la 1e Armée.
Marche de la IIe Armée
Frontière belge
Moselle Re
5e Div. Cav.
5e Dion Cav.
MANHEIM
Garde
Durkheim
IVe Corps
Frontière Française
Sarrelouis
Petit corps d'obson
Petit corps d'observation
Deux Ponts
IIIe ARM
II Corps Ba
V Corps
1er Corps Bavarois
XIe Corps
Don Wurg
Spire
METZ
Boulay


7½ 15 30 45 60
Kil
Prussiens
Français
Wissembourg
Dr Douay 1 Corps
5e Corps
Lauterbourg
Seltz
Rastatd
Badoise
CARLSRUHE
Reischshoffen
1re Div. 1 Corps
3e Don 1 Corps
Haguenau
1er Corps
LE RHIN
Sarrebourg
Chin de Fer
Lunéville
St Dié
Dr Cav. Résve
Bonnemain
STRASBOURG
Bde de Cav. Michel
1e Corps
Kehl
Hausach
Schelestadt
St Marie
1e Division 7e Corps
Douay
Colmar
Détachement Wurtem.
Chargé de tromper
le corps de Douay

pentes rapides du Gifertwald, venait s'engager, à la droite de la 3e, dans le combat qui se poursuivait sous bois avec des alternatives diverses; son chef, le capitaine Mudrack, y était tué. Plus à droite encore, la 6e compagnie avait également pénétré sous le couvert, où le feu des chasseurs français du Rothe-berg lui faisait éprouver des pertes très-sensibles.

« A 2 heures et demie, on était donc parvenu à enlever la crête, d'un relief de 300 à 400 pieds, et à atteindre la lisière sud du Gifertwald; mais tous les efforts du 39e pour pousser au delà échouaient alors contre le feu meurtrier d'artillerie et de mousqueterie exécuté à petite portée par l'ennemi posté à Spikeren, et dont on était encore séparé en partie par un profond ravin. La 6e compagnie s'embusquait au dehors de la forêt, face au Rotheberg et à 500 pas de son versant est. »

Pour qui sait lire et comprendre, n'y a-t-il pas dans ce passage une intention de déguiser, sous la vaine apparence d'une occupation sans importance des abords des crêtes, l'impossibilité absolue d'avancer sérieusement?

Aussi protestons-nous contre l'engouement dont cette relation est l'objet en France; elle est loin d'avoir l'impartialité qu'on lui prête.

Les Prussiens restèrent immobiles, tiraillant, mais ne faisant pas un pas jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Dans toute cette phase du combat, les Français n'eurent en ligne que le bataillon de chasseurs dans la tranchée du Rotheberg, la compagnie du génie qui avait creusé le retranchement et le bataillon du 40e qui se trouvait dans le Gifertwald; en tout 1.300 hommes, avec l'avantage de la position, il est vrai.

L'ennemi lança deux bataillons, soit 2.100 hommes.

Deuxième attaque contre les hauteurs. Échec des Prussiens contre le Rotheberg. — Le général François avait encore en ce moment au Terrain de manœuvres deux bataillons de sa brigade en réserve.

Comme les affaires allaient aussi mal dans la vallée que sur les hauteurs (on le verra plus tard), le général résolut d'engager cette réserve, espérant bientôt du secours.

Le général descendit donc, sous le feu de nos batteries, le versant du Terrain de manœuvres; ses deux bataillons furent sous l'action de nos obus jusqu'au fond de la vallée.

Là, le général envoya trois compagnies vers Stiring et il dirigea contre le Rotheberg le 3e bataillon et la 4e compagnie; c'étaient 1.250 hommes qui allaient, par une attaque directe, apporter un secours impatiemment attendu au 39e arrêté dans le Gifertwald.

Le 3e bataillon de fusiliers, commandé par le major von der Mülbe, montra une grande solidité en traversant les dépressions de terrain qui le séparaient du Rotheberg; il marchait comme à la parade.

Le canon faisait des trouées sans ébranler la ligne, qui resserrait les rangs.

Bientôt les balles des chasseurs français, qui tiraient de la tranchée, tombèrent sur les compagnies, et l'on vit rouler à terre de nombreux blessés.

Mais le bataillon avançait en ordre avec une sûreté admirable.

C'est sous le feu, en plaine, que l'infanterie prussienne, bien tenue par ses cadres, déploie ses meilleures qualités.

Il semblait que ce bataillon ne s'exposait ainsi que pour arriver au pied du mont, l'escalader et déloger nos chasseurs ; mais son effort s'arrêta à mi-pente de l'escarpement.

Les plus avancés reculèrent et se laissèrent rouler au bas de la montagne, où tout le bataillon se massa.

Il fut impossible de relancer ce groupe contre le retranchement ; les officiers que l'on voyait distinctement lever et brandir leurs sabres ne parvenaient pas à enlever la troupe.

Celle-ci semblait comme épuisée.

On avait obtenu d'elle une très-belle marche en plaine ; mais pour gravir les rochers du Rotheberg il fallait de l'audace individuelle, du courage personnel, de l'initiative chez chaque soldat.

Le bataillon s'arrêta.

Blotti sous les blocs énormes qui le dérobaient à la vue des Français, à peu près en sûreté, il ne fit plus de tentative jusqu'à l'arrivée du général François.

La 4e compagnie s'abritait aussi et la 9e imitait cet exemple.

La *Relation prussienne* raconte cet incident avec des précautions oratoires qu'il est bon de signaler : selon elle, ce serait le chef de bataillon qui aurait arrêté le zèle de ses hommes.

Rien de moins vrai.

C'est toujours la même tendance à pallier les échecs :

« Le 2e bataillon du 74e, dit-elle, traverse, sous le feu meurtrier des batteries ennemies et des tranchées, le bas-fond découvert qui sépare le Reppertsberg du Galgenberg. Les pertes augmentent à chaque pas ; mais les fusiliers, serrant leurs rangs décimés, atteignent, sans se laisser ébranler, le pied de la montagne. Le commandant du bataillon — major von der Mülbe — s'était convaincu à l'avance des difficultés de l'entreprise. Il avait reconnu qu'il était impossible de gravir directement ces escarpements rocheux sans une diversion sur les flancs. Refrénant les téméraires tentatives de quelques-uns de ses hommes, il établit donc provisoirement tout son monde au pied de la montagne, se bornant à entretenir un feu de tirailleurs très-mesuré contre les chasseurs embusqués à une grande hauteur au-dessus du bataillon. De leurs tranchées, qui se prolongeaient jusqu'au bord de l'escarpement, ceux-ci battaient tout le pied de la pente, et nos hommes ne trouvaient à s'abriter qu'à la condition de se serrer étroitement contre le rocher.

« Ce même régiment (74e) avait aussi reçu l'ordre de se diriger au sud-ouest ; mais bientôt un contre-ordre lui prescrivait de marcher vers le côté oriental du Rotheberg pour faciliter le débouché du Gifertwald. La compagnie

atteignait, avec des pertes relativement minimes, le saillant nord-ouest de cette forêt, où elle s'abritait des projectiles ennemis derrière une terrasse en saillie, tout en donnant la main, par sa gauche, à la 6e compagnie du 39e. La 9e compagnie de ce dernier régiment, alors arrivée sur le Terrain de manœuvres, était également acheminée vers le Rotheberg. »

Comment admettre cette assertion?

Comment croire que ce commandant fit ses efforts pour arrêter ses troupes trop ardentes?

L'expression « téméraires tentatives », qui dépasse le but que l'auteur avait en vue, est l'indice de sa préoccupation.

L'état-major allemand sait parfaitement que son infanterie laisse à désirer comme élan, comme bravoure individuelle; il la sent molle à l'attaque et facile à décourager. Il lui faut des assauts faciles, préparés par l'artillerie, de telle sorte qu'ils ne soient qu'une prise de possession d'un terrain devenu intenable pour le défenseur, sous une pluie d'obus; mais l'ennemi n'en convient jamais.

La *Relation officielle* ne veut pas avouer que, sentant l'extrême importance du Rotheberg, croyant n'avoir à bousculer que quelques compagnies d'arrière-garde avec du canon de soutien, le général François avait prescrit d'enlever de vive force et rapidement le Rotheberg, ce que tenta d'abord sans succès le major von der Mülbe : on préfère prétendre qu'il ne l'essaya point. Impossible alors d'expliquer la marche meurtrière de ce bataillon.

Pourquoi aurait-il traversé la plaine sous les obus et aurait-il risqué de se trouver arrêté au bas des pentes, où ce ne fut que par un heureux hasard qu'il trouva des abris?

Sans ces surplombements de rocs, il eût été anéanti.

Il faut donc logiquement admettre que son but réel était d'emporter la hauteur.

La situation devenait critique pour les Prussiens.

Combat d'artillerie. — Selon leur méthode ordinaire, excellente du reste, les généraux ennemis avaient à leurs avant-gardes des batteries nombreuses.

Suivant leur tactique, ils demandèrent au canon ce que ni la fusillade, ni la baïonnette ne pouvaient leur donner.

Nous avons constaté souvent la supériorité désespérante pour nous des pièces prussiennes.

Des batteries ennemies s'établirent, au mieux du but à atteindre, sur les hauteurs qui nous faisaient face.

Le point défectueux de nos positions consistait en ceci, qu'au lieu de former un front droit, elles saillaient beaucoup au centre, sur le Rotheberg.

Les collines situées en face et occupées par l'ennemi présentaient au contraire une ligne droite.



Nous ne pouvions avoir de batteries efficacement placées sur les hauteurs que sur l'éperon du Rotheberg, au saillant.

De là, il est vrai, on enfilait le vallon de toutes parts ; mais les batteries étaient entassées dans un espace restreint, sur lequel le feu de la ligne des pièces prussiennes convergeait de toutes parts et nous prenait d'écharpe.

Ailleurs, à notre gauche, le retour de la montagne nous masquait des vues ou nous éloignait trop de l'ennemi.

Plus loin nous étions dans la vallée, en contre-bas.

Nous verrons que notre artillerie fut écrasée dans les fonds et qu'elle fut obligée bientôt de se replier en arrière du Rotheberg.

La *Relation officielle* prussienne constate que le succès doit être attribué à l'artillerie et non à l'élan de l'infanterie. Voici ce qu'elle dit :

« Mais, sur ce point, il était momentanément impossible de pousser plus avant, de sorte que l'artillerie pouvait seule continuer l'engagement. La précision de son tir contraignait à la retraite les batteries ennemies que l'on apercevait encore sur le Rotheberg. Ses résultats étaient moins heureux contre les pièces françaises d'abord en position à la Brême-d'Or, et qui plus tard

reculaient jusqu'aux abords de Stiring-Wendel, à la suite du mouvement de l'infanterie prussienne dans le bois de Stiring. Cependant la batterie d'avant-garde, qui, vers 3 heures, se portait de sa seconde position jusqu'auprès de Drahtzug, ouvrait son feu contre ces pièces. Un caisson français sautait ; peu après, les batteries ennemies se taisaient et battaient en retraite. Afin d'accroître encore l'avantage ainsi obtenu, la 2e batterie lourde était alors également amenée à l'ouest de la route ; mais après la retraite de l'artillerie ennemie, elle ne trouvait plus d'objectif à ses coups ; elle prenait alors position à l'extrémité nord du Folsterhohe, d'où elle canonnait plus tard avec succès les colonnes d'infanterie qui se portaient en soutien vers le Rotheberg.

« Cette batterie, établie sur le Folsterhohe, face au sud-est, continuait avec succès à prendre d'enfilade les hauteurs de Spikeren, A plusieurs reprises, elle contraignait à la retraite les colonnes d'infanterie ennemie qui tentaient de se porter de nouveau sur le Rotheberg. Elle chassait également de ces hauteurs deux batteries qui essayaient d'y prendre position pour la contre-battre. Dans le courant de l'action, une batterie de mitrailleuses s'étant montrée sur la partie du Forbacherberg qui se projette vers la Brême-d'Or, elle lui démontait deux pièces et l'obligeait de même à se retirer.

« Les deux batteries postées entre la route de Drahtzug avaient déjà lutté avec avantage contre les batteries ennemies de Stiring-Wendel et vigoureusement appuyé de leur feu le mouvement des fusiliers du 77e contre les deux fermes de la route. Plus tard elles mettaient obstacle aux progrès des colonnes françaises qui cherchaient à descendre du Forbacherberg sur ces fermes. La batterie placée au plus près, à l'est de la route, concourait à ce résultat, tandis que les deux batteries de l'aile gauche, modifiant leur tir d'après les oscillations du combat d'infanterie, canonnaient les troupes ennemies sur le Rotheberg ou sur la route, jusqu'au moment où les progrès de l'infanterie prussienne venaient masquer leurs vues et les réduire au silence. »

Toutes ces citations expliquent clairement que, dès le début, les batteries prussiennes eurent l'avantage, écrasèrent les nôtres et décimèrent notre infanterie.

Nous avons plusieurs fois déjà insisté sur la rapidité de leur tir, leur longue portée et leur façon d'écraser chaque batterie ennemie à tour de rôle ; il est inutile d'y revenir.

On se figure quelle pluie d'obus tomba sur le Rotheberg, lorsque l'action de l'artillerie prussienne y fut concentrée.

L'effet des projectiles y fut d'autant plus meurtrier que leur explosion arrachait aux rocs des débris projetés en tous sens.

Les défenseurs de la tranchée n'y trouvaient plus qu'une protection illusoire.

On regretta alors de n'avoir pas improvisé sur cette crête de bonnes redoutes.

Les batteries de la réserve du corps d'armée, installées dans ces redoutes,

auraient eu alors l'avantage, efficacement protégées qu'elles auraient été par des ouvrages solides.

Malheureusement, pendant une heure, le bataillon de chasseurs se trouva sous la plus effrayante averse de projectiles que l'on puisse imaginer.

Il tombait sur l'étroite crête du Rotheberg environ un obus par seconde, et la première tranchée n'était plus tenable.

Vers 3 heures le feu redoubla et les généraux prussiens virent la crête balayée par les obus.

Déjà nos batteries s'étaient repliées, déjà une partie des défenseurs avait été retirée de la tranchée; on n'avait laissé à la garde de celle-ci, dans les endroits les moins exposés, que des postes d'observation. (3 heures.)

Enlèvement de la première tranchée du Rotheberg. — En ce moment le lieutenant-général de Kamecke, commandant la 14ᵉ division, impatient depuis longtemps de voir ses colonnes au bas du Rotheberg, envoyait de nouveau au général de brigade François l'ordre d'enlever la position à tout prix.

Il est si vrai que le commandant Mülbe, du 74ᵉ, s'était arrêté au bas des pentes par impuissance et malgré injonction d'avancer que la *Relation prussienne* dit :

« Cette apparence plus favorable de la situation déterminait le lieutenant général de Kamecke à *réitérer* son ordre antérieur d'aborder le Rotheberg et d'en déloger le défenseur.

« Quand cette communication, ajoute-t-elle, parvenait, vers 3 heures, au général François, le bataillon de fusiliers du 74ᵉ n'avait pas quitté la position que nous avons indiquée, au pied de la montagne. Le moment était d'autant plus heureusement choisi pour attaquer, que le feu des tranchées commençait à se ralentir ; l'attention de l'adversaire s'était reportée plus vers sa droite, où l'on commençait à ressentir les effets de l'entrée en ligne, dans le Gifertwald, de la 4ᵉ compagnie du régiment, jointe aux fractions du 39ᵉ conduites par le colonel d'Eskens. La 9ᵉ compagnie du 39ᵉ (capitaine Bennhold), appelée par le général François, s'approchait également de la base de la montagne. »

Le général François, un descendant de ces huguenots chassés si malheureusement de France par Louis XIV lors de la révocation de l'édit de Nantes, le général François, avec une valeur toute française, se présente devant sa troupe; il tire son épée, montre la hauteur et commence le premier à gravir les rampes. Le bataillon suit.

La poignée de chasseurs qui gardait la tranchée est aveuglée par la fumée des explosions et assourdie par les détonations des obus; elle ne voit pas la colonne d'assaut, et celle-ci débouche tout à coup sur cette troupe, qui est enveloppée.

Sans cette circonstance malheureuse, la tranchée n'aurait pas été enlevée.

Nos chasseurs, pelotonnés en deux groupes, poussent un hurrah, et, au lieu de se rendre, se font jour à la baïonnette.

« Laissant seulement au pied des pentes un petit détachement, les fu-

siliers du 74e commencent alors, le général en tête, à escalader les rochers. Montant péniblement d'assise en assise, et fermement résolu à joindre l'ennemi corps à corps, ils gagnent de plus en plus vers la crête, que couronnait une tranchée. Au bout de peu d'instants, ils l'atteignent; les chasseurs français, *visiblement surpris*, sont culbutés après une courte résistance, *et se replient derrière un ressaut supérieur*. Les fusiliers se groupent aussitôt autour de leur chef, sur cet étroit espace, balayé par un feu terrible, pour tenter un nouvel effort, quand un vigoureux retour de l'infanterie française se dessine par le Gifertwald. »

En effet, le gros du bataillon de chasseurs, ayant recueilli le détachement, qui avait fait sa trouée, contenait l'ennemi.

Nos chasseurs, 500 hommes environ, étaient dans une seconde tranchée qui dominait la première; l'ennemi s'était installé dans celle-ci, y trouvant un point d'appui solide : ces 1.000 hommes pouvaient y défier l'attaque des nôtres.

Cependant les nôtres s'élancent, et le bataillon du 74e prussien, malgré les efforts du général ennemi, commençait à plier et il allait être culbuté.

Le général, désespéré, vit sur les pentes un renfort qui arrivait.

C'était la 9e compagnie du 39e ; il la montra à ses hommes ; il se plaça sur un roc, criant à ce secours d'avancer.

« A ce moment, la 9e compagnie du 39e parvenait également sur la crête, électrisée par l'appel du général François. Celui-ci se place en personne à sa tête : « En avant, s'écrie-t-il, mes braves du 39e ! » puis, l'épée haute, ayant à ses côtés les tambours qui battent la charge, il s'élance contre l'ennemi bien supérieur en nombre.

« Frappé de cinq coups de feu, le brave général s'affaisse. Le feu écrasant des Français rend impossible de pousser plus loin ; mais les débris des cinq compagnies demeurent inébranlables auprès de leur chef expirant.

« Au bout de quelques minutes, le général François succombait en prononçant ces paroles : « C'est pourtant un beau trépas que celui du champ de bataille; je meurs satisfait, car le combat est en bonne voie. »

Cette mort est héroïque.

Pourquoi faut-il que ce fils de Français ait donné si bravement son sang à la cause prussienne ?

Et combien d'autres réfugiés, protestants, enfants de notre race, se sont signalés ainsi, prêtant à l'état-major prussien ce reflet de bravoure gauloise, ardente, passionnée, qui est la poésie du courage !

Un roi de France chassa les pères : les fils sont revenus à la tête des divisions prussiennes nous faire cruellement sentir qu'il n'est pas de patrie partout où la conscience humaine n'est pas libre.

C'était la revanche des dragonnades.

L'intrépidité du général François permit aux Prussiens de conserver la tranchée du Rotheberg ; ils s'y logèrent et s'y consolidèrent.

Mais longtemps l'ennemi ne put déboucher de cet ouvrage, commandé par

l'autre retranchement, que nous occupions, et qui fermait l'espèce de cap formé par l'arête du Rotheberg.

Reprise du Gifertwald par la brigade Micheler. — Pendant que le général François enlevait le Rotheberg, le général Micheler faisait une tentative énergique pour repousser l'ennemi du Gifertwald.

Les Prussiens, au nombre de 2.000 (1er et 2e bataillons du 39e), s'étaient maintenus sous bois, et ils continuaient la fusillade contre le bataillon du 40e français, qui gardait les débouchés de la forêt.

La lutte était fort inégale entre ces 500 fantassins français et ces 2.000 Allemands : toutefois il fut impossible à ces derniers de débusquer les nôtres.

Vers deux heures et demie, le général Micheler résolut de repousser l'ennemi au bas des pentes.

Il lança sous bois le 24e régiment contre le 1er bataillon du 39e ennemi.

La colonne française, forte de 1.500 hommes contre 1.000, avait l'avantage du nombre, mais il fallait attaquer un adversaire embusqué sous les arbres.

Ce que les Prussiens n'avaient pu faire étant 1.000 contre 270 (voir la première attaque), les nôtres le firent dans des conditions bien moins avantageuses. Le 24e, massé au coin de la clairière, couvre son front de tirailleurs : ceux-ci se glissent sous bois et font beaucoup de fumée ; un rideau enveloppe le régiment.

Tout à coup les trois bataillons débouchent, et la forêt retentit du cri : A la baïonnette !

L'ardeur française, l'audace et l'initiative poussent nos soldats à rompre les rangs et à se jeter dans les fourrés à l'arme blanche.

Incomparables dans ces attaques, ils débusquent l'ennemi, le traquent, le poursuivent, le découvrent et le relancent partout.

C'est une chasse immense d'hommes à hommes, une battue furieuse, semée d'incidents dramatiques et de scènes sanglantes.

Çà et là des compagnies prussiennes font tête ; nos soldats s'appellent, s'excitent, s'assemblent, abordent les groupes, les relancent et les dispersent.

Les crêtes et les ravins sont fouillés à fond ; on s'y tue avec rage et les échos de la vieille forêt retentissent de clameurs terribles, la fusillade éclate partout : partout l'ennemi recule et fuit.

Il se réfugie dans le vallon, où des renforts le recueillent ; puis sur le Winterberg, dont il remonte les pentes rapidement, pour se mettre hors portée.

Plein succès !

Le 24e revient se placer sur le plateau, laissant la forêt vide.

La *Relation prussienne* convient de cette déroute.

« Le 1er bataillon du 39e, dit-elle, qui combattait sur ce point, opposait une résistance héroïque à la supériorité toujours croissante des forces ennemies. Le commandant de ce bataillon, major de Wichmann, était tué ; plusieurs officiers se trouvaient hors de combat ; ces escarpements abrupts et couverts de bois bornaient les vues et rendaient impossible de diriger l'action. Les hom-

mes, épuisés par cette longue lutte, avaient en partie consommé leurs munitions; on ne pouvait trouver à proximité ni secours, ni approvisionnements. Dans cette situation, assaillis de front par trois bataillons, tournés sur leur gauche, les Prussiens se voient enfin contraints de battre en retraite. L'ennemi les suit jusqu'à la lisière nord de la forêt, d'où il accompagne d'un feu rapide et meurtrier les débris qui se replient vers le Winterberg; mais il ne pousse pas au delà. »

Sans doute les Français avaient trois bataillons et l'ennemi un seul; mais les bataillons prussiens avaient juste le double d'effectif des nôtres.

Pendant qu'à notre droite le 24[e] français culbutait ainsi l'ennemi, le 40[e] abordait le 2[e] bataillon du 39[e] prussien.

Même élan chez les nôtres, même retraite chez l'ennemi; mêmes péripéties.

A gauche, les hurrahs du 40[e] chargeant à outrance répondaient aux clameurs vibrantes du 24[e] vainqueur à droite.

Seulement le bataillon prussien se replia sur la gauche vers le Rotheberg; le reste fut jeté au bas des bois et fila vers le Winterberg.

Le bois du Gifertwald était nettoyé, vide d'ennemis.

On s'est demandé comment alors nous ne cherchâmes point à reprendre le retranchement du Rotheberg.

Il est probable que le général de Laveaucoupet jugea dangereux, meurtrier et inutile de le faire.

En effet cette crête, balayée par les obus de l'ennemi, battue en tous sens par la canonnade, n'était pas tenable; on aurait en vain sacrifié là des milliers d'hommes : beaucoup pour la reprendre, beaucoup pour la garder, avec ce résultat définitif qu'il eût été impossible de résister aux feux dont les Prussiens accablaient cet espace étroit.

Mieux valait se tenir dans le second retranchement autant qu'on le pourrait et même évacuer celui-ci pour concentrer toute la défense à la base de ce cap de rocher, débordant sur le vallon.

On verra que l'ennemi ne put forcer, en fin de compte, ce passage, qu'il fut maintenu jusqu'à la fin sur l'arête, et que la conservation de cette position lui coûta très-cher.

Du côté des Français la brigade Doëns entre en ligne. Des renforts arrivent aux Prussiens. Nouveaux succès de ceux-ci sur la crête du Rotheberg. — Vers quatre heures, des renforts successifs arrivant à l'ennemi, il put disposer de huit bataillons nouveaux appartenant à la 5[e] et à la 16[e] division, dont les généraux se hâtaient de se porter au canon.

Ces bataillons n'arrivèrent que successivement en ligne et par compagnies.

Tous se mêlèrent dans une confusion telle que tout ordre fut rompu; mais les compagnies prussiennes sont assez nombreuses pour former un groupe capable de combattre isolément et de produire effet; les capitaines se mettent

aux ordres du général ou du colonel le plus proche, et cette confusion est sans inconvénients.

Du côté des Français, la brigade Doëns, appelée par le général de Laveaucoupet, était venue secourir la brigade Micheler. Le 63ᵉ avait été destiné à soutenir notre gauche dans le Gifertwald et le Rotheberg; le 2ᵉ de ligne avait reçu mission de défendre à droite la clairière située près du Pfaffenwald.

L'effectif des Français sur les hauteurs était en ce moment de 8.000 hommes.

Les Prussiens allaient les attaquer avec 10.500 hommes; ils avaient pour eux l'immense avantage d'une artillerie supérieure.

Nos batteries, retirées très en arrière des crêtes, près de Spikeren, ne pouvaient agir efficacement que dans le cas où les Prussiens déboucheraient du Rotheberg et du Gifertwald; car alors seulement l'ennemi serait à portée.

Le premier effet des renforts se fit sentir précisément sur le Rotheberg.

Les nôtres occupaient, en face de l'ennemi, deux lignes successives de défense. Ils fatiguaient beaucoup l'ennemi. Le bataillon du 74ᵉ prussien, qui se trouvait dans la tranchée conquise commençait à manquer de munitions.

Le 3ᵉ bataillon du 40ᵉ prussien se montra au moment où la position devenait critique : son apparition sur trois points à la fois donna de l'élan aux défenseurs épuisés du retranchement.

Tous ensemble ils poussent en avant pour enlever d'abord un escarpement de terrain, puis, plus loin encore, une levée de terre où les nôtres s'abritaient.

La grande supériorité numérique de l'ennemi lui donne l'avantage; il s'empare des deux lignes de défense, grâce à des mouvements tournants par le flanc exécutés le long des pentes.

Cependant le général Micheler s'est aperçu du péril et il veut le conjurer; il ramasse quelques groupes du 10ᵉ chasseurs et du 63ᵉ qui gardaient certains points du Gifertwald et il les conduit lui-même, cherchant à donner dans le flanc gauche de l'ennemi.

Mouvement habile qui aurait réussi si l'élan de sa troupe n'avait pas été paralysé par la subite apparition d'un millier de Prussiens (1ᵉʳ bataillon du 12ᵉ), qui accouraient le long des rampes de ce côté.

Les Français sont d'abord obligés de défiler sous le feu de deux compagnies, et cependant ils vont atteindre leur but, quand ils se sentent tournés eux-mêmes par le reste de ce bataillon de renfort, qui les fusille.

Les nôtres font face à droite, et une courte mais terrible mêlée dégage la petite colonne française du danger d'être coupée; le colonel prussien de Reuter est tué dans cette charge.

Le général Micheler renouvelle une seconde tentative; un feu de salve l'arrête, en même temps que les progrès de l'ennemi dans le bois du Gifertwald l'inquiètent.

Le général de Laveaucoupet prescrit alors de laisser les Prussiens maîtres

du terrain conquis et de n'avoir plus pour objectif que de les contenir sur l'arête du Rotheberg qui leur appartient tout entière.

(Nous avons expliqué ci-dessus les motifs qui justifiaient cette mesure.)

Notre artillerie, qui est à l'abri des feux des batteries prussiennes, rend presque facile la garde du débouché de l'arête sur le plateau.

Par une circonstance heureuse, les pièces ennemies, sur le Galgenberg et le Folsterhohe, ne pouvaient s'avancer sans descendre dans le grand vallon qui séparait les deux fronts ennemis; dans cette plaine elles perdaient leur vue, et le moment n'était pas encore venu où elles pourraient prendre position sur nos plateaux.

Notre artillerie, repliée jusqu'à Spikeren, hors d'atteinte, ou à peu près, de celle de l'ennemi, mais à bonne portée du Rotheberg, balayait l'infanterie ennemie à chaque tentative pour pousser en avant.

Dès cet instant nous reprîmes l'égalité des feux d'artillerie.

L'ennemi fut contenu ainsi sur le Rotheberg jusqu'à la fin de la bataille.

Mais la possession de cette arête donnait aux colonnes prussiennes la possibilité de s'engager dans les défilés que commandait cette pointe escarpée, faisant saillie en avant.

On verra plus tard, entre Golden-Brem et le Rotheberg, se glisser des colonnes qui nous assaillirent sur le Spikeren-Wohen et le Forbacherberg.

D'autre part, l'attaque prenait dans le Gifertwald une mauvaise tournure pour nous.

Les Prussiens, en même temps qu'ils prennent l'offensive sur le Rotheberg, dessinent une attaque contre le Gifertwald.

Préparatifs de l'ennemi pour reprendre le Gifertwald et des Français pour le défendre. — Nous avons vu les Prussiens repoussés vers trois heures de la forêt; le Gifertwald était évacué : deux bataillons du 39e de ligne prussiens y avaient subi un grave échec.

Mais on se rappelle que huit bataillons de renfort arrivaient à l'ennemi.

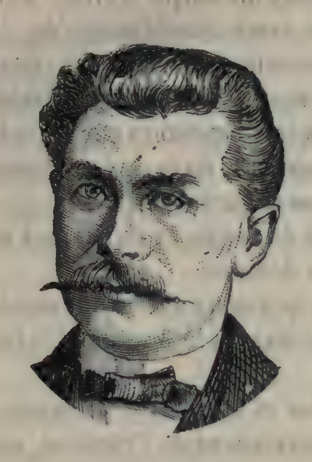
Il en avait envoyé plusieurs vers le Rotheberg, et nous venons de voir leur effort y réussir.

Mais en même temps qu'ils dirigeaient des forces sur le Rotheberg, les généraux prussiens avaient reconstitué le 39e décimé, et formé avec lui et le 48e régiment une forte colonne de cinq bataillons, destinée à reprendre le Gifertwald.

Cette colonne devait se déployer en bataille aux abords du bois : à la gauche prussienne, les 1er et 3e bataillons du 48e; au centre, le 39e; à droite, le 2e du 48e.

Mais on chargea le 1er et le 2e du 40e, le 1er et le 2e du 12e de relier cette attaque du Gifertwald à celle du Rotheberg. Avec les bataillons déjà engagés sur cette arête, nous trouvons un effectif de 13 bataillons, soit près de 14.000 combattants.

De notre côté, toute la division Laveaucoupet était sur le terrain; la bri-



gade Bastoul, de la division Douay (réserve générale), n'était pas encore arrivée. Nous disposions de 13 bataillons également ; mais les bataillons prussiens ayant un effectif double des nôtres, nous étions à peu près un contre deux en ce moment.

Voici maintenant le détail de nos positions :

Sur le Rotheberg, partie du 63e ; l'autre partie s'étend plus à droite dans le Gifertwald, avec le 10e bataillon de chasseurs ; deux bataillons du 40e viennent ensuite ; puis enfin le 2e de ligne à l'extrême droite, dans la clairière du Pfaffenwald.

En réserve, le 24e, un bataillon du 2e et un du 40e.

C'est à notre droite, contre le 2e de ligne, que se portera le grand effort de l'ennemi.

Combat entre le 2e de ligne et le 48e prussien dans la clairière du Pfaffenwald. — Notre 2e de ligne avait le poste le plus dangereux, à l'issue de ce vallon qui coupe en deux le Gifertwald et le Pfaffenwald : le régiment était commandé par l'un des plus braves colonels de notre armée, M. de Saint-Hillier.

C'était un officier savant, instruit, d'une modestie remarquable, d'un sang-froid intrépide qui l'avait fait remarquer comme lieutenant-colonel du 3e zouaves.

Ce vaillant homme de guerre, auquel des études profondes ne permettaient pas de conserver d'illusions sur l'issue de la guerre, avait tristement prédit l'avenir de désastres qui nous attendait ; il était résolu à faire l'impossible pour conjurer le péril, mais il semblait qu'il eût le pressentiment de sa mort.

Il souhaitait succomber au début, pour ne pas voir se réaliser ses sombres prévisions, confiées seulement à quelques amis ; ses vœux furent malheureusement exaucés.

Il avait fait de son régiment un corps d'élite, animé du plus pur patriotisme; son corps d'officiers avait le sentiment du devoir et de l'honneur : la discipline du 2e de ligne, obtenue sans rigueurs, par l'application intelligente des règles et par l'exemple, était l'objet de l'admiration de l'armée.

Le général Micheler comptait beaucoup sur cette brave troupe.

Deux bataillons de ce régiment, forts de 1.100 hommes environ, attendaient le moment de combattre dans un ordre parfait.

Ils gardaient le débouché du ravin, et ils étaient en avant de cette clairière où nous avons vu le combat débuter.

Les bataillons prussiens que nous avons énumérés s'avancent.

Contre le 2e de ligne sont dirigés le 3e et le 1er bataillon du 48e régiment ennemi (2.120 hommes).

Le colonel de Saint-Hillier et le général de brigade Doëns surveillent avec une attention extrême le mouvement de l'ennemi, supérieur en nombre.

Celui-ci paraît.

C'est le 3e bataillon du 48e qui attaque de front; le 2e de ligne se replie par un très-beau mouvement sous bois, habilement conduit; les groupes, bien dirigés, suivent les directions indiquées d'avance; ils font subir de fortes pertes aux Prussiens par leur fusillade et ils attirent le bataillon jusqu'à ce fossé qui coupe la clairière et qui a été précédemment si fatal au 39e prussien.

Les fantassins du 48e débouchent dans la clairière et sont écrasés par un feu roulant; ils plient et reculent.

Mais à ce moment le 1er bataillon ennemi, gardé en réserve, est lancé sur notre droite; il a opéré un grand mouvement sous bois; notre petit nombre n'a pas permis de surveiller cette manœuvre.

Le colonel de Saint-Hillier et le général Doëns massent rapidement plusieurs compagnies; l'heure du dévouement a sonné : il faut culbuter ce bataillon à la baïonnette.

Les clairons sonnent, les tambours battent, et nos fantassins suivent leurs chefs qui les guident l'épée à la main.

M. de Saint-Hillier, grave et froid, marche en tête avec le général; le lieutenant-colonel Baucheman est à son poste de combat.

L'ennemi, qui use si habilement des feux de salve, tire sur ces officiers qu'il distingue; un millier de balles s'abat autour d'eux et ils tombent tous trois.

Seul le lieutenant-colonel Baucheman se relève pour retomber encore en criant : Vive la France! En avant!

Il est gravement atteint.

Le général Doëns est tombé mortellement.

M. de Saint-Hillier a la tempe gauche brisée par une balle.

Les soldats consternés entourent leurs chefs morts ou mourants!

A cette heure où ces héros, pleins de bravoure et d'intelligence loyale, mouraient pour la patrie, Bazaine calculait sa première trahison, retardant

l'envoi des ordres de départ aux divisions de secours et laissant écraser de parti pris les troupes sacrifiées de Frossard.

Si les ordres avaient été donnés à temps, une division du maréchal, débouchant à cette heure, aurait changé cette attaque en déroute pour l'ennemi.

Et si, malgré tout, la mort eût touché au front ces héros, leurs derniers regards auraient vu les aigles de Prusse repasser la Sarre, entourées de la cohue de fuyards qui marque les grandes défaites... Mais mourir vaincus, mourir trahis, c'est mourir trois fois !

Les soldats, voyant leurs chefs à terre, se ruèrent sur l'ennemi.

Celui-ci n'attendit pas le choc : il ne l'attendit jamais ; en toute circonstance, ou bien il parvint à nous écraser sous ses salves et sous la supériorité du nombre, ou il se déroba aux baïonnettes.

Une fois sous la protection des fourrés, formant équerre avec l'autre bataillon, celui-ci arrêta les nôtres par un feu qui se croisait avec la fusillade partie du front de bataille.

Le 2e ligne se trouva sous une grêle de balles qui hachait ses rangs.

Impossible de résister pendant quelques minutes de plus sans perdre jusqu'au dernier homme.

Il fallut reculer.

Le 2e de ligne fit une retraite remarquable, quoique sans chefs.

Il vint prendre position dans un petit bouquet de bois, et, se distribuant derrière des accidents de terrain, il empêcha l'ennemi de sortir du Gifertwald.

Le centre français se maintient au milieu de la forêt. — Deux bataillons du 40e de ligne, le 10e chasseurs et le 63e en partie, combattaient dans le bois, plus à gauche.

Là, le général de Laveaucoupet, avec une audace incomparable, tout son état-major autour de lui, dirigeait d'incessants retours offensifs.

Le 2e bataillon du 48e prussien, le 1er du 40e, le 2e du 12e, deux bataillons du 39e, cinq mille hommes, appuyés encore sur leur droite par des troupes plus directement engagées sur le Rotheberg, faisaient les plus violents efforts pour nous jeter hors du couvert.

La lutte fut acharnée et sanglante.

La *Relation prussienne* la raconte de façon à donner une haute idée de la valeur des nôtres :

« Le 2e bataillon du 48e, qui, comme on se le rappelle, devait fermer la trouée entre les troupes venant de ces deux points, s'était déployé en colonnes de compagnie, en approchant de la lisière nord du bois. Les colonnes de droite se dirigent vers un ravin rapide et fortement gardé, s'en emparent au prix de pertes considérables, et longent ensuite la lisière occidentale du bois, en refoulant devant elles l'ennemi, qui cherche encore à tenir sur la hauteur. Les colonnes de gauche avaient pénétré sous le couvert, plus à l'est. De concert

avec les troupes déjà engagées sur ce point, elles emportaient tambour battant, et aux cris de hurrah, l'arête qui coupe le Gifertwald.

« Le 1er bataillon du 4e avait également quitté le Reppertsberg en demi-bataillons ; mais, en approchant des hauteurs, il se formait aussi en colonnes de compagnie. La 1re et la 4e compagnie marchaient vers le versant oriental du Rotheberg et enlevaient, concurremment avec les troupes qui combattaient sur ce point, le saillant nord-ouest du Gifertwald. La 2e et la 3e compagnie entraient dans la forêt, plus à gauche. Les deux fractions de ce bataillon avaient à soutenir des luttes opiniâtres ; plusieurs officiers y étaient grièvement atteints. En arrière des 2e et 3e compagnies du 40e, le 2e bataillon de ce régiment s'engageait également, un peu avant cinq heures, dans le bois. A mesure que l'on s'enfonçait sous le couvert, le feu devenait plus vif et la résistance de l'ennemi plus acharnée.

« Le 2e bataillon du 12e, débarqué à quatre heures seulement à Saint-Johann, avait pris, en quittant le Reppertsberg, une direction intermédiaire entre le Rotheberg et la partie orientale du Gifertwald, afin d'établir entre les deux groupes isolés de la 5e division, la liaison précédemment confiée au 2e bataillon du 48e. *Vers cinq heures, au moment où ce 2e bataillon du 12e entrait en ligne, le combat n'avait point encore cessé sur le point culminant de la forêt;* mais, en général, les Prussiens gagnaient déjà du terrain vers la lisière sud. »

Témoignage précieux !

L'ennemi lui-même, énumérant les forces qui lui sont opposées, ne compte là que sept bataillons français.

A peine 4.000 hommes !

Et il en avait 8.000 en ligne !

Et nous conservions nos positions !

Les bataillons ennemis, d'après la *Relation prussienne,* parvinrent seulement à se relier au Rotheberg, et ils n'occupaient qu'un des points de l'arête qui domine le Gifertwald.

On ne peut en douter ; car, après avoir affirmé que cette arête était enlevée, la *Relation* avoue que « sur le point culminant de la forêt le combat n'avait pas cessé ».

Le général de Laveaucoupet le disputait donc toujours avec une ténacité que rien ne pouvait lasser.

La lutte se maintint de la sorte, acharnée, sans répit, jusqu'à sept heures du soir.

TABLEAU DES FORCES DE LA DIVISION BATAILLE

2e DIVISION D'INFANTERIE

BATAILLE, général de division.

LOYSEL, lieutenant-colonel, chef d'état-major ;
DE MAINTENANT, lieutenant-colonel, commandant l'artillerie ;
LESDOS, chef de bataillon, commandant le génie.

1re BRIGADE

POUGET, général de brigade.

12e Bat. de chass. à pied : JOUANNE-BEAULIEU, commandant ;
8e de ligne : HACA, colonel ;
23e de ligne : ROLLAND, colonel ;
7e, 8e et 9e batteries du 5e rég. d'artillerie.

2e BRIGADE

FAUVART-BASTOUL, général de brigade.

LE FLO, lieutenant au 66e de ligne, officier d'ordonnance ;
66e de ligne : AMELLER, colonel ;
67e de ligne : MANGIN, colonel ;
COLLANGETTES, chef d'escadron ;
12e comp. de sapeurs du 3e rég. du génie ,
Train des équipages.

Le Gifertwald est repris pour la troisième fois par les Français. — La division Bataille, venue d'Œtingen, était enfin entrée en ligne : l'une de ses brigades descendait vers Stiring-Wendel, où l'on avait d'elle le plus pressant besoin. (On verra quelle lutte acharnée nous soutenions sur ce point.)

L'autre brigade (Bastoul) se portait au secours de la division Laveaucoupet.

Mais des renforts nombreux dessinant sur la Douane et le Forbacherberg une attaque très-vive, la brigade se porta de ce côté ; le 66e et le 67e le défendirent ; ce dernier régiment fut même appelé dans la plaine, à gauche, dans une trêve qui se fit pendant l'assaut.

Mais l'attaque recommençant plus vigoureuse, on renvoya bientôt d'autres forces de l'autre brigade de la division Bataille pour remplacer ce régiment.

Les défenseurs du Gifertwald ne reçurent donc en réalité aucun secours direct.

Jusqu'à sept heures, le général de Laveaucoupet maintint l'ennemi, comme nous l'avons dit, avec des alternatives diverses.

Jamais l'adversaire ne parvint à le débusquer complétement des bois.

Borsbstaëdt, si peu favorable aux Français, constate leur résistance acharnée :

« Les bataillons prussiens, dit-il, avaient donc heureusement escaladé sur plusieurs points le rapide plateau de Spikeren, mais l'ennemi tenait toujours fortement les hauteurs sud de Spikeren, et une artillerie nombreuse et supérieure balayait le plateau de son feu meurtrier. Malgré tous les renforts reçus, malgré un dévouement sans bornes, l'infanterie prussienne ne parvenait donc qu'à grand'peine à gagner un peu de terrain en avant, et vers 5 heures et demie le combat devenait encore une fois stationnaire sur les hauteurs de Spikeren. Mais on arrivait cependant à maintenir vigoureusement et sans

fléchir les positions conquises contre les tentatives réitérées de l'ennemi, et là encore l'infanterie prusienne s'acquittait glorieusement de la lourde tâche qui lui était imposée.

« Animés du courage du désespoir, les Français, rassemblant toutes leurs forces et empruntant le concours des trois armes, tentent de regagner le terrain perdu. »

Vers 10 heures et demie du soir environ, un nouvel incident venait compliquer la situation déjà si périlleuse des nôtres.

Le général d'Alvensleben, qui avait pris le commandement des troupes prussiennes, résolut d'envoyer de la cavalerie et de l'artillerie sur le Rotheberg.

Il tenta d'abord d'y lancer des hussards. Ceux-ci, sous la protection de l'infanterie qui occupait la hauteur, arrivèrent jusqu'à l'arête : mais il leur fut impossible de s'y maintenir.

Le terrain, coupé de roches, de fondrières et de tranchées, était impraticable, et les hussards, mitraillés et criblés de balles, redescendirent dans la plaine.

Mais si cette tentative échoua, celle qui suivit réussit.

Deux batteries d'artillerie eurent cette témérité de se lancer dans une entreprise réputée impraticable et cette gloire d'atteindre les hauteurs, où leur apparition inattendue causa une stupéfaction profonde.

Les pièces s'engagèrent dans un chemin en *rondins*, espèce d'escalier taillé au milieu des escarpements : sur plusieurs points, le passage était resserré entre des parois de rocs d'un côté et des gouffres de l'autre.

La première pièce qui se lança dans cette voie était dirigée par le lieutenant Pressentin (encore un fils de réfugié français) ; cet officier montra une intelligence et une ardeur inimaginables ; il souffla l'énergie dont il était doué à ses hommes et il arriva sur la crête au milieu des hurrahs dont le saluaient les fantassins prussiens.

Se croyant suivi, le lieutenant de Pressentin met hardiment son canon en batterie et fait tirer sur nos pièces.

Mais celles-ci ripostent et écrasent ce canon isolé.

Nul secours n'apparaît.

L'officier qui suivait M. de Pressentin avait été moins habile ; l'attelage, la pièce, les servants avaient roulé dans l'abîme.

Le lieutenant de Pressentin perd tant de monde qu'il se replie derrière un obstacle ; mais enfin les renforts arrivent : huit pièces et bientôt douze sont en ligne.

De notre côté, dix-huit pièces de calibre inférieur ripostent et se maintiennent ; quoique tirant moins vite et avec moins d'efficacité, elles soutiennent la lutte.

Le colonel d'Andlau attribue à cette apparition des batteries prussiennes la perte de la bataille ; il y a là, croyons-nous, une exagération.

Grâce à notre infanterie, qui fit preuve d'un admirable sang-froid, en sou-

tenant notre artillerie, celle-ci contint jusqu'à la dernière minute les batteries allemandes.

« Ces huit bouches à feu, dit la *Relation prussienne*, avaient devant elles, à une distance de 800 pas, une ligne d'infanterie française qui, bien abritée dans ses tranchées et soutenue par trois batteries établies en arrière, entretenait contre elles une fusillade fort vive. Cependant les projectiles prussiens contraignent l'adversaire à céder de plus en plus du terrain, de sorte que, au bout d'un certain temps, les quatre autres pièces de la batterie lourde parviennent également à prendre position en arrière et à gauche de la batterie légère directement contre le Gifertwald. Le mémorable combat que soutenaient ces deux batteries leur coûtait à peu près la moitié de leurs servants. Le commandant de l'Abtheilung, major de Lyncker, était blessé, ainsi que plusieurs autres officiers. Néanmoins, en dépit de la supériorité numérique de l'artillerie qui leur était opposée et des fréquents retours offensifs exécutés du Forbacherberg et du Spikererwald, ces batteries se maintenaient, sans être ébranlées, jusqu'à la fin de la bataille. »

L'action de ces pièces ne fut donc pas décisive.

Toutefois leur apparition causa une surprise profonde à notre armée, surtout dans les circonstances où se trouvait la division Laveaucoupet.

Pour des troupes d'un tempérament moins tenace, le premier obus lancé eût été le signal de la débandade.

En ce moment, la division avait perdu le quart de son effectif.

Le général Doëns était tué.

Le commandant du 10e chasseurs était blessé et pris ; 10 officiers sur 33 étaient morts ou blessés.

Au 2e de ligne, le colonel était tué ; le lieutenant-colonel, blessé, avait disparu ; 22 officiers étaient hors de combat.

Le lieutenant-colonel du 24e de ligne était blessé et pris ; 25 officiers avaient été tués ou blessés.

Au 40e, le colonel, le lieutenant-colonel, deux chefs de bataillon étaient blessés et prisonniers ; 32 officiers étaient hors de combat.

Tel était l'état des régiments engagés contre le Gifertwald.

Sur les 7.000 fantassins qui couvraient les crêtes, 2.000 étaient à terre.

Au moment même où les batteries prussiennes tonnaient sur le Rotheberg, les munitions manquaient sur toute la ligne à la fois.

Un sentiment d'angoisse s'empara des troupes. Partout les soldats demandaient des munitions, et partout, en entendant gronder le canon sur l'arête, les têtes se tournaient de ce côté avec inquiétude.

De l'artillerie prussienne pour ainsi dire derrière soi, les gibernes vides, les rangs brisés par des brèches nombreuses, plus d'haleine, rien dans l'estomac, mais encore et toujours du cœur, telle était la situation.

Le général de Laveaucoupet sentait que la lutte allait devenir impossible : la déroute planait déjà sur sa division.

Il eut alors la sublime témérité de tenter, pour se dégager, une attaque suprême contre le Gifertwald.

Ce fut l'action la plus audacieuse et la plus héroïque de la journée.

Le général parcourt le front de la division et envoie des ordres de toutes parts.

Les troupes, épuisées, retrouvent à l'appel du général une énergie nouvelle; les ardeurs de la lutte se rallument, l'espoir renaît.

Les bataillons se groupent, les blessés qui peuvent se tenir debout rentrent dans le rang; tous sont décidés à vaincre où à mourir dans ce dernier engagement.

On compte les dernières cartouches, on se les partage; la nuit va tomber, on se hâte.

Un grand souffle patriotique anime cette division décimée; c'est encore, c'est toujours la grande armée d'une grande nation.

Le soleil projette ses rayons mourants sur cette scène grandiose : les soldats, noirs de poudre, haletants, mais le front illuminé par l'enthousiasme, jettent des regards menaçants sur ce bois que voile déjà la pénombre, et où l'acier des armes brille à l'éclair des coups de feu; les mains se crispent à la crosse des fusils; les poitrines se soulèvent, et un immense cri, jeté comme un puissant défi à la défaite, jaillit des cœurs de 8.000 hommes qui s'élancent avec une furie irrésistible.

Généraux, colonels, officiers, soldats, se confondent dans un élan qui va tout briser : salves terribles, tactique savante, manœuvres habiles, tout échoue devant ce dévouement à outrance.

La fougue gauloise triomphe de la science militaire; c'est la revanche du courage contre le calcul.

La division roule impétueusement, piétine ses morts et ceux de l'ennemi, aborde les bois d'un choc brutal et puissant, pousse devant elle, s'enfonce sous les futaies, et l'ennemi s'enfuit, vaincu sur ce point, mais protégé par la nuit qui couvre déjà les vallons...

« On eût dit, rapporte un témoin oculaire, que les arbres se couchaient sur le passage de nos soldats comme sous les pas d'une troupe de géants ! »

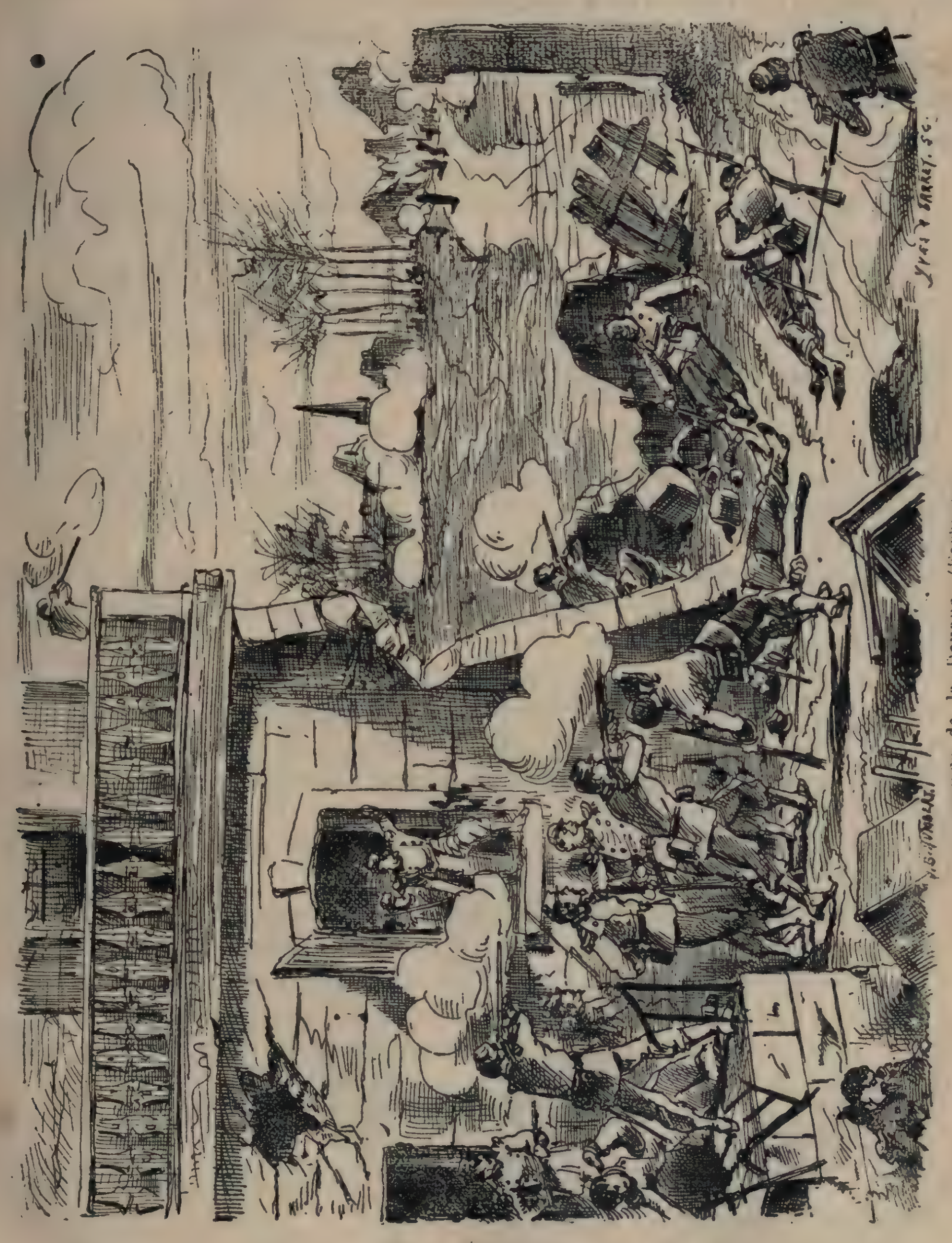
Et la bataille était perdue !...

Ce sacrifice admirable de la division Laveaucoupet était inutile; nous étions tournés à Forbach.

Mais cette charge admirable forçait l'ennemi lui-même au respect et à l'aveu, franc cette fois, de sa fuite.

Voici, à l'appui de notre récit, un extrait de la *Relation prussienne :*

« En effet, dit-elle, vers sept heures du soir, la division Laveaucoupet, soutenue par les fractions de la division Bataille qui se trouvaient sur le plateau, avait tenté de nouveau un retour offensif général contre les positions enlevées par les troupes prussiennes. L'effort était dirigé, à peu près simultanément, de la partie méridionale des hauteurs de Spikeren contre le col qui limite le Rotheberg au sud, et, du long ravin qui se développe au nord-est



Défense de la Douane (Forbach).

de Spikeren, contre les lisières sud du Gifertwald et du Pfaffenwald. Cette offensive était appuyée tant par une violente fusillade partant des tranchées-abris établies sur la croupe au nord de Spikeren, que par le feu des batteries en position sur le versant nord du Pfaffenberg.

« Après une action fort meurtrière, les contingents prussiens postés dans le Gifertwald se voient contraints de céder encore une fois devant la violence du choc, de sorte que, à la tombée de la nuit, l'ennemi se trouve maître, pendant quelques instants, du versant sud de ce bois. »

Voici donc un fait incontestable, un fait avéré.

A la dernière heure, nous tenions inébranlablement sur le Rotheberg, nous résistions à un grand effort tenté vers le Forbacherberg, effort que nous allons raconter, et nous reprenions encore une fois le Gifertwald sur l'ennemi.

C'est alors qu'il était maître de ce bois que le général de Laveaucoupet reçut l'ordre de battre en retraite ; mais nous avons à décrire le combat du Forbacherberg avant de dire pourquoi la retraite fut décidée.

Les Prussiens attaquent le Forbacherberg. — En jetant un coup d'œil sur le croquis d'ensemble, le lecteur verra qu'au bas du Forbacherberg, au-dessus de l'éperon appelé Golden-Bremen, se trouve un bâtiment marqué Zollhaus (Douane) ; il est entouré de plusieurs fermes.

L'ennemi, par suite des péripéties du combat livré contre Stiring-Wendel (combat que nous décrirons bientôt), s'était rendu maître de ces constructions, fermes et douanes.

Il était violemment fusillé des pentes du Forbacherberg, quand, vers six heures, trois compagnies (750 hommes du 8e régiment de grenadiers, 9e brigade, 5e division), bientôt suivies d'autres renforts, furent dirigées vers la Brême-d'Or, avec mission d'attaquer les premières pentes entre le Rotheberg et le Spikererwald.

Une concentration puissante d'artillerie sur le Folsterhohe prépara l'attaque.

Les grenadiers s'engagèrent dans un ravin qui donne accès sur le Forbacherberg et ils parvinrent à s'emparer des premières crêtes ; ils avaient donné l'assaut au moment où le 67e régiment français abandonnait ces hauteurs pour concourir à une attaque dans la plaine en avant de Stiring-Wendel.

Les trois compagnies prussiennes parvinrent donc sans difficultés à se loger dans la bordure de bois que l'on remarque sur le plateau.

Le général Frossard, qui avait fait descendre à Stiring le 67e, se hâte de renvoyer 2 bataillons du 8e régiment français.

Ces forces contiennent l'ennemi, reprennent l'offensive et entrent dans la zone d'action des pièces prussiennes.

Le feu de celles-ci devient si meurtrier que nos bataillons doivent reculer ; mais pour garder fortement le Forbacherberg et Spikeren, le général Bataille fait former une ligne de défense, du Rotheberg au Spikererwald, par les bataillons disponibles et dans l'ordre suivant en commençant par notre droite :

1/2 1er bataillon du 8e ;
1er, 2e, 3e bataillons du 66e ;
2e bataillon du 8e ;
1/2 1er bataillon du 8e ;
En tout 2.800 Français
Il est 7 heures.

De fortes colonnes arrivent en renfort aux Prussiens, qui ont en ligne le 1er bataillon du 8e grenadiers et qui vont l'appuyer par :

Le 2e bataillon du 8e grenadiers ;
Le 3e bataillon du 12e régiment ;
Le 3e bataillon de chasseurs ;
Les 1er, 2e, 3e bataillons du 52e régiment.

7.000 hommes vont donner contre 2.300 Français !

Vingt-quatre pièces prussiennes tonnent contre le Forbacherberg ; elles empêchent toute offensive de notre part.

Mais, séparées par un ravin profond des hauteurs françaises, ces batteries prussiennes ne peuvent se rapprocher qu'en descendant dans cette déclivité et en perdant la vue.

Elles se trouvent à près de 3.000 mètres de nos batteries qu'elles ne peuvent écraser efficacement.

Les deux artilleries ne s'atteignent donc que faiblement ; mais entre elles, l'infanterie à mi-distance est sous le feu ; aussi les bataillons sont-ils contenus d'un côté et de l'autre : chaque fois que les uns ou les autres veulent reprendre du terrain, ils sont arrêtés par les obus.

Cependant la grande disproportion du nombre donne aux Prussiens un avantage considérable.

Néanmoins, malgré tous leurs efforts, ils sont arrêtés devant le Forbacherberg jusqu'au moment où est donné l'ordre de la retraite générale.

Le 1er bataillon du 8e régiment de grenadiers était donc paralysé depuis six heures du soir sur le bord de la crête, quand vers sept heures le colonel de L'Estocq, encore un fils de réfugié français, amène, de sa personne, le secours du 3e bataillon du 2e régiment prussien ; mais il éprouve un échec.

Cet insuccès fut suivi de plusieurs autres ; et les Prussiens ne s'emparèrent des positions que fort tard, quand, sur un ordre formel de retraite, les nôtres évacuèrent les plateaux.

Et cette retraite fut déterminée, non par l'énergie des attaques de l'ennemi contre le Forbacherberg, mais par l'apparition de la 13e division, fort loin des hauteurs, à 5 kilomètres de Spikeren, vers Forbach. Cette division tournait notre position et menaçait les derrières du corps d'armée.

La *Relation prussienne* essaie de donner le change, d'attribuer la retraite à des attaques de vive force ; elle veut donner cette gloire aux siens d'avoir arraché à la baïonnette les plateaux si longtemps défendus. Mais nous allons citer son récit et en démontrer les inexactitudes et les lacunes, les réticences habiles et les points obscurcis à dessein.

Voici d'abord, pour l'échec essuyé par le 3ᵉ bataillon du 12ᵉ, ce que dit la *Relation* :

« Pendant ce temps, le bataillon de fusiliers du 12ᵉ, que le lieutenant-colonel de L'Estocq s'empressait de rejoindre, avait rompu en colonnes de compagnie, la droite en tête, et s'avançait le long de la base occidentale des hauteurs de Spikeren. Supportant sans en être ébranlé les fortes pertes que lui fait subir un feu très-vif de mousqueterie et de mitraille, partant du contre-fort nord du Forbacherberg, il atteint le pied de ce dernier mamelon. La 9ᵉ compagnie, qui tenait la tête, commence aussitôt à le gravir : les trois autres compagnies avaient appuyé vers les fermes de la route ; après leur avoir donné l'ordre d'aborder également la pente, le lieutenant-colonel de L'Estocq se rend, de sa personne, auprès du bataillon de chasseurs.

« Celui-ci avait poussé, sur ces entrefaites, dans le ravin à l'est de la Douane, d'où il avait continué à gagner du terrain. Sa ligne de tirailleurs, lancée sur le plateau, s'était mise en contact, par sa gauche, avec les compagnies du capitaine Blumenhagen, déjà établies sur ce point ; le reste du bataillon cherchait à s'abriter de son mieux contre la fusillade meurtrière que l'ennemi entretenait du Forbacherberg.

« *Le lieutenant-colonel de L'Estocq ne tarde pas à se convaincre qu'une attaque de front contre le Forbacherberg est impraticable par ce côté, où, d'ailleurs, se trouvait déjà réuni un nombre de troupes suffisant pour occuper et contenir l'adversaire.* Il s'arrête donc au parti *de ramener sur la route les chasseurs et le 2ᵉ bataillon du régiment des grenadiers du Corps, qui s'approchait sur le versant, et de prendre par les fermes pour tenter d'attaquer plus à droite.* »

La *Relation* esquive, comme elle fait le plus souvent, l'aveu d'un double échec.

Le 3ᵉ bataillon du 12ᵉ fusiliers est arrêté au bas des rampes ; le 2ᵉ bataillon du même régiment et le 3ᵉ bataillon de chasseurs sont rejetés sur la route, dans le vallon.

Et la *Relation* déguise cette retraite en manœuvre savante : en réalité, les Prussiens étaient repoussés par nos colonnes, et celles-ci ne furent contenues que par les batteries du Folsterhohe et une attaque de flanc, comme il appert des passages suivants de la *Relation*, décrivant la retraite :

« Le mouvement, dit-elle, commence par ce dernier bataillon ; descendant la pente, il franchit au pas de course le terrain découvert situé au pied ; puis, parvenu à la Brême-d'Or, il commence à gravir le penchant du Spikererwald. La 3ᵉ compagnie du régiment se joint à lui, tandis que la 5ᵉ est laissée à l'occupation de la Brême-d'Or, la majeure partie de la garnison de cette ferme l'ayant quittée pour marcher en avant avec le bataillon de fusiliers du 12ᵉ.

« Bientôt après, les chasseurs descendent à leur tour de la montagne vers la route. Au moment où ils traversent, également au pas de course, le terrain uni qui s'étend au pied, des troupes ennemies, qui dessinaient un retour offensif par le ravin au nord du Forbacherberg, les accueillent par un feu à volonté.

Mais les contingents prussiens, qui s'avançaient déjà à l'ouest du ravin, tombent alors dans le flanc de la colonne ennemie, laquelle, assaillie en même temps par le feu des batteries du Folsterhohe, est contrainte de reculer. »

Jusqu'ici les bataillons engagés par l'ennemi sont ramenés sur la route; puis ils tentent un nouvel assaut : une colonne française s'avance, accable de ses feux l'ennemi, le fait plier, mais est contenue par l'artillerie.

Il est bien près de huit heures, la nuit est venue, l'ennemi n'a pas réussi.

La *Relation prussienne* énumère ici les positions occupées à la suite de cet insuccès; on appelle au combat une partie des troupes restées dans les fermes, on refait une ligne d'attaque nouvelle et l'on appelle l'artillerie à l'aide.

Il faut, pour tant de préparatifs, que la force de notre position ait été bien prouvée par un échec.

La *Relation prussienne* ne dit pas : « Nous avons battu en retraite; » mais la reculade est sous-entendue.

Voici l'énumération dont nous avons parlé :

« En général, dit la *Relation*, le bataillon de fusiliers du 12[e] formait, en ce moment, l'aile gauche en saillie du front d'attaque dans le Spikererwald, se reliant, en arrière et à droite, aux 6[e], 7[e], 8[e] et 3[e] compagnies du régiment des grenadiers du Corps. Derrière celles-ci venait le bataillon de chasseurs, couvrant ainsi le flanc droit vers le ravin qui s'élève de Baraque-Mouton. Parmi les diverses fractions de la 14[e] division (7[e] compagnie et bataillon de fusiliers du 77[e], fractions de la 3[e] compagnie du 74[e] et de la 12[e] du 39[e]) qui, après avoir enlevé précédemment les fermes de la route, s'y étaient victorieusement maintenues jusqu'alors, une partie se joignait au mouvement offensif contre le Forbacherberg, tandis que le reste concourait à l'attaque dirigée simultanément sur Stiring-Wendel. Un ordre du commandant en chef avait également prescrit aux deux batteries de la 10[e] brigade, établies sur le Folsterhohe, de suivre le mouvement de l'infanterie. Toutefois ces deux batteries, ne trouvant au pied du Forbacherberg aucun champ de tir convenable, regagnaient bientôt la position beaucoup plus avantageuse qu'elles avaient occupée jusque-là. »

Cependant tous ces préparatifs, ce va-et-vient des batteries ont demandé du temps : il est neuf heures.

Le général Frossard a constaté que l'ennemi nous menaçait à Forbach par sa 13[e] division; il ordonne la retraite générale.

Alors les Prussiens s'emparent du Forbacherberg que nos arrière-gardes abandonnent en combattant toujours l'adversaire, qui reçoit même une rude leçon, étant devenu trop pressant.

La *Relation prussienne* ne parle pas de l'ordre de retraite; elle dit seulement, en convenant de l'énergie des Français même à cette dernière heure :

« Malgré la résistance acharnée qu'ils opposent au bataillon de fusiliers du 12[e], les Français sont refoulés, dans une série d'engagements corps à corps, jusqu'au delà de la crête nord du Forbacherberg, laissant entre nos mains de nombreux prisonniers. La 9[e] compagnie et les pelotons de tirailleurs des 11[e] et

12e les suivent jusqu'en dehors de la lisière orientale de la forêt. Bien que blessés, les lieutenants Schroeder et Pabst avaient poussé, avec la tête de colonne, jusqu'à 200 pas de quelques pièces françaises postées sur un mamelon de la montagne, quand un bataillon ennemi, débouchant à l'improviste, repousse cette poignée d'hommes sur la forêt. Mais ce retour offensif des Français est bientôt arrêté par les compagnies suivantes, qui, sortant alors du couvert, se jettent dans le flanc droit de l'assaillant.

« D'autre part, les quatre compagnies du régiment des grenadiers du Corps gravissaient également, plus au sud, les pentes du Spikererwald, tandis que la 5e compagnie, demeurée sur la route, tenait sous son feu le long ravin qui se termine à Baraque-Mouton. *Sur ce point aussi l'adversaire oppose la résistance la plus vive.* Après un court engagement, auquel la 12e compagnie du 12e prend une part fort efficace, par le feu qu'elle dirige, de gauche, dans le flanc de l'ennemi, *celui-ci se replie, à la tombée de la nuit,* dans la direction de Spikeren. Deux caissons chargés de munitions tombaient entre nos mains.

« Le bataillon de chasseurs avait suivi, comme on le sait, ce mouvement des compagnies des grenadiers du Corps ; tout en soutenant l'action sur le flanc droit de ces dernières, à l'extrémité méridionale du Spikererwald. »

Plus à droite, le 52e attaquait à la fois vers Stiring et sur le Forbacherberg.

Comme les autres bataillons prussiens, il gagna du terrain quand la retraite se dessina.

Une expression de la *Relation prussienne* (à la *tombée* de la nuit) est à noter.

Il en ressort que jusqu'au moment où l'ordre de plier fut donné, à la fin du jour, nos troupes, selon le mot de l'ennemi, firent une défense acharnée. Et elles se retirèrent en si bon ordre, sur un terrain boisé et difficile, qu'elles ne laissèrent à l'ennemi que deux caissons égarés qui apportaient des munitions.

Il était indipensable de jeter la lumière sur ce point.

Borbstaëdt et les autres historiens allemands voudraient faire croire que les hauteurs ont été arrachées par un assaut victorieux à nos troupes enfin lassées : ceci est faux.

Nos forces, au contraire, venaient, dans le Gifertwald, de balayer l'ennemi ; elles le contenaient sur le Rotheberg et sur le Forbacherberg.

Sans le mouvement tournant de la 13e division à Forbach, nous étions maîtres du champ de bataille et nous couchions sur les positions.

Si Bazaine n'avait pas trahi, si une seule de ses divisions eût paru, nous remportions une grande victoire...

Quant à ce que dit la *Relation prussienne* de *nombreux prisonniers* capturés à la dernière heure, elle veut sans doute parler de blessés ; car les Français ne perdirent en tout que 4.078 hommes à cette affaire, dont 2.052 portés comme disparus ; et ces disparus comprennent les tués non retrouvés par suite d'abandon des positions, et les blessés restés dans les bois.

De plus, il faut comprendre dans ce chiffre les prisonniers faits ailleurs qu'au Forbacherberg : d'où cette conclusion que ces mots « nombreux prison-

niers » sont employés à tort et pour donner à notre retraite, lente et mesurée, le caractère d'une bousculade.

La division Laveaucoupet et les renforts qui lui étaient survenus de la division Bataille se concentrèrent sur le plateau de Spikeren, et l'ennemi ne poursuivit pas nos bataillons.

La retraite des Français sur toute la ligne ouvre tous les accès et les Prussiens épuisés s'arrêtent sur le Forbacherberg.

Résumé. — Depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, pendant douze mortelles heures, la division Laveaucoupet se maintint donc sur les hauteurs avec le concours du 66ᵉ, d'un bataillon du 23ᵉ, de deux bataillons du 8ᵉ.

Le 67ᵉ, qui parut un instant sur le terrain, l'abandonna bientôt pour être remplacé par les deux bataillons du 8ᵉ.

Nous n'avions donc en ligne que 19 bataillons qui, évalués à 600 hommes, portent l'effectif à 11.400 hommes.

Les Prussiens avaient lancé contre les hauteurs les corps suivants :

8ᵉ	régiment.	3 bataillons.
11ᵉ	—	3
39ᵉ	—	2 et fraction.
40ᵉ	—	3
48ᵉ	—	3
52ᵉ	—	1 et fraction.
74ᵉ	—	1 —
77ᵉ	—	1 —
89ᵉ	—	1
3ᵉ	bataillon	1 de chasseurs.
		19 bataillons.

Avec les fractions, plus de 20 bataillons, soit 21.000 hommes.

Le double de notre effectif.

La division Laveaucoupet et ses vaillants soutiens avaient combattu sans répit, sans manger ; ils avaient manqué de munitions et ils avaient poussé à la fin de la journée une charge victorieuse et immortelle.

Le commandant de cette division avait montré le plus noble courage ; il avait su s'enraciner dans ces rocs de grès rouge qui forment les assises du sol sur ces montagnes, et rien n'avait pu l'en arracher jusqu'au moment où Bazaine nous laissait tourner.

Alors que le maréchal trahissait la France, le général de Laveaucoupet méritait bien de la patrie, qui lui sera éternellement reconnaissante d'avoir montré dans son splendide rayonnement cet héroïsme de race qui est le fond de notre amée.

Nous décrirons la retraite en détails ; nous devons auparavant raconter la lutte qui se déroula dans la vallée.

CHAPITRE XVII

FORBACH-STIRING-WENDEL

Premier moment. — Deuxième moment. — Troisième moment. — Retraite.

PREMIER MOMENT

Distribution du récit. — Positions françaises. — Marche des Prussiens au début. — Attaque des Vieilles-Houillères; elle est repoussée. — Attaque du petit bois; elle est repoussée.

Distribution du récit. — La bataille de Forbach-Spikeren présente cette particularité qu'elle est scindée en deux actions. On se bat sur les hauteurs, et la lutte y est indépendante de celle qui se déroule devant Stiring-Wendel, dans la plaine.

Le récit des engagements qui eurent lieu à Spikeren ne comportait pas la division de temps, non plus que celle de lieu; il nous a fallu courir un peu confusément d'un point à l'autre.

Mais la bataille de Stiring-Wendel fut plus méthodique; elle se divisa en trois moments.

Premier moment : l'ennemi attaque nos avant-gardes qui le repoussent.

Second moment : l'ennemi, avec ses renforts, reprend l'offensive et entame Stiring Wendel, qu'il entoure.

Troisième moment : la division Bataille envoie des renforts et l'ennemi est de nouveau repoussé.

Quatrième moment : la retraite est ordonnée par le général Frossard qui se voit tourné en arrière de Stiring-Wendel, à Forbach, par la 13e division prussienne.

1re DIVISION D'INFANTERIE

VERGÉ, général de division.

Andrieu, colonel, chef d'état-major;
Chavaudret, lieutenant-colonel, commandant l'artillerie ;
Sainte-Beuve, chef de bataillon, commandant le génie.

1re BRIGADE.

LETELLIER-VALAZÉ, général de brigade.

3e bat. de chass. à pied, Thoma, commandant ;
32e de ligne : Merle, colonel ;
55e de ligne : de Waldner-Freundstein, colonel ;
5e, 6e, 12e batteries du 5e régiment d'artillerie.



Défense de Stiring-Wendel. — Retraite de la brigade prussienne Woyna.

2ᵉ BRIGADE

JOLIVET, général de brigade.

76ᵉ de ligne : BRICE, colonel;
77ᵉ de ligne : FÉVRIER, colonel;
REY, chef d'escadron;
9ᵉ com. de sapeurs du 3ᵉ rég. du génie;
Train des équipages.

Positions françaises. — Nous venons de décrire les combats livrés par notre aile droite sur les hauteurs de Spikeren ; dans la vallée, à Stiring-Wendel, la lutte n'était ni moins glorieuse, ni moins opiniâtre, ni moins périlleuse.

En regardant le croquis d'ensemble, le lecteur remarquera que sur la gauche des plateaux, entre le Spikererwald et le Stiringerwald, s'étend un vallon que traversent la voie ferrée et la route de Sarrebruck à Forbach.

Un village, Stiring-Wendel, placé en travers de ce vallon, ferme la trouée que forme cette dépression de terrain.

Le général Frossard avait résolu d'occuper ce point.

Sans aucun doute il eût été préférable de ne pas s'y établir et d'installer toutes nos forces sur les hauteurs ; mais nous avions à Forbach de grands approvisionnements ; cette ville était une tête de ligne pour nous et il fallait la défendre.

Le général voulut la protéger à distance, en se retranchant dans Stiring-Wendel.

Nécessité malheureuse.

Si nous avions eu toutes nos forces sur les hauteurs, l'ennemi eût été obligé de s'engager dans le défilé de Stiring-Wendel pour nous tourner, et c'était s'exposer au danger d'être coupé, écrasé dans les bas-fonds.

La mauvaise direction imprimée aux opérations avait retardé la retraite générale projetée ; l'accumulation de munitions et de vivres à Forbach nous forçait à nous battre dans une position d'autant plus défavorable qu'il fallait à la fois se défendre à Stiring-Wendel et à Forbach même ; car un mouvement tournant de l'ennemi par la route de Gross-Rossel, à l'ouest, pouvait lui livrer la ville.

Le général Frossard laissa la brigade Valazé à Forbach et il porta la brigade Jolivet à Stiring-Wendel.

Celle-ci fut ainsi distribuée :

Vers la Douane, un bataillon du 76e ; les deux autres bataillons de ce dernier régiment et le 1er du 77e couvrirent le front de la position du chemin de fer à la route de Forbach, à peu de distance en avant de Stiring-Wendel.

Le 3e bataillon du 77e fut conservé en réserve dans le village.

Le 2e fut installé dans Alt-Stiringen, avec trois compagnies en avant.

Deux détachements furent lancés en grand'garde.

Le 3e bataillon de chasseurs s'installa dans le petit bois de Stiring, et les trois compagnies du 1er bataillon du 77e furent dirigées vers Schonek, dans le grand bois de Stiring.

Cinq pièces furent mises en batterie en avant de Stiring-Wendel, entre la route et le chemin de fer.

Des mitrailleuses furent placées sur la croupe boisée du Spikererwald.

Ce fut dans cette situation que l'on attendit l'ennemi.

Après des escarmouches peu sérieuses, l'affaire s'engagea vers midi.

Marche des Prussiens au début. — Nous avons vu au chapitre précédent que l'ennemi avait débuté par lancer la brigade François, de la 14e division, contre nos positions.

Les généraux prussiens ne croyaient avoir affaire qu'à des arrière-gardes, couvrant de prétendus embarquements de troupes du 2e corps français, supposé en retraite.

Nous avons dit quels détachements furent d'abord dirigés contre le Rotheberg par le général François.

Celui-ci envoya en même temps, contre Stiring-Wendel, le 2e bataillon du 74e, puis bientôt le 3e bataillon du 39e, qu'il fit soutenir ensuite par le 1er bataillon du 74e.

En tout, 3 bataillons, 3.000 hommes.

L'artillerie ennemie, des hauteurs du Terrain de manœuvres et du Galgenberg, foudroyait la nôtre, qu'elle dominait.

Le 2e bataillon du 74e prussien s'avance des deux côtés du chemin de fer, à partir de Drahtzug, se couvrant à gauche par des tirailleurs dans le petit bois de Stiring. Le 3e bataillon du 39e s'approche par la route de Forbach et il se relie par ses tirailleurs à ceux du 74e; les deux troupes marchent ainsi, bordant le petit bois des deux côtés avec un cordon de tirailleurs dans les fourrés.

Il est midi environ.

Ces deux bataillons ont en face d'eux très-peu de monde : celui du 74e ne devait trouver devant lui qu'un demi-bataillon français, 280 hommes du 77e, faible détachement, posté vers Schoneck sur un relief de terrain qui commandait la sortie de la forêt en avant d'Alt-Stiringen.

Attaque des Vieilles-Houillères par l'ennemi, qui est repoussé. — S'engageant dans cette direction, le bataillon prussien devait passer tout entier à l'ouest de la voie ferrée pour entrer dans le bois.

Nos mitrailleuses tenaient le chemin sous bonne portée; elles envoyèrent plusieurs volées qui firent un effet désastreux sur les groupes ennemis.

Deux coups notamment furent très-heureusement pointés, et l'ennemi jugea à propos de ne pas rappeler les tirailleurs, qu'il laissa dans le petit bois.

Le passage suivant de la *Relation prussienne* relate le fait :

« A droite, dit-elle, le 2e bataillon du 74e avait franchi le chemin de fer, sous un feu très-vif de mitraille, pour demeurer à hauteur du 39e; le peloton de tirailleurs de la 6e compagnie restait seul dans le bois de Stiringen. »

Le bataillon presque entier se trouva donc à l'est de la voie, dans le grand bois de Stiring (Stiringerwald); ses compagnies ne rencontrèrent d'abord personne devant elles.

La 7e couvre leur front.

Elle est sur le point de déboucher des fourrés et elle aperçoit déjà les maisons d'Alt-Stiringen à travers les éclaircies et les défrichements, quand, du plateau où il se tient, le détachement du 77e commence le feu.

Quoique nous n'ayons là qu'un avant-poste, nos soldats sont admirablement distribués pour que l'action des chassepots soit efficace. L'ennemi riposte, les autres compagnies accourent; mais elles subissent des pertes telles que tout le bataillon se replie sur Drahtzug et là repasse à l'ouest du chemin de fer, dans sa première position

Incident douloureux pour les Prussiens, qui le racontent ainsi :

« Le bataillon, conduit par le major d'Eberstein, s'avance dans la forêt communale de Sarrebruck, que l'adversaire n'occupait point, et, vers 1 heure et demie, la 7e compagnie, qui marchait en tête, atteint la lisière sud. Déployée tout entière en tirailleurs, elle se trouve bientôt engagée dans une fusillade très-nourrie contre de *forts détachements* du 77e régiment français postés sur la hauteur au nord d'Alt-Stiringen ; elle y essuie des pertes sensibles ; son chef, le capitaine Osterwald, est grièvement blessé. Les deux pelotons de la 6e compagnie viennent s'établir à droite de la 7e pour prolonger la ligne des feux ; le reste du bataillon prend position en arrière, en colonnes de compagnie.

« Cependant le commandant du bataillon, remarquant alors que *le combat prenait une mauvaise tournure au delà du chemin de fer*, faisait rétrograder provisoirement la 8e compagnie vers le passage à niveau, situé à l'ouest de Drahtzug, où son peloton de tirailleurs se trouve bientôt engagé, sur la voie même, dans un combat meurtrier. »

La *Relation prussienne* constate que la lutte sur la gauche, de l'autre côté du chemin de fer, était très-chaude pour le 39e, et elle ajoute :

« Cette situation décidait le major d'Eberstein à faire passer également le reste de son bataillon à l'est du chemin de fer, ce qu'il exécute sans être suivi. »

Toujours fidèle à son système d'atténuation, la *Relation prussienne* semble attribuer la retraite à des craintes conçues par le major d'Eberstein sur ce qui se passait à sa gauche, dans le petit bois où était le 39e ; en réalité, le bataillon se repliait parce qu'il avait subi des pertes considérables, parce que notre feu l'avait surpris, parce qu'il ne pouvait tenir enfin.

Faiblesse inexplicable de la vanité qui pousse le vainqueur à n'enregistrer des échecs partiels que forcé par l'évidence !

César, écrivant ses *Commentaires*, dissimulait ses fautes et ses insuccès.

Ainsi de M. de Moltke.

Donc le bataillon du 74e était refoulé.

Attaque du petit bois par l'ennemi ; il est repoussé. — Le bataillon du 39e, dans le petit bois, de l'autre côté du chemin de fer, était à peu près anéanti par nos chasseurs.

Il n'avait que trois compagnies, 800 hommes avec les quelques tirailleurs du 74e restés sur ce point.

Notre 3e chasseurs avait 600 hommes. La *Relation prussienne* semble insinuer que nous avions d'autres forces dans le bois ; c'est une erreur.

Nos chasseurs à pied firent une défense magnifique, et ils mirent leurs adversaires dans un état si critique que, sans l'arrivée des renforts, le bataillon du 39e eût été littéralement anéanti.

Nos chasseurs, troupe d'élite très-exercée, étaient particulièrement propres à une lutte sous bois ; embusqués avec adresse, changeant rapidement de

place, tournant intelligemment les groupes ennemis, leur tendant des piéges, faisant briller en un mot cette vive intelligence des tirailleurs français, les nôtres amenèrent leurs adversaires jusqu'au cœur des fourrés et les prirent dans un demi-cercle de feux.

Les Prussiens furent hachés sur place dans cet arc de cercle, et ceux qui survécurent s'enfuirent, la baïonnette dans les reins.

Les chasseurs, ardents, implacables, poursuivaient les fantassins ennemis en poussant des hurrahs assourdissants, que l'on entendait de Stiring-Wendel.

Le petit bois semblait s'être allumé comme une fournaise; une épaisse fumée couronnait ses massifs, et nos réserves écoutaient avec anxiété ces cris de rage qui montaient du fond des ravins sombres, quand on s'aperçut que les lignes de fusillade reculaient vers Sarrebruck.

C'était la victoire momentanée pour nous ; c'était un soulagement profond pour les Français spectateurs de cette scène, car on ne savait lequel des deux bataillons était égorgé par l'autre.

Vers la fin de la journée, lorsque l'on se compta dans le bataillon ennemi, il ne restait plus que 150 hommes et 6 officiers (officiel).

La *Relation prussienne* rend compte de cet engagement en s'étudiant à augmenter notre nombre ! nous l'avons déjà dit ; mais elle tire parti des plus minces incidents, afin de masquer ce qu'il y a de froissant pour l'amour-propre national dans cette affaire.

Elle invoque, comme circonstance atténuante à l'échec de l'infanterie, l'effet des mitrailleuses et du canon ; mais elle vient cependant de constater dans le paragraphe immédiatement précédent que notre artillerie avait dû se replier.

Les mitrailleuses n'avaient joué avec succès que dès le début, contre le 74e filant sur la voie ferrée.

« Les trois batteries françaises, dit la *Relation prussienne*, étaient en action entre le bois de Stiring et la route ; *toutefois, gênées par la pointe de l'infanterie prussienne*, elles étaient bientôt contraintes de rétrograder sur la croupe qui se trouve immédiatement à l'est de Stiring-Wendel.

« En effet, malgré un feu très-nourri de mousqueterie et de mitrailleuses, les compagnies du 39e, conduites par le major de Wangenheim, avaient pénétré jusqu'au centre du bois ; mais l'épaisseur croissante des fourrés et la supériorité de plus en plus marquée de l'adversaire mettaient alors un terme à leurs progrès. Les trois compagnies, se raccordant tant bien que mal dans le bois, ne se *maintiennent plus qu'avec peine* et au prix de pertes sérieuses contre les attaques répétées de l'ennemi et particulièrement des chasseurs. De son côté, le peloton des tirailleurs posté vers la route ne parvenait pas non plus à gagner du terrain, l'ennemi occupant fortement les maisons voisines. Ce peloton s'embusque donc dans un chemin creux, à 1.000 pas environ de la Douane (Zollhaus) et, ainsi abrité, il ouvre un feu soutenu contre l'infanterie et l'artillerie françaises. »

Ainsi les batteries françaises sont en retraite et on leur prête une action meurtrière sur l'infanterie.

Déjà nous avons constaté de ces contradictions dans la *Relation officielle prussienne* à propos de la bataille de Reichshoffen.

Puis la *Relation* s'arrête tout à coup à constater qu'un peloton tient dans un chemin creux, et elle passe à la description du combat du bataillon du 74e que nous avons faite ; le lecteur s'imagine tout naturellement que ce bataillon du 39e *se maintient*, avec peine il est vrai, mais *se maintient* ; il était en fuite.

La *Relation*, racontant ensuite l'arrivée des renforts, se risque alors à glisser incidemment que le bataillon du 39e avait lâché pied : aveu que l'on trouvera plus loin quand elle raconte que trois compagnies, tirées des deux bataillons du 74e laissées en réserve (1re, 2e, 3e compagnies), viennent en aide au bataillon du 39e, tandis que le reste se dirige vers le Rotheberg. Elle dit à ce sujet :

« Ces troupes, descendant le Folsterhohe, avaient parcouru 300 pas environ dans le bois de Stiring, quand la 2e compagnie rencontre la droite du 39e qui luttait péniblement ; en même temps, vers la gauche, la 1re compagnie *recueillait et ramenait en avant les fractions qui pliaient également sur ce point.* »

Donc ces réserves recueillent des fuyards et ne viennent pas en aide à des troupes qui *tiennent.*

Comme cette *Relation officielle prussienne*, extrêmement détaillée, remarquable à beaucoup de titres, est destinée à passer à la postérité, comme on pourrait l'intituler : *Commentaires du général de Moltke sur la guerre franco-allemande* 1870-1871 ; comme on ajoute trop volontiers foi aux assertions du vainqueur, il serait bon d'opposer aux dires du César allemand les propos d'un Labiénus français.

Pour nous, considérant notre devoir d'historien, nous tenons à relever chaque erreur ; car, si nous avons été vaincus par le nombre et par la science, il n'en résulte pas moins de l'étude consciencieuse des faits que l'honneur du soldat, la réputation militaire de la race sont intacts ; et nous ne devons pas laisser l'ennemi s'attribuer une sorte d'infaillibilité dans les calculs et d'invincibilité sur le terrain ; ce à quoi tend la *Relation officielle*, avec son parti pris de réticences et de dissimulation.

Elle n'avoue que quand la vérité la prend brutalement à la gorge.

Maintenant voyons comment les renforts prussiens entrèrent en ligne.

La reprise des attaques ouvre le 2e moment, qui fut un échec pour nous.

Toutefois la première phase de la lutte se terminait donc par un double succès pour nous.

DEUXIÈME MOMENT

Entrée en ligne des renforts. — Discussion à propos du récit de la *Relation prussienne* concernant l'arrivée du premier renfort. — Combats dans la forêt de Stiring (Stiringerwald). — Combats dans le petit bois et dans le bivac du 77e. — Combats devant la Douane. — Situation à 5 heures.

TABLEAU DES FORCES DE LA

14e DIVISION D'INFANTERIE PRUSSIENNE

Commandant : lieutenant-général de KAMECKE

27e BRIGADE D'INFANTERIE

FRANÇOIS, général-major.

Régiment N° 39 : colonel d'ESKENS.
Rég. d'inf. N° 74 : colonel de PANNEWITZ.

28e BRIGADE D'INFANTERIE

DE WOYNA, général-major.

Rég. d'inf. N° 53 : colonel de GERSTEIN-HOHENSTEIN.
Rég. d'inf. N° 77 : colonel de CONRADY.
Rég. de hussards N° 15 : colonel de COSEL.
1re Abth. montée du rég. d'artillerie de campagne N° 6 : major baron de EYNATTEN.
1re comp. de pionniers de campagne du 7e corps d'armée, avec un équipage de pont léger : capitaine JUNKER.
Détachement sanitaire N° 2.

Entrée en ligne successive des renforts des deux côtés. — La seconde phase de la lutte, que nous allons décrire, est marquée par la retraite des Français sur Stiring-Wendel.

Avant de prendre le récit de l'action, il importe de discuter les assertions de l'ennemi à propos de l'entrée en ligne des renforts.

A en croire la *Relation prussienne*, il aurait suffi de l'arrivée de trois compagnies pour changer la face de l'affaire et pour gagner le terrain perdu.

Le général François aurait envoyé, sur sa réserve, trois compagnies du 1er bataillon du 7e ; elles auraient redonné aux fuyards un tel élan qu'ils auraient chassé nos chasseurs du petit bois et notre 1/2 bataillon du 77e de la forêt de Stiring.

Nous prouverons la fausseté de cette insinuation, faite avec un certain art.

Nos troupes furent arrêtées au sortir du bois par l'artillerie, qui les fit beaucoup souffrir ; mais elles ne se maintinrent pas moins jusqu'à trois heures ; et, si elles reculèrent alors, c'est que *cinq bataillons* de réserve se joignirent aux trois compagnies.

Ces cinq bataillons, trois du 77e et deux du 53e, brigade Woyna, 28e de la 14e division, entraient en ligne à trois heures.

Avec les trois bataillons précédemment engagés (3e du 39e, 1er et 2e du 74e), cela donnait un effectif de 8.300 hommes à l'ennemi.

De notre côté, à la brigade Jolivet vint s'ajouter la 32e, de la brigade Valazé, appelée dans le cours de la lutte.

Le 55e resta longtemps encore à Forbach.

Lorsqu'il fut appelé et lorsque les autres renforts français furent tirés de la division Bataille, l'ennemi fut repoussé de nouveau.

Tant que nos troupes reculèrent sur Stiring-Wendel, elle ne comptèrent que dix bataillons, soit 6.000 hommes.

Elles avaient donc, outre l'infériorité malheureuse de notre feu d'artillerie, le désavantage du nombre.

La reprise d'attaque a eu lieu par l'entrée en ligne de trois compagnies de réserve du 1er bataillon du 72e; mais ce renfort fut tout à fait insignifiant comme effet. Ici nous avons à discuter ce point avec la *Relation officielle*, et nous le viderons avant de pousser plus loin.

Nous allons montrer que la *Relation* obscurcit le récit à dessein.

Entrée en ligne des trois compagnies du 72e, *premier renfort reçu par l'ennemi. La Relation prussienne, coupant son récit, donne à entendre que ce premier secours suffit pour reprendre les positions perdues.* — Comme nous l'avons dit précédemment, la *Relation prussienne* explique que le général François s'était décidé à envoyer trois compagnies du 1er bataillon du 94e en soutien aux troupes qui pliaient; elle a disposé son récit pour qu'on leur attribue tout le succès de la reprise des positions perdues.

Elle s'empresse, après avoir constaté leur apparition, de décrire la marche en avant et de montrer le petit bois reconquis, les Vieilles-Houillères enlevées.

« L'arrivée de ces renforts (les trois compagnies du 74e) modifiait, dit-elle, la physionomie du combat de telle manière que, *un peu après* 3 *heures*, on atteignait les bords sud et ouest du bois. Les deux compagnies du 74e, qui, durant l'engagement sous le couvert, avaient appuyé complétement à la droite du 39e, ressortent par la lisière ouest et se dirigent vers le chemin de fer, sous une fusillade peu dangereuse, bien que fort violente; mais, en poursuivant, elles entrent bientôt dans la zone d'action des pièces françaises en batterie à l'est de Stiring-Wendel et dont le feu balayait tout le terrain compris entre Alt-Stiringen et la forêt communale. Un bataillon ennemi, établi dans l'avant-cour des forges, entretenait aussi une fusillade fort gênante. Afin d'y mettre un terme, le capitaine Weber, avec la moitié de la 1re compagnie, traverse une prairie marécageuse, dans laquelle les hommes enfonçaient jusqu'à la ceinture, et vient occuper une maison située sur le chemin de fer, dans le voisinage d'Alt-Stiringen; puis il ouvre, des deux étages de cette construction, un feu de flanc très-efficace contre le bataillon ennemi.

« Le combat se trouvant ainsi rétabli dans le bois, à l'avantage des Prussiens, le 2e bataillon du 74e regagne pareillement sa position antérieure sur la lisière sud de la forêt communale. *Vers* 3 *heures*, les pelotons de tirailleurs des 5e, 6e et 7e compagnies en débouchent pour enlever, par une attaque en tirailleurs, la hauteur des « Vieilles-Houillères » (Alte Kohlengrube), en avant d'Alt-Stiringen. La 5e compagnie vient occuper cette hauteur, étendant la ligne de ses tirailleurs vers la droite, jusqu'au Stiringerwald proprement dit. tandis



Le maréchal Lebœuf

que les 6e et 7e compagnies se jettent dans la tranchée que forme la route d'Alt-Stiringen à Schoneck. La 8e compagnie, qui avait été également rappelée du chemin de fer, demeurait en réserve, au pied nord de la hauteur précitée. »

Pas un mot des autres renforts.

La *Relation* passe aussitôt à d'autres péripéties de la bataille, et ce n'est que plus tard qu'on retrouve éparses les preuves que ce faible secours des trois compagnies n'avait produit de résultats qu'avec le concours de la brigade Woyna.

Le but évident de cette supercherie est d'effacer dans l'esprit du lecteur la mauvaise opinion qu'il aurait pu concevoir de l'infanterie prussienne en raison de l'échec précédent.

Cette reprise du terrain avec si peu de renforts rehausse le soldat allemand.

Mais, par la suite, on s'aperçoit qu'à trois heures, au moment où ces succès étaient obtenus, les autres renforts se trouvaient en ligne.

Voici des citations qui le prouvent.

D'abord cette phrase significative :

« Quand il fut démontré ensuite que ces troupes étaient *insuffisantes* pour atteindre le résultat cherché, on avait dû tirer tous les renforts de la brigade de Woyna.

« L'arrivée de cette dernière produisait une confusion des deux brigades. »

Cette citation suffirait seule à porter la conviction dans l'esprit du lecteur ; mais tout ce qui va suivre enracinera en lui cette certitude que la *Relation prussienne* n'est pas de bonne foi quant à ce premier renfort.

Nous allons voir l'effet des grosses réserves (brigade Woyna); mais avant d'entrer dans le détail des actions multiples de ce grand et terrible *moment* de la bataille, nous allons y mettre de l'ordre et de la clarté.

Esquisse sommaire des faits qui se passèrent dans le deuxième moment : comment il se subdivise comme terrain. — Nous prions d'abord le lecteur de remarquer que la citation précédente de la *Relation prussienne* ne raconte, de cette reprise d'offensive, que deux faits.

L'un, c'est l'enlèvement d'une maison sur la voie ferrée, à mi-chemin de Drahtzug à Alt-Stiringen : coup de main opéré par une compagnie du 74e pour protéger la marche du bataillon du même régiment qui repartait en avant, dans la direction des Vieilles-Houillères.

L'autre fait est l'arrivée du bataillon du 74e devant les Vieilles-Houillères vers 3 heures.

Il semble que l'entrée en ligne de trois compagnies ait produit ce résultat.

Tout ce qui va suivre, nous le répétons, montre au contraire que la brigade Woyna (cinq bataillons de renfort) était en bataille en ce moment.

Ceci posé, nous allons revenir à ce 2e bataillon du 74e posté devant les Vieilles-Houillères; mais nous devons encore auparavant expliquer au lecteur que la lutte est scindée en trois actions séparées comme terrain, mais simultanées.

Ce *moment* dure de 3 à 6 heures; il se déroule sur trois points :

Dans la forêt de Stiring (Stiringerwald);

Dans la Douane et les fermes voisines ;

Dans le petit bois et en avant du petit bois.

Et sur ces trois points la mêlée se déchaîne ardente et meurtrière, sans interruption, partout à la fois pendant trois heures.

Nous revenons au bataillon du 74e arrivé sous les Vieilles-Houillères en racontant les combats du Stiringerwald.

COMBATS DU STIRINGERWALD.

Forces dirigées dans la forêt par l'ennemi. — Nous avons vu qu'à trois heures le 2e bataillon du 74e était sous les Vieilles-Houillères.

Il était si peu seul et les renforts de la brigade Woyna étaient si bien arrivés que la *Relation prussienne* le dit ; mais elle a eu soin de ne reparler de ces autres renforts qu'à plusieurs pages de distance, après avoir obscurci les faits.

Voici comment elle énumère les forces dirigées sur la forêt (Stiringerwald) :

« *Vers trois heures de l'après-midi*, la 28e brigade arrivait aussi successivement en ligne à l'aide droite, entre la route de Stiringerwald. Conformément à l'ordre précédemment relaté du général de Kamecke, cette brigade, d'un effectif de cinq bataillons, avait commencé, dès midi, à franchir la Sarre sur le pont du chemin de fer, au sud-ouest de Malstatt ; puis elle avait poursuivi, sans discontinuer, le long de la voie ferrée.

« En tête marchaient les 1re et 4e compagnies du 53e ; le reste du régiment suivait en trois demi-bataillons ; le 77e venait plus en arrière. (Mais il fut bientôt rappelé en partie sur un autre point, sauf deux compagnies.)

« Trouvant la forêt communale déjà occupée par le 2e bataillon du 74e, *qui, en ce moment, se disposait à l'attaque déjà mentionnée contre les Vieilles-Houillères*, le général de Woyna prend le parti de se porter contre le flanc gauche de l'adversaire. Appuyant à droite, avec le 1er bataillon du 53e, il s'avance, sous un feu très-vif, sur le revers du Stiringerwald. Les deux demi-bataillons de fusiliers, qui suivaient péniblement ce mouvement, au travers de taillis épais, perdent peu à peu le contact avec le bataillon de tête. Les tirailleurs de la 11e compagnie, détachés en flanqueurs sur la gauche, continuent dans la direction de Stiring-Wendel. »

Donc, dans le Stiringerwald :

1° Le 2e bataillon du 74e arrêté aux Vieilles-Houillères et qui enlèvera Alt-Stiringen ;

2° En soutien, derrière lui, trois compagnies du 1er bataillon du 74e (premier renfort), qui contribuent à la prise d'Alt-Stiringen ;

3° Le 3e bataillon du 53e, qui se perd sous bois, mais qui va ressortir contre Stiring-Wendel et la verrerie Sophie, comme nous le verrons plus tard, avec deux compagnies du 77e ;

4° Le 1er bataillon du 53e qui, se croyant soutenu par le 3e du même régiment, vient attaquer Stiring-Wendel, y subit de grandes pertes et se replie pour ne reparaître qu'à la fin de la journée.

Le lecteur ne doute plus maintenant que le grand retour offensif de l'ennemi n'ait été exécuté avec de gros renforts : les petites et mesquines perfidies de la *Relation prussienne* sont percées à jour ; nous pouvons décrire la lutte sans craindre qu'elle soit obscure.

Nous commençons par raconter la retraite de ce 1er bataillon du 53e que dirigeait le général de Woyna lui-même et derrière lequel s'égaraient ses soutiens, le 3e bataillon du même régiment et les deux compagnies du 77e.

Attaque manquée sur Stiring-Wendel. — Le général de Woyna ne semble pas avoir montré, dans toute cette affaire, une intelligence remarquable ; il allait de l'avant avec le 1er bataillon du 53e, sans s'assurer qu'il était suivi.

Arrivé hors du bois, un peu à gauche d'une fabrique, il commence contre Stiring-Wendel une attaque qu'il veut pousser vivement.

Nous n'avions sur ce point, en ce moment, que le 1er bataillon du 77e (600 hommes). Le général, avec un millier d'hommes, avait l'avantage du nombre.

Mais nos soldats tiennent avec une énergie qui déconcerte l'ennemi.

Malgré la présence du général de Woyna, le bataillon du 53e recule.

Il ne faut pas demander à l'infanterie prussienne cet effort d'enlever à la baïonnette un village avant que l'artillerie l'ait écrasé.

La *Relation prussienne* prétend que le général de Woyna replia ce bataillon pour aller à la recherche de l'autre bataillon du 53e ; mais celui-ci allait vers le sud, du côté de la verrerie Sophie, et celui-là battit en retraite vers le nord.

Prétextes et mensonges toujours !

« Le général de Woyna, dit la *Relation,* avait continué, avec le 1er bataillon du 53e, son mouvement tournant contre l'aile gauche ennemie. Poussant devant lui, dans le Stiringerwald, des fractions du 3e bataillon de chasseurs français, il parvenait, vers quatre heures et demie, dans le voisinage de l'embranchement ferré venant des Vieilles-Houillères au point où celui-ci quitte la lisière de la forêt pour s'infléchir vers Stiring-Wendel. Le bataillon s'y embusque, face au village ; mais ce dernier était si fortement occupé qu'une attaque tentée sans réserves ne promettait aucun succès. A la vue de cet adversaire surgissant inopinément dans une proximité aussi dangereuse, une violente fusillade s'ouvre bientôt, tant du clocher que des bâtiments des forges situés au sud de la grande ligne ferrée. Or la rapidité du mouvement de nos troupes sous bois avait fait perdre de vue les deux demi-bataillons de fusiliers, et on paraissait se trouver complétement en l'air devant une position reconnue comme excessivement forte. *Ces considérations déterminent le général de Woyna à replier son bataillon, de manière à regagner tout d'abord le contact avec les autres troupes de la brigade, car il ignorait encore qu'elles eussent reçu, sur ces entrefaites, une nouvelle destination. Le bataillon prend donc en général la direction de Drahtzug,* en laissant sur l'embranchement ferré, pour couvrir sa retraite, d'abord la 4e compagnie, puis, quand celle-ci suivit à son *tour, son peloton de* tirailleurs. »

Le 3e bataillon du 53e n'avait en rien été contremandé ; il s'était perdu.

Quant au gros du 77e, il est impossible qu'on l'ait dirigé ailleurs sans en avoir prévenu son général.

Les Prussiens ne font pas de ces fautes.

Mais il faut plaider les circonstances atténuantes pour tout échec.

Prise de la fabrique et de la verrerie Sophie. — Cependant le bataillon de fusiliers du 53e, que nous avons laissé opérant un mouvement tournant à l'extrême droite prussienne et se perdant sous bois, se retrouvait. Il terminait sa marche et débouchait dans une clairière en face de la fabrique qui borde le chemin de fer, séparée de Stiring-Wendel par la voie. C'était là que le préc-

dent bataillon avait dû reculer. Celui-ci, soutenu par les compagnies du 77ᵉ qui ont suivi, attaque la fabrique.

Celle-ci n'était qu'un avant-poste de Stiring ; l'importance n'en était pas grande. Toutefois elle donnait amorce sur le village, situé de l'autre côté de la voie.

Les nôtres, quoique peu nombreux dans ce bâtiment, y firent une défense très-longue.

Ce fut une lutte très-vive.

L'ennemi reçut des renforts, prit, perdit et reprit la position.

La *Relation prussienne* constate que ce ne fut qu'au prix d'efforts réitérés que les siens parvinrent momentanément à s'emparer de cette position.

« Laissant la 12ᵉ compagnie en soutien, dit-elle, au bord de la forêt, pour assurer son flanc droit, la 9ᵉ compagnie traversait la petite clairière située à l'ouest du chemin de fer des Houillères, et, s'élançant avec des hurrahs, elle refoulait les partis ennemis qui lui faisaient face, du remblai de la grande ligne ferrée dans les bâtiments de la fabrique, au sud de la voie.

« Le capitaine de Bastineller fait alors enfoncer les portes des maisons les plus proches, s'y établit, les organise défensivement : puis, par un feu d'étages bien dirigé, il oblige l'adversaire à évacuer la partie occidentale du village et à se renfermer dans les forges, dont les murs avaient été crénelés. Cependant la 12ᵉ compagnie signalant alors un mouvement de gros détachements ennemis sur la droite, la compagnie Bastineller se replie vers la forêt.

« Cependant des troupes fraîches ne tardent pas à venir reprendre l'action. La 2ᵉ et la 3ᵉ compagnie du 77ᵉ, sous le capitaine de Frankenberg, se portent, de la ligne ferrée des Houillères, sur les bâtiments de la fabrique, construits extérieurement aux forges. La 9ᵉ compagnie du 53ᵉ se joint à ce nouveau mouvement offensif ; les bâtiments sont repris et définitivement occupés, et l'ennemi est refoulé dans l'usine proprement dite. Le peloton de tirailleurs de la 4ᵉ compagnie du 53ᵉ laissé en arrière avait également pris part à cette attaque. Plus à droite, l'autre demi-bataillon de fusiliers de ce régiment entrait en ligne dans le combat engagé autour de Stiring-Wendel. Sa 11ᵉ compagnie, suivant l'ennemi dans son mouvement rétrograde au travers de la forêt, s'était avancée sur la verrerie Sophie (Sophie Glashütte), avait enlevé la hauteur qui la domine et s'était portée, de là, sur Stiring-Wendel.

« La 10ᵉ avait pris plus à droite dès le principe, et concourait à l'action entamée sur la partie nord-ouest du village.

« Le combat tournait peu à peu, sur ce point, en une fusillade de pied ferme, dans laquelle les Français, qui se renforçaient de plus en plus, avaient engagé une partie du 3ᵉ bataillon de chasseurs et des 32ᵉ et 77ᵉ régiments de ligne. Un détachement prussien essaie de tourner, par la tranchée du chemin de fer, la gauche des vastes constructions des forges, et ses tirailleurs poussent jusqu'à 70 pas de ceux de l'ennemi, qui se tenaient embusqués derrière des wagons de charbon et des piles de rails. Nos soldats ne parviennent pas à

gagner du terrain dans cette direction; mais ils se maintiennent dans les bâtiments déjà occupés, malgré les obus dont les couvrait l'adversaire.

« La position des Français à Stiring-Wendel se trouvait ainsi déjà en partie prise à dos; mais, du côté des Prussiens, le manque d'une troupe compacte, qui pût former soutien, ne permettait pas de poursuivre les résultats acquis par tant d'audace. »

Les Prussiens cependant furent arrêtés, comme on le voit.

Déjà, précédemment, le général Frossard avait envoyé au général Vergé, qui commandait en personne à Stiring-Wendel, le 32e régiment (brigade Valazé en observation à Forbach).

Ce 32e régiment avait été placé en soutien sur le front de la position.

Le 1er bataillon du 77e, seul sur le flanc ouest de Stiring-Wendel, était en présence de 1,800 adversaires.

Survint heureusement le 55e de ligne, dont les trois bataillons se répartirent depuis la verrerie Sophie jusqu'en face de l'usine, s'abritant derrière la voie ferrée.

Ils continrent l'ennemi.

L'attaque, depuis l'entrée en ligne du 55e, ne fit plus de progrès, et l'ennemi se sentit vigoureusement contenu par le brave général Valazé, qui montra un courage et un sang-froid admirables en tête des renforts qu'il avait amenés.

Nous reprendrons, dans le récit du troisième moment, la suite de l'action sur ce point, et nous allons voir les Prussiens s'emparer d'Alt-Stiringen.

Prise d'Alt-Stiringen. — Plus à sa gauche, plus près de son centre, l'ennemi remportait un avantage signalé du côté d'Alt-Stiringen.

Nous avons laissé, en suivant le 53e sous bois, un bataillon du 74e, le 2e aux Vieilles-Houillères.

Ce bataillon retrouvait là le détachement de notre 77e, qui s'était si bien défendu précédemment et avait contraint les Prussiens à la retraite.

Mais la situation était changée.

Le détachement se trouvait *en l'air* aux Vieilles-Houillères; il était trop éloigné de sa base, Alt-Stiringen, en ce moment men[illegible]

Il défendit son poste tant qu'il n'eut devant lui que le bataillon du 74e; mais l'apparition du 53e, filant plus loin sous bois, et l'intervention de plusieurs autres compagnies du 74e, déterminèrent la grand'garde française à se replier sur Alt-Stiringen.

Le combat y était très-vif déjà, car les renforts prussiens avaient abordé ce point.

Le 2e bataillon du 74e prussien vint aborder le village.

Une tuilerie qui flanque le village est enlevée par ses deux compagnies.

Il se trouva inopinément soutenu par deux compagnies du 1er bataillon qui, envoyées en renfort, entrèrent à propos en ligne pour redonner de l'élan à l'attaque.

En même temps une compagnie du 77ᵉ, la 4ᵉ, se glissant le long de la voie ferrée, s'avançait contre une maison qui est détachée au bord de cette voie, et qui termine là le hameau d'Alt-Stiringen.

Cette maison est prise. Alt-Stiringen se trouve très-menacé; d'autre part, il est sous le feu des pièces prussiennes. Celles-ci le bombardent avec efficacité et les maisons effondrées sont teintes du sang des défenseurs.

Il y a là 600 hommes contre 2.000.

Ils luttent avec un admirable courage; mais bientôt Alt-Stiringen n'est plus tenable : le 2ᵉ bataillon du 77ᵉ, qui l'occupe, l'évacue et se retire dans Stiring-Wendel.

Mais l'ennemi ne tint pas longtemps dans cette position chèrement conquise.

COMBATS DE LA DOUANE.

Situation périlleuse du 1ᵉʳ bataillon du 76ᵉ dans la Douane. — De toutes parts, au prix de beaucoup de sang, l'ennemi s'avançait sur Stiring-Wendel et nous cernait.

Nous venons de le voir, sur notre gauche, s'établir dans l'usine qui flanque Stiring en avant du chemin de fer, et, plus à gauche encore, occuper la verrerie Sophie : il s'était emparé d'Alt-Stiringen et d'une maison sur la voie ferrée même.

Au centre, comme nous le dirons, il venait de déboucher du petit bois et il avait atteint le camp du 77ᵉ; il menaçait de là le village même de Stiring-Wendel.

A notre droite, il s'emparait de la Douane.

Cette douane et les fermes qui l'entourent formaient, au bas du Forbacherberg, sur la route de Forbach, un pâté solide de maisons qui était cependant de difficile défense.

Ce groupe de bâtiments, en contre-bas de la montagne, était battu en plein par l'artillerie ennemie, d'abord postée sur le Golden-Brem (Brême-d'Or), mais bientôt rapprochée et installée sur le Folsterhohe et se trouvant dès lors à mille mètres de la Douane.

Quarante-deux pièces, qui avaient maîtrisé les nôtres, foudroyaient les maisons.

Le 1ᵉʳ bataillon du 76ᵉ français (600 hommes) était retranché dans cette position périlleuse; du côté de Stiring, nos canons, bientôt réduits au silence, abandonnés même en partie, ne pouvaient presque rien pour inquiéter l'artillerie ennemie; sur les hauteurs de Spikeren, nos batteries, repliées assez loin, ne luttaient pas contre celles de l'ennemi, s'en étant éloignées, comme nous l'avons dit, et ne tirant que sur l'infanterie, quand elle tentait de déboucher du Gifertwald.

Le faible bataillon du 76ᵉ qui formait la garnison des bâtiments était donc dans le plus mauvais poste que l'on pût tenter de défendre.

Cependant il tenait avec une fermeté inébranlable.

Les soldats s'étaient ingéniés à trouver des abris, à se dérober au feu et à se conserver pour le moment de l'attaque, qui se dessina vers trois heures environ.

Le Rotheberg était assailli en ce moment par le général prussien François.

L'ennemi avait pied sur cette arête et, de très-près, il dominait la Douane; l'heure parut favorable pour nous l'enlever.

Attaque et prise de la Douane. — On concentra l'action des 42 pièces sur les maisons en redoublant le feu, et l'infanterie prussienne s'avança sous la formidable protection de ce bombardement.

C'était la 12e compagnie du 39e, la 3e du 74e, la 7e du 77e, et en soutien le 3e bataillon du 77e (2.000 hommes).

Nos 600 fantassins firent une défense héroïque.

Les Prussiens avaient espéré les déloger à coups d'obus; mais les projectiles trouant les murs n'avaient d'autres résultats pour cette vaillante troupe que de lui ouvrir des créneaux.

Un témoin oculaire nous a affirmé ce fait que, par les brèches béantes à peine ouvertes, la fumée des coups de fusil se mêlait aussitôt à la poussière des décombres.

Les compagnies prussiennes s'avancent donc avec l'espérance que sous un orage pareil à celui qui bat les maisons, nos soldats les abandonneront; mais le feu roulant du bataillon français détrompe les colonnes allemandes.

Deux compagnies qui marchent à la droite prussienne sont cruellement maltraitées.

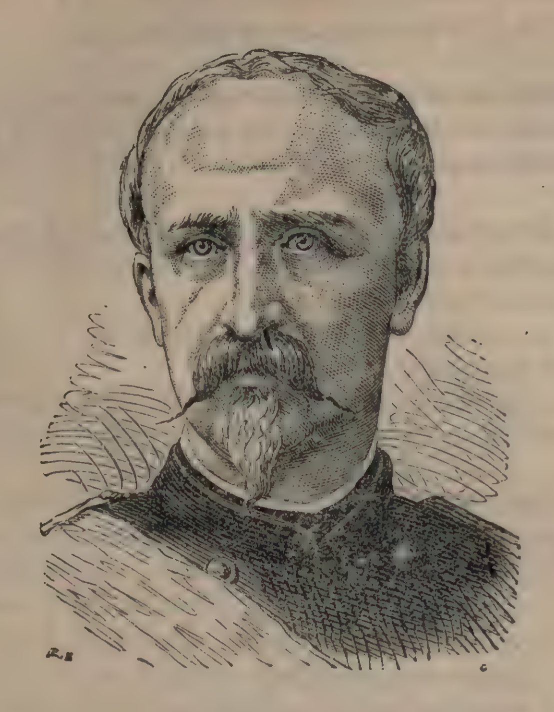
Le sang-froid des nôtres est tel, que « le demi-bataillon de droite perd, dit la *Relation prussienne*, le capitaine de Daw et une centaine d'hommes ».

Nos tirailleurs, qui couvrent les abords des maisons, et les détachements qui occupent celles-ci, se sont bronzés dans leur longue attente sous les obus; ils tirent avec une justesse extrême, et ils maintiennent le combat pendant une heure.

A la fin l'ennemi, voyant les progrès faits par les siens sur le Rotheberg et contre Stiring, s'encourage à opérer deux mouvements tournants; les officiers se dévouent; on enlève la troupe; les nôtres, presque enveloppés, se défendent avec une vigueur, un entêtement, une énergie qui force M. de Moltke à leur rendre hommage.

« Le major Bressler, dit la *Relation prussienne*, prenant les deux compagnies si *cruellement décimées* (celles de droite) se jette, tambour battant, dans Baraque-Mouton, tandis que l'autre demi-bataillon pousse de son côté sur la Brême-d'Or. Les tirailleurs ennemis sont refoulés dans les maisons, qui sont alors défendues *avec opiniâtreté*, jusqu'à ce que, vers quatre heures, l'assaillant réussisse enfin à s'en emparer, après une lutte des *plus vives* et au prix de *pertes considérables*. »

La *Relation prussienne*, relatant cette attaque, la fait précéder d'une énu-



Le duc d'Aumale

mératicu de nos forces, de laquelle il résulterait que nous avions sur ce point des masses très-considérables ; mais on voit figurer, parmi celles qu'elle cite, le 8e de ligne (division Bataille), qui n'était certainement pas arrivé à cette heure ; d'autre part, elle compte pour faire nombre des troupes qui gardaient la croupe de la montagne près du camp du 77e.

C'est un moyen de diminuer l'honneur de la *défense opiniâtre* qu'elle est obligée cependant de reconnaître comme très-belle.

Le bataillon du 76e fit à plusieurs reprises d'énergique tentatives pour reprendre la Douane ; ces assauts concordaient avec les retours offensifs que nous dirigions contre le Rotheberg.

Cette crête restant au pouvoir de l'ennemi, il fut impossible de réussir contre les bâtiments que dominait la position élevée dont les Prussiens s'étaient assuré la possession.

De ce côté, nous dûmes nous résigner à abandonner l'espoir de reconquérir le terrain perdu, d'autant plus que de nombreux renforts survinrent à l'ennemi ; mais celui-ci fut contenu sur les pentes du Forbacherberg jusqu'au moment de la retraite générale.

Telle fut la lutte à notre droite pendant le deuxième moment ; au centre, elle avait pris un caractère alarmant.

COMBATS DU PETIT BOIS ET DU BIVAC DU 77e.

Reprise par l'ennemi du petit bois, racontée par la Relation prussienne. — Les Prussiens, nous venons de le voir, avaient sur leur droite, à travers la forêt de Stiringen, poussé jusqu'à Stiring-Wendel, et, sur leur gauche, jusqu'à la Douane.

Dans la même période de temps, sur le front de la position, entre la voie ferrée et la route de Forbach, ils obtenaient des avantages et nous débusquaient du petit bois, dont nous nous étions emparés.

L'offensive recommençait à trois heures; là, comme sur les ailes, elle fut bientôt menaçante pour nous.

C'est ici le cas de rappeler au lecteur que nous avons signalé l'inexactitude calculée de la *Relation prussienne*, attribuant la reprise du petit bois à la seule entrée en ligne des trois compagnies du 72e, vers trois heures.

Mais elle se donne elle-même, quelques pages plus loin, un démenti formel, en racontant en détail le combat livré dans ce bois. On lit en effet :

« Aux trois compagnies du 39e qui, depuis midi, combattaient dans le petit bois de Stiring (Stiringerwaldstück), s'était jointe en première ligne, à *partir de trois heures*, la 1re compagnie du 77e, sous les ordres du capitaine de Mannstein. Le feu de mousqueterie et d'artillerie que l'adversaire entretenait de sa position de Stiring et de la route lui faisait essuyer des pertes sensibles; le commandant de la compagnie était tué, deux autres officiers étaient blessés. L'ennemi, après avoir tenté à plusieurs reprises de réoccuper la lisière sud du bois, y réussissait vers quatre heures; mais le 2e bataillon du 77e, s'engageant à son tour, mettait momentanément un terme à ses progrès. On se rappelle que, vers trois heures, ce bataillon avait pénétré dans le bois, par le côté qui regarde Drahtzug, ayant en première ligne les 6e et 7e compagnies, les deux autres suivant en demi-bataillon. La 7e compagnie, qui formait la gauche, était ressortie ensuite du bois pour marcher vers la route; le reste se portait, avec le major de Koeppen, sur la ligne de bataille du 39e, au moment où se produisait l'incident critique que nous venons de relater. L'ennemi opposait la résistance la plus vive à la marche de ces troupes fraîches. Tandis que les mitrailleuses agissaient du saillant que le Forbacherberg projette vers la Brême-d'Or, des décharges à mitraille arrivaient de Stiring-Wendel et un feu roulant de mousqueterie partait de la lisière du village et des tranchées ouvertes le long de la route. Ces braves troupes parviennent néanmoins, au prix de lourdes pertes, à reprendre le bord sud du bois, puis à arracher l'angle sud-est à l'adversaire, qui le défendait avec acharnement. La 6e compagnie s'établit alors sur une pente rapide, au sud-ouest du bois; la 5e, poussant au dehors, tente de mettre la main sur cinq bouches à feu abandonnées par les défenseurs, mais un terrible feu croisé la fait renoncer à cette entreprise. Par contre, sur la lisière sud-est du bois, on pénétrait dans un camp, encore debout en partie; on s'y emparait d'une grande quantité de tentes et d'approvision-

nements, et, un peu plus tard, on enlevait également six avant-trains encore complétement garnis. »

Ce récit de l'ennemi, que le lecteur voudra bien considérer comme une esquisse de la lutte, prouve une fois de plus que les trois compagnies de renfort du 74e prussien n'avaient pas suffi à redonner l'élan. Nous voyons en effet la brigade Woyna (77e régiment et 33e) en ligne dès trois heures.

Nous attachons la plus haute importance à cette accumulation de preuves de la duplicité avec laquelle l'ennemi a écrit sa *Relation* officielle.

Ceci dit, nous entamons le récit dont les citations ci-dessus ont donné déjà une idée générale.

Combat d'artillerie. — Pour bien se rendre compte de la lutte qui se déroula sur le front de la position pendant le deuxième moment, il faut s'arrêter sur le rôle que joua l'artillerie ennemie sur ce point et pendant cette phase de la bataille.

Déjà plusieurs batteries ennemies couronnaient, les hauteurs depuis midi quand survinrent des renforts.

La *Relation prussienne* indique les emplacements pris par ces renforts :

« La batterie lourde, dit-elle, s'avançait d'abord, à l'ouest de la route, vers le Galgenberg ; la batterie légère suivait dans la même direction, mais en demeurant à l'est ; car, en raison de l'éloignement du Reppertsberg, on ne pouvait prétendre à aucun résultat contre l'artillerie ennemie, postée sur les hauteurs de Spikeren (1). Provisoirement, les nouvelles pièces prussiennes qui entraient en ligne agissaient donc principalement contre la batterie de mitrailleuses de la division Laveaucoupet, qui, après le mouvement rétrograde de nos compagnies dans le Gifertwald, s'était avancée jusqu'à l'angle sud-ouest de ce bois. »

Cette batterie de mitrailleuses, dont parle la *Relation*, s'était montrée audacieuse jusqu'à l'imprudence ; elle fit d'abord beaucoup de mal à l'ennemi ; mais les grosses pièces prussiennes de la batterie lourde la forcèrent rapidement à reculer.

Bientôt nos chasseurs, dans le bois, furent couverts de projectiles, et les obus, qui tombaient sur eux du haut du Galgenberg, rendirent leur position intenable.

Comme le dit l'ennemi, n'ayant pas possibilité d'atteindre nos batteries des hauteurs repliées sur Spikeren, l'artillerie allemande concentra son feu sur Stiring-Wendel et en avant de ce village.

(1) Nous appelons l'attention du lecteur sur ce passage.

Il confirme ce que nous avons dit au chapitre précédent sur cette bizarre conformation du terrain qui, séparant les deux artilleries par un large vallon, mit celle des Prussiens hors d'état d'atteindre la nôtre quand elle se fut retirée vers Spikeren. Ce qui constitua pour nous, à la fin de l'affaire, un avantage ; car nos pièces tirèrent sur l'infanterie prussienne sans être inquiétées par d'autres que celles amenées au dernier moment sur le Rotheberg.

Mais dans la vallée, contre Stiring, notre artillerie était au contraire dominée par celle de l'ennemi.

Nos chasseurs, sans soutien, écrasés par le feu des canons, reculèrent peu à peu.

D'autre part, l'ennemi accablait une petite batterie de cinq pièces placée en avant de Stiring.

Le lecteur doit se souvenir que nous avons vu, dans le récit du combat contre Spikeren, la ligne d'artillerie prussienne s'avancer sur Galgenberg sur le Folsterhohe.

Lorsque ce mouvement se dessina, la petite batterie française se trouva balayée par un épouvantable ouragan de fer; en un instant, elle perdit ses servants et ses attelages; il fallut l'abandonner.

Cet abandon coïncida avec la retraite de notre infanterie, que nous allons raconter.

Ces pièces restèrent en avant de Stiring-Wendel, un peu à droite, près d'une route traversière.

Elles étaient entre l'ennemi et nous.

L'infanterie prussienne tenta de les enlever; mais quand elle s'avança, son artillerie, pour lui laisser opérer son coup de main, cessa de tirer.

Dès lors nos soldats reprirent l'offensive, et tout aussitôt les colonnes allemandes plièrent.

Mais le feu des canons ennemis recommença et nos troupes furent hachées.

Les pièces demeurèrent donc longtemps abandonnées, tentant les deux armées et produisant, délaissées ainsi entre les deux partis, un effet étrange.

L'échec de notre artillerie devait exercer une fatale influence sur l'action engagée sous bois.

Évacuation du petit bois. — Nos chasseurs étaient peu soutenus; tout était contre eux : l'artillerie les décimait, l'ennemi augmentait en nombre, les renforts n'arrivaient point.

Ce vaillant petit bataillon, réduit considérablement, dut céder le terrain.

Débusqué du bois, il reçut alors du secours.

Des compagnies du 76e et du 77e, formées en colonnes et précédées de tirailleurs, entrèrent en ligne, et prirent l'offensive, avec un entrain superbe, sous la canonnade; cette attaque fit reculer tout le front de la ligne ennemie.

Le bois fut enlevé jusqu'à moitié à peu près : les compagnies prussiennes ne pouvaient tenir devant les nôtres.

Mais, usant toujours de la même tactique, les généraux prussiens laissèrent nos troupes victorieuses fondre peu à peu sous les obus, et ils lancèrent les renforts.

Nouveau succès des Prussiens dans le petit bois. — En ce moment, 4 heures, tout allait au plus mal pour nous dans la plaine.

Vers la Douane et vers Alt-Stiringen, nous perdions du terrain à vue d'œil;

les défenseurs du petit bois s'inquiétaient d'être si peu nombreux et débordés sur les ailes.

L'ennemi lança mille hommes de renfort (voir la citation plus haut) ; c'était le 2e bataillon du 77e.

Cette troupe, qui n'avait pas encore donné, qui voyait les progrès des ailes, entrait en lutte pleine de vigueur et d'espoir.

Ce bataillon, lancé à propos, très-bien mené, sûr de la puissance de l'artillerie, tomba sur les nôtres lassés et inquiets.

Déjà, le long du chemin de fer, l'ennemi avait débordé les défenseurs du petit bois ; le long de la route, vers la Douane, il les menaçait en flanc.

Cependant nos compagnies firent tête partout.

La *Relation* ennemie rend hommage à leur dévouement (voir ci-dessus).

Mais tout à coup le feu de notre batterie cessa.

C'est, pour une infanterie engagée contre des forces supérieures, une impression pénible que de se voir sans soutien, sans artillerie, presque enveloppée et manquant de cartouches.

Impossible en ce moment de secourir cette troupe.

Il fallait se dégager sur la gauche, où l'ennemi abordait la fabrique.

Point de renforts.

Notre front de bataille se replia donc sur Stiring-Wendel, et l'ennemi, comme on l'a vu par la citation ci-dessus, s'empara de six avant-trains et du camp du 77e.

Ce fut l'heure la plus critique de la journée.

Les Prussiens nous tenaient en ce moment bloqués dans Stiring-Wendel, dont ils occupaient tous les abords.

Situation de 5 *à* 6 *heures.* — La brigade Jolivet, qui avait soutenu seule le choc de l'ennemi jusque vers 4 heures, avait été renforcée du 32e et du 55e, brigade Valazé.

Les deux généraux, avec les 7.000 hommes dont ils disposaient, se trouvaient dans la plus pénible position.

Leur divisionnaire, le général Vergé, se multipliait avec eux pour faire tête partout ; ces trois officiers intrépides luttaient contre des impossibilités évidentes, et ils se maintenaient par miracle.

Il est prodigieux qu'ils aient pu tenir ainsi.

Dès que le 55e fut arrivé et que la division Vergé fut au complet, l'ennemi, malgré la supériorité de son artillerie, ne fit plus un pas en avant.

Maintenu partout, il fut bientôt repoussé aux ailes, puis sur le front même.

Cette reprise d'offensive par les Français constitue le troisième moment, qui fut très-court, de 6 heures à 7 heures 1/2.

TROISIÈME MOMENT

Entrée en ligne des batteries de réserve françaises. — Avec le 55e, dernier renfort que le général Vergé pouvait tirer de Forbach, de sa brigade de réserve, arrivait une réserve d'artillerie dont le colonel Beaudoin prenait le commandement.

Cet intelligent officier prit de sages dispositions; il établit plusieurs batteries dans les positions les moins mauvaises qu'offrait ce mauvais terrain, et jusqu'à la fin de la bataille, par son énergie, il soutint un duel acharné contre les pièces ennemies.

Cette rentrée en action de l'artillerie française contribua beaucoup à contenir l'ennemi, que nous allons voir repoussé partout, excepté vers la Douane.

Entrée en ligne de la division Bataille. — Le général Bataille, nous l'avons vu, campé à Œtingen, et entendant le canon, s'était mis en marche; il avait dirigé sur Spikeren une partie de ses forces; il descendit de sa personne sur Stiring-Wendel avec le 8e régiment et 2 bataillons du 23e.

Bientôt après le 67e régiment, laissé par le général sur les hauteurs du Forbacherberg, fut appelé par lui.

Le 23e, porté en avant sur le front, contribua d'abord à couper le mouvement offensif de l'ennemi; nous verrons tout à l'heure se dessiner sur le front une attaque partie de nos lignes; mais nous allons d'abord raconter comment le 55e, dès que parut la division Bataille, chassa l'ennemi de la verrerie Sophie et d'Alt-Stiringen.

C'est surtout au général Valazé que revient l'honneur de la belle attaque qui dégagea notre flanc gauche.

« Les Prussiens, dit le général Frossard dans son rapport, au prix de pertes énormes, il est vrai, gagnaient ainsi par les bois sur notre gauche. Il fallait, pour les arrêter, des renforts d'infanterie que le général Vergé demandait avec instance. Le commandant du corps d'armée y fait porter le général Valazé avec le dernier régiment qui lui reste de sa brigade, le 55e de ligne, dont l'intervention contribue à contenir les progrès de l'ennemi. »

Retraite du 74e prussien d'Alt-Stiringen, d'une fraction du 77e et des deux bataillons du 53e de la Fabrique. L'aile droite entière de l'ennemi se replie sur Drahtzug. — Le général Valazé, avec sa brigade, 32e et 55e régiment, voyant déboucher la division Bataille, se porta avec résolution contre les forces ennemies qui, dans la forêt de Stiringen, menaçaient notre flanc gauche.

Toute cette droite de l'ennemi fut culbutée.

(Nous rappelons aux lecteurs que la droite de l'adversaire fait face à la gauche du parti contraire, les deux armées se regardant.)

Cette retraite de l'ennemi fut complète.

A peine le général Valazé dessina-t-il son offensive que l'ennemi plia.

La *Relation prussienne* avoue même que la simple vue des bataillons de renfort suffit à déterminer cette retraite.

« De la position dominante qu'occupait le 74e à Alt-Stiringen, dit la *Relation,* on remarquait, vers 5 heures, des masses d'infanterie ennemie, avec de l'artillerie, descendant le versant du Spikererwald, au sud de Stiring-Wendel. C'était une partie de la division Bataille, dont les batteries commençaient aussitôt à envoyer leurs obus sur les troupes prussiennes d'Alt-Stiringen. En même temps des mouvements offensifs de l'adversaire étaient signalés sur la route, à l'est de Stiring-Wendel. Le major Werner avait pris le commandement, en sa qualité de plus ancien officier supérieur ; jugeant que, dans ces conditions, il serait opportun de ne pas demeurer plus longtemps dans une position aussi voisine de l'ennemi, sans espoir d'être soutenu et d'obtenir de nouveaux avantages, il ordonnait donc aux six compagnies du 74e, présentes sur ce point, de rebrousser dans la direction de Drahtzug. »

On a trop vanté, selon nous, la ténacité des Prussiens.

Là encore ils se montrèrent prompts à se retirer dès qu'il y eut menace d'être attaqués par des troupes fraîches.

A entendre la *Relation*, les Prussiens se seraient retirés par mesure de prudence, à leur heure et sans y être contraints.

Mais on lit, par la suite, les passages suivants, qui montrent que nos troupes ont vivement poussé l'ennemi, et que c'est devant leur élan qu'il a reculé.

« Les troupes françaises, dit la *Relation*, avaient aussi débouché de Stiring-Wendel dans les autres directions et occupaient de nouveau tous les abords du village jusqu'aux abords de la forêt.

« En exécution de l'ordre que leur avait donné la major Werner, les six compagnies du 74e rétrogradaient, les unes en longeant la voie ferrée, les autres en suivant la route de Schoneck, pour prendre ensuite à droite et revenir également, à travers bois, sur Drahtzug. De petits groupes du 39e, du 55e et du 77e, qui avaient pris part à l'action dans ces environs, se joignaient à leur mouvement ; mais la 4e compagnie du 77e, demeurée seule au passage à niveau du chemin de fer, ne parvenait à effectuer sa retraite qu'avec des pertes fort sérieuses.

« Les troupes engagées dans la partie nord de Stiring-Wendel et aux abords se retiraient lentement sur le Stiringerwald. Une partie des 11e et 12e compagnies du 53e couvraient la retraite en s'établissant dans la tranchée du chemin de fer, en avant de la verrerie Sophie.

« L'ennemi poussait au delà de la voie ; mais il ne parvenait pas à atteindre la lisière de la forêt, où les 2e et 3e compagnies du 77e se maintenaient sans interruption. »

Ainsi, sauf une compagnie qui tient un petit coin de forêt, l'ennemi est chassé de tout le Stiringerwald.

Nous allons le voir repoussé également sur le petit bois et même dehors.

Charge du 67e *français et du* 23e; *l'ennemi est chassé dans le petit bois.* — Le général Bataille, en arrivant dans le village de Stiring, n'avait d'abord sous la main que le 23e régiment (deux bataillons seulement); il avait laissé le 8e régiment à mi-pente du Forbacherberg, vers la Douane.

Le général Bataille, homme de guerre très-énergique, très-intelligent, avait fait ses preuves à Solférino; mais l'Empire ne mit jamais en lumière les grands services que le général rendit en Italie.

A cette bataille de Forbach, le général se montra sous un jour éclatant.

Il jeta d'abord un bataillon du 23e vers la gauche du chemin de fer, sur le flanc droit d'Alt-Stiringen, qui fut par là même dégagé.

L'autre bataillon du 23e fut lancé en avant contre le petit bois.

Mais cette charge ne suffisant pas pour repousser l'ennemi, le général appela son 67e des hauteurs, en prit deux bataillons, fit avancer un bataillon du 8e comme soutien et se mit à la tête du 67e pour pousser en avant.

Ce fut une charge héroïque.

Les Prussiens ne supportèrent pas le choc de ces deux bataillons (1.200 hommes); ils reculèrent.

« Malgré un terrible feu, dit la *Relation prussienne*, les bataillons français s'avancent à découvert vers le sud du bois.

« Du premier élan, les trois bataillons français atteignent le bois et y prennent pied.

« La 1re compagnie du 77e, qui, malgré toutes ses pertes, avait tenu jusqu'alors, est presque complétement dispersée. Le lieutenant en premier Hoppe ramène en arrière les quelques hommes qu'il parvenait à rallier. *Après une résistance acharnée, les trois compagnies du* 2e *bataillon et les fractions du* 39e *se voient refoulées jusqu'au milieu du bois.*

« Quelques batteries françaises avaient suivi l'infanterie jusqu'à la route de Shoneck; conjointement avec les batteries du Forbacherberg, elles tenaient sous leur feu tout le terrain découvert compris entre le bois et les hauteurs de Spikeren. D'autres batteries en réserve sur le revers de la montagne, au sud de Stiring-Wendel, couvraient de projectiles la région au nord du village et le chemin de fer. »

Reprise des cinq pièces abandonnées. — Cette magnifique charge du 67e français nous redonnant du terrain, les pièces abandonnées se trouvèrent dégagées.

Leur emplacement, battu par l'artillerie ennemie, rendait l'approche très-périlleuse; espérant nous empêcher d'emporter nos canons, ceux de l'ennemi concentraient leur action formidable sur ce point dès que l'on faisait effort pour entraîner la batterie.

Elle fut enfin reprise par une poignée de braves gens qui se dévouèrent.

« Le général Bataille, dit le général Frossard dans son rapport, fait enlever le petit bois par deux bataillons du 67e, soutenus en seconde ligne par le dernier bataillon du 8e, et ce mouvement nous permet de reprendre les cinq



De Fizelier

canons qui avaient été abandonnés quelques heures auparavant en avant du village. Le commandant Gougis et le lieutenant Rossin du 17e d'artillerie, aidés par le capitaine Pacull du 76e de ligne, par le capitaine Hiver et le soldat Dunand du 77e, allèrent chercher ces canons sour une grêle de balles et purent les ramener. »

Situation jusqu'à la nuit. — Les Prussiens étaient donc repoussés sur toute la ligne, excepté vers la Douane, position qu'ils gardaient, mais qu'il faut regarder comme dépendant bien plus du Rotheberg que de Stiring-Wendel.

La lutte se terminait donc, à la fin du jour, dans la plaine comme sur la hauteur, par un magnifique effort de l'armée française, par la prise de toutes les positions principales disputées pendant l'après-midi.

Le terrain fut énergiquement gardé jusqu'à ce que l'ordre de retraite fût donné; et cet ordre, Frossard ne l'envoya qu'en se sentant tourné par 15.000 hommes à Forbach.

Le général constate que, malgré les tentatives faites par l'ennemi depuis six heures pour reprendre l'offensive, il fut contenu de toutes parts jusqu'à la nuit tombante.

Voici le rapport du général à ce sujet :

« Les Prussiens, vers six heures, avaient reçu de ce côté aussi (vers leur droite contre notre gauche) de puissants renforts. Leur ligne d'attaque s'étend alors et s'avance par un mouvement prononcé sur Stiring, cherchant à envelopper l'extrême gauche française qui faiblit; mais un vigoureux retour offensif, que le général Valazé fait opérer par le 55e, remet en possession du terrain perdu et du bois en avant, où le commandant Millot, avec un bataillon de cette troupe, se maintient intrépidement. En même temps le 3e bataillon de chasseurs, soutenu par un bataillon du 76e, reprend les bois qui bordent à droite la route de Sarrebruck. L'ennemi éprouve des pertes énormes; les nôtres sont considérables aussi. *Il était alors 7 heures et demie du soir.* Les Prussiens redoublent d'efforts. Leur attaque est des plus vives. Le 32e, le 55e et un bataillon du 77e les repoussent avec la même vigueur, soutenus par 12 pièces de l'artillerie de réserve. A l'approche de la nuit, ce combat si meurtrier durait encore et se poursuivait dans les premières maisons de Stiring dont l'usine était en flammes. »

Nous croyons indiscutable ce point de fait, que nos troupes restèrent maîtresses des positions jusqu'au moment où la retraite fut ordonnée par le général Frossard.

Et la question a son importance.

Les Prussiens ne durent la victoire qu'à l'apparition d'une de leurs divisions, la 13e, à Forbach, vers les dernières heures du combat.

Ces 15.000 ou 16.000 hommes, nous prenant à dos, nous mettaient dans un tel péril, qu'il fallait se replier sur-le-champ.

Avec plus de 50.000 hommes devant lui, qu'il contenait avec 24.000 Français, le général Frossard ne pouvait faire face à ses adversaires surgissant à la dernière heure pour lui couper la retraite.

Nous allons raconter cet incident.

QUATRIÈME MOMENT

COMBAT DE FORBACH

La brigade Valazé, établie à Forbach, quitte cette position. — Il y avait pour le général Frossard nécessité de garder l'accès de Forbach par la route de Sarrelouis; l'ennemi pouvait en effet déboucher par là, grâce à un mouvement tournant exécuté au delà du Stiringerwald.

Et cette manœuvre fut exécutée par la 13e division ennemie.

Le général Frossard confia d'abord la garde de ce débouché à la brigade de Valazé; depuis deux jours déjà elle était en très-bonne position à l'ouest de Forbach, perpendiculairement à cette route venant de Sarrelouis que nous avions un grand intérêt à maîtriser. Elle fut maintenue dans cette position. Le général Dubost, commandant le génie, y avait fait exécuter un retranchement rapide d'environ 1.000 mètres de développement, barrant la route.

La nécessité d'envoyer des renforts successifs au général Vergé avait, comme on l'a dit, forcé le général Frossard à découvrir ce débouché, qui menaçait ses derrières et qui n'était plus gardé que par la compagnie du génie de la réserve. Inquiet, le général Frossard veut se faire éclairer. Le lieutenant-colonel Dulac, du 12e dragons, reçoit l'ordre de pousser une reconnaissance, au-devant de la colonne prussienne, de deux escadrons seulement. Contraint à se replier, il revient au retranchement qui barre la route, fait mettre pied à terre à ses dragons, et avec l'aide de la compagnie du génie, il contient par une vive fusillade l'attaque de l'avant-garde ennemie. A cette poignée de braves gens s'ajoute, un peu plus tard, un détachement de 200 hommes destiné au 2e de ligne et qui venait de débarquer du chemin de fer sous la conduite d'un sous-lieutenant.

Le général Frossard comptait sur la coopération de la division Metmann de ce côté. Pour hâter son arrivée, il envoyait télégramme sur télégramme.

Mais Bazaine, qui trahissait déjà, retardait à dessein l'envoi des renforts.

L'avant-garde de la colonne prussienne, qui arrivait par cette route, fut contenue d'abord par les faibles détachements des diverses armes occupant les tranchées. Bientôt apparaît la colonne elle-même avec son artillerie, et il n'est plus possible aux défenseurs de ce retranchement de tenir leur position. Attaqué de front, menacé d'être enveloppé, le lieutenant-colonel Dulac fait remonter à cheval ses dragons, pousse dans les ténèbres une charge contre les premiers assaillants, et se replie avec ses détachements sur la chaussée du chemin de fer et la gare, d'où la fusillade continue. Dès lors l'artillerie prussienne gagne la crête; ses obus tombent sur Forbach même et sur nos derrières, et si l'ennemi insiste e forces par cette direction nous sommes exposés à être tournés complétement.

Mais le général Frossard a donné heureusement l'ordre d'exécuter la retraite par Spikeren et les plateaux.

Quelques détachements seulement prennent par Forbach.

On a peine à concevoir que si peu de monde ait pu tenir cette tranchée contre de grosses forces.

L'ennemi lui-même avoue qu'il avait des masses disproportionnées, et que les dragons français, soutenus par une poignée de fantassins, firent des prodiges de valeur.

Voici d'abord l'énumération des troupes prussiennes par la *Relation officielle*.

Après avoir raconté différents incidents de la marche de la 13e division, elle dit :

« Le bataillon de fusiliers du 55e, ayant avec lui le 3e escadron et la 5e batterie légère, était dirigé, par Gross-Rossel, sur Emmersweiler ; les trois compagnies restantes du bataillon de chasseurs marchaient, par la rive droite, sur le Weber's-Lohmühle ; le reste suivait la route directe de Klein-Rossel à Forbach. Le 1er escadron, jeté en éclaireur, mandait que les hauteurs situées à l'ouest de Forbach étaient retranchées et que la ville elle-même paraissait fortement gardée. On en était d'autant moins surpris que ces positions couvraient la principale ligne de retraite de l'ennemi.

« Les deux bataillons de mousquetaires du 55e se formaient alors par demi-bataillons dans le Leischwald, pour continuer ensuite le mouvement des deux côtés de la route. La 6e batterie légère ouvrait son feu contre le Kaninchenberg et la région située au delà.

« Depuis que le général Frossard avait successivement appelé toute la brigade Valazé à la défense de Stiring-Wendel, il ne restait plus à Forbach que deux escadrons du 12e régiment de dragons et une centaine de soldats du génie, renforcés, un peu plus tard, de 200 réservistes du 12e de ligne. Le lieutenant-colonel-Dulac avait disposé ses troupes dans les tranchées établies sur le Kaninchenberg, en leur adjoignant une partie de ses dragons auxquels il avait fait mettre pied à terre.

« Une grêle de balles accueille les compagnies de la colonne prussienne de gauche au débouché de la forêt ; celles-ci s'embusquent alors derrière les broussailles et les accidents de terrain qui bordent la route et engagent le feu contre le front de la position. La batterie, se rapprochant également, dirige principalement son tir sur les environs de la ville, où d'incessants mouvements de troupes ennemies semblaient avoir lieu. Par suite, un train de fer en marche vers l'ouest se trouvait de même contraint de rebrousser chemin. Le crépuscule naissant et l'épaisse fumée qui enveloppait la hauteur ne permettaient pas d'apprécier la force de la position et le nombre des troupes qui l'occupaient. Au sud de la route, la majeure partie du 2e bataillon s'était dirigée vers la pente occidentale de la montagne et avait atteint une tranchée de l'ennemi.

« Les trois compagnies de chasseurs venant du Weber's-Lhomühle avaient gravi le versant sud-ouest et donnaient la main aux troupes de la colonne de gauche.

« Ainsi débordés sur leur gauche et à peu près tournés, les Français commencent à se replier.

« Mais déjà la retraite se trouvait sérieusement compromise ; afin de la dégager, le commandant des forces ennemies fait charger ses dragons, qui s'étaient remis en selle.

« La 5e compagnie du 55e et la 3e compagnie de chasseurs, par un feu ouvert, de sang-froid, à très-courte portée, repoussent avec des pertes sensibles cette attaque de cavalerie audacieusement conduite dans l'obscurité du soir. La nuit, devenant complète alors, mettait fin, presque partout, au combat ; quelques détachements seulement suivaient encore l'adversaire en retraite sur Forbach. *Celui-ci continuait, notamment du pont du chemin de fer, un feu tellement vif, que l'on jugeait hors de propos d'engager un combat dans les rues pour s'assurer, dès la nuit même, la possession de la ville.* Les fractions de troupes prussiennes qui avaient poussé en avant étaient donc ramenées vers les ouvrages défensifs établis par les Français sur le Kaninchenberg.

« Pendant ce temps, le général de Glümer avait également mis le gros de la division en marche sur Klein-Rossel. Chemin faisant, une dépêche venant du champ de bataille avait invité le 15e à obliquer sur Stiring-Wendel. Toutefois, la nuit ne lui ayant plus permis de rallier la 14e division, ce régiment avait appuyé de même sur Klein-Rossel, où le reste des troupes arrivait vers 9 heures du soir. »

En résumé, la *Relation* constate la présence, à Gross-Rossel, de 3 bataillons du 55e, 1 bataillon de chasseurs, plus le 15e régiment.

Soit toute une brigade.

Et l'autre brigade de la 13e division suivait à distance.

Nul doute donc que cette division n'ait déterminé la perte de la bataille.

Et l'ennemi lui-même rend hommage à l'héroïsme de la poignée d'hommes qui arrêta longtemps cette avant-garde de cinq mille combattants.

CHAPITRE XVIII

LA RETRAITE

Prise de Stiring-Wendel. — La *Relation prussienne* constate elle-même que la retraite fut sonnée par ordre chez les Français. — Causes de cette retraite. — Comment elle s'opéra. — Incidents divers et correspondances des témoins oculaires. — La trahison Bazaine d'après le rapport du général de Rivière. — Conséquences de cette trahison. — Les suites de cette bataille. — Exposé général de la situation.

Prise de Stiring-Wendel. — Nous avons signalé l'importance de ce point de fait que la retraite fut déterminée, non par l'attaque de vive force des Prussiens, mais par leur grand mouvement tournant contre Forbach. Nous

prouvons une fois de plus, par une citation de la *Relation* prussienne que l'ennemi ne prit les positions qu'après la retraite des nôtres, retraite que les assaillants entendirent sonner.

Les passages soulignés, que le lecteur remarquera, ne laissent à cet égard aucun doute.

« Ainsi que nous l'avons vu, le vigoureux retour du général Bataille avait eu pour conséquence non-seulement de dégager les abords immédiats de Stiring-Wendel, mais encore de faire tomber aux mains des Français la portion sud du bois de Stiring

« Déjà le 77e prussien avait évacué le bois pour venir se rallier à Drahtzug ; le 39e ne se maintenait plus qu'avec peine dans la partie nord, que le général de Zastrow, présent sur les lieux, avait ordonné de conserver à tout prix.

« Mais le succès qui avait marqué le début de ce mouvement offensif de la gauche française se trouvait déjà arrêté par le feu des batteries du Folsterhohe, quand, à 7 heures, le général de Woyna se porte de nouveau en avant, avec les fractions de sa brigade réunies à Drahtzug. Tandis que, de concert avec le 39e, il fait bientôt des progrès sérieux dans le bois, le 52e s'avance également dans la région découverte, située à l'est. La 10e compagnie marchait en tête des fractions de ce régiment qui avaient continué dans la direction de Stiring-Wendel. Elle jette son peloton de tirailleurs dans un vallon à pentes douces qui court vers le village, pour déloger les batteries ennemies qui lui font face ; les 9e et 12e compagnies se joignent à ce mouvement. A l'aile droite du régiment, la 4e compagnie file le long du bord sud-est du bois ; les 2e et 3e compagnies suivent, formées en demi-bataillon.

« Les troupes qui s'avancent dans les bois de Stiring n'y rencontrent plus de résistance sérieuse; mais les parties découvertes continuaient à être battues par la fusillade venant des hauteurs de Forbach et du côté de Stiring. Les batteries ennemies de Stiring-Wendel déployaient aussi de nouveau toute leur énergie et parvenaient ainsi à arrêter les progrès du 52e entre la route et le bois. Le major d'Eynatten prescrit alors au capitaine Gotz de s'avancer, avec la 2e batterie légère de la 14e division, jusque sur les hauteurs à pentes douces situées au nord de la Brême-d'Or ; ainsi postée à 1.400 pas à peine des pièces ennemies, cette batterie, ouvrant un feu à volonté, les couvre de projectiles et les réduit bientôt au silence.

« Pendant ce temps, le général de Woyna avait refoulé l'adversaire en retraite sur Stiring-Wendel, et occupait la lisière sud du bois, où la 4e compagnie du 52e se joignait à lui. Tandis que, des hauteurs de Spikeren, *les Français sonnent déjà le signal de la retraite*, le 39e, des fractions du 77e et cette dernière compagnie se portent à l'attaque des forges et des amas de scories qui les entouraient d'un rempart circulaire, derrière lequel l'ennemi se tenait embusqué. Ces défenses, qui avaient été disputées avec acharnement dans les engagements précédents, sont enlevées d'assaut, *à 8 heures un quart du soir*. En même temps un vigoureux élan des 2e, 3e et 9e compagnies du 52e rejetait dans

le village les troupes qui se trouvaient encore à l'est de Stiring-Wendel, sans leur laisser le temps d'occuper les tranchées-abris établies en avant.

« L'action faiblissait; l'adversaire semblait en retraite. Cependant le général de Schwerin ne jugeait pas à propos de laisser, la nuit durant et directement en avant de son front, un village encore occupé en partie par l'ennemi: en conséquence, vers 8 heures trois quarts, après autorisation du commandant de la division, les troupes, ralliées sur ces entrefaites, pénètrent dans Stiring-Wendel. Quelques partis ennemis y opposent encore une résistance opiniâtre. Afin d'éviter qu'au milieu de l'obscurité ses hommes ne se fusillent réciproquement, le général fait donner le signal : « Cessez le feu! » puis il prescrit aux troupes de se jeter de toutes parts, aux cris de hurrah, dans la partie ouest du village. La résistance des défenseurs cesse alors peu à peu, et les avant-postes prussiens peuvent s'établir des deux côtés de la route de Forbach, se prolongeant à droite jusqu'à la verrerie Sophie.

« Tandis que le 52ᵉ s'emparait ainsi de la majeure partie sud de Stiring-Wendel et y ramassait encore 300 prisonniers, le major de Wangenheim enlevait, avec les restes du 3ᵉ bataillon du 39ᵉ, les groupes d'habitations et les amas de scories situés au nord; le combat partiel et fort meurtrier engagé sur ce point ne se terminait que vers 11 heures.

« Ainsi que nous l'avons vu, l'action avait déjà cessé sur les hauteurs de Spikeren. Les troupes prussiennes formaient, autour du village de ce nom, un vaste arc de cercle qui, partant de la route de Schoneck, s'étendait en longeant les lisières est et sud de la forêt, jusqu'au delà de la réserve (Schonung) du Pfaffenwald. En arrière de cette longue ligne de troupes, pour la plupart épuisées et confondues par une lutte incessante et acharnée, une réserve compacte s'était constituée, dans la soirée, au pied du Rotheberg et des hauteurs de Spikeren. Elle comprenait, indépendamment de la cavalerie, les trois batteries du 8ᵉ et du 1ᵉʳ corps présentes sur le champ de bataille, plus l'infanterie, arrivée postérieurement, à 6 heures et demie, c'est-à-dire les bataillons de fusiliers du régiment des grenadiers du Corps et du 20ᵉ, et le 2ᵉ bataillon du 53ᵉ, qui, en 13 heures, avait accompli une marche de 45 kilomètres.

« Voyant que la résistance de l'ennemi se prolongeait encore pendant un certain temps sur le point culminant du Forbacherberg, le général de Doering avait conçu le projet d'utiliser les troupes fraîches pour agir contre ce point et pour s'avancer ensuite sur Forbach avec une colonne composée de divers régiments. Mais la nuit étant complètement tombée sur ces entrefaites et la retraite de l'adversaire sur toute la ligne ne pouvant plus être mise en doute, le général de Stülpnagel prescrivait de ne pas donner suite à ces deux opérations. Les troupes prussiennes en position sur le plateau commençaient alors à s'installer provisoirement au bivouac et à placer les avant-postes. Un peu plus tard, elles étaient relevées dans ce service par les bataillons du 3ᵉ corps arrivés en dernier lieu. »

Après ce que le lecteur vient de lire, il est inutile d'insister sur ce fait, si

important pour l'honneur de nos armes, que les Prussiens ne forcèrent point nos positions par des attaques directes.

Depuis 8 heures du soir, on voit leurs brigades occuper un terrain qui leur est cédé ; ce ne sont pas des assauts, mais des prises de possession avec escarmouches contre des arrière-gardes.

En vain les relations allemandes officielles et autres ont-elles exalté la valeur des Prussiens ; en vain ont-elles prétendu que ceux-ci avaient battu les Français à nombre égal (nous avons fait justice de ces assertions) ; en vain la *Relation* de l'état-major obscurcit-elle à dessein le récit.

Il reste établi :

1° Que, vers 7 heures et demie du soir, l'ennemi était contenu sur le Rotheberg et sur le Forbacherberg ; repoussé dans les bois de Stiring jusqu'à Drahtzug, repoussé dans les bois de Gifert (Gifertwald) jusqu'au bas des pentes ;

2° Qu'il était, sur notre front, très-supérieur en nombre et néanmoins battu (voir le tableau des pertes donné dans les préliminaires et n'en retrancher que 18.000 hommes, 13e division) ;

3° Que la retraite dut être ordonnée vers 7 heures et demie, en pleine victoire, parce que, nous sentant tournés par les 18.000 hommes de la 13e division, notre situation devenait intenable.

Mais si une division de Bazaine avait contenu cette division prussienne sur nos derrières, si une autre division de Bazaine eût paru sur les hauteurs de Spikeren, quoique inférieurs en nombre encore, nous aurions jeté l'ennemi dans la Sarre.

Les dernières heures de la bataille par les correspondances des témoins oculaires. — Nous avons sur la dernière phase de la lutte et sur la retraite des récits précieux faits par des journalistes qui furent, pour la plupart, surpris à Forbach ou à Stiring-Wendel par la défaite et dont plusieurs demeurèrent aux mains de l'ennemi.

Leurs lettres sont empreintes de la couleur locale, et nous en donnons quelques extraits pour fixer le caractère de cette dernière convulsion du combat.

Voici d'abord une correspondance de M. Paul de Katow qui raconte l'évacuation de Stiring-Wendel par la population, vers 6 heures du soir, un peu avant que le village ne fût dégagé par l'arrivée des renforts.

« Les habitants, épouvantés, prirent la fuite dans la direction de Forbach, et de cette foule, hommes, femmes et enfants, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, s'éleva un immense cri de désespoir.

« Le cœur me déchire au souvenir de cette horrible scène.

« Sur cette large route, encombrée de blessés transportés sur des cacolets, des brancards et des voitures sanitaires, sillonnée par des convois de munitions et d'artillerie courant à toute bride, les fuyards civils se pressaient, se bousculaient, regardant sans cesse en arrière, comme pour adresser un der-



Quarterey

nier regard de regret et de douleur aux foyers qu'ils abandonnent, peut-être pour toujours. »

Cependant les renforts arrivent; M. Paul de Katow a vu marcher un bataillon du 67ᵉ qui dégagea le village à l'ouest (fabrique); ne pas confondre la charge des deux autres bataillons sur le front.

« Le 67ᵉ, dit-il, pénètre dans l'usine de Wendel, et de là s'avance sous la mitraille et la fusillade presque à bout portant de l'ennemi, qu'il décime de son feu.

« Ce sont des héros; ils combattent un contre trois.

« Mais la lutte est trop inégale, elle ne peut se prolonger.

« Notre infanterie bat en retraite, s'embusque dans l'usine et fait feu sur les Prussiens.

« Les tonnerres des canons et des fusils grondent. Les feux des hauts-fourneaux ne sont pas éteints, et le bruit effrayant des machines se joignant aux détonations des armes à feu fait trembler la terre et donne à cette lutte effrayante des proportions gigantesques.

« Tout à coup, des cris se font entendre.

« Ce sont les ouvriers. Le feu! le feu à l'usine!

« Et ils prennent la fuite.

« Mais nos soldats ne reculent pas.

« Il faut presque les arracher de force à cet enfer. »

Voici maintenant des détails mouvementés sur la reprise de la batterie abandonnée :

« La 7e batterie du 17e d'artillerie, qui s'était placée dans la plaine en face de Stiring, sur le côté opposé de la route, n'avait pas eu le temps d'ouvrir le feu.

« Trente chevaux et vingt-cinq hommes avaient été foudroyés.

« Les pièces étaient abandonnées depuis deux heures.

« Les soldats courent à la batterie pour relever les blessés.

« Un lieutenant blessé, se soulevant avec un effort désespéré, s'écrie :

« — Laissez-moi mourir, mais emmenez les pièces.

« L'infanterie s'attelle aux canons et les met en sûreté.

« Il est 7 heures du soir... »

Puis voici la retraite.

« A 8 heures du soir, les bombes et les paquets de balles lancés par les mitrailleuses de l'ennemi viennent tomber sur la ville.

« Les soldats de garde au chemin de fer, des artilleurs et des soldats de différents corps prennent la fuite.

« La panique s'empare des habitants, restés jusqu'alors dans le village.

« Des familles entières désertent leur maison et s'élancent en courant vers les hauteurs boisées qui dominent Forbach au sud.

« Rien ne les arrête dans leur course désespérée : ni les bombes qui éclatent à leurs pieds et tuent les fuyards, ni les balles qui pleuvent sur les chemins, déchirant les feuilles des arbres.

« Malgré des efforts héroïques, surhumains, nos troupes, mitraillées, tournées, abîmées, tiennent jusqu'à 9 heures du soir.

« C'est alors seulement que commence la retraite.

« Ce fut une sinistre marche à travers les terres labourées et les bois.

« Il y avait des familles entières avec des enfants en bas âge, des vieillards infirmes qui se traînaient clopin-clopant, puis un grand nombre de soldats appartenant à différentes armes.

« Dans la foule je retrouvai nombre de gens de ma connaissance.

« Willemann, gendarme de la brigade de Forbach, portait son enfant âgé de quatre ans dans les bras.

« — J'ai perdu ma femme en route, me dit-il avec l'accent du plus profond désespoir ; heureusement que ma fille est en sûreté.

« Le brave homme avait quitté Forbach en manche de chemise. Dès qu'il eut déposé l'enfant à l'auberge du *Cerf-Volant* de Folkling, il retourna à Forbach et, se glissant furtivement dans la maison de la gendarmerie, fit vivement un paquet de ses vêtements, prit deux chevaux à l'écurie et partit ventre à terre.

« Il était temps ; les uhlans prussiens remontaient la Grand'Rue de Forbach, le sabre au poing.

« C'est en le revoyant hier à Puttelange, à cheval et en grande tenue, qu'il m'a raconté ses prouesses.

« Les vivres manquaient. Depuis le jour de la bataille, on les avait distribués avec une extrême parcimonie. Aussi les marches forcées avec de lourds bagages, et la faim, épuisèrent bientôt les tempéraments faibles, à tel point que beaucoup d'hommes restèrent en route, se couchant sous les arbres ou le long des haies.

« Les distributions de vivres se firent de telle façon qu'il y eut à peu près un pain par compagnie. »

A côté de cette lettre de M. Paul de Katow, qui donne la vraie physionomie du combat dans Stiring-Wendel, voici une page remarquable, émue et sincère d'un de nos meilleurs écrivains militaires, M. Jezierski, qui s'est placé très-haut dans l'estime des spécialistes par ses correspondances et ses articles.

M. Jezierski a vu le défilé des troupes en retraite :

« Les officiers, dit-il, marchaient, le sabre crispé au poing, les larmes roulant aux yeux; beaucoup se traînaient péniblement.

« Braves et héroïques jeunes gens! ils ont fait leur devoir jusqu'au bout, bravant, presque sans défense, cette épouvantable fusillade. La France leur doit à tous, morts ou vivants, un salut d'honneur. Un vieux sergent, à côté de moi, calme et stoïque, ordonnait d'une voix brève de ne pas accélérer le pas et de garder les rangs. Les soldats obéissaient, et la retraite se fit en très-bon ordre. Les uhlans ont prudemment agi de ne pas nous poursuivre : ils auraient été rudement reçus.

« ... Pendant trois heures, c'est un chef de musique qui a fait l'office de chirurgien, et il n'avait pour tout remède qu'un flacon de sels anglais. Trois docteurs de l'armée sont enfin arrivés. Je ne doute pas du courage des médecins militaires, tant s'en faut : mais la faute de ces retards déplorables retombe sur l'organisation du service médical. A mesure que les blessés étaient pansés, les voitures de réquisition les transportaient, couchés sur la paille, aux ambulances.

« Rien de plus navrant que ces convois : les blessés s'épaulent mutuellement, muets, affaissés, déjà grelottant de fièvre. C'est le rouge sang qui apparaît dans toute cette scène, sur les visages, sur les mains, sur les vêtements. Cette teinte rouge se fixe dans votre cerveau ; elle ne s'efface plus ; toujours elle revient, sombre et éclatante. Je comprends la célèbre phrase de Macbeth :

« L'Océan entier n'effacerait pas cette tache. »

« ... J'ai vu que le plateau de Spikeren était encombré de cadavres : et il m'a semblé que les uniformes prussiens étaient plus nombreux que les uniformes français.

« ... Un drapeau avait été enlevé dans la confusion de l'action; aussitôt tout ce qui restait du régiment se précipita sur l'ennemi ; il s'engagea un duel à mort ; le drapeau fut repris, et un tambour-major l'enleva dans ses grands

bras, quoique, avec sa haute stature, il servît de cible à tous les coups. Le même avait pris, à Sarrebruck, trois soldats prussiens.

« ... Ce qui nous pesait et nous poignait le plus, moi et mes compagnons, c'était l'échec de notre pauvre 2e corps, échec immérité, car, par-devant tout ce qu'il y a de plus sacré, nous pouvons affirmer que tout le monde, officiers et soldats, s'est admirablement conduit. La victoire eût été à nous, si nous n'avions été écrasés par le nombre.

« Ainsi, malgré toute la tristesse de l'heure présente, il faut rester fiers et sûrs de nous : telle est l'animation des troupes, que certainement nous aurons notre revanche ; elle sera éclatante.

« J. JEZIERSKI. »

Nous terminerons ces citations par un emprunt à la correspondance de M. Alfred d'Aunay.

Nous l'avons rencontré dans nos pérégrinations à la suite de l'armée ; nous pouvons lui rendre ce témoignage qu'aucun journaliste ne fit plus d'efforts que lui pour se mettre au plus près de l'action.

Lui comme d'autres furent très-menacés par le mouvement tournant de la 13e division.

Peu s'en fallut qu'il ne tombât aux mains des Prussiens, et l'on verra quels dangers il courut pour s'être attardé dans Forbach.

Sa lettre est émouvante.

En voici des extraits :

« Mais vers 4 heures nos soldats reprirent haleine. Ils attaquèrent à leur tour, regagnant pied à pied le terrain perdu. On reprenait Stiring, dont les fourneaux fumaient toujours sous le canon. On avançait vers la Brême-d'Or. Le succès était chèrement payé, mais la victoire était à nous. Il était 5 heures . . . .

. . . .

« Je venais de vous écrire ces deux lignes à la gare, quand je vis tous les visages sombres, les poings crispés. Les habitants de Forbach faisaient des paquets de leurs objets les plus précieux et s'enfuyaient vers les montagnes françaises qui s'étendent jusqu'à Sarreguemines.

« Que s'est-il donc passé ?

« — On a manqué de munitions, disent les uns : on vient de soutenir un nouveau choc, disent les autres.

« Les officiers interrogent du regard les hauteurs prussiennes, qui s'avancent en France, en face de Forbach, et qui s'étendent sur une longueur de trois lieues, à deux cents mètres de hauteur, couronnées de bois touffus. Un certain mouvement se fait sous le feuillage.

« — Ce sont les chasseurs qui observent, s'écrie-t-on.

« Pourtant une crainte vague s'empare de nous.

« Comment les chasseurs seraient-ils là et ne bougeraient-ils pas, quand sous leurs yeux nos troupes reculent !

« Les blessés, les infirmiers, les officiers, les gendarmes cherchent des fusils et s'apprêtent à un terrible inconnu.

« Pour nous, spectateurs impuissants, la position n'est pas tenable. Avec un de mes bons amis, Amédée Lefaure, et notre dessinateur Houssot, je monte rapidement en voiture. Notre intention est de gagner Morbach, petit village situé entre Forbach et Berlebach, sur la hauteur et dans les bois.

« Là, pensons-nous, nous pouvons attendre les événements. Les Prussiens ne se hasarderont pas dans ce pays insignifiant, qu'ils ne connaissent pas, et demain, quand nous reprendrons l'offensive, nous serons prêts à tout voir, à tout raconter.

« A peine sortis de la ville, nous ne doutons plus de ce qu'il y a sur la hauteur. Sortant lentement des bois, où, sans être inquiétés, ils s'étaient massés dans la journée, les Prussiens se mettent en position. La ligne noire de leurs uniformes s'étend aussi loin que la vue peut aller. Nous les voyons dresser leurs batteries et préparer leurs armes.

« Et nous passons. Nous rencontrons un convoi du génie qui se rendait à Forbach ; à cet endroit, la route côtoie, en la dominant, la ligne du chemin de fer. »

C'est la 13e division.

« *Il est sept heures dix minutes.* Tout à coup un train part de Forbach, à grande vitesse, et croise le convoi et notre voiture. On dirait que c'est un signal. Une ligne de feu court le long de la montagne noircie. Nous entendons d'horribles sifflements et des cris de rage. C'est sur nous qu'on tire. On suppose que le convoi du génie porte des munitions à Forbach et on veut l'arrêter.

« Que faire ? Nous sautons à bas de la voiture, nous prenons le cheval à la bride et, sous le feu, nous montons la colline.

« Nous ne pouvons plus tenir. La voiture sert de cible aux tireurs ennemis. A mi-côte s'élève une sorte de cahute. Nous coupons les traits et nous y conduisons le cheval.

« La cahute est trop basse pour le cheval, et la montagne est si roide qu'il est impossible d'y emmener le cheval. Nous l'abandonnons, et nous gravissons les pentes, toujours sous le feu de l'artillerie, de l'infanterie et des mitrailleuses prussiennes.

« Après un quart d'heure d'efforts surhumains, nous arrivons à la partie boisée. Nous essayons de nous reposer ; mais la mitraille vient encore nous poursuivre.

« Les Prussiens croient sans doute que le bois est occupé par nos troupes, et leurs projectiles font une reconnaissance.

« Dans les bois, nous entendons des cris de douleur. Ce sont des habitants de Forbach qui fuient comme nous. Peut-être quelques-uns sont-ils atteints.

« Enfin, nous atteignons une cime d'où nous pouvons voir Forbach et la vallée. La ligne entière des Prussiens est en feu. La canonnade et la fusillade n'arrêtent pas.

« Un tir effroyable est dirigé sur la ligne du chemin de fer et sur la ville, qu'éclairent les sinistres lueurs de l'incendie. Nos braves soldats tirent aussi, mais faiblement, avec de grands intervalles.

« Tout à coup nous entendons un cri sinistre, un ordre ou une prière, que les échos répètent dans la vallée :

« — Ne tirez plus !

« Et bientôt le feu cesse des deux côtés.

« Il est 7 heures 45 minutes.

« La ville est sans doute à peu près détruite. Nous entendons les hurrahs des ennemis, les cris de détresse des nôtres. C'est horrible !...

« La colonne de feu qui s'élève de Forbach nous permet seule de nous orienter. Dans la direction de Puttelange, nous rencontrons une route. Enfin !

« Bientôt un bruit bien connu se fait entendre. Ce sont les pas des soldats silencieux, peut-être des Prussiens. Mais non, c'est la division de Castagny qui arrive ! D'où ?... Elle a fait des marches et des contre-marches, se dirigeant au jugé du côté où le canon se fait entendre.

« — Où s'est-on battu ? nous demande le général.

« — A Forbach.

« — Et nous les avons repoussés ?

« Nous lui disons la triste vérité.

« Le brave général serre les poings ; il est furieux ! Il est 10 heures ; mais il se promet d'être demain de la grosse partie qui ne peut manquer de se jouer. Espérons-le pour l'honneur de la France.

« Pendant que nous nous rangeons sur le bord de la route pour laisser passer l'artillerie, nous voyons dans un champ un groupe étrange. Des hommes se pressent autour d'une immense voiture et de fourgons. Nous nous en approchons. Ce sont les équipages du général Frossard.

« — Où est le général ? nous demandent-ils. Il nous a dit à 5 heures de partir, par les bois, du quartier général. Nous ne savons ce qu'il est devenu.

« Enfin, à Farschwiller, un hasard providentiel nous fait trouver dans la station même quatre locomotives sous vapeur. Ces machines étaient demandées à Strasbourg ; mais les Prussiens ayant coupé le chemin de fer près Sarreguemines, elles faisaient le détour de Metz pour se rendre à leur destination.

« Les employés voulurent bien nous recevoir sur les locomotives, et c'est de cette façon que ce matin, à 4 heures, nous rentrâmes au quartier général de l'armée française.

« Notre première visite fut pour l'état-major, qui n'avait pas encore de détails sur l'affaire de Forbach, dont seulement le dénouement était connu.

« L'étonnement des officiers fut grand quand nous leur apprîmes que la voie était libre entre Farschwiller et Metz, bien qu'elle passât à très-peu de istance de Forbach.

« Le sentiment de ces messieurs fut que, si les Prussiens avaient respecté cette ligne, c'est qu'ils avaient l'intention de s'en servir un jour ou l'autre.

« Je vais maintenant à Nancy, où j'espère trouver les vêtements qui me font défaut absolument, mes bagages ayant fait envie à MM. les Prussiens lors du pillage de Stiring.

« ALFRED D'AUNAY. »

Parmi les correspondants, tous ne furent pas aussi heureux que M. Alfred d'Aunay.

Plusieurs furent pris.

Nous dirons plus tard quelle fut, pendant toute la durée de la première phase de la guerre, la conduite du gouvernement vis-à-vis des journalistes; nous nous contenterons de constater aujourd'hui que ceux qui parvinrent à faire leur devoir y parvinrent malgré les gendarmes, spécialement chargés de les chasser du voisinage de l'armée.

Du caractère particulier de cette retraite. — Le 2e corps, vaincu, abandonné par Bazaine, ne fut nullement démoralisé.

La population civile fuit épouvantée; mais la troupe reste ferme, ne cède le terrain, malgré les ordres, qu'avec désespoir de quitter ses positions.

On a vu dans la *Relation prussienne* que des groupes obstinés tiraillaient encore dans la nuit.

D'autre part, le général Frossard constate que l'on ne perdit pas un seul canon.

Quelques caissons, des tentes, un fanion, des prisonniers non blessés peu nombreux, furent les seuls trophées de l'ennemi.

Le général Frossard, par une marche de nuit latérale vers Sarreguemines, démasqua le corps de Bazaine, qui se trouvait derrière lui; il opéra ce mouvement en se couvrant par la division Laveaucoupet, et il ne l'exécuta qu'à 10 heures du soir.

A cette heure encore, il était maître des hauteurs de Spikeren; rien ne prouve mieux qu'il ne cédait pas aux troupes placées sur son front, mais au mouvement tournant de la 13e division.

Voilà ce qu'il établit dans le rapport qui suit.

Le général constate d'abord que les deux divisions Bataille et Vergé furent retirées de la vallée, ramenées sur les hauteurs, en arrière de la division Laveaucoupet, et que celle-ci, vers 10 heures et demie seulement, fut repliée à son tour.

« On ne tirait plus, dit le rapport; les troupes ennemies, harassées autant que les nôtres, n'étaient en état ni de continuer le combat, ni d'avancer. Le lendemain, la 3e division n'aurait pu, avec ses seules forces, recommencer la lutte sur ce terrain. Le général de Laveaucoupet reçut à 10 heures et demie l'ordre de suivre la retraite des deux autres divisions, en se portant d'abord sur les plateaux de Bœhren et Œtingen. Ce mouvement s'exécuta lentement, sans qu'un seul coup de fusil fût tiré de part ni d'autre.

« Dans cette retraite générale, quelques voitures de bagages furent aban-

données, *ainsi qu'un équipage de ponts envoyé de Metz, sans attelages*. Plusieurs bataillons, n'ayant pu rejoindre leurs bivouacs dans l'obscurité de la nuit, perdirent leurs effets de campement; mais pas un canon ni aucun trophée ne restèrent entre les mains des Prussiens.

« Le général Frossard donna à sa ligne de retraite la direction de Sarreguemines. En faisant une retraite latérale, il démasquait les divisions du 3ᵉ corps qui devaient se trouver en arrière de lui : il retarderait nécessairement ainsi la marche ultérieure de l'ennemi, qui rencontrerait sur son front ces divisions et aurait le 2ᵉ corps sur son flanc gauche.

« Les troupes du 2ᵉ corps, dans cette sanglante journée, s'étaient remarquablement conduites. Si la 3ᵉ division avait eu à supporter la plus grande part du poids de la lutte en contenant par son énergique résistance les troupes considérables qui l'assaillirent, toutes avaient combattu avec une grande valeur pendant douze heures, sans repos, sans avoir pu prendre de nourriture. L'ennemi s'était trouvé impuissant à les déloger de leurs positions; celles-ci, à 10 heures du soir, étaient encore sensiblement les mêmes que celles occupées le matin.

« Nos pertes étaient graves : 37 officiers tués, 168 blessés, 44 disparus, 3.829 sous-officiers ou soldats tués, blessés ou disparus; en tout, 4.078. La moitié au moins portait sur la 3ᵉ division seule. »

Champ de bataille de Forbach. — Nous tenons à donner l'impression exacte ressentie par les contemporains; c'est à ce titre que nous citons les correspondances; en voici une qui paraîtra précieuse dans cinquante ans; c'est le récit de l'un des correspondants du *Times*, qui a tracé un tableau saisissant du champ de bataille de Spikeren.

« Là où se trouvent plantés, par la baïonnette, cinq fusils à aiguille, sont tombés cinq Prussiens, dit-il. Les hommes sont enterrés, mais, pour aujourd'hui au moins, les fusils restent sur leur tombe. Un peu plus loin, je trouve trois fusils; plus loin encore, neuf; là, douze. Au pied d'un monticule, j'en compte vingt-sept. Après avoir franchi ce monticule, je vois des sacs ouverts, des uniformes déchirés et ensanglantés, des cadavres tout contournés par les convulsions de l'agonie. On n'aperçoit à cette place que des Prussiens, et, me retournant pour contempler la plaine, je vois trois sentiers qui montent et qui sont marqués par un double rang de fusils plantés dans la terre, comme pour indiquer combien l'ascension a été périlleuse. Tous les hommes qui portaient ces armes reposent, morts, au-dessous d'elles, ou, tout au moins, ont été mis hors d'état de s'en servir.

« Plus loin, Français et Prussiens sont confondus sur le sommet d'un monticule; quelques inscriptions s'y lisent :

« Ici reposent en Dieu, dit l'une d'elles, vingt-huit Prussiens, soixante-neuf Français. »

« Ici, dit une autre, reposent ensemble amis et ennemis. » J'ai remarqué que le mot « ennemis » avait été effacé par quelque philanthrope.



Lantaron

« Les Français, même sur les hauteurs de Spikeren, étaient comme en pays étranger. Sur la terre où ils sont tombés, on trouve des lettres qui leur sont adressées soit au camp de Châlons, soit à Metz. J'en ai lu quelques-unes : elles reprochent à celui auquel elles sont destinées sa négligence à répondre ; les unes contiennent de l'argent, d'autres des détails sur la famille.

« Un certain nombre de soldats français avaient avec eux des livres religieux, l'*Alphabet chrétien*, par exemple. J'ai vu près d'un des cadavres un atlas du théâtre de la guerre ; près d'un autre, une copie manuscrite du chant des *Djinns*, d'Auber. »

Le théâtre de cette lutte est tourmenté d'aspect. Les escarpements semés de sapins, les forêts sombres et les vallées profondes, les morts, les blessés, le sang qui teignait en rouge la pierre et le sable, les arbres hachés, les hameaux en cendres, les armes jonchant le sol, tout contribuait à rendre lamentable l'ensevelissement des cadavres : scène lugubre qui suit toujours les enivrements du triomphe.

L'ennemi harassé ne nous poursuit pas. — Le rapport du général Frossard se

contrôle au moyen de la *Relation prussienne* et de certains avis donnés à Vienne par des attachés militaires.

Il résulte de l'un de ces avis, notamment, que les Prussiens étaient hors d'état de nous poursuivre.

Voici ce document :

« Dans l'attaque de Steinmetz contre Spikeren, ses réserves ont beaucoup « souffert des balles françaises jusqu'à distance de 4.000 pas (2.800 mètres). On « attribue cet effet aux mitrailleuses. La poursuite a été impossible ; troupes « épuisées. Steinmetz a perdu un général, nombreux officiers, 4.000 tués ou « blessés tout au moins. »

Mais la *Relation prussienne*, malgré le mal qu'elle se donne pour énumérer çà et là quelques tentatives de poursuite, ne peut que confirmer cette vérité, que les forces des troupes allemandes étaient épuisées et que notre retraite s'effectua sans être inquiétée.

De plus on trouve enfin, noyée dans les appréciations diverses, cette vérité habilement dissimulée jusqu'alors, que ce fut le mouvement de la 13e division qui détermina la victoire des Prussiens.

Nous appelons particulièrement sur ce fait capital l'attention du lecteur.

On lit dans la *Relation prussienne :*

« L'obscurité et la configuration particulièrement défavorable du terrain sur le plateau de Spikeren faisaient paraître impraticable de lancer des masses nombreuses de cavalerie à la poursuite immédiate d'un adversaire qui se retirait en bon ordre. Lorsque, entre 8 et 9 heures du soir, les cavaliers des 3e et 4e escadrons du 12e dragons, après avoir gravi, à pied et leurs chevaux en main, le ravin oriental du Forbacherberg, se reformaient sur le sommet, ils essuyaient encore, du petit bois situé sur la route de Forbach à Schoneck, le feu de quelques gros de fantassins français débandés. Deux pelotons gagnant au trot vers Spikeren et Etzling, trouvaient, près de ce dernier village, un camp encore occupé. Dans le courant de la nuit, deux escadrons de hussards de Brunswick poussaient au delà de Saint-Arnual et de Grossbliedersdorf, et ramassaient encore quelques prisonniers.

« Le général Frossard avait fait arriver successivement en ligne la totalité de son corps, et il était sérieusement engagé partout, au moment où les renforts prussiens qui avaient débouché en dernier lieu se disposaient à rompre le centre de la ligne de bataille française au Forbacherberg. *A cela vint s'ajouter le très-sérieux danger provoqué par l'apparition des troupes prussiennes sur le flanc gauche, à Forbach, menaçant ainsi toutes les communications en arrière.* D'autre part, rien n'indiquait l'approche des renforts que l'on attendait du 3e corps ; la gravité de ces circonstances déterminait alors le général Frossard à donner, au coucher du soleil, l'ordre de la retraite. Mais, comme la grande route de Saint-Avold se trouvait déjà commandée, à hauteur de Forbach, par le feu des Prussiens, les généraux Vergé et Bataille étaient invités en principe à se replier du bas-fond de Stiring dans la direction d'Œtingen. L'aile droite du corps d'armée, *qui combattait sur le plateau, se ralliait sous la protection de*

l'artillerie, sur le Pfaffenberg, c'est-à-dire au sud de Spikeren, et, *à 10 heures du soir*, elle se *dirigeait également vers Œtingen.* Conformément aux ordres du général Frossard, les divisions Vergé et Laveaucoupet continuaient, dans la nuit même, leur retraite sur Sarreguemines, couvertes par le général Bataille, qui prenait position sur les hauteurs d'Œtingen, dans le voisinage de son ancien camp ; le 7 août, au point du jour, il se mettait en marche à son tour, après avoir fait prendre les devants à l'artillerie et aux convois.

« *Ces mouvements, n'étant pas inquiétés par les Prussiens, s'effectuaient en assez bon ordre.* 1.200 *à* 1.500 *prisonniers* non blessés tombaient cependant entre les mains des vainqueurs, ainsi que le matériel de campement de la 1re et de la 3e division, resté sur le champ de bataille ; le lendemain, nos troupes s'emparaient en outre des énormes approvisionnements accumulés à Forbach et d'un matériel de pont.

« La nature du combat que nous venons de décrire faisait du reste que les pertes des Prussiens surpassaient celles des Français. Les premières étaient de :

Tués	49	officiers	794	hommes.
Blessés	174	»	3.482	»
Disparus	—	»	372	»
Total	223	»	4.648	»

Nous n'insisterons plus.

C'est maintenant chose avérée par l'ennemi lui-même.

L'entrée en ligne de la 13e division à Forbach déterminait réellement la retraite ; à 10 heures, nous nous maintenions encore à Spikeren et nous y gardions nos positions.

28 000 Français avaient donc lutté sans désavantage toute une journée contre plus de 50.000 Prussiens les attaquant de front. A la dernière heure, ils avaient encore repoussé l'ennemi sur les points principaux, et ils ne reculaient que tournés par 18.000 hommes arrivant sur le tard à Forbach et y menaçant notre retraite !

La *Relation prussienne* essaie de biaiser, de tricher sur les effectifs, de masquer la vérité ; elle l'émiette, la délaie, la noie çà et là dans les détails.

Mais elle éclate et rien n'y fait.

Le soldat français. — N'est-ce donc pas assez pour l'armée allemande d'avoir eu le nombre et la science ?

Pourquoi prétendre à la supériorité du courage ?

Pourquoi sans cesse dissimuler l'énorme disproportion des forces ?

Signe d'inquiétude chez le vainqueur !

Après de si grands succès, il a compté ses morts, et il s'est effrayé de les trouver, dans chaque combat, plus nombreux que les nôtres.

Avec ses effectifs écrasants et ses généraux expérimentés, audacieux et savants, avec son artillerie, reine incontestée de ces batailles, avec ses officiers et ses sous-officiers braves, disciplinés, instruits, avec son administration mer-

veilleuse, l'armée prussienne trouva de plus devant elle des incapables comme de Failly, des traîtres comme Bazaine, certains généraux lâches et pourris jusqu'à la moelle, comme ceux qui se dérobèrent par la fuite aux dangers de la bataille de Sedan et qui furent flétris depuis ! Les de Moltke et les Frédéric-Charles eurent pour adversaires Napoléon III et Bazaine !

Cependant à Wissembourg, à Freschwiller, à Forbach, à Gravelotte, à Borny, à Saint-Privat, partout, le Français tuait plus d'ennemis qu'on ne lui tuait d'hommes...

Et jamais l'Allemagne n'oubliera les 17.000 morts de Gravelotte !

Aussi ce peuple comprend-il que, même sous l'Empire, la France avait conservé un élément de force indestructible : le soldat !

En vain les populations des campagnes avaient-elles subi le régime abrutissant de ces vingt années de despotisme : le paysan, élevé dans les idées de soumission aveugle au pouvoir qui s'impose par la force, dans le culte de l'intérêt matériel, de l'égoïsme brutal, le paysan français, courbé sous le joug, se réveillait soldat au camp.

Il se redressait sous l'uniforme et s'exaltait dans la lutte ; de ses mains, au contact de l'acier des armes dont la trempe passait à l'âme et lui redonnait la vigueur dans les plis du drapeau ondoyant au fort de la mêlée, resplendissaient des éclairs dont son intelligence était illuminée.

Au feu sacré du patriotisme, tout ce qui était impur dans les poitrines se consumait, et la flamme faisait le héros.

Alors, malgré l'imbécillité du chef ou sa trahison, ce soldat se battait d'instinct, et se battait si merveilleusement, que toutes les infériorités d'en haut étaient rachetées par le courage et le génie d'en bas.

Et l'état-major allemand, qui sait que son fantassin ne vaut pas le nôtre, cherche à en imposer au monde militaire en essayant de démontrer qu'une fois, à Forbach, à nombre égal, l'infanterie prussienne a battu l'infanterie française.

De là notre longue et minutieuse réfutation.

Résumé. — Nous décrirons plus tard la marche rétrograde de l'armée française sur Metz et nous dirons quelles furent les conséquences stratégiques de la défaite de Spikeren et de celle de Freschwiller.

Pour clore cette bataille, nous en rappellerons au lecteur les grands traits, et nous terminerons par cette grande page de l'acte d'accusation du général de Rivière contre Bazaine, trahissant déjà à Spikeren et abandonnant Frossard.

Voici d'abord l'esquisse de la bataille :

Le général Frossard est placé le 5 août sous les ordres de Bazaine ; un plan de retraite sur Calenbronn est arrêté et l'exécution en est marquée, le 5 au soir, par l'évacuation de Sarrebruck. Spikeren est une position transitoire ; le 2e corps y reste en flèche, ayant derrière lui les deux autres corps, également commandés en chef par Bazaine.

Le 6 août, le général Frossard est attaqué au moment où il comptait bientôt se replier sur la belle position de Calenbronn.

L'ennemi a cru à cette retraite ; il veut la retarder : il a lancé son avant-garde contre ce qu'il suppose être l'arrière-garde de Frossard.

Le but des Prussiens est de nous retarder dans l'exécution d'une manœuvre qui serait notre salut. Mais ils ont commis la faute de s'aventurer tout d'abord avec trop peu de monde.

Si Bazaine envoyait des renforts, on culbuterait dans la Sarre toutes les troupes qui l'ont traversée ; la 13e division serait coupée et prise, la Ire armée serait désorganisée, et une partie de la IIe serait entamée.

L'échec subi à Freschwiller le même jour serait compensé.

Mais Bazaine n'envoie pas de secours ; le 2e corps s'épuise dans une lutte acharnée.

Les Prussiens réparent leur faute en jetant sur le champ de bataille tous les renforts, qui accourent au canon, et ils font opérer à leur 13e division un mouvement tournant très-risqué, mais dont la témérité n'est point punie en raison de l'inaction de Bazaine, qui aurait pu écraser cette division.

Nos troupes, victorieuses, repoussent à plusieurs reprises l'ennemi dans les bas-fonds : à 7 heures du soir, nous sommes maîtres de la situation.

Mais nous sommes tournés.

Aucune division de Bazaine n'est venue au canon.

Celle du général Castagny a erré d'une façon inexplicable, qui accuse une incapacité flagrante chez ce général.

Nous sommes forcés de nous replier.

Mais rien n'est désespéré.

Le 2e corps est intact ; il a le sentiment de sa valeur.

On peut se masser sur Calenbronn, appeler à soi la garde, le 6e corps, le 7e, les renforts. Avec 250.000 hommes rapidement concentrés, on peut manœuvrer pour retarder l'ennemi, gagner du temps, pendant que les quatrièmes bataillons se forment en France ; on aura peut-être la chance de surprendre une aile de l'ennemi en flagrant délit de témérité, et on la battra.

Mais Bazaine, qui veut la chute et l'humiliation de l'empereur, Bazaine, qui déjà veut rester seul maître, et maître absolu de l'armée, Bazaine ne fait pas occuper par ses divisions fraîches la position de Calenbronn, et il rend impossible, par ce fait, le ralliement de Frossard sur ce point.

Et l'armée se replie sur Metz.

La défaite est éclatante ; on abandonne les Vosges, tout est rejeté sur Lebœuf et Frossard, l'empereur apparaît incapable, le plan du maréchal réussit et il est seul chef de l'armée, qui prend le nom d'armée de Metz.

Il a trahi déjà ; il trahira encore, et le flot de l'invasion passera sur la France...

La trahison de Bazaine a réellement commencé à Spikeren. — Dans les préli-

minaires de cette bataille, nous avons fait une étude des télégrammes échangés entre Bazaine et le général Frossard.

Cette étude n'avait qu'un but : expliquer que le général avait réellement réclamé les renforts, prouver que le maréchal avait reçu des appels pressants, et constater en même temps que ces renforts n'étaient pas arrivés.

En un mot, nous n'envisagions cette étude qu'au point de vue stratégique, sans chercher si Bazaine était oui ou non coupable.

Mais nous allons maintenant creuser cette question dans un autre sens et prouver que Bazaine trahissait.

Le remarquable rapport du général de Rivière, acte d'accusation net et clair, met la vérité en pleine lumière.

Nul doute n'est possible.

Le général de Rivière a constaté, comme nous l'avons fait, que Frossard a envoyé des dépêches pressantes ; il montre ensuite Bazaine calculant l'envoi des ordres de façon à laisser un tel vague dans l'expression, et mettant si peu de promptitude dans l'expédition, que ses généraux de division n'arriveront pas sur le terrain.

Voyons d'abord les déplorables incidents qui concernent la division Castagny : c'est à celle-ci que l'ordre d'avancer est envoyé ; c'est la plus éloignée du théâtre des opérations.

Pourquoi ?

C'est que Bazaine a son plan.

Il compte que Frossard, très en flèche, sera culbuté par l'ennemi, et que lui, Bazaine, recueillant ce corps d'armée en retraite, arrêtera la poursuite des Prussiens, leur infligera un rude échec avec ses troupes fraîches et aura toute la gloire de la journée, avec la satisfaction d'avoir laissé écraser un général dont la faveur l'offusquait.

Il conserve donc sous sa main les corps qui sont assez proches du champ de bataille et il envoie aux autres l'ordre de prendre des positions qui les amènent à bonne distance pour recueillir des colonnes en retraite, non pour leur apporter un concours utile pendant la lutte.

Tout est dans cette combinaison.

Préoccupé par cette idée de ne pas renforcer Frossard, de le laisser bousculer par l'ennemi, de rétablir ensuite la lutte en tombant sur les Prussiens vainqueurs et de les arrêter court, puis de les repousser, ne songeant qu'à disposer ses divisions dans ce but, Bazaine laisse en position celle qui aurait pu arriver la première à Forbach ; il retarde ses envois d'ordres à une autre ; il enjoint à la plus éloignée (Castagny) de marcher en avant ; il faudrait, pense le maréchal, qu'elle fût arrivée à la hauteur des autres quand la retraite de Frossard commencera.

Et loin d'indiquer à aucune de ses divisions qu'il faut marcher au canon, se porter franchement vers Forbach, il leur assigne des postes qui les tiennent à distance de la lutte, situations intermédiaires, ne permettant, d'après

les calculs du maréchal, d'entrer en action que lorsque la retraite se dessinerait.

On s'explique parfaitement, d'après ce système, cet ordre d'avancer donné à la division Castagny, la plus éloignée de toutes; on s'explique aussi comment le maréchal lui désignait comme but de marche des points encore éloignés de Forbach et non Forbach même.

« Après avoir transmis les ordres dont il était porteur au général Metmann, dit le général de Rivière, le capitaine de Locmaria se rend près du général Castagny, qui, sur le bruit du canon qu'on entend du côté de Spikeren, s'était mis en marche vers Guebenhausen. Il lui transmet l'ordre de se porter avec une brigade à Farschwiller et d'envoyer la seconde à Theding, à gauche de Calenbronn. *Le général doit donc se rapprocher du lieu du combat, mais il ne reçoit pas l'ordre de se mettre à la disposition du général Frossard* (déposition du capitaine de Locmaria). »

Cependant si le général Castagny avait pris position aux endroits indiqués par le maréchal, des ordres ultérieurs fussent venus l'y trouver à temps.

Le général Frossard mit tant d'insistance à réclamer le secours du général Castagny, que Bazaine, voyant se passer des heures et des heures sans que le 2e corps reculât, recevant télégramme sur télégramme, que Bazaine, disons-nous, eut la main forcée.

Il envoya au général Castagny l'ordre, formel cette fois, de se diriger sur Forbach.

L'officier porteur de cette dépêche ne trouva personne aux emplacements désignés.

Le général Castagny, homme de coups de tête et d'aventures, était fameux par ses étranges façons d'être au Mexique, où il fut l'un des lieutenants de Bazaine.

Bien connu du maréchal, il avait été réclamé par lui pour commander une division du corps d'armée dont Bazaine était le chef.

Le général Castagny fit la plus singulière chose qu'on pût faire dans sa situation.

Désobéissant formellement aux ordres de Bazaine, il ne prit point place dans les postes intermédiaires qu'on lui désignait.

Tout d'abord le général semble vouloir marcher carrément et franchement au canon : c'est une audacieuse résolution, mais rien ne peut la justifier que d'être hardiment poussée jusqu'au bout et de donner de beaux résultats.

Le général, bien décidé à secourir Frossard, aurait dû envoyer un aide de camp s'informer, s'aboucher avec le 2e corps.

Nul doute que le 2e corps ne fût à Forbach, et les chemins sont connus.

Bizarre fatalité!

Le général prend une direction excentrique; il s'égare, se perd dans un entonnoir.

L'idée si simple d'aller droit à Frossard, droit à Forbach, droit au canon, ne lui est pas venue.

Il assume donc sur lui cette redoutable responsabilité de ne pas rester aux postes assignés, de prétendre aller de lui-même au canon, et de se perdre dans sa marche.

Pas de reconnaissance vers Forbach.

Pas de tentative pour savoir ce qui s'y passait.

Voilà des faits inouïs!

« Il était 1 heure en ce moment, dit le rapport à ce sujet, et la seconde brigade aurait pu, si les ordres du maréchal eussent été exécutés, arriver en ligne entre 4 et 5 heures. Au lieu de s'y conformer, *c'est-à-dire d'attendre à Farschwiller et à Theding des ordres ultérieurs*, le général poursuit sa marche : mais n'entendant plus rien dans le vallon entouré de bois où il avait conduit sa division, il revient bientôt sur ses pas à Puttelange, d'où, sur le bruit distinct de la canonnade, qu'il entend de nouveau, il repart vers 6 heures du soir, dans la direction indiquée par le maréchal. Il reçoit en route du commandaat Castex, de l'état-major du maréchal, l'ordre de se mettre à la disposition du général Frossard (dépêche du maréchal à l'empereur, 7 heures du soir), mais trop tard pour lui être du moindre secours. »

Les résultats de cette fausse marche au canon avaient donc été déplorables; les nouveaux ordres n'avaient plus trouvé le général Castagny aux lieux où on le croyait établi.

Mais, dans cette obscure affaire, ce qui paraît impossible à force d'invraisemblance et ce qui fut cependant, c'est que le général égaré, au lieu de se remettre en marche sur les postes assignés par les instructions de Bazaine, piqua droit sur ses anciens bivacs.

Son chef lui avait prescrit d'aller de Puttelange à Theding et Farschwiller; le général prend d'abord sur lui de dépasser ces localités; puis au lieu d'y revenir, il file sur Puttelange.

Ainsi, dans ses sinistres calculs, Bazaine avait subi ce contre-temps, qu'il lui avait fallu donner à la division Castagny un second ordre, et cette fois formel, de secourir Frossard; mais la fortune favorisait la trahison à ce point, que le général Castagny, par ses marches incompréhensibles, faisait le jeu du maréchal : l'ordre ne parvint que trop tard à la division.

Quel jugement porter?

Que penser?

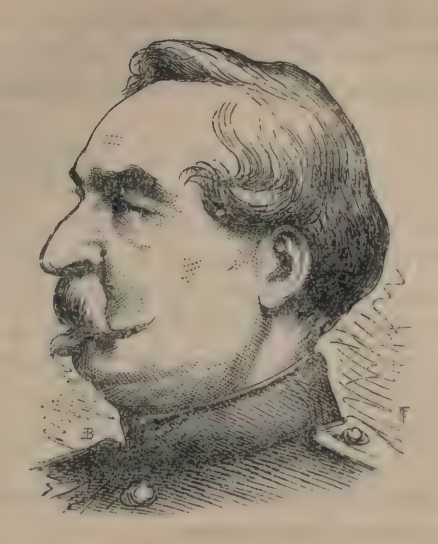
Que dire?

Si le débat avait pu s'établir, dans le procès Bazaine, sur la bataille de Forbach, nous aurions eu sans doute de sombres révélations; mais l'affaire est malheureusement étouffée. Il eût mieux valu cependant que le général Castagny pût s'expliquer et se défendre.

Le jugement du conseil de guerre ne pouvait viser que la défense de Metz, et la discussion ne fut pas poussée à fond sur la bataille de Forbach.

Toutefois il reste le rapport du général de Rivière, acte d'accusation lumineux.

Les conséquences des erreurs et des hésitations du général Castagny furent



Vasseral

terribles; s'il eût marché au canon, marché quand même, comme doit faire tout général qui prend cette virile et hardie responsabilité; le second ordre de Bazaine eût été devancé.

Si le général fût revenu aux postes assignés, il eût pu repartir de là après réception du second ordre, et arriver à temps.

Mais se replier sur Puttelange, sur le premier point de départ, c'est ce à quoi rien, absolument rien, n'autorisait le général.

On peut expliquer cette résolution; la justifier... jamais!

Enfin les choses se sont passées de telle sorte, que l'ordre de rejoindre définitivement Frossard ne le retrouve qu'en marche sur Puttelange, son point de départ.

Et, au soir, M. d'Aunay retrouve, à quelque distance de Forbach, le général Castagny qui ne sait rien de la défaite.

Comment, à cette heure, pas de nouvelles, et si près du théâtre de la lutte!

Pas un aide de camp envoyé en avant pour se renseigner!

Pour le coup on comprend cette observation amère et désespérée du général Frossard faisant remarquer que si le général Castagny l'avait voulu rejoindre sérieusement, que s'il avait voulu avec un peu de vraie volonté savoir à quoi s'en tenir sur la lutte, en un temps de galop il serait arrivé à Forbach.

Un jour, de nouvelles lumières éclateront sur ces faits.

Du général Castagny, le rapport du général de Rivière passe à la division Montaudon.

Celle-là pouvait arriver à temps, étant proche du 2e corps; mais le maréchal se garde bien de la lancer au secours de Frossard.

« Quant à la division Montaudon, continue le rapport, qu'un fil télégraphique reliait au quartier général, *et qui était la plus rapprochée du 2e corps, elle ne reçoit ni instructions ni ordres à l'heure où il en était envoyé aux autres divisions du 3e corps.*

« Si, comme tout le commandait, comme le général Frossard lui-même l'avait demandé *dès neuf heures du matin*, elle eût été dirigée en même temps que les autres divisions vers le 2e corps, si elle eût reçu l'ordre de l'appuyer, cette division serait arrivée de bonne heure en ligne, et les affaires auraient vraisemblablement pris une tout autre tournure. Mais l'ordre ne devait parvenir au général de Montaudon *qu'à trois heures*. Ainsi, au moment où le maréchal, appréciant la gravité de l'avant-garde de son armée, donne ses ordres à ses divisions, il ne dirige vers le général Frossard que la division la plus éloignée (division Castagny), absorbe, pour se couvrir lui-même, l'appui de la division Metmann, et laisse dans ses campements de la Blies la division Montaudon, qui est pourtant la plus voisine du champ de bataille, et celle à laquelle ses ordres peuvent arriver instantanément.

« Cependant le danger grossissait devant le général Frossard; il télégraphie à une heure vingt-cinq minutes : « Je suis fortement engagé, tant sur la route et dans le bois que sur les hauteurs de Spikeren; c'est une bataille. Prière de faire marcher rapidement votre division Montaudon vers Grossbliederstrof, et votre brigade de dragons vers Forbach. » Le maréchal donne enfin des ordres dans ce sens à deux heures trente minutes; à ce moment, ses troupes sont en marche; il n'y a plus qu'à laisser s'effectuer le mouvement; rien ne retient le maréchal à Saint-Avold. *La voie ferrée peut le conduire en vingt minutes à Forbach.* Où pourrait-il mieux se rendre compte que sur le champ de bataille des péripéties de la lutte et des résolutions à prendre ?

« N'est-il pas à craindre, en agissant autrement, qu'au lieu de diriger les événements, il ne soit emporté par eux ?

« Pressé de questions, le maréchal se borne à répondre qu'il a jugé plus utile sa présence à Saint-Avold, centre de ses opérations. Ainsi abandonné à ses propres inspirations, le général Frossard, de plus en plus inquiet de la situation, presse la marche du général Montaudon et appelle à lui le général Metmann. Il vient alors seulement sur le terrain pour se rendre compte par lui-même de la situation de ses troupes, engagées pourtant, depuis le matin, dans un combat opiniâtre. Le général se dirige d'abord sur Stiring; il y appelle le reste de sa division de réserve, commandée par le général Bataille, qui fut successivement engagée.

« Cependant aucun secours ne paraissait; par contre l'ennemi qui, lui, recevait continuellement des renforts, débordait notre gauche par les bois, et montrait ses têtes de colonne sur la route de Sarrelouis à Forbach, prenant ainsi en flanc le 2e corps d'armée et menaçant les derrières de la gauche. Comprenant qu'une plus longue résistance dans la vallée pouvait amener un désastre, le général Frossard donna l'ordre aux troupes qui la défendaient de se porter sur les hauteurs. Elles se retirèrent, tout en contenant l'ennemi, à

travers l'incendie de Stiring et des premières maisons de Forbach, sur le plateau, qu'elles atteignirent à la nuit. »

Voici maintenant le résumé du rapport au sujet du maréchal :

« Si, en prévision d'un mouvement en arrière du 2e corps, le maréchal eût assigné, comme point de ralliement à son armée, la position de Calenbronn, aux abords de laquelle les mouvements qu'il avait ordonnés allaient porter ses troupes, les conséquences désastreuses de la défaite de Spikeren, dues malheureusement au désordre qui se produisit à la suite du combat, et qui jeta l'armée dans la confusion, auraient pu être facilement conjurées. Cette première rencontre, qui témoignait si hautement de la solidité de nos troupes, loin de compromettre son moral, aurait donné à notre armée le sentiment de sa valeur; peut-être même la lutte aurait-elle pu recommencer le lendemain, soutenue par des troupes fraîches établies sur une position d'une très-grande force, et ayant en seconde ligne le 4e corps et la garde qui, dans la matinée du 7, allait arriver à Saint-Avold.

« Telle paraît avoir été l'impression reçue par l'ennemi, à en juger par la prudence de sa marche le lendemain. Ce ne fut que dans les jours suivants que le désarroi général qui suivit l'affaire du 6 lui révéla toute l'étendue de l'avantage qu'il venait de remporter.

« En résumé, en ne donnant pas en temps utile des ordres aux troupes placées sous son commandement, en restant éloigné du champ de bataille, et, par conséquent, dans l'impossibilité de diriger le combat, en n'indiquant pas de point de ralliement à son armée, le maréchal Bazaine a pleinement assumé la responsabilité de la perte de la bataille de Spikeren, du désordre qui marqua les journées suivantes du découragement profond qui en résulta pour nos troupes, et de l'exaltation extraordinaire que ces événements inspirèrent à l'ennemi.

« On ne trouve d'explication plausible à la conduite du maréchal que dans le parti-pris de ne pas compromettre les troupes placées sous ses ordres directs, et de les conserver intactes. L'exactitude de cette appréciation résulte d'un propos tenu par le maréchal, le soir du combat. D'après le dire d'un témoin qui en a déposé, le maréchal, s'exprimant sur la position en flèche, si dangereuse, du général Frossard, fit la réflexion qu'il ne s'était pas soucié d'engager ses divisions à la suite du général Frossard.

« Chose singulière, le maréchal paraissait considérer sa responsabilité comme tout à fait dégagée dans cette circonstance. « Il y a trois ans que le général Frossard étudie la position de Forbach et qu'il la trouve superbe pour y livrer bataille, dit-il à un officier qui en a déposé. Eh bien ! il l'a maintenant, cette bataille. »

« Qui donc commandait cette bataille, si ce n'est le maréchal Bazaine?

« Le maréchal nie formellement le premier de ces deux propos qu'on lui prête. Quant au second, il déclare ne pouvoir se souvenir des paroles prononcées peut-être dans un moment de mauvaise humeur; mais en tout cas il déclare qu'il n'a pu y avoir dans ses expressions, et encore moins dans sa

pensée, un sentiment hostile au général Frossard, ou dénigrant pour ce qui venait de se passer. »

Et c'est la faible excuse que trouve le maréchal, en présence d'une accusation formelle !

C'est que l'évidence l'étreignait à la gorge ; il ne pouvait que balbutier une misérable négation.

Le maréchal est condamné, flétri, mais vivant.

Sous le champ de bataille de Forbach dorment des morts qui lui doivent leur trépas ; s'ils sont tombés dans le morne désespoir de la défaite, c'est parce qu'un maréchal de France a trahi la patrie.

La première phase de la campagne se terminait en deux combats, le même jour, 6 août, aux deux ailes.

Dans ces deux affaires nous trouvons des points de ressemblance qui frappent, mais qui n'étonnent pas.

A droite comme à gauche les mêmes causes produisaient les mêmes effets.

Un régime corrupteur avait placé trop haut des incapables et des traîtres ; un système de favoritisme à outrance avait donné l'audace aux criminels, l'insolence aux impuissants, l'indécision aux meilleurs.

Le chef suprême n'avait plus de volonté ; César inerte, il se laissait pousser aux abîmes avec cette faiblesse qui est l'indice fatal des grandes chutes prochaines.

Napoléon III sentait que l'offensive était impossible ; l'impératrice la voulait à tout prix, avec cet emportement de désir que les femmes prennent pour l'énergie ; le maréchal Lebœuf combattait trop faiblement contre cette folie d'une souveraine qui s'imaginait qu'on décrète la victoire comme on impose la mode.

L'armée restait immobile, dispersée, attendant les coups, grande victime expiatoire des défaillances coupables du génie français.

De Failly perdait la tête et ne se hâtait point de marcher au canon : ce hardi et vaillant soldat des Batteries-Blanches et de Solférino sortait des bals des Tuileries semblable à un homme halluciné par l'opium : il n'était plus lui, mais l'ombre vacillante d'un héros.

Mac-Mahon hésitait, se heurtant à des intrigues qui l'enlaçaient ; puis il se battait en furieux, poussant la résistance jusqu'à ne pouvoir dégager son corps d'armée qu'au prix d'un désastre.

Du moins nous laissait-il de l'honneur.

Frossard livrait à Spikeren une admirable bataille, dont tout l'honneur est attribué à ses lieutenants ; le soupçon, qui s'élève de toute part dans les époques de décadence, l'atteignait et l'accablait.

On l'accusait de n'avoir pas dirigé en personne ses troupes, abandonnées, disait-on, vers cinq heures.

Et la faveur du prince avait cela de mortel qu'elle vouait ceux qui en

jouissaient aux attaques passionnées de l'opinion, fussent-ils purs de toute faute

Enfin Bazaine, l'homme des spéculations basses, des meurtres et des déprédations et lâches machinations au Mexique, Bazaine, qu'un souverain fort de soi-même et de son peuple aurait livré à une commission d'enquête, Bazaine, dont on se défiait, mais qu'on craignait, Bazaine, qui flairait déjà les catastrophes et se préparait à en tirer parti, Bazaine, le mauvais génie de la France, trahissait avec un cynisme incroyable, et le pays, ignorant son passé sur lequel on avait fait le silence, le pays, jugeant que l'ennemi du prince devait être un homme de cœur et de valeur, le pays se trompait et réclamait ce condottiere pour général en chef des armées.

Nous étions aveugles, et nous étions perdus.

La fatalité, qui n'est que l'entraînement logique des faits, pesait sur tout et nous marquait de son sceau : la démence !

Nous acclamions Bazaine, nous acclamions Trochu !

Il sera donc éternellement vrai, le vers du vieux poëte :

Quos vult perdere Jupiter dementat !

CHAPITRE XIX

LA GUERRE NAVALE

Incurie et incapacité du gouvernement impérial sur mer et sur terre. — Tableau des forces destinées par la Prusse à garder l'intérieur et à défendre les côtes. — Projet de débarquement; conditions nécessaires à sa nécessité. — Etat déplorable de notre marine. — La marine allemande. — Ses habiles dispositions en vue de la guerre. — L'amiral Bouët est nommé commandant de la flotte française. — La question des pilotes. — Dépêches révélant pour l'organisation de la flotte le même désordre que pour celle de l'armée. — L'impératrice assiste au départ de la flotte.— Le plan de l'amiral Jackmann est adopté par le gouvernement prussien. — Les Prussiens fortifient le port de Cuxhaven. — Description géographique des côtes de l'Allemagne du Nord. — Dangers d'un débarquement. — Périls non moins grands d'une expectative. — L'attitude du Danemark. — Pourquoi cette puissance resta inactive. — Les incertitudes du ministère de la marine français. — Les blocus : comment le commerce allemand sut en atténuer les effets. — Proclamation de l'amiral Fourichon. — Moyen employé par les Prussiens pour empêcher le bombardement d'Altona. — L'amiral Bouët donne sa démission. — Rentrée en France de l'amiral Fourichon. — Le coup de vent du 13 septembre. — L'escadre de la Baltique se retire à Cherbourg. — Services rendus par la flotte. — Causes de son inaction.

En même temps que Napoléon III se préparait à attaquer la Prusse sur les frontières du Rhin, il armait nos flottes pour une expédition dans la Baltique et méditait un plan de débarquement sur les côtes prussiennes.

Si nous détournons un instant nos regards du théâtre de la guerre pour les porter sur nos escadres qui opéraient dans la mer du Nord et la Baltique, nous aurons encore là un triste spectacle, qui témoigne, même à l'égard de notre marine, de l'incurie et de l'incapacité du gouvernement impérial.

Une première question se pose d'abord : un débarquement sur les côtes de la Baltique ou de la mer du Nord était-il possible, et dans quelles conditions pouvait-il être tenté ?

Cette question nous conduit à examiner le tableau des forces que l'Allemagne du Nord avait conservées, tant comme réserve à l'intérieur que pour la garde de ses côtes et la répartition de ces forces.

Les réserves de l'intérieur, destinées à combler les vides, s'élevaient à 226.000 hommes ; et la landwher, qui gardait les forteresses, les côtes de la mer du Nord et de la Baltique, comptait 160.000 hommes.

La nécessité pour la Prusse de surveiller l'Autriche, tant que cette puissance n'aurait pas donné de solides garanties de sa neutralité, l'avait obligée de maintenir le 6e corps d'armée en Silésie ; mais après les revers qui devaient détourner l'Autriche de notre alliance, le 6e corps prit position en Saxe, d'où il alla rejoindre le corps d'armée du prince royal.

Le 1er et le 2e corps d'armée avaient été échelonnés sur les rivages de la mer du Nord et de la Baltique, dans la Prusse occidentale, la Prusse orientale et la Poméranie. Toute crainte de débarquement ayant été enfin écartée, ces deux corps furent rassemblés autour de Berlin, et de là dirigés sur la France, où ils renforcèrent les armées du prince Frédéric-Charles et du général Steinmetz.

La Prusse devait aussi surveiller le Danemark ; car ce petit pays, dont le Schleswig-Holstein avait été détaché six ans auparavant, pouvait être tenté de s'unir à la France et de saisir ainsi l'occasion d'une revanche. Le prince Louis de Hesse avait donc été envoyé dans le Schleswig-Holstein avec la division hessoise, la 17e division d'infanterie et une brigade de cavalerie. Quand un débarquement des Français eut cessé d'être possible, ces troupes devinrent disponibles, et furent appelées sur le théâtre de la guerre.

Toutes les armées prussiennes destinées à la protection des côtes et des frontières du Nord étaient placées sous le commandement du général Vogel de Falkenstein.

Une sérieuse tentative de débarquement eût exigé, comme on le voit, le rassemblement d'une forte armée. Mais, avant même que les hostilités ne fussent ouvertes, nous n'avions pas les éléments pour la former : les réserves tirées des quatrièmes bataillons de chaque régiment eussent à peine fourni 70.000 hommes ; les troupes disséminées en Afrique, à Rome, au pied des Pyrénées, eussent augmenté ces réserves de 40.000 hommes. Au total, 110.000 hommes.

Et c'était avec une partie de ces forces, déjà insuffisantes comme réserves à l'intérieur, qu'on espérait composer une armée de débarquement !

Ce faux calcul ne fut pas la seule erreur reprochable au gouvernement impérial. Ne fut-il pas coupable de s'abuser sur la force de notre marine, si négligée depuis longtemps ?

Les chiffres pouvaient, à cet égard, faire quelque illusion. Ainsi l'on nous disait : La France possède et peut armer 40 vaisseaux de haut bord à hélice,

20 frégates à hélice, 30 corvettes, 60 avisos, 20 batteries flottantes, 72 transports à hélice, 125 bâtiments de transport à vapeur, 2 navires-écoles, 70 bâtiments à voiles de diverses grandeurs : ensemble, 439 vaisseaux. Mais ce qu'on omettait d'ajouter, c'est que 25 de nos vaisseaux à hélice étaient trop vieux pour tenir longtemps la mer, que 73 autres étaient inachevés ou en réparation dans les chantiers, que les bâtiments à voiles ne pouvaient jouer aucun rôle dans un combat naval, et qu'enfin beaucoup de nos bâtiments de guerre, ayant des coques en bois au lieu de coques en fer, étaient dans un état d'infériorité qui annulait à peu près leur action.

L'expédition de la Baltique ne pouvait être tentée utilement qu'avec une flotte composée surtout de bateaux plats et revêtus d'une forte armure, comme l'exigeait la nature des côtes du Nord; mais l'amirauté n'y prit pas garde, et crut que ses frégates et ses corvettes cuirassées trouveraient partout un chemin.

Ce n'était pas tout; car il ne devait pas rester une faute à commettre : les équipages, qui auraient dû s'élever, sur le pied de guerre, à 26.817 hommes, non compris le génie maritime et les ouvriers dont le personnel comptait 33.057 hommes, les équipages militaires se composaient à peine de 10.000 hommes et pour une si faible quantité de marins, il n'y avait pas moins de 1.350 officiers de tous grades, amiraux, vice-amiraux, capitaines et lieutenants de vaisseau ou de frégate, enseignes et aspirants!

Il fallut, au moment de la guerre, procéder à une levée de marins; mais le recrutement se fit avec une telle précipitation que l'équipage du *Forfait*, pour ne citer qu'un seul navire, était composé en majeure partie d'hommes qui n'avaient jamais vu la mer. Arrachés aux travaux des champs et des villes, ils avaient été improvisés marins ou canonniers. Leur embarquement avait même eu lieu si brusquement, que la plupart n'avaient pas d'effets de rechange, et grelottaient, exposés au froid et à la pluie, dans la mer du Nord.

Assurément la France ne manquait pas de matelots expérimentés; mais, par un défaut de clairvoyance qu'on retrouve dans les moindres actes de l'administration, les quartiers-maîtres, gabiers, timonniers, les chauffeurs et la plupart des vieux marins étaient partis en congé peu de temps avant la guerre, avaient pris des engagements, et voguaient alors dans toutes les directions; un très-grand nombre de matelots, inscrits sur les rôles maritimes et qui auraient dû être maintenus à bord, s'étaient embarqués pour la pêche de Terre-Neuve. Aussi, des quatorze frégates dont le ministère de la marine avait commandé l'armement, on ne put en équiper que sept et un nombre correspondant d'avisos et autres bâtiments.

Le port de Cherbourg était désigné pour l'embarquement; mais depuis longtemps ce port militaire avait été négligé par l'amirauté, qui avait concentré le matériel de la marine à Brest. Par suite, l'arsenal de Cherbourg ne pouvait fournir d'armes et de provisions qu'en quantité insuffisante.

Malgré tous les efforts du vice-amiral Roze, préfet maritime, la frégate *la*

Surveillante, qui portait le pavillon amiral, était à peine en état de prendre la mer.

Malgré cette situation déplorable du matériel et du personnel de la marine, les auteurs du plan de campagne contre la Prusse avaient projeté de combiner les opérations offensives de l'armée du Rhin avec une descente sur les côtes prussiennes. Rien ne leur fit douter que cette expédition pût être menée à bonne fin; et ils s'engagèrent avec une légèreté, une ignorance de toutes choses qui préparèrent les plus amers déboires.

Les côtes de la mer du Nord et de la Baltique étaient à peu près inconnues de nos officiers de marine, ou du moins l'amirauté avait-elle négligé d'y pratiquer d'avance les explorations et les sondages qui eussent permis de choisir nos navires, de les armer dans les conditions exigées par la nature des lieux, et enfin de dresser un plan sérieux d'attaque. On crut que les côtes étaient ouvertes, d'un accès praticable, à peine protégées çà et là contre un bombardement par des forteresses ou des retranchements élevés à la hâte; et l'amirauté fit bon marché, dans ses calculs, de la flotte prussienne, dont la destruction lui paraissait inévitable. Aussi, dès le début, la campagne navale fut-elle marquée par une accumulation de fautes des plus lourdes.

Contre une puissance essentiellement continentale, comme l'est la Prusse, et dont la marine est tout à fait secondaire, nos escadres ne pouvaient être employées utilement qu'à préparer les voies, c'est-à-dire à déblayer la mer pour qu'un débarquement fût mis à exécution sans trop d'obstacle, à transporter le corps de débarquement, à le soutenir au moment décisif, et enfin à assurer son ravitaillement.

La première partie de ce plan ne put même être menée à bien; on renonça plus tard à l'attaque projetée sur les côtes prussiennes.

On ne peut rien reprocher à nos matelots, qui donnèrent, sur le territoire même de la France envahie, tant de preuves de leur bravoure et de leur incontestable supériorité. Mais on s'était aperçu trop tard que la difficulté d'opérer un débarquement était plus grande qu'on ne l'avait prévu, et que, même après avoir triomphé de tous les obstacles, on se serait trouvé dans l'impossibilité d'appuyer le débarquement de forces suffisantes pour rien tenter de sérieux. Du reste, les événements, qui se succédèrent en France avec une effrayante rapidité ne permirent pas de distraire dans ce but un seul corps d'armée.

Néanmoins notre flotte pouvait jouer un autre rôle utile.

Ainsi, même après avoir abandonné le projet de débarquement, on entretint longtemps en France l'espoir que nos vaisseaux forceraient l'escadre ennemie au combat, et qu'ils anéantiraient d'un seul coup cette marine naissante, chère au roi Guillaume, parce qu'elle était son œuvre. On espérait au moins que nos navires bombarderaient Dantzick, Kiel, Restock, Jahde, Kœnigsberg, principaux ports de la Baltique, et qu'ils forceraient sans peine l'entrée de tous les ports de la mer du Nord et de la Baltique. On rappelait qu'en 1866 les Prussiens avaient imposé à Francfort une contribution de 50 millions ; et l'on ne doutait pas que notre flotte ne fût à même à son tour d'imposer des



Colonel de Beaucourt.

contributions à Altona, à Travemünde et aux autres ports marchands de l'Allemagne du Nord.

Cependant aucune de ces entreprises ne put être tentée. Nous en trouvons la raison dans un journal anglais, le *Daily News*, dont voici un extrait :

« Ce fut une grave erreur de l'amirauté française de n'envoyer dans les eaux basses de la Baltique que des bâtiments d'un fort tirant d'eau, qui risquent continuellement d'échouer à la côte, sans avoir aucune chance d'être renfloués. Ici comme partout les autorités françaises ont montré la plus complète incapacité. »

C'était pour aboutir à un tel aveu d'impuissance, dans des conditions qu'on n'avait ni prévues ni soupçonnées, que des millions chiffrés par centaines avaient été consacrés à doter la France d'une marine qui, au moment d'agir, n'était plus qu'un matériel d'apparat et un épouvantail non moins ridicule que les hautes bannières des guerriers chinois.

On comprit trop tard que nos navires, construits pour agir dans les eaux profondes, ne pouvaient rendre aucun service sur les côtes de la Baltique.

Les Prussiens ne furent-ils pas plus habiles ?

Reconnaissant d'avance l'impossibilité de lutter en pleine mer, ils n'avaient composé leur marine que d'un fort petit nombre de vaisseaux de haut bord ; mais ils avaient mis le plus grand soin à augmenter le nombre des petits navires capables de naviguer dans toutes les eaux, là où les gros navires français ne pouvaient les poursuivre. Ils avaient ainsi préparé la guerre navale défensive dans les conditions qui convenaient le mieux à la nature de leurs côtes.

2 vaisseaux cuirassés, 3 frégates, 19 corvettes, 12 canonnières, 2 avisos, 1 yacht royal, 3 bricks, 3 voiliers, 7 navires pour le service des ports, 32 longs bateaux à rames portant deux canons ; en tout 84 vaisseaux et bateaux, armés de 454 canons ; 11.000 hommes tant en matelots qu'en infanterie de marine, telles étaient les forces que la Prusse opposait aux 70 voiliers et 316 bâtiments à vapeur français, ayant une force totale de 72.680 chevaux.

Ce fut seulement deux jours avant le départ de la flotte que l'amiral Bouët reçut avis qu'il était appelé au commandement de l'escadre. Les forces navales dont il disposait étaient évidemment insuffisantes ; mais on se proposait de le faire bientôt rejoindre par une seconde flotte sous les ordres du vice-amiral La Roncière Le Noury ; cette seconde flotte aurait amené trente mille hommes de débarquement, dont le commandement aurait été confié au général Bourbaki.

Ce n'avait été qu'à grand'peine qu'on avait pu régler les dernières dispositions qui retardaient le départ de l'escadre. Rien ne peut donner une idée plus juste de la négligence et de l'incapacité qui présidèrent aux préparatifs de la campagne navale que la série de dépêches adressées au ministère de la marine.

Le 17 juillet, le commandant du port de Dunkerque écrivait au ministère de la marine, tardivement en quête de pilotes pour diriger la flotte :

« Les paquebots de Dunkerque ne vont qu'à Saint-Pétersbourg, en passant par le Sund et le nord des îles Bornholm et Gothland ; leurs capitaines et officiers ne connaissent pas la Baltique, ni les côtes allemandes, en dehors de cette route, et ne se sentent pas capables de piloter les bâtiments de guerre dans ces parages. »

Le 21, on écrivait de Cherbourg :

« Les documents spéciaux, danois et autres, demandés à Paris par le vice-amiral Bouët, ne sont pas arrivés. Prière de les envoyer d'urgence, s'ils ne sont déjà expédiés. »

Au moment du départ de la flotte, on télégraphiait de Brest :

« La majorité de Brest est dépourvue de cartes des mers du Nord et de la Baltique. Il en faudrait envoyer onze séries à l'escadre actuelle. »

Enfin, peu de jours auparavant, on répondait au ministère de la marine, toujours inquiet de ne pas encore avoir trouvé de pilotes :

« Il n'existe en ce moment à Boulogne ni capitaine ni maîtres au cabotage pouvant piloter dans les mers du Nord et dans la Baltique. Je n'ai à présenter

qu'un ancien matelot, déjà signalé au chef maritime à Dunkerque, capable de piloter dans la Baltique. »

On alla chercher en effet ce vieux matelot ; mais le malheur voulut qu'il fût tombé depuis quelque temps aveugle et infirme.

Une telle imprévoyance trouverait peut-être quelque excuse si la guerre avec la Prusse n'avait été depuis quatre ans dans la prévision générale.

L'escadre put enfin sortir du port de Cherbourg, le 24 juillet, à 5 heures du soir.

L'impératrice, qui aimait à se produire dans ces cérémonies théâtrales, voulut assister au départ de la flotte. Le 24 juillet, elle télégraphiait à Saint-Cloud :

« A bord de la *Savoie*.

« Je suis arrivée en bonne santé, j'ai été reçue avec enthousiasme; la proclamation a été accueillie au cri de : *Vive l'empereur!* J'accompagnerai l'escadre un peu en mer et reviendrai à l'heure convenue ; je vous embrasse tous deux. »

Quelques heures plus tard, elle expédiait un nouveau télégramme :

« Nous avons vu appareiller l'escadre. Je l'ai accompagnée au large. Elle est pleine d'entrain. Grand enthousiasme. C'était superbe. Je rentre pour partir. Beau temps. »

L'escadre prussienne, commandée par le prince Adalbert, et composée de trois frégates cuirassées et d'un monitor, était en observation à Plymouth, en face de Cherbourg. L'amiral Bouët cingla dans cette direction ; mais la flotte allemande avait déjà disparu. Peut-être une rencontre n'aurait-elle pas eu les résultats favorables que nos officiers semblaient espérer. Le vaisseau *le Roi Guillaume*, portant le pavillon amiral prussien, était revêtu d'une armure qui défiait nos projectiles ; son artillerie était supérieure ; enfin il surpassait en vitesse nos gros navires. Le *Rochambeau*, lourd vaisseau de construction américaine, eût pu seul se mesurer avec le *Roi Guillaume ;* mais nos ingénieurs avaient dédaigné de le faire sortir du port, lui préférant, par un faux amour-propre national, les bâtiments de construction française ; ils avaient mis surtout leur confiance dans la *Surveillante*, munie d'un éperon gigantesque.

Au reste, les Prussiens avaient suivi une tactique qui convenait admirablement à la nature de leur flotte et à leurs moyens de défense.

Avant que notre flotte parût dans la mer du Nord, l'escadre prussienne s'approcha assez près de nos côtes pour suivre attentivement les progrès de nos armements à Cherbourg et à Brest. Dès que nos navires levèrent l'ancre, ceux des Prussiens prirent rapidement le chemin de leur port de refuge, mais sans perdre de vue les mouvements de notre flotte, et en se faisant renseigner par des sémaphores échelonnés sur la côte. Ainsi aucune de nos manœuvres n'échappait aux Prussiens, tandis que nous ignorions la position exacte de leur escadre. C'est parce que le commandant de notre flotte était si mal éclairé,

qu'il fut possible à l'escadre prussienne d'éviter une rencontre avec nous, en se glissant entre les eaux neutres anglaises et les eaux neutres belges.

L'escadre prussienne chercha un refuge dans la baie de Jahde, dont l'étroit chenal était rendu inabordable par des torpilles. Du fond de cette anse, à plusieurs portées de canon de nos bâtiments, la flotte prussienne bravait nos provocations.

Le roi de Prusse avait adopté, pour les opérations maritimes, le plan proposé par le vice-amiral Jackmann.

Les vaisseaux prussiens devaient se tenir sur la défensive, et leurs mouvements devaient se régler d'après le plan d'attaque qui aurait été suivi par la flotte françai e. L'escadre prussienne avait porté la plus grande partie de ses forces vers Cuxhaven, poste d'une grande importance, parce qu'il domine à la fois l'embouchure du Weser et celle de l'Elbe. Les navires qui avaient pris position sur ce point étaient dans les conditions les plus favorables; car ils avaient l'avantage de pouvoir attaquer de flanc les navires français qui auraient tenté le passage, et d'arrêter ainsi leurs mouvements.

Au moment de la déclaration de guerre, les Prussiens n'avaient pas encore exécuté de travaux sur ce point de la côte; il n'y avait pas même une seule pièce d'artillerie. Mais y ils envoyèrent aussitôt des hommes qui, travaillant sous la protection des navires, y établirent de redoutables défenses.

Cuxhaven fut bientôt transformé en une formidable forteresse. Les fortifications étaient calculées de manière à ne pas être vues des navires qui s'approchaient de la place; elles dominaient la pleine mer sur une immense étendue. Un chemin de fer de dix milles de longueur établissait une communication avec les tranchées, qui étaient protégées contre la mer par de fortes digues. L'artillerie se composait de pièces de 72 capables de percer des cuirasses de 9 pouces d'épaisseur même. Indépendamment des batteries, l'embouchure de l'Elbe était protégée par de nombreuses torpilles.

Pour rendre plus facile l'intelligence de ce qui va suivre, il importe de bien faire connaître géographiquement les divers points où notre flotte allait concentrer son action principale.

L'Elbe, qui prend sa source en Bohême, se jette dans la mer du Nord. A partir du port de Hambourg, qui rivalise en importance avec les plus grands de l'Europe, les rives de l'Elbe s'écartent, et le fleuve s'élargit de plus en plus, au point de se transformer en bras de mer que le flux remonte jusqu'au delà de Hambourg. Lorsque l'action du flux se fait sentir, les eaux du fleuve, au lieu d'être refoulées vers la source, sont retenues par une digue naturelle transversale : on les voit se gonfler et élever leur niveau. Cette digue est formée par des bancs de sable et de vase d'un accès dangereux ; ces bancs sont indiqués par des bouées de diverses couleurs. Une double ligne de ces bouées marque le chenal à suivre de Neuwert à Hambourg, et leur enlèvement rend la navigation fort périlleuse; le phare de Neuwert signale l'embouchure du fleuve.

Cuxhaven, qui est une station maritime de Hambourg, est le premier port que rencontrent les navires venant du large.

C'est en vue de ce port que notre flotte avait reçu mission de croiser pour bloquer l'Elbe.

Les autres points des côtes de la mer du Nord et de la Baltique n'offraient pas un abord moins difficile.

Ces côtes ont un développement de 1.300 kilomètres; la presqu'île du Danemark forme une pointe qui sépare les côtes de la mer du Nord de celles de la Baltique.

Les rivages de la mer du Nord présentent, à peu près sur toute leur étendue, un cordon de petites îles, entre lesquelles la faible profondeur de l'eau ne permet le passage qu'à de petites embarcations; entre les îles et la côte, la profondeur n'est pas plus grande; enfin, du côté de la pleine mer, le sol sous-marin s'incline si faiblement, qu'aucun vaisseau ne peut en approcher à portée de canon.

On voit quelles difficultés aurait offertes le débarquement. D'abord il n'eût pu être opéré qu'à l'aide de barques; puis le transport des hommes, des chevaux, de l'artillerie et du matériel eût demandé plusieurs jours; et, pendant qu'il se serait effectué, les Prussiens, avertis par leurs gardes-côtes, eussent transporté assez de troupes pour accabler l'armée de débarquement avant qu'elle eût pu se mettre en ligne; et leur concentration se fût faite d'autant plus rapidement que les voies ferrées, se ramifiant à peu de distance des côtes, pouvaient les transporter en peu d'heures d'un point sur un autre.

Les côtes de la mer Baltique, depuis l'embouchure de l'Oder en longeant la Poméranie, présentent une triple ligne de bancs de sable et de bas-fonds qui en défendent l'abord. Malgré l'abondance des grèves, la côte devient plus accessible entre Memel et Kranz. Mais tout le rivage est bordé d'un chemin de fer qui lui est à peu près parallèle, et dont les ramifications se prolongent dans l'intérieur. La possibilité de réunir de grandes forces sur un point quelconque de la côte prévenait ainsi tout danger de débarquement.

Une invasion de l'Allemagne du Nord par le Schleswig-Holstein, et avec le concours du Danemark, eût présenté plus de chance de succès, mais il eût fallu disposer d'une armée considérable contre les forces prussiennes concentrées sur ce point et y exerçant la surveillance la plus active.

Les endroits les plus vulnérables des côtes de la Baltique étaient protégés, en outre, par de puissantes forteresses: Sonderbourg et Kiel, dans le Schleswig-Hostein; Stralsund, Swinemünde, Stettin et Kolberg, dans la Poméranie; Dantzick et Kœnigsberg, dans la Prusse.

S'il y avait péril pour nous à tenter un débarquement dans les conditions faites à l'expédition, un séjour prolongé et expectant dans les mers du Nord n'était pas non plus sans dangers.

En effet, la température est très-variable dans ces parages, et les tempêtes fréquentes. Les vagues, poussées par des vents violents, impriment un roulis qui fatigue les puissants navires; la violence des flots est telle, qu'ils renver-

sent souvent les plus fortes digues et qu'ils poussent des sables dont les amas obstruent les ports. Dans la saison d'hiver, ce sont les glaces qui forment le long des côtes de la Baltique une barrière infranchissable.

Il n'y a pas à douter que notre amirauté ne fût parfaitement ignorante des obstacles de toute nature que devait rencontrer notre flotte. La géographie de ces contrées n'avait pas été suffisamment étudiée par nos officiers de marine; aucune exploration, aucune enquête préalable n'avait été faite. Là comme sur le continent on allait à l'aventure.

Il est vrai que l'amiral Boüet-Willaumez a affirmé dans une brochure : *Les escadres françaises dans la mer du Nord et la Baltique*, qu'il avait, dès 1867, combiné le plan d'une expédition dans la Baltique. Mais alors quel cas devait-on faire de ses lumières et de son expérience?

L'empereur espérait sans doute compenser notre infériorité dans une attaque contre l'Allemagne du Nord par une alliance qui nous eût assuré la coopération militaire du Danemark. Mais ce petit pays ne pouvait, sans risquer son indépendance, rien entreprendre avant que la France eût prouvé, par des succès obtenus au début de la guerre, qu'elle était en état de protéger son alliée contre le colosse allemand. Les Danois se souvenaient d'ailleurs de l'abandon dans lequel la France les avait laissés dans la guerre du Schleswig-Holstein.

Cependant Napoléon III ne douta pas un instant que son prestige ne suffît pour éblouir le Danemark et l'entraîner dans cette guerre; il en douta si peu qu'il donna au prince Napoléon, au piteux soldat de Crimée et d'Italie, l'ordre de s'embarquer pour le Danemark, d'y prendre le commandement des troupes de ce pays, et de les conduire à travers la Prusse, au-devant de l'armée française victorieuse sur le Rhin.

On se refuserait à croire à tant d'aberration, si le fait n'était attesté par le prince Napoléon lui-même, dans une brochure publiée en septembre 1871.

Un vif enthousiasme avait éclaté en Danemark, à la nouvelle de la déclaration de guerre à la Prusse; les théâtres, les salons, les rues retentissaient de nos chants patriotiques; partout des souscriptions étaient ouvertes pour les blessés français; la presse était unanimement à la guerre et en calculait les chances tant pour le Danemark que pour la France; on espérait, avec les levées extraordinaires, porter l'armée danoise de 40.000 à 70.000 hommes, et, avec le concours de 40.000 Français, balayer les 150.000 Prussiens qui gardaient l'Allemagne du Nord. La flotte danoise devait aussi se joindre à la nôtre. L'exaltation patriotique était si puissante, que le peuple menaçait de se porter au-devant des premiers soldats français qui débarqueraient sur le sol danois, et de se prononcer avec assez d'énergie pour triompher des incertitudes du gouvernement.

En effet, la cour, que des liens de parenté attachaient à la Prusse et à la Russie, témoignait une invincible répugnance à s'unir à la France; mais le pays était pour nous et l'on pouvait forcer la main au roi.

Telle était la situation de ce pays que Napoléon III se flattait de faire concourir à ses desseins. L'ambassadeur de France à Copenhague entretenait par

ses rapports les illusions de son gouvernement et pressait l'amiral Bouët d'entrer dans la Baltique avec sa flotte. L'amiral le fit ; mais, depuis nos revers, le ministère danois se montrait hésitant, bien qu'il n'eût pas formellement refusé son concours. L'amiral pensa qu'un changement de fortune inspirerait aux Danois une résolution plus énergique, et qu'ils lui fourniraient alors les troupes de terre dont il avait besoin.

L'armée danoise brûlait d'entrer en campagne avec nous. Officiers et soldats, tous étaient impatients de marcher contre les Prussiens. Il arriva même qu'un des bataillons cantonnés dans le Jutland, las d'attendre et de faire l'exercice, se présenta à son chef en demandant soit à être conduit au combat, soit à être renvoyé dans ses foyers, manifestation qui valut aux soldats une punition disciplinaire. Le camp danois retentissait des chants de la *Marseillaise* et du *Vaillant Soldat.*

Par malheur nos défaites se succédèrent, et le parti de la cour, hostile à la France, fit triompher sa politique.

L'amiral Bouët avait reçu l'ordre de bloquer étroitement la baie de Jahde, en attendant l'arrivée de l'autre flotte, qui devait amener l'armée de débarquement. Mais ayant appris que le gouvernement impérial était dans l'impossibilité de constituer cette armée, il demanda de nouvelles instructions.

Il lui fut alors prescrit de choisir un poste d'observation, de manière à faire respecter *la neutralité danoise*, à surveiller les côtes ennemies et à assurer son ravitaillement.

On renonçait ainsi à profiter des dispositions favorables du peuple danois.

Mais ce qui jeta surtout l'amiral dans la plus grande perplexité, c'était l'ordre qui lui était donné de surveiller avec sa seule escadre les côtes de la mer du Nord et celles de la Baltique. Aussi demanda-t-il des instructions plus précises. On lui répondit par un ordre de franchir les détroits de la Baltique.

Un seul passage, le Grand-Belt, était praticable pour nos gros vaisseaux. Malgré l'assistance de pilotes danois, il ne fut pas opéré sans danger ; l'*Océan* n'avait que cinquante centimètres d'eau sous sa quille.

Le 7 août, l'escadre française débouchait dans la baie de Marstal, après avoir heureusement évité les récifs dont la route est parsemée.

Nos vaisseaux visitèrent successivement les ports du littoral ; mais l'amiral Bouët fut bientôt convaincu de l'impossibilité d'aborder ; les sondages donnèrent des résultats désespérants. La nuit, les navires prenaient le large, dans la crainte d'être poussés par le vent sur les côtes et de s'y ensabler.

Le bombardement des villes ouvertes était le seul rôle désormais possible pour notre flotte ; mais de nouvelles instructions réduisirent bientôt la flotte à une complète inaction.

Une lettre du ministre de la marine à l'amiral Bouët, destinée à lui faire connaître nos premiers revers et à lui annoncer l'arrivée du vice-amiral Fourichon avec une seconde flotte qui irait bloquer la baie de Jahde, ajoutait :

« Je vous recommande toujours *le respect le plus absolu pour les villes ouvertes*, car, à moins d'opérations non prévues, c'est dans un blocus strict des ports de commerce allemands que résident surtout les moyens d'action de l'escadre. »

Rien ne donne mieux l'idée des incertitudes du gouvernement impérial que la remise de deux dépêches contradictoires faite, vers le même temps, à l'amiral Bouët : la première lui enjoignait de rentrer immédiatement en France avec la flotte ; la seconde, qui lui fut remise en même temps, et qui était datée du lendemain, lui ordonnait de rester.

De tels ordres étaient signés du ministre de la marine, Rigault de Genouilly.

En présence d'une telle intelligence, d'un désarroi si complet, tout commentaire devient superflu. Nos braves matelots ne savaient encore rien de nos désastres ; mais ils se sentaient mal dirigés, et leur désappointement était visible.

L'amiral Bouët, ne sachant à quel parti s'arrêter, et ne pouvant régler sa conduite sur des instructions qui trahissaient l'incertitude et le défaut de plan, prit l'avis de son conseil d'amirauté.

Ces sortes de délibérations sont généralement diffuses, et presque toujours la pensée générale est conforme à celle du commandant en chef.

Le conseil fut d'avis qu'aucun point du littoral ne pouvait être attaqué avec succès et qu'il n'y avait rien à faire. Une tentative sur Kolberg ou Dantzick fut seule jugée praticable ; mais on s'arrêta devant cette objection, « que le peu d'effet qui en résulterait *exposerait l'escadre française à perdre le prestige de sa force.* »

Une fois dans la Baltique, l'escadre prussienne s'était enfermée dans la Jahde, où elle attendit notre attaque dans une position que nous connaissions fort peu.

Divers télégrammes prussiens ont parlé d'engagements avec nos gros vaisseaux, engagements dans lesquels ils s'attribuaient l'avantage. Ceci mérite d'être expliqué. De temps en temps, des chaloupes canonnières, appuyées par un aviso, s'approchaient de nos frégates cuirassées et lançaient quelques bordées ; et dès que nos navires s'ébranlaient pour atteindre les bâtiments prussiens, ceux-ci, rapides et légers, se réfugiaient sur les bas-fonds qui entourent les côtes, et nous bravaient ainsi impunément.

Il n'y eut pas un seul engagement sérieux ; et non-seulement notre flotte eût pu difficilement poursuivre la marine prussienne ou bombarder utilement les ports, par suite de la difficulté d'en approcher, mais même il n'y eut, à vraiment dire, de blocus effectif sur aucun point de la côte allemande. Les navires de guerre et les petits bâtiments marchands allaient et venaient dans les ports censés bloqués, sans risquer d'être inquiétés par nos navires, et il n'y avait de danger que pour ceux qui s'aventuraient dans la haute mer.

Voici à peu près à quoi se borna le blocus :

Nos navires surveillèrent particulièrement l'embouchure de l'Elbe et celle



Général Cardin.

du Weser, poursuivant sans relâche les navires marchands qui tentaient d'y pénétrer de nuit. Hambourg était bloqué ; toutefois un étroit passage était encore ouvert aux steamers prussiens qui remontaient ou descendaient la rivière.

Deux navires français croisaient dans le Cattégat et retenaient dans le port de Riga les navires prussiens chargés de bois de construction.

Le blocus gênait sans doute les commerçants prussiens ; mais ceux-ci avaient pris leurs dispositions pour que les vaisseaux marchands étrangers vinssent déposer leur chargement dans les ports russes, d'où les marchandises étaient introduites en Prusse par terre. Les Prussiens tiraient aussi de la Hollande et de la Belgique tout ce qui leur était nécessaire. Cependant les fabriques allemandes souffraient beaucoup du manque de charbon.

Tandis que notre flotte poursuivait un ennemi insaisissable, le public, en France, attendait avec impatience des nouvelles de la Baltique ; l'écrasante supériorité de notre flotte ne permettait pas de supposer qu'on pût rien entreprendre.

Pour apaiser les murmures, l'amiral Rigault de Genouilly monta à la tribune et fit une déclaration des plus rassurantes :

« Nos flottes, dit-il, occupent la Baltique et la mer d'Allemagne. Les équipages, rappelés récemment des quartiers de l'inscription maritime, sont dans les meilleures conditions. Grâce aux spécialités que possède la flotte, l'instruc-

tion a été menée avec une rapidité effrayante ; et, aujourd'hui, partout on est prêt pour le combat. »

L'amiral Fourichon venait de prendre la mer avec sept frégates cuirassées, et, le 12 août, il quittait la mer du Nord et entrait dans la Baltique.

C'est alors que fut notifié le blocus du littoral de la Prusse et des Etats allemands dans la mer du Nord ; l'état de blocus devait commencer le 15 août.

A peine la notification fut-elle faite que le prince de Hesse vint en parlementaire à bord de la frégate *la Magnanime*, portant pavillon de l'amiral Fourichon et mouillée dans les eaux d'Héligoland, pour inviter l'amiral français à ne pas courir sus à la propriété privée sur mer. Le prince de Hesse fut reçu par M. Rouxin, chef d'état-major de l'amiral, et lui dit :

« Je suppose, monsieur, que l'escadre n'ignore pas la position des armées prussiennes en France et les avantages décisifs qu'elles ont remportés. Nous sommes et nous resterons vainqueurs. Il est donc dans l'intérêt de l'amiral d'accéder à la demande que me charge de lui adresser le général de Falkenstein, car un refus ne ferait que motiver des représailles, et le blocus ruineux auquel vous nous soumettez donnera lieu à des revendications énormes, lors du règlement des indemnités. »

Le chef d'état-major répondit dignement :

« Il ne nous appartient pas de rien changer à la situation. Le blocus et la saisie des bâtiments de commerce sont autorisés par les traités de 1856, dont la Prusse est signataire. »

Pendant qu'on portait la lettre du général de Falkenstein à l'amiral Fourichon, et qu'il en prenait connaissance, le prince de Hesse et les officiers prussiens qui l'accompagnaient eurent l'impudence de profiter de leur séjour au milieu de l'escadre pour prendre le plan de son mouillage et compter les canons des frégates.

C'était évidemment, de la part d'un parlementaire, une violation du droit des gens, et cette indélicatesse devait lui profiter peu, car tous les bâtiments de l'escadre n'étaient pas réunis, et ils changeaient de position plusieurs fois par jour. Mais cela prouvait une fois de plus que chez les Prussiens tout le monde sert d'espion, même les princes, et que l'honneur militaire ne s'y définit pas comme en France.

La réponse de l'amiral Fourichon ne se fit pas attendre : c'était un refus énergique et un ordre à l'aviso prussien qui avait transporté le prince de Hesse de se retirer immédiatement Mais le commandant de l'aviso, au lieu de se diriger directement sur la Jahde, feignit une fausse manœuvre, de manière à passer le plus près possible des frégates françaises pour mieux les observer. L'amiral eût été en droit de punir ces procédés honteux ; il préféra respecter jusqu'au bout un parlementaire même déloyal.

L'arrivée de l'amiral Fourichon avait ranimé le courage de nos marins ; mais, au moment où ils se disposaient à agir vigoureusement, la foudroyante nouvelle de nos désastres successifs parvint jusqu'à eux ; ils apprirent en

même temps que le plan primitif était abandonné, et qu'il ne leur serait pas envoyé de troupes de débarquement.

La formation d'un corps de débarquement avait déjà reçu un commencement d'exécution à Cherbourg ; on avait réuni dans ce port plusieurs régiments d'infanterie de marine. Mais, dans la nuit du 6 au 7 août, une dépêche avait ordonné l'envoi à Paris des canons de l'arsenal et la formation d'escouades d'artilleurs de marine; quelques jours après, l'infanterie de marine partait pour rejoindre l'armée de Mac-Mahon.

L'amiral Fourichon témoigna lui-même du rôle effacé de la flotte de la Baltique dans la proclamation suivante, qu'il adressa, le 28 août, à ses officiers, soldats et marins :

« Je suis heureux d'avoir à féliciter les équipages de leur bon vouloir, de leur ardeur au travail et de l'excellent esprit qui les anime.

« Le rôle assigné à l'escadre de la mer du Nord est jusqu'à ce jour sans éclat; mais elle n'en seconde pas moins très-efficacement les efforts de nos armées, en infligeant des pertes considérables à l'ennemi et en diminuant ses ressources.

« Nous bloquons en effet ses principales places commerciales et nous tenons en même temps ses forces maritimes enfermées dans le port de Jahde, malheureusement inabordable pour nous. C'est là le service que le pays attend de son escadre du Nord, et qui nous vaudra sa reconnaissance méritée.

« Vous n'ignorez pas que, malgré de rudes épreuves et de grandes pertes, nos armées gardent tout leur courage et toute leur confiance ; le pays entier se lève et s'arme derrière elles, avec la résolution invincible de purger le sol de la patrie de la présence de l'étranger.

« Imitons-les ; tenons bon contre toutes les difficultés, et faisons des vœux pour que la flotte ennemie ose sortir de son refuge et vienne nous offrir l'occasion de la combattre !

« *Vive notre chère France!* »

Une seule des forteresses prussiennes pouvait redouter un bombardement ; mais l'ennemi imagina, pour la protéger, un de ces procédés barbares qui lui étaient habituels.

Ainsi le correspondant du *Globe* à Hambourg signalait le passage par Altona et l'envoi à Sunderbourg de plusieurs centaines de prisonniers français.

« Cette place forte, située dans l'île d'Alsen, dit le correspondant, est regardée comme un des objectifs les plus probables d'une attaque des Français ; mais ils n'oseront guère la bombarder lorsqu'ils apprendront combien de leurs compatriotes prisonniers elle renferme.

« J'ai entendu répéter souvent que tous les prisonniers pris dans les batailles de France étaient répartis entre les forteresses du Nord ; mais il ne m'était jamais venu à l'idée, avant qu'on l'eût fait remarquer aujourd'hui, que ce pût être dans un pareil but. »

Bien que le blocus fût très-insuffisant, sa sévérité se ralentit encore par

suite du mauvais état de la mer. Nous empruntons le récit suivant à un officier de la flotte :

« Le temps se fit bientôt mauvais ; les coups de vent succédèrent aux coups de vent, et le ravitaillement des frégates, qui ne pouvait se faire qu'en pleine mer et à l'aide des embarcations, devint fort difficile. Les grands bâtiments de la flotte continuaient à lutter contre les éléments ; mais les charbonniers et les pourvoyeurs non-seulement n'arrivaient plus avec la même régularité, mais ils restaient souvent plusieurs jours à battre la mer avant de pouvoir rallier l'escadre, et la perte d'un certain nombre d'entre eux était fatale. De plus, la saison s'avançait, les ouragans d'équinoxe étaient imminents, et les frégates françaises allaient bientôt se trouver dans la situation la plus critique et sans combustible. »

L'amiral Bouët n'en poursuivit pas moins sa croisière ; mais, après la catastrophe de Sedan, il pensa que tout espoir d'opérer activement par mer contre la Prusse était irrévocablement perdu. Laissant alors devant la Jahde l'escadre commandée par l'amiral Fourichon, il ramena le reste de la flotte à Dunkerque et adressa sa démission au gouvernement du 4 septembre.

L'amiral Fourichon tint dans la Baltique jusqu'au 12 septembre ; mais à cette date, sans nouvelles de France et sur le point de manquer de charbon, il se décida à retourner à Cherbourg ; il y fut rejoint par le yacht *l'Hirondelle*, qui depuis plusieurs jours s'était mis à la recherche de l'escadre sans pouvoir la rencontrer.

L'escadre, restée sous les ordres de vice-amiraux, avait quitté la mer du Nord. Il était à craindre que les navires prussiens en profitassent pour sortir de la Jahde et se jeter dans la Baltique ; mais, le 13 septembre, le temps s'embellit, la flotte entière regagna le sud, et le contre-amiral Dieudonné reprit avec sa division le blocus de Kiel, de Neustadt et de Lubeck ; pendant ce temps-là, le vice-amiral Bouët faisait route à l'est pour exécuter un projet d'attaque contre Kolberg. Pendant qu'il se préparait aû combat, son escadre fut assaillie par un coup de vent si violent, qu'elle faillit perdre plusieurs de ses bâtiments.

La *Thétis* cassa ses chaînes ; le *Rochambeau*, affalé le long d'une côte à pic, lutta pendant quatre heures contre les flots et le vent avant de pouvoir gagner le large. Ce lourd monitor était pris par le travers ; sa machine le maintenait en immobilité ; mais la moindre avarie qui s'y fût produite eût amené la perte de ce navire, corps et biens. La machine résista, et le *Rochambeau* put rejoindre l'escadre.

Cependant Kolberg fut sauvé ; car le vice-amiral Bouët, à peine arrivé dans ce mouillage, fut informé que l'escadre du Nord était rentrée à Cherbourg, que la Jahde était débloquée, et que la flotte prussienne allait essayer de le surprendre. Il se disposait néanmoins à disputer à l'ennemi le passage du Grand-Belt, quand il reçut à Copenhague l'ordre de ramener toute sa flotte à Cherbourg, en faisant une démonstration devant la Jahde, et si son approvisionnement de charbon le lui permettait.

Le départ de la flotte frappa les Danois de stupeur. Ce peuple, si sympathique pour nous, tremblait que les Prussiens ne lui demandassent compte de l'amitié qu'il nous avait témoignée. Il avait espéré que nos revers auraient enfin un terme, et que le gouvernement français enverrait enfin un corps de débarquement dans la Baltique. Or, c'était l'escadre qui se retirait, emportant avec son pavillon la dernière espérance d'un peuple ami.

Le 25 septembre, l'amiral Bouët était devant la Jahde, et provoquait vainement la flotte prussienne. Le surlendemain, toute l'escadre rentrait à Cherbourg. Durant cette campagne de soixante-six jours, elle n'avait pas une seule fois éteint ses feux.

Pendant que l'escadre du vice-amiral Bouët rentrait à Cherbourg, le vice-amiral Gueydon, appelé au commandement en chef de l'escadre du Nord en relâche à Dunkerque, reprenait la mer, après s'être ravitaillé, pour recommencer la croisière sur le littoral prussien, et empêcher que la navigation des ports ennemis fût libre un seul instant. Il avait été décidé, suivant le plan de l'amiral Fourichon, que deux escadres se remplaceraient à tour de rôle dans la mer du Nord et viendraient se ravitailler à Dunkerque. Les chefs d'escadre étaient autorisés à rentrer à Cherbourg, s'ils le jugeaient nécessaire.

Le mauvais état de la mer rendit souvent cette mission dangereuse. Ainsi, le 19 septembre, la *Surveillante* rentrait à Cherbourg, privée de son gouvernail, remorquée par la *Revanche*, et après avoir été quarante-huit heures en perdition dans la mer du Nord.

Nous n'avons que peu de chose à dire sur les prises effectuées sur des navires de commerce allemands; car ces captures furent d'une médiocre importance. Mais notre marine rendit un service très-réel à notre commerce en le protégeant contre les entreprises des croiseurs armés en Prusse ou même dans l'Amérique du Nord.

Quelques bâtiments de guerre prussiens étaient restés dans les mers éloignées; mais ils s'étaient réfugiés dans les ports neutres, où ils étaient gardés à vue.

Un petit nombre de bâtiments de commerce prussiens, aventurés au loin, tombèrent entre nos mains. Une canonnière française en prit quatre, le 15 août, en vue de Malaga. Un bâtiment prussien, sous pavillon russe, était surpris dans le port même de Marseille. Deux autres bâtiments prussiens étaient capturés par nos canonnières dans l'Archipel grec.

Si nos matelots ne furent appelés à rendre sur mer que de médiocres services, ils déployèrent à Paris, sur les murailles et dans les forts, à Strasbourg, à l'armée du Nord et à celle de la Loire, une bravoure qui excita l'admiration de tous et jeta souvent l'épouvante parmi nos ennemis. En cela ils restaient fidèles à de glorieuses traditions nationales. Ainsi, à Bautzen, à Leipsick, nos marins étaient venus aux secours des armées épuisées.

La marine française avait vu tomber l'Empire sans en témoigner le moindre regret, car elle lui reprochait de n'avoir fait que peu de chose pour elle. Justement préoccupée de la situation périlleuse de la France, elle n'eut en vue que

la résistance à outrance. On peindrait difficilement l'exaltation de nos matelots à leur débarquement à Cherbourg et à Dunkerque; ce n'était pas seulement du dépit, c'était de la colère et de la rage.

Plus tard nous retrouverons ces vigoureux matelots dans nos armées; nul ne les surpassa en dévouement et en courage: ceux-ci du moins ne faiblirent jamais.

CHAPITRE XX

L'EXPULSION DES SUJETS ALLEMANDS
ET L'ESPIONNAGE

Les Allemands chez nous avant la guerre. — Aptitudes universellement reconnues de l'Allemand pour la délation. — Organisation de l'espionnage prussien en France. — Indifférence du gouvernement impérial au sujet des espions. — Les signaux. — Les révélations du condamné Schull. — Le bureau des renseignements. — La levée des plans. — Envahissement de l'administration des eaux et forêts par les élèves allemands. — Les 25.000 rations. — Le garde champêtre de Montigny-lez-Metz. — Un espion de quatorze ans! — Les Prussiens à Metz. — Un Allemand bonapartiste. — La police impériale et les traîtres. — La justice du peuple. — La chasse aux espions à Paris. — Les fausses sœurs de charité et les faux ecclésiastiques. — Les travestissements des agents de la Prusse. — Les conciliabules d'Asnières. — Abus des permis de séjour. — Un Prussien concessionnaire des travaux de fortification. — Espions déguisés en officiers, amiraux et conseillers d'Etat. — Les caves du brasseur Reiter et le fort d'Ivry. — Insolence des Prussiens à Paris. — Fermé pour cause d'insulte à la France! — Pétitions réclamant l'expulsion des sujets allemands. — Les Prussiens d'Arcueil. — Le décret d'expulsion. — Le quartier de la Villette. — Nombre de têtes composant la colonie allemande à Paris. — Procédés hypocrites de la police prussienne à l'égard des résidents français. — Un colloque édifiant. — Indigne brutalité du gouvernement badois. — Exagération du zèle des populations dans la chasse aux espions allemands. — Le gouvernement impérial divise le pays, au lieu de l'unir dans une même pensée de patriotisme. — Une nouvelle catégorie de suspects. — Au Prussien! — Une lettre du citoyen Lullier. - Les calomnies de la presse officieuse. — La Révolution du 4 septembre aurait elle dû éclater le 8 août? — L'espionnage au point de vue du droit des gens. — Tendances contraires du Français et de l'Allemand relativement à cette pratique. — Limites dans lesquelles il est permis de l'employer. — L'espion militaire. — L'espion salarié. — L'espion français. — Les espions anglais en Crimée. — L'espion sous la première République; — sous Napoléon Ier; — sous le second Empire. — Opinion du maréchal Bugeaud. — L'espion Hardt. — Ce qu'il faut souhaiter.

Après nos premières défaites, le 28 août, le gouvernement français, sous la pression de l'opinion publique, rendit contre les sujets allemands un décret d'expulsion.

La presse prussienne protesta avec une sorte de rage.

Avec un peu de bonne foi, cependant, les Prussiens auraient reconnu l'urgence de cette mesure.

Les Allemands nous avaient envahis pendant la paix; ils étaient partout: services généraux et particuliers, grandes et petites maisons de commerce, administrations, emplois.

Ils s'étaient emparés de tout, et tous espionnaient.

L'Allemand, par nature, par éducation, par caractère, est délateur; cette

race n'a pas ce sentiment de loyauté, de dignité, qui inspire pour la dénonciation une répulsion si vive, instinctive, chez l'Anglais et le Français.

Nous écrivons trop sérieusement une trop sérieuse histoire pour nous laisser emporter à des jugements passionnés. C'est de l'aveu de l'Europe, du monde civilisé entier, de toute ville où se sont glissés les Allemands, que nous pouvons formuler cette maxime brutale, passée en proverbe sur toutes les places commerciales de l'univers :

Qui dit Allemand dit flatteur et mouchard.

C'est le rude et grossier jugement des masses ; c'est un axiome que nous traduisons de tous les dialectes, toujours et partout exprimé sous cette forme énergique.

Loin de nous la pensée de ramasser une injure qui est lancée de partout à la tête des Allemands pour nous donner la puérile et vaine satisfaction de blesser l'amour-propre de nos vainqueurs d'hier : nous n'évoquons ici ce témoignage unanime des nations qu'en raison de la preuve que nous avons à faire de la nécessité d'éloigner de nous des nuées d'espions.

Si quelque étranger lit ce livre, ami ou ennemi de la France, qu'il juge.

Qu'il se demande s'il n'est point vrai qu'un Allemand introduit dans une maison de commerce ou dans une fabrique devient ou tout au moins cherche à devenir le favori du maître en caressant ses manies et en dénigrant les autres employés; ce peuple, plié sous sa noblesse, courbé sous le joug féodal, humilié sous la superbe de l'aristocratie, façonné au despotisme, a contracté l'invincible habitude des moyens tortueux et bas ; il a des hypocrisies d'esclave, et il ne lui en coûte rien de ramper jusqu'à ce qu'il puisse devenir arrogant.

Or la France était placée, lors du décret d'expulsion, sous le coup d'un espionnage général.

Le grave auteur de *Metz, campagne et capitulation*, le colonel d'Andlau, a peint de main de maître le tableau de la situation de nos armées, dont les mouvements étaient dénoncés à l'ennemi.

« Jamais peut-être, dit-il, à aucune autre époque, une armée n'a été trahie comme nous l'avons été dans cette malheureuse campagne; nous étions entourés d'espions de tous côtés; pas un mouvement n'était arrêté, pas une mesure n'était prise, que l'ennemi n'en fût immédiatement informé. La Prusse, depuis de longues années, avait inondé le pays de ses émissaires, et y avait réuni les éléments de l'espionnage le mieux organisé. Vainement le gouvernement en avait-il été prévenu, vainement le général Ducrot avait-il eu soin d'en avertir l'empereur et ses ministres, on n'avait jamais tenu compte de ces renseignements, car on n'avait pas voulu y croire.

« Les espions avaient un signe de ralliement identique, qui leur permettait de se reconnaître et de communiquer entre eux ; de plus, ils avertissaient l'ennemi par des signes convenus à l'avance, tracés sur les arbres et les maisons, ou par des fusées dont le nombre et la couleur avaient une signification connue. Ces détails venaient d'être révélés par un des principaux espions, qu'on

avait arrêté à la gare de Metz. C'était un architecte d'origine autrichienne, homme fort intelligent, dont la correspondance se faisait en logarithmes. On fut bientôt à même de vérifier l'exactitude des renseignements qu'il avait fournis pour essayer de sauver sa tête. Le 13 août au soir, au moment où les ordres de la retraite sur Verdun venaient d'être donnés, on aperçut distinctement trois fusées partant des pentes de Saint-Quentin; les témoins de ce fait ne purent s'empêcher de s'écrier :

« Nous sommes trahis! notre mouvement de retraite est annoncé aux Prussiens... »

« Et en effet, le 14 août, nous étions attaqués à 3 heures; Steinmetz avait eu juste le temps de profiter du renseignement et d'arriver à marches forcées jusque sur nos positions. »

L'espion dont parle l'auteur de cette brochure se nommait Schull et se disait citoyen américain, sans doute dans l'espoir de revendiquer utilement la protection du consul des Etats-Unis. Le *Vœu national* de Metz le signale comme ayant été à la fois à la solde du roi Guillaume et de Bazaine, et ajoute qu'il trompait les chefs militaires des deux armées, mais que les renseignements qu'il avait donnés sur l'armée allemande avaient été reconnus inexacts, tandis qu'il n'en avait fourni que de trop complets au prince royal de Prusse, au début de la campagne. On assurait qu'il avait contribué à l'attaque de Wissembourg par des forces disproportionnées. On avait trouvé sur lui la médaille d'un thaler de grand module, percée et attachée par un ruban, qui était le signe de ralliement des espions prussiens.

Schull, condamné à mort par une sentence du conseil de guerre, vit son pourvoi rejeté et fut fusillé dans les fossés de la citadelle. Le commandant Samuel a déposé, devant le conseil de guerre de Trianon, que Schull, faisant un dernier effort pour sauver sa tête, avait offert de révéler comment l'espionnage prussien était organisé dans Metz et de faire connaître ceux qui renseignaient l'ennemi.

Le commandant avait alors proposé de surseoir à l'exécution pour recueillir des révélations si précieuses; mais le sursis avait été refusé.

Cette organisation de l'espionnage, révélée par plusieurs agents de la Prusse, était merveilleuse.

Il existait un bureau général de *renseignements*, qui centralisait en paix comme en guerre toutes les correspondances, et qui dirigeait les brigades d'agents, dont beaucoup étaient des officiers.

Ces agents formaient une sorte de franc-maçonnerie avec ses initiations, ses grades, ses signes de reconnaissance et ses moyens d'action mystérieux. Jamais l'espionnage ne fut pratiqué avec plus d'intelligence, d'audace et, il faut le dire, de dévouement; la Prusse en avait fait un art. L'espionnage diplomatique préparait merveilleusement ses conquêtes, et l'espionnage militaire assurait les succès définitifs de ses armées.

Avant de jouer la grande partie qui lui a valu l'empire d'Allemagne, la Prusse avait mis les années de paix à profit pour inonder impunément l'Eu-



Général de Beyne.

rope, et particulièrement la France, de ses agents secrets. Elle apporta dans l'espionnage cet esprit pratique qui ne néglige aucun détail ; enfin elle étudia et pesa si bien les moyens d'action et les ressources de ses adversaires, qu'elle ne s'engagea dans aucune lutte sans avoir acquis la certitude du succès.

Sous l'apparence de voyageurs et de touristes, leurs géographes et leurs ingénieurs parcouraient la France et levaient des plans. Un amateur s'arrêtait devant une église et en prenait le dessin ; les paysans qui l'entouraient ne voyaient là qu'une innocente distraction ; mais l'artiste était un Allemand, et l'église dont il levait le plan était un point culminant soigneusement noté sur les cartes militaires prussiennes.

Nos administrations des eaux et forêts étaient pleines d'Allemands, dont on admirait l'ardeur à l'étude. A Soultz-sous-Forêt, un aubergiste reconnaissait, parmi les aides-de-camp de l'état-major prussien, deux jeunes gens qui, sous prétexte de préparer leurs examens pour l'école forestière, avaient passé six mois à lever les plans de la forêt de Hagueneau. A Saverne, des habitants reconnaissaient aussi dans plusieurs officiers prussiens d'anciens élèves libres de l'Ecole des eaux et forêts.

Le commerce et la haute banque regorgeaient d'employés allemands, qui notaient avec soin le bilan de nos sociétés et estimaient nos ressources industrielles et financières. Il n'y avait pas, en France, un seul canton dans lequel ne fussent établis quelques-uns de ces Allemands qui, par la connaissance des localités, de leurs richesses et de l'importance de leurs approvisionnements,

par leur observation de l'esprit des populations, ne fussent à même de rendre plus tard des services à la Prusse comme éclaireurs de ses armées, surtout dans le corps des uhlans.

Que de fois nos paysans du Nord, de l'Ouest, du centre, de l'Alsace et de la Lorraine n'ont-ils pas été stupéfaits de l'exactitude avec laquelle les uhlans étaient renseignés, non-seulement sur les ressources publiques de chaque commune, mais encore sur celles des particuliers!

Un détachement de uhlans se présente dans un village que l'armée française avait traversé vingt-quatre heures auparavant. Nos soldats avaient obtenu à grand'peine trois mille rations; les Prussiens en demandent vingt-cinq mille.

— C'est impossible, leur dit-on, tout le pays n'en possède pas le quart.

Le commandant tire un portefeuille et consulte ses notes; puis il appelle les paysans par leurs noms :

— Schultz, où est-il?

— C'est moi, répond un brave homme.

— Tu as trois vaches, cent poules; tu as caché ton avoine avant-hier; tu as retiré ta farine. Va me chercher tout cela, et vite.

Le commandant appela ainsi successivement les autres habitants, et leur prouva qu'il connaissait aussi bien qu'eux toutes leurs ressources. Une heure après, les vingt-cinq mille rations étaient réunies.

Les soldats prussiens qui prenaient possession de nos gares, de nos usines, de nos manufactures d'armes, de nos magasins et dépôts, étaient toujours guidés par quelques-uns d'entre eux qui avaient travaillé dans ces établissements.

Nous ne passerons pas sous silence le trait du garde champêtre de Montigny-lez-Metz, un Prussien nommé Smerck. A l'arrivée des premières troupes prussiennes, il déserta son poste et eut le triste courage de revenir en uhlan dans le village où il avait exercé ses fonctions.

— Je ne vous ferai plus de procès-verbaux, dit-il aux habitants; mais, si vous bougez, je vous emmènerai en Prusse.

Le 22 août, on conduisait au quartier général du maréchal Canrobert un enfant de 14 ans, qui avait pour emploi de porter au camp prussien les lettres et les renseignements des espions du roi Guillaume.

Les moindres faits qui se rapportent à l'histoire du siége de Metz ont une trop grande importance historique pour que nous ne relations pas ici un curieux épisode du 20 septembre. Si les journaux messois ont été contraints de garder le silence sur cet événement, le retentissement en a été assez grand dans la population pour que le souvenir en soit conservé.

Quatre mille Prussiens, enfermés dans Metz au moment du siége, y étaient restés malgré les murmures de la population, qui voyait en eux autant d'ennemis dressés et enrôlés pour l'espionnage, et que leur grand nombre eût rendus fort dangereux, si la place eût dû résister à une attaque de vive force.

Mais les représentations de la presse et des habitants avaient été dédaignées. Aussi les Allemands, se sentant les coudées franches, insultaient ouvertement par leurs propos au patriotisme des Messois.

Le 20 septembre, un brocanteur prussien, nommé Backer, établi depuis quinze ans à Metz, rue du Pont-des-Morts, osa dire à des soldats qui demandaient à lui acheter quelques effets :

— Je n'ai rien à vendre aux Français; tout ce qui est dans ma boutique est pour les Prussiens. Maintenant que l'empereur est pris, l'armée allemande va entrer à Metz dans quelques jours. Au reste, c'est une affaire entendue entre l'empereur et le maréchal Bazaine.

Ce propos fut bientôt colporté dans toute la ville. Ni les soldats ni les habitants ne voulurent croire à une complicité du maréchal avec le prisonnier de Chislehurst; mais la colère contre les résidents prussiens n'attendait qu'une occasion de se manifester.

En moins d'une heure, la rue du Pont-des-Morts et les rues avoisinantes sont envahies par deux mille personnes. Le prudent Allemand avait eu soin de fermer sa boutique; mais rien n'arrête la foule indignée : les barres de fer sont violemment arrachées, les volets tombent en éclats sous l'effort de mains vigoureuses, la porte est enfoncée, on pénètre dans la boutique où tout est foulé aux pieds et brisé. On cherche en vain le misérable espion, et les plus furieux, irrités de le voir leur échapper, proposent déjà d'incendier la maison.

Cependant la police intervient. Impuissante à dominer la foule, elle appelle à son aide un détachement de la garde et des gendarmes. La maison est dégagée, mais la multitude n'a fait que grossir au dehors et exige par ses cris satisfaction immédiate.

L'Allemand bonapartiste pouvait s'échapper par les derrières de sa maison ; des citoyens se détachent de la foule, contournent les jardins et gardent toutes les issues.

Un commissaire ceint de son écharpe paraît enfin et procède à la rédaction d'un procès-verbal. Son premier soin est de constater les dégâts commis dans la boutique, sans se préoccuper de rechercher l'auteur du tumulte.

Cette manière de procéder porte au comble la fureur du peuple qui, cette fois, entend faire lui-même justice du traître et se rue sur la boutique, gardée par un double rang de soldats et de gendarmes. Les premiers qui se présentent sont reçus à coups de crosse et de baïonnette; le sang coule, des femmes sont renversées et foulées aux pieds, des enfants blessés. Mais les Messois, bien que sans armes, n'abandonnent pas le terrain. Déjà même un grand nombre de soldats se mêlent à la foule, et leur présence semble jeter de l'hésitation dans l'esprit du commissaire.

Au bout d'une demi-heure, le fonctionnaire impérial se présente au peuple :

« Les recherches, dit-il, ont été infructueuses. Quelques paquets de cartouches s'adaptant au fusil à aiguille prussien et des papiers sans importance, voilà tout ce qui a été trouvé. »

Cette déclaration ne satisfait personne, et à peine le commissaire a-t-il fait quelques pas pour se retirer qu'il est appréhendé au collet. Les gendarmes s'élancent pour le dégager et la lutte recommence. Force reste enfin à la police, et deux gardes nationaux arrêtés sont conduits au poste voisin.

Trois jours après, Backer était trouvé pendu dans sa cave. On ne put jamais savoir si le remords l'avait poussé au suicide ou si la justice du peuple avait passé par là.

Le gouvernement impérial eut, comme on le voit, le grave tort de ne pas pourvoir à l'expulsion des sujets prussiens établis en France immédiatement après la déclaration de guerre, et de les laisser assister au spectacle de nos préparatifs militaires. En outre, la police impériale, absorbée par la surveillance des républicains et tout entière à la répression des agitations populaires, laissa beau jeu aux espions ennemis. Le peuple, plus soucieux, et peut-être aussi plus adroit et plus subtil, exerça à peu près seul la police à l'égard des étrangers.

Au commencement d'août, des promeneurs arrêtaient, à la porte de Vanves, un étranger qui s'était rendu suspect par ses demandes de renseignements sur l'état des fortifications, et que son accent tudesque avait trahi; il fut reconnu pour un Prussien.

Le même jour, près de la porte de Boulogne, on arrêtait deux sœurs de charité qui accusaient des formes trop mâles. On saisit sous leur mante un carnet contenant des notes sur les travaux en cours d'exécution. C'étaient deux Prussiens travestis.

Un autre Prussien, déguisé en femme, était arrêté sur les buttes Montmartre.

Enfin, le même jour, on signalait aux environs de Melun deux hommes déguisés en curés, qui interrogeaient les paysans sur l'état de l'armement de la garde nationale. Les soupçons furent éveillés trop tard et les deux espions purent s'échapper à travers champs.

Les espions prussiens empruntaient quelquefois le costume de la fashion parisienne. Ainsi un élégant cavalier, qui se promenait près de l'École militaire, laissa tomber de sa poche une lettre écrite en allemand, qui ne laissait aucun doute sur la mission qu'il avait acceptée.

On eut la preuve que de nombreux espions prussiens se réunissaient habituellement, la nuit, dans une habitation écartée, à Asnières. Certains propos, certains chants avaient éveillé l'attention du voisinage. Mais quand le commissaire de police se présenta à la grille, les lumières s'éteignirent et le silence se fit. Les convives avaient eu le temps de s'échapper par une porte dérobée; des papiers qui venaient d'être brûlés fumaient encore dans une cheminée. On sut que le propriétaire de cette maison, d'origine prussienne, s'était muni, la veille, d'un permis de séjour.

Il est constant que les permis de séjour ne furent pas toujours délivrés avec une extrême circonspection. Quelques Prussiens furent même l'objet d'une dangereuse confiance. En voici un exemple: un entrepreneur prussien

était parvenu à se faire donner la concession de travaux à exécuter aux fortifications. Cependant le traité lui fut retiré sur les réclamations qui se produisirent.

L'audace des espions prussiens alla si loin, qu'on en vit endosser l'uniforme de nos officiers et se présenter comme chargés de certaines missions.

Ainsi, vers la fin d'août, on arrêtait, boulevard Montmartre, un jeune Prussien déguisé en officier de chasseurs.

Trois espions prussiens osèrent visiter un des forts de la capitale en uniforme d'amiral et de gendarmes d'ordonnance. On s'aperçut trop tard de la supercherie.

Un autre personnage, muni de papiers qui paraissaient réguliers, et se disant conseiller d'État en service extraordinaire, se présenta au fort de Noisy, où il put, grâce à ce subterfuge, se rendre compte des préparatifs de défense. Il avait annoncé qu'il allait se rendre au fort de Vincennes, mais certaines circonstances ayant fait naître des doutes, on télégraphia à Vincennes, où l'inconnu n'avait eu garde de se présenter.

Irritée d'avoir à combattre une armée invisible d'espions, non moins dangereuse que celle qui combattait, les armes à la main, et de se voir en quelque sorte enlacée dans un filet qu'elle ne pouvait rompre, la population se porta sur quelques points à des manifestations très-vives contre des sujets prussiens restés en France.

La brasserie d'Ivry, exploitée par un Prussien, M. Reiter, fut assiégée par une foule considérable. On savait que les immenses caves de cette brasserie, se prolongeant sous le sol, étaient rapprochées du fort, et l'on craignait, non sans apparence de raison, que les Prussiens assiégeant Paris ne trouvassent de ce côté des facilités pour pénétrer dans la place. En outre, la brasserie n'occupait pas moins de 500 ouvriers, presque tous Allemands. Le maître de l'établissement fut contraint de quitter Paris.

L'insolence des résidents prussiens, leur attitude provocante, amena souvent des rixes.

Un Prussien tenant l'hôtel Meyerbeer interpellait ironiquement un franc-tireur, en lui disant :

« Vous n'avez pas besoin d'aller au-devant des Prussiens pour les combattre, car dans 4 ou 5 jours ils seront à Paris ; j'ai un dîner de 80 couverts commandé pour le jour de leur arrivée. »

Les consommateurs firent justice de ce défi ; les glaces de l'hôtel furent brisées et le désordre ne cessa que par la fermeture de l'établissement.

Un attroupement considérable s'était formé devant la boutique d'un changeur, M. Dreher, Prussien d'origine, établi au coin du boulevard Montmartre et de la rue Richelieu. On affirmait que cet homme s'était réjoui à haute voix et publiquement de notre défaite à Wissembourg, et l'on se disposait à tout briser chez lui. Mais une réflexion honnête arrêta la foule :

« Prenons garde ! les Prussiens diraient que nous avons voulu lui voler son argent. »

Quelques citoyens exaspérés brisèrent les glaces en lançant des sous qui retombaient dans les sébiles pleines d'or, mais personne ne pénétra dans la boutique. La police intervint et la fit fermer. On écrivit sur les volets :

« *Fermé pour cause d'insulte à la France.* »

A peu près à la même heure, un employé de la maison de banque Hirsch, rue Richelieu, également Prussien, proféra à son tour des propos outrageants contre les Français. La foule se porta devant la maison de Hirsch. Quelques-uns allaient jusqu'à dire que ce banquier venait d'envoyer 14 millions en numéraire à la Prusse. Une grêle de projectiles vint frapper la façade de la maison, et la police ne put rétablir l'ordre qu'en faisant évacuer les rues et les passages avoisinants.

Pendant la soirée et une partie de la nuit, des bandes de citoyens partis de ce quartier ne cessèrent de sillonner les boulevards en chantant des airs patriotiques.

Le gouvernement impérial ne songea pas encore à prendre enfin des mesures contre les résidents prussiens. Mais le peuple avait l'instinct du danger dont ces espions et cette nombreuse colonie allemande menaçaient Paris. Les manifestations devinrent plus nombreuses et plus menaçantes. On signait déjà à cet effet des pétitions énergiques. Nous citons l'une d'elles, qui résume et justifie les craintes de la population :

« Le moment presse, il faut agir.

« A Pantin, ce matin, il n'était bruit que des travaux accomplis de ce côté, qui ont été comblés cette nuit par des mains coupables.

« Hier, il y a eu tentative d'incendie. Les auteurs de cette tentative étaient deux Prussiens qui ont été arrêtés.

« En ce moment, *sept à huit cents Prussiens* habitent Arcueil, et la population craint une tentative de leur part pour faire sauter le fort de Montrouge.

« Enfin, un marchand de vins du nom d'Inkermann, établi au Grand-Montrouge, a applaudi à la défaite de nos braves soldats à Wissembourg et se promet, si les Prussiens viennent aux portes de Paris, d'aider, avec le concours de ses compatriotes, à livrer la porte d'Orléans.

« Toute la population de l'endroit peut également affirmer qu'il a dit en pleine rue qu'il viderait sa cave ce jour-là pour célébrer la défaite des Français.

« Je trouve inutile de vous parler de tous ces autres Prussiens que le peuple et la police arrêtent tous les jours.

« Je me demande pourquoi nous les laissons en France, lorsque ces messieurs nous ont mis à la porte de chez eux, *en 12 heures*, il y a déjà 3 semaines.

« Que tous les journaux de Paris et de la province se concertent donc pour demander que le gouvernement oblige tous les Prussiens, sans exception, à quitter la France dans les 24 heures.

« C'est non-seulement un devoir, mais ce serait justice : chacun des Prussiens de Paris est un espion que nous avons à nos côtés. »

Quelques-uns proposaient, contre les résidents prussiens, l'internement et la surveillance; mais cette mesure n'eût fait que déplacer le danger. Le gouvernement se prononça pour l'expulsion, en accordant toutefois le permis de séjour à ceux qui étaient dans les conditions de la naturalisation.

Le gouverneur de Paris prit, le 28 août, un arrêté qui ordonnait l'éloignement de tout individu non naturalisé Français et appartenant par sa naissance à l'un des pays en guerre avec la France. Les résidents prussiens avaient un délai de 3 jours pour quitter Paris et le département de la Seine; ils avaient le choix de sortir de France ou de se retirer dans un des départements au delà de la Loire. Toute infraction rendait le contrevenant justiciable des tribunaux militaires. Néanmoins le gouverneur de Paris se réservait le droit d'accorder des permis de séjour aux personnes honorablement connues et parfaitement sûres.

Cette mesure n'était que juste, elle était même tardive.

Il n'avait fallu rien moins que des témoignages irrécusables de l'abus de l'hospitalité pour porter le peuple parisien à une méfiance et par suite à des rigueurs trop justifiées. Jamais colère ne fut mieux justifiée que celle du peuple de Paris; les Allemands avaient reconnu, par l'hostilité la plus insolente, la large hospitalité qu'on leur avait si généreusement offerte.

Ils complotaient notre perte, préparaient des trahisons, des émeutes à l'intérieur, et leur agglomération dans certains quartiers, notamment à la Villette, était un péril permanent que personne ne pouvait nier.

La population allemande dans Paris comptait près de cent dix mille têtes. Nous nous étions accoutumés à vivre côte à côte avec eux, nous leur avions ouvert avec empressement nos ateliers et nos comptoirs; ils vivaient à notre foyer et partagaient notre pain. Enfin l'influence des idées démocratiques avait paru les pénétrer, et le Parisien, essentiellement cosmopolite, les associait à des projets d'émancipation universelle.

Ils s'enrichissaient dans le commerce et la finance sans exciter notre jalousie; partout ils étaient entourés de tant de prévenances et d'égards, qu'ils paraissaient ne former qu'une seule et même famille avec la race gauloise.

Nos lettrés et nos savants avaient exalté et quelquefois surfait les philosophes et les poëtes allemands, et leur enthousiasme était allé jusqu'à affecter le mépris pour toute idée qui n'avait pas fait son tour d'Allemagne avant de pénétrer en France.

Combien d'alliances, basées sur cette sympathie dont nous faisions les frais et les avances, furent contractées entre les nationaux des deux pays! Mais à peine la guerre est-elle déclarée qu'une jalousie longtemps contenue éclate, féroce, brutale, implacable.

Ce peuple était dévoré d'envie. Nos richesses, notre puissance, notre génie, que les résidents constataient chaque jour et de près, les exaspéraient et exaltaient leurs convoitises. De là l'explosion imprudente, prématurée, violente, de leur haine devant Paris apprenant nos douloureux échecs.

En supposant que la France, que Paris n'eût pas d'autres griefs que ceux-là, la mesure d'expulsion eût été plus que légitime.

Attendre jusqu'au 28 août, c'était de la longanimité.

Mais, depuis plusieurs semaines déjà, les procédés iniques de la police prussienne équivalaient largement à un décret d'expulsion formel, et à Bade on avait chassé les Français depuis le 30 juillet.

En effet, si nous comparons le procédé mis en vigueur par le gouvernement français avec celui dont la police de Berlin usa vis-à-vis de nos nationaux, nous reconnaîtrons que les Prussiens ont caché sous une modération apparente l'esprit jésuitique qui anime les ressorts de leur administration.

La police de Berlin n'ordonnait pas aux Français de quitter la Prusse, mais elle les y engageait. Un agent de police faisait comparaître devant lui le Français attardé chez nos ennemis après la déclaration de guerre et lui tenait le langage suivant :

« — Vous êtes libre de rester en Prusse ; faites ce qu'il vous plaira. Seulement je vous préviens d'une chose : si vous n'êtes pas parti ce soir, vous serez assommé par le peuple.

— Assommé !

— Entendons-nous : quand vous serez sur le point d'être achevé, mes hommes de police se précipiteront pour vous porter secours. Mais, hélas ! il pourra être trop tard. Quant à nous, nous aurons fait tout notre devoir : nous ne vous aurons pas chassé de Berlin, et nous aurons même fait des efforts pour vous sauver. En vérité, nous regretterions que vous fussiez victime de votre imprudence, en affrontant le courroux patriotique de la population de Berlin. »

Après ce colloque, le malheureux Français se trouvait persuadé et avait hâte de gagner la frontière.

Dans les autres États allemands, l'expulsion des Français eut lieu avec des formes moins hypocrites peut-être, mais aussi avec une indigne brutalité. Le grand-duché de Bade, qui comptait le plus grand nombre de résidents français, à cause de son voisinage de l'Alsace, se signala surtout par l'odieux de ses traitements.

De longues années de paix avaient à peu près effacé les frontières qui séparaient les Alsaciens des Badois ; les intérêts s'étaient liés par le commerce et par les mariages. Aussi était-ce dans ce pays que nos compatriotes s'attendaient à trouver le plus d'égards. Leur déception fut cruelle !

Un arrêté du grand-duc, rendu à la fin de juillet, donnait aux Français un délai de 24 heures pour quitter le territoire, sous peine d'être enfermés dans la citadelle de Rastadt. Tous les proscrits ne furent pas prêts dans un temps si court. On les arrêta chez eux ou sur la voie publique ; on les enchaîna comme des forçats ; on les accabla de coups et de mauvais traitements, et ce fut dans ces conditions qu'on les conduisit jusqu'à la frontière.

La population s'en mêla et voulut les écharper. Sous le prétexte de les pro-



Général Bernard.

téger, on les fit alors coucher en prison, et ils n'en sortirent qu'en payant un kreutzer pour le loyer du cachot.

Les faits que nous relatons sont consignés dans le rapport de l'état-major français, daté de Metz, 31 juillet.

La méfiance de la population française, sa fureur contre les espions ou les amis des Prussiens dura encore longtemps après l'exécution des mesures d'expulsion ; elle se traduisit par des erreurs inévitables : un mot mal entendu ou mal interprété, l'accent étranger, l'étrangeté du costume, étaient acceptés comme des indices accusateurs. C'est ainsi que d'innocents promeneurs, de paisibles citoyens se virent rudoyés par la foule et traînés par les sergents de ville au poste voisin.

Dans les départements, les populations coururent également sus aux espions prussiens, mais elles le firent généralement avec plus de bonne volonté que de succès. Ainsi il suffisait d'être inconnu dans une localité pour se voir poursuivi, traqué et exposé aux plus mauvais traitements.

Pendant que nous avions affaire aux espions prussiens, le gouvernement impérial contribua encore à augmenter le trouble général des esprits, en créant une nouvelle catégorie de suspects parmi ses adversaires politiques.

Une circulaire ministérielle prescrivit aux préfets de signaler et de rechercher tout acte et tout propos ayant pour objet de jeter dans le pays l'inquiétude et le découragement, d'affaiblir l'élan patriotique, et présentant un caractère de diffamation ou d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement.

Dans plusieurs départements, notamment dans Saône-et-Loire et Seine-et-Marne, d'honorables citoyens, coupables tout au plus d'une clairvoyance qu'un prochain avenir devait justifier, furent recherchés et poursuivis pour

un de ces délits vagues dont la définition est si arbitraire, qu'ils deviennent, entre les mains des gouvernements despotiques, une arme fort commode pour se débarrasser de leurs adversaires politiques. Il semblait que les agents attachés au pouvoir s'efforçassent de rejeter parmi les espions et les traîtres les hommes les plus connus par l'indépendance de leur caractère et l'énergie de leur patriotisme.

La publication de fausses nouvelles, et l'on qualifiait ainsi les nouvelles vraies tenues secrètes, donnait aussi lieu à des poursuites.

Pendant les jours qui précédèrent la Révolution du 4 Septembre, la police impériale usa, envers ceux qui affichaient déjà leurs opinions républicaines, de procédés qui eussent soulevé l'indignation générale, s'ils eussent été plus connus.

Un citoyen élevait-il la voix dans un groupe pour demander des armes ou des chefs capables, un agent le serrait de près et attendait le moment propice pour crier : *Au Prussien !* bien assuré que les citoyens lui prêteraient main-forte.

Les gardes nationaux firent plusieurs fois relâcher des citoyens arrêtés dans de telles circonstances.

Le citoyen Charles Lullier, contre qui l'on ne pouvait relever alors que son attachement à l'idée républicaine, publiait, après le 4 Septembre, la lettre suivante :

« J'ai à vous signaler un odieux abus commis contre ma personne par le commissaire de police de la rue de Provence. Le 24 août, il m'a fait enlever sur le boulevard, prétendant — devinez quoi ? — que j'étais Prussien !

« C'est sur ce beau rapport au nommé Piétri, préfet de police, que le neveu du général Kléber a été jeté... — devinez où ? — dans la cellule de Troppmann, à Mazas.

« Là toute communication avec le dehors m'a été absolument interdite. Une perquisition a été opérée à mon domicile ; on a enlevé mes armes et mes papiers, et le procureur près la cour de Paris m'a fait prévenir qu'il me ferait pourrir sans jugement dans mon cachot.

« Il a fallu la dernière révolution pour m'en faire sortir, la nuit dernière. »

On aura peine à croire que le gouvernement impérial se servît des journaux dévoués à sa cause pour mettre en suspicion et dénoncer comme espions prussiens les patriotes qui portaient ombrage à son parti. La *Colonne de Boulogne-sur-Mer*, sous le titre suivant : *Traîtres à la Patrie*, laissait échapper ce cri du cœur :

« Quelques journalistes du *Rappel* ou du *National* ont été surpris à lever le plan de nos fortifications et à prendre des notes sur les forces qui y sont échelonnées. »

C'est en agitant et en faussant l'opinion publique par de tels moyens que l'Empire mit le comble au désarroi général qui accompagna sa chute.

Ainsi le gouvernement aveugle, imprévoyant, coupable, qui n'avait pas voulu la guerre lorsqu'elle était possible, alors que l'Autriche, la Bavière, la

Saxe, le Hanovre, la Hesse, au lendemain de Sadowa, luttaient encore contre la Prusse, alors que nous aurions eu des alliés, des victoires probablement, alors que le succès était possible, ce gouvernement, qui s'était jeté dans l'abîme et qui y entraînait la France, l'Empire enfin, qui sombrait, accusait de sa chute l'opposition de toutes nuances, républicaine ou légitimiste; il excitait les paysans contre les citoyens qui avaient douloureusement prévu nos malheurs et qui en prédisaient d'autres, inévitables, tant que le pouvoir serait dans de pareilles mains.

On emprisonnait pour faire le silence.

Il semblait que ce gouvernement en démence crût possible, à force de rigueurs, d'étouffer le bruit retentissant de ses défaites.

Si l'opposition, après Reichshoffen, n'avait pas été retenue par la crainte d'être accusée de compliquer la situation, si elle avait fait la révolution le 8 août, nous n'aurions eu ni Sedan, ni la trahison de Bazaine.

La France était sauvée.

Mais ni les républicains, ni les autres partis opposants n'eurent l'audace et la virilité nécessaires.

L'Empire tomba le 4 septembre; il eût fallu le renverser le 8 août, masser les armées en Champagne, couvrir Paris, résister avec une armée qui eût bientôt atteint le chiffre de quatre cent mille hommes et qui eût été doublée en peu de temps.

On eût ainsi sauvé la France.

Après avoir relevé cette accusation de l'Empire mourant contre l'opposition, après avoir justifié la mesure d'expulsion prise contre les sujets allemands, il nous reste à étudier à fond la question de l'espionnage au point de vue du droit des gens.

De ce que nous avons dit au sujet des tendances de la race allemande à la délation, il ne résulte pas que l'espionnage soit toujours chose illégitime et méprisable.

Les Allemands et les Français tombent dans des excès contraires quant à l'appréciation de l'espionnage.

Les uns ont une tendance à le mépriser toujours et partout; partout et toujours les autres l'approuvent et le pratiquent.

Il faut distinguer entre espions.

Que des résidents étrangers, couverts par l'hospitalité la plus bienveillante, en abusent pour organiser un immense système de dénonciation, que l'on s'assoie au foyer d'un peuple pour le trahir, cela rappelle trop les procédés carthaginois et la foi punique.

Rien de plus naturel alors que des décrets d'expulsion.

Une armée a le droit d'en faire observer une autre par des émissaires, et la loi de la guerre permettant de fusiller ceux-ci, le péril relève ceux qui s'y exposent.

L'espion militaire qui, sous un déguisement, risquant d'être pendu s'il est

reconnu, s'en va, bravement, sans salaire, observer l'ennemi, celui-là est un martyr de la patrie, digne de tout respect.

Tout galant homme lui doit l'honneur d'un regret et l'estime de sa mémoire.

La loi de la guerre est terrible, impitoyable.

Pris..., condamné et exécuté !

Et c'est une mort sombre, une agonie désolée, sans enivrement, sans lutte, devant l'ennemi méprisant ; c'est un obscur trépas, au coin d'un bivac, sans qu'un regard ami vous soutienne.

On est seul, à dix pas du trou creusé pour vous ensevelir dans l'oubli, sans mention de gloire au bulletin de bataille.

On sent sur soi, pesante et lourde, la haine d'une nation, et l'on ne peut qu'en appeler à l'amour de la patrie absente.

Tout officier que l'on soit, il ne faut pas affecter du dédain pour ceux qui se dévouent ainsi et qui s'exposent à cette façon désespérante de périr : il faut plus de stoïcisme, de vrai courage, pour succomber ainsi sans faiblir, que pour se lancer dans une mêlée.

J'ai vu pendre par les Anglais, en Crimée, de nobles soldats russes, surpris comme espions, et je les ai toujours salués avec respect.

Ce qui est moins noble, c'est l'espionnage payé à prix d'argent ; mais il n'est pas condamnable.

C'est chose insensée que se payer de lieux communs et de vivre sur la routine et les préjugés. Se dévouer sans autre arrière-pensée que remplir un devoir est sublime; mais n'être obligé en rien à braver un danger, faire marché pour en courir les risques, toucher sa prime « après avoir exposé sa peau », c'est encore faire acte d'homme, et le premier venu ne s'y risquerait point.

L'espionnage étant nécessaire, licite, pratique, admis... sous peine de mort... mais admis comme un droit dans les conditions que nous avons définies, il est absurde de décourager les espions, de les employer avec un mépris marqué, de les solder mesquinement, de les déconsidérer.

Aussi qu'arrive-t-il ?

En France, nous n'avons pas de bons espions.

Le métier est fait par des hommes tarés qui servent autant l'ennemi que nous, qui sont étrangers ou qui ont peu le sentiment de la patrie, point celui de la loyauté.

Les Anglais, en Crimée, payaient généreusement de bons Anglais, hommes de trempe vigoureuse, prisant l'argent ce qu'il vaut, la vie ce qu'elle est, faisant la balance du danger et du gain, et exécutant vigoureusement le pacte convenu.

Nous n'avons eu d'espions vraiment utiles que sous la première République, alors que le feu sacré animait les âmes.

Dans les guerres de 1792, nous voyons des généraux républicains charger des officiers hardis et habiles de se glisser jusqu'aux lignes ennemies, dégui-

ses en paysans ou en prêtres émigrés, afin de connaître leurs forces ou leurs positions, et de pénétrer les projets et les plans.

Napoléon Ier se refusa toujours à mettre l'espionnage militaire en honneur. Si nous le trouvons impitoyable à l'égard des espions ennemis, et s'il devenait dangereux d'attirer les plus légers soupçons, il fut également assez peu reconnaissant et même dur envers les espions qui servaient sa cause ; et cela, bien qu'il eût souvent profité de leurs rapports. Ainsi il estimait qu'une somme d'argent suffisait pour payer de tels services ; il eût cru offenser l'honneur militaire en accordant aux espions les récompenses réservées à la bravoure.

Napoléon III ne recourut guère à l'espionnage militaire ; la plupart de ses généraux montrèrent la même répugnance. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir à chaque instant nos armées surprises dans des positions où elles n'attendaient pas l'ennemi, tandis que les Prussiens étaient instruits de nos moindres mouvements.

A Magenta, nous ignorions la présence de l'ennemi ; de même à Solférino : avec de bons espions, nous aurions toujours été renseignés.

Nous devrions, en temps de paix, organiser des corps de batteurs d'estrade, sachant bien une des langues des pays contre lesquels nous pouvons être appelés à lutter ; ces éclaireurs à cheval accompagneraient les reconnaissances aventurées de la cavalerie et rempliraient la double fonction de guides et d'espions.

Commandé par des officiers instruits, expérimentés, ce corps rendrait d'immenses services.

L'idée est d'un grand capitaine, Bugeaud, qui ne méprisait pas les espions.

Malheureusement le préjugé est invétéré chez nous, et il faudra d'énergiques efforts pour le déraciner.

Nous avons eu un triste exemple, pendant le siége de Paris, du mépris fâcheux que l'on a pour les espions dans notre armée.

Un général, par ordre supérieur, recevait les rapports d'un émissaire, patriote dévoué, qui donnait presque chaque jour de précieux renseignements sur les positions prussiennes.

Cet espion s'exposait avec une audace incroyable, et jamais il ne rapporta un renseignement erroné.

Le général n'en déclara pas moins que rien ne lui était plus pénible que d'être obligé de recevoir *ce misérable, qui se faisait payer*.

Cet homme, père de plusieurs enfants, avait fixé lui-même son salaire : double ration et... cinq francs par jour !

La Prusse récompense ses espions, officiers ou civils, par un avancement rapide dans l'armée ou dans les administrations, par de fortes gratifications, et la haute protection du ministre de la guerre les couvre et les soutient partout.

La mémoire de ceux qui ont péri est religieusement honorée ; le nom de l'un d'eux, Hardt, vivra à côté des plus grandes renommées de cette guerre ; la presse allemande et l'histoire ont consacré son martyre.

Officier supérieur, reconnu, pris et arrêté, il fut fusillé à Paris, et il mourut stoïque en murmurant :

POUR LA PATRIE!

Devant cet espion prussien, légitimement condamné et exécuté, mais vaillant et dévoué à son pays, nous faisons ce vœu, que la France soit ainsi servie par quelques-uns de ses enfants.

CHAPITRE XXI

LES FRANCS-TIREURS

Rôle des corps francs. — Leur utilité. — Mauvais vouloir de l'Empire à l'égard des francs-tireurs.— Attitude des campagnes. — Formation des corps Aronssohn et Lafont. — Costume des francs-tireurs parisiens. — Le bataillon Mocquard. — Création de compagnies d'éclaireurs. — Organisation des corps francs en province. — Les Prussiens refusent aux francs-tireurs le caractère de belligérants. — Les volontaires. — Les exploits de Bombonnel et de la société des trente Bourguignons. — Les mobiles de Schlestadt. — Le récit de M. Thouvenot. — Les massacres de Tanvillé. — Les défenseurs des Vosges. — L'attentat de Chaumont. — Conclusion.

L'institution des corps francs, que nous avons plus particulièrement désignés sous le nom de francs-tireurs, est un souvenir de nos guerres de la première République.

Dans les guerres du second Empire, les francs-tireurs, détachés de certains corps d'élite pour agir isolément, avaient souvent rendu des services signalés.

Surprendre les postes détachés, assaillir à l'improviste les reconnaissances et les convois; dérober sa marche pendant le jour; se glisser dans l'ombre la nuit; harceler constamment et fatiguer l'ennemi; l'attaquer à l'heure du sommeil ou du repas; interrompre sa retraite; s'abriter derrière un buisson, un tronc d'arbre, un pan de mur, pour cribler l'ennemi de balles invisibles et frapper juste; faire sauter les ponts, briser les chemins de fer ou les télégraphes, tel est le rôle du franc-tireur.

L'appel aux francs-tireurs allait révéler une force nouvelle, et que nos généraux, enchaînés à la routine, eurent souvent le tort de dédaigner et de comprimer autant qu'ils le purent.

Le franc-tireur agit en avant et sur les ailes de l'armée, qu'il éclaire et protège à des distances souvent considérables. En cas d'attaque, il doit développer la plus grande énergie individuelle, car il n'a pas à espérer de secours et ne peut compter que sur lui-même; toutes les ruses de guerre lui sont familières. Son isolement l'oblige à improviser des ressources là où d'autres ne rencontreraient que le dénûment, et à subsister dans des conditions qui rendraient les ravitaillements impossibles à un corps régulier. Ce mode d'existence stimule et aiguise son intelligence. Il devient léger, agissant, audacieux sans témérité, homme de pensée et d'action.

La discipline des compagnies de francs-tireurs est parfaitement supportée par chacun, par cela seul qu'ils la jugent nécessaire et qu'elle est acceptée d'après une convention qui lie les volontaires les uns aux autres; et cette discipline peut être d'autant plus sévère qu'elle augmente davantage la force de cette troupe.

Les francs-tireurs rompus à de tels exercices sont susceptibles, à l'occasion, de combattre en ligne et de former un corps d'élite. Les garibaldiens et les bataillons Lafont et Mocquart l'ont prouvé.

Pour tout dire, les qualités guerrières qui distinguent le Français se développent surtout et éclatent chez le franc-tireur.

La stratégie propre aux corps de francs-tireurs, le concours qu'ils peuvent apporter aux armées régulières et la combinaison de leur action avec celle de ces armées, tels sont les éléments nouveaux, et encore trop peu étudiés en France, de l'art militaire.

Combien l'Empire ne fut-il pas coupable de se refuser à appuyer, à encourager ou seulement à reconnaître les compagnies de francs-tireurs que l'enthousiasme patriotique faisait jaillir du sol envahi? Ces généreux volontaires, tenus en suspicion par l'administration civile, n'avaient pas seulement à lutter contre le mauvais vouloir d'en haut; les campagnes ignorantes leur refusaient asile et les considéraient moins comme des protecteurs que comme des hôtes dangereux qui attiraient sur leurs villages la colère de l'ennemi...

Rien ne fut tenté pour régler l'approvisionnement et le ravitaillement des corps francs; on ne songea même pas à établir un système régulier de réquisitions. Aussi combien de fois nos francs-tireurs n'eurent-ils pas à s'indigner d'une honteuse spéculation qui renchérissait pour eux seuls le prix de toutes choses, et élevait le prix du pain à cinquante centimes la livre! Heureux si les buffets et les établissements publics ne se fermaient pas sur leur passage!

Si des Français, indignes de ce nom, se montrèrent souvent injustes à leur égard, la nation, reconnaissante de leur dévouement que rien ne put altérer, de leur courage que rien ne sut abattre, se rappellera toujours leurs titres éternels de gloire.

L'âme de la patrie était avec nos francs-tireurs, et le souvenir de Châteaudun resplendira à travers les siècles comme celui de Léonidas aux Thermopyles.

Paris se souvient encore d'avoir vu défiler ces fières légions de volontaires, portant sur leur fanion tricolore les armes de la grande cité. Tous les rangs et tous les âges étaient confondus dans ce corps : ouvriers, fils de famille, étudiants, ingénieurs, artistes, poëtes, étrangers les uns aux autres par leur classe et leur profession, se retrouvaient là, animés du même sentiment patriotique. Quelques-uns n'avaient pas encore atteint leur dix-huitième année, d'autres avaient plus de soixante ans; des Belges, des Polonais, des Américains, des Anglais, étaient mêlés aux enfants de Paris. Presque tous avaient déjà servi et manœuvraient avec précision. Parmi eux on remarquait, non sans émotion, un vieillard à cheveux blancs, parfaitement allègre : c'était un

soldat du premier Empire; il avait vu autrefois les Prussiens et voulait les revoir encore. Un père et ses deux fils s'étaient engagés dans la même compagnie; dans une autre compagnie on voyait quatre frères. Le suisse de Notre-Dame, ancien soldat, avait quitté la hallebarde pour prendre la carabine.

La première compagnie, forte de cent hommes, comptait quatre-vingt-quinze médaillés ou chevaliers de la Légion d'honneur.

Deux bataillons, d'abord de six cents hommes, furent organisés au milieu d'août : le premier, sous les ordres du commandant Aronssohn, ancien officier, fut caserné à l'école Turgot; le second, commandé par le colonel Lafont, avait pris possession de l'Elysée. Leur organisation n'avait pas demandé plus d'une semaine. Le chiffre des engagements fut limité à quinze cents ; il aurait atteint six mille si les officiers n'eussent tenu à faire un choix rigoureux.

Tous s'étaient équipés à leurs frais ; du reste, leur costume était d'une extrême simplicité : une vareuse à boutons noirs, serrée à la ceinture par une écharpe bleue, un képi bleu orné de la cocarde, un pantalon de drap noir et des guêtres de toile grise; et, pour armes, une carabine et deux revolvers. Les officiers portaient un veston marin, avec les galons de leur grade au bras et à la casquette. La caisse des francs-tireurs était alimentée par des souscriptions patriotiques. Chaque homme avait droit à une paie d'un franc par jour.

Les francs-tireurs n'avaient pas eu peu à se plaindre des lenteurs que l'administration avait apportées à la régularité de leurs enrôlements et des formalités désespérantes auxquelles ils avaient été soumis par les bureaux. L'inaction leur pesait, et les factions à l'Élysée ou à l'école Turgot étaient peu de leur goût; pendant quarante-huit heures on les avait fait camper à Longchamps, sans provisions et exposés à une pluie torrentielle. La mauvaise volonté de l'administration impériale à l'égard de ces volontaires était trop visible pour ne pas exciter des murmures.

La population, au contraire, montrait pour eux la plus vive sympathie, et les dons affluaient pour leur équipement et leur entretien.

Un franc-tireur ayant vendu ses vêtements civils à une marchande, celle-ci lui remit le prix de trois francs; mais ayant aussitôt reconnu qu'elle faisait marché avec un franc-tireur, elle tira quarante francs de son comptoir et les remit dans la main du volontaire, en lui disant :

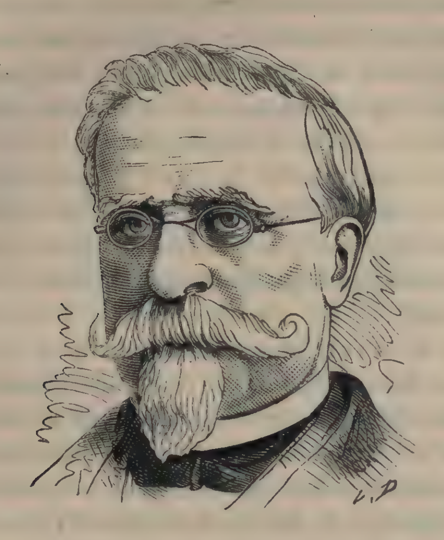
« Excusez-moi; je me suis trompée dans le marché.

« Mais j'y mets une condition, ajouta la brave femme; tapez dur! »

Le jeune homme n'accepta ce don que pour le remettre à la caisse commune.

On donna enfin l'ordre du départ. Le 24 août, le premier bataillon, sous les ordres du commandant Robin, quittait la plaine de Longchamps et se dirigeait vers la gare du Nord. Sur ce parcours, la foule grossissait à chaque pas, acclamant les volontaires ou chantant le refrain alors en vogue de nos gardes mobiles :

Des Prussiens, il n'en restera guère.



Des balcons des boulevards on agitait des mouchoirs et l'on jetait des bouquets.

Soldats et officiers étaient munis chacun de cent cartouches; l'approvisionnement se composait de pain et de saucisson pour deux jours.

Quand le train qui devait les conduire à l'armée de Mac-Mahon s'ébranla, un dernier cri de *Vive la France!* salua les enfants de Paris.

Deux jours après, le deuxième bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel Mocquart, partait à son tour.

Outre les francs-tireurs dont nous venons de parler, on créa, pour la défense de Paris, des compagnies de francs-tireurs sédentaires qui rendirent d'importants services comme éclaireurs.

Chaque département tint à honneur d'envoyer ses compagnies de francs-tireurs sur le théâtre de la guerre le plus rapproché. Ainsi il en vint du fond de l'Auvergne et des Pyrénées, aussi bien que de Lyon, de Marseille, de Nantes et de Bordeaux. Ces hardis éclaireurs opéraient sur l'armée de la Loire, dans celle de Bourbaki, dans l'Eure et dans le Nord; ils formèrent le principal noyau de ces légions garibaldiennes qui stupéfièrent les Prussiens a Dijon, et remportèrent là des succès incontestés.

La hardiesse et la soudaineté de leurs attaques imprimèrent aux uhlans une terreur salutaire. Aussi la première question des uhlans, en entrant dans un village, était de demander avec effarement:

« Y a-t-il ici des francs-tireurs ? »

Plus d'une fois les corps d'armée changèrent leur marche ou la direction de leurs convois pour éviter ces adversaires invisibles, qui visaient d'autant plus juste qu'ils avaient à ménager leurs munitions.

Les francs-tireurs firent leurs débuts près de Châlons, où ils tuèrent quatre uhlans. Leur apparition fit concevoir de telles craintes aux Prussiens, que ceux-ci envoyèrent aussitôt des instructions aux commandants des différents corps, leur enjoignant d'agir envers eux avec la plus grande rigueur, et, s'ils étaient pris les armes à la main, de les fusiller.

Les Prussiens ne dissimulaient pas que la levée en masse donnait aux francs-tireurs le caractère de bélligérants, et qu'à ce titre ils étaient, même en état de guerre, sous la protection du droit des gens ; mais ils ajoutaient que l'intervention des francs-tireurs justifiait les représailles et pouvait conduire à une guerre sans quartier.

Les Prussiens ne se servirent que trop bien de ce prétexte pour donner à la guerre ce caractère féroce dont le souvenir ne s'effacera jamais en France.

Le 31 août, le gouvernement prussien adressait à toutes les grandes puissances une circulaire relative à la situation des corps francs. Cette circulaire, communiquée au gouvernement impérial par l'entremise du ministre des États-Unis, faisait connaître le traitement que la Prusse entendait réserver à nos francs-tireurs.

Il était déclaré que les hommes dont les uniformes pouvaient être distingués à portée de fusil seraient seuls considérés et traités comme militaires. La circulaire ajoutait que la blouse bleue, étant le costume national des Français, ne saurait être un signe distinctif ; que la croix rouge au bras n'est discernée qu'à une faible distance et peut à tout instant être retirée et replacée, de telle sorte qu'il devient impossible aux troupes prussiennes de distinguer les personnes dont elles ont à attendre des actes d'hostilité, et sur lesquelles elles doivent tirer. Elle annonçait en conséquence que tous ceux qui ne pourraient être, en toute occasion et à la distance nécessaire, reconnus comme soldats, et qui tueraient ou blesseraient des Prussiens, seraient traduits devant une cour martiale.

Le ministère de la guerre avait fait réponse que le costume étant défini par les ornements rouges et le képi, les chefs de corps francs traités comme étrangers à l'armée française useraient de représailles envers les hommes de la landwehr et du landsturm.

Ainsi il ne suffisait pas que les francs-tireurs fussent enrôlés militairement, qu'ils fussent armés et soldés par le gouvernement, que leurs officiers fussent acceptés par lui ; les Prussiens les assimilaient aux paysans à qui la fureur de voir leurs maisons pillées et incendiées mettait les armes à la main, et une mort certaine, souvent accampagnée d'atroces tortures, attendait les francs-tireurs faits prisonniers, fussent-ils couverts par un uniforme complet.

Le procureur impérial de Wissembourg, qui avait favorisé les francs-tireurs de cette ville, éprouva l'un des premiers la fureur des Prussiens : arrêté près de Sarreguemines, dans sa résidence, il subit les plus mauvais traitements, et échappa par la fuite à des menaces de mort.

Quelque temps après, M. de Beaurepaire, nom déjà célèbre dans l'histoire de 1792, procureur impérial près le tribunal de Saint-Mamers (Sarthe), qui

venait de quitter Paris à la tête d'un corps franc, était fait prisonnier par les uhlans, à son arrivée à Pont-à-Mousson, et immédiatement fusillé.

L'autorité militaire prussienne procédait alors, en Alsace et en Lorraine, avec une cruauté froidement calculée. Ainsi des affiches répandues dans les rues de Sarreguemines, et rédigées dans un style tout germanique, portaient entre autres prescriptions :

« Les rassemblements sont formellement interdits.

« Défense de s'approcher de la gare sous peine de coups de fusil.

« Tous ceux qui servent d'espions ou qui en cachent sont punis de mort, ainsi que ceux qui montrent un faux chemin, ou qui indiquent le chemin aux Français. »

Un paysan du village de Coincy avait fourni l'occasion d'appliquer ce code. Comme on lui proposait de guider un corps prussien dans la direction des Français, il s'était sauvé pour échapper à cette triste corvée ; mais il avait été arrêté par une balle dans les reins qui l'avait tué sur place.

Des employés du chemin de fer de l'Est, qui avaient refusé de continuer leurs fonctions et de se prêter au transport des troupes prussiennes, avaient été condamnés à être passés sur le champ par les armes.

Dans les fossés de Landau, on fusillait, à la pointe du jour, un paysan septuagénaire, coupable d'avoir porté un coup de hache à un Prussien qui mettait sa maison au pillage. Bientôt le nombre des paysans alsaciens et lorrains qui éprouvèrent le même sort se compta par centaines. Mais ces exécutions ne faisaient que raviver dans leurs cœurs la soif de vengeance. Des bandes armées, parcourant les environs de Nancy, de Saint-Mihiel et de Commercy, délivrèrent pour quelque temps les villages et les fermes de la présence des courriers prussiens qui pillaient les maisons et maltraitaient les habitants sur leur passage.

La cruauté des Prussiens ne s'exerça pas seulement contre les francs-tireurs et les paysans armés pour leur défense ; les gardes nationaux eux-mêmes, enrégimentés régulièrement comme troupes auxiliaires, l'éprouvèrent souvent dans la Bourgogne et dans l'Eure.

Si ces exécutions ne ralentirent pas un seul instant l'élan patriotique des francs-tireurs, elles les obligèrent plus d'une fois à renoncer à des entreprises qui eussent attiré sur les populations voisines d'effroyables représailles. Cependant on peut facilement admettre que, si l'organisation des francs-tireurs avait été généralisée, et surtout si les armes n'avaient pas fait défaut, la guerre des campagnes eût pris un caractère terrible et funeste pour les Prussiens. Il n'y aurait eu alors ni trêve ni repos, ni moyen de ravitaillement pour nos ennemis ; leurs communications auraient été interceptées ; enfin les uhlans principaux pourvoyeurs de leurs armées, auraient été arrêtés dans leurs incursions. L'armée prussienne, montée comme une horloge dont on ne peut supprimer un seul rouage, eût ainsi vu son mécanisme brisé, et eût été condamnée à l'impuissance.

Ce qu'on aura plus de peine à imaginer, c'est que des Français, cédant à la

peur, des maires, des fonctionnaires qui n'avaient pas pour eux l'excuse de l'ignorance, aient souvent accueilli les francs-tireurs non comme des libérateurs, mais comme des ennemis. Ce n'était pas seulement l'asile qui leur était interdit : des paysans leur refusaient souvent des provisions qu'ils tenaient en réserve pour satisfaire la rapacité du Prussien, croyant l'apaiser. Combien de fois même les francs-tireurs n'eurent-ils pas à se plaindre des trahisons par lesquelles des hommes, indignes du nom de Français, payaient la protection de l'ennemi !

Les francs-tireurs ne s'organisèrent pas toujours en compagnies régulières Les entreprises les plus heureuses furent improvisées par des hommes hardis, qui soumettaient leurs plans à ceux qui leur inspiraient confiance, et recrutaient ainsi une petite troupe d'élite, avec laquelle ils exécutaient un coup de main. Le résultat obtenu, les francs-tireurs rentraient dans leurs foyers, prêts à courir à de nouvelles aventures.

Nous n'omettrons jamais le récit de ces expéditions, où brille le mieux le caractère français, et qui révèlent une force que nous avons trop négligée.

Au milieu d'août, les francs-tireurs d'Ars-sur-Moselle débutèrent par un coup hardi. Au nombre de soixante, ils surprirent dans les bois d'Ars deux escadrons de uhlans ; ceux-ci prirent la fuite en laissant sur le terrain quarante cavaliers tués ou blessés ; quinze autres furent faits prisonniers. Les francs-tireurs, de leur côté, eurent deux morts et dix blessés.

A Dijon, Bombonnel, le célèbre chasseur de tigres et de panthères, entre en scène en publiant l'avis suivant :

« SOCIÉTÉ DES TRENTE BOURGUIGNONS.

« Bombonnel a l'honneur de prévenir ses compatriotes que, quittant momentanément la chasse de la panthère, il organise à Dijon une société de trente Bourguignons destinée à aller combattre l'invasion.

« Plusieurs de ses amis ont déjà répondu à son appel.

« Les personnes qui voudraient se joindre encore à lui doivent le faire immédiatement ; il est indispensable d'être bon marcheur, bon tireur et prêt à toute épreuve.

« S'adresser à Dijon, chez Bombonnel, 35, rue de la Préfecture. »

Nous laisserons Bombonnel raconter lui-même les premiers faits d'armes par lesquels se signala la petite troupe dont chaque combattant fut un héros.

« *A monsieur le général Sencier, commandant la subdivision de la Côte-d'Or.*

« Dijon, 8 septembre.

« Mon général,

« Le lundi 29 août dernier, nous partions de Dijon, quinze francs-tireurs, Bourguignons pour la plupart, après avoir été reconnus par vous et le ministre de la guerre comme belligérants.

« Ces quinze francs-tireurs étaient :

« Bombonnel, de Spoix (Aube), capitaine ; Paul Ferlet de Bourbonne, de

Bar-sur-Seine (Aube), conseiller de préfecture, lieutenant; Paul Bayle, de Vaison (Vaucluse), sergent ; Boileau, de Gemeau (Côte-d'Or); Etienne Brulet, de Dijon (Côte-d'Or) ; Delpit, de la Nouvelle-Orléans (Amérique) ; Hector de Saint-Prix, de Saulces (Drôme) ; Léon Forgues, du Havre (Seine-Inférieure) ; Jean-Baptiste Godillot, de Dijon (Côte-d'Or) ; Émilien Guyon, de Bar-sur-Seine (Aube) ; Jean-Baptiste Jeannin, de Dijon (Côte-d'Or) ; Jean Lamas, de Villotte (Côte-d'Or); Jules Loquin, de Semur (Côte-d'Or) ; Albert Moreau, de Lyon (Rhône) ; Marius Petitjean (Rhône).

« Grâce au concours patriotique des populations, qui, à notre passage, s'empressaient de nous offrir généreusement chevaux et voitures pour nous transporter, nous étions le 31 au milieu de la région occupée par l'ennemi et surtout infestée par ses maraudeurs.

« Aussitôt nous nous mettons à l'œuvre. Le 1er septembre, au matin, nous sommes à Joinville (Haute-Marne), où, de concert avec les éclaireurs du Doubs, commandés par le capitaine Schmit, dix Prussiens sont pris, après un échange de quelques coups de feu, dans les rues mêmes de la ville. On les expédie immédiatement sur Langres, et le soir même, nous séparant des éclaireurs du Doubs, nous allons camper à l'est de Joinville, dans la forêt de Noncourt, à un endroit qui commande la route de Toul à Vassy.

« La nuit arrivée, je détache deux de nos trois escouades et je les envoie en reconnaissance sur les routes de Gondrecourt à Ligny et de Gondrecourt à Toul, où de nombreux passages de convois et de troupes isolées m'étaient également signalés ; et je reste avec la troisième escouade pour garder la route de Joinville à Saint-Dizier.

« Nous ignorions alors, hélas ! les malheurs qui venaient d'accabler notre armée.

« Nous étions là, vivant, couchant en plein bois, cachés dans les broussailles, guettant le passage d'une troupe ennemie, lorsque l'on me fait savoir, le 3 septembre, dans l'après-midi, que quatorze Prussiens viennent d'arriver à Joinville, venant de Vassy et se dirigeant sur Toul.

« A quatre, il nous était difficile de les attaquer en plein jour au milieu des rues de Joinville ; nous résolûmes d'aller les surprendre la nuit dans leur casernement. Nous devions user de prudence, car je redoutais un piége ; je savais en effet que les Prussiens, à la nouvelle que le 1er septembre des francs-tireurs leur avaient fait dix prisonniers dans ce même pays de Joinville, avaient envoyé de Saint-Dizier 225 hommes d'infanterie et 25 cavaliers, qui s'étaient mis à notre recherche.

« A minuit nous arrivons à Joinville, accompagnés d'une demi-douzaine de chasseurs du pays voisin. Je fais aussitôt couper les fils télégraphiques de Vassy et de Saint-Dizier, et nous nous rendons à la caserne des Prussiens. Mon lieutenant, avec deux chasseurs, y pénètre aussitôt et s'empare des armes, que je fais charger, séance tenante, sur une des voitures préparées à l'avance ; puis, énergiquement, nous sommons les Prussiens de se rendre à discrétion. Plusieurs d'entre eux tentent de résister ; mais mon lieutenant et moi les

menaçons de notre revolver, et ils finissent par se déclarer prisonniers. Nous les plaçons tous les quatorze sur deux chariots et nous détalons lestement, marchant toute la nuit, l'œil au guet, afin d'être prêts à nous défendre contre les uhlans de Vassy, lancés à notre poursuite.

« Nous arrivons enfin à Boulogne le lendemain 4, à 9 heures du matin.

« Nos deux autres escouades n'étaient pas non plus, de leur côté, restées inactives.

« Le lendemain de leur départ, le vendredi 2, postées au delà de Gondrecourt, sur les routes de Toul à Bar-le-Duc, elles prennent près de Saint-Joir un dragon prussien et son cheval.

« Le samedi 3, elles s'emparent à Treveray d'un autre dragon à cheval.

« Le lendemain 4, elles s'approchent à 12 kilomètres de Toul, près de Void (Meuse), et là, embusquées dans un bois en face d'un poste ennemi, elles arrêtent un convoi, tuent les chevaux et le conducteur, puis trois officiers.

« Le poste prussien, placé à Void, survient alors au nombre de 300 fantassins et cavaliers ; le bois est cerné, et les Prussiens y envoient une fusillade nourrie. Les nôtres ripostent vaillamment, se multiplient, courant d'un taillis à un autre jeter un coup de fusil ; l'ennemi les croit nombreux, n'ose pénétrer dans le fourré. On se battait depuis 2 heures quand la nuit arriva ; les nôtres n'avaient à déplorer que la perte d'un seul homme, mais ils avaient tué seize Prussiens et en avaient mis trente autres hors de combat.

« Le lundi matin, dès l'aube, ils quittent la forêt, guidés par un paysan qui a payé de sa ferme incendiée le secours prêté à nos francs-tireurs.

« Alors nous avons appris les tristes événements de Sedan ; nous nous sommes repliés avec nos prisonniers, et nous sommes revenus à Dijon, où nous organisons un nouveau plan de campagne.

« En résumé, mon général, nous avons, en quelques jours, tué 20 hommes à l'ennemi, dont 3 officiers, fait 26 prisonniers, pris 2 chevaux de selle et 2 voitures attelées. »

A la suite de ces exploits, Bombonnel surprenait un convoi près de Vesoul, faisait prisonniers les chefs qui le commandaient, et saisissait des dépêches de guerre.

Nous reprendrons plus tard le récit des brillantes expéditions de Bombonnel dans l'Est.

A Schlestadt, une petite troupe de gardes mobiles, organisée en francs-tireurs et aidée de paysans, infligea une sévère leçon à un détachement de maraudeurs badois et bavarois.

M. Thouvenot, qui les commandait, nous a écrit le récit de ce fait d'armes :

« Hier, 17 août, ayant été informé que 300 hommes de cavalerie étaient dans le val de Villé, j'ai réuni ce que j'avais de mes hommes : 48 soldats et sous-officiers, et je suis parti de suite.

« Le sérieux de la situation m'a commandé les plus grandes précautions. Parti de Schlestadt à 1 heure de l'après-midi, j'ai divisé ma troupe en trois détachements, qui devaient se rejoindre à heure fixe à Chauvillé, à la jonction des

routes de Villé-Schlestadt, Schewiller et Bare. Ce mouvement s'est opéré avec la plus stricte régularité, et, sur le point qui fait la jonction de ces quatre routes, j'ai fait installer une barricade, pour couper la retraite aux troupes que nous avions réussi à surprendre.

« Je me suis placé en avant de la barricade pour la masquer. Les Prussiens nous ont chargés par pelotons, croyant forcer le passage. Après une première décharge, mes hommes se sont jetés sur les côtés de la route, et cette disposition en tirailleurs nous a sauvés.

« Alors a commencé une fusillade impossible, où mes jeunes moblots ont fait preuve du plus grand courage, et, ce qui prouve leur intelligence, se sont abrités les uns dans les vignes, les autres dans les fossés, en un mot, profitant de toutes les situations qui leur permettaient de tirer sans trop risquer. Quatre charges de l'ennemi ont été aussi infructueuses les unes que les autres et nous ont permis de mettre complétement en déroute les 300 hommes, qui ont dû fuir à travers les montagnes, après avoir mis pied à terre et conduisant les chevaux par la figure.

« C'est alors que j'ai fait déployer tout mon petit monde en tirailleurs.

« Parmi les ennemis, résultat connu jusqu'ici : 18 hommes tués, dont deux officiers, 7 prisonniers et un grand nombre de blessés.

« Chez nous, 2 hommes seulement blessés.

« Nous avons ramené en outre 11 chevaux. »

Après l'action, des paysans armés de bâtons, de fléaux et de faux, à défaut de fusils, commencèrent une chasse aux Prussiens et ramenèrent quelques prisonniers.

Mais la vengeance des Prussiens ne se fit pas attendre : le lendemain, 5.000 Badois, ivres de fureur, envahirent les communes qui avaient assisté les mobiles. A Tanvillé, vingt paysans, pris au hasard, furent fusillés sur-le-champ ; des femmes et des enfants qui se jetèrent au-devant des bourreaux tombèrent sous les balles, vingt-huit autres furent faits prisonniers.

Le maître du château de Castex et le curé avaient guidé, la veille, les mobiles par des chemins de traverse ; les Badois, parfaitement informés de ce fait, se portèrent au château. Le maître, prévenu à temps, avait pris la fuite à travers champs. Le château, précieux monument historique, fut mis à sac. Les bandits badois lacérèrent ou brisèrent à coups de sabre ce qu'ils ne purent emporter. Cette besogne accomplie, ils invitèrent les paysans du bourg à piller ce qui restait. Ajoutons que cet appel ne fut entendu de personne.

M. de Castex, voulant au moins sauver les malheureux paysans faits prisonniers, télégraphia le récit des faits au grand-duc de Bade, qu'il avait connu personnellement à la cours des Tuileries.

Mais celui-ci répondit par un télégramme :

« Constituez-vous prisonnier et venez prouver votre innocence. »

Les corps de francs-tireurs des Vosges, les plus nombreux de tous, furent surtout remarquables par leur énergie et leur persévérance, même après l'occupation de leur pays.

On a répété ce mot :

« Il suffit de frapper le sol des Vosges pour en faire sortir des légions. »

On le vit bien par la rapidité, l'ardeur et l'enthousiasme avec lesquels s'organisa la garde mobile des Vosges. Les francs-tireurs s'étaient constitués en compagnies avant nos désastres et dès la nouvelle de la guerre. On se souvient, du reste, que les volontaires de 1792 qui prirent les premiers le nom de francs-tireurs, partirent des montagnes des Vosges. Plus tard ils formèrent la fameuse demi-brigade vosgienne, qui porta si fièrement son drapeau sur la Meuse et sur le Rhin.

Les petits-fils de ces héros se promettaient de garder fidèlement et d'augmenter encore cet héritage de gloire.

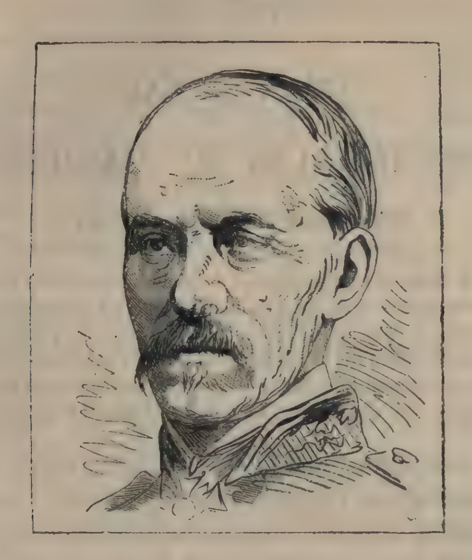
La compagnie des francs-tireurs de Mirecourt fut organisée la première. Dans son impatience d'aller au feu, elle suppliait le maréchal Lebœuf de lui permettre de se rendre immédiatement dans les montagnes longeant la frontière.

On ne retrouvait pas chez ces montagnards cette gaieté parisienne que les revers abattent si difficilement ; ils étaient graves, silencieux, résolus, et prêts à toutes les fatigues et à toutes les privations. Loin d'affaiblir leur courage, nos défaites les animèrent davantage contre le farouche ennemi qu'ils étaient habitués à vaincre. Ainsi, après Wissembourg, les corps francs, grossis d'une partie des mobiles du département, comptaient près de 8.000 combattants qui gardaient les défilés. Il est hors de doute que les Prussiens auraient rencontré une résistance presque invincible, si le passage des Vosges n'eût été tourné après nos revers successifs.

Les francs-tireurs alsaciens, dont le territoire était déjà aux mains de l'ennemi, vinrent apporter un nouveau contingent aux francs-tireurs vosgiens : une forte compagnie s'y rendit de Colmar.

Nous avons encore le regret de signaler ici le mauvais vouloir du gouvernement impérial à l'égard de ces braves volontaires, qui ne demandaient que la permission de se battre. L'administration leur réfusa les armes et les munitions, n'admettant pas l'utilité des corps francs à côté des armées permanentes ; on voulait ainsi les cantraindre à contracter un enrôlement régulier. Découragés par ces difficultés, la plupart des francs-tireurs reprirent tristement le chemin de leurs villages. Du reste ils avaient acquis la cruelle certitude qu'il n'y avait plus rien de sérieux à entreprendre dans les Vosges, par suite de la retraite de nos armées. Néanmoins ils continuèrent encore isolément à inquiéter l'ennemi. Ainsi les correspondances allemandes parlaient avec une certaine crainte des bandes de paysans armés qui sortaient des gorges et des forêts des Vosges pour attaquer les corps détachés et intercepter les convois. L'une de ces bandes, qui se réunit aux environs de Bitche, comptait jusqu'à 1.400 hommes.

Plus tard nous retrouverons encore les francs-tireurs vosgiens enfermés en grand nombre dans Belfort, où il ne contribuèrent pas peu à la défense faite par l'héroïque garnison ; d'autres entrèrent dans l'armée garibaldienne.



La compagnie des francs-tireurs de Chaumont (Haute-Marne) a laissé aussi des souvenirs qui lui valent une mention honorable dans la guerre de 1870.

Le 22 août, l'épouvante régnait dans les villages qui environnent Chaumont. On avait signalé des uhlans, et il n'était bruit que de leur honteux pillage. Dans la soirée, on apprend que six de ces bandits, enveloppés dans leurs larges mantaux, ont fait irruption dans le village de Mandres-lez-Nogent. A l'entrée d'un bois isolé, ils se sont rués sur une malheureuse fille de 20 ans qui travaillait aux champs ; ils l'ont trainée au bord d'un fossé pour assouvir leurs instincts brutaux, et ont ensuite abandonné leur victime, qui dut réunir toute ses forces pour regagner son village. Au récit de cet outrage, les paysans poussent des cris de vengeance ; mais on les a laissés sans armes. Cependant une compagnie de francs-tireurs s'était formée à Chaumont pour la protection des campagnes. Elle s'apprêtait à sortir, quand les Prussiens lui offrirent l'occasion désirée. Un fort détachement entrait en ville pour rançonner les habitants ; les francs-tireurs les laissèrent venir jusqu'à l'hôtel de ville, où ils les enveloppèrent.

Après un long et vif combat, les uhlans lâchèrent pied, laissant sur la place plusieurs tués ou blessés. Les francs-tireurs avaient perdu un des leurs.

Nous retrouverons les francs-tireurs dans les diverses phases de la guerre, et nous aurons souvent à citer d'eux des exploits si hardis, qu'ils prouvent que la France n'a pas dégénéré, et qu'il n'a manqué qu'une direction intelligente pour assurer le succès de si admirables efforts.

CHAPITRE XXII

GARDES NATIONALES ET GARDES MOBILES

ENROLEMENTS VOLONTAIRES

Répugnance de l'Empire à armer les populations. — Réclamations de la gauche du Corps législatif. — Réponse du gouvernement. — Organisation incomplète d'une garde nationale. — Mauvaise organisation de la garde mobile. — Défiances du gouvernement impérial vis-à-vis de ces jeunes gens. — Les gardes mobiles de la Seine au camp de Châlons.— Souffrances et privations de toutes sortes qui les y attendent. — Ils sont rappelés au camp de Saint-Maur. — Pas d'armes! — L'exercice au bâton. — Désaffection de l'armée. — Le Viala de 1870.

L'Empire hésita longtemps, même après la déclaration de guerre, à décréter ou seulement à permettre l'organisation de la garde nationale. Partout les citoyens consentaient à s'armer eux-mêmes, et demandaient tout au plus qu'on leur abandonnât les anciens fusils et les armes de rebut laissées dans les arsenaux. Mais l'Empire croyait suffire à tout avec une armée permanente qu'il avait tout fait pour s'attacher, tandis que la garde nationale lui faisait craindre des embarras intérieurs. En effet, la garde nationale aurait raisonné et discuté les actes du gouvernement; et le souvenir des libertés trahies était assez vivace pour que l'Empire redoutât le concours des citoyens armés. Il importait à celui-ci que la guerre conservât son caractère dynastique et que les Français, liés à la bonne ou à la mauvaise fortune de Napoléon III, consentissent à mourir au cri de : *Vive l'Empereur!* Ainsi l'Empire, qui croulait déjà de toutes parts, aima mieux risquer la partie avec une armée trop peu nombreuse que de lui adjoindre un élément vraiment national, quoique choisi avec soin parmi les bourgeois. Là encore l'intérêt dynastique primait tout.

Les gouvernements despotiques périssent toujours par l'abus même du despotisme, par les folles terreurs et les défiances qui sont les conséquences mêmes de cet abus. Ainsi Napoléon III n'arma les gardes nationales que quand il s'y vit contraint, et il ne le fit qu'à demi, avec une répugnance visible. Napoléon Ier s'était perdu de la même manière : le 31 mars 1814, plus de cent mille Parisiens demandaient des armes pour appuyer le maréchal Mortier; on ne trouva pour les armer que quatre mille fusils sans baïonnettes. De tous côtés on faisait ce rapprochement, en y ajoutant des prédictions sinistres.

La gauche du Corps législatif s'en émut et porta à la tribune la question de l'armement de la garde nationale, mais elle échoua devant la mauvaise volonté du gouvernement.

« Quoi! disait un orateur de la gauche, le danger de l'invasion est imminent, et le gouvernement refuserait au peuple, qu'il a imprudemment jeté dans cette guerre, les moyens de défendre ses foyers! Imiterez-vous les autorités éperdues du premier Empire, qui, en face de l'ennemi enveloppant la ca-

pitale, n'osèrent lui donner du pain et des armes, et ne lui permirent de s'armer que de bâtons et de piques? »

M. Segris, ministre des finances, admettait bien que la garde nationale pût être instituée; mais il repoussait l'urgence, par la crainte que l'ennemi ne vît dans cette mesure une sorte d'aveu de la faiblesse numérique de nos armées.

M. Jérôme David insinuait que la proposition était inspirée par des « préoccupations exagérées qui n'avaient par leur raison d'être. » Il ajoutait : « N'est-il pas dangereux de *bouleverser nos institutions militaires* en présence de l'ennemi? »

M. Emile Ollivier ne trouva que cette réponse :

« La garde nationale peut toujours être convoquée sur un ordre du gouvernement. »

Peut-être lui en aurait-il trop coûté d'avouer que les fusils manquant à la garde mobile même, il n'y en aurait pas eu pour la garde nationale.

La proposition de la gauche fut appuyée par 39 voix seulement sur 250 votants. C'est dans cet esprit que nos gouvernants engageaient une lutte dans laquelle la France, de l'aveu même de l'empereur, avait besoin du concours de tous ses enfants.

Le 7 août, à la suite de nos premiers revers, le gouvernement prit lui-même l'initiative de la mesure qu'il ne pouvait plus retarder; mais il le fit maladroitement et avec des réserves qui mécontentèrent davantage l'opinion publique.

Il existait déjà une garde nationale à Paris et dans quelques grandes villes. Le décret du 7 août ajouta à ce noyau tous les citoyens valides de trente à quarante ans qui n'en faisaient pas encore partie. La garde nationale de Paris était affectée, par le décret, à la défense de la capitale et à la mise en état des fortifications. Les chefs continuaient à être nommés à la faveur. Comme on le voit, l'Empire persistait à n'armer que des corps qui fussent assimilés à la troupe de ligne. Il se réservait dans la pratique d'évincer l'élément populaire. Quant à l'armement général de tous les hommes valides inscrits sur les listes électorales, sans autre limitation d'âge que celle marquée par la vieillesse, c'eût été à ses yeux l'armement du suffrage universel et l'inauguration d'un régime révolutionnaire.

Le décret du 7 août ne fut que partiellement et imparfaitement exécuté à Paris. Dans les départements, il resta à peu près lettre morte, et, pendant la durée de la guerre, il n'y eut pas, à vrai dire, de garde nationale. En effet, une force armée s'improvise difficilement en un jour sous le feu de l'ennemi.

La garde nationale de Paris fut armée la première, mais très-lentement; on lui distribua les fusils à piston restés en dépôt. Au bout de quelques jours, les nouveaux bataillons se réunissaient déjà pour apprendre la manœuvre, et les exercices à feu étaient exécutés au polygone de Vincennes.

Dans les départements, on arma d'abord les gardes nationales de Metz, de Nancy, de Reims; puis des distributions d'armes furent faites dans les autres parties de l'Est particulièrement menacées.

Le Centre et le Midi ne furent armés que très-tardivement. A la fin d'août, la garde nationale de Lyon n'avait pas encore été convoquée, bien que les gardes nationaux se fusssent fait inscrire depuis une semaine.

Si le gouvernement impérial fut coupable de négliger l'organisation de la garde nationale, il le fût bien plus d'oublier la garde mobile, qui eût augmenté nos forces dans des proportions considérables.

Cette institution avait été acceuillie par la nation et surtout par la jeunesse comme une innovation heureuse. Désormais tous nos enfants, sans distinction de rang ni de fortune, devaient être soldats, et tous se sentaient fiers d'avoir leur part de dangers et de gloire dans les luttes où le pays pouvait être engagé. On avait fait espérer d'ailleurs que l'augmentation du contingent militaire par l'adjonction de la garde mobile entraînerait une diminution de l'armée permanente ; et cette considération n'ajoutait pas peu à la popularité du nouveau système.

Mais le gouvernement impérial redoutait l'esprit démocratique de cette nouvelle troupe, trop mêlée au peuple pour se soumettre à l'obéissance passive, et capable de faire triompher le principe salutaire de l'obéissance légale. Aussi le contingent de la garde mobile ne figurait que sur le papier ; et alors que l'Empire méditait la guerre, les mobiles n'étaient ni armés ni équipés ; ils ne le furent qu'au dernier moment, lorsqu'on les appela à la défense de la capitale.

Les exercices auxquels la garde mobile avait été soumise avant la guerre n'avaient été qu'un essai dérisoire. Les mobiles de la Seine, convoqués au Champ-de-Mars, et réunis pendant quelques heures, avaient reçu, pour les exercices, des chassepots dont les ressorts avaient été soigneusement démontés. On avait ensuite pris la précaution de leur retirer ces armes inoffensives. Tant de méfiance avait déjà animé les esprits, et les mobiles étaient restés convaincus que l'Empire les tenait en suspicion et qu'il était décidé à se passer de leur dévouement. Ce qui ajoutait au mécontentement, c'est que les officiers de la garde mobile, la plupart inexpérimentés, tenaient leur grade de la faveur impériale et non de l'élection.

Au commencement d'août, les gardes mobiles de la Seine furent dirigés sur le camp de Châlons ; ils étaient sans armes et s'attendaient à en recevoir à leur arrivée au camp. Leur départ fut presque silencieux : peu de chants, pas le moindre cri. L'heure était solennelle ; et ces jeunes gens, pour qui la France était tout et l'Empire rien, sentaient qu'ils auraient bientôt de grands devoirs à accomplir. Les visages étaient graves, sinon soucieux. Du reste nous n'avions pas encore subi de désastres, et l'empire en était à savourer sa victoire de Sarrebruck.

Les mobiles parisiens trouvèrent au camp de Châlons un aménagement qui laissait beaucoup à désirer. Ils n'allaient pas jusqu'à exiger le confort auquel ils venaient de renoncer pour se rompre aux fatigues d'une campagne ; mais la malpropreté qu'ils trouvèrent sous les tentes, les matelas tirés des hôpitaux et déjà rongés par la vermine, provoquèrent des murmures.

A tort où à raison, les mobiles voulurent voir là une intention outrageante et ne cessèrent de réclamer au moins de la paille fraîche. De plus les vivres, de qualité médiocre, arrivaient assez irrégulièrement. L'insalubrité de ce campement excitait la verve des Parisiens, toujours disposés à plaisanter sur leurs petites misères; ils avaient donné aux rues de leur camp des noms qui exprimaient énergiquement l'objet de leurs préoccupations :

Quartier de la Mort ;
Avenue de la Dyssenterie ;
Rue de la Faim.

La gaieté parisienne ne perdant jamais ses droits, les tentes furent bientôt ornées de dessins et d'inscriptions charivaresques. On distinguait surtout *la tente des Architectes*, ainsi nommée parce quelle abritait plusieurs élèves de l'École des Beaux-Arts. On lisait sur l'entrée d'une autre tente :

Ci-gît la 3e *compagnie du* 3e *bataillon.*

Ce qui achevait d'animer les esprits, c'est que les mobiles ne reçurent ni fusils ni sabres en arrivant au camp ; ils montaient la garde autour de leurs tentes avec des bâtons.

Les plaintes se produisirent avec une extrême vivacité, lors d'une revue passée par le maréchal Canrobert.

Devant l'attitude hostile des bataillons, le maréchal eut beaucoup de peine à se faire entendre ; il put enfin dominer le tumulte et s'écria :

« Je suis le maréchal Canrobert. »

La protestation des mobiles, qui n'avait rien de prémédité, n'était heureusement pas une sédition. Aussi les jeunes gens entourèrent-ils bientôt le maréchal et purent-ils lui exposer leurs réclamations.

Mais, par la faute de l'administration, une atteinte grave avait été provoquée contre la discipline, et l'effet en fut déplorable.

Quand nos armées commencèrent à être dispersées dans l'Est, on rappela la garde mobile parisienne du camp de Châlons, où elle était hors d'état de soutenir le choc de l'ennemi. Les dix-huit bataillons qui la composaient furent dirigés sur le camp de Saint-Maur, près de Paris ; et ces jeunes gens supportèrent, sous un soleil brûlant, une étape de 36 kilomètres avec beaucoup d'entrain,

Avant de quitter le camp de Châlons, les mobiles avaient mis le feu à la paille de leurs tentes. Ce fait, interprété avec malveillance par quelques journaux, avaient fait croire à l'incendie du camp.

Au camp de Saint-Maur, la gaieté habituelle des mobiles avait fait place à une certaine effervescence, qui fit enfin explosion après la défaite de Sedan.

Nous retrouverons plus tard les mobiles parisiens dans les murs de Paris, où ils contribuèrent, non sans gloire, à la défense de la grande cité.

Dans les départements, l'armement et l'organisation de la garde mobile se

firent encore avec plus d'incurie. Au camp de Sathonay, près de Lyon, où était réunie la garde mobile du Rhône, on crut que les lenteurs de l'administration militaire étaient calculées. Là aussi le manque de vivres et d'armes et les retards dans les envois accusèrent l'impéritie de l'intendance.

On aura peine à croire que l'armement de la garde mobile ait été non moins négligé dans les départements menacés de l'invasion. Nous ne citerons qu'un seul témoignage.

Une correspondance venait de signaler la marche de cent quarante mille Prussiens qui paraissaient se diriger sur Besançon. Les trompettes sonnent; le tambour bat; toute la population est bientôt réunie sur la place Saint-Pierre; les mobiles se joignent à la foule. Là un orateur lit les dépêches, harangue le peuple, et termine par le cri de: *Vive l'empereur!*

Vive la France! et des armes! lui répond la foule. Le maire survient, un drapeau à la main.

« — La patrie est en danger, dit-il; levons-nous tous.

— Eh bien! donnez-nous des armes, répondent les officiers de la garde mobile.

— Des armes, reprend le maire, je n'en ai pas; j'attends demain *quatre-vingt dix fusils.* »

Cette pénurie d'armes vut avouée par le gouvernement lui-même, dans un document officiel. Ainsi la loi du 10 août sur la garde mobile appelait sous les drapeaux tous les anciens militaires non mariés ou veufs sans enfants, ayant vingt-cinq ans accomplis et moins de trente-cinq ans; un décret rendu deux jours après mobilisait la garde mobile et ordonnait sa concentration aux chefs-lieux de département ou d'arrondissement. Il fallait équiper et armer la nouvelle troupe. Voici comment le ministère de l'intérieur y pourvut dans une circulaire adressée aux préfets:

« Les mobiles seront exercés avec les fusils que les pompiers prêteront volontiers. Cent fusils peuvent exercer cent hommes de 5 à 7 heures du matin; cent autres de 7 à 9, et ainsi de suite, de deux en deux heures. Procurez-vous les effets d'habillement. Un envoi de Paris entraînerait des lenteurs et serait peut-être impossible. »

Ainsi pas d'armes.

Pour être déguisé, l'aveu n'en était pas moins désolant.

De tels faits n'étaient-ils pas la condamnation du régime impérial et n'expliquaient-ils pas les rapides progrès de l'esprit républicain? La désaffection était générale dans l'armée aussi bien que dans le reste de la nation. Nos soldats en avaient déjà fourni la preuve, au moment du plébiscite; l'armée française qui occupait Rome en donna un nouveau témoignage, en quittant cette ville pour s'embarquer à Civita-Vecchia. Les chasseurs, si longtemps forcés de protéger le trône pontifical de leurs baïonnettes, avaient salué la population de cris:

A bas le gouvernement des prêtres! Vive l'Italie!

Néanmoins ligne et mobile devaient faire leur devoir, et, au jour du grand

péril, on vit dans la population des villes l'esprit militaire, endormi au début, faire explosion.

Nous avons déjà signalé la répugnance de la nation à s'engager témérairement dans une guerre contre la Prusse. Cette répugnance est fort bien démontrée par le chiffre peu élevé des enrôlements volontaires dans les journées qui suivirent le vote de la loi autorisant les engagements pendant la durée de la guerre. Les premiers résultats furent plus que médiocres : le bureau de recrutement de la rue du Cherche-Midi, à Paris, avait à peine reçu quelques centaines d'enrôlements : le chiffre des engagements dans les départements était à peu près nul. Mais, après avoir boudé l'Empire, le peuple songea bientôt que son salut était en cause, et une fois lancé dans les aventures de la guerre, il s'y jeta avec cette fougue qui l'eût fait triompher, si le courage eût pu suffire. Ainsi, au commencement d'août, plus de cent mille engagements avaient été signés ; mais l'appel de toute la jeunesse valide rendit bientôt inutile le recrutement volontaire.

On vit se produire, pendant cette période, de nombreux traits qui témoignent combien l'ardeur patriotique était encore vivace dans notre France. Un vieillard qui avait combattu au temps de la première invasion se présenta au bureau de sa mairie avec ses quatre fils, et exigea l'inscription de son nom comme volontaire, à la suite des noms de ses quatre enfants. Les compagnies de francs-tireurs surtout comptèrent dans leurs rangs un nombre remarquable de citoyens, la plupart anciens militaires, qui avaient dépassé la soixantième année.

A Brest, le général Bruno, âgé de 68 ans, s'engageait dans la garde mobile, et y acceptait le simple grade de capitaine. La présence de ce glorieux vétéran avait enthousiasmé les jeunes soldats qui marchaient sous ses ordres.

Nous enregistrons, à côté de l'acte de dévouement patriotique du général Bruno, celui d'un modeste soldat, qui écrivait le 12 août à l'impératrice :

« Madame,

« Potdevin (François), soldat au 2e régiment du train des équipages militaires, 11e compagnie, a l'honneur de vous exposer :

« Qu'étant du département de la Moselle, ayant trois frères sous les drapeaux comme engagés volontaires, et laissant sa famille composée d'une mère et de deux sœurs dans un village situé sur la frontière de Prusse ;

« Le suppliant étant un ancien enfant de troupe et comptant onze années de services effectifs ;

« C'est pour ces motifs que je vous prie d'avoir l'extrême bonté de vouloir bien me faire incorporer à l'un des escadrons du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, actuellement à l'armée du Rhin ; car dans ce moment je suis forcé de rester dans l'inaction pendant que mes compatriotes se font tuer. »

L'histoire de 1792 a glorifié le nom du jeune Viala, à qui la Convention nationale décerna la plus belle récompense civique ; la France de 1870 mettra à côté de ce nom celui d'Émile Soudage.

Cet enfant, âgé de seize ans, voit passer dans les rues de Reims un régiment qui se rend à l'armée du Rhin ; il le suit et se fait remarquer de tous par sa bonne humeur. Un officier lui fait cadeau d'une mauvaise tunique. L'enfant de troupe devient soldat et prend sa place dans les rangs. Mais il n'a pas d'arme. A l'affaire du 14 août, un soldat tombe à ses côtés ; il ramasse son fusil et brûle huit paquets de cartouches. Après cinq heures de combat, et avant la retraite, il tombe frappé d'une balle qui heureusement n'a pas été mortelle.

Combien d'autres dévouements obscurs, et qui méritaient une mention dans l'histoire, resteront ignorés de la postérité !

Non, devant ces actes, il n'est pas possible de dire que la France a dégénéré.

Paralysée par son gouvernement, elle fut vaincue ; mais dix ans de liberté lui rendraient le prestige que vingt ans d'Empire lui ont fait perdre.

Maintenant que nous avons examiné diverses questions importantes à traiter, après le récit des premières batailles, nous allons raconter les événements qui suivirent la retraite de notre armée, nous réservant de revenir sur des sujets qui sont loin d'être épuisés.

CHAPITRE XXIII

RETRAITE SUR METZ

La situation. — Comment la retraite aurait dû s'opérer. — Mac-Mahon et de Failly se rejettent au delà de Nancy, vers le sud ; abandon de Nancy. — Le récit de Borbstaëdt. — Retraite du 7e corps (Douay) de Belfort à Châlons.—La division d'infanterie de marine et les autres renforts ne peuvent arriver à temps.— Rôle de la cavalerie dans les guerres futures. — La retraite de l'armée de Bazaine et spécialement du 2e corps sur Metz. — Insuffisance des approvisionnements de la place de Metz. — La concentration est faite autour de cette ville. — Résumé.

La situation. Comment la retraite aurait dû s'opérer. — Les deux batailles de Forbach et de Reichshoffen, que nous avons décrites, terminent la première phase de l'invasion.

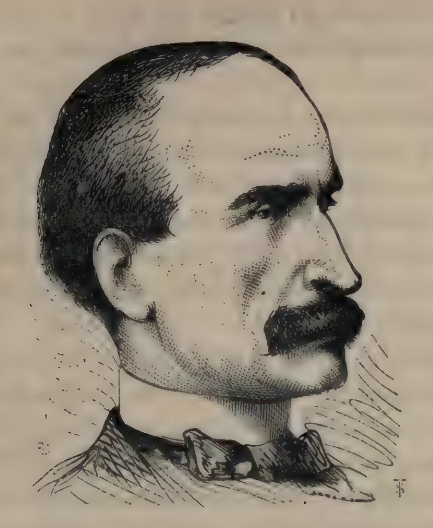
Immédiatement après le récit de ces combats du début, nous avons traité certaines questions importantes qui devaient trouver place dans cette œuvre, dont nous allons aborder maintenant la seconde partie : le siége de Metz, qui se lie immédiatement à la première phase.

Mais nous consacrerons à la retraite de nos troupes sous Metz un chapitre de transition qui lie l'une des périodes à l'autre.

Cette retraite était devenue absolument nécessaire ; mais était-il indispensable de se replier jusqu'à Metz ?

Non, à coup sûr.

La fameuse position de Calenbronn, dont nous avons déjà énuméré les



avantages, se trouvait à portée de l'armée; elle couvrait Metz à une marche en avant; elle était extrêmement forte, difficile à tourner.

Le corps de Mac-Mahon était sans doute hors de route; il ne pouvait se rallier directement au gros de l'armée; mais la garde et le 6e corps (Canrobert) auraient renforcé les 2e, 3e et 4e corps en peu de temps; le 5e corps, si maladroitement dirigé par de Failly, aurait pu être arrêté dans l'étrange fuite (sans combat) que fit son chef devant l'ennemi; l'infanterie de marine et des bataillons de marins seraient venus renforcer notre armée; les deux divisions du corps Douay (l'une de Belfort, l'autre de Lyon) pouvaient être rappelées; le premier corps reconstitué eût été renvoyé bientôt.

Enfin les 20.000 mobiles de Paris, armés et versés dans les régiments, auraient renforcé les effectifs, sans être un danger, perdus qu'ils eussent été dans cette masse; grâce à l'aptitude merveilleuse des Parisiens et à leur facile compréhension, encadrés dans les compagnies, ces jeunes gens eussent fait de très-bons soldats en peu de jours.

Sans doute toutes ces troupes de renfort n'auraient peut-être pu rejoindre sur la position de Calenbronn; mais elles seraient arrivées à Metz.

Cette concentration sur Calenbronn aurait eu pour conséquence d'inquiéter l'ennemi, de le forcer à la circonspection, de l'obliger à combattre même, ce qui se traduisait en définitive par des retards pour lui.

Et gagner du temps, permettre aux renforts de se constituer et d'arriver, tel doit être le but des armées battues et en retraite!

Nul doute que les Prussiens ne fussent parvenus à nous débusquer de Calenbronn; mais c'eût été avec de grandes pertes, après une bataille précédée et suivie de rudes combats.

En ne poussant la résistance qu'autant que nous ne compromettions rien et que la lutte nous était avantageuse, nous ne risquions guère et nous dégagions un peu la situation.

On aurait poussé activement le travail des forts de Metz et l'on aurait approvisionné la ville, pendant que nous aurions tenu l'ennemi en échec.

L'armée, cédant Calenbronn après bataille, se repliait sous Metz, où elle trouvait de nouveaux renforts, de nouveaux points d'appui ; elle eût alors été assez forte pour s'étendre de Metz à Toul et défendre la Moselle, et l'armée de Mac-Mahon, soudée à celle de Bazaine, n'eût pas été coupée ; nous serions restés forts et compactes.

Si la ligne de la Moselle avait été forcée ou tournée, nous avions une retraite assurée sur Verdun, sur les défilés de l'Argonne, sur Châlons et sur Paris.

Et la France s'armait.

Et les renforts arrivaient toujours, trouvant un noyau de troupes solides, faites au métier, dont les recrues eussent bientôt pris l'esprit de corps.

Ce plan, on le formula devant l'empereur ; il faillit être adopté ; mais la première partie (retraite sur Calenbronn) fut irréalisable.

Bazaine, qui avait trahi pendant la bataille, trahit encore pendant la retraite.

Il ne se replia point sur Calenbronn, ce qui ne permit pas à Frossard de le faire.

Quant à la seconde partie du plan, concentrer toutes nos forces de Toul à Metz, nous allons voir comment ni le 1er corps (Mac-Mahon), ni le 5e (de Failly), ni le 7e (Douay), ni l'infanterie de marine, ne purent atteindre Metz à temps pour faire jonction avec l'armée que Bazaine y devait réunir.

Laissons donc de côté la description de la marche de l'armée de Bazaine sur Metz, après Forbach, et, nous réservant d'y revenir, nous allons voir comment Mac-Mahon d'abord, de Failly derrière lui, ne s'arrêtèrent pas à Nancy et à Toul ; comment Douay fut *oublié* à Belfort et rappelé trop tard ; comment enfin la communication entre Châlons et Metz fut coupée par suite de tant de fautes.

Et nous supplions les lecteurs d'élite qui nous ont suivis jusqu'ici, qui ont eu ce courage de lire les études stratégiques ardues que nous avons abordées, qui ont fait à cette publication un succès si tenace et toujours grandissant, nous les supplions d'apporter une attention soutenue aux épisodes qui vont suivre.

Il y avait une voie de salut : concentrer les corps de Mac-Mahon, de Failly, Douay, et les renforts de Toul à Metz. On va voir comment tergiversa le quartier général, comment les chefs de corps, sans ordres précis, en face de contre-ordres fréquents, livrés à toutes les hésitations, commirent fautes sur fautes.

Et qui fut coupable ?

La direction d'abord, et surtout l'empereur, chef impuissant et responsable! l'empereur, qui ne savait ni agir, ni vouloir, ni oser!

Et, autour de lui, ce déplorable entourage, ruche de frelons bourdonnants qui troublaient tout, qui faisaient perdre la tête aux plus solides et qui effaraient l'armée de leur propre effarement!

Mac-Mahon et de Failly se replient au delà de Nancy vers le sud ; abandon de Nancy. — Un Allemand, Borsbtaëdt, dont nous avons contesté souvent les assertions, quant aux effectifs, a raconté avec une grande précision la retraite de de Failly et de Mac-Mahon ; nous condensons son récit, précieux à plus d'un titre.

Il montre que les Allemands redoutaient précisément la concentration des deux corps à Toul, et, de plus, il rend au 1er corps un précieux témoignage.

« Mac-Mahon, dit-il, avait considéré la route nord des Vosges comme trop menacée par le mouvement en avant des IIe et Ire armées allemandes; il l'avait donc laissée de côté et avait pris sa ligne de retraite par la grande route du sud, qui passe à Saverne.

« Le 8 août, dans la matinée, il atteignait Sarrebourg avec le 1er corps et la division Conseil-Dumesnil; mais là encore il ne donnait à ses troupes que quelques instants de repos : dès le 9 il continuait sa marche sur Blamont (23 kil.); et le 10 sur Lunéville (25 kil.). *De là il aurait pu, en une marche, gagner Nancy, se mettre en communication avec l'armée du Rhin, s'arrêter pour couvrir son flanc droit et assurer l'important passage de la Moselle, ou bien utiliser la ligne ferrée Nancy-Frouard-Paris, pour poursuivre sa retraite ultérieure sur Châlons. Mais ce mouvement lui paraissait trop dangereux en raison de l'état de ses troupes et de la proximité éventuelle de l'ennemi, et il se décidait à appuyer davantage au sud-ouest, abandonnant ainsi toute idée de jonction avec l'armée du Rhin.* Après trois jours de marche en passant par Bayon, il atteignait, le 14 août, Neufchâteau et l'embranchement ferré Chaumont-Châlons. Une partie de ses troupes était aussitôt dirigée par cette voie sur Châlons, où elle arrivait le 15; l'autre partie, et principalement la cavalerie, continuait son mouvement par terre, et ne rejoignait la ligne ferrée qu'à Saint-Dizier ou à Joinville. Peu après le milieu d'août, les troupes du 1er corps et la division Conseil-Dumesnil se trouvaient réunies au camp de Châlons, mais réduites à moitié, c'est-à-dire à 20.000 ou 22.000 hommes, et ayant besoin de beaucoup plus de temps qu'on ne pouvait leur en accorder pour se refaire de leurs revers et de leurs pénibles marches. Pendant huit jours, en effet, ce corps avait marché sans interruption, depuis le champ de bataille de Wœrth jusqu'à Neufchâteau, à raison de 23 à 24 kilomètres par jour; il avait fait deux marches de nuit consécutives, après une journée de combat excessivement fatigante, et *l'on doit assurément de grands éloges à ces braves troupes pour la constance dont elles ont fait preuve dans cette circonstance.* »

Pour nous, ce fut un grand malheur que cette décision du maréchal de ne pas s'arrêter à Toul : l'ennemi n'était pas aussi rapproché qu'on le supposait; ces étapes démesurées brisaient le soldat plus que de nouveaux combats; le

moral des troupes était tel, que l'ennemi lui-même l'admira. Il est donc désolant que le quartier général n'ait pas envoyé au maréchal ordre de s'arrêter, de se replier sur Toul ou sur Metz, de se rallier à l'armée de Bazaine.

Pour de Failly, il exécutait follement, à tire-d'ailes, une fuite désordonnée.

Malgré un ordre de marcher sur Nancy, suivi, il est vrai, d'un contre-ordre lui rendant la liberté d'action, il s'acharna à mettre une grande distance entre lui et l'ennemi, préférant suivre les traces du 1er corps que tenir à Nancy, remonter vers Metz ou s'établir à Toul.

Ce général allait follement, tête basse, sans autre plan que talonner avec son corps à peu près intact les débris du 1er corps.

Ici encore nous laissons parler Borbstaëdt.

« Le 5e *corps* (*de Failly*) avait suivi le 1er corps. Arrivé le 7 août à la Petite-Pierre, le général de Failly y reçoit de l'empereur l'ordre de se replier de Bitche sur le camp de Châlons ; en conséquence, le 8, il se dirigeait sur Sarrebourg, où il faisait sa jonction avec le 1er corps et où il retrouvait la division de Lespart. Dans la marche ultérieure des 1er et 5e corps sur Lunéville, la question des subsistances obligeait le 5e corps à marcher en deux colonnes, au nord et au sud de la route principale que suivait le 1er corps. La division Goze, une brigade de la division L'Abadie, la réserve d'artillerie et les ambulances, prirent par Réchicourt ; la division de Lespart et la cavalerie, par Cirey et Baccarat.

« Le 9, le général de Failly recevait à Réchicourt l'ordre de l'empereur de marcher sur Nancy ; mais le mauvais état des chemins directs sur Nancy et la séparation de son corps en deux colonnes l'amenaient à continuer d'abord sa marche sur Lunéville, avec la colonne de droite ; cette colonne, gênée par le mouvement du 1er corps, n'atteignait Lunéville que le 10, à 4 heures après midi. Le général de Failly expédie aussitôt des ordres pour continuer le mouvement sur Nancy, et prescrit à la colonne de gauche d'obliquer au nord, le 11, sur Blainville, afin de pouvoir gagner Nancy le 12. Le maréchal de Mac-Mahon, informé par le général de Failly de la destination donnée au 5e corps, l'avertit alors que l'ennemi s'avançait avec une grande rapidité sur Nancy et Lunéville, et que ses avant-gardes se trouvaient déjà à Château-Salins, Dieuze et Marsal. Il ajoutait qu'en conséquence il avait donné l'ordre au commandant de Nancy de faire sauter le pont de la Meuse, et que déjà sa cavalerie avait repris son mouvement de retraite dans la direction du sud-ouest.

« Malgré cela, le général de Failly voulait à tout prix se conformer aux instructions formelles qui lui commandaient de se diriger sur Nancy, quand, dans la soirée du 10, il reçoit du maréchal Lebœuf un nouvel ordre qui confirmait, il est vrai, le précédent, mais qui ajoutait que si le général croyait avoir à craindre d'être devancé par l'ennemi ou d'être engagé dans une affaire sérieuse contre des forces supérieures, il était autorisé à prendre sa direction vers le sud-ouest (à peu près sur Langres). Le général de Failly se crut d'autant plus en droit de faire usage de la faculté qui lui était laissée, que son

corps était séparé en deux par la distance d'une marche, et qu'avec les trois brigades qu'il avait sous la main à Lunéville il ne pouvait songer à exécuter une marche de flanc sur la rive gauche de la Moselle, et cela sous les yeux de l'ennemi. Il estimait aussi que le contact du 1er corps, pendant la retraite qui venait de se faire, avait sensiblement affaibli l'énergie morale de ses troupes, et qu'il aurait été peu sage d'entamer une lutte hasardeuse dans ces conditions défavorables. Le général s'arrêtait donc au parti de ne pas marcher sur Nancy, et de suivre la retraite du maréchal de Mac-Mahon vers le sud-ouest, d'autant plus que l'état où se trouvait le 1er corps ne lui permettait que difficilement de combattre avant d'avoir été réorganisé, et qu'il semblait donc nécessaire que le 5e corps continuât comme précédemment à couvrir à distance sa retraite. Le 11 août, le 5e corps est donc dirigé sur Charmes. De là le général de Failly espérait pouvoir gagner encore en temps opportun Toul par Vezelize, si cela était nécessaire, et continuer ensuite sur Nancy, ainsi qu'il le mandait au maréchal Lebœuf.

« Le 12 août, à neuf heures du matin, le général de Failly reçoit de l'empereur l'ordre de marcher le plus rapidement possible sur Toul, où de nouvelles instructions lui seraient données suivant les circonstances, soit pour se porter sur Metz, soit pour venir à Châlons. On en était encore à prendre les mesures nécessaires et à solliciter l'agrément du maréchal de Mac-Mahon, dont ce mouvement devait couper les lignes de marche, quand déjà, à 3 heures et demie de l'après-midi, arrivait un contre-ordre du quartier général. L'empereur contremandait le mouvement sur Toul, et décidait que le 5e corps se dirigerait sur Paris par la route que le général de Failly jugerait la meilleure.

« En conséquence, le général prend le parti de faire marcher son corps non pas sur Neufchâteau, où le 1er corps continuait sa retraite, mais plus au sud-ouest, sur Chaumont, bifurcation des lignes ferrées sur Châlons et sur Paris, d'où il pourrait à volonté gagner aisément l'un ou l'autre de ces points. Pendant les journées des 13, 14 et 15 août, le 5e corps passe à Mirecourt, la Marche et Montigny, détruisant sur sa route tous les ponts de la Moselle. Le 16, il atteignait Chaumont, d'où il portait immédiatement de petits corps sur les principales stations de la ligne Chaumont-Châlons, pour s'assurer cette voie de communication. Des détachements de cavalerie leur étaient adjoints comme éclaireurs. De plus, une brigade était envoyée sur Blesmes, point de croisement des lignes Vitry-Nancy et Vitry-Chaumont, et une autre brigade sur Saint-Dizier.

« Quelque nécessaire et naturel que cela eût été, le maréchal de Mac-Mahon n'avait pas fait acte de commandement à l'égard du 5e corps pendant toute la durée de leur commune retraite. C'est le 17 août seulement que le maréchal informe, de Châlons, le général de Failly que le 5e corps est de nouveau sous ses ordres, et qu'en conséquence il aura à se diriger sur Châlons. Il devait pour cela faire usage du chemin de fer et rallier sur la route tous les détachements qu'il rencontrerait, Mais le matériel qui se trouvait à la gare de Chaumont était tellement insuffisant, les dispositions prises pour l'embar-

quement des troupes se trouvaient tellement défectueuses, que l'on ne parvint à expédier, ce jour-là, que la division de Lespart avec son artillerie. Bien que la réserve d'artillerie eût été dirigée sur Châlons, à l'aide des lignes disponibles, par Bar-sur-Aube et Paris, l'embarquement du 5e corps ne put être terminé à Chaumont que dans la matinée du 19. Aussitôt après, la voie était détruite sur un grand nombre de points. Le 20 août, dans l'après-midi, le général de Failly et la division Lespart arrivaient au camp de Châlons, où se trouvaient déjà l'empereur, le maréchal de Mac-Mahon, le 1er corps et le 12e. La division Goze et la brigade de la division L'Abadie devaient arriver le 21.

« Le 5e corps, qui, depuis le 6 août, n'avait cessé de faire des marches forcées, avait réellement besoin de repos pour se refaire. Cependant il ne devait pas en être ainsi, car, dès le 21, le maréchal de Mac-Mahon commençait son mouvement de Châlons sur Reims. On n'attendit pas la division Goze et la brigade L'Abadie ; l'ordre leur fut donné de continuer directement en chemin de fer jusqu'à Reims, ce qui ôtait à ces troupes toute occasion de se reposer un peu au camp de Châlons. La réserve d'artillerie dirigée par Paris continuait aussi directement sur Reims. »

Tel est le récit net, clair et vrai de l'historien allemand.

Que penser de ce général éperdu, qui prend toujours le parti de l'extrême prudence, qui évite l'ennemi, le fuit avec une sorte d'ardeur désordonnée ?

Qu'il y a loin de là aux admirables combinaisons de Vinoy sauvant le 13e corps après Sedan !

Et ce quartier général qui fait plan sur plan, projet sur projet, et finit par contremander toujours ce qu'il a prescrit !

Jamais plus brave armée fut-elle en mains plus inhabiles et plus indignes de la commander ?

Mais cette incurie du commandement est encore dépassée dans l'épisode qui concerne le 7e corps.

Celui-ci est dupé par un détachement qui fait des simulacres d'attaque ; il est oublié par l'empereur, et il est démoralisé, lassé, désorganisé... sans avoir vu l'ennemi (réserve faite de la division Conseil, envoyée à Reichshoffen).

Voici ce que raconte Borbstaëdt, dont nous avons contrôlé le récit curieux et désolant, mais plein d'enseignements précieux.

« *Retraite du 7e corps (Douay) de Belfort à Châlons.* — Le 6 août, à la nouvelle que les nombreux feux de bivouacs que l'on apercevait à Lorrach indiquaient chez l'ennemi le projet de franchir le Rhin, le général Douay s'était avancé de Belfort sur Mulhouse. A peine arrivé, il recevait dans la soirée la triste nouvelle que sa 1re division (Conseil-Dumesnil) avait été appelée au 1er corps par le maréchal de Mac-Mahon et détruite à la bataille de Wœrth ; en même temps des rumeurs exagérées lui parvenaient de toutes parts, annonçant que l'ennemi avait traversé le Rhin, non-seulement à Huningue, mais aussi à Marckolsheim. De tout son corps d'armée, le général Douay n'avait sous la main qu'une division (Liébert), une brigade de cavalerie (Cambriels) et la réserve d'artillerie ; malgré ses réclamations réitérées, la division Dumont

et la brigade de cavalerie Jolif-Ducoulombier étaient encore à Lyon. — Belfort n'était occupé que par 500 gardes mobiles encore incomplétement formés. — Dans une situation aussi menaçante, le général Douay ne crut pas pouvoir se permettre de rester à Mulhouse avec 12.000 hommes seulement, et il se décida d'autant plus vite à se replier sans retard sur Belfort, qu'un ordre de l'empereur, qu'il recevait au même moment, lui recommandait tout particulièrement de couvrir cette place.

« Le 7, dans la matinée, le 7e corps commence donc une retraite très-précipitée vers Belfort et arrive à 5 heures du soir à Dannemarie. Les troupes, obligées de refaire en sens inverse ce chemin qu'elles avaient parcouru la veille avec l'espoir qu'on les conduisait à l'ennemi, montraient d'autant plus de mauvais vouloir que, d'une part, elles n'avaient pas trouvé dans la matinée un moment pour manger la soupe, et que, d'autre part, elles ne s'expliquaient pas ce brusque retour. L'ivrognerie, l'indiscipline, le découragement, se manifestaient d'autant plus, que les dispositions prises pour la marche étaient mauvaises, et que, dans les passages de défilés, les corps attendaient quelquefois pendant plusieurs heures jusqu'à ce que leur tour arrivât. Aussi le jour suivant, 8 août, le mouvement devient-il tout à fait désordonné. La levée du camp de Dannemarie avait été d'abord fixée à 5 heures, puis elle avait été avancée une heure sans que tous les corps en fussent informés en temps utile. Il en résulta des à-coup et de nombreux désordres, et les troupes, épuisées de fatigue, n'arrivèrent à leurs bivouacs de Belfort que dans la nuit du 9 août.

« Ce qu'il y avait de plus triste dans tout cela, c'est qu'on était convaincu maintenant que dans cette retraite précipitée on n'avait fait qu'obéir aveuglément à une panique sans motifs répandue en Alsace ; car toutes les dépêches qui arrivaient au général Douay infirmaient complétement les nouvelles si inquiétantes données précédemment ; elles ajoutaient que « les Prussiens n'avaient pas franchi le Rhin à Marckolsheim, » et que, « à Lorrach, il n'y avait pas un seul Prussien. » — C'étaient les démonstrations habiles et multipliées du détachement de la Forêt-Noire qui avaient ainsi jeté dans toute l'Alsace une panique générale, à laquelle le 7e corps lui-même n'avait pas su se soustraire.

« Les communications télégraphiques de Belfort avec Strasbourg étaient interrompues le 11, et avec Metz le 13 août ; de sorte que le général Douay se trouvait, à partir de cette époque, sans ordres et sans renseignements directs du théâtre des opérations. Il profita de l'inaction forcée qui lui était imposée pour mettre en état les ouvrages de la place et pour terminer les forts extérieurs de Barres, des Grandes-Perches et des Petites-Perches. Le 14, la 3e division (Dumont), si longtemps attendue et si souvent réclamée, arrive enfin de Lyon à Belfort ; mais, malgré toutes les instances, la brigade de cavalerie Jolif-Ducoulombier avait été conservée pour garder Lyon, de telle façon que le général Douay ne parvenait à réunir, de tout son corps, que deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, soit environ 25.000 hommes.

« Le 16 août, le 7e corps, oublié pour ainsi dire à Belfort, recevait de Paris

l'ordre télégraphié de s'embarquer pour aller rallier à Châlons l'armée du maréchal de Mac-Mahon. Le gouvernement français abandonnait ainsi la dernière chance qu'il avait encore de pouvoir tenter quelque chose de décisif pour protéger l'Alsace ou dégager Strasbourg. Strasbourg et l'Alsace entière étaient abandonnés à leur propre sort, c'est-a-dire sacrifiés. L'embarquement du 7ᵉ corps commença le 17; il était terminé le 19, au moyen de 52 trains comprenant près de 2.000 voitures. Mais déjà il n'était plus possible, sans un danger sérieux, de gagner Châlons par Chaumont et Blesmes; le 7ᵉ corps dut prendre par Paris, et il n'atteignait Châlons que le 21 août, après un voyage des plus pénibles. L'armée de Mac-Mahon venait d'en partir pour Reims. Ces troupes continuent donc aussitôt sur cette ville, où elles n'arrivent cependant que dans la matinée du 22; le transport était à ce point difficile, que les trains mettaient vingt-quatre heures pour parcourir les 42 kilomètres de Châlons à Reims.

« Ce voyage en chemin fer, de plus de 760 kilomètres, de Belfort à Châlons, pendant lequel les hommes, entassés dans les wagons, ne trouvaient rien de préparé pour leur nourriture, épuisa les troupes outre mesure, les livra à l'ivrognerie et anéantit toute discipline. Sans avoir combattu, sans même avoir vu l'ennemi, le 7ᵉ corps arrivait à l'armée de Mac-Mahon dans un état de dissolution et d'épuisement complet: c'est là une preuve que, dans certaines conditions, les longs trajets en chemin de fer ont aussi de grands inconvénients qui ne se font pas sentir au même degré dans les marches par terre. »

N'est-ce pas une série de faits désespérants? Le cœur se serre à ce récit.

Cette division que, dans un intérêt dynastique, on maintenaït à Lyon pour assurer à l'Empire la deuxième ville de France!

Cette négligence du quartier général de s'assurer par espions de la réalité et de voir si c'est un corps d'armée qui se trouve devant Mulhouse ou un simple détachement ennemi!

Cet oubli d'envoyer un ordre rapide de concentration!

Ce trajet infiniment trop prolongé en chemin de fer!

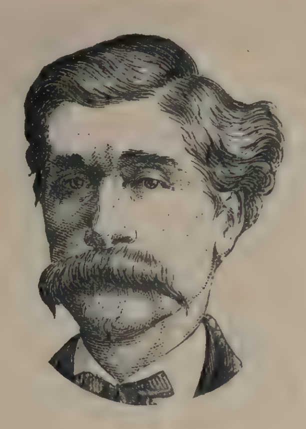
Cette incurie, ce désordre, cette folie enfin sera-t-elle un enseignement stérile pour la France?

Et Borbstaëdt, dans la guerre de revendication qui se fera un jour, aura-t-il encore à faire pareilles critiques et devrons-nous les enregistrer?...

La division d'infanterie de marine et les autres renforts ne peuvent arriver à temps. — Si le 1ᵉʳ, le 5ᵉ et le 7ᵉ corps ne parvenaient pas à se rallier à l'armée de Bazaine entre Toul et Metz, du moins pouvait-on espérer que les renforts disponibles arriveraient à Bazaine.

Sauf le 6ᵉ corps, sans sa réserve d'artillerie, toutefois, il fut impossible de rien envoyer au maréchal...

Et ce résultat, déplorable pour nous, fut obtenu par la cavalerie allemande, que l'on ne sut pas faire contenir par la nôtre.



Voici, à ce sujet, l'opinion de Borbstaëdt, que nous admettons comme vraie, que personne ne saurait contredire, et qu'il faut accepter pour en faire la base de la réorganisation à venir.

Nous protestons toutefois contre une assertion de Borbstaëdt : c'est au sujet de la qualité de la cavalerie allemande. La nôtre vaut mieux comme courage : elle en a donné cent preuves éclatantes ; elle manie mieux le sabre, elle est plus solide et a plus d'élan.

Il ne lui a manqué que le commandement.

Cette réserve faite, voici la remarquable page écrite par Borbstaëdt :

« A partir du moment, dit-il, où elle pénétrait sur le territoire français, la cavalerie allemande entrait dans son importante mission d'éclairer les armées à une ou deux marches en avant, d'agir comme corps volants, de se maintenir toujours en contact avec l'ennemi, de recueillir des renseignements sur son compte, d'occuper de vastes étendues de pays, et tout cela en voilant tous ses mouvements d'un profond mystère. La cavalerie allemande a su parfaitement remplir cette tâche compliquée d'éclairer ainsi des armées sur une grande échelle, avec une infatigable activité, une profonde prudence, une rare audace, et cela non-seulement au début de l'entrée en pays ennemi, mais encore pendant tout le cours ultérieur de la guerre. Elle a montré les immenses avantages que pouvait procurer à une armée, même en dehors du champ de bataille, une nombreuse cavalerie, agile et infatigable.

« Quand l'adoption générale des armes rayées eut agrandi l'action des feux de l'infanterie et de l'artillerie dans des proportions inconnues jusqu'alors, des voix nombreuses s'élevèrent, même dans l'armée, pour déclarer que l'époque où la cavalerie avait pu jouer un rôle important était définitivement passée ; que les autres armes avaient pris sur elle une supériorité telle, qu'elle serait réduite à l'impuissance, et qu'enfin elle ne répondait plus aux frais considérables qu'entraîne son entretien. Mais, par le judicieux emploi qu'elle a su

faire de cette arme pour les grandes opérations, la stratégie allemande de 1870-71 a ouvert à la cavalerie un nouveau champ, vaste et fertile, dans lequel elle est en mesure de déployer pleinement l'avantage qu'elle conserva toujours et quand même sur les autres armes, celui d'une plus grande rapidité. On doit donc se montrer reconnaissant envers la juste prévoyance qui, lors de la réorganisation de l'armée prussienne et de la formation de l'armée de la Confédération du Nord, a su apprécier l'importance que devait conserver la cavalerie, et qui n'a pas cédé, comme cela avait lieu dans quelques armées étrangères, aux demandes de réduction qui s'élevaient de toutes parts.

« Il est vrai que, pour faire manœuvrer ainsi des corps à cheval sur d'aussi grands espaces et avec autant de succès qu'en ont eu les Allemands dans la dernière campagne, il faut une cavalerie composée d'excellents éléments et parfaitement instruite, des chefs à la fois prudents et hardis, des officiers et des cavaliers intelligents et agiles, enfin des chevaux très-résistants. La cavalerie allemande surpassait de beaucoup la cavalerie française sous tous ces rapports, et principalement sous ceux de l'instruction de détail, de la moyenne intellectuelle et de l'initiative, tant chez les officiers que chez les soldats. Tandis que la cavalerie française, au grand détriment des autres armes, accomplissait de la manière la plus défectueuse son service de sûreté générale et de reconnaissances, tandis que jamais, pour ainsi dire, elle ne prenait l'initiative d'entreprises hardies, nous voyons, par le plus frappant des contrastes, la cavalerie allemande, toujours animée d'une nouvelle audace, remplir avec autant d'intelligence que de constance la tâche qui lui incombait de veiller à la sécurité de l'armée ; nous la voyons tenir constamment à honneur d'accomplir dans ses petites actions de détail, aussi bien que dans ses opérations d'ensemble, des choses vraiment grandes et étonnantes.

« On commença d'abord par lancer sur la Moselle, vers Metz, la 5e et la 6e division de cavalerie de la IIe armée. Dès le 9 août, ce rideau de cavalerie s'étendait depuis Saar-Union par Gross-Tenquin, Faulquemont, Fouligny, jusqu'aux Étangs, répandant partout la crainte et l'inquiétude chez les habitants, et poussant déjà quelques reconnaissances audacieuses jusque sur Metz. Ainsi couverts au loin, les corps d'armée placés à 38 ou 45 kilomètres en arrière pouvaient continuer leur marche en toute confiance et sans jamais avoir à craindre que l'apparition soudaine de partis ennemis ne vînt les arrêter et les forcer à se déployer au moins en partie. Puis, en outre, les chefs allemands, ainsi largement renseignés par ces détachements, étaient toujours en état de se former une opinion sur la position et les projets probables de l'ennemi, tandis que les états-majors français, au contraire, qui opéraient pourtant dans leur propre pays, et qui par conséquent auraient dû pouvoir compter au moins sur le concours des habitants, se trouvaient dans la plus complète incertitude sur les mouvements et les intentions de leur adversaire, et que souvent même ils n'avaient aucun indice de la présence des masses ennemies dans le voisinage immédiat des troupes françaises.

« Ces audacieuses reconnaissances de la cavalerie allemande, qui partout

— excepté à Pont-à-Mousson — avaient été constamment heureuses, devaient entraîner les conséquences les plus fâcheuses pour la concentration de l'armée française. Outre le 6e corps, la division d'infanterie de marine du 12e corps devait également être appelée de Châlons à Metz ; mais la destruction du chemin de fer à Frouard apporta de tels obstacles au transport du 6e corps, que, comme nous l'avons dit précédemment, la majeure partie de la 2e division d'infanterie, la réserve d'artillerie et la division de cavalerie de ce corps durent rétrograder sur Châlons et furent définitivement séparées du reste du corps d'armée. Le projet d'attirer ensuite à soi la division d'infanterie de marine disponible dut aussi être complétement abandonné, parce que les Français avaient entièrement négligé de couvrir la ligne de Metz-Frouard-Paris, et même le point si important de Frouard, contre les coups de main des partisans ennemis.

« Les excursions de la cavalerie du côté de Nancy avaient exercé également une influence décisive sur les déterminations des commandants français. Le maréchal de Mac-Mahon et le général de Failly, qui, le 10, avaient déjà atteint, avec les 1er et 5e corps, la petite ville de Lunéville (30 kil. de Nancy), continuèrent leur retraite en appuyant au sud-ouest, et cela parce que, trompés par les démonstrations de la cavalerie ennemie, ils considéraient une marche sur Nancy, même par la rive gauche de la Meurthe, comme trop hardie et tout à fait inexécutable. L'ordre de l'empereur, au 5e corps, de se diriger le 13 sur Toul, fut contremandé quand le quartier général apprit que des troupes de cavaliers prussiens avaient momentanément menacé Nancy. C'est ainsi que, par son audace, par son infatigable activité, la cavalerie allemande parvint à rejeter ou à couper des renforts très-considérables qui, sans elle, auraient pu rallier encore l'armée de Metz. »

Ainsi Mac-Mahon, de Failly, Douay (trois corps), l'infanterie de marine, des 4es bataillons que l'on aurait pu rassembler, plus de 100.000 hommes, des vivres, des munitions, ne furent point concentrés à Metz, par suite des folies de cette retraite si étrangement dirigée ou plutôt abandonnée aux aveugles inspirations surgissant de circonstances mal étudiées, d'apparences mal définies, d'erreurs non dissipées, d'un manque absolu de sang-froid. Voilà comment les quatre corps de Bazaine furent abandonnés par le reste de l'armée, comment ils ne reçurent que le 6e corps en renfort.

Et si nous avons emprunté le récit des faits à Borbstaëdt, c'est que nous tenons à enregistrer les aveux qu'il contient.

En signalant, comme il le fait, avec un soin méticuleux, avec clarté, sûreté et précision, les fautes commises, cet écrivain allemand rend à la France ce service inconscient de prouver que la défaite est due au commandement, non à la troupe.

Il importe que, de la bouche même de l'ennemi, la France et l'Europe sachent que l'ineptie des chefs de notre malheureuse armée a fait la victoire de la Prusse : victoire chèrement payée, qui laisse intacte notre vieille renommée de bravoure, qui montre le soldat si peu dégénéré, si grand toujours, que

Borbstaëdt lui-même, colonel prussien, salue la constance et l'énergie du vaincu.

Et maintenant que nous avons étudié la retraite des troupes qui ne purent se rallier à Metz, voyons comment s'effectua la retraite de Bazaine et notamment du 2e corps Frossard.

La retraite de l'armée de Bazaine et spécialement du 2e corps sur Metz. — Le lecteur a compris, nous l'espérons, comment Mac-Mahon, de Failly et Douay n'arrivèrent pas à Toul pour y constituer une aile droite à l'armée de Bazaine.

Celle-ci se replia sur Metz directement.

Le maréchal Bazaine, nous l'avons dit, aurait dû se retirer sur Calenbronn : il avait désigné cette ligne à Frossard ; mais, méditant déjà de forcer l'empereur à quitter le commandement, le maréchal imagina de donner à l'affaire de Forbach l'apparence d'un grand revers.

S'arrêter et se concentrer à Calenbronn, c'était encore faire belle contenance ; l'opinion publique pouvait prendre confiance et l'empereur espérer encore. Aussi Bazaine, que nulle force ennemie ne menaçait, ne se replia-t-il point sur Calenbronn, ce qui fait que le général Frossard ne s'y concentra point.

Comment l'empereur, comment son quartier général ne prirent-ils point de décision, n'imposèrent-ils pas leur volonté, n'imprimèrent-ils pas une direction ?

On reste épouvanté de tant d'incapacité.

Rien n'égale l'aveuglement de l'état-major général, le manque absolu de renseignements dans lequel il resta, l'affolement dont il fut saisi.

Un homme dont le témoignage contre l'empereur ne saurait être suspect, le général Frossard, aujourd'hui encore bonapartiste, a raconté la retraite de son corps : on va juger de l'incohérence qui marqua les ordres envoyés par le quartier général.

Le 2e corps couvrait les deux autres, qui se replièrent sans être inquiétés. Nous ne suivrons donc que la marche du général Frossard, seul en présence de l'ennemi.

Nous prenons le récit de la marche du 2e corps au 7 août, lendemain de la bataille de Forbach. On verra que Frossard eut ce mérite de ne pas perdre la tête, de ne pas précipiter sa marche et de faire bonne contenance.

Une grande résolution venait d'être prise au quartier général de l'armée. *Dans la matinée du 7, à la nouvelle des événements survenus la veille, l'empereur avait décidé de faire opérer à notre armée de Lorraine une retraite générale et une concentration près de Châlons, où elle serait rejointe par les troupes du 1er corps, que le maréchal de Mac-Mahon ramenait d'Alsace, par le 5e corps (de Failly) et par le 7e (Douay).*

« Des ordres à cet effet furent envoyés au général Frossard, dans la journée, par le major général directement et par le maréchal Bazaine. La dépêche du major général disait : « ... Avez-vous effectué votre retraite sur Puttelange « avec toutes les troupes de votre corps qui se trouvaient à Sarreguemines ?

« L'intention de l'empereur est que vous vous dirigiez sur Châlons, où l'on « concentre l'armée (rive gauche de la Marne), après l'avoir ralliée sous Metz. « Rendez-moi compte de votre situation, de ce que vous allez faire, et indi- « quez surtout la direction que vous vous proposez de suivre. »

« En donnant de son côté le même ordre au commandant du 2e corps, le maréchal Bazaine ajoutait : « Le général Ladmirault avec le 4e corps com- « mence, demain matin 8, sa marche sur Metz, en partant de Boulay, où il « est en ce moment. Les dispositions sont prises pour que le 3e corps fasse de « même. Veuillez me dire quand vous pensez pouvoir vous-même exécuter ce « mouvement. »

« A cette dépêche, le général Frossard répondit que les troupes sous ses ordres étaient en mesure de se mettre en marche le 8 au matin, qu'il se por- porterait ce jour-là à Gross-Tenquin (16 kilomètres), si le maréchal le trouvait bon, et qu'il continuerait son mouvement les jours suivants par Brulange et Rémilly sur Metz. « J'approuve parfaitement, répondit le maréchal, la route « que vous voulez suivre ; je me mets en route dès demain matin, et j'aurai « mon quartier général à Faulquemont. »

« En conséquence, le 8, à 3 heures du matin, le 2e corps, après une nuit de repos, reprend sa marche, se dirigeant sur Gross-Tenquin. Le mouvement commence par l'artillerie de réserve, puis la 1re division d'infanterie, la 2e, la 3e et la division de cavalerie. La brigade Lapasset forme encore l'arrière-garde dans cette journée.

« Ces dispositions étaient prises en vue de faire tête avec avantage contre l'ennemi, que nous nous attendions à voir paraître à notre suite. Mais la marche de l'armée prussienne, qui nous avait combattus le 6 août, fut assez lente après cette journée, soit que notre ferme attitude dans cette retraite lui imposât de la circonspection, soit que les grandes pertes éprouvées par elle lui eussent donné le besoin de se remettre. Elle voulait aussi, sans doute, être fixée sur les mouvements des corps français qu'elle avait devant elle.

« Dans la marche du 8, nos reconnaissances de cavalerie, poussées très-loin, ne nous signalent que la présence d'un corps de cavalerie ennemie à Sarralbe. Le général Lapasset n'a encore, en arrière de lui, aucune force importante qui le menace. Tout se borne à des mouvements d'éclaireurs, uhlans et autres, répandus en assez grand nombre sur nos derrières et s'enquérant, dans les villages, de la direction suivie par nous et des positions que nous occupons.

« A la nuit, cependant, on aperçoit distinctement des feux de bivouac. Nos informations, corroborées par les rapports d'habitants qui ont fui leurs communes envahies, nous apprennent que des avant-gardes prussiennes sont déjà aux villages de Cappel, Valette, Saint-Jean-Rohrbach, qu'une division d'infanterie est entrée à midi dans Puttelange. Ces renseignements sont confirmés par le récit de deux sergents du 55e de ligne et d'un dragon du 7e, prisonniers des Prussiens à Forbach, et qui viennent de s'échapper de leurs mains. L'armée qui marche vers nous arrive de Forbach par Farebersviller.

« Il était à croire, d'après ces données, que dans la journée du lendemain nous serions suivis de près et peut-être attaqués. Le commandant du 2e corps, frappé des lenteurs et de l'encombrement que le grand nombre de voitures avait produits sur la route dans ces deux jours de marche, d'où auraient pu résulter des inconvénients en cas d'attaque, fait partir en avant, pendant la nuit, les parcs, les bagages et le convoi, et leur fait prendre la direction convenue sur Brulange.

« Le 9, dès la pointe du jour, le corps d'armée, débarrassé de ses *impedimenta*, continue son mouvement de retraite. C'est la division Vergé (1re) qui, en raison de la forte position défensive qu'elle tient à Gross-Tenquin, est chargée de couvrir ce mouvement ; elle reçoit ordre de ne se mettre en marche qu'après que les autres divisions auront défilé devant elle.

« La division Bataille (2e) fait tête de colonne. Après elle, la division Laveaucoupet (3e), puis la 1re. La cavalerie du général de Valabrègue, avec une batterie à cheval, tient la gauche de la division Vergé. Vient enfin la brigade mixte Lapasset. Elle avait commencé son mouvement dans la nuit même et avait quitté sa position sans être inquiétée par l'ennemi, dont les forces n'étaient qu'à quelques kilomètres d'elle. Les éclaireurs prussiens seulement étaient venus, pendant les premiers moments de la marche, escarmoucher avec les cavaliers d'arrière-garde de la brigade.

« Celle-ci forme encore l'extrême arrière-garde du corps d'armée, et son régiment de lanciers maintient les uhlans à distance. Elle continuera ce service jusqu'à Metz.

« L'ordre de mouvement prescrivait d'établir les campements à Brulange. C'était une marche de 18 à 19 kilomètres seulement. Il nous convenait de ne pas nous retirer trop vite. D'ailleurs il fallait ménager la fatigue aux troupes dans une retraite où elle pouvait avoir à combattre. Une pluie torrentielle, qui n'avait cessé de tomber pendant toute la nuit, les avait empêchées de prendre le repos nécessaire. Depuis trois jours, les distributions de vivres n'étaient ni régulières ni complètes. Un convoi de vivres, destiné au 2e corps d'armée, avait été par erreur dirigé sur le 3e corps. Malgré les soins actifs des fonctionnaires de l'intendance qui, dans ces jours de marche, prenaient les devants pour faire préparer dans les villages les approvisionnements en pain et viande qu'on y pouvait trouver, il y avait eu insuffisance de ressources : aussi, pour y remédier autant que possible, l'administration militaire allouait-elle un supplément de solde de 80 centimes par jour, afin que les soldats pussent faire individuellement quelques achats.

« Arrivé à Brulange, le général Frossard y est informé par le commandant de son arrière-garde que les forces prussiennes cessaient de suivre le 2e corps et prenaient sur sa gauche la direction de Pont-à-Mousson, renseignement confirmé le soir par des rapports de gens du pays. D'autre part, le général avait reçu, pendant la marche, une dépêche du major général, datée de Metz, 8 août, disant « que l'ordre donné d'une retraite sur Châlons était révoqué, « que les trois corps d'armée et la garde impériale, sous le commandement du

« maréchal Bazaine, resteraient concentrés à Metz pour y former une forte « armée, destinée soit à arrêter celle du prince Frédéric-Charles, soit à agir « sur le flanc ou les derrières de celle qui paraissait devoir pénétrer par « Saverne ; que cette décision nouvelle était prise par suite des renseignements « arrivés sur la marche de l'ennemi. »

« Ladite dépêche ajoutait : « En conséquence, avec votre corps d'armée, « qui fera partie de l'armée formée à Metz, vous vous porterez sur cette place « par la ligne la plus directe, en vous conformant aux instructions que vous « recevrez du maréchal Bazaine... Le maréchal doit avoir ses forces réunies « sous Metz dans la journée de demain, 9 août. L'empereur espère que votre « corps pourra y être rendu le même jour, ou s'en rapprocher à petite dis- « tance. »

« Les instructions du maréchal, annoncées dans cette dépêche et datées de « Faulquemont, 9 août, » prescrivaient au général Frossard de gagner aussi rapidement que possible Han-sur-Nied et Rémilly, et, s'il le pouvait, après un repos, de venir même, pendant la nuit, à Courcelles-sur-Nied. « Les nouvelles « que l'on a de l'ennemi, disait le maréchal, font croire à une concentration de « ses forces ; il aurait l'intention de nous attaquer dans nos positions. Ses efforts « se porteraient plutôt vers la droite. »

« En exécution de ces ordres, le 2e corps ne fait qu'une halte de 2 heures à Brulange et continue sa marche sur Rémilly, où les troupes arrivent tard, après avoir parcouru dans la journée 32 kilomètres, sans laisser un homme en arrière. Les divisions campent autour de Rémilly. L'artillerie de réserve et le parc du génie vont jusqu'à Lemud, à 5 kilomètres au delà. La division de cavalerie d'arrière-garde établit à 7 heures du soir son bivouac dans la prairie en avant de la ville. Elle n'avait vu à sa suite, depuis le matin, que quelques cavaliers, maintenus par elle à distance.

« Le 10, de grand matin, le corps d'armée reprend sa marche dans l'ordre suivant : les divisions Laveaucoupet, Vergé, Bataille, puis la brigade Lapasset et la division de cavalerie.

« Nous allions, dans cette journée, opérer la concentration prescrite. »

La concentration faite, le 2e corps reste sous Metz dans un état déplorable.

« Du 11 au 13 août, dit le général Frossard, le corps d'armée reste dans ses positions. Le temps était très-mauvais, la pluie incessante. Bien que les bivouacs n'aient pu être installés dans des conditions favorables, néanmoins les troupes y trouvent le repos dont elles avaient besoin. Il était désirable qu'on profitât de ce séjour pour faire remplacer les effets et ustensiles de campement, que plusieurs régiments avaient perdus le 6. Malheureusement les magasins de la place de Metz ne possédaient presque rien ; on y trouva seulement quelques demi-couvertures. L'intendant militaire du 2e corps fit acheter et distribuer des bissacs en toile à substituer aux havre-sacs manquants, et les colonels purent faire confectionner dans la ville un certain nombre de gamelles et de marmites.

« Le commandant dut s'occuper aussi de faire pourvoir, par des nomi-

nations de gardes, aux emplois devenus vacants, et de faire décerner les récompenses méritées dans le combat de Spikeren. »

On éprouve, en lisant ces dernières lignes, un sentiment de réprobation vigoureuse pour cette imprévoyance inouïe de l'intendance et de la direction.

Metz sans effets de campement !

On croit rêver !

La concentration est faite autour de Metz. — Ainsi la concentration se faisait sur Metz ! Ainsi le corps du général Frossard avait été à peine poursuivi !

Est-il besoin de faire ressortir les points intéressants du récit du général ?

Ce projet de reculer jusqu'à Châlons, projet inspiré par la terreur, n'est-il pas le comble de l'absurde ?

Puis la révocation de cet ordre arrive ; d'autres ordres se croisent.

Et sans pain, sans sacs, sans tentes, nos malheureux soldats sont victimes d'une administration incapable et d'une direction générale qui a perdu tout sentiment de la situation.

L'ennemi, cependant, était loin de pouvoir nous inquiéter sérieusement : il l'avoue.

Ces terreurs paniques de l'état-major ne se justifient par rien.

On pouvait, après Forbach, oser beaucoup, tenter beaucoup, réussir peut-être, à coup sûr inquiéter, arrêter l'ennemi.

Borbstaëdt ne le nie pas.

« Ainsi que nous l'avons vu, dit-il, dès la nuit du 6 au 7 août, l'armée française avait commencé à se replier sur toute la ligne, savoir : la gauche, vers Metz ; la droite, à travers les Vosges, vers Lunéville. La Moselle, le premier obstacle sérieux derrière lequel elle pouvait attendre une attaque, coule du sud au nord. Les trois armées allemandes qui, dans la soirée du 6, venaient occuper la longue ligne qui s'étend du nord-ouest au sud-est, de Sarrebruck à Wœrth, avaient donc tout d'abord à exécuter, autour de Sarrebruck comme pivot, une grande conversion stratégique à droite, afin d'arriver à même hauteur, de s'y former en bataille et de s'avancer ensuite de concert contre la Moselle.

« La Ire armée, formant à droite l'échelon le plus avancé, n'était qu'à 68 kilomètres de la Moselle et de Metz, tandis que la IIIe armée, formant l'échelon de gauche, avait à parcourir 120 ou 135 kilomètres au moins, par les routes difficiles des Vosges, avant d'atteindre la Meurthe à Nancy.

« La Ire armée ne pouvait donc pas poursuivre immédiatement, avec toutes ses forces, les avantages remportés, le 6, à Sarrebruck et à Forbach, avec le concours d'une partie de la IIe armée. Un mouvement isolé des deux corps (7e et 8e) qui composaient alors la Ire armée eût pu, il est vrai, augmenter le désordre du corps Frossard ; mais il aurait exposé ces deux corps aux dangers d'un engagement partiel et désavantageux avec les trois corps français encore intacts (3e, 4e et garde) qui se trouvaient à l'est de Metz.

« Quelque brillants qu'aient été les étonnants succès remportés le 6 août



Général Lapasset.

sur les deux ailes, la prudence n'en prescrivait pas moins aux chefs allemands d'attendre que les trois armées fussent complétement déployées sur la nouvelle ligne de bataille avant de songer à continuer une vigoureuse offensive. Quelques écrivains militaires ont blâmé cette manière d'agir « comme un procédé trop méthodique », et ils ont préconisé une poursuite acharnée comme « un trait de génie». Mais la série de victoires sans revers, les prodigieux succès qui ont constamment couronné les efforts des armées allemandes, sont dus précisément à cette marche méthodique qui ne sacrifie pas la certitude de la réussite à un vain éclat extérieur, qui ne laisse au hasard qu'une part aussi petite que possible, qui ne déprécie pas ses adversaires par excès de confiance, qui manœuvre avec prudence, mais qui sait aussi déployer une énergie sans limites quand elle en arrive au moment décisif de la lutte.

« *Conformément au plan général des opérations, la Ire armée s'arrêta donc pendant plusieurs jours sur la Sarre, pour y attendre le mouvement de deux autres armées.* Pendant ce temps de repos elle recevait comme renforts le 1er corps ainsi que la 1re et la 3e division de cavalerie, de sorte qu'elle se trouvait dès lors à son complet effectif de 3 corps d'armée et de 2 divisions de cavalerie. »

Après la lecture de cette pièce, aucun doute n'est possible.

Résumé. — Le chapitre de transition que nous venons d'écrire peut se résumer ainsi :

• Après les batailles de Forbach et de Reichshoffen, les corps Mac-Mahon et de Failly (excepté la brigade Lapasset et Douay) sont repliés sur Châlons, après avoir manqué leur mouvement de concentration entre Toul et Metz.

L'armée de Bazaine se retire sur Metz, négligeant la belle position de Calenbronn.

C'est à Metz que va se dérouler la seconde phase de l'invasion.

Simultanément, Mac-Mahon marche sur Sedan et l'ennemi assiége Strasbourg, Bitche, Phalsbourg et Toul.

Nous raconterons d'abord le *siége de Metz*.



METZ

INTRODUCTION

Un procès dont le retentissement fut immense vient de se terminer par la condamnation de Bazaine, maréchal de France...

La justice a parlé; mais a-t-elle tout dit?

Que de points sont restés obscurs!

Au milieu du chaos des pièces, des documents, des assertions contradictoires, des réticences, des affirmations victorieuses et des mensonges éhontés, au milieu de la confusion de tant de dates et de dépêches, en l'absence des procédés clairs, méthodiques de l'histoire, le public peut-il se faire une idée nette, précise, lucide, de la façon dont les choses se sont passées à Metz?

Nous ne le pensons point.

Sans doute l'histoire du siége et de la capitulation de Metz est liée au procès du maréchal Bazaine; sans doute les révélations apportées par les débats éclairent d'un jour sinistre la situation faite à la France par le dernier Empire. Mais il semble que les convenances politiques, les ménagements dont on a cru devoir entourer certaines personnalités, laissent encore dans l'ombre beaucoup de faits très-importants.

Le devoir de l'historien est de fouiller plus avant, afin de pénétrer les causes d'actes mal expliqués. Il faut faire le jour sur les passions et les mobiles secrets des principaux acteurs de ce sombre drame. Nous aurons donc à exposer certains ordres de faits, certains traits mêmes qu'une instruction judiciaire a pu négliger, mais qui complètent l'enseignement historique.

Toute la vérité sur la capitulation de Metz doit être connue; car, si cette vaillante cité n'a pu être sauvée, l'honneur de notre armée doit être vengé.

Nous aurons, les premiers, après ce procès, donné le récit complet, exact de cette trahison sans exemple.

L'heure est propice pour accomplir cette tâche.

Ceux qui ont suivi, même avec la plus grande attention, les phases des débats n'ont pu toujours réussir à élucider certaines questions ténébreuses: les détails empêchent de saisir l'ensemble des événements; des lacunes considérables subsistent; nous voulons les combler.

Et nous esperons que nos lecteurs nous sauront gré de cette tentative et qu'ils nous suivront jusqu'au bout dans cette œuvre patriotique.

Les batailles de Forbach et de Reichshoffen venaient d'être livrées sans plan, sans but et sans succès. Bientôt après s'engagèrent les combats sous Metz. C'est là que commence la douloureuse histoire de l'investissement de cette ville, au sort de laquelle fut lié celui de la France.

Nous avons vu se replier sous les remparts et les forts de Metz une armée de 150.000 hommes, dont la ruse et la trahison contiennent l'ardeur frémissante et l'enthousiasme patriotique ; nous la verrons livrer ensuite, épuisée par les privations, mais non brisée, à l'ignominie d'une capitulation.

Nous verrons les Prussiens suivre pas à pas les progrès lents, mais sûrs, de la démoralisation dans une armée minée et désagrégée par l'inaction, spéculer sur la faim et calculer l'heure de l'agonie ; nous les verrons, après avoir ainsi usé, sans combattre, des forces qu'ils n'osaient affronter, saisir enfin comme une proie facile ces héros liés et garrottés après avoir été endormis dans une dangereuse sécurité.

Et cette trame aura été ourdie par un maréchal de l'Empire, en qui la France abusée avait mis sa confiance, que ses vœux avaient même appelé au commandement général, et dont elle attendait le salut de la patrie.

A la nouvelle de la capitulation de Metz, un long cri de colère retentit dans toute la France. Ce n'était pas seulement la perte d'une vaillante armée et peut-être du dernier espoir de la France meurtrie et décimée qui causait cette douleur immense : ce fut surtout la pensée de l'avilissement.

Cette trahison faisait tomber un maréchal de France.

Il était donc vrai que la favoritisme et la démoralisation avaient profondément atteint certaines sommités militaires.

Et de ce jour il fallait se défier, avoir aux mains le fusil, au cœur le soupçon ! On allait mourir avec la crainte d'être encore trahi. C'est la plus amère souffrance d'un peuple à l'agonie.

Si le mot *trahison* fut prononcé au lendemain de cette catastrophe irréparable, un parti se forma qui nia le crime. Mais, depuis, les témoignages se sont produits, puissants, irrécusables, terribles. Nos malheureux soldats, traînés dans une horrible captivité qu'ils n'avaient pas méritée par la défaite, ont les premiers élevé la voix pour condamner et flétrir ceux qui, spéculant sur le sentiment de la discipline qui fait le fond de l'honneur militaire, les avaient trahis et livrés ; les Messins, dont la cité n'avait jamais jusqu'alors été violée par l'ennemi et qui avaient perdu leur indépendance, en demandèrent compte à leur tour à l'auteur de leurs maux. Les preuves s'accumulèrent ainsi ; mais on hésita longtemps encore à flétrir un grand coupable, car un prestige souvent glorieux s'attache aux vaincus, et notre nation généreuse craignait qu'on ne l'accusât d'avoir fait retomber sur un seul une responsabilité qu'elle aurait partagée. Mais le doute devint impossible. Aussi les clameurs furent-elles plus vives, l'opinion publique plus impérieuse ; on voulut que la lumière

se fît dans le drame de Metz ; et pour cela la France déchira en quelque sorte de ses mains les bandelettes qui recouvraient une plaie non cicatrisée.

Il faut le dire pour l'honneur de nos soldats, ce furent des officiers mêmes de l'armée de Metz, des colonels et quelques généraux qui, pendant leur captivité en Allemagne, oubliant leurs propres souffrances pour ne voir que le deuil de la patrie, réclamèrent justice avec le plus d'énergie et même de courage.

L'un d'eux, le colonel d'Andlau, l'éminent auteur de *Metz, campagne et négociations*, dont chaque page respire un brûlant patriotisme, contribua surtout à agiter l'opinion jusqu'à ce que l'heure de l'expiation fût enfin venue.

Ce brave et généreux officier a exprimé, dans une lettre écrite au lendemain de la capitulation, les poignantes douleurs que partageaient nos soldats captifs. Cette lettre, à laquelle la presse a donné une immense publicité, explique et résume si bien les sentiments de l'armée de Metz, malgré la vivacité de certains traits échappés à une indignation qui débordait, que nous la reproduisons au frontispice de cette histoire.

« Hambourg, 27 novembre 1870.

« Votre lettre du 4 novembre m'arrive à l'instant, et vous voyez que je ne perds pas de temps de mon côté à vous écrire, à vous remercier de votre bon intérêt et à vous dire que je vais aussi bien qu'on peut aller dans la triste situation où l'incapacité et la trahison ont jeté notre malheureux pays. En présence de semblables infortunes, la nôtre disparaîtrait presque, si elle ne devait pas avoir pour conséquence l'extension de l'envahissement et, par suite, l'aggravation du mal pour cette France déjà si terriblement atteinte. Vous rappelez-vous ma ou mes lettres de Metz, ce que je vous disais de ce qui se passait alors, et ce que je prévoyais déjà en face des imbécillités et des faiblesses dont j'avais le triste spectacle? Mais, hélas ! il y avait une chose que je n'avais pas prévue et que la Providence réservait comme dernier châtiment de notre orgueil et de notre décrépitude morale : c'était la trahison ! Eh bien ! cette douleur-là ne nous a même pas été épargnée, et nous avons assisté au honteux spectacle d'un maréchal de France voulant faire de sa honte le marchepied de sa grandeur, et de notre infamie la base de sa dictature, livrant ses soldats sans armes, comme un troupeau qu'on mène à l'abattoir et qu'on remet au boucher, donnant ses armes, ses canons, ses drapeaux pour sauver sa caisse et son argenterie, oubliant à la fois tous ses devoirs d'homme, de général, de Français, et se sauvant furtivement, au petit jour, pour échapper aux insultes qui l'attendaient ou peut-être à la fureur qui l'aurait frappé...

« Voilà ce que j'ai vu pendant deux longs mois, voilà ce que j'ai écrit du reste, ce que j'ai dit bien haut, à tel point qu'il m'a menacé de me faire arrêter, ainsi que mon ami S... ; mais il n'en a même pas eu le courage, il m'a refusé cette satisfaction ! Nous avons assisté à une trame ourdie de longue main, dont les fils ont été aussi multiples que les motifs ; et cet homme a obéi à des pensées si diverses, qu'on en est à se demander aujourd'hui s'il n'était pas tombé

dans cette imbécillité qui semblait être devenue l'apanage de cette honteuse dynastie et de ses créatures.

« Il a d'abord trahi l'empereur pour rester seul et se faire gloire à lui-même ; puis il a manqué à ses devoirs de soldat en ne voulant pas aller au secours de l'armée qui marchait sur Sedan, par haine de Mac-Mahon, et pour ne pas servir à un accroissement d'illustration pour celui qu'il appelait son rival. La catastrophe arrive, le trône est renversé, et il allait se rallier à la République, quand Trochu apparaît avec la grande position que la situation lui avait faite ; il ne voit plus pour lui la première place, celle qui peut seule lui assurer les gros traitements dont il s'est habitué à jouir, et il trahit alors la République et la France, pour chercher je ne sais quelle combinaison politique qui fera de lui le dictateur du pays, sous la protection des baïonnettes prussiennes ! »

Le maréchal profita de la situation, se posa en homme sacrifié par le gouvernement, et d'aucuns poussèrent l'engouement jusqu'à le présenter comme un génie militaire méconnu ; la France, lasse de l'Empire, attribua sa sourde opposition et son mécontentement à des sentiments honorables ; on alla jusqu'à dire que le maréchal était républicain.

Bazaine, sans se compromettre, fit quelques ouvertures à l'opposition: puis, quand nos désastres eurent démontré l'incapacité de l'empereur, il joua cette audacieuse partie de se faire imposer par l'opinion.

Dans ce but, il intrigua auprès des députés influents de la gauche.

Il avait pour lui les désirs du pays.

L'opinion publique, il faut le dire, prononçait déjà hautement le nom du maréchal Bazaine pour remplacer l'empereur dans le commandement général. Exagérant les faits, on voulut voir dans la conduite de l'empereur vis-à-vis du maréchal la preuve de certaines preoccupations dynastiques ; la cour, pensait-on, redoute peut-être que le maréchal, en s'entourant de gloire, ne devienne une individualité trop puissante ; on flairait une intrigue dans l'éloignement du maréchal ; par suite on le supposait en désaccord secret avec le chef de l'État. Il n'en fallut pas davantage pour rendre populaire l'homme dont on oubliait la triste conduite au Mexique pour ne voir en lui que le chef hardi et sympathique au soldat, un chef qui saurait rejeter au besoin, comme autant d'entraves à la défense nationale, les préoccupations dynastiques qui absorbaient le gouvernement impérial.

La presse indépendante, se faisant l'écho du sentiment public, exaltait aussi le maréchal Bazaine.

Le maréchal Bazaine était instruit du bruit qui se faisait autour de son nom ; mais il se montra plein de réticences, lorsqu'il lui fut demandé, pendant son procès, s'il ignorait que des démarches eussent été tentées pour lui donner le commandement suprême.

« Je l'ai ignoré absolument, a-t-il répondu. On disait que c'était le vœu de l'armée et de l'opinion publique : j'ai dû m'incliner. »

Le contraire est prouvé.

Vingt jours environ avant le 4 septembre, la maréchale Bazaine vint trouver M. de Kératry de la part de son mari. Mme de Kératry était présente ; la maréchale demanda à parler à M. de Kératry en particulier. Elle lui dit que la présence de l'empereur à l'armée était fatale aux opérations militaires, que le maréchal Bazaine se trouvait dans une position difficile, et qu'il était urgent qu'il fût affranchi de cette tutelle et investi du commandement suprême; elle ajouta que le maréchal n'acceptait pas la responsabilité des ordres de l'empereur, et qu'il aimait mieux se retirer que de la partager. Elle pressa enfin M. de Kératry de communiquer ces paroles à la majorité de la Chambre.

Cet entretien n'a pu être nié par la maréchale; mais, suivant la déclaration, il aurait eu un tout autre caractère, et il aurait été amené par les circonstances suivantes : l'impératrice, prévoyant la nécessité de faire entrer quelques membres de l'opposition dans le conseil des ministres, aurait demandé à la maréchale si elle avait conservé des relations avec M. de Kératry. Ainsi c'eût été pour répondre au désir de l'impératrice que la maréchale se serait résignée à cette démarche. S'il faut l'en croire, M. de Kératry aurait parlé le premier de la nécessité de constituer un conseil de défense ; mais, quant à elle, jamais elle n'aurait avancé que des difficultés fussent survenues entre l'empereur et son mari ; elle aurait encore moins insisté pour qu'une démarche fût tentée par M. de Kératry auprès de ses collègues de la gauche et du ministre de la guerre.

S'il fallait admettre cette version, on expliquerait mal l'objet de la visite de la maréchale, ou plutôt elle serait inexplicable. On ne doit donc y voir qu'une manœuvre adroite pour servir les intérêts du maréchal sans le compromettre ouvertement dans l'esprit de l'empereur. Il reste à savoir si M. de Kératry n'a pas exagéré son rôle, en se présentant à ses collègues comme chargé d'une mission. Il est plus probable que la maréchale désirait peu qu'un tel retentissement fût donné à sa démarche.

Plus tard, pendant l'enquête sur la capitulation de Metz, M. de Kératry fut interrogé. La maréchale, ayant eu connaissance de sa déposition, vint le trouver à Marseille, accompagnée du colonel Villette. C'était le 28 août 1872. Elle venait déclarer que sa première visite n'avait pas été inspirée par son mari, et que celui-ci l'avait ignorée; elle ajouta que M. de Kératry s'était trompé sur la nature de sa visite, qui avait été de simple politesse.

Cette explication rétrospective mérite d'autant moins d'être accueillie que M. de Kératry avait rompu tous rapports avec le maréchal longtemps avant la guerre. L'heure même de la visite (huit heures du matin) eût peu convenu à une visite de pure politesse, ou simplement, comme l'a dit la maréchale, de bonnes relations dans des moments critiques.

Quoi qu'il en soit, M. de Kératry communiqua à ses collègues de l'opposition la situation révélée par la maréchale. Déjà, depuis quelques jours, la minorité du Corps législatif, inquiète des dangers de la patrie, avait agité la question. M. Jules Favre a même témoigné que, mettant de côté toute antipathie politique, les députés de l'opposition avaient déjà prié l'impératrice

d'agir sur l'esprit de l'empereur pour qu'il revînt et mît un de ses lieutenants à la tête de l'armée. M. Schneider aurait même dit à ce sujet :

« Vous pensez donc que la dynastie est nuisible au succès de nos armes ? »

On aurait tort, comme on le voit, de croire que M. de Kératry aurait agité le premier la question du commandement ; il se serait donné en cela plus d'importance qu'on ne lui en accorderait dans les délibérations de la gauche. Néanmoins sa déclaration souleva une discussion assez vive. Quelques députés ne pouvaient pardonner au maréchal sa conduite au Mexique. Cependant MM. Jules Favre, Ernest Picard et de Kératry firent prévaloir l'avis qu'une démarche devait être tentée auprès du général de Palikao, ministre de la guerre, à l'effet d'insister sur la nécessité de revêtir le maréchal Bazaine du commandement en chef.

Lorsque ces trois députés se rendirent auprès du ministre, le commandement en chef avait déjà été conféré au maréchal Bazaine ; mais les députés étaient chargés d'insister pour que ce commandement fût effectif et que l'empereur renonçât définitivement à s'immiscer dans les opérations de la guerre.

Le général de Palikao éluda cette proposition, en annonçant que le maréchal Bazaine était de fait en possession du commandement en chef, et il montra sur une carte le projet du mouvement du maréchal de Mac-Mahon au-devant du maréchal Bazaine.

En effet, le maréchal Bazaine avait reçu, dès le 9 août, le commandement effectif des troupes, qui n'avaient été placées sous ses ordres qu'avec des restrictions qui rendaient son commandement supérieur illusoire. Réduit jusqu'alors à l'impuissance, tenu même à l'écart et comme en suspicion, il put croire un instant qu'il allait être enfin affranchi d'une tutelle insupportable ; mais il n'en fut rien. Il intrigua encore et somma le ministre de la guerre de prendre une décision.

Et comme la réponse se faisait attendre :

« Le maréchal Lebœuf, demande-t-il encore avec une intonation significative, est-il encore major général ? Ou le maréchal Bazaine dirige-t-il l'armée ? Voilà une question. »

M. de Palikao, ministre de la guerre, répond alors :

« Le maréchal Bazaine commande en chef l'armée du Rhin.

— Enfin ! » Telle fut l'exclamation générale.

Ce fut le 12 août que le maréchal Bazaine fut absolument investi du commandement suprême. Il n'ignorait pas que l'empereur ne résiliait ce commandement que contraint par des nécessités politiques, de mauvaise grâce et avec une secrète méfiance. Aussi son ressentiment n'en fut-il pas diminué. Le maréchal aurait fait, dit-on, quelques difficultés pour accepter ce poste, et il aurait prié l'empereur de porter son choix sur un autre maréchal. Et plus tard il a paru en tirer avantage, afin de démontrer qu'il était resté étranger à toutes les démarches faites pour lui conférer le commandement : modestie hypocrite,



Plan de la bataille de Gravelotte (1re heure)

contre laquelle protestent les démarches et les intrigues que nous avons racontées. Le maréchal, en manifestant des scrupules, se sentait plus hardi pour poser les conditions de son acceptation. Il est même certain que le départ de l'empereur de Metz entrait dans ses vues, et nous allons voir comment il réalisa ses plans.

Ainsi, c'en était fait !

Un maréchal de France, traître à sa patrie, commandait l'armée de Metz...

Nous reviendrons sur les circonstances qui accompagnèrent cette prise de commandement.

Nous avons à décrire maintenant la situation que nos défaites avaient créée.

CHAPITRE I

LA VILLE DE METZ

Metz la Pucelle. — Hommage rendu à cette ville par notre première Assemblée nationale. — Comment Metz accueillait les traîtres. — L'esprit militaire et l'esprit gaulois dans cette ville. — La République messine. — Siége de Metz par Charles-Quint. — L'inscription de la porte Serpenoise. — La statue de Fabert. — Michel Ney. — Description de Metz. — Ses monuments. — Ses environs. — L'histoire de sa citadelle. — Les fortifications de Metz. — Leur insuffisance depuis l'introduction des pièces rayées. — État déplorable des travaux de défense et des magasins de Metz à l'époque de la déclaration de guerre. — Accueil peu sympathique fait à Napoléon III par les Messins. — Nos premiers désastres. — Les habitants des campagnes se réfugient dans Metz. — Ils en sont expulsés par l'autorité militaire. — Nos troupes se replient autour de cette ville après Forbach.

Si une ville méritait de rester française, c'était surtout Metz qui, placée comme une sentinelle sur nos frontières de l'Est, a toujours supporté la première le choc des invasions ; Metz dont jamais l'ennemi n'avait violé les remparts ; Metz la Pucelle, ayant pour hampe de son drapeau la flèche hardie de sa cathédrale, qui s'élance vers la nue, symbole de la fierté qui est dans l'âme de ses habitants ; Metz qui tant de fois avait scellé du sang de ses enfants son union indissoluble avec la France, et qui déjà, sous la première Révolution, avait mérité de l'Assemblée nationale cet admirable témoignage :

« Nul pays n'est plus fertile en amis sincères de la liberté. Un même esprit les anime tous ; les femmes mêmes, semblables aux femmes de Sparte, disputent pour leurs fils l'honneur de marcher les premiers à la défense de la patrie. Après avoir parcouru cette partie de la France, on est convaincu que le despotisme n'y pourrait régner que sur des déserts. »

Déjà, à cette époque, la trahison avait plusieurs fois essayé de se glisser dans ses murs. Ainsi, après la Révolution du 14 juillet 1789, le maréchal de Broglie, gouverneur de Metz, qui fuyait avec le régiment de Royal-Allemand, vit les patriotes messins lui fermer les portes de la ville. Bouillé, que notre

chant national a flétri d'un vers immortel, dut reculer aussi devant les Messins armés pour la défense de la Révolution, et se soumettre au serment civique.

Metz et la Lorraine ont conservé en effet, avec l'esprit guerrier de la vieille Gaule, le sentiment profond de la liberté et de l'indépendance. Cette terre tressaille au moindre souffle de guerre ; c'est un cratère qui, même à l'état de repos, exhale encore l'âcre odeur de la poudre. L'enfant, né soldat, connaît le maniement du fusil et du canon ; les exercices militaires sont ses jeux. Les sons d'une fanfare l'attirent et l'enivrent, et pour suivre de près une troupe qui passe, il roule jusque sous les pieds des chevaux.

Nos soldats, mêlés à cette population sympathique, accueillis en frères, assis et réchauffés à un foyer de patriotisme, finissent par se lorraniser, et, plus tard, les souvenirs qu'ils emportent de ce pays créent un lien si puissant, que la France, privée aujourd'hui de la Lorraine, sent qu'elle ne peut se reconstituer, retrouver sa vigueur et son génie tant que durera cette séparation.

Aussi loin que remontent les souvenirs historiques, nous trouvons Metz superbe et debout pour le maintien de son indépendance. Ville libre au moyen âge, elle lutte victorieusement contre ses puissants voisins.

Point de serfs dans la République messine ; tous les citoyens étaient libres.

Le siége le plus important fut celui de 1552, entrepris par Charles-Quint. Les dix mille défenseurs de la place résistèrent pendant deux mois à un bombardement et à des assauts répétés ; et cela, bien que la tranchée fût ouverte. Le duc d'Albe se retira enfin, après avoir perdu les deux tiers de ses troupes.

La *porte Serpenoise*, la plus célèbre par ses souvenirs, résume dans diverses inscriptions quelques-uns des principaux faits de l'histoire de Metz.

A l'étranger qui entre, elle jette comme défi et comme avertissement ces deux inscriptions en style lapidaire :

« *Le* 9 *avril* 1473, *à la porte Serpenoise, Metz, surprise par l'ennemi est sauvée par le boulanger Harelle.* »

« *Le* 23 *novembre* 1552, *près de la porte Serpenoise, la principale attaque de Charles-Quint est repoussée par le duc de Guise.* »

Metz possède encore d'autres monuments, qui redisent à notre génération ce que valut dans tous les temps son héroïque population. C'est à ce titre que la statue de Fabert est devenue en quelque sorte le palladium de cette cité. Enfant de Metz, soldat à quatorze ans, plus tard maréchal de France et l'une de nos gloires les plus pures, Fabert était sorti des rangs du peuple. En honorant le grand capitaine, Metz rendait aussi hommage à cet esprit d'émancipation des classes pauvres dont la Révolution de 1789 marque le triomphe.

Peut-on sans attendrissement pour le caractère de Fabert, et en même temps sans colère contre ceux qui ont dédaigné un tel exemple, relire cette inscription, grande dans sa simplicité, qui dictait leur devoir aux défenseurs de Metz :

« Si, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée netombât au pouvoir de l'ennemi, il fallait mettre à la brèche ma famille, ma personne et tout mon bien, je ne balancerais pas un instant pour le faire. »

La statue du maréchal Ney rappelle aussi une autre gloire de la Lorraine. Elle représente le héros engagé dans l'action, dans une lutte suprême, le fusil en main et jeté dans le tourbillon de la mêlée. Cette statue personnifie la ville dans un de ses enfants. Ce marbre palpitant de vie et d'audace guerrière, c'est Metz elle-même, au grand jour qu'elle rêvait pour ajouter à sa gloire.

Metz est située au fond d'une vallée où coule la Moselle. A un kilomètre et demi en amont de la ville, la rivière se divise en deux bras qui se réunissent à peu près à la même distance en aval; deux autres bras coupent transversalement l'espace intermédiaire, présentant aussi trois îles : l'une d'elles, l'île Chambière, forme la partie septentrionale de la ville, qui s'étend sur la rive droite de la Moselle, entre son bras oriental et la Seille.

Metz se divise en deux parties : la ville haute, dans laquelle l'activité commerciale est concentrée, et la ville basse, dans laquelle se déroulent les deux bras de la Moselle. L'enceinte renferme près de 60.000 habitants.

Les rues sont assez larges et animées; les maisons sont peu étendues en façade et serrées; beaucoup d'entre elles ont conservé cette architecture du moyen âge qui frappe les regards et donne à la cité un caractère pittoresque.

Si l'on excepte sa cathédrale gothique, que sa hardiesse et son élégance placent au rang des chefs-d'œuvre de ce genre, ses monuments sont sobres d'ornements et affectent même des formes massives.

Les places de Metz sont nombreuses et vastes : la place de la Comédie et la place Royale sont les plus remarquables; l'esplanade, formée sur les anciens fossés de la citadelle, est à peu près la seule promenade de la ville.

Les établissements militaires répondaient à l'importance de la place; ils se composaient de six casernes et d'un hôpital d'instruction, le plus remarquable qu'il y eût en France, et qui pouvait contenir jusqu'à 1.800 malades, d'immenses magasins pour les fourrages et pour les vivres, une école régimentaire d'artillerie et une autre du génie, une bibliothèque militaire de 10.000 volumes, un arsenal d'artillerie et un autre du génie.

Les campagnes autour de Metz charment par leurs sites accidentés. Au moyen âge, cinq faubourgs formaient le prolongement de la ville; mais ils ont disparu, de telle sorte que la campagne est déserte autour de l'enceinte.

La ville est dominée par des hauteurs d'où le sol s'abaisse en pente douce jusqu'aux abords de la place. Là se découpe un plateau onduleux qu'entrecoupent des ruisseaux et torrents, qui forment autant de vallons. Le plus important de ces cours d'eau est la Nied, formée elle-même de deux ruisseaux qui coulent du sud-est au nord-ouest : la Nied allemande et la Nied française. Cette petite rivière va mêler ses eaux à celles de la Sarre.

La Nied française côtoie, du sud au nord, la lisière d'un vaste hémicycle formé par les hauteurs qui s'étendent à 12 kilomètres de la ville; ces hauteurs sont couronnées par d'immenses forêts de sapins, de chênes et de hêtres, abris

sombres et touffus dont l'armée prussienne savait si bien profiter pour masquer ses batteries et dérober son infanterie à nos reconnaissances.

L'ancienne citadelle de Metz fut bâtie par le maréchal de Vieilleville. Depuis, Vauban fit commencer les travaux d'enceinte; ils furent achevés par Cormontaigne, sur les plans de Vauban. Plus tard les travaux d'enceinte furent modifiés et étendus, et la place comprit, indépendamment de son enceinte, deux forts, six lunettes et une redoute. Les deux forts contigus à la ville étaient : celui de Bellecroix, ouvrage à double couronne, situé au nord-est, et dont le front est tourné vers Saint-Julien, Vallières et Borny ; le fort Moselle, bâti sur la rive gauche, au nord-ouest, à double couronne aussi, regardant Plappeville, Woippy et Saint-Éloi : il défendait les approches des deux îles Chambière et Saulay. La vieille citadelle avait été rasée en 1791.

D'autres travaux de défense de la ville furent entrepris peu de temps avant la guerre, mais trop tard.

Cette ville, dont le patriotisme était si ardent, dont la position était si importante, avait été à peu près délaissée par le génie militaire.

On avait déjà signalé l'insuffisance de ses remparts, dominés par les hauteurs voisines, et qui laissaient ainsi la ville exposée à un bombardement. Un colonel du génie avait été assez hardi pour dénoncer ce danger ; mais il avait été traité de visionnaire. Quelques travaux furent pourtant ordonnés, grâce à l'intervention du maréchal Niel ; mais on les poussa mollement, et l'entêtement du Comité des fortifications paralysa cet effort.

Tout était inachevé, au début de la guerre. Aussi la ville, se sentant faible, était-elle d'autant plus inquiète qu'elle avait vu passer une armée troublée, désordonnée, et à laquelle paraissait manquer une forte direction.

Le colonel Borbstaëdt a résumé ainsi la description des travaux nouveaux, si tardivement commencés ; il débute par en constater la nécessité :

« L'introduction des pièces rayées, dit-il, en agrandissant et en renforçant dans des proportions considérables l'action des feux de l'artillerie, avait modifié ces conditions et menaçait Metz « la Pucelle » de dangers inconnus jusqu'alors. Sur la rive gauche de la Moselle, le versant de la vallée s'élève par une pente rapide jusqu'à une hauteur de 200 mètres, dominant les ouvrages de la place à 3.000 ou 4.000 pas, c'est-à-dire dans la sphère d'action des pièces de siége. Du côté de l'est, on peut de même voir et canonner la ville et les ouvrages, du sommet des hauteurs dominantes qui montent en pente douce de la rive droite de la Moselle. Ce danger ne pouvait être écarté que par l'établissement de forts détachés sur les hauteurs qui commandaient la place.

« En conséquence on construisit sur la rive droite, à 3.000 pas de l'enceinte, les forts Queuleu et Saint-Julien, et sur la rive gauche, à 3.000 ou 4.000 pas du fort Moselle, les forts de Saint-Quentin et de Plappeville ; en même temps on formait ainsi un vaste camp retranché qui, appuyé de tous côtés par des forts, présentait sur les deux rives de la Moselle un espace suffisant pour une armée de 200.000 hommes. Malgré l'importance considérable qu'on attachait à juste titre, en France, à la construction de ce grand camp retranché, les travaux

avaient été conduits si lentement qu'au début de la guerre le fort Saint-Julien n'était point encore terminé ; il fallut travailler jour et nuit pour arriver à mettre au moins ce point si important à l'abri d'un assaut, et cela n'était même point achevé le 14 août. Au sud-ouest, le fort Saint-Privat était à peine ébauché.

« En même temps on s'occupait avec une hâte fiévreuse de renforcer par des ouvrages le terrain situé en avant du camp retranché, principalement sur la rive droite de la Moselle, qui devait être menacée en premier lieu. Sur le front sud, la levée du chemin de fer à Montigny avait été transformée en une formidable contre-approche ; une redoute avait été établie à la grange Mercier. Sur le front nord, Châtillon et le château de Grimont, au pied du fort Saint-Julien, avaient été fortifiés. Sur le front est, on avait construit la redoute des Bordes (ou des Bottes). Sur la rive gauche, une redoute avait été élevée à Saint-Éloi pour fermer la vallée au nord. Afin de rendre les communications plus faciles, on ajouta aux deux grands ponts qui existaient déjà sur la Moselle plusieurs autres nouveaux ponts tant sur cette rivière que sur la Seille. »

Mais lorsque notre armée arriva sous la ville, dans sa retraite, les travaux étaient loin d'être terminés, les nouveaux forts n'étaient pas armés et les approvisionnements étaient plus qu'insuffisants.

Tel était l'état de cette place, qui devait être victime de l'incurie du gouvernement et de la trahison de Bazaine.

La ville avait comme un pressentiment de son sort.

Elle était hostile à l'Empire, et les scènes du début de la campagne n'étaient point faites pour la rallier à l'idée impériale et pour la rassurer.

Dès le 18 juillet Metz avait pris l'aspect qui annonce la guerre : roulements de tambours, musiques guerrières, défilés incessants d'infanterie, d'escadrons de cavalerie, de batteries ; trains de soldats arrivant en gare, criant, chantant, hurlant la *Marseillaise ;* officiers et soldats mêlés dans la cohue ; la station encombrée d'équipages militaires ; les soldats attardés errant à la recherche de leur régiment, de leur compagnie ; sur les routes, autour de Metz, des régiments en marche, des soldats lourdement chargés et brisés par la fatigue ; partout un inexprimable désordre. — Tandis que les cafés sont encombrés d'officiers qui, las de causer des événements et de bâtir des plans, s'attablent au jeu, des soldats ivres recherchent les ruelles louches et s'entassent dans les cabarets borgnes et les tripots.

Le 28 juillet, le train impérial amenait à la gare de Metz celui qui avait promis de conduire la France à la victoire.

Nous avons déjà vu le tableau qu'offrait ce jour-là l'armée française, prête à faire son devoir sans doute, mais déjà travaillée par le doute et la défiance. La ville était attristée par de sombres prévisions ; elle fit froid accueil à Napoléon III.

Assis sur les coussins d'une voiture à la Daumont, le maître des destinées de la France semblait porter écrit sur son pâle visage le présage de la catastrophe qui menaçait sa dynastie. Les agents de sa police secrète, dont le nom-

bre fut toujours considérable à Metz pendant le siége, poussaient des cris enthousiastes qui restaient sans écho.

La population messine s'était de tout temps montrée si peu sympathique, qu'on avait senti la nécessité de suppléer aux acclamations qui faisaient défaut dans la foule par celles des agents qui suivaient l'empereur dans les lieux où il était de passage. On se souvenait en effet que la tournée présidentielle de Napoléon, en 1851, avait peu ressemblé à une ovation, et que le prétendant avait dû quitter la ville avec une certaine précipitation, éconduit jusqu'à la gare par les huées et les sifflets.

Si l'entrée de Napoléon à Metz, le 28 juillet, ne fut pas marquée par les mêmes manifestations, elle donna lieu cependant à quelques incidents fort remarqués. Ainsi les cris de : *Vive l'empereur!* étaient aussitôt couverts par ceux de: *Vive la France!* D'autres cris d'un caractère plus accentué motivèrent des rixes avec la police et des arrestations.

A part ces protestations de la foule indignée d'un contact qui la contaminait, la ville était silencieuse.

L'affaire de Sarrebruck permit aux fonctionnaires impériaux de lancer au milieu de la froideur générale leurs proclamations emphatiques. Les blouses blanches, enrôlées à Metz comme à Paris, « et qui composaient une véritable armée, au dire de l'un des témoins du procès Bazaine, » se laissèrent aller à des élans dont personne ne fut dupe. Ces fanatiques à gages excitèrent même la population à se porter à la cathédrale et à mettre en branle la grosse cloche, la *Mutte*, pour célébrer la grande victoire de Sarrebruck.

Le préfet de Metz, M. Paul Odent, harangua plusieurs fois la meute impériale. Mais Forbach et Wissembourg refroidirent dès le lendemain cette frénésie intempestive.

La nouvelle de ces premiers désastres avait été apportée dans Metz par des paysans qui fuyaient l'approche des troupes ennemies, et qui, pour ne pas être victimes des horreurs dont ils faisaient le lamentable récit, abandonnaient leurs maisons, leurs récoltes et jusqu'à leurs bestiaux.

L'encombrement produit sur les places et dans les rues par cette multitude effarée répondait suffisamment aux outrecuidances de la veille.

Les femmes et les enfants, fatigués par une course de plusieurs lieues, et traînant de lourds fardeaux, ce qu'ils avaient pu emporter de plus précieux, cherchaient déjà un refuge jusque sous les hangars et dans les cours, quand, sur un ordre du commandant de la place, ils se virent contraints de rebrousser chemin dans la direction d'où la peur venait de les chasser.

Cette évacuation d'une ville forte et susceptible d'être assiégée était sans doute justifiée en principe, à la condition qu'on pourvût de quelque manière à la sûreté de ces malheureux. Mais rien n'excusait assurément la précipitation et surtout la dureté avec laquelle l'ordre militaire fut exécuté à l'égard de femmes, d'enfants et de vieillards épuisés de fatigue. La population s'en émut, murmura et demanda pourquoi l'on usait de cette rigueur impitoyable vis-à-vis de Français qu'on ne pouvait protéger et qu'on avait refusé d'armer,

alors que des milliers d'Allemands obtenaient de rester dans Metz, au mépris de l'arrêté d'expulsion.

Dès ce jour, la population messine, éclairée par cet instinct sûr qui l'inspire dans les choses de la guerre, pressentit les grands désastres qui allaient suivre ; elle vit le flot de l'invasion prêt à battre ses remparts, et, regardant ses forts inachevés, elle put à peine réprimer son indignation contre le gouvernement impérial, dont la coupable impéritie avait rendu possibles des revers irrémédiables. Toutefois ce n'était pas du découragement ; car les Messins croyaient encore que le patriotisme suffirait à tout réparer.

Cependant on avait signalé l'approche de nos troupes, qui se repliaient sur Metz. La foule se répand aussitôt sur les routes autour de la ville. L'armée arrive enfin ; sur les visages de nos soldats, aucun signe d'abattement ou de désespoir, mais une rage indicible qui brille dans tous les yeux. Mal dirigés et placés en face d'un ennemi dix fois plus nombreux, ils n'ont pu qu'affronter la mort, sans espoir de vaincre. Mais eux du moins ont fait leur devoir.

Combien fut différente l'attitude de l'empereur, à sa rentrée dans Metz ! Exposé à tous les regards, il semblait les fuir et négligeait de saluer, comme s'il se fût senti écrasé par l'immense colère qu'il excitait. Il sentit son insuffisance.

L'ennemi nous pressait et il fallait agir. L'empereur ne pouvait espérer de tout réparer lui-même, car toute confiance en lui avait disparu, et il se sentait sans prestige ni autorité ; une nécessité implacable l'obligeait ainsi à remettre le commandement en d'autres mains. C'était une abdication morale ; et il le sentit si bien, qu'il ne put d'abord se résigner à résilier absolument le commandement, même après avoir compris l'impossibilité de l'exercer.

Il joua, le 9 août, cette comédie qui consistait à nommer pour la forme Bazaine général en chef ; mais, le 12 août, il le fit bien réellement cette fois général en chef.

Nous verrons néanmoins qu'il lui imposa un général d'état-major pour le surveiller.

Mais le maréchal n'en était pas moins dès lors seul maître de la direction à imprimer à l'armée.

Avant de voir comment il exerça son commandement, nous avons à décrire la marche des armées allemandes et leurs manœuvres autour de la place Nous consacrons à ces mouvements le chapitre suivant.



Bazaine

CHAPITRE II

MARCHE DES ARMÉES ALLEMANDES SUR METZ.

Situation des armées allemandes.—Marche de la IIIe armée. — Défense de Phalsbourg. — Investissement de Strasbourg par la division badoise. — Situation de la ville, — Marche de la Ire et de la IIe armée prussienne. — Souffrances et désorganisation des corps français. — Résumé.

Situation des armées allemandes. — Les forces de l'Allemagne étaient divisées en trois armées : la première, Steinmetz, à l'aile droite, avait donné le 6 août contre Frossard ; la deuxième, Frédéric-Charles, au centre, en arrière des deux autres, avait détaché un certain nombre de brigades au secours des forces engagées à Spikeren ; la troisième, prince héritier, à l'aile gauche, avait repoussé, le 6 août, Mac-Mahon à Spikeren.

L'ennemi, vainqueur aux deux ailes, avait obligé toute notre armée à la retraite ; mais, ce résultat obtenu, les Allemands ne se lancèrent pas activement dans la poursuite ; nos colonnes ne furent pas inquiétées.

Nous avons constaté que cette lenteur apparente fut l'objet de critiques assez vives ; mais Borbstaëdt loue la prudence dont les généraux prussiens firent preuve.

L'armée de Steinmetz était seule en état de donner la chasse à la nôtre; c'était trop peu de forces contre des troupes dont certains corps seulement étaient entamés.

Les Prussiens préfèrent donner, le 7 août, lendemain des deux batailles, du repos aux troupes qui avaient été engagées; ils en profitèrent pour mettre de l'ordre dans leurs divisions décimées et pour porter en avant le centre, qui était en arrière d'une marche au moins.

Le 8, leurs armées s'ébranlèrent.

Chacune avait une direction différente.

La IIIe armée (prince héritier) fut chargée de suivre Mac-Mahon : nous allons décrire ses étapes.

Marche de la IIIe *armée.*—La IIIe armée, reposée par son séjour à Reichshoffen le 7 août, avait à franchir les défilés des Vosges.

Le prince fit diviser ses corps en cinq colonnes, qui suivirent diverses routes, admirablement reconnues et étudiées.

La cavalerie avait éclairé le terrain à longue distance; les précautions les plus minutieuses étaient prises; l'armée entière ne se développa jamais que sur un front de 38 kilomètres, sur une profondeur de 19.

Les Prussiens agirent comme s'ils étaient en présence de forces considérables et non de corps décimés et inférieurs en nombre.

On ne peut trop recommander, comme exemple, cette prudence remarquable.

En cinq heures de marche, les ailes pouvaient se replier sur le centre, si celui-ci était attaqué.

En huit heures, une aile pouvait appuyer l'autre.

Ainsi se trouvait appliqué ce principe de salut, qu'aucun corps d'une armée ne doit être éloigné de plus d'une marche du gros de l'armée.

Ces mouvements, à travers d'inextricables défilés, furent si précis, si bien réglés, que, le 12 août, date fixée à l'avance, les cinq colonnes se trouvèrent réunies sur la ligne de la Sarre à l'heure fixée pour chacune d'elles.

En aucun cas, en aucun point elles ne s'étaient coupées.

Cette marche, sans combat cependant, est l'un des plus beaux mouvements stratégiques exécutés par l'armée allemande dans la campagne de 1870-71.

Au lieu d'encombrer les chemins en arrière des corps par des convois qui auraient pu devenir un embarras, qui en tous cas auraient allongé les colonnes, au lieu de surcharger le soldat de provisions, les généraux allemands ne firent porter à leurs hommes que deux jours de vivres, comme réserve à laquelle il fut défendu de toucher, et l'armée vécut de réquisitions faites avec une grande habileté et une rigueur trop souvent exagérée.

Dans notre retraite, nous avions malheureusement négligé de faire sauter les tunnels de Saverne et de Phalsbourg: faute considérable, qui servit beaucoup les Allemands: « Ce fut, dit Borbstaëdt, une circonstance très-favorable. »

On ne comprend pas, de la part de nos généraux, cet inconcevable oubli.

Se mettant à l'œuvre sur-le-champ, les Allemands rétablirent le service des voies ferrées derrière l'armée : la section de Soultz-sous-Forêt à Haguenau fonctionna dès le 9 août, et celle de Haguenau à Saverne fut en état dès le 11.

Aussi, renforts, vivres, munitions, purent-ils être dirigés dès le 12 jusqu'à la ville que Mac-Mahon avait quittée le 8 août !...

D'autre part, les Prussiens avaient organisé *une ligne d'étapes* sur la route qui traverse les Vosges par la Petite-Pierre jusqu'à Sarrebourg, qu'il ne faut pas confondre avec Sarrebruck.

A chaque étape, selon la méthode prussienne, un commandant militaire était attaché, réglant les mouvements, recevant et dirigeant les convois, surveillant l'évacuation ou le traitement des malades et assurant le service.

Ce système de commandements d'étape est d'une utilité considérable : la discipline est strictement observée par les convois et les détachements ; le logement des isolés n'est pas abandonné à la discrétion des maires ; l'ordre le plus parfait règne sur les voies de communication.

Des détachements de la landwehr assurent le service et la police.

Les Prussiens ne rencontrèrent aucune fraction des forces de Mac-Mahon pour leur disputer le passage.

« Le seul obstacle que les Français opposaient à cette marche de la IIIe armée, dit Borbstaëdt, était les places des Vosges, encore occupées par les Français, et qui ferment ou commandent les principaux passages. Les plus importantes de ces forteresses étaient Bitche, sur la ligne ferrée et la route de Niederbronn à Sarreguemines, et la forte place de Phalsbourg, construite dans le roc, qui barre la route de Saverne à Sarrebourg et qui menace le chemin de fer tracé à moins de 4 kilomètres au sud. Les deux autres petits postes de Lichtenberg et la Petite-Pierre (ou Lützelstein) n'avaient qu'une importance secondaire.

« Bitche, fort isolé, avec des casemates creusées dans le roc, placé au point de croisement de quatre grandes routes et sur une voie ferrée, n'avait été pourvu d'une garnison définitive (1 bataillon du 30e de ligne, 1 compagnie de douaniers et quelques artilleurs) qu'au moment du départ du corps de Failly. Le 2e corps bavarois, qui, dans son mouvement en avant, arrivait le 8 à Egelshardt (ou Egelsberg), à moins de 6 kilomètres au sud-est de Bitche, envoyait aussitôt une reconnaissance vers la place ; le commandant, sommé de se rendre, refusait, et l'artillerie canonnait la place, mais sans succès. Ce corps, devant continuer sa marche le 9, dut donc se borner à bloquer Bitche. La 12e division d'infanterie (6e corps), qui suivait la même route, tournait le fort par une marche de nuit des plus difficiles, mais qui s'exécutait cependant sans aucune perte, et poursuivait également sa route. Bitche restait bloqué.

« La Petite-Pierre (Lützelstein), placée sur la route du 5e corps, fut trouvée inoccupée le 6 août. Malgré l'ordre formel du général de Fally, la petite garnison française, forte de 300 hommes, avait évacué le fort, sans autres formalités, à l'approche de l'ennemi. Le 5e corps y laissait un bataillon.

« La division wurtembergoise, qui flanquait à droite le 5e corps, était

chargée, le 9, d'enlever la petite place de Lichtenberg, dans sa marche d'Ingwiller sur Meisenthal ; en conséquence, le 9, le général Hügel fait bombarder le fort, construit sur un rocher élevé. Quoiqu'on tirât près de 1.000 coups, on ne put déterminer aucun incendie. Les Français firent feu sur le parlementaire wurtembergeois, et l'on dut renoncer à toute négociation ultérieure. Le général Hügel laissa, pour bloquer le fort, 10 compagnies (1er et 2e bataillons de chasseurs, 2 compagnies du 2e régiment d'infanterie), un demi-escadron et 3 batteries, puis il continua sa route. Le lendemain, l'artillerie reprit son feu et parvint enfin à allumer un incendie, qui amena la capitulation de la garnison (3 officiers, 287 hommes, 7 bouches à feu).

« Phalsbourg, la place la plus importante des Vosges, armée de 65 bouches à feu, occupée par une garnison de 3.000 hommes (1), et défendue par un homme énergique, le commandant Taillant, préparait à la IIIe armée les difficultés relativement les plus grandes. Placée dans une bonne situation, si elle ne barre pas complétement deux grandes lignes de communication, — la grande route qui traverse les Vosges par Phalsbourg même, et la voie ferrée tracée un peu au sud, — elle les rend au moins très-difficiles, et elle oblige les troupes ennemies à de longs détours. Le 10 août, les têtes de colonnes du 11e corps (82e régiment) atteignaient les environs de Phalsbourg. Bien que surpris par l'apparition inopinée des troupes allemandes devant la place, le commandant, sommé de capituler sous peine de bombardement, se bornait à répondre ces laconiques paroles : « J'accepte le bombardement ; » puis les ouvrages commençaient aussitôt un feu violent, qui cependant ne causait pas de dommages sérieux. Comme l'avant-garde du 11e corps n'avait avec elle qu'une batterie légère, on fit venir de Saverne la réserve d'artillerie ; le soir même, elle commençait un feu qui ne tarda pas à incendier plusieurs maisons de la ville ; mais un fort brouillard étant survenu, le tir cessa.

« Le 11e corps continue sa marche, et à midi la tête de la 22e division d'infanterie arrive devant Phalsbourg pour relever les troupes chargées du blocus. Le 14, la réserve d'artillerie (60 pièces) qui accompagnait cette division canonne la ville et y détruit 57 maisons. Mais ce bombardement, exécuté par des pièces de campagne, restait toujours sans effet sur les ouvrages. Après une nouvelle sommation, rejetée encore par le commandant, le feu cesse donc de nouveau. Laissant deux bataillons du 51e régiment pour observer la place, la division continue son mouvement le 17. Le 18, ces deux bataillons sont relevés à leur tour par le bataillon de garnison d'Erfurt, qui lui-même est renforcé, le 19, par deux bataillons de landwehr (Sondershausen et Sangershausen).

« La nature particulière du mur d'enceinte, qui est formé par le roc, ne permettait pas de compter y faire brèche, même avec des pièces de siége ; en outre la configuration très-défavorable de la zone environnante rendait presque impossible l'ouverture de tranchées bien défilées. En conséquence, on re-

(1) 1 bataillon du 63e de ligne, 1 bataillon de gardes mobiles, 100 artilleurs et 500 isolés (turcos, zouaves et infanterie de ligne).

nonçait à l'idée de faire un siége régulier; les sacrifices qu'eût exigés une semblable opération dans des conditions particulièrement défectueuses n'eussent pas été en rapport avec l'importance stratégique de la place. Il en résulta que Phalsbourg, soumis à un simple blocus, put résister très-longtemps, et que ce ne fut que le 14 décembre qu'une capitulation — la première depuis la construction de la place — ouvrit ses portes à l'ennemi. »

Borbstaëdt ne peut refuser à la garnison et à son énergique commandant un hommage que nous sommes heureux de reproduire ici, quoique nous ayons l'occasion d'écrire plus tard en détail l'histoire de ce siége.

« La garnison, dit l'historien allemand, ne cessa de faire une petite guerre très-active au dehors de la place, de sorte que les troupes de blocus, toujours peu nombreuses et forcées ainsi à de fréquents déplacements, eurent fort à faire pour garder une ligne d'investissement de cinq à six lieues. Les trois bataillons de landwehr désignés plus haut continuèrent ce pénible service depuis le 19 août jusqu'au 14 décembre. Dans le courant d'octobre, les détachements et les maladies avaient réduit ces troupes à 1.700 hommes en état de porter les armes.

« Dans les journées des 24, 25, 27 août et 14 septembre, les troupes de blocus eurent à repousser de vigoureuses sorties. A la fin d'août, ce petit corps, commandé par le major Gièse, fut renforcé d'un escadron (d'abord du 3ᵉ régiment de réserve de dragons, puis du 6ᵉ régiment de chevau-légers bavarois) et plus tard d'une batterie (d'abord la 1ʳᵉ batterie légère de réserve du 1ᵉʳ corps, puis une batterie légère du 8ᵉ corps); ces renforts lui permirent d'agir avec plus d'énergie et même de reprendre le bombardement. Mais un nouveau danger se manifestait par suite du nombre toujours croissant des francs-tireurs qui, surtout aux environs de Lützelbourg, inquiétaient la ligne d'étapes et menaçaient les derrières des troupes de blocus. Ce ne fut qu'après la chute de Strasbourg que ce danger disparut, parce qu'alors les bandes se retirèrent vers le sud.

« A la fin de novembre, le manque de vivres se faisant sentir de plus en plus dans la place, le commandant offrit de capituler, à la condition que la garnison sortirait librement avec armes et bagages pour gagner le midi de la France. Cette proposition fut rejetée. Le 12 décembre, la faim forçait enfin la place à se rendre à discrétion. Le brave commandant Taillant, qui, pendant quatre mois, avait vigoureusement conduit une énergique défense, terminait ainsi sa dépêche : « Les portes de Phalsbourg sont ouvertes ; vous trouverez les défenseurs désarmés, mais non vaincus. » Le 14 décembre, les troupes prussiennes et bavaroises occupaient la ville, après que le commandant eut détruit toutes les munitions, brisé 1.200 fusils et encloué 65 bouches à feu. »

La IIIᵉ armée, sortie des Vosges le 11 août, se massa sur la Sarre resserrant son front jusqu'à ne lui donner que 23 kilomètres de développement.

Loin de suivre les serrements de notre état-major, le quartier général allemand tenait essentiellement à concentrer ses troupes, et il réussissait à

faire mouvoir une armée de 180.000 hommes sur une ligne de moins de six lieues.

Ces résultats remarquables ne peuvent s'obtenir qu'à force de précision et de calcul : on peut se faire une idée des difficultés d'opérations militaires de cette sorte en s'imaginant un carré de six lieues sur chaque face, sur lequel, en colonnes d'un déploiement facile, sans confusion, sans heurt, sans qu'une troupe coupe l'autre ou l'arrête, il faut faire mouvoir cinq corps d'armée, soit 10 divisions d'infanterie, 20 brigades, 125 bataillons, 120 escadrons et 500 pièces de canon, avec tous les services et les convois !

L'artillerie surtout offre des développements énormes ; une seule batterie occupe sur une route 1 kilomètre.

Les canons et les voitures de munitions ne peuvent rouler que sur de bons chemins.

Il faut donc trouver des voies à toute cette artillerie, à la cavalerie, à l'infanterie ; nous disons *voies*, non routes, car l'infanterie prussienne utilise jusqu'aux plus petits chemins et prend même à travers champs.

Grâce à la discipline rigoureuse et à l'ordre méticuleux qui règne dans les régiments, toutes les prescriptions s'accomplissent avec une régularité merveilleuse. Le pas uniforme fait parcourir, dans le temps fixé, l'espace déterminé ; la cavalerie a observé le terrain et relevé l'état des chemins : aucun obstacle ne surgit ; rien n'est laissé au hasard, à l'imprévu.

La IIIe armée fut dirigée, dans cet ordre admirable, vers Pont-à-Mousson, afin d'empêcher Mac-Mahon et de Failly de s'établir sur la Moselle, au sud de Metz.

Mais tel ne fut pas, malheureusement, le but du maréchal, qui se repliait sur Châlons.

La IIIe armée, le 13 et le 14 août, ne trouva donc personne pour lui disputer le passage de la Moselle à Dieulouard et à Pont-à-Mousson.

Le plan des armées allemandes consistait à forcer par le sud le passage de la rivière, à se placer par une marche rapide entre Paris et Metz, et, fortes de leur supériorité numérique, à nous couper la retraite et à nous enfermer dans la place.

Ce plan, par la trahison de Bazaine, s'accomplit malheureusement.

Avant de décrire la marche des autres armées, nous devons signaler un incident important : l'investissement de Strasbourg par un détachement de la IIIe armée.

Investissement de Strasbourg par la division badoise. — Le prince héritier, ayant appris que la ville de Strasbourg se trouvait en très-mauvais état, avait envoyé les 15.000 hommes de la division badoise sur le Rhin, avec mission d'observer la place et de la bloquer si c'était possible.

Strasbourg étant la seule ville fortifiée importante dont l'ennemi se soit emparé par la force, il importe de faire remarquer qu'il était facile d'en mener le siége à bonne fin.

Nos adversaires ont tellement exagéré ce succès, que nous devons le réduire à sa juste valeur, et nous empruntons à Borbstaëdt même, un colonel prussien, la preuve que la ville fut attaquée alors qu'elle se trouvait dans les plus mauvaises conditions de résistance.

Nos lecteurs n'oublieront pas, en lisant ce témoignage, que c'est un Allemand qui le porte :

« De même que toutes les places fortes de France, la place frontière de Strasbourg avait été négligée de la manière la plus inexcusable, bien qu'appelée à jouer un rôle important dans une guerre soit offensive, soit défensive, avec l'Allemagne. La place est construite d'après un système suranné, qui s'est montré comme impossible à conserver en présence de l'augmentation de portée et d'action des pièces rayées, et cependant, durant les longues années de paix, rien n'avait été fait pour mieux la protéger contre une attaque régulière tentée avec des pièces rayées de siége, et pour mettre en même temps la ville à l'abri d'un bombardement, par la construction de forts avancés. Il était trop tard maintenant pour remédier à cette négligence ; depuis que la dernière guerre était commencée, on avait également peu prévu et peu fait pour tout ce qui concernait la mise en état, l'armement des ouvrages très-étendus qui entouraient la ville, et la garnison nécessaire pour les défendre. Le 6 août, le jour de Wœrth, l'armement de Strasbourg n'était pas encore terminé : les glacis n'étaient pas dégagés ; les remparts n'avaient pas de canons ; on venait seulement d'ouvrir les écluses pour remplir les fossés. La confusion, la précipitation, étaient encore augmentées par l'arrivée, dans la soirée même, des fuyards de Wœrth, qui se précipitaient dans la ville, où ils répandaient les plus effrayantes nouvelles.

« Le commandement de la place avait été confié au général Uhrich, rappelé depuis peu au service actif. Ayant été déjà investi autrefois de ce commandement, cet officier général connaissait également les conditions de la place ; mais, dans les premiers moments, il manqua complétement de toute assistance militaire technique, car. sous ce rapport encore, rien n'avait été prévu. En fait de génie, on disposait de 5 capitaines et de 20 mineurs ; l'artillerie se composait de 1.200 hommes avec 6 chefs d'escadron : c'étaient des chiffres absolument insuffisants pour permettre de procéder au rapide armement d'une place aussi considérable.

« Les mesures prises en ce qui concernait la garnison étaient tout aussi mauvaises. Le noyau en était formé par un seul régiment de ligne, le 87e, fort de 2.700 hommes environ, qui appartenait à la 4e division du 1er corps et qui avait été conservé par hasard au moment de son passage dans la place. Il y avait en outre 2 bataillons de dépôt d'infanterie, 2 compagnies de dépôt de chasseurs, les batteries de dépôt de 2 régiments d'artillerie ; plus 5.000 isolés environ, provenant de tous les régiments du 1er corps ; 4 bataillons de garde mobile, 2 escadrons de lanciers, et enfin 500 pontonniers que le manque de chevaux avait enpêchés de rejoindre le 1er corps, et 120 marins qui avaient été destinés à former l'équipage de la flottille du Rhin devenue sans emploi. Cette

garnison hétérogène, réunie par l'effet du hasard, pouvait atteindre un effectif de 17.000 hommes environ ; mais, sur ce nombre, la moitié à peine était en état de faire la guerre, car les dépôts se composaient en majeure partie de recrues, et la garde mobile n'avait ses armes que depuis le 8. Dans ce chiffre n'est pas comprise la garde nationale sédentaire (3.600 hommes environ), car elle était seulement en voie de formation ; formée d'ailleurs d'hommes sans aucune éducation militaire, elle ne pouvait être utilisée dans le moment que pour le service intérieur de la place.

« Dès le 7 août, la division badoise dirigée contre Strasbourg commençait avec un plein succès ses opérations vers le Sud. La brigade de cavalerie Laroche, qui, dans la journée du 6, avait été maintenue à Soultz pour observer la forêt de Haguenau, surprenait de telle sorte la faible garnison française laissée à Haguenau, que cette ville, très-importante comme point de jonction des lignes ferrées de Bitche et de Landau sur Strasbourg, tombait aux mains de la cavalerie badoise presque sans coup férir. 7 officiers, 100 hommes, 80 chevaux étaient pris, et l'on s'emparait en même temps d'une grande quantité d'armes et d'effets d'équipement ; on trouvait dans les hôpitaux plus de 2.000 blessés et malades, qui, lors de la fuite sur Strasbourg, avaient été abandonnés là *sans aucun secours médical.* Les trois brigades d'infanterie de la division badoise qui s'étaient avancées, le 6, jusque sur le champ de bataille de Wœrth, se portaient aussi sur Haguenau ; de sorte que, le 7, toute la division était en mesure de marcher et complétait le succès remporté par la cavalerie. »

C'en était fait.

L'Alsace était évacuée par nos armées, et sa capitale investie allait bientôt succomber.

Nous raconterons plus tard les douloureux épisodes de ce siége, si cruellement conduit par les Prussiens, et nous allons continuer à décrire la marche des armées allemandes sur Metz.

Marche de la Ire et de la IIe armée prussienne. — Nous venons d'esquisser la marche de la IIIe armée qui, de Reichshoffen, a franchi les Vosges pour marcher sur Nancy et Pont-à-Mousson.

Ce massif des Vosges séparait la IIIe armée (prince héritier) de la IIe armée (prince Frédéric-Charles), et de la Ire (Steinmetz).

Au 7 août, ces deux dernières armées, reliées entre elles par suite du combat de Forbach, préparèrent leur marche de façon à se porter sur la Nied : la Ire armée sur Fouligny, la IIe sur Faulquemont.

Le mouvement s'opéra par petites marches et fut terminé le 12 août.

C'est à cette date qu'étaient terminés le passage des Vosges par la IIIe armée et son établissement sur la Sarre.

De la Sarre à la Nied, le 12 août, les trois armées allemandes, bien liées, bien massées, occupant un front relativement restreint, présentaient un effectif formidable de 500.000 hommes ! Ce jour-là nous n'avions à leur opposer

(armée de Metz et garnison) que 178.000 hommes ! Il est vrai qu'appuyés sur la place et sur son camp retranché, ayant la Moselle, comme obstacle protecteur, en amont et en aval de la ville, nous pouvions vigoureusement disputer le passage de la rivière et surprendre l'une ou l'autre des armées ennemies dans les mouvements tournants devenus nécessaires pour tenter le franchissement du cours d'eau.

On pouvait enfin retarder l'envahissement du territoire, infliger des pertes à l'adversaire et gagner du temps.

Mais nous ne sûmes saisir aucune des bonnes occasions qui s'offrirent.

La concentration des trois armées s'étant opérée le 12 août, elles reprirent leur marche.

La IIIe armée (prince héritier) suivit Mac-Mahon et de Failly en retraite.

Son objectif était d'empêcher ces deux généraux de se fortifier vers Toul, Nancy et Pont-à-Mousson.

Mais, nous l'avons constaté, ni le 1er ni le 5e corps ne s'arrêtèrent sur ces positions.

D'autre part, la IIe armée (prince Frédéric-Charles) était dirigée, elle aussi, de façon à atteindre la Moselle au-dessus de Metz et à tourner la ville par le sud.

Donc les deux plus fortes armées de l'Allemagne, soit 400.000 hommes, manœuvraient de façon à couper de Paris le maréchal Bazaine et les 178.000 hommes dont il disposait.

L'armée de Steinmetz, 90.000 hommes, protégeait ce mouvement tournant des deux autres armées allemandes, et, devant Metz, défilait lentement, restant la dernière, prête à accepter une bataille si notre armée cherchait à tomber sur les Allemands pour contrarier le passage par une attaque sur leurs derrières, prête aussi à nous combattre, si l'occasion s'en présentait, pour nous retenir sur la rive droite de la rivière et nous empêcher de faire retraite sur Verdun, Châlons, Paris.

Si nous avons été clair, le lecteur comprendra très-bien quels étaient la situation et le plan des armées allemandes, le 14 août, lors de la bataille de Borny.

Celle-ci ne fut livrée qu'afin de retarder notre retraite et nous empêcher de passer la Moselle à temps. L'ennemi voulait que les corps prussiens, qui la franchissaient eux-mêmes à Frouard et à Pont-à-Mousson, pussent nous couper les routes de Verdun en profitant des vingt-quatre heures que la lutte nous ferait perdre.

Telle est la grande marche stratégique de l'ennemi après les combats du 6 août !

Elle s'opéra dans un ordre admirable, et ses troupes, grâce à une administration bien réglée et à des réquisitions bien faites, furent nourries et fournies au mieux.

Elles furent surtout conduites avec une prudence et une sûreté merveilleuses.

Les nôtres, au contraire, furent très-mal menées.

Souffrances et désorganisation des corps français par suite de mauvaises mesures stratégiques et administratives. — Nous avons vu (retraite de Mac-Mahon) quelles souffrances subit le 1er corps ; d'autre part, le 5e corps (de Failly) avait été démoralisé par les fatigues, la famine et les marches forcées ; le manque de vivres, l'abandon des sacs et les fautes de l'intendance avaient jeté le 2e corps (Frossard) dans un état pitoyable.

Mais ce qui semble impossible, et ce que prouve cependant un témoignage irrécusable, c'est que des divisions non engagées, non compromises, se trouvaient dans un état de délabrement inouï.

D'une part, Bazaine, comme s'il n'était pas cause de la défaite par sa trahison à Forbach, constate le déplorable état de l'armée.

« Les terrains détrempés par une pluie presque incessante, a-t-il écrit, les deux Nied à passer sur des ponts étroits, rendirent ces marches-manœuvres lentes, pénibles et tristes. Le moral du soldat, sans être complétement affecté, était inquiet, par suite des mauvaises nouvelles qui voltigeaient dans l'air. »

Et l'ex-maréchal cite, à titre de preuve de ce qu'il avance, la lettre lamentable qui suit :

« Position en face de Vionville (Morlange et Bonnay), le 9 août 1870, à 10 heures et demie.

« Je vous prie en grâce de ne pas me faire faire de mouvements aujourd'hui. Les hommes sont rendus de fatigue, la soupe n'est pas mangée et il faudrait encore y renoncer ce soir. Enfin j'ai dit à M. Duvernet, chef d'escadron, l'état moral que j'ai constaté. Hier, arrivés à onze heures et demie du soir, avec une pluie battante, manquant de moral (je regrette de le dire), il leur faut un peu de repos et de la soupe ce soir.

« De plus, arrivé hier soir à onze heures, j'ai dû ce matin de bonne heure aller rectifier les emplacements pris sans y voir. Ils n'ont donc pu se reposer. J'attends vos ordres.

« Et puis, pour faire ce mouvement après la soupe mangée, je n'en aurais pas le temps. Les soldats peuvent bien attendre à demain, puisqu'ils sont si près de cette position à occuper.

« Signé : DECAEN. »

Le général Montaudon, moins explicite, avoue cependant que sa division est dans un état d'épuisement complet ; il termine une lettre par cette phrase significative :

« La marche d'aujourd'hui a assez fatigué les troupes de la division, déjà *épuisées* par les marches de nuit et les alertes des jours précédents ; aussi prierai-je Votre Excellence de vouloir bien donner, si cela est possible, un jour de repos à la division. »

On voit quel triste contraste notre armée si brave, si énergique, offrait en face de l'armée allemande.

Désolant résultat d'une mauvaise direction !

Résumé. — Donc, à la veille dn combat de Borny, dans Metz l'armée française mise sous les ordres de Bazaine ; et, autour de Metz, les trois armées allemandes : celle du prince héritier surveillant et poursuivant Mac-Mahon et de Failly ; celle du prince Frédéric-Charles passant la Moselle pour nous couper de Châlons ; celle de Steinmetz essayant de nous retenir sous Metz, sur la rive droite.

CHAPITRE III

AVANT BORNY

Dispositif de ce chapitre. — Des responsabilités le 12, le 13, le 14 et le 15 août. — But secret du maréchal Bazaine. — Sourdes défiances de l'empereur ; impatiences du maréchal. — Nomination du général Jarras : curieux détails sur la façon dont Napoléon III exerçait le commandement. — Jugement sur les responsabilités. — Ordre des faits. — Le passage de la Moselle et de la Meurthe par l'ennemi. — Pièces, documents, témoignages concernant les ponts d'amont. — La retraite sur Verdun commence, mais Bazaine ne fait traverser la Moselle qu'à une partie de l'armée. — La crue de la Moselle. — La question des routes. — Le réquisitoire. — Résumé général.

Dispositif de ce chapitre. — L'étude qui va suivre est une des plus difficiles de cette œuvre : les parties y sont complexes ; les faits sont connexes et souvent obscurs ; les responsabilités sont multiples ; les fautes commises sont nombreuses ; et il faudra beaucoup de patience au lecteur pour comprendre tous les mouvements, toutes les complications, toutes les intrigues, et pour faire à chacun la part de criminalité qui lui revient dans ces journées du 12, du 13, du 14 et du 15 août.

Nous avons tracé précédemment la retraite de l'armée française sur Metz, puis la marche des armées allemandes jusque vers le 14 août, jour de la bataille de Borny.

Il est clair, nous l'espérons, pour le lecteur, que les Allemands tendant à franchir la Moselle, à nous tourner, nous n'avions que deux plans à adopter.

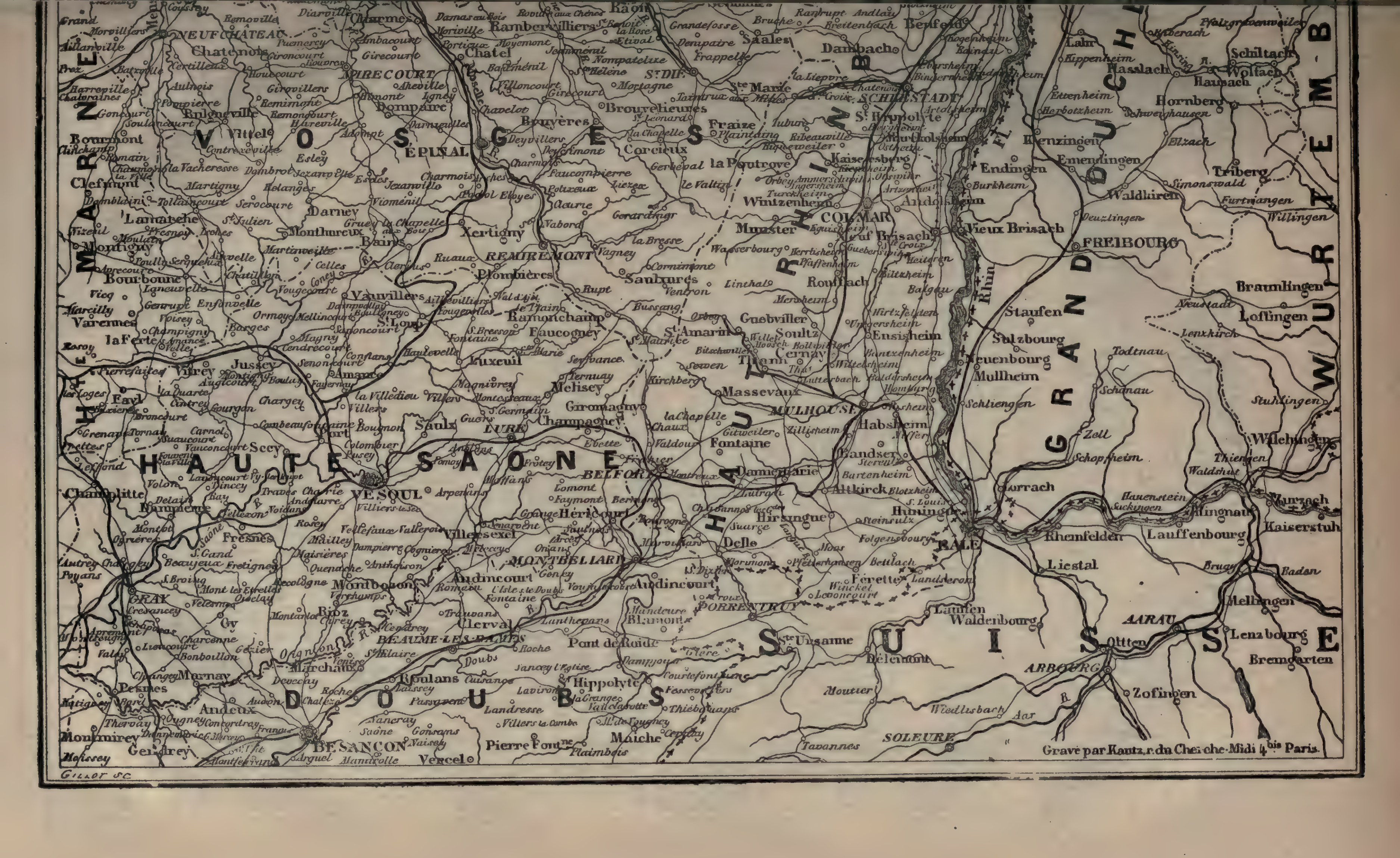
L'un, le plus prudent, était de nous replier rapidement, dès le 12 au matin, sur Châlons par Nancy ou par Verdun.

L'autre, plus audacieux, mais dont les résultats auraient pu devenir considérables, consistait à résister sans nous laisser envelopper, et à battre l'ennemi en détail avec notre armée massée, ayant Metz pour appui.

Dans ce but nous pouvions attaquer, avec toutes nos forces, Steinmetz inférieur en nombre, et l'écraser : ce qui eût découvert les derrières de la IIe armée, en train de passer la Moselle. Elle aurait dû revenir sur ses pas pour nous livrer bataille.



BELGIQUE
LUXEMBOURG
PRUSSE
OLDENBOURG
BAVIÈRE
RHENANE
MOSELLE
MEUSE
MEURTHE
BADE
ARLON
Virton
Longwy
Longuyon
LUXEMBOURG
Remich
Esch
Sarrebourg
Sierck
Merzig
Thionville
Cattenom
Metzervisse
Sarrelouis
Sarrebruck
St. Wendel
Ottweiler
Birkenfeld
KAISERLAUTERN
Landstuhl
Homburg
Deux Ponts
Pirmasens
Neustad
Edenkoben
LANDAU
Annweiler
Bergzabern
Germersheim
Philippsbourg
Spire
Worms
Manheim
Kusel
Briey
Etam
Metz
Gorze
Gravelotte
Boulay
Bouzonville
Vigy
St. Avold
Forbach
Sarreguemines
Faulquemont
Gr. Tenquin
Sarralbe
Bitche
Wissembourg
Lauterbourg
Niederbronn
Woerth
Soultz
Haguenau
Seltz
Bouxwiller
Hochfelden
Brumath
Saverne
Phalsbourg
Sarrebourg
Fénestrange
Dieuze
Château Salins
Vic
Delme
Nomeny
Pont à Mousson
St. Mihiel
Commercy
Toul
Nancy
Lunéville
Blamont
Lorquin
Marmoutier
Strasbourg
Bischofsheim
Karlsruhe
Durlach
Rastadt
Baden
Bühl
Vaucouleurs
Void
Vignuelles


VOSGES
HAUTE SAONE
DOUBS
SUISSE
HAUT RHIN
GRAND DUCHE
WURTEMB
NEUFCHATEAU
MIRECOURT
EPINAL
REMIREMONT
VESOUL
BELFORT
MONTBELIARD
BESANCON
GRAY
COLMAR
SCHLESTADT
MULHOUSE
BALE
FREIBOURG
PORRENTRUY
SOLEURE
ARBOURG
AARAU
Vieux Brisach
Neuf Brisach
Lure
Luxeuil
Plombières
Champlitte
Baume-les-Dames
Pont de Roide
St Ursanne
Delémont
Liestal
Lörrach
Rheinfelden
Lauffenbourg
Gravé par Kantz, r. du Cherche-Midi 4 bis Paris.
Gillot sc.

Libre à nous, dès lors, de nous replier sur la place, de surveiller l'ennemi à nouveau, et d'essayer de saisir encore quelque bonne occasion.

Entre ces deux plans on avait le choix.

On ne s'arrêta ni à l'un ni à l'autre.

Au lieu de culbuter Steinmetz hardiment, franchement, complétement, avec toutes nos forces, on laissa notre arrière-garde seule recevoir son choc ; le général ennemi retarda de la sorte notre retraite, et il ne fut même pas sérieusement entamé.

Du moment où l'on acceptait ce combat de Borny, il fallait en tirer tous les avantages qu'il pouvait donner ; on ne le fit point ; *on se battit sur place;* on n'essaya point de refouler cette armée de Steinmetz et de menacer l'armée de Frédéric-Charles passant la Moselle ; on donna enfin dans le piége de l'ennemi.

Nous insistons encore : élucider ce point est de la plus haute importance.

Se battre à Borny n'eût pas été une faute, si toute l'armée française avait donné avec le but bien arrêté de rejeter Steinmetz au loin sur la Nied et de le couper de Frédéric-Charles qui, suspendant le passage de la Moselle, serait revenu sur ses pas.

Mais laisser s'attarder l'arrière-garde à cette lutte sans avoir la pensée que nous venons d'émettre, perdre deux jours à recevoir ce combat que l'on pouvait éviter, c'était faire manquer la retraite sur Verdun, donner le temps à Frédéric-Charles de nous tourner sans qu'il conçût d'inquiétudes, puisque Steinmetz, contenu il est vrai, mais en force, non sérieusement abordé et menacé, restait à son poste, couvrant les derrières de la IIe armée, la garantissant de toute surprise.

Qui fut coupable ?

Est-ce Bazaine ?

Est-ce Napoléon III ?

Tous deux d'abord, et ensuite le comte de Palikao et l'impératrice.

Le lecteur admettra qu'avant de raconter les faits, nous devons donner un aperçu général des responsabilités de chacun.

Ce fut surtout le 12, le 13 et le 14 août que se jouèrent les destinées de la France ; car ce fut alors que se dessina la nécessité ou de combattre sous Metz vigoureusement et à fond, ou de se replier sans retard.

Et l'on ne fit ni l'un ni l'autre.

Des responsabilités. — Bazaine, depuis le 9 août, était commandant en chef de tous les corps réunis autour de lui ; mais l'empereur restait chef suprême de l'armée, mais le maréchal Lebœuf restait major général.

Cette nomination du 9 août, nous l'avons relatée : on doit ne la considérer que comme une mesure incomplète, destinée à satisfaire l'opinion qui, malheureusement égarée sur le compte de Bazaine, le voulait comme généralissime.

Mais la France ne s'y trompa point. On comprit que Napoléon III voulait rendre le commandement de Bazaine illusoire.

La voix publique devint si impérieuse, l'insuffisance de l'empereur devint si manifeste, que, de toutes parts, il fut sollicité de se démettre.

Ses plus dévoués serviteurs se mettaient en demeure de résilier le commandement.

D'après les papiers secrets trouvés aux Tuileries, son secrétaire, M. Pietri, lui ayant demandé, le 8 août, « si, physiquement, il se sentait assez vigoureux pour supporter les fatigues d'une campagne active, pour passer les journées à cheval et les nuits au bivouac, » l'empereur aurait catégoriquement répondu : « Non. »

L'empereur se démit donc le 12 ; mais il demeurait encore au milieu de l'armée, exerçait son influence, pesait sur les décisions, *engageait sa responsabilité*, et donnait ainsi au maréchal de spécieuses excuses pour dégager la sienne.

Ainsi à peine Bazaine avait-il reçu le commandement que l'empereur l'informait, par une dépêche, qu'il fallait prendre une résolution relativement à la retraite de Metz ; il semble même qu'il ait plusieurs fois changé de résolution dans la même journée : le matin du 12 août, il prescrivait au 5e corps de se tenir prêt à se porter sur Metz, et à cinq heures il annulait cet ordre.

Ceci se passait du 12 au 13 août.

Mais l'action de l'empereur se fait plus formellement encore sentir dans les dépêches et les lettres qui furent envoyées à Bazaine le 13 et le 14, jour de l'affaire de Borny.

Le maréchal reçut de Napoléon les trois lettres suivantes :

« Le 13 août 1870.

« Les Prussiens sont à Pont-à-Mousson et à Corny. D'un autre côté, on dit « que le prince Frédéric-Charles fait un mouvement tournant vers Thionville. « Il n'y a pas un moment à perdre pour faire le mouvement arrêté.

« Signé : NAPOLÉON. »

« 13 août, 8 h. 1/2 du soir.

« Je reçois votre lettre dans ces circonstances ; c'est à vous de voir si le « passage en arrière est possible.

« Signé : NAPOLÉON. »

« 13 août, 12 heures du soir.

« La dépêche que je vous envoie de l'impératrice montre bien l'importance « que l'ennemi attache à ce que nous ne passions pas sur la rive gauche.

« Il faut donc tout faire pour cela, et, si vous croyez devoir faire un mouve- « ment offensif, qu'il ne nous entraîne pas de manière à ne pouvoir opérer « notre passage. Quant aux distributions, on pourra les faire sur la rive gau- « che en restant lié avec le chemin de fer. »

Voici la lettre de l'impératrice à laquelle l'empereur faisait allusion :

« Paris, 13 août 1870, 7 h. 45 du soir.

« *A l'empereur.*

« Ne savez-vous rien d'un mouvement au nord de Thionville, sur le chemin « de fer de Sierk, sur la frontière du Luxembourg ?

« On dit que le prince Frédéric-Charles pourrait bien se diriger par là sur « Verdun, et il peut se faire qu'il ait opéré sa jonction avec le général Stein- « metz et qu'alors il marche sur Verdun pour y joindre le prince royal et pas- « ser, l'un par le nord, l'autre par le sud.

« La personne qui nous donne ce renseignement croit que le mouvement « sur Nancy et le bruit qu'on en fait pourraient n'avoir pour but que d'attirer « notre attention vers le sud, afin de faciliter la marche que le prince Frédéric- « Charles fera dans le nord. Il pourrait tenter cela avec les huit corps dont il « dispose.

« Le prince opère-t-il ainsi ou essaie-t-il de rejoindre le prince royal en « avant de Metz pour franchir la Moselle ?

« Paris est plus calme et attend avec moins d'impatience.

« Signé : L'IMPÉRATRICE. »

Nous devons nous arrêter d'abord ici pour exprimer notre opinion sur ces documents.

L'empereur, éclairé sans doute par le maréchal Lebœuf, comprit, le 13, qu'on nous tournait par le sud, vers Pont-à-Mousson.

Il envoyait en conséquence une *prière* instante à Bazaine pour que la retraite s'opérât rapidement.

En ceci, il était dans le vrai.

Mais survient l'étrange dépêche de l'impératrice, qui annonce un mouvement tournant par Thionville, vers le nord, et qui prétend que le mouvement par le sud est une feinte de l'ennemi.

Et l'empereur tient compte de ce rêve d'une femme étrangère au métier des armes, inspirée probablement par le comte de Palikao, qui fit faute sur faute, erreur sur erreur dans son court ministère.

On le voit, Napoléon III n'avait aucune idée arrêtée sur le plan de l'ennemi; il changeait d'opinion à ce sujet d'une heure à l'autre; il n'en intervenait pas moins.

Il est vrai que ce qu'il voulait, c'était une retraite sans aucun retard.

Mais, hors d'état de l'imposer, s'étant démis de son autorité, il eût mieux fait de n'émettre aucun avis.

Bazaine qui ne voulait pas se replier, qui d'autre part ne tenait plus à battre complétement Steinmetz, Bazaine qui déjà méditait de se faire enfermer dans Metz, Bazaine, disons-nous, saisit un prétexte de ne pas pousser à fond l'affaire de Borny.

Il feint d'avoir été forcé d'accepter la lutte, ce qui est faux; et il attribue à l'empereur lui-même et à ses dépêches cette faute de n'avoir point écrasé



Steinmetz avec toute l'armée, de n'avoir reçu son choc qu'avec l'arrière-garde, de s'être contenté seulement d'arrêter la Ire armée prussienne, inutilement, puisque le canon des forts y eût suffi.

Voici ce qu'il a écrit sur ce sujet dans sa justification (*Mémoire et rapport sur les opérations de l'armée du Rhin et sur la capitulation de Metz)* :

« Le combat de Borny, dit-il, eut pour conséquence de retarder de vingt-quatre heures au moins notre marche sur Verdun et influa gravement sur la suite des opérations.

« Cette diversion de l'ennemi avait surtout pour but de masquer et d'activer son mouvement de flanc par Pont-à-Mousson et Corny, de pousser ses têtes de colonne vers le débouché du plateau stratégique entre Meuse et Moselle, en retardant notre passage sur la rive gauche.

« *Avant d'entreprendre le passage de la Moselle, j'aurais voulu profiter de la concentration des troupes sur la rive droite, dont nous connaissions le terrain, puisque nous venions de le parcourir, pour faire un retour offensif sur les corps allemands en marche sur nous.*

« *Quel qu'en eût été le résultat, il aurait bien certainement retardé la marche de l'ennemi sur notre droite, peut-être même l'aurait fait rétrograder d'une journée.* Nous pouvions même obtenir un succès, car l'offensive va mieux à notre caractère national que les marches en retraite. Mais l'empereur y trouva probablement des inconvénients, puisqu'il m'adressa l'avis suivant. »

Suivent les dépêches ci-dessus citées.

Avant d'aller plus loin, nous engageons le lecteur à graver cette déclaration de Bazaine dans sa mémoire; il verra plus loin, au cours du procès, le maréchal prétendre formellement qu'il était opposé à ce retour offensif et qu'il ne l'avait jamais approuvé.

Contradiction flagrante!

Quoi qu'il en soit, on voit combien cette immixtion de Napoléon et de l'impératrice fut déplorable.

Bazaine l'invoque pour sa justification.

Toutefois, commandant en chef, il reste responsable de ses actes; tout au plus ces avis de l'empereur devraient-ils être admis comme circonstances atténuantes, si la culpabilité du maréchal et sa perfidie n'éclataient pas dans l'ambiguïté de sa conduite.

En effet, du moment où il prenait les prières de Napoléon III en considération, pourquoi acceptait-il la lutte qu'on le conjurait d'éviter?

Il devait replier ses troupes sur les forts, tout au moins reculer en ne s'engageant pas, chose facile, puisqu'il n'avait devant lui que la brigade Goltz; et Borny n'eût été qu'une insignifiante escarmouche.

Répétons-le, Bazaine, commandant suprême, était maître de ses résolutions, donc responsable. Il devait ou reculer sans accepter le combat, ou se battre avec la pensée d'écraser Steinmetz. Il ne fit que juste ce qu'il fallait pour retarder la retraite et la rendre impossible.

But secret du maréchal Bazaine. — La vérité, qui résulte clairement aujourd'hui de tous les faits connus, c'est que Bazaine jugeait la partie perdue pour l'empire, et la France dans l'impossibilité de lutter; il calculait qu'enfermé dans Metz avec la seule armée en état de combattre, il pouvait traiter de la paix avec l'ennemi et rester seul maître de la situation.

Il prévoyait déjà que l'empereur serait détrôné, et que lui, Bazaine, comme lieutenant général du royaume, ou comme dictateur de la République, il renouvellerait bientôt à son profit le coup d'État de 1852, et se ferait proclamer, réussissant à s'asseoir sur le trône de France après avoir failli régner au Mexique.

Ce but du maréchal explique tout le drame de Metz.

C'est ainsi que l'exemple fatal de la violation des lois par un ambitieux

armé de la force portait ses fruits, et montrait contre lui-même l'exemple à suivre; l'absolution donnée par un plébiscite imposé, vingt ans de splendeur factice et de fausse prospérité, encourageaient toutes les aspirations malsaines.

Et la France, victime trop patiente de l'audace d'un Napoléon, apparaissait à un Bazaine comme une proie facile à saisir.

Sourdes défiances de l'empereur; impatiences et ruses du maréchal. — L'empereur, averti par l'instinct de la conservation, se défiait du maréchal; mais la situation s'imposait à lui. Il s'était démis de son commandement et il intervenait avec maladresse pour le reprendre d'une manière indirecte; mais Bazaine supportait difficilement ces tentatives de pression.

L'impatience du maréchal se manifesta un jour qu'un officier lui apportait une lettre par laquelle l'empereur désirait voir hâter le passage sur la rive gauche de la Moselle.

« Ah! oui, s'écria Bazaine; hier c'était un ordre, aujourd'hui c'est un désir. Je connais cela : c'est toujours la même chose sous des mots différents. »

Aussi, ne voulant à aucun prix retomber sous l'inévitable pression que l'empereur, les ministres et l'opinion exerçaient sur lui, tenant à précipiter le dénouement, livra-t-il le combat de Borny pour perdre du temps; il ne profita pas de la journée du 15 août; il perdit la matinée du 16 et fit en sorte que la victoire de Gravelotte fût stérile.

Il rusa pour que l'empereur prît les devants sur Verdun, croyant être suivi par Bazaine, et il se trouva seul à Metz, maître de l'armée et du sort de la France : du moins le croyait-il ainsi.

Le général Jarras chef de l'état-major général. — Pour apprécier complétement la situation faite à l'armée par les événements et notamment par la nomination de Bazaine au commandement en chef, il importe de faire comprendre quelle influence fatale exerça sur les déterminations du maréchal la colère que lui causa non-seulement l'immixtion de Napoléon III dans le commandement, mais aussi le choix du général Jarras comme chef de l'état-major général : cette nomination fut un acte d'une gravité exceptionnelle.

On sait combien il importe à un commandant en chef d'organiser un corps d'état-major solide, homogène quant à l'esprit, parfaitement pénétré de la pensée du chef, capable de suppléer à tous les détails pour assurer la transmission des ordres et la préparation des instructions; la confiance réciproque, autant que l'obéissance hiérarchique, doit être le lien qui assure la bonne exécution des plans. Par suite, il est d'usage de laisser au commandant en chef une juste liberté dans le choix de ses officiers d'état-major.

Il n'en fut pas ainsi.

Le maréchal Lebœuf, chef d'état-major général de l'empereur, perdait ce poste dans la nouvelle combinaison.

Il devenait difficile, en effet, de subordonner ce maréchal au maréchal

Bazaine en lui conservant les mêmes fonctions à l'armée du Rhin ; d'ailleurs il s'était produit entre ces deux chefs certains froissements qui n'avaient pas été jusqu'à la rupture déclarée, mais qu'on ne saurait nier.

Le général Lebrun, premier aide-major à l'état-major général de l'empereur, suivait dans sa retraite le chef de l'État en qualité d'aide de camp. Le général Jarras, second aide-major général, se trouvait disponible ; il fut imposé au maréchal Bazaine, quoique celui-ci eût désiré un autre choix et qu'il se fût même déjà lié par certaines promesses.

On ne peut douter que l'empereur ne voulût maintenir auprès de Bazaine un homme possédant sa confiance particulière, de façon à exercer encore, au moins indirectement, même après sa retraite, cette action occulte qui entrava jusqu'à la fin la marche des opérations. Il n'en fallait pas davantage pour faire naître une antipathie funeste entre le maréchal et son chef d'état-major.

C'est ainsi que l'empereur créait comme à plaisir des difficultés, dans un moment où l'unité de commandement était le plus nécessaire.

Si quelque chose pouvait ancrer le maréchal dans la pensée de trahir, si une mesure devait surtout l'irriter, c'était celle qui consistait à le faire surveiller par le général Jarras.

Le maréchal souhaitait avoir pour chef d'état-major le général de Cissey : ce dernier, grâce à sa loyauté, à son influence, à son caractère et à ses talents, aurait probablement empêché le maréchal de donner suite à ses projets désastreux.

L'empereur ne comprit pas que froisser un homme déjà soupçonné de perfidie, c'est le pousser à la défection.

Rien de plus propre, du reste, à désorganiser le service que de donner à un général un chef d'état-major qui lui est désagréable.

Nous verrons quels furent les tristes résultats de l'éloignement qu'éprouvait Bazaine pour le général Jarras, qui s'est expliqué nettement à cet égard devant le conseil de guerre.

« J'ai été nommé malgré moi, a-t-il dit, et j'ai dû obéir. Je n'avais eu que de bonnes relations avec le maréchal ; mais je craignais que le commandant en chef ne vît en moi qu'un critique incommode, et que ma position ne devînt difficile. »

On a essayé de justifier la nomination du général Jarras en faisant valoir cet avantage, qu'il était au courant du service et mieux à même que nul autre d'éclairer le maréchal Bazaine sur tout ce qui touchait aux opérations.

« Il était indispensable, a déposé le maréchal Lebœuf, que le général Jarras restât auprès du maréchal Bazaine. Il était au courant de tous les détails de l'état-major général, par cette raison que le général Lebrun et moi nous étions habituellement près de l'empereur, que j'étais obligé de faire de très-fréquentes absences, pendant que le général Lebrun restait en permanence auprès de l'empereur. Quant au général Jarras, il avait la direction continuelle des bureaux des différentes sections de l'état-major, et il était au courant de tous les détails de service. »

Cependant le général Jarras, si bien instruit, au dire du maréchal Lebœuf, déclara plus tard qu'on ne lui communiquait point le rapport sur les reconnaissances et les mouvements de troupes, et qu'à cet égard le maréchal Bazaine était aussi bien renseigné que lui.

« Je ne pouvais, ajoutait-il, renseigner sur des choses que je ne savais pas. Si j'avais reçu des renseignements d'une haute importance, je me serais empressé de les transmettre, et au besoin je les aurais portés moi-même au maréchal. »

Même en admettant les raisons mises en avant par le maréchal Lebœuf, il appartenait naturellement à celui-ci, comme ancien chef d'état-major général, de renseigner lui-même le maréchal sur les opérations en cours d'exécution; mais ce soin fut négligé de telle sorte, que le maréchal Bazaine pouvait prétendre qu'il ignorait, en prenant le commandement, quel était l'effectif de son armée en hommes, en chevaux, en matériel, en munitions et en approvisionnements.

Que le maréchal Lebœuf, le général Lebrun, le général Jarras aient eu ce tort de ne pas suffisamment renseigner le maréchal, c'est ce que l'on doit admettre. Mais pourquoi Bazaine ne demandait-il pas ces renseignements, qui ne lui eussent pas été refusés? Il était le premier intéressé, et il ne fit rien pour se mettre au courant de la situation. Enfin, pour faire la part de chacun, constatons une fois de plus que la préoccupation dynastique, le désir de surveiller un maréchal supposé hostile, entraînaient Napoléon III à commettre cette faute de donner un grief de plus au maréchal et de désorganiser, par une discorde inévitable de chef à inférieur, un service important, essentiel.

Cet incident, si grave, de la nomination du général Jarras, fouillé à fond lors du procès, a été fécond en révélations et en enseignements.

Nous y trouvons, sur la façon dont l'empereur exerçait le commandement, les curieux témoignages qui suivent :

« Je dois dire, déclare le maréchal Lebœuf, que bien que l'empereur eût confiance en moi, il traitait quelquefois les questions secrètement, et il a pu arriver que des ordres aient été donnés sans que je les connusse. L'empereur traitait quelquefois les questions directement. »

Et c'est un chef d'état-major qui tient ce langage!

Après une telle affirmation, que pouvait-on espérer d'un commandement de telle sorte?

Ainsi Napoléon III se cachait même du maréchal Lebœuf!

Et pourquoi cette défiance?

C'est que le maréchal était éclairé enfin sur le danger des projets extravagants que l'impératrice et le comte de Palikao élaboraient et voulaient imposer. Lorsque cette influence du nouveau ministre et de la souveraine triomphait, l'empereur dérobait les actes qu'il faisait en conséquence au contrôle du maréchal Lebœuf.

Et les plus déplorables contradictions se produisaient.

« L'état-major général, avoue à ce sujet le général Lebrun, est resté en

dehors de certaines études qu'il lui appartenait de faire. Cela a été un grand malheur. »

Et comme on demandait au général s'il n'entrait pas dans ses fonctions particulières de diriger les ordres du mouvement :

« Non, a-t-il répondu ; j'étais simplement un lieutenant, ne prescrivant pas, n'ordonnant pas. »

A cette autre question :

« Vous n'aviez donc pas d'attributions définies dans l'état-major général ?

— En aucune façon, » répondit-il encore.

Le général Jarras fait, de son côté, l'aveu suivant :

« Comme deuxième aide-major général, j'étais chargé du service du bureau. J'ignorais beaucoup de détails que j'aurais dû connaître comme chef d'état-major du maréchal, et je n'ai pu donner les renseignements qu'on était en droit d'attendre de moi. J'ai compté toutefois sur la bienveillance de M. le maréchal pour m'aider à remplir ma tâche. Je me suis trompé, car dès le premier moment M. le maréchal m'a tenu à l'écart. Or un chef d'état-major est réduit à néant, s'il ne jouit pas de la confiance de son chef ; j'ai fait de mon mieux, j'ai fait complète abnégation de ma personne.

« Ainsi, le 13 août, des ordres de mouvement ont été donnés ; M. le maréchal a communiqué directement ces ordres aux 2e, 3e, 4e corps et à la garde. Le 16, jour de la bataille de Rezonville, M. le maréchal m'a dicté ses ordres ; le 26, il les avait préparés également sans même que j'en fusse informé ; le 30, je ne reçus communication des décisions du commandant en chef qu'à 8 heures du soir. Pendant tout le mois de septembre, je n'ai assisté à aucune des conférences militaires, et je n'ai su ce qui s'y passait que par les ordres que M. le maréchal me faisait transmettre. Il en a été de même pendant le mois d'octobre jusqu'à la capitulation. »

Etranges agissements ! Le maréchal Bazaine reprochait à l'empereur et à son état-major général de le tenir à l'écart, et lui-même s'abstenait ensuite de toutes relations avec le chef d'état-major qu'il avait accepté.

Le général Jarras en témoigna son mécontentement dans deux circonstances ; il s'en est expliqué en ces termes :

« Ayant appris que le maréchal avait étudié un mouvement, qu'il projetait à mon insu, avec le colonel Lewal, officier placé sous mes ordres, je lui en ai témoigné mon étonnement. Il me répondit qu'il était libre d'appeler à travailler avec lui les officiers qu'il lui convenait. Alors je donnai l'ordre au colonel Lewal, si pareille chose se renouvelait, d'avoir à m'en rendre compte immédiatement.

« Une autre fois, trouvant la situation très-grave, je me déterminai à en parler au maréchal, espérant qu'il consentirait à la fin à m'honorer de sa confiance. Il me répondit qu'il n'avait à prendre conseil que de lui-même. »

Le maréchal Bazaine n'a pu essayer de justifier sa conduite vis-à-vis de son chef d'état-major sans laisser échapper l'aveu suivant :

« J'ai toujours été dans de bons termes avec le général Jarras, seulement nos caractères ne sympathisaient pas toujours : il montrait souvent une certaine irascibilité. »

Le fait qui donne la plus juste idée de la confusion qui régnait au quartier général de Metz, c'est qu'il n'y eut pas de transmission régulière des services, et que le maréchal ne reçut même pas officiellement son état-major. Ainsi le général Jarras fut informe de sa nomination comme chef d'état-major par le maréchal Lebœuf, et ne recevant aucun ordre du maréchal Bazaine, malgré l'urgence, il crut devoir lui écrire pour lui demander ses instructions.

Voici la lettre qu'il lui adressa dans la soirée du 12 :

« En prenant vos ordres, monsieur le maréchal, je vous prie de vouloir bien me faire connaître où vous avez l'intention d'établir votre quartier général, et, à ce sujet, je me permets de vous faire observer que, pour recevoir et donner des ordres dans le plus bref délai possible à votre armée, vous serez peut-être mieux à Metz que sur tout autre point. C'est d'ailleurs à Metz que se trouvent tous les chefs de service avec lesquels les rapports sont de tous les instants. »

Pour toute réponse, le général Jarras reçoit l'invitation de demeurer à Metz, tandis que le commandant en chef restait à Borny !...

Dix-huit heures se passèrent dans cet isolement imposé, sans que Bazaine fît acte de commandement.

Le lendemain, le général Jarras échange quelques paroles avec le maréchal ; mais celui-ci ne lui demande pas les états de sa situation, et ne juge même pas à propos de l'interroger sur quoi que ce soit dont la connaissance lui importe.

Ainsi le maréchal, qui se plaignit si amèrement plus tard de n'avoir pas été obéi, ne commandait pas. Son chef d'état-major était maintenu dans l'ignorance du mouvement de retraite que devait tenter l'armée ; il y a plus : l'intendance, qui devait faire charger les convois et assurer les vivres, ne savait rien.

Vingt-quatre heures sont ainsi perdues pour l'exécution d'un mouvement d'où dépendait le salut de nos armées. Le général en chef, de qui devait émaner toute initiative, ne demande rien, ne prescrit rien et attend jusqu'à l'après-midi du 13 avant de donner aucun ordre pour le mouvement de retraite.

Le maréchal, dans le but bien arrêté de ne pas quitter Metz, mettait à profit toutes les circonstances qui pouvaient, sans le compromettre ouvertement, paralyser la retraite.

Il ne fait aucun effort pour mettre un terme à la confusion des services de l'état-major ; aucun ordre n'est donné pour les centraliser au siége de son état-major ; en un mot, rien n'est tenté pour assurer une forte discipline et un sage commandement.

Cette confusion favorise son plan.

Jugement sur les responsabilités. — De tout ce qui précède, il résulte :

1° Que Bazaine, par ses délais voulus, par ses négligences calculées, commençait déjà à mettre à exécution ses plans de trahison ;

2° Que l'empereur, par ses fautes avant le 12 août, par son immixtion inopportune dans la direction depuis ce jour, partage la responsabilité des désastres ;

3° Que l'impératrice et son conseiller, le comte de Palikao, par leurs erreurs d'appréciation, leur pression sur l'esprit de l'empereur, ont contribué à jeter l'indécision dans les mouvements, indécision qui favorisait les menées du maréchal.

De l'ordre des faits avant Borny. — Jusqu'ici nous n'avons étudié la situation (avant Borny) qu'au point de vue général des responsabilités, des tiraillements dans le commandement, des intrigues et du plan du maréchal Bazaine ; c'est en quelque sorte une étude morale.

Nous allons maintenant raconter les faits du 12 au 14 août.

Ces faits sont : le passage de la Moselle par les armées allemandes et la non-destruction des ponts pouvant faciliter le mouvement tournant des Allemands ; les dispositions de Bazaine pour causer de la confusion et des retards ; la lenteur de la retraite ; les embarras prévus, voulus par lui, qui entravèrent la marche ; les nombreux témoignages portés contre lui dans le procès ; les accusations du général de Rivière, chargé du rapport, et celles du réquisitoire.

Nous attirons particulièrement l'attention du lecteur sur ces actes du maréchal, qui préparent sa trahison et qui le montrent déjà déterminé à sacrifier la patrie à son ambition.

Passage de la Moselle par les Allemands. — La facilité avec laquelle les Allemands franchirent la Moselle pour nous tourner est inouïe. Non-seulement on ne défendit point le cours de la rivière, mais on ne voulut rien faire pour en détruire les ponts.

Borbstaëdt, l'historien prussien, signale cette faute avec un étonnement non dissimulé.

« Le 12 août, dit-il, les divisions de cavalerie de la IIe armée avaient été jetées en avant, savoir : la 6e vers Han-sur-Nied, la 5e encore plus au sud-ouest, jusque vers Nomény. Quelques détachements battaient déjà le pays jusqu'à la Moselle même. Dès le 11 août, l'armée française s'était admirablement concentrée sur la rive droite de cette rivière, sous le canon des forts ; mais rien absolument n'avait été fait pour observer la Moselle en amont de Metz, et pour en occuper les points de passage, si importants cependant, de Pont-à-Mousson, Dieulouard et surtout Nancy. Cela ne peut s'expliquer que par le désordre et l'indécision qui régnaient au quartier général français, et aussi par ce fait, déjà mentionné plus haut, qu'à cette époque même s'opérait le changement dans le commandement en chef de l'armée du Rhin, circons-

tance qui ne pouvait que contribuer encore à paralyser momentanément toute action énergique. Néanmoins cette ligne si importante de la Moselle aurait dû au moins être surveillée par la cavalerie, ainsi qu'on en avait les moyens, car il y avait à Metz de nombreuses troupes à cheval complétement inactives.

« Le premier passage de la Moselle est exécuté le 11 août par un officier du quartier général (lieutenant en premier Neumeister du génie) qui, accompagné d'un détachement du 10e hussards, traverse la rivière à Dieulouard et coupe la ligne télégraphique reliant Metz à Nancy. La ville de Nancy, pour l'occupation de laquelle on comptait peut-être encore sur les corps de Mac-Mahon ou de Failly, aurait dû, en tout cas, être gardée par des troupes de l'armée de Metz, en attendant que le 1er corps ou le 5e pussent y arriver. Nancy n'est guère qu'à 53 kilomètres de Metz, avec laquelle elle est reliée par un chemin de fer qui longe la rive gauche de la Meurthe et de la Moselle. »

Rien n'aurait été plus facile, au jugement même de Borbstaëdt, que de protéger le cours du fleuve, d'arrêter l'armée allemande et d'assurer la possession des chemins de fer, soit pour l'approvisionnement de Metz et l'arrivée des renforts, soit pour opérer une retraite facile et prompte.

Mais, sauf une pointe de la cavalerie du général Margueritte sur Pont-à-Mousson, l'on ne tenta rien, et l'ennemi put lancer des partisans sur l'autre rive.

Des détachements ennemis se jetèrent donc de l'autre côté de la rivière.

« A Maxeville, dit Borbstaëdt, ils arrachèrent les rails et les jetèrent à l'eau ! Quand peu à peu cent cinquante uhlans furent ainsi réunis à Nancy, ils quittèrent la ville dans l'après-midi ; les habitants, prévenus par une proclamation très-conciliante du maire, s'étaient abstenus de toute manifestation hostile.

« Le même jour, un escadron du régiment des hussards de Brunswick parvenait à passer la Meurthe à Frouard et y détruisait la voie ferrée et la ligne télégraphique. Quand un bataillon français arriva enfin pour les repousser, l'œuvre de la destruction était achevée.

« Malheureusement une reconnaissance entreprise dans le même but pendant la nuit du 12 au 13, sur Pont-à-Mousson, échoua totalement. Le petit détachement, composé de soixante dragons et hussards, avait été très-bien accueilli par les habitants, de sorte que la plupart des cavaliers avaient mis pied à terre et placé leurs chevaux dans les écuries, tandis que les officiers, accompagnés de quelques hommes, poussaient un peu plus loin. Tout à coup deux escadrons de chasseurs d'Afrique et de spahis, venant de Metz et prévenus probablement par la population, se précipitent dans la ville, surprennent les dragons et les hussards répandus dans les écuries et les font presque tous prisonniers ; les habitants leur prêtèrent d'ailleurs un concours zélé. »

Nous reviendrons sur ces détails des reconnaissances de la cavalerie allemande ; nous ne citons ces incidents que pour prouver, d'après Borbstaëdt lui-même, qu'il eût été prudent d'opposer au moins nos escadrons à ceux de

l'ennemi : avec un peu de décision, partout on aurait obtenu des résultats aussi heureux qu'à Pont-à-Mousson.

Par malheur, on ne montra nos escadrons que sur ce point ; encore furent-ils rappelés presque aussitôt.

L'ennemi eut le champ libre partout, et la rive gauche de la Moselle fut inondée de ses coureurs.

Les incursions de la cavalerie allemande eurent pour résultat de couper les convois, d'arrêter une partie du 6e corps (Canrobert) et sa réserve d'artillerie venant de Châlons, d'assurer les ponts et les débouchés aux armées ennemies qui, le 14 août, atteignaient les principaux passages.

L'empereur, jusqu'au 12 août, ne sut pas prendre de détermination : les mouvements de la cavalerie prussienne étaient cependant connus.

Des rapports étaient arrivés sur les incursions que Borbstaëdt raconte dans les citations que nous avons données.

On avait déjà signalé, le 11, le détachement de uhlans qui opérait à Dieulouard, et les communications télégraphiques étaient interrompues, par la ligne directe, entre Metz et Nancy.

Le lendemain, les autres reconnaissances de cavalerie, qui poussèrent plus loin, furent encore l'objet d'avertissements envoyés au quartier général.

Le 13 août, la 5e division de cavalerie prussienne occupait Pont-à-Mousson, où elle était bientôt rejointe par la 19e division d'infanterie ; ce fut là que le prince Frédéric-Charles établit son quartier général dans la soirée.

Les Prussiens étant ainsi maîtres du cours de la Meurthe et de la Moselle; on pouvait prévoir que l'armée du Rhin serait bientôt cernée sous Metz, si l'on ne se hâtait d'exécuter la retraite.

Il eût été facile d'opérer ce mouvement deux jours auparavant : les chemins de fer étaient alors libres, l'armée de Steinmetz n'était pas en force pour contrarier ce mouvement, et celle du prince Frédéric-Charles n'avait pas encore opéré sa concentration.

Mais, dans les circonstances présentes, le passage par Verdun était seul possible. C'était une question d'heures et non plus de jours. En effet, les avant-gardes des Prussiens tiraillaient déjà avec nos grand'gardes devant Metz.

Certes les circonstances devenaient pressantes.

L'empereur, jusqu'au 12 août, avait tergiversé.

Tantôt décidant qu'il fallait rester à Metz, tantôt qu'il fallait se replier sur Châlons par Nancy, il ne se détermina point à couper les ponts d'amont (sud) : dans les deux hypothèses, les ponts étaient nécessaires.

Si l'on restait sous Metz, on devait conserver les ponts en les protégeant en avant par des redoutes, pour, en cas de succès, avoir des débouchés, revenir sur la rive droite et poursuivre l'ennemi battu.

Si l'on se repliait sur Châlons par Nancy, il fallait encore, jusqu'au dernier moment, défendre les ponts d'amont de Metz à Nancy sur la Moselle et sur la Meurthe, pour que l'armée, étendue ainsi vers le sud, pût passer de la rive

droite à la rive gauche et se retirer, sous la protection des arrière-gardes, par le chemin de fer qui longe la Moselle et la Meurthe.

Les derniers détachements auraient fait sauter les ponts.

On conçoit donc que l'empereur, tant qu'il crut pouvoir et devoir se replier sur Châlons par Nancy, tînt à conserver ses communications sur les deux rives; il était nécessaire que notre armée, campée en avant de Metz, battant en retraite par Nancy, qui est au sud, se développât dans cette direction et passât, au sud et en amont, la Moselle et la Meurthe.

Donc, comme conservation des ponts jusqu'au 12, on n'a pas à incriminer l'empereur et son état-major général.

Mais on doit néanmoins leur reprocher de ne pas avoir fait solidement occuper les têtes de pont et le cours des deux rivières; il était indispensable d'y employer la garde disponible à Metz.

On comptait sur le 1er et le 5e corps pour cette mission; mais il fut bientôt reconnu qu'ils avaient pris une autre direction plus au sud.

Bref, l'empereur ne défendit point le cours supérieur de la Moselle et de la Meurthe; le concours du 5e et du 1er corps lui fit défaut, faute par lui, du reste, d'avoir donné à ces corps des ordres formels.

Dès le 12 août, Napoléon III, abandonnant l'idée de la retraite sur Châlons par Nancy, se démettait de son commandement. Bazaine, dès ce moment, était donc responsable

Au cas ou il eût imprimé une autre direction au combat de Borny, on aurait compris qu'il laissât les ponts intacts.

S'il voulait se battre à fond contre Steinmetz et l'écraser à Borny, pour tomber sur les derrières de la IIe armée passant la rivière, le maréchal pouvait laisser opérer à cette IIe armée le franchissement des deux cours d'eau par les ponts, afin de la prendre en queue au milieu de cette opération difficile, partie sur une rive, partie sur l'autre.

Mais telle n'était pas son intention.

Il décidait de la retraite immédiate sur Verdun; il *semblait* prendre des mesures en conséquence: donc il devait détruire les ponts pour ne pas être tourné. Mais être enfermé à Metz, c'était précisément ce qu'il voulait et ce sur quoi il comptait.

Nous ne saurions trop y insister; car la plus grosse question du procès est dans ce dilemme.

Bazaine, laissant les ponts subsister, ne devait, ne pouvait avoir d'autre plan que d'écraser Steinmetz *avec toutes ses forces*, de jeter ensuite ses 178.000 hommes sur la IIe armée, surprise sur ses derrières à cheval sur les rivières, fort empêchée par cette situation fausse. Le prince héritier n'aurait pas manqué de rappeler en toute hâte les détachements qui auraient déjà défilé sur la rive gauche; il aurait combattu et manœuvré pour se dégager, et il n'aurait pu reprendre ses opérations et son mouvement tournant qu'après nous avoir, au prix de grandes pertes et de plusieurs jours de bataille, ramenés sous Metz.

Le VI et le IIe Corps
Français ont franchi
la Moselle

Woippy
Chieulles
Fort de St Julien
IV Corps
Div. Grenier
Nouilly
Mey
Ile Chambière
Div. de Cissey
Vallières
Div. Aymard
F^t Moselle
Div. Ladmirault
Garde
Butte St Martin
METZ
Plantières
IIIe Corps
Div. Castagny
Borny
Div. Metman
Longeville
Div. Montaudon
Montigny
Sablon
Fort de Queuleu
Grigy
Route de Nancy
St Privat
Magny
Trois Corps de la IIe Armée Allemande
sont vers la Moselle à une journée
de marche de Borny en moyenne
le reste de la IIe Armée passe les Rivières
Augny
Chesny
Pouilly
Cuvry
YVES-BARRET Sc.


Ste Barbe
Cavalerie
3e Div.
IIe Div.
Ier Corps
Glattigny
de Saarrelouis.
FORET
Silly
Ie Div.
Ie Corps
route
Maizery
Pont à Chaussy
Coincy
Ogy
Colligny
25. Brig.
Div.
13
VIIe Corps
La Nied
Maizeroy
Brig. (26e)
Goltz
13e Div.
VIIe Corps
Pange
Laquenexy
14 Div.
VIIe Corps
Courcelles
Bazoncourt
Sorbey
Le IIe Corps est à
un jour 1/2 de marche
Lemud

Certes, alors, laisser subsister les ponts, pour qu'une bonne partie de l'armée ennemie s'engageât sur la rive droite, c'était d'une bonne stratégie.

Mais on verra que Bazaine ne voulait aucunement pousser à fond contre Steinmetz et réaliser ce plan ; on verra qu'il avait (en apparence, il ne faut pas l'oublier) préparé les choses en vùe de gagner Verdun.

Dans cette hypothèse, laisser subsister les ponts, c'était trahir, donner à l'ennemi facilité de nous tourner ; c'était se faire cerner à Metz.

S'attarder à Borny dans un combat inutile, de pied ferme, et ne pas rompre les ponts, voilà deux mesures concordantes qui prouvent la même arrière-pensée de rester sous Metz et de trahir.

Nul doute possible après l'examen des faits.

Ces faits, nous allons les exposer avec toutes les preuves à l'appui.

Le maréchal Bazaine devait, s'il fût entré sérieusement dans son plan d'exécuter la retraite, hâter le mouvement de l'armée et prendre d'urgence toutes les mesures propres à entraver la marche de l'ennemi.

Loin de là : nous allons voir qu'il ne fit rien pour détruire les moyens de passage de l'ennemi (ce qui eût retardé leur mouvement de deux ou trois jours), et qu'il lui permit, au contraire, malgré les renseignements et les avis pressants qui lui parvenaient, d'opérer le passage sans interruption, à quelques kilomètres de l'armée, sans rien tenter pour s'y opposer.

Les Prussiens avaient été merveilleusement servis par la coupable incurie du commandant en chef. Leurs équipages du pont n'étaient pas encore arrivés; mais on leur avait laissé libres les trois ponts de Pont-à-Mousson et de Novéant.

Et pourtant des chambres de mines avaient été pratiquées, il est vrai, dans celui de Pont-à-Mousson et d'Ars, ainsi que dans ceux de Marly et de Magny-sur-la-Seille.

Le maréchal, de lui-même, sans aucun des avis qu'il reçut, aurait dû envoyer des ordres, prescrire des mesures, tenter tout pour couper les passages et faire sauter les ponts.

Il ne le fit point.

D'autre part, le général Coffinières, averti par des télégrammes, sollicité de donner des ordres comme gouverneur de Metz, n'en envoya point.

Il ne fit aucune tentative (et cependant c'était son devoir) pour informer le maréchal du danger, pour obtenir de lui des instructions.

Il s'associa par ce fait à la terrible responsabilité qui pèsera toujours sur le maréchal.

Tous deux furent coupables.

Quant aux preuves, elles éclatent dans les pièces et les témoignages qui suivent.

Documents concernant les ponts d'amont et le passage de la Moselle et de la Meurthe par l'ennemi.— Le premier des témoignages, tirés du procès, que nous citerons est celui de M. Jaunès, ingénieur du chemin de fer de l'Est.

Voici sa déclaration devant le conseil :

« Ayant appris, dit-il, que des éclaireurs ennemis s'étaient montrés sur les hauteurs qui environnent la commune de Novéant, je télégraphiai cette nouvelle importante, de la station de Novéant où je me trouvais alors, au quartier général. Il me fut répondu par dépêche que je n'avais à me préoccuper de rien ; et comme j'insistais, on ajouta : « Compris. »

« D. Quelles mesures réclamiez-vous du quartier général ?

« R. J'indiquais qu'il était urgent de faire sauter le pont de Novéant, dont l'accès n'était plus défendu depuis le départ du général Margueritte, rappelé par un ordre formel.

« D. A quelle date les coureurs ennemis vous avaient-ils été signalés ?

« R. Le 13 août dans la soirée.

« D. Quel jour en avez-vous informé le quartier général ?

« R. Le 14.

« D. Quels ponts l'ennemi a-t-il utilisés ?

« R. En dehors des ponts de bateaux établis par lui, il ne s'est servi que du pont de Novéant, dont nous avions en vain réclamé la destruction, et sur lequel passèrent des troupes ennemies pendant toute la journée du 15 et pendant toute celle du 17, à l'arrivée du corps d'armée commandé par le général Steinmetz. »

Ainsi les avis n'ont pas manqué ; on sait quel danger menace ce pont de Novéant, et l'on reste inactif !

Ni le général Coffinières ni le maréchal Bazaine n'envoient d'instructions.

Une autre déposition, celle de M. Renouet, employé de la compagnie de l'Est, confirme la précédente. L'unique réponse que reçoit M. Renouet à ses demandes, c'est : « *Compris ;* » mais, d'instructions, aucune.

On se contente de faire rentrer le général Margueritte, qui garde Pont-à-Mousson.

De diverses autres questions et des réponses qu'elles ont provoquées, il ressort que les populations lorraines, aussi bien que les employés du chemin de fer de l'Est, se montraient justement préoccupées des lenteurs que l'état-major général de l'armée du Rhin apportait à la destruction des voies de communication sur les pas de l'armée ennemie. Cette anxiété patriotique et l'inertie coupable du commandement vont encore apparaître plus clairement dans les dépositions suivantes.

M. Mathieu, propriétaire à Novéant, habitant actuellement Nancy, dépose :

« Le 12, le général Margueritte reçut l'ordre de se retirer sur Metz. Cet ordre lui parut si incompréhensible, qu'avant d'obéir il exigea qu'il lui fût réitéré ; ce qui fut fait. En conséquence il partit, abandonnant, sans résistance, à l'ennemi toute une région dont la défense eût été facile.

« Le 13 (Bazaine commandant), nous aperçûmes les premiers éclaireurs allemands. Aussitôt les habitants de la localité se rendirent auprès du chef de gare, et différentes dépêches furent adressées au quartier général, *au maré-*

chal Bazaine et à l'empereur lui-même. La plupart de ces dépêches restèrent sans réponse. A quelques-unes il fut répondu d'une façon très-succincte, comme, par exemple : « Merci. »

« D. Que demandiez-vous ?

« R. Nous signalions le péril et nous demandions que l'on fît sauter le pont de Novéant, la réponse étrange qui fut faite à notre dernière dépêche nous enleva toute espérance.

« D. Que disait cette réponse ?

« R. Elle disait : « N'ayez donc pas peur des Prussiens. » L'ennemi a fait jeter deux nouveaux ponts sur la Moselle, en amont du pont de Novéant. Quant à sa position, je puis dire qu'elle était critique ; car j'ai reçu chez moi deux officiers prussiens blessés qui m'ont dit :

« *Nous sommes dans une mauvaise passe ; si les Français exécutent un mouvement offensif, nous sommes perdus.* »

M. Boyenval, capitaine du génie, est appelé à déposer. Cet officier avait été frappé du danger que présentait la conservation du pont d'Ars. Il alla trouver le général Coffinières et lui demanda l'autorisation de le faire sauter ; mais le général Coffinières le lui défendit formellement. En revanche il reçut, le 15, l'ordre de faire sauter le pont de Longeville, qui eût été fort utile ; mais lorsqu'il arriva sur les lieux, la besogne était faite.

« R. Il ne me donna aucune raison. Son ordre portait : « Défense de faire sauter le pont d'Ars. »

Ici surgit l'incident Coffinières devant le tribunal.

Le général est appelé par le conseil de guerre à donner des explications sur son étrange refus de détruire le pont d'Ars : le général ne dépose qu'avec le plus visible embarras.

Il répond d'une voix si basse, que l'on peut à peine recueillir ses paroles, il donne des réponses vagues qui se résument dans la dernière :

« R. Je ne me le rappelle pas et ne saurais préciser. »

Cette ambiguïté des réponses du général Coffinières inspire au général Pourcet, auteur du réquisitoire, les réflexions sévères qui vont suivre :

« Le général Coffinières n'a pu fournir aucune explication suffisante sur ces étranges refus.

« Il savait les dispositifs préparés, et, par ses ordres, des détachements stationnaient auprès des ponts en amont de Metz.

« Lors donc que, la retraite décidée, il devint évident que ces ponts ne pourraient désormais servir qu'à l'ennemi, c'était au général Coffinières, s'il ne recevait pas l'ordre de les détruire, à provoquer cet ordre, et ce devoir était d'autant plus strict que, le commandement venant de changer de main, le nouveau général en chef pouvait ignorer les dispositions préparatoires prises en vue de faciliter l'opération.

« Doit-on attribuer, dans cette circonstance, la regrettable inertie du gou-



verneur de la place au désir souvent manifesté par lui de voir l'armée demeurer auprès de Metz?

« Fut-il d'accord avec le commandant en chef, ou suivit-il seulement sa propre inspiration? C'est ce que nous ne saurions déterminer; mais, quelle que soit l'hypothèse, elle ne justifie en rien, nous devons le dire, la conduite du général Coffinières en cette circonstance. »

Ainsi le réquisitoire va jusqu'à poser cette double et terrible question.

Le général Coffinières a-t-il trahi de concert avec Bazaine, ou voulut-il seulement retenir l'armée sous Metz, redoutant d'y être abandonné avec la garnison qu'il commandait?

Mais ce serait encore avoir trahi!

L'interrogatoire qui produit la plus pénible impression est celui même de Bazaine.

A propos du passage de l'armée sur la rive gauche de la Moselle, dans sa retraite sur Verdun, le duc d'Aumale, président du conseil, pose une question incidente; il demande d'abord au maréchal pourquoi, outre les ponts situés

à gauche, c'est-à-dire en aval, dans la ville et au nord, il n'a pas utilisé les ponts à droite, au sud et en amont ; pourquoi, ne s'en servant pas, il ne les a pas détruits.

Le maréchal répond :

« JE NE M'EN SUIS PAS PRÉOCCUPÉ. »

Voici le texte même de l'interrogatoire :

« D. — Pourquoi, puisque vous étiez décidé à ne pas vous servir de ces ponts, n'avez-vous pas ordonné de les détruire, ce qui aurait retardé au moins les coureurs ennemis ?

« R. — *Je ne m'en suis pas préoccupé.* »

Pour nous, pour tous, dès ce jour, il trahissait, il voulait être enfermé dans Metz.

Tout l'établit, tout le prouve donc : témoignages, réquisitoire, interrogatoires, faits, enchaînement logique des choses, tout enfin, tout proclame, tout atteste que le maréchal ne voulait pas que les ponts fussent détruits, que le mouvement de l'ennemi fût suspendu.

Il tenait avant tout à ce que les Prussiens coupassent à l'armée la retraite sur Verdun.

Tel est l'incident des ponts d'amont !

Mais l'évidence est la même dans un autre ordre d'idées ; nous allons voir le maréchal, forcé de décider la retraite sur Verdun, prendre toutes les mesures propres à encombrer les routes et à produire la confusion.

Retraite sur Verdun : passage d'une partie de l'armée sur la rive gauche; l'arrière-garde est maintenue sur la rive droite, à Borny, où Bazaine attend et reçoit le choc de Steinmetz. — Cependant l'empereur pressait Bazaine de se replier ; nous avons déjà cité, au début de ce laborieux chapitre, des dépêches de Napoléon III au maréchal pour le supplier de battre en retraite ; le 13 août, il réitérait ses avertissements.

L'empereur insista par une nouvelle lettre.

Devant l'évidence, Bazaine dut tout au moins faire semblant d'être déterminé à battre en retraite.

Mis ainsi en demeure d'agir par les avertissements réitérés de l'empereur le maréchal se décida, le 13, à informer les chefs de corps du projet de marche sur Verdun ; encore cette communication ne fut-elle faite que dans l'après-midi du 13.

Il commandait cependant depuis la veille.

Le maréchal fit tout pour que le mouvement fût lent.

La retraite devait être au moins préparée par des reconnaissaeces ; mais le chef d'état-major ne reçut pas d'instructions à cet effet, et ne donna spontanément aucun ordre pour l'étude des routes. Appelé à s'expliquer à cet égard, le général Jarras répondait devant le conseil de guerre :

« Nous avions les plans du département, dressés par l'agent-voyer chef.

« Nous nous sommes servis de cette carte, parce qu'elle nous avait été donnée comme préférable à celle de l'état-major. Sur cette carte, les objets se trouvaient indiqués d'une manière beaucoup plus certaine que dans la carte de l'état-major, parce que la confection de cette dernière carte remontait à une époque déjà éloignée. »

Que penser de ce malheureux état-major réduit à se servir de la carte de la préfecture, parce que la carte militaire remonte à une époque déjà éloignée? C'est ainsi que cette guerre a été préparée. Les généraux allaient emprunter des cartes aux préfets ! et depuis 1866 on s'attendait à la guerre ! on étudiait des plans !

Certes ce chef d'état-major, qui n'a même pas une carte militaire, doit encourir le blâme ; mais la responsabilité du maréchal en est-elle diminuée ?

Non, assurément.

A ce chef d'état-major il n'a donné que des ordres tardifs, des instructions incomplètes, ainsi que l'établit le général Pourcet dans son réquisitoire.

Le général Jarras avait sollicité des instructions dès le 12 août.

« Malgré l'urgence, dit le général Pourcet, la soirée du 12, la matinée du 13, se passent sans qu'aucun ordre soit donné à l'état-major général, à qui il appartenait pourtant de préparer l'ordre de marche et de tracer les itinéraires d'après les indications du commandement. Le général Jarras n'est pas même encore informé que l'armée doive battre en retraite.

« L'intendance, qui doit faire charger les convois et assurer les vivres, est laissée dans la même ignorance.

« En présence de cette étrange conduite, nous ne croyons pas devoir nous arrêter aux plaintes du maréchal, lorsqu'il assure n'avoir pas été mis au courant de la situation.

« Ce fut dans l'après-midi du 13 seulement que fut adressé du cabinet du maréchal, à l'état-major général, l'ordre de tout préparer pour le mouvement.

« *Les 2e, 3e, 4e corps de la garde avaient déjà reçu cet ordre directement. L'état-major fut chargé seulement de le transmettre au 6e corps, à l'artillerie, au génie et aux divers services qui se trouvaient avec lui à Metz.*

« *Là dut se borner son action.* »

Que conclure de là ?

Si le général Jarras fut incapable, il n'en résulte pas moins des débats du procès que Bazaine ne le prévint de rien à temps ; que le général ne sut que par le général Lebrun qu'on voulait gagner Verdun ; que le maréchal, ayant l'arrière-pensée de rester à Metz, comptait bien sur l'incurie de son chef d'état-major, sur l'ignorance où il le laissait d'autre part, ainsi que l'intendance, pour qu'il surgît des obstacles.

La crue de la Moselle. — Un accident fortuit, mais dont les effets furent heureusement prévenus, faillit retarder la retraite projetée.

L'empereur n'avait pas négligé, dès le 12, de donner l'ordre au général

Coffinières, commandant du génie, de construire sur la Seille et sur la Moselle, en aval de Metz, le plus grand nombre possible de ponts; car il tenait essentiellement à ce que l'armée passât les deux rivières. Mais, dans la même journée, une crue considérable des eaux amena une inondation et endommagea les ponts; on passa la nuit à les réparer, et ils furent prêts le lendemain.

Lorsque le maréchal Bazaine fut mis en demeure de s'expliquer sur ce fait, qu'il n'avait pas battu en retraite le 13, il voulut prétexter de cette crue.

« La retraite, dit-il, ne commença pas le 13, parce qu'une inondation avait recouvert d'eau le tablier des ponts provisoires établis en amont et en aval de Metz. »

Mais un officier supérieur, M. de Villenoisy, a témoigné devant le conseil que les ponts avaient été rapidement réparés et qu'ils étaient praticables le 13.

Et ces ponts n'auraient pas été réparés que l'on ne s'expliquerait point pourquoi le maréchal, disposant des ponts fixes de la ville et du chemin de fer, n'aurait pas employé ces moyens de passage, à défaut des autres.

Le maréchal voulait, disait-il, utiliser tous les ponts à la fois.

Mais l'excuse est inadmissible.

Pourquoi attendre?

Et d'ailleurs était-il donc nécessaire d'avoir un grand nombre de ponts? C'était inutile, puisque le maréchal (pour encombrer la retraite) n'offrait à ses colonnes qu'une route à partir de Gravelotte.

L'entassement se serait produit quand même.

Pour ces ponts d'aval, comme pour ceux d'amont, tout s'accorde pour établir la culpabilité du maréchal.

Mais à cette question des ponts se lie celle des routes de retraite.

La question des routes. — Ce point très-grave doit être élucidé avant de raconter le combat de Borny. Ce combat, livré pendant le passage de la Moselle par le gros de l'armée, ne peut être décrit, compris, que lorsque le lecteur aura l'entière conviction que le maréchal Bazaine, en acceptant cette lutte d'arrière-garde, ne voulait que retarder la marche sur Verdun, la rendre impossible.

A propos des routes de retraite, une première question se pose.

Qui est responsable du choix des chemins ou plutôt du chemin?

Est-ce Bazaine?

Est-ce le général Jarras?

Voyons les faits, et nous jugerons des responsabilités.

Le général Jarras, prévenu indirectement, non par Bazaine, son chef, mais par le général Lebrun, que la retraite allait s'opérer sur Verdun, le général Jarras, disons-nous, s'était mis à étudier les voies à prendre, afin d'être en mesure de pouvoir présenter un travail, si Bazaine lui en demandait

un sur la question : ce travail fut fait sur une carte d'agent-voyer, ainsi que nous l'avons vu.

Cette étude, purement officieuse et préparatoire, ne fut l'objet d'aucun rapport écrit. Du reste, nous l'avons déjà dit, ni l'état-major général ni le général Coffinières, commandant du génie, n'avaient reçu d'ordres précis pour étudier les routes et les divers points de passage de la Seille et de la Moselle. Donc on peut dire que le général Jarras avait étudié, fort mal, du reste, mais enfin étudié la question par pure mesure de prévoyance. Aussi ne conçoit-on point que le maréchal Bazaine ait cherché, pour se justifier, à rejeter sur l'état-major général les fautes commises dans le choix de la route, en disant :

« Je me suis borné à indiquer les directions générales. C'était à l'état-major à faire les reconnaissances et à désigner aux différents corps les routes qu'ils auraient à suivre. »

Ainsi le maréchal, qui n'a prévenu de rien son chef d'état-major, rejette la faute sur lui. C'est insoutenable. Le maréchal, qui n'avait rien enjoint à son chef d'état-major, intermédiaire naturel, obligé, entre la troupe et le commandant en chef, le maréchal, disons-nous, avait lui-même envoyé un ordre de marche aux chefs de corps. Il n'en avait averti son chef d'état-major que le 13 au soir. C'était l'annihiler.

Cet ordre portait :

« Borny, 14 août, 12 h. 30 du soir.

« Le 4e et le 3e corps suivront la route de Conflans ; le 8e et le 6e corps, la route de Verdun. La garde suivra cette même route avec la réserve du général Camus. »

Donc c'est Bazaine qui lui-même a donné l'ordre, lui qui désigne les routes. Cet ordre parlait bien des deux routes ; mais ces deux routes ne divergeaient qu'au plateau de Gravelotte, où était le centre de réunion ; jusqu'à Gravelotte, il n'y avait qu'une route : en réalité, il n'y avait donc qu'un débouché.

La désignation d'une seule route était la faute la plus grave : une armée qui bat en retraite et qui n'a point de voies ferrées à sa disposition est forcée de traîner avec elle un train d'artillerie, d'équipage, de munitions, de vivres et de bagages qui, pour un effectif de 150.000 hommes, représente une colonne de près de 50 lieues.

« Cet énorme convoi, dit le colonel d'Andlau, ne gêne pas l'armée dans une marche en avant, parce qu'il la suit à distance ; mais, dans une retraite, il faut le placer au milieu même des troupes pour pouvoir le défendre, et il en résulte un allongement fâcheux des colonnes. »

Le maréchal Canrobert exprima sa surprise en recevant l'ordre de marche. Mais laissons parler ici le général Lebrun :

« Est-il donc possible, dit le général Lebrun, que l'état-major général n'ait indiqué qu'une seule route à l'armée ? J'avoue que ce reproche me toucha vivement. J'avais choisi avec le plus grand soin les officiers de ce corps distingué. Je pris des renseignements et je sus que M. le général en chef ne s'en

était nullement rapporté aux travaux de l'état-major général. Tout ce qui s'est fait dans la journée du 13 a été ordonné en dehors des préparatifs faits par le grand état-major, dont les fonctions venaient de cesser. »

Comme on le voit, le général Lebrun, et, à son exemple, le chef d'état-major Jarras, ne savaient que déplorer le conflit d'attributions qui s'était élevé entre l'ancien conseil d'état-major impérial et l'état-major général du maréchal Bazaine ; mais le nouvel état-major souffrait que les ordres passassent en quelque sorte par-dessus sa tête. Aussi le réquisitoire a-t-il justement flétri tant de faiblesse.

« Nous devons déplorer l'attitude effacée et passive qu'il accepta dès le début. Il ne pouvait, selon nous, se laisser annihiler, car il avait à remplir des obligations qui engageaient dans une certaine mesure sa responsabilité, et dont il ne dépendait pas du commandant en chef de le dispenser. »

L'ordre de marche du maréchal Bazaine était-il justifié par les circonstances ? n'y avait-il pas au contraire une autre voie ouverte par Briey ? Nous invoquons ici le témoignage du colonel d'Andlau :

« Pour se rendre de Metz à Verdun, il existe trois routes : la première, au sud, par Mars-la-Tour ; la deuxième, au centre, par Étain ; la troisième, un peu plus longue, mais meilleure, par Briey. Il était donc naturel de se servir de ces trois directions, tandis que le maréchal s'obstina à ne pas vouloir utiliser la troisième, sous le prétexte que les environs de Briey étaient fortement occupés par des corps ennemis venus de Thionville. Ce fait était si peu exacque, le 15 au soir, il eut soin de prévenir le maréchal Lebœuf et le général de Ladmirault, qui marchaient vers Étain, qu'ils n avaient absolument rien à craindre sur leur droite, aucun Prussien n'ayant encore paru dans les environs de Briey ; en tous cas, il lui aurait été facile de le savoir en dirigeant sur ce point quelques reconnaissances de cavalerie. Plusieurs observations lui furent faites à ce sujet, et toujours il se refusa à les admettre ; il voulut qu'on s'en tînt aux deux routes qu'il avait indiquées et qui présentaient le grave inconvénient d'avoir une origine commune jusqu'à Gravelotte. C'était preparer l'encombrement qui ne manqua pas de se produire et ralentir bénévolement la marche, quand tout engageait à l'accélérer pour gagner l'ennemi de vitesse et éviter un combat qui n'avait pas sa raison d'être devant la résolution adoptée. Si tel avait été le but du maréchal, il fut atteint : les têtes de colonne ne purent même pas arriver le premier jour aux points qui leur avaient été indiqués, et, si le retard ne fut pas plus grand, le mérite doit en être attribué au général Ladmirault, qui dirigea son corps par la route de Briey, contrairement aux ordres qu'il avait reçus. »

Notre méthode. — Et maintenant que nous avons tout dit, maintenant que du procès, des faits, des révélations de toute sorte qui se sont produites, nous avons cité tout ce qui pouvait concourir à faire éclater la vérité, maintenant que ce laborieux chapitre touche à sa fin, le lecteur peut juger de la méthode que nous avons adoptée pour décrire les phases du siége de Metz.

Nous aurions pu raconter simplement la trahison du maréchal, et le récit eût été moins lourd; l'étude eût été moins difficile, mais elle serait restée incomplète.

Nous aurions pu aussi donner simplement les interrogatoires et les rapports du général de Rivière et du général Pourcet.

Mais le procès, à la lecture, semble obscur.

Pour les juges militaires, familiarisés avec les questions pendantes, une demande du président, une réponse de l'accusé, des témoignages contradictoires, suffisent à former la conviction.

Mais le public ne peut, sans un fil conducteur, suivre les dédales de ces débats; l'importance des faits échappe à qui n'est pas initié au métier des armes, familiarisé avec la tactique et la stratégie.

Nous avons donc cru devoir poser chaque question, la discuter, raconter les faits qui s'y rattachent, citer les pièces du procès, et, malgré ce que ce procédé peut apporter de lenteur dans la description de cette dramatique catastrophe, nous continuerons à suivre cette méthode.

Il ne faut pas qu'un seul doute plane sur cette affaire; il faut tout écrire, tout prouver.

Certes un peu de confusion résulte de cette manière de traiter le sujet; il y aura fatigue à nous suivre; on trouvera des redites dans les documents; mais ceux-ci sont indispensables pour que les convictions soient solidement établies.

La politique des partis peut un jour tenter la réhabilitation de Bazaine; on voudra jeter le doute dans les âmes.

Ceux qui nous auront lu seront inébranlables dans cette opinion exprimée par le jugement :

OUI, BAZAINE A TRAHI LA FRANCE !

Ce chapitre, du reste, était le plus difficile à traiter: les autres n'offrent pas, à beaucoup près, autant de faits connexes sur lesquels il y a partage de responsabilité.

Bazaine va seul commander, et il s'enhardira jusqu'à se compromettre nettement, audacieusement.

Mais nous pousserons néanmoins les démonstrations jusqu'au bout.

Nous nous adressons du reste à ce public d'élite qui ne recule pas devant les fatigues d'une discussion approfondie; le succès de cette publication, ce succès dont s'étonnent tant d'éditeurs, que le sérieux de notre œuvre a fait reculer, ce succès inattendu et qui grandit chaque jour, prouve que tout un public nouveau s'est formé qui comprend à quel prix on peut reconstituer la France.

Ce public sait que la *science* seule peut nous régénérer, et que la *science* ne s'acquiert que par l'étude.

Lorsque nous songeons que pas un seul des premiers lecteurs ne nous

abandonne, que, sur les conseils de ces fidèles de la première heure, d'autres acheteurs se présentent, nous obligeant à des réimpressions sur lesquelles nous étions loin de compter, nous nous trouvons encouragés à persévérer dans notre méthode.

Nous pensons, du reste, que ce sont pour la plupart d'anciens compagnons d'armes de Crimée, d'Afrique et d'Italie qui nous lisent, et aussi les vaillants vaincus de cette invasion qui a passé sur la patrie.

Nous les remercions des sympathies qu'ils nous ont si souvent exprimées, et nous comptons bien un jour leur raconter comment la France a reconquis son prestige.

Résumé général. — Pour fixer dans l'esprit les faits saillants d'avant Borny, nous allons les résumer ici :

Le prince Frédéric-Charles est en marche pour se porter, du 12 au 14 août, de la Nied sur la Moselle et sur la Meurthe, afin de les franchir et de nous couper la route de Verdun.

Steinmetz couvre, avec trois corps d'armée (près de cent mille hommes), les derrières de la IIe armée (Frédéric-Charles) ; il est le 14 à la hauteur de Borny, devant Metz, épiant l'occasion de tomber sur notre arrière-garde si nous franchissons la Moselle pour gagner Verdun. Il guette l'occasion de nous retarder.

L'empereur tergiverse jusqu'au 12 août, ne fait pas défendre les ponts d'amont de Pont-à-Mousson à Metz et donne des ordres contradictoires.

Il se démet le 12 août.

La prise de possession du commandement par Bazaine se fait dans les conditions les plus étranges ; il ne demande aucun renseignement et n'en reçoit pas.

On lui impose le général Jarras comme chef d'état-major : il n'ose le refuser, mais il le confine à Metz, loin de sa personne.

Le général Jarras accepte cette situation fausse, et il montre une incapacité profonde (incidents de la carte départementale et des reconnaissances non ordonnées).

Bazaine laisse toute la journée du 12, et presque toute la journée du 13, s'écouler sans donner d'ordre.

Il ne fait pas sauter les ponts d'amont, malgré l'évidence du mouvement tournant; ces ponts sont un piége tendu à l'ennemi, si l'on veut écraser Steinmetz avec toutes nos forces vers Borny, et entamer la IIe armée, en train de passer les rivières.

Mais Bazaine, qui n'a pas ce plan, qui prétend avoir voulu la retraite sur Verdun, qui a donné des ordres tardifs, mais enfin des ordres pour qu'on se repliât sur la rive gauche et sur Verdun, Bazaine, disons-nous, devait faire sauter les ponts.

Il ne le fit pas, et il prétend « *ne s'en être pas préoccupé;* » réponse textuelle.



Mais il a reçu des avis qui ne laissent aucun doute sur son but : favoriser le passage de l'ennemi, se faire couper de Verdun.

D'autre part, le général Coffinières, gouverneur de Metz, a reçu des avis directs : ou il n'en a pas fait part à Bazaine, ou il s'est entendu avec lui sur cette question ; il a été guidé soit par une association d'idées avec Bazaine, soit par l'intention égoïste de conserver l'armée sous Metz en la laissant tourner.

De cette façon, le général ne resterait pas seul à diriger avec sa garnison une pareille défense (opinion du général Pourcet).

Bazaine, le 13, envoie directement les ordres de marche pour la retraite du 14 aux chefs de corps ; il ne prévient le général Jarras de cet envoi d'ordres que tardivement ; il ne lui enjoint que de préparer la retraite de certains services.

Une confusion inévitable et voulue se produit.

Le maréchal invoque l'incident d'une crue pour justifier ses retards ; le témoignage de l'officier chargé de réparer les ponts ne permet pas d'accepter l'excuse que présente le maréchal.

Il y avait du reste trois ponts libres et une seule route : donc assez de ponts.

En outre, le maréchal a tenu un propos au sujet d'un équipage de ponts inutile à emmener à Verdun, propos qui accuse l'arrière-pensée de rester sous Metz.

Enfin le maréchal, pour qu'un encombrement et des retards se produisent, désigne deux routes en apparence ; mais en réalité, de Metz à Gravelotte, ces deux routes n'en font qu'une.

Enfin nous allons le voir, le 14 août au soir, laisser son arrière-garde se battre contre Steinmetz ; loin de lui faire refuser la lutte, il la fait soutenir ; mais il ne refoule pas la seule brigade Goltz, à lui opposée d'abord ; c'est une simple lutte de pied ferme.

Le maréchal ne veut ni se replier, ce qui eût été facile, ni battre à fond Steinmetz, ce qui eût été possible.

Il ne veut que *s'attarder*.

Ce combat de Borny, stratégiquement déplorable, fut néanmoins glorieux pour nous.

C'est la première mais stérile victoire de nos armes que nous allons raconter.

CHAPITRE IV

BORNY

Positions de l'armée française. — La bataille pouvait être évitée. — Positions de l'ennemi. — Possibilité de battre Steinmetz, puis la IIe armée. — Positions détaillées de la Ire armée prussienne. — Nouveaux documents prouvant une fois de plus l'arrière-pensée de Bazaine de ne pas quitter Metz et constatant qu'il connaissait la position de l'ennemi. — Attaque audacieuse de la brigade ennemie Goltz. — Plan à improviser pendant l'action si Bazaine n'eût pas trahi. — Combat de notre aile droite. — Combat de notre aile gauche. — Forces des effectifs. — Résultats de la bataille.

Positions de l'armée française. — Le 14 août, au matin, l'armée française avait commencé tardivement, par ordre du maréchal Bazaine, son mouvement de retraite sur Verdun.

Dans la journée, le 2e corps (Frossard), le 6e corps (Canrobert) et le 4e corps (Ladmirault), sauf la division Grenier, restée en arrière-garde, avaient, avant 3 heures, traversé la Moselle.

La garde, le 3e corps (Decaen) et la division Grenier restaient donc seuls sur la rive droite du fleuve autour de Metz.

La division Grenier, au moment où elle allait franchir les ponts à son tour, se trouvait sous le fort Saint-Julien, près du village de Mey, et couvrait la route qui, du fort, passe à Sainte-Barbe.

Le 3e corps (ancien corps Bazaine) formait une ligne de la route de Strasbourg, près de Grigy, jusqu'au delà de la route de Sarrebruck, près de Vallières, se raccordant sur ce point à la division Grenier vers Mey.

La droite de cette ligne était appuyée par le fort de Queleu, la gauche par le fort de Saint-Julien; ce front courait d'un fort à l'autre par Grigy, le bois de Borny, Aubigny, Colombey, Bellecroix et Vallières.

La garde était en réserve. La division de grenadiers s'était portée en arrière et au centre du 3e corps (Decaen).

La division de voltigeurs s'était postée sur le mamelon du fort Queleu, donnant un soutien éventuel à notre droite.

La bataille pouvait être évitée. — La division Grenier allait prononcer son mouvement de retraite, le 3e corps commençait la sienne, quand, vers 3 heures, l'attaque commença vers la gauche et vers la droite.

Une seule brigade d'avant-garde attaquait le 3e corps, fort de quatre divisions.

Cette brigade ne fut soutenue que deux heures plus tard.

On en aura la preuve ci-dessous.

La lutte avait commencé à droite vers 3 heures; à gauche, elle ne commença que vers 5 heures.

La division Grenier, sous la protection du fort Saint-Julien, ne pouvait être poussée loin par l'ennemi.

Elle fut assaillie par une avant-garde, puis par une division; mais, pour peu que l'on eût voulu refuser le combat, qui resta longtemps stationnaire, il eût suffi de soutenir la lutte à coups de canon, sans s'engager, en appuyant seulement l'artillerie par des soutiens.

Mais le maréchal Bazaine avait ordonné de contenir l'ennemi en termes qui ne laissaient aucune possibilité à ses lieutenants de refuser la lutte.

« Je prescris, dit le maréchal dans son rapport officiel, au général Decaen de prendre ses dispositions de combat et de repousser *vigoureusement* l'ennemi. »

Les généraux devaient, en conséquence de cette direction imprimée à l'affaire, s'y conformer pour leur part; ainsi firent-ils.

Quant à ce qui concerne le général Decaen particulièrement, si Bazaine l'eût voulu, il n'y avait qu'à laisser la retraite commencée s'opérer en combattant.

Ce n'était pas la faible brigade Goltz, du 1er corps, la seule engagée pendant plus de deux heures, qui eût pu rendre périlleux le mouvement en arrière de quatre divisions protégées par les forts.

Ces divisions auraient atteint sans encombre la place et les ponts à elles désignés pour le franchissement.

Cette retraite était commencée, avons-nous dit; c'est le maréchal lui-même qui l'atteste :

« Le passage d'une rive à l'autre, dit-il dans son Mémoire, se fit par les deux ailes à la fois, 2e et 3e corps.

« L'ordre de mouvement était réglé de telle sorte que le 3e corps devait suivre de très-près les derniers échelons des 2e et 4e corps, et venir s'appuyer sous les feux de la place, puis franchir la Moselle sur les ponts extérieurs, la garde passant sur ceux de la ville.

« *Ce mouvement s'exécutait en bon ordre et assez rapidement*, quand, vers 3 heures de l'après-midi, l'ennemi attaqua le dernier échelon du 3e corps, qui, *ayant fait son mouvement avec lenteur*, était encore en avant de Borny.

« Les divisions du même corps l'appuyèrent immédiatement. Le 4e corps, dont deux divisions avaient déjà passé la Moselle et marchaient au canon, revint sur la rive droite, et contribua à refouler l'aile droite de l'ennemi, qui paraissait vouloir tenter un coup de main sur les ouvrages inachevés de Saint-Julien. »

« *Ce mouvement s'exécutait assez rapidement, mais le dernier échelon ayant fait son mouvement avec lenteur...* » Quelle contradiction dans le même paragraphe!

Cependant l'aveu est formel; ce fut le dernier échelon seulement qui fut attaqué : il avait commencé son mouvement; peu de forces le menaçaient.

Pourquoi ne continua-t-il pas cette retraite par échelons, en combattant?

Le maréchal semble prétendre dans le Mémoire que les autres divisions auraient d'elles-mêmes accepté la lutte.

Mais on va voir que ce fut lui qui l'ordonna.

« M. le général Decaen, dit-il dans son rapport, avait prescrit à son corps d'armée de faire son mouvement en échelons, les divisions Montaudon et Castagny se retirant les premières... Ces ordres commençaient à s'exécuter, lorsque les grand'gardes sont fortement attaquées...» et, dit Bazaine lui-même, « le maréchal enjoint de repousser vigoureusement l'attaque. » (*Rapport officiel* de Bazaine.) Le commandement en chef était exercé par lui, sur le terrain, de sa personne même.

Tout le poids de la responsabilité pèse donc sur lui.

Voyons quelle était la situation de l'ennemi.

Possibilités de battre Steinmetz et de le couper de la IIe armée. Situations respectives de la IIe et de la Ire armée. — La IIe armée prussienne, remontant, au sud de Metz, le cours de la Moselle et celui de la Meurthe, s'étendait le long des deux rivières, depuis Pont-à-Mousson; elle avait, le 14 août, en partie passé les rivières, laissant toutefois quatre corps sur l'autre rive (le 3e, le 9e, le 12e et le 2e).

Si Bazaine, avec toutes ses forces — 178.000 hommes — avait culbuté d'abord la brigade Goltz, puis les trois corps de Steinmetz qui se trouvaient devant lui, il pouvait se retourner sur ces quatre corps, dont la Ire armée eût été coupée.

Certes ces corps eussent été soutenus; mais on pouvait les entamer fortement et forcer toute la IIe armée à suspendre son mouvement tournant, à revenir en toute hâte sur la Nied et à laisser libres la Moselle et la Meurthe.

Dès lors, après une victoire brillante sur Steinmetz, après une rude attaque et un succès sur une partie de la IIe armée, Bazaine aurait pu très-tranquillement opérer sa retraite sur Verdun, ayant gagné plus de huit jours et en ayant profité pour achever l'armement des forts de Metz, l'approvisionnement de la place et l'organisation de la défense.

La disposition de l'armée de Steinmetz favorisait cette opération stratégique.

Steinmetz, on va le voir, pouvait être coupé des quatre corps de la IIe armée assez facilement.

Position générale des deux armées ennemies. — La Ire armée (Steinmetz) s'étendait vers la droite en un assez mince cordon, depuis Courcelles jusqu'à Noisseville (10 kilomètres).

Quant aux corps de la IIe armée, ils étaient disséminés depuis Solgne jusqu'à Cheminot pour trois corps; un autre était fort distant, de l'autre côté de la Nied.

Les 10 kilomètres de front de la Ire armée étaient déjà une ligne trop étendue.

Le 2e corps (IIe armée) était fort éloigné et n'arrivait que le 15 août à Han-sur-Nied; les trois corps de la IIe armée qui s'étendaient sur Cheminot, Solgne et Buchy étaient à une distance moyenne de 40 kilomètres de la Ire armée.

Battre celle-ci, la repousser, la couper de la IIe armée, était donc un plan facilement réalisable.

L'ennemi lui-même en convient.

Telle était la position des deux masses prussiennes à portée de nos coups.

Positions détaillées de la Ire armée prussienne. — Négligeant de nous occuper de la IIe armée, puisqu'elle ne prit aucune part aux opérations de Borny, nous contentant d'avoir esquissé le plan que Bazaine aurait dû suivre du moment où il voulait combattre, nous allons ne plus nous préoccuper que de la Ire armée.

Celle-ci, dès le 13 août, occupait des positions très-rapprochées de nous; Bazaine, avec des reconnaissances de cavalerie, aurait pu facilement se rendre compte des forces qu'il avait devant lui.

Déterminé franchement à la retraite, il eût pris ses dispositions pour éviter la lutte, s'il l'eût voulu.

De son aveu même, il avait passé la journée du 13 août à cheval pour visiter le terrain.

Il n'ignorait pas que les avants-postes étaient aux prises : des engagements avaient eu lieu; l'éveil était donné. En voici les preuves :

Lettre du général Bazaine aux généraux Ladmirault et Frossard.

« Borny, le 13 août 1870.

« Faites de suite reconnaître les ponts qui ont été jetés derrière vous et « donnez des ordres pour que l'on soit prêt à exécuter un mouvement ce soir, « dès que la lune sera assez haute, si l'installation de ponts le permet, car la « crue des eaux de la Moselle a couvert d'eau les ponts de chevalets et d'un « blanc d'eau les prairies par lesquelles on débouche.

« *On signale à droite, à Ars-Laquenexy et à Retonfey, de fortes reconnaissances* « *ennemies, et il y a constamment des coups de fusil échangés entre nos grand'-* « *gardes et elles.*

« *P.-S. — Il est probable que le mouvement ne pourra se faire que demain.* »

On remarquera que le maréchal n'envoie cette lettre que le 13 dans l'après-midi.

Pourquoi pas plus tôt ?

Mais pourquoi alors ?

C'est que le 13 août, dans l'après-midi, il avait entendu des coups de fusil aux avant-postes et qu'il espérait bien être attaqué et retardé.

De plus il savait qu'il y avait une crue d'eau, et, négligeant trois ponts excellents, il prétextait de la crue pour ne pas partir.

Mais il envoyait la lettre pour faire preuve d'une apparente bonne volonté.

Cependant, craignant d'être pris au mot, il ajoute le post-scriptum significatif qui dit bien toute son arrière-pensée de ne partir que le 14 août.

Il est loin de stimuler le zèle des chefs de corps ; il le refroidit au contraire.

A cette lettre, Bazaine en joint une autre à l'empereur.

Dans celle-là, il argue encore de la crue d'eau, passant sous silence l'existence de trois ponts et ne disant pas que les autres étaient déjà réparés.

Il n'a pas prévenu l'intendance à temps, nous l'avons dit, et il lui reproche de n'être pas prête.

Il conclut enfin qu'il ne partira que le lendemain matin.

Mais, pour préparer l'empereur au combat de Borny, sur lequel, lui, Bazaine, compte, il signale la reconnaissance du 13 août contre Decaen.

Voici cettre lettre :

Le maréchal Bazaine à l'empereur, à Metz.

« J'ai reçu l'ordre de Votre Majesté de hâter le mouvement de passage sur « la rive gauche de la Moselle ; mais M. le général Coffinières, qui est en ce « moment avec moi, m'affirme que, malgré toute la diligence possible, les « ponts seront à peine prêts demain matin. D'un autre côté, l'intendant dé- « clare ne pouvoir faire les distributions immédiatement.

« Je n'en donne pas moins les ordres pour que l'on se tienne prêt à com- « mencer le mouvement demain matin.

« *Au moment de terminer ma lettre, je reçois de M. le général Decaen l'avis* « *qu'une forte reconnaissance prussienne se présente à Retonfey, ainsi qu'à Ars-* « *Laquenexy.* »

De tout ce qui précède, outre les preuves rétrospectives de trahison, nous voyons clairement que Bazaine savait combien l'ennemi était rapproché de lui ; il sentait peser sur lui sa surveillance.

Récit de Borbstaëdt sur les engagements du 13 *août et sur les circonstances qui amenèrent les Prussiens à engager le combat de Borny ; incident Goltz.* — Donc le maréchal savait l'ennemi très-rapproché, et pour qui voulait le voir, cette Ire armée prussienne, immobile le 13 et le 14 août, nous observait, couvrant le mouvement tournant de la IIe.

Borbstaëdt donne de précieux renseignements à ce sujet.

« Dans le mouvement de la Ire armée sur la Nied française, dit l'historien allemand, l'avant-garde du 7e corps (général-major de Goltz) avait passé cette rivière dès le 13 août et s'était avancée jusqu'à Laquenexy. Elle y arrivait à midi et elle devait y établir ses avant-postes sur la ligne Jury-Marsilly ; mais cela n'avait pas été possible, car, à Jury déjà et à Ars-Laquenexy, les premières troupes avaient rencontré l'ennemi, qui occupait fortement les bois situés en arrière de ces localités, ainsi que Coincy, Colombey et Montoy. A l'ouest de cette ligne et jusqu'à Metz, on apercevait de grands campements français. L'avant-garde prend donc une position de combat à l'ouest de Laquenexy, en se reliant à droite aux avant-postes du 1er corps à Colligny, et à gau-

che à la 1re division de cavalerie à Orny. Dans l'après-midi, un court engagement se produisait à Ars-Laquenexy, l'ennemi voulant s'opposer à une réquisition qu'une compagnie faisait dans ce village, qui avait été affecté pour les vivres à la brigade d'avant-garde.

« Dans la matinée du 14, aucun changement ne se produisit dans les positions prussiennes et françaises. »

Rien de plus précis, de plus clair.

Pas de changement de positions du 13 au 14 août.

Cette armée est embusquée en quelque sorte ; elle est en surveillance.

Elle escarmouche, elle tâte les avant-postes français, elle observe, mais elle est immobile.

Comment cette attitude n'aurait-elle pas frappé le maréchal?

C'était une révélation.

Et les engagements que rapporte Borbstaëdt ne devenaient-ils pas de bruyants avertissements ?

Le maréchal ferma les yeux volontairement ; il ne se hâta point de faire décamper nos troupes ; il les maintint là, espérant recevoir le choc.

Voyons maintenant quelles positions occupait cette Ire armée, et citons Borbstaëdt, car nous aurons besoin de ses aveux et contre lui-même et contre le maréchal.

Il dessine d'abord notre ligne d'avant-postes ; puis il fixe la place des corps prussiens.

« Les avant-postes prussiens, dit-il, s'étendaient sur la rive gauche de la Nied française depuis Orny par Laquenexy, Colligny, jusque vers Sainte-Barbe, au delà de la route de Sarrelouis, tandis que les divisions du 7e et du 1er corps bivouaquaient derrière la Nied, savoir : la 14e division d'infanterie (général de Kamecke) à Domangeville, la 13e division d'infanterie (général de Glümer) à Pange (cette division avait détaché la brigade de Goltz comme avant-garde à Laquenexy) : — c'était le 7e corps, 12e division ; — la 1re division d'infanterie (général de Beintheim) à Pont-à-Chaussy, la 2e division d'infanterie (général de Pritzelwitz) à Ladonvillers : — c'était le 1er corps, 2e division. — A droite, vers Sainte-Barbe, était la 3e division de cavalerie (comte de Groeben) ; à gauche, vers Orny, la 1re division de cavalerie (de Hartmann). Le 8e corps, formant la réserve de la Ire armée, se trouvait à Varize, derrière la Nied allemande, c'est-à-dire à 8 kilomètres à peu près en arrière de la ligne occupée par le gros. »

Nous remarquerons ici que l'historien allemand, selon le parti pris de toujours dissimuler les effectifs de l'armée prussienne, ne parlera plus du 8e corps, qui formait, à bonne distance, une forte réserve au 1er corps.

Nous y reviendrons.

Le lecteur doit maintenant voir clairement les deux armées, telles qu'elles étaient en face l'une de l'autre.

Nous allons laisser encore la parole à Borbstaëdt pour la description du premier engagement. Son récit montre que le véritable auteur de la bataille



du côté des Allemands, l'homme qui rendit possible l'exécution du plan secret de Bazaine, celui qui eut l'audace d'attaquer presque contre la volonté de Steinmetz, son chef, et d'assumer sur lui une immense responsabilité, que ce hardi général, cet habile stratége, cet audacieux enfin, fut un simple général de brigade, M. de Goltz. Voici ce que raconte Borbstaëdtt :

« Vers 2 heures et demie de l'après-midi, dit-il, les avant-postes et les reconnaissances de cavalerie annonçaient d'un commun accord que les troupes

ennemies évacuaient leurs positions et qu'elles étaient en pleine retraite sur Metz.

« Le général de Goltz, qui se trouvait en première ligne à Laquenexy avec l'avant-garde, et qui avait étéin formé dans la matinée du passage de la IIe armée à Pont-à-Mousson, conclut, de cet abandon subit des bonnes positions situées à l'est de Metz, que l'ennemi, également informé de ce passage et craignant pour sa ligne de retraite sur Verdun, commençait sa marche vers la rive gauche. Si donc on parvenait à l'arrêter encore sur la rive droite, on traversait ses projets et l'on exerçait une influence des plus fâcheuses sur le passage de la Moselle.

« Ce raisonnement, dont l'événement a pleinement justifié l'exactitude, conduit le général de Goltz à prendre sur lui de s'avancer immédiatement avec toutes ses forces, de s'engager avec l'ennemi, et de le forcer, si cela était possible, à déployer de nouveau toute son armée. Avis de ce projet est donné au 1er corps, aux 2 divisions du 8e corps et à la 1re division de cavalerie, ainsi qu'à l'aile droite de la IIe armée, qui se trouvait à proximité et qui était formée par la 25e division d'infanterie (9e corps d'armée), avec prière de soutenir le mouvement.

« Il n'y avait pas de temps à perdre ; aussi, sans même attendre la réponse, la brigade d'avant-garde se porte-t-elle en avant vers 3 heures et demie : le combat avait déjà commencé quand arrivèrent les acquiescements des chefs du 7e et du 1er corps. Le général de Manteuffel (1er corps) promettait de soutenir avec toutes ses forces le mouvement de l'avant-garde, tandis que le général de Kamecke (8e corps) faisait savoir qu'il avait déjà quitté Domangeville avec toute la 14e division d'infanterie pour se porter en avant, et que le général de Glümer annonçait de son côté qu'il s'ébranlerait dès qu'il y serait autorisé par le commandant du 7e corps.

« En se portant sur l'ennemi, le général de Goltz avait envoyé à l'ouest de Marsilly, dans la direction de Colombey, une avant-garde commandée par le colonel Delitz (1er et 2e bataillons du 15e régiment d'infanterie, 1 batterie, 1 escadron du 8e régiment de hussards), qui devait être appuyée à gauche par le 7e bataillon de chasseurs s'avançant par Ars-Laquenexy. Le gros, sous le colonel de Barby (bataillon de fusiliers du 15e régiment d'infanterie, 55e régiment et 1 batterie), était dirigé sur Marsilly et couvert sur sa droite par 3 escadrons de hussards marchant entre Marsilly et Ogy. On avait le projet de ne s'avancer d'abord que jusqu'à Colombey, et il était prescrit, aussi bien pour la marche en avant que pour l'attaque, de ne marcher qu'en longues et minces lignes de tirailleurs, suivies immédiatement de colonnes de compagnie. Bientôt le gros (la forte partie de l'avant-garde) est également déployé afin de présenter le moins possible de prise aux feux à grande portée de l'ennemi, des masses considérables offrant toujours un but excellent.

« L'avant-garde et le détachement de gauche se portent en avant sans résistance ; mais à l'aile droite les hussards escarmouchaient avec les dragons français. Les deux batteries vont se poster à Marsilly pour canonner les co-

lonnes et l'artillerie de l'ennemi. Dans le gros, le bataillon de fusiliers du 15e régiment, formé en colonnes de compagnie, se portait contre Coincy ; les 2 bataillons de mousquetaires du 55e s'avançaient vers Colombey, où ils entraient en communication avec le 15e régiment ; le bataillon de fusiliers du 55e allait s'établir dans le ravin qui s'étend entre Ogy et Coincy, et formait la droite de la brigade.

« L'affaire commence par un léger combat, dans lequel l'ennemi cède sur tous les points. Un ordre qui arrivait en ce moment, du commandant en chef, du 7e corps d'armée, prescrivait à l'avant-garde de se maintenir en contact avec l'ennemi en retraite, mais de ne pas s'engager dans une affaire sérieuse.

« En avant de Colombey, le combat devenait stationnaire, car la brigade d'avant-garde de Goltz venait se heurter à des masses très-supérieures, et l'ennemi, qui maintenant avait de nouveau fait front, amenait colonnes sur colonnes pour repousser cette brigade isolée, qui devait se maintenir ainsi pendant 2 heures et demie.

« Les Français, qui étaient non-seulement très-supérieurs en nombre, mais encore bien établis derrière des tranchées, des abatis et des ouvrages, ouvrent le combat, qui s'engage chaudement par un feu très-meurtrier de mousqueterie, que l'artillerie vient bientôt appuyer vigoureusement. La position était critique pour la brigade prussienne, qui subissait de grandes pertes ; toutes les compagnies avaient été successivement engagées ; une seule restait encore comme réserve.

« Dans de semblables conditions, il était impossible de gagner du terrain, *ne fût-ce qu'un pas;* mais la brave brigade ne recule point non plus d'un pas en arrière jusqu'à 6 heures, heure à laquelle les premiers secours directs arrivent enfin à Colombey, et où les têtes de colonnes du 1er corps s'engagent également à l'aile droite, sur les routes de Sarrebruck et de Sarrelouis.

« Dans son mouvement vers Colombey, la brigade Goltz était venue donner contre la position principale du 3e corps, et plus particulièrement contre la 2e division (Castagny) et la 3e division (Metmann), formant le centre. Le 3e corps, en train d'exécuter son mouvement sur Metz, avait été forcé de s'arrêter par suite de l'attaque inopinée des Prussiens, et il se trouvait donc retenu sur la rive droite de la Moselle. Il est hors de doute que si, entre 4 et 6 heures de l'après-midi, les Français s'étaient décidés à une affaire sérieuse à Colombey, les forces très-supérieures dont ils disposaient (4 divisions d'infanterie) eussent écrasé, quelque vigoureuse qu'eût été sa résistance, l'avant-garde prussienne, formée de 7 bataillons, 4 escadrons et 2 batteries, et qu'elles eussent pu entraîner dans un combat *très-désavantageux* les renforts qui accouraient ; mais ils se contentèrent de maintenir leurs positions ; ils ne prirent aucune détermination énergique, peut-être parce que tout engagement sérieux sur la rive droite de la Moselle ne pouvait que leur être préjudiciable. Le 4e corps, qui avait aussi commencé le passage de la rivière, est également rappelé sur le champ de bataille ; de sorte que l'attaque improvisée de la

brigade Goltz arrêtait déjà deux corps d'armée tout entiers de ce côté-ci de la Moselle.

« Approuvant le projet du général de Goltz et accédant à sa demande de l'appuyer, le 1er corps prussien s'était porté en avant, ayant la 1re division d'infanterie sur la route de Sarrebruck, la 2e division d'infanterie sur la route de Sarrelouis; arrivé à Montoy, Noisseville et Servigny, ce corps s'était trouvé en présence de la division Grenier, laissée en arrière par le 4e corps. A la nouvelle transmise par le général Grenier qu'il était attaqué, le général de Ladmirault, qui se tenait aux ponts de l'île Chambière, où il surveillait le passage de deux divisions de son corps, donnait l'ordre que non-seulement ces deux divisions, mais aussi la réserve d'artillerie, fissent demi-tour pour aller au secours de la division Grenier. »

Plan à improviser sur le terrain pendant l'action, si Bazaine n'eût pas trahi. — Ainsi, de l'aveu même de l'ennemi, cette brigade Goltz, de 3 heures à 6 heures du soir, se trouve seule en présence du 3e corps français, qui a comme soutien la garde.

C'est, en ne comptant que le 3e corps, seulement 7.000 Allemands contre près de 40.000 Français !

Et le combat reste stationnaire!

Bazaine pouvait, dans ces 3 heures, battre très-facilement en retraitre sur-le-champ.

Qu'eût fait cette brigade ?

Rien qu'une escarmouche inutile.

D'autre part, Bazaine pouvait encore écraser ce détachement, tomber avec la garde et le 3e corps sur la 13e division, puis sur la 14e, qui arrivaient séparément, et les anéantir sous un déploiement aussi considérable de forces que celui qu'il pouvait mettre en ligne contre chacune de ces divisions arrivant l'une après l'autre; la 13e division était réduite à une brigade, par suite du détachement, fait par elle, de la brigade Goltz.

Les quatre divisions du 3e corps (40.000 hommes), les deux divisions de la garde (20.000 hommes), en tout 60.000 hommes, auraient heurté d'abord la brigade Goltz, isolée à 3 heures de distance de l'autre brigade de la 13e division ; puis cette autre brigade aurait été abordée et broyée par cette masse de 60.000 hommes ; enfin la 14e division (15.000 hommes) aurait subi le même sort.

Nos 60.000 hommes se seraient trouvés, vers 6 heures du soir, en face du 8e corps, réserve de la Ire armée, et l'auraient certainement forcé à la retraite d'autant plus facilement que son moral aurait été fortement ébranlé par des échecs successifs.

Quant au 1er corps (de Manteuffel), nous verrons que les trois divisions Ladmirault le refoulèrent à notre extrême gauche.

La victoire de notre 3e corps (Decaen) et de la garde eût coupé ce 1er corps prussien des autres, et sa retraite eût été extrêmement difficile.

Les deux autres corps de la Ire armée prussienne eussent été refoulés et coupés de la IIe armée.

Bazaine, rappelant à lui le 6e corps et le 2e déjà passés sur l'autre rive, aurait eu à opposer, le 19 août, aux trois corps de la IIe armée, c'est-à-dire à 100.000 hommes très-ébranlés, coupés de la Ire armée, une masse de 178.000 hommes.

C'était ou la prompte retraite de l'ennemi sur la Nied, avec abandon du mouvement tournant, ou la défaite des trois corps (car le 2e corps prussien était encore loin du terrain, au delà de la Nied, et serait arrivé trop tard).

Si donc Bazaine, n'ayant pas conçu ce plan avant la bataille, voulait réparer la faute qu'il avait commise en acceptant la lutte, il devait sur le terrain, en présence de cette faible brigade Goltz, improviser cette magnifique conception et l'exécuter.

Ou encore se soucier peu de cette brigade et replier ses troupes.

Le dilemme posé au début de cette étude continue à se développer, on le voit, pour ne laisser aucun doute sur la culpabilité du maréchal.

Sans nous préoccuper de la gauche et du corps de Ladmirault, qui livrait en quelque sorte un combat séparé, voyons ce qui se passa à droite, à la suite de l'attaque audacieuse du général de Goltz.

Continuons maintenant la description de la lutte.

Aile droite française: le combat. — La brigade Goltz se trouve engagée partie contre la division Metmann, qui occupe les positions un peu en arrière de Colombey, partie contre la division Castagny, qui est à cheval sur la route de Sarrebruck.

La division Castagny, qui est sur deux lignes, dispose sur sa première ligne de 4.000 hommes; elle a devant elle 2.000 hommes seulement, le 3e bataillon du 15e régiment prussien et le 3e du 55e : le premier est en ligne à Coincy, le second dans un ravin à Ogy.

Que cette division Castagny se porte résolûment en avant, et ces deux bataillons sont enlevés; puis la division débordera l'autre partie de la brigade prussienne qui est sous Colombey.

Là, le 1er et le 2e bataillon du 15e prussien, le 7e bataillon de chasseurs, le 1er et le 2e du 55e, forment devant la division Metmann une ligne de 5.000 hommes; mais la division Metmann a 8.000 hommes à leur opposer de front; la division Castagny, qui peut en un instant passer sur le corps aux deux bataillons qui sont devant elle, fera un mouvement tournant menaçant pour le flanc droit de l'ennemi ; la division Montaudon peut aborder la gauche de ces 5.000 hommes.

La garde est en arrière !

Et Bazaine est là !

Et nous ne bougeons pas !

Et pendant 3 heures on se fusille sans avancer, sans reculer...

Entrée en ligne de l'artillerie de la 13e division. — Six heures sonnent à Metz. Des renforts arrivent à l'ennemi.

Les batteries d'artillerie prussiennes ont déjà fait essuyer de fortes pertes à notre infanterie, dont la seconde ligne, en colonnes épaisses, non défilées, trop rapprochées, s'offre aux coups d'obus.

Ce dispositif, vieille méthode dangereuse devant le tir à longue portée des pièces nouvelles, est meurtrier au plus haut point pour les bataillons qui l'emploient.

L'ennemi, lui, s'est hâté, tout au contraire, de se former en tirailleurs et de ne constituer que des groupes de soutien bien abrités.

Ainsi s'explique comment il peut tenir sous notre feu.

Des secours lui surviennent.

C'est de l'artillerie qui débouche.

Une batterie veut rendre notre position intenable à force d'audace.

Bravement, témérairement menée par Schnackenberg, son chef, elle se porte jusqu'au village de Colombey, profitant du peu d'action que nos batteries ont sur elle.

Elle s'établit à 1.200 mètres de nos tirailleurs.

Mais ceux-ci remarquent ce mouvement trop risqué de la batterie, la prennent pour cible et la criblent de balles.

A plus d'un kilomètre, les chassepots font de terribles ravages parmi les servants et les chevaux. Borbstaëdt l'avoue : le tir des nôtres est dirigé avec une rare adresse.

Une pièce, puis deux se retirent ; puis toute la batterie disparaît, laissant de nombreux morts sur le terrain.

Arrivée de la 25e brigade prussienne. — Le général de Zastrow, chef du 7e corps, est là depuis 5 heures, jugeant du combat.

Il sait que Steinmetz redoute de s'engager ; mais lui, Zastrow, s'enhardit de la mollesse de Bazaine ; il voit que celui-ci n'écrase pas la petite brigade Goltz ; le général de Zastrow se décide à envoyer au reste du 7e corps l'ordre de se hâter.

La 25e brigade — reste de la 13e division, dont faisait partie la brigade Goltz — apparaît bientôt, conduite par le général Osten-Sacken.

Le général de Zastrow prend trois des nouveaux bataillons : il les lance sur Colombey.

Deux autres bataillons sont dirigés sur Coincy.

Toute l'artillerie de la 13e division se porte sur un plateau qui domine Colombey, au nord-est du château d'Aubigny ; elle tire avec succès sur nos réserves.

Mais nos divisions tiennent avec ténacité, malgré le mauvais ordre tactique qui a été adopté.

L'ennemi n'avance pas d'un pas.

Pendant une heure, le combat reste encore stationnaire.

Enfin la 14[e] division entre en ligne et jette sur le terrain un puissant renfort.

Tout le 7[e] corps est au feu depuis ce moment.

C'est 37.000 hommes contre 38.000.

En réserve, de notre côté, la garde.

En réserve, du côté de l'ennemi, le 8[e] corps.

Mais ni ce corps ni notre garde ne donneront. Steinmetz (ceci est assez singulier à constater) désapprouve ce combat si audacieusement livré par ses lieutenants.

Borbstaëdt le dit formellement :

« Les attaques faites le 14 par le 7[e] et le 1[er] corps paraissent ne pas avoir été de l'avis du général Steinmetz. En tout cas, il ressort du récit précédent qu'elles n'ont pas eu lieu d'après ses ordres. »

Si Bazaine avait fait son devoir, tout son devoir, avec décision et intelligence, le vieux chef de la I[re] armée aurait eu raison dans son extrême prudence.

Mais Bazaine trahissait.

L'événement donna tort à Steinmetz.

Si Steinmetz eût été sur le terrain, s'il eût vu la retraite commencée, l'inaction de Bazaine ne poussant pas en avant, s'il eût flairé dans l'air, deviné dans l'aspect de la bataille l'incapacité ou la trahison, nul doute que le vieux général n'eût fait comme Zastrow et n'eût approuvé l'audace de Goltz.

Il y a dans la guerre deux éléments de succès dont il faut tenir compte :

La *science*, basée sur le calcul ;

L'*inspiration*, qui jaillit de l'observation éclairée par une haute intelligence des faits et des hommes.

Les décisions à prendre sur le terrain doivent procéder de l'inspiration surtout.

Pour l'élaboration d'un plan, c'est sur la science qu'il faut s'appuyer.

En fin de compte, il y a le succès, la victoire.

Celui qui vit le plus clair, celui qui eut la nette perception de la situation fut le général de Goltz.

On n'est jamais trop méthodique dans les études préparatoires du cabinet ; on l'est souvent trop au feu.

Cependant la bataille continuait et un renfort survenait encore à l'ennemi : c'était la 14[e] division.

La 14[e] division entre en action. — Lorsque, vers sept heures, cette 14[e] division parut, Bazaine faisait relever la première ligne par la seconde.

Mais cette réserve française n'était pas une troupe fraîche, comme on pourrait le supposer.

Par suite de notre vicieux système de formation sur deux lignes trop rapprochées, la seconde était livrée en pâture aux obus, et les troupes qui avaient

soutenu la canonnade pendant trois heures étaient loin d'être dans de bonnes conditions.

L'énervement produit par la canonnade, l'ébranlement moral causé à la vue des groupes détruits par les explosions d'obús, la trop grande proximité de la première ligne, qui fait que la seconde en partage toutes les émotions, tout enfin lasse et épuise cette réserve.

Lorsque le mouvement s'opérait entre la première et la seconde ligne, la 14e division, apparaissant toute fraîche, donna une vive impulsion à toute la ligne prussienne.

La canonnade était terrible pour nous.

D'autre part, la 27e brigade de la 14e division, placée bien en vue de toute l'armée ennemie et de la nôtre, sur une hauteur à l'est de Colombey, produisait un effet imposant.

La 28e brigade (Woyna) avec 4 bataillons (un front de 4.000 hommes) dessinait un mouvement tournant sur la droite de la division Montaudon.

Les détachements de cette division qui occupaient le bois en avant de Borny, se trouvant en pointe et menacés de flanc, voyant du reste un mouvement causé par la retraite de la première ligne française cédant la place à la seconde, ces détachements, disons-nous, mal placés pour bien juger dans les massifs, crurent à une retraite et se retirèrent sur Borny.

Aussitôt l'ennemi s'empara du bois.

Un autre bouquet de bois, au nord de Colombey, fut cédé dans les mêmes circonstances aux Prussiens.

Le 7e corps tout entier, encouragé par ces deux légers succès, se porte en avant; mais quelques détachements de nos troupes en retraite ont été maintenus sur le grand front de bataille en arrière des deux bois; ce double échec n'exerce aucune influence sur le moral du 3e corps; il reçoit avec une fermeté inébranlable le choc de l'ennemi.

Un tir d'infanterie et d'artillerie rejette celui-ci sur les bois, et il ne fait plus un pas en avant, après avoir subi des pertes cruelles. La lutte continue de pied ferme jusqu'à la nuit : à huit heures et demie, le feu cesse, et la bataille est terminée sur ce point.

L'armée française s'est retrempée dans un succès à nombre égal.

Car, si le 8e corps n'a pas donné, la garde ne s'est pas engagée.

L'ennemi n'a pu forcer nos lignes : Borny est une victoire stérile, fâcheuse même, puisqu'elle retarde la retraite ; mais elle prouve qu'à égalité de nombre les Français peuvent battre l'ennemi.

Aile gauche française : premier engagement. — Notre aile gauche, nous l'avons dit, était formée de la division Grenier couvrant la retraite des deux autres divisions du 4e corps (Ladmirault) qui passaient les ponts.

Le 1er corps prussien était invité par le général de Goltz, simple général de brigade du 7e corps, à livrer bataille, pour soutenir l'attaque que ce dernier général opérait à six kilomètres plus loin.

Le général de Manteuffel, approuvant l'idée du général de Goltz, portait sa 1re division, par la route de Sarrebruck, vers Montoy, Noisseville et Servigny; sa 2e division, par la route de Sarrelouis, vint en soutien.

Ce corps allait heurter la division Grenier, dont la droite était soutenue par la division Aymard du 3e corps français.

L'avant-garde du 1er corps atteint Montoy vers cinq heures; 3.800 hommes (le 45e et un demi-bataillon du 1er chasseurs) refoulent une grand'garde française et s'installent dans ce village. Le reste de la 1re division pousse jusqu'à Noisseville où elle laisse son régiment de grenadiers (prince royal); puis, de là, elle marche contre Nouilly.

L'artillerie du 1er corps forme un grand fer à cheval et bombarde la position française défendue par la division Grenier. — Toute l'artillerie du 1er corps prussien (84 pièces) entre en action.

Elle forme, dans une position excellente, un vaste fer à cheval, dont le sommet est coupé perpendiculairement par la route de Sarrelouis.

Ces 84 pièces font un feu terrible.

L'ennemi compte beaucoup sur son effet; il n'a que peu de monde devant lui, la seule division Grenier, dont la retraite allait commencer.

Cette troupe française, quoique sous une pluie d'obus, se conduit avec une admirable fermeté.

L'artillerie prussienne redouble son feu.

La position de notre division est mauvaise : elle a perdu, par la surprise du premier choc, un point important que l'on n'a pu protéger à temps : une grand'garde a été délogée de Nouilly.

La division, qui s'est étendue autour de Mey, fait tête énergiquement.

Elle résiste, malgré le péril qui est menaçant; et quoique, en face d'elle, elle eût un effectif double du sien, elle gagnait cependant du terrain.

Entrée en ligne de la division de Cissey. — Cependant le général de Ladmirault amenait au pas de course du renfort.

Il lançait au secours de la division Grenier les deux divisions qui passaient la Moselle.

L'arrivée de la division de Cissey contribuait à faire tourner le combat tout à notre avantage.

En vain le canon ennemi tonne-t-il; en vain les 84 pièces prussiennes foudroient-elles nos positions; l'ennemi, qui a tenté de forcer la division Grenier, est refoulé dans Nouilly, y est maintenu, et il n'avance pas d'un pas.

La division de Cissey a pris la gauche; elle est inébranlable à son poste, sous l'énergique commandement de son général.

Cependant, sous le feu de l'ennemi, la division Grenier a beaucoup souffert; comme la division Lorencez approche, on replie cette division Grenier sur Vantoux.

Les Prussiens sont toujours contenus jusqu'au moment où la division Lorencez débouche.

Arrivée de la division Lorencez; reprise de Nouilly. — Quoique à nombre égal, car le renfort qu'amène le général Lorencez n'a fait qu'égaliser les effectifs, les Français se portent en avant et la mêlée s'engage dans Nouilly; le général Ladmirault, ses lieutenants, de Cissey et Lorencez, conduisent leurs colonnes avec vigueur et intelligence.

Devant une attaque brillante, les Prussiens lâchent pied, et ils évacuent Nouilly pour se replier sur Noisseville et Montoy.

Borbstaëdt avoue cet échec.

« La 3e division (Lorencez) du 4e corps, dit-il, se déployait à la gauche de la division Cissey; la division Grenier se rassemblait à Vantoux. Devant ces forces supérieures, les têtes de colonne du 1er corps se replient successivement, mais en se maintenant cependant dans la position principale de Montoy-Noisseville. »

Entrée en ligne de la 2e division prussienne : elle tente une marche en avant; elle est culbutée à la baïonnette. — Mais la 2e division prussienne arrive, et elle essaie d'un mouvement tournant. Nous avons devant nous 37.000 Prussiens; Ladmirault n'a que 28.000 hommes en tout.

Cette 2e division ennemie, forte de 15.000 hommes, nous menace de flanc; c'est une formidable attaque, d'autant plus dangereuse que l'artillerie prussienne l'a préparée par un redoublement de feux.

Mais le général de Ladmirault, qui est un tacticien habile, n'a pas commis la faute d'exposer ses réserves en colonnes de seconde ligne aux vues de l'ennemi; il dispose de bataillons défilés et reposés.

Il les couvre de tirailleurs, masque leur marche contre la 2e division ennemie par la fumée de ces tirailleurs et par l'habile choix des directions dans les ondulations les plus favorables du sol; l'ennemi, abordé à la baïonnette, reçoit un choc impétueux; nos troupes peuvent donc enfin joindre leurs adversaires, se mesurer à l'arme blanche!

Les puissants enivrements d'une vaillante joie exaltent nos fantassins.

Ils poussent le hurrah de charge, fondent sur cette masse ennemie, qui oscille, recule et se disperse en désordre.

Et le soleil couchant éclaire ce triomphe de la baïonnette, faisant jaillir du fer rougi des éclairs empourprés.

La nuit tombe, arrêtant la lutte; mais les derniers rayons du jour (14 août) ont éclairé un triomphe.

Les soldats célèbrent la victoire par un long cri d'espérance.

Nouilly reconquis nous reste définitivement; le succès est complet.

Et si partout il s'était trouvé un Ladmirault, un Lorencez, un de Cissey, si partout les généraux avaient été habiles, entreprenants, loyaux, partout le soldat vaillant eût assuré la victoire aux combinaisons savantes et aux généreux élans des chefs!

Discussion sur les affirmations de Borbstaëdt. — Le souvenir de cette affaire est pénible pour les Prussiens.

Il est cruel pour eux, au milieu de leur triomphe, d'avoir à enregistrer cette fuite de 37.000 hommes devant 28.000 : cette morsure de la baïonnette française au flanc de leur armée, cette charge valeureuse déjouant leur science, cette supériorité prouvée de notre soldat sur le leur, cette défaite enfin leur est douloureuse.

Borbstaëdt, voilant la vérité, palliant l'échec subi, le raconte ainsi :

« A l'aile gauche des Français, dit-il, le général de Ladmirault essayait vers le soir une violente attaque contre la droite du 1er corps, dans la direction de Noissevile et de Servigny ; mais le général Manteuffel parvenait encore en temps utile à y faire face avec les troupes du gros de la 2e division d'infanterie, et là aussi l'ennemi était obligé de se retirer avec des pertes considérables. »

Ainsi se trouve dénaturée cette affaire.

Ce n'est pas M. de Manteuffel qui a essayé de nous tourner par la 2e division : c'est Ladmirault qui a attaqué.

L'invraisemblance est cependant évidente.

Comment le général Ladmirault, sans but, puisqu'il ne s'agissait que de se maintenir dans nos positions ; sans espoir, puisqu'il n'y avait pas de succès définitif à obtenir à cette heure et dans les conditions imposées par Bazaine ; comment le général de Ladmirault, disons-nous, aurait-il tout à coup, à la tombée de la nuit, tenté de débusquer fort inutilement l'ennemi de Noisseville ?

Stratégiquement, cela ne répondait à rien.

Reprendre Nouilly, position utile pour couvrir la retraite, était nécessaire.

Nouilly était un point conquis sur nous par la surprise d'une grand'garde ; y rentrer était nécessaire.

Mais, à la fin d'une journée, marcher sur Noïsseville, nous y placer en pointe, hors du soutien des forts !

A quoi bon !

N'est-il pas plus logique, plus vraisemblable que, voulant compromettre notre retraite dans la nuit et le lendemain, voulant aussi marquer un succès par un pas en avant, par l'enlèvement d'un poste important que les Prussiens avaient eu cet affront de laisser retomber en nos mains, n'est-il pas plus admissible enfin que M. de Manteuffel, à l'arrivée de la 2e division, l'ait lancée contre Nouilly ?

A défaut des témoignages de ceux qui ont vu les faits, le bon sens suffirait.

En tous cas, ce que Borbstaëdt ne peut contester, c'est le refoulement du 1er corps de Nouilly sur Noisseville et Montoy.

Pour nous, c'est le rapport officiel de la bataille, rédigé sur celui du général de Ladmirault, qui dit laconiquement, clairement, loyalement ce qui se passa.

On y lit :

« A la gauche, une masse compacte d'infanterie essaya de nous déborder ; le général de Ladmirault la fit charger à la baïonnette, et elle se retira en désordre. »

Croquis représentant la bataille de Spicheren à 6 heures du Soir

Ce Croquis servira au lecteur de carte d'ensemble. Il faut bien tenir compte de ce fait que les renforts sont presque tous en ligne à ce moment.
D'autres croquis rendent compte des phases de l'action du début à la fin.

Infanterie Prussienne
Cavalerie id
Artillerie id
Inf. Francaise
Cavalerie id.
Artillerie id

Forêt.
Chemin de fer..
Montagnes.
Wald - veut dire Forêt.
Berg - " " Montagne
Stifts " " Communale.

Echelle de 1/25000.

Stifts WALD von St ARNUAL

Stiring Wald

FORET de FORBACH

Alt-Stiring

10e Cie 55

1re Cie 53

9e Cie 55

11e Cie 55

Div. Vergé

Verrerie Sophie

3e Cie 55e

La 13e Div. prus. est à 2000 pas de son avant garde, à portée de Canon.

Avant garde de 13e Div.

Judenbergräuisplain.

200 reservistes 3e de ligne

12 Drag.

1 Cie genie

4 Chass.

Oetingen est à 2 kil de Forbach

FORBACH

Malstatt
SAARBRUECKEN
T. COM ale DE RUECKEN
Terrain de Manœuvre
Etang
Repperts B
Nuss B
3 Ch
9 Hs
15 Hs
Drathzug
Etang
6 Cuir
19 Drg
Galgen B.
3.4.E. 12 Drg
le 2e Escadron du 12e est à Burbach
Division et Fractions des III et V
Corps
Folster B
Petit Bois de Stiring
17. Hus
Rother Berg
40 Compagnies des Rgts
Nos 12, 39, 90, 78, 74
Gifert Wld
STIFTS W
Eisen Hütte
Baracke
Wendel
Spicherer Wald
Pfaffen W
2e Regt
Forbacher B
Division.
Laveaucoupet.
Spicheren.
Bataille
67e Regt
40 Regt
2 Esc. 9e Drg.

Comparaison des forces engagées par les deux partis et des résultats obtenus. — S'il ne s'agissait que de donner satisfaction à l'amour-propre national et de rendre moins amer le souvenir de nos défaites passées, nous ne ferions pas ressortir ce que cette bataille a de consolant pour nous.

Mais il s'agit de la vérité d'abord, et ensuite de notre avenir.

Un fait se dégage de tant de batailles dont beaucoup furent perdues et quelques-unes gagnées.

C'est que sans l'impéritie de Napoléon III, sans la trahison de Bazaine, sans l'insuffisance ou le découragement des autres, la France n'aurait pas été démembrée.

Et du courage déployé par ses soldats on peut bien augurer de la revanche, si l'occasion favorable nous est donnée de la tenter.

C'est pourquoi nous allons citer encore Borbstaëdt pour nous appuyer de certains aveux et contredire avec preuves certaines assertions.

« A huit heures du soir, le général de Zastrow prescrit que les troupes du 7ᵉ corps bivouaqueront, l'arme au pied, dans les positions occupées, et qu'au point du jour elles se retireront sur la position de la Planchette, Colombey, Ars-Laquenexy.

« Malgré un ordre contraire du général Steinmetz, qui portait que le 7ᵉ corps d'armée irait reprendre, dans la nuit même, ses anciens emplacements de Pange et de Domangeville, les prescriptions du général de Zastrow sont maintenues, parce qu'il était indispensable d'occuper le terrain conquis jusqu'au complet enlèvement des nombreux blessés.

« A l'aile gauche du 7ᵉ corps, la 1ʳᵉ division de cavalerie s'était portée des environs de Frontigny vers Mercy-le-Haut, et ses batteries avaient pris part à la lutte. Dans le 9ᵉ corps, le 36ᵉ régiment de fusiliers, qui était accouru pour soutenir la brigade Goltz, s'était avancé à l'est de la route Mecleuves-Grigy. — A l'extrême droite du 1ᵉʳ corps, la 3ᵉ division s'était portée en avant par Sainte-Barbe et avait soutenu du feu de ses batteries les attaques au nord de Servigny.

« Dans cette après-midi du 14 août, 4 divisions d'infanterie, un régiment de fusiliers, 2 divisions de cavalerie, s'étaient trouvés en présence de 7 divisions d'infanterie française et les avaient délogées de positions très-avantageuses après un violent combat, mais sans même engager toutes leurs forces. A la fin de l'action, les Prussiens avaient gagné beaucoup de terrain, mais ils ne pouvaient songer à poursuivre leurs avantages, sous peine de venir se placer sous le feu de la ville et des forts.

« Les Français, qui ont lutté avec une bravoure et une ténacité incontestables, étaient particulièrement fiers de ce combat, parce qu'il prouvait, selon eux, que le soldat français avait enfin repris son ancienne confiance en lui-même. Mais quand ils prétendent, ainsi qu'ils l'ont fait souvent, que le combat de Borny est une victoire remportée sur les Prussiens, on peut leur faire remarquer qu'en effet ils ont bravement tenu, mais qu'en dernier lieu leur

aile droite a été contrainte d'abandonner tout le terrain depuis Colombey jusque près de Borny.

« Si le lendemain matin les Prussiens se sont retirés et ont repris leurs anciens bivouacs, c'était non pas par suite d'un combat malheureux, mais parce que la Ire armée ne pouvait pas être engagée dans une attaque directe sur Metz par l'est, alors que la IIe armée était déjà en pleine marche pour exécuter les mouvements qui devaient tourner cette place et l'armée du Rhin par la Moselle supérieure.

« Abstraction faite de toute autre considération, le but poursuivi de contrecarrer et d'arrêter le mouvement de l'armée du Rhin vers la rive gauche était complétement atteint, car les 3e et 4e corps ne purent arriver sur le plateau de Gravelotte que le 15 ; de sorte que cette journée si importante pour la marche projetée de toute l'armée du Rhin fut irrévocablement perdue pour les Français, pendant que la IIe armée continuait sans obstacle son mouvement tournant. »

Dans les lignes qui précèdent, nous voyons que Borbstaëdt, suivant sa méthode jésuitique (le mot n'est pas trop fort), continue ici, comme pour les autres batailles, à comparer les divisions françaises, de huit mille hommes tout au plus, aux divisions prussiennes de quinze mille hommes.

C'est-à-dire d'un effectif double.

Rétablissons les chiffres.

Du côté des Français :	
4 divisions (cavalerie, artillerie et services, tout compris)	38.000
Le corps Ladmirault (cavalerie, artillerie et services, tout compris)	28.000
Encore partie de la cavalerie des deux corps n'assistait-elle pas au combat.	
Total	66.000
Du côté des Prussiens :	
Le 7e corps (artillerie, cavalerie des divisions et du corps, services, tout compris)	37.000
Le 1er corps (artillerie, cavalerie, services, tout compris)	31.000
Un régiment du 3e corps	3.000
La 3e division de cavalerie en dehors des corps (16 escadrons à 160 hommes et une batterie)	1.700
La 1re division de cavalerie	1.700
Total	74.400

Les Prussiens, à Borny, engagèrent 11.000 hommes de plus que nous.

Voilà pour les effectifs.

Nous n'insisterons pas sur la mauvaise direction imprimée par Bazaine à l'armée, ce qui ajoutait à l'infériorité des forces ; nous relevons seulement l'éloge sur la ténacité des nôtres, éloge arraché à Borbstaëdt par l'éclatante, l'indéniable vérité.

Les résultats de la bataille. — Malheureusement il faut nous ranger pleinement à l'avis de Borbstaëdt quant aux conséquences du combat.

Oui, elles retardèrent la retraite.

Oui, elles causèrent la perte de l'armée de Metz, qui fut cernée.

Mais nous devons protester, et nous le faisons énergiquement, quant aux avantages directs que les Prussiens prétendent avoir obtenus.

Ils ne firent quelques progrès insignifiants que sur notre droite, en occupant deux petits bouquets de bois.

Mais leur armée n'avança point d'un pas de plus, et ces positions d'avant-garde enlevées n'avaient pas d'importance.

Sur notre gauche, ils étaient absolument battus.

Steinmetz, du reste, sentait si bien que la journée était un insuccès, qu'il prescrivait la retraite immédiate.

Les énormes pertes subies par l'ennemi le décidaient à demeurer toute la nuit, l'arme au pied, dans une expectative très-inquiète.

Il lui fallait relever ses blessés, très-nombreux.

En somme, personne ne saurait le nier, sinon l'adversaire, Borny fut une victoire.

L'armée française se relevait des défaites précédentes, et si, stratégiquement, cette journée fut une faute, moralement elle donnait à la France, à l'Europe, la mesure de ce que nous valions toujours.

Une pareille bataille, livrée dans de si fâcheuses circonstances, au milieu de tant de causes de démoralisation, en pleine retraite, avec un traître pour chef, une journée aussi glorieuse enfin est de celles que l'on inscrit fièrement au livre d'or de l'histoire de son pays.

Pertes des deux partis. — Les Prussiens n'avouent pas leurs pertes à cette bataille ; les uns conviennent qu'ils eurent 5.000 hommes hors de combat ; les autres passent les totaux sous silence, se contentant de dire que le nombre des morts et des blessés fut très-grand et très-douloureux.

Les revues militaires de l'étranger s'accordent à fixer à plus de 7.000 le chiffre de ces pertes.

Borbstaëdt dit que seule la brigade Goltz eut 1.200 hommes atteints, soit le sixième de son effectif.

Les pertes officiellement constatées des Français étaient les suivantes :

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Officiers. . . .	42	157	1	200
Soldats	335	2484	589	3408
TOTAL. . .	377	2641	590	3608

Au nombre des blessés se trouvait le général Decaen, qui venait de prendre le commandement du 3e corps et qui fut atteint à la jambe d'une blessure dont il mourut quelques jours plus tard.

Opinion du général Kamecke sur le rôle que Bazaine aurait dû jouer à Borny. — Nous avons émis cette opinion que, décidé à combattre, Bazaine aurait dû



lancer toute son armée sur Steinmetz ; qu'ayant engagé l'action avec les forces qu'il avait sous la main, il aurait dû, s'inspirant de la physionomie de la lutte, la pousser à fond.

Cette conviction est partagée par un des plus illustres généraux de la Prusse, le chef d'un de leurs corps d'armée, un militaire justement renommé pour sa haute science et sa nette perception des données tactiques et stratégiques.

M. de Kamecke a posé la question et l'a résolue dans notre sens.

Les meilleurs écrivains militaires de l'Europe sont unanimement de cet avis.

M. de Kamecke dit dans sa brochure intitulée *Campagne de Metz, par un général prussien* :

« Si le maréchal Bazaine voulait se retirer, il ne devait pas accepter de « combat sur la rive droite de la Moselle. La forte place de Metz couvrait sa re- « traite de la manière la plus complète, et tout corps allemand qui se serait « avancé dans la direction de cette place pouvait être considéré, pour un jour « au moins, comme hors de compte dans les engagements ultérieurs de la re- « traite sur Verdun.

« Si, au contraire, le maréchal voulait défendre la ligne de la Moselle en « tenant ferme à Metz, il devait, dans cette journée du 14 où les Allemands « étaient dans le voisinage le plus immédiat de la place, sortir avec toutes ses « troupes. Des succès lui étaient assurés au début : les Allemands auraient eu « peine à réunir, avant le 15, des forces suffisantes pour le combattre. En tout « cas, toutes leurs forces se seraient concentrées dans la direction de Metz, et « la Moselle n'aurait plus été franchie que par des détachements sans impor- « tance.

« Les deux armées se seraient donc trouvées en présence, le 15, dans la di- « rection de Metz-Sarrebruck, et le voisinage de Metz aurait donné au maré- « chal français la latitude de choisir entre un combat ou une tranquille re- « traite. Ainsi, de son côté, le 14, il fallait ou ne pas combattre, ou combattre « avec toute son armée. Cette affaire du 14 ne fut que désavantageuse pour « les Français. »

« Quoi qu'il en soit de cette question, ajoute M. de Costa, le traducteur de ce passage, on peut dire néanmoins qu'en attaquant, le général de Goltz a cédé à une inspiration des plus heureuses, qui a influé notablement sur les événements ultérieurs de la campagne. »

C'est sur cette citation d'une si haute autorité, sur cette opinion de M. de Kamecke, si nettement exprimée, que nous terminons ce chapitre.

A Borny, Bazaine pouvait sauver la France : il préféra la trahir.

CHAPITRE V

APRÈS BORNY

Dispositif du chapitre. — La population de Metz : dissentiments dans l'armée et dans le peuple. — Le départ de l'empereur : incident de Longeville ; ruses du maréchal pour déterminer l'empereur à quitter l'armée ; Napoléon III croit que Bazaine le suivra de près à Verdun ; témoignages. — La question des convois ; Bazaine veut encombrer la route par des voitures et mettre le comble au désordre par le licenciement du convoi auxiliaire, ce qui entraînerait pour l'armée une disette de vivres ; l'ordre est heureusement inexécutable. — Les reconnaissances. — Marche du 2e et du 6e corps pendant la bataille de Borny. — L'escarmouche de Mars-la-Tour. — Incident Forton. — Situation le 15 août au soir.

Dispositif du chapitre. — Le combat de Borny, si honorable qu'il fût pour notre armée, entraînait, nous l'avons prouvé, une perte de temps considérable; le maréchal avait voulu engager cette lutte afin de perdre quarante-huit heures et donner du temps à Frédéric-Charles pour le tourner. On va le voir, pendant cette journée du 14 août et pendant celle du 15, prendre toutes les mesures qui pouvaient le mieux entraver notre marche.

Nous verrons, d'autre part, le général Coffinières conclure un armistice qui donnait, sur la rive droite de la Moselle, toute liberté aux Prussiens de marcher vers la rivière pour la passer et jeter des forces sur la rive gauche. Ce grave incident exposé, et après avoir dépeint l'attitude de la population de Metz, nous étudierons les menées du maréchal cherchant à se débarrasser de la présence gênante de l'empereur et le persuadant qu'il exécutera une prompte retraite sur Verdun ; l'empereur parti, le maréchal continue l'exécution de son plan ; il a donné des ordres qui doivent encombrer la route de Gravelotte par des convois ; il veut licencier le convoi auxiliaire, pour que le manque de vivres soit un obstacle à la marche sur Verdun ; il ne fait faire aucune des reconnaissances nécessaires ; il tenait à ce que la présence de l'ennemi sur ses flancs ne fût pas constatée, et que l'évidence du péril ne l'obligeât pas à accélérer la retraite ; enfin il suspend la marche du 2e corps sur Mars-la-Tour, afin que l'ennemi puisse occuper ce point et couper notre marche. Sur tous ces faits, nous donnons preuves et témoignages.

Dans ces journées du 14 et du 15, le plan du maréchal s'accuse de plus en plus ; nous tirons du procès des documents qui sont accablants ; on voit nettement que le maréchal ne voulait point gagner Verdun ; qu'il tenait à se laisser enfermer dans Metz ; qu'il espérait la chute de l'Empire ; qu'il comptait, seul chef à la tête de la seule grande armée de la France, traiter avec l'ennemi, s'imposer au pays et prendre la dictature.

Incidemment nous racontons l'escarmouche de Mars-la-Tour et nous rétablissons la vérité quant à la responsabilité de cette déplorable affaire.

Telle est la chaîne qui relie les faits qui se passèrent, hors du terrain de

combat de Borny, du 13 au 15 août inclus, veille de la bataille de Gravelotte.

Nous avons fait cet exposé pour rendre aussi claire que possible la lecture de ce lourd chapitre, surchargé de discussions et de citations.

Nous espérons que nos lecteurs comprendront qu'il eût été plus facile pour nous de raconter simplement la trahison du maréchal, sans preuves à l'appui, que de rapporter toutes les charges, de fouiller à fond la question et de mettre en pleine lumière les ténébreuses intrigues de cet homme qui perdit la France; mais, nous le répétons, il faut que la conviction profonde de la trahison du maréchal pénètre profondément dans les esprits; il faut que le coupable ne puisse un jour, grâce à quelque convulsion politique, sortir libre de sa prison et venir, le front haut, se proclamer victime, — ce qu'il a déjà tenté; — il faut que la réhabilitation soit impossible.

Nul doute qu'un jour quelque parti n'ait besoin d'un sabre dont aucune considération d'honneur n'arrêterait les exécutions sanglantes, et ce parti ferait peut-être appel, pour violer la loi et la constitution d'alors, à celui qui eut l'infamie de sacrifier la patrie à des calculs d'ambition !

Si l'attentat réussit, le vainqueur protestera contre le jugement qui le déclare traître et déshonoré.

Il importe donc de s'inscrire en faux contre toute revendication de ce genre.

Il importe de saisir fortement la conscience publique par l'exposé minutieux des preuves.

Et tout Français, tout patriote comprendra de quelle importance est, dans notre œuvre, tout ce qui a trait à la culpabilité du maréchal Bazaine qui, hélas ! ne fut pas seul compromis dans cette période de la campagne ; car nous allons voir le général Coffinières engager sa signature au bas d'un armistice consenti dans des conditions telles, que l'on doit conclure à une incapacité inouïe ou à un but inavouable.

L'armistice. — Le maréchal Bazaine n'était pas seul à vouloir que l'armée restât sous Metz. Le général Coffinières sentait la place très-menacée; il se voyait obligé, comme gouverneur, à diriger une défense difficile; il émit toujours l'avis que le maréchal devait rester autour de la ville, et il marcha tacitement d'accord avec lui pour retenir nos troupes sous Metz; et nous avons déjà, à propos des ponts, signalé cette opinion du général Pourcet, que le gouverneur de Metz négligea, de parti pris, d'entraver le passage des Prussiens sur la rive gauche. En accordant l'armistice, le gouverneur commit une faute plus grave encore.

Après Borny, le général Coffinières était devenu maître de traiter d'un armistice avec l'ennemi pour l'enterrement des morts : gouverneur, laissé à sa propre initiative, puisque le maréchal s'éloignait ou plutôt paraissait s'éloigner, le général avait le droit de conclure une suspension d'armes avec les

Prussiens dans le rayon de son commandement, dont faisait partie le champ de bataille de Borny, abandonné par nous.

Mais le général devait, d'après les règles, ne conclure qu'un armistice partiel et d'aussi courte durée que possible, armistice qui ne concernerait :

1° Que l'espace où gisaient les blessés ;

2° Que les détachements nécessaires à leur enlèvement.

Au lieu de s'en tenir là, le général, à l'insu de Bazaine, sans lui demander ensuite son assentiment, se permit de traiter d'une suspension d'armes pour toute la rive droite de la Moselle et pour tout un jour.

Les troupes prussiennes, libres de leurs mouvements, purent donc en toute sécurité et en toute hâte se porter sur la Moselle : elles n'avaient plus à s'attarder aux précautions qu'un brusque retour possible de nos troupes sur la rive droite eût rendues nécessaires.

Il y a unanimité à considérer cet armistice comme une faute qui atteint gravement le général Coffinières soit dans sa capacité, soit dans sa loyauté.

Rien ne justifie cette mesure, absolument rien.

Le général Coffinières ne peut arguer d'aucun prétexte, d'aucune excuse.

Que conclure ?

Avec ce général, un dilemme se pose :

Ou il était absolument au-dessous de ses fonctions, et il faut le ranger au nombre de ces généraux de cour qui, par faveur, occupaient, pour le malheur de la France, des postes élevés que leur peu de mérite ne leur permettait pas de remplir ;

Ou le général voulait sciemment gêner la retraite de l'armée.

Ici se dresse une question de droit en justice militaire.

Le général Coffinières, gouverneur de Metz, n'a pas été traduit devant un conseil d'enquête, parce que le code militaire français dégage de la responsabilité le commandant d'une place qui se trouve sous la dépendance du général en chef d'une armée opérant à portée de la place.

Était-ce le cas du gouverneur ?

Oui, pour les journées qui ont précédé le 15 août exclusivement.

Non, pour ce jour-là.

La retraite était commencée.

Le général entrait dans la plénitude de son commandement et de sa responsabilité.

Il exerçait de son autorité, puisque, de lui-même, il traitait avec l'ennemi.

Donc il devait être, selon la loi, mis en jugement pour cet acte, répréhensible au premier chef.

Sa responsabilité ne cessa qu'au retour du maréchal sous Metz.

Mai si l'on veut admettre que le maréchal n'était pas assez éloigné pour qu'il pût être considéré comme n'exerçant plus l'autorité, si ce moyen de défense était mis en avant par le général, si on devait l'accepter, la conséquence en serait que, se considérant comme toujours soumis au maréchal, le général

aurait néanmoins, sans l'assentiment de ses supérieurs, traité d'un armistice, infraction des plus graves aux règlements.

Le général devrait être accusé d'usurpation de fonctions et traduit devant un conseil de guerre.

La loi n'admet pas comme excuse l'incapacité, et cette incapacité, à défaut d'un autre chef d'accusation, eût entraîné une condamnation.

Faute d'avoir examiné ce point de droit sous ces deux aspects, la justice militaire ne fut pas saisie ; mais le procès est posé devant l'opinion et devant l'histoire.

La population de Metz pendant la bataille et pendant l'armistice. — Ce combat de Borny fut le premier acte du siége de Metz.

L'attitude patriotique de la population pendant l'engagement de Borny fut remarquable.

Après Forbach, les Messins avaient jugé la situation avec ce tact et cet instinct particuliers à des hommes vivant au milieu des choses de la guerre dont les témoins dans l'affaire de Metz ont donné tant de preuves. On pensait à Metz que tout pouvait être réparé ; mais les résultats de l'affaire de Borny enlevèrent les dernières espérances. Tandis que les généraux présentaient cet engagement comme une victoire heureuse, les Messins ne se méprirent pas sur ses conséquences déplorables.

Pendant toute la journée du 14, la population, avide de nouvelles et anxieuse, n'avait pas quitté les portes de la ville. Les détonations de l'artillerie, qui s'éloignaient ou se rapprochaient, le feu roulant des chassepots ou des fusils Dreyse, jetaient dans les esprits une sombre inquiétude.

Dans la nuit, un cri sinistre retentit :

— L'armée recule ! Et nos blessés vont tomber entre les mains des Prussiens !

On vit aussitôt la multitude s'élancer sur le théâtre de la lutte. Les Messins ne pouvaient combattre, puisqu'on leur avait refusé des armes ; mais du moins allaient-ils relever leurs frères tombés sur le champ du carnage.

La porte des Allemands était trop étroite pour laisser passer le flot impétueux de ce peuple généreux.

Vers 1 heure du matin, on vit revenir des bataillons et des escadrons français ; en même temps entrait en ville le lugubre convoi des mourants et des blessés ; c'était une file interminable de cacolets. A la lueur des réverbères, on voyait les chevaux, les voitures, les brancards se presser, se fouler, se heurter sur les ponts, dans les rues tortueuses et trop étroites. A chaque minute, de nouveaux arrivants augmentaient l'encombrement et arrêtaient la marche. Les cris, les reproches, les plaintes des blessés ajoutaient au tumulte. Çà et là, à la clarté du gaz, se détachait une figure sombre, tachée de sang, aux traits ridés par la souffrance.

Le délabrement des uniformes attestait les efforts qu'avaient faits nos sol-

dats, les fatigues qu'ils avaient subies. Toute la ville s'empressait, attendrie, aux ambulances.

Un fâcheux incident se produisit.

Les Messins, exaspérés par leurs sombres prévisions d'avenir, avaient pris en haine l'empereur et son entourage.

Au moment où la colonne déboucha sur la place de la Préfecture, 600 gardes en grande tenue sortirent de la résidence impériale et se mêlèrent aux groupes qui regardaient le défilé ; mais à peine le peuple aperçut-il les soldats de la garde particulière de l'empereur qu'il les apostropha.

Cette offense à des hommes qui portaient l'uniforme français fit une douloureuse impression sur les patriotes assez fermes pour conserver leur calme.

Cette scène, qu'explique l'irritation d'une ville menacée et abandonnée, d'une ville qui pressentait son sort, ce premier déchirement entre le peuple et l'armée impériale, était un triste prélude de plus graves scissions.

Les 600 gardes, craignant une explosion de la fureur populaire, regagnèrent en hâte le palais de la préfecture.

Mais déjà s'accusait, entre certains éléments de l'armée et de la population, des désaccords funestes.

La discipline militaire recevait des atteintes, et le sentiment de l'autorité était ébranlé dans la population irritée.

Tout en souffrait.

Les citoyens commençaient à vouloir violemment ; les administrations gouvernementales perdaient tout prestige.

Tout se désorganisait peu à peu.

A Metz, le patriotisme domina les entraînements.

Le peuple, las d'attendre l'armement de la milice, l'exigea impérieusement; mais il se calma quand il eut obtenu ce qu'il demandait.

Jusqu'alors on lui avait refusé des fusils. Mais l'indignation générale s'exprima assez haut pour contraindre, au lendemain de Borny, les fonctionnaires impériaux à délivrer enfin des armes et à former la garde nationale. Du reste, l'attitude de ces fonctionnaires était changée depuis quelques jours et semblait s'être modelée sur celle de l'empereur ; on ne les voyait plus l'entourer de flatteries. Ici Napoléon III restait confiné dans son isolement ; il ne pouvait sortir sans que les habitants et même des officiers lui témoignassent une sourde colère; on détournait la tête sur son passage et de menaçants murmures se faisaient entendre. Il avait enfin pris le parti de ne plus quitter l'hôtel de la préfecture, où il était à peu près prisonnier. Seul le prince impérial se montrait dans les rues.

On respectait en lui un enfant irresponsable des fautes de la dynastie.

Néanmoins nos malheurs creusaient un abîme, dans la nation et dans l'armée, entre deux camps où l'on pensait différemment.

Il serait injuste de faire de ces discordes une question de castes, de positions ou de partis.

Nombre de ceux qui avaient cru à l'Empire s'en séparaient et voulaient sa

perte ; plus d'un adversaire de ce gouvernement se ralliait à lui, effrayé des conséquences de sa chute : ce n'était donc pas précisément une question politique.

Dans l'armée, en haut comme en bas, généraux, officiers et soldats commençaient à se faire partisans de deux opinions bien tranchées : ce n'était donc pas une question de grade.

Dans l'administration, il y eut deux élans : les fonctions n'étaient donc point la cause des divergences.

Enfin les deux opinions comptaient et des riches et des pauvres : donc la question des castes et des fortunes n'était pas soulevée.

Nous insistons sur ce point.

Ce qui amena les divisions, ce furent et la façon d'envisager les choses, et les froissements, et le tempérament, et les circonstances où chacun se trouva.

On vit dans l'armée des généraux maudire l'Empire, se jeter dans des désirs ardents de résistance à outrance, demander des réformes radicales, accepter le nouvel ordre de choses fondé après Sedan, apporter, avec ou sans adhésion politique, leur concours vigoureux au gouvernement de la Défense nationale.

D'autres s'alarmèrent et s'attristèrent.

Ils se considérèrent comme associés aux désastres de l'Empire ; ils s'offensèrent des ressentiments manifestés contre le gouvernement ; ils s'inquiétèrent des allures du peuple et tremblèrent pour la discipline quand il s'agit d'employer les moyens révolutionnaires.

Ils crurent que l'on confondait, dans le parti adverse, les généraux qui avaient fait leur devoir avec ceux qui avaient manqué d'énergie ; ils s'aigrirent et se sentirent atteints dans le point d'honneur.

Ce fut un immense malheur.

Ils perdirent la foi ; le feu sacré de l'espoir ne brûla plus leur poitrine ; ils firent pour la plupart, disons-le hautement, leur devoir, mais ils n'avaient point la flamme inspiratrice, la confiance.

Ils se battirent ; d'aucuns moururent même bravement, mais avec tristesse et découragement.

Des exagérations malheureuses, des excès presque inévitables aggravèrent ces tendances et ces dispositions.

On peut dire que l'armée ne fut pas unie.

Au fond des âmes, il y avait désunion dans l'armée.

De même dans la population.

Des reproches trop vifs à ceux qui avaient voté *oui*, des emportements, de fausses mesures, les bouleversements inévitables de pareilles catastrophes, produisirent chez certains des effarements, des protestations, une sorte de terreur et de dégoût profond de la guerre ; l'association aux idées de résistance ne fut pas complète.

De là des rancunes profondes, des offenses non oubliées, d'amers reproches, de désolantes récriminations.



Cependant, à Metz notamment, la discipline triompha malgré tout : l'armée se résigna, même trahie, à obéir.

Jusqu'au dernier jour, population et armée de Metz continrent l'explosion de leur désespoir et de leurs colères ; la résignation des troupes fut sombre et digne ; la protestation de la ville eut un caractère noble, épique, chevaleresque.

Dans ce drame nous trouverons un traître, entouré de quelques misérables ; mais les soldats et les citoyens furent héroïques.

Cette modération de Metz n'empêcha pourtant pas la position de l'empereur de devenir intolérable ; il se décida à quitter la ville au plus tôt.

Départ de l'empereur. — Napoléon III n'était pas à Metz le 14 ; pendant la bataille, il se tenait à Longeville, où le maréchal Bazaine vint l'entretenir, dans la nuit, des résultats de l'engagement et de ses impressions. Il restait convenu entre eux que l'on continuerait la marche sur Verdun.

Le 15 août, jour de la fête de l'empereur, qui avait toujours été consacré par des cérémonies et des réjouissances publiques, fut pour lui une journée de douleur et d'anxiété : tout resta morne autour de lui ; il était préoccupé d'une crainte : celle de se trouver enfermé dans Metz.

A Longeville, les Prussiens tirèrent sur l'état-major impérial ; un de leurs détachements envoya plusieurs bordées d'obus.

Un colonel, un commandant et plusieurs officiers furent tués. Des chasseurs d'Afrique et des grenadiers allèrent déloger l'ennemi ; l'empereur cependant se crut menacé ; il sortit assez précipitamment de Longeville et il alla s'établir à Gravelotte, d'où partent les deux routes de Verdun. Là il attendit la cavalerie de la garde qui devait former son escorte.

Le départ de l'empereur pour Verdun eut définitivement lieu le 16 ; mais déjà, le 14, il avait quitté Metz à 3 heures de l'après-midi et avait annoncé sa résolution aux habitants par la proclamation suivante, dont les placards ne couvrirent qu'un instant les murs et furent aussitôt lacérés par la population :

« En vous quittant pour aller combattre l'invasion, je confie à votre patriotisme la défense de cette grande cité ; vous ne permettrez pas que l'étranger s'empare de ce boulevard de la France, et vous rivaliserez de dévouement et de courage avec l'armée.

« Je conserverai le souvenir reconnaissant de l'accueil que j'ai trouvé dans vos murs, et j'espère que, dans des temps plus heureux, je pourrai venir vous remercier de votre conduite.

« NAPOLÉON.

« Du quartier général de Metz. »

Il ressort déjà de cette proclamation que l'empereur quittait Metz avec la croyance que Bazaine accomplirait son mouvement de retraite en laissant dans la place une garnison suffisante.

L'empereur, accompagné de son fils, dut passer une nuit à Gravelotte, dans une misérable auberge. On le représente assis sur une mauvaise chaise, devant l'hôtellerie, et interrogeant sans cesse du regard le chemin de Metz, dans l'attente du corps de cavalerie qui doit l'escorter ; son état-major est silencieux et triste ; le prince Napoléon fait partie de la suite ; il est sombre et il se tait à cette heure où se réalisent les prédictions qu'il a faites.

Les cavaliers arrivent enfin dans la soirée ; mais hommes et chevaux sont exténués et on besoin de repos. On décide, pour gagner du temps, qu'on fera partir d'avance les bagages, sous l'escorte des cent-gardes.

L'empereur ne dormit pas ; il passa la nuit dans les plus amères réflexions. Il était imprudent de s'aventurer sur la route de Verdun avant d'avoir fait battre la campagne par des reconnaissances : la brigade des chasseurs d'Afrique partit avant le jour et poussa jusqu'à Mars-la-Tour ; ces cavaliers se postèrent ensuite en avant-garde sur la route d'Étain ; les lanciers et les dragons de la garde s'échelonnèrent à droite et à gauche de la chaussée.

Quand le jour parut, on vit sortir Napoléon III.

« Son visage, dit le colonel d'Andlau qui était présent, porte l'empreinte du chagrin et de l'inquiétude ; les larmes semblent y avoir tracé de profonds sillons ; son regard est encore plus voilé que d'habitude ; sa démarche trahit l'affaissement moral qui l'accable ; dans son entourage, on voit la tristesse sur tous les visages, la désillusion dans toutes les pensées. Ce fut là un triste spectacle, qu'il n'est guère possible d'oublier quand on en a été témoin : il y avait dans cette scène nous ne savons quoi de lugubre, qui serrait le cœur. »

Le maréchal Bazaine arriva et eut avec l'empereur et son fils quelques instants d'entretien. Cette entrevue fut courte. La famille impériale monta dans un char-à-bancs attelé en poste ; le général Lebrun et d'autres officiers supérieurs prirent place avec elle. La voiture partit enfin au galop.

Bazaine suivit des yeux l'équipage jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la poussière de la route : il était enfin délivré de la présence du souverain ; il se sentait maître d'agir ; l'armée et le sort de la France étaient entre ses mains.

A 2 heures de l'après-midi, Napoléon entrait à Verdun. Son premier soin fut de prescrire diverses mesures, dans la prévision de l'arrivée de l'armée du Rhin dans cette ville. Le commandant du génie fut mandé à la gare et reçut avis que le maréchal Bazaine était en marche pour opérer la retraite, qu'il coucherait le soir même à Conflans et qu'il arriverait le lendemain soir à Verdun.

L'empereur ordonna en conséquence de faire préparer les ponts pour le passage de la Meuse par l'armée du Rhin, de reconnaître les gués et de fixer les emplacements où devraient camper les troupes autour de la place ; il prévint enfin qu'on eût à réunir des approvisionnements en vivres et en munitions pour cette armée.

L'empereur et son entourage doutaient d'autant moins de la possibilité de la retraite de l'armée du Rhin sur Verdun, que les derniers avis venant du côté de Metz et transmis par des voyageurs annonçaient un avantage sérieux remporté la veille.

« Tenez-vous prêt, pour demain matin. »

Telle fut la dernière recommandation de l'empereur au commandant du génie à Verdun, et il partit après un séjour d'une heure seulement dans la ville, en manifestant son intention de se rendre à Châlons et de là à Paris, où il aurait organisé une nouvelle armée.

La gare de Verdun étant au dépourvu, on ne put mettre à la disposition de l'empereur qu'un wagon de troisième classe ; les officiers et les gens de sa suite prirent place dans les fourgons. Une locomotive lancée en avant éclairait la voie, une autre emmenait le train impérial et ne s'arrêtait qu'à Châlons dans la soirée.

L'empereur était parti pour Verdun avec la conviction que Bazaine le suivrait : ce plan était arrêté entre Napoléon III et le maréchal. Preuves. — En hâtant le départ de l'empereur, Bazaine, désireux de se débarrasser de sa surveillance, lui avait promis de le suivre rapidement sur la route de Verdun. Le maréchal sentait que Napoléon III ne se résignerait à quitter l'armée que s'il croyait à sa retraite sur Verdun ; Bazaine trompa l'empereur sciemment, et la fourberie de sa conduite éclate dans cette occasion d'une façon toute particulière.

Les témoignages du procès prouvent que l'empereur était persuadé que la retraite s'effectuerait promptement.

Il avait été promis par Bazaine à l'empereur de se replier sous Verdun et de là sur Châlons.

Bazaine avait rusé pour éloigner le souverain et le rassurer en s'engageant à battre en retraite.

Déjà les incidents des ponts d'amont, de ceux d'aval, de Borny, du choix des routes, ont apporté des preuves accablantes ; les faits acquis maintenant,

à propos du départ de l'empereur, ajoutent encore à la solidité de la conviction que Bazaine trahissait.

Mais nous avons à envisager encore d'autres questions avant de décrire la bataille de Gravelotte.

Les vivres et le convoi auxiliaire. — Le maréchal savait mieux que personne que les convois de vivres encombrent une armée.

Voulant se diriger sur Verdun, il aurait dû donner aux soldats, sur leurs sacs, les vivres nécessaires pour atteindre cette ville ; soit, en calculant même sur un retard, cinq jours à partir du jour de départ.

Cette précaution prise, il restait à assurer des réserves sur les voitures du train pour trois jours, et, afin de ne pas encombrer les routes, on pouvait faire filer jusqu'à Gravelotte cette réserve, la protéger avec de la cavalerie et la diriger, par la route d'Étain, en avant de l'armée.

La route directe, couverte de nos troupes en marche, aurait protégé ce convoi, peu considérable relativement, du reste.

De nombreux chemins de communication eussent permis de ravitailler, d'une route à l'autre, les corps engagés sur la voie directe.

Enfin l'immense convoi auxiliaire, devenant inutile, encombrant, puisque l'on aurait trouvé des vivres en abondance à Verdun, aurait dû être licencié à Metz, et l'on n'aurait jamais dû le lancer dans ce défilé d'une seule route qui aboutit à Gravelotte.

Ce fut cet interminable convoi qui encombra la voie et causa des retards inévitables.

Que fit le maréchal ?

Tout le contraire de ce qu'ordonnait le règlement et de ce que conseillait la prudence.

Il calcula ses ordres, ses contre-ordres et ses négligences de façon à produire un embarras inouï, un chaos inextricable.

Tout d'abord il ne licencia point le convoi auxiliaire.

Lorsque le président du conseil demande au maréchal pourquoi il n'a pas donné l'ordre du licenciement de ce convoi, le 13 août, le maréchal répond « que ces auxiliaires appartenant aux localités voisines de Metz, il n'a pas cru devoir s'en préoccuper. »

Que signifie une pareille réponse ?

Rien.

Parce que ces auxiliaires étaient des environs de Metz, est-ce une raison pour ne pas les congédier ?

Le maréchal croyait-il que, sans un ordre, ils allaient abandonner l'armée, parce qu'ils étaient gens du pays messin et que l'on s'en éloignait ?

Mais c'eût été une rupture de contrat fort grave et passible de peines sévères.

Ce n'est pas répondre que répondre ainsi ; mais chaque fois que le maréchal est embarrassé, il cherche un biais et se met à côté de la question.

Il ne licencia point sous Metz le convoi auxiliaire, parce qu'il voulait le lancer sur la route de Gravelotte, encombrer celle-ci, puis, alors que cet immense défilé de voitures serait commencé, pour augmenter la confusion, il se réservait de donner, à ce moment seulement, l'ordre de licenciement.

Retournant en arrière, le convoi auxiliaire rencontrerait d'autres convois et des troupes.

Le pêle-mêle causerait un retard énorme.

Alors le peu de vivres emporté par les troupes serait consommé; le train, par suite de malentendus voulus, n'aurait pas de réserve de vivres; il faudrait attendre, et l'ennemi nous aurait tournés.

On le voit, cette question du convoi auxiliaire se complique de celle des vivres portés sur le sac et des vivres de réserve portés par le train d'équipage.

Bazaine voulut que le trouble fût aussi complet d'un côté que de l'autre: non-seulement il ne donna pas d'ordre de licenciement, le 13, au convoi auxiliaire, mais il ne prévint pas l'intendance générale des ordres donnés pour l'organisation des convois du train d'équipage régulier.

Double ruse.

Il avait bien prescrit, il est vrai, le 13 août, que les corps d'armée seraient suivis de convois portant quatre jours de vivres, et que ces convois se tiendraient à une demi-marche en arrière. Cet ordre, écrit sous la dictée du maréchal, ne s'adressait pas à tous les corps, mais spécialement aux 2e, 3e et 4e corps et à la garde. C'était surtout aux intendants qu'il devait en être donné communication.

Or aucun d'eux n'en eût connaissance; il leur fut seulement enjoint d'emporter le plus de vivres possible. Il y a plus, les trains auxiliaires échappaient à leur surveillance.

Toutes les dépositions sont unanimes sur ce point.

Le maréchal ne demanda à l'intendance générale ni sa situation, ni renseignements d'aucune nature. Bien plus, l'ordre qui prescrivait le mouvement de retraite ne fut pas même communiqué à l'intendant chargé de la direction des convois.

Nous avons déjà vu le chef d'état-major général si complétement tenu à l'écart, que son emploi était à peu près une sinécure et qu'on pouvait ignorer son existence; nous voyons maintenant mise en question l'existence même de l'intendant général.

Enfin le maréchal a tout préparé en vue du désordre; il attend que ses mesures produisent leur effet.

Quand le grand convoi auxiliaire est en marche, quand les malentendus et le défaut d'informations aux intendants ont amené ce résultat, que les réserves de vivres ne sont pas constituées, le maréchal lance l'ordre de faire distribuer sur place les vivres chargés sur le convoi auxiliaire et de licencier celui-ci.

Nous sommes au 15 août.

Mais distribuer les vivres sur place est impossible, les corps d'armée n'étant point là pour recevoir les rations.

L'intendant Préval, inquiet, étonné, exige un ordre écrit.

On le lui donne.

Heureusement il croit la mesure mauvaise, il la juge irréalisable et il en témoigne.

Une impossibilité matérielle se manifestait, qui sauvait l'armée de la disette et qui paralysait en partie les combinaisons perfides du maréchal.

La déposition de l'intendant Préval met les faits en complète lumière.

Ce témoin constate d'une part qu'il ne lui fut pas demandé un état sérieux des vivres.

« Il ne me fut pas demandé d'état de vivres d'une façon absolue, dit l'intendant ; car, si le maréchal l'avait exigé, j'aurais prié les intendants de me renseigner et j'aurais pu établir la situation d'une façon précise. »

Ce qui prouve bien que le maréchal voulait laisser ce point obscur.

Le témoin raconte ensuite comment l'ordre de licenciement du convoi auxiliaire lui parvint.

« Le 15, dit l'intendant, M. le maréchal me donna l'ordre de licencier le convoi auxiliaire ; mais cela me parut tellement grave, que je priai M. le maréchal de me donner l'ordre par écrit, ce qu'il fit, malgré que ma demande fût insolite...

« J'étais surtout ennemi du licenciement du convoi ordonné par le maréchal. »

Cependant M. de Préval obéit ; mais il fut impossible de faire rétrograder un grand nombre de voitures.

Le 15 août, les soldats avaient épuisé leurs vivres ; la disette allait sévir dans l'armée.

Il avait été impossible (le maréchal y comptait bien) d'organiser les convois de réserve du train régulier ; on n'aurait donc pu rien distribuer aux soldats, sans deux circonstances heureuses.

D'abord l'impossibilité de rétrograder pour une partie du convoi auxiliaire ; puis l'existence d'un convoi de 100.000 rations, préparé pour les ambulances, et dont Bazaine ignorait l'existence.

« Je fus chargé de l'organisation des ambulances, dit l'intendant Préval, et, pour parer à toutes les éventualités, je fis organiser un convoi qui suivait parallèlement l'armée avec 100.000 rations. »

A la suite de l'ordre de licenciement, l'intendant Préval revint à Metz ; il reçut des nouvelles, jugea précaire la situation de l'armée sous le rapport des vivres et il avisa.

Il fit comme si l'ordre insensé de supprimer le convoi auxiliaire n'avait pas été donné, et avec ce qui en restait, plus les 100.000 rations d'ambulance, il approvisionna l'armée.

Ainsi, sans l'intendant Préval, sans des circonstances fortuites, Bazaine eût réussi à laisser l'armée sans vivres et à se trouver dans la nécessité de

s'arrêter longtemps pour en recevoir et pour réorganiser le service des convois.

Ainsi se trouvaient déjoués les calculs du maréchal quant à la disette factice qu'il comptait créer pour quelques jours, grâce à ses perfides menées.

Ainsi l'excuse sur laquelle il comptait pour ne pas marcher et pour rester sous Metz allait lui manquer.

Ainsi s'amoncellent les preuves de son but bien arrêté : se faire enfermer à Metz.

Après cette question des convois vient celle des reconnaissances ; elle ajoute encore aux révélations qui viennent de passer sous les yeux du lecteur.

Les reconnaissances du 14 et du 15 août. — Certes, si le maréchal avait eu bonne envie de gagner Verdun, il eût fait éclairer les routes et fait pousser des reconnaissances à fond sur sa gauche.

Mais, craignant que l'évidence du mouvement tournant de l'ennemi ne fût trop démontrée, il se garda de lancer au loin sa cavalerie.

Il rejette la faute tantôt sur ses lieutenants, tantôt sur l'état-major général ; mais le vrai coupable fut lui, qui ne voulait pas que la lumière se fît.

Le maréchal ne voulait ni hâter la marche des corps engagés à Borny le 14, ni préparer la retraite par des battues de cavalerie.

Dans la nuit du 14 au 15, à la suite du combat de Borny, il n'aurait pas manqué, s'il avait eu sérieusement l'intention d'effectuer la retraite, de donner des ordres pour la concentration rapide de son armée sur le plateau de Mars-la-Tour ; mais il perdit encore de longues heures, et ce fut seulement le 15 au matin qu'il donna des instructions dans ce sens. Ces instructions portaient :

« Le 4ᵉ corps et le 3ᵉ suivront la route de Conflans, le 2ᵉ et le 6ᵉ la route de Verdun, la garde suivra par le même chemin. »

Les corps s'ébranlèrent donc, mais nous verrons que le 2ᵉ et le 6ᵉ seulement dépassèrent Gravelotte ; toutefois ils n'atteignirent point Mars-la-Tour : le maréchal envoya contre-ordre et suspendit la marche. Nous reviendrons sur cet incident ; nous devons auparavant nous occuper des reconnaissances qui ne furent pas faites et de celles qui furent mal faites : la plus importante de ces dernières était exécutée par le général de Forton qui, le 15, devant couvrir la tête des 2ᵉ et 6ᵉ corps, avait eu ordre de se porter sur Mars-la-Tour. Il y avait escarmouché.

Escarmouches de Mars-la-Tour.— Nous croyons devoir donner sur ces escarmouches le rapport du général de Forton :

« D'après les ordres de M. le maréchal commandant en chef, dit le général, la division partit de Gravelotte à cinq heures un quart du matin pour aller occuper Mars-la-Tour, en se faisant éclairer en avant et sur son flanc gauche par deux escadrons de dragons ; elle dépassa ainsi Rézonville et Vionville. En approchant de Tronville, nos éclaireurs signalent des vedettes ennemies et ne tardent pas à apercevoir des détachements assez nombreux de cavalerie.

« Je fis soutenir aussitôt l'avant-garde par trois escadrons du 1er dragons sous les ordres du colonel, et le prince Murat, prenant avec lui l'autre régiment de sa brigade, refoulait les détachements prussiens au delà de Puxieux, qui était occupé. Il continua ensuite son mouvement de reconnaissance offensive vers les villages de Sponville et de Xonville.

« Là, il aperçut l'ennemi en force assez considérable : deux régiments de cavalerie formés en colonnes, une batterie entre ces deux colonnes, une autre sur la droite, masquée par un petit bois, et une colonne d'infanterie peu profonde. (Il est démontré que ceci était une erreur ; il n'y avait pas d'infanterie.)

« Après avoir observé avec soin cette position, la brigade Murat se replie vers Mars-la-Tour, où je venais d'arriver avec le reste de ma division, en me mettant constamment en communication avec le général du Barrail.

« D'après les renseignements obtenus, je fis mettre mes deux batteries en position en avant du village de Mars-la-Tour, un régiment de cuirassiers à droite, l'autre à gauche. Aussitôt que la brigade de dragons fut ralliée, je la fis placer à gauche de l'artillerie, et le régiment de cuirassiers qui occupait cette position rejoignit l'autre régiment de sa brigade (général de Grammont), que je fis placer derrière un pli de terrain pour le défilé du feu de l'ennemi.

« La brigade de dragons était masquée en partie par le rideau de peupliers de la route qui conduit de Mars-la-Tour à Pont-à-Mousson.

« A peine ces dispositions étaient-elles prises que l'ennemi ouvrait le feu. Notre artillerie ripostait aussitôt: L'engagement dura une heure environ ; le feu de l'artillerie prussienne était exclusivement dirigé sur nos batteries. Trois obus seulement portèrent sur elles, tandis qu'elles firent sauter un caisson prussien et forcèrent l'ennemi à se retirer.

« Le village de Puxieux resta occupé par l'infanterie. (Nous répétons qu'il n'y avait pas d'infanterie.)

« Je fis prévenir M. le général Frossard, commandant du 2e corps, de la position où je me trouvais, et, *sur mon avis*, après être resté deux heures en position devant Mars-la-Tour, je me repliai sur Vionville, où je trouvai la division Valabrègue et les troupes du 2e corps. J'avais fait prévenir le général du Barrail du mouvement que j'allais exécuter.

« Dans cette affaire, trois hommes du 1er dragons furent faits prisonniers, un officier blessé ; personne ne fut tué. Nous prîmes deux éclaireurs ennemis appartenant au 11e hussards.

« Pendant le combat, la division du Barrail s'était rapprochée de moi, ainsi que la division Valabrègue, qui avait pris position sur la route impériale n° 3, à la hauteur du village de Tronville. »

Tel est le rapport du général de Forton : outre qu'il est inexact, il contient contre le général Frossard une assertion fausse.

Nous allons voir d'abord comment l'ennemi juge la retraite et la mollesse des attaques du général de Forton.

« Le général de Forton, dit Borbstaëdt, qui ouvrait la marche avec sa division de cavalerie, vint se heurter au delà de Vionville, à la cavalerie ennemie,



qui, ayant avec elle de l'artillerie, lui en imposa de telle sorte, qu'il fit immédiatement halte pour attendre le 2e corps. Celui-ci se formait en avant de Rézonville, à gauche de la route; le 6e corps prenait position à droite de cette route, et la garde, dont les derniers régiments n'arrivèrent que pendant la nuit, s'établissait à Gravelotte, où se réunissaient également la réserve d'artillerie et les parcs de munitions, et où l'empereur, quittant Longeville, se rendait aussi de son côté.

« Cette cavalerie ennemie qui inquiétait tellement le général de Forton et qui obligeait toute la colonne sud de l'armée du Rhin à faire halte et à se déployer, n'était autre que la brigade de Redern, de la 5e division de cavalerie, qui s'était avancée jusqu'à Puxieux, où elle avait eu un petit engagement, presque exclusivement d'artillerie, qui avait duré une heure. Mais la division Forton, qui était bien supérieure comme hommes et comme bouches à feu à cet adversaire qui apparaissait si inopinément, négligea de s'assurer, par une pointe énergique, de ce qu'elle avait réellement devant elle, et se replia sans combat sérieux sur Vionville. Le général de Forton mandait que de l'infanterie s'était montrée aussi à côté de la cavalerie ennemie; c'était là une erreur, car le 15, la 19e division d'infanterie n'avait pas dépassé Thiaucourt, qui est encore à plus de 16 kilomètres de la route de Verdun. »

Le général de Forton commit donc des erreurs et se replia trop vivement, au jugement même de l'ennemi. Il est assez étrange que le général Frossard ait été rendu responsable de cette retraite du général de Forton : c'est tout à fait à tort.

Dans son rapport, le général de Forton semble insinuer que ce fut sur l'avis de Frossard qu'il recula.

Mais l'interprétation fâcheuse à donner à ce mot « *avis* » tombe devant ce que raconte le général Frossard lui-même.

Nous le citons d'autant plus volontiers qu'il fait la peinture saisissante de la difficulté de la marche du 2ᵉ corps et du 6ᵉ dans les journées du 14 et du 15 août, et qu'il permet d'apprécier nettement ce qui se passa à Mars-la-Tour et pendant la marche des 2ᵉ et 6ᵉ corps.

On sait que le 6ᵉ corps (Canrobert) et le 2ᵉ (Frossard) marchaient sur Verdun, commençant la retraite, pendant le combat de Borny. Nous citons le récit du général Frossard à partir du 14 août.

Marche du 2ᵉ et du 6ᵉ corps pendant les journées du 14 et du 15 août ; réfutation du rapport Forton par le rapport Frossard. — Voici comment le général Frossard raconte la marche du 2ᵉ et du 6ᵉ corps :

« Pendant la bataille, dit le général Frossard, le 2ᵉ corps avait eu l'ordre de continuer le mouvement commencé.

« La marche que nous faisions était pénible et lente. Il y avait deux routes à prendre à partir de *Metz* pour gagner *Verdun :* l'une à gauche par *Moulins* et *Gravelotte*, se bifurquant à Gravelotte même en deux voies dites de *Conflans* et de *Mars-la-Tour ;* l'autre à droite par *Woippy* sur *Briey* et *Étain*, celle-ci un peu plus longue que l'autre, mais libre et ouverte. L'ordre de marche indiquait à tous les corps une même direction à suivre, celle de la route de gauche sur Gravelotte. L'état-major général devait pourtant savoir qu'on allait trouver là un défilé rude et long, rendu plus difficile encore par la série de villages à traverser, soit qu'on passât par Longeville et Moulins, soit qu'on essayât, comme l'ont fait les troupes du 3ᵉ corps, de prendre par Plappeville, Lessy et Châtel-Saint-Germain.

« Si, le 16 au matin, le général Ladmirault fit passer ses 1ʳᵉ et 2ᵉ divisions par la route de Briey, c'est qu'il prit sur lui de modifier son itinéraire pour arriver plus vite.

« Une autre raison conseillait de ne pas engager tant de monde dans ce défilé de Gravelotte. L'ennemi, en effet, pouvait avoir déjà des forces sur la rive gauche de la Moselle, et il y avait intérêt pour nous à rendre la moins longue et la moins embarrassante possible la marche de flanc que nous exécutions si près de lui. Les lenteurs qui, dès les premiers pas, se produisirent dans l'écoulement de nos colonnes auraient donc pu et dû être évitées.

« L'encombrement était énorme dans les villages de Longeville et de Moulins, déjà remplis de convois, de bagages et de troupes, à ce point que les divisions du 2ᵉ corps n'arrivèrent que fort tard et très-fatiguées aux environs de Rozérieulles. La brigade Lapasset ne put établir son camp au-dessus de ce village qu'à 11 heures du soir. Quant à notre division de cavalerie qui, vu l'insuffisance des ponts extérieurs, avait dû traverser la ville, elle employa la nuit tout entière à en sortir, et c'est le lendemain matin seulement qu'elle parvint à se placer en tête de colonne.

« Le 6ᵉ corps, qui vint après le 2ᵉ, éprouva dans sa marche les mêmes difficultés.

« Le 15, le 2e corps continue son mouvement. *Il devait d'abord, ce jour-là, aller à Mars-la-Tour* en suivant avec le 6e corps la voie *Sud* à partir de Gravelotte, tandis que les 3e et 4e devaient, en ce point, prendre la voie *Nord*, celle de Conflans. La 3e division de cavalerie de réserve (général de Forton) éclairait la première route; la division de chasseurs d'Afrique (du Barrail) éclairait la seconde. *Rien ne s'opposait à ce que le 2e corps atteignît Mars-la-Tour; il eût été avantageux même, comme les faits l'ont prouvé, qu'il se portât jusque-là le* 15. *Mais, par suite du retard éprouvé dans la marche des autres corps d'armée, le général Frossard reçoit ordre du commandant en chef de s'arrêter à Rézonville où doit camper aussi le* 6e *corps, simple indication d'étape* (1).

« Arrivé à Rézonville de 9 à 10 heures du matin, le 2e corps est établi sur la gauche de la route, laissant le côté droit aux troupes du maréchal Canrobert. La division Bataille campe par brigades accolées à 1.500 mètres au delà du village. Derrière elle, la division Vergé est déployée sur deux lignes. La brigade Lapasset, faisant face à gauche et en arrière, place sa droite sur les hauteurs qui dominent le débouché du vallon de Gorze, et sa gauche près de Rézonville, pouvant ainsi observer les grands bois de *Saint-Arnould* et *des Ognons*, qui entourent ce débouché. La division de cavalerie (de Valabrègue), tête de colonne, se porte près du village de Vionville, s'éclairant à gauche et étendant ses avant-postes sur la route de Verdun, en communication avec la division de Forton qui est en avant. La réserve d'artillerie est tenue près de Rézonville.

« Pendant que nos campements s'organisent, le 6e corps vient établir les siens à notre droite, de l'autre côté de la route.

« Les quartiers généraux des 2e et 6e corps sont à Rézonville même.

« L'empereur, avec la garde impériale, est à Gravelotte. Le maréchal commandant en chef y a mis aussi son quartier général.

« Le général de Forton avait arrêté sa division à gauche de Mars-la-Tour dans la matinée du 15. Il venait de trouver devant lui une cavalerie ennemie avec du canon. Il signalait même la présence de quelque infanterie. Un engagement sans importance a lieu entre son artillerie et celle de cette reconnaissance prussienne, qui bientôt se retire. Au bruit de son canon, quelques escadrons de dragons du 2e corps, sous le commandement du général Bachelier, se dirigent de ce côté. Le général Frossard se porte lui-même en avant de sa division de cavalerie à *Tronville*, où le général de Forton lui fait savoir qu'il lui serait difficile de tenir à Mars-la-Tour s'il était attaqué, et qu'il a l'intention de chercher un point d'appui en arrière. Le commandant du 2e corps, n'ayant pas sous ses ordres cette division, qui reçoit directement ses instructions du grand quartier général, se borne à engager le général de For-

(1) « Dans le rapport officiel du maréchal Bazaine sur la bataille de Rézonville, il est dit que « les points à occuper dans la journée du 15 étaient *Vionville*, par le 2e corps; *Rézonville*, par le 6e... »

« Il y a inexactitude dans ce détail. L'ordre du commandant en chef spécifiait *Rézonville* pour le 2e comme pour le 6e corps. »

ton, s'il se rapproche de lui, à s'établir en une position qui lui permette de remplir son rôle de division d'avant-garde. »

On voit, après ce très-intéressant récit des pénibles marches du 14 et du 15, que le général Frossard ne peut être en rien compromis en ce qui regarde le fait du général de Forton.

Celui-ci aperçoit de l'infanterie où il n'y en a pas; il ne se croit pas assez fort pour enlever Mars-la-Tour, faiblement occupé pourtant ; il exprime cette idée, qu'il doit battre en retraite.

Le général Frossard n'a pas d'ordre à donner ; cette division n'est pas sous son commandement ; il voit son collègue résolu à se replier sur le 2e corps, et il lui indique alors la meilleure position à prendre dans ce cas.

C'est donc à tort que l'on a mêlé le général Frossard à la responsabilité du général de Forton.

Observons encore un fait important.

Bazaine arrête Frossard à Rézonville, lui défendant d'aller à Mars-la-Tour.

L'incident du pont de Longeville. — Pour résumer les opérations du 15, cette journée fut employée tout entière à exécuter une marche de 6 à 8 kilomètres au delà de Metz. Et le maréchal ne trouva pas d'autre justification que celle-ci :

« Les passages sur les ponts, qui étaient en nombre insuffisant, ont été plus longs qu'on ne l'avait cru. »

Le fait qui prouve le mieux l'inaction que se proposait Bazaine, c'est la rupture ordonnée par lui du pont du chemin de fer de Longeville à Ars. Ce pont était l'un de ceux qui pouvaient être le mieux utilisés pour le passage de nos troupes, et sa rupture, après la retraite effectuée, aurait beaucoup retardé la marche de l'ennemi. Or le maréchal Bazaine en ordonna la destruction *au moment de la retraite.*

Les autres ponts, dont la destruction eût importé, servirent si bien aux Allemands, qu'ils purent les traverser sans obstacle depuis la soirée du 14 jusqu'à la matinée du 16 ; à ce moment ils avaient réuni soixante-dix mille hommes pour nous barrer le passage ; leurs corps étaient disséminés de façon à ne pas se gêner, et couverts par trois corps de la Ire armée. L'exécution de ce moment tournant avait sans doute exigé un long détour ; mais cette fois les bataillons allemands, dont la lourdeur était proverbiale, avaient manœuvré avec une agilité qui atteste une remarquable transformation dans leur éducation militaire. — Ajoutons qu'ils n'avaient pas été peu favorisés par la lenteur et l'indécision de nos généraux.

Mars-la-Tour reste à l'ennemi. — On n'avait pas fait de reconnaissances sur le flanc droit ; mais la présence de l'ennemi était évidente.

Toujours est-il que le maréchal était averti de l'occupation de Mars-la-Tour par les Prussiens.

Comment ne faisait-il pas fouiller à fond le terrain pour savoir ce qu'il y avait réellement devant lui?

Comment ne se préoccupait-il pas de faire solidement occuper Mars-la-Tour, dont la possession était si nécessaire?

Pourquoi n'y lançait-il pas le 2e corps et ne hâtait-il pas la marche des autres troupes?

Le général de Rivière, dans son rapport, s'en étonne et s'en indigne.

« La présence de l'ennemi s'accusait surtout sur la gauche de l'armée. Les commandants des 2e et 6e corps signalaient des forces s'élevant à environ 3.000 hommes; ils s'attendaient à être attaqués le lendemain (lettre du maréchal au général Bourbaki, en date du 15).

« Pourquoi, devant cet avis, le général Bazaine ne prescrivit-il pas une grande reconnaissance des ravins d'Ars et de Gorze jusqu'à la Moselle? Ce ne fut pas le temps qui lui fit défaut, puisque le 2e corps était dès neuf heures du matin à Rézonville. Là encore les précautions les plus simples furent négligées. »

Oh! c'est en vain que le maréchal se débat contre l'évidence!

Il reste démontré que si ses lieutenants n'ont pas toujours montré l'initiative désirable, il ne leur a pas imprimé la direction énergique que commandait la situation; il ne leur a pas prescrit ce qu'ils devaient faire; il n'a pas ordonné de reconnaissances générales et à fond; il a, au contraire, arrêté, suspendu le mouvement de Frossard sur Mars-la-Tour.

Maintenant ce général à Rézonville, il n'encourageait guère la cavalerie à montrer de l'audace et à pousser de l'avant.

Le maréchal, d'autre part, marquait encore son désir de ne pas hâter la retraite par l'ordre à la division des voltigeurs de la garde de rester au Point-du-Jour.

De plus, le 15 août, il faisait sauter le pont de Longeville, dont on avait cependant grand besoin.

La question des routes dans la journée du 15 août. — Cette question des routes, nous l'avons esquissée déjà à propos du combat de Borny.

Nous avons vu que le maréchal avait négligé d'utiliser la route de Briey, et qu'il ne voulait se servir que de celle de Gravelotte, qui ne bifurquait que là en deux directions.

Grâce au choix de cette voie unique, grâce à l'encombrement, grâce aux ruses et aux perfidies du maréchal, il advint, le 15 au soir, que l'on ne put faire passer la Moselle et amener en ligne sur l'autre rive plus de deux divisions du 3e corps, dont le maréchal Lebœuf avait pris le commandement à la suite de la blessure du général Decaen; le 4e corps n'avait pas encore rejoint le 3e.

On verra quelles furent les désastreuses conséquences de ce retard.

Position générale le 15 au soir. — A Rézonville, le 2e corps; à sa droite, le 6e corps; en avant, vers Mars-la-Tour, la division de Forton; la garde à Gravelotte.

En voie d'organisation, après passage de la Moselle, le 3e et le 4e corps, dont deux divisions du 3e seulement étaient en bon ordre.

Et ce soir-là l'ennemi avait déjà poussé fort avant son mouvement tournant.

Résumé. — Le général Coffinières accorde un armistice qui favorise le mouvement tournant de l'ennemi.

Le maréchal est convaincu d'avoir trompé l'empereur en lui affirmant qu'il le suivrait sur Verdun.

Le maréchal combine l'encombrement de la route à l'aide du convoi auxiliaire qu'il licencie le 15 août, en plein mouvement.

Il trouble le service d'intendance pour que l'armée soit sans vivres et arrêtée dans sa marche.

Ce projet avorte malgré lui.

Le maréchal ne prescrit pas de reconnaissances et il laisse l'ennemi dans Mars-la-Tour (affaire Forton).

Les voltigeurs sont attardés au Point-du-Jour *par ordre*, et le 2e corps à Rézonville *par ordre*.

L'encombrement des ponts et des routes fait perdre un temps précieux au 3e et au 4e corps.

Au chapitre suivant, nous allons voir quel machiavélisme déploya le maréchal pour perdre encore les heures précieuses que l'éloignement du gros des forces ennemies lui laissait pour marcher sur Verdun.

La question des routes se posera à nouveau et d'une façon dramatique.

CHAPITRE VI

AVANT GRAVELOTTE

Dispositif du chapitre. — La retraite est suspendue le 16 au matin. — Position de l'ennemi. — Position des Français. — Bazaine ne se préoccupe que de se relier à Metz et non de percer sur Verdun. — Tableau des heures et des effectifs. — Bazaine pouvait écraser l'ennemi et ne le voulut pas. — Documents.

Dispositif du chapitre. — Nous sommes arrivés au 16 août.

C'est une date mémorable.

Ce jour-là se livra la bataille de Gravelotte, si meurtrière pour l'ennemi, si glorieuse pour nous.

Victoire incontestable !

Victoire telle, que — l'ennemi lui-même l'avoue — nous aurions pu — ayant gardé toutes nos positions, ayant arrêté l'ennemi partout — nous aurions pu gagner Verdun par les routes d'Etain et de Briey.

Les Prussiens en ont convenu.

Ils l'ont écrit !

Bien plus...

Ils sont d'accord pour avouer que si Bazaine l'avait voulu, le matin même il pouvait partir sans obstacle, risquant tout au plus de livrer un combat d'arrière-garde.

Une citation de Borbstaëd ne laissera aucun doute sur ce point : l'historien allemand, après avoir décrit la situation, convient de ce qui suit :

« Si ces dispositions, dit-il en parlant de la retraite, avaient pu être exécutées ponctuellement et en temps utile, si la marche de ces deux grandes colonnes avait été accélérée autant que possible, il est hors de doute que l'armée du Rhin eût pu gagner encore une avance considérable sur la IIe armée allemande. Celle-ci n'aurait donc plus été en mesure que d'atteindre, le 16, l'arrière-garde française avec le 3e corps entre Gravelotte et Mars-la-Tour, et d'entreprendre, au moyen du 10e corps jeté en avant par Thiaucourt, une attaque de flanc sur la colonne du sud. Si, sur ces deux points, les Français avaient réussi à repousser ces attaques, grâce aux forces très-supérieures dont ils disposaient, rien ne les empêchait plus de gagner Verdun, et toute la campagne pouvait prendre alors une autre tournure, moins défavorable à la cause française. »

Ainsi l'ennemi le proclame.

Le maréchal pouvait exécuter la retraite !

Mais nous le verrons retarder la marche, attendre l'attaque.

Et si le maréchal avait voulu mériter l'admiration du monde, l'éternelle reconnaissance de la patrie, il ne tenait qu'à lui d'écraser les forces inférieures qui l'assaillirent au début.

Mais le maréchal, au lieu de sauver la France, ne visait qu'à perdre l'Empire, à se faire battre et enfermer dans Verdun.

Nous allons le montrer d'abord retardant la marche de l'armée.

La retraite est suspendue. — Le 2e corps (Frossard) et le 6e (Canrobert), établis non loin de Mars-la-Tour, comme nous l'avons dit, avaient reçu l'ordre de se tenir prêts à marcher dès l'aube, le 16 août.

Ces corps avaient abattu leurs tentes ; ils étaient prêts à s'ébranler.

Ils reçurent contre-ordre.

On leur enjoignait de rétablir leur camp.

Pourquoi ?

Le maréchal prétextait que le reste de son armée était trop en arrière, qu'il fallait attendre l'arrivée des autres corps.

Mais il était au moins inutile de faire redresser les tentes.

Les corps d'avant-gardes (la plus simple prudence le disait) auraient dû seulement se former en colonnes, les armes en faisceaux, les hommes maintenus, assis sur les sacs, à leur rang, avec défense de s'écarter.

On aurait enjoint d'observer les mêmes dispositions que pour une simple grande-halte.

Cette mesure du rétablissement des bivacs prouve clairement que le maréchal voulait se laisser gagner par l'ennemi.

Il faut du temps pour abattre les tentes et se reformer en colonnes.

C'était encore une heure à perdre.

Ce fut un avis du maréchal Lebœuf qui donna à Bazaine le prétexte tant désiré de suspendre la retraite.

Croyant à un combat imminent, ce en quoi il se trompait, car rien n'était plus facile que d'éviter la lutte, le maréchal Lebœuf signalait dans la nuit qu'il était attardé.

Il désirait — si l'on devait avoir bataille — qu'on l'attendît.

Mais Bazaine, qui savait qu'on échapperait sans peine à l'atteinte de l'ennemi si on se hâtait, saisit l'occasion au vol.

Et, s'appuyant de la prière du maréchal Lebœuf, il lança le contre-ordre qui devait avoir de si terribles conséquences.

Et ce contre-ordre parlait de redresser les tentes (textuellement).

Le réquisitoire du général Pourcet jette sur cet incident une vive lumière et pénètre à fond le plan du maréchal.

« Suivant les prescriptions de la veille, dit le général, l'armée devait se mettre en marche le 16 de grand matin. Pressé d'arriver à Châlons, l'empereur prit les devants et fit appeler avant de partir le maréchal Bazaine, pour lui renouveler ses recommandations d'accélérer son mouvement.

« Néanmoins, aussitôt après le départ de l'empereur, revenant sur les ordres donnés, le commandant en chef modifiait les dispositions prescrites la veille et ajournait le départ.

« Nous partirons, écrit-il aux corps, probablement dans l'après-midi, dès « que je saurai que les 3e et 4e corps sont arrivés à notre hauteur en totalité. « Les ordres, du reste, seront donnés ultérieurement. »

« D'où provenait cet ajournement ? Le maréchal en donne pour motif les considérations qu'avait fait valoir le maréchal Lebœuf. Celui-ci, qui avait pris le commandement du 3e corps après la blessure reçue à la bataille de Borny par le brave et énergique général Decaen, avait informé en effet, la veille, à onze heures du soir, le commandant en chef que deux divisions seulement de son corps d'armée l'avaient rejoint, et que le 4e corps n'avait pas encore paru.

« Si l'on doit combattre, écrivait le maréchal Lebœuf, il serait vivement à « désirer que mon corps d'armée fût réuni avant de s'ébranler...

« Dans ces conditions de dispersion, Votre Excellence appréciera s'il ne « serait pas plus utile d'attendre l'ennemi plutôt que d'aller à lui, jusqu'au « moment où tout le 3e corps sera réuni. »

« Les observations de M. le maréchal Lebœuf étaient uniquement fondées, on le voit, sur l'hypothèse que l'on allait marcher à l'ennemi.

« Il pouvait croire, en effet, qu'après tant de temps perdu, les Prussiens seraient parvenus à s'établir entre Verdun et l'armée française, et qu'il fau-

drait leur passer sur le corps pour continuer la retraite. Mais il n'en était rien encore.

« Le commandant en chef se chargea de le rassurer.

« Dans la lettre où il lui annonça que, d'après ses observations, il suspendait la marche de l'armée, le maréchal Bazaine s'exprimait ainsi :

« M. l'intendant général Wolff, qui revient de la ligne du Nord, affirme « qu'il n'y a pas un seul ennemi sur notre droite ; il n'y aurait qu'un parti de « deux cents uhlans devant vous sur la route d'Étain. Le général du Barrail « les a pourchassés... Le danger pour nous est du côté de Gorze, sur la gauche « du 6e et du 2e corps. Faites reconnaître tous les chemins que vous auriez à « suivre pour venir vous mettre en seconde ligne derrière les 2e et 6e corps « dans le cas d'un combat aujourd'hui. »

« Dans une autre lettre du 15 au soir, le maréchal Bazaine avait déjà fait connaître que les forces qui menaçaient à gauche des 2e et 6e corps étaient évaluées à 30.000 hommes.

« Ainsi donc l'avant-garde ennemie seule arrivait à hauteur de notre gauche. C'est de ce côté seulement qu'une attaque était à craindre ; la route de Verdun était encore libre. Était-ce le moment de s'arrêter pour laisser à l'armée prussienne le temps de venir barrer le passage ?

« N'était-il pas au contraire évident qu'il fallait se hâter de lever le camp, faisant filer par la route d'Étain ce qu'on emmenait de convois, et se bornant à contenir l'ennemi avec une forte arrière-garde. Toutes les troupes de la colonne de gauche étaient réunies et pouvaient faire cet office. Quant à la colonne de droite, elle n'avait aucune agression à redouter. D'ailleurs le défilé des troupes et des voitures ne donnait-il pas aux divisions en arrière le temps de rejoindre la colonne sans interruption ?

« En un mot, ce dont il s'agissait le 16, à cinq heures du matin, ce n'était pas de combattre, mais de marcher le plus vite possible. L'approche de l'ennemi ne faisait que rendre cette nécessité plus impérieuse, tout temps d'arrêt ne pouvant qu'augmenter les difficultés de la retraite.

« Les observations du maréchal Lebœuf, basées sur une éventualité qui n'existait pas, n'avaient donc pas à être prises en considération par le commandant en chef, parfaitement instruit de la situation.

« Si le maréchal est résolu à gagner la ligne de la Meuse, il doit sentir la nécessité de presser son mouvement au lieu de le retarder ; plus il perdra de temps, plus l'ennemi accumulera de forces sur sa route. S'il faut un combat, n'y a-t-il pas tout avantage à le livrer immédiatement ? Les forces que le maréchal a sous la main sont plus que suffisantes pour engager une action et la soutenir jusqu'à l'arrivée des autres corps : ce sont le 2e et le 6e corps, la garde, la division de grosse cavalerie de Forton, toute l'artillerie de réserve, près de 80.000 hommes. La preuve de cette assertion est dans les faits mêmes de la bataille, où nous avons trouvé devant nous des forces autrement importantes que celles que nous aurions rencontrées le matin. Le 3e corps n'a été cependant engagé partiellement que vers deux heures, le 4e qu'entre trois et quatre

heures. D'ailleurs les calculs du maréchal sont étrangement trompés ; puisqu'il n'attaque pas, ce seront les Prussiens qui l'attaqueront, lui enlevant ainsi le bénéfice de l'offensive, sans lui laisser la possibilité d'attendre la réunion de ses troupes. »

Tel est le lucide exposé que fait le général Pourcet de cet incident.

En vain le maréchal n'a choisi qu'une route de Metz à Gravelotte.

En vain il a préparé l'encombrement.

Le salut est encore possible.

L'ennemi n'est pas encore à portée ; il a ses avant-gardes à cinq heures des nôtres.

Le désordre est réparé.

Les convois peuvent filer par la route d'Étain ; cette route est en arrière de la route directe, parallèle à celle-ci :

Pendant ce défilé de convois, les deux corps d'avant-garde et celui de la garde en soutien, échelonnés sur la route directe, prêts à faire face aux têtes de colonnes ennemies peu nombreuses, leur opposeraient au besoin un rideau de 80.000 hommes.

Le reste de l'armée, hâtant sa marche, filera derrière les convois par la route d'Étain ; ces corps formeront à ces convois une formidable arrière-garde.

Si l'ennemi essaie de gagner la route d'Étain, il verra ses avant-gardes, trop faibles, culbutées par les colonnes d'arrière-garde, alors même que celles-ci seraient momentanément devancées ; la retraite serait coupée aux forces prussiennes témérairement engagées dans cette attaque.

De quelque côté que l'on envisage la question, Bazaine trahit.

Ainsi l'armée française attend.

Quelles sont les positions ?

Positions de l'armée prussienne au matin. — A l'aube, voici quelle était la situation, celle de l'ennemi d'abord :

La IIIe armée (prince héritier) poursuit Mac-Mahon ; elle est hors du champ d'action de Metz, hors de l'échiquier de la bataille de Gravelotte.

La Ire armée (Steinmetz), qui a combattu à Borny, est encore sous la ville en partie, en partie près de la Moselle qu'elle va traverser.

La IIe armée (prince Frédéric-Charles) a jeté une partie de ses corps, dès le 15, de l'autre côté de la Moselle ; le reste franchira la rivière dans la matinée du 16 août.

Mais à l'aube de cette journée, de quelles forces cette armée peut-elle disposer contre nous ?

A quelle distance de nous sont ces forces ?

Le 10e corps et le 3e seulement ont passé la Moselle ; plus, deux divisions de cavalerie, 5e et 6e. En tout, 5.000 cavaliers et 60.000 hommes.

Mais le 3e corps seulement, campé sous Pagny, à cinq lieues de Gravelotte, et marchant sur ce point, devait, avec les divisions de cavalerie, arriver seul, tout d'abord, devant nos troupes.

Le 10ᵉ corps, campé à Thiaucourt, devait se partager en deux et occuper Saint-Hilaire, fort loin de Gravelotte ; un de ses détachements se dirigeait sur Mars-la-Tour.

Le corps n'arriva que successivement et assez tard sur le terrain, sauf une de ses brigades.

Plus tard, les Hessois et quelques autres détachements renforcèrent les Allemands, mais bien avant dans la soirée.

Que le lecteur étudie attentivement ce dispositif.

La preuve que Bazaine pouvait éviter la bataille ou remporter une victoire mémorable est dans l'exposé de cette position de l'ennemi.

Position de l'armée française et effectif. — La division de cavalerie du Barrail surveillait la route de Conflans ; les divisions du général Fortier et du général Valabrègue étaient campées entre Vionville et Mars-la-Tour.

De Flavigny, un petit hameau à gauche de Vionville et de la route de Verdun, s'étendaient vers Saint-Marcel, jusqu'à la route d'Étain, le 2ᵉ et le 6ᵉ. La ligne de bataille était donc formée d'une route à l'autre, sur un plateau boisé, ayant ses deux ailes couvertes par des pentes d'accès peu facile.

La garde en réserve à Gravelotte pouvait fermer les trois défilés qui aboutissent l'un à Rézonville, les deux autres aux deux extrémités du bois des Oignons, qui finit à quelque distance de la route de Verdun, et qui est enfermé dans les deux gorges dont nous parlons.

Contrairement à toutes les règles, nous formions une perpendiculaire à la ligne de l'ennemi ; celui-ci devant déboucher du sud, nous aurions dû être en ligne, en face de lui, le long de la route de Verdun, car rien n'est désastreux comme d'être attaqué sur un flanc, et forcé d'exécuter une immense conversion de toute une ligne pour faire face à celle de l'ennemi ; l'adversaire écrase d'abord le pivot, l'aile qui sert de base à la conversion ; le gros des forces ennemies anéantit cette aile pendant la manœuvre dangereuse que l'on espère accomplir.

Ce fut ainsi que le corps Canrobert dut descendre vers Rézonville, pendant que Frossard était aux prises avec l'ennemi.

Nos troupes, en vertu de l'ordre étrange du maréchal Bazaine de suspendre la marche en avant, de rétablir les bivacs, d'attendre des ordres ultérieurs, les troupes, disons-nous, jouissaient d'une aveugle quiétude et ne pouvaient pas supposer l'ennemi si proche.

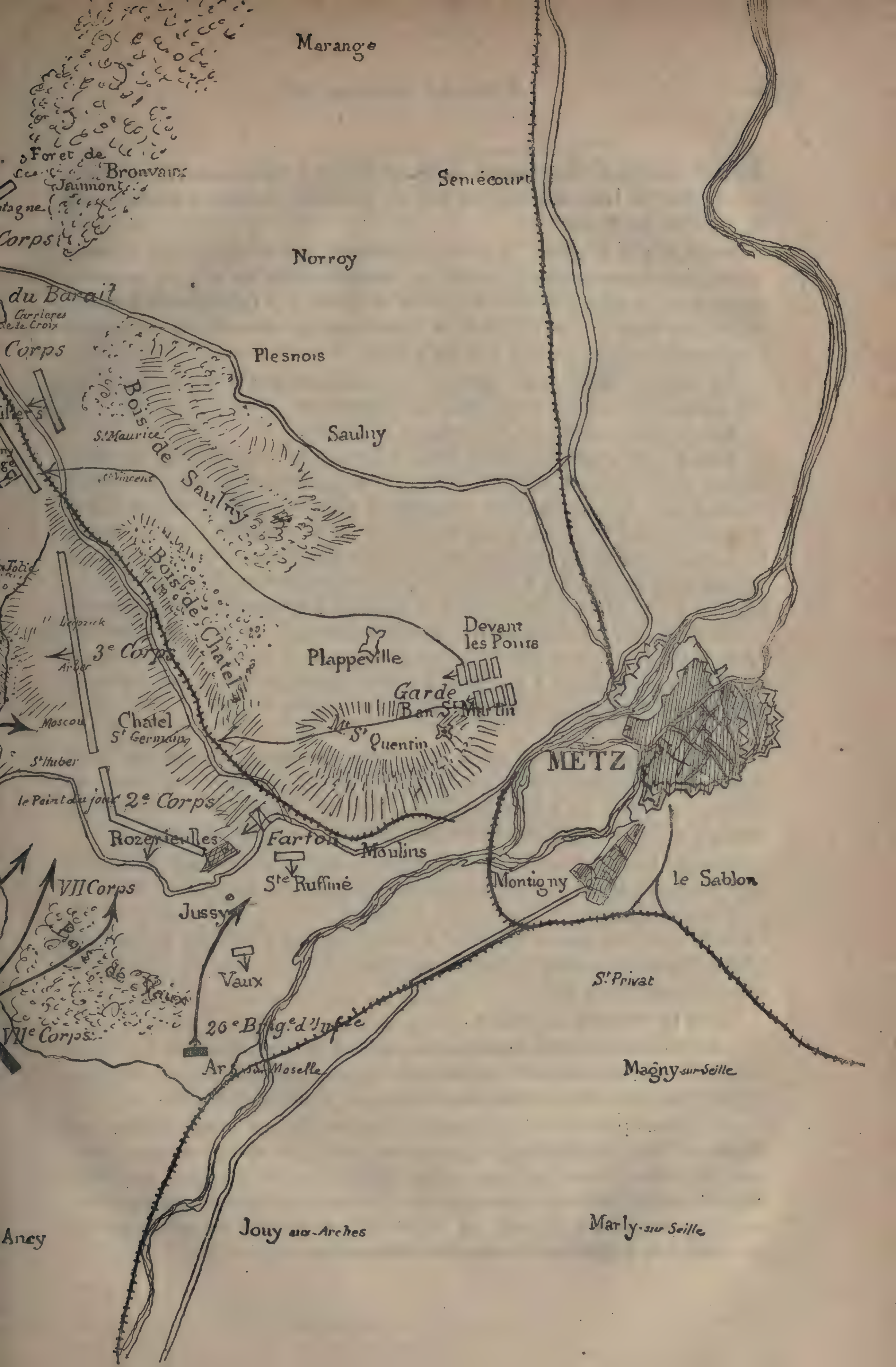
Comment la cavalerie d'avant-garde, qui devait éclairer l'armée, s'éclaira-t-elle si mal elle-même?

C'est l'éternelle histoire des armées mal commandées, mal dirigées ; faute d'une volonté claire, nette, vigoureuse, faute d'un plan loyal et solidement conçu, il résulte un manque d'instruction, des contre-ordres, une indécision qui paralysent tout.

Néanmoins il est inouï que nos dragons n'aient pas eu des vedettes et qu'ils aient conduit leurs chevaux à l'abreuvoir sans avoir quelques pelotons d'éclai-



Bois d'Abbeville
Auboué
Res Art XII Corps
Moineville
Beaumont
Harize
Ste Marie-aux-Chênes
24e Don Inf.
Garde
Tichemont
20e Don Inf.
Labry
Habonville
Fer
de
Conflans
Chemin
de
Jouaville
1e Don Garde
2e Don Garde
17e Don Inf.
Jarny
Bois Dos Tillons
Corps
Vernéville
Doncourt-en-Jarnisy
18e Don Inf.
Droitaumont
Xe Corps
III Corps
Malmaison
Bruville
St Marcel
Villers aux Bois
Res.Art VIII
Gravelotte
Ville-sur-Yron
Res.Art.
Rezonville
Route
de
Verdun
Vionville
Mars-la-Tour
Garde
XIIe Corps
X Corps
IIIe Corps
Don Cav. Garde
Don Cav. Saxonne
5e Don Cav
6e Don Cav.
VIII Corps
IXe Corps
Puxieux
1re Don Cav.
Xonville
Buxières
GORZE


Marange
Foret de
Bronvaux
Jaumont
Corps
Semécourt
Norroy
du Barail
Carrieres
de Croix
Corps
Plesnois
Bois de Saulny
St Maurice
Saulny
St Vincent
Bois de Chatel
3e Corps
Plappeville
Devant
les Ponts
Garde
Ban St Martin
St Quentin
Chatel
St Germain
Moscou
St Hubert
le Point du jour
2e Corps
Rozerieulles
Farton
Moulins
Ste Ruffiné
METZ
Montigny
le Sablon
VII Corps
Jussy
Bois de Vaux
Vaux
20e Brig.e d'Infie
VIIe Corps
Ars sur Moselle
St Privat
Magny sur Seille
Jouy aux Arches
Marly sur Seille
Ancy

reurs devant eux. Mais toute cette guerre se fit à l'aveuglette, et le service d'éclaireurs fut très-mal compris par la cavalerie, excepté cependant par la division du Barrail.

Pendant que la garde, le 2e corps (Frossard) et le 6e (Canrobert) se trouvaient si malheureusement disposés en perpendiculaire sur la ligne ennemie, pendant que la cavalerie nous éclairait si mal, les corps Lebœuf et Ladmirault étaient en train de sortir de Metz et marchaient sur Gravelotte pour gagner l'embranchement et prendre la route d'Étain.

On aurait pu désigner des chemins de communication très-praticables, au lieu de faire suivre à ces corps cette voie encombrée.

Mais le maréchal voulait obstinément le retard.

Toutefois cette marche même reliait la garde à Metz ; et une fois ces corps arrivés sur le champ de bataille, se relier à Metz devenait inutile, car de deux choses l'une : ou nous battions l'ennemi et nous avions la liberté de gagner Verdun, ou nous étions les moins forts et forcés de revenir à Metz. En ce cas, les corps prussiens qui auraient osé s'engager entre Metz et nous se seraient trouvés sous les feux des forts et les nôtres, risquant d'être écrasés entre la place et notre armée, ayant de plus à répondre aux attaques de la garnison.

Les Prussiens ne commettent point de ces fautes-là; du reste, à aucun moment de la bataille, leur effectif ne leur aurait permis de tenter cette manœuvre téméraire, contraire à leur plan et à leurs intérêts évidents, qui étaient de nous tourner et de nous rejeter sur Metz, loin de nous couper.

Bazaine ne veut pas percer par sa droite ; il n'y envoie pas assez tôt des forces suffisantes ; il ne cherche qu'à se relier à Metz, au lieu de s'ouvrir un chemin sur Verdun. — Tout, dans la bataille de Gravelotte, accuse la préoccupation étrange, constante, on pourrait dire acharnée, de ne pas quitter Metz.

Pendant toute la bataille, le maréchal ne songe qu'à une chose : maintenir avec des forces énormes, qu'il immobilise, ses communications avec Metz.

Pourquoi donc chercher avec tant de soin à se relier à cette place, si l'on voulait réellement gagner Verdun ? Il eût été logique d'entasser des masses à l'avant-garde, de pousser la bataille activement vers Verdun, de s'éloigner le plus vite possible de Metz.

Ce fut le contraire qui arriva.

Cette préoccupation du maréchal de ne pas s'écarter de Metz plane sur toute la bataille et reparaît après la victoire, quand il ordonne sur la place une retraite qui causa aux ennemis eux-mêmes une stupeur profonde.

Ce qui rend plus grave l'entêtement du maréchal à se souder à Metz, aux dépens de son avant-garde, ou pour mieux dire de sa droite, c'est que, dans cette première phase que nous allons décrire, on verra que le maréchal, n'ayant devant sa droite, marchant sur Verdun, que fort peu de Prussiens jusqu'à quatre heures du soir, ne fit pas d'efforts pour les écraser, ce qui eût été facile et ce à quoi nos adversaires s'attendaient.

Preuves que le maréchal pouvait, une fois la bataille engagée, écraser l'ennemi. Tableau des heures et des effectifs. — De l'étude approfondie des effectifs au début de l'affaire et dans ses phases diverses, de l'examen rigoureux des heures d'arrivée des troupes françaises et prussiennes sur le terrain, une vérité jaillit : c'est que Bazaine pouvait écraser l'ennemi.

Revenons donc sur les questions d'effectifs et de situations.

Laissant de côté les corps Ladmirault et Lebœuf en marche, voyons ce dont Bazaine disposait sur le terrain de combat.

Nous avions 4.500 cavaliers, deux corps et la garde, soit 85.000 hommes en ligne, dès le 16 au matin, sur le champ de bataille de Gravelotte et Rézonville.

Depuis la veille, ils campaient là.

Le 15 au soir, nous l'avons dit, deux corps d'armée prussiens, le 3e et le 10e, plus la 5e et la 6e division de cavalerie, avaient franchi la Moselle, et le 16 au matin ils se trouvaient campés : le 3e corps à Onville, Pagny et Arnaville, c'est-à-dire à trois lieues de notre position la plus rapprochée d'eux ; à trois lieues, c'est-à-dire à quatre ou cinq heures de marche pour une armée qui va à l'ennemi, qui doit prendre des précautions et observer un ordre tactique.

Le 10e corps était campé à Thiaucourt, et il avait pour objectif Mars-la-Tour et Saint-Hilaire. Il était à cinq lieues de nos positions et il n'arriva sur le terrain que très-tard.

Ces troupes, échelonnées à des distances considérables les unes des autres, ne pouvaient arriver en ordre sur le terrain ; elles parurent par fractions, ce qui aurait donné une magnifique occasion de victoire à un général déterminé à vaincre.

Le prince Frédéric-Charles ne voulait pas livrer bataille ce jour-là ; il ne se sentait pas en force et pensait que le 17 seulement il pourrait être en mesure de nous rejeter sur Metz ; on croyait, dans le camp prussien, n'avoir que quelques combats particuliers à livrer le 16.

Nos soldats, pleins de sécurité, attendaient un ordre de départ qui n'arrivait pas : l'ennemi marchait sur eux et ils l'ignoraient. Le contre-ordre du maréchal avait donné une si funeste sécurité aux troupes que la division Forton fut prise à l'abreuvoir par l'ennemi.

Nous allons voir se dérouler les péripéties de la bataille ; mais nous tenons auparavant à établir le tableau des heures d'arrivée des Prussiens, tableau d'une capitale importance, établi sur des données très-exactes.

La première attaque sérieuse fut la surprise de notre cavalerie à l'abreuvoir par deux divisions de cavalerie prussienne : neuf heures.

A neuf heures et demie seulement, attaque de l'infanterie prussienne, deux divisions du 3e corps.

A dix heures, une brigade d'infanterie prussienne du 10e corps entre en ligne.

Un peu avant quatre heures, l'ennemi voit, mais alors seulement, des renforts lui arriver.

Il n'eut jusqu'à ce moment que trente-sept mille hommes à nous opposer...

Nous avons démontré que nos trois divisions de cavalerie, le 2e et le 6e corps français, avec la garde, formaient une masse de quatre-vinq-cinq mille hommes.

A deux heures, le maréchal Lebœuf entrait en ligne avec son corps, moins une division.

A trois heures, le général de Ladmirault arrivait, laissant une de ses divisions en arrière.

En ce moment, nous avions en bataille 110.000 hommes, toute défalcation faite.

Si, au lieu d'attarder les masses qu'il avait sous Metz, le maréchal eût envoyé partout l'ordre de marcher en avant, de culbuter l'ennemi coûte que coûte, les trente-sept mille hommes du général von Alvensleben eussent été anéantis, et quand on aurait rencontré le reste du 12e corps, on l'eût attaqué s'il avait osé tenir avec l'avantage d'un premier et éclatant succès, et on l'eût balayé vers la Moselle : on eût ensuite écrasé les fragments du 8e et du 9e corps, vers six heures.

Après ce coup de foudre, on aurait pu gagner Verdun, sans craindre des Prussiens autre chose que des engagements d'arrière-garde insignifiants.

A 4 heures, il est vrai, près de 75.000 Prussiens sont en ligne ; mais alors nos forces étaient prêtes, sauf les deux divisions Metmann et Lorencey : c'étaient 120.000 hommes au moins à opposer à 75.000.

Ce qui prouve combien il eût été possible de les vaincre en détail, en les enveloppant dans le développement de nos masses au fur et à mesure de leur arrivée, c'est que, réunis, ils ne purent nous enlever nos positions et essuyèrent un grand échec.

Les conséquences d'une victoire commencée le matin à 9 heures, terminée vers 4 heures, — car, dans l'hypothèse d'une marche énergique et d'ensemble à l'ennemi, l'on se fût rencontré plus tôt avec le corps venant en renfort, — les conséquences d'une pareille victoire, disons-nous, eussent été immenses.

La retraite immédiate sur Verdun était assurée, mais devenait inutile.

L'armée prussienne était rejetée en déroute, avec des pertes énormes, sur la rive droite de la Moselle, au sud de Metz ; le passage si difficile de la rivière était remis en question.

En occupant les formidables positions de la rive gauche et en s'appuyant à Metz, jusqu'à Pont-à-Mousson, le maréchal forçait l'ennemi à tenter le passage par le nord après une nouvelle marche de flanc dangereuse autour de Metz, ou à s'éloigner de cette ville et à remonter le fleuve vers le sud, au-dessus de Pont-à-Mousson.

Cette opinion est celle de l'officier supérieur si compétent qui a écrit le livre de Metz : *Campagne et négociations.*

« Le maréchal Bazaine, dit-il, ne se décide ni à combattre ni à se retirer ; il perd un temps précieux dont les troupes ennemies profitent pour se former et attaquer ; elles paient cher leur audace. A 2 heures, elles sont repoussées sur toute la ligne et elles se replient sur leurs positions du matin. En ce



moment, il y a pour nous deux partis à prendre : continuer hardiment la marche sur Verdun, en confiant à une forte arrière-garde le soin de la couvrir, ou nous jeter avec toutes nos forces sur un ennemi ébranlé et le pousser dans la Moselle.

« Nous n'avons devant nous à ce moment que deux corps prussiens (3ᵉ et 10ᵉ), des détachements du 8ᵉ de l'armée de Steinmetz et la division hessoise du 9ᵉ ; les quatre autres corps du prince Frédéric-Charles (2ᵉ, 4ᵉ, 12ᵉ et la garde), ainsi que le reste du 9ᵉ, sont trop éloignés pour pouvoir agir, les uns avant le 17, les autres avant le 18, ainsi que le constate le rapport du prince, où l'on voit indiqués leurs emplacements dans la soirée du 16.

« Un effort décisif peut amener la déroute complète de ceux qui se trou-

vent devant nous ; à ce résultat immédiat s'ajouterait la séparation de l'armée du prince en deux fractions, l'une acculée à la rivière ou rejetée sur la rive droite, l'autre isolée sur la rive gauche et coupée de sa ligne de retraite. »

Ainsi Bazaine ne se préoccupe que de se relier à Metz.

Ainsi Bazaine s'acharne dans son plan de trahison.

Comment se défend-il devant le conseil de guerre ?

Quelles raisons donne-t-il ?

Aucune qui soit plausible.

Il avance cette énormité, que l'ennemi avait intérêt à se placer entre les forts et la garnison de Metz d'un côté, et l'armée française de l'autre.

C'est contraire à toute donnée stratégique.

Que pouvait vouloir l'ennemi de plus avantageux ?

Nous enfermer dans Metz.

Et il nous eût coupé le chemin de Metz en risquant de se faire broyer entre la ville et nous ?

C'eût été le comble de l'incapacité.

Il était inadmissible que le savant état-major prussien ordonnât rien de pareil.

L'accusation reste tout entière irréfutable.

La trahison est indéniable.

Le crime est patent.

Ici se termine l'étude préparatoire de la bataille ; nous allons maintenant décrire les grands faits de guerre de cette belle journée de Gravelotte où notre armée fut si valeureuse.

Documents prussiens — Comme documents, afin que le lecteur contrôle notre tableau des effectifs et des heures, nous citons d'abord le récit de Borbstaëdt, l'historien allemand.

Il commence par constater notre position perpendiculaire à l'attaque.

« Toute l'armée française, dit-il, avait son front et ses lignes de marche faisant face à l'est. L'attaque de l'ennemi se produisant par le sud, l'armée dut donc exécuter dans le courant même de l'affaire une conversion complète à gauche, ce qui ne put avoir lieu qu'avec une grande perte de temps, et ce qui ne permit d'engager les différents corps que successivement. »

Puis il énumère la position de l'armée prussienne.

« Du côté des Prussiens, dit-il, on ne pouvait jeter contre la ligne de retraite présumée de l'ennemi par Mars-la-Tour que *deux corps d'armée* (*le* 3e *et le* 10e) *et les* 5e *et* 6e *divisions de cavalerie. Ces troupes étaient obligées de s'avancer en colonnes séparées embrassant un très-grand front*, de sorte que le début de la sanglante bataille qui s'engageait avait tous les caractères d'une gigantesque reconnaissance. — A l'aile gauche, le 10e corps, auquel avaient été rattachées la 5e division de cavalerie (de Rheinhaben) et la brigade de dragons de la garde (comte de Brandebourg II), devait s'avancer sur la route de Thiaucourt et Saint-Hilaire contre le plateau de Vionville-Gravelotte,

pendant qu'à l'aile droite le 3e corps ferait le même mouvement avec la 6e division de cavalerie (duc de Mecklembourg-Schwerin). Le 10e corps qui, dès le 15, avait atteint Thiaucourt avec la 19e division d'infanterie et la brigade de dragons de la garde, dirigeait sur Mars-la-Tour la 5e division de cavalerie, jetée en avant jusqu'a Xonville, tandis que la 19e et la 20e division, qui devaient attaquer plus à gauche, prendraient leur direction de Thiaucourt et de Pont-à-Mousson sur Saint-Hilaire.

« Il est bon de remarquer que la 19e division d'infanterie (Schwarzkoppen), qui, formant la tête de la IIe armée, s'était avancée déjà sur la rive gauche de la Moselle, avait eu à fournir plusieurs détachements : d'abord celui du colonel de Lyncker (2 bataillons, 2 escadrons et une batterie légère de la 37e brigade), lequel, poussé dès le 15 dans la vallée de la Moselle, vers Metz, jusqu'à Novéant, avait pour mission de couvrir le passage de la IIe armée; puis le reste de cette même brigade (colonel Lehmann), composé de 4 bataillons, 2 escadrons et une batterie lourde, qui avait été dirigé, dans la matinée, du 16, sur Chamblay pour soutenir la 5e division de cavalerie et assurer la liaison avec le 3e corps. Il ne restait donc à la 19e division, dans son mouvement en avant sur Saint-Hilaire, que la 38e brigade d'infanterie (général de Wedell) et la brigade de dragons de la garde. Elle devait être suivie par la 20e division, venant de Pont-à-Mousson.

« Le développement du front qu'embrassaient les différentes colonnes était de 27 kilomètres. En outre, avant d'atteindre les points qui leur étaient assignés sur ce front, les troupes avaient, pour la plupart, à faire une longue marche, rendue plus pénible encore par la chaleur, savoir : la 19e division d'infanterie par Saint-Hilaire jusqu'à Mars-la-Tour, 32 kilomètres; la 20e division d'infanterie par Thiaucourt, pour obliquer ensuite sur Vionville, 34 kilomètres; la 6e division d'infanterie jusqu'à Tronville, plus de 19 kilomètres. Il en résulta que, quelque célérité qu'elles missent à marcher au canon, les diverses colonnes prussiennes ne purent parvenir sur le champ de bataille qu'à des heures très-différentes. Parmi les nombreux avantages tactiques que possédaient les Français dans cette bataille improvisée, qui n'avait été prévue avec certitude par aucun des deux partis, il faut citer tout d'abord ce fait, qu'ils commençaient la lutte reposés et réconfortés, tandis que la majeure partie des troupes prussiennes, arrivant sur le théâtre de l'action déjà très-fatiguées, devaient passer immédiatement de leur formation de marche à leur formation de combat, pour soutenir ensuite pendant plusieurs heures, et sans pouvoir être relevées, la lutte la plus archarnée.

« Indépendamment de la bravoure héroïque, de la généreuse abnégation dont les divers corps des 3e et 10e corps d'armée ont donné tant de preuves éclatantes dans cette première rencontre à laquelle ils prenaient part, ils ont encore acquis des droits à la plus vive reconnaissance pour leur constance, leur énergie à supporter des fatigues excessives, avant comme pendant la bataille. La journée de Vionville offre la preuve la plus frappante de l'excellent esprit du soldat prussien, de tout ce qu'il est capable d'accomplir et de

supporter quand il s'agit de mener à bonne fin, au prix des plus grands efforts, une tâche, si lourde soit-elle, confiée à son honneur militaire.

Le 3e corps, le détachement Lyncker du 10e corps, et les 5e et 6e divisions de cavalerie, qui se trouvaient le plus près de la route Metz-Verdun, et qui, par conséquent, rencontrèrent tout d'abord l'ennemi, se trouvèrent, depuis 9 heures et demie du matin jusqu'à 4 heures de l'après-midi, en face de forces bien supérieures, et eurent à soutenir une lutte excessivement pénible. Le premier renfort, la brigade Lehmann du 10e corps, arrivait sur le champ de bataille à 11 heures et demie ; mais le reste de la 19e division et la 20e division ne s'engagèrent sérieusement que vers 4 heures de l'après-midi, moment à partir duquel le 3e corps et le 10e se trouvèrent tout entiers en ligne. Vers le soir, à compter de 6 heures, les corps voisins, le 8e d'abord, puis le 9e, envoyèrent encore de nouveaux renforts à l'aile droite. Il paraît donc rationnel de diviser la bataille en deux grandes périodes : la première s'étendant depuis la matinée jusqu'à 4 heures de l'après-midi, et la seconde depuis ce moment jusqu'à la fin du combat. »

Voici, après Borbstaëdt, une citation de la *Gazette de Cologne* qui montre quelles conséquences immenses aurait eues la retraite sur Verdun, si Bazaine eût voulu l'exécuter :

« Si le maréchal Bazaine, dit la *Gazette*, après avoir laissé 50.000 hommes dans Metz, eût fait sa jonction avec Mac-Mahon et opéré en toute hâte la concentration des troupes qui se trouvaient encore à Châlons, à Paris et dans le nord de la France (et les Français n'avaient-ils pas pour cela à leur service un excellent réseau de lignes ferrées ?), l'empereur aurait pu encore réunir, du 12 au 18 août, une armée de 320 à 350.000 hommes dans une bonne position, et offrir à l'armée allemande la bataille décisive de la guerre.

« Il aurait été difficile, à cette date, au général de Moltke de conduire au combat une armée de force numériquement égale Les 50.000 hommes de Metz auraient exigé la dislocation de 80.000 hommes pour bloquer la place, et des détachements considérables auraient été immobilisés par la nécessité de cerner les forteresses de Strasbourg, Schelestadt, Brisach, Phalsbourg, Toul. On n'aurait donc jamais pu, dans la seconde moitié du mois d'août, concentrer 350 à 400.000 Allemands entre Metz et Verdun, sans compter les impossibilités d'approvisionnements.

« Si, en même temps, les troupes qui se trouvaient encore à Besançon, à Lyon, ainsi qu'à Marseille, Toulon, Grenoble, avaient reçu l'ordre de se concentrer rapidement, et avaient été dirigées immédiatement sur Belfort, un corps de 30 à 40.000 hommes aurait été formé sur ce point stratégique très-important.

« Ce corps aurait pu tenter de faire lever le siége de Strasbourg, détruire les étapes de l'armée allemande en Alsace, peut-être même opérer une diversion, ne fût-elle que momentanée, dans le grand-duché de Bade. »

C'est par cette citation de l'ennemi que nous terminerons ce chapitre.

Le lecteur peut calculer maintenant la somme de malheurs que la France eût évités, si Bazaine n'avait point trahi.

CHAPITRE VII

GRAVELOTTE

PREMIÈRE PHASE. — PREMIER MOMENT

(De 9 heures à midi et demi.)

La lutte s'engage par l'initiative d'un chef de corps d'armée. — La surprise : version prussienne; version française. — Possibilité de remporter une grande victoire. — Combat du 2e corps français contre le 3e prussien. — Combat des cuirassiers de la garde et des lanciers. — Échauffourée. — Résumé.

La lutte s'engage par l'initiative d'un chef de corps d'armée. — La bataille de Gravelotte, comme celles de Wissembourg, de Spikeren, de Freschwiller et de Borny, fut livrée un jour plus tôt que ne le voulait et que ne l'avait ordonné le quartier général prussien.

D'après les combinaisons de M. de Moltke, nous ne devions être en mesure de quitter Metz que le 17 août : à cette date, le chef d'état-major allemand comptait avoir massé, entre nous et Verdun, des forces suffisantes pour nous barrer la route.

Évidemment il y avait erreur de calcul de la part de M. de Moltke, et ce ne fut pas la seule fois qu'il se trompa.

On eut à Gravelotte une preuve nouvelle de l'intelligente audace que savent déployer les chefs de corps d'armée allemands, voire les simples généraux de brigade.

Ce fut à cet esprit d'initiative des inférieurs que l'armée prussienne dut cet immense résultat de nous bloquer sous Metz.

Sans la hardiesse du général von Alvensleben, Bazaine, quoiqu'il en eût et malgré son désir de rester sous la ville, Bazaine trahissant, mais devant dissimuler sa trahison, aurait dû poursuivre sa marche, sous peine de rendre trop évidents ses odieux calculs.

Nous aurions passé...

Nous aurions atteint Verdun.

Car, nous l'avons établi dans le tableau des heures, un seul corps d'armée prussien, le 3e, et dans ce corps les avant-gardes seulement étaient à portée dans la matinée du 16 août

Le 10e corps marchait sur Saint-Hilaire ; le reste de l'armée était en tra in de passer la Moselle.

Le prince Frédéric-Charles comptait si peu ce jour-là sur une bataille,

qu'il était resté loin de Gravelotte, à Pont-à-Mousson, surveillant la traversée de la Moselle par les troupes nombreuses restées sur l'autre rive.

Donc les avant-gardes du 10e corps s'avançaient vers Saint-Hilaire, loin de Gravelotte ; celles du 3e corps sur Gravelotte et Vionville.

Le général prussien von Alvensleben, chef du 3e corps, qui nous croyait encore à Metz, apprit qu'on apercevait des tentes à Vionville ; il s'agissait avant tout de nous retarder, de nous empêcher de gagner Verdun. Il donna l'ordre de l'attaque, quitte à être écrasé, pensant rendre un immense service à son pays si, même au prix des plus grandes pertes, il nous retenait sous Metz.

Le général prussien envoya sur-le-champ une brigade de cavalerie et quatre batteries en avant pour nous reconnaître ; cette artillerie cribla le camp de cavalerie au moment où l'on mangeait la soupe et où les corvées avaient emmené les chevaux à l'abreuvoir.

Il s'ensuivit un désordre inouï ; les deux divisions prussiennes formaient un effectif imposant ; le choc d'une troupe pareille, tombant sur les nôtres, au milieu des paniques d'une surprise, détermina une déroute et une débandade générales : les cavaliers s'enfuirent à travers les rangs du 2e corps (Frossard), et ils ne s'arrêtèrent que sous la protection de l'infanterie.

Comme il s'agit d'un fait très-grave, qui engage la responsabilité du général de Forton, comme nous devons montrer une grande réserve dans l'appréciation de cette déplorable affaire, nous nous contenterons de mettre sous les yeux du lecteur le récit de cette surprise par Borbstaëdt (version prussienne) d'abord, et par le général Frossard ensuite (version française).

Version prussienne sur la surprise de Mars-la-Tour. — « Le 16 au matin, dit Borbstaëdt, la 1re division de réserve de cavalerie (du Barrail) était en avant-garde de la colonne de droite a Jarny ; les trois divisions d'infanterie et la division de cavalerie Clérambault, du 3e corps, se trouvaient entre Saint-Marcel et Verneville : une division de ce corps (Metmann) et le 4e corps étaient encore en marche plus en arrière à l'est.

« A l'aile gauche, la 3e division de réserve de cavalerie (Forton) et la division de cavalerie Valabrègue (précédemment Lichtlin) du 2e corps (ensemble 34 escadrons et 4 batteries a cheval) étaient en avant vers Vionville ; le 2e corps se trouvait établi en avant et à gauche de Rézonville ; le 6e corps à droite de la route Metz-Verdun. »

Après avoir ainsi posé notre situation, Borbstaëdt établit que le 10e corps prussien marchait sur Saint-Hilaire, le 3e sur Vionville, éclairés tous deux par de la cavalerie, et il reprend ainsi son récit sur les marches de cette cavalerie :

« La 6e division de cavalerie, dit-il, avait franchi, à 5 heures et demie, le pont de Novéant et se portait par Gorze sur Vionville, suivie par la 5e division d'infanterie (lieutenant général de Stülpnagel).

« Cette marche était protégée et couverte du côté de l'ennemi par la po-

sition de Gorze et Onville, occupée dès la nuit du 15 au 16 par les premières troupes de la 5e division.

« A partir de Gorze et d'Onville, le terrain monte par une pente rapide jusqu'au plateau de Gravelotte-Rézonville ; cette ascension, par une chaleur qui dès le matin était insuportable dans ces étroites vallées, et sur les chemins larges le plus souvent de quatre pas et bordés par les murs des vignes, offrait les plus grandes difficultés.

« Les officiers envoyés en reconnaissance sur le plateau mandaient que des avant-postes ennemis étaient à Tronville et à Vionville, et que, derrière ces deux villages, on apercevait d'innombrables campements.

« Ceci prouvait que l'armée ennemie n'avait pas encore commencé son mouvement sur Verdun ; en conséquence le lieutenant général von Alvensleben se décide aussitôt à attaquer l'ennemi avec le 3e corps et la 6e division de cavalerie pour l'arrêter à tout prix.

« Ordre est donné au général de Buddenbrock de s'avancer avec la 6e division d'infanterie jusque sur le tableau et d'y attendre dans une position couverte l'arrivée de la 5e division de cavalerie.

« Mais, à 8 heures, un nouvel avis, transmis par un officier envoyé en reconnaissance, fait supposer que l'ennemi est sur le point de commencer à s'ébranler vers le nord.

« Afin de gêner autant que possible ce mouvement de retraite, le général von Alvensleben prescrit à la 6e division d'infanterie de se porter en avant dans la direction de Mars-la-Tour-Jarny.

« A 9 heures, la 6e division de cavalerie parvenait sur le plateau et rejetait les postes avancés de la cavalerie française dans le flanc gauche du 2e corps.

« Peu après arrivait également à l'aile gauche, dans la direction de Tronville, la 5e division de cavalerie venant de Xonville par Puxieux.

« Le lieutenant général de Rheinbaben, informé à 9 heures un quart, par le lieutenant général von Alvensleben, de son projet d'attaquer, lui répondait aussitôt qu'il appuierait l'attaque avec toute sa division, et qu'avis de la situation était donné au 10e corps, qui s'avançait sur Saint-Hilaire.

« La 13e brigade de cavalerie (général de Redern, — 11e et 17e régiments de hussards (1) reçoit mission de se porter vers Vionville, avec 4 batteries à cheval de la 5e division de cavalerie, d'éclairer le terrain, de reconnaître l'ennemi et de l'obliger à déployer ses forces.

« C'est le feu bien dirigé de ces batteries, placées sous les ordres du major Korber, et qui, devançant hardiment la cavalerie, viennent s'établir près de Vionville, qui ouvre la bataille à 8 heures et demie.

« La division de cavalerie Forton est complètement surprise par cette attaque d'artillerie, car les grand'gardes avaient à peine eu le temps de signaler l'ennemi que déjà les campements des divisions Forton et Valabrègue étaient

(1) Le 10e régiment de hussards, qui appartenait à cette brigade, en avait été détaché et prit part au grand combat de cavalerie à Mars-la-Tour.

couverts d'obus. Deux batteries françaises, établies à l'ouest de Vionville, sont forcées de rétrograder, et deux autres batteries qui essaient de déboucher au sud de ce village ne peuvent y parvenir.

« La cavalerie française (34 escadrons et 4 batteries), ainsi placée pour couvrir la colonne de gauche, était si complétement surprise, que, bien que quatre fois plus forte que la brigade de Redern, elle cède devant elle et se retire en toute hâte derrière les campements du 2e corps, à Rézonville. »

Tel est le récit de Borbstaëdt, dans lequel on sent une pointe ironique.

A dire vrai, il a droit de railler.

Le général de Forton se laissait surprendre, lui qui était en rideau pour couvrir et éclairer l'armée.

Cette division aurait dû être l'œil de notre avant-garde, et elle ne savait rien de ce qui se passait devant elle.

Puis, attaquée, elle était saisie d'une panique et fuyait devant des forces inférieures.

Que faut-il en conclure?

Que nos soldats étaient des lâches?

Non, mille fois non.

Dans le terrible combat de cavalerie qui termina la journée, l'on vit ces mêmes régiments donner avec une vigueur héroïque.

Mais, mal dirigés, mal commandés, surpris par la faute des chefs, ils se trouvaient dans une situation critique.

Une cavalerie qui est chargée dans le désordre *du monter à cheval par alerte* est vouée à une déroute presque inévitable.

Puis l'artillerie ennemie, supérieure dans le début à la nôtre, écrasait le camp sous ses obus.

Toutefois il reste établi que le général de Forton, déjà si peu énergique la veille dans l'escarmouche de Mars-la-Tour, ne sut pas rallier ses cavaliers dans la surprise du lendemain; tandis qu'à côté de lui un autre général montrait du sang-froid, comme le constate le général Frossard.

Surprise de Mars-la-Tour : récit Frossard. — Il était dans la destinée du général Frossard d'être, pendant cette campagne, victime de l'impéritie ou de la trahison des autres.

Il devait se croire couvert par la division Forton; celle-ci, au début de l'affaire, se rabattait sur le 2e corps, et loin de le protéger, de lui donner le temps de prendre les armes, elle mettait le désordre dans ses rangs.

Voici le récit du général :

« Les troupes du 2e corps, dit-il, le 16 août, à quatre heures et demie du matin, après avoir pris leur repas et replié leurs tentes, étaient sous les armes, prêtes à se mettre en route; mais, en conséquence de nouveaux retards survenus dans la marche des autres corps, retards dus à l'encombrement du défilé, le maréchal commandant en chef prescrit de rester sur les positions occupées, d'attendre la rentrée des reconnaissances; il ajoute que, si les rap-



ports de celles-ci font connaître que l'ennemi n'est pas en forces à proximité, on pourra camper de nouveau, tout en prenant les mesures nécessaires de précaution et de surveillance, et qu'on partira probablement dans l'après-midi, lorsque les 3e et 4e corps seront arrivés à notre hauteur en totalité.

« Le maréchal prévenait en même temps le maréchal Lebœuf, commandant du 3e corps, que, sur sa demande, il suspendait la marche de l'armée.

« C'était donc un simple ajournement apporté aux ordres de marche.

« A 8 heures, les reconnaissances rentrent et ne signalent pas de forces ennemies dans le voisinage.

« Le commandant du 2e corps avait bien été informé du passage d'une avant-garde prussienne à Gorze, paraissant suivre une direction parallèle à la nôtre; mais il était parfaitement gardé de ce côté, c'est-à-dire sur sa gauche. Devant lui, sur la route de Mars-la-Tour, était la division de Forton, qui avait mission d'éclairer l'armée.

« Dans cet état de choses, les troupes du 2e corps ne semblaient exposées à aucune attaque imminente.

« De son côté, la division de Forton, qui la veille était revenue occuper une bonne position en avant de Vionville, *n'avait eu devant elle, toute la matinée, que des cavaliers isolés, avec lesquels son cordon de vedettes avait échangé quelques coups de feu.*

« Vers 9 heures, on annonce au général de Forton qu'une troupe de cavalerie se montre dans la direction de Mars-la-Tour.

« Pendant qu'il faisait prendre à son artillerie et aux dragons leurs dispositions de combat, ses grand'gardes voient apparaître et s'étendre sur les crêtes de Tronville une ligne serrée d'éclaireurs ennemis.

« Quelques instants après, plusieurs batteries se démasquent et envoient leurs obus sur le campement de la division et jusque sur la cavalerie du 2e corps établie en arrière.

« Il en résulte un moment de trouble, surtout parmi les conducteurs civils des bagages de la division de Forton, lesquels venaient seulement d'arriver au camp et encombraient encore la grande rue du village de Vionville et la route.

« La peur gagne ces gens ; ils se mettent précipitamment en fuite, hommes, chevaux et voitures, et entraînent avec eux un certain nombre de dragons de la division et quelques chevaux d'artillerie, galopant en désordre vers Rézonville.

« Cette échauffourée était produite par l'arrivée subite de la 6e division de cavalerie prussienne qui, avec une nombreuse artillerie et précédant le 3e corps ennemi, se rabattait des environs de Mars-la-Tour sur notre tête de colonne.

« Au milieu de cette brusque attaque, le général de Forton rallie ses dragons sur sa brigade de cuirassiers, et, voyant que son artillerie ne peut tenir contre celle qui le combat, se met en retraite sur le côté *nord* de la route vers Rézonville, à la droite du 6e corps.

« La division de cavalerie du général de Valabrègue, que la panique n'a pas atteinte, participe elle-même à ce mouvement rétrograde, dans lequel sa batterie d'artillerie à cheval (capitaine Saget) conserve une attitude parfaite. »

Ainsi, d'une part, le général de Forton rallie ses dragons sur les cuirassiers, et l'on sent bien que le mot *rallie* est un euphémisme; car un peu plus loin le mot propre de *panique* est employé par le général Frossard pour qualifier cette retraite.

D'autre part, le général de Valabrègue tient ferme, se replie sans doute puisqu'il est à découvert, mais lentement et en ripostant.

Tel est le contraste entre les deux cavaleries.

Croit-on les soldats du premier général plus braves et faits d'une autre pâte que ceux du second ?

Évidemment non.

Tout a donc dépendu du chef, de sa direction, de son caractère, de ses talents.

Dispositions déplorables adoptées par le maréchal. — L'ennemi, déterminé à nous arrêter à tout prix, se décida à engager l'affaire à fond.

Les Prussiens, avec l'énergique initiative de leurs généraux, qui contraste si étrangement avec la passivité de leurs soldats, les Prussiens, disons-nous, poursuivirent un moment leurs premiers avantages.

L'ennemi disposait d'une très-forte artillerie : toutes les pièces du 3e corps, une partie de celles du 10e, plus les batteries de ses divisions de cavalerie.

Deux divisions d'infanterie prussiennes s'étaient mises en ligne à Vionville,

et elles avaient ouvert le feu de ces 120 pièces, principalement contre le corps Frossard.

Ces écrasements par des feux formidables d'artillerie, de nos lignes, imprudemment formées en ordre mince, exposées à découvert, furent la grande tactique prussienne dans cette guerre. Nous opposions aux obus des rangs bien formés, bien étendus, au lieu de nous abriter, comme l'ennemi, en colonnes de compagnies cachées dans les plis de terrain et protégées par des tirailleurs attendant l'heure d'agir.

Le général de Ladmirault et de Cissey sont les seuls généraux de cette campagne de Metz qui aient compris et adopté la tactique qu'il fallait opposer à l'ennemi.

Que fait le maréchal en face de cet engagement qui annonce une chaude journée?

Au lieu de rectifier cette déplorable ligne de bataille qu'il avait adoptée, et qui formait une ligne perpendiculaire à l'attaque de l'ennemi, il laisse le 6e corps dans l'étrange position où il se trouve.

Le maréchal, qui devrait comprendre ce qui crève les yeux au dernier caporal, ne donne pas l'ordre à Canrobert de pivoter pour se placer à droite du 2e corps et prolonger la ligne de bataille, face au sud, en une seule droite.

Il envoie l'ordre à la division de Forton de se porter en soutien, à l'extrémité droite du 6e corps, toujours dans le sens de cette perpendiculaire que formait ce corps.

Le maréchal fait pis encore.

Il donne comme instruction au 3e corps (Lebœuf) de se porter plus à l'extrême encore de la perpendiculaire, du côté de Verneville.

Quant au 4e corps (Ladmirault), il semble l'oublier.

Il ne l'envoie point prévenir, du moins en ce moment.

Il l'abandonne à lui-même.

Il laisse la garde en réserve à Gravelotte.

On va voir comment l'ennemi a jugé ces dispositions.

Borbstaëdt les détaille, et donne ensuite nettement son opinion sur l'étrangeté des mesures stratégiques adoptées.

« Aux premiers coups de canon, dit-il, le général Frossard fait prendre les armes au 2e corps, et l'établit aussitôt dans les positions de combat reconnues à l'avance : la division Bataille, placée sur les hauteurs qui dominent Flavigny, formait l'aile droite; la division Vergé, se prolongeant sur les hauteurs, formait l'aile gauche; la brigade Lapasset, attachée au 2e corps, était établie en arrière et à gauche pour protéger le flanc gauche; elle devait surveiller les bois de Saint-Arnould et des Ognons et couvrir le débouché du défilé de Gorze.

« Le 6e corps (maréchal Canrobert) se plaçait également en bataille entre les deux routes qui se dirigent sur Verdun : son aile gauche (division Lafont de Villers et 9e régiment d'infanterie de la division Bisson rejetée sur Châlons,

s'étendait vers la route de Mars-la-Tour, en avant de Rézonville; à l'aile droite, la division Tixier se déployait jusqu'à Saint-Marcel.

« La division Levassor-Sorval s'établissait en arrière de la gauche, faisant front vers le sud, pour aider, si cela était nécessaire, la brigade Lapasset à surveiller les nombreux ravins qui débouchent à travers les bois sur Ars et sur Novéant.

« Le premier mouvement très-hardi de 2 régiments de cavalerie prussienne et de 4 batteries à cheval sur Vionville forçait donc deux corps ennemis tout entiers à se déployer et à prendre une ligne de bataille faisant face à l'ouest.

« C'était en tout cas une direction mal choisie et qui ne peut s'expliquer que par la complète incertitude dans laquelle se trouvait le quartier général français sur les mouvements et les emplacements des corps allemands qui avaient franchi la Moselle.

« A la première nouvelle du combat qui s'engageait, le maréchal Bazaine se rend de son quartier général de Gravelotte sur le champ de bataille, après avoir prescrit à la garde impériale de se placer comme réserve à l'est du ravin de la Jurée, des deux côtés de la route, la division de voltigeurs à droite, à la Malmaison, la division de grenadiers à gauche de la route, jusqu'au bois des Ognons. Le maréchal ordonnait en même temps au maréchal Lebœuf de faire exécuter une conversion à gauche au 3e corps, établi entre Saint-Marcel et Verneville, pour soutenir le 6e corps et prendre en flanc l'ennemi l'attaquant par l'ouest. Aucun ordre particulier ne paraît avoir été donné au 4e corps, venant de Woippy et marchant vers la route nord de Verdun, car, dans son rapport sur la bataille, le maréchal dit qu'il comptait sur l'expérience militaire du général de Ladmirault pour marcher vers le canon et soutenir la conversion du 6e corps de façon à se trouver ensuite en avant de lui. »

Après avoir constaté quels dangers les deux divisions prussiennes, incomplètes tout d'abord, auraient courus si le maréchal avait fait rabattre en ligne droite cette perpendiculaire, Borbstaëdt continue ainsi :

« Très-heureusement, dit-il, et bien que pour le moment il n'eût à craindre une attaque que sur son aile gauche, — ainsi qu'il s'en apercevait d'ailleurs, — le maréchal Bazaine considérait cependant son aile droite, formée par le 6e corps et qui s'étendait jusqu'à Saint-Marcel, comme étant aussi très-menacée, bien que jusqu'alors aucun adversaire ne se fût montré devant elle.

« Afin de mieux assurer cette aile jusqu'au moment où le 3e corps arriverait sur la ligne de bataille, il avait ordonné à la division de cavalerie Forton de se porter de la gauche vers la droite, de prendre position derrière le 6e corps sur l'ancienne voie romaine, le dos au bois de Villers-aux-Bois, et de profiter des moments opportuns pour charger. »

Si nous avons bien exposé la situation, si le lecteur a compris le croquis et nos explications, les critiques de Borbstaëdt paraîtront très-justes..

Il était singulier qu'attaqué par un ennemi venant du sud, le maréchal fît face à l'ouest.

Il offrait son flanc gauche (Frossard), loin de la garde, à ses adversaires, et pendant que ce flanc gauche (2e corps) était écrasé, le centre et le flanc droit (6e et 3e corps) se trouvaient hors portée de secourir le général Frossard ainsi assailli.

De plus, en même temps qu'il envoie vers la droite, perpendiculairement établie, des renforts qui s'éloignent du terrain de la lutte, le maréchal maintient toute une division de la garde (voltigeurs) inactive vers Metz.

Dans les premières heures de la bataille, le maréchal, groupant le 6e corps, le 2e et la garde (soit près de 80.000 hommes) contre les 35.000 de l'ennemi, l'aurait écrasé avant l'arrivée des renforts.

En pressant l'approche du maréchal Lebœuf et du général de Ladmirault il aurait eu des soutiens frais pour ces 80.000 hommes victorieux.

Les 35.000 Prussiens culbutés auraient été ramenés sur les corps en train de passer la Moselle.

Le 10e corps allemand aurait été coupé, car il était très-aventuré vers Saint-Hilaire; on aurait battu facilement et successivement les groupes ennemis dispersés, échelonnés de Pont-à-Mousson à Gravelotte.

Alors même que nous aurions été enfin arrêtés vers le soir, éventualité peu probable, nous aurions obtenu néanmoins un grand succès et dégagé la route de Verdun.

Mais le maréchal fit tout ce qu'il ne fallait point faire, et rien de ce qu'il importait de faire.

Il se doutait bien qu'il n'avait encore que peu de monde devant lui, qu'il pourrait forcer le passage.

Il ne le voulait pas.

Il prenait ses mesures pour que le combat traînât en longueur.

Et pendant ce temps-là le 2e corps était écrasé.

Trois fois, dans la bataille, Bazaine eut l'occasion d'exécuter ce plan de refoulement des Prussiens les uns sur les autres; trois fois il la laissa volontairement échapper.

Nous allons étudier en détail les possibilités de culbuter l'ennemi au début, lors de l'attaque sur le 2e corps par le 3e prussien.

Le combat du 2e *corps.* — Dans le principe, les Prussiens ne disposaient contre nous, ainsi que nous l'avons établi, que de deux divisions (3e corps von Alvensleben), plus un faible détachement du 10e corps.

Ce dernier, en marche partie sur Mars-la-Tour, partie sur Saint-Hilaire, ne parut que successivement sur le terrain, et son premier détachement n'arriva que vers midi.

On conçoit, d'après ce que nous avons établi plus haut, que le 6e corps (Canrobert), descendant de Saint-Marcel sur Mars-la-Tour, aurait tourné le 3e corps prussien par Tronville, coupé le 10e corps du 3e, déterminé la retraite de ce dernier; que le 10e corps se serait trouvé très-aventuré et que notre

3e corps, survenant à l'aide de notre 6e, on aurait détruit et capturé le 10e corps prussien.

Sur ce point, 55.000 Français auraient donné contre 35.000 Prussiens, dispersés en plusieurs détachements, séparés du gros de leur armée.

Le 10e corps écrasé, le 3e en retraite, débordé sur son autre flanc par la garde, poussé de front par le 2e corps, puis bientôt tourné par les 55.000 hommes qui en auraient fini avec le 10e corps ennemi, ce 3e corps, disons-nous, aurait opéré une retraite désastreuse.

Aurait-il atteint la Moselle ?

Aurait-il été secouru à temps ?

C'est peu probable.

Au lieu de ces résultats heureux, qu'obtint-on ?

On laissa le 2e corps Frossard, seul, aux prises avec le 3e corps prussien ; 25.000 Français contre 35.000 Prussiens munis d'une artillerie supérieure.

Nous avons, par le général Frossard, le douloureux récit de cet épisode, et nous le donnons tout entier, car il est clair et complet.

« En peu d'instants, dit le général après avoir raconté la surprise de la cavalerie, le feu s'étend vers notre gauche : les troupes de l'artillerie du 3e corps prussien viennent d'entrer en action et se sont développées devant tout notre front.

« Aux premiers coups de canon, les divisions du 2e corps avaient pris les armes.

« La course précipitée de chevaux échappés et de voitures en retraite, quelques obus mêmes tombés jusque sur le camp, avaient étonné les troupes, mais sans les ébranler en rien ; elles occupent promptement leurs positions de combat.

« Le général Bataille déploie sa 1re brigade et la porte en avant sur le relèvement de terrain qui fait face à l'ennemi.

« Le 12e bataillon de chasseurs et le 23e de ligne occupent le village de Vionville et le hameau de Flavigny.

« Rejointes par le 8e de ligne, ces troupes garnissent les crêtes au delà desquelles l'artillerie prussienne est en batterie.

« La 2e brigade, en même temps (66e et 67e), conduite par le général de division, se déploie et s'avance sur les hauteurs à gauche.

« Deux de ses batteries, qui ont en un instant pris position sur un petit mamelon à gauche de la route, arrêtent par un feu nourri et efficace les premiers efforts de l'ennemi et protégent le mouvement de la division.

« A la gauche de celle-ci, la division du général Vergé vient aussi couronner les hauteurs avec son artillerie, sa seconde brigade en retour d'équerre, face aux bois pour se relier avec la brigade Lapasset.

« Il a ordre toutefois de laisser le 3e bataillon de chasseurs près de la route pour garder cette voie et protéger le parc d'artillerie qui est en arrière.

« Le général Lapasset présente au bois de Saint-Arnould et à ses débouchés une première ligne formée du 84e de ligne et d'une batterie.

« Sa seconde ligne (97e et 3e lanciers) est rapprochée du village de Rézonville.

« Enfin le commandant du 2e corps fait mettre en bataille, prêtes à agir où besoin sera, les batteries de la réserve d'artillerie.

« Le 6e corps prend aussi ses dispositions.

« La division Lafont-Villiers, sa gauche à la route de Verdun, est formée sur deux lignes, soutenues par deux batteries, un peu en arrière des crêtes du terrain.

« La division Tixier se porte entre la voie romaine et le village de Saint-Marcel, et la division Levassor-Sorval est tenue en réserve.

« Deux attaques simultanées contre le 2e corps se dessinent nettement : l'une, sur sa gauche, par les bois dits de Vionville et de Saint-Arnould ; l'autre, sur sa droite, en avant du village de Vionville.

« Nous opposons à l'une la brigade Lapasset et la 1re brigade Vergé (contre la 5e division du 3e corps prussien Stülpnagel et le détachement Lyncker du 10e corps) ; à l'autre, la 2e brigade Vergé et la division Bataille (contre la 6e division du 3e corps Buddenbrock).

« Sur tout le front de l'ennemi, des batteries très-nombreuses et de fort calibre nous couvrent de leurs projectiles.

« Notre artillerie fait les plus vigoureux efforts pour les contre-battre.

« A l'extrême gauche, deux batteries de 4 de la réserve sont envoyées en soutien à celle du général Lapasset ; mais leur infériorité de calibre, les pertes qu'elles éprouvent, obligent à les retirer momentanément.

« Le chef d'escadron de Germay, qui les commande, est tué.

« Néanmoins elles avaient aidé la gauche à empêcher les colonnes ennemies de se porter en avant.

« L'artillerie de la division Vergé concourt aussi avec le feu de l'infanterie à rompre l'effort des assaillants.

« La puissance supérieure des pièces prussiennes les domine bientôt.

« Il en est de même à notre droite, où plusieurs batteries de la réserve, qui ont renforcé le général Bataille, ne peuvent prendre le dessus.

« Malgré notre désavantage dans cette lutte d'artillerie, l'infanterie prussienne est contenue partout.

« Les tentatives qu'elle fait, soit pour déboucher du bois de Saint-Arnould, soit pour occuper Vionville et Flavigny, sont vaines.

« L'ennemi se borne alors à redoubler son tir d'artillerie, qu'il a étendu aussi à sa gauche, sur les lignes du 6e corps, dont les batteries répondent.

« Le maréchal commandant en chef, dès que l'affaire se fut engagée aussi chaudement, était venu de sa personne au milieu des lignes du 2e corps.

« A la vivacité du feu des Prussiens, il reconnaît que c'est sur cette aile gauche que va être fait le plus grand effort ; il prescrit quelques dispositions en conséquence et active l'arrivée de ses autres corps d'armée.

« Devant cette attaque oblique, notre ligne de bataille est laissée à peu près perpendiculaire à la route de Verdun.

« Il eût été bien, peut-être, de lui faire exécuter de suite un changement de front, en portant un peu en avant le 6e corps, qui formait alors aile droite.

« Cependant la canonnade de l'ennemi devient de plus en plus intense ; nous sommes inquiétés surtout par des batteries de position de fort calibre, établies sur les crêtes dominantes, à l'est de Tronville.

« Notre artillerie divisionnaire étant insuffisante, le général Frossard fait avancer les batteries de 12 de sa réserve, sous le commandement du colonel Beaudoin.

« Le combat, en ce moment, est surtout une lutte d'artillerie, dans laquelle nos batteries agissent avec autant d'énergie que d'habileté.

« Plusieurs de leurs officiers succombent (1).

« Soutenues par ce feu et par celui des batteries de la réserve générale, que le maréchal commandant en chef avait appelées, les lignes d'infanterie du 2e corps avaient continué à tenir solidement leurs positions, sauf toutefois le village de Vionville, que le 12e bataillon de chasseurs, jeté trop en avant par rapport aux lignes du 6e corps, venait d'abandonner pour n'y être pas tourné.

« Vers midi et demi, une partie du 10e corps prussien étant entrée en action avec le 3e, l'attaque reprend avec plus de vivacité ; la première brigade de la division Bataille abandonne aussi le hameau de Flavigny et les crêtes qui le dominent, et elle se porte en arrière ; c'est alors que l'infanterie prussienne, sans pouvoir encore occuper ce hameau, réussit à se tenir dans Vionville.

« La droite de la division Vergé (32e et 55e), après avoir refoulé vigoureusement l'infanterie ennemie qui cherche à déboucher par le ravin au sud de Flavigny, est prise de flanc par une forte batterie qui lui fait beaucoup de mal. Son général de brigade (Valazé) est blessé.

« Cette brigade est obligée de céder et se replie en arrière de Rézonville.

« La deuxième brigade de la division Bataille (66e et 67e) avait tenu bon.

« Plusieurs fois les colonnes ennemies avaient été repoussées par elles et les hauteurs reprises.

« Si un renfort lui fût venu en temps opportun, elle n'eût pas bougé de ses positions ; mais le général Bataille, qui la dirigeait lui-même, ayant été grièvement blessé, la retraite de cette troupe devint inévitable aussi. »

On pourrait croire que le général Frossard s'abuse sur les résultats qu'il aurait obtenus à l'aide d'un renfort.

Borbstaëdt convient que la position des Prussiens fut plusieurs fois très-menacée et devint critique.

Les passages suivants que nous citons ne laissent aucun doute à ce sujet :

« A l'aile droite prussienne, dit-il, la division Stülpnagel avait gravi le plateau, peu avant dix heures, par la route de Gorze à Vionville, et venait se

(1) Notamment le lieutenant-colonel de Maintenant.
Dans cette lutte d'artillerie, le général Frossard eut un cheval tué sous lui.



La défense de Paris. — Le Droit et le Fait.

heurter, à l'ouest du bois de Vionville, contre des bataillons de la brigade Lapasset qui avaient été portés en avant de Rézonville par Flavigny, pour s'opposer au débouché de cette division. Il s'engage sur ce point un violent combat dans lequel on en vint jusqu'à s'aborder à la baïonnette et qui se termina par la retraite de l'ennemi sur Rézonville. La division Stüipnagel, qui avait été ralliée par le détachement du colonel de Lyncker du 10ᵉ corps, venant de Novéant, profite alors de l'interruption momentanée du combat pour s'établir sur le dos de terrain au nord de la route de Gorze à Vionville, et dans le bois de Saint-Arnould, situé à l'est.

« La réserve d'artillerie du 3ᵉ corps se porte à l'ouest du bois de Vionville pour remplir le vide qui existe entre les deux divisions engagées.

« Ainsi postée, la division se maintient avec une inébranlable bravoure contre les nombreux retours offensifs que l'ennemi tente avec acharnement, en y employant une partie des troupes fraîches, tandis que les troupes prussiennes, déjà fatiguées, devaient lutter sans être relevées, et supporter, par le feu supérieur et à grande portée des Français, de lourdes pertes qu'elles étaient hors d'état de réparer immédiatement.

« C'était une lutte sans merci; mais chaque soldat prussien sentait la nécessité de ne pas reculer d'un pas, car l'abandon du rebord de ce plateau si chèrement acquis aurait fait perdre le but principal de la journée. »

On voit qu'il s'en fallut de peu que les Prussiens ne reculassent.

Que l'on suppose l'entrée en ligne d'un renfort, et la retraite de l'ennemi devenait inévitable.

Mais Bazaine envoyait les soutiens du côté de Verneville, hors portée d'accourir au secours de Frossard. Et si les Prussiens ont réussi à repousser ce dernier, c'est que des renforts leur sont parvenus.

Renforts importants.

Outre les deux bataillons du général Lyncker, une batterie lourde et deux escadrons de hussards étaient entrés en ligne.

Puis deux divisions du 10ᵉ corps et une brigade de dragons accouraient.

« Le général Voigts-Rhetz, dit Borbstaëdt, avait donné des ordres immédiats à toutes les colonnes du 10ᵉ corps, pour qu'elles eussent à se diriger sur le champ de bataille ; mais déjà le chef d'état-major Caprini avait donné des instructions en ce sens. »

(Toujours la même initiative chez les inférieurs.)

« Les colonnes du 10ᵉ corps marchent au canon ; *quelques-unes avaient pris d'elles-mêmes cette direction.*

« *A midi*, la brigade des dragons de la garde et la 38ᵉ brigade d'infanterie se portent à l'est de Saint-Hilaire.

« *A onze heures et demie*, la 20ᵉ division d'infanterie et la réserve d'artillerie s'avancent au nord de Thiaucourt. »

On voit quels puissants secours étaient arrivés à l'ennemi !

On comprend que devant ces forces énormes le 2ᵉ corps ait plié.

C'était l'ennemi, par la faute du maréchal, qui exécutait contre nous le plan que nous aurions dû exécuter contre lui.

Il menaçait de rejeter nos corps les uns sur les autres.

Charge de la cavalerie française; échauffourée par suite d'une charge de la cavalerie prussienne. — Pour la division Vergé, à la suite de la chute du général Bataille, le danger est terrible.

L'ennemi va profiter de cette retraite, fruit de la soudaineté de son attaque; les fautes du maréchal vont se terminer par ce résultat inouï que 30.000 Prussiens vont lui écraser son 2e corps, couper Canrobert de Metz, et peut-être forcer la garde à la retraite.

Alors le maréchal dut sentir amèrement l'erreur par lui commise; il dut regretter d'avoir laissé tant de temps à l'ennemi pour se grouper, d'avoir adopté cette formation bizarre imaginée par lui d'une marche présentant le flanc à l'ennemi montant du sud pour le couper de Verdun.

En voulant se faire couper la retraite sur Verdun, le maréchal s'exposait à un désastre; il voulait bien être enfermé dans Metz, mais non pas faire anéantir son armée, sur laquelle il comptait pour exécuter plus tard son plan politique.

Il fallait un sacrifice héroïque pour arrêter l'ennemi; le maréchal le demanda au 3e lanciers et aux cuirassiers de la garde.

Les cuirassiers n'attendirent pas malheureusement qu'une batterie qui devait leur ouvrir les carrés ennemis eût fait feu; ils s'élancèrent à la mort avec une ivresse furieuse, en braves gens qui se savent perdus et qui veulent mourir dans la fièvre de l'héroïsme.

Cuirassiers et lanciers s'abattirent sur les rangs prussiens, au milieu d'un effroyable ouragan de plomb sillonné d'éclairs. Ce fut une charge sublime comme celle des cuirassiers de Reichshoffen, et désastreuse comme elle.

Les escadrons furent anéantis sans atteindre l'ennemi, et quelques hommes à peine, quelques chevaux sans cavaliers sortirent de la fournaise qui s'était allumée devant les bataillons prussiens.

Quand la fumée du combat s'éleva et s'évanouit, on vit devant les rangs ennemis des amoncellements de cadavres d'hommes et de chevaux; et le soleil, qui dardait ses rayons ardents sur le champ de bataille, faisait resplendir les cuirasses, se reflétant dans ces miroirs d'acier.

Cette charge, qui nous coûte tant de pertes, entraîne, par la poursuite des cavaliers ennemis sur les débris de nos escadrons, une échauffourée dont le général Frossard raconte les curieux incidents.

Il décrit d'abord la mêlée de nos lanciers et de nos cuirassiers; nous donnons son récit, qui prend un caractère officiel, et qui, au tableau d'ensemble que nous venons de faire, ajoute des détails techniques; aussi le citons-nous pour préciser les conditions de la charge.

« Il était évident, dit-il, que les masses ennemies, en nous voyant plier devant elles, allaient chercher à gagner du terrain.

« Déjà même un mouvement en avant se manifestait.

« Le commandant du 2e corps avait sous la main le 3e lanciers, de la brigade mixte Lapasset.

« Sur sa demande, le maréchal commandant en chef ordonne de faire charger l'ennemi par ce régiment et de le faire appuyer par le régiment de cuirassiers de la garde.

« Le général Frossard transmet lui-même cet ordre au général du Preuil, qui va diriger le mouvement, en lui recommandant de pousser sa charge jusqu'à l'artillerie prussienne, s'il le peut.

« Les lanciens partent avec un grand entrain, mais le feu de carrés échelonnés les arrête et les refoule.

« Les cuirassiers de la garde, sur trois lignes et plus à droite, chargent à fond et pénètrent entre l'infanterie et les batteries, où ils sabrent quelques canonniers.

« Leur effort héroïque est impuissant contre la grêle de projectiles qui les couvre ; ils sont forcés à la retraite et ramenés après avoir subi de grandes pertes.

« Une batterie de la garde, que le maréchal avait fait avancer en soutien, rétrograde aussi, chargée par des hussards prussiens, sans avoir pu tirer un coup de canon.

« Ces hussards, lancés à la suite de notre cavalerie, se répandent dans nos lignes, mêlés à l'état-major du maréchal Bazaine et à celui du général Frossard.

« Nos officiers mettent le sabre à la main, et les escadrons d'escorte, aidés de la fusillade du 3e bataillon de chasseurs, nous débarrassent de cette échauffourée, dans laquelle le lieutenant-colonel Gaillard, sous-chef d'état-major général du 2e corps, est grièvement blessé d'un coup de sabre à la tête (1).

« Lorsque le 2e corps avait été forcé de plier, comme nous l'avons dit, sous le feu convergent des batteries qui l'entouraient, la 2e brigade (76e et 77e) de la division Vergé, à la gauche, avait maintenu quelque temps encore avec une grande fermeté sa position, liée à celle du général Lapasset.

« Débordée sur sa droite, elle est obligée de céder aussi ; elle se retire alors en arrière de Rézonville où nos deux divisions, qui, supportant depuis le matin tout l'effort de l'ennemi, avaient subi d'énormes pertes, sont ralliées et se reconstituent pour attendre, s'il y a lieu, le moment d'agir encore.

« La plupart de leurs batteries restent néanmoins en position et, après s'être réapprovisionnées, continuent leur feu avec celles de la réserve, notamment les deux de 12 du commandant Rébillot, qui prêtent vaillamment leur appui au 6e corps jusqu'à la fin de la journée. »

Le 2e corps tout entier cédait donc.

Encore un effort, et l'ennemi allait culbuter nos bataillons.

(1) A la suite de cette mêlée confuse, le maréchal Bazaine se trouva séparé de tous ses officiers. Le général Frossard dut mettre à sa disposition deux des siens.

Le général von Alvensleben essaie audacieusement d'atteindre ce résultat.
Il lance sa cavalerie.

Tous les escadrons prussiens s'ébranlent alors, croyant pouvoir anéantir le corps Frossard, qu'on supposait absolument démoralisé ; mais à 500 mètres de nos lignes, reformées pendant la mêlée de cavalerie, la division Mecklembourg-Schwerin (2.500 sabres) et la 14[e] brigade (1.200 uhlans et cuirassiers) sont assaillis par une tempête d'obus, de mitraille et de balles qui fauche tout, couche les rangs à terre par larges trouées, et chasse cette marée d'hommes et de chevaux, comme le vent pousse la vague.

Le corps Frossard était sauvé. En ce moment, la 1[re] division de grenadiers de la garde accourait ; l'ennemi suspendait son attaque ; la première phase de la bataille était terminée.

La charge de nos lanciers et de nos cuirassiers, l'échauffourée et la charge de la cavalerie prussienne qui termine la première phase racontée par l'ennemi. — Nous trouvons dans Borbstaëdt des renseignements précieux sur les derniers incidents de la première phase.

Tout d'abord, sur la position critique de la 5[e] division prussienne, nous enregistrons l'aveu de Borbstaëdt ; puis l'expression de son admiration pour l'ordre merveilleux avec lequel chargèrent nos cuirassiers ; enfin l'historien allemand constate l'insuccès de la grande charge prussienne qui clôt cette période du combat.

On contrôlera de la sorte le récit français du général Frossard.

« Pendant qu'à l'aile droite *la 5[e] division d'infanterie se bornait à peu près à la défensive*, en raison de la nature très-défavorable du terrain qui empêchait tout déploiement, et qu'elle cherchait seulement à se maintenir contre les attaques incessantes de l'ennemi, à l'aigle gauche la 6[e] division avait continué son attaque dans la direction de Rézonville.

« Vers midi et demi (les renforts arrivaient !), le général Bataille était blessé sur le front du 2[e] corps et obligé de quitter le théâtre du combat.

« Sa division, qui formait l'aile droite du corps d'armée, commence alors à céder devant les masses assaillantes prussiennes, et entraîne avec elle dans ce mouvement rétrograde une partie de la division Vergé, établie au centre (1).

« Le maréchal Bazaine fait aussitôt charger l'infanterie ennemie qui s'avançait par 2 régiments de cavalerie (cuirassiers de la garde et 3[e] régiment de lanciers) (2), et, sans être protégé par d'autres troupes, il suit cette charge avec une batterie à cheval de la garde.

(1) Ici se place un épisode qu'il est juste de ne pas passer sous silence :

Voyant ce mouvement rétrograde, le maréchal, entouré de tout son état-major et la tête couverte d'un vaste couvre-nuque blanc qui le désigne au tir de l'ennemi, se porte à hauteur des bataillons en retraite, les rallie lui-même, fait battre la charge, et les accompagne en personne jusqu'à la crête au sud de Rézonville, sous un effroyable feu de mitraille.

(2) Le 3[e] régiment de lanciers appartenait au 5[e] corps et avait été attaché à la brigade Lapasset, avec laquelle il fut rejeté sur l'armée du Rhin après la bataille de Sarrebruck.

« Les lanciers sont repoussés ; les cuirassiers, qui s'élancent ensuite sur trois lignes en ordre parfait, comme sur un terrain de manœuvres, n'ont pas plus de succès.

« La cavalerie française ne peut rompre un seul carré et se retire dans le plus grand désordre.

« La brigade de cavalerie Redern se lance alors à son tour à la poursuite de cette cavalerie débandée.

« A la faveur du désordre, quelques pelotons de hussards arrivent jusqu'à la batterie à cheval de la garde, à laquelle se trouvait le maréchal Bazaine ; les six pièces sont prises, et le maréchal se voit obligé de mettre l'épée à la main pour se défendre.

« Un violent combat s'engage alors entre les hussards et l'état-major du maréchal, jusqu'au moment où l'escadron d'escorte du 5[e] régiment de hussards, qui avait été laissé près de Rézonville, accourant au secours du maréchal, sabre la plus grande partie des hussards prussiens qui s'étaient laissé entraîner ainsi par leur ardeur, et reprend les pièces qui avaient été enlevées.

« Pendant ce temps, le duc de Mecklembourg-Schwerin s'était ébranlé à son tour avec la 6[e] division de cavalerie, ayant à gauche la 14[e] brigade (colonel de Diepenbroick-Grüter, — 6[e] régiment de cuirassiers, 3[e] et 15[e] régiments de uhlans), et à droite la 15[e] brigade (général de Rauch, — 3[e] et 16[e] régiments de hussards).

« La division recueille d'abord les hussards de la brigade Redern et refoule l'escadron d'escorte du maréchal Bazaine qui se précipitait contre elle ; mais elle se trouve alors assaillie de tous côtés par un feu tellement infernal d'artillerie, de mitrailleuses et de mousqueterie, qu'arrivée à 500 pas de l'infanterie ennemie encore intacte, elle se voit forcée de faire demi-tour et de se retirer avec de fortes pertes.

« Il en résulte dans le combat un temps d'arrêt que le maréchal Bazaine met aussitôt à profit pour faire relever le corps Frossard, décimé et épuisé par la division de grenadiers. »

Sur l'attitude du maréchal Bazaine à l'heure critique. — Nous sommes trop décidé à dire la vérité pour avoir passé sous silence le trait de bravoure du maréchal, chargeant lui-même à la tête des bataillons, sous la mitraille.

Nul doute que le maréchal ne soit d'une intrépidité qui, unie à la loyauté, eût fait de lui un héros.

Toutefois, avant d'entrer dans certaines observations sur l'acte même, nous devons faire remarquer qu'il est absurde qu'un maréchal, chef d'une grande armée, fasse ainsi métier de colonel enlevant son régiment.

Un général en chef doit, sans affectation puérile de courage, se tenir hors des endroits les plus dangereux.

Il représente la volonté dirigeante: si elle fait défaut, un désastre peut s'ensuivre.

En somme, un maréchal de France a dû trop souvent payer de sa personne pour avoir besoin de faire ses preuves : il représente, ou du moins il est censé représenter une somme considérable de talents et d'honneur.

Exposer, par entraînement, ce capital d'intelligence, c'est gaspiller follement la fortune de la patrie.

Aussi ne comprendrait-on pas le coup de tête du maréchal, si les circonstances où il se trouvait ne donnaient point l'explication de cet acte désespéré.

Bazaine voulait être enfermé à Metz ; mais il voulait avoir sous sa main son armée intacte, afin de représenter, comme chef, les dernières forces du pays ; afin de traiter en cette qualité ; afin de réaliser ses rêves politiques.

Il avait pris ses mesures pour ne pas masser trop de monde et pour laisser grossir les forces de l'ennemi.

Mais voilà que celui-ci était sur le point de couper notre armée en deux tronçons.

Tout était perdu.

Dans cet instant critique, le maréchal, pour donner le temps à la garde d'arriver, sacrifia sa cavalerie, qu'il envoya mourir sous les balles prussiennes et qui paya de son sang la faute du chef ; il s'exposa lui-même pour ramener au feu ses bataillons décimés.

Mais il faut considérer cette action comme elle mérite de l'être : c'est l'élan désespéré d'un ambitieux aux abois qui se jette lui-même en avant comme suprême et dernier enjeu.

Aussi le général Frossard laisse-t-il tomber dédaigneusement le mot d'échauffourée à propos de cette affaire.

Certes le général Frossard n'est point sans reproches.

Mais ses erreurs, comparées aux trahisons de Bazaine, sont des vétilles.

Et lui, deux fois trahi par le maréchal, pouvait qualifier la conduite de ce dernier.

Résumé. — En somme, de 9 heures du matin à midi et demi, les faits se récapitulent ainsi :

Surprise de la division Forton (cavalerie) ; panique de cette division ; la division Valabrègue (cavalerie) fait bien meilleure contenance.

Bazaine dispose le 2e corps partie face au sud, partie face à l'ouest, presque à angle droit.

Sur la ligne ouest, perpendiculaire à celle du sud, il prolonge le 6e corps à la droite du 2e, la division de Forton (cavalerie) ; il dirige les renforts (3e corps) de ce côté.

Il néglige de prévenir le 4e corps.

On voit que le maréchal éloigne ses troupes du terrain de combat.

Il ne veut pas gagner Verdun, prendre Mars-la-Tour, forcer le passage.

Deux fortes divisions prussiennes, renforcées ensuite par une brigade, obligent à la retraite le 2e corps, attaqué seul, et seul en face de l'ennemi.

Le maréchal s'expose pour rétablir le combat ; il fait mitrailler en vain sa cavalerie.

Les Prussiens nous ont enlevé d'excellentes positions.

Heureusement une grande charge de leur cavalerie est arrêtée par le 2e corps.

Enfin la division de grenadiers de la garde paraît et rétablit le combat.

CHAPITRE VIII

GRAVELOTTE

PREMIÈRE PHASE. — DEUXIÈME MOMENT

(De une heure à quatre heures)

Rectification de la ligne de bataille. — L'entrée en action des grenadiers de la garde produisit un instant de répit.

Jusqu'alors le 6e corps (Canrobert) n'avait pas donné.

Le 2e corps décimé se repliait.

Les grenadiers de la garde le relevaient.

Les Prussiens profitaient de ces mouvements pour attaquer le 6e corps, qui restait toujours dans sa position étrange, sans que Bazaine rectifiât cette disposition vicieuse.

Le maréchal, dès ce moment, était rassuré quant à son plan secret.

Avec sa division de grenadiers, avec la division de voltigeurs, il se reliait fortement à Metz.

A Metz qu'il ne voulait pas quitter.

Le 2e corps, replié et rallié, formait réserve derrière la garde.

Le maréchal pensa, dès lors, que l'ennemi ne pourrait plus le couper ; que tout ce que l'adversaire pouvait faire, c'était de repousser le 6e corps français et d'occuper solidement les routes de Verdun.

Or le maréchal, désirant ce résultat, se garda bien de contrarier le mouvement de l'ennemi.

Il le laissa s'étendre en fasse du 6e corps (Canrobert) et s'emparer de positions excellentes que nous aurions pu occuper avant lui.

Voici quelle était la position respective des deux armées au début de ce deuxième moment.

Armée française : à l'extrême gauche, les voltigeurs de la garde, vers le bois des Ognons, surveillant, par ordre du maréchal, les ravins débouchant de Gorze ; le bataillon de chasseurs de la garde est spécialement chargé de défendre le bois.

La division Levassor (6e corps) est réclamée au maréchal Canrobert qui est appauvri d'autant ; cette division, la brigade Lapasset, du 2e corps, et les grenadiers de la garde se développent sur la hauteur devant Rézonville.



Paris et la Révolution.

En réserve, derrière ces troupes, deux divisions du 2e corps et la division de cavalerie Valabrègue. Vient ensuite le 6e corps (deux divisions seulement), de Rézonville vers Saint-Marcel : la division Lafont-Villiers d'abord, puis la division Tixier.

En réserve, la division Forton (cavalerie).

En marche plus au nord, le 3e et le 4e corps.

Du côté de l'ennemi : la 5e division (3e corps) se maintient devant Rézonville avec le détachement Lyncker (10e corps.)

La 6e division (3e corps) commence à s'étendre vers Saint-Marcel, devant Canrobert, profitant de notre inaction et de l'insuccès du 2e corps.

La brigade Lehmann, du 10e corps, survenue vers 11 heures, appuie cet audacieux mouvement.

Étrange inaction du maréchal. — Jusqu'à 4 heures du soir, le maréchal, qui avait groupé vers Rézonville et le bois des Ognons sa garde, le 2e corps, en réserve, la division Levassor en renfort, c'est-à-dire plus de 50.000 hommes, le maréchal qui pouvait écraser la 5e division ennemie, déjà si éprouvée et ne comptant plus que 12 à 13.000 hommes, le maréchal auquel s'offre une magnifique occasion de vaincre, de couper l'ennemi en deux, n'en profite pas.

En somme, la 6e division et la brigade Lehmann vont se mettre aux prises avec le 6e corps ; il ne reste bien réellement, devant les 50.000 hommes du maréchal, que les 13.000 de la 5e division ennemie.

Et Bazaine se contente de maintenir ses lignes !

Et il ne lance pas sa garde en avant !

En ce moment, la trahison éclate.

Il est impossible de comprendre cette attitude inouïe autrement que ne l'a fait le conseil de guerre condamnant le maréchal.

Non-seulement le maréchal ne cherche pas à écraser cette 5e division (Stülpnagel), mais il laisse sur la défensive le corps du maréchal Canrobert (6e) ; il le laisse toujours dans sa position perpendiculaire, et il lui faisait subir cet affront d'être attaqué par une division et une brigade prussiennes qui viennent audacieusement le provoquer.

La 6e division prussienne et la brigade Lehmann s'étendent dans la direction de Bruville jusqu'à la chaussée romaine. — Ainsi, laissant, non sans témérité, leur 5e division seule en face de 50.000 hommes, les Prussiens, voyant qu'on permettait à cette division de s'installer sur les positions conquises, comptant sur une heure ou deux de trêve de ce côté (car, au feu, l'on pressent, à l'attitude de l'ennemi, ses résolutions), les Prussiens, disons-nous, se décidèrent à pousser leur brigade Lehmann et la division Buddenbrock (6e) en travers de la route de Metz à Verdun.

Dans ce but, la brigade Lehmann fut envoyée jusqu'au petit bois qui part de la route même, près de Vionville, et va s'étendre vers le nord.

Alors seulement le maréchal Canrobert a du monde devant lui, alors seulement il peut se battre.

Jusqu'ici il avait été cruellement canonné, mais il n'avait pas trouvé d'infanterie devant lui.

Or les ordres de Bazaine prescrivaient au maréchal Canrobert d'attendre dans sa position l'entrée en ligne des 3e et 4e corps.

Le maréchal Canrobert était donc cloué sur place.

Cependant l'apparition de l'ennemi lui permit enfin d'entamer la lutte.

Voici comment Borbstaëdt raconte la lutte sur ce point.

(Nous engageons le lecteur à étudier à fond ce document et celui qui suivra; car tous deux, quoique de sources opposées, prouvent que si Bazaine n'avait pas fort inutilement enlevé la division Levassor à Canrobert, que s'il n'avait pas enchaîné celui-ci par l'ordre d'attendre et par la singulière position qu'il avait prescrit d'adopter, le maréchal Canrobert aurait culbuté les forces qu'il avait devant lui, repris la route et enlevé Mars-la-Tour.)

« Le 6e corps, dit Borbstaëdt, occupait toujours son ancienne position à l'aile droite et menaçait d'une attaque de flanc la division Buddenbrock, à laquelle il était de beaucoup supérieur.

« Pour faire face à ce danger, le général de Buddenbrock reçoit l'ordre, tout en se maintenant solidement à Vionville et à Flavigny, de pousser au nord de Vionville avec le gros de ses forces, pour gagner le terrain boisé qui se trouve au nord de la route, près de l'ancienne voie romaine, afin de mieux appuyer ainsi son flanc gauche.

« En conséquence, le 24e régiment d'infanterie est lancé dans le bois, où il est bientôt suivi par le 35e régiment de fusiliers et par le 2e bataillon du 91e (de la brigade Lehmann du 10e corps).

« Un combat long et acharné, avec des alternatives de succès et de revers, s'engage dans ce bois, avec les troupes du 6e corps.

« A ce moment, le général von Alvensleben recevait l'avis qu'un corps ennemi qui s'avançait sur la route de Metz-Doncourt avait fait faire demi-tour à ses colonnes et se disposait à gravir le plateau au sud de Bruville.

« Cela augmentait beaucoup le danger auquel était exposée la 6e division d'infanterie, d'être entourée par des forces très-supérieures et de se voir prise en même temps de flanc et à dos.

« Pour faire face à ces nouveaux adversaires, — c'était le 3e corps français, — le général de Buddenbrock ne disposait que de 2 bataillons du 20e régiment, qui jusqu'alors avaient été tenus en réserve au sud-ouest de Vionville, et qui, après l'arrivée en ligne de la brigade Lehmann, avaient été attachés à la 6e division d'infanterie.

« Le général von Alvensleben fait donc avancer les 3 bataillons encore disponibles de la brigade Lehmann (1er du 78e, 1er bataillon et bataillon de fusiliers du 91e), qu'il avait eu le projet de conserver comme réserve générale en arrière de la gauche, et il les charge d'occuper le bois au nord de Tronville, afin de couvrir l'extrême gauche.

« L'opération s'exécute d'abord sans pertes notables, quand, arrivés sur la lisière opposée, les bataillons se trouvent en butte à un feu tellement écra-

sant de l'ennemi posté à grande portée sur les hauteurs, que, se voyant hors d'état d'y répondre avec leurs fusils à aiguille qui ne pouvaient porter jusque-là, ils sont forcés, en dépit de tous les principes contraires, de lancer hors du bois des bandes de tirailleurs contre ces hauteurs si fortement occupées.

« Ce n'est que dans le courant de l'après-midi que ces 3 bataillons, menacés d'être tournés sur leur gauche par des forces considérables, se décident à évacuer le bois (1).

« Ce combat de bois, que soutenaient ainsi les bataillons de la 6e division d'infanterie lancés au nord et au nord-ouest de Vionville, *avait coûté des pertes particulièrement sensibles ;* car l'artillerie ennemie avait pris, au nord de la route de Vionville-Rézonville, non loin de l'ancienne voie romaine, une excellente position, de laquelle elle canonnait avec plein succès non-seulement le bois, mais aussi les batteries à cheval placées près de Vionville.

« Le général de Buddenbrock se décide alors à diriger son mouvement offensif principalement contre cette forte position de l'artillerie, *et il réussit momentanément* à en déloger les batteries françaises ; mais sur le plateau situé plus à l'est se trouvait une seconde ligne d'artillerie ennemie qui, appuyant le mouvement tournant du 6e corps français sur le flanc gauche de la 6e division prussienne, *rendait la situation extrêmement dangereuse.* »

Tel est le récit de Borbstaëdt.

Voici celui du général Frossard :

« Jusqu'à ce moment, l'ennemi, ne se jugeant pas en forces suffisantes, n'avait pas encore étendu sa gauche de l'autre côté de la route de Verdun, où notre 6e corps était établi.

« Ce corps avait eu seulement à essuyer une vive canonnade, qui faisait perdre beaucoup de monde à sa division de première ligne (Lafont-Villiers) et à laquelle répondait son artillerie.

« Vers deux heures, les Prussiens, renforcés par l'arrivée des autres brigades de leur 10e corps, se portent au delà de la route et prononcent un mouvement d'attaque contre le front du maréchal Canrobert, tout en continuant leurs tentatives en avant de leur centre.

« Le maréchal Canrobert, alors, fait avancer la division Tixier vers les bois au sud de Saint-Marcel.

« La division Lafont-Villiers jette sur la gauche de la route un régiment, le 94e, qui occupe de nouveau le hameau de Flavigny et s'y maintient avec résolution.

« En même temps, le 91e tente, mais vainement, de reprendre Vionville aux Prussiens ; ceux-ci toutefois ne peuvent déboucher.

« La résistance du 6e corps, secondée par une artillerie bien placée, les contient. »

Les deux récits concordent.

Examinons les faits qu'ils énoncent.

(1) Le colonel de Kamecke, commandant le 91e régiment d'infanterie, fut tué dans ce combat de bois.

En face de Canrobert et de ses deux divisions, soit 16.000 hommes, une division et une brigade prussiennes, soit 19.000 hommes !

Le maréchal Canrobert, privé de sa division Levassor, inférieur en nombre, prend néanmoins l'offensive dès que l'ennemi paraît ; ce qui lui permet d'agir enfin, de sortir de l'inaction fatale à laquelle l'ont condamné les instructions de Bazaine.

Il attaque la position de Flavigny, et il la prend.

Il attaque Vionville, il échoue ; mais il empêche l'ennemi de déboucher.

Si Bazaine, au moment de cette attaque sur Vionville, avait secondé cet effort par une marche sur la 5e division, si de ses 50.000 hommes il en avait détaché 10.000 contre Vionville, vers le flanc de la position, nous étions vainqueurs, et c'en était fait du 3e corps prussien.

Néanmoins celui-ci est très-menacé ; la phrase de Borbstaëdt peint les angoisses des généraux ennemis.

Le bois est évacué ; l'apparition des avant-gardes du 3e et du 4e corps français au loin rend très-précaire la situation de la brigade Lehmann et de la division Buddenbrock.

Si Bazaine charge, avec le gros de ses forces, la droite prussienne dans le bois de Saint-Arnould, tout sera culbuté.

S'il envoie ordre de pousser vigoureusement en avant aux têtes de colonnes des 3e et 4e corps, l'ennemi, tourné par sa gauche et poussé de face par Canrobert, sera broyé sous ce choc.

A gauche ou à droite, le maréchal tient la victoire.

Il ne fait rien pour la saisir.

Anéantissement de la brigade Bredow. — Cependant le général von Alvensleben se trouve à son tour dans la position désespérée où Bazaine avait été placé au début de la journée.

Les attaques de l'infanterie prussienne ont, il est vrai, forcé des batteries françaises placées sur la chaussée romaine à reculer ; mais d'autres batteries plus menaçantes encore préparent le mouvement tournant de l'aile droite de Canrobert contre l'aile gauche prussienne.

Le général de Buddenbrock reçoit l'ordre de tenir à tout prix.

Il va lui survenir du secours.

Il faut, à force de sacrifices, arrêter l'offensive de Canrobert.

Alors, de même que Bazaine faisait charger au début, dans une circonstance analogue, les cuirassiers de la garde et le 3e lanciers, de même le général prussien lance en avant la brigade Bredow (cuirassiers blancs de M. de Bismarck et lanciers-uhlans).

Et, comme les nôtres, ces cavaliers périssent impuissants !

Mais ils donnent quelques heures de répit aux autres troupes épuisées, et, grâce à l'inaction de Bazaine, ils sauvent, en mourant, la division Buddenbrock.

Borbstaëdt a raconté cette charge terrible dans laquelle les cuirassiers et les uhlans prussiens furent très-beaux de dévouement et de bravoure.

Mais comme, dès le début, la charge réussit, on ne saurait dire que ces cuirassiers de Gravelotte, entraînés par le succès, atteignirent à l'héroïsme des nôtres s'acharnant, vers Morsbronn, dans la bataille de Reichshoffen, à tomber jusqu'au dernier pour l'accomplissement d'une mission impossible à remplir.

De notre côté, pas une seconde de succès, pas une ombre d'espoir.

Du côté des cuirassiers prussiens, une enivrante réussite au début.

Et s'ils sont sabrés ensuite, c'est alors qu'ils battent en retraite, et que, surpris par une attaque brusque, ils fuient l'inévitable mort.

Comme nous voulons laisser le lecteur juge de la vérité de ce parallèle, c'est à Borbstaëdt lui-même que nous donnons la parole.

Après avoir décrit la retraite de la batterie française de la chaussée romaine, il dit :

« Sur le plateau situé plus à l'est se trouvait une seconde ligne d'artillerie ennemie qui, appuyant le mouvement tournant du 6e corps français sur le flanc gauche de la 6e division, rendait la situation excessivement dangereuse.

« Les renforts amenés par le 10e corps s'approchaient déjà du champ de bataille ; il fallait donc à tout prix tenir jusqu'à ce moment.

« Le général de Buddenbrock, qui le sentait parfaitement, donne l'ordre à la brigade de cavalerie Bredow, qui antérieurement déjà avait été appelée de l'aile droite vers la route de Mars-la-Tour-Vionville, de se lancer entre la forêt et la route, contre la formidable position de l'ennemi.

« Il était à craindre que cette attaque de cavalerie, entreprise sans préparation préalable de l'artillerie, contre de l'infanterie encore intacte et contre une puissante ligne de batteries, ne vînt à échouer complétement ; en tout cas, elle devait coûter des pertes considérables ; mais l'intérêt général exigeait que la cavalerie se sacrifiât pour arrêter à tout prix l'ennemi qui s'avançait et pour gagner ainsi du temps.

« Quand elle reçut l'ordre d'enfoncer la ligne de bataille du 6e corps, la brigade de cavalerie de Bredow ne comptait que 6 escadrons (3 du 7e régiment de uhlans (1) ;

« Cependant, devant cette tâche presque impossible en apparence et qui la menaçait d'une destruction complète, elle n'hésite pas un instant à offrir jusqu'à la dernière goutte de son sang pour accomplir son devoir et satisfaire aux lois de l'honneur militaire.

« Les 6 escadrons, formés en colonne serrée, se portent d'abord à l'ouest de Rézonville, au delà de la route, dans la direction du nord, les cuirassiers tenant la tête, jusque dans le voisinage du bois ; à cet endroit, la colonne converse à

(1) Le 13e régiment de dragons, qui faisait partie de cette brigade, avait reçu, peu de temps auparavant, une mission vers l'extrême gauche, et dans chacun des deux autres régiments un escadron avait été détaché pour appuyer le mouvement de l'infanterie contre le bois de Mars-la-Tour.

droite, se déploie par escadrons et se lance en avant, tout cela sous un feu violent de l'artillerie ennemie.

« A l'aile gauche, les 3 escadrons du 7e régiment de cuirassiers, qui venaient seulement de se mettre en ligne, se précipitent aussitôt à la charge; ils sont suivis un peu en arrière et à droite par le 16e régiment de uhlans, de telle sorte qu'involontairement l'attaque se fait d'abord par échelons

« En un instant et au bruit de hurrahs frénétiques et retentissants, les batteries sont atteintes, les servants sont sabrés sur leurs pièces, et toute la brigade, marchant maintenant à même hauteur, se jette sur la longue ligne de l'infanterie, qui la reçoit par une violente fusillade.

« Mais cette ligne est enfoncée à son tour avec une rapidité telle, que peu d'hommes ont le temps de faire feu une seconde fois.

« Sabres et lances s'escrimaient d'une effroyable manière au milieu des rangs débandés de l'ennemi.

« Contre toute attente, la tâche essentielle était accomplie; mais la fureur du combat poussait les hardis cavaliers à s'élancer toujours plus loin, malgré tous les efforts de leurs officiers pour les réunir et les arrêter.

« Emportés à bride abattue, ils se précipitent sur une ligne de mitrailleuses établie en arrière, sans se laisser arrêter par leurs sinistres crépitements.

« Déjà les premiers cavaliers, poussant leurs chevaux à outrance, étaient arrivés jusqu'aux mitrailleuses; ils frappaient d'estoc et de taille sur les servants surpris, et faisant faire demi-tour aux caissons, ils se disposaient à les emmener triomphalement, quand tout à coup ils sont attaqués dans leur flanc gauche par le 7e régiment de cuirassiers de la division Forton, qui débouchait du petit bois situé près de la voie romaine.

« Un escadron français se jette dans les intervalles des escadrons prussiens un peu désunis; les autres escadrons, appuyés par une brigade de dragons, le suivent au trot.

« En même temps, des chasseurs et des hussards, passant par les intervalles de la seconde ligne d'infanterie, se ruent sur les uhlans de l'aile droite; et les six escadrons prussiens, victorieux jusqu'alors, mais maintenant assaillis de tous côtés, se voient forcés de tourner le dos à l'ennemi.

« Vigoureusement poursuivis, il leur faut de nouveau s'ouvrir avec leurs chevaux presque hors d'haleine un chemin au travers des lignes de l'infanterie ennemie reformée.

« Ce fut une charge désespérée, qui coûta des pertes énormes; il n'y a donc rien de surprenant à ce que les bulletins français, exploitant avec leur exagération habituelle cet insuccès des armes prussiennes, aient prétendu que « le régiment de cuirassiers du comte de Bismarck ait été anéanti ».

« Il est vrai que, de cette effroyable mêlée, il ne revenait, du 7e régiment de cuirassiers, que 7 officiers et 70 hommes; du 16e régiment de uhlans, 6 officiers et 80 hommes; mais les deux régiments avaient sauvé leurs étendards, et, après avoir été ralliés par les deux escadrons détachés, ils purent encore

être reformés sur le champ de bataille même, à quatre faibles escadrons chacun.

« Il n'était pas question de « destruction » dans tout cela ; mais, bien au contraire, ces sacrifices faits par la cavalerie dans un moment excessivement critique de la lutte avaient pleinement satisfait au but cherché.

« L'attaque si menaçante du 6e corps français contre l'aile gauche de la 6e division d'infanterie était complétement arrêtée et ne devait plus être reprise, ce qui prouve jusqu'à quel point les troupes françaises avaient été ébranlées par l'attaque furieuse de ces quelques escadrons prussiens. »

Tel est le récit de Borbstaëdt.

On peut juger maintenant de la vérité de nos assertions.

Sans prétendre rabaisser l'héroïsme de cette vaillante brigade Bredow, nous maintenons notre jugement : leur charge n'est pas comparable à celle des cuirassiers de Reichshoffen.

Au début, tout favorisa la brigade prussienne.

Il y eut surprise de notre infanterie qui ne put tirer qu'un coup de feu par homme ; il y eut surprise de notre artillerie qui se croyait couverte.

Et ce fut en pleine victoire que la brigade Bredow fut assaillie !

Elle n'avait pas à éviter son sort.

Elle ne défila pas, comme nos cuirassiers, sous le feu terrible d'une infanterie tirant de flanc et d'écharpe ; comme les nôtres, elle n'eut pas cinq lignes successives de bataillons à percer.

Elle n'eut pas à s'entêter d'une façon sublime à se faire hacher, un régiment suivant l'autre, malgré l'évidence de la mort certaine.

Abordée par le flanc, la brigade Bredow est sabrée !

C'est un coup de couteau qui tranche une tête, que la tête y consente ou non.

Quant à ce que dit Borbstaëdt de l'effet produit par cette charge, il se trompe.

Le 6e corps ne poussa pas en avant parce que le maréchal Bazaine ne sortant pas de ses positions, le maréchal Canrobert, toujours lié par des instructions, ne jugea pas qu'il devait outre-passer les ordres reçus.

Ces ordres, nous les trouvons relatés par Borbstaëdt lui-même dans un passage qui suit ; nous les soulignerons pour montrer que l'historien n'est pas de bonne foi lorsqu'il attribue l'inaction de Canrobert à la charge de cavalerie : il sait pertinemment qu'il n'en est rien.

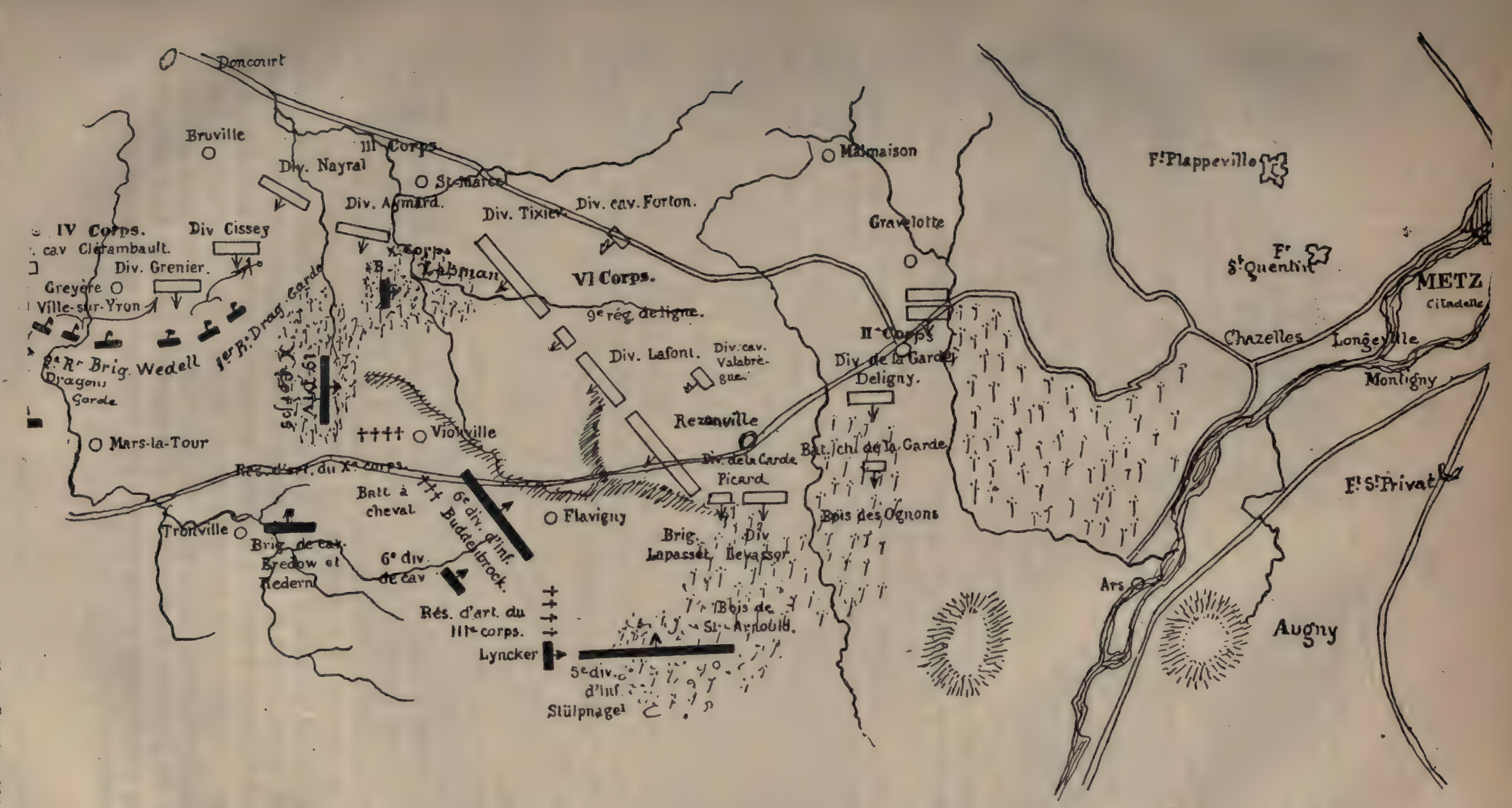
Entrée en ligne des renforts du 3e et du 4e corps. Bazaine ne les utilise pas pour écraser la gauche ennemie avant qu'elle ne reçoive des secours. — Cependant le 3e et le 4e corps arrivaient sur le terrain à droite de Canrobert.

Leurs avant-gardes entraient en ligne.

A 2 heures, le maréchal Lebœuf paraissait avec une division du 3e corps.

A 3 heures, le général de Ladmirault survient avec une division du 4e corps.

Les autres divisions suivent.



Bataille de Gravelotte. — Toutes les forces françaises en ligne repoussent l'armée prussienne.

Que fait le maréchal ?

Va-t-il prescrire une attaque immédiate par les avant-gardes ?

Va-t-il donner au maréchal Lebœuf l'ordre de commencer, à droite de Canrobert, sur la gauche ennemie, ce mouvement tournant si redouté du général Buddenbrock ?

Non.

Le maréchal suspend la marche du 3e corps, lui impose de demeurer dans ses lignes, à droite de Canrobert.

Comme le 4e corps est en retard, le maréchal ne donne qu'à lui la mission de tourner l'ennemi.

C'est encore du temps gagné pour retarder la victoire qui s'offre à nous.

Les Prussiens seront peut-être en forces, grâce à ces délais ; et ils seront enfin en mesure de conserver leurs positions de Vionville et Mars-la-Tour sur la route directe de Verdun.

Et nous ne pourrons point passer, ce que désire ardemment le maréchal.

Aveux de l'ennemi au sujet du désastre qui eût atteint l'armée allemande si Bazaine avait fait donner le 3e et le 4e corps avant 4 heures, c'est-à-dire avant l'arrivée du 10e corps prussien. — Fidèle à notre système de nous appuyer sur des documents quand il s'agit des manœuvres du maréchal, nous empruntons à Borbstaëdt l'aveu du désastre qui menaçait la division Buddenbrock, si le maréchal eût lancé les avant-gardes des 3e et 4e corps, au lieu de les maintenir comme il le fit ; ce que l'ennemi a qualifié, on va le voir, de « précautions exagérées ».

On lit en effet dans Borbstaëdt, à la suite du passage précédemment cité :

« Mais de nouveaux dangers bien plus grands encore menaçaient la gauche des Prussiens, la division Buddenbrock et une partie de la 5e division de cavalerie.

« A 2 heures, le maréchal Lebœuf entrait en ligne à l'aile droite avec le 3e corps, et à 3 heures le général de Ladmirault, avec le 4e corps, commençait à s'avancer par Saint-Marcel et Bruville vers Mars-la-Tour.

« C'était le point le plus vulnérable pour les Prussiens, qui, en ce moment, ne pouvaient lui opposer dans cette direction que de la cavalerie seulement.

« D'après les ordres du maréchal Bazaine, tandis que le 4e corps pousserait vigoureusement contre la gauche ennemie, après l'avoir complétement tournée et dérobée, le 3e corps devait se maintenir énergiquement avec deux de ses divisions (Aymard et Nayral) sur la ligne de bataille prise par l'aile droite du 6e corps ; c'était là une exagération de précautions que rien ne commandait, car les Français avaient à leur droite une grande supériorité numérique. (Ce paragraphe prouve que c'est Bazaine, par ses ordres, et non la charge de cavalerie, qui a paralysé le 6e corps et le 3e. — Voir plus haut.)

« Le maréchal était aussi très-sérieusement préoccupé pour sa gauche, car il avait reçu avis que des renforts ennemis s'approchaient par Ars et Novéant.

« Il ordonne en conséquence que la division Montaudon du 3e corps rétrogradera sur Gravelotte, où avaient également pris position les deux divisions reformées du 2e corps, pour occuper les débouchés d'Ars-sur-Moselle (1).

« Afin de mieux assurer la gauche, des batteries de 12 et des mitrailleuses sont dirigées contre la sortie de ce ravin étroit et encaissé, afin de rendre tout débouché impossible.

« Ainsi, par suite de l'envoi des renforts jugés nécessaires à l'aile gauche et de la grande conversion à gauche exécutée par l'aile droite, la ligne de bataille des Français, qui, dans la matinée du 16, faisait face à l'ouest, avait été successivement amenée à faire front vers le sud, ce qui avait pour premier résultat de forcer à abandonner complétement le projet de mouvement sur Verdun.

« *L'énorme supériorité numérique de l'ennemi en toutes armes rendait critique au delà de toute expression la situation des* 2 *divisions du* 3e *corps, de la brigade d'infanterie du* 10e *corps, des* 2 *divisions de cavalerie et des* 100 *bouches à feu environ qui se trouvaient en face de l'armée du Rhin tout entière.*

« Aussi une gloire immortelle est-elle acquise à tous les braves de la IIe armée qui ont pris part aux sanglants combats du 16, pour l'inébranlable fermeté, pour la valeur sans égale avec lesquelles, dès le début, ils se maintinrent dans les positions conquises sur le plateau ; pour n'avoir permis à un ennemi bien supérieur en nombre de ne gagner du terrain que sur son aile droite, c'est-à-dire là où l'on ne pouvait lui opposer que des forces très-réduites ; pour avoir obligé enfin toute l'armée française à se déployer et à marcher contre un seul corps d'armée prussien, sans pouvoir arriver ni à le détruire, ni même à le forcer à la retraite.

« Depuis le commencement de la lutte, la supériorité numérique de l'adversaire avait été constamment en augmentant, tandis que, jusque vers 4 heures, le général von Alvensleben n'avait reçu comme renfort qu'une brigade d'infanterie du 10e corps.

« A 3 heures, quand le 3e et le 4e corps français furent entrés en ligne, les 2 1/4 divisions d'infanterie et les 2 divisions de cavalerie prussiennes n'avaient pas devant elles moins de 9 3/4 divisions d'infanterie (2), 5 1/2 divisions de cavalerie (3) et plus de 400 bouches à feu en première ligne.

(1) Entre 2 et 3 heures, le succès paraissait assuré, et le maréchal avait prescrit à la division Montaudon de se porter par le ravin de la Mance sur Ars, pour couper la retraite aux corps prussiens repoussés. Le mouvement de la division était déjà commencé, quand des renseignements fournis par des paysans annoncèrent l'arrivée de gros renforts ennemis, et la division rétrograda.

(2) C'étaient : 2 divisions d'infanterie du 2e corps ; 2 divisions d'infanterie du 3e corps ; 3 divisions d'infanterie du 6e corps ; 2 divisions d'infanterie de la garde ; la brigade Lapasset et le 9e régiment d'infanterie de ligne appartenant au 6e corps.

(3) C'étaient : la division de réserve de cavalerie Forton ; la division de cavalerie de la garde ; les 3 divisions de cavalerie des 2e, 3e et 4e corps ; le 3e régiment de lanciers du 5e corps ; le 2e régiment de chasseurs d'Afrique de la division de réserve de cavalerie du Barrail.

« Sur le front de bataille, les Français étaient donc, par rapport aux Prussiens, dans la proportion du quadruple pour l'infanterie et l'artillerie, et de près du triple pour la cavalerie.

« En outre, le maréchal Bazaine avait encore à Gravelotte 3 divisions d'infanterie comme réserve de l'aile gauche, une division d'infanterie (Metmann) du 3e corps, et une division d'infanterie (Lorencez) du 4e corps comme réserve de l'aile droite, tandis que le général von Alvensleben avait dû engager absolument toutes ses troupes.

« Ce n'est qu'après que ce général eut soutenu pendant 6 heures, avec son seul corps d'armée, les combats les plus acharnés, que, vers 4 heures, le 10e corps fit entrer en ligne les premiers renforts sérieux, mais qui cependant étaient encore loin de rétablir l'égalité numérique avec les forces dont disposait l'ennemi. »

Cette longue citation de Borbstaëdt, qui nous explique si nettement la situation, était indispensable au complément de notre récit. Par les éloges mêmes qu'il donne aux troupes prussiennes pour avoir combattu et résisté si longtemps, l'historien allemand prouve jusqu'à l'évidence que Bazaine ne voulut pas employer les forces dont il disposait, forces réellement disproportionnées jusqu'à 4 heures de l'après-midi.

Forces dont le maréchal disposait de 2 à 4 heures pour écraser les Allemands ; forces de ceux-ci avant l'arrivée du 10e corps. — En résumé, combien comptait-on d'Allemands devant nous avant 4 heures ?

Le 3e corps, soit.	37.000
Le détachement Lyncker, deux bataillons (10e corps). . . .	2.000
La brigade Lehmann (10e corps)	7.000
	46.000

Et de notre côté nous avions en ligne à 3 heures, avant l'arrivée des gros renforts prussiens :

La garde ;
Le 6e corps ;
Le 2e ;
Le 3e, moins une division ;
Le 4e, moins une division ;
Les divisions de cavalerie.

Soit, sauf deux divisions attardées, toute l'armée de Bazaine : 140.000 hommes !

Bazaine ne presse pas la marche des deux divisions attardées ; il fait errer la division Montaudon, il immobilise sa droite et il l'affaiblit. — Quant aux deux divisions qui manquent et à la division Montaudon qui erre sur le champ de bataille, il faut en rendre Bazaine responsable. C'est par la faute

du maréchal, par suite de ses calculs déloyaux, que la division Montaudon était appelée de la droite à la gauche, que la division Lorencez était laissée loin du terrain, que la division Metmann arrivait tard.

C'est encore par la faute du maréchal que le 3e corps recevait cet ordre inexplicable de se maintenir ferme, sans avancer, à la gauche du 6e corps, au lieu de se porter de suite en avant et d'exécuter le grand mouvement tournant.

Ce corps fut immobilisé de 2 heures à 3 heures et demie.

Il devait attendre que le 4e corps (Ladmirault) fût arrivé.

Or Bazaine, qui chargeait ce 4e corps du mouvement tournant vers Mars-la-Tour, le savait très-attardé.

Il espérait même qu'il le serait beaucoup plus qu'il ne le fut ; car c'est à lui, on s'en souvient, qu'il n'avait pas envoyé d'ordre de se presser d'accourir, comptant, disait le maréchal, que *le chef de ce corps viendrait de lui-même* au canon.

Par bonheur, non-seulement le général de Ladmirault vint au canon, mais il se hâta.

Par bonheur, non-seulement il agit sans ordres, mais contre les ordres, puisqu'il prit sur lui de suivre une autre route que celle indiquée à dessein par Bazaine, laquelle était encombrée, d'après les calculs du maréchal.

Celui-ci, contre toute attente, voit donc déboucher les têtes de colonne du 4e corps plus tôt qu'il ne s'y attendait... trop tôt !

Que fait-il ?

Il affaiblit sa droite.

Déjà il a attiré vers Metz, sur sa gauche, la division Levassor du 6e corps : il appelle à lui la division Montaudon du 3e corps.

Puis, au lieu d'agir avec les 70.000 hommes dont il dispose déjà et auxquels il adjoint ce renfort, le maréchal reste toujours inactif, ne tente rien sur Vionville, sur la division Stülpnagel, qui est longtemps seule encore devant lui.

Aussi, qu'arrive-t-il ?

Le maréchal Lebœuf, attardé, affaibli d'une division d'abord, d'une autre qui n'arrive pas et que les ordres de Bazaine immobilisent, le maréchal Lebœuf, disons-nous, est enchaîné au moment le plus propice.

Et quand notre 4e corps survient avec la seule division d'avant-garde à mettre en ligne, déjà le 10e corps prussien paraît en masse ; quand une deuxième division du 4e corps survient encore, tout le 10e corps prussien est en action.

Une division, la dernière attendue du 3e corps, n'arrivera pas, toujours par la faute du maréchal.

Il est intéressant de voir, après toutes ces combinaisons du maréchal, de quelles forces se composera notre droite dans la 2e phase de la bataille que nous allons raconter. C'est d'abord :

Le corps Canrobert, réduit à deux divisions, sans artillerie de réserve, soit

16.000 hommes, qui ont devant eux des forces supérieures, savoir : la division Buddenbrock et la brigade Lehmann (22.000 hommes) avec une grande supériorité de canons.

Cette droite se prolonge par une division du 3e corps et deux du 4e, soit 24.000 hommes.

Elles ont devant elles le gros du 10e corps, soit 28.000 hommes.

Et elles ont le désavantage d'être obligées d'attaquer de fortes positions.

De plus, le maréchal a paralysé leur élan et elles ne sentent plus de fermeté dans la direction : défense est faite au maréchal Lebœuf d'avancer, défense formelle.

En réalité, à droite, 44.000 Français et 50.000 Allemands, dont l'artillerie est de beaucoup supérieure.

Donc notre droite était trop faible.

Et Bazaine lui laisse subir tout le poids de la bataille, se contentant de rester à gauche, sur la défensive, alors qu'il dispose de 70.000 hommes, sans compter deux divisions qui vont survenir s'il le veut !

On va voir dans la deuxième phase se dérouler les conséquences de cette situation.

Observations critiques sur le récit de Borbstaëdt. — Mais avant de raconter cette deuxième phase de la bataille, nous avons à présenter à tout lecteur impartial plusieurs observations quant au récit de Borbstaëdt cité plus haut.

De ce récit il ressortirait d'abord que les Prussiens montrèrent une valeur incomparable en résistant, très-inférieurs en nombre, aux forces du maréchal.

Mais Bazaine ne voulant pas marcher en avant, ne voulant pas vaincre, il fut facile, somme toute, à l'ennemi de demeurer maître de ses positions, puisque le maréchal faisait tout afin d'empêcher les nôtres de les enlever.

Il est donc exagéré de célébrer en termes aussi emphatiques que l'a fait Borbstaëdt la valeur du 3e corps prussien.

Mais il appert d'autre part, et cette fois clairement, incontestablement, du récit de l'historien allemand, que, comme à Spikeren, comme à Borny, les Prussiens commirent, en s'aventurant avec si peu de forces, une faute grave, qui eût été punie cruellement si un homme loyal et intelligent eût commandé à la place de Bazaine.

En définitive, les témérités de l'ennemi ne lui ont réussi que parce que Bazaine le voulut ainsi.

Il y a peu de gloire à triompher quand on a un traître devant soi.

On remporte alors des victoires profitables, mais on ne peut prétendre à un grand honneur.

Résumé du deuxième moment. — Après la retraite du 2e corps, la division Buddenbrock et la brigade Lehmann jugent que Bazaine ne fera aucune attaque énergique contre la division Stülpnagel; cette division Buddenbrock

et la brigade Lehmann vont chercher dans sa position en retour d'équerre le corps Canrobert; il en résulte un rude combat.

Le maréchal prend Flavigny, échoue devant Vionville, mais réussit à chasser du petit bois au-dessus de Vionville les forces qui l'occupent.

L'ennemi fait reculer une batterie française établie sur la chaussée du chemin de fer; mais une seconde ligne d'artillerie et un mouvenant tournant menaçant de Canrobert mettent les Prussiens dans une position désespérée.

Ils sacrifient leur brigade de cuirassiers et de uhlans, qui réussit contre toute attente, perce infanterie et artillerie, mais finit par être surprise, écrasée, anéantie.

Cette charge clôt la première phase du combat.

De notre côté, des renforts paraissent de deux à trois heures; du côté des Prussiens, ils arrivent à quatre heures seulement. Bazaine ne profite pas de la supériorité de forces que lui donne l'arrivée de ses 3e et 4e corps avant celle du 10e corps ennemi.

La culpabilité du maréchal se dessine nettement, par son acharnement à retirer des forces de sa droite, qui est le point important, le nœud stratégique de la bataille.

Le maréchal, qui ne veut pas prendre Mars-la-Tour, perce sur Verdun, enlève à ses lieutenants de ce côté les forces nécessaires; il les enchaîne par des ordres qui les immobilisent.

La division Levassor est retirée à Canrobert.

La division Montaudon est enlevée à Lebœuf.

La division Lorencez est paralysée, la division Metman attardée.

Ladmirault est laissé sans ordres; on espère ne pas le voir venir à temps, et c'est à son apparition supposée tardive que l'on a subordonné le mouvement en avant de Lebœuf et de Canrobert.

C'est enfin l'idée fixe de ne pas gagner Verdun, de rester à Metz, de se faire fermer la route.

C'est la trahison!...

CHAPITRE IX

GRAVELOTTE

DEUXIÈME PHASE. — PREMIER MOMENT

(De 3 heures et demie à 5 heures.)

Entrée en action des renforts. — Dissémination de l'armée. — Lignes des deux armées à partir de quatre heures. — Victoire possible à quatre heures. — Reprise du bois de Vionville. — Attaque contre Greyères. — Charge de la brigade des dragons de la garde. — Évacuation du petit bois. — Le maréchal Bazaine immobilise le 3e corps. — Résumé et conclusion.

La deuxième phase débute par l'entrée en action des renforts : depuis la charge des cuirassiers blancs, il y a eu trêve jusqu'à quatre heures. — La deuxième

phase débute, comme nous l'avons dit, par l'entrée en action du 10e corps prussien et des 3e et 4e corps français.

Par entrée en action, il ne faut pas entendre, surtout dans cette bataille, entrée en ligne.

Le corps Lebœuf, depuis deux heures de l'après-midi, était en ligne et ne se battait pas.

Il y eut, nous l'avons observé, après la grande charge de cavalerie des cuirassiers blancs, une sorte de trêve ; elle était causée par l'épuisement des Prussiens et l'inaction imposée au maréchal Lebœuf.

Trêve longue et malheureuse pour nous.

L'ennemi, habile à s'abriter, très-disséminé, écrasait de son artillerie nos bataillons trop exposés aux coups de l'artillerie, par suite de dispositions tactiques vicieuses, dont nous avons souvent exposé les conséquences meurtrières.

Marche des renforts ennemis ; éloignement du prince Charles; dissémination dangereuse de l'armée ennemie. — Il importe d'établir l'heure d'entrée en ligne des renforts de l'ennemi, afin de pouvoir conclure sur cette grave question : Bazaine eut-il, oui ou non, la possibilité d'écraser avec des forces très-supérieures les cinquante mille Prussiens qu'il avait devant lui ?

Il importe non moins de montrer combien la direction fut décousue du côté de l'ennemi, ce qui augmentait les chances en notre faveur si Bazaine en voulait profiter.

Le général en chef de la IIe armée, prince Frédéric-Charles, à six lieues du champ de bataille, ne fut prévenu que fort tard et n'arriva que très-avant dans l'après-midi sur le terrain.

Ce fait démontre combien nous sommes dans le vrai en soutenant que le maréchal aurait eu facilement raison d'une armée disséminée, longtemps sans direction, au milieu d'une lutte inopinée qui surgissait du choc inattendu de corps d'avant-garde.

C'est aux Prussiens mêmes que nous empruntons les preuves de cette direction tardivement imprimée à leur armée.

C'est à eux que nous prenons aussi le tableau des heures d'arrivée des renforts.

« *Il était midi et demi,* dit Borbstaëdt, quand le quartier général de la IIe armée, à Pont-à-Mousson, reçut du 3e corps d'armée les premiers avis de l'attaque entreprise sur Vionville et sur Rézonville.

« Le prince Frédéric-Charles en informe aussitôt le général d'infanterie de Manstein, commandant le 9e corps, en le chargeant d'appuyer autant que possible le 3e corps, et d'en couvrir le flanc droit avec son corps d'armée, alors en marche de Silligny sur Corny.

« A la suite des communications ultérieures du lieutenant général von Alvensleben, faisant connaître que tout le 3e corps était sérieusement engagé,

le prince se rend sur le champ de bataille, où *il arrive vers trois heures et demie*, après une course très-rapide (1).

« Peu auparavant, la réserve d'artillerie du 10e corps, appelée en toute hâte de Chamblay, était arrivée à Tronville et avait aussitôt pris position contre les masses ennemies qui se montraient de nouveau vers Bruville.

« Les batteries s'avancent au nord-ouest de Tronville et au nord de la route de Mars-la-Tour, et ouvrent immédiatement le feu contre les troupes du 4e corps débouchant de Bruville.

« La 20e division d'infanterie (général de Kraatz) (2), qui suivait la réserve d'artillerie du corps, n'atteignait Tronville avec la tête de colonne (brigade Woyna) que vers trois heures; les premiers bataillons arrivants sont aussitôt dirigés vers le terrain boisé situé au nord de Tronville et qui était le plus menacé, afin d'y soutenir les troupes, serrées de près, de la brigade Lehmann.

« La brigade de Wedell (3), avec laquelle se trouvait le lieutenant général de Schwarzkoppen, commandant la division, accourant en toute hâte de Saint-Hilaire, gagnait vers trois heures le Bois-la-Dame, au sud-ouest de Mars-la-Tour, et prenait, avant de commencer son mouvement dans la direction de Mars-la-Tour, un repos d'une heure rendu indispensable par la marche excessivement pénible qu'elle venait de faire.

« La brigade de dragons de la garde, venant de Saint-Hilaire, qui avait devancé la brigade Wedell, s'établissait avec une batterie à cheval de la garde à Mars-la-Tour. »

On voit que nous n'exagérons pas.

Le prince Charles est loin d'avoir son armée dans sa main. Une partie se trouve sur l'autre rive de la Moselle, une autre est au loin vers Saint-Hilaire; d'autres encore s'échelonnent ici et là, à des distances considérables et divergentes.

De tous ces faits, n'appert-il pas que Bazaine, écrasant le 3e corps dans la première phase de la bataille, serait tombé vainqueur sur d'autres corps dispersés, troublés, coupés, tournés?

C'était une grande victoire.

C'était le salut de la France.

Nous allons voir comment le maréchal se comporta devant l'arrivée des renforts ennemis.

Nous établissons d'abord les positions rectifiées par cette apparition des soutiens.

(1) Le prince avait mis une heure à franchir les 27 kilomètres qui le séparaient du champ de bataille.

(2) La 20e division d'infanterie se composait des 56e et 79e régiments d'infanterie (brigade Woyna), des 70e et 92e (brigade de Diringshofen) et du 10e bataillon de chasseurs. Un bataillon avait été laissé à Pont-à-Mousson et un autre à Thiaucourt pour y tenir garnison, de sorte que la division n'arrivait sur le champ de bataille qu'avec 11 bataillons et le 16e régiment de dragons.

(3) Composée des 16e et 57e régiments d'infanterie, ce dernier à deux bataillons seulement, parce qu'il avait laissé un bataillon à Saint-Hilaire. Avec cette brigade se trouvaient les 2 batteries de la 19e division et 2 compagnies du génie.

Lignes des deux armées à partir de quatre heures. — « A partir de quatre heures, le champ de bataille s'étend donc jusqu'à Mars-la-Tour, vers la gauche prussienne et la droite française.

« De part et d'autre, des troupes fraîches entrent en ligne; mais, tandis que les trois brigades incomplètes du 10e corps avaient déjà fait dans la journée des marches très-pénibles de 39 et 45 kilomètres, du côté des Français les quatre divisions des 3e et 4e corps avaient parcouru 19 kilomètres au plus.

« A l'aile droite française, le général de Ladmirault s'était ébranlé avec la division Grenier dans la direction de Mars-la-Tour, et il avait atteint le plateau de Bruville; l'autre division (de Cissey), du 4e corps, appuyait ce mouvement, qui était couvert à gauche par la division de cavalerie Clérambault, du 3e corps, à laquelle s'étaient réunis le reste de la division de réserve de cavalerie du Barrail (2e chasseurs d'Afrique) et la brigade de France de la cavalerie de la garde (lanciers et dragons de la garde) qui venait d'arriver sur le champ de bataille, revenant d'Étain, où elle avait été escorter l'empereur (1).

« A la gauche du 4e corps s'avançait le 3e corps, dont les deux divisions Nayral (antérieurement Castagny) et Aymard exécutaient une conversion à gauche autour de Saint-Marcel.

« Au centre, rien n'avait été changé : les divisions Tixier et Lafont de Villiers, du 6e corps, étaient entre Saint-Marcel et la route de Metz à Vionville, ayant derrière elles les divisions de cavalerie Forton et Valabrègue ; la division de grenadiers de la garde (Picard) se trouvait toujours à Rézonville.

« L'aile gauche de la ligne de bataille, s'étendant jusqu'au bois des Ognons, était formée par la brigade Lapasset du 5e corps, la division Levassor-Sorval du 6e corps, et la division de voltigeurs de la garde (Deligny).

« Comme réserve de l'extrême gauche se trouvaient les deux divisions du 2e corps établies à Gravelotte, où avait été dirigée également la division Montaudon du 3e corps.

« Les divisions d'infanterie Metmann du 3e corps et Lorencez du 4e corps n'étaient pas encore arrivées sur le champ de bataille

« Du côté des Prussiens, à l'aile droite du 3e corps, la 5e division d'infanterie et le détachement Lyncker du 10e corps avaient maintenu leurs positions du bois de Saint-Arnould ; à l'aile gauche, la 6e division d'infanterie et le reste de la brigade Lehmann du 10e corps avaient également conservé leurs positions de Flavigny et de Vionville, et avaient occupé en outre le petit bois au nord de Vionville et de Tronville.

« La liaison entre ces deux divisions était établie par la réserve d'artillerie du 3e corps, couverte par le détachement Lyncker et la 6e division de cavalerie.

« A Vionville, les quatre batteries à cheval de la 5e division de cavalerie s'étaient aussi maintenues.

(1) Le général de Clérambault avait donc réuni 10 régiments de cavalerie.

« Derrière la ligne du 3e corps se trouvaient, indépendamment de la 6e division de cavalerie, les brigades de Redern et de Bredow de la 5e division de cavalerie ; mais cette dernière était décimée et fortement ébranlée.

« A 4 heures, le 10e corps arrivait sur le prolongement de la gauche prussienne, et il était établi, savoir : la 20e division (Kraatz) à Tronville, la brigade Wedell, de la 19e division, au sud-ouest de Mars-la-Tour. La réserve d'artillerie du 10e corps s'était portée à Vionville, au nord de la route.

« A l'extrême gauche, à Mars-la-Tour, se trouvaient la brigade de dragons de la garde avec une batterie à cheval de la garde, et au nord de celle-ci la brigade Barby, de la 5e division de cavalerie, à laquelle s'étaient joints le 10e régiment de hussards (de la brigade de Redern), le 13e régiment de dragons (de la brigade de Bredow) et le 16e régiment de dragons (de la division de cavalerie de la 20e division d'infanterie) (1). »

Grande victoire possible encore à 4 heures par une attaque de notre gauche sur la droite prussienne. — Le 10e corps prussien était donc en ligne à 4 heures.

Sa masse se portait contre notre droite ; c'étaient 28.000 hommes de renfort qui arrivaient.

Examinons les chiffres des deux côtés.

Du nôtre : 6e corps, 2 divisions ; 5e corps, 1 division ; 4e corps, 2 divisions ; en tout 5 divisions ; avec la cavalerie : 45.000 hommes.

Du côté de l'ennemi : division de Buddenbrock, avec cavalerie et tout le 10e corps ; en tout : 55.000 hommes.

C'est ainsi que, tout en ayant moins de forces sur le champ de bataille, les Prussiens, groupant leurs masses sur la clef stratégique, sur le point important, y avaient la supériorité du nombre.

C'est ainsi qu'ils parvenaient à immobiliser notre aile droite.

Cependant le maréchal pouvait vaincre encore.

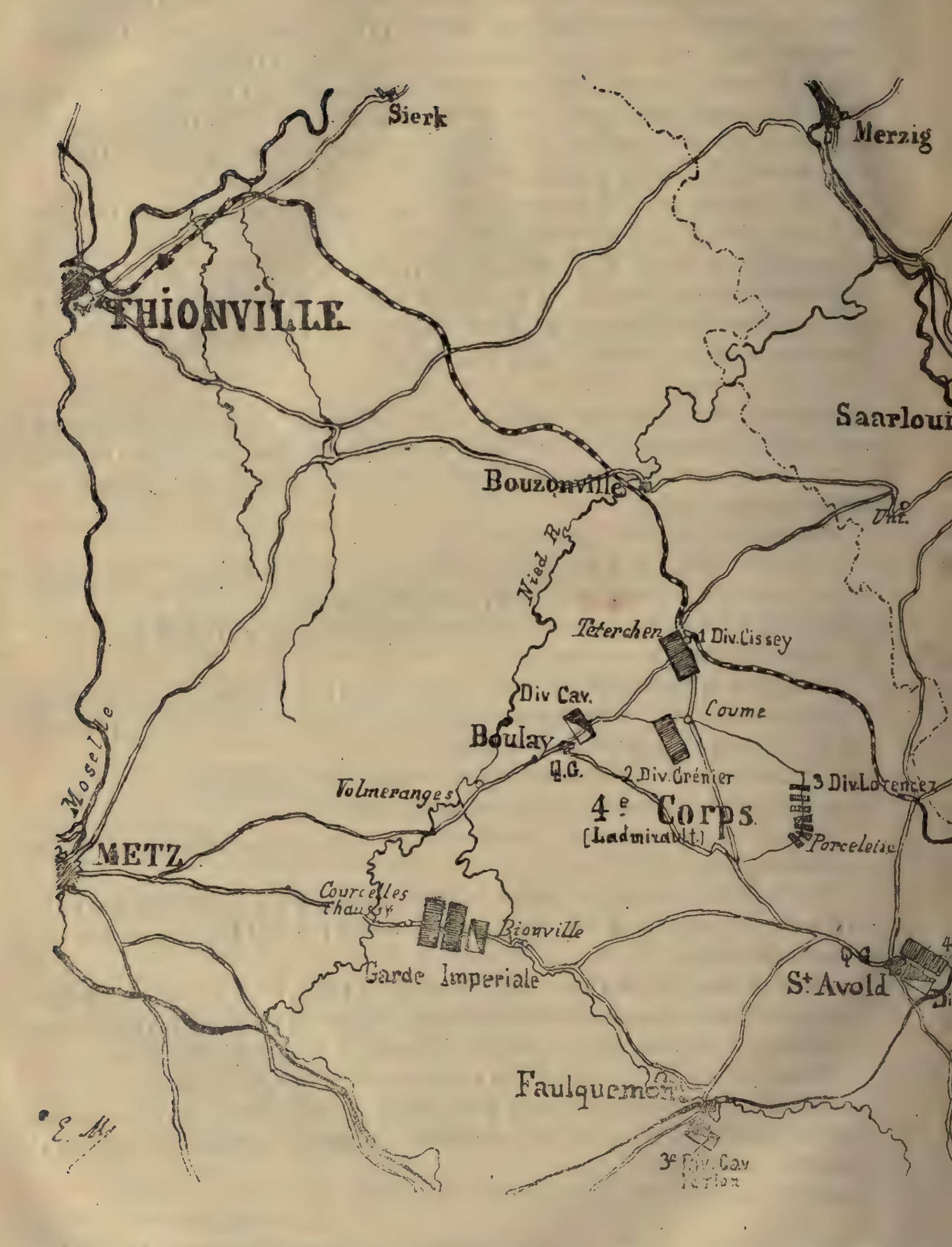
Il avait, il est vrai, devant sa droite, des forces un peu plus considérables que les siennes.

En revanche, devant sa gauche, il ne trouvait que les 13.000 hommes de la division Stülpnagel. La victoire, pour nous, ne pouvait plus se dessiner par notre droite, soit.

Mais si Bazaine, à l'autre extrémité de la ligne, avec les 70.000 hommes qu'il avait réunis dans la direction de Metz, à notre gauche, avait vigoureusement attaqué en ce moment la poignée d'hommes qu'il avait devant lui, c'est-à-dire la division Stülpnagel, il eût culbuté toute cette aile ennemie.

Les 155.000 hommes de l'autre aile, poussés par 45.000 de front, débordés par les 70.000, vainqueurs de la division Stülpnagel, auraient été balayés et peut-être enveloppés.

(1) La brigade comptait elle-même 3 régiments (4e régiment de cuirassiers, 13e de uhlans, 19e de dragons), de sorte qu'avec les 3 régiments qui s'étaient joints à lui, le général de Barby disposait de 6 régiments de cavalerie.



Marche sur Metz des arm



es après nos premiers désastres.

La IIIe armée prussienne se trouvait décapitée en une seule journée.

La retraite de l'ennemi était inévitable ; il repassait la Moselle avec des pertes effroyables.

Voilà ce qu'il était encore possible de faire à 4 heures du soir.

Le maréchal ne bougea pas plus alors que pendant le deuxième moment de la première phase.

Les deux ailes adverses les plus rapprochées de Verdun (aile droite française, aile gauche prussienne) allaient seules s'engager sérieusement.

Les Prussiens, maintenant la division Stülpnagel sur la défensive à leur droite, profitèrent de l'inaction du maréchal pour nous attaquer vers leur gauche (notre droite à nous, puisque les armées se font face).

Cette offensive débuta par la reprise du bois de Vionville. — Nous avons vu que la brigade Lehmann avait été rejetée hors du petit bois de Vionville.

Cette brigade Lehmann faisait partie de la 9e division.

Pour reprendre le petit bois, on lança toute la 10e division et la brigade Lehmann.

Une lutte violente s'engagea.

Le bois fut courageusement défendu ; mais, devant ce choc de 15.000 hommes, les nôtres durent plier.

Borbstaëdt avoue douloureusement que ce succès ne fut pas remporté par les Prussiens « sans qu'ils eussent beaucoup à souffrir d'un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses ».

L'ennemi, grâce à ce grand effort et au prix de lourd sacrifices, se maintint dans le petit bois.

Cette position n'avait d'importance qu'au point de vue d'une attaque dirigée contre Greyères, occupée par le général Ladmirault à notre extrême gauche.

Attaque contre Greyères par la brigade Wedell. — Cette attaque, qui fut meurtrière pour l'ennemi, se termina par un cruel insuccès.

Comme les Prussiens nous disputent toujours le plus léger avantage remporté, nous tenons à enregistrer cet échec en l'appuyant de la narration de Borbstaëdt.

La division Grenier, maintenue à l'extrême droite par le général de Ladmirault, couvrait notre flanc gauche sur ce point.

La division de Cissey occupait la position de Greyères.

Ce fut contre elle que fut dirigée la brigade de Wedell.

On sait qu'une brigade prussienne était égale en forces à une de nos divisions d'alors.

La brigade Wedell donne tout entière, soutenue à sa droite par une partie de la 19e division et par une artillerie formidable qui a préparé l'attaque.

Toutes les forces disponibles entrent en action.

Pour favoriser cette action, deux compagnies de pionniers y concou-

rent par leurs 300 hommes jetés contre notre flanc gauche dans un bois.

La brigade des dragons de la garde, la nombreuse cavalerie du général Barby, la brigade d'infanterie Lehmann, forment aux ailes et en arrière une réserve formidable.

L'attaque se dessine en deux colonnes.

Mais la division de Cissey, admirablement dirigée par son habile général, fait tête partout ; elle ménage ses feux avec une grande habileté, les combine et les croise de façon à les faire converger sur les groupes de soutien, qui sont noyés sous une avalanche de plomb.

Les deux colonnes ennemies sont arrêtées, écharpées, refoulées, mises en un péril extrême.

Chaque fois que nos soldats furent dirigés par des chefs intelligents, il en fut ainsi.

Les Prussiens subirent là un échec complet.

Borbstaëdt en convient.

« La brigade Wedell, dit-il, reçoit l'ordre d'avancer pour chasser ces troupes (que l'on supposait moins nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement) de la position dangereuse pour l'aile gauche prussienne qu'elles occupaient.

« Le 16e régiment d'infanterie se porte en avant par Mars-la-Tour avec 2 1/2 bataillons, tandis que les 2 autres compagnies se dirigent directement à gauche sur Greyères.

« Ce régiment débouche à peine du village que déjà il est assailli par le feu de l'artillerie ; continuant néanmoins à s'avancer, il parvient sur la hauteur, où il se trouve alors exposé à l'action des mitrailleuses et des chassepots : le tir avait lieu à 1.200 pas, et le fusil à aiguille était impuissant à répondre à une telle distance.

« La ligne de tirailleurs, formée de 2 compagnies par bataillon, soutenues par 2 compagnies en réserve, n'en continue pas moins à se porter en avant jusqu'au moment où elle vient donner à l'improviste contre un ravin fortement encaissé.

« Elle le franchit cependant ; mais quand le brave régiment, maintenant entièrement déployé en tirailleurs, parvient sur le revers opposé, des lignes d'infanterie ennemie s'approchent jusqu'à 150 pas et le déciment par leurs salves rapides.

« En même temps, d'autres détachements français débouchaient en flanc par un ravin latéral.

« Les hommes étaient à bout de forces ; la situation était grave.

« Le commandant du régiment se décide à ordonner la retraite, qui s'exécute avec des pertes très-considérables (1).

(1) Le colonel de Brixen, commandant le régiment, périt dans cette attaque. Le 17 août, quand on ensevelit les morts, on trouva sur les hauteurs de l'autre côté du ravin, qui avaient été occupée par l'ennemi, les cadavres de 8 officiers, d'un enseigne porte-épée et d'un grand nombre de soldats du régiment, preuve certaine de la bravoure de ces bataillons. Le 16e régiment perdit en tués 21 officiers et 994 hommes ; en blessés, 22 officiers et 321 hommes. 726 hommes avaient disparu. En tout, 1.400 hommes tués, pris ou blessés !

« Le régiment se rallie en arrière de Tronville, où s'étaient également repliées les 2 compagnies détachées à gauche.

« A la droite du 16e régiment d'infanterie, les 2 bataillons du 57e, formés sur deux lignes, s'étaient avancés contre les hauteurs; animées d'un véritable esprit militaire, les 2 compagnies du génie qui se trouvaient à la brigade Wedell (2e et 3e compagnies du 10e bataillon) avaient sollicité la faveur de participer à l'attaque.

« Elles s'avancent à la droite, s'établissent dans les bouquets de bois situés à l'est, et de là elles appuient de leur feu le mouvement des deux bataillons.

« Mais là encore on échoue.

« Après que les 2 bataillons qui se sont hardiment portés en avant *ont déjà souffert de grandes pertes et sont épuisés*, l'ennemi, supérieur en nombre, s'élance contre ces troupes très-affaiblies; le 57e est forcé de plier à son tour et va se rallier également en arrière de Tronville (1).

« L'attaque de la brigade Wedell avait eu pour objet d'arrêter à tout prix l'ennemi, que l'on supposait en marche sur Verdun.

« C'était ce que les chefs de l'armée prussienne considéraient comme la tâche principale de la journée, tâche pour la réussite de laquelle aucun sacrifice ne devait paraître trop lourd. »

L'attaque de l'infanterie prussienne avait donc échoué devant la vigoureuse attitude de la division de Cissey.

Pour sauver l'infanterie allemande en retraite, on fit encore un sacrifice de cavalerie.

Il y eut en ce moment deux grandes charges simultanées.

L'une, la grande charge de la journée, fut amenée par un mouvement en avant de la cavalerie prussienne du général de Barby, que la nôtre, ainsi provoquée, attaqua audacieusement.

L'autre fut une attaque à fond de la brigade des dragons de la garde contre notre infanterie victorieuse.

Ces deux charges se passèrent presque au même moment :

Celle de Barby à Yron-sur-Ville, à l'extrême gauche; celle des dragons contre Greyères, un peu moins à gauche.

Nous racontons d'abord cette dernière.

Charge de la brigade des dragons de la garde. — La brigade des dragons de la garde fut donc lancée contre nos bataillons victorieux.

Cette charge des dragons de la garde fut un brillant fait d'armes pour notre infanterie.

Le 73e régiment français et le 57e montrèrent une solidité inébranlable.

(1) Le général de Wedell, qui conduisait en personne l'attaque de la brigade, fut blessé et son cheval fut atteint de deux balles.



M. Charrier.

Les Prussiens ont beaucoup vanté la belle contenance de leur infanterie contre nos cuirassiers chargeant à Morsbronn ; mais nos fantassins se montrèrent plus fermes encore que les leurs dans l'affaire de Greyères.

La division de Cissey, admirablement conduite par son chef, avait défendu, contre la brigade Wedell et une partie de la 19e division prussienne, la position de Greyères.

Ce fut elle qui repoussa l'assaut de l'infanterie ennemie.

Lorsque le premier régiment de dragons chargea, il se heurta au 73e de ligne.

Ce régiment ne se trouvait pas dans une position aussi favorable, bien s'en faut, que les nombreuses masses d'infanterie prussienne qui furent attaquées à Morsbronn par notre cavalerie.

On se souvient des difficultés de terrain rencontrées par nos cuirassiers, des fortes lignes échelonnées que formaient les bataillons ennemis, des obstacles et des difficultés de tout genre contre lesquels se heurtèrent les nôtres.

La tâche des dragons était moins dangereuse ; mais ils échouèrent complétement.

Leur premier régiment s'ébranle avec trois escadrons ; il se lance à fond ; son objectif est notre 73e de ligne.

Ce régiment, réservant son feu, reçoit la charge par des salves dont la dernière foudroie l'escadron de tête du régiment prussien à bout portant.

Cet escadron foudroyé s'abat d'un bloc aux pieds du bataillon qui a tiré.

Les autres escadrons tournent bride, décimés par la fusillade qui les poursuit d'une averse de plomb dans les reins des hommes et les croupes des chevaux.

Le second régiment de la brigade prussienne a chargé plus loin, au nord, sur l'aile droite de la division; il est aussi malheureux que le premier.

Le 57e français écrase, dès le début, les premiers rangs des cavaliers, qui tournoient et fuient, laissant le terrain jonché de morts.

La disparition de la cavalerie laisse plus compromise que jamais l'infanterie en retraite.

Vigoureusement repoussée, elle subit d'énormes pertes et regagne Mars-la-Tour dans un désordre inexprimable, marchant dans le sang et sur les cadavres.

Notre 57e enlève un drapeau, pris par le sous-lieutenant Chabal (rapport de Frossard).

L'attaque de la cavalerie prussienne contre Greyères fut très-meurtrière.

Le général Wedell fut blessé; le colonel d'Auerswald fut tué; les officiers du 1er dragons de la garde, sauf six, furent mis hors de combat; il ne survécut, des cavaliers, pas plus d'une centaine d'hommes, dont on parvint à peine à former un escadron. (Voir citation de Borbstaëdt.)

La perte la plus cruelle pour l'ennemi fut celle du fameux colonel Finck, leur partisan le plus audacieux pendant la campagne de 1866.

Sur cette charge de cavalerie, nous citons Borbstaëdt pour faire foi du désastre de la brigade de dragons; on lira dans son récit de très-curieux détails :

« Afin d'appuyer l'attaque de la brigade Wedell, dit cet historien, la réserve d'artillerie du 10e corps avait pris position immédiatement à l'est de Mars-la-Tour; le 1er régiment de dragons de la garde lui avait été donné comme soutien particulier.

« Quand la brigade Wedell dut se replier, ce régiment, plein d'une noble ardeur et voulant à tout prix dégager l'infanterie en retraite, laisse en arrière l'escadron de l'étendard et, avec les trois autres escadrons, il s'élance contre les bataillons ennemis qui poursuivaient vigoureusement leurs succès.

« Mais malgré un courage héroïque, malgré toutes les vertus du cavalier, le régiment succombe sous le feu et sous les baïonnettes de l'infanterie française encore intacte et, fortement éprouvé, il est forcé de tourner bride (1).

« Le régiment frère, le 2e régiment de dragons de la garde, charge aussi à plusieurs reprises sur l'infanterie ennemie au nord de Mars-la-Tour et subit également des pertes considérables.

(1) Le colonel d'Auerswald, commandant le régiment, fut grièvement blessé et mourut de ses blessures. Il restait au régiment 6 officiers, dont un officier supérieur, et 3 capitaines; 6 étaient blessés. Le 17, on ne put plus former qu'un escadron avec les 3 escadrons qui avaient chargé et qui y avaient laissé les deux tiers de leur monde.

« Le colonel Finck de Finckenstein, commandant le régiment, périt dans cette sanglante mêlée; son cadavre ne fut retrouvé que beaucoup plus tard, et pendant longtemps on ignora ce qu'était devenu ce chef héroïque, qui s'était acquis tant de renommée par sa célèbre marche de nuit, de Jicin au quartier général du prince royal, la veille de la bataille de Kœniggrætz-Sadowa. »

La grande charge de cavalerie contre cavalerie sur l'extrême gauche. — Après la retraite de la brigade Wedell, la situation de l'ennemi devenait critique, malgré l'immobilisation du 3e corps par Bazaine.

Les divisions de Cissey et Grenier (4e corps) se trouvaient en mesure de déborder les Prussiens.

Quoique l'attitude du 3e corps ne fût pas de nature à encourager une marche en avant du 4e, le général de Ladmirault, commandant ce 4e corps, poussait autant qu'il le pouvait son mouvement, qui devenait inquiétant pour l'ennemi.

Les dragons de la garde chargèrent, on vient de le voir, contre la division de Cissey.

Mais il s'agissait de contenir, plus à gauche, la division Grenier.

Afin de nous arrêter, le général prussien de Barby fit une démonstration, avec six forts régiments de grosse cavalerie qui occupaient l'extrême droite, en face de notre extrême gauche, vers Ville-sur-Yron.

Mais le général disposait sur ce point de 10 régiments, comme l'affirme Borbstaëdt; seulement nos effectifs étaient beaucoup moins forts, ce qui égalisait le nombre.

Les généraux Legrand, du Barrail, de Clérambault, se jetèrent sur la cavalerie prussienne avec ce corps de cavalerie.

Ce fut un combat d'un aspect grandiose.

Qu'on se représente le soleil bas déjà sur l'horizon, éclairant ces deux grandes masses de cavalerie s'entre-choquant.

Jamais scène de guerre n'offrit un caractère plus saisissant et plus dramatique.

Borbstaëdt a fait un récit écourté de cette affaire ; il éprouvait le besoin de rehausser la cavalerie prussienne ; il lui en coûtait d'avouer que, sabre contre sabre, le cavalier allemand se faisait battre par le cavalier français.

Aussi a-t-il faussé la vérité. Voici sa version :

« Le général de Barby, dit-il, qui se maintenait inébranlable sous le feu avec ses six régiments de cavalerie, avait plus de succès dans une charge qu'il entreprenait, par ordre du général de Voigt-Rhetz, vers l'extrême gauche prussienne, pour dégager cette aile et arrêter l'ennemi qui continuait toujours à s'avancer.

« Parvenu à Ville-sur-Yron, le général de Barby vient se heurter contre les dix régiments de cavalerie du général de Clérambault, qui se trouvaient à l'aile droite française ; il fond immédiatement sur eux avec ses six régiments.

« Ni le feu de la cavalerie française, ni les régiments ennemis qui apparaissaient de tous côtés en nombre supérieur, ne peuvent arrêter l'élan des cavaliers prussiens.

« Une sanglante mêlée s'engage, dans laquelle la supériorité des Prussiens comme cavaliers leur donne l'avantage.

« La cavalerie française, parmi laquelle se trouvaient deux des magnifiques régiments de la garde et un de ces régiments de chasseurs d'Afrique tant vantés, est repoussée sur toute la ligne, et cette charge produit sur les Français une impression telle, que la droite cesse désormais de continuer son mouvement. »

A ces assertions de Borbstaëdt, assertions mensongères, nous opposons d'abord le rapport de Frossard, qui est succinct, mais clair et empreint d'un grand caractère de vérité.

« Le général de Barby, dit Frossard, qui, pendant l'action, se tenait avec de l'artillerie de l'autre côté du ravin de Mars-la-Tour, avait cherché à tourner sa droite.

« Devant cette provocation, la division Legrand du 4e corps (2e et 7e hussards, 3e et 9e dragons) s'était portée, par ordre du commandant du corps d'armée, au delà du ravin, et avait exécuté contre cette masse de cavalerie une charge audacieuse, reçue presque de pied ferme, à laquelle prirent part nos lanciers et dragons de la garde.

« Le choc avait été rude et la lutte sanglante mais courte.

« Une confusion d'uniformes avait causé quelque désordre.

« Le général Legrand était tué, le général de brigade de Montaigu blessé.

« La retraite eut lieu, et la division Legrand se rallia sous les ordres du général de Gondrecourt.

« Toutefois le but était atteint, puisque l'ennemi s'était retiré aussi.

« La canonnade seule avait continué quelque temps encore.

« Le général de Ladmirault, avec ses deux divisions d'infanterie, restait définitivement maître du terrain. »

Le général Frossard ne parle ni du général du Barrail, ni du général de Clérambault, qui survinrent dans le courant du combat.

Toutefois ce récit du général Frossard éclaire déjà la question ; mais nous avons, d'un témoin oculaire, officier d'ordonnance du général de Ladmirault, une relation détaillée, publiée sous l'austère patronage de notre *Réunion des officiers*.

Cette relation, remplie de détails curieux, intéressante au plus haut point, permet d'établir la vérité sur des faits prouvés.

Nous avons été trop heureux de trouver cette peinture si sincère de cette grande lutte pour ne pas la donner *in extenso* comme suit :

« Le principal combat de cavalerie de la journée du 16 août 1870 eut pour théâtre les champs qui s'étendent entre Jarny et Mars-la-Tour, à l'ouest de la route qui relie ces points.

« Cette région est légèrement inclinée au nord-ouest, et, vers le milieu, la

déclivité se prononce par une dépression marquée, au-dessus de laquelle s'avançaient, depuis Mars-la-Tour, les troupes de cavalerie allemande : brigade de dragons de la garde ; brigade Barby, de la division Rheinbaben (4e cuirassiers, 19e dragons, 13e uhlans), 13e dragons et 10e hussards de la même division, 16e dragons de la division d'infanterie Kraatz.

« Ce fut particulièrement contre les six derniers régiments désignés, précédés sur leur droite par une batterie à cheval, que se heurtèrent nos régiments de cavalerie : 2e chasseurs d'Afrique (division du Barrail), 2e et 7e hussards (brigade Montaigu, de la division Legrand), 3e dragons (brigade Goudrecourt, de la même division), lanciers et dragons de la garde impériale (brigade de France), tous venant, à l'instant du choc, de la ligne boisée Bruville-la-Grange.

« L'action eut lieu par ordre du général de Ladmirault, dont les deux divisions d'infanterie, maîtresses du plateau de Greyères, formaient l'aile droite de l'armée française, lorsque leur marche, jusque-là progressive, fut arrêtée par une puissante attaque d'infanterie sortie de Mars-la-Tour, et menacée en même temps sur son flanc droit par le mouvement des troupes de cavalerie énumérées plus haut.

« Il pouvait être quatre heures et demie du soir quand nos batteries de droite, déjà engagées contre l'attaque directe, furent tout à coup prises en rouage par une batterie de la cavalerie allemande, avancée sur la route, presque à la hauteur de la ferme de Greyères.

« C'est alors que le général de Ladmirault, arrivant au flanc menacé, me donna brièvement cette mission : « Ramasser tout ce que je trouverais de « cavalerie sur ses derrières et la mener dégager sa droite. »

« Prenant ma course vers le vallon de Bruville, je rencontrai d'abord le général du Barrail à la tête d'un seul de ses régiments d'Afrique, puis le général Legrand devant sa division, dont un régiment était détaché, enfin le général de France avec sa brigade de la garde.

« A tous trois je peins la situation, le vœu de mon général (le général Legrand appartenait seul au commandement du 4e corps), et tous trois font rompre aussitôt à droite pour franchir le ravin qui contourne le plateau de Greyères.

« Ce ravin, qui porte sur son revers opposé la route de Mars-la-Tour à Jarny, est suivi par un ruisseau profond qui en gêne le franchissement.

« Les escadrons de chasseurs d'Afrique le passent au galop, sautent la route, font à gauche et fondent en fourrageurs sur les canons ennemis, qui ont à peine eu le temps de faire feu ; ils les traversent, poursuivent les canonniers qui les ont abandonnés, puis découvrent en avant et sur la droite les masses de la cavalerie allemande, dont les flanqueurs s'ébranlent contre eux.

« Mais, du même temps de galop, les chasseurs conversent à droite, se dégagent des détachements ennemis, se rallient vivement à l'angle de la route et du bois, et là, par un feu nourri, font renoncer à les poursuivre.

« Dans ce fait d'armes téméraire, la rapidité avait enlevé le succès, et la batterie sabrée ne reparut plus.

« Pendant ce temps, les trois régiments de la division Legrand, ne rencontrant plus le feu de l'artillerie si brillamment enlevée, avaient franchi en colonne le ravin et la route, et se reformaient face à gauche, la brigade de hussards inversée sur une seule ligne, le 3e dragons en réserve en dehors du flanc droit.

« La brigade de France, passant par derrière en colonne serrée, conservait le trot pour former la droite du vaste mouvement destiné à déborder l'ennemi. Je pus montrer au commandant de cette brigade les cavaliers allemands à petite portée de fusil, et revenir encore assurer le général Legrand de son concours, au moment même où un autre aide de camp de mon chef apportait à sa cavalerie l'ordre de ne pas différer l'action.

« Le général de Ladmirault envoyait cet ordre parce qu'il apercevait des essaims de tirailleurs descendant de Tronville et décelant une nouvelle attaque d'infanterie, contre les progrès de laquelle il redoutait de voir se butter notre charge, si elle eût tardé davantage.

« Il est trop tard, ce n'est plus le moment, » fit alors au général Legrand le général du Barrail, qui venait de rallier ses chasseurs sans avoir été soutenu.

« En même temps, un colonel de hussards demande à faire un feu sur l'ennemi, qu'on apercevait à quelque huit cents mètres, arrêté sur la crête du terrain. — « Au sabre ! » répond le général de division, et, sur son ordre, M. de Montaigu enlève la brigade qui est bientôt au galop.

« Je vis alors quelques cavaliers se dégager vivement de la troupe ennemie pour reconnaître l'attaque, fournie à pleine allure déjà, malgré la longue pente contraire, par la ligne de nos hussards.

« Les dragons allemands, surpris, restaient immobiles en arrière de la crête, sauf à l'aile droite ; des pelotons la prolongèrent en se reformant face à nous, au-devant de qui l'ennemi n'eut plus alors le temps que de courir quelques pas, mais avec une précision imposante.

« Il avait formé ainsi la droite d'une tenaille mouvante pour recevoir le choc du 2e hussards, tandis que le 7e donnerait partie dans un intervalle, partie contre un régiment formé primitivement en masse, face à droite, et qui n'eut que le temps de faire front en colonne serrée.

« Le choc fut rude : les dragons allemands poussent leurs hurrahs, déchargent à vingt pas les mousquetons pendants à l'arçon, et aussitôt les sabres jouent, chez eux du taillant, chez nous de la pointe.

« Les plus vigoureux de nos cavaliers, dont le général de Montaigu, fendent les rangs prussiens ; mais la masse des chevaux français, petits, essoufflés, se brise contre le mur que leur oppose une troupe supérieure en stature et en cohésion.

« Alors, qui des nôtres a traversé veut de nouveau se frayer un passage à travers les rangs reformés ; la mêlée devient violente ; le général de Montaigu

est blessé et pris ; le général Legrand, qui, au cri de : « Vive l'empereur ! » a regagné, à la tête de sa petite réserve, la droite de ses hussards, roule percé de coups.

« Son état-major et les officiers de dragons qui le suivent tombent presque tous sous les sabres d'un troisième régiment ennemi (19e dragons de Hanovre), qui s'est rabattu en ligne sur notre attaque.

« Le général de France n'a que le temps de jeter à cette encontre ses lanciers, à peine formés sur la gauche en bataille ; leur centre perce complétement les dragons allemands, mais la gauche va donner dans la droite des troupes Legrand et y est prise, à cause de ses habits bleus, pour des dragons ennemis, tandis que l'escadron de droite est culbuté par une colonne de uhlans qui accourait de l'ouest.

« Sur le flanc que prêtent à leur tour ces uhlans se jettent nos dragons de la garde, qui les abîment.

« Enfin, sur les derrières de la mêlée, arrivent, du côté des Allemands, des hussards, puis des cuirassiers qui ne peuvent guère y pénétrer ; de notre côté, les infatigables chasseurs d'Afrique, qui s'y enfoncent en fourrageurs.

« Ce n'était plus un combat, mais un tumulte furieux, où six mille cavaliers de toutes armes s'entre-tuaient presque au hasard.

« Au milieu des imprécations, des détonations et du choc des sabres, on entendait à peine l'appel que nous adressaient nos malheureux lanciers : « Ne « frappez pas, nous sommes Français ! » et le cri : « Pas de quartier ! pas de « quartier ! » de nos dragons de la garde, qui avaient vu des uhlans clouer au sol les blessés.

« C'était horrible et merveilleux !

« L'acharnement de la lutte fit flotter quelque temps ainsi ces ouragans humains, et le carnage eût continué encore, si les sonneries de ralliement par lesquelles le général de France, témoin de la fureur aveugle de la mêlée, essayait de rappeler ses cavaliers, n'eussent achevé de faire redescendre tout le tourbillon vers le ravin d'où nos colonnes d'attaque étaient sorties.

« Là, les Français s'arrêtent, se groupent ; ceux des Allemands que la poursuite a entraînés s'esquivent ; les trompettes rappellent des deux côtés, et les deux cavaleries cherchent à se reformer chacune sur le terrain qu'elle a quitté pour le combat.

« Le ralliement de la nôtre est dirigé par le général de Gondrecourt, qui, accouru avec la réserve, s'est dégagé avec peine de la mêlée.

« Ce ralliement est protégé à gauche par le feu des chasseurs d'Afrique, à droite par celui des cavaliers démontés qui se sont groupés à la lisière du bois, mais surtout par l'action d'un bataillon qui vient d'être poussé par le général de Ladmirault dans la pente du ravin de Greyères.

« *Sous les armes de cette troupe périt entièrement un régiment de dragons de la garde prussienne* qui venait de se couler dans le ravin pour y soutenir l'ensemble des attaques, et le même sort atteignait non loin de là l'autre régiment

de cette belle brigade, alors que, se sacrifiant pour dégager une colonne d'infanterie en désordre, il fut foudroyé comme elle. »

(C'est la charge des dragons de la garde, racontée précédemment par nous et qui avait lieu simultanément avec celle du général de Barby.)

L'auteur du récit continue :

« Le gros de la cavalerie prussienne, qui s'était reformé victorieusement sur la hauteur, n'y resta pas longtemps comme une menace ; il fut déterminé à la retraite par l'apparition sur le lieu du combat de la division de cavalerie Clérambault, qui avait marché vers le ravin à la poussière des charges, et dont un escadron du 4e dragons, brillamment enlevé par son colonel, eut l'honneur d'échanger avec l'ennemi les derniers coups de sabre en se jetant en fourrageurs sur son flanc.

« L'action ne fut pas poursuivie ; bientôt les troupes allemandes se mirent définitivement en retraite, nous cédant toute l'étendue du champ de bataille, où la recherche de nos morts et le soin de nos blessés terminèrent pour nous une des plus glorieuses rencontres de cavalerie de la guerre moderne. »

Telles furent ces deux grandes charges de cavalerie.

Celle de l'extrême droite contre Yron fut un des faits de guerre les plus grandioses de cette campagne.

Évacuation du petit bois. — Après la charge des dragons de la garde, l'ennemi dut évacuer le petit bois de Vionville.

Ce fut, grâce à Bazaine, comme on le verra, la seule conséquence de notre succès.

Borsbtaëdt accuse ainsi ce revers :

« Après l'échec de la brigade Wedell dans son attaque à l'aile gauche, le général de Kraatz avait également reçu l'ordre d'évacuer le bois au nord de Tronville, qui était par trop exposé, et de se retirer au nord de ce village pour y recueillir cette brigade.

« L'ennemi ne fait aucune tentative pour s'avancer jusqu'à la route de Metz à Mars-la-Tour et pour occuper le terrain ainsi abandonné, bien qu'il eût pour lui une importance capitale comme étant la principale ligne de retraite sur Verdun. »

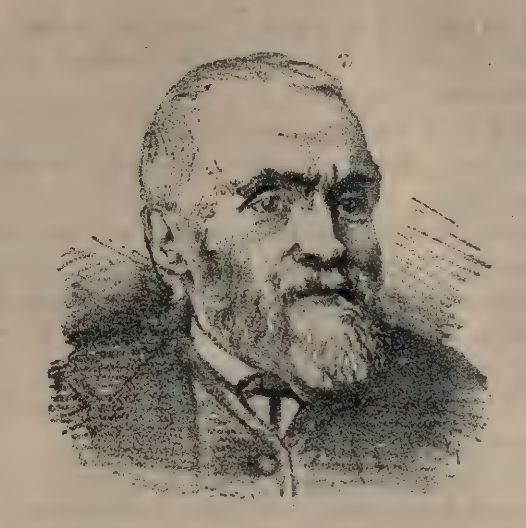
Nous expliquons plus bas pourquoi et comment nos troupes, retenues par les ordres de Bazaine qui trahissait, gardèrent cette attitude expectante.

Mais nous signalons cette fausse assertion qui suit et par laquelle Borbstaëdt prétend que le général de Barby fut vainqueur.

Les citations faites par nous prouvent le contraire.

« Par contre, au nord de Mars-la-Tour, le général de Barby restait maître du champ de bataille, sur lequel ses troupes avaient si glorieusement combattu et vaincu. »

Toutefois la division Buddenbrock resta maîtresse de Vionville et une batterie française dut se replier. Borbstaëdt, du moins, le dit :



M. Canler.

« Durant ces violents engagements de la gauche prussienne, la division Buddenbrock s'était également maintenue sans fléchir à Vionville.

« Une batterie ennemie qui avait pris position sur la vieille voie romaine, et qui gênait beaucoup les troupes prussiennes, est repoussée par une pointe audacieuse, exécutée sur l'ordre direct du prince Frédéric-Charles, par les deux bataillons du 35e régiment de fusiliers, conduits par le lieutenant-colonel de Alten. »

On va voir que si Bazaine l'eût voulu, cette division Buddenbrock eût été repoussée, mais qu'il immobilisa le corps Lebœuf pendant la période de combat que nous venons de décrire.

Le maréchal Bazaine, pendant la durée de la deuxième phase, immobilise le 3e corps. — Pendant toute la durée de cet engagement d'infanterie et de ces charges, le maréchal Bazaine, craignant toujours qu'un trop grand succès n'ouvrît à nos troupes le chemin de Verdun, le maréchal, ne voulant pas passer, envoyait à sa droite des instructions pour qu'elle ne s'engageât point. (Voir le rapport officiel.)

Il prescrivait aux deux divisions du 3e corps arrivées en ligne de rester en réserve.

Le rapport de Frossard en fait foi :

« Quant aux divisions du 3e corps (de Nayral et Aymard), qui reliaient le général de Ladmirault au maréchal Canrobert, elles furent portées un peu en avant vers la fin de la journée pour menacer l'ennemi au centre ; mais elles n'eurent pas à soutenir une lutte sérieuse, le maréchal commandant en chef les considérant comme une réserve éventuelle.

« Autrement il les eût fait appuyer sur leur droite pour coopérer avec le 4e corps, qui n'avait que deux divisions, et les résultats contre l'aile gauche prussienne eussent pu être complets. »

Pourquoi laisser cette troupe en réserve?

Il ne pouvait survenir de secours aux Prussiens de ce côté et il n'en parut point depuis ce moment.

Il importait avant tout d'enlever Mars-la-Tour et de s'ouvrir une voie.

Le maréchal Bazaine le savait et s'y refusait.

Si les 15.000 hommes du maréchal Lebœuf eussent donné au moment où la brigade Wedell pliait, si cette masse considérable eût chargé alors, toute la gauche de l'ennemi était perdue sans rémission.

De quatre à cinq heures, le maréchal, de ce côté, tenait donc encore une fois la victoire en ses mains.

La route de Verdun s'ouvrait.

L'ennemi, repoussé à sa gauche, enveloppé, reculait au loin, subissant un désastre.

Ni la division Buddenbrock ni la division Stülpnagel n'eussent été en état de résister à ce moment.

Les renforts, qui vont survenir dans la suite, n'étaient pas encore en mesure de soutenir ces divisions débordées et épuisées.

L'ennemi rejeté vers la Moselle ou ses renforts venus trop tard nous laissaient libres de filer sur Verdun après une belle victoire.

Là encore, comme pendant toute la bataille, le maréchal trahit.

Résumé. — Arrivée du prince Charles sur le terrain; preuves par documents allemands que la bataille se livrait inopinément. Dissémination des renforts prussiens venant de tous côtés, et manque de direction et de concentration. Lignes des deux armées. Bazaine affaiblit sa droite; cependant, avec ses grandes masses à gauche, il peut, à quatre heures, remporter la victoire. Attaque du petit bois, qui est repris par l'ennemi. Échec terrible de la brigade Wedell devant Greyères. Échec et extermination des dragons de la garde prussienne. Bazaine immobilise sa gauche victorieuse par des instructions qui enchaînent le maréchal Lebœuf et le général de Ladmirault.

Conclusion des faits relatés pendant le premier moment de la deuxième phase : Bazaine a bien réellement laissé, de parti pris, passer l'occasion de culbuter l'ennemi sur la droite de celui-ci par notre gauche. — Pendant que, de trois à cinq heures, le maréchal laissait, ainsi qu'on vient de le voir, son aile droite en face de forces supérieures, pendant qu'il appelait à lui, sur sa gauche, renforts sur renforts, enlevant à notre droite l'occasion de vaincre qui s'offrait si belle, pendant que, durant deux heures, il ne profitait point de la concentration de forces qu'il avait faite sur sa gauche et ne culbutait point la faible division Stülpnagel, des renforts arrivaient à celle-ci.

A cinq heures du soir seulement, on voyait déboucher les avant-gardes du 8e et du 9e corps prussien, qui viennent soutenir cette division Stülpnagel, si

mollement attaquée par les 70.000 hommes que le maréchal a tenus massés devant elle.

Les documents ne laissent aucun doute à cet égard.

Le lecteur va lire, dans la suite, la description faite par Borbstaëdt de la marche des renforts qui viennent à la division Stülpnagel.

Il en résulte que le premier secours de ce côté fut la brigade Rex (8e corps), qui déboucha à cinq heures, pas avant.

A six heures arrive le 11e régiment (9e corps).

A sept heures paraît une brigade hessoise.

Et c'est tout.

Mais jusqu'à cinq heures la division Stülpnagel est seule, comme nous l'avons déjà dit.

Depuis le matin, cette division resta donc sans soutien en face des masses dont disposait le maréchal contre elle, contre elle seule.

Soit en première ligne :

Grenadiers de la garde ;

Voltigeurs de la garde ;

Brigade Lapasset ;

Division Levassor.

Soit : 45.000 hommes.

Mais, de plus, le maréchal disposait du 2e corps et de la division Montaudon comme réserve.

Soit une forte masse de 28.000 hommes.

Qu'en fait-il ?

Rien.

Les appelle-t-il en ligne dans la longue période qui s'écoule depuis le ralliement du 2e corps en réserve et cinq heures du soir, au moment de l'entrée en ligne des renforts ennemis sur la gauche ?

Non.

S'il l'eût voulu, tout au moins vers trois heures, il massait en fortes colonnes ses troupes sur le flanc droit de la division Stülpnagel et il la forçait à la retraite par ce mouvement.

Mais il ne prescrit à ces renforts puissants aucun mouvement.

Ce n'est qu'à quatre heures, lorsqu'on signale en vue les secours qui seront arrivés à l'ennemi vers cinq heures, ce n'est qu'alors que le maréchal donne à la réserve l'ordre d'avancer.

Il a calculé ses heures pour que cette réserve ne paraisse qu'au moment où celle de l'ennemi sera en action.

En un mot, il ne veut pas vaincre.

Le général Frossard a précisé l'heure où les renforts français, si longtemps immobilisés sur la gauche, furent appelés.

« Pendant ce temps, dit le général Frossard, le maréchal Bazaine, craignant des tentatives contre sa gauche, par les ravins d'Ars et de Gorze, avait appelé vers Gravelotte et dirigé sur le débouché du ravin d'Ars la division

Montaudon du 3e corps, restée jusqu'à quatre heures en réserve près de Villers-au-Bois.

« Par son ordre aussi, les divisions Vergé et Bataille du 2e corps, qui n'avaient quitté que momentanément le combat et s'étaient reformées en arrière de Rézonville, sont placées sur le plateau, au sud de Gravelotte, à la lisière du bois des Ognons, pour surveiller les deux ravins.

« Plusieurs de leurs bataillons occupent ce bois.

« Bientôt une violente recrudescence des feux d'artillerie indique que les Prussiens, renforcés sans doute de troupes fraîches, reprennent l'attaque sur notre centre et notre gauche. »

Et notre position était si forte sur ce point, que le maréchal n'eut besoin que d'une brigade de la division Montaudon pour résister victorieusement.

Le reste des réserves ne fut pas engagé.

Le passage suivant du général Frossard le dit formellement :

« Devant Rézonville, dit-il, la nouvelle attaque est contenue, puis repoussée par les grenadiers, qu'étaient venues appuyer une partie de la division de voltigeurs et une brigade de la division Levassor-Sorval (6e corps), et par toute l'artillerie de la garde, que le général Bourbaki a fait mettre en batterie.

« Le général Montaudon concourt à cet effort avec sa 1re brigade, que le maréchal Bazaine a fait revenir du ravin d'Ars.

« De ce côté donc, comme à la droite, la situation était bonne. »

Donc, indubitablement, si Bazaine l'eût voulu, avant cinq heures, avant l'arrivée du premier secours prussien, le 2e corps et la division Montaudon auraient ajouté, aux énormes avantages de nombre que nous avions déjà contre la division Stülpnagel, la force irrésistible d'un mouvement tournant opéré par 20.000 hommes !

Borbstaëdt ne fait pas mystère de ce qui fût advenu si le maréchal avait fait son devoir.

Après avoir constaté que le maréchal faisait descendre, mais trop tard, la division Montaudon vers le bois des Ognons, pour tourner la division Stülpnagel, il dit :

« Mais les renforts des 8e et 9e corps, qui venaient d'arriver dans la soirée, se portent au-devant de lui et paralysent tous les efforts qu'il tente dans cette direction, *très-dangereuse* pour les corps prussiens. »

Ne faut-il pas conclure de ce passage qu'un mouvement tournant de 20.000 hommes *dans cette direction très-dangereuse*, tenté avant l'arrivée du renfort, devait pleinement réussir ?

Donc, pour le maréchal, les faits, dans ce *moment* de la bataille, sont autant de preuves de sa trahison.

CHAPITRE X

GRAVELOTTE

DEUXIÈME PHASE. — DEUXIÈME MOMENT

(De 5 heures à 8 heures.)

L'aile gauche : la 16e division prussienne marche au secours de la division Stülpnagel. — Nouveaux renforts prussiens. — Le centre : attaque ordonnée par le prince Charles. — Dernière charge de cavalerie. — Fin de la bataille.

(AILE GAUCHE)

La 16e division du 8e corps prussien marche de Novéant au canon, et sa 32e brigade se dirige au secours de la division Stülpnagel. — Nous avons conclu à la fin du chapitre précédent à ceci : que Bazaine n'eut devant ses grandes masses, à sa gauche, jusqu'à cinq heures, que la division Stülpnagel.

La marche du premier renfort arrivé à cette division, marche racontée par Borbstaëdt, montre bien qu'il ne parut qu'à l'heure que nous avons fixée.

« Ainsi que nous l'avons dit précédemment, écrit Borbstaëdt, après que tous les corps de la IIe armée auraient rompu vers la Moselle, la Ire armée devait couvrir ce mouvement du côté de Metz, en prenant position à Arry et à Pommerieux avec les 8e et 7e corps.

« En conséquence, la 16e division (lieutenant général de Barnekow, 8e corps), marchant de Frontigny sur Arry, atteignait la Moselle à Arry, le 16 à midi, et prenait ses dispositions pour y bivouaquer, quand la canonnade qui retentissait du côté de Rézonville et les divers renseignements recueillis décident le lieutenant général de Barnekow à remettre ses troupes en mouvement, après un repos d'une heure seulement, pour accourir au secours de ses frères d'armes engagés sur l'autre rive de la Moselle.

« La division passe la rivière à Novéant, et à trois heures et demie ses têtes de colonnes arrivaient à Gorze.

« Après entente préalable avec le lieutenant général de Stülpnagel, le général de Barnekow dirige aussitôt 3 batteries et 3 escadrons du 9e régiment de hussards sur le champ de bataille de la 5e division d'infanterie, tandis que la 32e brigade d'infanterie (colonel de Rex, 40e régiment de fusiliers, 72e régiment d'infanterie) se porte par le bois de Saint-Arnould sur la côte Mousa, pour se jeter, conformément aux ordres du prince Frédéric-Charles, dans le flanc de l'ennemi. »

Attaque de la brigade Rex sur Rézonville. — La brigade se porta donc en avant contre nous : la cavalerie et l'artillerie directement vers le terrain où luttait la division Stülpnagel.

La brigade Rex, pour soulager la division, prit l'offensive contre Rézonville.

On va voir que, comme nous l'avons dit, Bazaine n'eut guère besoin de sa réserve.

Il lui suffit réellement, pour résister, d'engager une brigade de la division de Montaudon en soutien de la première ligne formée des grenadiers, des voltigeurs de la garde et d'une brigade de la division Levassor.

Borbstaëdt constate l'impuissance de l'attaque.

« Vers cinq heures, dit Borbstaëdt, la brigade Rex, qui, sur l'ordre du lieutenant général Wrangel, s'était renforcée à Arry du 11e régiment de grenadiers (9e corps), atteignait les lisières nord du bois Saint-Arnould, après une marche des plus pénibles, exécutée sur un seul chemin, en raison de l'épaisseur des fourrés qui formaient la forêt.

« Le dos de terrain situé au sud-est de Rézonville était fortement occupé par de l'infanterie et de l'artillerie ; de grosses réserves se voyaient dans le ravin entre Rézonville et Gravelotte.

« Le 40e régiment de fusiliers reçoit l'ordre de s'avancer dans la direction de Rézonville ; le 72e régiment d'infanterie devait le suivre avec 2 bataillons, laissant l'autre bataillon (le 2e) comme réserve.

« Les batteries ennemies couvrent d'obus et de mitraille le bois et le terrain situé en avant, afin de rendre le débouché impossible. »

Entrée en action de nouveaux renforts prussiens. — Non-seulement cette brigade Rex est impuissante à nous chasser de nos positions, mais un régiment du 9e corps (le 11e) qui survient plus tard ne peut nous ébranler.

Borbstaëdt en convient et l'on sent que, même à cette heure, pour Bazaine, il était temps encore.

« Jusqu'à la tombée de la nuit, dit Borbstaëdt, les 40e et 72e régiments, soutenus à partir de six heures par le 11e régiment, et plus tard par le 2e bataillon du 72e, tenu d'abord en réserve, essaient inutilement de se rapprocher de la position ennemie.

« Toutes ces tentatives dirigées contre un adversaire supérieur n'arrivent il est vrai, qu'à faire gagner un peu de terrain en avant ; mais elles avaient un autre résultat bien plus important : c'était celui d'obliger l'ennemi à engager ses réserves, et de l'empêcher de les diriger contre la division Stülpnagel, qui, *inquiète pour son flanc gauche, s'abstenait complètement de toute offensive prononcée.* »

Cette dernière phrase ne dit-elle pas à quel point cette division Stülpnagel était toujours paralysée ?

Jusqu'à sept heures du soir, un effort énergique du maréchal eût décidé de sa retraite, malgré les renforts successifs qui étaient arrivés.

Mais survint à la fin de la journée la brigade hessoise.

Soit plus de 7.000 hommes.

Cet appoint considérable ne put faire fléchir notre droite dans sa résistance, tant notre position était forte.

Borbstaëdt ne signale que le retrait de quelques postes français trop aventurés.

Arrivée de la brigade hessoise. — « Il était une heure de l'après-midi, dit Borbstaëdt, quand la 25e division (grand'ducale hessoise), qui formait la tête du 9e corps, recevait à Corny, en même temps que les premières nouvelles de la lutte que le 3e corps soutenait à Rézonville et à Vionville, l'ordre du commandant en chef de rallier sur le théâtre du combat.

« Le lieutenant général prince Louis de Hesse, commandant la division, prescrit aussitôt à la 49e brigade (général major de Wittich, 1er et 2e régiments hessois à 2 bataillons, et 1er bataillon de chasseurs), au 1er régiment de cavalerie hessoise, aux 1re et 2e batteries lourdes et à la 1re batterie légère de franchir la Moselle à Corny.

« Ce mouvement devait être suivi par la 50e brigade (général-major Lyncker, 3e et 4e régiments hessois et bataillon de chasseurs du corps *Leib-Jaeger*), qui n'était pas encore arrivée ; mais il ne put s'exécuter à temps.

« La 49e brigade commence à défiler sur le pont de Corny à quatre heures et demie ; pour marcher plus facilement, elle avait déposé ses sacs.

« Elle se porte en toute hâte par Gorze, à travers les bois de Chevaux, vers le bois des Ognons, c'est-à-dire vers l'extrême droite prussienne, suivie par une des batteries lourdes, tandis que les deux autres batteries sont dirigées de Gorze vers l'artillerie divisionnaire de la division de Stülpnagel ; elles la rejoignent vers le soir, se portent à quinze cents pas en avant de sa droite et ouvrent aussitôt un feu violent et très-efficace.

« *Ce secours arrivait d'autant plus à propos que, dans ce combat d'artillerie qui durait depuis plus de six heures, les pièces de la 5e division avaient presque complétement épuisé leurs munitions.* »

On voit que la situation était toujours très-critique pour l'ennemi.

Qu'eût-il fait si, même à ce moment, notre 2e corps eût opéré un mouvement tournant ?

La victoire était encore à nous.

Borbstaëdt continue ainsi :

« Le 1er régiment d'infanterie hessoise vient se heurter à l'ennemi au milieu même du bois des Ognons ; dans ce terrain boisé et inextricable, il engage avec six compagnies soutenues plus tard par deux autres, puis par le 2e régiment, un combat de mousqueterie à chances alternatives, qui eut pour résultat non-seulement d'immobiliser les réserves françaises portées vers le bois des Ognons, *mais encore de déterminer la retraite des détachements de la gauche française établis sur de fortes positions en dehors du bois, et qui, craignant une attaque de flanc, finissaient par se replier.* »

Ce n'était pas cette attaque qui faisait reculer ces détachements, composés d'une partie de la division Montaudon ; c'était un ordre de Bazaine. Trouvant cette division trop menaçante pour l'ennemi et craignant d'avoir trop en évidence une force considérable qui eût peut-être déterminé quand même une

offensive sur le flanc des Prussiens, le maréchal replia cette division et l'envoya sur la droite.

Il fit voyager ainsi de gauche à droite et de droite à gauche cette division pendant toute la journée.

Borbstaëdt continue :

« Le 1er bataillon de chasseurs hessois, arrêté dans sa marche par les colonnes qui le croisaient, ne rejoignait sa brigade que dans la nuit, après la fin de la bataille ; la 30e brigade n'arrivait également sur le théâtre de la lutte que dans la matinée du 17 août. »

Ainsi, sauf une rectification de position très-légère opérée sur notre gauche par le retrait de la division Montaudon, l'ennemi n'obtenait aucun succès.

(LE CENTRE)

Grande attaque de cavalerie et d'infanterie ordonnée par le prince Charles contre notre centre (division Lafont, 6e corps) à 7 heures du soir. — Cependant l'ennemi, voyant arriver des renforts à sa droite, essaie de nous culbuter au centre.

La 20e division d'infanterie prussienne, rassemblée par le prince Frédéric-Charles en personne, est lancée avec la division Stülpnagel, qui essaie enfin de l'offensive, contre la division Lafont.

C'est une des habitudes du prince Charles de masser ainsi à la fin d'une journée de fortes colonnes de troupes et de tenter un assaut vigoureux sur un point.

Les deux divisions prussiennes sont appuyées par la 14e brigade de cavalerie qui a l'ordre de se jeter sur l'ennemi quand le mouvement d'infanterie sera bien dessiné.

Cette charge d'infanterie et d'artillerie n'eut qu'un très-court succès, terminé par une désastreuse reculade, à la suite de laquelle Borbstaëdt rend hommage à la valeur des nôtres.

« Au centre de la ligne de bataille des Prussiens, le prince Frédéric-Charles avait fait exécuter vers sept heures, par les troupes de la 5e et de la 20e division d'infanterie, une dernière attaque au nord-est contre la division Lafont de Villiers.

« Une violente canonnade de deux heures avait préparé cette attaque, qu'appuyait une charge de la 14e brigade de cavalerie.

« Au début, la charge réussit : une pièce est prise, l'aigle du 93e est enlevée ; mais la cavalerie, poursuivant sa course, vient alors se heurter à la division de cavalerie Valabrègue, du 2e corps (4 régiments), et elle se voit forcée de rétrograder ; l'aigle et la pièce sont reprises.

« *L'attaque de l'infanterie échoue également contre le calme imperturbable et le feu écrasant des bataillons ennemis.* »

Dans le passage qui suit, on voit Borbstaëdt convenir que ce ne fut pas



M. Lagrillière.

l'attaque des Hessois qui fit reculer les détachements de la division Montaudon à notre gauche, dans le bois des Ognons, mais bien, comme nous l'avons dit, l'ordre de Bazaine. On lit en effet :

« Le maréchal Bazaine, inquiet de cette attaque sur son centre, arrête le mouvement de la division Montaudon sur Gravelotte et lui prescrit de rallier de nouveau le 3ᵉ corps pour parer à toute éventualité.

« La division de cavalerie Forton, dont on avait disposé ailleurs, dut aussi reprendre sa position près du petit bois de Villiers.

« A Rézonville, le général Bourbaki réunissait toute son artillerie, qui, formée en une seule batterie de 54 pièces, rendait la position presque inattaquable. »

Nouvelle et dernière charge de cavalerie. — Vers huit heures, le prince Charles, qui s'obstine à tenter d'une surprise sur nos troupes, fait donner la 6ᵉ division de cavalerie.

Le prince a pour système qu'avec les Français la dernière heure du combat est la plus favorable, surtout quand une attaque est faite à l'improviste.

Il laisse donc, en apparence, cesser la bataille pour nous donner une fausse sécurité.

« Avec l'obscurité naissante, dit Borbstaëdt, le feu s'éteint peu à peu sur toute la ligne. A la tombée de la nuit, le prince Frédéric-Charles ordonne encore une charge de la 6ᵉ division de cavalerie dans la direction de Flavigny-Rézonville ; dans cette charge la brigade de hussards Rauch enfonce des carrés ennemis dont elle avait pu s'approcher jusqu'à deux cents pas sans être aperçue.

« Le feu qui éclate de tous côtés et l'obscurité complète qui survient sur ces entrefaites forcent alors la division de cavalerie à se retirer. »

C'est le dernier épisode de la bataille.

Partout le feu s'éteint.

Partout l'ennemi est repoussé.

Trente mille hommes gisent sur le terrain.

Le sang coule lentement vers les bas-fonds.

Les pertes sont égales de part et d'autre ; mais Bazaine, qui a *tactiquement* vaincu malgré lui, prend déjà ses dispositions pour évacuer un champ de bataille dont il est resté le maître !

CHAPITRE XI

DISCUSSIONS TACTIQUES ET STRATÉGIQUES

Résumé général. — Qui fut victorieux ? — Pertes des Français. — Rapport officiel du maréchal Bazaine. — Aperçu général des journées du 14, du 15 et du 16 août.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

Nous avons eu à décrire dans cette journée du 16 août, non-seulement les faits d'armes de la bataille, mais encore et surtout les combinaisons déloyales par lesquelles le maréchal Bazaine, paralysant ses lieutenants, parvint à ne pas remporter une victoire décisive.

Le but que nous nous proposions était surtout de montrer, à chaque phase de cette affaire du 16, le maréchal pris en flagrant délit de trahison.

Il est certain que, pour les quelques partisans de mauvaise foi que Bazaine conserve encore, pour ceux que l'avenir peut lui donner dans certains partis politiques, il est certain, disons-nous, que cette question prime tout :

— Bazaine a-t-il trahi ?

Voulant donc suivre pas à pas le maréchal dans chacun de ses actes, les discuter, montrer les occasions inouïes qui se présentèrent et qu'il refusa ; voulant le saisir sur le fait même, mettre en évidence chaque intention coupable, chaque faute calculée, il nous a été impossible de suivre d'une seule haleine le drame même de la bataille.

La discussion a fait tort au récit.

Cependant nous espérons que la subdivision en phases et en moments que nous avons adoptée, et les résumés que nous avons donnés de chaque phase, ont permis au lecteur de suivre la trame de l'action. Toutefois, pour que l'enchaînement en soit plus régulier, mieux maillé, mieux soudé, nous donnons ici le résumé général, comme suit :

PREMIÈRE PHASE. — PREMIER MOMENT

(De 9 heures à midi et demi.)

De 9 heures du matin à midi et demi, les faits se récapitulent ainsi :

Surprise de la division Forton (cavalerie) ; panique de cette division ; la division Valabrègue (cavalerie) fait bien meilleure contenance.

Bazaine dispose le 2e corps partie face au sud, partie face à l'ouest, presqu'à angle droit.

Sur la ligne ouest, perpendiculaire à celle du sud, il prolonge le 6e corps à la droite du 2e, la division de Forton (cavalerie) ; il dirige les renforts (3e corps) de ce côté.

Il néglige de prévenir le 4e corps.

On voit que le maréchal éloigne ses troupes du terrain de combat.

Il ne veut pas gagner Verdun, prendre Mars-la-Tour, forcer le passage.

Deux fortes divisions prussiennes, renforcées ensuite par une brigade, obligent à la retraite le 2e corps, attaqué seul, et seul en face de l'ennemi.

Le maréchal s'expose pour rétablir le combat ; il fait mitrailler en vain sa cavalerie.

Les Prussiens nous ont enlevé d'excellentes positions.

Heureusement une grande charge de leur cavalerie est arrêtée par le 2e corps.

Enfin la division de grenadiers de la garde paraît et rétablit le combat.

PREMIÈRE PHASE. — DEUXIÈME MOMENT

(De 1 heure à 4 heures.)

Après la retraite du 2e corps, la division Buddenbrock et la brigade Lehmann jugent que Bazaine ne fera aucune attaque énergique contre la division Stülpnagel ; cette division Buddenbrock et la brigade Lehmann vont chercher dans sa position en retour d'équerre le corps Canrobert ; il en résulte un rude combat.

Le maréchal prend Flavigny, échoue devant Vionville, mais réussit à chasser du petit bois au-dessus de Vionville les forces qui l'occupent.

L'ennemi fait reculer une batterie française établie sur la chaussée du chemin de fer ; mais une seconde ligne d'artillerie et un mouvement tournant menaçant de Canrobert mettent les Prussiens dans une position désespérée.

Ils sacrifient leur brigade de cuirassiers et de uhlans, qui réussit contre toute attente, perce infanterie et artillerie, mais finit par être surprise, écrasée, anéantie.

Cette charge clôt la première phase du combat.

De notre côté, des renforts paraissent de 2 à 3 heures ; du côté des Prussiens, ils arrivent à 4 heures seulement. Bazaine ne profite pas de la supé-

riorité de forces que lui donne l'arrivée de ses 3e et 4e corps avant celle du 10e corps ennemi.

La culpabilité du maréchal se dessine nettement, par son acharnement à retirer des forces de sa droite, qui est le point important, le nœud stratégique de la bataille.

Le maréchal, qui ne veut pas prendre Mars-la-Tour, perce sur Verdun, enlève à ses lieutenants de ce côté les forces nécessaires ; il les enchaîne par des ordres qui les immobilisent.

La division Levassor est retirée à Canrobert.

La division Montaudon est enlevée à Lebœuf.

La division Lorencez est paralysée, la division Metman attardée.

Ladmirault est laissé sans ordres : on espère ne pas le voir venir à temps, et c'est à son apparition supposée tardive que l'on a subordonné le mouvement en avant de Lebœuf et de Canrobert.

C'est enfin l'idée fixe de ne pas gagner Verdun, de rester à Metz, de se faire fermer la route.

C'est la trahison !...

DEUXIÈME PHASE. — PREMIER MOMENT

(De 3 heures et demie à 5 heures.)

Arrivée du prince Charles sur le terrain ; preuves par documents allemands que la bataille se livrait inopinément. Dissémination des renforts prussiens venant de tous côtés, et manque de direction et de concentration. Lignes des deux armées. Bazaine affaiblit sa droite ; cependant, avec ses grandes masses à gauche, il peut, à 4 heures, remporter la victoire. Attaque du petit bois, qui est repris par l'ennemi. Échec terrible de la brigade Wedell devant Greyères. Échec et extermination des dragons de la garde prussienne. Bazaine immobilise sa gauche victorieuse par des instructions qui enchaînent le maréchal Lebœuf et le général de Ladmirault.

DEUXIÈME PHASE. — DEUXIÈME MOMENT

(De 5 heures à 8 heures.)

A l'aile gauche, la 16e division du 8e corps prussien marche de Novéant au canon, et sa 32e brigade se dirige au secours de la division Stülpnagel. La brigade Rex prend l'offensive contre Rézonville ; elle reçoit des renforts. La division hessoise arrive sur le terrain de la lutte ; mais l'ennemi n'obtient aucun succès sérieux. Le prince Charles ordonne contre notre centre une grande attaque de cavalerie et d'infanterie, à 7 heures du soir. Cette attaque, heureuse au début, se termine par une désastreuse reculade. Vers 8 heures, une dernière charge de cavalerie est également repoussée. C'est le dernier épisode de la bataille.

Qui fut victorieux? — Le résumé de la bataille donne une juste idée de la succession des faits.

Il nous permet, en outre, d'entrer dans les discussions nouvelles et importantes, avec une mémoire plus fraîche des incidents de cette journée.

La première de ces questions à poser après le récit est celle-ci :

Qui fut victorieux?

Selon notre habitude de scrupuleuse probité, nous allons mettre sous les yeux du lecteur des documents prussiens qui plaident en faveur de l'ennemi et qui revendiquent pour lui ce que Borbstaëdt appelle si singulièrement *une victoire morale.*

Après quoi nous discuterons les appréciations des historiens ennemis.

Voici ce que dit Borbstaëdt :

« Français et Prussiens avaient combattu avec la plus grande bravoure, et avaient poursuivi cette lutte acharnée jusqu'à complet épuisement.

« De part et d'autre, on s'attribua la victoire.

« Tactiquement, ni les Français ni les Prussiens n'avaient vaincu ; aucune des deux armées n'avait forcé l'autre à la retraite, aucune n'avait conquis des trophées ; toutes deux bivouaquaient sur le champ de bataille.

« Mais, tout en rendant justice aux Français, la véritable gloire de la journée n'en appartient pas moins aux Allemands, qui n'ont reçu que successivement, et dans une proportion insuffisante, des renforts composés de troupes déjà fatiguées par une longue marche, et qui, malgré leur infériorité numérique, ont su se maintenir durant toute la journée, avec une inébranlable bravoure, dans les positions conquises, dès le début, et cela en présence de l'armée du Rhin tout entière.

« En raison de la supériorité des forces dont pouvait disposer le maréchal Bazaine, il était de toute impossibilité pour les troupes allemandes de remporter une victoire *tactique* complète ; mais ce seul fait que, malgré son grand nombre, l'ennemi ne put parvenir — ce qui lui eût été fort possible — à repousser les deux corps prussiens qui lui étaient opposés et les fractions des autres corps qui accoururent successivement à leur secours, ce fait, disons-nous, peut être considéré par les Allemands comme l'indice certain d'*une victoire morale.* »

L'effectif total de l'armée du Rhin à Metz était de :

« 201 bataillons, 126 escadrons, 76 batteries ; sur ce nombre ne prirent pas part à la bataille : 52 bataillons, 15 escadrons, 12 batteries (1).

« Les troupes qui avaient combattu comprenaient donc 149 bataillons, 111 escadrons, 64 batteries (dont 10 de mitrailleuses).

(1) « C'étaient : la division Laveaucoupet du 2e corps laissée à la garnison de Metz ; les divisions Metman du 3e corps et Lorencez du 4e, qui n'arrivèrent pas sur le champ de bataille, et la division Montaudon du 3e corps, qui figurait comme réserve sur le champ de bataille, mais qui ne fut pas engagée. »

« A ces forces, les Prussiens opposaient en tout 60 bataillons, 87 escadrons, 37 batteries (1).

« Ces chiffres parlent d'eux-mêmes, quand même on tiendrait compte des effectifs plus forts des bataillons et des escadrons prussiens.

« La IIe armée n'engagea jamais, même dans les derniers moments de la bataille, plus de 60.000 hommes, qui avaient directement devant eux 120.000 hommes au moins de troupes françaises, c'est-à-dire des forces plus que doubles (2).

« Dans cette journée du 16 août, les Allemands avaient aussi remporté une victoire *stratégique*.

« En effet, le projet du maréchal Bazaine de porter l'armée du Rhin sur Verdun, pour la réunir ensuite à l'armée de réserve à Châlons, avait été complétement déjoué ; tandis que les chefs des troupes allemandes avaient pleinement atteint leur but, qui était de retenir cette armée sous Metz jusqu'au moment où tous les corps, alors en marche, de la IIe armée seraient concentrés en face d'elle.

« Les lourds sacrifices qu'avaient dû s'imposer les troupes allemandes qui avaient combattu à Vionville et à Rézonville pour atteindre ce but essentiel, sacrifices qui s'élevaient à plus du tiers de leur effectif, n'avaient donc pas été inutiles: ils ouvraient la voie de ces grands succès qui, à Gravelotte, à Sedan, et plus tard à la capitulation de Metz, exercèrent l'action la plus désastreuse sur le sort de l'armée impériale tout entière.

« Ce fut surtout la cavalerie prussienne qui eut à souffrir de fortes pertes, alors que la situation critique du combat l'obligeait à se ruer en charges aveugles contre l'ennemi.

« C'est avec une remarquable bravoure, avec un dévouement digne d'éloges qu'elle a su accomplir le devoir qui s'imposait à elle de se sacrifier pour le salut général (3).

« Pendant un tir continu de plusieurs heures, l'artillerie sut aussi montrer toute sa valeur, en supportant avec un calme parfait et un complet mépris du danger toutes les pertes que lui faisaient éprouver non-seulement les feux de l'artillerie ennemie, supérieure en nombre, mais encore le tir des chassepots établis à grande portée dans des positions bien couvertes.

« En ce qui concerne l'infanterie, il n'y a qu'une voix pour reconnaître

(1) « C'étaient les 3e et 10e corps (dont 3 bataillons avaient été détachés), les 5e et 6e divisions de cavalerie. Les renforts étaient les suivants : de la garde, la brigade de dragons de la garde (8 escadrons, 1 batterie); du 8e corps, la brigade Rex (6 bataillons, 3 escadrons, 3 batteries); du 9e corps, le 11e régiment de grenadiers, et de la 25e division (hessoise), la 49e brigade d'infanterie (4 bataillons, 4 escadrons, 3 batteries). »

(2) « Si l'on compte en moyenne les bataillons français à 500 hommes seulement et les régiments de cavalerie à 400 sabres, on trouve pour l'infanterie et pour la cavalerie seulement 118.900 hommes. La proportion donnée ci-dessus est donc trop faible plutôt que trop forte. »

(3) « Il y a certains régiments de cavalerie qui, dans cette journée du 16 août, restèrent dix-sept heures à cheval. C'est une preuve de ce que vaut la cavalerie prussienne comme hommes et comme chevaux. »

que, dans cette journée du 16 août, par son étonuante persévérance dans les marches et dans le combat, par sa brillante valeur dans l'attaque, par sa ténacité inébranlable dans la défense, elle a largement rempli tous ses devoirs.

« La journée du 16 août restera donc une journée de gloire sans tache pour les troupes allemandes de toutes armes qui ont combattu à Vionville et à Rézonville.

« Si l'on veut se rendre compte du degré auquel la bravoure des soldats allemands et leur attitude plus qu'audacieuse réussirent à imposer à leurs adversaires dans cette mémorable journée, on pourra le constater par ce fait, que le maréchal Bazaine ne cessa pas un instant de craindre que ses communications avec Metz ne fussent coupées ; par ce fait que, bien que disposant de forces doubles, il se maintint constamment sur la défensive à son aile gauche, que de sa personne il ne quitta pas un moment, au lieu de prendre une offensive bien prononcée et de rejeter dans les défilés de Gorze les deux divisions du 3e corps, qui, jusqu'à quatre heures de l'après-midi, furent seules à tenir tête. »

Voilà donc tout au long le plaidoyer de Borbstaëdt ; il résume tout ce que les Allemands ont écrit d'élogieux en faveur de leur armée.

Nous ne contestons pas que le 3e corps prussien ne soit resté seul (sauf le secours de la brigade Lehman et du détachement Lyncker), de neuf à cinq heures du soir, devant plus de 85.000 hommes.

Mais s'il en fut ainsi, si ce 3e corps tint bon, et fit même plier, au début, notre 2e corps, plus faible de beaucoup, ceci tient à la surprise de la première heure, et aux dispositions vicieuses adoptées par Bazaine, qui ne voulait pas vaincre.

Le général Frossard montre clairement comment s'y prit le maréchal pour laisser au 2e corps seulement le poids de la lutte au début.

« Une disposition défavorable de ligne de bataille a contribué aussi à rendre meurtrière pour nous la première période du combat.

« Notre ligne, dans la matinée, était presque *perpendiculaire* à la route de Verdun.

Le commandement en chef, ne s'attendant pas encore à être attaqué par des forces considérables, avait laissé les 2e et 6e corps dans l'ordre où ils avaient marché et campé, ce qui n'était pas avantageux dans l'hypothèse d'une attaque venant de la gauche.

« La ligne de bataille aurait pu être, dès le début, ce qu'elle devint par la force même des choses, vers trois heures après midi, c'est-à-dire à peu près *parallèle* à la route.

« Il aurait suffi, pour qu'il en fût ainsi, qu'on eût laissé le 2e corps continuer sa marche jusqu'à Mars-la-Tour, le 15 au matin, le 6e corps restant seul à Rézonville.

« Le 2e aurait alors formé la droite de la ligne, au lieu d'en tenir la gauche ; les 3e et 4e corps d'armée, qui, retardés dans leur marche, ont dû opérer un

long mouvement de conversion pour arriver à cette droite, auraient eu beaucoup moins de chemin à parcourir pour entrer efficacement en action, puisque leur conversion aurait pu être faite entre Rézonville et Saint-Marcel.

« Les phases de la bataille eussent été tout autres, et les résultats bien plus marqués en notre faveur.

« Peut-être objectera-t-on qu'il y aurait eu inconvénient à nous disposer ainsi en *colonne* sur la route de Mars-la-Tour, et qu'on ne se serait pas trouvé assez en force, près de Rézonville, pour repousser les tentatives que l'ennemi pouvait faire sur ce point, en débouchant d'Ars, dans le but de couper la retraite de notre armée vers Metz.

« Mais nous croyons que les Prussiens, qui avaient fait de grands efforts le 14 pour nous retenir sous Metz, n'ont pas eu et ne pouvaient avoir l'intention de se jeter entre Metz et nous.

« Leur but évident, comme leur intérêt, était de nous barrer les routes de Verdun, pour empêcher la jonction de nos deux armées.

« Si, pendant la bataille, ils se sont efforcés de déboucher en nombre par les ravins d'Ars et de Gorze, c'est parce qu'ils marchaient *au plus près* pour venir prendre part à l'action, suivant leur constante et prudente habitude de *courir au canon*.

« Mais leur projet n'était pas de nous couper de Metz. »

Nous voyons clairement pourquoi le 3e corps fit reculer notre 2e corps, pourquoi il se maintint contre nos forces supérieures.

Ces forces, Bazaine les tenait hors portée d'atteindre l'ennemi.

Ces forces, du reste, quand elles étaient enfin en présence de nos adversaires, le maréchal les immobilisait, comme il fit par les ordres au 3e corps, ainsi que nous l'avons raconté.

Il était donc relativement facile au 3e corps prussien, et ensuite aux renforts qui survinrent, de se maintenir contre nous.

Nous accordons aussi que nous avons gardé, jusqu'à la dernière heure, la supériorité du nombre.

Mais la disproportion n'était point aussi grande, à la fin de la journée, que le prétend Borbstaëdt avec sa mauvaise foi habituelle quand il s'agit des effectifs engagés.

En somme, les Allemands disposaient de deux corps d'armée entiers, c'est-à-dire deux fois 37.000 hommes au minimum (chiffres officiels).

Ce qui fait, avec les divisions de cavalerie détachées de la IIe armée, plus de 80.000 hommes.

En outre, du 9e corps, 4.000 hommes ;

Du 8e corps, 8.000 hommes ;

Une brigade hessoise, 8.000 hommes :

Soit une masse de 100.000 hommes contre 140.000.

La disproportion est encore considérable, mais beaucoup moins grande que ne le dit Borbstaëdt.



M. Noirmont

Toutefois, il reste acquis que pendant presque toute la journée le 3e corps combattit à peu près seul, non pas, comme le dit Borbstaëdt, contre toutes nos forces, mais contre une armée supérieure, il est vrai, en nombre, dont le chef trahissant n'opposait qu'un seul corps aux coups de l'ennemi, dès le début, dont il enchaînait l'élan vers la fin de la bataille.

Ceci posé, est-il juste de vanter outre mesure la valeur de l'infanterie allemande?

En réalité, cette infanterie tenait parce que Bazaine refusait de la culbuter.

Et, malgré la trahison, que de pertes elle subit !

Voici le détail de ces pertes pour les deux armées :

Les pertes des Français étaient les suivantes :

	Offic. génér.	Officiers	Troupe	Total
Tués	3	144	1.215	1.362
Blessés	2	595	9.523	10.120
Disparus	1	92	5.379	5.472
	6	831	16.117	16.954

Les 5.000 disparus étaient presque tous des blessés laissés dans les ambulances de Rézonville et de Gravelotte, qui furent occupées par l'ennemi dans la matinée du 17 août.

Pour les Prussiens :

Le 3e corps et la 6e division de cavalerie perdirent 329 officiers et 6.700 hommes ; le 10e corps et la 5e division de cavalerie, 254 officiers et 6.600 hommes ; le 8e corps, le 9e et la brigade des dragons de la garde, 119 officiers et 2.446 hommes, soit plus de 1.700 hommes.

On voit que de part et d'autre les pertes furent énormes et à peu près égales.

Mais, chez les Prussiens, morts et blessés tombèrent surtout sous l'action de notre feu d'infanterie; tandis que, chez nous, la plupart succombèrent sous les obus de l'artillerie ennemie, en raison d'une tactique vicieuse, qui maintenait les lignes sous le feu des canons prussiens et aussi en raison de l'obstination de Bazaine à faire décimer notre infanterie sur place, en l'empêchant de donner.

L'artillerie allemande écrasait nos bataillons, maladroitement offerts comme cible à ses coups.

Donc il ne faut pas conclure à une supériorité de courage du côté des Allemands.

Tel est le résumé de nos premières observations quant à cette question. Qui fut victorieux? On peut en juger par les faits mêmes de la soirée du 16 août.

Tactiquement, dit Borbstaëdt, il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus.

En somme, toute armée qui se propose un but et ne l'atteint point se trouve vaincue.

Tactiquement, l'armée ennemie était repoussée partout.

Tactiquement, elle était, même à la dernière heure, dans une position précaire; elle coucha sur son terrain, mais elle attaquait et, pour être victorieuse, c'est sur le nôtre qu'elle aurait dû établir ses bivacs.

Stratégiquement, elle fut vaincue.

Son but, nous couper la route de Verdun, n'était pas atteint.

Les chemins par la route d'Etain et celle de Briey étaient ouverts.

Si donc nous prouvons que les Allemands ne pouvaient, à la suite de cette bataille, nous couper la retraite de Verdun, ce qui était leur plan, l'objet de la bataille, nous prouverons en même temps que nous étions vainqueurs.

Or, de ce qui va suivre, le lecteur pourra conclure.

Jamais on ne fit plus formel aveu.

On lit dans Borbstaëdt:

« Si le maréchal avait exécuté ce mouvement par Briey le lendemain de la bataille de Rézonville, ou même encore dans la nuit du 17 au 18 août, les Allemands n'auraient pu l'en empêcher et la question n'eût plus été alors que de savoir si la IIe armée pourrait réussir dans la journée suivante à arrêter sa marche par une attaque de flanc et à le couper de Verdun.

« Son inaction du 17, devant Metz, permit au contraire de concentrer devant lui des forces bien supérieures, et finalement de lui fermer complétement la route de Châlons. »

Depuis, l'ennemi a convenu maintes fois, avec Borbstaëdt, que nous avions les routes libres devant nous.

Ce point est hors de doute.

Donc nous étions victorieux.

Que si Bazaine, trahissant toujours, donna l'ordre de se replier le 17 août sur Metz, il ne faut en conclure rien autre que cette triste vérité, c'est que le maréchal ne voulait pas profiter de sa victoire.

Nous pouvons donc clore le récit de la bataille en nous proclamant vainqueurs.

Mais avant de raconter la journée du 17 août et l'étrange mouvement ordonné par Bazaine rappelant les troupes sur Metz, nous devons donner le rapport officiel du maréchal à titre de document.

Il apporte du reste un renfort de preuves contre le maréchal et il prouve sa culpabilité.

RAPPORT OFFICIEL DU MARÉCHAL BAZAINE

« Le 16 au matin, le 2ᵉ corps se trouvait en avant de Rézonville, à gauche de la route de Verdun; le 6ᵉ à sa hauteur, sur la droite de la même route; le 3ᵉ corps, avec 3 divisions et sa cavalerie, entre Verneville et Saint-Marcel: la division Metman était encore en route pour rejoindre; le 4ᵉ en marche sur Doncourt-lez-Conflans; la garde à Gravelotte.

« Telle était la position de l'armée, quand, à neuf heures et demie du matin, les grand'gardes de la division de Forton signalèrent l'approche de l'ennemi; à peine cet avis est-il donné que 2 régiments de cavalerie prussiens débouchent de Tronville avec 3 batteries qui couvrent d'obus les campements des divisions de Forton et de Valabrègue (cavalerie du 2ᵉ corps). Notre cavalerie, surprise par cette attaque imprévue, se forma au plus vite et se porta en arrière des bivouacs du 2ᵉ corps, à la hauteur de Rézonville. »

Le maréchal lui-même constate donc la surprise; surprise dont il est responsable, puisqu'il n'a pas fait éclairer l'armée par des reconnaissances poussées au loin et à fond.

« Au bruit du canon, le général Frossard fait prendre les armes au 2ᵉ corps et occuper les positions qui avaient été reconnues d'avance: la division Bataille à droite, sur les hauteurs qui dominent le hameau de Flavigny; la division Vergé à gauche, sur le même mouvement de terrain; la brigade Lapasset (détachée du 5ᵉ corps), en retour à gauche, pour observer les grands bois de Saint-Arnould, des Ognons, et couvrir la tête du défilé de Gorze.

« Le maréchal Canrobert prend également ses dispositions et déploie son corps d'armée en avant de Rézonville, entre la route de Verdun et le village de Saint-Marcel: la division Tixier à droite; le général Bisson au centre avec le 9ᵉ de ligne, le seul régiment de sa division qui fût arrivé; la division Lafont de Villiers à gauche et s'appuyant à la route.

« En arrière et parallèlement à la route, au delà de laquelle elle s'est avancée, s'établit la division Levassor-Sorval, avec mission de soutenir la brigade Lapasset et de surveiller les nombreux ravins qui aboutissent par les bois à Ars et Novéant. »

Le maréchal avoue lui-même ici qu'il a fait adopter au maréchal Canrobert

cet ordre de bataille brisé, qui faisait former au 6e corps une ligne tombant perpendiculairement sur le 2e.

« L'apparition de la cavalerie ennemie et sa canonnade contre la division de Forton n'étaient que le prélude de l'action générale qui allait s'engager. Deux attaques sérieuses se dessinent bientôt, l'une venant à gauche par le bois de Vionville, de Saint-Arnould et des Ognons, l'autre sur notre front par Mars-la-Tour et Vionville.

« A la première nouvelle de l'engagement, je quitte mon quartier général de Gravelotte et me porte avec mon état-major sur le théâtre du combat, donnant l'ordre à la garde de se placer en réserve à droite et à gauche de la route, sur les crêtes des ravins de la Jurée, et prévenant M. le maréchal Lebœuf qu'il eût à pivoter sur sa gauche pour appuyer le 6e corps et prendre l'ennemi en flanc; je comptais en même temps sur la vieille expérience du général de Ladmirault pour accourir au canon et soutenir le mouvement tournant du 3e corps, en avant duquel il devait alors se trouver. »

La garde est laissée en arrière au lieu d'être portée en avant pour assurer la possession de Mars-la-Tour et de la route directe.

Le 3e corps est envoyé loin du terrain de la lutte, à l'extrémité de cette ligne déplorablement choisie qui met le 6e corps perpendiculairement sur le 2e, et le tient hors d'action.

Le général de Ladmirault n'est pas prévenu. Notre récit, d'après Bazaine, est donc exact.

« A peine arrivé sur le terrain, je trouvai le 2e corps fortement engagé sur tout son front, sous un feu d'artillerie des plus intenses, mais se maintenant dans ses positions un peu en arrière des crêtes. M. le maréchal Canrobert avait, de son côté, arrêté le mouvement offensif de l'ennemi, qui se bornait déjà devant lui à n'entretenir qu'une vive canonnade.

« C'était donc évidemment sur notre gauche que l'ennemi se réservait de faire le plus grand effort, à l'abri des bois qui le dissimulaient, et dans le but de nous couper de notre ligne de retraite sur Metz.

« Tout en me préoccupant de l'attaque que je voyais ainsi se dessiner sur notre flanc, je voulus que notre droite fût solidement appuyée avant l'entrée en ligne des troupes du maréchal Lebœuf, et je prescrivis à la division de Forton d'aller se placer en arrière du 6e corps sur l'ancienne voie romaine, le dos appuyé aux bois de Villers-aux-Bois, avec ordre de charger au moment opportun. »

Rien de plus faux que cette assertion du maréchal Bazaine. L'ennemi se portant sur Mars-la-Tour et sur Saint-Hilaire, s'exposant par ses détachements, dirigés si loin de Metz, ne pouvait avoir l'intention de nous séparer de cette place; son but évident était de nous barrer la retraite sur Verdun.

Le maréchal ne prête, contre toute coïncidence, cette intention à l'ennemi que pour justifier la défense faite au maréchal Lebœuf d'avancer avant l'arrivée du 4e corps, *non prévenu*, *non prié de se hâter*.

Etrange tactique, du reste, que celle qui consiste à ne pas bousculer, avec

les forces supérieures dont on dispose, un ennemi inférieur en nombre, mais qui attend des renforts.

« Ces premières dispositions prises, j'appelai les batteries de 12 de la réserve générale pour contrebattre les batteries ennemies qui inquiétaient le 2e corps.

« L'action se soutint ainsi jusque vers midi et demi ; mais à ce moment le général Bataille fut blessé, obligé de quitter son commandement, et sa division commença à plier devant les masses ennemies qui s'avançaient : ce mouvement en arrière entraîna une partie de la division Vergé, dont la gauche resta seule en position avec la brigade Lapasset ; je dus alors faire charger l'infanterie prussienne par le 3e lanciers et les cuirassiers de la garde.

« La charge des lanciers ayant été repoussée, les cuirassiers se formèrent sur trois lignes comme à la manœuvre, et s'élancèrent avec une bravoure héroïque sur les carrés ennemis qu'ils ne purent entamer, mais dont ils arrêtèrent la marche.

« Un ou deux escadrons de hussards prussiens les poursuivirent dans leur retraite et s'avancèrent jusque sur une batterie de la garde au milieu de laquelle je me trouvais.

« Je dus mettre moi-même l'épée à la main avec tout mon état-major, et un combat à l'arme blanche s'y engagea avec mes officiers. »

On voit quelle échauffourée résultait des mesures du maréchal qui, en craignant de s'ouvrir la route de Verdun s'il battait l'ennemi par de bonnes mesures d'attaque, en arrivait à être menacé d'un désastre.

N'oublions pas que si le maréchal tenait à ne pas gagner Verdun, il voulait néanmoins conserver l'armée intacte pour arriver à ses fins politiques.

« L'hésitation qui se manifesta à ce moment dans les lignes prussiennes me permit de faire arriver la division Picard, des grenadiers de la garde, qui se porta en avant sous les ordres mêmes du général Bourbaki, relevant les divisions Vergé et Bataille, et prenant position de chaque côté du village de Rézonville, pendant qu'une brigade de la division Levassor-Sorval du 6e corps venait l'appuyer à gauche sur les crêtes du ravin de Vionville ; en même temps la division Deligny, des voltigeurs de la garde, recevait l'ordre de se porter en face du bois des Ognons, de le faire occuper par son bataillon de chasseurs, et d'observer les débouchés par où les Prussiens pourraient tenter de mettre pied sur le plateau de Gravelotte. »

Toujours la même préoccupation du côté de Metz et aucune pour s'ouvrir les voies du côté de Verdun.

« Au moment même où l'ennemi prononçait son attaque sur Rézonville, il tentait de tourner notre droite avec sa cavalerie : trois de ses régiments, les cuirassiers du roi et deux régiments de uhlans, traversaient la droite du 6e corps, puis nos batteries, et, dépassant la crête que nous occupions, tentaient de se rabattre sur les derrières de notre infanterie.

« La division du général de Forton, dont ils ne soupçonnaient pas la pré-

sence, les prend en flanc et en queue, et cette masse de cavalerie est complétement anéantie sous le sabre de nos dragons et de nos cuirassiers.

« La droite est tout à fait dégagée, et déjà le feu du maréchal Lebœuf commence à se faire entendre.

« Il était alors deux heures : l'ennemi était partout repoussé sur notre droite ; au centre, l'attitude du 6e corps et des grenadiers de la garde avait arrêté son attaque, *et à gauche il n'avait pas encore pris l'initiative que j'attendais*, mais qui ne s'en préparait pas moins ; le feu de son artillerie avait à peu près cessé, et il était évident qu'il prenait ses dispositions pour un nouvel effort.

« Complétement rassuré à droite par l'entrée en ligne des premières troupes du 3e corps, *je fis dire à M. le maréchal Lebœuf de maintenir fortement ses positions avec la division Nayral, de se relier au 6e corps par la division Aymard, et de diriger sur Gravelotte la division Montaudon que je destinais à occuper le débouché d'Ars-sur-Moselle.* Je faisais en même temps porter sur le même point les divisions du 2e corps qui avaient été reformées, et je plaçais des batteries de 12 et des mitrailleuses au débouché des ravins, pour y cribler les masses ennemies qui tenteraient de s'y engager.

« Je savais que des renforts avaient passé par Ars et par Novéant, et *je me préoccupais avant tout de l'attaque qui pouvait être faite sur notre flanc.*

« Ma ligne de bataille, qui se trouvait au début de l'action à peu près parallèle au ravin de Rézonville, avait pris ainsi, vers trois heures, une direction presque perpendiculaire, du bois des Ognons vers Mars-la-Tour et Bruville.

« A ce moment, en effet, le 4e corps venait d'entrer en ligne ; la division Grenier, conduite par le général de Ladmirault lui-même, avait chassé l'ennemi devant elle, l'avait repoussé de Saint-Marcel, de Bruville, rejeté sur Mars-la-Tour, et se préparait à l'attaquer à Tronville ; la division de Cissey appuyait le mouvement, et sur la droite marchaient les divisions Legrand et Clérambault, le 2e chasseurs d'Afrique et la brigade de la garde (lanciers et dragons), qui était accourue au canon, après avoir escorté l'empereur jusqu'à Étain.

« *Le général de Ladmirault reconnut que la position de Tronville était trop fortement occupée pour qu'il pût l'enlever avec ses deux divisions, et il dut se borner à maintenir l'ennemi, en s'établissant sur le terrain qu'il avait gagné.* »

Nous avons souligné les points importants des précédents passages.

« J'attendais une attaque à ma gauche, mais elle ne se produisait pas ! » dit le maréchal.

Pourquoi ?

Évidemment parce que l'ennemi ne se sentait pas en forces.

Évidemment parce qu'il était dans une situation critique.

Si le maréchal craignait tant d'être coupé de Metz par des renforts devant survenir, il fallait donc saisir cette heureuse chance qui se présentait, rare fortune de n'avoir qu'une division épuisée devant ses 85.000 hommes.

Et lui qui redoutait tant les forces prussiennes en marche, lui qui écrit :

« *J'attendais une attaque*, » il ne culbute pas le peu de troupes qu'il a devant les masses accumulées par ses ordres à gauche.

Il reste en position.

Pas un mot du rapport n'annonce une intention de saisir l'occasion inespérée de victoire qui se présente.

Toujours si singulièrement inquiet sur sa gauche, le maréchal est *rassuré* sur sa droite, sur cette droite qui est au point stratégique de la bataille, sur cette droite qui doit ouvrir la voie de Verdun, et il ordonne au maréchal Lebœuf de maintenir ses positions, c'est-à-dire qu'il le lie sur ses positions, l'empêchant ainsi d'avancer et de vaincre.

Il lui retire la division Montaudon.

Et lorsque le 4e corps, avec Ladmirault, entre en action, il se trouve que cette droite affaiblie, que cette droite enchaînée en partie par la défense d'avancer faite au 3e corps, que cette droite sur laquelle le maréchal est si rassuré, ne peut plus enlever Tronville et Mars-la-Tour.

Qui le dit?

Qui se condamne ainsi?

Le maréchal lui-même.

« Le général de Ladmirault, a écrit Bazaine dans le rapport, reconnut que la position de Tronville était trop fortement occupée pour qu'il pût l'enlever. »

Si la division Montaudon n'avait pas été retirée à notre droite, si le 3e corps avait eu ordre de donner et non de rester en position, Tronville aurait été pris.

Quant à expliquer comment il ne faisait pas donner son aile gauche contre la droite si faible des Prussiens, le maréchal n'en dit pas un mot.

Et il ne trouverait pas une apparence d'excuse.

« La canonnade, qui avait cessé quelque temps, reprit avec plus d'intensité vers les cinq heures du soir, pour préparer le retour offensif que les Prussiens allaient essayer. Après un feu qui ne dura pas moins de deux heures, leurs réserves dessinèrent l'attaque en grosses masses; une charge de cuirassiers fut tentée par eux sur la division Lafont de Villiers pour rompre notre centre; le 93e perdit son aigle, un canon fut enlevé. Mais les cuirassiers prussiens trouvent devant eux la division Valabrègue du 2e corps, qui s'était maintenue à la hauteur de Rézonville; ils sont ramenés vigoureusement; l'aigle et le canon sont repris. »

Le maréchal qui a fait promener la division Montaudon toute la journée sur le terrain, ne sait comment expliquer pourquoi il la renvoyait à dix heures vers la droite, au moment où les renforts prussiens arrivaient à gauche.

Il prend acte de l'attaque précédente, vivement repoussée cependant, pour justifier un second déplacement de Montaudon.

« *J'arrête alors le mouvement de la division Montaudon, que j'avais dirigée sur Gravelotte, et la fais rétrograder vers le 3e corps pour parer à toute éventualité de*

ce côté; la division de Forton, que j'avais également fait reculer, reprend sa position près du bois de Villers.

« Le général Deligny va rejoindre, avec les quatre bataillons de voltigeurs qui lui restent, sa 2e brigade, qui a déjà appuyé et relevé une partie des grenadiers sur les crêtes du ravin de Rézonville.

« En même temps le général Bourbaki, rassemblant toutes les bouches à feu dont il dispose, établit une grande batterie de 54 pièces qui foudroie les masses ennemies et les désorganise, pendant que le feu de notre infanterie les fait reculer.

« A notre gauche, l'ennemi tente vainement de déboucher par les bois, qu'il trouve fortement gardés; il veut alors s'avancer par le ravin qui sépare les bois de Saint-Arnould et des Ognons, mais nos mitrailleuses arrêtent toutes ses tentatives, en lui faisant subir des pertes énormes.

« A la droite, il tente avec une grosse masse de cavalerie de tourner le 4e corps; le général de Ladmirault la fait charger par la nombreuse cavalerie qu'il a lui-même sous la main, et après des charges successives, où des deux côtés on se bat avec acharnement, l'ennemi se retire.

« La division de Cissey protége notre ralliement, et par sa belle attitude en impose à l'aile gauche prussienne, qui se met définitivement en retraite.

« L'armée ennemie battue se retirait sur tous les points, nous laissant maîtres du champ de bataille, quand un dernier effort fut tenté par elle, presque à la nuit close, sur Rézonville, où je me trouvais en ce moment.

« Je pris à la hâte les zouaves, que j'établis perpendiculairement à la route, et, aidé du général Bourbaki, qui rassembla les troupes qu'il avait sous la main, je fis repousser cette dernière attaque, après laquelle le feu cessa complétement.

« Il était alors huit heures du soir; nos troupes s'étaient battues pendant dix heures sous un feu terrible d'artillerie et restaient maîtresses du champ de bataille, où elles se maintinrent en partie jusqu'à minuit sans être aucunement inquiétées. Je leur donnai alors l'ordre de se retirer sur les positions autour de Gravelotte, pour se réapprovisionner en vivres et en munitions. »

Tel est le rapport du maréchal.

Nous pouvons dire, après les observations dont nous l'avons accompagnée, que cette pièce historique, signée par lui, est sa condamnation.

Comment un homme aussi rusé s'est-il laissé aller à donner ces armes contre lui-même?

C'est ce qu'expliquent les nécessités de logique dans lesquelles se trouve un général rendant compte d'une action de guerre à notre époque.

Avec les moyens de contrôle dont on dispose, avec la presse, la presse étrangère surtout, il est impossible de dissimuler certains faits qu'on voudrait tenir cachés.

Tout se sait, se dit, s'écrit, s'imprime et se lit.

Or Bazaine savait bien qu'il serait discuté quelque jour.



Il ne pouvait cacher cette concentration bizarre de forces sur sa gauche; donc il tente de l'expliquer par la crainte d'être coupé de Metz.

Il était impossible de ne point convenir que le 4e corps était resté sans ordres et sans avertissements.

Le maréchal s'excuse en disant qu'il comptait sur l'intelligence du général de Ladmirault.

Et ainsi pour tout.

C'est à cette nécessité de la justification, à cette obligation de donner une apparence de logique aux faits, que nous devons les aveux du maréchal sur sa constante pensée de ne pas quitter Metz, pensée qu'il voile mal en disant : « Je craignais d'être coupé de cette place. »

Comme si un ennemi intelligent aurait été prendre pour objectif de se placer entre Metz, que le maréchal quittait, et l'armée française en marche sur Verdun !

Comme si les corps placés entre l'armée française et les canons de Metz n'eussent pas risqué d'être écrasés !

Du reste, pas une seule tentative de justification, de la part du maréchal, sur les points les plus importants :

D'abord sur la ligne perpendiculaire imposée à notre droite ;

Puis sur l'envoi des corps Ladmirault et Lebœuf à droite, quand on pouvait les amener bien plus rapidement à gauche pour remplacer les 6e, 2e corps et la garde poussant sur Mars-la-Tour.

Ce qui eût économisé du temps.

Rien sur l'attente incroyable de 85.000 hommes devant 13.000 Prussiens décimés à notre gauche.

Ici, le silence!

Car ici il n'y a rien, rien absolument à opposer aux accusations.

En résumé, ce rapport est l'acte d'accusation du maréchal Bazaine contre lui-même.

Pour se convaincre de la facilité avec laquelle nous pouvions soit attaquer et vaincre les Prussiens le lendemain, soit nous retirer sur Verdun, il suffit de relire le rapport officiel du prince Frédéric-Charles sur la bataille du 18 août; on y sent son inquiétude sur la direction que nous avons pu prendre, quand il ne se voit pas attaqué dans la matinée du 17 (1) et qu'il s'aperçoit que l'armée française a évacué ses positions de la veille; il ne doute pas que le maréchal Bazaine n'ait gagné pendant la nuit avec ses troupes la route d'Étain, qu'il n'ait pris une grande avance, et il craint de ne pouvoir plus l'atteindre; les corps qu'il avait appelés à lui reçoivent l'ordre de changer immédiatement de direction et de se porter sur Étain et Conflans; c'est de ce côté qu'il dirige en même temps toutes ses reconnaissances. « Ou l'ennemi « allait recommencer le combat le lendemain, dit-il, pour s'ouvrir le passage « à l'ouest, ou il avait pris une autre direction, et il fallait arrêter sa marche « et profiter de son mouvement de flanc pour une offensive décisive. »

« Quel n'est pas son étonnement quand il apprend que l'armée française a été au-devant de ses désirs et qu'elle s'est retirée elle-même sous les canons de Metz!... Dès lors le succès lui paraît assuré; mais certes, quelque grand qu'il l'ait rêvé, il n'a pu se le figurer tel qu'on s'est plu à le lui faire.

« Au moment où la nuit mit fin au combat, le maréchal Bazaine était en avant de Rézonville, au milieu de notre première ligne de tirailleurs; il dirigeait lui-même les bataillons de la garde qu'il avait sous la main, pour repousser le dernier effort que l'ennemi avait voulu tenter. Le canon se tait, la fusillade s'arrête, nous sommes partout maîtres du champ de bataille et tous nous attendons avec anxiété les mesures qui vont être prises pour poursuivre l'ennemi et compléter le succès.

« Mais le maréchal se contente de faire dire aux troupes qui l'entourent de rentrer dans les bivouacs qu'elles avaient le matin, puis il reprend silencieusement la route de Gravelotte et installe son quartier général dans l'auberge où avait couché l'empereur. »

Peut-il encore subsister un doute?

(1) « Le jour où les troupes furent livrées entre les mains des Prussiens après la capitulation, un colonel de la garde causa quelques minutes avec le prince Frédéric-Charles, qui avait tenu à assister à ce triste défilé; dans la conversation, le prince lui demanda quel motif avait pu avoir le maréchal Bazaine pour ne pas l'attaquer de nouveau le 17 et compléter ainsi ses avantages de la veille; il avoua qu'il l'avait craint toute la matinée et qu'il ne fut rassuré qu'après avoir été certain de notre retraite; ses renforts, ajouta-t-il, étaient encore trop éloignés pour qu'il pût compter sur leur coopération. »

Est-il un homme de bonne foi qui puisse hésiter à prononcer dans sa conscience un verdict sévère contre le maréchal ?

Nous espérons que les trente mille Français qui nous ont lu déjà, qui ont étudié la question sous toutes ses faces avec nous, seront inébranlables dans leur conviction.

Et si jamais, par un de ces étranges revirements politiques comme on en a trop vu en France, un gouvernement remettait aux mains déloyales du maréchal condamné son bâton de commandement, un immense cri de protestations s'échapperait de toutes les poitrines honnêtes.

CHAPITRE XII

APRÈS GRAVELOTTE

16 AU SOIR ET 17 AOUT

Dispositif du chapitre. — L'armée reçoit ordre de se replier sur Metz. — Les télégrammes et les rapports de Bazaine. — Situation des munitions et des vivres. — D'une attaque le 14 août. — De la retraite sur Verdun, le 17. — Incendie des convois. — Abandon des ambulances.

Dispositif du chapitre. — Nous avons de très-nombreuses observations à présenter encore sur cette importante bataille de Gravelotte ; mais, avant tout, pour que le lecteur suive bien l'enchaînement des faits, nous allons raconter comment le maréchal, maître de deux routes pour gagner Verdun, donna l'ordre aux troupes de se replier le 17 août sur Metz.

L'armée reçoit ordre de se replier sur Metz. — Les routes de Verdun étaient libres !

On pouvait partir.

On espérait le 16 au soir qu'il en serait ainsi.

Le maréchal semble d'abord en avoir la pensée.

« Il fait appeler l'intendant en chef de l'armée et lui prescrit de se rendre de suite à Metz, avec une partie de son personnel, pour y chercher un convoi de vivres et l'en ramener à la pointe du jour. Si cette mesure ne présageait rien des projets à venir, elle indiquait du moins nettement l'intention de se maintenir dans les positions actuelles jusqu'au ravitaillement des troupes. On ne se l'explique guère, du reste, en présence des ordres donnés le 13 à l'intendance pour assurer les vivres jusqu'à Verdun, et en songeant à l'immense convoi que nous traînions avec nous.

« Que s'est-il donc passé pendant les heures qui s'écoulèrent entre ce premier ordre donné et le moment où le maréchal fit appeler le chef d'état-major général ? Nous l'ignorons ; ce qu'il y a de certain, c'est que toute hésitation a disparu dans son esprit sur les projets à venir ; il annonce ouvertement à l'ar-

mée son dessein de se replier autour de Metz. Voici les instructions données au général Jarras, à dix heures du soir, et transmises aussitôt aux commandants des corps d'armée :

« Après la bataille d'aujourd'hui, les corps ont dû reprendre à dix heures « leurs anciens campements ; par suite de la grande consommation qui a été « faite de munitions d'artillerie et d'infanterie, nous allons donc nous reporter « sur le plateau de Plappeville.

« Le 2e corps occupera la position qui s'étend entre le Point-du-Jour et « Rozerieulles.

« Le 3e se placera à sa droite, en avant du Châtel-Saint-Germain, vers les « fermes de Moscou et de Leipzick.

« Le 4e, à la droite du 3e, vers Montigny-la-Grange et Amanvillers.

« Le 6e s'établira à Verneville.

« La garde se placera en arrière, entre Lessy et le village de Plappe- « ville (1), où sera porté le grand quartier général.

« La division de cavalerie de Forton ira s'installer en avant de Longe- « ville (2).

« La division de cavalerie du Barrail se placera à Saint-Privat, pour éclai- « rer et garder la route de Briey.

« La réserve d'artillerie suivra la garde et s'établira sur le plateau de Plap- « peville, entre le fort Saint-Quentin et le col de Lessy... C'est là que l'artille- « rie des corps d'armée devra venir demain recompléter ses munitions.

« Le mouvement devra commencer demain 17, à quatre heures du matin ; « il sera couvert par la division Metman, qui tiendra la position de Gravelotte « et ira ensuite rallier son corps... Dans le cas où l'ennemi entreprendrait une « attaque sur nos lignes, le mieux serait d'indiquer comme point de rallie- « ment, si cela était nécessaire, le plateau de Rozerieulles, entre l'auberge de « Saint-Hubert et le Point-du-Jour... Dans le cas où les troupes qui sont en « position depuis la bataille y seraient encore, vous les rappelleriez dès à pré- « sent, si la sécurité de vos campements ne s'y oppose pas. »

« Dire la stupeur qui s'empara de tous, en apprenant un pareil ordre, est impossible. »

A quelles suggestions avaient cédé Bazaine et de quelles apparences couvrait-il sa conduite ?

A-t-il une excuse ?

On aurait représenté, a-t-on dit, l'insuffisance des munitions. Nous examinerons plus particulièrement cette question, qui a fourni contre Bazaine un chef d'accusation.

On ne peut se figurer l'étonnement douloureux qu'éprouvèrent, le 16 août au soir, les officiers qui entouraient Bazaine, quand il leur dit :

« Il faut sauver l'armée française et pour cela revenir sous Metz ! »

(1) Le village de Plappeville est de la banlieue de Metz, dans l'intérieur du camp retranché.
(2) Le village de Longeville est un faubourg de la ville.

Était-on cerné? pourrait-on gagner Verdun, oui ou non?

Ceux-là mêmes qui ont défendu Bazaine croient la retraite exécutable sur Verdun.

Le général Changarnier, qui ne témoigna jamais contre Bazaine des sentiments hostiles, exprima en ces termes, devant l'Assemblée nationale, la surprise que lui causa l'ordre de retraite :

« Je suis de ceux qui crurent alors et qui croient encore aujourd'hui que nous aurions dû continuer notre marche sur Châlons. D'autres conseils prévalurent. »

Dans l'armée, l'ordre de retraite, annoncé pour quatre heures du matin, frappa d'abord de consternation, puis d'indignation :

« A Borny, disait-on, on avait argué la nécessité de continuer sans retard le mouvement de concentration sur Verdun pour ne pas poursuivre l'ennemi, ni profiter du premier échec qu'on lui infligeait. Aujourd'hui, c'est après une bataille gagnée, au moment où l'armée prussienne est en retraite sur tous les points, où le passage peut nous être ouvert, qu'on vient alléguer d'autres motifs pour se retirer encore; on n'ose même affirmer son succès, en s'avançant sur cette route qui est devenue libre.

— Est-ce la conséquence naturelle de notre victoire, disaient les uns, qu'on nous fasse battre en retraite?

— C'était bien la peine de nous faire tuer, disaient les autres, pour nous ramener où nous étions auparavant!... Pourquoi cette fuite? ajoutait-on encore. Nous avons battu les Prussiens, et nous les battrons aujourd'hui, s'il le faut. »

Et l'armée sentait la trahison; officiers et soldats obéissaient à contre-cœur.

Bazaine ne savait comment apprendre à l'empereur et à la France sa résolution.

Son embarras et sa duplicité éclatent dans la série de dépêches et d'explications qu'il envoya.

Les télégrammes et les rapports de Bazaine. — Le 16 août, à 11 heures du soir, Bazaine adressa un rapport à l'empereur sur l'affaire de Gravelotte.

Le télégraphe était à sa disposition pour rendre compte de l'issue du combat qu'il vient de livrer et de la situation de son armée. Mais il néglige de s'en servir; il ne juge même pas à propos d'informer l'empereur et le ministre qu'il a définitivement suspendu sa marche sur Verdun.

C'est à un courrier que Bazaine confie son rapport, qui ne doit arriver que le lendemain, trop tard assurément pour que Napoléon puisse prendre une décision d'après les circonstances, et lui réitérer peut-être l'ordre de continuer sa marche.

Ce rapport était ainsi conçu :

« Sire,

« Ce matin à neuf heures, l'ennemi a attaqué la tête de nos campements

à Rézonville. Le combat a duré depuis ce matin jusqu'à huit heures du soir, Cette bataille a été acharnée; nous sommes restés sur nos positions après avoir éprouvé des pertes sensibles. La difficulté aujourd'hui gît principalement dans la diminution de nos parcs de réserve, et nous aurions peine à supporter une journée comme celle d'aujourd'hui avec ce qui nous reste dans nos caissons. D'un autre côté, les vivres sont aussi rares que les munitions et je suis obligé de me reporter sur la route de Vigneules à Lessy pour me ravitailler. Les blessés ont été évacués ce soir sur Metz. Il est probable, selon les nouvelles que j'aurai de la concentration des armées des princes, que je me verrai obligé de prendre la route de Verdun par le nord. »

Ainsi, dans son appréciation, il va se replier sous Metz et ne reprendra sa marche qu'après le ravitaillement de l'armée.

C'est une manière dissimulée de préparer l'empereur et le pays à un plan de concentration sous Metz.

Mais il faut donner à ses lieutenants des explications.

La détermination du maréchal s'accentue plus fortement encore dans sa lettre écrite au général Bourbaki le soir même à minuit et demi :

« Ainsi que nous en sommes convenus, vous avez dû, à dix heures, reprendre vos anciens campements, en les resserrant. La grande consommation qui a été faite dans la journée d'aujourd'hui de munitions d'artillerie et d'infanterie, ainsi que le manque de vivres pour plusieurs jours, ne nous permettant pas de continuer la marche qui avait été tracée, nous allons donc nous reporter sur le plateau de Plappeville. »

Ainsi, ce n'est pas la crainte de ne pouvoir s'ouvrir la route de Verdun qui arrête le maréchal, mais seulement la pénurie des vivres et des munitions; qu'y avait-il de vrai dans cette assertion ?

Le maréchal n'aurait pas osé dire à son armée que la route était fermée : chacun savait le contraire.

Cependant l'empereur demandait un rapport.

L'envoi de ce rapport ayant tardé, le silence prolongé de Bazaine avait jeté le chef de l'État dans une telle inquiétude, que celui-ci s'était adressé au général Coffinières, dans l'après-midi du 17, pour obtenir des nouvelles. Le général Coffinières avait répondu dans le même sens que son général en chef. Nouvelle dépêche de l'empereur à Bazaine :

« Dites-moi la vérité, que je règle ma conduite ici. »

Bazaine se décida alors à faire usage du télégraphe, et expédia aussitôt au maréchal de Mac-Mahon la dépêche suivante :

« Par suite des combats successifs que j'ai livrés le 14 et le 16, ma marche sur Verdun a été arrêtée, et je suis obligé de séjourner dans la partie nord de Metz pour me ravitailler en munitions et surtout en vivres.

« Depuis ce matin, l'ennemi montre de fortes masses, qui paraissent se diriger sur Briey et peuvent avoir l'intention d'attaquer le maréchal Canrobert, qui occupe Saint-Privat-la-Montagne, se reliant par sa gauche à Amanvillers, point d'appui de la droite du 4e corps.

« Nous sommes donc de nouveau sur la défensive jusqu'à ce que je sache la véritable direction des troupes qui sont devant nous, et surtout celle de l'armée de réserve, que l'on dit être à Pange, rive droite de la Moselle, sous les ordres du roi dont le quartier général serait au château d'Aubigny.

« Transmettez cette dépêche à l'empereur et au ministre de la guerre; je crains pour la voie ferrée des Ardennes. »

Quelques minutes après, Bazaine télégraphiait ce qui suit à l'empereur lui-même :

Le maréchal Bazaine à l'empereur, au camp de Châlons.

Metz, 17 août.

« J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté hier soir pour l'informer de la bataille soutenue, de neuf heures du matin à neuf heures du soir, contre l'armée prussienne, qui nous attaquait dans nos positions de Doncourt à Vionville.

« L'ennemi a été repoussé et nous avons passé la nuit sur les positions conquises. La grande consommation qui a été faite de munitions d'artillerie et d'infanterie, la seule journée de vivres qui restait aux hommes, m'ont obligé à me rapprocher de Metz, pour réapprovisionner le plus vite possible nos parcs et nos convois.

« J'ai établi l'armée du Rhin sur les positions comprises entre Saint-Privat-la-Montagne et Rozerieulles. Je pense pouvoir me remettre en marche après demain, en prenant une direction plus au nord, de façon à venir déboucher sur la gauche de la position d'Haudincourt, dans le cas où l'ennemi l'occuperait en forces pour nous barrer la route de Verdun, et pour éviter les combats inutiles qui retardent notre marche. Le chemin de fer des Ardennes est toujours libre jusqu'à Metz, ce qui indique que l'ennemi a pour objectif Châlons et Paris. On parle toujours de la jonction des armées des deux princes. Nous avons devant nous le prince Frédéric-Charles et le général Steinmetz. »

A 8 h. 20, un nouveau rapport plus détaillé est adressé à l'empereur par Bazaine. Le commandant Magnan reçoit mission de le porter.

Le maréchal Bazaine à l'empereur, au ministre de la guerre.

Metz, 17 août.

« J'ai l'honneur de confirmer à l'empereur ma dépêche télégraphique en date de ce jour, et de joindre à cette lettre copie de celle que j'ai adressée à Votre Majesté, hier soir à onze heures.

« On dit aujourd'hui que le roi de Prusse serait à Pange ou au château d'Aubigny, qu'il est suivi d'une armée de 100.000 hommes, et qu'en outre des troupes nombreuses ont été vues sur la route de Verdun et à Monts-sur-les-Côtes. Ce qui pourrait donner une certaine vraisemblance à cette nouvelle de l'arrivée du roi de Prusse, c'est qu'en ce moment où j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté, les Prussiens dirigent une attaque sérieuse sur le fort de

Queuleu. Ils auraient établi des batteries à Magny, à Mercy-le-Haut et au bois de Pouilly. Dans ce moment, le tir est même assez vif.

« Quant à nous, les corps sont peu riches en vivres. Je vais tâcher d'en faire venir par la ligne des Ardennes, qui est encore libre. M. le général Soleille, que j'ai envoyé dans la place, me rend compte qu'elle est peu approvisionnée en munitions et qu'elle ne peut nous donner que 800.000 cartouches, ce qui, pour nos soldats, est l'affaire d'une journée. Il y a également un petit nombre de coups pour pièces de 4, et enfin il ajoute que l'établissement pyrotechnique n'a pas les moyens nécessaires pour confectionner des cartouches.

« M. le général Soleille a dû demander à Paris ce qui est indispensable pour remonter l'outillage; mais cela arrivera-t-il à temps ? Les régiments du corps du général Frossard n'ont plus d'ustensiles de campement et ne peuvent faire cuire leurs aliments. Nous allons faire tous nos efforts pour reconstituer nos approvisionnements de toutes sortes, afin de reprendre notre marche dans deux jours si cela est possible. Je prendrai la route de Briey : nous ne perdrons pas de empst, à moins que de nouveaux combats ne déjouent mes combinaisons.

« J'adresse à Votre Majesté la traduction d'un ordre de combat trouvé sur un colonnel prussien tué à la bataille du 16.

« Je mettrai Votre Majesté au courant des mouvements de l'ennemi dans cette journée.

« J'y joins une note de M. le général Soleille, commandant de l'artillerie de l'armée, qui indique le peu de ressources qu'offre la place de Metz pour le ravitaillement en munitions d'artillerie et d'infanterie. »

La question des munitions. — La note du général Soleille, qui devait être remise à l'empereur par le commandant Magnan, portait :

ARMÉE DU RHIN

(Cabinet du commandant en chef.)

« Le général Soleille, interrogé sur la place de Metz, sur les munitions d'artillerie et d'infanterie qu'elle peut fournir, répond : « Il a été distribué « depuis hier 18.836.000 cartouches. La place en conserve 1 million. Pour « ce qui concerne la fabrication locale, les enveloppes fulminantes man- « quent, etc., etc. »

Bien que le télégraphe fût encore à la disposition du maréchal, c'est par un courrier que celui-ci continue à correspondre le plus souvent, comme pour retarder encore d'une journée le moment où les ordres de Napoléon pourraient lui parvenir.

Le 17 au soir, à l'heure où il expédiait ce nouveau rapport, Bazaine, déjà rassuré sur l'état de ses ressources, aurait pu revenir sur les fausses appréhensions consignées à ce sujet dans sa première dépêche. Loin de là, il ajoute encore des exagérations nouvelles.



Le commandant Magnan, à son tour, traça lui-même à l'empereur un si triste tableau de la position de l'armée de l'Est et de l'état de ses ressources, que le maréchal de Mac-Mahon perdit déjà l'espoir d'arriver à temps pour dégager l'armée de Metz.

Nous reviendrons plus tard sur la mission du commandant Magnan, dont les conséquences furent si funestes. Mais, dès à présent, nous avons à rechercher quel était, d'après des données certaines, l'état des munitions de l'armée. Nous saurons ainsi ce qu'il y avait de peu fondé dans les assertions imprudentes ou criminelles de Bazaine.

Le général Soleille a insisté sur les désordres dans le service général de l'artillerie. L'armée du Rhin n'a jamais possédé, suivant lui, son approvisionnement normal ; les batteries et parcs des corps d'armée étaient imparfaitement constitués ; et il attribuait cet état de choses au manque de prévoyance dans la préparation de la guerre, au manque réel de ressources et à la rapidité foudroyante des opérations de l'ennemi.

Malgré tout ce qu'il y a de vrai dans ces allégations, il reste à savoir si, oui ou non, l'armée de l'Est possédait des ressources suffisantes pour tenter la marche sur Verdun. Or nous sommes complétement édifiés à cet égard par le rapport du général Rivière. On y lit :

« *Situation des munitions.* — Dans le courant du 16, le général Soleille, commandant l'artillerie de l'armée, avait envoyé son chef d'état-major prévenir le maréchal que la consommation des munitions avait été considérable ; qu'on pouvait l'apprécier au tiers ou à la moitié de l'approvisionnement de l'armée

pour les munitions d'artillerie, et qu'il serait utile d'envoyer à Metz, dans la nuit même, chercher de nouveaux caissons.

« On doit regretter qu'avant d'adresser au général en chef un rapport aussi alarmant, le général Soleille n'ait pas fait recueillir des renseignements par les officiers de son état-major auprès des généraux commandant l'artillerie du corps, sur les consommations de la journée.

« S'il les eût consultés, les indications transmises par lui eussent été tout autres ; il est facile de s'en rendre compte.

« Complétement réapprovisionnée après les combats du 15, où les consommations furent d'ailleurs assez modérées, l'armée traînait avec elle, sur le plateau de Gravelotte, environ 95.460 coups de canon à obus de 4 et 11.033 coups à obus de 12, soit en totalité 106.493 coups à obus, non compris la mitraille et les coups de canon à balles qui étaient surabondants.

« La consommation de la bataille de Gravelotte n'atteignit pas pour les deux calibres 26.000 obus. L'armée disposait donc, le 16 au soir, de 80.493 coups au moins. Il n'est donc pas exact de dire que la consommation de la journée avait été du tiers ou de la moitié de l'approvisionnement total. Elle n'en atteignait pas le quart.

« Si 80.500 coups de canon ne paraissaient pas suffisants pour suivre sa marche sur Verdun, où l'attendaient de nouvelles ressources, l'arsenal de Metz était en mesure de livrer en quelques heures et dans la nuit même 9.000 coups de 4 et 3.600 coups de 12, soit 12.600 coups immédiatement disponibles, chargés en coffres et montés sur roues.

« Cet approvisionnement supplémentaire, emprunté en partie aux batteries mobiles de la place, pouvait être reconstitué en moins d'un jour par l'arsenal, qui, le 19, le 20 et le 21, livra à l'armée plus de 25.000 coups de canon.

« L'exactitude de ces données est établie de la manière la plus précise dans un chapitre spécial du rapport relatif à l'artillerie. Elles diffèrent des chiffres produits par le général Soleille, par la bonne raison que cet officier général a omis de faire rentrer en ligne de compte les livraisons journalières de l'arsenal de Metz qui atteignaient, le 18, 21.039 obus et dépassaient, le 25, 54.017 obus.

« En ce qui concerne les munitions d'infanterie, les soldats, en partant pour Verdun, avaient dans le sac ou la giberne 90 cartouches et même jusqu'à 108 cartouches dans quelques régiments, ce qui représentait un total de plus de 10 millions.

« Les réserves divisionnaires et les parcs en transportaient, en outre, plus de 5 millions 500.000 ; on était donc muni d'un approvisionnement de 15 millions de cartouches. Le général Soleille restreint ce chiffre à 5 millions parce qu'il omet de faire rentrer en ligne de compte les munitions de sac et de giberne ; or les consommations des cartouches dans toute la campagne jusqu'au 19 septembre, au dire de cet officier général, n'ont pas atteint le chiffre de 3.500.000 cartouches.

« On peut donc affirmer hautement que, le 16 au soir, l'armée était suffisamment approvisionnée pour continuer sa marche.

« En recevant les renseignements que lui envoyait le général Soleille, le maréchal, qui avait l'expérience de la guerre, n'avait dû s'en émouvoir ; il savait que plusieurs de ses divisions n'avaient été que faiblement engagées et qu'il était possible de procéder pendant la nuit à une répartition sommaire des munitions.

« Quoi qu'il en soit, au lieu d'envoyer chercher immédiatement des munitions à Metz, comme le demandait le général Soleille, le maréchal remit au lendemain pour prendre cette mesure. Il ne jugeait donc pas les besoins bien urgents. »

Enfin le général Soleille a pris soin de s'infliger un démenti à lui-même. Ainsi, dans une lettre datée du 22 août, il reconnaissait que l'armée disposait encore, même après la journée du 18 août, de 33.500 coups de canon et de 1.773.334 cartouches. A la date du 22 août, les batteries et les parcs se trouvaient complétement réapprovisionnés en munitions d'artillerie et d'infanterie.

En outre un parc de 3.800.000 cartouches avait été formé à la suite de l'armée. Dans cette même lettre, le général Soleille priait le maréchal, afin de mettre à néant certains bruits qui avaient cours, de porter cette situation si satisfaisante à la connaissance des troupes. En effet, la confection des munitions était poussée dans Metz avec tant d'activité, qu'elle faisait équilibre à la consommation. La fabrication journalière s'élevait à 40.000 cartouches et à 3.000 kilogrammes de poudre, si bien que l'armée possédait, au 26 septembre, une plus grande quantité de munitions qu'au début de la campagne. »

Bazaine était-il mieux fondé à prétexter de l'insuffisance de vivres? Ici, c'est encore le rapport du procès Bazaine qui nous éclaire.

« *Situation des vivres.* — En ce qui concerne la pénurie des vivres, l'inexactitude des assertions du maréchal est encore plus flagrante.

« L'armée, à la sortie de Metz, emmenait avec elle 3.390 voitures, qui portaient 750.000 rations (pain, biscuit et farine) pour les hommes et 200.000 rations d'avoine, soit quatre jours et demi de vivres. De grands approvisionnements avaient été préparés, en outre, par l'intendant général Wolff, sur les plateaux fertiles qui séparent Metz de Verdun. Enfin, dans cette dernière place, 600.000 rations attendaient l'armée. L'ensemble de ces dispositions assurait donc très-largement la subsistance des troupes, lorsque l'ordre de licenciement du train auxiliaire vint jeter la perturbation dans ces préparatifs. S'il avait donné suite à cet ordre, le maréchal n'aurait eu à s'en prendre qu'à lui-même de la situation critique où cet ordre l'aurait placé ; c'est bien alors qu'il y aurait eu pénurie, d'autant plus qu'au moment où l'ordre de laisser les vivres fut donné, il n'était pas possible de faire de distribution pour reconstituer l'approvisionnement de sac, les troupes étant en marche et ayant dépassé le convoi.

« Mais, comme nous l'avons dit plus haut, une partie seulement des convois avait été arrêtée en route ; ceux du 2e corps et du grand quartier général avaient atteint le plateau. Avec leurs seules ressources, l'armée avait de quoi vivre pendant deux jours, car le convoi du quartier général portait, à lui seul, le 16 au soir, 173.000 rations de pain et de biscuit, 136.000 rations de farine et 3 jours de vivres de campagne pour toute l'armée.

« Les soldats étaient alignés en vivres jusqu'au 17 inclus, en moyenne ; on pouvait donc continuer la marche sans courir le moindre risque. Si l'inquiétude était permise, le 16 au soir, aux commandants de corps que l'ordre de licenciement du train auxiliaire avait séparés de leurs convois, le maréchal, qui avait été suivi par le sien, dont les ressources permettaient de subvenir aux besoins de toute l'armée, devait être tranquille.

« Le maréchal connaissait les approvisionnements existants à Verdun et sur la route ; il avait été renseigné à ce sujet, le matin même, par l'intendant général Wolff. Il avait vu le convoi du grand quartier général groupé autour de Gravelotte. Au lieu de se laisser gagner par l'inquiétude de quelques commandants de corps, il avait le devoir de les rassurer.

« Il est vrai que l'intendant de Préval, qu'il fit appeler à l'issue du combat, ne sut pas renseigner le maréchal sur l'existant à Gravelotte.

« Ce fonctionnaire, investi depuis trois jours seulement des fonctions intérimaires d'intendant en chef, et chargé jusque-là du seul service des ambulances, pouvait ignorer les détails du service des vivres. Mais il s'agissait ici d'une question capitale, et il aurait dû, tout au moins, s'informer auprès des directeurs des services des subsistances et des transports, MM. Gaffiot et Mouy, qui se trouvaient avec lui.

« Il n'en fit rien et permit ainsi au maréchal d'invoquer pour expliquer son mouvement rétrograde un motif dénué de fondement et qui devait impressionner d'une manière fâcheuse les troupes justement surprises de voir qu'après deux jours de route, les vivres faisant défaut, elles étaient contraintes à la retraite.

« C'est à tort, toutefois, que le maréchal voudrait profiter de l'ignorance où il a été laissé par l'intendant de Préval pour rejeter sur celui-ci la responsabilité. En effet, dans un de ses interrogatoires, il s'est exprimé en ces termes : « *Quand je lui parlai, le* 16 *au soir*, *de notre situation*, *il me répondit qu'il n'était pas au courant du service des vivres.* » S'il tenait à être renseigné au juste, que ne s'adressait-il à ceux qui étaient en mesure de lui répondre ?

« Gagné par l'inquiétude que le maréchal lui témoigna, l'intendant de Préval lui offrit d'aller chercher à Metz le convoi qui s'y trouvait tout prêt à marcher. Et, avec l'assentiment du maréchal, il partit immédiatement dans ce but ; non content de cela, il puisa largement dans les magasins de la place, d'où il enleva notamment tout le biscuit. Il amenait ce convoi le lendemain au point du jour sur le plateau, lorsqu'il fut arrêté par la nouvelle que l'armée se repliait sur Metz.

« En résumé, le 16 au soir, le maréchal avait sur le plateau des vivres pour

toutes les journées du 17, du 18 et une partie de celle du 19 ; à proximité se trouvait le reste des convois qui pouvaient rejoindre dans la matinée du 17 ; enfin des approvisionnements étaient préparés à Verdun et sur la route.

« Il serait étrange que dans ces conditions le commandant en chef ait pu croire à une pénurie telle qu'il fût forcé de rétrograder ; aussi bien il n'y croyait pas ; il le reconnaît dans son interrogatoire, et il rejette sur un défaut de rédaction les assertions de sa dépêche au sujet du manque de vivres.

« Dans ma pensée, dit-il, ce n'étaient pas les vivres qui manquaient ; mais « il fallait les distribuer, de façon à ce que les hommes aient deux ou « trois jours de vivres dans le sac, de manière à nous débarrasser de notre « immense convoi. »

Ainsi il ne s'agit plus que de la difficulté de faire les distributions ; mais cette difficulté, qui provenait de l'ordre de licenciement qui avait séparé les corps d'armée de leurs convois, n'était pas insurmontable ; en donnant des ordres le soir même, le convoi qui était massé au Ban-Saint-Martin aurait facilement franchi les 12 kilomètres qui séparent Metz des plateaux , et la distribution pouvait avoir lieu dans la matinée du 17.

« L'instruction doit constater que le maréchal Bazaine, en se ravitaillant, à Metz, en vivres et en munitions, allait diminuer d'autant les ressources de la place, et que son devoir était de prendre, sans perdre un moment, les mesures nécessaires pour les remplacer. »

Mais le ravitaillement de l'armée, en vue de la retraite, était si peu dans les intentions de Bazaine, que, dans la nuit du 16, il adressait à l'intendant en chef un contre-ordre par lequel il l'avertissait de ne pas diriger sur Gravelotte le convoi de vivres demandé deux heures auparavant. En même temps, Bazaine prévenait le commandant supérieur de Metz qu'une partie de son armée rentrerait le lendemain dans le camp retranché, pendant qu'il établirait lui-même son quartier général à Plappeville, sous la protection des forts de la rive gauche.

Le général Jarras avait été chargé de porter ce dernier ordre au commandant de la place de Metz, le général Coffinières. A cette question qui lui est adressée dans l'instruction du procès Bazaine :

« En apprenant le mouvement rétrograde de l'armée, les officiers d'état-major n'ont-ils pas fait quelques observations ?

— Aucune, répond le général Jarras ; j'ai été sur le point de dire au maréchal Bazaine : Puisque nous n'avons pas été vaincus, nous devrions plutôt marcher en avant. »

Tout indique, comme on le voit, l'intention formelle de Bazaine de ne point poursuivre en avant. Si l'intendant, M. de Préval, n'était pas en mesure de rénseigner le général en chef sur l'état des approvisionnements à Gravelotte, rien ne l'empêchait de s'adresser au fonctionnaire chargé spécialement du service et qu'il avait également sous la main à son quartier général, M. Mouy, qui lui eût fourni les indications les plus rassurantes.

Enfin, dans la soirée du 17, en même temps qu'il adressait à l'empereur

des rapports alarmants, Bazaine informait le ministre de la guerre des résultats de la bataille de Gravelotte ; mais ce télégramme était absolument muet sur le point qui paraissait le préoccuper le plus : la pénurie des vivres et des munitions. Par suite, le ministre ne put prendre que dans la soirée du 17 des mesures pour le ravitailler. En raison de ce retard, les approvisionnements expédiés par son ordre trouvèrent la voie coupée et ne purent arriver à Metz.

« Comment expliquer le silence du maréchal, dit le rapport du général de Rivière, si ce n'est par la résolution de se soustraire à des invitations trop pressantes d'avoir à continuer sa marche ? Car on ne saurait admettre les excuses qu'il a présentées dans son interrogatoire : l'oubli de la ligne des Ardennes, la crainte de se servir du télégraphe alors que l'armée ennemie était sur ses derrières, puisqu'il pouvait se servir du chiffre existant pour la correspondance officielle, l'ignorance enfin où il avait été laissé, en prenant possession de son commandement, de la situation des services de l'armée, puisque son devoir l'obligeait de s'en enquérir.

« L'assertion du maréchal relative à la pénurie des vivres allait recevoir un éclatant démenti. Une partie des voitures du grand quartier général avaient été déchargées dans la soirée du 16, soit en vertu de l'ordre de licenciement, soit pour permettre d'évacuer sur Metz les blessés de la journée.

« Dans le mouvement rétrograde exécuté dans la matinée du 17, on ne prit aucune mesure pour distribuer aux troupes ces denrées qui avaient été déposées aux abords de Gravelotte, et, au moment où l'on abandonnait cette position, on dut y mettre le feu pour éviter qu'elles ne tombassent aux mains de l'ennemi.

« D'après le procès-verbal de perte adressé à cette occasion, 8.050.000 rations de vivres de toute espèce, dont 50.000 rations de biscuit et 625.000 de sel, furent ainsi détruites. »

Nous ne devons pas omettre ici la réponse faite par Bazaine à cette partie de l'accusation.

A cette demande :

« Pourquoi avez-vous arrêté au Ban-Saint-Martin, le 17 août au matin, les 450 voitures chargées de vivres qui arrivaient sur le plateau conformément à vos ordres de la veille ?

— Ces faits sont déjà si loin de moi, répond le maréchal, que je n'ai pas présent à la mémoire l'ordre dont vous parlez, mais je crois qu'il eût été difficile de faire arriver les voitures sur le plateau ; il fallait passer par la vallée. »

A cette autre demande :

« Vous savez que des approvisionnements ont été détruits, alors que vous n'étiez pas pressé par l'ennemi. Comment expliquez-vous une pareille mesure ?

— Je n'ai jamais donné que l'ordre de les distribuer aux troupes ; c'est à l'initiative de l'intendant Chapelain qu'est due leur destruction. »

« Les faits qui précèdent, continue le rapport du général de Rivière, ayant été portés à la connaissance du maréchal, il a répondu que la vraie cause déterminante du mouvement rétrograde qu'il a ordonné a été la dissémination dans laquelle se trouvaient les corps dans la soirée du 16, et qu'il n'a pas cru, au point de vue tactique, devoir remettre l'armée en marche sans avoir rétabli l'ordre.

« D'après lui, le mouvement en arrière du 17 n'a été qu'une rectification de la ligne de bataille, dans le but de recevoir dans de meilleures conditions l'ennemi, s'il se présentait.

« Le maréchal a ajouté dans un autre moment que le mouvement sur Briey aurait nécessité une conversion de l'armée et que le convoi n'aurait pas pu suivre.

« Ces raisons, eussent-elles été suffisantes dans les conditions ordinaires de la guerre, ne peuvent justifier la détermination du maréchal dans ce moment aussi critique, alors qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour conserver sa ligne de retraite. »

Nos lecteurs doivent se souvenir qu'en décrivant les journées du 14 et du 15 août, nous avons particulièrement insisté sur certaines combinaisons du maréchal tendant à produire disette de vivres.

Nous avons déjà expliqué comment sa prévoyance, dans les plans de trahison qu'il avait formés, allait jusqu'à troubler le service des convois :

1° En ne faisant pas licencier le convoi auxiliaire assez à temps pour que l'on pût, à Metz même et à loisir, charger sur les convois réguliers de l'armée les vivres de ce convoi auxiliaire, et organiser la subsistance des corps jusqu'à Verdun.

2° En envoyant l'ordre de licencier ce convoi auxiliaire alors qu'il atteignait le défilé de Gravelotte ; de telle sorte que l'intendance, outre l'immense désordre qui résulterait de ce licenciement, allait se trouver dans l'impossibilité d'en tirer le supplément d'approvisionnements nécessaire pour atteindre Verdun.

C'est ainsi que Bazaine comptait bien, même s'il était victorieux, se trouver paralysé faute de vivres.

Nous avons vu 100,000 rations destinées aux ambulances, et une partie du convoi auxiliaire arrivée sur les plateaux, malgré l'ordre de licenciement, assurer les approvisionnements.

Le plan de Bazaine était donc déjoué.

Les citations, les discussions, les documents qu'on vient de lire prouvent que Bazaine mentait en invoquant le manque de vivres pour s'excuser du retard qu'il mit à marcher sur Verdun après Gravelotte ; mais ce qui le prouve mieux encore peut-être, ce sont les mesures prises le 14 et le 15 pour produire la famine dans l'armée.

Sans ces ordres inexplicables de licenciement du convoi auxiliaire en pleine marche, le maréchal pourrait dire qu'il a été de bonne foi en croyant au manque de subsistances. Mais les ordres donnés par lui le 14 et le 15 le

montrent voulant affamer les troupes pour avoir un prétexte d'attendre des vivres et ne point partir, si, par un phénomène de bravoure et des prodiges de valeur, les soldats gagnaient quand même la bataille.

Cette question des munitions et des vivres élucidée, Bazaine étant convaincu d'invoquer là une nécessité d'attente qui n'existait pas, voyons quelles sont les autres excuses qu'il donne.

L'état de l'armée. — Le maréchal a peint la situation de l'armée sous un jour très-sombre ; il a parlé de la nécessité de rétablir l'ordre tactique.

Il semblerait qu'il fût impossible, le 17, de faire une marche.

Mais la prise des positions assignées aux corps pour la bataille du 18 eut lieu le 17.

Il y eut donc marche.

On ne signala aucune défaillance, aucun désordre.

Pourquoi les troupes se retirant sur Metz sans confusion et en ordre n'auraient-elles pu se retirer sur Verdun ?

Du reste, quelles étaient nos pertes et comment se distribuaient-elles ?

Le 2e corps seul avait été très-éprouvé ; il avait subi de très-grosses pertes.

Mais, placé en réserve depuis onze heures, reconstitué dans l'après-midi, il était loin d'être désorganisé ou démoralisé.

Il le prouva le 18.

Quatre divisions dans l'armée étaient intactes (deux n'ayant pas paru, deux autres n'ayant pas été engagées, ou si peu, que leurs pertes étaient insignifiantes).

Le 4e corps n'avait que 2.458 hommes hors de combat ; le 3e corps, 797.

Le 6e corps, la garde et les divisions de cavalerie n'avaient eu que 6.000 hommes atteints.

Du reste, l'esprit de l'armée était excellent ; elle se sentait victorieuse ; elle eût fait merveilleusement son devoir.

La bataille du 18 prouve d'une façon éclatante que l'on pouvait compter sur nos soldats.

Cette reconstitution tactique de l'armée, dont Bazaine proclame la nécessité, est donc une excuse inadmissible.

En outre, l'armée prussienne était dans un état bien autrement fâcheux que la nôtre.

État de l'armée prussienne. — L'armée prussienne était épuisée.

La nôtre avait combattu sur place, dans des positions occupées de la veille.

Les Allemands avaient dû fournir une longue étape, à laquelle s'étaient ajoutées les fatigues des assauts soutenus de pied ferme par les nôtres.

De plus, cette armée prussienne était moins nombreuse que la nôtre dans la matinée du 17.



Les corps qui devaient la renforcer étaient encore très-éloignés, et ils n'auraient été à portée que très-tard dans la soirée.

Bazaine avait vingt-quatre heures d'avance. — En reprenant sa marche sur Verdun, par les routes d'Étain et de Briey, le 17, une fois les distributions faites, ravitaillé ainsi de deux à trois jours de vivres dans le sac des soldats, et suffisamment réapprovisionné en munitions d'artillerie et d'infanterie, le maréchal avait encore une avance de vingt-quatre heures sur l'ennemi.

En effet, les corps allemands qui avaient combattu à Gravelotte ne bougèrent pas pendant la journée du 17, bien qu'ils ne restassent pas inactifs; ils employèrent le temps à se réorganiser, à se concentrer, et c'est seulement grâce à des marches forcées que les autres corps allemands purent venir prendre part à la bataille de Saint-Privat, livrée le 18.

On peut conclure de là que l'ennemi n'aurait jamais réussi le 17 à nous arrêter dans la retraite sur Verdun.

Ce qui se passa au camp allemand, le 16 au soir et le 17, le prouve suffisamment.

En effet, le soir du 16 août, après la fin de la lutte, le prince Frédéric-Charles était allé passer la nuit à Gorze; il revint le lendemain sur le champ de bataille. De leurs campements, les Prussiens apercevaient une ligne de tirailleurs jusqu'au delà de Rézonville et entendaient la voix des chefs qui donnaient des ordres. A six heures du matin, le roi Guillaume arriva de Pont-à-Mousson. Les Prussiens ignoraient encore si les Français avaient conservé leurs positions de la veille, s'ils allaient prendre l'offensive pour mettre à profit leur supériorité numérique et l'avantage du terrain. Tous les officiers prussiens étaient persuadés que nous pouvions encore gagner Châlons.

Si Bazaine, a écrit un officier prussien, s'était avancé, le 17, sur la route de Briey, les Allemands n'auraient pu lui faire obstacle, et il n'aurait plus été question que de savoir si la IIe armée parviendrait, les jours suivants, à diriger contre les Français une attaque de flanc et à les détourner de Verdun. Son immobilité, au contraire, permit aux Prussiens de réunir des forces supérieures, pour couper entièrement la ligne de retraite sur Châlons.

Borbstaëdt avoue de son côté qu'il était impossible aux Allemands d'être en mesure d'agir le 17.

« Sa Majesté, dit Borbstaëdt, va reconnaître les principales positions de la journée précédente.

« On ne savait pas encore si l'ennemi s'était arrêté au parti de conserver ses anciennes positions ou d'utiliser la supériorité de ses forces pour dessiner un mouvement offensif vers le sud.

« Sur la route de Rézonville à Gravelotte, on distinguait parfaitement de grands campements français dans lesquels une continuelle agitation semblait annoncer le projet d'un mouvement prochain.

« Cependant des flanqueurs du 15e régiment de uhlans envoyés en reconnaissance rapportaient la nouvelle que l'ennemi s'était dérobé et qu'il avait battu en retraite.

« D'autres reconnaissances venaient confirmer l'évacuation de Rézonville; on n'avait donc pas à craindre une attaque pour la journée, et l'on prescrit alors aux troupes de faire la soupe...

« Le roi fait défiler devant lui la cavalerie qui, la veille, avait été en grande partie fortement engagée, puis il va visiter les bivouacs de l'infanterie.

« Partout il est salué par d'interminables hurrahs.

« *Malgré leurs pertes considérables et les fatigues surhumaines du pénible combat de la veille,* toutes les troupes se montrent prêtes à recommencer la lutte et animées du meilleur esprit; *mais il ne pouvait entrer dans les projets des chefs de l'armée allemande de continuer l'attaque le 17 avec les forces insuffisantes que l'on avait pu rassembler; ce jour-là devait être exclusivement employé à concentrer devant Metz la majeure partie de la Ire et de la IIe armée, afin de pouvoir tenter le lendemain, avec toutes ces masses réunies, une bataille décisive contre l'armée du Rhin.*

« Ce fut sur le champ de bataille même que, dans la matinée, on arrêta le plan d'attaque pour la journée du 18 août.

« Cinq corps de la IIe armée et deux corps de la Ire devaient prendre part à la grande lutte décisive que l'on prévoyait.

« Le roi Guillaume se réservait la direction suprême des deux armées; le prince Frédéric-Charles devait spécialement commander l'aile gauche, et le général Steinmetz l'aile droite.

« Le conseil de guerre, auquel assistaient le prince Frédéric-Charles, le général de Moltke et le général de Stiehle, fut immédiatement suivi d'une conférence de deux heures entre le prince Frédéric-Charles et le général de

Moltke, dans laquelle furent étudiés et arrêtés tous les détails relatifs à la IIe armée.

« Après avoir ainsi réglé toutes les dispositions nécessaires en vue de la gigantesque rencontre qui s'annonçait pour le lendemain, le roi retourne à Pont-à-Mousson, et le prince Frédéric-Charles se rend à son quartier général, établi maintenant à Buxières. »

Voici donc un point établi.

Les Allemands ne pouvaient ni ne voulaient nous attaquer le 17.

C'est en conseil de guerre solennel que cette décision est prise par l'état-major allemand.

Les Allemands étant hors d'état de nous attaquer le 17, les routes de retraite par Étain et Briey étant libres, que pouvait-on faire?

Deux hypothèses se présentent :

Nous pouvions livrer bataille, le 17 dès l'aube, à l'armée allemande inférieure en nombre, et faire donner contre leur gauche les quatre divisions fraîches dont nous disposions; ce qui eût été un mouvement tournant formidable et décisif;

Ou nous devions battre en retraite sur Verdun par les routes d'Étain et de Briey.

D'une attaque le 17 août et de ses conséquences probables. — Presque tous les généraux sont d'avis qu'une attaque tentée vigoureusement le 17 août par l'armée de Bazaine, renforcée et supérieure en nombre aux troupes bivouaquées devant elle, aurait eu un plein succès.

Devant le conseil de guerre, cette opinion, qu'il fallait attaquer l'ennemi le 17, a été exprimée par la plupart des témoins.

« J'ai eu l'impression qu'en attaquant le 17, a dit le maréchal Lebœuf, on aurait pu obtenir de bons résultats.

« Le maréchal Bazaine a pu être arrêté par des considérations que nous ne connaissons pas. »

Le général de Ladmirault exprime à peu près le même avis :

« Je ne sais si l'on aurait réussi, mais on aurait pu l'essayer. Je crois que si nous avions remporté l'avantage, nous n'aurions pas eu besoin de gagner Verdun, car le résultat eût été immense... »

Nous ne donnons ici que les témoignages les moins suspects de partialité contre le maréchal Bazaine.

Toujours est-il que toutes les probabilités semblent avoir été pour une victoire, si, le 17, Bazaine eût attaqué.

Il n'avait devant lui que 100.000 Allemands, accablés de lassitude et, en somme, vaincus.

Il disposait de 140.000 hommes pleins d'ardeur et peu fatigués pour la plupart.

En cas d'insuccès, on était toujours à même de se retirer sur Verdun, tandis que les résultats d'une victoire eussent été incalculables,

L'armée de Frédéric-Charles, adossée à la Moselle, courait risque d'être détruite, et elle eût été du moins contrainte à reculer en toute hâte jusqu'au delà de la frontière, tandis que l'armée du prince royal, isolée au cœur de la France, avec ses communications coupées, se fût trouvée dans la situation la plus critique.

L'inaction de Bazaine, au contraire, permettait à l'ennemi d'accentuer son mouvement tournant et d'accroître le nombre des troupes à combattre. Plus on attendait, moins le projet de retraite devenait exécutable.

Voyons la seconde hypothèse.

De la retraite sur Verdun, le 17. — Le maréchal aurait eu vraiment toute facilité pour se replier sur Verdun.

Il n'avait qu'à former son arrière-garde de la garde, du 3e et du 4e corps; il aurait fait filer le 2e corps, très-éprouvé, et le 6e en avant-garde.

Les Prussiens auraient été contenus par 90.000 hommes d'arrière-garde d'excellentes troupes, s'ils avaient osé attaquer.

Le maréchal invoque ici une bizarre excuse stratégique.

« Pour se dérober par une marche sur Verdun, il aurait fallu, a dit Bazaine, faire exécuter un changement de front, l'aile gauche en avant, par des chemins de traverse, ce qui aurait donné à l'ennemi le temps de le rejoindre. »

Cette explication se conçoit peu.

Pour se porter dans la direction de Briey, il fallait au contraire reculer en dérobant sa gauche, et s'éloigner ainsi de l'ennemi en laissant, comme nous avons dit, notre droite, pendant quelques heures, en position pour repousser au besoin une attaque.

De la sorte, l'avant-garde eût filé le 17 par la route de Briey. Là, certes, ni les convois ni les corps d'avant-garde n'auraient été menacés ou atteints.

En effet, l'ennemi n'ayant pu parvenir en force sur la route de Briey que dans l'après-midi du 18, il devenait aisé plus tard de le prévenir, de l'éviter et même de se dérober entièrement le 17.

Quant au rideau ou arrière-garde de 90.000 hommes, il aurait immobilisé, pendant les premières heures de la journée, l'ennemi s'il eût attaqué, et, après avoir contenu les Prussiens, après leur avoir fait essuyer de grandes pertes, cette arrière-garde aurait gagné Verdun par Etain.

Le 2e et le 6e corps, par la campagne et les chemins de traverse, auraient toujours été à portée de secourir ces 90.000 hommes si c'eût été nécessaire, car ces deux corps suivaient une route parallèle.

En somme, avec l'avantage des positions, avec la force morale du succès du 16, avec une armée moins fatiguée que celle de l'ennemi, il s'agissait de battre en retraite devant des forces moindres, en ayant l'avance !

Contre 100.000 Prussiens, nous avions 90.000 hommes en position, devant engager les combats d'arrière-garde seulement, et disposant du soutien éventuel de 50.000 hommes si besoin était.

Comment Bazaine ne fit-il point cette retraite?

Un seul mot répond à cette question :
Trahison...

Bazaine ne communique pas à ses troupes la dépêche de l'empereur. — Ici se place un de ces incidents secondaires qui dans un procès prennent une grande importance, parce qu'ils donnent des indices sur les pensées secrètes de l'accusé.

L'empereur et son état-major ne doutaient pas que Bazaine ne prît l'une des deux résolutions que nous venons d'indiquer; et cet espoir était justifié par le résultat de la bataille de Gravelotte. L'empereur, attribuant à ce dernier combat des conséquences heureuses qu'il n'avait pas eues puisque les résultats en restèrent incomplets, adressait à Bazaine la dépêche suivante, datée du 17 août, neuf heures du soir :

« Je vous félicite de votre succès ; je regrette de n'y avoir pas assisté. Remerciez en mon nom officiers, sous-officiers et soldats. La patrie applaudit à leurs travaux. »

Il est pénible de dire que Bazaine, rougissant sans doute de son attitude, qui n'avait pas répondu au courage de ses soldats, attendit jusqu'au 22 août pour communiquer aux troupes les éloges du chef de l'Etat, et pour les remercier de leur brillante valeur, qui dans trois batailles successives avait excité l'admiration de l'ennemi.

Stupéfaction des Prussiens en nous voyant reculer sur Metz. — Comme nous l'avons déjà dit, le maréchal avait résolu de reporter son armée en arrière : il exécuta son mouvement, et la surprise profonde qu'en conçut l'ennemi prouve combien cette manœuvre était étrange.

Les Prussiens étaient loin de s'y attendre. Pendant que nos troupes allaient prendre, le 17, les positions indiquées, les Prussiens remarquèrent le mouvement considérable qu'on opérait dans les camps français, entre Rézonville et Gravelotte ; le prince Frédéric-Charles s'en inquiéta et craignit que l'armée française ne se fût dérobée. Des uhlans furent envoyés en éclaireurs : ils signalèrent bientôt l'étrange évolution de nos corps d'armée ; ils les avaient vus se retirer, puis disparaître ; d'autres escouades confirmèrent l'évacuation de Rézonville. Les princes allemands, refusant d'y croire, de nouvelles et fortes reconnaissances eurent encore lieu : elles parvinrent près de Gravelotte par les ravins et les bois.

Incendie des convois. — Les éclaireurs prussiens furent aussi témoins du sacrifice immense, inutile et insensé des fourgons contenant les vivres et les approvisionnements de notre armée. A leur sortie de Metz, nos troupes avaient emmené 3.390 voitures qui portaient 750.000 rations de pain, de biscuit et de farine pour les hommes, et 200.000 d'avoine, soit quatre jours et demi de vivres.

En outre, de grands approvisionnements en outils avaient été préparés par l'intendance générale entre Metz et Verdun.

On avait vu la veille toutes ces voitures, charrettes et prolonges autour du village de Gravelotte.

On conçoit que ces équipages devaient causer un certain embarras sur la route de Metz, déjà encombrée par les troupes en marche, les transports de blessés, les pièces et les caissons d'artillerie. Cependant Bazaine avait laissé pour la protection des bagages la division Metman qui, occupant le défilé d'Ars, était en position d'arrêter toute attaque.

Le général en chef prétendit que les Prussiens allaient culbuter le corps de Metman et faire main basse sur les approvisionnements qu'il protégeait; quoique les Prussiens n'eussent fait aucune tentative et qu'ils n'y eussent même pas songé, il donna l'ordre de détruire par le feu ces précieuses ressources.

Un vaste brasier est allumé : on y jette pêle-mêle les caisses de biscuits, les vivres de campagne, les effets de campement, le linge, les chaussures.

L'énorme bûcher flamboya jusqu'au soir.

Un tel spectacle n'offrait-il pas le tableau d'une déroute, et ne devait-il pas porter un découragement fatal dans l'esprit de nos soldats, qui n'avaient encore subi aucune défaite?

Mais une si étrange mesure ne prouve-t-elle pas aussi la trahison ?

Les Prussiens occupent les positions abandonnées. — Pendant que Bazaine, qui accusait par ses dépêches le manque de vivres, consommait ce douloureux sacrifice, Guillaume passait paisiblement en revue les régiments qui avaient combattu la veille. Quelques heures après, les Prussiens occupaient le plateau abandonné.

Abandon des ambulances. — Bazaine commit une autre faute, qui témoigne d'une indifférence pour le bien-être de ses soldats allant jusqu'à la cruauté. L'évacuation eut lieu avec une telle précipitation, qu'on abandonna à Rézonville les ambulances pleines de blessés. Bazaine récompensait ainsi de leur bravoure, en les laissant au pouvoir de l'ennemi, des malheureux qui avaient payé de leur sang le droit d'être traités avec plus d'humanité. Quand ils envahirent les ambulances, les Prussiens se comportèrent avec leur barbarie habituelle.

Le major Burdy pansait un blessé ; un cavalier prussien se précipite sur lui, sabre nu. C'est en vain que le docteur montre le brassard de Genève qu'il porte au bras ; le féroce Prussien l'étend raide mort de deux coups de sabre.

La ville se montra admirable de dévouement pour les blessés.

Toute la population de Metz s'était engouffrée sur la place de l'Esplanade. Là, le cœur serré, elle attendait impatiemment l'issue du combat où l'artillerie semblait jouer un si grand rôle.

Tout à coup le feu parut se ralentir de notre côté, sinon s'éteindre. On en cherchait la cause et l'on craignait de la deviner, lorsqu'on vit arriver dans Metz, bride abattue, les voitures d'équipage et les fourgons d'artillerie : nos

artilleries manquaient de munitions! Et l'on courait en chercher dans Metz, soit à l'arsenal, soit au dépôt de la caserne de la porte de France.

Il a été établi, en effet, que, sur l'ordre de Bazaine, les voitures mêmes affectées au transport des blessés avaient dû prendre un chargement en munitions.

Mais les conducteurs de fourgons avaient été envoyés avec un ordre écrit d'un des généraux divisionnaires, et le gouverneur de l'arsenal refusait de délivrer les munitions sans un ordre émanant du général en chef. Les conducteurs, consternés de ce retard, durent attendre assez longtemps, à la porte de France, qu'une estafette revînt avec un ordre régulier. On sait que les munitions n'arrivèrent qu'à la fin de la bataille. Pendant ce temps-là, on sacrifiait trois régiments de dragons pour culbuter les batteries prussiennes, qui inondaient de projectiles l'artillerie française.

C'est dans cette situation qu'ils restèrent sur le champ de bataille jusqu'à onze heures du soir, mais au prix de quelles pertes! Le lendemain 16.000 blessés encombraient les hôpitaux et les ambulances de la ville.

A partir de cinq heures du soir, le nombre des blessés était déjà devenu tellement considérable, qu'on avait dû les transporter avant le premier pansement, et c'était dans cet état horrible qu'ils avaient à parcourir plusieurs kilomètres. Les convoyeurs et les ambulanciers, nageant dans le sang, ne suffisaient pas à relever les victimes de cette horrible boucherie.

L'ambulance anglaise venait d'être cernée et avait été faite prisonnière, en dépit de la convention de Genève; deux médecins anglais avaient été tués sur place.

Nos troupes marchent sur les lignes de Saint-Privat et d'Amanvillers. — Cependant notre armée se dirigea sur les positions de retraite indiquées par le maréchal.

Cette marche prouve bien, comme nous l'avons dit, que Bazaine avait à tort parlé de la nécessité de se reconstituer.

Le maréchal a déclaré en effet qu'il n'avait suspendu sa marche sur Verdun qu'afin de se ravitailler et de se réorganiser. Or les faits le contredisent : l'armée était si solide et avait si peu besoin de se reformer, qu'on employa la journée du 17 à s'établir sur la nouvelle ligne de bataille, où les corps d'armée ne purent être installés que dans l'après-midi; le 6e corps, destiné à former l'aile droite, ne parvint même à Saint-Privat qu'après la nuit tombée.

Dissimulation du maréchal dans ses rapports avec l'empereur et l'armée. — Le même esprit de dissimulation se retrouve dans la manière dont il s'y prit pour expliquer et justifier l'établissement de sa nouvelle ligne de bataille.

Sa première pensée, après la journée du 16, avait été de se retirer sur la ligne de Vigneules-Lessy; il l'avait même annoncé à l'empereur; mais ce mouvement de recul si prononcé, immédiatement sous les forts de Metz, après les dépêches qui présentaient l'engagement de Gravelotte comme une victoire,

eût été inexplicable : le besoin de se ravitailler n'eût pas paru une excuse acceptable. Aussi parut-il revenir sur sa première détermination et s'arrêter à une position intermédiaire : la ligne de Rozérieulles-Amanvillers, en avant du vallon de Monveaux, entre Rozérieulles et Saint-Privat.

Rien de plus curieux, comme étude de caractère, que la façon dont il s'y prit pour faire connaître à l'empereur sa résolution nouvelle : le 17, il faisait annoncer par le commandant Magnan que c'était par une erreur de rédaction qu'il avait indiqué la ligne de Vigneules-Lessy au lieu de la ligne de Rozérieulles-Amanvillers.

Remarquons ici que le prétexte des erreurs de rédaction se présente souvent dans les justifications de Bazaine.

Cependant il n'y avait pas d'erreur, et le général en chef avait bien l'intention de se retirer sous Metz, ainsi qu'il l'a reconnu aux débats.

Bazaine a expliqué comme il suit les raisons qui le décidèrent à adopter la ligne de Rozérieulles-Amanvillers :

« C'était, dit-il, afin de recevoir l'ennemi dans de bonnes conditions défensives et pour rester maître des débouchés sur les plateaux. Nos troupes avaient besoin, après le combat, de reprendre du calme et de retremper leur moral dans des combats défensifs qui doivent être à leur avantage par la supériorité de leur armement. »

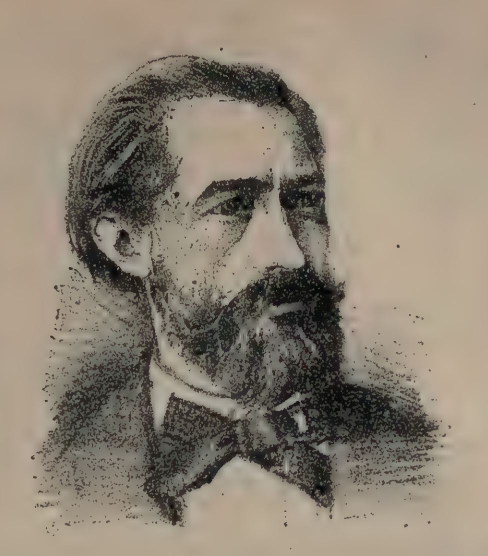
Cette appréciation est fort contestable ; car toutes les traditions militaires démontrent que le combat défensif n'est pas approprié au tempérament national, et qu'il convient beaucoup moins que l'offensive à l'ardeur proverbiale du soldat français.

On s'abuserait néanmoins en cherchant la véritable pensée de Bazaine dans les explications qu'il a fournies ; les faits montrent trop bien qu'il n'entra jamais dans sa pensée de renouveler le combat pour assurer les facilités de la retraite. Ainsi, dès le 17, il reprend le projet de rejoindre, le jour même, la ligne de Vigneules-Lessy ; il fait étudier ce mouvement, le 18 au matin, et donne à ce moment même ordre au maréchal Canrobert, auquel il signale l'approche de l'ennemi, de faire exécuter à ses troupes, s'il est trop vivement pressé, une conversion à droite pour aller occuper des positions en arrière.

Et comme il pouvait supposer que cette résolution définitive provoquerait au moins l'étonnement des officiers de son état-major, il se tourna vers eux et leur dit :

« Si quelqu'un d'entre vous sait quelque chose de mieux à faire, je suis prêt à l'écouter. Du reste, il faut sauver l'armée, et pour cela revenir sous Metz. »

L'établissement sur la ligne de Rozérieulles-Amanvillers n'était donc qu'une feinte servant à mieux déguiser le projet de Bazaine d'abandonner la marche sur Verdun. Si le général en chef avait eu sérieusement l'intention de se maintenir à Rozérieulles, il aurait pris les plus vulgaires précautions que la science militaire prescrivait à un commandant en chef : ainsi il aurait placé ses meilleures troupes à la droite de son armée et tenu à la portée de ce point



la garde, sa belle cavalerie et la réserve générale de l'artillerie, restée muette pendant la bataille de Saint-Privat, qui allait décider du sort de la guerre; enfin, s'il eût voulu tenter de déboucher, il aurait nécessairement cherché à conserver ses positions par lesquelles le contrefort de Saint-Quentin se rattache aux plateaux; il aurait surtout maintenu l'occupation des bois de Saulny, de manière à ne pas laisser, pour ainsi dire, l'ennemi tirer le verrou derrière lui.

La duplicité de Bazaine, après avoir adopté les dispositions que nous venons de signaler, éclate dans la dépêche qu'il adressait à l'empereur après l'affaire de Saint-Privat :

« Je compte toujours, écrivait-il, prendre la direction du nord. »

Ainsi Bazaine trompait constamment l'empereur ; et par ses faux renseignements il déterminait la marche de Mac-Mahon sur Montmédy, marche qui devait aboutir au désastre de Sedan.

CHAPITRE XIII

AVANT SAINT-PRIVAT

De l'évidence de la trahison de Bazaine le 17 et le 18 août. — Situation périlleuse du corps Canrobert pendant la bataille de Saint-Privat. — Position de l'armée française. — Le maréchal Bazaine s'établit loin du champ de bataille.

De l'évidence de la trahison de Bazaine le 17 *et le* 18 *août.* — Toute la campagne, depuis la prise de commandement de Bazaine, était basée sur un principe

qu'enseignent les règlements militaires, et dont la non-observation entraîne des peines graves; ce principe, le voici :

Tout commandant d'armée doit surtout se préoccuper de n'être jamais rejeté sur une place forte et bloqué par l'armée ennemie.

Il ne doit entreprendre aucune opération lui faisant courir le risque d'être entouré, et il doit toujours tendre à maintenir son armée libre d'opérer en rase campagne, avec ses voies de retraite assurées.

Le seul fait de s'être *volontairement* laissé acculer dans un camp retranché est un acte de haute trahison.

Ce règlement très-sage a été fait dans le but d'opposer aux défaillances des généraux la peine de mort en perspective, lorsque, pusillanimes ou incapables, ils se sentent attirés par une place de guerre comme par un appui à donner à leurs troupes et sont le plus souvent entraînés à s'accrocher en quelque sorte à cette place, où l'ennemi finit par les bloquer et les amener à une capitulation.

Un général qui exécute les reglements militaires peut être battu; jamais il n'est cerné.

C'est toujours par défaut de surveillance, par imprévoyance, par oubli d'un principe du règlement que l'on en arrive à se faire envelopper.

Donc, en dehors des ordres de l'empereur et du gouvernement, en dehors de tout pouvoir supérieur, Bazaine, considéré comme maître absolu des mouvements de son armée, resterait néanmoins comptable de ses actes vis-à-vis de la loi fondamentale qui régit l'armée.

Et, sous peine de mort, cette loi prescrivait au maréchal de s'éloigner de Metz au plus vite, après Gravelotte.

A Borny, le maréchal pouvait dire que le danger d'être enveloppé n'était pas pressant, qu'il voulait combattre avec un certain avantage.

Il est vrai qu'on lui répondait que, voulant combattre, il fallait tenter ce grand coup avec toutes ses forces, ou ne pas s'attarder à un combat qui, faute de grands effectifs, ne pouvait produire ce grand effet d'arrêter l'ennemi passant la Moselle et nous tournant.

A Gravelotte, Bazaine trouve une apparence d'excuse que démentent, il est vrai, toute sa conduite et tant de preuves amoncelées.

Il dit qu'il voulait tenter d'une grande bataille avant de se décider à abandonner Metz.

Mais on lui répond qu'il ne fit rien pour être victorieux, et qu'il fit tout pour perdre une des voies de retraite sur Verdun : la route directe.

Toutefois le maréchal a pu colorer sa conduite d'un prétexte jusqu'au 16 août au soir.

Et il faut étudier la situation, mettre à jour les ruses de l'accusé, pour le convaincre de trahison.

Mais à partir du 16 au soir la trahison apparaît brutale, patente; elle s'impose, elle n'est plus discutable, elle saute aux yeux.

C'est un éclair sinistre, illuminant la trame ténébreuse de l'accusé.

Vainqueur, et *se disant tel dans son rapport*, le maréchal ne poursuit pas sa victoire.

Loin de là, il se retire.

Mais où ?

Sur Verdun, par les routes d'Etain et de Briey qui sont libres?

Non.

Sur Metz ?

Mais le règlement le lui défend !

Mais il se fait cerner !

Mais c'est le blocus qui commence !

Il le sait.

Il le veut ainsi.

Cette fois, plus d'excuses possibles.

Défense de se laisser cerner en s'appuyant à une place forte ou à un camp retranché.

L'article du règlement est formel, on ne saurait l'atténuer par des interprétations; il enserre le général en chef dans la nécessitéde conserver ses communications et ses lignes de retraite; le devoir est énoncé en phrases claires, nettes, fortement écrites, qui étreignent le général comme les pinces d'un étau.

Il ne lui reste qu'un parti à prendre, puisqu'il ne veut pas culbuter l'ennemi : c'est de se replier sur Verdun.

Il n'a plus qu'une journée devant lui ; le mouvement tournant de l'ennemi est fortement accusé ; pas un doute à concevoir.

Demain, la voie sera coupée.

Il faut partir sans délai.

Et le maréchal se replie sur Metz pour livrer les deux voies dont il est maître.

Mais en est-il réellement maître ?

Oui, certes !

Il est à Gravelotte, fortement assis sur cette position.

C'est le point de bifurcation de la route directe et de la route d'Étain.

Il couvre cette route d'Étain.

Plus en arrière est la route de Briey, absolument libre et hors de portée de l'ennemi.

Donc, voies ouvertes.

Et l'ennemi est hors d'état de poursuivre.

Toute la journée du 17 est consacrée au repos par nos adversaires.

Pas un mouvement dans cette armée battue, qui se sent hors d'état d'agir et qui attend ses réserves pour s'engager.

Le maréchal aurait été suivi, non poursuivi.

Il ramenait à la France 140.000 hommes qui, joints aux 130.000 de Mac-Mahon, auraient formé, pour couvrir Paris, une armée de 300.000 hommes, en y versant le corps Vinoy.

Paris et 300.000 hommes de bonnes troupes !

C'était le salut !

Toutes ces levées qu'on improvisa et qui manquèrent de cadres auraient élevé cette belle armée à 500.000 combattants, ayant des officiers expérimentés et de vieux soldats comme noyau solide.

La France aurait vu une défense de Paris admirable.

Jamais l'investissement n'aurait eu lieu.

Mais un homme ne voulut pas qu'il en fût ainsi.

Bazaine voulait la perte de l'Empire ; il voulait être seul arbitre des destinées de la France vaincue, commander la seule armée qui lui restât : il voulait être dictateur.

Et il se repliait sur Metz pour conserver intacte une armée trop faible pour vaincre, assez forte pour traiter de la paix avec l'ennemi et imposer son chef aux partis.

Il comptait réaliser ce plan.

Il attira Mac-Mahon dans un piége, en lui annonçant que l'armée de Metz marchait vers le Nord, cherchant à se dégager, ce qui obligea le maréchal de Mac-Mahon de courir à son aide.

Et Bazaine ne bougeait pas de Metz !

Mac-Mahon écrasé, son armée capturée, Bazaine, comptant que Paris allait capituler, se crut maître de la situation.

Mais Paris tint énergiquement et la France se battit longtemps encore.

Le maréchal s'était pris à son propre piége.

Il ne put que capituler, sans parvenir à traiter de la paix générale.

Et c'est par sa fatale résolution du 16 août au soir que Bazaine entra définitivement dans la voie de la trahison.

Ce soir-là, nous le répétons, le maréchal déchaînait sur sa patrie toutes les calamités qui sont la suite des grandes défaites.

Avec 500.000 hommes sous Paris, nous pouvions espérer la victoire.

L'ennemi l'avoue.

Mais l'armée de Metz capitulant, celle de Mac-Mahon, attirée dans le gouffre par Bazaine, capitulant aussi, il ne restait plus de troupes régulières à la France, plus d'officiers, plus rien que l'audacieuse et l'héroïque résolution de prolonger la guerre !

Et c'est un seul homme qui tint ainsi dans ses mains déloyales le sort d'une grande nation.

Quel était-il pourtant ?

Un intrigant et un concussionnaire, connu au Mexique comme le pillard le plus effronté qui eût jamais sali des épaulettes par la ruse et le dol !

Cette histoire de la campagne du Mexique, nous allons bientôt la raconter, et ceux-là la liront qui voudront savoir comment Bazaine préludait à sa trahison de Metz par l'assassinat et le vol, dans cette désastreuse guerre que nous entreprîmes contre les Mexicains.

Comment cet homme taré, connu comme tel par son gouvernement, devint-il général en chef de l'armée du Rhin?

L'empereur savait que le maréchal avait convoité d'être empereur à Mexico.

Il avait envoyé le général Castelnau, avec pleins pouvoirs, pour arrêter au besoin le maréchal.

Il savait que Bazaine avait, aidé du général Boyer, commis des exactions infâmes et pactisé avec l'ennemi même.

Il n'ignorait rien des actes de sauvage barbarie du maréchal contre ses adversaires et ses propres soldats.

Il savait que cet homme était plein de colère et de haine contre une dynastie dont le chef l'avait empêché, lui, Bazaine, de devenir souverain.

Et l'empereur lui confiait un commandement!

Pourquoi?

Parce que Napoléon III avait fondé sa dynastie dans le sang, en violant la Constitution, en égorgeant les honnêtes gens qui voulaient soutenir la Chambre des représentants; parce qu'il avait dû faire ce coup d'Etat avec les instruments vils dont on se sert en pareil cas.

Parce qu'il était accoutumé à se voir entouré de misérables qui s'étaient imposés à lui, depuis qu'ils avaient rendu les bas services dont il avait eu besoin au début.

Parce que Bazaine n'était pas plus scélérat que d'autres dont les infamies étaient notoires.

Se défier de lui comme des autres et s'en servir, telle était la conséquence forcée du système.

D'autre part, l'opinion publique elle-même aurait été froissée de ce que Bazaine n'eût pas un commandement.

Grâce au système de compression de la presse, à l'impossibilité de dire la vérité au public, l'on ignorait dans les masses que Bazaine fût un *faquin de la pire espèce*, pour employer l'expression de M. Félix Douay.

On ne voyait en lui qu'un général vainqueur à Puebla, à Mexico, à Oajaca, vainqueur partout et toujours au Mexique, obligé à la fin de se retirer par ordre du gouvernement français; mais cette retraite était considérée comme simple mesure politique.

Le prestige militaire du chef restait intact.

Donc ce silence de la presse laissait au maréchal son auréole.

Et Napoléon III, faute d'avoir osé faire son devoir en faisant juger cet homme, Napoléon III, qui ne pouvait provoquer de scandale, dans la crainte de révélations terribles; Napoléon III, menacé d'une trahison, employait Bazaine faute d'avoir laissé à la France la liberté de la presse.

Le maréchal gardait le masque, qui fût tombé devant les révélations des journaux.

Ainsi tout s'enchaîne.

On a égorgé la liberté, et le despotisme que l'on a établi porte ses fruits et

vous étouffe dans une atmosphère malsaine, où ne germent que la trahison, l'incapacité et les ambitions détestables.

C'est l'éternelle justice de la logique.

Le 6e corps (Canrobert) est placé au poste périlleux pendant la bataille de Saint-Privat, dans le dessein de le faire accabler. — Certes, en voyant Bazaine ne pas battre en retraite sur Verdun, se replier sur les lignes dites d'Amanvillers-Saint-Privat, en abandonnant les voies de retraite, on conclut à la trahison.

C'est l'acte éclatant de ce grand attentat contre la nation.

Mais un incident d'une physionomie toute particulière se produisit dans l'exécution des plans du maréchal, qui mit en quelque sorte, par ce fait même, sa signature à son crime.

Au Mexique, Bazaine avait une façon tout à fait originale de procéder.

Il chargeait les généraux qu'il jalousait des missions les plus dangereuses, leur refusait les moyens d'exécution, leur donnait des instructions vagues, non compromettantes pour lui, les plaçait dans la nécessité d'agir de la façon la plus fâcheuse pour leur réputation, les désavouait ensuite et exécutait quelque coup de main facile en raison des ressources qu'il accumulait dans ce but.

Après quoi il faisait grand bruit de sa victoire et de l'insuccès de ses lieutenants.

Compromettre ses rivaux, telle fut toujours son incessante préoccupation.

A Forbach, nous l'avons vu, jalousant Frossard, ne lui envoyer aucun renfort à temps.

A Gravelotte, le maréchal laisse encore Frossard supporter seul, au début, le poids de l'attaque.

Ce général, accablé par deux défaites, lui paraît suffisamment perdu dans l'opinion; le maréchal Lebœuf est dans une défaveur complète, mais Canrobert est populaire dans l'armée et dans la population.

Malgré sa participation au coup d'Etat, ce maréchal s'est conduit en Crimée avec tant d'abnégation, qu'il a effacé un souvenir fâcheux.

Peut-être, à un certain jour, cette popularité d'un collègue nuira-t-elle au maréchal Bazaine.

Que fait-il?

Il désigne le corps Canrobert qui est le plus faible, qui occupe le centre à Gravelotte, pour aller s'installer à droite pendant la bataille de Saint-Privat.

C'est à droite que, dans le dessein de Bazaine, la bataille sera perdue.

Puis il ordonne au 6e corps, trop faible d'effectif, de s'étendre jusqu'à une rivière qui doit le couvrir; mais Canrobert aura, par ce fait, un front trop étendu; il demandera à le restreindre.

Bazaine y consentira.

Comme cette rivière est un appui indispensable, ne pas y établir son flanc est une faute stratégique.

Canrobert en endossera la responsabilité.

Il eût été facile pourtant de permettre au commandant du 6e corps de s'étendre en lui donnant comme renfort une division et des canons dont il manquait.

Mais Bazaine veut la défaite et la veut par son rival.

Calcul odieux !

Calcul déjoué !

Canrobert se couvrit de gloire par une défense admirable.

Bazaine fut condamné.

Le tracé des positions générales de notre armée expliquera comment le maréchal Canrobert était voué à une retraite certaine.

Positions de l'armée française. — L'armée française, livrant les routes le 17, avait donc reculé sa gauche jusqu'à Rozérieulles, et, pivotant en arrière sur elle, avait formé une ligne jusqu'à Saint-Privat.

Le maréchal Canrobert s'était primitivement étendu jusqu'à Verneville.

Mais il avait obtenu, nous l'avons dit, de restreindre son front.

Voici la description détaillée de l'emplacement des corps :

« Le 2e (Frossard) occupe les positions qui lui ont été assignées, les crêtes du plateau de Rozérieulles, au-dessus de la route descendant vers Metz, en avant du vallon de Châtel-Saint-Germain. La 1re division (Vergé), en colonnes par brigade, à hauteur du coude de la route et des deux maisons dites de *Bellevue* ou du *Point-du-Jour*, où elle place son bataillon de chasseurs avec son artillerie, fait face à la route et au ravin de Gravelotte, prête à se déployer s'il y a lieu. A sa gauche, la 2e division (Bastoul) établit sa première brigade en ligne le long de l'ancienne voie romaine, et la seconde sur la lisière du petit bois de Châtel-Saint-Germain, faisant face au bois de Vaux. La brigade Lapasset occupe à notre gauche l'extrémité du contre-fort et la croupe arrondie qui domine de haut Rozérieulles et Longeau; elle surveillle, par un fort détachement à *Sainte-Ruffine*, les abords de ce village et ceux de *Jussy* pour assurer nos communications avec Metz. Entre cette brigade et la 2e division, les batteries de celle-ci et nos batteries de 12 de la réserve sont placées de manière à maîtriser les débouchés et le terrain en avant de cette partie de notre ligne. Les quatre autres batteries de réserve sont en arrière des deux divisions.

« La division de cavalerie (Valabrègue) vient camper en arrière dans le vallon de Châtel, en mesure d'agir, s'il est nécessaire, au débouché de ce vallon vers Moulins, de concert avec la division de Forton, qui prend position au moulin de Longeau.

« Le parc d'artillerie, pour se réapprovisionner sur Metz, va camper entre Moulins et Longeville.

« Comme on s'attendait à une bataille pour le lendemain, le reste de la jour_

née du 17 est employé à donner de la consistance à nos positions, par l'exécution de tranchées-abris et épaulements de batteries, notamment aux deux maisons du *Point-du-Jour*, que l'on a crénelées, qui sont reliées par un parapet en terre et qu'on appuie de part et d'autre par quelques travaux.

« Les divisions profitent d'excavations de carrières existant au delà de la route et s'étendant en avant, pour y placer leurs grand'gardes et jeter de petits postes le plus loin possible.

« Immédiatement à notre droite, sur le prolongement du plateau vers le nord, s'établit le 3e corps d'armée (maréchal Lebœuf), son front appuyé aux fermes de *Moscou*, *Leipzick*, *La Folie*, et occupant très-fortement, par de l'infanterie et de l'artillerie, le bois *des Génivaux* qui est en avant. Il met les fermes en état de défense et exécute quelques tranchées-abris et plusieurs épaulements pour batteries. Le maréchal Lebœuf place sa division de cavalerie, abritée par des crêtes, en arrière de la ligne des fermes.

« A sa droite, le corps du général de Ladmirault (4e) continue la ligne par *Montigny-la-Grange* et *Amanvillers*, la 1re division entre le coude du chemin de fer et le village de *Saint-Privat-la-Montagne*, la 2e entre Amanvillers et Montigny, la 3e sur le plateau en arrière de celle-ci, et la cavalerie derrière Amanvillers.

« Enfin le 6e corps (maréchal Canrobert), formant l'aile droite, tient par sa droite le village de *Roncourt* et par son centre les hauteurs devant Saint-Privat-la-Montagne (divisions Lafont-Villiers et Bisson). Il étend sa gauche (division Levassor-Sorval) dans la direction d'Amanvillers ; et la division Tixier, placée en retour d'angle à l'extrême droite, fait face au nord pour surveiller les débouchés des bois de ce côté.

« Cette ligne avait un développement d'environ 13 kilomètres. Elle était très-forte à la gauche et au centre. La droite seule se trouvait un peu *en l'air*, ne s'appuyant à aucun obstacle naturel. L'avantage d'un certain relief du terrain ne suffisait pas.

« Il aurait été à désirer, dit le général Frossard, qu'on eût le temps, le 17 et dans la matinée du 18, de suppléer à cette insuffisance par des travaux, notamment aux abords des villages, et que nos réserves (troupes et artillerie) eussent été disposées à l'avance à l'arrière de cette droite pour la renforcer.

« C'était la seule partie faible de notre ligne. »

La garde était au col de Lessy, entre les deux forts de Plappeville et de Saint-Quentin, à 8 kilomètres de Saint-Privat !

On la tenait à cette distance pour qu'elle ne pût porter secours à temps au 6e corps.

Tel était le détail des positions.

Le colonel d'Andlau a fait ressortir admirablement combien la position de Canrobert se trouvait critique par suite de cet ordre de bataille.

« Le maréchal Canrobert, dit-il, prévint fort justement le maréchal Bazaine que la position qu'on lui avait indiquée autour de Verneville lui paraissait

dangereuse ; il s'y trouvait en flèche, entouré de grands bois dans lesquels l'ennemi pouvait se glisser, et il lui demanda de se porter à la droite du 4e corps, sur le plateau de Saint-Privat, entre ce village et celui de Roncourt, à cheval sur la route de Briey ; cette modification ayant été autorisée, le 6e corps prit la droite de notre ligne de bataille, qui s'étendait sur les plateaux de Rozérieulles à Roncourt, sur une longueur de 10 kilomètres.

« Il y eut dans ce fait même une faute grave ou un oubli, si l'on veut, qui n'en eut pas moins le lendemain de terribles conséquences. C'est un principe indiscutable que les flancs d'une ligne doivent être protégés efficacement par des obstacles naturels ou artificiels, ou, à leur défaut, de fortes masses d'artillerie ; or le 6e corps, ainsi que nous l'avons dit, était le seul qui n'eût pas son effectif complet en bouches à feu, par suite des difficultés mises à son arrivée ; il n'avait ni les mitrailleuses ni les six batteries de réserve que comportait cet effectif.

« On n'avait naturellement pas songé à le compléter pendant la marche sur Verdun, on n'y songea pas davantage au moment où on en faisait l'un des points d'appui de nos lignes ; on ne s'en occupa que quand il fut trop tard, après le retour sous Metz. »

Le maréchal Bazaine s'établit loin du champ de bataille. — Le maréchal avait tout combiné pour perdre encore la bataille de Saint-Privat.

Il s'était installé, dans ce but, loin du champ de bataille.

De la sorte, il échappait aux demandes de secours et aux observations.

Cette étrange attitude et le soin de maintenir la garde fort éloignée de la droite, point périlleux de la journée, prouvent que Bazaine avait tout prévu.

CHAPITRE XIV

SAINT-PRIVAT. LA BATAILLE

Esquisse générale. — 2e corps (aile gauche). — 3e corps (centre gauche). — 4e corps (centre droit) — 6e corps (aile droite).

Esquisse générale. — Nous allons rappeler sommairement au lecteur les dispositions générales des deux armées.

Déjà, jusqu'à un certain point, il doit être familiarisé avec les croquis et avec l'ordre de distribution des corps ; il suffira d'un coup d'œil général pour embrasser l'ensemble de l'action avant d'entrer dans les détails.

Du côté des Français, voici les positions :

« Le 6e corps occupait à droite Roncourt, Saint-Privat-la-Montagne, et s'étendait à gauche jusqu'à la Mare, en face de Saint-Ail et d'Habonville ; le 4e corps, avec deux divisions en première ligne, celle du général Lorencez en

deuxième, tenait Amanvillers, Montigny-la-Grange, et avait des avant-postes à Champenois ; le 3e, à sa gauche, avait son front couvert par les fermes de la Folie, Leipzick, Moscou, et s'étendait dans la direction de l'auberge du Point-du-Jour ; il avait établi un poste avancé dans le bois des Génivaux ; enfin, plus à gauche encore, le 2e corps couronnait la hauteur jusqu'à Rozérieulles et occupait, avec un bataillon du 97e, le village de Sainte-Ruffine. La division de Forton était en arrière dans la vallée, au moulin de Longeau ; la garde, en réserve sur les hauteurs de Saint-Quentin et de Plappeville. »

Du côté des Allemands, le 7e corps donnait contre Frossard (2e corps) ; le 8e, contre Lebœuf (3e corps) ; le 9e contre Ladmirault (4e corps) ; la garde contre Canrobert (6e corps) ; les Saxons (12e corps) opéraient contre le flanc droit de Canrobert un mouvement tournant très-dangereux.

Le 2e corps prussien, en marche, devait sur le tard apporter une réserve éventuelle à la droite prussienne (7e corps).

Les 3e et 10e corps prussiens, qui avaient perdu 17.000 hommes l'avant-veille à Gravelotte, formaient la réserve générale.

Les Prussiens, pendant toute la matinée, se portèrent, des positions occupées le 10, au-devant de celles qu'ils devaient aborder.

A midi, leur première ligne (7e, 8e, 9e corps et garde) se trouvait en mesure de commencer l'attaque, qui débuta au centre.

Jusqu'à cinq heures, la bataille n'eut d'autres résultats que de donner aux Prussieus, au prix de grandes pertes, quelques points avancés.

L'ensemble formidable de nos positions restait intact.

Nous étions sur une chaîne de hauteurs extrêmement fortes, qui allaient en gradins et permettaient de faire plusieurs étages de feux.

Si Bazaine n'avait pas voulu la défaite, s'il n'avait pas livré la droite au mouvement tournant des Saxons, nous étions vainqueurs à coup sûr.

L'ennemi ne put réussir qu'à droite, au dernier moment, par l'apparition des Saxons sur le flanc Canrobert.

Si la garde française, avec les formidables batteries de la réserve, avait paru au même moment que les Saxons, ceux-ci eussent été arrêtés par des feux écrasants et bientôt repoussés.

Comme l'avouent les auteurs allemands, une poussée de notre gauche sur leur droite, menaçant leur ligne de retraite et coïncidant avec l'échec des Saxons à l'autre extrémité, aurait produit un effet incalculable.

Cette grande armée aurait dû battre en retraite avec des pertes immenses.

Elle était en ce moment adossée à la France, et une défaite était terrible pour elle dans cette situation.

Tout le combat se résume donc en ceci :

A notre gauche, à notre centre, nous restons inébranlables.

A notre droite, jusqu'au soir, Canrobert se maintient contre la garde prussienne, qui perd 7.000 hommes dans ses attaques.

Mais le 12e corps saxon, parcourant la ligne de bataille pendant toute la

journée, marche vers la droite française, la tourne à six heures du soir, et décide de notre défaite, pendant que Bazaine défend à la garde française et à l'artillerie de réserve d'aller au secours de notre aile menacée.

Cette esquisse, qui permet de saisir l'ensemble des opérations, fera comprendre au lecteur pourquoi nous divisons la bataille par corps d'armée.

Chacun des corps, en effet, assailli sur sa position, livra un combat séparé.

2e CORPS (EXTRÊME GAUCHE)

Le 2e corps est faiblement attaqué jusqu'à deux heures. — Les troupes du général Frossard étaient peu nombreuses.

La bataille de Gravelotte avait fortement éprouvé ce 2e corps, affaibli déjà par l'absence de la division Laveaucoupet, désignée pour former la garnison de Metz.

La 1re division ne comptait plus que 7.100 hommes, la 2e 7.500, la brigade Lapasset 4.400, la division de cavalerie 2.300, soit, avec la réserve d'artillerie et du génie, 21.000 hommes.

L'ennemi, dès le début, va leur opposer, en première ligne seulement, 37.000 hommes.

La lutte pour le 2e corps commença vers midi ; mais jusqu'à deux heures ce ne fut qu'une canonnade.

Les Prussiens savaient que la bataille se dénouerait à notre droite par le mouvement tournant des Saxons ; ils ne se pressaient donc pas au début pour s'engager à notre gauche.

Ils ne voulaient faire d'efforts sérieux que vers le milieu de l'après-midi, pour retenir notre gauche à son poste et l'empêcher de porter secours à notre droite.

Le récit du général Frossard et celui de Borbstaëdt montrent tousdeux que de midi à deux heures la lutte fut très-peu accusée.

Cette mollesse de l'attaque, à sa gauche, prouvait à Bazaine que l'ennemi ne voulait s'engager qu'après s'être étendu à droite ; rien n'était plus clair que les intentions des Prussiens ; aussi Bazaine, en attribuant à ses adversaires l'intention de le déborder à gauche et non à droite, mettait-il ses juges dans la nécessité de conclure à son incapacité ou à sa trahison.

Nous avons sur cette première phase du combat du 2e corps et sur la faiblesse de l'action les témoignages de Frossard et de Borbstaëdt.

« Un feu terrible de canons, de mitrailleuses et de mousqueterie, qui éclate brusquement de toutes parts, vient immédiatement prouver que l'ennemi occupe toujours toutes ses formidables positions sur les hauteurs, et fait subir au régiment des pertes très-fortes.

« Néanmoins les deux batteries à cheval se mettent en batterie à portée même de fusil ; le régiment de uhlans prend position derrière elles. En un

instant, les batteries ouvrent leur feu et elles se maintiennent dans cette position excessivement dangereuse, avec le plus héroïque mépris de la mort, jusque bien avant dans la soirée. »

De la position à cinq heures. — Ici nous allons encore suspendre le récit des luttes du 2e corps pour montrer que vers cinq heures la force de notre gauche et de notre centre était affirmée, que rien ne pouvait inquiéter le maréchal, qu'il était temps encore de soutenir notre droite.

Résumé général de la bataille à cinq heures et demie. — Il se fit dans la lutte, vers cinq heures et demie, une sorte de trêve.

Partout en ce moment nous étions victorieux.

Partout les Prussiens étaient arrêtés.

Nous n'avions perdu que quelques positions détachées, de celles qui ne sont considérées que comme des avant-postes destinés à tenir un certain temps et à coûter du monde à l'ennemi.

Et chaque fois que, dans le récit des faits concernant les autres corps, nous arriverons à cette courte trêve qui se produisit, nous engagerons le lecteur à relire ce tableau de la situation.

C'est Borbstaëdt qui va lui-même témoigner de ce fait, que partout l'ennemi était contenu. Il dit en effet :

« Si nous jetons un coup d'œil sur la situation générale de la bataille à cinq heures de l'après-midi, *nous reconnaîtrons qu'à ce moment l'armée française occupait encore solidement toute la ligne de ses positions principales et qu'elle n'avait perdu encore que quelques points avancés.*

« A l'aile droite, le 6e corps, qui n'avait été engagé que dans l'affaire d'avant-garde de Sainte-Marie et qui soutenait toujours un violent combat d'artillerie, était encore complétement intact dans ses positions de Saint-Privat et de Roncourt.

« Le 4e corps se maintenait également dans ses positions d'Amanvillers et de Montigny-la-Grange ; il avait fait avancer en première ligne, pour renforcer ses troupes très-décimées par le feu de l'artillerie, la division Lorencez, qui jusqu'alors avait été conservée en arrière comme réserve.

« Le 3e corps avait été forcé, il est vrai, d'abandonner le bois des Génivaux, en avant de son aile gauche ; mais il avait victorieusement repoussé toutes les tentatives de l'ennemi ayant pour but de s'avancer contre sa position proprement dite sur les hauteurs de Moscou.

« A l'aile gauche, le 2e corps continuait également à lutter avec avantage dans ses excellentes positions du Point-du-Jour et de Rozérieulles, rendues plus fortes encore par tous les moyens accessoires de la fortification ; bien qu'il eût perdu Saint-Hubert, toutes les attaques ultérieures de l'ennemi avaient échoué devant son feu terrible et devant ses positions, qui constituaient de véritables ouvrages.

« La garde impériale, conservée comme réserve, n'avait pas encore été engagée et se trouvait donc disponible.

« Le maréchal Bazaine, qui se tenait sur les hauteurs de Plappeville, croyait déjà la bataille gagnée et se laissait aller aux plus belles espérances de victoire (1).

« Mais jusqu'alors les Allemands n'avaient fait entrer en ligne que la moitié seulement des forces dont pouvaient disposer la Ire et la IIe armée; le moment approchait où ils allaient enfin tenter, à l'aile droite et à l'aile gauche (2), de puissants mouvements offensifs qui, à l'aile gauche principalement, devaient décider du résultat victorieux, mais bien sanglant, de la journée.

« Indépendamment de leur artillerie, le 12e corps et la garde n'avaient engagé encore chacun qu'une brigade, et en outre les deux corps de reserve (10e et 3e), qui s'étaient avancés immédiatement en arrière de la ligne de bataille de l'aile gauche, étaient constamment à portée d'être utilisés.

« A l'aile droite, la 16e division d'infanterie et la majeure partie de la 27e brigade (du 8e et du 7e corps) n'avaient pas encore combattu, et le 2e corps, désigné pour former la réserve, atteignait Rézonville avec son artillerie et la tête de colonne de la 3e division d'infanterie. Pour continuer la lutte, on disposait donc désormais, outre les trois corps déjà engagés (9e, 8e et 7e corps), de cinq corps d'armée encore frais (12e, 10e, 3e, 2e corps et la garde). »

Ces réserves furent absolument impuissantes sur notre gauche et notre centre, on le verra par la suite.

Donc, de l'aveu de l'ennemi, nous étions assis formidablement sur nos positions. L'impossibilité de nous forcer à gauche et au centre était démontrée et sera prouvée par la suite de la bataille.

Tout l'effort de l'ennemi va se porter à droite.

Il va sacrifier 7.000 hommes de la garde et lancer les Saxons (12e corps) de ce côté.

Bazaine n'y envoie ni renforts ni canons !

Revenons au 2e corps.

Reprise de l'action contre le 2e corps français vers six heures; le 2e corps prussien entre en ligne contre notre gauche. — Jamais trêve dans une bataille n'indiqua mieux un plan chez l'ennemi.

De cinq à six heures, silence et manœuvres.

Et Bazaine ne voit rien ou plutôt ne veut rien voir.

A six heures, l'ennemi reprend la lutte.

Mais va-t-il faire donner à fond les troupes dont il dispose à sa droite contre notre gauche ?

Non.

(1) Bazaine ne croyait nullement à la victoire, et il trahissait en refusant d'envoyer du renfort à Canrobert. — (*L. N.* et *L. S.*)

(2) Gauche prussienne contre Canrobert droite française. Les armées se faisant face, la gauche de l'une est en présence de la droite de l'autre.

Qu'on lise Frossard pour juger de la facilité avec laquelle furent repoussées les attaques.

« Il pouvait être six heures alors, dit le général Frossard ; le feu s'était ralenti sur toute l'étendue du champ de bataille ; la lutte semblait se terminer et l'avantage était acquis à notre armée.

« En ce qui concernait le 2e corps, « il avait arrêté toutes les entreprises de « la Ire armée prussienne contre l'importante position du Point-du-Jour (1). » A ce moment, les bataillons les plus fatigués de sa première ligne sont relevés, dans leurs positions de combat, par d'autres tenus en réserve.

« Ce calme relatif ne fut pas de longue durée. Un peu après sept heures, une très-vive fusillade et une canonnade intense reprennent contre les diverses parties de la ligne française.

« Le commandant du 2e corps fait aussitôt porter en avant toutes les troupes de sa 2e division, dont un régiment (le 66e) est dirigé à la droite de la ferme du Point-du-Jour. La première division a fait avancer le reste de sa première brigade. Le combat recommence avec acharnement et se continue pendant plus d'une heure. La droite du 2e corps, la gauche du 3e (division Aymard), qui se touchent, reçoivent le choc d'un nouveau corps prussien (le 2e), qui est entré en ligne pour renforcer la Ire armée, et elles le repoussent carrément. Il insiste et revient à la charge à plusieurs reprises, mais tous ses efforts sont impuissants ; il ne peut dépasser l'auberge de *Saint-Hubert*.

« Jusqu'à la nuit close, nous échangeons encore des coups de feu avec l'ennemi, qui se retire enfin des bois.

« Le colonel Février, du 77e, le colonel Haca, du 8e de ligne, et le commandant Petit, du 3e bataillon de chasseurs, avaient été grièvement blessés dans ces derniers engagements.

« A l'extrême gauche, le général Lapasset soutient avec succès aussi une nouvelle lutte autour du village de Sainte-Ruffine, qui était tenu par les 3 bataillons du 97e de ligne, et que dominait l'ennemi par l'occupation des crêtes de Jussy. C'est, pour la gauche de la ligne française, le dernier épisode de cette journée. »

Tel est le récit un peu succinct de Frossard, qui ignore à quel point l'ennemi fut décontenancé par l'énergique résistance de nos soldats.

Malgré la présence du roi, malgré l'appui du 2e corps prussien, lancé enfin contre nous sur le tard, malgré l'attitude purement défensive des nôtres, il y eut panique du côté de l'ennemi.

La relation de Borbstaëdt est très-instructive à cet égard ; elle démontre une fois de plus combien l'ennemi était impuissant contre notre gauche, combien le prétexte invoqué par Bazaine était mensonger.

Relation de Borbstaëdt concernant les attaques contre notre 2e corps depuis

(1) *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, par le colonel d'état-major Fay.

six heures du soir : le 2e corps prussien du rôle de réserve passe au rôle d'action en première ligne : commencement de panique chez l'ennemi, malgré la présence du roi. — Borbstaëdt raconte d'abord comment le 2e corps fut appelé en ligne.

On voit, d'après lui, que le 7e et le 8e corps de Steinmetz, engagés si mal à propos contre notre gauche et notre centre gauche (nous raconterons bientôt les combats livrés sur ce dernier point), on voit, disons-nous, que ces deux corps ennemis (armée de Steinmetz), lancés hors du bois de Vaux, étaient découragés, décimés, impuissants.

Ces corps prussiens avaient donné trop tôt, ce dont le roi et M. de Moltke furent très-mécontents, car, quand le moment vrai de donner contre Frossard fut venu, les deux corps de Steinmetz étaient démoralisés.

Or, vers six heures, et alors seulement, il fallait faire une diversion contre notre gauche, car l'attaque contre notre droite, seule attaque décisive, se prononçait. Il importait aux Prussiens de retenir des masses sur notre gauche.

Le roi, présent sur ce point, résolut d'engager la réserve dont il disposait, — le 2e corps, puisque les premières lignes étaient harassées et découragées.

Le récit de Borbstaëdt va nous expliquer comment Frossard triompha si facilement.

Cette réserve ne put rien contre lui, en effet, et le rapport de Frossard, cité ci-dessous, est vraiment trop modeste.

Comme toujours, l'ennemi renforce son artillerie, mais de deux batteries seulement, faute d'espace.

Le général eut à repousser, avec 24.000 hommes, l'assaut de 37.000 Prussiens soutenus par les premières lignes devenues réserves. Tout le 2e corps donna (3e et 4e division). C'est un grand honneur pour Frossard d'avoir si bien tenu.

« Deux batteries seulement de la réserve d'artillerie du 2e corps, dit Borbstaëdt, trouvent à se placer à côté des pièces du 7e corps; à six heures, elles ouvrent leur feu.

« La 3e division d'infanterie, dont les têtes de colonnes étaient formées par le 2e bataillon de chasseurs et par le 54e régiment d'infanterie, tous deux sans sacs, commençait à peine sa marche vers le défilé de Gravelotte, que déjà elle éprouvait de grosses pertes par le fait de la vive fusillade que l'ennemi dirigeait sur elle à une portée de 1.400 pas, du haut du plateau opposé qui la commandait de plusieurs centaines de pieds.

« Le défilé, profondément encaissé entre les versants très-fourrés de la Mance, n'avait pas plus de 12 pas de largeur; de l'autre côté du pont et jusqu'à Saint-Hubert, c'est-à-dire pendant 500 pas, la route est bordée à gauche par une paroi rocheuse de 30 à 40 pieds de hauteur, à droite par un ravin qui, sur certains points, a jusqu'à 20 pieds de profondeur; ce n'est qu'à l'est de Saint-Hubert que la route perd ce caractère de défilé, alors qu'elle arrive sur le plateau doucement ondulé.

« Dans sa marche en avant, l'infanterie ne pouvait donc employer uniquement que la route jusqu'au delà de Saint-Hubert.

« Au moment où le 2e corps s'ébranle, le roi se porte de sa personne sur la hauteur de Gravelotte, et c'est là « que ne lui firent pas défaut les obus histo- « riques de Kœniggraetz, dont cette fois le ministre de la guerre, général de « Roon, l'éloignait. » Le chef d'état-major général, général d'infanterie de Moltke, s'établit sur la hauteur à côté du défilé pour être à même de suivre de plus près ce combat décisif, et il y reste jusqu'au moment où il peut enfin annoncer au roi que sur cette aile la victoire est assurée (1). (*A droite, non à gauche, comme on le verra. — L. N.* et *L. S.*)

« Vers sept heures, les Français essaient une pointe sur l'aile gauche et *refoulent d'abord* les quelques détachements prussiens, *épuisés de fatigue et trop faibles d'ailleurs*, qui leur sont opposés.

« Le feu des batteries prussiennes arrête le mouvement de l'ennemi au ravin de la Mance; *mais il était déjà trop tard pour empêcher que les voitures prussiennes d'ambulance, qui s'étaient beaucoup trop avancées, ne cédassent à une terreur panique qui se propageait rapidement jusqu'à Gravelotte.* Les bois de Vaux et des Génivaux sont conservés. » (*Ainsi les Prussiens abandonnent le terrain conquis. — L. N.* et *L. S.*)

Cependant la 6e brigade prend l'offensive contre le Point-du-Jour : elle est bientôt appuyée par la 5e.

Cette tentative d'assaut, toujours d'après Borbstaëdt, se termine par une retraite dans un véritable *chaos*, le mot est de l'écrivain allemand.

« D'après les dispositions communiquées au général de Fransecki, dit Borbstaëdt, la 6e brigade d'infanterie (colonel de Decken, 14e et 54e régiments d'infanterie), à laquelle avait été adjoint le 2e bataillon de chasseurs, et qui formait la tête de colonne de la 3e division (général de Hartmann), devait gravir d'abord le versant est de la Mance, puis s'étendre à droite le long de la lisière du bois de Vaux, jusqu'à ce qu'elle eût le Point-du-Jour en avant de son front, et attaquer alors l'ennemi qui s'y était retranché.

« La 5e brigade d'infanterie (général de Koblinski, 2e régiment de grenadiers et 42e régiment d'infanterie) devait suivre sur la route en colonne serrée par sections, tandis que la 4e division (lieutenant général Hann de Weyhern) resterait provisoirement en réserve de l'autre côté du défilé, avec l'artillerie et la cavalerie divisionnaires des 2 divisions du 2e corps.

« En exécution de ces ordres, le 2e bataillon de chasseurs franchit, à droite du pont du défilé, le fond encaissé de la vallée, et, parvenu de l'autre côté, s'étend vers la droite, le long de la lisière. Le 54e régiment suit dans la même direction à côté de la route; derrière lui vient le 14e régiment.

« Dans la 5e brigade, le régiment des grenadiers Roi Frédéric-Guillaume IV

(1) Il est bien entendu qu'il faut ranger dans la catégorie des inventions cette scène, accueillie par beaucoup de journaux, répétée dans un grand nombre d'ouvrages sur cette campagne et reproduite même par le dessin, qui représente le général de Moltke l'épée à la main, dirigeant lui-même les colonnes d'assaut. Le général avait d'autres devoirs beaucoup plus importants à remplir, et de tout temps d'ailleurs il a été d'usage dans l'armée prussienne que les troupes soient conduites au combat par leurs chefs directs. — (*Note de Borbstaëdt.*)



gagne par la route la hauteur de Saint-Hubert, où quelques compagnies se déploient aussitôt à droite et à gauche et occupent le verger clos de murs qui se trouve immédiatement à l'est de la ferme, à gauche de la route.

« Après que le terrain en avant eut été ainsi occupé et assuré, la 7e brigade (général-major du Trossel, régiment de grenadiers de Colberg et 49e régiment d'infanterie), de la 4e division, est porté à son tour au delà du défilé. Tout s'ébranle en une longue colonne serrée; chacun se presse sur ses voisins : « Serrez et en avant coude à coude! » se crient les rangs les uns aux autres; les tambours battent la charge, les clairons sonnent : « Avancez vivement! » Un interminable hurrah sort de toutes les poitrines.

« En haut, sur le plateau, les mitrailleuses et les chassepots établis dans les tranchées-abris étagées font pleuvoir un feu vraiment infernal sur les bataillons de tête qui se déploient à droite et à gauche.

« Cette pluie de projectiles tombait non-seulement sur les bataillons qui débouchaient de Saint-Hubert, mais elle allait frapper encore dans la masse épaisse de ceux qui se précipitaient sur la route, et elle atteignait même le gros laissé de l'autre côté du défilé, abattant ainsi des morts et des blessés en grand nombre.

« Du côté des Prussiens, les premiers bataillons seulement pouvaient répondre à ce feu écrasant; de son côté, la réserve d'artillerie continuait à canonner vivement le plateau par dessus la tête des assaillants.

« Sur la route, quelques fractions du 8e corps qui avaient combattu sur le plateau se retiraient pour aller se rallier de l'autre côté du défilé; quelques pièces de la 1re division de cavalerie, qui, pour la plapart, avaient perdu leurs attelages, étaient ramenées en arrière.

« Ce contre-courant, dans un chemin resserré, devait nécessairement ralentir les colonnes d'assaut et y faire naître du désordre; les malentendus non plus ne faisaient pas défaut : ainsi quelques parties du 2e corps, voyant la retraite du 8e corps, crurent qu'un mouvement général en arrière avait été ordonné, *et il ne fallut rien moins que toute l'énergie des chefs pour ramener un peu d'ordre au milieu de ce chaos* (1).

« Le soleil était couché; l'obscurité naissante rendait d'autant plus difficile la position des braves Poméraniens qu'indépendamment du feu meurtrier qu'ils recevaient de front, ils avaient à supporter sur leur flanc gauche d'autres feux très-gênants dt qui ne pouvaient provenir que de la méprise de soldats prussiens établis sur les hauteurs qui couronnent les rochers de gauche. Le général de Fransecki, enserré au milieu de ces colonnes en désordre, a recours alors au seul moyen pratique dans des moments aussi critiques; il fait sonner : « Cessez le feu ! »

« Grâce à l'admirable discipline prussienne, le feu cesse aussitôt partout, et — chose étrange et inexplicable — l'ennemi lui-même interrompt aussitôt son tir.

« La colonne d'assaut reprend son mouvement, et sa tête atteint Saint-Hubert. Mais quand alors elle veut pousser au delà de la ferme, les projectiles recommencent à lui arriver sur sa gauche, et l'ennemi rouvre son feu avec un redoublement de violence tel, que l'obscurité de la nuit prend momentanément la clarté du jour.

« La sonnerie : « Cessez le feu ! » arrête de nouveau le feu de part et d'autre, mais deux fois encore il fallut la renouveler dans les mêmes circonstances.

« Pendant que la colonne d'attaque s'avançait ainsi sur la route, les bataillons poussés en avant, à droite et à gauche, et principalement ceux du 54e, du 14 régiment d'infanterie et du 2e régiment de grenadiers du roi, avaient gagné du terrain et s'étaient établis tout près de la ferme du Point-du-Jour, alors en feu, dans des carrières qui s'y trouvent. Les Français avaient profité de l'obscurité pour évacuer les tranchées-abris les plus avancées; mais, ainsi qu'on pouvait s'en apercevoir par le feu violent et continu des mitrailleuses et des chassepots, ils occupaient encore entièrement la position principale.

« Entre neuf et dix heures, le général de Fransecki donne l'ordre à la 4e division de relever les troupes de la 3e division, fatiguées au delà des forces

(1) Au milieu de cette obscurité, plusieurs officiers montés et un grand nombre d'hommes tombèrent dans le ravin qui bordait la droite de la route; cette circonstance vint encore augmenter le chiffre des pertes. — (*Note de Borbstaëdt.*)

humaines, et de prendre une position à cheval sur la route, de manière à couvrir le terrain conquis (1).

« En conséquence, la 7e brigade va relever la 3e division d'infanterie. Le bataillon qui occupait la route même prend une formation particulière d'avant-postes prescrite par les circonstances, c'est-à-dire que tous les hommes du bataillon déployé se couchent coude à coude, prêts à tirer, et passent ainsi toute la nuit dans cette situation dite au qui-vive.

« Vers dix heures et demie, l'ennemi recommence, de sa position principale et avec une nouvelle violence, un feu général de ses mitrailleuses et de ses chassepots ; au milieu du silence de cette nuit profonde, il éclate brusquement comme un orage terrible pour cesser bientôt après. Ce fut le dernier feu d'ensemble des Français sur cette aile ; ce furent les dernières détonations de toute la bataille.

« Sur toutes les autres parties de ce vaste champ de carnage, la lutte avait cessé à la tombée de la nuit. Les troupes allemandes bivouaquaient là où elles ont combattu en dernier lieu ; elles placent des avant-postes et s'occupent le plus promptement possible de secourir les nombreux blessés qui jonchent le terrain. Un ordre donné par le prince Frédéric-Charles, à huit heures et demie, prévenait spécialement les troupes du 2e corps « de se tenir en garde « contre les tentatives qu'un ennemi désespéré pourra chercher à faire pen- « dant la nuit pour percer ».

Ainsi l'ennemi, après des retraites très-meurtrières, est arrêté au pied du Point-du-Jour. Il occupe quelques tranchées d'avant-postes, ne peut forcer la position principale, a évacué sur d'autres points le terrain conquis, et, malgré la victoire remportée à droite, il reste impuissant à gauche.

Ces quelques tranchées avancées étaient ce qu'en termes militaires on appelle trop en l'air.

La bataille perdue à droite devant aboutir à notre retraite définitive, le général avait dû retirer ses avant-postes pour ne pas risquer de les engager trop avant, en vue du mouvement en arrière devenu inévitable.

Mais l'avantage de nos troupes à gauche reste éclatant et incontesté.

Résumé des combats du 2e corps. — De tout ce qui précède il faut conclure que la position des Français à gauche était inexpugnable ; que Bazaine, prétendant qu'il craignait pour cette aile, invoque un prétexte inadmissible ; que

(1) Il est certain que la 3e division d'infanterie prussienne, qui, de même que tout le 2e corps prussien, était engagée pour la première fois depuis le commencement de la campagne, avait eu à supporter des fatigues presque surhumaines. Pour atteindre le défilé de Gravelotte, elle avait exécuté, sans faire la soupe, sans boire même, une marche très-fatigante de 38 kilomètres ; puis elle avait engagé, à partir de six heures et demie, un combat sanglant qui durait depuis trois grandes heures. Il est vrai que la 4e division avait fait une marche encore plus longue (38 à 46 kilomètres), mais elle avait eu le temps de faire la soupe et de se rafraîchir. Quand les troupes du 2e corps arrivèrent à ce défilé de Gravelotte pour entamer une lutte des plus rudes qui devait se prolonger jusque dans la nuit, la plupart des régiments étaient debout depuis dix-sept heures, et quelques-uns même depuis dix-huit et dix-neuf heures. — (*Note de Borbstaëdt.*)

Frossard se montra, sur ce point, bon général, et que ce chef, qui dans toutes les batailles porta le poids de la trahison du maréchal, mérite d'être moins sévèrement jugé qu'on ne l'a fait jusqu'ici. On voit maintenant combien la conduite de Bazaine affaiblissant sa droite est injustifiable.

Nous allons raconter comment les choses se passèrent au centre, c'est-à-dire au 3ᵉ et au 4ᵉ corps.

LE CENTRE. — 3ᵉ CORPS ET DIVISIONS GRENIER ET LORENCEZ, DU 4ᵉ CORPS.

Position. — Le 3ᵉ corps français était commandé par le maréchal Lebœuf.

Trois de ses divisions, Metman, Nayral, Montaudon, occupaient trois fermes : la Folie, Leipzick et Moscou ; la division Grenier (4ᵉ corps) occupait la ferme de l'Envie.

L'aile droite se rattachait à la division Grenier, du 4ᵉ corps (Ladmirault) ; l'aile gauche au 2ᵉ corps (Frossard) par la division Aymard.

Mais les trois divisions avaient envoyé chacune des détachements dans le bois des Génivaux, qui formait comme un coin en avant du centre de la bataille.

Le bois est coupé par la rivière de la Mance ; la défense est donc, par ce fait, en quelque sorte coupée en deux.

La partie du bois située plus au sud de la Mance se nomme plus particulièrement bois des Génivaux.

La partie située au nord se nomme bois de la Folie.

Les détachements envoyés dans ces parties boisées avaient senti toute l'importance de cette position.

Les soldats, d'eux-mêmes, s'étaient mis au travail avec ardeur.

Ils s'étaient couverts d'abattis, et ils avaient montré beaucoup d'ingéniosité pour se mettre à l'abri.

L'ennemi fut frappé de l'intelligence que nos fantassins déployèrent chaque fois que l'impéritie des chefs ne vint pas entraver les belles qualités de nos soldats.

Dans les articles de *Revues militaires* et dans les relations de combat, l'ennemi parle toujours avec admiration de l'habileté des Français à mettre les positions en état de défense.

Aux Génivaux, les efforts furent prodigieux et les résultats étonnants.

Malgré les obus, malgré les attaques du 8ᵉ corps au sud, du 10ᵉ corps au nord, 4.000 Français gardèrent le bois envers et contre tout.

Le côté sud seulement fut évacué en partie, par suite de la prise de Saint-Hubert, mais les Prussiens ne purent qu'amorcer en quelque sorte leur attaque sur un coin de la petite forêt.

Et même, comme on le verra, à la nuit, ils l'évacuèrent.

Ce fut de notre côté une lutte admirable.

Le 8ᵉ corps prussien contre la ferme de Saint-Hubert et la partie sud du bois

des Génivaux. — L'attaque des Prussiens, précédée d'une violente canonnade, commença sérieusement à deux heures.

Le 8e corps de l'armée de Steinmetz avait pour objectif d'emporter Moscou et auparavant Saint-Hubert et le sud du bois des Génivaux.

Deux bataillons seulement de la division Metman occupaient cette partie du bois ; le 2e bataillon du 80e de ligne s'était retranché dans les bâtiments de la ferme de Saint-Hubert.

12.000 Prussiens tentèrent l'attaque.

La défense fut héroïque.

Les deux bataillons de la division Metman, sous le couvert du bois, celui du 80e, dans la ferme, firent des prodiges de valeur.

Dans les taillis, la lutte présenta ce caractère étrange. que plusieurs fois l'ennemi les traversa de part en part et que nos soldats, coupés, tenaient toujours et reparaissaient indomptables sur les derrières des détachements prussiens.

Mais la prise de la ferme entraîna l'évacuation de ce coin de bois.

Sous les obus qui écrasaient les toits et renversaient les murs, le bataillon du 80e fit si belle contenance dans la ferme, qu'il repoussa trois assauts.

Borsbtaëdt les raconte, et, malgré lui, il rend hommage à la ténacité des nôtres.

Voici comment il peint la lutte sous bois et les attaques infructueuses contre la ferme :

« Depuis plusieurs heures déjà, dit-il, le combat se continuait avec des alternatives diverses dans la forêt presque impénétrable des Génivaux, où avaient pénétré les 2 brigades de la 15e division d'infanterie (8e corps), la 29e brigade à gauche, la 30e à droite.

« Dans cette série d'engagements très-vifs, les adversaires des deux partis se trouvaient mêlés à tel point, que, tandis que quelques soldats prussiens ne parvenaient qu'à grand'peine à gagner très-peu de terrain dans l'intérieur du bois, d'autres, au contraire, arrivaient jusque sur la lisière est.

« Finalement, les Prussiens réussissent cependant à s'emparer de toute la forêt, et aussitôt le 67e régiment d'infanterie et le 8e bataillon de chasseurs, traversant le ravin de la Mance, se lancent à l'escalade des hauteurs opposées, dans la direction de la ferme de Saint-Hubert.

« Accueillis par un violent feu convergent, les assaillants se voient forcés, après de grandes pertes, de revenir chercher un abri dans le ravin, où ils sont recueillis par le 28e régiment d'infanterie. »

Une reprise d'attaque par le 7e corps prussien contre le Point-du-Jour et le 2e corps français permet au 8e corps prussien de recommencer ses tentatives contre Saint-Hubert.

Il livre encore plusieurs assauts.

Le dernier réussit, mais au prix de pertes énormes.

Borbstaëdt raconte ainsi la prise de la ferme :

« Ce n'est, dit-il, qu'après une nouvelle attaque d'une témérité inouïe

contre cette ferme de Saint-Hubert, que l'ennemi défend avec un acharnement sans égal (1), que le 8e bataillon de chasseurs parvient enfin à l'enlever avec le concours d'hommes des 28e et 67e régiments d'infanterie, à s'y établir et à s'y maintenir définitivement; mais il était impossible de pousser plus loin, car, du haut de ses tranchées étagées et fortement garnies de troupes, l'ennemi entretenait un feu réellement écrasant.

« Les tentatives faites par la 30e brigade pour s'avancer sur les hauteurs, dans la direction de Moscou, échouent également, de telle sorte que bientôt le combat d'infanterie s'immobilise sur toute la ligne. D'autre part, le feu de l'artillerie française se ralentissait aussi peu à peu, et, quelques instants après trois heures, un petit temps d'arrêt se produisait dans la lutte. »

La possession de cette ferme de Saint-Hubert invite l'ennemi à marcher sur Moscou, d'une part, comme le dit Borbstaëdt; d'autre part, sur le Point-du-Jour, occupé par le 2e corps, comme nous l'avons raconté plus haut.

Mais l'ennemi fut partout repoussé et ne put faire un pas en avant depuis la conquête de Saint-Hubert.

Toutes ses attaques furent infructueuses.

Défense du bois des Génivaux au nord (bois de la Folie), des fermes de la Folie et de l'Envie, et du bois de la Cusse. — Les divisions de Nayral et Montaudon (du 3e corps) occupaient la ferme de Leipzick et de la Folie; la division Grenier (du 4e corps) occupait la ferme de l'Envie.

En réserve derrière la division Grenier se trouvait la division Lorencez (du 4e corps) avec mission de surveiller le débouché de Verneville et d'entrer en ligne dès qu'il sera menacé sérieusement.

Devant elles, ces quatre divisions ont la partie nord du bois des Génivaux, qui est occupé, depuis les bords de la Mance jusqu'à une clairière, par un bataillon du 90e et un du 69e, sous les ordres du colonel de Courcy (de la division de Nayral).

Un peu plus au nord, séparé par la clairière, s'étend un bouquet de bois distinct qui monte vers la Folie; il est défendu par le 81e et le 95e de ligne (1re brigade de la division Montaudon).

Le général Grenier occupe le bois de la Cusse et la ferme de l'Envie.

Il fait partie du 4e corps.

Il est averti qu'il peut compter sur l'appui de la division Lorencez, qui s'engage en effet.

La lutte fut terrible.

Contre nos quatre divisions, fortes de 30.000 hommes, les Prussiens engagèrent leur 9e corps et leur 3e corps, c'est-à-dire près de 65.000 hommes !

Non-seulement leurs efforts furent stériles, mais ils perdirent du terrain.

Voici, d'après Borbstaëdt, le récit de l'attaque.

(1) La ferme de Saint-Hubert était occupée par le 2e bataillon du 80e de ligne (appartenant au 3e corps). Quand ce bataillon évacua la ferme, il avait perdu 300 hommes sur 700.

Il est fait d'après M. de Blumenthal, l'un des généraux prussiens les plus distingués.

Le 9e corps est en première ligne; il a pour soutien le 3e, et, comme division de tête, la 18e.

L'avant-garde de la 18e division (39e régiment, 9e bataillon de chasseurs, 6e régiment de dragons et une batterie) établissait le bataillon de chasseurs à Verneville et se dirigeait sur Chantrenne.

Le gros de la division devait rejoindre Verneville, gardé par les chasseurs.

Le général Manstein, commandant le 9e corps, installe ses batteries à Champenois et canonne nos positions.

« Le feu de ces batteries, dit Borbstaëdt, s'ouvrait à onze heures un quart et suspendait à plusieurs reprises les tentatives des Français pour marcher avec quelques bataillons d'Amanvillers sur Verneville.

« Au début, l'adversaire avait faiblement répondu à ce feu avec deux batteries seulement; mais peu après de nouvelles batteries viennent s'ajouter aux premières et se déploient sur la ligne de Montigny-la-Grange-Saint-Privat.

« En même temps les Français ouvraient à grande portée un feu très-vif de mitrailleuses et de chassepots, tant sur l'artillerie que sur les têtes du gros de la 18e division qui atteignaient Verneville.

« Afin de soutenir les batteries divisionnaires qui s'étaient avancées au trot, deux escadrons du 6e régiment de dragons se portent d'abord sur la lisière du bois de la Cusse, suivis par deux compagnies du 1er bataillon du 36e régiment de fusiliers, pendant que les deux autres compagnies de ce bataillon s'avançaient vers la ferme de l'Envie pour couvrir la droite des batteries.

« Le général Manstein fait également approcher alors la réserve d'artillerie, qui vient s'établir sur le prolongement de la droite des batteries divisionnaires et ouvre son feu. Mais cette longue ligne d'artillerie demandait à être plus fortement soutenue sur ses flancs, et surtout sur le flanc gauche, qui faisait saillie.

« Le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du 84e sont donc dirigés vers le bois de la Cusse, mais ils ne peuvent pénétrer que lentement et au prix de pertes considérables dans ce bois épais, sur lequel l'adversaire faisait pleuvoir constamment le feu de ses mitrailleuses et de ses chassepots : il était une heure quand les premières fractions de ces deux bataillons parviennent enfin à atteindre à l'est la partie la plus extérieure.

« La 1re compagnie du 84e fait échouer, par des salves rapides et bien dirigées, les tentatives répétées de l'ennemi pour attaquer l'artillerie. La 2e compagnie, quittant l'abri du bois avec une partie de la 1re et de la 3e, accourt au secours d'une batterie fortement éprouvée et menacée par l'infanterie ennemie à l'est de l'angle nord-est du bois.

« Le mouvement dessiné par les Français contre la ligne des pièces est repoussé par ces troupes.

« Le 9e bataillon, laissé primitivement à Verneville, avait été relevé par le 2e bataillon du 84e, et suivait, sans perdre de temps, le mouvement de l'aile droite qui se portait sur Chantrenne.

« Cette ferme avait déjà été enlevée à onze heures par une partie du 36e régiment de fusiliers (9e et 12e compagnies); les deux autres compagnies du 3e bataillon et le 2e bataillon avait poussé au sud de la ferme vers le bois des Génivaux, où elles pénétraient jusqu'à la lisière est de la première parcelle.

« L'ennemi occupait fortement la crête à l'est de Chantrenne, la lisière sud-ouest de la parcelle de bois de la Folie, et l'espace découvert qui sépare ce bouquet du bois des Génivaux.

« Pendant longtemps son feu, d'une excessive violence, et *surtout le tir de deux batteries de mitrailleuses*, empêchent la continuation du mouvement sur Chantrenne.

« Ce n'est qu'après que les troupes occupant la ferme eurent été renforcées de 4 compagnies de fusiliers que le général de Blumenthal parvenait à déloger le défenseur des crêtes à l'est de Chantrenne et à pousser ensuite plus avant avec 5 compagnies du 36e fusiliers renforcées plus tard par une compagnie de chasseurs.

« Chantrenne restait occupé par 2 compagnies de fusiliers et 1 compagnie de chasseurs, pendant que 2 compagnies de chasseurs s'établissaient en réserve dans le bois des Génivaux. Dans ces positions, la lutte continue ainsi à Chantrenne jusque vers une heure.

« Au début de l'action, la 36e brigade d'infanterie (général-major de Below) avait pris position en réserve au débouché ouest de Verneville.

« Vers une heure, le bataillon de fusiliers du 85e avait été appelé à la pointe nord-est du bois de la Cusse pour mieux couvrir l'artillerie postée aux abords de ce bois. Grâce à la rapidité avec laquelle il avait exécuté ce mouvement, le bataillon arrivait sur la gauche des batteries précisément au moment où elles se trouvaient le plus en péril.

« Il les dégage par une pointe énergique; mais poursuivant alors son succès, il se trouve assailli tout à coup par un feu si violent d'obus, de mitrailleuses et de chassepots, qu'après des pertes considérables, il est contraint de se retirer en arrière de l'artillerie. »

D'après le général Frossard, cet échec aurait été plus complet.

« Pendant que ces faits se passent à la gauche, l'attaque dirigée de Verneville contre le général Ladmirault redouble d'efforts mais sans triompher de la résistance qu'on lui oppose. La 2e division (Grenier), qui s'était portée sur deux lignes au-devant des Prussiens, sa droite vers le bois de la Cusse tient fermement cette position et fait même, avec succès, quelques mouvements offensifs en avant. Dans un de ces élans, des hommes du 5e bataillon de chasseurs et du 13e de ligne enlèvent, près de la pointe du bois, une batterie prussienne de 7 pièces, dont deux seulement restent en leurs mains. »

Borbstaëdt ne parle pas de la prise de ces pièces. Il continue ainsi, décrivant l'attaque contre l'Envie :

« A deux heures, le général de Blumenthal mandait que la supériorité de l'ennemi et la force de ses positions ne permettaient pas de gagner du terrain



à Chantrenne. Cependant, comme il était d'une grande importance de chasser l'adversaire du bois de la Folie, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 85ᵉ étaient envoyés pour renforcer l'aile droite.

« Ainsi que nous l'avons déjà rapporté, dès le début du combat, 2 compagnies du 36ᵉ fusiliers, placées sous les ordres du major Gœlling, s'étaient portées contre la ferme de l'Envie.

« L'ennemi, qui ne l'occupait que faiblement, l'évacuait à l'approche des 2 compagnies de fusiliers, qui s'y établissaient et la mettaient en état de défense.

« Pendant le cours de l'après-midi, vers deux heures d'abord, puis entre trois et quatre heures, l'adversaire tente à plusieurs reprises, avec deux ou trois bataillons, de s'emparer de nouveau de la ferme, mais chaque fois il est repoussé par le feu des défenseurs.

« Vers cinq heures, deux pelotons de la 4ᵉ compagnie du 36ᵉ fusiliers et deux compagnies hessoises (du 2ᵉ régiment), qui arrivaient, essaient une attaque sur la ferme de Champenois, alors en flammes. Après un léger engagement, la ferme est enlevée et occupée.

« Pendant tout le cours ultérieur de l'engagement, ces deux fermes de l'Envie et de Champenois restent au pouvoir des compagnies du 36ᵉ fusiliers.

« L'artillerie divisionnaire et la réserve d'artillerie du 9ᵉ corps avaient eu à supporter de lourdes pertes pendant ce combat de plusieurs heures contre l'artillerie et l'infanterie françaises; néanmoins elles continuaient bravement, faisant aussi de leur côté beaucoup de mal à l'ennemi.

« A trois heures, la réserve d'artillerie du 3ᵉ corps avait également débouché sur la hauteur de Verneville et avait pris position au nord-est de

ce village. Elle prenait part aussi à la canonnade dirigée contre les bois fortement occupés situés entre Chantrenne et la Folie.

« A quatre heures, l'entrée en action de la garde commençait à se faire sentir, en ce sens que le feu des batteries françaises, dirigé jusqu'alors sur le corps, cessait en partie pour se porter sur le nouvel assaillant qui menaçait le flanc droit de la position.

« Vers six heures, le général de Blumenthal tente à trois reprises, sur sa droite, de pénétrer plus avant dans la partie sud du bois des Génivaux.

« *Toutes ces tentatives échouent* devant le feu violent et bien supérieur des chassepots et surtout des batteries de mitrailleuses placées à la pointe sud du bois de la Folie.

« Un mouvement offensif dessiné vers sept heures échoue de la même manière. Le général de Blumenthal s'arrête alors au parti de faire attaquer, sur sa gauche, l'angle nord-ouest du bois de la Folie par le 1er bataillon du 85e, après que les batteries de Verneville ont couvert le bois de leurs projectiles.

« Mais là encore cette attaque, conduite avec bravoure et prudence, n'obtient aucun succès, car l'ennemi avait fait relever les corps qui occupaient le bois par des troupes fraîches et défendait toute la position avec la plus grande opiniâtreté.

« Le commandement du 3e corps était arrivé à six heures à Vionville ; il prescrit aux autres batteries de son corps, qui débouchent peu après, d'aller s'établir à côté de la réserve d'artillerie du 9e corps. A sept heures, l'infanterie du 3e corps atteint également Verneville et se charge de l'occupation du village.

« L'obscurité naissante, l'impossibilité à l'aile droite de pousser plus avant dans un terrain boisé presque impénétrable, mettent fin au combat.

« La 18e division installait sur le champ de bataille ses bivouacs pour la nuit. *L'artillerie se retirait sur Verneville ; les bois de Cusse et des Génivaux restaient occupés* : toutes les dispositions étaient prises pour accueillir vigoureusement les tentatives nocturnes de l'ennemi. Pendant la nuit, les Français continuaient à se maintenir en force au bois de la Folie et ne se retiraient que partiellement sur Amanvillers. Le 19 août, de très-bonne heure, ils repliaient leur aile gauche sur Châtel-Saint-Germain et leur aile droite d'Amanvillers sur Metz.

« Dans cet engagement, qui avait duré près de neuf heures, la 18e division d'infanterie avait perdu 97 officiers (dont 21 tués) et 2.135 hommes (dont 354 tués et 234 disparus). »

Le récit que nous venons de citer prouve combien le centre, sous Lebœuf et sous Ladmirault, montra de vigueur.

Jusqu'au dernier moment, le 3e et le 4e corps tiennent avec une très-grande supériorité contre un ennemi qui s'épuise, qui ne s'empare qu'au prix des plus grandes difficultés de postes avancés, comme les bois de la Cusse, des Génivaux et les fermes de Saint-Hubert et de l'Envie; il ne peut mordre au vif de la position.

Moscou, la Folie, Leipzick, Amanvillers, toute la haute chaîne de collines reste en notre pouvoir.

Et, à la nuit, l'ennemi se juge aventuré dans ces bois si chèrement conquis; ces positions lui semblent menacées; il les évacue.

A coup sûr, sans le mouvement tournant des Saxons, auxquels Bazaine ne veut opposer ni la garde ni l'artillerie de réserve, nous étions vainqueurs.

Nous voudrions pouvoir graver dans le cœur de tous les Français que cette bataille de Saint-Privat eût été une grande victoire, si les Saxons eussent trouvé la garde et notre réserve générale d'artillerie devant eux à notre extrême droite.

Le colonel d'Andlau a dit une vérité irréfutable lorsquil soutient que Bazaine pouvait infliger une défaite à l'ennemi et la changer en déroute, en portant sa garde et réserve à l'extrême droite française et en faisant avancer notre gauche victorieuse contre le 3e corps prussien épuisé et l'armée de Steinmetz démoralisée.

Nous allons raconter comment Canrobert lutta héroïquement à drote et comment il fut débordé par les Saxons.

LA DROITE. — LE 6e CORPS ET LA DIVISION DE CISSEY (4e CORPS)

Position. — Prise de Sainte-Marie-aux-Chênes par les Prussiens. — La garde prussienne contre le 6e corps à Saint-Privat. — Mouvement tournant des Saxons. — La garde et la réserve d'artillerie ne viennent pas. — Retraite du 6e corps.

Position. — Le 6e corps français occupait la forte position de Saint-Privat, appuyé vers Amanvillers par la division de Cissey du 4e corps.

La garde prussienne devait, appuyée par le 12 corps (saxon), enlever cette position de notre droite.

La lutte allait débuter par l'enlèvement de Sainte-Marie-aux-Chênes, poste avancé qui couvrait les approches de la position principale.

C'était au 94e de ligne que le maréchal avait confié le soin de défendre Sainte-Marie.

Prise de Sainte-Marie-aux-Chênes. — La garde et les Saxons sont arrivés en ligne; leurs avant-gardes doivent débusquer le 94e.

La 1re division de la garde prussienne marche donc vers le village, tandis que le prince héréditaire de Saxe lance contre le même endroit la 24e division d'infanterie. C'étaient 24.000 Prussiens et Saxons qui allaient attaquer un détachement français, composé tout au plus de 2.200 hommes, c'est-à-dire lutter dix contre un. A trois heures et demie commença le duel inégal: les Français montrèrent un grand courage, et leur faible régiment fit éprouver aux Prussiens des pertes cruelles. Borbstaëdt les note avec un accent douloureux.

Il décrit ainsi le combat :

« L'avant-garde de la 1re division d'infanterie de la garde se porte à Saint-Ail contre Sainte-Marie, que le maréchal Canrobert avait fait occuper par 3 bataillons du 94e de ligne.

« En même temps, le prince royal de Saxe dirigeait de Batilly sur ce village la 24e division d'infanterie, pendant qu'à sa gauche la 23e division s'avançait plus au nord, dans la direction d'Auboué. A trois heures et demie, Sainte-Marie est attaqué au sud par la 1re division d'infanterie de la garde, au nord-ouest par la 47e brigade d'infanterie (colonel de Leonhardi, 5e et 6e régiments d'infanterie), et *enlevé après un violent combat dans lequel périt le colonel de Erkert*, commandant l'avant-garde de la 1re division de la garde.

« Le terrain qui s'étend en avant de Sainte-Marie est complétement découvert ; il n'offrait pas aux chasseurs de la garde, qui, formés en tirailleurs, s'avançaient du sud, le moindre abri contre le feu de mousqueterie à grande portée que l'ennemi dirigeait du village.

« Il était donc indispensable pour eux, chaque fois qu'ils avaient parcouru deux cents pas au pas de course, de se jeter à terre pour recommencer le feu. Les Français n'attendirent pas le dernier choc pour évacuer le village.

« Aussitôt après l'enlèvement de Sainte-Marie, la réserve d'artillerie saxonne prend position au nord de Sainte-Marie, contre Saint-Privat et Roncourt.

« La garde fait occuper par l'avant-garde de la 1re division d'infanterie le village de Sainte-Marie, qui formait d'ailleurs le point d'appui le plus important de l'aile gauche de la garde.

« Ces dispositions prises, la garde se dispose à attaquer Saint-Privat, et le corps saxon (12e) reçoit l'ordre de commencer un grand mouvement tournant. »

Description de la position de Saint-Privat. — Après la prise de Sainte-Marie-aux-Chênes, la défense se concentrait nécessairement sur la forte position de Saint-Privat dont nous devons donner ici une idée.

Le 6e corps, privé d'une grande partie de son artillerie, avait admirablement organisé la résistance.

Borbstaëdt rend pleine justice à Canrobert :

« La position occupée par les Français sur les hauteurs de Saint-Privat, dit-il, était extrêmement forte et très-favorable à la défense.

« A partir du rebord même des hauteurs, qui offre d'excellents emplacements de batteries, le terrain s'abaisse par des pentes escarpées vers l'est, procurant ainsi aux réserves de très-bons abris jusqu'au moment où il devient nécessaire de les appeler sur les crêtes.

« A l'ouest, au contraire, le terrain descend par une pente continue en forme de glacis jusqu'à Sainte-Marie (3.000 pas), sans offrir à l'assaillant le plus petit couvert.

« Les fusils à longue portée et les mitrailleuses des Français ne pouvaient

donc trouver un meilleur théâtre pour déployer toute leur action, tandis que l'assaillant, de son côté, avait à parcourir à découvert les trois quarts de cet espace labouré par des projectiles de toute espèce, avant même de pouvoir songer de faire à son tour usage de ses fusils à aiguille.

« En outre, Saint-Privat, avec ses maisons masquées et ses fermes éparses entourées de murs de pierre, avait été disposé par les Français avec toute l'habileté qu'on leur connaît en semblable matière, pour soutenir une défense acharnée ; il formait ainsi comme le réduit des longues lignes fortifiées et étagées qui s'étendaient en avant et des deux côtés. »

Préparatifs du mouvement tournant du 12e *corps saxon.* — La prise de Sainte-Marie-aux-Chênes n'était que le prélude de la grande attaque de la garde prussienne.

Celle-ci avait pour objectif Saint-Privat ; mais la force de cette position était telle, que les deux corps (garde et 12e corps) qui doivent l'assaillir n'osent entreprendre une attaque de front sans l'appuyer d'un mouvement tournant.

Le 6e corps français, privé d'une division, n'ayant pas sa réserve d'artillerie, très-faible par conséquent, allait donc avoir, avec un effectif de 27.000 hommes, plus de 70.000 Allemands à combattre et un mouvement très-dangereux à paralyser.

Ses forces devaient nécessairement y être absolument insuffisantes.

Ce mouvement tournant des Saxons, qui portait 37.000 hommes sur notre extrême droite, se prononça aussitôt après la prise de Sainte-Marie, et Bazaine ne saurait arguer qu'il ignora ce qui se passait.

On savait à quoi s'en tenir dès quatre heures de l'après-midi.

En donnant à cette heure l'ordre à la garde de marcher au secours de Canrobert avec la réserve générale d'artillerie, le maréchal était certain d'arrêter net le mouvement des Saxons et de le faire échouer.

C'était la victoire, la victoire éclatante !

Suivant notre habitude, nous voulons appuyer ce que nous avançons par des preuves et des documents irréfutables.

Aussi est-ce à l'ennemi lui-même, qui n'a aucun intérêt à rien dissimuler sur la façon dont s'opéra le mouvement tournant, que nous en empruntons la description.

Après avoir lu ce passage de Borbstaëdt, le lecteur se demandera comment pareille manœuvre serait passée inaperçue.

Bazaine n'en ignora rien.

Mais il voulait la défaite.

Il voulait la chute de l'Empire sous le coup de revers successifs.

Il voulait ensuite s'imposer à la France comme dictateur.

Aussi laissa-t-il écraser Canrobert.

Voici comment Borbstaëdt raconte la marche des Saxons, après avoir raconté la prise de Sainte-Marie :

« La garde, dit-il, se forme alors pour se porter contre la position principale de la droite ennemie à Saint-Privat.

« Néanmoins, elle devait d'abord attendre que le 12e corps eût exécuté son mouvement tournant autour de la droite française, et par conséquent se borner à un combat d'artillerie jusqu'au moment où ce mouvement serait terminé.

« En prévision des grandes difficultés qu'aurait à surmonter une attaque de front, exécutée sur un terrain à peine ondulé, contre le village très-dominant de Saint-Privat-la-Montagne, le prince royal de Saxe se décide à faire faire au 12e corps un mouvement de flanc; puis, appuyé sur le village de Sainte-Marie, maintenant occupé, et soutenu par les batteries saxonnes qui sont venues s'établir au nord de ce village, à s'avancer par Auboué et Montais sur Roncourt pour y déborder la position ennemie et l'attaquer dans son flanc droit.

« La 47e brigade d'infanterie, qui avait participé à la prise de Sainte-Marie, resterait dans le village; la 48e brigade devait se joindre aux colonnes tournantes de la 23e division, qui, peu après cinq heures, se mettait en marche d'Auboué sur Roncourt.

« *De son côté, l'artillerie préparait l'attaque de Roncourt par des feux bien dirigés.*

« Dans la division de cavalerie saxonne, les deux régiments de uhlans avaient été laissés en observation sur les deux routes qui conduisent à Verdun; les deux régiments de grosse cavalerie arrivaient vers quatre heures et demie sur le champ de bataille; deux escadrons étaient jetés de Coinville, le long de la vallée de l'Orne, vers la vallée de la Moselle, pour couper la voie ferrée de Metz à Thionville.

« Ces deux escadrons furent très-retardés dans leur marche, car l'ennemi avait encombré d'abattis tous les chemins forestiers qui vont vers la Moselle, mais ils purent cependant accomplir leur mission; car dans la soirée, peu après la tombée de la nuit, ils parvenaient aux environs de Maizières (9 kilomètres au nord de Metz), et ils coupaient à la fois la voie ferrée et la ligne télégraphique de Thionville. »

« Le soir approchait, et le prince Auguste de Wurtemberg crut le moment venu de ne pas remettre davantage une attaque énergique de la garde, surtout si l'on voulait arriver dans la journée encore à un résultat définitif à l'aile gauche de la IIe armée.

« Il était à craindre que l'ennemi ne profitât de l'obscurité naissante pour se replier, inaperçu et sans être inquiété, sur une autre position dans laquelle il pourrait offrir, le lendemain, une nouvelle bataille aux armées allemandes dans des conditions peut-être encore plus favorables pour lui; le moment présent était donc la limite extrême où il était urgent de commencer l'attaque, sans attendre plus longtemps que le 12e corps fût réellement engagé.

« En conséquence, vers cinq heures, en pleine connaissance de cause et

avec l'assentiment du commandant en chef de la IIe armée, qui se trouvai dans le voisinage, l'ordre est donné aux trois brigades d'infanterie de la garde encore disponible de marcher à l'attaque de la position de Saint-Privat. »

Cette attaque de la garde, se dessinant contre Saint-Privat, aurait dû enfin inspirer Bazaine et lui donner l'idée de sauver Canrobert du mouvement tournant des Saxons : car, à cette heure, la canonnade contre Roncourt était en pleine action, et Canrobert en rappelait ses troupes pour les concentrer.

Le canon s'entend de loin; sa flamme éclaire en général, et, au dire de Borbstaëdt, l'artillerie prussienne tonnait contre le village.

« Depuis plus d'une heure déjà, raconte l'historien allemand, l'artillerie de la garde canonnait les batteries ennemies de Saint-Privat, et, depuis quatre heures, elle s'était rapprochée à plus courte portée.

« La réserve d'artillerie du corps saxon avait aussi ouvert son feu contre Roncourt, de sa position au nord de Sainte-Marie, ce qui, à vrai dire, était un peu trop loin.

« Les têtes de colonnes du 12e corps avaient atteint Auboué. »

Les Saxons étaient à Auboué !

La garde attaquait !

Bazaine n'envoyait pas la garde française !

Et l'on va voir Canrobert aux prises avec cette fameuse garde prussienne qui s'était couverte de gloire à Chlum (Sadowa).

Ainsi le canon de l'ennemi, tonnant sur Roncourt, annonçait le chemin à parcourir par le corps saxon ; le lecteur a dû remarquer ce passage souligné.

Ainsi les colonnes s'allongeaient vers Auboué pour nous tourner.

Ainsi le but était clairement indiqué.

Et Bazaine ne lançait point la garde !...

Le mouvement tournant est lentement opéré : la garde se voit obligée d'attaquer seule Saint-Privat. — Cependant, du long chemin qu'avait à parcourir le corps saxon, il résulte cette heureuse circonstance, que la garde prussienne se crut forcée d'attaquer seule, craignant que les Saxons n'arrivassent point sur le terrain avant la nuit.

Longtemps le commandant de la garde se contenta de faire canonner Saint-Privat ; mais enfin, comme le dit Borbstaëdt, ne voyant point paraître les Saxons, il donna le signal de l'attaque.

L'artillerie prussienne avait facilement éteint le feu de l'artillerie du 6e corps français, qui était si affaibli comme effectif.

Les chassepots et quelques mitrailleuses bien établies et dissimulées jusqu'au dernier moment, telles étaient, avec les baïonnettes, les seules ressources de Canrobert.

Ses canons ne pouvaient paraître sans être foudroyés.

Le silence de notre artillerie encourage l'ennemi et la garde est lancée.

Borbstaëdt explique ainsi les motifs qui déterminèrent cette attaque prématurée :

« Les batteries du 6e corps français, dit-il, avaient été réduites au silence par le feu de l'artillerie de la garde; on apercevait dans la position française de nombreux mouvements qui semblaient annoncer une évacuation successive. Entre autres indices, on voyait distinctement de gros détachements qui se portaient de Roncourt sur Saint-Privat (1).

« A droite de la garde, le 9e corps continuait le combat depuis cinq heures de temps, toujours avec une égale violence et sans que rien de décisif se fût encore produit.

Borbstaëdt termine ainsi :

« Avant de continuer le mouvement, il fallait d'abord réunir de nouveau la 23e division, qui était très-disséminée : ce ralliement eut lieu à Coinville, dans le ravin qui vient se jeter dans l'Orne à Auboué; il demanda beaucoup de temps, car certaines fractions de la division se trouvaient encore fort en arrière, et l'ennemi, qui avait remarqué cette formation, dirigeait ses obus sur Coinville.

« Après l'enlèvement de Sainte-Marie-aux-Chênes, qui eut lieu à trois heures et demie, le nouveau point assigné à la concentration de la 23e division est établi à l'est de Grimoneau (2), hors des vues de l'ennemi.

« Afin de protéger cette opération, les 1er et 2e bataillons de tirailleurs et le 3e bataillon du régiment de tirailleurs avaient occupé, à quatre heures un quart, le bois opposé à Roncourt.

« Une batterie lourde s'était établie à côté du bois pour ralentir et détourner de l'infanterie le feu violent que venaient d'ouvrir les batteries ennemies de Saint-Privat.

« Le 3e bataillon du régiment de tirailleurs, posté à l'extrême lisière est du bois, se trouvait en butte au tir incessant de tirailleurs français embusqués à l'ouest de Roncourt, qui lui firent éprouver de grandes pertes.

« A quatre heures, la 48e brigade (colonel de Schulz), de la 24e division, est mise à la disposition du commandant de la 23e division; cela était d'autant plus nécessaire que la 46e brigade n'était toujours pas arrivée et qu'une attaque sur Roncourt avec la seule brigade dont on disposait paraissait trop dangereuse.

« La 48e brigade arrive à Grimoneau à cinq heures; pour exécuter son mouvement tournant, elle devait faire usage de la route complétement abritée jusqu'à Joeuf, puis continuer alors sur Roncourt par les hauteurs de Montois-la-Montagne.

« On lui adjoint 3 batteries légères de la 23e division, devenues disponibles et qui sont remplacées à l'aile droite par des batteries de la réserve.

(1) En réalité, les Français évacuaient en ce moment Roncourt par suite du feu insoutenable que dirigeait sur le village l'artillerie saxonne. Mais, indépendamment de ce motif, le maréchal Canrobert croyait, en raison de l'attitude menaçante de la garde, devoir réunir toutes ses forces dans sa position principale de Saint-Privat.

(2) Grimoneau se trouve sur la route Sainte-Marie-Verdun, au sud-est d'Auboué.



« A cinq heures trois quarts, cette colonne tournante atteignait les hauteurs de Montois-la-Montagne, et pouvait dès lors prendre part à l'attaque convergente sur Roncourt.

« Montois lui-même n'était pas occupé par l'ennemi ; la 48e brigade s'avance donc contre le côté nord de Roncourt et la 45e brigade (général de Craushaar) contre le côté sud.

« Mais, sur ces entrefaites, le défenseur avait évacué Roncourt, qui était occupé, à six heures et demie, par une partie de la gauche de la 45e brigade, tandis que la droite de cette brigade (2e et 3e bataillons du 2e régiment de grenadiers et partie du 2e bataillon du régiment de grenadiers du corps) se portait contre la gauche de Saint-Privat, d'où partait un feu meurtrier qui décimait ses rangs.

« Les batteries légères attachées à la colonne tournante débouchent au sud de Roncourt, et à sept heures un quart elles commencent leur feu contre Saint-Privat.

« Dans la 48e brigade, 2 bataillons (1er et 2e du 107e) avaient été également dirigés sur Saint-Privat, tandis que le reste (3e du 107e, 1er et 3e du 106e (1) et 13e bataillon de chasseurs) recevait l'ordre d'étendre le mouvement tournant en s'avançant entre Roncourt et le bois de Jaumont pour prendre à dos Saint-Privat, qui constituait la clef du champ de bataille.

« Mais la lisière du bois de Jaumont était fortement occupée par l'ennemi, et il fallait commencer par la faire enlever par 4 bataillons saxons, dans une

(1) Le 2e bataillon du 106e avait été laissé, le 17 août, à Pont-à-Mousson pour garder la ville. Sur ses instantes sollicitations, il était relevé le 18 ; mais, bien qu'il doublât son étape, il ne rejoignait la 48e brigade que fort tard dans la soirée.

attaque en terrain complétement découvert : on y fit une grande quantité d personniers. »

Grâce à ce récit, nous avons des heures et des indications précises.

C'est à sept heures et demie seulement que la canonnade des Saxons commence contre Saint-Privat.

Le lecteur devra s'en souvenir.

De même, les incidents de la marche, sa lenteur, la prise de Roncourt, sont autant de faits qui, parvenus à la connaissance de Bazaine, devant l'éclairer sur le but de l'ennemi, témoignent de la faute volontaire, calculée qu'il commit en n'envoyant point la garde au secours de Canrobert.

Voyons maintenant comment le 6e corps français en fut réduit à abandonner ses positions.

Prise de Saint-Privat. — La garde, 37.000 hommes, réduits de 7.000, il est vrai, pendant l'action, le corps saxon et 35.000 hommes, s'avançaient donc sous la protection de près de 200 pièces de canon contre Saint-Privat.

La 20e division du 10e corps et l'artillerie de celui-ci étaient en réserve et donnèrent.

Canrobert, avec 27.000 hommes, tenait tête à près de 100.000 adversaires.

Il résiste avec une obstination inouïe.

Il tente une charge de cavalerie.

La division du Barrail essaie d'une charge sur la garde couchée à terre, comme nous l'avons vu.

Quatre régiments s'élancent.

Leur élan est coupé net par des décharges meurtrières, et il faut renoncer à ces attaques de cavalerie, toujours impuissantes et à jamais condamnés désormais.

Trop faible en infanterie pour débusquer l'ennemi, écrasé par l'artillerie dès qu'il prend l'offensive, Canrobert attend...

Il attend la garde française.

Elle ne vient pas.

Et c'est le corps saxon qui paraît à sa droite.

Dès qu'il est en vue, la garde prussienne pousse des hurrahs, reprend courage, s'élance, et le 6e corps, malgré son dévouement sublime, est enfin repoussé.

Il faut lire le récit de Borbstaëdt pour voir quelle résistance Canrobert, tourné, menacé de toute part, opposa encore longtemps à cette armée immense qui l'enveloppait et le pressait de ses 100.000 baïonnettes !

« La cavalerie française, dit Borbstaëdt, essaie quelques sorties contre les colonnes de compagnie les plus avancées de la garde ; elle est repoussée de pied ferme avec le plus grand sang-froid.

« Pour porter le coup décisif, on n'attendait plus avec impatience que l'apparition des Saxons.

« A six heures et demie, le 12e corps avait atteint enfin dans son mouvement tournant le village de Roncourt, évacué par les Français, et il s'y formait aussitôt pour marcher contre Saint-Privat par le nord.

« La 45e brigade d'infanterie (général de Craushaar) s'avance d'abord contre le village, soutenue par les batteries de la 23e division et la reserve d'artillerie saxonne.

« En même temps, le prince Auguste de Wurtembert donnait l'ordre aux trois brigades de la garde de reprendre l'attaque de Saint-Privat. Cet ordre, si longtemps attendu, est reçu et exécuté avec enthousiasme par les soldats.

« A six heures trois quarts, les premiers bataillons de la garde pénètrent dans le village par le sud et par l'ouest, en même temps que les premiers bataillons saxons de la brigade Craushaar y entrent par le nord.

« Pendant ce temps, l'attaque contre le côté nord-ouest de Saint-Privat avait été continuée par les Saxons, tandis que la 1re division de la garde se portait contre les flancs ouest et sud de la position.

« De sept heures un quart à sept heures trois quarts, la réserve d'artillerie saxonne canonne vigoureusement Saint-Privat, met le feu au village et contraint le défenseur à quitter le débouché nord-ouest.

« A la vue de ce mouvement, l'infanterie saxonne s'élance aussitôt contre le village; les 4e et 11e compagnies du régiment de grenadiers du corps y pénètrent les premières.

« Le défenseur se maintenait encore énergiquement dans la partie est; le général de Craushaar l'aborde avec le régiment de grenadiers du corps et le 1er bataillon du 2e régiment de grenadiers et y périt de la mort des braves.

« Les deux bataillons de la 4e brigade, qui prenaient part à l'attaque par la route de Doncourt, arrivent également dans le village, où ils éprouvent des pertes très-fortes par le feu des tirailleurs embusqués derrière les murs étagés des jardins (1).

« Vers sept heures trois quarts, la 46e brigade, venant de Moineville, était également parvenue sur le champ de bataille et s'était avancée jusque derrière la première ligne des combattants.

« Elle avait pour mission de porter le coup décisif contre l'extrémité ouest de ce village de Saint-Privat défendu avec tant d'acharnement.

« Mais l'ennemi n'attendit pas ce choc; abandonnant complétement le village, il se repliait sur la route de Woippy. »

Borbstaëdt rend ainsi hommage au courage de Canrobert et de ses vaillantes troupes :

(1) Le lieutenant-colonel de Schweintz, commandant le 107e régiment, tomba sur la première ligne des tirailleurs, frappé de six balles. Les deux bataillons perdirent leurs commandants et 14 officiers; les pertes en hommes étaient si fortes, que dans la matinée du lendemain, ces deux bataillons durent être reformés en un seul. Les drapeaux du 1er et du 2e bataillon furent rapportés à Saint-Privat, le premier par le 7e homme, le second par le 6e de ceux qui s'en étaient saisis, à mesure que leurs prédécesseurs étaient tués ou blessés.

« *Les Français se défendent avec une énergie désespérée dans le village en flammes sur plusieurs points. Ce combat, dans lequel chaque maison doit être enlevée d'assaut, coûte encore des sacrifices considérables*, jusqu'au moment où Prussiens et Saxons, rivalisant d'ardeur, se trouvent enfin, à la nuit close, maîtres de tout ce grand village.

« L'ennemi s'enfuit en désordre sur la route de Metz par Woippy : la nuit était tombée; les troupes qui occupaient le défilé à la lisière des bois de Saulny et de Fèves, et les batteries postées dans les carrières, le sauvent d'une poursuite immédiate.

« Afin de soutenir la garde dans sa seconde attaque sur Saint-Privat, le prince Frédéric-Charles avait donné vers six heures l'ordre au 10e corps, à Batilly, de s'avancer avec sa réserve d'artillerie pour venir renforcer le feu des batteries de la garde sur Saint-Privat, pendant que la 20e division (général de Kraatz) marcherait contre ce village. Cette division, qui arriva dans le village à la tombée de la nuit, trouva encore l'occasion d'appuyer l'attaque; elle rendit aux troupes de la garde, épuisées de fatigue et complétement désorganisées par ces combats de rues, l'inappréciable service de les couvrir pendant qu'elles se ralliaient pour se reformer. »

Ainsi fut perdue la bataille de Saint-Privat. Nul doute que si, au moment où les Saxons arrivèrent, la formidable artillerie de la garde et de la réserve formant une immense ligne de feux et les deux divisions de la garde avec la cavalerie de réserve eussent paru, le corps saxon n'eut reculé.

Quelle défaite pour l'ennemi!

Il eut été obligé de repasser la Moselle, et la France était sauvée.

Metz, sa garde nationale et sa population pendant la bataille. — Pendant que l'armée, obéissant à un tel chef, luttait sans plan, à peu près sans ordre et ainsi sans espoir, la garde nationale de Metz se livrait à une manifestation patriotique que nous ne pouvons passer sous silence.

Les braves habitants de Metz, indignés de voir verser inutilement des flots de sang dans quatre combats successifs, et pressentant que l'action engagée à Saint-Privat aurait un résultat décisif, voulurent à tout prix combattre à côté de l'armée.

Le général Coffinières, commandant la place, essaya de calmer les esprits par un ordre du jour qui recommandait aux gardes nationaux d'avoir confiance en l'armée. L'agitation ne se calmant point, le commandant de la garde nationale, M. Garnier, ex-colonel de la garde impériale, ordonna aux citoyens de se rendre à leurs compagnies respectives et d'y rester jusqu'à ce qu'un nouvel ordre les en relevât.

L'indignation des citoyens est à son paroxysme; un grand nombre proposent d'aller, tambour battant, jusqu'au Ban-Saint-Martin, où ils espèrent trouver le quartier général de Bazaine, et là d'obtenir, de gré ou de force, l'ordre de marcher en avant. Ils partent en effet par la porte de France; mais, non loin de là, ils se trouvent en face de huit mitrailleuses disposées en demi-

cercle, et sommation leur est faite d'évacuer immédiatement la place, sous peine d'être passés par les armes; on les menaça ensuite de les rechercher pour fait d'insubordination et d'embauchage de militaires.

La population comprit, en voyant rentrer ses soldats-citoyens, les larmes aux yeux et le cœur meurtri, que le sacrifice était consommé. En effet, on savait déjà, dans la soirée, que l'investissement était complet.

Incidents de la retraite. Les routes et voies de communication sont perdues pour nous. Le maréchal néglige de tenter un effort facile pour faire entrer des convois dans Metz. — Les Prussiens n'avaient pas perdu un instant : après nous avoir enlevé la route de Briey, la seule qui nous eût permis de gagner Châlons, ils profitèrent de la nuit du 18 au 19 pour couper la ligne ferrée et la route de Thionville, par lesquelles nous pouvions communiquer encore avec Paris et le nord de la France. La cavalerie saxonne, étant descendue dans la vallée, avait détruit le chemin de fer et les fils télégraphiques. Ainsi les forces ennemies se rejoignaient sur les deux rives de la Moselle, en amont comme en aval, et l'armée du Rhin était séparée du reste de la France par une muraille de baïonnettes et de bouches à feu.

Nous avons vu, d'après d'Andlau, Frossard, Rivière, comment s'opéra la retraite.

Le corps du général Frossard et celui du maréchal Lebœuf avaient réussi à garder intactes les fortes positions qui dominent à l'ouest le cours de la Moselle. Ces positions étaient précieuses, si l'on voulait tenter plus tard de reprendre le terrain perdu et de rompre la ligne ennemie. Bazaine ne le comprit pas ainsi : il donna ordre au contraire d'abandonner les hauteurs à l'en-
Toute l'armée vint alors s'établir dans l'intérieur du camp retranché.

L'ordre d'évacuation fut donné assez tard dans la nuit; il portait :

« Les troupes se mettront en mouvement à quatre heures et demie du matin, sans sonneries et sans bruit, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. »

Les deux détachements de la grosse cavalerie saxonne qui avaient détruit partiellement le chemin de fer de Thionville et coupé les fils électriques, disparurent presque aussitôt après. Le lendemain, les employés du chemin de fer de l'Est, ayant fait des reconnaissances avec leurs locomotives, constatèrent que les Allemands ne s'étaient pas encore établis dans la vallée, et que les dégâts étaient peu considérables et faciles à réparer. Les fils télégraphiques furent en effet rétablis et la communication avec le Nord momentanément maintenue. Les courageux employés de l'administration offrirent même de reprendre immédiatement le service et d'entretenir les communications, pourvu que la ligne fût protégée contre les incursions de l'ennemi.

Rien n'était plus facile avec les vingt-six régiments dont disposait Bazaine. Ses treize mille cavaliers eussent protégé la voie sur un développement considérable. On pouvait enfin faire appuyer les cavaliers par des fantassins placés sur les convois. Nul doute qu'on eût ainsi entretenu la circula-

tion pendant un certain nombre de jours, et jusqu'au moment où les Allemands seraient descendus dans la vallée avec des masses considérables.

Mais le commandant en chef ne voulut rien faire ; et si le télégraphe put encore être utilisé jusqu'au 20, on le dut au dévouement des employés de la compagnie de l'Est, qui suppléèrent à l'indifférence du commandant.

L'apathie du général en chef est d'autant plus condamnable qu'il lui eût été facile, en maintenant ses communications avec Longwy, de prendre possession de deux convois, l'un de vivres et l'autre de munitions, qui avaient été dirigés sur cette place quand on avait annoncé la prétendue marche sur Verdun.

Bazaine se borna à inviter la compagnie de l'Est à ramener ces convois dès que la voie serait rétablie, sans rien faire lui-même pour obtenir ce résultat.

Le convoi de vivres put être introduit dans Metz, grâce au chef de l'exploitation ; l'autre convoi, attendu dans la journée du 20, dut être retenu à Thionville.

Il avait suffi pour interrompre définitivement les communications que quelques détachements prussiens apparussent dans la vallée de la Moselle. Deux régiments de cavalerie les auraient aisément arrêtés ; mais pas un homme ne reçut l'ordre de se mettre en selle.

Pendant que Bazaine se privait à peu près volontairement des ressources en munitions amoncelées dans Thionville, un hasard heureux faisait découvrir dans Metz même des ressources dont on ignorait l'existence. Au milieu du trouble et de l'agitation qui régnaient à Metz depuis le commencement de la guerre, on avait accumulé dans les gares les marchandises apportées par les trains, sans ouvrir les caisses ni se préoccuper de leur contenu ; approvisionnements et matériel encombraient ainsi la voie. Au moment du blocus de Metz, les employés de la compagnie de l'Est songèrent enfin à vider les gares en dehors de la zone des fortifications. Pendant ce travail, le 20 août, on découvrait un convoi entier de munitions dont personne n'avait eu connaissance, ni le maréchal, ni le commandant de l'artillerie, ni le chef de l'exploitation.

Ce fait inouï donne une idée du désordre qui régnait dans le service des transports. La faute n'en incombe point à la Commission supérieure des chemins de fer ; car elle avait demandé, sur chaque ligne, l'adjonction d'un corps d'officiers spéciaux chargés de composer les trains, de régler les embarquements et débarquements, et enfin d'approprier le service des chemins de fer aux exigences militaires. Mais le projet avait été écarté : on était resté dans la routine, s'en rapportant au zèle et à la diligence des chefs de gare. C'est ainsi qu'on n'eut pas même le temps de décharger les wagons à leur arrivée.

Par ce que firent nos divisions affamées dans les quelques sorties on peut juger ce que le maréchal eût obtenu de cette armée, s'il eût voulu vaincre. La population et la troupe firent leur devoir.

Bientôt des signes de mécontentement contre le maréchal se manifestè-

rent ; il fit mine de contenter la troupe en la lançant sur l'ennemi ; mais il fit toujours avorter ces combats.

Enfin, gêné par Bourbaki que l'armée voulait pour généralissime à sa place, il le trompa en l'envoyant à l'impératrice avec un laisser-passer de l'ennemi.

Puis la faim, le découragement, les privations de toutes sortes eurent raison de l'armée.

Nous ne décrirons pas inutilement, par là même, les dernières journées de poudre, les luttes sans résultats possibles. . . . .

Le récit en serait sans but.

Bazaine capitula et livra régiments, drapeaux, armes et honneur à l'ennemi !...

Il se trouva un homme pour retarder aussi longtemps que possible le procès de ce misérable : ce fut M. Thiers qui se montra implacable pour l'auteur de ces lignes, parce qu'il fut un de ceux grâce auxquels l'opinion publique exigea la mise en jugement.

Il se trouva un conseil de guerre pour condamner le coupable à mort ; mais ce conseil, un d'Orléans, d'Aumale en tête, demanda que la vie de ce traître le plus infâme dont l'histoire fasse mention fût épargnée.

Il se trouva un autre maréchal de France, chef du gouvernement, un Mac-Mahon pour laisser évader le condamné.

Et, riche, libre, méprisant la France, le maréchal Bazaine vit à Madrid ; on l'y honore, on le caresse, on l'encense...

C'est humiliant pour la France et pour l'Espagne...

Mais que penser de ceux qui, tenant ce condottiere et le proclamant coupable d'avoir livré deux cent mille hommes et une province, ne l'ont pas jeté au mur sous dix canons de chassepots ?

Il est vrai que les conseils de guerre, comme les prévôtés au lendemain de la Commune, avaient fait mitrailler trente mille Parisiens égarés par la fièvre obsidionale et obéissant à un élan qu'ils croyaient être du bon patriotisme.

O temps !

O mœurs !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES


APR
16
1884